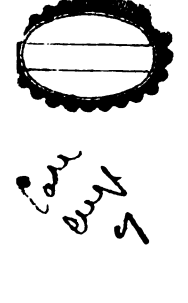
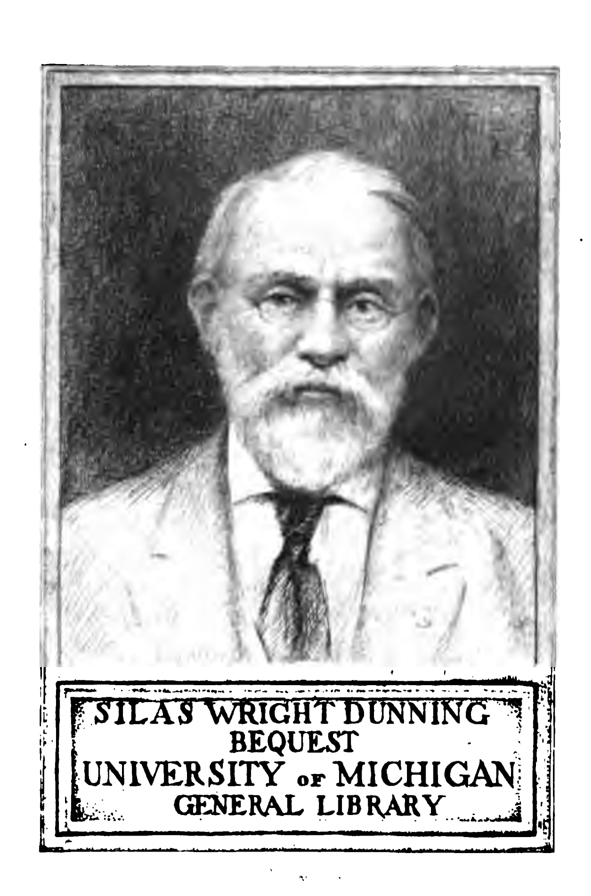





MAI-SEPTEMBRE
1903


SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

Toulouse, Imprimerie J.-B. PAYA,
Hôtel Castellane.

LA

MOSAÏQUE DU MIDI.

PUBLICATION MENSUELLE.

Troisième Année.

1839.



TOULOUSE,

J.-B. PAYA, PROPRIÉTAIRE-ÉDITEUR,

HÔTEL CASTELLANE.

1839.

MOSAÏQUE DU MIDI.

LES DEMOISELLES.



COSTUME DES DEMOISELLES.

On était au plus fort de l'hiver de 1829, ce terrible hiver dont la France gardera long-temps le souvenir; les arbres périssaient dans les champs, les animaux mouraient, et l'homme restait engourdi dans une complète impuissance d'agir; les ateliers chômaient dans les villes, les travaux avaient cessé dans les campagnes. L'hiver tenait tout dans une inaction générale; l'activité humaine était momentanément suspendue comme le cours des fleuves. Ceux qui, pendant cette époque, n'eurent besoin d'aucune des nécessités de la vie, furent des gens heureux; ils purent voir passer en toute sécurité cette saison de malheurs qui jetait les

pauvres, nus dans les rues, ou affamés sur les grands chemins; repliés dans leur égoïsme, et accroupis sur leurs richesses, ils se tinrent à l'écart de cette souffrance, sans vouloir la comprendre, ni la soulager; car rien n'isole les hommes les uns des autres comme l'inégalité dans les jouissances; rien non plus ne les pousse à la haine comme le sentiment de cette inégalité. Précisément alors, l'hiver avait violemment classé les fortunes et séparé les familles en deux parts : les unes ne manquant de rien, les autres manquant de tout, et toutes se donnant réciproquement le spectacle de leurs richesses et de leurs misères, comme si ce contraste n'avait pas été lui-même un germe de lutte qui ne pouvait manquer de se développer, en fesant naître chez les uns l'envie d'acquérir, chez les autres, le besoin de conserver.

Ce fut pendant quelque temps une lutte morale dont les acteurs seuls pouvaient s'apercevoir à la haine qu'ils se portaient. Elle restait dans la pensée et ne descendait pas dans les faits.

Il fallut que, d'un côté, la souffrance devint intolérable; de l'autre, l'égoïsme sans pitié, pour que la collision éclatât.

Il y eut, il faut le dire à l'honneur de quelques-uns, des riches qui aimèrent à se souvenir qu'ils étaient chrétiens : ceux-là ouvrirent leurs greniers aux pauvres, et n'eurent pas lieu de s'en repentir. Les nécessiteux arrivaient honteux et déguenillés à leurs portes, leur présentant leurs sachets, sans rien dire, sans prendre la peine de formuler une demande, comme s'ils l'eussent jugée inutile devant le spectacle de leurs besoins; ils se retiraient ensuite, toujours muets et comme accablés du poids de leurs misères et de la honte de l'aumône.

Mais, pour quelques-uns qui secouraient les malheureux, combien n'y en eut-il pas qui les repoussèrent; qui, se retranchant dans leur égoïsme, laissèrent des gens qui avaient faim tourner autour d'eux, à mains jointes, sans se laisser seulement émouvoir : il y en eut beaucoup de ceux-là; nous ne les condamnerons pas, nous les plaindrons plutôt. Car ces gens, pour la plupart, font consister tous leurs devoirs à respecter le bien d'autrui sans voir autre chose au-delà. Rien n'est méritoire à leurs yeux, que de ne pas faire ce qui est défendu : ils préfèrent la loi à l'Évangile, et, pour eux, la morale est dans le Code pénal.

Ils ne virent pas que, dans cette circonstance, cette conduite exceptionnelle, toute légale qu'elle était, approchait de l'injustice et amassait des dangers sur leurs têtes; ils ne comprirent pas que, possédant tout, ils ne pouvaient se retrancher dans leurs droits, sans faire aux autres un devoir de la nécessité; ils ne s'aperçurent pas que cette exclusion, pour être permise par la loi, n'en était pas moins condamnée par la morale. Il fallut que de sanglantes protestations s'élevassent de tous côtés, pour qu'on jugeât prudent de reconnaître, à la fin, aux malheureux le droit d'exister.

Cette colère, long-temps concentrée, fut partout menaçante; mais elle ne fit explosion que dans les montagnes de l'Ariége et de la Haute-Garonne. Là, une population de paysans se leva comme un seul homme, pour faire reconnaître ses besoins. Elle les appuyait sur des droits aussi anciens que sacrés; mais, comme ses droits n'étaient pas compris dans la loi nouvelle, ils furent mis hors de la loi.

Chacun sait que, dans ce pays de montagnes, rien n'est vrai comme la tradition, respecté comme les traités, et suivi comme les usages; eh! bien, la tradition rappelait un traité et consacrait un usage pour lesquels les habitans de toutes les vallées des Pyrénées luttaient depuis la publication du Code forestier. Un pacte avait eu lieu, dit-on, avant la révolution, entre les communes et leurs seigneurs, en vertu duquel les premières avaient obtenu le pacage sur les montagnes, et la faculté de prendre dans les forêts tout le bois nécessaire à leur consommation. Selon les stipulations qui furent alors convenues, et dont la lettre s'était conservée intacte dans la mémoire des vieillards, les seigneurs n'avaient pas le droit de mener sur la montagne une bête étrangère, de quelque espèce qu'elle fût; les bestiaux du territoire, soit qu'ils appartinssent aux nobles, soit qu'ils fussent des vilains, étaient les seuls qu'on laissât pacager dans les montagnes.

La révolution ne changea rien à cet état de choses, ou plutôt elle le rendit plus avantageux aux communes, en chassant les nobles de leurs châtellenies, et en les dépossédant de tous leurs droits féodaux. On comprend qu'il n'en pouvait être autrement; la révolution qui s'était faite par le peuple, ne pouvait être que pour le peuple.

La restauration ramena les nobles, et, avec eux, toutes les vieilles traditions du bon temps, qu'ils avaient conservées pendant toute la durée de l'émigration. La noblesse française dut se trouver bien étonnée, à son retour, de ce qui s'était fait pendant son absence. La tristesse la gagna sans doute en entrant dans cette société qu'elle ne connaissait pas. Elle venait là comme représentant d'un ancien monde dont l'existence, comme la langue, lui étaient inconnues. Que d'efforts elle eut à tenter pour se faire accepter! Que d'années il lui fallut pour y parvenir! et si elle réussit à trouver une base pour asseoir ses priviléges, ce ne fut qu'en les introduisant comme des coins au cœur de l'égalité.

Toutes les lois de cette époque tendirent à ce but, et la loi forestière plus que toutes les autres; cette dernière surtout vint en aide aux projets qu'on élaborait contre les communes. On aurait dit que la restauration leur gardait rancune d'avoir possédé les forêts à titre de propriétés communales. Elle voulait les punir de la possession en les privant de la jouissance, et le Code forestier fut promulgué.

Les propriétaires des forêts restèrent deux ans avant de s'en prévaloir; au bout de ce temps, la nouvelle loi fut introduite par eux dans le pays, en fraude des anciens droits des habitans. Dès-lors il leur fut sévèrement défendu de mener pacager leurs troupeaux dans les forêts, ou d'y couper du bois pour leur usage. C'était nier les anciens traités depuis long-temps consolidés par la prescription; qu'importe! la loi consacrait cette négation et autorisait les propriétaires à déposséder les usagers. En conséquence, ceux-ci ne purent plus entrer dans les bois sans s'exposer à être traités comme des malfaiteurs. Des milliers de gardes, disséminés sur tous les points, épiaient les paysans, et convertissaient en délits ce que ceux-ci avaient regardé jusqu'alors comme leur droit.

Ce ne fut d'abord qu'un espionnage tracassier, une persécution pour ainsi dire à l'essai, mais qui grandit peu à peu et finit par devenir intolérable. Les gardes ne se contentaient pas de surveiller les délits, mais ils les fesaient naître. Ils autorisaient pour de l'argent le paysan à venir dans les bois, et se remplaçaient ensuite pour l'y surprendre; ils arrêtaient les pauvres gens dans les chemins, et leur fesaient abandonner des faix de bois qu'ils portaient quelquefois depuis trois lieues, et qu'ils allaient vendre à la ville pour pouvoir acheter un quarteron de sel. Le bois souvent ne provenait pas des forêts gardées, mais il n'en était pas moins saisi au préjudice du paysan, qu'on ruinait ensuite sans pitié devant les tribunaux.

Tant de poursuites, d'exactions et de tyrannies, exaspérèrent les populations, et l'on entendit dire un jour que les cornes des montagnards avaient mugi dans les vallées, et que les communes, après s'être ainsi appelées les unes les autres, s'étaient donné la main pour résister à l'oppression.

Des rumeurs étranges coururent de ville en ville, et se répétèrent comme un écho dans la plaine; il y avait dans l'air comme un bruit de soulèvement général qui tenait l'attention publique éveillée : chacun interrogeait son voisin et écoutait avec lui les approches de cette tempête, qui bondissait sur les flancs des montagnes comme une avalanche.

On attendait de tous côtés dans le plat pays ces ennemis inconnus qui n'arrivaient pas; c'était, comme au temps de la terreur, une frayeur épidémique et une anxiété universelle, mais non pas sans motif.

On avait vu des hommes armés dans la Bellongue et sur les hauteurs de Massat; on les avait vus s'assembler sur la lisière des bois pour en défendre l'approche aux gardes forestiers. Personne cependant n'avait pu discerner leurs figures, ni les reconnaître à leurs habits. La plupart avaient eu soin de se noircir la face, de changer leur teint ou de zèbrer leurs fronts et leurs joues de mille lignes de couleurs saillantes; mais tous avaient pris un costume uniforme : c'était une chemise blanche passée sur leurs habits.

A les voir de loin, avec leurs figures indécises, passer dans la nuit comme de blancs fantômes, on les prenait pour de mystérieuses apparitions; mais le peuple qui avait suivi long-temps des yeux ces formes éclatantes et légères, courant comme des sylphides par les sentiers de la forêt, les appela ses *Demoiselles*. Et ce nom, c'est ce qu'il y a de plus léger, de plus suave, de plus poétique dans sa langue; il ne nommerait pas autrement aujourd'hui les blanches fées d'autrefois.

Ce nom trahissait les sympathies du peuple pour ceux à qui il l'avait donné; aussi n'était-il pas étonnant de le voir applaudir aux soulèvemens des Demoiselles et de l'entendre poétiser leurs exploits. On disait même que, quelquefois, il se portait en éclaireur à leur tête pour diriger leurs courses, pour les aider dans leurs expéditions, et qu'il gardait toujours pour l'homme poursuivi un asile sous son toit et une place à son foyer.

Grace à cette complicité qui assurait la retraite, les Demoiselles se mirent en campagne vers la fin du printemps de 1829. Elles entrèrent en longues caravanes dans les forêts, et se roulèrent en mobiles anneaux autour des montagnes; elles parcoururent et explorèrent tout le pays; il ne se trouva aucun garde sur leur chemin pour les arrêter, comme autrefois, au nom de la loi. Les gardes avaient tous disparu; il ne s'en trouvait pas d'assez aventureux pour courir au rendez-vous que les blanches Demoiselles leur donnaient au fond des bois. Ils avaient peur de leurs étreintes et fuyaient leurs dangereux regards : si bien que les Demoiselles se lassèrent d'être ainsi délaissées, et se mirent à parcourir les bois comme les nymphes antiques, criant et appelant devant elles pour amener d'aventureuses rencontres; les gardes forestiers étaient sourds à tous ces appels et échappaient triomphalement à leurs séductions; mais ils n'entraient plus dans les bois; et, s'ils en approchaient quelquefois, c'était pour regarder de loin, et d'un œil d'envie ces formes blanches danser en rond au clair de la lune, ou pour écouter le murmure railleur de leurs mille conversations, bourdonnant sous les arbres comme un essaim d'abeilles.

Elles restèrent ainsi maîtresses des forêts jusqu'à l'hiver; les paysans, abrités sous leur protection, purent en toute liberté y mener pacager leurs troupeaux et y couper du bois pour leur usage. La Demoiselle, si dure pour les nobles ou pour les grands, était bienveillante pour le paysan et le soutenait contre eux.

Malheureusement pour les communes, le terrible hiver de 1830 fit descendre leurs libérateurs des montagnes; et, dès-lors, tout rentra dans l'ordre primitif.

Les propriétaires des bois y répandirent une nuée de gardes, et les firent appuyer par des détachemens de troupes. Des forts furent bâtis sur les crêtes des collines; des bastions s'élevèrent de tous côtés pour servir de refuge aux gardiens et pour empêcher l'occupation des forêts. Tous les moyens de défense et d'attaque furent employés, et l'on attendit avec impatience la fin de l'hiver.

Les communes étaient consternées et prêtes à se rendre, lorsque les Demoiselles surgirent de nouveau. Les bruits de guerre les avaient réveillées avant le printemps, et leur avait fait revêtir leurs chemises blanches et leurs bonnets de peau de mouton. Le son de la corne se promena de nouveau de village en village; des cris d'appels, nombreux et prolongés, s'échangèrent dans toutes les directions, et bientôt toute la contrée fut en armes.

Les Demoiselles se divisèrent par troupes : chacune eut son capitaine, son aumônier et son bourreau. Le premier avait sur sa bande tous les droits militaires et devait la conduire au combat; le second exerçait le droit ecclésiastique, et consolait ces ames naïves de l'absence de leurs curés en leur lisant l'Évangile, dans les haltes, sous les grands chênes; le troisième enfin, le bourreau, exerçait ses redoutables fonctions contre les animaux. Il avait pour devoir de nourrir la troupe, et non de l'exécuter. Cette organisation si logique et si simple était due au génie d'un pauvre montagnard, un pâtre qui, de sa vie, n'était sorti de son canton, et qui, peut-être, n'avait jamais vu marcher une armée. On l'appelait Vidalou. Il était haut de taille, musclé comme un Hercule; sa tête, toujours droite, était un type de fierté. Il avait à volonté des caresses ou de la dureté dans ses regards; de la dignité ou du cynisme, dans ses paroles. C'était un être dont les qualités étaient doublées de

vices, mais qui s'appuyait également sur ses défauts comme sur ses qualités.

Il avait eu cependant un obstacle bien grave à surmonter pour faire accepter sa supériorité. On sait le culte que ce peuple porte à la beauté de la forme, et son souverain mépris pour la laideur physique; on sait qu'il pardonne moins au défaut de constitution qu'au défaut moral: eh bien! Jean Vidalou était bossu; aussi, que de force ne lui fallut-il point pour ne pas être victime du malheur de sa naissance! que de sang-froid et de véritable esprit pour répondre à tous les quolibets et faire tête à tous les sarcasmes! L'énergie morale qu'on lui fit misérablement dépenser pour défendre sa chétive personne, aurait soulevé un monde de difficultés. Il lui fut libre à la fin de porter, sans exciter des réclamations, le poids qu'il avait sur ses épaules.

Jean Vidalou était d'un village perdu dans les gorges. Le son de la corne d'alarme ne lui serait jamais parvenu, s'il ne se fût trouvé dans les montagnes au moment où le soulèvement éclata. Il descendait depuis quelques jours, menant devant lui son troupeau que la neige avait déja chassé du pic, lorsque les clameurs de la révolte arrivèrent à lui. Il les écouta comme des accens passionnés qui l'appelaient. Il devinait d'instinct que dans cette agitation il trouverait sa place: ses espérances ne l'avaient point trompé. Les paysans subirent sa domination morale, et lui remirent le commandement général de toutes les bandes des Demoiselles. Depuis ce moment, Jean Vidalou put exercer sur elles et sur le pays une dictature d'autant plus puissante, que tout le monde la lui avait concédée. Et cependant, il n'était pas libre d'en user; il y avait, assurait-on, une autorité au-dessus de la sienne et de laquelle il relevait. Celui qui l'exerçait était un personnage mystérieux; ils avaient, disait-on, des rendez-vous de nuit, d'où le bossu revenait toujours avec de nouveaux ordres pour les troupes, avec de nouvelles instructions pour les chefs. C'est là qu'il allait prendre ses plans de campagne dont il fesait voir ensuite les cartes aux paysans ébahis. Tout cela dévoilait, aux yeux de tous, l'existence d'un chef dont Vidalou reconnaissait la supériorité et acceptait les lumières. Comme il ne savait ni lire, ni signer son nom, les instructions et les plans coloriés ne pouvaient être son ouvrage; ils accusaient une intelligence plus exercée que la sienne, mais que la sienne pourtant comprenait. Les cartes n'avaient pour lui aucune difficulté; il savait suivre, dans leurs mille détours, le sentier qu'il lui convenait de prendre, et désigner, parmi les innombrables points disséminés, la position qu'il avait choisie; si bien que les naïfs montagnards disaient, que si Jean Vidalou n'avait pas lui-même rayé ces grands papiers, où l'on reconnaissait si bien tout le pays, il avait dû aider à y travailler.

Mais ce qui confirma l'existence d'un chef occulte et puissant, ce fut l'agrandissement que prit la révolte vers le commencement de l'année 1830. Elle n'avait pas jusqu'alors dépassé les vallées de l'Ariége, la Bellongue, Betmale et Sentein; elle s'était tenue dans les forêts de Riverner, de Castelnau-d'Urban, d'Erse, d'Olus et de Massat; mais bientôt elle sortit bruyamment de son lit et se répandit au loin. Toutes les montagnes, depuis Ax jusqu'à Aspect, se couronnèrent en un instant de Demoiselles; les forêts en furent peuplées; ce fut comme une ceinture blanche nouée autour du pays, et dont le bossu prit les deux bouts.

L'ordre qui présida à tous ces bouleversemens divers amena leur réunion au noyau révolutionnaire. Il y eut de l'ensemble dans tous les mouvemens, de l'unité dans leurs rapports; et la révolte, augmentée par le nombre, grandit par cette force de cohésion qui la tint partout au même pas et les yeux fixés au même but.

Dès ce moment, elle devint véritablement redoutable. Elle abattit les forts qu'on avait construits sur les coteaux, et enterra sous leurs ruines les malheureux qui les défendaient; elle tua les gardes dans les forêts, ou les traqua par la neige comme des bêtes fauves. Mais elle ne se contenta pas de rendre leurs droits aux communes, elle voulut encore les venger; leurs ennemis furent chassés de la contrée, leurs propriétés ravagées et leurs habitations détruites.

Aucun obstacle ne pouvait être opposé à ces terribles exécutions. La gendarmerie étant impuissante contre le nombre, on eut recours à la troupe de ligne; mais, comme elle ne connaissait pas le pays et qu'elle se trouvait arrêtée à chaque instant par les accidens du terrain, on ne pouvait lui faire suivre les mêmes excursions que les Demoiselles fesaient dans la plaine. Elle était réduite à les regarder de loin; car, lorsqu'elle se mettait à leur poursuite pour les surprendre, c'était comme une fatalité, elle n'arrivait dans leur campement que le lendemain de leur départ. Quelquefois les malheureux soldats se couchaient accablés de fatigues, mais c'était pour s'éveiller souvent à la lueur d'un incendie, et ils voyaient alors les Demoiselles les défier du haut des rochers, et puis se retirer à la file, se déroulant, comme un cordon blanc le long de quelque sinuosité, pour se perdre dans la brume.

Aucun moyen de répression ne pouvait les atteindre; l'autorité se trouva forcée de leur abandonner le pays et de rester témoin impassible des courses qu'elles y fesaient, et qu'elles aventuraient souvent jusques sous les murs des villes.

Les campagnes s'alarmèrent d'être ainsi abandonnées à la merci des bandes qui les exploitaient; les nobles sortirent de leurs châteaux; tous les propriétaires qui eurent le temps de quitter leurs campagnes se hâtèrent de se retirer dans les villes. Chacun d'eux prévoyait que le temps des représailles était venu.

Tous ceux qui, de près ou de loin, avaient fait exécuter la loi forestière; ceux qui avaient mis des obstacles aux droits d'usage des communes; ceux qui furent reconnus coupables d'avoir maltraité les paysans, tous furent poursuivis par cette implacable justice populaire. Aucun d'eux ne fut oublié dans ces listes de proscription dressées par l'exaspération publique; aucun ne put échapper à cette terrible loi de Lynch, promenée de village en village, de château en château, au bruit des démolitions et à la lueur des incendies.

Les grandes villes étaient dans la stupeur; elles regardaient par-dessus leurs murailles ces éclatantes exécutions, sans songer à les réprimer ou à les prévenir; convaincues de leur impuissance, elles laissaient toutes les exécutions se commettre, et attendaient d'autres temps pour les punir.

Tant que dura l'hiver, les Demoiselles n'interrompirent pas leurs courses; mais, lorsqu'il fut près de finir,

leur ardeur parut diminuer avec le froid; à la vérité, elles avaient fait tant de ravages, le pays était couvert de tant de ruines, qu'elles devaient à la fin se trouver suffisamment vengées.

Bientôt leurs excursions devinrent moins fréquentes, les incendies cessèrent, les attaques contre les individus et contre les propriétés diminuèrent; on crut que les Demoiselles avaient abandonné le pays pour se retirer dans leurs montagnes, et ce fut pendant quelque temps une allégresse à laquelle tout le monde prit sa part : les uns, parce qu'ils se réjouissaient du retour à la tranquillité publique; les autres, parce qu'ils voyaient enfin se terminer toutes les craintes qui les avaient assiégés jusque-là. Les premiers étaient satisfaits d'avoir tout conservé; les seconds étaient heureux de n'avoir pas tout perdu; mais il y avait, à côté d'eux, des gens qui étaient indifférens à leur joie, comme ils avaient été insensibles à leur douleur : c'étaient ceux qui n'avaient rien à perdre. Mais, il faut le dire, si les Demoiselles rançonnèrent quelquefois le riche, elles ne pillèrent jamais le pauvre, elles le secoururent plutôt. La vengeance les poussa quelquefois au crime, mais elles l'accomplirent toujours comme une justice sauvage.

Malgré cela, la joie de ceux qui avaient passé de si longs mois dans l'anxiété fit explosion au-dessus de l'indifférence des autres. Les Demoiselles étaient parties, c'était là un événement qui leur permettait de revoir leurs propriétés et de rentrer dans leurs terres; ils l'accueillirent comme la fin de leur pénible captivité. Aussi les vit-on descendre dans les grandes routes pour retourner dans les maisons, sans prendre seulement la peine de s'assurer qu'aucun signe ne révélait plus l'existence des Demoiselles.

Ils ne pensaient pas que leur empressement était une imprudence et leur retour une témérité. Ils s'étaient fiés au calme qui les entourait, sans songer que ce calme pouvait être un piège; car si les Demoiselles avaient disparu de la contrée, elles ne l'avaient point quittée. Cachées dans les bois, elles attendaient qu'ils fussent entrés dans leurs manoirs, pour les y surprendre comme des hobereaux dans leurs nids, et pour les forcer ensuite à jurer de respecter leurs droits d'usage dans les forêts.

Quelques-uns tombèrent ainsi entre leurs mains, et consentirent, pour en sortir, à tout ce qu'on exigea d'eux; quelques autres furent plus heureux, et quelques autres plus maltraités; mais presque tous furent obligés d'accepter des conditions, moyennant quoi il leur était libre de rester dans leurs manoirs démolis.

Il y avait cependant, non loin de la forêt de Riverner, un château que les Demoiselles avaient toujours respecté; c'était le seul qui fût debout dans un rayon de quelques lieues. A le voir encore intact, élevant ses deux frêles tours d'ardoise au-dessus de tout le pays en ruines, on eût dit qu'une providence l'avait tenu caché dans le brouillard pour le conserver.

Jamais les Demoiselles n'y étaient entrées, jamais aucune d'elles n'en avait seulement toisé les murailles ou heurté les portes; elles s'en tenaient toutes à distance comme d'un lieu inviolable et sacré. Le chef des Demoiselles, Jean Vidalou, l'avait ainsi ordonné depuis les premiers momens de l'insurrection, et chacun lui avait obéi.

On ne s'expliquait pas la cause de cette protection unique. Nul n'avait vu les habitans de ce château; on ignorait même s'il était habité. On en voyait seulement les croisées toujours grandes ouvertes, mais jamais une ombre n'était passée derrière les rideaux.

Quelques-uns cependant avaient cru apercevoir, la nuit, de la lumière à travers les vitraux; d'autres assuraient avoir entendu des chants s'échapper de cette enceinte de murailles, pour aller mourir harmonieusement dans les arbres du parc; mais personne n'était arrivé ni au foyer de cette lumière, ni à la source de ces chants.

Le chef des Demoiselles eut pu donner le mot de cette énigme, si quelqu'un eût osé le lui demander; il devait connaître ceux qu'il abritait sous sa protection avec tant de soin et d'une manière aussi exclusive; mais nul ne se hasarda à lui faire une question qu'il n'eût sans doute pas tolérée; car lorsque ses yeux se portaient vers les jalousies de ce château, on avait toujours vu sa figure se rembrunir, s'il venait à s'apercevoir qu'on eut surpris la direction de son regard. Ces murailles renfermaient donc un secret du chef; toutes les Demoiselles le respectaient, parce qu'alors le respect était une obligation, et puis ensuite parce qu'il aurait fallu, pour n'en pas tenir compte, violer des portes en cœur de chêne, et monter sur des murailles qui défendaient leurs flancs avec des ongles de fer. Toute l'armée des Demoiselles restait donc à l'écart de cette mystérieuse retraite; mais elle y tenait toujours les yeux fixés avec méfiance.

Mille suppositions couraient chaque jour de bouche en bouche, et toutes allaient constamment se briser contre ces murs impénétrables et muets, où l'existence semblait être sans souffle et les actions sans écho. Ce mystère, qui se continuait toujours comme pour défier la curiosité publique, causa à la fin une irritation générale. On ne cherchait plus maintenant à le deviner, on voulait le découvrir. La sûreté de tous y était peut-être intéressée, car le manoir restait toujours sombre ou silencieux, comme pour protester contre la destruction des autres.

Recélait-il des amis ou des ennemis? Les montagnards ne connaissaient les premiers que dans leurs rangs; les seconds, ils les rencontraient partout. Pour eux, hommes simples, il n'y avait pas de parti milieu entre leur cause et celle qu'ils combattaient. Ils n'étaient pas encore arrivés à placer l'indifférence entre le bien et le mal. Les amis se montraient à eux, les ennemis se cachaient; chacun d'eux se fesait connaître à ses actions. Le silence du manoir n'avait-il pas alors suffisamment révélé ses habitans? Les montagnards devaient-ils hésiter à les regarder comme adversaires?

Ce soupçon une fois conçu alla grandissant, si bien qu'il devint bientôt une certitude; et, dès ce moment, la destruction de cette infranchissable demeure fut résolue.

Il y en eut qui blamèrent l'ordre du capitaine, qui avait empêché d'abattre ce nid d'oiseaux de proie. L'indulgence qui l'avait garanti jusqu'alors leur parut grosse de dangers, et chacun se promit de ne pas les laisser éclater.

On était alors vers le milieu du mois de juin 1830: les élections s'élaboraient dans toute la France. Les luttes qu'elles suscitaient étaient partout violentes et animées. Chaque parti semblait deviner que le moment suprême était arrivé.

Les élections de l'Ariége et de la Haute-Garonne étaient menaçantes au parti libéral; les royalistes de ces deux départemens avaient l'habitude d'aller en colonne serrée aux colléges électoraux, et d'enlever l'élection au premier assaut. Mais cette année les Demoiselles étaient là, et, s'il leur était impossible d'augmenter le nombre des libéraux qui devaient voter, elles pouvaient du moins décimer leurs adversaires par la peur.

Jean Vidalou avait-il trouvé cette idée dans son intelligence de pâtre? ou bien lui était-elle venue d'ailleurs? Personne ne le savait. Toujours est-il qu'il se voua corps et ame à son exécution. Toutes les expéditions qu'il entreprit, tous les pillages qu'il fit consommer, toutes les exécutions qu'il laissa commettre, furent dans ce motif. Il dirigea constamment dans ce but les passions aveugles des paysans, et en prit seul la responsabilité : il croyait remplir une mission sublime. Pour la faire réussir, il n'hésitait pas à ordonner toute exécution, même effrayante pour le pays, mais il la consommait froidement, sans haine et avec calme, comme un sacrifice. La nécessité avait pour lui une si terrible logique, qu'il ne reculait même pas devant les malédictions universelles.

Il ne se chargea jamais pourtant d'aucun acte de cruauté, à moins qu'il ne fût commandé par une nécessité impérieuse; alors seulement il se dévouait à l'accomplir.

On le vit plusieurs fois, et lorsqu'il pouvait le faire sans danger pour sa cause, sauver ou protéger ses ennemis, plus souvent encore reconnaître des services rendus à lui ou aux siens. On doit se souvenir de ce château de Gudanes, livré au pillage, et dans lequel un appartement resta miraculeusement intact. Cet appartement était celui d'une femme qui avait toujours été pour les pauvres gens un ange de bon secours.

Il y avait dans cette impulsion donnée au soulèvement des paysans quelque chose de fatal qui imprimait la terreur. On en augurait bien pour le succès des élections de l'Ariége et d'une partie de la Haute-Garonne; mais il fallait, maintenant qu'on était à la veille des débats électoraux, que l'insurrection élevât haut et ferme la voix pour les dominer.

Le capitaine général des Demoiselles s'y préparait. Du fond de la forêt de Riverner, il invitait les paysans à cette dernière croisade, et les villages se levaient en masse, et les hameaux se dépeuplaient en son nom. Les montagnards revêtaient de nouveau la chemise blanche, s'armaient de leurs haches ou de leurs fusils rouillés, et reprenaient le chemin des bois.

Ce mouvement se fit partout avec ensemble. On eût dit qu'un choc électrique avait parcouru la chaîne depuis les montagnes d'Ax jusqu'au pic de Cagire, et avait ébranlé ces masses d'hommes en même temps.

L'impulsion était partout donnée; il fallait la relier à un plan unitaire. Jean Vidalou assembla ses Demoiselles pour se porter en avant sur quelque point qui lui permît de diriger les milles fractions disséminées de cette vaste insurrection. Puis il fit sonner la corne dans les communes environnantes de la forêt; et, lorsque les Demoiselles eurent repris leurs rangs, il leur annonça son projet de descendre dans le plat pays, pour en chasser les propriétaires des bois qui s'y réunissaient.

Cette nouvelle fut reçue avec acclamations. Des fallots d'écorce, allumés aussitôt, s'agitèrent dans toutes les mains et éclairèrent les sentiers de la forêt. Mais, au moment de se mettre en marche et lorsqu'on fesait encore foule autour de Jean Vidalou qui venait de parler, une jeune Demoiselle, que sa chemise coquettement plissée, une moustache luisante et postiche et les deux joues illustrées de paraphes ardens fesaient connaître pour la plus élégante et la plus lettrée de la troupe, se plaça en face de lui, éleva la voix, et demanda que pendant un instant on fît silence. Tout le monde se rapprocha aussitôt, et le cercle s'épaissit de plusieurs têtes curieuses regardant avec étonnement les acteurs qui allaient entamer ce dialogue imprévu. Jean Vidalou, les bras croisés sur sa poitrine d'athlète, attendait avec calme et montrait sa confiance à l'insouciante obliquité de son regard. Le Compay du Fallot, c'est le nom de l'élégante demoiselle, se tenait au contraire devant lui embarrassé, baissant la tête. Pour se donner contenance, il tourmentait les plis de sa chemise et cherchait à prendre l'équilibre sur le manche de son fer volant. Un observateur attentif n'aurait pas été cependant la dupe de cette apparente timidité dont l'excès accusait la fausseté; il eût remarqué dans cette attitude plus d'insolence que d'humilité, plus de raillerie que de respect. Le Compay du Fallot était un paysan railleur dont les lazzis inépuisables prenaient leur source dans une naïveté affectée, comme les impertinences dans l'exagération de ses respects. C'était le loustic du régiment des Demoiselles, et cette qualité lui donnait à lui aussi une puissance sur ses compatriotes, une puissance d'autant plus réelle, qu'elle était chaque jour reconnue et chaque jour légitimée. Jean Vidalou dominait les montagnards; le Fallot les captivait : le premier imposait son génie; le second, ses séductions.

Aussi, dès qu'on vit en présence l'une de l'autre ces deux royautés populaires, y eut-il un mouvement d'anxiété si marqué, qu'il se fit un silence de mort autour d'elles.

— Capitaine, dit le Fallot, je viens au nom de tous ces peureux qui m'écoutent vous faire une demande qu'ils n'ont pas osé vous adresser eux-mêmes.

— Parle, j'y répondrai.

— Répondre n'est pas accorder, répliqua le Fallot.

— Eh bien, explique-toi; si elle est juste, je l'accorderai.

— Elle est juste, et je vais le prouver, vous l'accorderez après si vous voulez. En disant cela le Fallot laissa sa satisfaction s'épanouir dans une grimace railleuse qui se répéta sur tous les visages. Lorsque ce sourire silencieux se fut appaisé, le Fallot reprit : Si vous aviez une femme et des enfans, capitaine, et qu'il fallût les quitter, ne voudriez-vous pas être maître du chemin pour le retour?

— Je le voudrais.

— Et si un ennemi se cachait dans votre maison pour vous en fermer la porte sur vous, ne l'en chasseriez-vous pas avant d'en sortir?

— Je l'en chasserais.

— Ne serait-ce pas autrement abandonner votre famille à sa discrétion?

— On ne peut le nier.

— Ne serait-ce pas encore, en le laissant derrière soi, s'exposer à trouver plus tard une barrière sur sa route?



— Sans doute; mais ces dangers ne menacent personne d'entre nous.

— Vous vous trompez, répondit brutalement le Fallot, ces dangers nous menacent tous. Chacun de nous a sa famille dans ce pays, et l'ennemi que nous y laissons, le voilà; et, d'un mouvement qui fit tourner toutes les têtes, il étendit son bras vers le château.

Ce coup si logiquement amené frappa Jean Vidalou d'une manière si brusque, qu'il en fut un instant étourdi. Il se remit bientôt cependant, et, après s'être inutilement débattu dans les liens dont le Fallot l'avait si bien enveloppé, il tâcha d'en élargir les nœuds et d'échapper par quelque explication.

— Mais si ce château ne renfermait pas d'ennemis?

— Ce serait dire, reprit le Fallot, que l'ours n'est pas dans sa tannière, mais il peut y revenir.

— Si, au contraire, nous avions derrière ces murailles une main amie et toujours tendue?

— Elle se serait montrée, dit le Fallot; pour moi je n'ai rien vu sortir de tous les châteaux que des gardes-chasse qui nous brutalisent, des gardes forestiers qui nous volent, des huissiers qui nous ruinent et des maîtres qui ordonnent tout cela sans pitié.

— Écoutez, dit Jean Vidalou, d'une voix émue, en s'adressant à la foule des Demoiselles qui l'entouraient: Il y a dans tout ceci une méprise dont j'ignore la cause, ou des soupçons que je suis sûr de ne pas mériter. Je ne puis aujourd'hui les éclaircir sans faire connaître un secret que j'ai juré de ne pas dévoiler; mais si vous m'avez gardé votre confiance, je puis encore les dissiper. Ce château est resté debout, parce qu'aucun de nos ennemis n'a jamais habité sous son toit, parce qu'au contraire nous y avons une protection assurée, celle d'un bon génie qui veille sur nous; je m'en suis rapproché, parce qu'il est pour nous une ancre de salut, et qu'il peut nous servir de lieu d'asile.

— Oui, avec ses portes toujours fermées et toutes ses fenêtres ferrées jusqu'aux dents; tenez, mon capitaine, nous connaissons votre secret. Ce château appartenait à ce noble que ceux de la Bellongue eurent le malheur de tuer un jour que vous n'étiez pas avec eux. Vous en êtes resté fâché, et vous avez raison; car s'il était dur pour les pauvres gens, sa femme était bonne pour eux: c'était une belle dame qui n'était pas fière avec nous, et qui nous protégeait sans cesse contre son mari. Pour elle, nous consentirions à laisser le château sur pied, à l'environner même de notre protection, si elle en avait fait sa demeure. Mais elle a depuis longtemps abandonné le pays, du moins personne ne l'y a vue. Dès-lors ce château peut retourner au pouvoir de nos ennemis et leur servir de refuge pour nous nuire. Ils s'y sont peut-être déjà rassemblés; car on voit, depuis quelques nuits, de la lumière dans les salles et des formes humaines se dessiner sur le transparent des rideaux.

— Cela ne peut être, dit Jean Vidalou avec feu, je le garantis.

— Cela doit être, reprit froidement le Fallot, puisque je l'ai vu.

— Pour s'en convaincre, dit un farouche montagnard, enfumons la tannière, nous verrons alors si la bête sortira.

—Oui, oui! s'écrièrent toutes ensemble les Demoiselles, rappelées à leurs penchans par cette voix cynique; et il se fit une sympathique ondulation de têtes vers le montagnard qui avait parlé.

Jean Vidalou comprit bien alors que la cause qu'il défendait était perdue; il le comprit surtout, lorsqu'il vit que la foule se laissait aller à une atroce gaîté, jetant et semant des plaisanteries ignobles, qui débraillaient le rire. La vengeance leur était en quelque sorte montée à la tête, et les fesait tous jacasser comme des hommes ivres.

— Il faut mettre le feu au château, disait l'un; cet incendie éclairera notre départ mieux que la lune.

— Nous devrions le démolir pour qu'il ne fît plus tache dans le pays.

— Il faut perdre les nobles qui s'y trouvent, disait un autre, pour empêcher toutes ces altesses de s'abaisser.

— Il faut les y brûler et les y faire cuire comme dans un four, ajoutait un troisième, afin qu'ils ne soient plus crus lorsqu'ils voudront appeler au secours.

Tout cela se mêlait, se croisait, bruissait en injures, ou éclatait en menaces. Un délire fou avait saisi les montagnards et les poussait à l'œuvre de destruction. Jean Vidalou serait impuissant à les retenir; il n'a plus maintenant qu'à se ranger de côté pour laisser passer l'ouragan, s'il veut n'être pas lui-même entraîné.

Une indicible tristesse était peinte sur son visage; on eût dit que cette joie qui s'ébattait autour de lui, au lieu de l'emporter dans son cercle éperdu, le froissait à chaque bout et lui causait une torture à chaque rire. Dire ce qu'il souffrit est une chose impossible. Les expressions manquent dans notre langue pour traduire cette douleur immense qui, en quelques instans, s'amassa sur son cœur comme une montagne. Pauvre Titan, puni pour avoir voulu escalader la puissance populaire, il dut se convaincre combien le chemin était glissant et le but difficile à atteindre.

Quelles étaient donc les causes de cette peine morale, née si subitement de ces projets de destruction? Quel lien mystérieux l'unissait à ce château. C'était là le secret devant lequel la sagacité du Fallot avait échoué, mais qui ne devait pas tarder à se dévoiler.

Cet incident retint les Demoiselles dans leur camp, et fit remettre le départ et l'exécution de leur projet contre le château à la nuit suivante. Jean Vidalou avait promis, à cette condition, de ne pas s'opposer à la volonté générale. Et l'on s'était séparé, le chef accablé de toutes ses secousses; les Demoiselles en proie à une grande irritation contre ses ordres et à de grands soupçons contre lui.

Cette nuit, le manoir condamné fut l'objet d'une surveillance inaccoutumée. Nul montagnard ne le perdit de vue. Chacun avait en quelque sorte le pressentiment de ce qui allait arriver.

Les mille sentinelles, errantes autour de cette demeure mystérieuse, avaient déja vu une partie de leurs veilles s'épuiser, lorsque, vers les premières heures du matin, on aperçut un homme à la tête d'athlète, enveloppé dans un manteau, marcher le long des murailles et pénétrer dans le château. Quelques minutes après, les lumières resplendirent aux fenêtres; les bruits s'élevèrent dans les salles; il y eut des piétinemens dans les cours, des appels, à voix basse, au pied des murs.



JEAN VIDALOU SAUVANT LA CHATELAINE.

Cela ne dura pas long-temps; les piaffemens d'un cheval se firent entendre auprès de la porte, et l'homme à la taille athlétique en sortit le premier, tirant par la bride un cheval sur lequel se trouvait une femme en costume d'amazone. Le cheval s'arrêta sous la voûte, et la dame semblait attendre les ordres de son compagnon pour franchir le seuil, lorsque celui-ci, après s'être aventuré quelques pas, revint auprès d'elle, lui dit en toute hâte quelques mots à voix basse, qui lui firent ramener son cheval en arrière. Il ferma immédiatement la porte devant elle, et en jeta la clé par-dessus les murs. Les Demoiselles se précipitèrent vers le lieu de cette scène, mais elles ne purent arriver que lorsque tout fut terminé. L'homme au manteau se retourna aussitôt, et chacun resta étonné devant le figure grave et calme de Jean Vidalou. D'un geste il écarta tout le monde de son chemin; et, comme quelques-uns semblaient vouloir rester là après son départ, il leur dit avec tranquillité : — Ce château doit être respecté jusqu'à la nuit prochaine, vous me l'avez juré; — et tout le monde le suivit.

Le camp fut réveillé le lendemain par des bruits de trahison, et il régna en un instant une agitation fiévreuse dans toutes ses parties, qui les fesait moutonner en divers sens comme des vagues; c'étaient partout des mouvemens, des clameurs et du bruit; partout une

irritation incandescente, qui, à chaque pas, s'alimentait d'une vérité ou d'une calomnie.

Il manquait cependant quelqu'un dans ces groupes orageux, c'était le Fallot. Il avait quitté le camp avant le jour, et nul ne savait le motif de son départ. Cette absence laissait les Demoiselles sans chefs pour grouper leurs colères et diriger leurs emportemens, mais elle ne les arrêta pas. Dès qu'il fut jour, elles se portèrent en masse vers une cabane de bûcheron qu'habitait Jean Vidalou dans la forêt. Une vengeance aveugle les fesait courir au meurtre, haletantes comme des hyènes. La petite demeure fut entourée en un moment, et la porte allait être attaquée à coups de hâches, lorsque le capitaine des Demoiselles l'ouvrit lui-même aux assaillans; il s'avança ensuite de quelques pas vers eux, et les regarda en silence avec un air de si courageuse résignation, que les vociférations cessèrent aussitôt. Il était nu-tête; la peau de mouton ne se balançait plus sur ses épaules, et la chemise blanche de l'insurgé ne brillait plus sur ses habits.

— La campagne est finie, dit-il, retournez tous dans vos villages; les Demoiselles n'existent plus.

Les montagnards se mirent à leur tour à le considérer, pour s'assurer qu'il n'était pas insensé.

— Les élections viennent d'avoir lieu, ajouta-t-il, et nos ennemis l'ont emporté. Hier nous pouvions sauver notre cause, il ne vous reste plus aujourd'hui qu'à sauver votre liberté; retirez-vous, il en est temps encore; dans quelques heures, il sera trop tard. Celui qui manque parmi vous, dit-il, en cherchant le Fallot dans la foule, arrivera bientôt avec des soldats; notre retraite est découverte, mais je suis seul dénoncé; éloignez-vous alors et laissez-moi.

Cette assurance au lieu des excuses qu'on attendait, cette abnégation qui le portait à se sacrifier pour sauver ses compatriotes, tout cela fit une profonde impression sur la multitude.

En ce moment les portes du château s'ouvrirent au loin, une voiture en sortit et se dirigea de leur côté.

— Frères, saluez, s'écria Jean Vidalou; voilà notre providence qui s'en va!

Les montagnards portèrent instinctivement la main à leurs berrets; la voiture allant au grand trot passait en ce moment à quelques pas d'eux; une femme, que chacun reconnut, montra sa belle tête à la portière, agita son mouchoir de leur côté et adressa à leur chef un sourire si mélancoque et si long, que tous les regards se tournèrent vers lui.

— Adieu, s'écria-t-il, quand il l'eut perdue de vue derrière les échancrures de la forêt; adieu, toi qui nous as si long-temps protégés comme un mystérieux génie, toi qui m'as éclairé pour me rendre digne de ma mission; veuve du noble, adieu!

Deux mois après, la cour d'assises de la Haute-Garonne retentissait de l'affaire des Demoiselles. Quatre prévenus seulement comparaissaient devant le jury; chacun était sous le poids de diverses accusations, mais elles s'étaient toutes amassées sur un jeune bossu, que le ministère public appelait le chef des brigands. Il avait la figure âpre, mais intelligente, la taille haute et les bras musclés comme un lutteur antique. C'était Jean Vidalou.

Les débats durèrent quatre jours, pendant lesquels le chef des Demoiselles vit sa mission rapetissée et mise au rang d'un brigandage vulgaire. On parla des devoirs des paysans et non pas de leurs droits; on leur fit une obligation de toutes les misères de la vie, et l'on traita de malfaiteurs ceux qui, pour échapper au froid et à la faim, s'étaient mis en insurrection. Cette doctrine était le renversement de toutes les idées dont ils s'étaient nourris; malgré cela, Jean Vidalou se résigna à en accepter les effets comme on accepte la loi du vainqueur.

Il laissa donc le ministère public se livrer à tous les excès du réquisitoire, et son avocat à toutes les gracieusetés de la défense, sans daigner les ramener l'un et l'autre à l'intelligence des faits. Il semblait étranger aux débats; il les entendait sans les écouter; ses yeux même, au lieu de se porter sur la cour ou sur le jury, étaient constamment tournés vers les tribunes où de nombreuses et fraîches toilettes de dames s'épanouissaient; on eut dit que son regard y était appelé par une fascination inconnue. Jusqu'au quatrième jour, rien ne put le distraire de sa mystérieuse contemplation et le ramener au sentiment de sa position critique. Il entendit toutes les dépositions, toutes les plaidoiries, tous les résumés, avec la même indifférence; seulement, lorsque l'huissier lut la décision du jury qui déclarait les accusés non coupables, son œil parut prendre de l'animation, mais il s'éleva bientôt vers la tribune comme pour y porter la joie de son acquittement. Alors on vit une belle figure de femme apparaître au-dessus de la foule assise, et adresser au pauvre bossu, qui sortait meurtri de son banc de douleur, un sourrire ineffable qui semblait faire sa réhabilitation et le payer de ses souffrances et de son dévouement par une promesse d'amour.

Peu de jours après, le monde légitimiste d'un des cantons pyrénéens de l'Ariége criait au scandale: une dame de haute maison se mésalliait avec un paysan. La veuve d'un gentilhomme épousait Jean Vidalou. Heureusement que 1830 arriva bientôt pour détruire ce qu'il y avait de choquant dans le contraste de ces deux positions, et pour permettre à deux natures d'élite, placées aux deux extrémités de l'échelle sociale, de s'unir en dépit des distances et des préjugés.

En 1830, une nouvelle insurection des Demoiselles se forma à l'abri de la révolution; mais les paysans honnêtes ne s'y joignirent pas. Chez eux le sentiment de l'intérêt national n'avait pas fait taire le besoin des intérets locaux. Ceux qui se levèrent cette fois étaient des malfaiteurs, des réfractaires et des factieux, tous attirés par la soif du pillage. Leurs excès furent poussés si loin, que les habitans des communes aidèrent eux-mêmes la gendarmerie à en purger le pays.

L'amnistie qui survint fit cesser toutes les poursuites et calma toutes les inquiétudes. Les montagnards qui s'étaient livrés à ces guerres de guérillas, rentrèrent dans leurs foyers, et depuis lors aucun d'eux n'a remis la chemise blanche sur ses habits.

Prosper Barousse.

LÉGENDES ET TRADITIONS POPULAIRES DE L'AUDE.

Parmi les preuves dont l'historien doit appuyer sa narration, il en est d'incomprises, qu'un septicisme exclusif jette avec mépris, sans penser au sens profond qu'elles recèlent ; je veux parler des légendes et des traditions locales, admises sans examen par les compositeurs anciens, et proscrites par leurs successeurs plus difficiles. Ces traditions, aliment perpétuel de la curiosité populaire, altérées par tant de bouches, plaisent encore aux esprits graves, et intéressent par leur simplicité.

Si, dans une de vos explications archéologiques, le hasard vous fait pénétrer dans un atelier de tisserands en si grand nombre à la cité de Carcassone, ne soyez pas étonné de la diversité des légendes dont les récits animent leurs travaux sédentaires. Les pâles ouvriers, courbés sous leur navette, sont les ménestrels de nos jours, les gardiens des vieilles traditions. Aimez-vous à frissonner d'horreur aux merveilles d'un conte fantastique ? ils vous diront l'histoire des Sept Archers précipités au fond du grand puits par Satan en personne. Chaque nuit, ajoutent-ils en se signant, quand l'horloge de Saint-Nazaire frappe douze coups, on entend sous l'eau, qui s'illumine alors d'un reflet infernal, de sourdes imprécations et des râles prolongés. Ces archers avaient médit des bienheureux apôtres et du vénérable saint Gimer, protecteur de la ville (1).

Lorsque l'auditeur attentif semble partager l'intérêt qu'il ressent pour ces récits redits cent fois et cent fois écoutés, les conteurs s'animent. Silence ! car l'aïeule a pris la parole : elle va raconter la légende de dame Carcas ; et, avant de finir, elle dira comment Charlemagne, d'un coup de sa lance, fit jaillir la fontaine miraculeuse.

I. DAME CARCAS.

II. LA FONTAINE DE CHARLEMAGNE.

« Il y a bien long-temps, dit-elle, que les Maures, descendans d'Ismaël, s'emparèrent de la ville. Ces infidèles s'étaient rendus maîtres d'une bonne partie de la terre, et leurs royaumes s'étendaient de Jérusalem jusqu'ici.... Quand la mesure de leurs crimes fut comblée, Dieu suscita, pour les punir et délivrer nos grands pères, le vaillant Charlemagne, empereur des Gaules et de Rome. Le prince parut sous nos murs avec une armée revêtue de fer, hérissée de lances et de longues épées. La plaine était couverte de soldats, et tous portaient une croix rouge sur la poitrine. On combla les fossés ; des échelles, qui pouvaient atteindre aux tours de Samson et du moulin de la Connétable, furent dressées contre les remparts ; mais les ennemis, embusqués derrière les meurtrières, tuaient les meilleurs soldats et ne recevaient aucune blessure. L'empereur, désolé de la mort de ces braves gens, fit enlever les échelles, et ordonna à son armée d'occuper les buttes voisines, en veillant à ce que nul renfort d'hommes et de vivres ne pénétrât dans la place. Ce moyen réussit. Les ennemis, privés de provisions, sentirent les horreurs de la famine, et diminuèrent à vue d'œil. Charlemagne ignorait tout cela ; et le siége traîna en longueur. On prétend qu'il dura cinq ans.

» Les Maures, réduits à la fin à un petit nombre, ne pouvaient plus combattre, ni faire sentinelle. Dame Carcas, la femme d'un de leurs généraux qui venait de mourir, craignant que les chrétiens ne s'en aperçussent, fit rassembler les vêtemens des défunts qu'elle remplit de paille, et les porta sur les créneaux. Puis elle courut autour de la ville, criant : Allah ! lançant avec prestesse des flèches sur le camp de l'empereur. Sa richesse consistait en un pourceau et un demi-sac de froment : elle gorgea le pourceau de grain, et le précipita de la tour de la Porte-Rouge sur un avant-poste qui se trouvait en bas (1).

» Charlemagne crut la ville imprenable, il fit faire volte-face aux siens pour se retirer.

» Comme l'arrière-garde disparaissait sous les collines, l'empereur qui marchait après tous les autres, se retourna soudain. Une tour (on prétend que ce fut la tour Peinte) ; une tour, dis-je, s'inclina pour le saluer, sans s'écrouler le moins du monde. Un beau miracle sur ma foi !.... Dame Carcas, se bornant à l'honneur d'avoir fait lever le siége à un pareil monarque, lui ouvrit les portes, et demanda le baptême à l'évêque de la cité. Charlemagne fut son parrain, et voulut qu'en mémoire de cette prouesse et de cette conversion, la ville s'appelât désormais Carcassone (2).

» Mais ce prince ayant quitté sa conquête pour marcher où le doigt de Dieu l'appelait, les damnés Maures rentrèrent dans la place. La nouvelle en parvint à Charlemagne, qui revint sous nos murs. La ville cette fois était approvisionnée pour dix ans, et ne pouvait céder qu'à un assaut. Les chrétiens escaladèrent, à différentes reprises, les remparts extérieurs, mais sans s'y maintenir. Il y avait là, pour les défendre, un corps de sorciers africains, noirs de la tête aux pieds, qui lançaient de gros javelots et prononçaient des paroles cabalistiques. Ces sorciers invoquèrent le diable, leur patron, et celui-ci empoisonna, à leur demande, toutes les sources de la plaine et les eaux de la rivière d'Aude. Les chrétiens mouraient dans leur camp comme des mouches. Charlemagne comprit qu'il y avait sortiléges et maléfices de démon : il se mit en prières sur la colline du couchant. Ses évêques et son clergé, agenouillés près de lui, chantaient un des plus beaux cantiques de la Bible. Les chants de la prière terminés, l'empereur se releva, et, d'un bras dirigé par Dieu, enfonça sa lance dans le rocher : la pierre s'ouvrit, et des eaux fraîches

(1) Voir la légende des *Sept Archers*, par l'auteur du présent article, dans le journal de l'Aude, numéro du 21 janvier 1838.

(1) Philomène.
(2) Carcas sum.



et limpides en sortirent. Toute l'armée se prosterna; les soldats, désaltérés et fortifiés par ce breuvage miraculeux, assaillirent à grands cris les remparts. Satan était vaincu; les sorciers disparurent et firent disparaître avec eux tous les Maures et Anchise, leur roi. Charlemagne rentra, sans coup férir, dans Carcassone. »

Ces légendes vous ont intéressés; interrogez encore, d'autres vous répondront. Mais sortez du noir labyrinthe que forment les maisons brûlantes et vermoulues de la cité, parcourez le champ de bataille, témoin du duel meurtrier de Clovis et d'Alaric. Cette longue chaîne de montagnes bleuâtres qui le domine, porte, depuis la défaite des Visigots, le nom du roi vaincu. Procope et les traditions locales en font foi (1). Saluez sur ces rochers abruptes que vos pas osent fouler ces voûtes qui s'inclinent et ce donjon séculaire : ces débris séculaires, encore imposans, furent le château d'Alaric. Passez; marchez long-temps sur ces crêtes : de nouveaux souvenirs vous attendent au bout de la montagne.

Demandez les ruines de Saint-Michel. Sans doute quelque pâtre, aux cheveux grisonnans, s'offrira pour vous servir de guide; suivez-le.

Vous voilà entre le ciel et la terre, sur la croupe d'une montagne, parsemée de buis, qu'embaument les senteurs des plantes aromatiques; à vos pieds, sa cape de laine brune roulée autour du corps, un pâtre conteur, dont les yeux vifs lancent des éclairs sous des sourcils blancs et touffus; à votre droite, fendant la nue, des arceaux en ruine, peuplés de vieilles traditions, dominant l'abyme, béant à leur base. L'air immobile et silencieux, n'est animé par aucun vol d'oiseau; seulement, à une hauteur prodigieuse, les ailes immenses de l'aigle des Corbières sillonnent l'atmosphère. En face, les montagnes âpres et rudes entremêlent leurs sommets rocailleux, s'effacent les unes derrière les autres, blanchissent et confondent leurs pâles teintes avec les teintes pâles des monts pyrénéens, noyés dans les vapeurs du soir. A gauche, bornant de vastes plaines, qu'une culture variée pare d'éclatantes couleurs, la Méditerranée, entrecoupée de lagunes, brille comme un miroir, et se perd dans un vague horizon.

Les béliers cherchant un lit de mousse au bas des ruines, ont donné le signal de la sieste et du repos. Écoutez les récits de l'habitant de ces solitudes, récits épiques, qui, devant un feu de bois vert, ont plus d'une fois abrégé les longueurs des froides veillées de décembre.

III. LA VALLÉE GRASSE.

« Mille ans et plus se sont écoulés depuis le règne du fameux Charlemagne, si redouté des Maures. Il venait de chasser de Carcassone un de leurs rois, nommé Anchise; et ce succès l'engagea à les poursuivre, dans l'espoir de les rejeter hors des Gaules. Le lendemain de son entrée à la cité, il convoqua son conseil sur les hauteurs du Pech-Mari. L'assemblée fut brillante : on y vit figurer, d'un côté, le pape Léon, le patriarche de Jérusalem, l'archevêque Turpin et la foule des cardinaux, évêques, abbés et vicaires; de l'autre, les paladins, maréchaux de l'empereur, Roland, Olivier, Salomon de Bretagne, Ogier le Danois, les douze pairs de France et les capitaines de l'armée. Il fut décidé de pousser vers Narbonne, et d'en former le siége. Cavaliers et gens de pied prirent le chemin de cette ville à travers les Corbières : l'empereur et ses grands les précédaient, pourchassant daims et chevreuils, et désireux d'aventures. Or, Dieu leur en réservait, pour mettre à fin, une de glorieuse (1).

» Arrivés sur la plate-forme d'une montagne que vous voyez d'ici dominant les autres, ils aperçurent une fumée épaisse s'élevant d'un vallon creux. Émus de curiosité, et obéissant à un bon ange, ils se hasardèrent parmi les rampes de rochers, malgré les buissons épineux et les chênes verts, qui foissonnaient vers ce temps-là : leurs chevaux, dont ils tenaient la bride, les suivaient en trébuchant.

» Parvenus au bord d'une rivière, et guidés par la fumée, ils découvrirent un ermitage fait de troncs d'arbres et de joncs; à côté, était une petite chapelle avec une image de la Vierge. Sept solitaires, ou mieux sept saints, vivaient là depuis vingt ans, respectés des idolâtres, mais pauvres, nus et décharnés. C'étaient d'anciens étudians des écoles de Paris : Thomas de Rouen, Germain d'Écosse, Richard de Pavie, d'Égypte et Robert, fils du roi de Hongrie.

» Ils racontèrent leurs aventures au grand empereur, et lui dirent que leur misère avait fait donner à la vallée qu'ils habitaient le nom de vallée Maigre. « Par les mérites de la mère du Sauveur, ce sera la vallée Grasse! s'écria Charlemagne. Or sus! mes amis, à l'ouvrage! je veux bâtir ici même, pour ces dignes anachorètes, le plus beau monastère des Gaules et de la chrétienté. »

» Encouragés par maître Bobert, ingénieur de la cour, les chevaliers, les princes, les prêtres saints, se mirent à l'œuvre avec leur suite. Charlemagne les secondait de sa personne. Les chênes, les rochers, descendirent avec fracas des cîmes voisines, et les fondemens du monastère furent posés sur le rivage d'Orbieu. Cependant arrivèrent mille ouvriers, conduisant trois cents bêtes de somme; les colonnes sortirent sculptées de la montagne.

» Les Sarrasins, instruits de ces travaux et rassurés par l'absence de Roland qui se battait en Catalogne, voulurent s'opposer à l'ordre de Charlemagne. Ils rassemblèrent une armée, commandée par seize de leurs rois établis dans les Gaules; ce qui provoqua la concentration des chrétiens autour de l'abbaye. Plusieurs monastères fortifiés furent construits pour sa défense. Celui que vous voyez à votre droite a été bâti par le comte d'Auvergne et consacré par quatre évêques et un abbé. Après avoir enfermé dans sa chapelle trois châsses, contenant une goutte de sang de saint Étienne, une dent de sainte Colombe et des os de saint Laurent, on la dédia à saint Michel, archange, et la montagne s'appelle encore Saint-Michel de Naüse. Mais revenons à Charlemagne.

» Les forts étaient debout et garnis de chevaliers et de bons chrétiens. On pouvait tenir la campagne en face des Maures. Par une belle matinée, le comte de Flandres, qui occupait avec 7,000 hommes le point où

(1) Procope, livre 1.

(1) Guillelmus Paduanus, c. 1 et 2.

nous sommes, vit, du côté de Ferrals et de Lésignan, la terre disparaitre sous les pieds de 360,000 Sarrasins. Son cor avertit Charlemagne. Les deux armées se choquèrent rudement près du ruisseau de Maltes : le comte de Flandres mit à mort le frère du roi de Béziers; et Joyeuse, l'épée de l'empereur, s'appesantissant sur le roi de Lodève, pourfendit le cheval et le cavalier. Thomas de Rouen, à genoux sur la pierre que voici, invoquait le Seigneur, les bras tendus vers le ciel (1).

Camplong fut évacué; et quand le soleil se coucha, 45,000 Sarrasins avaient mordu la poussière. Le lendemain, Charlemagne poursuivit les vaincus jusqu'à Fabrezan. Son épée rentrait dans le fourreau....... Les sons bien connus du cor de Roland frappent son oreille. Les fuyards, pris en tête et en queue, tombent par milliers; Aly, roi d'Arles, succombe au milieu des siens; Charlemagne et Roland paraissent devant Narbonne, attaquant la porte Royale; les cadavres des Maures s'amoncellent autour d'eux. Puis, campés sur Mont-Laurès, ils élèvent une église à Saint-Michel, en devisant de leurs exploits.

» Anchise, ce roi qu'on avait chassé de Carcassone, ne renonça pas de sitôt à faire du mal à notre sainte religion. Il alla demander du secours à Marsile, roi des Espagnes, et aux rois ses vassaux : et ceux-ci se liguèrent avec lui contre Charlemagne. Leur armée était plus considérable que celle qui avait été exterminée. On se battit cruellement à Narbonne et aux environs de La Grasse; et Anchise, avec un gros des siens furieux comme lui, pénétra jusqu'au monastère qui était entier et fini, dans l'abominable intention de le raser. Ces païens entrèrent à cheval sous les voûtes de l'église : le saint abbé Sinifred était à l'hôtel, revêtu des ornemens sacrés, il élevait l'hostie. O scandale !..... il se retourne au bruit des pas des chevaux; au même instant, le cimeterre d'Anchise fait rouler sa tête vénérable sur les dalles du chœur (2). Un cri général résonne; les pauvres moines tombent à genoux et prient.... Soudain un combat s'engage; car Roland avait suivi les Maures, il venait défendre la maison du Seigneur. Les mécréans furent chassés avec perte; et, quelque temps après, Anchise périt sous les coups de Durandal (3).

» Mais les batailles devaient finir. Des milliers innombrables de Sarrasins trouvèrent la mort ici et ailleurs. Et de nos jours, on découvre encore maintes fois de grands tombeaux remplis d'armes et d'ossemens. Les plaines en sont couvertes et témoignent des glorieuses victoires de la chrétienté. En mémoire de cette guerre, le nom de Champ-de-Bataille a été donné par les anciens au val Camplong.

» Telle a été, mon bon seigneur, l'origine des monastères de La Grasse, de Saint-Michel-de-Naüse, dont voilà les restes, et de plusieurs autres encore, tous bâtis par Charlemagne.

» Chaque année, les villages voisins, croix et bannière en tête, se réunissent sur les versans de la montagne, pour venir dévotement prier Dieu dans les ruines de Saint-Michel, peut-être en l'honneur de l'anniversaire de saint Michel.

(1) Guillelmus Paduanus, c. 4 et 5.
(2) Guillaume Besse, *Antiquités de Carcassone.*
(3) Epée de Roland.

» Un rocher, au nord du plateau qui se trouve derrière nous, porte encore le nom de Roland. C'est là que le paladin se retirait loin du bruit des armes, pour se reposer de ses fatigues et fourbir son épée; c'est là qu'il attachait Bride-d'Or, son beau coursier, à un anneau de fer qui existe encore, et qu'aucune main humaine ne saurait arracher. Les pas du neveu de Charlemagne ont laissé sur le roc des traces ineffaçables. »

Ces romans, qui, depuis des siècles, passent de bouche en bouche, forment la littérature crédule et passionnée du peuple; des chroniqueurs s'en sont emparés et les ont transmis à des historiens plus instruits, mais dont le scepticisme n'a pu aller jusqu'à traiter de fables ces vieux récits. Le nom de Charlemagne, le héros de tant de légendes, a frappé de mort ces traditions. L'histoire est là, sévère, inflexible, avec ses calculs et ses dates.

Au milieu des exagérations, dont ces récits sont empreints, on se demande pourtant si quelques événemens historiques n'auraient pas allumé la verve des vieux conteurs, et donné naissance à ces légendes d'un retentissement si profond. Les générations successives des premiers âges se rappelaient avec effroi les invasions des Maures, et se montraient les unes aux autres les champs de bataille sillonnés de tombeaux. Les exploits de Charlemagne sur les Infidèles, exploits embellis par les ménestrels nomades, volaient du Nord au Midi. Cette gloire éclipsait toutes les autres gloires. On ne retint qu'un nom; et partout, on substitua peu-à-peu le nom de l'empereur des chrétiens au nom moins éclatant du guerrier, dont la hache d'armes s'était levée pour la défense des foyers héréditaires. Les lauriers de Charlemagne étouffèrent ceux de Guillaume-le-Pieux.

Les populations se reposaient à peine de la grande lutte relligieuse et nationale qu'elles venaient de soutenir contre les Arabes, que la guerre de la croisade poussa sur elle des milliers de bannières, de bûchers et de mangonneaux. Des moines, des évêques et des légats, dirigeaient, le crucifix à la main, les attaques des croisés. Puis, après un immense égorgement, après une effroyable destruction de villes et de forteresses, les bruits de guerre cessèrent; tout redevint calme et silencieux comme autrefois.

Ces souvenirs ne devaient pas s'effacer; ils se mêlaient aux anciens souvenirs, et la naïve ignorance des chroniqueurs fit marcher contre les Maures la croix rouge et les moines disciplinés de Simon de Montfort.

Charlemagne, propagateur de la religion chrétienne, n'avait pas oublié d'étendre ses bienfaits sur le monastère naissant et jusqu'alors obscur de La Grasse : la reconnaissance des cénobites l'érigea en fondateur, et la bataille livrée aux Maures par Guillaume-le-Pieux, non loin des murs de cette abbaye, fut changée en guerres interminables, engagées par le conquérant pour la défense des premiers moines.

Les fictions dont l'histoire des peuples aime à s'envelopper cachent souvent des faits véritables. C'est à l'écrivain consciencieux à approfondir ces fables, et à exposer les faits ramenés à leur simplicité primitive.

Scévole Bèz.



LE CHATEAU DE CHENONCEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

1421.

AMOUR ET PATRIE.

Le vingt-huitième jour du mois de septembre 1421, de nombreux chevaliers se trouvaient réunis au château de Chenonceaux. Jean d'York qui s'était emparé du manoir au nom de Henri VI, couronné depuis quelques jours seulement roi de France et d'Angleterre, avait invité ses compagnons d'armes à un magnifique festin. Quelques instans après le coucher du soleil, les pages entrèrent dans la grande salle du château, portant des flambeaux d'or et d'argent; Jean d'York, le héros de la fête, après avoir visité les avant-postes chargés de défendre le manoir contre les bandes françaises, rentra suivi de ses hommes d'armes; il jeta un regard presque dédaigneux sur les préparatifs qu'on venait de faire.

— Pages et varlets, que tout soit prêt à la neuvième heure, dit-il en ouvrant une petite porte dont il n'avait pas voulu confier la clé au plus fidèle de ses serviteurs; je veux célébrer avec une magnificence digne d'un chevalier breton, le couronnement de notre bien aimé sire Henri VIe du nom, roi de France et d'Angleterre.

Après avoir prononcé ces mots avec l'accent le plus impératif que puisse affecter un homme habitué à commander, Jean d'York ferma la petite porte sur lui; les pages qui tremblaient à la seule parole de leur maître, commencèrent aussitôt à *deviser* entre eux.

— Notre seigneur tient quelque trésor enfermé dans cette petite chambre, disait l'un;

— Tu te trompes, disait un autre; mylord a fait pacte avec l'enfer, et on m'a dit qu'à certaines heures du jour, il a des entretiens secrets avec le démon.

— Ignorans que vous êtes, messeigneurs les pages, interrompit un varlet, vous ajoutez foi à ces contes de bonnes femmes... ce n'est pas avec le diable que mylord a des entretiens chaque jour, mais avec la plus jolie demoiselle qu'il soit possible de trouver dans les deux royaumes de France et d'Angleterre.

— Pierre Saint-Salvi dit peut-être vrai, s'écrièrent les pages étonnés de la révélation du varlet.

—Ah! ah! petits gentilshommes d'Angleterre, vous n'y voyez pas aussi clair que les goujats de France; je sais tout, et je n'ai pas mis long-temps à deviner le secret des mystérieuses amours de mylord. Il tient enfermée dans cette chambre la damoiselle Jacqueline de Chenonceaux.

— L'as-tu vue? répliqua un des pages....

— Hier, mon petit seigneur; je crois qu'après la Pucelle d'Orléans, la belle Jacqueline est la plus parfaite créature sortie des mains de Dieu.

Les pages répondirent par des éclats de rire aux acclamations du varlet; l'hilarité était à son comble, lorsque les chevaliers invités au festin entrèrent dans la salle; un grand feu brûlait dans le large foyer; chacun prit place dans un fauteuil de velours rouge; le nombre augmenta insensiblement, et on commença à raconter les nouvelles arrivées de Paris, d'Angleterre et de Normandie.

Pendant que les preux, réunis en groupe circulaire, devisaient tranquillement sous le manteau de la cheminée, Jean d'York, couché sur un petit lit de repos, parlait à voix basse à une jeune fille assise à côté de lui sur une escabelle; de temps en temps il plongeait involontairement ses deux mains dans les cheveux de la damoiselle, et s'efforçait de mettre en désordre les longues tresses qui pendaient sur ses épaules.

Jacqueline de Chenonceaux était née l'an de grâce 1403; elle était à peine à la fleur de son âge, et plusieurs chevaliers de France et d'Angleterre l'avaient déja demandée en mariage. Son père, fidèle à l'honneur et à la patrie, avait défendu son manoir jusqu'à la dernière extrémité; il ne l'avait abandonné qu'après avoir vu ses vassaux mourir à ses côtés.

— Ma fille est morte, s'était-il dit, et quelques jours après il combattait sous la bannière de Jeanne d'Arc.

Jean d'York, maître du château de Chenonceaux, en fit relever les fortifications; puis il écrivit au duc de Bedfort qui lui en accorda le commandement.

Il arriva que les chevaliers en parcourant les ruines du vieux manoir entrèrent dans une vieille chapelle. Quel ne fut pas leur étonnement quand ils aperçurent une jeune fille prosternée au pied de l'autel; le plus

hardi d'entre eux s'approcha pour s'assurer si la femme qui priait à genoux était encore en vie.

— Qui êtes-vous? s'écria la damoiselle de Chenonceaux. Anglais, fils de l'enfer, qui avez tué mon père, êtes-vous venus pour m'arracher la vie... approchez, ne craignez rien, et plongez vos poignards dans le cœur de Jacqueline de Chenonceaux; il me tarde de mourir.

Les chevaliers eurent beaucoup de peine pour la conduire auprès de Jean d'York qui ne s'attendait guère à trouver l'héritière des sires de Chenonceaux sous les ruines du château de ses pères. Il ne put s'empêcher d'admirer la beauté de la damoiselle, et, dès ce moment, il s'efforça de mériter son amour. Jacqueline recouvra bientôt sa raison, et charmée de la grandeur d'ame de son jeune protecteur, elle l'aimait *moult* tendrement, disent les chroniques de la Touraine. Avant le mois de septembre 1421, la damoiselle, persuadée que son père avait péri en défendant son manoir, avait promis à Jean d'York de lui donner sa main, quand il aurait juré sur les saints Évangiles qu'il ne l'emènerait pas en Angleterre. Le jeune lord avait invité tous les chevaliers bretons qui commandaient dans les castels du voisinage, et il était résolu à leur faire part de son bonheur.

Aussi, pendant que ses nombreux convives *devisaient* à grand bruit dans la salle du festin, Jean d'York, nonchalamment couché, prêtait une oreille attentive aux propos d'amour de Jacqueline de Chenonceaux.

— Tu m'aimes donc bien, ange de ma vie, lui disait-il en défesant ses longues tresses.

— N'es-tu pas mon seul ami, mon seul protecteur sur la terre! répondait la damoiselle, en levant vers son fiancé ses beaux yeux mouillés des larmes de l'amour...

— Si ton père vivait encore... S'il s'opposait à notre bonheur...

— Ne parles pas de mon père, Jean d'York... Le sire de Chenonceaux est mort... Gardes-toi de prononcer son nom devant moi, je ne t'aimerais plus...

— Tu ne m'aimerais plus! dit le jeune lord en se levant avec précipitation...

— Je te l'ai dit, mon doux ami, ne prononces plus le nom de mon père!.. Il vivrait encore si tu n'étais pas venu assiéger le manoir... Écartons ce triste souvenir! Je suis orpheline... Qui veillera sur moi? si ce n'est toi, mon fiancé.

— Oh tu m'aimes, Jacqueline! s'écria le jeune lord en serrant la damoiselle contre son sein... Je jure par le léopard d'Angleterre que le nom de ton père ne sortira plus de ma bouche!

Tout-à-coup Pierre Saint-Salvi, seul et fidèle confident des secrets amours de son maître, ouvrit la petite porte, et s'introduisit dans la chambre en marchant à petits pas. Jacqueline l'aperçut d'abord et ne put retenir un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il donc, ma douce amie? s'écria Jean d'York....

— Ne vois-tu pas cet homme immobile à quelques pas de nous? répondit la damoiselle...

— Un homme! Quel est le traître qui a osé pénétrer dans cet asile sacré?

Jean d'York prononça ces paroles d'une voix tonnante, tira sa longue lame du fourreau, et courut vers l'inconnu pour frapper.

— Que faites-vous, monseigneur? s'écria Saint-Salvi qui ne se laissa pas effrayer par la subite colère de son maître... Ne reconnaissez-vous pas votre fidèle serviteur?

— C'est toi, Saint-Salvi, reprit le jeune lord... s'il t'arrive encore une fois d'entrer dans l'appartement de la damoiselle Jacqueline, sans ma permission, je ferai clouer tes deux oreilles à la grande porte du château.

— Dieu vous le rende! monseigneur, répondit Saint-Salvi. C'est un châtiment que vous pouvez infliger à vos ânes d'Angleterre; mais apprenez qu'on ne coupe pas impunément les oreilles à un Français... Je pense que vous n'avez pas oublié les exploits de la Pucelle d'Orléans...

— La sorcière que le duc de Bedfort fit prisonnière sous les murs de Compiègne, et qui a été brûlée publiquement sur la grande place de Rouen? répliqua Jean d'York.

Pierre Saint-Salvi ne répondit pas à l'apostrophe ironique de son maître; il murmura pourtant à voix basse:

— Puisse le martyre de la Pucelle, attirer les bénédictions du ciel sur le royaume des Fleurs de Lys! Monseigneur, ajouta-t-il à haute voix, les chevaliers vous attendent dans la salle du festin.

— J'y vais, répondit le jeune lord avec impatience.

Quelques instans après, radoucissant sa voix et portant à ses lèvres une des mains de Jacqueline, il dit à la damoiselle:

— Jacqueline de Chenonceaux, viens avec moi; tu seras la reine de la fête, et je veux que les chevaliers, mes convives, soient témoins de mon bonheur!

—Mon doux ami, répondit la damoiselle, je tremble avant d'entrer dans cette même salle où mon père rassembla, l'an dernier, l'élite des seigneurs *de la Fleur de Lys*. Dans le manoir de Chenonceaux, j'ai vu Lahire, Dunois, Xaintrailles, immortels chevaliers, fidèles compagnons d'armes de la Pucelle.

— Qu'importe? les preux d'Angleterre ont aussi bonne mine que les gentilshommes de France, répondit Jean d'York qui ne put dissimuler le déplaisir que lui avaient causé les dernières paroles de Jacqueline...

— Je te suis, dit la damoiselle....

D'une main tremblante elle ouvrit une petite boîte, et en retira un voile d'une éclatante blancheur: il était bordé de fleurs de lys en or, et l'ouvrier avait écrit en grosses lettres:

AMOUR ET PATRIE.

— Un voile aux armes de France! s'écria Jean d'York; tu veux donc faire injure aux nobles chevaliers qui sont venus pour assister aux fêtes de mon mariage.

— Lisez cette devise, beau sire, répliqua la damoiselle de Chenonceaux en donnant à chacune de ses paroles l'accent solennel du patriotisme.

— *Amour et patrie!* dit le jeune lord en froissant le voile. Que signifie donc cette devise? ajouta-t-il après quelques instans de silence.

— Toutes les fois que je me rappelle cette noble maxime qui devrait être gravée dans le cœur de toutes femmes de France, je me dis que la patrie ne doit pas les être sacrifiée à l'amour.



— Si tu avais à choisir entre un chevalier français et Jean d'York, que ferais-tu?

— Je me jetterais dans les bras de mon bien-aimé, répondit Jacqueline en levant ses beaux yeux vers le jeune lord qui lui apparaissait dans ce moment radieux de l'enthousiasme de l'amour.

— Et si Charles VII, si la gloire de la France demandaient ma mort !...

— Que me demandes-tu? dit Jacqueline en tirant un profond soupir de sa poitrine.

Elle avait déja jeté son voile blanc; elle ceignit son front d'une guirlande de fleurs, et dit en souriant à son fiancé :

— Maintenant, beau sire, êtes-vous content?

— Bien, très bien, répondit Jean d'York; couronnée comme une reine; c'est ainsi que ma noble dame doit paraître devant les chevaliers mes convives.

Dans un transport de joie, il entraîna Jacqueline vers la porte qu'il ouvrit avec précipitation, et dit aux chevaliers qui *devisaient* encore autour du foyer :

— Mes cousins d'Angleterre et de Normandie, saluez la noble damoiselle Jacqueline de Chenonceaux, qui s'appellera demain, très noble et très puissante dame d'York.

Ces preux qui avaient tant de fois bravé la mort à la suite d'Édouard III, du *Prince-Noir* et du duc de Bedfort, furent au premier abord décontenancés par la présence de la belle Jacqueline; jamais, dans leurs campagnes et leurs courses aventureuses, ils n'avaient vu damoiselle si *allerte*, si parfaite en *graces* et en *beauté*, disent les chroniques de la Touraine; ils se turent par respect, et chacun s'inclina profondément à mesure que Jacqueline parcourait le groupe circulaire, donnant sa main blanche à baiser à tout chevalier et gentilhomme.

La table était déja dressée pour le festin; les convives s'empressèrent de prendre place, et gardèrent d'abord le silence presque religieux qui précède les grands repas; bientôt, les vins de Bordeaux et de Saintonge échauffèrent les têtes des nobles preux. On chanta, on rit, on *devisa* sur toutes sortes de choses, et les convives, auparavant si craintifs, si réservés, vantèrent à qui mieux mieux leurs prouesses en guerre, leurs doux larcins en amour. Tout-à-coup une voix tremblante et presque nazillarde se fit entendre au fond de la salle : un vieillard, vêtu d'une robe d'ermite, appuyé sur un bâton, tête nue, chantait cette légende alors populaire chez les paysans de la Touraine :

LÉGENDE DE MONSEIGNEUR SAINT-MARTIN.

Nobles preux dans ce festin,
Que chacun de vous entende,
De monseigneur Saint-Martin
La merveilleuse légende.
Gloire, plaisir et combat
Furent long-temps sa devise;
Du Christ il devint soldat,
Et se fit homme d'église.

Allez à Saint-Martin de Tours,
Et que Dieu protége vos jours!

— Monseigneur, faites l'aumône
A ce pauvre *malingreux*.
— Que veux-tu que je te donne?
Dit le saint d'un air piteux;
— Ce manteau, je marche à peine
Grelottant sous mes haillons.
— Le saint donna ses galons,
Son manteau, sa bouse pleine.

Allez à Saint-Martin de Tours,
Et que Dieu protége vos jours!

Quand évêque et non ermite,
Au rang des saints il fut mis,
Et maintenant il habite
Les palais du paradis.
Il veille sur notre France,
Imitez tous le grand saint;
Donnez au vieux pélerin
Et soulagez sa souffrance.

Allez à Saint-Martin de Tours,
Et que Dieu protége vos jours!

— Bon pélerin, s'écria Jean d'York quand le vieillard eut chanté le dernier couplet de sa légende, je n'ai pas l'intention de me faire homme d'église comme monseigneur Saint-Martin, ni de donner mes galons au premier malingreux que je rencontrerai sur la route; mais je suis charitable, et jamais un pauvre n'est sorti de ce manoir sans que j'ai dénoué pour lui les cordons de mon escarcelle. Approche, et reçois ces deux pièces d'or fin marquées à l'effigie d'Henri, notre seigneur.

Le vieillard prit les deux pièces d'or, et lut à haute voix :

« Henri sixième de nom, roi de France et d'Angleterre. »

Il garda pendant quelques instans le silence, puis jetant un regard assuré sur les chevaliers groupés autour de lui, il s'écria : — *Henri sixième de nom, roi de France et d'Angleterre!* mensonge, beaux sires, mensonge! tant que Charles septième vivra, les chevaliers de *la fleur de lys* ne reconnaîtront pas d'autre sire.

— Pélerin, dit Jean d'York, si je ne respectais ta robe de moine, je te ferais brûler la langue avec un fer rouge; mais le duc de Bedfort permet aux chiens de France d'aboyer inutilement après le fier léopard d'Angleterre.

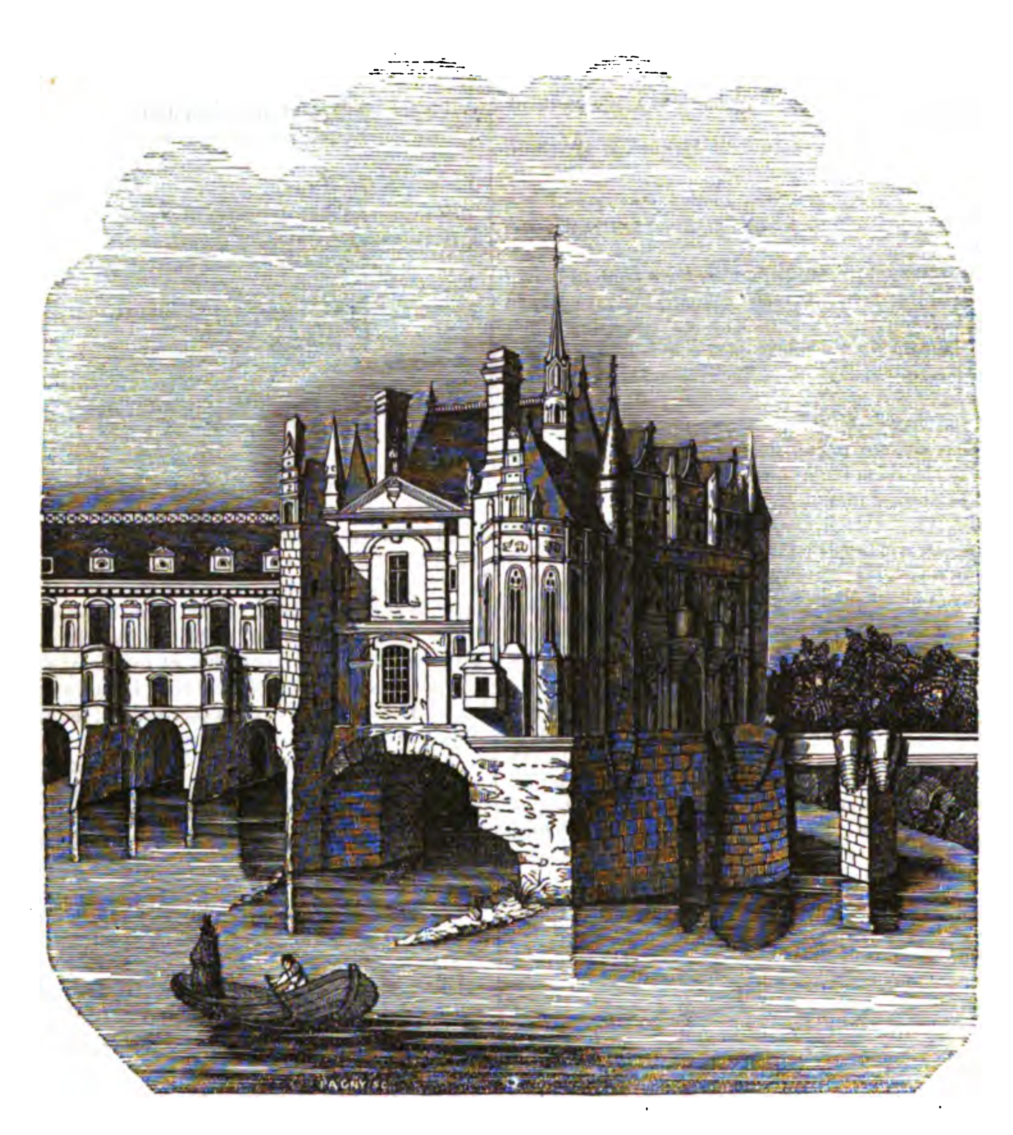
Les convives répondirent par des cris de joie aux insolentes paroles du jeune lord. Le vieillard immobile à quelques pas de la table, baissa la tête, et si les chevaliers l'eussent regardé avec plus d'attention, ils l'auraient vu essuyer ses larmes avec un pan de sa robe grise; il avait dans son maintien toute la noblesse qu'exige un sentiment de dédain profondément concentré; la colère de Jean d'York ne fut pas de longue durée; il se tourna vers le pélerin, et lui dit en souriant :

— Bon moine, je te pardonne si tu veux nous raconter des nouvelles du pays de France. Qu'as-tu vu? Qu'as-tu appris dans ton pélerinage?

— J'ai vu le beau royaume des *Fleurs-de-Lys* mis à feu et à sang, répondit le vieillard; j'ai entendu les malédictions du même peuple contre les *soudards* d'Angleterre qui dévastent les campagnes.

— Et notre seigneur le duc de Bedfort....

— Il vient de ternir à jamais l'éclat de sa gloire;



CHATEAU DE CHENONCEAUX.

vous savez tous qu'il a livré aux flammes Jeanne-la-Pucelle; j'ai vu, beaux sires, j'ai vu l'héroïne de la France monter sur le bûcher; je l'ai suivie des yeux jusqu'au moment où elle a disparu au milieu des flammes ; elle était rayonnante de gloire et de joie, mais ses infâmes bourreaux tremblaient.

— Ce moine a perdu la raison, dit Jean d'York en riant aux éclats.

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, monseigneur. Bedfort a perdu son épouse, Anne de Bourgogne, et s'est remarié, quelques mois après, avec Jacqueline de Luxembourg. Le duc de Bourgogne, indigné qu'on ne l'ait pas consulté sur une alliance contractée avec une maison dont le chef est son vassal, a déclaré qu'il ne voulait plus servir sous la bannière de Bedfort, et le bruit court à Paris que Philippe et Charles VII se réuniront à Arras, au commencement du mois de septembre, pour conclure un traité d'alliance offensive et défensive.

— Ce moine *devise* comme le clerc le plus savant sorti des écoles de Paris, de Toulouse et de Bourges, dit Jean d'York; pour le punir de ses propos insolens, je le condamne à demander grâce à genoux.

Le pélerin s'approcha du jeune lord et courba son front jusqu'à terre; pendant qu'il accomplissait cet acte

d'humiliation, il eut le temps de répéter tout bas à Jacqueline de Chenonceaux ces mots qu'elle avait choisis pour devise :

AMOUR ET PATRIE.

La noble damoiselle reconnut dans le vieux pélerin, le sire de Laval, fils du maréchal de Bois-Dauphin; son premier mouvement fut de se jeter dans ses bras; mais elle fit de violens efforts pour comprimer son émotion; Jean d'York lui-même ne s'aperçut pas de son trouble instantané.

— Maintenant, bon pélerin, dit-il au moine, tu es rentré en grâce avec le seigneur du manoir de Chenonceaux. Je te permets de rester dans le château; tu passeras la journée à prier.

— Pour la France, dit le moine à voix basse de manière à n'être entendu que de Jacqueline.

La joie des convives qui avait été interrompue par l'arrivée du vieux pélerin, devint plus bruyante qu'auparavant. Jean d'York, tout entier au bonheur de se voir uni à l'héritière de Chenonceaux, s'entretenait avec Jacqueline.

On entendit tout-à-coup sur les murailles de la forteresse le cri d'alarme qui fut répété de poste en poste.

— Chevaliers et hommes d'armes, prenez garde à vous!

— D'où vient ce cri d'alarme? dit Jean d'York, et un profond silence s'établit en un instant.

La même voix cria; mais plus fort que la première fois :

— Chevaliers et hommes d'armes, prenez garde à vous.

— Les Français sont sous les remparts de Chenonceaux, dit Jean d'York, en se levant précipitamment. Je sais que le maréchal Laval de Bois-Dauphin doit venir assiéger le plus fort des manoirs de la Touraine.

Deux chevaliers entrèrent au même instant dans la salle, et n'eurent que le temps de s'écrier :

— Les Français! les Français!

Ils étaient blessés à mort, et ils tombèrent sans vie aux yeux de leurs frères d'armes consternés.

— Courez aux avant-postes, chevaliers, s'écria Jean d'York, je vous suis.

— C'est fait de nous, grand Dieu! s'écria Jacqueline.

— Ne craignez rien, noble damoiselle, répondit le jeune lord: nous aurons bientôt repoussé les bandes du maréchal Bois-Dauphin, et je vous laisse la garde de ce bon pélerin.

Les Français avaient déja franchi le premier fossé; la garnison anglaise eut beaucoup de peine à les repousser, et le combat fut sanglant de part et d'autre. Jean d'York passa toute la nuit à visiter les postes, veillant à tout, et fesant le coup d'épée comme le plus intrépide de ses *soudards*. Jacqueline de Chenonceaux s'était retirée dans une petite chambre pratiquée sous les voûtes les plus profondes du château. Le pélerin l'avait accompagnée.

— Jacqueline de Chenonceaux, lui dit-il après s'être assuré qu'il ne pouvait être entendu de personne, tu n'as donc pas reconnu Guillaume de Laval?

— Comment oserai-je maintenant lever les yeux sur toi, répondit la damoiselle en pleurant...

— Un an s'est à peine écoulé depuis l'heureux jour où tu m'appelas pour la première fois *ton doux ami, ton fiancé*.

— Je pouvais t'aimer sans rougir...

— Le sire de Marques (1) ton père n'avait pas encore trahi la France et Charles septième... Il n'avait pas ouvert les portes de son château aux soudards du duc de Bedfort... Il a commis un grand crime, et Dieu l'en a puni...

— Il est mort, dit Jacqueline en se frappant le front.

— Il a péri dans sa félonie, il a succombé sous la bannière des traîtres, et sa vie sera toujours une tache pour le nom de sa fille...

— Souillure ineffaçable, s'écria la damoiselle de Chenonceaux...

— Non, Jacqueline, répondit Guillaume de Laval; tu peux laver cette souillure avant que l'histoire l'ait imprimée sur le blason de ta famille. Tu sais ou Jean d'York tient les clés de cette forteresse?

— Oui, répondit la damoiselle qui tremblait de tous ses membres...

— Cours les prendre.

Jacqueline, dominée par l'ascendant tout puissant que Guillaume de Laval exerçait sur elle, s'empressa d'obéir. Un instant après, le fils du maréchal de Bois-Dauphin tenait entre ses mains les clés du manoir.

— Que veux-tu faire de ces clés? lui dit la damoiselle de Chenonceaux.

— Je cours ouvrir les portes aux chevaliers français, et demain les soudards d'Angleterre seront tous pendus aux créneaux du manoir.

— Tu m'as forcée à trahir Jean d'York.

— Dieu protége ceux qui travaillent au triomphe de la France, s'écria Guillaume de Laval. Avant le lever du soleil, le souvenir de la trahison de ton père sera glorieusement effacé de l'histoire de ta famille. On dira que le sire de Chenonceaux livra son manoir aux bandes anglaises, et que les chevaliers de la Fleur-de-Lys y rentrèrent à l'aide de Jacqueline.

— Trois heures se sont à peine écoulées, depuis que j'ai promis à Jean d'York amour et fidélité...

— A un chevalier d'Angleterre, à un loup d'outre-mer, s'écria Guillaume de Laval!.. Tu as donc oublié tes premiers sermens d'amour?

— On m'avait dit que Guillaume de Laval était mort dans un combat contre les bandes de Bedfort; je savais aussi que mon père, le sire de Chenonceaux, avait succombé sous la bannière des étrangers, et j'avais besoin d'un protecteur.

— Jacqueline! Jacqueline! dit le fils du maréchal de Bois-Dauphin, tu m'as indignement trahi!

La damoiselle, dont il étreignait fortement les mains, ne put soutenir le regard étincelant du chevalier; chacune de ses paroles pénétrait dans son cœur comme un trait mortel; et, succombant à la douleur, au remords, elle s'évanouit. Guillaume reçut dans les bras son corps presque inanimé, et le posa sur un petit lit recouvert de velours, aux armes de Jean d'York.

— Que notre-dame la Vierge veille sur elle! dit-il à voix basse. Il sortit au même instant, dépouilla sa robe de pélerin, et les chevaliers anglais de la garnison de Chenonceaux n'auraient vu en lui qu'un gen-

(1) La famille de Marques était originaire du Rouergue.

tilhomme français, armé de pied en cap. Il courut précipitamment à la grande porte du château. Deux soudards reconnurent l'armure française; ils allaient le trahir; mais le jeune preux les terrassa morts à ses pieds. Il se hâta d'ouvrir la grande porte, et cria de toutes ses forces:

— *Montjoie Saint-Denis*, vive Charles VII et Jeanne-la-Pucelle!

Le maréchal de Bois-Dauphin se trouva là par hasard avec l'élite de ses chevaliers : ils pénétrèrent dans le château; la garnison anglaise se défendit avec l'intrépidité du désespoir, et le maréchal lui-même reçut une large blessure au front. Jean d'York, après avoir fait des prodiges de valeur, se souvint de Jacqueline de Chenonceaux; il se dirigea en toute hâte vers la grande tour ou il l'avait laissée. Les combattans, le bruit de guerre, avaient tiré la noble demoiselle de son évanouissement. Elle priait à deux genoux, lorsque Jean d'York entra suivi de deux chevaliers seulement.

— C'est fait de moi, s'écria-t-il, si je ne sors à l'instant même de ce manoir destiné à servir de demeure à toutes les puissances de l'enfer! Jacqueline, partons; une haquenée t'attend à une des portes extérieures, et demain nous serons en sûreté sous la bannière du duc de Bedfort.

— Je ne puis partir, s'écria Jacqueline...

— Tu ne m'aimes donc plus!!

— Je t'ai trahi!

— Trahi par Jacqueline!

— Écoute; les momens nous sont chers, tu ne peux rester ici, et je n'ai pas long-temps à vivre... Le sire de Laval est entré dans ce château déguisé en pélerin; je l'ai vu; il m'a parlé de mes premières amours; il m'a parlé de mon père, de la France, de la patrie; il a subjugué toutes les forces de mon ame, et je lui ai livré les clés du château de Chenonceaux!

— Infâme trahison!! s'écria Jean d'York.... Je vengerai mon honneur outragé! Je ne veux pas qu'une ennemie de la gloire d'Angleterre échappe à mes coups!

Et il tira son glaive pour frapper la damoiselle, qui, prosternée aux pieds de la Madone, attendait la mort sans crainte.

— Non, non, dit Jean d'York en s'éloignant de quelques pas, il ne sera pas dit que j'aie trempé mes mains dans le sang d'une jeune fille.

Il appela trois *soudards* qu'il avait laissés à la porte, en cas de surprise.

— Soudards, leur dit-il, que Jacqueline de Chenonceaux soit pendue à l'instant.

Les ordres de Jean d'York furent promptement exécutés, et le jeune chevalier, après avoir vu la belle Jacqueline se débattre contre les angoisses de la mort, sortit du manoir de Chenonceaux, furieux, désespéré. Trois jours après, il avait rejoint les bandes de Bedfort.

Le maréchal Laval de Bois-Dauphin, après avoir chassé la garnison anglaise, visita le château pour s'assurer si quelque traître ne s'était pas caché dans les réduits du vieux manoir. Il était accompagné de Guillaume, son fils; le jeune chevalier entraîna son père vers la grande tour où il espérait trouver la damoiselle Jacqueline : un frémissement involontaire s'empara de tous ses membres au moment où il franchit le seuil de la chapelle. Il appela Jacqueline; on ne répondit pas: il aperçut tout-à-coup un cadavre pendu à un des angles de la voûte.

C'est-elle, grand Dieu! s'écria-t-il en serrant fortement le bras droit de son père... c'est la damoiselle de Chenonceaux!

— Son père avait livré son manoir aux Anglais, répondit le maréchal; la malédiction du ciel s'est appesantie sur cette famille. Ainsi périssent tous ceux qui voudront trahir le royaume des Fleurs-de-Lys et Charles le septième, notre sire!

Le maréchal de Bois-Dauphin fit emmener par trois chevaliers son fils qui s'abandonnait au désespoir le plus violent : dans les accès de son délire, il répétait:

— Jacqueline de Chenonceaux, j'ai été cause de ta mort! pardonne-moi, je t'aimais! J'ai voulu remplir le serment que j'avais prêté à Charles de France.

Le lendemain, le maréchal de Bois-Dauphin fit raser les fortifications de Chenonceaux et couper les bois *à hauteur d'infamie!*

CHAPITRE II.

1535.

DIANE DE POITIERS.

I.

DEUX RIVALES.

Un siècle s'est écoulé depuis le siége du manoir de Chenonceaux par le maréchal Laval de Bois-Dauphin; l'étranger ne porte plus dans les diverses provinces de la France la désolation et la mort. Les flammes du bûcher de Jeanne d'Arc ont ranimé le feu sacré du patriotisme, et François Ier., le *roi chevalier*, tient entre ses mains les brillantes destinées de la patrie. Charles-Quint, l'ennemi irréconciliable du nom français, conduit une





DIANE DE POITIERS.

armée en Provence; mais le redoutable empereur trouve enfin un terme à ses succès, et ne peut triompher de l'héroïque résistance des Provençaux.

François Ier, prince trop insouciant ou peut-être trop loyal pour lutter contre l'empereur, se délassait alors de ses longues fatigues auprès de madame de Brezé, fille aînée du comte de Poitiers, seigneur de Saint-Vallier, si connue dans l'histoire sous le nom de *madame Diane de Poitiers*. La veuve du comte de Maulevrier, grand sénéchal de Normandie, n'était âgée que de trente-deux ans; elle avait conservé tout l'éclat de sa beauté, et jamais dame de la cour ne lutta avec plus de vertu contre les séductions de la cour de François Ier, dit un vieux chroniqueur. Tant que vécut son mari, la grande sénéchale, se conduisit avec une sagesse, une retenue qui l'exposèrent souvent à la risée des grandes dames. Après la mort du comte de Maulevrier, elle voulut signaler publiquement sa vive tendresse pour lui; elle fit élever à la mémoire de son époux un magnifique mausolée dans l'église de Notre-Dame de Rouen; pendant toute sa vie elle porta le deuil, et ne quitta jamais ses *couleurs*, même dans le temps de sa plus grande faveur auprès de François Ier; au milieu des fêtes pompeuses que le roi de France donnait dans son château de Fontainebleau, la belle Diane paraissait toujours vêtue d'une robe noire bordée d'hermine.

Dans les premières années de son veuvage, elle aima, dit-on, le duc d'Orléans; mais ce prince était encore enfant, et tous les historiens affirment que leurs amours ne purent commencer que beaucoup plus tard. Devenu

Dauphin, le duc d'Orléans aima toujours la belle Diane, qui se vit, sans y avoir pensé, rivale de la duchesse d'Étampes, maîtresse de François Ier.

La duchesse d'Étampes comptait de nombreux partisans à la cour; elle avait dix ans de moins que la grande sénéchale; aussi toute les fois qu'elle paraissait dans une fête, on souriait malicieusement, et quelques courtisans fesant allusion à l'âge de la *belle veuve*, l'appelaient *vieille* ridée.

Ces petites rivalités ne diminuèrent en rien la tendresse du Dauphin; la cour se divisa en deux camps: l'un soutenait la grande sénéchale, l'autre s'était déclaré partisan *quand même* de la duchesse d'Étampes. Cette guerre de boudoir n'était pas dangereuse, et elle cessa bientôt lorsqu'on vit madame Diane devenir plus puissante de jour en jour; pourtant elle ne joua qu'un rôle secondaire tant que vécut François Ier. Ce roi, dont les dernières années furent si agitées, aimait et protégeait Diane de Saint-Vallier; mais trop occupé à lutter contre l'infatigable politique de Charles-Quint, son rival, il ne pouvait avoir pour la grande maréchale, ses prévenances, qui l'avaient fait surnommer dans sa jeunesse: roi des *galans* chevaliers.

Cependant ce prince, toujours admirateur de la beauté, ne fut rien moins qu'insensible aux charmes de Diane de Poitiers. Quelques historiens ont affirmé, je ne sais d'après quels documens, que le sire de Saint-Vallier, condamné à mort pour avoir pris part à la révolte du connétable de Bourbon, ne dut sa grâce qu'aux pressantes sollicitations, et surtout à la beauté de Diane sa fille. Ils ajoutèrent même que la maréchale acheta la vie de son père au prix de son honneur. Mais la sage conduite de madame de Brezé pendant les premières années de son veuvage, suffit pour détruire ces assertions qui ont trouvé place dans la crédulité publique, parce que la belle Diane, prosternée aux pieds de François Ier demandant la grâce de son père, a fourni à quelques auteurs une situation dramatique.

Quoiqu'il en soit, François Ier aima plus tard la belle Diane, et, en 1535, il lui donna le château de Chenonceaux qu'il avait acheté de Thomas Bohiar, gentilhomme de la Touraine.

Le manoir féodal venait d'être reconstruit, à peu près tel qu'on le voyait encore il y a quelque temps; bâti sur le Cher, en grande partie supporté par des voûtes au dessus de la rivière, Chenonceaux était alors un séjour digne d'être habité par le roi de France luimêmes. Des architectes venus d'Italie, disciples de Bramante et de Michel-Ange, travaillèrent pendant plusieurs années à sa construction. François Ier qui *guerdonnait* généreusement ceux qu'il aimait, fit don du nouveau castel de Chenonceaux à Diane de Poitiers.

— Madame Diane, lui dit-il avec cette grace qui donnait un grand prix à ses moindres bienfaits, vous êtes la plus belle femme de notre royaume de France, et notre bonté royale vous a choisi un séjour enchanté!

— Qui serait envié par la mère des graces, dit malicieusement la duchesse d'Étampes.

Madame d'Étampes, répondit François Ier en jetant un régard de colère sur la duchesse, Diane de Saint-Vallier, veuve du comte de Maulevrier, grand-sénéchal de Normandie, habitera désormais le château de Chenonceaux que nous lui donnons en possession plaine et entière, telle est notre volonté!

— Que le moindre de vos désirs soit accompli! dit la duchesse qui ne put retenir ses larmes, et elle quitta le roi pour lui cacher son dépit.

— Mesdames, le roi François est fou.

De grands éclats de rire furent la seule réponse à l'épigramme de la duchesse d'Étampes.

— Je vous répète, mesdames, que le roi est fou. Il aime plus que jamais la grande sénéchale de Normandie, et il vient de lui donner le château de Chenonceaux en Touraine. Avoir pour rivale une femme qui épousa le comte de Maulevrier, le jour même où je naquis!

— La duchesse d'Étampes est jalouse, s'écrièrent les dames de la cour...

— Jalouse d'une femme qui s'est vendue corps et ame à François Ier, répliqua fièrement la duchesse!... Non, non... madame d'Étampes n'a pas encore perdu tout sentiment d'honneur et de vertu. Vous ne connaissez pas la grande sénéchale... Suivez-moi, je vous raconterai cette terrible histoire.

La duchesse fit un signe de la main, et ouvrit la porte d'une petite chambre voisine de l'appartement du roi: les dames prirent place sur des tabourets et formèrent autour de la duchesse un groupe circulaire.

— Vous savez, dit madame d'Étampes en parlant à demi-voix, que le sire de Saint-Vallier fut long-temps l'ami de monseigneur de Bourbon, connétable de France; il prit part à sa conspiration, et, convaincu de félonie envers son souverain, de trahison envers sa patrie, il fut jeté dans un cachot. Comdamné à mort, il ne lui restait plus que deux jours à vivre; déja on dressait le gibet à Montfaucon. Le sire de Saint-Vallier fut, diton, si effrayé en pensant au cruel supplice qu'on lui réservait, que ses cheveux blanchirent en une seule nuit. La belle Diane avait obtenu la permission de voir son père dans sa prison, et de l'embrasser pour la dernière fois; elle le trouva couché sur la paille du cachot, en proie au délire de l'agonie. Émue jusqu'aux larmes, elle ne put entrevoir sans frémir l'infamie qui allait souiller pour toujours le blason de la famille de Saint-Vallier. Elle se jeta dans les bras de son père, qui recouvra la raison en caressant Diane, sa fille.

— Mon père, lui dit-elle, tu ne seras pas supplicié au gibet de Montfaucon.

— L'arrêt de mort est prononcé, ma fille, répondit le sire de Saint-Vallier, en serrant convulsivement la belle Diane contre son sein.

— J'irai demander ta grace au roi.

— Au roi, ma fille! s'écria Saint-Vallier... Je connais François Ier, et je ne veux pas racheter ma vie...

— Je me jetterai à ses pieds, te dis-je; il ne résistera pas à mes larmes.

— Non, non, ma fille! le sire de Saint-Vallier a bravé trop souvent la mort pour la craindre maintenant! Dans deux jours mon cadavre sera pendu aux fourches de Montfaucon... mais qu'importe? Le souvenir de mes beaux faits d'armes effacera l'infamie de ma dernière heure...

La duchesse d'Étampes suspendit un instant le cours de sa narration. Une des dames de la cour, plus impatiente que les autres, s'écria:



— Madame la duchesse, que fit Diane de Saint-Vallier ?

— Elle se hâta de sortir du cachot, se revêtit de ses habits de fête et courut au palais. Elle se jeta aux pieds du roi, arrosa ses mains de ses larmes, et fit tant par ses prières que le courroux de François Ier se calma. Il jeta un regard de pitié sur la jeune suppliante qui tenait ses genoux embrassés. Les larmes ont bien de la puissance, mes nobles dames, surtout quand elles sont versées par de beaux yeux et qu'elles baignent des joues aussi belles, aussi fraîches, que celles d'un ange : Diane de Poitiers produisit une si grande émotion sur le cœur du roi, qu'il lui promit la grace de son père.

— Ma belle Diane, lui dit-il, en la relevant avec bonté, le sire de Saint-Vallier, votre père, a trahi indignement son prince et son pays. Les juges l'ont condamné au dernier supplice ; pourtant je lui pardonne, mais à une seule condition..

....

Madame d'Étampes se tut tout-à-coup, et jeta un regard scrutateur sur son auditoire, pour s'assurer de l'effet que ses paroles avaient produit.

— Achevez donc, madame, dit la femme d'un président au parlement de Paris....

— Je suis fâchée que vous n'ayez pas deviné, ajouta malicieusement la duchesse d'Étampes.... sachez donc que le jour même, le sire de Saint-Vallier sortit de prison ; François Ier lui fit grace pleine et entière.

— Et Diane sa fille ?...

— Elle devint la favorite de François Ier; elle avait acheté la vie de son père au prix de son honneur.

— C'est une infâme calomnie, s'écria au même instant une femme qui venait d'ouvrir la porte.

Diane de Poitiers entrait suivie de François et de monseigneur le Dauphin; ses yeux étaient étincelans de colère et d'indignation.

— Madame d'Étampes, s'écria-t-elle en s'approchant de sa rivale, ce que vous venez de dire est un horrible mensonge qui vous a été inspiré par l'enfer.

— Madame la grande sénéchale, dit la duchesse qui tremblait de colère...

Elle n'osa pas ajouter une seule parole; un regard menaçant du roi lui avait imposé silence.

— Mesdames, dit la belle Diane, je prends à témoin le roi, notre seigneur, que le récit de la duchesse d'Étampes n'est que mensonges et calomnies.

— Je l'atteste et j'en donne ma parole royale, répondit François Ier, et pour que personne ne doute plus de notre estime pour madame la grande sénéchale, nous lui donnons le château et la seigneurie de Chenonceaux !...

II.

MORT DE FRANÇOIS Ier.

Diane de Poitiers quitta secrètement la cour quelques jours après, et se retira dans la terre que le roi venait de lui donner. Elle y vécut presque ignorée, visitée seulement de mois en mois par le Dauphin, jusqu'en 1547. François Ier avait renouvelé le traité conclu précédemment avec le jeune Édouard VI, qui venait de succéder à son père Henri VIII, sur le trône d'Angleterre. Il touchait aux termes de ses vicissitudes, et il entrevoyait déja devant lui quelques années de calme et de bonheur.

Cependant le roi dévoré par une noire mélancolie depuis qu'il avait appris la mort d'Henri VIII, ruiné de souffrances et d'ennuis, traînait péniblement une vieillesse précoce, et sentait la vie lui échapper à chaque instant; une fièvre lente le consumait; il errait de château en château, ne trouvant nulle part soulagement ni repos. Après de longues courses dans les diverses provinces voisines de l'Ile-de-France, il fut enfin obligé de s'arrêter à Rambouillet. Les progrès d'une ulcère invétéré qui le rongeait depuis plusieurs années, devinrent tout-à-coup si rapides, que les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir de sauver les jours du roi. François Ier fit appeler son fils, et lui recommanda surtout de diminuer les impôts.

— Monseigneur le Dauphin de France, lui dit-il d'une voix si faible qu'on pouvait à peine l'entendre dans quelques heures vous serez roi : conservez pour ministres d'Annebaut et le cardinal de Tournon; gardez-vous de rappeler aux affaires l'ambitieux connétable de Montmorency; méfiez-vous principalement des princes de Lorraine; les Guise sont des vassaux trop puissans, et leur audace m'a souvent inspiré de sinistres pressentimens. Soulagez le peuple, mon fils, et évitez la guerre toutes les fois que vous le pourrez.

Le Dauphin écoutait en pleurant les dernières paroles de son père qui était déja à l'agonie. Les derniers momens de François Ier durent être bien cruels. Il voyait autour de son lit de mort des courtisans qui semblaient épier le moment où il rendrait le dernier soupir; le comte d'Aumale, François de Guise riaient avec quelques seigneurs, assis auprès du lit funèbre. Diane de Poitiers elle-même qui avait oublié les bienfaits du roi et ne voyait plus en lui qu'un père trop sévère envers le Dauphin, son nouvel amant, *devisait* joyeusement avec un des princes de Lorraine.

— Il s'en va le galand ! il s'en va, répétait François de Guise.

— Demain, il ne sera pas en vie, disait le duc d'Aumale.

— Vous croyez, mes cousins ! ajoutait la belle Diane, avec un ton de voix qui dénotait moins de crainte que de plaisir.

Cette conversatisn fut impérieusement interrompue par le cardinal de Tournon; indigné de la conduite des grands de la cour, il les fit éloigner, et resta seul auprès du roi mourant.

François Ier expira le lendemain 31 mars 1547, dans la cinquante-troisième année de son âge.

Prince de *Bèle prestence et honnête acceuil*, dit Théodore de Bèse, Henri II, adroit, dispos, de plus gracieux écuyer, le plus leste sauteur, le coureur le plus habile de la cour, avait des qualités physiques qui semblaient s'être développées aux dépens de ses facultés intellectuelles. A peine monté sur le trône, il laissa régner sous son nom la belle Diane de Poitiers.

« Cette femme extraordinaire, dit un historien moderne, qui avait conservé à quarante-huit ans tout l'éclat de sa beauté, garda jusqu'à la mort de Henri II une singulière influence sur le prince, plus jeune qu'elle d'au moins vingt années. L'empire de Diane sur le

roi était si grand, que bien des gens l'attribuaient à la magie; Henri n'agissait, ne pensait, ne respirait que par elle; et, tandis que l'épouse légitime, Catherine de Médicis, végétait obscurément sans crédit à la cour, le roi se parait glorieusement de l'orgueilleuse devise qu'il avait donnée à Diane: c'était une *lune naissante*, ou croissant, par allusion à la Diane de la Mythologie, avec cette légende :

> Donèc totum impleat orbem :
> Jusqu'à ce qu'elle remplisse l'univers.

Le chiffre de Dianne était entrelacé avec celui de Henri II sur tous les frontons, sur toutes les frises des édifices de ce temps : on le voit encore vingt fois reproduit sur la plus belle des façades du Louvre, entre les merveilles du sculpteur Jean Gougon. »

Le premier usage que fit Diane de Poitiers de son ascendant sur l'esprit du roi Henri II fut d'exiler la duchesse d'Étampes, son ancienne rivale à la cour de François Ier; elle lui laissa pourtant tous ses biens, mais tous ceux qu'elle avait protégés, au temps de sa faveur, furent dépouillés des divers emplois qu'ils occupaient. La duchesse faillit même encourir un procès de *haute trahison* pour les relations qu'elle avait entretenues avec l'empereur en 1544 : elle dut sa grace à un reste d'égards que le jeune roi conservait encore pour la mémoire de son père.

Non contente de la cruelle disgrace de sa rivale, madame Diane de Poitiers changa tout dans le conseil, dans le ministère et dans le parlement. On ne fit aucun cas des dernières paroles de François Ier. Pierre Lizet fut privé de sa place de premier président au parlement de Paris : le chancelier Olivier se vit indignement chassé de la cour, et les sceaux passèrent entre les mains de Bertrandi. Le connétable de Montmorency lui-même, sur le point d'être disgracié, s'humilia honteusement devant la superbe Diane, et le plus fier des gentilshommes de France, ploya le genou devant la favorite de Henri II : il conserva ainsi sa puissance et son crédit.

Jamais maîtresse de roi n'avait opéré un bouleversement si complet et si subit. Le faible Henri n'avait d'autre désir, d'autre volonté que le désir et la volonté de la belle Diane. Les nouveaux courtisans se disputaient avec une honteuse avidité la curée des pensions, des honneurs, et des emplois.

« Ils étaient quatre, dit Vieilleville dans ses mémoi-
» res, qui dévoraient le roi, comme un lion sa proie;
» savoir : le duc de Guise, Claude qui avait six enfans;
» le connétable avec ses parens; madame Diane de
» Poitiers, avec ses filles et ses gendres; le seigneur de
» Saint-André qui était entouré d'un grand nombre de
» neveux et d'autres parens tous pauvres. L'humeur
» dépensière et fastueuse de madame Diane, épuisait à
» elle seule le trésor royal. »

Un an après la mort de François Ier, Henri II monarque trop débonnaire, désespérant de pouvoir satisfaire les désirs de sa chère Diane, lui donna à vie le duché de Valentinois. La grande sénéchale se qualifia depuis du titre de duchesse de Valentinois, et pour s'unir plus étroitement avec la famille des Guise, alors une des plus puissantes du royaume de France, elle maria une de ses filles avec le troisième des fils du duc Claude : elle arrachait chaque jour à la libéralité, ou pour mieux dire à la faiblesse du roi, de grosses sommes qu'elle prodiguait en sottes dépenses : elle employa pourtant une grande partie des dons que lui fesait son royal amant, à embellir le nouveau castel de Chenonceaux-sur-Cher. La favorite toute puissante aimait et savait apprécier les chefs-d'œuvre des arts; les poètes, les peintres, les statuaires, les architectes, trouvèrent toujours en elle une bienveillante protectrice. Dans l'automne de l'année 1555, elle réunit un grand nombre d'artistes français et italiens dans la belle habitation de Chenonceaux.

III.

POÈTES ET ARTISTES.

A la voix de la belle Diane, les plus belles dames de la cour, de puissans seigneurs partirent de Fontainebleau, montés sur leurs grands chevaux et leurs mules blanches; le brillant cortége se dirigea vers la Touraine. Le castel de Chenonceaux était alors le rendez-vous de de tout ce qu'il y avait de noble, de grand, de titré, dans le royaume de France.

La duchesse de Valentinois avait promis une fête plus magnifique que toutes celles qui avaient égayé le carnaval de la cour. Les poètes de Bellay, Boulard, le Pelletier, le célèbre architecte Philibert Delorme, le *primatice* élève de l'immortel Jules Romain, se rendirent avec empressement aux désirs de madame Diane. Pendant plusieurs jours, les fêtes, les réjouissances se succédèrent sans interruption. La duchesse de Valentinois, avant de congédier ses nombreux convives, les réunit dans une des salles du château de Chenonceaux :

— Nobles dames et vous messeigneurs, dit-elle avec ce sourire enchanteur qui lui captivait le cœur de ses ennemis les plus implacables, vous savez tous que j'aime et protége les arts. Aussi je n'ai pas voulu laisser partir les plus chers de mes convives sans leur donner un gage de mon admiration.

— A vous, Ronsard, je donne cette lyre d'or; vous êtes l'Orphée de la France, et vous n'oublierez pas dans vos chants Diane de Poitiers.

— Je perdrai plutôt le souvenir de monseigneur Apollo et des chastes sœurs du mont *Parnassus*, répondit le jeune poète.

— A vous, du Bellay et le Pelletier, je donne ces deux chaînes achetées à un joaillier de Venise; et à vous, élève de Jules Romain, que demanderez-vous à votre protectrice, ajouta Diane en inclinant gracieusement la tête.

Le portrait que vous portez pendu au col, répondit le *primaticcio*.

— C'est le mien, répondit Diane.

— Tant mieux, très noble dame, je le conserverai précieusement; cette bouche qui sourit, ce regard de feu, ces lèvres qui semblent murmurer de douces paroles d'amour, sont en vous un rappelé de souvenir de madame Vénus, la mère des graces.

La duchesse de Valentinois accueillit avec un sourire céleste les paroles du *primaticcio*; puis, se tournant vers Philibert Delorme, elle lui dit :

— Maître Philibert Delorme, recevez comme un



gage de ma reconnaissance, cette bague qui me fut donnée par le roi François Ier. La construction de mon château d'Anet (1) touche-t-elle à sa fin?

— Dans quelques mois, madame la duchesse, vous pourrez aller faire votre séjour dans votre nouvelle habitation, et je prends le ciel à témoin qu'il n'existe pas au monde un plus gentil manoir.

— Je suis plus heureuse aujourd'hui qu'au milieu de tout l'éclat des fêtes royales de Fontainebleau. Ici, je suis riche; ici, je protége les beaux-arts; ici, j'ai réuni les illustrations de France et d'Italie; et pourtant on dit partout que la duchesse de Valentinois est une favorite insolente qui épuise par ses prodigalités les trésors de Henri. Oh! que ne suis-je assez riche pour vous combler tous des dons les plus précieux. J'ai dépensé tout ce que j'ai obtenu de la libéralité du roi de France à embellir divers monumens, à encourager les beaux-arts. Pouvais-je en faire un plus noble emploi?

— Non, madame la duchesse de Valentinois, s'écria le jeune Ronsard émerveillé de l'enthousiasme de Diane de Poitiers : aussi Henri II vous aime de jour en jour plus tendrement.

— Et on dit que pour captiver les bonnes graces du roi, j'ai eu recours à la magie; on a renouvelé le vieux conte de l'anneau enchanté de l'empereur Charlemagne.

— La magie de madame Diane, s'écria le primaticcio, fut toujours le charme de l'esprit, du talent, des graces, uni à la plus parfaite beauté qui ait jamais brillé sur le front d'une femme.

— Vous avez deviné, seigneur *primatrice*, répondit en souriant la duchesse de Valentinois. Aussi tiens-je fort à cœur d'être toujours magicienne comme par le passé. Mes très chers convives, en attendant que l'esprit malin me suggère quelque nouveau moyen d'ensorceler le roi de France et toute sa cour, je vous invite tous à une nouvelle fête que je veux donner à mes amis dans mon habitation d'Anet.

— J'y serai répondit le primaticcio; je veux admirer un des chefs-d'œuvre de Philibert Delorme.

— Qui s'estime très heureux d'avoir pour juge le plus célèbre des élèves de Jules Romain, répondit l'architecte français en se jetant dans les bras du primatice.

— Et vous, enfans chéris des Muses, dit la duchesse en se tournant successivement vers les poètes Ronsard, du Bellay et le Pelletier, vous porterez vos lyres pour chanter les beautés d'Anet, ses fêtes, ses plaisirs.

— Et la ravissante déesse qui doit habiter désormais dans ce petit Olympe, répliqua du Bellay.

— Au château d'Anet, dans trois jours.

(1) Philibert Delorme naquit à Lyon, vers le commencement du XVIe siècle. Il alla étudier l'antiquité en Italie; de retour dans sa patrie, il construisit le portail de Saint-Mizien. Le cardinal du Bellay l'attira à Paris et l'introduisit à la cour de Henri II. Le fer à cheval de Fontainebleau fut son premier ouvrage; il donna ensuite les plans des châteaux d'Anet, de Meudon, et travailla à la tour des Valois, à Saint-Denis, et au palais des Tuileries; ce fut dans la construction de ce dernier édifice que Delorme déploya surtout les richesses de son génie. Il a laissé un petit ouvrage intitulé : *Nouvelles inventions pour bien bâtir et à peu de frais*. Philibert Delorme mourut en 1577; il contribua beaucoup à rétablir en France le bon goût de l'antiquité; ce célèbre architecte est une de nos plus belles gloires méridionales.

— Nous y serons tous, madame la duchesse de Valentinois, s'écrièrent les convives.

IV.

DISGRACE ET MORT.

La duchesse de Valentinois quitta pour toujours son habitation de Chenonceaux, et fixa son séjour au château d'Anet. Philibert Delorme, le primatice, les élèves de Michel-Ange et de Jules Romain, les grands peintres, les grands statuaires de l'Italie avaient été appelés pour orner des chefs-d'œuvre de l'art, le château de la favorite d'Henri II. Delorme en dirigea l'architecture, et ce qui reste encore des constructions d'Anet soutient l'idée qu'on en avait à l'époque où les portes en furent ouvertes aux grands seigneurs de France. Les poètes célébrèrent à l'envi ce séjour enchanté, et qu'ils appelèrent *Dicenet* du nom de la duchesse de Valentinois.

La beauté de Diane se conserva long-temps encore; elle mettait tous ses soins à retarder les ravages des années, et elle y réussit.

« Jamais, disent les auteurs de la *Biographie Universelle*, Diane de Poitiers ne fut malade : dans le temps des plus grands froids, elle se lavait le visage avec de l'eau de puits : éveillée le matin à six heures, elle montait à cheval, fesait une ou deux lieues, et venait se remettre dans son lit ou lisait jusqu'à midi. Ses traits étaient réguliers, son teint le plus uni et le plus beau qu'il fût possible de voir; ses cheveux, tantôt bouclés, tantôt relevés en bandeau étaient d'un noir de jais.

« Brantôme qui la vit peu de temps avant sa mort, assure qu'elle était encore belle. L'historien Mezerai qui traite fort mal les favorites de nos rois, ne ménage point Diane. Le président de Thou lui attribue tous les malheurs du règne de Henri II, la rupture de la trève avec l'Espagne qui entraîna la perte de la bataille de Saint-Quentin, et causa des maux infinis à la France: il l'accuse aussi d'avoir suscité les persécutions contre les protestans.

« Il paraît, en effet, par la haine que témoignent contre elle tous les écrivains calvinistes, que Diane contribua à inspirer à Henri ces cruelles idées d'intolérance qui semblaient poussées à l'excès sous le règne d'Henri II. Ennemie déclarée de la réforme, Diane, dans son testament, déshérite ses filles dans le cas où elles embrasseraient les nouvelles opinions.

« On prétend, mais ce fait n'est point attesté, que la duchesse de Valentinois eut une fille d'Henri II, et que le prince ayant voulu la légitimer, Diane s'y opposa en lui disant avec fierté :

— Sire, j'étais née pour avoir des enfans légitimes de vous; j'ai été votre maîtresse, parce que je vous aimais, je ne souffrirais pas qu'un arrêt me déclarât votre concubine.

« Cette réponse, où il y aurait eu un peu de jactance, est rapportée par Brantôme, dont le témoignage ne nous paraît pas suffisant pour constater la naissance de cette prétendue fille. »

Elle conserva toute sa puissance à la cour jusqu'à la mort du roi, son amant, 1559. L'âge de Diane qui rendait son empire sur le roi Henri II si extraordinaire, dit M. Jules Sandeau, fit croire à quelques-uns de ses contem-

porains, qu'elle avait recours à la magie pour perpétuer sa beauté. Disons qu'elle n'avait d'autre magie que la science de l'amour. A mesure que les années effaçaient les plus beaux traits de son visage, les graces de son esprit augmentèrent de telle sorte, qu'à l'âge de trente-cinq ans, alors qu'elle eut dû quitter la qualité de *belle* pour prendre celle de *bonne*, elle se rendit maîtresse absolue du cœur du roi. Ce n'est pas chose très merveilleuse de voir un esprit ainsi charmé sans sortilége; on trouve souvent une infinité de faits semblables dans l'histoire, et si voulez en connaître les raisons, lisez Ovide qui était un si grand maître en l'art d'aimer. Les exemples de grand pouvoir exercé par une vieille courtisane, ne sont pas rares : madame de Maintenon et tant d'autres en font foi.

Diane ne resta pas étrangère aux idées d'intolérance religieuse que le règne d'Henri II vit éclater sur tous les points de la France. On a même prétendu que la duchesse de Valentinois fut cause de la division qui survint entre l'amiral de Coligny et le duc de Guise, et qu'elle accéléra par son influence le massacre de la Saint-Barthélemy. Toutes les accusations ont été recueillies avec un soin presque minutieux par plusieurs écrivains calvinistes; Bayle, le plus habile et le plus hardi défenseur de la réforme, a pourtant rectifié un grand nombre de ces faits, et il résulte de sa critique assez impartiale, que Diane de Poitiers poussa quelquefois jusqu'au fanatisme son zèle pour le maintien de la religion catholique, mais qu'elle était bien éloignée de penser que les controverses des prélats de Rome et des ministres de Genève finiraient par une épouvantable boucherie.

Il n'est pas étonnant que la duchesse de Valentinois, douée d'un esprit supérieur, d'une fermeté de caractère que les obstacles ne rébutaient jamais, ornée de toutes les graces qu'il est possible de trouver chez la plus belle des femmes, ait fasciné un prince aussi faible, aussi irrésolu que le fils de François I[er]. Henri II poussa même sa complaisance pour Diane de Poitiers jusqu'à des faveurs qui devinrent scandaleuses : le conseiller Anne du Bourg lui dit un jour avec l'énergie qui le caractérisait :

— Vous persécutez ceux de vos sujets qui pratiquent la religion réformée; vous les poursuivez avec toute la rigueur des lois. Eh quoi !.. le blasphème, le parjure, l'adultère, la débauche, se commettent chaque jour à la face du ciel, et chaque jour on invente de nouveaux supplices contre des hommes dont le seul crime est de s'éclairer des lumières de l'Écriture Sainte, et de demander une salutaire réformation.

Le roi ne put se méprendre sur le sens des paroles d'Anne du Bourg; il comprit qu'elles étaient une allusion au scandale de son amour pour Diane de Poitiers; il punit cruellement le hardi conseiller au parlement; mais il n'eut pas la force de secouer le joug honteux que lui avait imposé la belle duchesse de Valentinois qu'il appelait sa *douce amie :* il le porta jusqu'à sa mort, 10 juillet 1559. Je n'ai pas besoin de rapporter ici les circonstances qui précipitèrent dans la tombe le jeune Henri II. Personne n'ignore qu'il fut blessé dans un tournoi par Montgoméri l'un des capitaines de ses gardes, et qu'il expira onze jours après, ayant fait célébrer, la veille de sa mort, le mariage de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie.

En apprenant cette horrible nouvelle qui mettait fin à sa grande puissance à la cour, Diane de Poitiers déploya une fermeté qui fait honneur à son caractère.

Le chroniqueur Brantôme a consacré quelques lignes à cet événement qui fut suivi d'une révolution subite parmi les courtisans et les grandes dames du palais.

« Il fut dit et commandé à la duchesse de Valentinois, dit Brantôme, sur l'*approchement* de la mort du » roi et le peu d'espoir de sa santé, de se retirer en » son hôtel de Paris. Étant retirée, on lui envoya demander quelques bagues et joyaux qui avaient apparteuu à la couronne : elle demanda sur-le-champ à » M. l'harangueur si le roi était mort.

» — Non madame, répondit l'autre; mais il ne peut » guère tarder.

» — Tant qu'il lui restera un doigt de vie, répondit-» elle, je veux que mes ennemis sachent que je ne les » crains point, et que je ne leur obéirai pas tant qu'il » sera vivant. Je suis encore invincible de courage; » mais lorqu'il sera mort, je ne veux plus vivre après lui, » et toutes les amertumes qu'on pourra me donner, ne se-» ront que douleurs au prix de ma perte; et par ainsi, » mon roi vif ou mort, je ne crains point mes ennemis. »

Aussitôt qu'elle apprit que le roi venait d'expirer, elle fit ses préparatifs de départ; elle connaissait trop bien la cour, pour croire à la reconnaissance de ceux qu'elle avait élevés par son crédit.

— Je suis disgraciée, se dit-elle; plus j'étais puissante, plus terrible sera ma chute.

Elle disait vrai : tous les amis qu'elle avait à la cour de France l'abandonnèrent, à l'exception du connétable de Montmorency qui resta fidèle à sa bienfaitrice dans sa disgrace. Diane se montra plus grande, plus noble dans l'adversité qu'elle ne l'avait jamais été aux beaux jours de sa faveur. Catherine de Médicis attendit à peine que Henri eût fermé sa paupière, pour se venger d'une rivale qu'elle abhorrait depuis plusieurs années. Elle lui enleva le château de Chenonceaux-sur-Cher, et parvint à la dépouiller de tous les biens qu'elle avait reçus de son amant.

Diane, retirée dans son château d'Anet, pleura longtemps Henri II : quand sa douleur se fut un peu calmée, elle chercha quelques consolations dans le commerce des artistes qu'elle continua de fêter comme au temps où ses désirs avaient force de loi à la cour de France : elle répétait souvent, quand le souvenir de sa grandeur passée se présentait à son esprit; ces deux vers d'un poète du temps:

En jeu d'armes et d'amour,
Pour une joie cent doulours.

Elle survécut peu de temps à Henri II; et, après avoir employé les derniers instans de sa vie à fonder des hôpitaux, elle décéda le 22 avril 1566, âgée de 66 ans, plus belle encore que plusieurs demoiselles de première jeunesse, dit le chroniqueur Brantôme (1).

J.-M. Cayla.

(1) On voit encore plusieurs médailles où la duchesse de Valentinois est représentée foulant aux pieds un amour, avec ces mots : *Omnium victorem vici. J'ai vaincu le vainqueur de tous.* Son tombeau en marbre, avec sa figure, était dans une chapelle au château d'Anet : il est actuellement au *muséum* des monumens français. Diane de Poitiers appartient à la famille des Saint-Vallier, autrefois si puissante dans la province du Dauphiné.



FORTIFICATIONS DU PORT DE MARSEILLE.

LE CHATEAU D'IF.

Le château d'If occupe le centre de la rade de Marseille. Ses fortifications sont parfaitement tracées et couronnent le rocher, en ceignant tout le contour de l'île à laquelle il doit son nom.

Il fut construit en 1529 par les ordres de François Ier; ce prince qui avait tout à craindre de l'ambition de Charles-Quint, son redoutable rival, ne négligea rien pour mettre la Provence à l'abri d'une seconde invasion. Les îles de Pomègue, d'If et de Ratoneau furent bientôt couvertes de châteaux-forts. Heureusement Charles d'Autriche ne tourna plus ses armes de ce côté là, et le château d'If fut primitivement une prison d'état.

Vers la fin de l'année 1596, les Espagnols qui avaient résolu de s'emparer de toute la France, à la faveur des troubles de la ligue, se jetèrent dans la Provence, et leur premier soin fut de chercher à se rendre maîtres des fortifications de la rade de Marseille. Nicolas de Beausset était alors gouverneur du château d'If et commandait aussi les forts des îles de Pomègue et de Ratoneau; désespérant d'être secouru par le roi de France, trop occupé de mettre fin à la guerre civile, pour se transporter en Provence, le gouverneur du château d'If, implora la protection du grand-duc de Toscane.

Dom Juan de Médicis, frère naturel du grand-duc, arriva quelque temps après avec plusieurs galères. Nicolas de Beausset croyait trouver dans les Italiens des amis et des auxiliaires; mais les Toscans ne se contentèrent pas de tenir la mer pour écarter les galères espagnoles; ils se rendirent maîtres du château d'If, et le gouverneur se vit contraint à abandonner l'île.

L'indignation des Marseillais se changea bientôt en exaspération, et il fut résolu d'un commun accord qu'on chasserait les Toscans. Dans l'espace de quelques jours, ils construisirent un fort dans l'île de Ratoneau pour battre le château d'If; l'attaque fut si prompte et si vive, que la garnison italienne ne pouvait résister long-temps à l'impétuosité provençale; on parlait déja de capitulation, lorsque don Juan de Médicis revint avec ses galères; ce nouveau renfort rendit l'espérance aux Toscans, et le bâtard de Florence dirigea les premières attaques contre l'île de Pomègue, où les Marseillais s'étaient déja fortifiés. La lutte ne fut pas longue; l'héroïsme des Provençaux céda bientôt aux galères toscanes; dom Juan de Médicis leur laissa la vie sauve, leur permit de revenir à Marseille, et s'empara de l'île de Pomègue au nom du duc de Florence.

Elle resta au pouvoir des Toscans jusqu'en l'année 1598. Le duc de Guise, gouverneur de Provence, reçut ordre d'Henri IV de chasser les Italiens de la rade de Marseille. Le duc s'empressa d'obéir au roi de France; et, secondé admirablement par le patriotisme des Marseillais, il parvint à introduire deux cents soldats dans le château d'If: quelques bateliers leur apportèrent des provisions pendant la nuit, et les Médicis furent dépossédés de leur conquête.

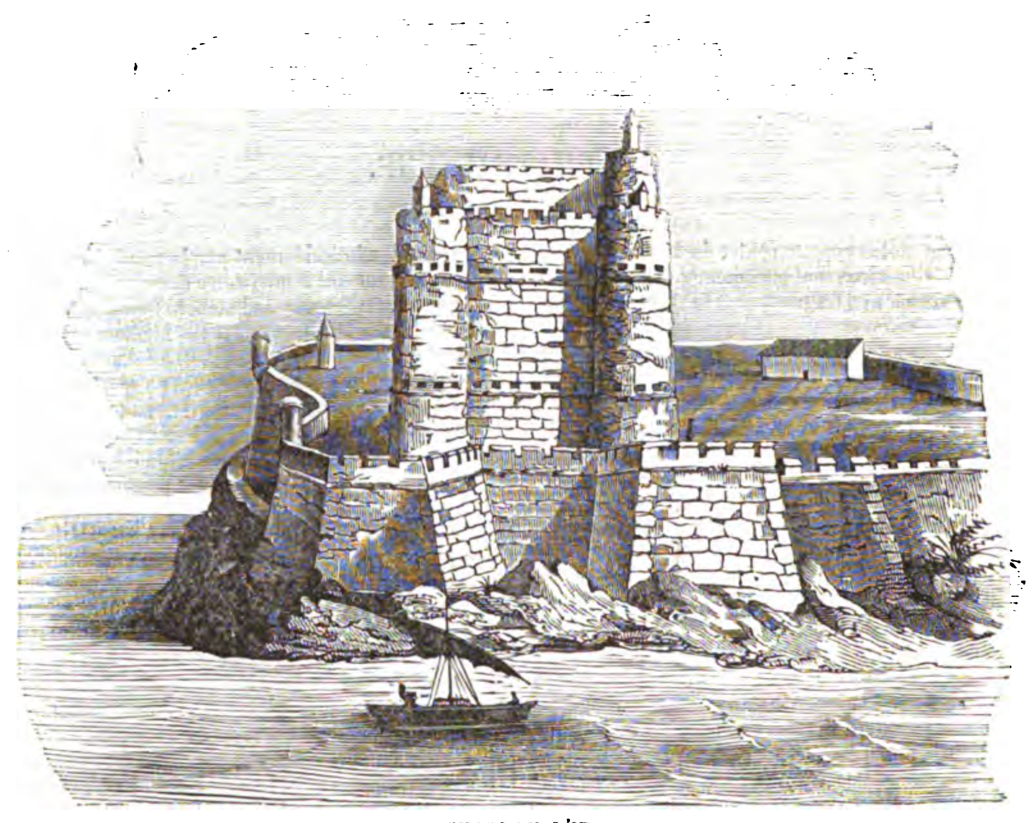
Cependant des galères toscanes ne cessèrent de harceler la garnison du château d'If; chaque jour c'étaient de nouvelles alarmes; enfin, Henri IV conclut avec le duc de Florence un traité par lequel Laurent de Médicis lui abandonna tout ce qu'il possédait sur les côte de Provence.

Depuis ce traité, le château d'If n'a été le théâtre d'aucun événement remarquable; la vieille forteresse, métamorphosée subitement en prison d'état, a vu peut-être mourir sous ses voûtes sombres et lézardées quelque grand personnage sacrifié à des coups d'état, et le voyageur qui court y chercher des souvenirs, n'y trouve plus qu'une masse informe et bizarre; c'est pourtant un des plus étranges points de vue qui forment le magnifique panorama de la rade de Marseille.

« C'est en parvenant aux dernières hauteurs qui enferment Marseille (1) qu'on est saisi subitement d'un » spectacle dont tous les voyageurs ont retenu le souvenir; spectacle magnifique et imposant, qui, enflammant Horace Vernet, lui révéla tout-à-coup son » génie et sa vocation.

» Deux grandes chaînes de montagnes s'entr'ouvent, » embrassent un vaste espace, et, se prolongeant dans la » mer, viennent expirer très avant dans les flots. Marseille est enfermée dans cette enceinte. Lorsque, arrivant du Nord, on parvient sur la première chaîne, » on aperçoit tout-à-coup le bassin immense; son » étendue, son éblouissante clarté, vous saisissent d'abord. Bientôt après on est frappé du sol et de sa singulière végétation. Il faut renoncer ici aux croupes » arrondies, à la parure fraîche et verdoyante des bords » de la Saône et de la Garonne. Une masse immense de » calcaire gris et azuré forme la première enceinte. Des » bancs moins élevés s'en détachent et, se ramifiant dans » la plaine, composent un sol inégal et varié. Sur chaque hauteur s'élèvent des bouquets de pins d'Italie, » qui forment d'élégans parasols d'un verd sombre et » presque noir. Des oliviers à la verdure pâle, à la » taille moyenne, descendent le long des coteaux, et » contrastent par leur petite masse arrondie avec la « stature élancée et le superbe dôme des pins. A leur » pied croît une végétation basse, épaisse et grisâtre. » C'est la sauge piquante et le thym odorant, qui, foulés » sous les pieds, répandent un parfum si doux et si fort.

(1) Thiers.



CHATEAU D'IF.

» Au centre du bassin, Marseille, presque cachée par un » coteau long et fuyant, se montre de profil, et sa » silhouette, tantôt effacée dans la vapeur, tantôt appa- » raissant dans les ondulations du sol, vient se terminer » dans l'azur des mers par la belle tour de Saint-Jean.

« Au couchant, s'étend la Méditerranée, avec les îles » de Pomègue et de Ratoneau, avec le château d'If, » avec ses flots tantôt calmes et agités, éclatans ou » sombres, et son horizon immense, où l'œil revient » et erre sans cesse en décrivant des arcs-de-cercle » éternels. »

L'île et le petit fort de Ratoneau passeraient inaperçus dans l'histoire de Provence sans une singulière aventure arrivée vers l'an 1765.

« On comptait, disent les auteurs de *la France pittoresque*, parmi le petit nombre de soldats qui formaient la garnison de Ratoneau un brave invalide surnommé *Francœur*. Il avait déja donné quelques marques de démence; mais on le croyait guéri, et ses camarades vivaient avec lui sans méfiance à cet égard. Un jour l'imagination de *Francœur* s'échauffa; il conclut le dessein de devenir roi de l'île de *Ratoneau*. Il se trouvait en sentinelle à la porte du donjon : il choisit le moment où la petite garnison était sortie du fort pour aller chercher ses provisions accoutumées; il était resté seul. Il abaissa la herse du pont-levis, courut au magasin à poudre, chargea les canons, rengea toute la mousqueterie sur les remparts, et commença à tirer sur ses camarades répandus dans l'île, qui, tout étonnés, se réfugièrent dans le creux des rochers, et s'estimèrent en suite heureux de sortir de l'île à l'aide d'un bateau, dont le patron, effrayé par le feu continuel de l'invalide, ne se détermina qu'avec peine à aller les chercher. »

» Maître de toute l'île, dit un écrivain du dix-huitième siècle, Francœur se persuada facilement qu'il en était le souverain absolu; par le fait il ne dominait que sur de nombreux troupeaux de chèvres qu'on fesait paître dans cette île. Aussi disposait-il de leur vie au gré de son appétit; mais il n'avait aucun moyen pour se procurer du vin.

» Quelques jours s'étaient écoulés sans qu'on pût aborder dans l'île, par le soin que Francœur prenait d'écarter tout ce qui lui était suspect. Il remplissait seul toutes les fonctions militaires; la nuit il sortait, un fanal à la main, pour aller reconnaître les postes, tant extérieurs qu'intérieurs, et fesait même feu pendant le jour sur la garnison du *château d'If*. De cette place, on s'aperçut des fréquentes sorties de l'invalide, et cette

circonstance détermina le duc de Villars, alors gouverneur de Marseille, à donner ordre à une compagnie d'aller le surprendre. Les soldats profitèrent du moment ou Francœur fesait sa ronde de nuit, pour l'entourer et l'arrêter.

« Braves gens, s'écria-t-il, ce sont les droits de la » guerre; c'est la règle: le roi de France est plus » puissant que moi; il a de bonnes troupes; je me rends » avec les honneurs de la guerre; je demande seulement » d'emporter mon havre-sac et ma pipe.

» Cette capitulation fut accordée sans difficulté; Francœur fut conduit le lendemain à Marseille, dont il traversa les rues dans l'attitude d'un triomphateur. On assigna pour palais au monarque déchu l'hôpital des insensés. Il en fut retiré un an après pour être envoyé à l'hôtel des Invalides.

» Depuis ce singulier événement, le nom de *roi de Ratoneau* est devenu à Marseille une expression proverbiale, pour désigner un homme dont les espérances et les vœux sont hors de proportion avec les moyens. »

L'épisode du pauvre Francœur, raconté par les patrons marseillais, égaie souvent les voyageurs qui visitent en bateau la rade de Marseille. Ils ne peuvent jeter un regard sur l'île de Ratoneau sans rire, en pensant à la folie du grenadier français qui crut, pendant quelques jours, avoir échangé son vieux fusil pour un sceptre de roi. Pauvre Francœur! ta royauté fut une royauté factice, le rêve d'une imagination exaltée; mais ta couronne n'avait pas d'épines; ta vie ne fut jamais exposée au fer des conspirateurs!

Batelier, vite à la rame; je veux parcourir toute la rade de Marseille; je reconnais, à ma droite, le fort de *Notre-Dame-de-la-Garde*, avec sa chapelle construite pendant le XIIIe siècle; plus loin, je vois le fort Saint-Nicolas (1), bâti par Louis XIV, mécontent des Marseillais qu'il avait dépouillés de leurs franchises et priviléges; il s'élève majestueusement à l'entrée du port qu'il domine de toute sa hauteur: le fort *Saint-Jean* qu'on a construit sur les ruines du fort *Babon*. Cette tour carrée me rappelle les beaux jours où le bon roi René gouvernait les peuples de Provence.

Moins vite, batelier; nous sommes dans le port; je veux jeter un dernier regard sur le château d'*If*, qui disparaît derrière nous, et saluer le petit royaume de *Francœur*.

Paix aux cendres et à la mémoire du roi de l'île de Ratoneau!!

Hyppolite VIVIER.

(1) Voir *la Mosaïque*, 1re année, article du Connétable de Bourbon.

LA CHAPELLE DE GARAISON.

Autrefois, il n'y a pas cinquante ans de cela, rien n'était plus ordinaire dans le Midi, que les pélérinages. Hommes et femmes, chacun fesait le sien: les uns à Betharrham; les plus dévots, à Saint-Jacques-de-Compostelle; les autres, à Garaison: ce dernier lieu surtout était souvent visité. Toutes les populations s'y rendaient de vingt lieues à la ronde; tous les curés y menaient annuellement leur commune, de façon que ces processions couvraient quelquefois toutes les routes, et que la foule, rassemblée autour de la chapelle, occupait toute la campagne et campait en plein air.

Dire les causes de cette attraction puissante qui poussait les villes et les villages à se dépeupler certains jours de l'année, c'est raconter la légende de Garaison, ce poème naïf dont la foi ouvre et ferme les quatre chants. Une pauvre bergère fesait paître souvent son troupeau dans une lande inculte, et le menait boire tous les soirs à une abondante fontaine qui coule au milieu de cette lande sans la fertiliser; si bien que personne ne pouvait s'expliquer pourquoi la campagne, ainsi arrosée, était cependant nue et stérile; le paysan s'écartait de cet endroit, comme d'un lieu maudit; mais la bergère y était secrètement attirée, et il lui arrivait même souvent de s'endormir au murmure de l'eau, grouillant contre les cailloux. Or, il arriva qu'un jour une étrange apparition vint égayer son sommeil: c'était une belle dame blanche et gracieuse, qui s'inclina sur elle pour lui parler à voix basse. Lorsque la jeune fille s'éveilla, elle se trouva seule; mais comme elle était animée par la foi, elle recueillit avec soin les paroles qu'elle venait d'entendre, et s'en alla le lendemain les semer en tous lieux. Elle disait aux paysans: « La vierge Marie est sortie de la fontaine pendant que je dormais, et elle m'envoie pour vous commander de lui bâtir une chapelle. »

La prédication de la bergère se heurta contre l'incrédulité générale, si bien qu'il lui fallut repéter trois fois cet ordre de la Mère-Dieu, et annoncer chaque fois aux villageois une nouvelle apparition, pour ébranler leur peu de foi.

A la quatrième injonction de la jeune inspirée, les villages environnans s'émurent et la suivirent en foule jusqu'à la fontaine, et la chapelle fut bâtie. Bientôt les prodiges qui s'y multiplièrent vinrent attester sa sainteté. Les guérisons miraculeuses y furent si communes, qu'elle conquit presque aussitôt le nom consolant qu'elle porte encore: Garaison.

Quant à la bergère dont la parole avait été si puissante, la chronique la pert au moment où sa mission est accomplie; mais la tradition la retrouve à la fin à l'abbaye de Fabas, où elle mourut en grand renom de sainteté.

Depuis, plusieurs siècles sont passés sur Garaison et sur la tombe inconnue de la fille du peuple qui l'éleva: d'autres les suivront encore sans que la chapelle s'efface du sol, et le souvenir de la sainte paysanne, de la mémoire des villageois.

Leur foi religieuse a cependant diminué, les processions ont cessé. On ne les voit plus déboucher dans le val de Garaison, bannières en tête et cantiques en l'air. On n'aperçoit plus cette foule haletante et à genoux étreindre de ses prières et de ses vœux l'édifice révéré; les jours et les nuits ne se passent plus à attendre, comme autrefois, que chaque paroisse ait fait ses adorations à Notre-Dame, baigné ses malades dans la fontaine de la bergère et fait bénir ses chapelets. Les communes ont cessé de recevoir la même impulsion, et, depuis la révolution, elles ont négligé de se déplacer. Les vieux pâtres que la mort a oubliés, pour raconter l'épopée de leur pays, vous disent encore que c'était un saint et magnifique spectacle que celui qui leur revenait tous les ans, et qu'ils s'attardaient souvent jusqu'au soir pour voir les villages se retirer, un par un, serpentant sur deux files par les sentiers, ayant en tête leurs pasteurs vêtus de l'aube blanche et leurs grandes croix portée par des fidèles qui marchaient pieds nus.

Aujourd'hui, la campagne est devenue solitaire; le cloître reste silencieux. Sous les arceaux lourds et massifs de la renaissance, au cintre surbaissé, on ne voit plus que quelques rares chapelains se promener. Le soir, toutes les portes se ferment; à peine si l'on rencontre, de loin en loin, quelques malades qui lavent honteusement leurs plaies à la fontaine miraculeuse, ou quelques passans qui se détournent de leur chemin pour aller à la hâte porter leurs prières dans l'église abandonnée.

Il existe pourtant encore des ames naïves qui ont conservé le culte de la religion et des souvenirs; on voit souvent des personnes ferventes se rendre à Garaison dans la prévision d'un malheur ou dans l'attente d'un bienfait. La renommée se charge plus tard de publier les graces obtenues. Quelquefois ces graces sont commentées dans les journaux, et alors il s'échappe des populations une étincelle de foi dont les reflets parviennent jusqu'à Garaison.

C'est ce qui arriva, il y a de cela à peu près une dixaine d'années. Des guérisons furent annoncées avec tant d'éclat, que les anciennes croyances sur la sainte chapelle semblèrent se réveiller. Vieillards et jeunes gens, tout le monde y tourna ses regards; il faut le dire cependant, le peuple seul, et parmi le peuple celui de la campagne principalement, ressentit cette recrudescence religieuse. Les villes imitaient le froid dédain des châteaux, et laissaient passer ce dévot empressement sans y prendre part; il n'était pas rare de les voir applaudir aux railleries qui venaient de haut, et qui pour cela aussi fesaient plus de mal.

Mais chaque chose portait ses fruits. Les campagnes se ravivaient sous l'impulsion catholique, tandis que les villes entamées par le septicisme se laissaient aller à une sorte de léthargie morale d'où le retour aux croyances religieuses devait seul les retirer plus tard et les en faire surgir, comme autant de Lazares, de leurs tombeaux.

Le doute impie déversé sur la société fut arrêté à temps, et l'on croit même qu'une main divine s'était interposée pour en tarir la source; car on vit plusieurs fois des calamités s'appesantir sur presque tous les auteurs de cette grande démoralisation. Presque tous furent punis dans leurs intérêts ou dans leurs affections.

Au plus fort de la ferveur religieuse qui poussait les populations vers Garaison, le noble propriétaire d'un château près de Boulogne, le baron de L., réunissait souvent chez lui une nombreuse société où l'on s'égayait aux dépens du pauvre peuple qui allait se crotter aux processions. Un soir que les railleries s'étaient allumées plus vives que de coutume, que le choc des verres et la chaleur du vin avaient fait oublier le monde extérieur à tous les convives; que chacun se dilatait à l'aise dans son égoïsme confiant et repu, on entendit tout-à-coup réciter à voix basse, sous les fenêtres, les versets d'une prière des morts; c'était un vieux prêtre de campagne qui, en conduisant sa paroisse, s'était arrêté là pour donner les dernières consolations à un malade qui trépassait. Il y eut dans la salle du festin une crainte subite dont tout le monde sentit l'atteinte, et bientôt le manoir fut abandonné par les convives; vers le milieu de la nuit, le propriétaire s'y trouva seul avec sa jeune épouse.

Ils se étaient tous deux en face du foyer; elle, tremblante et les membres agités; lui, soucieux, mais calme. Comme l'événement de la soirée l'avait ému, il avait résolu de ne pas se coucher; il avait mis, en conséquence, sa robe de chambre à ramages, et, avant tout travail, il prit un journal qui l'attendait sous sa bande depuis le matin; il le parcourut d'un œil distrait et ennuyé, et le tendit à sa femme, en lui disant :

— Voyez.

— Lis toi-même, mon ami; je ne veux pas me priver d'entendre ta voix.

— C'est un article sur Garaison, et peut-être un nouveau miracle, dit-il en ouvrant dédaigneusement la lèvre supérieure à ce dernier mot.

La baronne tressaillit et regarda avec anxiété son mari qui lisait silencieusement le journal.

— Oh! mon Dieu, c'est peu de chose dit-il, quand il en eut fouillé le sens dans un rapide examen : quelques aveugles qui se retirent sans guides; quelques boiteux qui laissent leurs béquilles aux chapelains; puis, d'autres infirmités qui ressemblent à celles-là, et qu'on va déposer dans ce mirifique hôpital, le tout relevé par un parfum religieux fait pour tenir à la piste les ames qui courent après les prodiges.

— Henri, dit la jeune femme, je vous plains, car vous avez l'ame malade.

— Allons, laissons cela. Ce n'est pas ma faute si je ne crois pas; c'est sans doute un défaut de mon tempérament ou de mon éducation; d'ailleurs je ne suis, ajouta-t-il en regardant doucement sa femme, ni borgne, ni cul-de-jatte, et je ne vois pas pourquoi j'irais me sanctifier à le devenir. Je laisse la place à ceux qui l'occupent, et j'ai autre chose de mieux à faire, qu'à les y regarder, même avec dévotion. Encore si cette panacée universelle qui coule à Garaison avait prise sur les peines morales, j'irais y laisser, moi, cet ennui qui me ronge, et les mille tourmens de cette vie factice dans lesquels je suis engrainé et moulu tous les jours.

— Ce mal ne cède pas à des moyens physiques; il ne se guérit que par la foi, lui dit la jeune femme.

— En ce cas n'en parlons plus, je suis incurable; et il laissa s'épanouir sur ses lèvres une raillerie triomphante dans laquelle la baronne vit tout son avenir de jeune femme mis au pilori. Dès ce jour elle connut son mari;



DOUTE ET FOI.

elle s'aperçut qu'en lui toute croyance était morte, et que sous sa mamelle gauche, il n'y avait qu'un organe, mais voilà tout.

Raconter la douleur qu'elle ressentit de cette découverte, serait nous éloigner de notre sujet; ce que nous avons à dire, c'est le courage qui lui fit prendre à deux mains sa chaîne pour en épargner le poids à cet être hargneux et vide. Elle apprécia nettement sa position, en la comparant à celle des autres femmes, et elle se convainquit qu'elle était ce qu'elle devait être de toute nécessité. Elle ne se trouva ni plus malheureuse ni plus abandonnée que toutes les femmes qu'elle repassa dans sa mémoire; elle se réjouit même de ce que le temps d'illusion s'était dissipé assez tôt pour lui rendre sa liberté d'esprit, et elle se dit au bout de ses réflexions : puisque toutes les femmes se trompent, chacun doit chercher à se raviser à temps, afin de ne pas user son cœur à un amour de dupe.

Lorsqu'elle releva les yeux vers son mari elle était tranquille et sereine : en ce moment l'épouse n'existait plus et la femme commençait :

— Mon ami, vous avez tort de désespérer; votre maladie ne vous tiendra pas long-temps, car c'est moi qui entreprends votre guérison.

— Bravo! mais ma chère, prenez garde, vous êtes trop douillette pour ce rôle de sœur de charité.

— Aussi ne le serai-je pas long-temps, dit-elle, en s'accompagnant d'une gracieuse minauderie, qui fit perdre à son mari le sens intentionnel de ces paroles.

— Que comptez-vous donc faire, ma charmante?

— Une chose toute simple à laquelle je songe depuis une demi-heure : aller prendre une consultation pour vous.

— Où?

— A Garaison.

— Auprès de qui?

— C'est mon secret.

— Et vous voulez partir?

— Quand vous voudrez, monseigneur; et elle s'inclina avec un sourire qui semblait plutôt railleur que révérencieux. Le baron s'y méprit, et, pour continuer ce qu'il croyait une plaisanterie, il se leva gravement et débita avec un sérieux affecté une permission gigantesque de ridicule, après quoi, il partit d'un rire fou auquel sa femme se joignit, car décidément elle le trouvait ridicule en ce moment; elle le jugeait déja digne de son sort, et elle jouissait du sien par anticipation.

— Il faut un miracle, vous le savez, disait le mari, songez à m'apporter un miracle; il y a des gens qui n'y croient pas, qu'importe, il me le faut pour guérir. Depuis que la statue de Notre-Dame est sortie de la chapelle, on dit les prodiges fort rares, arrangez-vous.

— Je le sais, dit la baronne pressée d'en finir.

— Ce pieux larcin fait à Garaison lui a ôté toute

sa poésie, toute sa jeunesse; elle avait là le secret de sa puissance morale et de cette fascination qui attirait autrefois les masses de si loin. A présent, le charme est rompu, son influence est détruite; les badigeonneurs et les charlatans ont beau faire pour ressusciter cette morte, ils galvanisent son cadavre, voilà tout. Ma chère, continuait-il avec un air d'insolente protection, il n'y a plus ni dévots, ni croyans, ni longues files de pélerins agenouillés dans son église, entassés dans ses cours, répandus dans ses champs, dans ses bois; multitude silencieuse et recueillie, se courbant sous la bénédiction d'un chapelain, comme Rome sous celle du pape, quand il jette du haut du château Saint-Ange cette sublime parole que le christianisme seul du moyen âge a pu trouver : *Urbi et orbi.* Tout cela est maintenant absurde et trépassé comme ce mort qui vient de quitter son ame sous mes fenêtres.

— Je le sais encore, disait avec impatience la baronne qui se sentait soulevée de dégoût.

— La sollitude a gagné si bien votre pauvre chapellenie, que l'on peut dire un miracle l'arrivée d'un étranger dans cette enceinte où se sont reposées les générations de quatre siècles éteints. Autrefois c'était *une dévotion* qui attirait à Garaison; aujourd'hui c'est une partie : cela seul explique l'esprit religieux de notre époque.

— Ce que vous dites là est plus juste que vous ne pensez, dit-elle en se retirant, pour couper court à ce long monologue, qu'elle entendit long-temps après son départ se continuer en soliloque, mais elle ne s'en inquiéta plus.

Le lendemain, c'était par une belle matinée du mois de juin, la baronne sortait du château au grand galop de son cheval. On eut cru à la voir ainsi s'élancer, qu'elle prenait sa liberté et qu'elle se laissait emporter par le désir effrené d'en jouir. Son mari s'était mis à la fenêtre en bonnet de nuit et la regardait avec bonhomie. Dieu voulut qu'elle ne le vit pas, sans quoi la mesure de ses torts et de ses ridicules eut été comble. Elle continua donc de galoper devant elle de toute la vitesse de son cheval; elle ne tourna la tête que lorsqu'elle se fut arrêtée au milieu d'une brillante cavalcade qui l'attendait. Elle se composait de dames et de jeunes gens. Les dames étaient toutes jeunes, et il y en avait parmi elles de jolies. Les jeunes gens avaient tous dans leur tournure et leurs habits, ce genre qui se nomme irréprochable et qui s'estime dans un salon avant la fortune et le talent.

Cette troupe folle eut bientôt franchi la distance qui la séparait de Garaison; elle déboucha en masse et au grand trot dans la cour. Puis elle se fractionna en un moment dans les chapelles abandonnées pour le pied à terre. Autrefois je n'aimais rien tant que de voir s'élancer une femme de cheval; il y a dans ce mouvement tant de gracieuseté, une si voluptueuse aisance, un si mystérieux encouragement, qu'on laisse aller malgré soi la folle du logis à l'aventure. Mais lorsque c'est sur notre robuste épaule de jeune homme, qu'une femme met ses deux mains pour sauter sur le sol, oh! alors c'est un bonheur sous lequel l'ame la plus forte s'émeut et fléchit.

Cette fois il arriva que ces dames ne recoururent à personne et sautèrent plus lestement à terre que leurs cavaliers. On aurait dit une mystification préparée d'avance et jouée d'un commun accord; puis elles se mirent à courir, rieuses et folles, par le cloître et par les corridors, furetant dans les chapelles désertes et les confessionnaux vides, et puis elles entrèrent dans l'église, dont l'autel ce jour-là était chargé de fleurs pour une fête du lendemain. Leur prière fut bien courte, je vous assure, et j'ignore si elles demandèrent pardon à Dieu de l'espiègle péché qui les tentait; je l'ignore, mais elles avaient en priant les yeux sur les bouquets qui scintillaient dans le chœur. Evidemment le désir fut trop fort, car elles se levèrent spontanément et volèrent comme des abeilles vers ce parterre du Seigneur.

En quelques minutes tout fut butiné, tout s'engloutit dans les tabliers de ces dames. La frivolité leur fesait oublier le sacrilége; mais lorsqu'il fut consommé, elles se regardèrent toutes confuses, en cachant leurs bouquets qui leur pesaient déja comme une profanation.

La baronne de L. seule montrait triomphalement ceux qu'elle avait conquis, et s'en fesait aux yeux de ses compagnes comme une sorte de trophée. C'était faire parade de sa faute; personne n'osa l'imiter. Un jeune homme seul, entre tous, voulut venir à l'aide de cet orgeuil d'enfant, et se dévoua bravement à en partager le blame. Ce jeune homme était un médecin, fixé depuis deux ans à la campagne où il n'avait guère eu le temps de cultiver son ancien métier de roué. Peut-être cherchait-il à s'y remettre. Les sourires railleurs qu'il rencontra sur toutes les lèvres lui firent monter le sang aux joues et lui clouèrent les yeux à terre; mais en ce moment un regard traversa le sien et le releva en face de tous. C'était la baronne qui rendait à son tour appui pour appui.

Avait-elle ou non réfléchi? Avait-elle calculé la portée de l'engagement tacite qu'elle venait de prendre? Ce regard si fixe et si heureux avait-il pour objet seulement de faire cesser l'embarras d'un homme ou de l'en remercier? nul ne le savait; mais le caractère net et franc de la jeune femme donnait matière aux suppositions.

L'on savait que sa résolution une fois prise, elle l'avouait hautement et n'en changeait jamais. Toutes les sensations de son ame se voyaient ou s'entendaient au dehors comme des coups de marteau sur une statue de bronze. Toutes ses décisions étaient irrévocables et sans appel; nul ne se roidissait comme elle pour les soutenir, ce qui fesait dire à ceux qui la connaissaient que cette femme ne vivait que par la volonté.

Elle avait une de ces figures d'impératrice romaine, dont les lignes pures et fermes annonçaient à la fois de la grace et de la fierté; un front large et poli comme du métal, des yeux noirs qui dans la joie étaient doux et pleins de velours, mais dont la colère fesait par fois sortir les étincelles qui s'y cachaient comme des griffes dans la patte soyeuse d'une bête fauve. Son cou surtout était superbe, parce qu'il était presque toujours gonflé d'orgeuil. Il était dur et long; on eut dit le cou d'une statue antique finement taillée dans un marbre de Carrare. Il ondulait avec tant de grace à chacun de ses mouvemens, que cela seul était une séduction. Mais il était beau, surtout lorsque l'irritation en venait creuser les lignes, crisper les muscles et mettre toutes les artères en saillie. Il était gros et puissant alors

comme un cou de panthère. Dans ces momens, l'harmonie de la grace n'existait plus, elle était remplacée par l'harmonie de la force.

Il y avait ainsi en elle deux natures, toutes deux belles, et toutes deux puissantes, et surtout toutes deux unies. C'est à cela qu'elle devait le degré de supériorité qu'elle savait presque toujours prendre et que personne ne lui contestait; ceux qui la connaissaient, étaient les premiers à céder à son influence et à se courber sous son regard; aussi parut-elle plus étonnée que blessée de l'attention qui s'attacha à elle au moment où elle sembla accepter l'aveu indirect que le jeune médecin lui avait fait comprendre à force de gaucheries; confiante et fière, elle laissa ce petit sentiment humain faire son temps, sans daigner s'en apercevoir, après quoi, elle reprit son insousiance et montra de nouveau ses fleurs aux autres dames ébahies : « A moi, dit-elle, le plus gros péché, puisque » j'en ai la plus grosse part; » et elle se laissa aller à un rire si franc que la gaieté reprit sur toutes les figures.

— Allons vite au confessionnal du Fournil, dit une dame.

— Oui, mais il faut quelqu'un pour se charger du pardon, répondit la baronne, qui vit à ces mots tous les regards se porter sur le médecin effrayé.

— Eh bien, monsieur, reprit la baronne avec calme et dont le cœur approuvait sans doute ce choix muet, voulez-vous que ce soit un autre, ou aimez-vous mieux vous réserver pour faire ma pénitence en punition de votre complicité ?

Le tumulte qui se fit empêcha ce dernier de parler; mais ses yeux se levèrent sur la baronne, si pleins de reconnaissance et d'amour que sa parole aurait échoué à faire une réponse aussi complète.

— Au Fournil! au Fournil! criaient toutes les voix, dont la plupart se perdaient déja sous les voûtes du cloître.

— Suivons-les, dit la baronne, en prenant le bras du jeune homme qu'elle remercia ainsi.

Savez-vous ce que c'est que le Fournil à Garaison? c'est un côté du Moutier qui se trouve au sud-ouest de tous les bâtimens, dans la partie ruinée et après le cloître, qu'il faut traverser pour y arriver; les deux fours qui s'y allument encore aujourd'hui expliquent son nom. Il est formé par une grande salle en parallélogramme, a la voûte très basse et légérement ogivée; quatre arêtes de pierre qui partent des quatre angles de ce carré-long vont se réunir à la voûte, de façon à former une véritable croix de Saint-André. Un cordon de granit, à quatre pieds du sol, lui sert de ceinture à l'intérieur; si vous vous inclinez dessus pour parler à voix basse, votre souffle, quelque imperceptible qu'il vous paraisse, sera distinctement entendu du point diagonalement opposé. Ce phénomène est très rare dans le Midi; on l'observe cependant aussi dans les abbayes de Rabat et de Maguelonne; c'est un secret d'architecture ancienne, dont nous, pauvres ignorans, ne connaissons que les effets, et dont nous ne sommes pas trop sûrs que les artistes modernes aient retenu les causes.

Il est encore bien des couples qui se rendent au Fournil de plusieurs communes du Magnoac. Ils aiment à aller mettre là leur affection en lisière, afin de garder longtemps cette jeunesse du cœur qui poétise la vie. C'est une superstition; mais on dit généralement dans le pays que toute union, pour être vraie et durable, doit commencer au Fournil. La baronne connaissait cette sorte de maxime populaire; elle n'avait jamais songé, ni à la reconnaître, ni à la nier; mais au moment où elle s'assit dans un angle de la salle et qu'elle vit le jeune médecin se baisser pour commencer une conversation d'où allait peut-être dépendre son avenir, elle eut peur de l'engagement qu'elle allait prendre, et elle se recula.

Elle resta quelques minutes silencieuse à écouter la lutte qui se livrait dans son cœur pour en savoir l'issue. Puis, et avant que personne se fût aperçu de son hésitation, elle se rapprocha résolument de la muraille, et se mit à écouter. La voix qui lui parlait était claire, pénétrante et tellement rapprochée, qu'elle croyait souvent en sentir le souffle dans ses cheveux; alors elle se retournait avec des frissons dans les chairs; mais elle se retrouvait seule, et à une distance de plus de cinquante pas de celui qui parlait.

Ce qu'ils se dirent, personne ne l'a jamais su. Seulement, vers la fin de leur causerie, la noble dame trembla comme si quelque chose l'eût touchée. Elle porta brusquement la main à sa joue : elle l'avait tenue un instant appuyée sur la pierre où un baiser était venu l'atteindre.

Quand elle se leva, le jeune médecin était près d'elle; ils étaient tous deux radieux, et ils échangèrent, pour la première fois, une discrète pression de main.

— Eh bien! la confession, dit toute la compagnie qui tenait à mentir pour prouver qu'elle avait tout compris.

— Elle n'est que commencée, se hâta de répondre le médecin; madame me doit encore sa confession générale.

Lorsque la baronne de L. revint le soir à son château, elle trouva son inévitable mari, qui lui dit avec le sourire le plus voltairien qu'il sut trouver :

— Eh bien! madame, le miracle?

— Il a eu lieu.

— Et la consultation mystérieuse?

— Je l'ai prise.

— Eh bien! alors, dit-il en continuant de ricaner, j'en attends les effets surnaturels; car c'est pour moi, sans doute, que tout cela c'est fait.

— Vous vous trompez, dit la baronne.

— Alors, pour qui?

— Pour moi, et elle appuya sur ce dernier mot avec un si féroce égoïsme, que le baron resta toute la journée à s'en demander les motifs.

Le lendemain et les jours suivans, il poursuivit ses recherches sans être plus heureux. Nous ne savons guère s'il les aurait de long-temps abandonnées, si la mort n'était venue l'arrêter au bout de quelques mois dans ses plans d'inquisition indirecte.

Il s'éteignit rongé par une douleur morale que personne ne voulut comprendre, et dans un isolement que le septicisme lui avait préparé d'avance.

Et, comme si sa femme n'avait été qu'un instrument qui devait se briser après coup, on apprit bientôt que le remords lui avait fait quitter la contrée pour aller expier sa faute dans une retraite, où aucune affection n'est encore venue la consoler.

Charles Bérin.



FONTAINE DE LECTOURE (Gers).

Les Romains n'eurent pas plutôt établi leur domination sur les belles régions de la Gaule méridionale, qu'ils s'empressèrent d'enrichir leur nouvelle conquête de toute la magnificence de leur architecture. La *Vasconie* était alors habitée par les *Elusates*, les *Auscii*, les *Mitiobriges*, les *Lectorates* et les *Convenæ*, peuples intrépides qui luttèrent long-temps contre les proconsuls de Rome. Forcés à courber la tête sous le joug du vainqueur, ils se consolèrent bientôt de la perte de leur liberté. Les Romains les traitèrent avec la bienveillance et la prédilection qu'ils témoignaient dans les moindres circonstances aux peuples vaincus.

Lectoure, capitale des Lectorates, fut élevée au rang de colonie de la république (1), et plusieurs monumens, dignes de la magnificence des maîtres du monde, embellirent bientôt après la nouvelle cité. Quelques-uns de ces édifices existent encore, et les antiquaires admirent les débris d'un autel *taurobolique*, que les *Lectorates* élevèrent pour offrir aux Dieux un pompeux sacrifice, et obtenir ainsi le rétablissement de la santé de Gratien.

Mais de tous les monumens construits par les Romains dans la vieille *Lectora*, le plus authentique et sans contredit une fontaine, qui, selon plusieurs archéologues, était consacrée à Diane chasseresse : on l'appelait primitivement *fons délià;* plus tard, son premier nom s'est changé en celui de fontaine *Fondelia*, et les paysans du pays ne la connaissent plus aujourd'hui que sous le nom de *Hondelia*. Elle est située au pied de la colline, sur laquelle est bâtie la ville de Lectoure ; la source est abondante, et l'eau, d'une rare limpidité, coule encore sous le monument romain qu'on a maladroitement défiguré en voulant le restaurer. L'arceau ressemble au porche d'une chapelle gothique, et la voûte est couverte de vieilles peintures à fresque, presque entièrement cachées d'une mousse légère qui croît dans tous les lieux humides. Ce petit momument est empreint de la majesté de l'architecture antique; mais de jour en jour on oublie sa destination première. Les vierges consacrées au culte de Diane, ne viennent plus célébrer leurs chastes mystères à la clarté de la lune; les poètes de la vieille Vasconie ne chantent plus leurs hymnes en l'honneur de la déesse protectrice des Lectorates, et on n'entend plus sur le soir que les chansons des jeunes paysannes qui viennent remplir leurs cruches à *Fondelia*.

L. Mounié.

(1) Voir *la Mosaïque*, 1re année.



UNE BÉNÉDICTION DE DRAPEAUX,

A SAINT-SERNIN DE TOULOUSE. — 1196.

I.

CONSÉCRATION DE SAINT-SERNIN.

Saint-Sernin, la basilique monumentale de Toulouse, avait été démolie et rebâtie plusieurs fois pendant les guerres désastreuses que les peuples de la Langue d'Oc avaient soutenues contre les Barbares. Cette église qui n'était primitivement qu'un simple oratoire, élevé par saint Exupère sous l'invocation du premier évêque et martyr de Toulouse, avait subi tant de modifications, qu'il eût été difficile d'affirmer combien de générations avaient travaillé à sa construction; en 1195, les matériaux qu'on avait rassemblés pour terminer enfin la basilique furent bénis par le pape Urbain II, qui parcourait alors les provinces méridionales pour engager les principaux seigneurs à se rendre au concile qu'il avait convoqué à Clermont. Saint-Sernin était encore inachevé.

« Et bien qu'en ladite année, dit Catel, dans *son Histoire des comtes de Toulouse*, l'église de Saint-Sernin ait été consacrée par le pape Urbain, je crois néanmoins qu'elle n'était pas achevée de bâtir; car, outre que quelques années après sa consécration, le comte Raymond de Saint-Gilles donna Blagnac pour la bâtir, j'ai remarqué dans une chronique écrite à la main, qu'en l'an 1119 et le 16 juillet, le pape Caliste consacra un autel en ladite église. — L'an 1119 et le dix-septième jour des calendes du mois d'août, notre Saint-Père le pape Caliste II, de concert avec Raymond de Rabastens, évêque, consacra dans l'église de Saint-Sernin un autel en l'honneur de saint Augustin; il plaça sur le même autel les reliques des saints apôtres Simon et Jude.

« L'église de Saint-Sernin de Tolose, ajoute le même historien, a été commencée de bâtir par Silvius, évêque, de Tolose, et depuis démolie du temps de Pierre Roger, évêque de Tolose, et réédifiée par ledit Pierre Roger et saint Raymond, chanoine de Saint-Sernin, aidés par les bienfaits de Guillaume, comte de Poitiers et de Tolose: elle fut consacrée par le pape Urbain II; et depuis encore y fut consacré, par Calixte II, l'autel de Saint-Augustin. Il reste encore à savoir s'il est vrai ce que l'on dit (1) et qu'on tient pour assuré, que l'église Saint-Sernin a été bâtie sur un lac et fondée sur pilotis. Il me souvient que, durant mon jeune âge, il y avait une porte à un coin du cloître par laquelle on disait que l'on descendait, et que par là on pouvait voir le lac. A quoi se pourrait rapporter un ancien privilége accordé aux Goths par Charles-le-Chauve étant dans Tolose, dans le monastère Saint-Sernin sur la rivière. J'ajouterai encore, qu'il y a une maison, laquelle est au devant ou bien près de la porte de Saint-Sernin, qui répond à l'hôpital Saint-Jacques, assez ancienne, y ayant deux ou trois voûtes, l'une sur l'autre, dans une grande tour, laquelle maison dépend de Saint-Sernin, et de laquelle il est dit dans les anciennes reconnaissances, qu'elle est située dans *le port de Saint-Sernin*. Seulement qu'il semble vrai que l'église de Saint-Sernin soit fondée sur un lac ou sur le bord de la rivière. Toutefois, il faut avouer qu'il n'y a aucune marque pour témoigner qu'elle soit bâtie sur un lac; elle est d'ailleurs assez loin de la rivière, et, selon toutes les apparences, la Garonne n'a jamais passé si près de ladite église. Quant à ce qu'on dit, qu'on voyait entrer de l'eau par la porte qui était dans le cloître de Saint-Sernin, je m'en suis informé, il y a vingt ans, avec les plus anciens chanoines de Saint-Sernin, et tous m'ont dit que par cette porte on ne trouvait qu'un puits, qui avait été creusé dans cet endroit pour la commodité des maçons qui bâtissaient l'église. D'ailleurs, il est certain que le lieu de Saint-Sernin est fort haut, que le terrain est assez aride, seulement que nous ne pouvons reconnaître qu'il y ait jamais eu un lac. L'église est bâtie de telle façon, que nous y voyons des caves et des chapelles souterraines que les anciens ont appelées *cripta* ou *martyria*, où l'on mettait les reliques des martyrs comme elles y reposent encore aujourd'hui. Seulement qu'il eût fallu qu'ils eussent enterré les reliques des martys dans un lac, et il n'y a aucune apparence qu'ils eussent voulu se mettre en cette grande dépense, attendu qu'ils pouvaient choisir le lieu qui leur plairait, puisque c'était hors la ville et en la liberté de la campagne. L'acte de la fondation ou commencement du bâtiment fait par Sylvius, n'eut pas oublié de mettre que les fondemens reposaient sur un lac. »

Ainsi parlait le judicieux Catel, l'historien des comtes de Toulouse, dont la domination si féconde en gloire, en beaux faits d'armes, fut une époque de bonheur pour les peuples des provinces méridionales. Si je suivais ma première impulsion, je citerais mot pour mot le récit à la fois si naïf, si clair et si profond du premier chroniqueur qui sut débarrasser nos belles annales des poétiques mensonges des écrivains du moyen âge; mais je ne veux pas remplir les colonnes de la *Mosaïque du Midi* de citations hérissées de latin et de gaulois; les dissertations archéologiques sont trop froides, trop inanimées, pour trouver place dans un recueil spécialement consacré aux épisodes de l'histoire de nos belles provinces. On me pardonnera d'avoir transcrit quelques lignes d'un des premiers historiens de Toulouse; je

(1) Catel, *Histoire des Comtes de Toulouse*, page 179.

n'avais d'autre intention que de détruire une erreur d'autant plus invétérée, qu'elle devient de jour en jour plus populaire, et je ne sais pas s'il est permis de réfuter les vieilles croyances de nos pères; par le temps qui court, la poésie devient si rare, l'enthousiasme s'éteint si vite, que ce serait mal à moi de détacher une fleur de la brillante guirlande tressée par les générations qui nous ont précédés. D'ailleurs la basilique Saint-Sernin rappelle tant de glorieux souvenirs, qu'on doit la regarder comme l'arche sainte du pays Toulousain. Sous ces voûtes se sont accomplis les principaux actes de la nationalité méridionale, et on ne doit pas s'étonner que le peuple environne ce saint monument d'une vénération presque superstitieuse. Qui ne sait que l'origine de toutes les grandes choses se perd au milieu des ténèbres mystérieuses du merveilleux. Laissons donc au peuple les traditions du passé, et gardons-nous d'effacer nos poétiques légendes du grand livre de notre histoire languedocienne; ne détruisons pas le prestige: on ne cueille plus les roses quand elles ont perdu leurs parfums.

Bons habitans de l'antique cité de Toulouse, croyez, si vous le voulez, que votre basilique Saint-Sernin repose sur les fanges d'un lac; il n'en est pas moins vrai que votre église monumentale est consacrée par les reliques des saints martyrs, et que les siècles ont laissé sur ses murailles l'empreinte de la gloire de vos pères.

J'ai hâte de fermer mes vieux volumes; et, l'esprit exalté par de brillans souvenirs, j'arrive aux siècles poétiques de notre histoire méridionale.

Jetons-nous au milieu des grands événemens qui précédèrent la première croisade; nous sommes à une époque de régénération. L'Europe occidentale, après avoir long-temps sommeillé dans l'inaction, va se réveiller, et les puissans seigneurs prendront le glaive pour marcher à la délivrance du tombeau du Christ.

La dévotion d'aller à Jérusalem et dans la Terre-Sainte, le saint Sépulcre et les autres lieux sanctifiés par la vie, la passion et la mort de Jésus-Christ, était en usage depuis long-temps, lorsqu'un ermite, nommé Pierre, qui entreprit ce pélerinage vers la fin du XI[e] siècle, fut touché de voir les saints lieux au pouvoir des Mahométans, et les chrétiens du pays gémir sous la tyrannie des infidèles; il résolut aussitôt de travailler de toutes ses forces à les en délivrer; dans ce dessein, il alla trouver Siméon, patriarche de Jérusalem, et dans une conférence qu'ils eurent ensemble, ils projetèrent d'engager les chrétiens d'Occident dans cette entreprise. Ce patriarche écrivit sur ce sujet au pape et aux princes de l'Europe diverses lettres, que l'ermite rendit à son retour. Urbain II reçut en 1094, celle qui lui était adressée, et il se détermina d'autant plus volontiers à solliciter cette expédition (1), qu'Alexis Commène, empereur de Constantinople, le pressait de lui procurer du secours contre les infidèles qui fesaient tous les jours de nouveaux progrès dans son empire. Le pape résolut donc de venir en France, et d'y prendre, dans un concile de, justes mesures pour l'exécution de ce projet, tandis que Pierre l'ermite parcourait différentes cours, et tâchait d'engager les princes à prendre les armes. »

Ce saint apôtre, l'imagination exaltée par tout ce qu'il avait vu dans son pélerinage à la Terre-Sainte, allait de ville en ville, le bâton à la main, la ceinture aux reins; comme les premiers disciples du Christ, il prêchait devant les grands de la terre et le menu peuple.

« Partez, s'écriait-il, partez, nobles chevaliers; n'entendez-vous pas un cri de détresse qui retentit au fond de l'Orient? Les infidèles oppriment vos frères; le tombeau du Christ est profané; Jérusalem, la cité sainte, est dans l'esclavage, comme au temps des rois de Babylone.

Le peuple s'attroupait autour de Pierre l'ermite, et bientôt l'enthousiasme devint général dans toute l'étendue du royaume de France; chacun promit avec serment de marcher à la conquête des saints lieux, et les chevaliers trouvèrent dans cette expédition avantureuse une occasion d'acquérir de la gloire et des *pardons*.

Le souverain pontife, instruit du succès qu'avaient obtenu ses prédications, passa les Alpes au mois de juillet 1095, arriva au commencement du mois d'août suivant à Valence, sur le Rhône, se rendit au Puy, où il célébra la fête de l'Assomption, et parcourut la province en attendant le jour marqué pour l'ouverture du concile de Clermont. Les plus puissans seigneurs de la Langue-d'Oc s'y trouvèrent réunis. Le comte de Toulouse, que de pressantes affaires retenaient en Provence, ne put y assister. Mais avant que la croisade fut publiée, il envoya des ambassadeurs pour annoncer aux pères du concile qu'il avait pris la croix, et que tous ses vassaux étaient prêts à partir pour la Terre-Sainte.

« Raymond de Saint-Gilles, notre seigneur, dirent les ambassadeurs, est prêt à faire part de ses richesses à ceux qui n'ont pas de bien, et il ne refusera ni son secours ni son conseil à ceux qui voudront s'engager dans cette sainte expédition. »

Urbain II, avant de congédier les pères du concile de Clermont, chargea les évêques de prêcher la croisade aux peuples de leurs diocèses. On ne saurait comprendre, dit Baldric dans son *Histoire de Jérusalem*, combien grand fut le nombre de ceux qui sacrifièrent leur repos et leur vie à la délivrance des lieux saints. L'empressement fut tel, que plusieurs dames voulurent suivre leurs maris dans cette expédition. Elvire, comtesse de Toulouse, fut de ce nombre. Il y eut même plusieurs religieuses qui, par une dévotion mal entendue, quittèrent leurs cloîtres et s'exposèrent à tous les dangers d'un si long voyage.

Le souverain pontife, après le concile de Clermont, qui finit le 28 novembre 1095, résolut de parcourir les provinces voisines pour ranimer encore par sa présence l'enthousiasme des nouveaux soldats du Christ. De toutes les villes du Midi, Toulouse était alors la plus importante, et par le nombre de ses habitans, et par l'influence qu'elle exerçait sur les pays de la Langue-d'Oc. Urbain II n'eut pas plutôt visité les diocèses du Limousin, du Poitou et de la Guienne, qu'il partit de Bordeaux vers la fin d'avril, et se mit en marche vers la capitale des Raymond.

Le sixième jour du mois de mai 1096, plusieurs chevaliers et hommes d'église arrivèrent à Toulouse et se rendirent au Château Narbonnais où Raymond de Saint-Gilles tenait alors sa cour.

Seigneur, dit Raimbaud, comte d'Orange, demain

(1) *Histoire de Languedoc*, tom. II, p. 286 - 287.

notre saint père le pape Urbain II arrivera dans votre bonne ville de Toulouse.

— Béni soit celui qui vient au nom du seigneur, répondit Raymond. Il trouvera ici l'élite des seigneurs de la Langue-d'Oc qui attendent impatiamment le jour du départ pour la Terre-Sainte.

— Quels sont les noms des nobles paladins qui se sont enrolés dans la milice de Jésus-Christ? dit Isarn, évêque de Toulouse.

Raymond de Saint-Gilles se tourna vers un jeune homme revêtu d'une robe de clerc, et qui tenait entre ses mains des parchemins armoiriés.

— Raymond des Agiles, mon chapelain, lui dit-il, lisez les noms de nos bons vassaux qui ont prêté serment de suivre notre bannière.

Le chapelain déroule le large vélin et lut à haute voix :

— Ont juré de suivre en Palestine Raymond de Saint-Gilles leur souverain, nobles et puissans seigneurs,

Isarn, comte de Die; Raymond de Pelet; Guillaume, comte de Forêts; Guillaume, comte de Clermont, fils du noble Robert, comte d'Auvergne; Gérard, fils de Guillaubert, comte de Roussillon; Gaston, vicomte de Béarn, et Centulle son fils; Guillaume Amanjen d'Albret; Raymond I, vicomte de Turenne; Raymond, vicomte de Castillon....

— Assez, assez, s'écria l'évêque Isarn; je vois maintenant que la voix du souverain pontife a trouvé des échos dans nos provinces méridionales. Demain, lorsqu'il entrera dans la ville de Toulouse, je lui dirai: Très saint père, la bannière de Raymond de Saint-Gilles flottera bientôt sur les murailles de Jérusalem.

— Oui, mon père, s'écria Raymond qui ne pouvait plus maîtriser l'élan de son enthousiasme : je jure par les plaies du Christ de mourir à la peine, si je ne puis chasser les infidèles de Jérusalem.

Les chevaliers qui s'étaient rangés autour de Raymond pour entendre les paroles de Guillaume d'Orange, messager du souverain pontife, prêtèrent tous le même serment, et passèrent la nuit à *deviser* sur la glorieuse expédition qu'on allait entreprendre.

Le lendemain, Raymond de Castelnau, viguier de la ville de Toulouse, le vicomte Adémar, à la tête des principaux seigneurs du pays toulousain, l'évêque Isarn suivi des hauts dignitaires de son église, se dirigèrent vers la porte d'Arnaud-Bernard pour recevoir le souverain pontife qui venait de Bordeaux. Vers le milieu du jour, on entendit de grands cris, et on vit une multitude innombrable qui se prosternait pour recevoir la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ.

Urbain II fut harangué à la porte par l'évêque de Toulouse qui le conduisit à la cathédrale, où on chanta des hymnes d'allégresse pour remercier le ciel de ce que le saint-père avait daigné visiter le capitale de la Langue-d'Oc. Raymond de Saint-Gilles le reçut dans son palais avec de grandes démonstrations de respect et de joie; pendant toute la nuit, le souverain pontife et le comte s'entretinrent sur la croisade, et se communiquèrent les nouvelles qu'ils avaient reçues d'Orient. Urbain II, touché de l'enthousiasme de Raymond de Saint-Gilles, lui promit de consacrer, avant son départ, l'église Saint-Sernin qui n'était pas encore terminée.

Trois jours suffirent à peine pour les préparatifs de cette auguste cérémonie à laquelle Raymond de Saint-Gilles invita ses vassaux.

Le vingt-troisième jour du mois de mai 1196, le saint-père était de retour de l'abbaye de Moissac où il avait passé quelques jours. Le lendemain il fit publier par les consuls de la ville de Toulouse qu'à dix heures du matin, commencerait la cérémonie de la consécration de la basilique Saint-Sernin. Bien grande fut la multitude de chevaliers et de nobles dames, de bourgeois et de menu peuple. Les habitans des villes voisines étaient accourus pour recevoir la bénédiction du souverain pontife et vénérer les reliques de Saint-Saturnin.

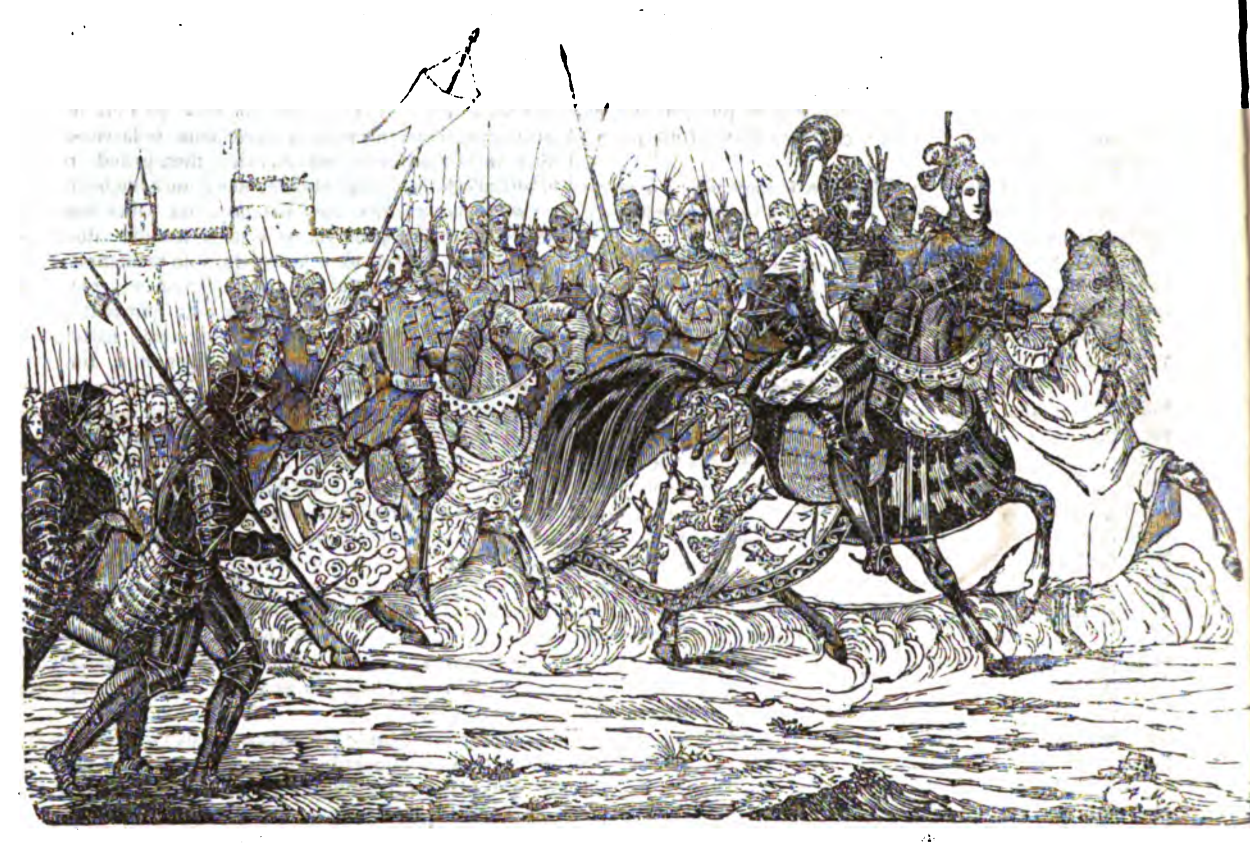
Aujourd'hui les cérémonies religieuses n'ont pas encore perdu toute leur magnificence, tout leur prestige céleste, et les grandes fêtes du culte catholique sont encore les plus belles de nos solennités. Mais au XII[e] siècle, lorsque la foi était dans la fleur de la jeunesse, la consécration d'une basilique était un événement que les habitans d'une ville consignaient dans leurs annales. La diversité de costumes, les robes moirées des cardinaux et des évêques, les chasubles des prêtres, l'armure étincelante des hauts-barons et des chevaliers, les robes fleur de lysées des grandes dames, en un mot, tous les signes distinctifs qui établissaient une barrière entre les diverses classes de la société, contribuaient puissamment à donner aux fêtes de la religion une variété que nous chercherions en vain de nos jours. Aussi la consécration de la basilique Saint-Sernin par Urbain II fut environnée de toute la pompe du catholicisme.

De grand matin le foule encombrait la rue du Taur, et le souverain pontife eut beaucoup de peine à se faire jour à travers la multitude qui se jetait à ses pieds, et baisait les pans de sa robe.

Il consacra solennellement l'église de Saint-Sernin nouvellement rebattie; il fut assisté dans cette cérémonie par les archevêques ou évêques, entre autres Bernard, archevêque de Tolède, et Gautier, évêque d'Albi. On avait élevé depuis peu de temps un autel et une chapelle en l'honneur du premier apôtre de Toulouse. Urbain II consacra lui-même cet autel, et y mit une partie de la tête du saint martyr. Raymond de Saint-Gilles, présent à cette cérémonie, déclara publiquement qu'à l'avenir l'église de Saint-Sernin serait entièrement libre, et par un acte authentique, il renonça au droit qu'il avait sur une partie de la cire qu'on y offrait, avec recommandation expresse à ses successeurs de ne jamais exiger ce tribut.

« Dans le nouveau bâtiment de l'église, disent les religieux de Saint-Maur (1), on laissa le corps de saint Sernin dans le même tombeau de marbre ou saint Exupère, évêque de Toulouse, l'avait inhumé au commencement du V[e] siècle, lorsqu'il le transfera de l'oratoire du *Taur* dans l'ancienne église dédiée sous son invocation, et qu'il avait fait achever. Ce corps demeura ainsi sous terre, dans le chevet de l'église, devant le chœur des chanoines, avec plusieurs autres corps saints jusqu'en 1258; alors on le transféra avec le tombeau où il était renfermé, dans une chapelle voûtée et isolée qu'on avait fait construire en forme de mausolée der-

(1) *Histoire générale de Languedoc.*



RAYMOND DE SAINT-GILLES ET SES BARONS.

rière le grand autel, sur un plan hexagone. On mit le tombeau au milieu de la chapelle, et on en tira, en 1284, les sacrés ossemens du saint, pour les enfermer dans une châsse d'argent qu'on plaça au-dessus (1). On montait à ce mausolée par deux degrés de chaque côté des collatéraux qui étaient autour du chœur. Les six côtés étaient fermés en dehors par une grille de fer et avaient chacun une toise de longueur. La châsse représentait en relief l'extérieur et le clocher de l'église Saint-Sernin.

II.

RAYMOND DE SAINT-GILLES SET ES BARONS.

Urbain II ne séjourna pas long-temps à Toulouse après la consécration de l'église Saint-Sernin; sa présence était nécessaire pour ranimer le courage des chevaliers languedociens, et les exciter à marcher à la conquête de la cité sainte sous la bannière de Raymond de Saint-Gilles. Le 11 juin, le souverain pontife était à Carcassonne, où il officia solennellement le lendemain dans la cathédrale, et bénit les matériaux qu'on avait rassemblés pour la construction commencée depuis long-temps.

Pendant qu'Urbain continuait ainsi sa route dans la province, Raymond de Saint-Gilles se préparait à son voyage en Orient par divers actes de piété et de religion. Peu de temps avant son départ, est-il dit dans les actes de l'ordre de Saint-Benoît, le noble comte se rendit en pélerinage à l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Auvergne, pour implorer le secours de saint Robert, son protecteur. La dévotion singulière qu'il avait envers ce saint le porta à demander la tasse dont il s'était servi pendant sa vie; après l'avoir obtenue, il la porta toujours sur lui, ainsi que plusieurs autres reliques qu'il conservait dans la chapelle.

Raymond de Saint-Gilles alla ensuite au pays; et, s'étant prosterné devant la statue de la Vierge, il déclara en présence de tout le clergé que, pour réparer les torts qu'il avait faits à l'abbaye de Saint-Gilles, il donnait à l'église du Puy plusieurs villages voisins, à condition qu'on célébrerait tous les ans la fête de saint Robert, et qu'on ferait brûler continuellement dans l'église du Puy un cierge devant l'image de la Vierge,

(1) Voir dans la *Mosaïque du Midi*, 1re année, page 3 : le tombeau de Saint-Sernin.

et qu'on y réciterait tous les jours, pour lui, une oraison durant et après sa mort.

Ainsi se préparait pour la glorieuse expédition de la croisade, le noble et puissant Raymond de Saint-Gilles; il parcourait ses vastes domaines, et, à sa voix, ses vassaux se hâtèrent de se ranger sous les drapeaux du Christ. Il séjourna quelque temps à Saint-Gilles, et confirma dans le chapitre, en présence de toute la communauté, l'abandon qu'il avait déja fait plusieurs fois de ses droits sur la ville et les terres de l'abbaye.

— Mon père, dit Raymond à son chapelain, maintenant je crois avoir assez fait pour obtenir de Dieu la rémission de tous mes péchés.

— Vous êtes soldat du Christ, répondit Raymond des Agiles; les hommes et les anges ont maintenant les yeux fixés sur la glorieuse bannière de Toulouse.

— Je jure par les plaies du Sauveur des hommes, s'écria le comte, d'arborer le premier mon drapeau sur les remparts de Jérusalem.

— La carrière est ouverte, seigneur; les chrétiens de la Palestine vous tendent les bras; ils appellent à grands cris leur libérateur; ne perdez pas un seul instant; car bientôt votre nom sera grand parmi les hommes, et votre nom brillera de tout l'éclat d'une gloire immortelle!

— Jérusalem! Jérusalem! s'écria Raymond de Saint-Gilles dans un transport d'enthousiasme, je chasserai de tes murailles sacrées le sarrasin profanateur!

— Je vous suivrai, seigneur; je serai le témoin de tous vos faits d'armes, et j'en transmettrai le souvenir à la postérité.

— Vous serez l'historien de la croisade, mon chapelain; mieux que les plus habiles clercs de la Provence et de la Langue-d'Oc, vous savez deviser sur les exploits et la courtoisie des nobles chevaliers. Vous viendrez avec nous, Raymond des Agiles, et le comte de Toulouse, votre seigneur, vous récompensera magnifiquement.

— Ne voulez-vous pas revoir encore votre bonne ville de Toulouse, seigneur?

— Je partirai demain pour faire mes adieux aux fidèles consuls et bourgeois de la capitale de la Langue-d'Oc. Je veux d'ailleurs que l'évêque Isarn bénisse ma bannière dans la basilique Saint-Sernin.

De grand matin le noble comte sortit de la ville de Saint-Gilles aux acclamations du peuple, et ne s'arrêta qu'à Montpellier.

» Il alla se mettre à la tête des croisés (1) qui s'étaient rassemblés au nombre d'environ cent mille hommes, tant de ses vassaux, goths, provençaux, acquitains, que des peuples de Gascognee et des provinces voisines. Aymar, évêque du Puy, légat du Saint-Siége, se rangea sous ses drapeaux et ne le quitta jamais, non plus que Guillaume d'Orange, lieutenant de ce prélat ou vice-légat. L'évêque d'Apt voulut aussi être du voyage. Raymond de Saint-Gilles se vit ainsi le chef de tous ceux qui avaient pris la croix dans les provinces méridionales du royaume, depuis *les Pyrénées jusqu'aux Alpes*. La principale force de cette armée et des autres milices qui partirent pour la croisade, consistait en cavalerie pesamment armée et composée seulement de nobles ou de gentilshommes, qui ne combattaient qu'à cheval, armés de casques, de cuirasses, d'épées, de boucliers et de lances : le reste consistait en infanterie qui se servait d'arcs et de flèches. »

Les chefs de cette grande armée se rendirent tous à Toulouse pour assister à la bénédiction des drapeaux, qui devait avoir lieu dans la basilique Saint-Sernin.

Au jour marqué, le peuple se pressait en foule sur les places publiques; bourgeois et manans, transportés d'un enthousiasme plus qu'humain, répétaient à grand cris:

— Jérusalem! Jérusalem! *Dieu le veut! Dieu le veut!* en Orient! en Orient!

Isarn, évêque de Toulouse, et dix autres prélats des villes voisines se rendirent processionnellement à Saint-Sernin pour faire les préparatifs de la cérémonie. La basilique étincelait de flambeaux; un nuage d'encens s'élevait sous les voûtes, et le silence du temple était interrompu de temps en temps par les chants des religieux qui psalmodiaient les hymnes du roi prophète. Des estrades recouvertes de velours avaient été préparées pour les principaux gentilshommes, et un dais formé de draperies rouges, aux armes de Toulouse, était destiné au comte Raymond et à la comtesse Elvire son épouse.

Tout-à-coup le son des trompettes retentit à la grande porte de la basilique, et les prêtres purent entendre le peuple qui s'écriait:

— Vive Raymond notre glorieux seigneur! bénédiction du ciel au chef de la croisade!

Isarn qui priait depuis long-temps devant le grand autel sur lequel étaient exposées les reliques de Saint-Sernin, se tourna vers les prélats et leurs religieux.

— Mes frères, leur dit-il, allons au devant du soldat du Christ; ouvrons les portes du sanctuaire à l'élu du seigneur.

On ouvrit la grande porte, et le comte Raymond entra suivi de son épouse. Isarn leur présenta l'eau bénite et son anneau épiscopal à baiser.

— Entrez, seigneur, dit-il au comte; ce temple est la maison de Dieu.

— Et je viens implorer sa grace pour le succès de la croisade, répondit Raymond de Saint-Gilles.

La foule se précipita sur les pas des gentilshomes qui environnaient le comte, et l'église retentit bientôt des cris d'allégresse, des saints cantiques, par lesquels le peuple et les seigneurs témoignaient leur enthousiasme.

Arrivé à la porte du sanctuaire, Raymond s'agenouilla pour recevoir la bénédiction des prélats, puis il entra pendant que les religieux psalmodiaient en chœur.

Nisi Dominus ædificaverit domum, frustrà vigilat qui custodit eam.

— Oui, noble seigneur, s'écria l'évêque Isarn, celui qui ne met pas son espoir en Dieu périra. En vain vous iriez en Orient pour délivrer nos pères de l'esclavage, si le Dieu des armées ne donnait la force à votre bras, vous verriez vos espérances s'évanouir.

— Soldat du Christ, s'écria Raymond de Saint-Gilles du haut de son trône, c'est de lui seul que j'attends le courage et la victoire. Comme Judas Macchabée, je suis

(1) *Guillaume de Malmesbury*. liv. 4, chap. 2. *Raymond des Agiles*. c. pag. 173. Marla, *Histoire du Béarn*. liv. 5, chap. 6. *Histoire de Languedoc*, tom. 2, pag. 296.

venu au temple implorer le Dieu fort, le Dieu puissant, le Dieu qui glorifie le faible et humilie le superbe.

Dieu le veut! Dieu le veut! s'écrièrent tous les assistans émus jusqu'aux larmes par les paroles de Raymond de Saint-Gilles.

— Je vais bénir les bannières des braves, dit Foulques en montant à l'autel.

Il y eut un moment de ce silence solennel et religieux qui exalte notre imagination lorqu'il nous est donné d'assister à un grand événement. Les chevaliers bardés de fer baissèrent leurs lances en signe de respect, et s'inclinèrent profondément.

— Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse et marquis de Provence, s'écria Isarn, promets-tu avec serment de mourir pour le triomphe de la foi?

— Je le jure par les plaies du Christ, répondit le comte.

— Et vous, chevaliers de Provence et de la Languedoc, voulez-vous obéir au noble comte Raymond, chef de la croisade?

— Nous jurons tous de marcher à la conquête du tombeau du Christ, répondirent les chevaliers en élevant le fer de leurs lances vers le ciel.

— Dieu des armées, Dieu de la victoire, dit Isarn, je vais bénir en ton nom les intrépides chevaliers qui sont maintenant tes soldats.

— Chevaliers, déployez vos bannières, s'écria Raymond de Saint-Gilles.

Et au même instant l'église fut pavoisée de drapeaux de diverses couleurs. Jamais *pennons* plus nombreux, ni plus étincelans, n'avaient flotté dans le temple de Salomon, lorsque les fiers héros de la tribu de Juda prenaient les armes pour exterminer les Amalécites ou les innombrables légions venues par Babylone la Superbe.

« Tous les meilleurs critiques, disent les religieux bénédictins (1), rapportent à l'expédition des croisades l'origine des armoiries; ils prétendent que les chevaliers rassemblés de toutes les provinces de l'Europe, ne pouvant se connaître entre eux, parce que les casques cachaient leurs visages, ils mirent pour se distinguer certains signes ou figures sur leurs cottes d'armes, leurs drapeaux, leurs boucliers et les caparaçons de leurs chevaux. Un auteur contemporain rapporte en effet que les drapeaux des seigneurs croisés étaient de *diverses couleurs*, de même que leurs boucliers; que les uns étaient couleur d'or, les autres verts, rouges et blancs. Il paraît donc qu'on doit rapporter à cette époque l'origine des armoiries des comtes de Toulouse, qui étaient une croix *clochée, vidée et pommelée*, et que Raymond de Saint-Gilles, l'un des premiers chefs de la croisade, prit ce symbole sacré comme une marque de la part qu'il avait à cette expédition. Outre que nous savons que le comte avait alors un sceau, on peut se fonder d'ailleurs sur le témoignage d'un célèbre critique, qui prouve que la croix que les comtes de Toulouse portaient dans leurs armes, est semblable à celle que le grand Constantin éleva dans le marché de Constantinople, et à celle qu'il avait vue au ciel lorsqu'il combattait Maxence, et qui était garnie de petites pommes aux extrémités. Raymond de Saint-Gilles qui fut le principal de tous les princes qui se croisèrent en 1195, pour aller combattre pour les intérêts de Jésus-Christ, prit donc pour ses armes le même symbole qui rendit Constantin victorieux des ennemis de la foi. »

— Chevaliers, s'écria le noble comte, en tendant les bras vers les intrépides gentilshommes rangés autour de son trône, dans les jours du danger vous reconnaîtrez ma bannière à cette croix.

— *In hoc signo vinces*, dit Isarn, en bénissant le drapeau du chef de la croisade.

Au même instant les barons, les gentilshommes, les chevaliers attachèrent à leurs bannières un signe distinctif, et les tinrent élevées au-dessus de leurs têtes pendant que l'évêque de Toulouse les bénissait au nom du Dieu des armées. La comtesse Elvire, prosternée à côté de Raymond, son époux, priait dans un saint recueillement, et prêtait à peine l'oreille aux cris de joie qui retentissaient dans la basilique; elle se leva tout-à-coup; et, se tournant vers les nobles damoiselles qui lui avaient servi de cortège, elle leur dit:

— Vierges de Toulouse, chantez en ce moment solennel, répétez les hymnes du Seigneur.

Un profond silence s'établit en peu de temps dans l'enceinte sacrée; la jeune Esclarmonde de Roaix releva le voile blanc qui couvrait son front, et chanta d'une voix aussi douce que craintive:

— Le jour du Seigneur est venu; les braves d'Occident ont tiré le glaive; les infidèles tremblent déja dans la ville sainte. Réjouis-toi, noble cité de Toulouse, car tes enfans ont ceint l'épée pour le triomphe de la croix, et vous, beaux et jeunes chevaliers, précipitez-vous dans la carrière, suivez le noble comte Raymond; l'ange de la victoire le conduira par la main, et les peuples de l'Orient répèteront son nom avec vénération pendant plusieurs siècles. L'étoile de Jacob brillera de nouveau dans le ciel de Jérusalem. Livre ton cœur à la joie, ô mère des prophètes; cité sainte, berceau sacré des mystères du christianisme, sèche tes larmes, car voici venir un peuple libérateur!

Isabelle de Gardouch, Ermengarde de Villeneuve, Mathilde de Varagnes, chantèrent tour-à-tour, et l'ardeur chevaleresque des guerriers de la croisade se changea bientôt en extase. Plus d'un gentilhomme attacha à sa bannière l'écharpe de la damoiselle de ses pensées; et, dominés par le triple enthousiasme de la religion, de la gloire et de l'amour, les croisés demandèrent à grands cris la faveur de partir les premiers.

— Dans huit jours nous sortirons de Toulouse, enseignes déployées, s'écria Raymond; que chacun de vous se tienne prêt pour le grand voyage.

Avant son départ, Raymond de Saint-Gilles laissa l'administration de tous ses états à Bertrand, son fils du premier lit, parce qu'il avait fait vœu de mourir en Palestine. Elvire de Castille le suivit dans cette expédition; la grande armée partit enfin dans les derniers jours du mois d'octobre 1096; Raymond de Saint-Gilles, à la tête des chevaliers du pays toulousain, passa les Alpes, et entra dans la Lombardie. Il traversa plusieurs provinces toujours harcelé par des nations barbares; Alexis Commène, empereur d'Orient, suscita quelques obstacles aux chrétiens qui arrivèrent enfin en Palestine, où la bannière de Saint-Gilles devint le signal du ralliement et de la victoire.

Hyppolite Vivier.

(1) *Histoire générale de Languedoc.* — Du Cange, *Dissertation 4, sur l'Histoire de saint Louis.*



XAVIER SIGALON.

Dans cette lutte éternelle de l'intelligence aux prises avec la misère s'est rencontré, parmi tant d'autres, l'artiste éminent dont nous allons raconter la vie. Lui aussi, il s'est vu comprimer dans l'élan de son imagination par ce sentiment horrible qui pèse tant à la nature, qui l'affaisse, qui la dégrade, qui l'anéantit : le sentiment de la faim. Lui aussi, que son génie emportait dans les hautes sphères de la peinture, il a été tenté souvent de restreindre sa pensée, d'abandonner les grands ouvrages, de descendre de l'art au métier, et de substituer au genre historique, si couteux et si chanceux, la peinture de commerce toujours si sûre et si lucrative. Mais c'était un de ces hommes rudes d'énergie, carrés par la base, qui ne se laissent pas ébranler facilement, et qui, de leur conscience et de leur volonté, se font un bouclier pour résister au présent et un glaive pour conquérir l'avenir. Quels que fussent les besoins de l'heure présente, il ne consentit jamais à réduire les proportions de son talent, et à travailler pour la mode, quand il se sentait de force à travailler pour la gloire. Dans sa dignité sauvage, il aimait mieux s'enterrer en bloc que de se vendre en parcelles à des marchands. On le vit, après de beaux succès, s'enfuir de Paris, où sa misère augmentait avec sa réputation, pour s'en aller obscurément faire des portraits dans son pays; et c'est au milieu de ses humbles travaux qu'un ministre, ami des arts, vint le prendre, pour le transporter dans la chapelle Sixtine, à Rome, où il mourut en face de Michel-Ange dont on ne verra plus le chef-d'œuvre désormais, sans prononcer en même temps le nom de

Xavier Sigalon, né à Uzès, 1788, mort à Rome, 1837.

C'était le fils d'un pauvre maître d'école qui, chargé de famille, et manquant d'écoliers, fut obligé d'émigrer à Nîmes, avec ses huit enfans, pour exercer sa profession dans des conditions plus avantageuses. Xavier fut envoyé à l'académie; et son père, témoin de ses progrès rapides, se fesait une grande fête de songer qu'il pourrait bientôt s'adjoindre ce cher fils, pour ajouter une branche de plus à l'enseignement de sa maison. Mais celui-ci, une fois qu'il eut remporté le premier prix dans tous les degrés de l'académie, passait son temps à errer parmi les monumens romains qui l'entouraient, et à dévorer toutes les gravures de goût antique qu'il rencontrait. De se renfermer dans l'école de son père pour faire faire des lignes à des marmots, et leur tailler des crayons, il l'essayait bien quelquefois : mais il lui fallait bientôt sortir pour s'en aller admirer la Maison Carrée, rêver dans les Arênes, et s'oublier parmi les cartons de la bibliothèque de la ville.

C'est ainsi que Xavier prit cette tournure mâle d'esprit, qu'il contracta cette sévérité de pensée dont ses compositions si graves portent toutes l'empreinte.

Cependant, il avait dix-huit ans, et il ne savait pas encore monter une palette, et tenir une brosse; l'estompe ne lui suffisait pas, et il avait mis dans ses calculs d'être dans l'avenir autre chose qu'un maître de dessin : il voulait peindre à l'huile, faire de la couleur, couvrir de grandes toiles. Mais quoi? il n'y avait pas de peintre à Nîmes pour lui enseigner les procédés matériels de l'art. Souvent il fut tenté de s'expatrier pour s'en aller, sans argent, à Paris, frapper à la porte de quelque atelier célèbre et y mériter une place à force de zèle et de travail; mais avec une âme très-forte, il avait dans les manières une insurmontable timidité qui lui fesait craindre, loin d'être acceuilli comme un élève, qu'on ne le traitât en mendiant et en vagabond. Heureusement qu'un peintre de l'école de David, le frère de Monrose de la comédie française, vint s'établir à Nîmes. Ce n'était pas un maître, mais un bon professeur, connaissant bien les règles, ayant des principes excellens, un de ces hommes précieux chez qui le savoir tient lieu de talent et qui sont admirables pour former le jugement d'un élève, ce qui n'est jamais pour gâter quelque chose à son génie, quand il en a.

Xavier s'empara de cet homme; il l'accapara, il le circonvint, pour lui faire dévoiler tous les mystères de la peinture: l'empâtement des couleurs, la gamme des tons, l'harmonie des nuances, la science de la perspective; et, au bout de deux ans, il fut capable de brosser très convenablement un tableau d'église; même il avait une idée très nette de la composition selon les maîtres : il balançait bien les lignes, il avait l'entente et le goût de l'arrangement; ce n'était pas pour rien qu'il avait tant étudié les gravures de Raphaël et du Poussin. Aussi les églises de Nîmes vinrent à lui, et il reçut des commandes assez nombreuses, pour vivre d'abord et aider sa famille, et se faire un nom qui courait déjà par la ville avec quelque célébrité. Mais l'ambition de Xavier ne pouvait se contenter de si peu; il voulait s'abreuver aux grandes sources de la peinture, et, à présent qu'il tenait le métier, et qu'il avait l'instinct de l'art, il lui fallait approfondir l'exécution des chefs-d'œuvre, d'autant qu'il touchait aux dernières années de sa jeunesse, et qu'il ne pouvait attendre d'avoir trente ans et des habitudes prises pour entrer dans des études nouvelles. Paris était donc son projet de tous les jours, son rêve de toutes les nuits. Il avait un petit pécule qu'il eut voulu fort arrondir des privations extrêmes qu'il s'imposait; mais, hélas! depuis tantôt trois ans qu'il y travaillait, vivant de rien, et distribuant son pauvre bénéfice, moitié pour sa famille, moitié pour ses chères épargnes, c'est à peine s'il atteignait le chiffre de 1,500 francs. N'importe 1,500 francs et sa volonté, voilà de quoi acheter Paris, il va partir. Il dit adieu à sa vieille mère qui pleure, et qui ne comprend pas qu'on aille si loin chercher la gloire et les chefs-d'œuvre, quand on est le premier peintre de Nîmes, et qu'on a un tableau signé de son nom dans chaque église de la ville; et sa mère croyait encore le tenir dans ses bras, qu'il était déja parti. C'était dans l'année 1817, il avait vingt-neuf ans.



XAVIER SIGALON.

Le moment n'était pas mal choisi : la peinture commençait à s'éloigner de la tradition de l'Empire que le génie homérique de Gros n'avait pu sauver de la raideur sculpturale de l'école de David; et Xavier sentit si bien le mouvement de réforme qui se préparait, qu'étant déja entré dans l'atelier de Pierre Guérin, un des classiques les plus aveugles et les plus obstinés de ce temps, il le quitta au bout de six mois. Il s'en alla tout droit au Musée qui venait de restituer à l'invasion tant de richesses qu'il tenait du droit de la guerre, mais qui n'en était pas moins encore le premier Musée du monde pour l'universalité des grands maîtres. Notre peintre n'en sortait pas; pendant deux ans, il venait là, tous les jours, passant des heures entières, comme un courtisan dans une assemblée de rois, allant du Titien à Rubens, de Rembrandt au Tintoret, car il admirait surtout les coloristes, lui qui, pourtant ne devait pas se faire admirer par la couleur.

Ces deux années d'études avaient épuisé toutes ses ressources à peu près. Il était temps qu'il songeât à prendre rang dans la peinture, et qu'il produisît un ouvrage où il put attacher son nom. Comme essai, il fit la *Courtisane;* succès enlevé, il fut désormais Sigalon.

Ce tableau dont tout le monde connaît la gravure, est plein de grâce et d'originalité. C'est une belle et blonde jeune fille, dont la bouche est perfide et le regard in-

génu. Un homme de figure débonnaire étale à ses yeux un écrin brillant dont il veut embellir cette chair vendue ; et, tandis qu'il admire les traits de la courtisane composés d'une douce hypocrisie d'amour, celle-ci fait tenir par derrière, sous la protection d'une négresse, sa *dame de compagnie*, une lettre à un beau jeune homme. Il y a dans cette scène une finesse et une convenance admirables, et l'exécution vaut la composition. Les épaules blanches et grasses de la courtisane sont d'un modelé délicieux; la tête de la négresse dans la demi-teinte est d'un ressort parfait, et toute la toile est brossée avec un empâtement et une vigueur de maître.

Le ministère acheta ce tableau qui fut placé au Luxembourg, ce Panthéon des peintres vivans, et Sigalon, enthousiasmé de cet honneur, se hâta de profiter de l'inspiration qui résulte toujours de l'enthousiasme pour employer à un second ouvrage l'argent que lui avait valu le premier. Au Salon suivant, il exposa sa *Locuste* qui, le second jour de l'exposition, fut achetée au prix de 6,000 francs par M. Jacques Laffitte, à qui les beaux-arts et la littérature doivent une belle couronne, lui que l'intelligence pauvre n'est jamais allé voir sans revenir les mains pleines. De chez M. Laffitte, la *Locuste* cette œuvre grandiose et terrible qui avait rempli tout Paris d'admiration, est passée dans le musée de Nîmes; la mère adoptive de l'auteur ne pouvant avoir les cendres de son fils, a voulu du moins revendiquer sa première gloire.

Sigalon, après sa *Locuste*, compta parmi les peintres les plus remarquables de Paris; cette réputation qu'il avait tant rêvée, le couvrait de son premier éclat, et, quoique son existence fut encore précaire, il se croyait sauvé de l'indigence; il était heureux. Il était descendu de sa mansarde, et avait pris un atelier où il pouvait travailler à l'aise, se déployer sur une vaste toile, et donner à ses travaux toute la latitude de son imagination. Cherchant un sujet à la hauteur de sa pensée, il s'arrêta sur une des scènes les plus dramatiques de l'Écriture-Sainte : *le Massacre des enfans de la race royale, par Athalie;* et il fit un tableau immense où il y avait plus de trente grandes figures qui lui avaient coûté 7,000 francs de modèles, et plus de deux années de travail; il l'exposa, hélas ! ce fut une chûte. La couleur, évidemment mauvaise, lui fut reprochée dans des critiques amères qui ne voulurent pas lui tenir compte des éminentes qualités de composition et de dessin qu'on pouvait distraire de l'effet général. Quel coup de foudre pour Sigalon ! Il remporta sa toile, il la roula dans un coin, et quand il eut bien réfléchi sur l'inconstance de la renommée, il s'aperçut qu'il avait faim. Il n'en avait pas encore fini avec la misère; et maintenant elle lui semblait d'autant plus hideuse, que, après deux succès éclatans, elle lui arrivait comme un déshonneur. Il écrivit à Nîmes qui ne désespéra pas de lui, et qui le releva de sa chûte, en lui commandant un tableau d'église, meilleur que ceux qu'il fesait si bien, quand il n'était encore que Xavier le fils du maître d'école. Le *Baptême du Christ* n'était pas terminé que le gouvernement ne voulant pas rester en arrière de la munificence d'une ville de province, lui demanda deux nouveaux ouvrages, le *Christ en croix* et la *Vision de Saint-Jérôme*, qui parurent à l'exposition de 1831. C'étaient deux belles et grandes pages que le public admira; mais, pour la critique, Sigalon resta sous le coup de son *Athalie*. Un seul journal, *l'Artiste*, protesta en ces termes contre l'injustice des feuilletons :

« Nous nous étonnons de l'espèce de dédain avec lequel les journaux ont traité M. Sigalon; à peine lui ont-ils accordé quelques mots. Ce peintre éminemment novateur partage avec M. Delacroix l'honneur d'avoir donné le mouvement à la réforme, et si son jeune rival s'est quelquefois laissé entraîner à des écarts que la fougue de son génie ne lui laisse pas réprimer, lui du moins toujours sévère et consciencieux, nourri de l'étude profonde des anciens, lui, dis-je, n'a-t-il jamais mérité ce reproche. Serait-ce donc, nous ne dirons pas sa supériorité sur son antagoniste, mais l'avantage qu'il a de moins prêter à la critique, qui lui aurait valu cette indifférence ? Ces motifs m'ont fait particulièrement jeter les yeux sur les ouvrages de M. Sigalon. Quoique les partisans du classique n'aient rien épargné, au dernier Salon, pour le décourager par une âcreté de critique que les passions de parti peuvent à peine justifier, il a trouvé en lui assez de force pour leur résister, et sans rien abandonner de sa *manière*, il a produit, cette année, deux grands ouvrages qui donnent la mesure d'un talent supérieur.

Dans son *Christ en croix*, il a pris le moment où Jésus, prêt à expirer, recommande les hommes à son père. Au pied de la croix, la Vierge est évanouie, la tête appuyée sur les genoux de la Madelaine qui la soutient du bras gauche, et élève le bras droit vers le divin Sauveur, comme pour implorer son secours. Près de ce groupe, une femme témoigne son effroi en regardant la Vierge; et, appuyé contre la croix, saint Jean debout, les bras abattus, les mains jointes, les yeux levés vers son maître, est abîmé de désespoir. Il y a dans l'ensemble de cette scène un sentiment de tristesse et tout à la fois un grandiose qui vous pénètre et vous exalte. C'est bien un Dieu qui expire, ce sont bien des femmes qui pleurent; et ce sujet tant de fois répété, est traité ici d'une manière neuve et pathétique. Nous connaissons fort peu de choses d'un style plus noble et plus vrai. M. Sigalon n'emploie pas ordinairement une couleur aussi brillante que celle que nous avons remarquée dans ce tableau; mais on y trouve ses principales qualités : la puissance du modelé et le ressort extraordinaire des figures; en se plaçant à distance, elles font relief sur la toile, et leurs draperies sont dignes des plus grands maîtres.....

Mais c'est surtout dans la *Vision de saint Jérôme* que M. Sigalon a déployé toute l'énergie de son beau talent. Le saint est endormi dans le désert, et au-dessus de sa tête planent trois anges qui lui prédisent la fin du monde. Ce sujet difficile est conçu et exécuté avec une étonnante sagacité, et le groupe d'anges a quelque chose de terrible et de surnaturel qui rappelle involontairement les beaux morceaux de Milton. Le raccourci de l'ange qui se trouve à la gauche du tableau est rendu avec une hardiesse, une vigueur de dessin vraiment admirables, et montre que l'artiste ne sait point reculer devant les plus grandes difficultés de l'art. L'ange de la droite qui lève les bras en l'air comme pour appeler les ames au jugement de Dieu, est plein d'élan

VISION DE SAINT-JÉROME.



et d'un feu divin. Le saint Jérôme est parfaitement senti; il se tord bien sous cette effrayante vision, et l'expression de la tête ne laisse rien à désirer. Je ne lui ferai qu'un seul reproche, c'est d'être, non pas trop académique, mais trop musculeux, trop anatomique; la vigueur du modelé lui donne, selon moi, un trop grand caractère d'étude; mais je crois du reste que ce défaut est un mérite aux yeux des artistes. Quelques vieux amateurs assurent que la pose du saint Jérôme est trop inspirée du même sujet, traité par le Guerchin. Mais M. Sigalon a prouvé qu'il n'avait pas besoin de mémoire pour travailler, et, cette réminiscence, si c'en est une, est bien rachetée par les solides qualités de son tableau.... »

L'exposition de 1831 valut à Sigalon d'être chevalier de la légion-d'honneur; il en parut très fier; car pour l'artiste qui a toujours vécu obscurément dans son atelier, ne cherchant pas la faveur, fuyant les salons ministériels, n'attendant son pain que de son travail, et son renom que de son talent, une distinction honorifique, si banale qu'elle soit d'ailleurs, dans le monde des intrigans, n'en est pas moins une chose désirable et glorieuse. Eh bien! le croira-t-on? vraiment nous avons honte à le dire: arrivé à ce terme, l'auteur de la *Courtisane*, de *Locuste*, du *Christ en croix* et de *saint Jérôme* était décoré, et mourait de faim. Ses tableaux dévoraient ce qu'ils produisaient, et au-delà. Il fesait bien quelques portraits; mais le bourgeois ne pouvait s'accommoder de sa manière sobre et grave; d'ailleurs il fesait trop ressemblant, ce qui n'est pas toujours un avantage; et puis, comme il ne fallait pas lui parler de poses prétentieuses et de grimaces affectées, que son crayon était probe comme son caractère, et ses lignes franches comme ses mœurs, on s'en courait chez M. Dubufe, ou chez M. Champmartin, ou chez d'autres, comme on fait encore aujourd'hui.

Il arriva qu'à cette époque où il ne savait que faire de son talent, puisqu'il manquait de quoi subvenir aux dépenses de son atelier, M. d'Argout étant ministre du commerce, des travaux publics et des beaux-arts par conséquent, il fut mandé au ministère, pour traiter d'un tableau où Louis-Philippe serait représenté donnant la croix d'honneur à deux invalides, vieux soldats de Jemmapes ou de Valmy. Le ministre du commerce et des beaux-arts, voulant sans doute faire plus d'honneur à sa première spécialité qu'à la seconde, et se montrer commerçant plus habile que Mecène éclairé, n'offrit du travail en projet que la somme de 3,000 fr. Or, il fallait que ce fut un tableau à grand fracas. Louis-Philippe y devait figurer au milieu des princes de sa famille, entouré d'un brillant état-major, au milieu des acclamations de la foule. Sigalon, préoccupé de cette idée qu'il allait avoir du travail et du pain, promit tout ce que voulut le ministre; mais, rentré chez lui, et fesant ses calculs à tête reposée, il vit clairement qu'il s'était engagé au-delà de ce qu'il pouvait; que les frais de modèles et autres, nécessaires pour une toile de la dimension exigée, dépasseraient cette somme et qu'il n'était pas en mesure de fournir des avances de sa bourse au budget des beaux-arts. Il écrivit au ministre pour lui faire part de ses embarras, à quoi le ministre répondit en lui retirant sa commande.

Sigalon ainsi dépouillé, songea encore à sa bonne ville de Nîmes qui ne lui avait jamais manqué, qui lui avait payé ses premiers travaux, qui était déja venue à son secours dans des jours mauvais; et il résolut d'y aller chercher un refuge contre la misère, et de gagner là sa vie à faire des portraits.

Il était parti de Nîmes avec quinze cents francs et sans nom; il y revint seize ans après, ayant de plus un nom, mais les quinze cents francs de moins. Les portraits lui vinrent en foule; et, dans sa conscience d'artiste, il s'estimait heureux d'avoir maintenu son talent dans toute sa dignité, plutôt que de l'avoir, comme tant d'autres, dénaturé selon les caprices de la mode et vendu au détail. Mais parfois il se prenait à regretter la grande peinture qu'il avait été forcé d'interrompre dans un âge où l'intelligence est au comble de sa vigueur, où la pensée est large, où l'inspiration est majestueuse et profonde; et, lorsque dans son imagination il avait fait le tour de toutes les toiles sublimes qu'il avait vues à Paris, et de toutes celles qu'il avait rêvées, il trouvait amer de retomber sur cette idée qu'il ne serait plus désormais qu'un peintre de portraits, en province.

Ne te décourage pas, artiste, rien n'est définitivement perdu. Tu regrettes Paris, et tu voudrais faire encore de grands tableaux: que diras-tu si on t'envoie à Rome et si on te fait partager la gloire de la plus grande peinture qui fut jamais? Eh bien! tu iras à la chapelle Sixtine, et tu seras le successeur de Michel-Ange pour conserver au monde le *Jugement dernier* qui s'efface.

En effet, M. Thiers qui était alors ministre, rappela Sigalon à Paris, et le chargea d'aller à Rome copier le chef-d'œuvre du Vatican; et l'artiste partit plein de reconnaissance et d'enthousiasme.

Ce n'était pas une tâche servile et sans honneur qu'une copie du *Jugement dernier*; c'était un chef-d'œuvre qu'il fallait rendre par un chef-d'œuvre. Qu'on se figure l'explosion immense, infinie, de l'imagination la plus tumultueuse où aient jamais grondé les torrens d'une verve surhumaine, sans lois et sans limites; c'est une fureur d'énergie, un transport effréné, une fougue épouvantable à remplir de terreur tout un monde. Michel-Ange a jeté là les colosses par milliers; il les a tordus, il a outré les proportions, il a refait la nature, il a épuisé toutes les combinaisons d'un art prodigieux; il a été grand comme Homère, sombre comme Dante, infernal comme Milton. Sacrifiant le mysticisme chrétien au grandiose charnel du paganisme, il a fait de Jésus-Christ un Jupiter-Tonnant; il a revêtu sa majesté divine d'une expression de force toute matérielle, il lui a fait serrer le poing, comme un athlète gigantesque qui lutte avec des bataillons de damnés. Et ces damnés que torturent des démons, ivres de sang, gorgés de chair qu'ils arrachent par lambeaux, de toutes leurs dents, ces damnés, quels masques hideux il a appliqués sur leurs visages qui hurlent la douleur; comme il les entrelace et les fait rouler en colonnes et en tourbillons dans les abymes! Le vieux Caron est là avec sa barque qui crève sous le poids des victimes amoncelées, et frappant à tour de bras, et de toute la pesanteur de son aviron, sur les crânes qu'il broie et qu'il pétrit dans le sang. Michel-Ange a fait comme Dante: ses ennemis qu'il vouait aux enfers, il les a stigmatisés parmi les damnés; il s'est rangé lui-même avec

les démons pour aider à leur supplice : ici est le Majordome, là un cardinal; l'un dévoré par un serpent à l'endroit où il a péché par luxure, l'autre en proie aux tourmens de l'avarice; c'est d'un effroyable sarcasme, d'une audace satanique.

Au dessus des damnés, dans le milieu de la composition, un carré redoutable d'archanges, soufflant dans des trompettes à se rompre les joues et la poitrine, sonnent aux quatre vents et font lever les morts en sursaut des profondeurs de leurs sépulcres, dans toute la terre.

La zône des élus que dominent ces deux anges superbes, portant l'un la croix, l'autre la colonne de la flagellation, est conçue avec la même brutalité de génie; leur bonheur se touche par l'extrême avec le malheur des damnés; leurs poses sont violentées avec une force sauvage qui confond; saint Barthélemy, le martyr écorché présentant sa peau à Jésus-Christ, a l'air d'Hercule tenant la peau du lion de Némée; saint Laurent agite son gril comme une machine de guerre; saint Pierre est haut de douze pieds, son visage porte une vieillesse de quinze siècles, il ressemble à Saturne; et, parmi ces légions de bienheureux en tumulte, cette grande femme vue de face, que Michel-Ange avait fait toute nue, et qui tremble à la droite du Christ, cette femme dont les formes sont si exubérantes, et, il faut le dire, si impudiques, c'est la Vierge!!

Nous n'essaierons pas de décrire l'effet de cette caverne du premier plan qu'un démon obombre de ses ailes, et où rugissent des monstres inconnus; et comment rendre ces formes volantes, ces raccourcis tant énergiques, cette musculature si formidable, ces corps de femmes d'une beauté surabondante et d'une grace si vigoureuse; cette Ève, par exemple, vue de dos, et dont les larges flancs semblent bien en effet avoir contenu en germe l'humanité toute entière; et cette divine Charité cachant sous les plis de sa robe sa fille qui a peur; et puis... mais quoi! le vertige gagne à vouloir parler de cette œuvre inconcevable. Ah! vieux Buonarotti, ce n'était pas la peine d'avoir traversé quinze siècles de catholicisme pour que l'art chrétien vînt aboutir à cette sublime horreur que ton génie seul pouvait atteindre et faire respecter. Certes, si c'est là le jugement dernier dont saint Jérôme fut témoin dans sa vision, il est aisé de concevoir que Sigalon ait représenté le grand anachorète, la face contre terre, les bras tendus, la poitrine haletante.

Nous avons vu la chapelle Sixtine et la fresque de Michel-Ange, et nous avons jugé de l'anxiété où dut se trouver Sigalon, quand il se vit en présence de son modèle qui, jusqu'à lui, avait été inexpugnable. Partout de rudes et scabreuses difficultés, presque des impossibilités. Depuis la pose du Christ, qui n'est ni assis, ni debout, et jusqu'à ce cadavre qui apparaît squalide et comme moisi par l'humidité du tombeau, il n'y avait rien qui ne fût pour décourager la main de l'artiste. Et puis ce fond livide, cette teinte verte, si vague, si insaisissable, par quelle magie les reproduire? Ajoutez encore que la *mala aria* a passé là-dessus, que bien des tons s'en effacent, tous les jours, et que nombre de lignes ont disparu.

Sigalon se mit à l'œuvre avec une résolution morne et silencieuse, et les concierges du Vatican nous ont dit que pendant les deux années, à peu près, qu'il employa à faire sa copie, il ne prononçait pas dix paroles par journée. Cependant, un matin on lui annonça la visite de M. Ingres, qui venait de succéder à M. Horace Vernet, comme directeur de l'académie de France à Rome. Sigalon d'abord contrarié, puisqu'il ne connaissait M. Ingres que par sa peinture qu'il n'aimait pas, craignant en outre que l'imitateur de Raphaël n'eut quelques motifs personnels pour déprécier un copiste de Michel-Ange, aurait bien voulu ne pas le recevoir; mais le titre officiel du visiteur dut le décider à lui montrer son œuvre qui était déja avancée. On dit que M. Ingres fut pris à cette vue d'un grand étonnement, et qu'après avoir examiné tour à tour la fresque et la toile, il fondit en larmes, et qu'il se jeta dans les bras de Sigalon, en lui disant que le souffle de Michel-Ange reposait sur lui, et en lui demandant son amitié comme il lui offrait la sienne.

Quand la copie fut terminée, Sigalon l'envoya à Paris, et il arriva bientôt après pour en surveiller lui-même l'exhibition à l'école des beaux-arts où nous l'avons vue. Elle produisit une sensation immense; le public qui ne connaissait de Michel-Ange que sa réputation colossale, n'avait pas idée de la peinture titanique et cyclopéenne de l'artiste florentin. Sigalon en partagea la gloire; de toutes parts, il fut applaudi pour cette magnifique importation que l'Europe nous enviera long-temps; et pour que la misère n'eut plus de prise sur lui, et qu'il pût désormais marcher libre dans toute l'indépendance de son talent, il fut inscrit au budget des beaux-arts pour une pension viagère de mille écus; il n'en demandait pas davantage. Alors il fut heureux, il vit s'ouvrir devant lui une ère nouvelle, et il repartit pour Rome, voulant encore faire du Michel-Ange, et compléter ses études par la copie des pendentifs de la Sixtine; après cela, il verrait.

Hélas! deux jours après qu'il eut repris ses travaux, sa main tout-à-coup se glaça; il tomba roide, l'œil toujours fixé sur son modèle, et le lendemain, 18 août 1837, il était mort du choléra.

On parle encore à Rome de Sigalon, de la gravité de son caractère, de la simplicité de ses mœurs et de la bonté de son ame. Son front large et pensif, son regard droit, sa bouche opiniâtre, l'apparence négligée de toute sa personne, signalaient dès l'abord une de ces organisations vigoureuses qui ne s'immolent qu'à leur génie, et dont les exigences frivoles du monde n'obtiennent rien. Sigalon fut un artiste sérieux et désintéressé comme il en reste peu dans ce siècle de spéculations avides et d'esprit mercantile. Au milieu des plus rudes épreuves, ayant toujours à ses côtés le spectre de la faim, son intelligence n'en fut pas flétrie; son talent resta ferme comme sa volonté. Il porta sa pauvreté avec honneur; il n'eut que l'ambition du travail, que la recherche de la gloire; et, quand il eut rencontré l'un et l'autre, il mourut.

Eug. Baichère.



UN TOURNOI A TARASCON-SUR-RHONE. 1449.

CHRONIQUE PROVENÇALE.

On a parlé tant de fois et si diversement du beau ciel de la Provence, de ses troubadours, de la beauté de ses femmes, de la douceur de son climat, que je me crois dispensé de donner ici une description de lieux. Cette partie de la France méridionnale fut confiée, en 993, par l'empereur Rodolphe, à des comtes d'abord électifs, qui s'emparèrent ensuite de la souveraineté et firent deux parts de la Provence : le comté d'Arles et le comté de Forcalquier. Bircuger IV, plus heureux que ses prédécesseurs, réunit les deux comtés sous son pouvoir dans le XIIIe siècle. Ce prince devenu puissant, tint sa cour à Aix, où les belles-lettres et les arts fleurirent sous son patronnage, dit un vieux chroniqueur. Son règne fut pour la Provence l'âge d'or de la galanterie, des preux chevaliers, des chansons et des troubadours. Ses successeurs marchèrent sur ses traces, et les Provençaux vécurent toujours heureux sous la domination de leurs comtes.

Mais voici venir le XVe siècle; René d'Anjou monte sur le trône; autour de lui se groupent toutes les célébrités contemporaines; il les accueille avec bienveillance, et sa postérité reconnaissante garde encore le souvenir du *bon roi René*.

Ce prince, disent les vieilles ballades des troubadours, aimait pardessus tout les fêtes et les divertissemens; spirituel et bienfesant, il s'occupait à la fois de ce qui pouvait amuser son peuple et le rendre heureux. Alors commencèrent les cours d'amour, où de nobles dames jugeaint en dernier ressort les preux chevaliers et les galans ménestrels; la poésie méridionnale prit un nouvel essor, et le règne du roi Réné fut pour la Provence ce qu'avait été pour Athènes et pour Rome les siècles de Périclès et d'Auguste.

René se plaisait principalement à célébrer des fêtes guerrières : roi peut-être trop pacifique, il voulait pourtant entretenir dans les cours de ses Provençaux le feu sacré du patriotisme. Il convoqua plusieurs tournois dont les historiens de Provence nous ont laissé le récit; mais le plus célèbre est sans contredit celui qu'il donna dans la ville de Tarascon-sur-Rhône, au mois de juin 1449.

Vous n'avez pas à craindre, mes très-chers lecteurs, que je me livre ici à de longues descriptions de *champclos*, de *maurions*, de *brassards*, de *cuissards*, ni de *pertuisanes*. Je ne vous parlerai pas des nobles *palefrois, bardés de fer*, de belles dames, *de chapelets d'honneur*, d'écharpes mystérieuses couleur d'azur ou blanches comme la neige; telle n'est pas mon intention : une dissertation archéologique n'entre pas dans mes goûts, et elle vous deplairait, j'en suis sûr; si pourtant il se trouve parmi vous quelque personne qui aime les *grands coups d'épée* dont parle madame de Sévigné, je lui recommande de lire les ouvrages du père Papon qui a donné une longue relation du tournoi célébré à Tarascon-sur-Rhône en 1449, présent le roi René et toute sa cour. Cela dit, je vais vous raconter une petite histoire, telle que je l'ai lue dans une chronique écrite en langue provençale.

I.

LE BOUQUET DE FLEURS D'ORANGER.

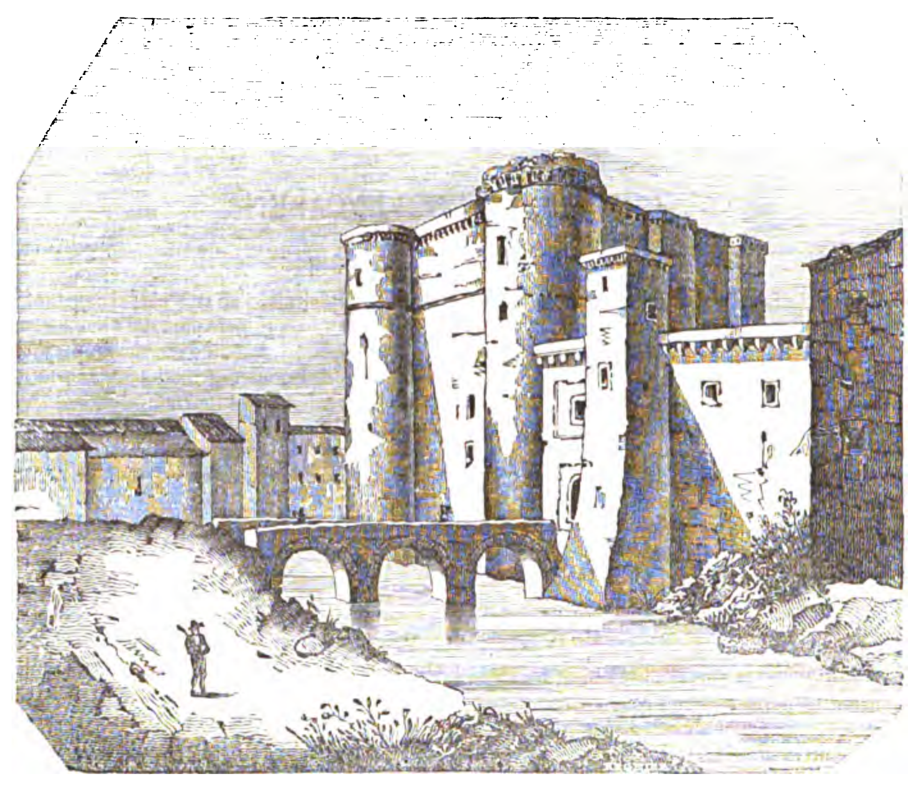
Pas n'est besoin de vous dire que les plus nobles chevaliers de Provence et de Langue-d'Oc, se trouvaient réunis à Tarascon au jour marqué. On connaissait la magnificence et la courtoisie du *bon roi René*. Les plus belles demoiselles de Marseille, d'Aix, d'Arles et d'Avignon avaient été invitées à la fête; elles devaient donner le prix aux vinqueurs. Quel chevalier du XVe siècle n'aurait pas exposé mille fois sa vie pour recevoir le chapelet d'honneur de la main d'une dame de haut parage.

Les paladins étaient presque tous dans la fleur de l'âge; beaux, excités par le double enthousiasme de la gloire et de l'amour, ils attendaient impatiemment le grand jour du combat. La veille du tournois, plusieurs chevaliers et leurs pages devisaient tranquillement dans une hôtellerie. Une lampe d'argent brûlait au milieu d'une table ronde; mais sa clarté était si faible, si vacilante, que les convives pouvaient à peine trouver leurs coupes. L'entretien durait depuis plus d'une heure, lorsqu'un troubadour entra dans la salle suivi de ses joueurs de mandore. Il chanta un *lai*, composé par un ménestrel de Marseille, en l'honneur du *bon roi René*, le protecteur de la poésie méridionale, le *chef* et le *guide* de toute galanterie et courtoisie.

Les chevaliers interrompirent plusieurs fois les chants du troubadour par leurs applaudissemens; chacun dénoua les cordons de son escarcelle, et de nombreuses pièces d'or furent déposées dans les toques des jongleurs.

— Ménestrel, lui dit Rostaing de Posquiéry, je donnerai cent sous d'or portant l'image vénérée de notre bon roi René, si tu me dis quelle est la plus belle des demoiselles qui doivent assister au tournoi.

— J'arrive de Marseille aujourd'hui seulement, répondit le ménestrel; mais je puis vous dire que de toutes



CHATEAU DE TARASCON-SUR-RHONE.

les damoiselles de Provence la plus belle est Ganceline de Forcalquier.

— Damoiselle de haute et puissante lignée, dit un des chevaliers, en vidant sa coupe qu'il venait de remplir de vin de Frontignan.

— Belle par-dessus toutes les belles, ajouta Rostaing de Posquières; elle a présidé dernièrement une cour d'amour dans la ville d'Aix, et les ménestrels n'ont eu qu'à se louer de sa courtoisie.

— On m'a parlé d'un troubadour du pays toulousain qui a reçu de la belle Ganceline une riche mandore, ajouta Raymond, seigneur d'Usez.

— Vous a été racontée, beaux sires, une célèbre aventure de ce troubadour avec la damoiselle de Forcalquier? dit Raymond de Baux. Vous a-t-on parlé d'un rendez-vous mystérieux dans lequel l'heureux ménestrel a obtenu, dit-on, un doux merci?

— Non, non, répondirent à la fois les chevaliers, qui se rapprochèrent de la table pour mieux entendre le récit de Raymond de Baux.

— Ecoutez-donc, dit le narrateur. Le treizième jour du mois d'avril dernier, la damoiselle de Forcalquier fut appelée à Aix pour présider la cour d'amour. Un troubadour toulousain l'emporta sur tous ses rivaux; la belle Ganceline le couronna d'une guirlande de myrthe et de roses, et le soir....

— Assez, Raymond de Baux, s'écria d'une voix menaçante Bernard de Lodève, ou je vous couperai la langue comme à un blasphémateur.

Les paladins, loin d'être effrayés par les menaces de Bernard de Lodève, se prirent à rire aux éclats, à tel point que le jeune paladin ne pouvant plus maîtriser sa colère, tira son épée, et voulut frapper Raymond de Baux.

— Voulez-vous pourfendre un chevalier sans armes, s'écria Raymond d'Agout? Dans huit heures le tournoi commencera, et vous pourrez combattre corps à corps; vous Bernard de Lodève, pour défendre l'honneur de la damoiselle de Forcalquier; vous, Raymond de Baux, pour attester la vérité de votre récit.

— A demain, dit Bernard de Lodève, en remettant son épée dans le fourreau.

— A demain, répondit Raymond de Baux.

Le sire de Lodève appela son page, et sortit sans saluer ses frères d'armes. Pendant qu'ils expliquaient diversement les motifs d'une disparition si subite, le jeune paladin se dirigeait à grands pas vers le Rhône. La nuit était belle; le ciel bleu de la Provence n'avait pas un seul nuage dans toute son étendue, et les étoiles scintillaient au firmament. Bernard s'arrêta sur le bord du fleuve, dont les eaux, grossies par les pluies du mois de mai, mugissaient dans le silence de la nuit.

— Hugolin, dit-il à son page, quelle heure vient de sonner au clocher voisin?

— L'horloge a frappé douze coups, répondit le page.

— Minuit, dit Bernard à voix basse.... encore une heure à attendre!

Et il continua sa promenade sur le bord du Rhône. De temps en temps des soupirs sortaient de sa poitrine; il s'arrêtait parfois, et les yeux fixés vers le ciel, il murmurait des paroles que le page ne pouvait comprendre; il entendait seulement ces mots bien articulés...

— Encore quelques instans, et je pourrai la voir!!

Hugolin qui ne connaissait pas la cause de l'impatience de son maître, lui dit d'une voix tremblante :

— Seigneur, le vent de la nuit est si doux, tout est si tranquille autour de nous!... Voulez-vous que je chante la ballade que Jean Farnel, troubadour de Narbonne, a composée à votre prière, en l'honneur de Ganceline de Forcalquier?

— Oui, mon cher Hugolin, répondit Bernard de Lodève avec empressement; parle-moi d'elle, toujours d'elle....

Le petit page posa sa toque de velours sur ses genoux, sépara en deux tresses ses cheveux noirs, regarda son maître avec un doux sourire, puis leva ses yeux vers le ciel et chanta la ballade.

« Le ciel de la Provence est pur comme le regard d'une jeune et belle damoiselle; les roses que nous voyons éclore dans nos jardins sont plus parfumées que partout ailleurs. Les oiseaux qui suspendent leurs nids aux branches de nos orangers, murmurent sans cesse des chants d'amour. L'eau de nos fontaines est plus transparente que le cristal le plus pur. O Provence! ô notre patrie, tu seras toujours la mère de la gloire, des beaux-arts, un paradis enchanté, séjour éternel du plaisir.

« Nos châteaux sont habités par de gentes damoiselles au long corsage; les chevaliers de France et d'Aquitaine admirent la beauté de nos jouvencelles, et pour obtenir de leur bouche un sourire, un doux merci, les paladins feraient un pélerinage en Palestine.

« Réjouissez-vous, filles de la Provence, car le souffle de Dieu a allumé dans vos regards un feu céleste, et une tresse de vos cheveux noirs vaut mieux que les riches parures des fières châtelaines du pays d'outre-Loire.

« Quelle est donc la plus belle des jouvencelles de Provence? C'est toi Ganceline de Forcalquier; toi que les cours d'amour ont choisie pour leur reine; toi que les ménestrels ont appelée le guide et le soutien de toute noble et vertueuse courtoisie.

« Quel est l'heureux paladin qui a obtenu de toi un serment d'amour? c'est Bernard de Lodève, le plus intrépide de nos paladins. »

Le chant du jeune page fut interrompu par la voix de son maître.

— Hugolin, lui dit-il, ta voix est douce comme celle de ma bien-aimée; merci, mon noble page, merci; quand tu seras assez fort pour porter une épée de bataille et chausser l'éperon d'or, je t'armerai chevalier.

— Oui, mon bon seigneur, dit Hugolin, et, comme vous, je me rendrai digne d'être aimé par les nobles et vertueuses damoiselles.

— Il est temps de partir, dit Bernard....

— Où voulez-vous porter vos pas, seigneur?...

— Vers la demeure du sire de Forcalquier.

— Suivez-moi, seigneur.

Le page et le jeune chevalier cheminèrent quelque temps sur les bords du Rhône; après plusieurs détours, Hugolin s'arrêta devant une maison flanquée de deux grosses tours, souleva le lourd marteau qui retomba sur un portail de fer, et dit à son maître :

C'est ici la demeure du sire de Forcalquier.

— Merci, mon cher Hugolin : attends ici, et veille à ce que personne n'entre après moi.

— Je le jure, seigneur, et à moins que quelque magicien n'ouvre le portail par enchantement, chevalier ni bourgeois ne pénétrera dans la demeure du sire de Forcalquier.

Bernard de Lodève serra étroitement les deux mains de son page, en signe de reconnaissance, et ferma le portail derrière lui. Seul, dans une cour immense, il cherchait de l'œil une lumière qui put lui indiquer l'endroit où il trouverait damoiselle Ganceline. Tout-à-coup, il sentit une main qui serrait son bras droit; et il entendit en même-temps une voix qui lui dit:

— Seigneur, vous êtes Bernard de Lodève?..

— Oui, répondit le paladin.

— Vous voulez voir Ganceline de Forcalquier?

— Oui, répondit encore le jeune chevalier qui ne savait s'il devait se fier à son étrange interlocuteur.

— Suivez-moi donc.

— Qui est-tu?

— Vous le saurez plus tard.

— De part le Dieu vivant tu me diras ton nom, ou tu vas mourir!

— Ganceline vous attend, vous dis-je; vous n'avez pas un seul moment à perdre.

— N'es-tu pas un traître chargé par le sire de Forcalquier d'épier nos démarches?

— Je connais la sincérité de vos intentions, beau sire chevalier; c'est pour cela que j'ai consenti à vous introduire auprès de demoiselle Ganceline.

— Puisque tu connais la damoiselle de Forcalquier, tu peux me dire quel est le signal du rendez-vous?

— Oui, seigneur chevalier... Reconnaissez-vous ce bouquet?

— C'est-bien; quoique tu sois, bon ou mauvais génie, conduis-moi.

— Ne craignez rien, beau sire.

Et l'inconnu entraîne Bernard de Lodève vers une petite tourelle qui formait l'angle de la façade de la maison. Il ouvrit une porte, et, avant de franchir la première marche de l'escalier, il alluma une lampe qu'il tenait de la main gauche. Bernard de Lodève reconnut alors à sa longue robe un religieux de saint Dominique.

— C'est vous, mon père, qui me conduisez auprès de Ganceline de Forcalquier!

— Moi, répondit le religieux d'une voix grave et solennelle. Je vous ai déja dit que je connais la sincérité de vos intentions, et votre amour pour la noble damoiselle Ganceline sera bientôt béni par le ministre du Seigneur.

— Dieu vous entende, mon père! dit Bernard de Lodève, en serrant étroitement une des mains du religieux.

Quand ils eurent franchi quarante marches de l'escalier de la tour, le Dominicain s'arrêta, prononça quelques paroles à demi-voix, et une porte s'ouvrit à l'instant. Bernard se sentit saisi d'un trouble involontaire en posant le pied sur le seuil : il porta ses regards autour de lui pour s'assurer si le moine ne l'avait pas trompé. Mais il ne vit d'abord qu'une jeune fille qui disparut subitement, et il commençait à se repentir de son imprudente crédulité.

— Mon père, dit-il au Dominicain, damoiselle Ganceline n'est pas ici... M'auriez-vous trompé ! !

— Homme de peu de foi, répondit le religieux en jetant sur le chevalier un regard qui dénotait à la fois l'ironie et la bienveillance.

— Ce serait infâme ! reprit Bernard.

— Un seul instant, beau sire, et vous verrez la damoiselle de Forcalquier.

Le moine en prononçant ces paroles dirigea sa main droite vers une porte qui s'ouvrit au même instant.

— Entrez mon père, dit la jeune fille dont la disparition avait allarmé Bernard de Lodève... Et vous aussi, beau sire chevalier.

Le religieux fit un signe à Bernard qui le suivit avec moins de crainte.

La petite chambre où ils entrèrent était éclairée par deux petites lampes d'argent; quelques fauteuils, un lit, une *mandore*, des feuilles de vélin éparses sur une table ronde, un crucifix, une statue de la Vierge et quelques images de saints suspendues à la muraille, en formaient tout l'ameublement. Ganceline, assise près d'une fenêtre taillée en ogive, lisait attentivement dans un livre de prières; elle se leva tout-à-coup en entendant la porte s'ouvrir, et dit à la jeune fille :

— Mathilde, Bernard de Lodève, est-il venu?

— Je vous attends depuis une heure, dit Ganceline en s'inclinant profondément pour saluer le religieux et le chevalier.

— A la première heure de la nuit, m'avez-vous dit... répliqua Bernard de Lodève d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Et vous êtes venu pour me voir, pour me dire que vous m'aimiez toujours ! répondit Ganceline.

— Vous connaissez aussi bien que moi le secret de mon cœur... Vous savez que nulle autre femme que vous ne sera appelée *baronne de Lodève.*

— J'ai fait appeler ce bon religieux; il priera le bon Dieu et la Vierge de conduire nos désirs à bonne fin.

— Oui, mes enfans, répondit le moine : je prierai Dieu de protéger, de réunir des amours aussi chastes que celles des anges dans le ciel.

— Bernard de Lodève, s'écria Ganceline, si demain vous sortez vainqueur du tournoi, mon père consentira à notre mariage, et tous vos frères d'armes seront témoins de notre bonheur !

— Je jure de terrasser les plus intrépides chevaliers de Provence.

— Si dans le combat vous sentiez vos forces défaillir, je serai là pour ranimer votre courage.

— A quel signe pourrai-je vous reconnaître?

— Je laisserai tomber à vos pieds ce bouquet de fleurs d'oranger; quand le combat sera fini, vous me le rapporterez, et ma main deviendra le fruit de votre victoire.

Cette entrevue se serait prolongée bien avant dans la nuit, mais un grand bruit se fit entendre dans la tour, et Ganceline allarmée conjura Bernard de Lodève de sortir de l'hôtellerie.

— A demain, s'écria le paladain; dans le tournoi cherchez des yeux le chevalier aux *armes bleues.*

Le moine le conduisit par le même chemin qu'ils avaient déja parcouru, ouvrit le portail avec une précaution suspecte pour un autre qu'un amant exalté par le délire du bonheur.

— Il est parti, se dit le moine, quand il n'entendit plus le bruit des pas du jeune chevalier... à moi maintenant.

Une demi-heure après, il entrait dans une petite hôtellerie, située sur les bords du Rhône.

— C'est toi Francisco, s'écria un chevalier à la voix rude et menaçante?

— Moi, seigneur; moi, Francisco...

— As-tu vu la damoiselle de Forcalquier?

— J'ai vu aussi Bernard de Lodève.

— Elle l'aime toujours?

— Ils seront unis demain.

— Que dis-tu misérable!

— Ils seront unis demain, si le sire de Lodève sort vainqueur du tournoi.

— Demain! demain! répéta plusieurs fois le chevalier.

— Il ne vous reste qu'un seul moyen....

— Quel est-il?

— La ruse.

— Parle; si ton conseil est bon, je te donnerai plus d'or qu'il n'en pourrait contenir dans les pans de ta robe; si tu me trahis, je plongerai mon poignard dans ton cœur.

— Votre bon, votre fidèle Francisco n'est pas un traître, répondit le moine. Ecoutez-moi. Au point du jour, nous irons chez un juif de Beaucaire acheter une armure bleue.

— Une armure bleue!...

— C'est la couleur des armes de Bernard de Lodève. Vous passerez près des galeries où seront placées les damoiselles, vous vous arrêterez; vous feindrez de chanceller sur votre palefroi; Ganceline de Forcalquier laissera tomber un bouquet de fleurs d'oranger.

— Achève donc.

— C'est le signal convenu avec Bernard de Lodève; puis quand la nuit sera venue, je vous introduirai auprès de Ganceline.

— Bien, bien, Francisco.

— A demain!

— Au point du jour.

— Chez le juif de Beaucaire.

Le seizième jour du mois de juin 1449, de grand matin, plusieurs hérauts d'armes parcoururent la ville de Tarascon, publiant à son de trompe que le tournoi commencerait à la dixième heure. Les paladins se trouvèrent réunis avec leurs pages et leurs écuyers; les dames et les damoiselles prirent place dans les galeries, et, à un signal donné, les deux hérauts du roi René, *Provence* et *Languedoc*, ouvrirent la barriere. Grand fut le tumulte, terrible fut le premier choc des divers combattans. Bernard de Lodève terrassa plusieurs paladins; mais, blessé par Raymond de Baux, il perdait courage,

et se dirigeait vers les galeries pour recevoir le bouquet de fleurs d'oranger promis par Ganceline de Forcalquier; il vit passer près lui un chevalier qui portait des *armes bleues* comme les siennes; il se mit à sa poursuite, mais il le perdit de vue dans la foule, et poussa son palefroi vers les galeries; mais ce fut en vain qu'il s'arrêta devant la damoiselle de Forcalquier; le chevalier qu'il n'avait pu atteindre pressait déjà contre son cœur le précieux bouquet de fleurs d'oranger.

Dans le premier transport de sa colère, il se précipita au milieu des combattans, et pendant toute la journée, le nom du chevalier aux *armes bleues* fut proclamé par les hérauts du combat, aux applaudissemens des dames et des damoiselles.

Quand le soir fut venu, Bernard de Lodève dépouilla sa lourde cuirasse, revêtit un jusqu'au-corps de velours bleu, et attendit impatiemment l'heure du rendez-vous fixée par la damoiselle de Forcalquier.

Pendant qu'il se promenait sur le bord du Rhône, avec son page, il se passait une scène étrange dans l'hôtellerie ou était logé le sire de Forcalquier. Le chevalier inconnu qui avait ramassé le bouquet de fleurs d'oranger, s'était introduit dans la chambre de Ganceline à l'aide de la supercherie du faux moine dont je vous ai parlé.

— C'est vous, Bernard de Lodève, dit Ganceline...

Le chevalier craignant de se trahir par une seule parole, ne répondit pas, mais il fit un signe de tête affirmatif.

— L'honneur de la journée vous appartient, beau sire chevalier, ajouta Ganceline.

— Et vous avez promis que votre main serait le prix de la victoire, dit le moine.

— Je serai fidèle à ma promesse, mon père; mais me sera-t-il donné de voir le noble visage de mon fiancé....

Le chevalier inconnu hésita pendant quelques instans; un geste du moine mit fin à son incertitude; il releva la visière de son casque; Ganceline s'approcha, la lampe à la main; pour reconnaître son bien-aimé.

— Je ne vous connais pas! S'écria-t-elle en reculant d'effroi.... vous n'êtes pas Bernard de Lodève, mon fiancé!

— Ce noble seigneur vous est inconnu, damoiselle de Forcalquier, dit le moine, mais il ne peut vivre sans vous, il vous aime.

— Quel est son nom?

— Barthélemy de Diaz, répondit le chevalier d'une voix émue.

— Barthélemy de Diaz! fit Ganceline....

— Noble et puissant gentilhomme de Séville, ajouta le moine.

— Sauvez-moi, mon père! sauvez-moi! s'écria la damoiselle en se jettant aux pieds du religieux...

— Vous vous trompez damoiselle: je ne suis pas un homme d'église, mais un chevalier espagnol; je me suis servi de ce déguisement pour vous tromper, et servir ainsi les amoureux transports de Rarthélemy de Diaz, mon ami.

— Vous êtes un infâme, s'écria Ganceline en se laissant tomber sur un fauteuil.

La fidèle Mathilde qui veillait dans la chambre voisine, accourut aussitôt qu'elle entendit les cris de sa maîtresse. Le faux moine qui avait dépouillé sa robe de dominicain, se jetta sur elle, l'étreignit si fortement qu'elle ne put pousser un seul cri; il lia ses mains derrière le dos et la bâillonna.

Barthélemy de Diaz restait immobile près de la damoiselle de Forcalquier qui venait de s'évanouir. Il n'osait porter la main sur ce frèle corps de jeune fille; un instant de plus et le remords triomphait.

— Que faites-vous donc Barthélemy de Diaz, s'écria Fernand de Séville... maintenant la comédie est jouée. Nous n'avons pas un seul instant à perdre.

Il chargea sur ses épaules Ganceline qui était encore sous le poids de l'évanouissement, et se dirigea vers le Rhône, suivi de Barthélemy de Diaz.

Les deux Espagnols venaient de sortir, lorsque Bernard de Lodève entra suivi de son page Hugolin. Il se sentit saisi d'un trouble involontaire, quand il vit les meubles renversés; il appela par trois fois, mais personne ne répondit.

— Mathilde, Ganceline, Ganceline, Mathilde....

Effrayé de ce silence dont il ne pouvait encore connaître la cause, il se crut trahi, et déja il franchissait le seuil, lorsque Mathilde qui était parvenue avec de grands efforts, à rompre ses liens, se jetta à ses pieds:

— Seigneur chevalier, s'écria-t-elle, sauvez Ganceline votre fiancée, sauvez ma maitresse.

— Où est donc la damoiselle de Forcalquier?

— De coupables ravisseurs l'ont enlevée; le moine était un traître, et Barthélemy de Diaz doit conduire en Espagne la damoiselle de Forcalquier.

— Barthélemy de Diaz! répéta plusieurs fois Bernard de Lodève! le traître! l'infâme!

— Ils ont dirigé leurs pas vers le Rhône.

— Vers le Rhône, n'est-ce pas?

— Courons après eux, s'écria Hugolin.

— Vite, vite, mon page.

— Je vous dévance, et cours chercher un batelier.

— Voici de l'or pour le payer, Hugolin; cours, je suis tes pas.

II.

DEUX BARQUES SUR LE RHÔNE.

Lorsque Bernard de Lodève s'arrêta sur les bords du Rhône, il trouva son page Hugolin qui ne pouvait déterminer un batelier à traverser le fleuve.

— Il est une heure de la nuit, mon beau sire; je ne partirai pas...

— Tu ne partiras pas!... s'écria Bernard de Lodève d'une voix si menaçante, que le batelier en fut effrayé... Vois-tu cette barque qui fend les flots du Rhône... il faut l'atteindre avant qu'elle arrive à l'autre bord, si tu ne veux mourir à l'instant.

— Je vous obéis, seigneur chevalier.

Il se jetta dans sa nacelle, se courba sur la rame, et après avoir lutté pendant quelques instans, contre le courant, il atteignit l'autre barque.

— Barthélemy de Diaz, s'écria Bernard de Lodève, quand il fut à portée de se faire entendre; arrête, arrête.

— C'est-toi, Bernard de Lodève... répondit le chevalier espagnol: j'emmène ta fiancée à Séville.

— Tu cours à la mort, Barthélemy de Diaz.

Au même instant, les deux barques s'entrechoquèrent avec tant de force, que peu s'en fallut qu'elles ne fussent submergées.

— Où est la damoiselle de Forcalquier?

— Ici, répondit Barthélemy de Diaz.

— Morte, grand Dieu!

— Non non, beau sire de Lodève; elle n'est qu'évanouie.

— Rends-moi ma fiancée, te dis-je..

— Etes-vous fou, beau sire, répliqua l'Espagnol en riant aux éclats.

— Rends-moi ma fiancée, te dis-je..

— Viens la prendre si tu l'oses.

Le sire de Lodève s'élança dans la barque de l'Espagnol, et une lutte à mort commença entre les deux rivaux. Pendant un quart d'heure, ils ne purent s'atteindre ni l'un ni l'autre, et Bernard, ne suivant d'autre impulsion que celle du désespoir, se précipita sur l'Espagnol, et le perça, d'outre en outre, avec son épée.

— Je suis blessé à mort! s'écria Barthélemy de Diaz.

— Fais ta prière et rends-moi ma fiancée.

— Tu n'auras que son cadavre, s'écria l'Espagnol en rugissant.

Il plongea son poignard dans le cœur de Ganceline, la serra un instant dans ses bras, poussa un cri de joie féroce, et jetta le cadavre dans le Rhône.

— Maintenant, je puis mourir, s'écria-t-il, et il disparut subitement dans le courant du fleuve.

. . . .

. . . .

Le lendemain des pêcheurs trouvèrent le corps de Ganceline de Forcalquier sur les bords du Rhône; tous les chevaliers du tournoi de Tarascon assistèrent à ses funérailles.

Le malheureux Bernard de Lodève fit vœu de partir pour la Terre-Sainte; il ne revint pas de son pélérinage, et on n'entendit plus parler de lui.

Le bon roi Réné, de retour dans sa ville d'Aix, se fit raconter cette piteuse histoire. Il donna ordre à un de ses troubadours de composer un poëme sur les amours du sire de Lodève et de la damoiselle de Forcalquier. Lecture en fut faite dans plusieurs cours d'amour; nobles dames et gentes damoiselles en pleurèrent fort piteusement, dit la vieille chronique, qui m'a fourni le sujet de cette triste épisode du tournoi de Tarascon....

Charles Compan.

SIÉGE DE TOULON.

1793.

Le 31 mai, en apprenant que la Montagne venait de signaler son triomphe, par la proscription de vingt-deux députés, chefs de la Gironde, soixante départemens coururent aux armes pour résister à l'usurpation que Paris essayait, disait-on, sur la souveraineté nationale, qui est le patrimoine de tous. Des bataillons furent levés, la guerre civile commencée, l'insurrection prêchée et proclamée de toutes parts. Mais la Montagne, souveraine dans la Convention, appuyée par les sociétés populaires, défendue dans sa politique et ses projets par l'armée, maîtresse en outre du trésor et de la planche aux assignats, méprisa la fureur et la folie des fédéralistes. Peu de semaines après cette levée de boucliers, la république rentra dans la paix; la petite armée du Calvados fut dispersée par la gendarmerie; quelques villes du Languedoc conservèrent encore un air de sédition; mais il ne resta de révolte sérieuse que sur trois points : Lyon, Marseille, Toulon.

Lyon expiait sa part de rebellion par un siége demeuré célèbre dans nos fastes révolutionnaires. Marseille, Montpellier, Nîmes et Toulon s'étaient réunis pour lui envoyer des secours; 10,000 gardes nationaux, venus de ces quatre points, devaient opérer leur jonction à Orange, et de là se porter sur Lyon. Cette tentative ayant été connue au quartier-général de l'armée des Alpes, le colonel Cartaux fut requis par les représentans du peuple de marcher contre les gardes nationaux rebelles. On lui donna 2,000 hommes d'infanterie de ligne, 500 allobroges à cheval et deux batteries d'artillerie pour cette expédition. Les insurgés furent battus à Orange, au Pont-Saint-Esprit et à Avignon; il chassa les Marseillais au delà de la Durance, s'empara d'Aix, le 20 août, emporta le camp des fédérés, et entra dans Marseille livrée à toutes les horreurs de la guerre civile.

Cinq sections de Marseille avaient pris parti pour la Montagne; elles avaient sommé, les armes à la main, la municipalité de reconnaître la Convention. La municipalité ayant refusé, un combat s'en était suivi, et c'est dans ce moment que les allobroges de Cartaux s'étaient saisis de la porte d'Aix. Epouvantés, les chefs des fédéralistes se sauvèrent à Toulon avec quelques débris de leur petite armée.

Le bruit de l'entrée de Cartaux à Aix jeta l'indignation parmi les sections toulonnaises; on se livra à toutes les extrémités; les représentans du peuple, Bayle et

Beauvais, furent emprisonnés au fort de la Malgue; les représentans Fréron, Barras et le général Lapoype prirent la fuite et cherchèrent un refuge à Nice, quartier-général de l'armée d'Italie. Tous les fonctionnaires publics tous les agens du pouvoir avaient trempé dans la révolte; la commune, le directoire départemental, l'ordonnateur de la marine, les employés de l'arsenal et du port, le vice-amiral Trogoff, presque tous les officiers, tout le monde enfin se sentait coupable. L'idée des grandes vengeances que la Convention tenait en réserve pour punir cette sorte de crimes, effraya tellement les autorités de Toulon qu'elles se vouèrent à la trahison comme à leur seul moyen de salut. L'escadre du traître Trogoff, le port, les arsenaux, la ville, les forts, tout fut livré à l'amiral Hood et à un amiral espagnol. Le pavillon blanc fut arboré et la ville occupée au nom des Bourbons par 5,000 hommes détachés des équipages anglais et espagnols (24 août 1793). Après l'arrivée des renforts venus d'Espagne, de Naples, de Piémont et de Gibraltar, l'armée ennemie se trouva forte de 14 à 15,000 hommes; cette garnison était échelonnée d'un côté jusqu'aux gorges d'Ollioules et de l'autre jusqu'à Hyères. Les amiraux désarmèrent la garde nationale de Toulon, licencièrent les équipages de l'escadre française, firent construire des fortifications sur la hauteur des deux caps Brun et du Caire pour garantir les deux rades des batteries de la cale de Brun, de l'Eguillette et de Balaguier.

Cartaux, instruit de l'occupation de Toulon, transporta aussitôt son quartier-général à Cujes et disposa son avant-garde au Beausset. Il n'avait avec lui que 8,000 hommes, en ayant laissé 4,000 à Marseille et sur la côte. C'était trop peu de forces pour tenter ce passage des gorges d'Ollioules; il se contenta donc de les observer. Bientôt le général Lapoype amena 6,000 hommes que Fréron et Barras avaient détachés de l'armée d'Italie commandée par Brunet. Lapoype assit son quartier à Soliès; mais il ne put établir de communication avec Cartaux séparé de lui par les montagnes du Faron. Cependant Cartaux profita du voisinage de la division Lapoype; il se rendit maître des défilés d'Ollioules, le 8 septembre, avança son quartier-général au Beausset, et prit quelques dispositions de sûreté : sa gauche bloqua le fort de Ponsets; son centre, les redoutes Rouge et Blanche, et sa droite, le fort de Malbousquet; sa réserve occupa Ollioules, et un détachement les Six-Fours; il fit réarmer les batteries de Saint-Nazaire et de Bandol. D'un autre côté, Lapoype, avec sa droite, observait le fort et la montagne de Faron, avec son centre couvrait la chaussée de la Calette, et avec sa gauche observait les hauteurs du cap Brun; il réarma le fort de Brégançon et les batteries de la rade d'Hyères. L'ennemi resta maître de toute la montagne du Faron, de la presqu'île des Sablettes et du promontoire du Caire jusqu'au village de la Seine.

Paris et la Convention furent consternés de la trahison qui venait de livrer le port, l'arsenal et la flotte de Toulon aux Anglais; le général Cartaux fut immédiatement investi du commandement général de l'armée de siége. Dans l'espace de trois mois, l'inhabile Cartaux avait passé du grade de colonel à celui de général en chef. Les travaux de l'artillerie formant la partié essentielle des opérations de siége, le comité de salut public proposa d'envoyer à l'armée un officier d'artillerie capable de diriger cette arme. On ne sait point par quelle considération cette mission ne fut pas confiée à un général, et pourquoi on se contenta, dans cette circonstance critique, de chercher parmi les officiers secondaires. Napoléon n'avait alors que vingt-quatre ans, et n'était que chef de bataillon au 4me régiment d'artillerie à pied; il fut désigné et accepté par la Convention. Il revenait alors d'une petite expédition contre la Sardaigne, et s'était honorablement acquitté d'une mission fort délicate que le général Dugua lui avait donnée à Nice.

Napoléon arriva le 12 septembre 1793 au Beausset. Il reconnut les forces de l'artillerie; elles consistaient en deux batteries de campagne sous les ordres du capitaine Sugny; en trois batteries d'artillerie à cheval dirigées par d'anciens sergens, le chef de bataillon Dammartin étant retenu à l'ambulance par ses blessures, et en huit pièces de vingt-quatre tirées de l'arsenal de Marseille. — Le lendemain de son arrivée, il accompagna Cartaux à une batterie de huit pièces que celui-ci avait fait établir sur une petite éminence à deux mille toises de la mer, dans le but de brûler l'escadre ennemie qui se trouvait à plus d'une lieue de la batterie, par conséquent hors de la portée de ses deux feux. On chauffait les boulets avec des soufflets de cuisine, et il n'y avait aucune direction dans les travaux; les grenadiers de Bourgogne servaient les pièces, et, disseminés dans les *bastides*, ils agissaient au hasard et à leur fantaisie.

Napoléon trouva cette situation fort ridicule, et condamna tout au premier coup d'œil. Il donna d'abord l'ordre de faire parquer les huit pièces de la batterie de Cartaux; puis il s'occupa sans relâche de l'organisation de l'artillerie et des ateliers; il fit rappeler de vieux officiers sortis de l'armée par suite des événemens de la révolution. L'armée de siége n'avait pas un seul officier de génie; en sorte que Napoléon fut obligé de veiller au service de ces deux spécialités; malgré ce désordre et cette double occupation, six semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il y avait à l'armée de Toulon cent pièces de gros calibre, des mortiers à grande portée, des pièces de vingt-quatre et une abondante provision de projectiles, un matériel complet, enfin capable d'attaquer sérieusement la place.

Napoléon commença ses opérations par l'établissement de deux batteries sur le rivage; il leur donna le nom de *montagne* et de *sans-culotte*; — préoccupation singulière des idées révolutionnaires chez celui qui devait fermer la révolution. — La cannonade de ces batteries força l'escadre à évacuer la petite rade; mais les généraux ennemis cherchèrent à s'emparer de ces travaux. Le 14 octobre, ils hasardèrent une sortie. Cette expédition, forte de 4,000 hommes, surprit pour ainsi dire l'armée nationale. Napoléon accourut aussitôt, et une acclamation générale des soldats le salua comme le véritable chef de l'armée. Sa présence répandit une confiance subite et extraordinaire dans tous les rangs; la sortie fut d'abord contenue, puis repoussée, et les batteries sauvées.

Le lendemain de cette affaire, le général Lapoype qui n'avait encore eu que des escarmouches avec l'ennemi campé sur le Faron, attaqua et emporta la hauteur du cap Bréga.

On en était là, lorsqu'il arriva de Paris un plan de conduite du siége; le général d'Arçon l'avait rédigé, et le comité du génie y avait apposé son approbation. Ce plan fut soumis à un conseil de guerre tenu à Ollioules. Ses dispositions demandaient qu'on s'emparât d'abord de la montagne et du fort Faron, des forts Rouge et Blanc, de celui de Sainte-Catherine; qu'on ouvrît la tranchée sur le milieu de l'enceinte de la ville, et qu'on abandonnât toute tentative contre les forts de la Malgue et de Malbousquet. Le comité de Paris supposait d'ailleurs l'armée nombreuse de 60,000 hommes, disposant d'un matériel considérable et largement pourvue de subsistances et de provisions de toute sorte. Lapoype et Cartaux paraissaient résolus à mettre en œuvre les instructions arrivées de Paris; mais Napoléon démontra vivement l'inutilité et le danger du plan proposé; il demanda qu'on bloquât Toulon par mer comme il l'était par terre, au moyen de deux batteries de trente pièces qui forceraient l'escadre anglaise d'évacuer les deux rades. Il désigna pour ces constructions l'extrémité du promontoire de l'Eguillette et l'extrémité du promontoire Balaguier. Marescot, depuis général du génie et alors capitaine, adopta les idées de Napoléon, sans toutefois partager ses espérances. Mais les Anglais de leur côté avaient déja compris l'importance qu'on pouvait donner à la pointe des deux promontoires: ils travaillaient sans relâche au fort Murgrave destiné à commander les positions de l'Éguillette et de Balaguier; tout avait été prodigué pour le rendre formidable, rien n'y manquait; c'était en effet un *Petit-Gibraltar*.

Cependant Napoléon rencontrait d'immenses difficultés pour la réalisation de son plan d'attaque, tantôt dans la résistance du conseil de guerre, tantôt dans l'ignorance de son état-major qui demandait qu'on employât l'artillerie contre les forts qui protégeaient Toulon, ou pour jeter des projectiles dans la ville et incendier quelques quartiers. Un jour Cartaux conduisit Napoléon sur une hauteur, entre le fort Malbousquet et les forts Rouge et Blanc, et lui proposa d'y établir une batterie qui les battrait à la fois. Ce plan était inexécutable; car les assiégeans ne pouvaient avoir d'avantage contre les assiégés qu'en plaçant trois ou quatre batteries contre un fort, de manière que les feux convergeassent; or, Cartaux proposait précisément tout le contraire. Napoléon objecta que cette batterie, construite entre trois forts, serait rasée en un quart-d'heure et qu'il ne resterait pas un seul canonnier. Le général en chef insista; Napoléon désobéit. Il désobéit une seconde fois, en refusant de construire une batterie inutile et dangereuse sur la terrasse d'une bastide, et une troisième, enfin, en contremandant l'évacuation que Cartaux avait ordonnée des batteries de la *Montagne* et des *Sans-Culottes*. Cartaux avait profité d'une absence de Napoléon, parti pour l'arsenal de Marseille; le commandant d'artillerie arriva au moment même où l'évacuation commençait.

Fatigué et tourmenté de tant de contrariétés, Napoléon écrivit au général en chef pour lui demander qu'il lui fît connaître ses idées générales, et qu'il lui en laissât l'exécution pour les détails de son arme. Cartaux répondit que le plan auquel il s'attachait définitivement était que l'artillerie chauffât Toulon pendant trois jours, après quoi, il le ferait attaquer par trois colonnes. A côté de cette singulière réponse, Napoléon écrivit ce qu'on devait faire pour prendre Toulon, en répétant ce qu'il avait déja dit au conseil de guerre. Il remit ce mémoire au représentant Gasparin, homme de baucoup d'esprit, dont il fesait grand cas, et qui avait seul compris la portée des idées du jeune commandant. Ce plan fut porté à Paris par un courier extraordinaire, qui rapporta l'ordre à Cartaux de quitter sur-le-champ l'armée de siége, et de se rendre à celle des Alpes. Le général Lapoype, comme le plus ancien général, prit le commandement par *intérim*, et établit son quartier-général à Ollioules.

Napoléon fit immédiatement construire neuf batteries de canons et de mortiers; la canonnade partie de ces différens points avait pour but de retarder les travaux que l'ennemi fesait pour augmenter l'importance et la force du Petit-Gibraltar. Les assiégeans, écrasés par les feux de ces batteries, tentèrent le 8 novembre, une sortie pour les détruire; repoussés de la batterie des Moulins, ils finirent par s'emparer de celle des Sablettes; mais l'adjudant-général Victor, depuis maréchal et duc de Bellune, la reprit quelques jours après.

Le rappel de Cartaux avait laissé Napoléon maître des dispositions de l'artillerie; cela dura peu. A cet officier si médiocre et si présomptueux succéda un médecin savoyard, Doppet, plus intelligent que Cartaux, il est vrai, mais aussi ignorant de l'art de la guerre. C'était un Jacobin outré. Peu de jours après son arrivée, une bombe ennemie mit le feu au magasin à poudre de la batterie de la *Montagne*; plusieurs canonniers furent tués, et Napléon, qui s'y trouvait, courut de grands dangers; le même soir, Napoléon alla chez Doppet pour lui rendre compte de l'événement; il le trouva en train de verbaliser, et cherchant à prouver que ce malheur était le fait des aristocrates. Le lendemain, un bataillon de la Côte-d'Or, de tranchée au fort Murgrave, indigné des mauvais traitemens que des Espagnols fesaient endurer à un volontaire qu'ils avaient fait prisonnier, courut aux armes et marcha au fort; le régiment de Bourgogne le suivit, toute la division du général Brulé fut entraînée; une épouvantable canonnade et une fusillade meurtrière s'engagèrent. Napoléon qui se trouvait au quartier-général, se rendit près du général en chef, mais celui-ci ignorait la raison de cet évènement; ils y coururent. L'opinion du commandant fut que, *puisque le vin était tiré, il fallait le boire*; qu'il en coûterait moins pour pousser l'attaque à fond que pour battre en retraite. Le général l'autorisa à se porter à la tête de l'attaque pour la diriger. Nos tirailleurs couvraient tout le promontoire et avaient enveloppé le fort; Napoléon formait deux compagnies de grenadiers en colonne pour pénétrer par la gorge, lorsque Doppet, ayant eu un de ses aides-de-camp tué près de lui, quoique assez loin du feu, fit battre la retraite. Les tirailleurs apercevant ce mouvement rétrograde et entendant la retraite, se découragèrent; l'attaque fut manquée. Napoléon arriva près du général en chef, le visage couvert de sang d'une légère blessure qu'il avait reçue au front et qui n'était pas encore pansée, il lui dit: « *le J...-f..... qui a fait battre la retraite nous fait manquer Toulon* »..... Huit jours après, Doppet fut envoyé à l'armée des Pyrénées, où il signala son arrivée en fesant guillotiner grand nombre de généraux.



BONAPARTE AU SIEGE DE TOULON.

Doppet avait eu l'intention de renvoyer Napoléon de l'armée de Toulon, et de le remplacer par Duteil, bon homme, mais fort incapable; mais Napoléon avait une mission expresse du gouvernement; il fut maintenu.

Dugommier fut désigné pour remplacer Doppet; l'armée accueillit ce choix avec grand plaisir, car il avait toutes les qualités d'un vieux militaire; extrêmement brave de sa personnne, il aimait les braves et en était aimé; il était bon, quoique très actif, juste; avait le coup-d'œil militaire, du sang-froid et de l'opiniâtreté dans le combat.

A la dissolution de l'armée de Lyon, celle de Toulon reçut quelques renforts qui portèrent son total à 30,000 hommes de bonnes et mauvaises troupes. O'hara, le général en chef des coalisés, attendait aussi un renfort de 14,000 hommes, et espérait alors faire lever le siége, opérer sa jonction avec l'armée piémontaise, et s'emparer de toute la Provence; cette province manquait de vivres, et n'espérait de salut que dans la prompte reddition de Toulon. Le plan de Napoléon qui agissait sur les forts, et principalement contre le Petit-Gibraltar, était l'objet d'une désapprobation générale, et excitait les plus vives plaintes; car on ne comprenait pas pourquoi on n'attaquait pas directement Toulon. Les autorités de Marseille, alarmées de la disette qui allait en croissant, proposèrent à la Convention de lever le siége, d'évacuer la Provence, et de repasser la Durance, sauf à se remettre en campagne au printemps.

Tout était prêt cependant pour une attaque décisive du fort Murgrave; mais Napoléon la retarda de quelques jours, et renforça ses moyens d'action par une nouvelle batterie armée de huit pièces de vingt-quatre et de quatre mortiers, destinée à maintenir le fort Malbousquet. La maladresse et la présomption des représentans du peuple, compromirent l'effet que l'artillerie en attendait. S'étant rendus près de cette batterie surnommée la *Convention*, ils donnèrent l'ordre aux canonniers de tirer. Le commandant d'artillerie, qui se trouvait au quartier-général, étonné d'entendre le feu, ce qui était contraire à ses projets, courut chez le général en chef pour se plaindre; mais le mal était fait, il était sans remède. Le lendemain, O'hara sortit de la place à la tête de 7,000 hommes, passa le ruisseau de l'As, culbuta tous les postes qui défendaient la batterie de la Convention, s'en empara et l'encloua. Dugommier et Napoléon arrivèrent en toute hâte, firent quelques

dispositions, repoussèrent l'ennemi, et le poursuivirent jusqu'aux portes de Toulon; cette sortie lui coûta beaucoup de monde; le général en chef O'hara eut le bras cassé et fut fait prisonnier; il remit son épée à Napoléon. Cette journée coûta deux blessures à Dugommier, et procura à Napoléon le grade de colonel. Suchet, depuis maréchal de France, alors chef de bataillon des volontaires de l'Ardèche, s'y fit aussi remarquer.

Dugommier ayant obtenu un corps d'élite de 2,500 chasseurs et grenadiers, se résolut à donner l'assaut au petit Gibraltar; le 14 décembre les bateries françaises commencèrent à faire un feu roulant de bombes et de boulets avec quinze mortiers et trente pièces de canon de gros calibre; il continua jour et nuit jusqu'au 17, jour de l'assaut, et eut les plus heureux effets. La grande quantité de bombes qui tombaient dans la redoute, avait forcé la garnison à en sortir. Le général en chef ordonna de marcher sur la redoute, à une heure du matin; mais la pluie sembla devoir contrarier ce plan, et ce ne fut que par les remontrances des représentans et les conseils de Napoléon qu'il se décida à y donner suite. Dugommier divisa ses troupes en quatre colonnes: deux furent chargées d'observer les redoutes de Balaguier et de l'Eguillette; la troisième, toute de troupes d'élite, aux ordres du brave général Laborde, marcha droit au Petit-Gibraltar; la quatrième resta en réserve. Une première tentative faite par Dugommier en personne avait échoué; désespéré, il se porta à la colonne de réserve commandée par Napoléon; il se fit précéder par un bataillon qu'il confia au capitaine d'artillerie Muiron. A trois heures du matin, Muiron escalada le fort à une embrâsure par laquelle entrèrent Dugommier et Napoléon; Laborde et Guillon entrèrent par un autre côté. Les canonniers anglais se firent tous tuer sur leurs pièces; la garnison se rallia à sa réserve, sur un mamelon à une portée de fusil du fort; elle s'y reforma et fit trois attaques pour le reprendre. Vers cinq heures du matin, elle amena des pièces de campagne; mais déja l'artillerie avait fait venir des canonniers et tourné les pièces du fort contre l'ennemi. Au milieu de l'obscurité, de la pluie, d'un vent affreux et du désordre des cadavres, et des cris des blessés et des mourans, on eut beaucoup de peine à organiser six pièces; aussitôt, elles commencèrent le feu, l'ennemi renonça à ses attaques et battit en retraite. Peu de momens après, le jour parut; l'armée victorieuse se rallia; à dix heures, on descendit sur l'ennemi qui s'embarqua avec précipitation; à midi ils étaient entièrement chassés du promontoire. Cet assaut coûta 1,000 hommes à l'armée républicaine, et 2,500 à l'armée coalisée; Napoléon eut un cheval tué sous lui et fut blessé d'un coup de lance; Laborde et Muiron le furent plus grièvement.

Après cette victoire, Napoléon pensa à attaquer le fort Malbousquet, et dit aux généraux: *Demain ou après, au plus tard, vous souperez dans Toulon.*

L'amiral anglais, à la nouvelle de la prise du Petit-Gibraltar, envoya l'ordre aux troupes des batteries de l'Eguillette et de Balaguier, de tenir contre les forces républicaines; mais ce fut en vain; et dans la crainte qu'elle ne finit par se trouver renfermée, il ordonna à son escadre de lever l'ancre, d'appareiller, de sortir des rades, et de croiser hors de la portée du canon des côtes.

Les habitans de Toulon ne s'étaient point aperçus de la prise du Petit-Gibraltar; l'alarme et la surprise furent extrêmes, quand ils apprirent que le conseil de guerre anglais avait décidé l'évacuation de la ville. Le fort Pomets sauta dans la nuit du 17 au 18. Les forts de Faron, de Malbousquet, de la redoute Rouge, de la redoute Blanche, de Sainte-Catherine furent évacués dans la même nuit. Le 18 tous ces forts furent occupés.

L'escadre anglo-espagnole était parvenue à sortir et croisait hors des rades; plusieurs bâtimens et bon nombre de chaloupes qui rejoignaient l'escadre furent coulés bas par l'artillerie républicaine. Dans la soirée du 18, une épouvantable explosion annonça la destruction du magasin-général; au même moment le feu se manifesta à quatre ou cinq endroits de l'arsenal, et une demi-heure après, la rade se couvrit de flammes; c'était l'incendie de neuf vaisseaux de haut-bord, et de quatre frégates françaises: l'horizon, à plusieurs lieues, en était embrasé; on attendait l'explosion du fort de la Malque; mais la garnison ne trouva pas le temps de charger les mines, et dans la nuit les Français y entrèrent. La terreur était dans Toulon; la plus grande partie des habitans s'était embarquée; le reste s'était barricadé dans les maisons; l'armée républicaine était rangée en bataille sur les glacis.

Le 18, à dix heures du soir, le colonel Cervoni enfonça une porte et entra avec une patrouille de 200 hommes; tout était silencieux; mais bientôt il courut un bruit que les mèches étaient allumées pour faire sauter les poudrières; les troupes destinées à la garde de la ville, entrèrent immédiatement. L'arsenal de la marine était dans une confusion horrible; l'incendie avait déja commencé et fesait de grands progrès, malgré les efforts des galériens pour l'éteindre. Napoléon y arriva avec tout ce qu'il avait de canonniers et d'ouvriers disponibles, et réussit, après plusieurs jours, à éteindre le feu et à conserver l'arsenal. L'officier anglais, Sidney-Smith, chargé de brûler les vaisseaux et l'arsenal, s'était mollement acquitté de sa tâche, car les Français purent sauver tous les magasins, et des trente-un vaisseaux qui se trouvaient à Toulon, lors de la trahison, les Anglais n'en détruisirent ou n'en emmenèrent que dix-huit. L'armée républicaine fit son entrée le 19 décembre. Elle avait passé soixante-dix heures sous les armes, dans la boue et la pluie; elle se livra, dans la ville, à des désordres que semblaient autoriser les promesses faites au soldat pendant le siége. Toutes les propriétés de Toulon furent déclarées propriétés de l'armée, et la république se substitua à *ces droits*, moyennant une année de solde en gratification.

Nous n'avons point à parler des suites du siége de Toulon ni des atrocités du tribunal révolutionnaire qui y fut installé; la prise de cette place importante fut comme le prélude des grands succès de la campagne de 1794. Dugommier passa à l'armée des Pyrénées-Orientales, et Napoléon fut chargé de réarmer les côtes de la Méditerranée, surtout Toulon, et de se rendre ensuite à l'armée d'Italie pour y prendre le commandement de l'artillerie.

La réputation de Napoléon a commencé au siége de



Toulon. Le brave Dugommier avait été tellement frappé de l'étendue de son génie militaire, et de la portée de ses idées politiques, qu'il écrivit à la Convention, en demandant pour lui une brigade : *Avancez ce jeune homme, car si on était ingrat envers lui, il s'avancerait tout seul.*

— L'histoire du consulat et de l'empire a vérifié cette prophétie.

UN CAPITAINE EN RETRAITE,

Soldat de l'armée de Toulon.

LE ROI GONDEBAUD.

I.

LA BELLE INGONDE.

Sous le règne de Clotaire 1er vivait dans un petit village voisin de Soissons, une jeune châtelaine connue sous le nom de *Belle Ingonde :* elle avait perdu son père depuis plusieurs années; sa mère n'avait pas tardé à suivre son époux au tombeau, et la noble orpheline n'avait d'autre défenseur qu'un vieil oncle, archidiacre de la cathédrale de Soissons. Le roi Clotaire allait souvent chasser sous les murailles du château; mais il n'avait pas encore pensé à franchir le seuil du manoir. On lui avait parlé plusieurs fois de la *Belle Ingonde;* plusieurs fois, il l'avait vue en songe; rêves d'amour tourmentent souvent les têtes couronnées.

Fatigué de la chasse qui durait depuis le matin, dit la chronique, le jeune roi s'assit un jour non loin de l'habitation de la jeune châtelaine; le soleil était sur le point de disparaître derrière l'horizon; le vallon s'effaçait déja sous les ténèbres mystérieuses du crépuscule, et les plus hautes tours du château paraissaient *seules* illuminées par les derniers rayons du jour.

— Nous sommes loin de Soissons, dit le roi Clotaire aux seigneurs de sa suite; voulez-vous que nous allions demander l'hospitalité au seigneur de ce manoir?

— Ce château est habité par une jeune fille, répondit un des seigneurs, et son oncle, l'archidiacre, en défendrait l'entrée au roi Clotaire lui-même.

— Et quel est le nom de la mystérieuse châtelaine?

— La belle Ingonde, s'écrièrent tous les seigneurs.

— Cette noble dameiselle dont on vante la beauté dans mon palais de Soissons!.... Dieu aidant, messeigneurs, nous pénètrerons dans cet asile; nous y passerons la nuit.

— Je cours annoncer le roi Clotaire, dit Randival, le plus jeune de tous les seigneurs.

— Je vous le défends sous peine de mort, s'écria Clotaire. Je veux que la belle châtelaine ignore qui je suis. Je vais vous conduire; soyez prudens et discrets. . . . .

La nuit était close lorsque les seigneurs du palais de Soissons s'arrêtèrent devant la grande porte du château. Sur un geste de Clotaire, deux hommes d'armes sonnèrent de la trompette par trois fois : on ne répondit pas du château; le signal fut répété; Clotaire dans un mouvement d'impatience se dressa sur ses étriers et cria d'une voix forte :

— Noble châtelain, qui que tu sois, viens ouvrir le grand portail de ton vieux manoir, et donne l'hospitalité à de nobles seigneurs qui se sont égarés au retour de la chasse.

On répondit du château :

— Nobles seigneurs, on vient; mais si vous êtes des larrons, Dieu vous punira d'avoir trompé la confiance d'Ingonde la châtelaine.

Quelques instans après, le portail de fer roula sur ses gonds; un vieillard revêtu d'une robe sacerdotale sortit seul, et dit aux seigneurs qui se pressaient autour de lui :

— Vous êtes bien nombreux, beaux seigneurs; le château d'Ingonde n'est pas assez vaste pour loger si grande compagnie.

— N'ayez pas souci de nous, mon père, répondit le roi; nous sommes d'honnêtes gentilshommes; nous appartenons à la cour de Soissons.

— Quelle preuve pouvez-vous me donner de la vérité de vos paroles, et de la sincérité de vos intentions?

— Voyez, mon père, dit Clotaire en montrant au vieillard son anneau royal... Je suis le favori de Clotaire 1er, roi de Soissons.

— Ce manoir vous est ouvert, seigneurs, répondit l'archidiacre en s'inclinant respectueusement; bienheureuse sera ma nièce Ingonde, puisqu'il lui est donné de recevoir dans sa demeure la fleur de la noblesse du royaume de Soissons.

Les serviteurs de la belle Ingonde reçurent ordre de préparer un magnifique festin. L'archidiacre de la cathédrale de Soissons, persuadé que le seigneur qui lui avait montré l'anneau royal était en grande faveur auprès de Clotaire, ne négligea rien pour faire bon accueil à ses nobles convives. La belle Ingonde fut proclamée, d'une voix unanime, reine de la fête, et les courtisans, par égard pour leur maître, lui réservèrent une place à côté de lui. La châtelaine avait à peine vingt ans. Belle comme un ange, timide comme une vierge, elle n'était jamais sortie du manoir paternel. En vain les *leudes* les plus puissans l'avaient demandée en mariage; son oncle, l'archidiacre, qui savait que les seigneurs du royaume de Soissons était toujours en guerre, fesait si bien par ses conseils que tous les prétendans étaient congédiés. Quand il vit ses

convives rangés autour de la table, il bénit les mets, et puis chacun fut libre de se livrer à la joie du festin.

Le roi Clotaire, placé près de la belle Ingonde, ne donnait aucune attention aux joyeux propos de ses courtisans. A-demi incliné vers la jeune châtelaine, il s'entretenait avec elle à voix basse, et chaque parole d'Ingonde enivrait son ame d'un plaisir ineffable.

— Damoiselle, lui disait-il de manière à n'être pas entendu par l'archidiacre, les seigneurs du voisinage viennent souvent visiter ce manoir?

— Jamais, répondait la belle Ingonde; mon oncle, l'archidiacre, tient toujours les portes fermées, et il faut que vous soyez bien puissant à la cour de Soissons, puisque vous avez obtenu la faveur de passer la nuit dans ce château.

— Je suis puissant, très puissant, répondit le roi en souriant.... Si j'étais Clotaire....

— Le roi de Soissons! dit Ingonde, en élevant la voix...

Tout-à-coup elle baissa les yeux, et son front se colora d'une céleste rougeur.

— Si j'étais le roi de Soissons, dit Clotaire, je donnerais tous les trésors de mon royaume pour obtenir votre main.

Et en prononçant ces dernières paroles, il se pencha si près d'Ingonde qu'il effleura presque ses joues. L'archidiacre qui n'avait pas détourné un seul instant ses yeux sans cesse fixés sur sa nièce, ne savait à quoi attribuer cet entretien secret. Soupçonneux comme tous les vieillards, il dit à Ingonde:

— Ma fille, l'heure du festin est passée, et il ne vous convient pas de rester ici un instant de plus: allez! que les anges du Seigneur veillent sur vous pendant votre sommeil.

Ingonde s'empressa d'obéir, et le roi Clotaire la suivit des yeux jusqu'au moment où elle disparut comme une vision fantastique derrière la porte de la salle du festin. Les seigneurs ne tardèrent pas à s'endormir autour du large foyer; l'archidiacre, voyant ses convives plongés dans un sommeil profond, sortit à petits pas pour ne point les éveiller, et s'enferma dans une chambre voisine pour réciter ses prières de la nuit. Le roi Clotaire ne pouvait fermer l'œil; il se tournait à chaque instant vers la porte par où la belle Ingonde avait disparu.

— Elle reviendra, se disait-il à voix basse; il me semblait que son sourire n'était pas le sourire d'un dernier adieu.

Le roi ne se trompait pas dans ses pressentiments; à l'heure de minuit, au moment où le sommeil des nombreux convives était le plus profond, la porte s'ouvrit enfin, et une jeune fille couverte de la tête aux pieds d'un voile noir fit un signe à Clotaire.

— C'est elle! dit le roi qui s'efforçait en vain de comprimer les transports de sa joie.

D'un bond il sélança vers la jeune fille, et lui étreignant la main avec force, il lui dit:

— Ange du ciel, sois bénie, puisque tu as deviné les secrets de mon cœur!

— Vous vous trompez, seigneur, répondit la jeune fille en reculant de quelques pas; je ne suis pas Ingonde.

— Tu n'es pas Ingonde! dit Clotaire, et un douloureux soupir sortit de sa poitrine.

— Tu n'es pas Ingonde! Tu n'es pas Ingonde!

— Suivez-moi, seigneur; ma maîtresse vous attend.

La porte se referma derrière la jeune fille.

— Dis-moi ton nom, s'écria Clotaire; je ne l'oublierai jamais; c'est toi qui me conduis au bonheur.

— Que vous importe, beau seigneur, de connaître le nom de la pauvre Bathilde?

— Bathilde! répéta plusieurs fois le jeune roi de Soissons.

Et il suivit la jeune fille dans les détours d'un large escalier. Après une ascension de plusieurs marches, Bathilde frappa deux coups à une petite porte; une voix aussi douce que celle d'un ange lui cria qu'elle pouvait entrer.

— Vous allez voir la damoiselle Ingonde, dit Bathilde en se tournant vers Clotaire. Je vous laisse, que Dieu veille sur vous!

Le jeune roi franchit le seuil d'un pas tremblant. Il aperçut la belle Ingonde assise sous le manteau d'une large cheminée: elle lisait attentivement dans un livre de prières orné de riches enluminures; à ses cheveux noirs, à son regard fier, à son teint pâle, il n'était pas difficile de reconnaître qu'un sang méridional coulait dans ses veines.

— C'est vous dit-elle, en jetant sur Clotaire un de ces regards de vierge qui allument dans le cœur de l'homme le feu céleste d'un pur amour..... J'ai voulu vous voir, vous parler, Dieu me pardonnera si je fais mal.

Clotaire était déja prosterné aux pieds de la belle Ingonde; il arrosait ses deux petites mains des douces larmes de l'amour, et il n'osait proférer une seule parole.

— Vous tremblez, seigneur, lui dit la belle Ingonde en souriant, oh! n'ayez pas peur! Asseyez-vous près de moi; j'ai tant de choses à vous dire!

L'entretien de la damoiselle et du roi se prolongea bien avant dans la nuit. Lorsque la voix matinale du coq annonça les premiers rayons du jour, Ingonde s'éloigna, se prosterna au pied d'un crucifix, pria pendant quelques instans.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle.... je ne sais quel trouble inconnu vient agiter mon ame.... un voile ténébreux couvre mon front! Eloignez-vous, seigneur, éloignez-vous: le jour revient, vos compagnons vous attendent.

— Je pars, belle Ingonde, s'écria le jeune roi; mais les fêtes de la cour de Soissons ne pourront me faire oublier cette heureuse nuit! Damoiselle, me sera-t-il permis de vous revoir encore?

— Vous savez mieux que moi, que désormais, je ne pourrai vivre sans vous, répondit la belle Ingonde.

Les seigneurs étaient déja réveillés; inquiets sur le sort de leur maître, ils allaient commencer leurs perquisitions dans le château, lorsque l'arrivée du roi calma leurs alarmes.

II.

LE BATARD DU ROI.

Clotaire en rentrant dans la capitale de son royaume



ne put oublier la belle Ingonde. Deux jours après, ne pouvant plus résister à un charme tout-puissant qui l'entraînait vers le vieux manoir, il sortit clandestinement de son palais, suivi du plus fidèle de ses pages.

— Où allons-nous, seigneur? lui dit le jouvencel qui ne pouvait deviner le motif de cette excursion nocturne.....

— Voir un ange, répondit le roi.

En prononçant ces paroles, il saisit le bras du jeune page, et le serra fortement.

— Ecoute l'ordre suprême de ton maître, lui dit-il, en donnant à sa voix l'accent du commandement et de la menace : tes yeux ne doivent point voir, ta langue ne doit point parler. Je t'ai choisi pour mon confident; malheur à toi, si tu dévoilais la conduite de ton maître !

A ces mots, il s'élança sur l'un des deux coursiers que le page conduisait par la bride, et partit au galop. Une heure lui suffit pour franchir l'espace qui le séparait de la demeure de sa bien-aimée. La nuit était obscure, et le page et le roi, quand ils arrivèrent devant les fossés du château, n'entendirent pas le plus léger bruit.

— Tout dort dans ce manoir, dit le page; continuons notre route.

Clotaire lui fit signe de s'arrêter, et lui ordonna de sonner de la trompette. Le fidèle Astrobald s'empressa d'obéir. On ne répondit pas du château; mais quelques instans après, le grand portail s'ouvrit, et le roi entra suivi de son page. La belle Ingonde attendait le seigneur inconnu, dans la même chambre où elle s'était entretenue avec lui pour la première fois. Grande fut sa joie, lorsque Bathilde lui annonça l'arrivée de Bertrand-de-Soissons, car c'était sous ce nom, que Clotaire s'était fait connaître à la jeune châtelaine.

Pendant un an, le roi de Soissons, toujours fidèle à la belle Ingonde, renouvela ses visites nocturnes toutes les fois qu'il pouvait échapper à la surveillance de ses courtisans. Astrobald connaissait seul le secret des amours de son maître, et la fidèle Bathilde s'était habituée à voir sans méfiance le jeune Bertrand-de-Soissons. Clotaire pour triompher de la vertu de la belle Ingonde, lui répétait sans cesse qu'il était puissant à la cour, qu'il l'épouserait aussitôt qu'il en aurait obtenu la permission du roi. La belle châtelaine croyait à ses promesses; et quelle est la jeune fille qui doute d'un serment mille fois répété par celui qu'elle aime?....

Un an s'était écoulé; les visites du beau Bertrand-de-Soissons devenaient plus rares; Ingonde en était alarmée; elle venait d'acquérir la déplorable certitude qu'elle était déshonnorée aux yeux du monde, et criminell aux yeux de Dieu, si son amant ne l'épousait pas. Clotaire revint après une longue absence, et la jeune châtelaine sentait l'espoir renaître dans son cœur.

— Bertrand, dit-elle au seigneur inconnu, jusqu'à ce jour je n'ai pas cherché à connaître ton nom; je t'aime, tu m'as promis que je serais ton épouse.... le moment est venu d'accomplir ton serment.

— Oui, belle Ingonde, répondit Clotaire.

— Je suis mère, ajouta la jeune châtelaine; je veux connaître ton véritable nom, pour le donner à l'enfant que je porte dans mon sein.

— Cela ne se peut, répondit Clotaire....

— Je serai donc déshonnorée! moi, fille d'un noble et puissant gentilhomme!.....

Il se passa entre la belle Ingonde et le roi de Soissons, une scène déchirante. Clotaire n'osait lever les yeux; il tremblait de tous ses membres; le désespoir provoqua chez sa malheureuse victime les douleurs de l'enfantement; Bathilde effrayée, courut éveiller les serviteurs du manoir, et l'archidiacre de la cathédrale de Soissons arriva assez tôt pour verser l'eau du baptême sur la tête de l'enfant qui venait de naître.

— Où est ton lâche séducteur? s'écria-t-il, en jetant sur Ingonde un regard de colère et de pitié...

— Ici, répondit Clotaire...

— Ah, grand Dieu! c'est le roi de Soissons! s'écria l'archidiacre.

— Le roi de Soissons! répéta la malheureuse Ingonde.

Et elle retomba évanouie sur sa couche.

— Contemplez votre victime, dit l'archidiacre en entraînant le roi vers le lit de sa nièce...

— Jurez par les plaies du Christ, que vous ne parlerez jamais de ce que vous venez de voir, s'écria Clotaire.... Le roi de Soissons, votre seigneur, le veut ainsi!....

— Je le jure, répondit l'archidiacre d'une voix tremblante... Quel nom doit porter cet enfant?

— Gondebaud.

— Bâtard du roi, murmura l'archidiacre...

III.

LES JOURS D'EXIL.

L'enfant grandit dans le silence du manoir, et sa mère lui donna le surnom de *Ballomer*. Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, elle résolut de le conduire à la cour du roi de Soissons dans l'espoir de le faire reconnaître par Clotaire. Mais ce prince, qui depuis longtemps avait oublié et la belle Ingonde et Gondebaud, ne voulut pas donner audience à la châtelaine; instruit que cette mère infortunée avait divulgué le secret de ses amours, il la menaça des plus cruels supplices, si elle ne sortait de son royaume. Ingonde ne se laissa pas abattre par l'adversité.

— Viens, mon enfant, dit-elle au jeune Ballomer; ton père refuse de te reconnaître; maudite soit toute sa race, puisqu'il m'a lâchement trompée.

Elle sortit de Soissons, accompagnée seulement de quelques fidèles serviteurs, et se dirigea vers Paris. Le roi Childebert n'avait pas d'enfans; la malheureuse Ingonde se persuada qu'il ferait un bon accueil à son neveu; cette fois elle ne fut pas trompée dans ses espérances; Childebert, après avoir acquis la certitude que Gondebaud était réellement fils du roi de Soissons, lui donna asile dans son palais, et ordonna à ses courtisans de le traiter comme un prince de la famille royale. Clotaire, informé des projets de son frère Childebert, craignant que le jeune Gondebaud ne réussit à se faire des partisans, réclama son fils, et le roi de Paris, sans se laisser attendrir par les larmes de la malheureuse Ingonde, livra le jeune prince.

— Le roi de Soissons, mon frère, réclame Gondebaud; il le destine sans doute aux plus hauts honneurs;



allez, belle Ingonde; ayez confiance en la tendresse d'un père !

— Clotaire n'aime pas son fils, s'écria la malheureuse Ingonde.... C'est le livrer à un bourreau !

Elle ne se trompait pas dans ses tristes pressentimens; le roi de Soissons fit enfermer Gondebaud dans une étroite prison aussitôt qu'il fut arrivé. On lui coupa les cheveux, symbole de l'origine royale, et le jeune prince reçut ordre de sortir de France, sans autre guide, sans autre soutien que sa mère; il partit pour la terre de l'exil, et tous ses rêves de bonheur s'évanouirent en un jour.

On ignore ce que devint alors le prince infortuné, disent nos vieux chroniqueurs; s'il faut en croire quelques écrivains, presque contemporains, il fut réduit à peindre les murs des églises et des oratoires pour subsister et donner du pain à sa pauvre mère. Après quelques années d'exil, la fortune lui sourit encore. Charibert en montant sur le trône, le fit venir à sa cour, le traita en frère, et ne cessa de lui donner des marques de la plus sincère affection. Gondebaud croyait avoir échappé pour toujours aux vicissitudes du malheur, lorsque Sigebert, roi d'Austrasie, qui voulait assurer à ses enfans la succession de Charibert, demanda le bâtard de Clotaire. Charibert n'osa pas refuser, et le roi d'Austrasie fit couper, pour la seconde fois, les cheveux à l'infortuné Gondebaud, qui fut envoyé prisonnier à Cologne. Ingonde, sa mère, qui veillait constamment sur lui comme son bon ange, parvint à lui procurer des moyens d'évasion; ils se réfugièrent près de Marsès, qui commandait alors en Italie au nom de l'empereur Justinien. Gondebaud se maria à Naples, et vécut quelques années heureux avec son épouse, qui lui donna deux enfans; devenu veuf, ne pouvant plus habiter les lieux où il avait vu mourir ce qu'il avait de plus cher au monde après sa mère, il se retira à Constantinople vers l'an 563. L'empereur d'Orient l'accueillit avec tous les honneurs dus à son rang. Le souvenir de ses malheurs s'effaça peu à peu de son ame; pendant quinze ans, il vécut tranquille dans le palais impérial de Bysance, oubliant son origine royale, et ses rêves de grandeur.

Cependant quelques seigneurs de Bourgogne, mécontens du roi Gontran, avaient résolu d'offrir la couronne à un autre prince du sang royal. Le duc Boson que l'histoire représente comme un homme très artificieux, détermina les rebelles à choisir Gondebaud. Il partit pour Constantinople, et, par ses conseils, il parvint à arracher le jeune prince de sa retraite.

— Venez, seigneur, lui dit-il : les plus puissans vassaux du roi Gontran vous attendent pour lever l'étendard de la révolte : c'est en leur nom que je vous offre la couronne.

Gondebaud ne put résister aux promesses artificieuses de Boson : il laissa sa mère Ingonde à Constantinople et fit voile vers la France. La traversée fut des plus heureuses; arrivé à Marseille, Gondebaud fut accueilli avec enthousiasme par les habitans; la révolte était déja organisée dans les provinces méridionales : le fils de Clotaire comptait de nombreux partisans, et le patrice Mummole, le plus puissant d'entre eux, lui ouvrit les portes de la ville d'Avignon.

IV.

GONDEBAUD PROCLAMÉ ROI A BRIVES-LA-GAILLARDE.

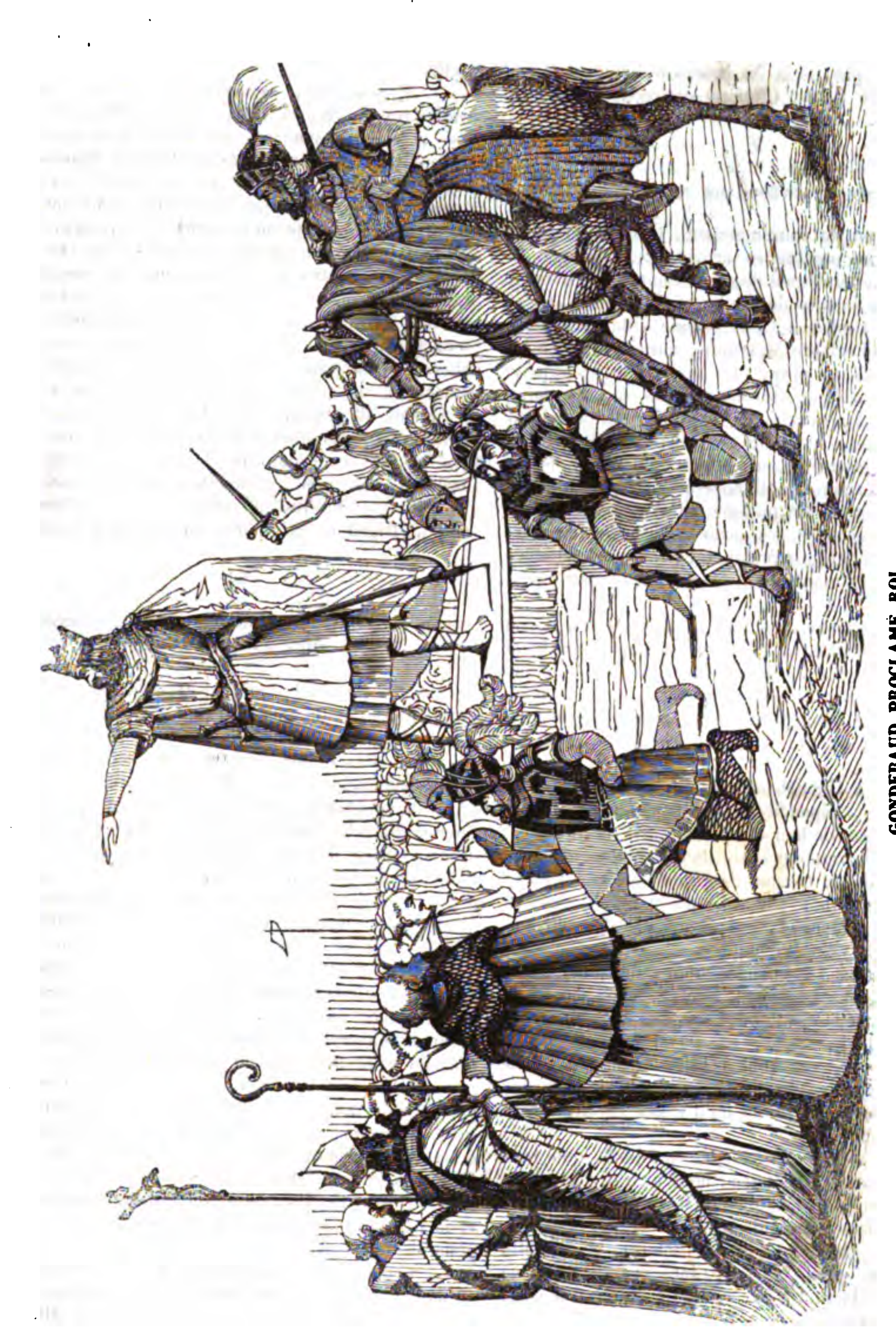
L'ambition et la jalousie ne tardèrent pas à mettre le désordre parmi les princes rebelles : Gondebaud fut trahi par le perfide Boson qui lui enleva une partie de ses trésors. Réduit à chercher un refuge dans une île de la Méditerranée, le malheureux prince commençait à désespérer de sa destinée, lorsque la mort du roi Chilpéric changea tout-à-coup la face des affaires. Didier, duc de Toulouse, et Mummol, général du roi de Bourgogne, exerçaient alors une puissance presque souveraine dans les provinces méridionales. Ces deux hommes de guerre qui avaient long-temps combattu l'un contre l'autre, se réconcilièrent subitement, et firent un traité d'alliance offensive et défensive contre le roi Gontran.

— Plaçons sur le trône un prince assez faible pour laisser le pouvoir entre nos mains, dit Mummol.

— Gondebaud, bâtard du roi Clotaire, est à Avignon, répondit Didier, duc de Toulouse; méconnu par son père, tour-à-tour admis et rejeté par ses autres parens, ce prince sera trop heureux de porter le titre de roi; la reconnaissance et la crainte lui feront un devoir de nous récompenser magnifiquement.

Le jeune roi n'eut pas plutôt appris qu'une révolution venait de s'opérer en sa faveur, qu'il se mit à la tête des seigneurs rebelles pour reconquérir les droits de sa naissance. La Provence, le Dauphiné, tous les pays, depuis le Poitou et l'Auvergne jusqu'aux Pyrénées, se déclarèrent en sa faveur. Didier et Mummol prirent le commandement des troupes, et, infidèles à Gontran, leur légitime souverain, ils s'efforcèrent de consolider dans le midi de la France la puissance de Gondebaud l'usurpateur. Ils parcoururent les diverses provinces, montrant au peuple un fantôme de roi qu'ils avaient revêtu des insignes de la souveraineté. Après avoir soumis les principaux seigneurs du Querci, du Périgord et du Limousin, ils s'arrêtèrent à Brives-la-Gaillarde dans le dessein de mettre le comble à l'étrange comédie qu'ils jouaient avec tant de succès. Gondebaud était reconnu roi par les troupes; mais les cérémonies du couronnement n'avaient pas sanctionné sa royauté factice. Le duc de Toulouse fit annoncer à tous ses soldats que Gondebaud serait élevé sur le bouclier à la manière des Francs, et salué roi par l'armée. Le lendemain les bandes bourguignones, provençales, et d'Aquitaine se trouvèrent réunies dans une petite plaine près de Brives-la-Gaillarde. Les cérémonies du couronnement furent célébrées comme au temps où les premiers Mérovingiens recevaient de leurs sicambres le serment de fidélité. Les principaux officiers élevèrent Gondebaud sur le bouclier aux grandes acclamations des soldats; Mummole et Didier, auteurs de cette révolution qui devait mettre en émoi les populations méridionales, furent les premiers à se prosterner devant leur nouveau roi. Plusieurs évêques, des abbés, des moines, des clercs assistèrent à ce couronnement, et Gondebaud, le bâtard de Clotaire, fut intronisé sous les auspices de la religion.

— Seigneurs de Bourgogne et d'Aquitaine, s'écria Didier, vous venez d'élever sur le bouclier votre roi



GONDEBAUD PROCLAMÉ ROI.

Gondebaud. Maintenant jurons tous de mourir pour lui conserver la couronne.

— Nous le jurons! répondirent les seigneurs en brandissant leur épée.

— Demain nous partirons pour Toulouse, ajouta Didier; les peuples de la Narbonnaise détestent le roi Gontran, et le fils de Clotaire sera reçu comme un envoyé du ciel.

V.

MAGNULFE, ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Le lendemain du couronnement, Gondebaud partit à la tête d'une nombreuse armée pour usurper le royaume d'Aquitaine qu'il disait lui appartenir. Il reçut le serment de fidélité de Didier et de Mummole, et marcha vers Toulouse. Cette grande ville avait alors pour évêque le célèbre Magnulfe, qui s'était attiré les applaudissemens des plus grands prélats du royaume de France, au concile de Mâcon, tenu en 584. Dévoué à la dynastie des Mérovingiens, Magnulfe n'eut pas plutôt appris le couronnement de Gondebaud, qu'il exhorta les nobles et les bourgeois à résister au prince usurpateur. Il avait ranimé l'enthousiasme, lorsque les députés prétendus du roi d'Aquitaine entrèrent dans la ville.

Avant de répondre aux propositions des ambassadeurs de Gondebaud, le prélat convoqua une assemblée générale des habitans de Toulouse pour délibérer; quand il les vit réunis, il s'écria :

— « Nous savons bien que Gontran et son neveu » Childebert ont droit à la couronne; mais Gondebaud » nous est inconnu. Préparez-vous donc; et si le duc » Didier veut nous forcer à le recevoir, qu'il périsse, » et que le prince usurpateur serve, à l'avenir, d'exem» ple à tous ceux qui voudront envahir le trône des » Français.

— » Mort à Gondebaud! Gloire et longue vie au » roi Gontran, répondirent les Toulousains énivrés » par les paroles de leur évêque. »

Ils firent de grands préparatifs de défense, et résistèrent d'abord aux troupes de Mummole et de Didier. Mais le nombre finit par triompher; les assiégés se soumirent à Gondebaud, qui s'empressa d'établir son autorité dans la ville de Toulouse.

— Annoncez à l'évêque Magnulfe, dit le bâtard de Clotaire à un de ses officiers, que jai choisi son palais épiscopal pour séjour, et que je souperai chez lui ce soir avec Mummole.

Magnulfe se vit contraint d'obéir; néanmoins, dans un entretien qu'il eut avec le prince pendant le repas, il le blâma beaucoup de ce qu'il s'était révolté contre le roi Gontran.

— « Vous affirmez, seigneur, lui dit-il, que vous » êtes le fils du roi Clotaire : nous n'en savons rien; » permettez-moi de vous dire qu'il vous est impossible » de réussir dans votre entreprise. »

— « Oui, je suis le fils du roi Clotaire, et, en cette » qualité, une partie de la France m'appartient; je » me rendrai bientôt à Paris, et j'y établirai le siége » de mon royaume. »

— » Pour réussir dans vos projets, dit Magnulfe, » il faudrait qu'il ne restât aucun membre de la fa» mille royale, et vous ne pourrez monter sur le trône, » qu'en posant le pied sur le cadavre du dernier Méro» vingien. »

— » N'as-tu pas tort de parler à un grand roi d'une « manière aussi extravagante? s'écria Mummole.....

Et il leva la main pour frapper le courageux Magnulfe.

— » Oserez-vous, messeigneurs, frapper un des » ministres de Jésus-Christ, répondit Magnulfe!

— » Tant d'impudence et d'audace ne resteront pas » impunies, répliquèrent à-la-fois Didier et Mummole. »

En même-temps, ils se jetèrent sur le prélat et l'accablèrent de coups. Le lendemain, il fut jeté dans une prison lié comme un criminel, et, quelques jours après, il fut envoyé en exil. Gondebaud eut beaucoup de peine à soumettre à sa domination les peuples des provinces méridionales. Pendant qu'il y travaillait sans relâche, Gontran qui avait senti la nécessité de s'opposer à ses succès, se réconcilia avec son neveu Childebert, et marcha à la rencontre de l'usurpateur. Gondebaud ne se laissa pas effrayer par des menaces de guerre, et s'avança jusqu'à Poitiers pour arrêter les Bourguignons; mais il ne put tenir tête à une armée trois fois plus nombreuse que la sienne. Il se replia sur Bordeaux, déterminé à y chercher un asile; mais, craignant d'y être enfermé, il se dirigea vers les Pyrénées, suivi de Didier et des milices du pays toulousain.

VI.

SIÉGE ET RUINE DE SAINT-BERTRAND DE COMMINGES. — MORT DU ROI GONDEBAUD.

Lyon des Convènes, qui plus tard fut appelé Saint-Bertrand de Comminges, du nom de son second fondateur, était alors une place bien fortifiée. Gondebaud qui s'abandonnait aux perfides conseils de Mummole, se persuada que cette petite ville serait pour lui un asile inexpugnable. En effet, Gontran qui n'avait cessé de harceler les rebelles depuis son départ de Bordeaux, pressa d'abord inutilement le siége de Saint-Bertrand de Comminges. Gondebaud qui ne manquait pas de courage, et qui, dans plusieurs circonstances, avait donné quelques preuves de génie militaire, aurait pu résister long-temps; mais il comptait sur la fidélité d'un traître qui n'attendait que le moment favorable pour se livrer au roi Gontran. Mummole, persuadé que la place ne pourrait tenir long-temps contre les attaques réitérées des Bourguignons, sortit pendant la nuit de Saint-Bertrand de Comminges, et entra en négociation avec Gontran. La seule condition imposée par le roi de Bourgogne, fut que Gondebaud lui serait livré. Mummole promit; mais il n'était pas facile de déterminer le jeune prince à sortir de Saint-Bertrand. Quelques amis fidèles lui avaient fait concevoir des soupçons sur le dévoûment du patrice Mummole. Il résista d'abord aux prières et aux sollicitations du rusé général.

— Vous voulez abandonner à la vengeance du vainqueur les intrépides soldats qui vous ont proclamé roi, s'écria Mummole!.. Ne vous faites pas illusion, seigneur; dans deux jours, le roi Gontran sera maître de cette ville, et les Bourguignons passeront toute la garnison au fil de l'épée.



— Obtiendrai-je grace du roi de Bourgogne? répondit Gondebaud.

— Gontran m'a donné sa parole royale qu'un seul cheveu ne tombera pas de votre tête, si vous sortez de la place, et si vous allez dans son camp implorer votre pardon.

— Je sortirai ce soir après le coucher du soleil, dit Gondebaud; je verrai donc le roi de Bourgogne, et je pourrai traiter avec lui des conditions de la paix!

Mummole attendit impatiemment le moment où il pourrait consommer son infâme trahison. Aussitôt que le soleil eut disparu derrière l'horizon, il conduisit l'infortuné Gondebaud à une des portes de la ville, où il se vit à l'instant environné de plusieurs officiers bourguignons.

— C'est bien le bâtard Gondebaud? dit un des chefs.

— Le fils naturel de Clotaire, proclamé roi à Brives-la-Gaillarde, répondit Mummole.

— Rentre dans la ville, perfide Mummole, qui as vendu ton maître et seigneur à Gontran, roi de Bourgogne.

— Trahi! s'écria Gondebaud...

— Oui, vendu comme le Christ par un autre Judas, s'écria Boson en étreignant fortement les deux mains de Gondebaud. Vendu, car tu es au pouvoir de Boson, ton ennemi irréconciliable; de Boson, qui va délivrer Gontran de l'usurpateur qui osait insulter à sa puissance!

— C'est fait de moi! dit Gondebaud.

Il fit le signe de la croix, se mit à genoux et pria pendant quelques instans pour se préparer à la mort.

— Assez, assez! s'écria Ollon, comte de Bourges.

Et il saisit le malheureux prince par les cheveux, le jeta par terre, et s'efforça de le percer de sa lance.

— Grace et pitié, s'écriait Gondebaud qui se roulait sous les pieds de son bourreau.

Sa cotte de maille l'avait garanti des coups d'Ollon; il se débattait avec tant de force, qu'il parvint à se relever. Il voulait fuir; mais Boson qui assistait à cette sanglante exécution l'atteignit d'une pierre à la tête et le renversa presque mort. Les soldats bourguignons l'eurent bientôt percé de mille coups. Ils lui arrachèrent la barbe, les cheveux, et mutilèrent son cadavre qui fut traîné dans tout le camp!

Ceci se passait dans le mois de mai 585.

Le lendemain, les soldats du roi de Bourgogne entrèrent dans la ville dont les portes leur furent ouvertes par le lâche Mummole; elle fut livrée au pillage, et les Bourguignons massacrèrent tous les habitans. Alors sans doute furent renversés les monumens que la magnificence des proconsuls romains avaient élevés dans *Lyon des Convènes*. La vieille cité romaine resta longtemps déserte; on la désignait même comme un lieu frappé de la malédiction du ciel; enfin, vers le milieu du XIIe siècle, elle fut rebâtie par Saint-Bertrand, son évêque, et *Lugdunum Convenarum* ne fut plus connue depuis que sous le nom de Saint-Bertrand de Comminges.

J.-M. Cayla.

SIMON BRISE-TÊTE,

SÉNECHAL DE CARCASSONNE.

A un quart de lieue des remparts de la vieille cité, près d'une maison qui tombait en ruines, trois hommes et une femme s'entretenaient auprès d'un grand feu; un pan de muraille les mettait à l'abri de la bise glaciale, qui charriait dans l'air d'innombrables flocons de neige.

— Noémi, disait un vieillard dont la barbe ondoyante et blanche couvrait sa poitrine: si le Dieu qui envoya son bon ange à Tobie pour le guider dans son voyage, lorsqu'il allait chez Laban, nous préserve de tout danger, dans cinq jours, nous arriverons à Montpellier.

— Et je verrai Benjamin, le docteur de la loi, ajouta la jeune fille d'une voix émue.

— Benjamin est sage par-dessus tous les sages, dit le vieillard; il est le chef de toutes les synagogues de la Langue-d'Oc, et son père lui donna en mourant plus d'or que n'en ont laissé Alphonse, comte de Toulouse, et Jeanne, fille de Raymond VII.

— Tu ne réponds pas, s'écria le vieillard...

— Mon père, dit la jeune fille d'une voix tremblante, j'aime Benjamin, le docteur de la loi.

— Bien, bien, ma fille, ma chére Noémi; ton vieux père ne désire que ton bonheur.

— Vous connaissez le grand livre de la loi, vous le plus savant des Israélites de Grenade et de Cordoue, s'écria Ruben. Vous avez lu le déplorable récit du sacrifice de la fille de Jephthé? Vous voulez imiter un si noble exemple, puisque vous sacrifiez votre fille, non au Dieu des armées, mais à un riche rabbin.

Noémi ne savait que répondre; mais les yeux étincelans de son père lui rendirent toutes ses craintes; elle joignit ses deux petites mains.

— J'aime Benjamin, le docteur de la loi, dit-elle.

— Tu aimes le rabbin de Montpellier, parce qu'il est riche, s'écria Ruben.... je saurai te punir d'avoir trompé ma faible crédulité! dans trois jours je viendrai déposer à tes pieds un présent nuptial.

Le jeune israélite disparut à ces mots, et laissa ses compagnons de voyage plongés dans l'étonnement. Le

lendemain, le vieux Moïse demandait à tous les chevaliers, pélerins, marchands et autres voyageurs, s'ils n'avaient pas vu un juif espagnol, cheminant par les grandes voies de Provence ou de la Langue-d'Oc.

— J'ai rencontré un israélite qui se dirigeait vers la ville de Montpellier, en compagnie de trois marchands languedociens, lui dit un homme d'armes qui allait d'Aix en Provence à Toulouse en Langue-d'Oc.

— Que Dieu vous bénisse pour votre bonne nouvelle, répondit le vieux Moïse... à Montpellier! disait-il à voix basse en rentrant dans son hôtellerie... Je me méfie de l'imagination exaltée de Ruben. Dieu d'Abraham, fais qu'il ne nous arrive rien de funeste dans la ville de Carcassonne!

Le huitième jour après le départ de Ruben, Moïse, ses deux compagnons de voyage et Noémi prenaient leurs repas, lorsque le maître de l'hôtellerie leur annonça qu'un juif, nouvellement arrivé de Montpellier, demandait à leur parler. Noémi ne put s'empêcher de tressaillir; mais le vieux Moïse répondit avec calme à l'*hôtellier :*

— Allez dire à notre frère qu'il peut venir sans crainte s'assoir à la table de Moïse le rabbin.

Le mystérieux convive ne se fit pas attendre longtemps.

— La paix du ciel soit avec vous, mes frères, s'écria Ruben; je suis fidèle à ma promesse, et j'apporte à Noémi mon présent nuptial;

— Ruben, Ruben! s'écria la jeune fille.

L'israélite ôta de dessous son manteau un large voile de soie rouge qu'il déplia lentement.

— Noémi, dit-il à la jeune fille, mon présent nuptial est plus précieux que les diamans de la couronne de Philippe-le-Bel, roi de France. Le rabbin de Montpellier est mort assassiné; je veux déposer à tes pieds les restes inanimés de mon rival. Voici la langue de Benjamin qui osa prononcer des sermens d'amour; voici sa main droite qui écrivit les lettres dictées par le génie de l'enfer, qui portèrent le désespoir dans mon ame; voici ses deux yeux que j'ai arrachés sanglans de leur orbite, avant qu'ils eussent profané la beauté céleste. Je n'ai donc plus de rival; tu m'as dit cent fois que tu m'aimais; le ciel a entendu nos sermens; la fille de Moïse sera-t-elle parjure?

La malheureuse Noémi n'avait pu résister à de si pénibles émotions; elle s'était évanouie dans les bras de son père. Ruben s'approcha pour porter à ses lèvres une des mains de la jeune vierge: le vieux Moïse le repoussa du pied; le fougueux Ruben s'arma de son poignard.

— Indigne enfant d'Israël, s'écria le vieux rabbin, oseras-tu frapper un docteur de notre sainte loi! tu as brisé mon cœur de père; pousseras-tu l'audace jusqu'à porter ta main coupable sur le descendant du saint prêtre Lévi?

— Non, répondit Ruben; je saurai respecter en vous la dignité sacerdotale.... je demande la main de Noémi; j'ai son serment, elle a le mien.

— Noémi, la dernière consolation de ma vieillesse, épouserait un assassin!... non, non, Ruben.... j'aimerais mieux lui plonger un poignard dans le cœur.

— Vous ne voulez pas, répondit l'impétueux adolescent.... je pars; le ciel soit propice à vos projets de vengeance.

Ruben resta long-temps indécis; en sortant de l'hôtellerie, il s'était assis sur une large pierre, au détour d'une rue; mille projets s'étaient succédés rapidement dans son esprit. Un juif n'avait aucun crédit, aucune autorité pendant le XIIIe siècle, et il se désespérait d'assouvir sa vengeance, lorsqu'il se vit accosté par un chevalier.

— Enfant d'Israël, lui dit le gentilhomme, si je ne me trompe, tu viens d'Espagne pour vendre des soieries et des bijoux aux grands seigneurs de la Langue-d'Oc?

— Vous dites vrai, maître, répondit Ruben.

— Hâte-toi donc de te rendre au palais de la vieille cité; Simon Brise-Tête, sénéchal de Carcassonne, veut acheter un diamant de grand prix pour une jeune damoiselle du pays toulousain.

— Seigneur, dans une demi-heure, je serai au palais du sénéchal, répondit Ruben.

Il courut à son hôtellerie, se fit accompagner d'un de ses esclaves chargé des marchandises les plus précieuses, et chemina à pas précipités vers la demeure de Simon Brise-Tête. Le sénéchal l'accueillit avec une sorte de courtoisie; comme la plupart des gentilshommes de son siècle, il empruntait aux juifs; il n'osait pas les maltraiter ouvertement.

— Israélite, dit-il à Ruben, je m'expose aux sévères réprimandes des révérends pères de l'inquisition en te donnant entrée dans mon palais; mais on m'a dit que tu apportes d'Espagne des diamans et des étoffes de grand prix.

— J'ai des étoffes de soie et d'or qui ont été fabriquées dans la grande ville de Bagdad; j'ai aussi des pierres précieuses que les plus puissans califes de l'Orient achèteraient au prix de tous leurs trésors.

— Quel est ton nom, enfant d'Israël?

— Ruben, marchand, de la ville de Cordoue. Ce diamant vaut trente mille sols tournois, ajouta-t-il, en ouvrant un coffret de bois de cèdre.

— Trente mille sols tournois! s'écria Simon Brise-Tête.

— Je vous le donne, seigneur sénéchal, si vous voulez venger l'honneur d'un homme indignement outragé; je vous le donne, si vous voulez punir de misérables assassins qui, l'an dernier, à la fête de Pâques, ont égorgé vingt-deux enfans chrétiens.

— Où sont les coupables, s'écria Simon Brise-Tête, et je les livrerai au tribunal de l'inquisition.

— Envoyez vos hommes d'armes à l'hôtellerie du *Rameau Mystérieux;* ils y trouveront le vieux Moïse, rabbin de la ville de Cordoue, et Noémi, sa fille, qui s'est déja rendue plusieurs fois coupable du crime de sorcellerie.

— Donne-moi le diamant, s'écria le sénéchal, et par le corps du Christ, je te jure que tu seras vengé.

Le soir même, Moïse, Noémi, leur compagnon de voyage furent arrêtés dans l'hôtellerie et conduits à la prison du sénéchal. Ruben demanda et obtint la permission de visiter les prisonniers; il espérait que le vieux rabbin, effrayé par la mort et les supplices, consentirait enfin à lui donner la main de Noémi. Le vieillard fut inflexible, et la jeune fille détourna les yeux pour ne pas voir celui qui les livrait ainsi à la persécution.



Trois jours après leur emprisonnement, ils comparurent devant le sénéchal, qui jugeait les affaires civiles et ecclésiastiques en l'absence des pères de l'inquisition. Plusieurs seigneurs se rendirent de grand matin dans la salle d'audience; le bruit courait dans Carcasonne qu'on devait juger la plus belle juive qui eût paru depuis plusieurs années dans les pays de la Langue-d'Oc.

A midi, les trois accusés arrivèrent pieds et poings liés, gardés à vue par huit hommes d'armes. Le vieux Moïse marchait lentement; ses yeux baissés, sa barbe blanche, son teint presque livide, ses vêtemens d'or et de soie formaient un étrange contraste; Noémi, richement vêtue, comme toutes les jeunes filles de sa nation, était sous le poids des plus violentes douleurs; elle pouvait à peine supporter les chaînes qui liaient ses petites mains.

— Quelle est belle! voyez la belle juive! répétèrent les gentilshommes en la voyant entrer.

Une robe de soie jaune, parsemée de fleurs d'argent, un collier de pierreries formaient toute sa parure; un petit turban de mousseline blanche, surmonté d'une aigrette en diamans, couvrait à peine la moitié de sa tête, et ses longs cheveux noirs, séparés en deux tresses à la *nazaréenne*, tombaient négligemment sur ses épaules à demi-recouvertes d'une gaze légère; elle s'assit sur un petit tabouret, à côté de son père; son maintien à la fois modeste et fier fesait ressortir la beauté de ses traits, et lorsqu'elle jetait un regard sur les juges, les chevaliers se disaient tout bas :

— La belle juive! Si Simon Brise-Tête la condamne, je le tiens pour *hongre* ou Sarrasin.

Le sénéchal, revêtu des insignes de sa dignité, procéda à l'interrogatoire aussitôt que les trois juges-mages furent arrivés.

— Fils d'Israël, dit-il au père de Noémi, quel est ton nom, ta patrie, ta profession?

— Seigneur sénéchal, on m'appelle Moïse; je suis né à Damas en Syrie; depuis plusieurs années, je parcours l'Espagne et les pays de la Langue-d'Oc, visitant les synagogues, consolant mes frères; je suis docteur de la loi.

— Vieillard insensé! s'écria Simon Brise-Tête, pourquoi as-tu pris part aux horribles mystères que les Pharisiens de ta nation célèbrent tous les ans la veille du jour de Pâques? Pourquoi as-tu massacré les enfans des chrétiens?

— Mes mains sont encore pures du sang de l'innocent, répondit le rabbin. Quel est mon accusateur?

— Le voici, répondit Simon Brise-Tête, en montrant du doigt Ruben qui se cachait à l'extrémité de la salle d'audience.

— Ruben! répéta plusieurs fois le vieillard... infâme trahison! il a vendu ses frères.

Noémi ne put proférer une seule parole, ni détourner ses yeux du banc sur lequel Ruben était assis. Le jeune israélite, en proie aux remords, tremblait de tous ses membres; lorsque le sénéchal lui ordonna de dénoncer aux juges les crimes du rabbin Moïse et de sa fille, il resta immobile à sa place; on eut dit que l'ange qui punit les traîtres l'avait pétrifié subitement.

— Ruben, s'écria le sénéchal, ne m'as-tu pas dit que les juifs de Cordoue ont égorgé vingt enfans chrétiens dans la cité de Perpignan?

L'accusateur ne répondit pas, et les menaces de Simon Brise-Tête ne purent le déterminer à parler contre ses frères.

— Qu'il soit enfermé dans les prisons de monseigneur le sénéchal avec ses complices, dit un des juges-mages.

L'arrêt ne se fit pas attendre : Moïse, Ruben et Noémi furent condamnés à périr sur le bûcher. Les geoliers les garrotèrent, et, quelques instans après, les trois israélites cheminaient tristement dans les sombres détours qui conduisaient au plus profond des cachots; arrivés au chemin de ronde, ils s'arrêtèrent pendant que les geoliers ouvraient la dernière porte du ténébreux dédale. Une petite lampe de cuivre, suspendue à la voûte, répandait une lueur blafarde dans cet antre d'enfer; le vieux Moïse qui n'avait pas proféré une seule parole depuis sa sortie de la salle d'audience de Simon Brise-Tête, se tourna vers Ruben, et lui dit avec un sourire dédaigneux :

— Ruben! le Dieu d'Abraham t'a récompensé de ton zèle à servir les chrétiens... tu croyais donc que ton infâme trahison resterait impunie... Viens, viens, tu mourras avec nous sur le bûcher.

— Dieu d'Abraham, s'écria ensuite le rabbin, toi qui sauvas les trois hébreux de la fournaise, protégez-nous en ce jour contre nos ennemis.

La prière du père et de la fille fut longue; elle leur rendit le calme et l'espérance. Le vieillard s'assit sur les dalles, et resta long-temps immobile, la tête cachée dans ses deux mains. Il se leva précipitamment comme saisi d'une inspiration céleste.

— Ma fille, dit-il, en serrant à plusieurs reprises Noémi contre son sein, veux-tu survivre à ton vieux père?

— Je veux mourir avec toi.

— Que ferais-tu sur la terre des chrétiens, ma Noémi? tu es jeune et belle; Simon Brise-Tête livrerait ta beauté virginale à la profanation de ses hommes d'armes.

— Je veux mourir avec toi, répéta Noémi.

— Dieu soit béni! s'écria le vieillard, ma fille entrera avec moi dans la demeure des élus d'Israël.

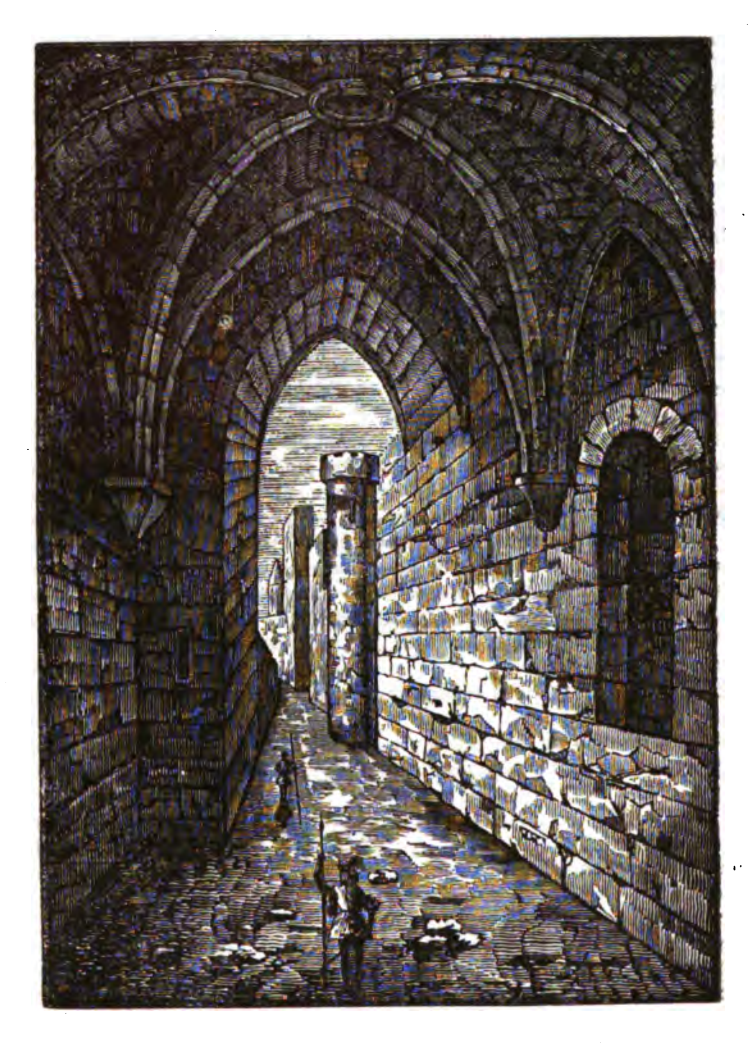
Au même instant, il s'arma d'un petit poignard, saisit sa fille aux cheveux, et la laissa tomber morte à ses pieds.

— Assassin de ta fille! meurtrier de Noémi, ma fiancée, s'écria Ruben, en grinçant des dents; tu mourras de ma main, vieillard infâme!

Moïse entendit sans trembler, les paroles menaçantes du jeune israélite; il se prépara à la lutte qui devait se terminer par la mort de l'un des deux combattans malheureusement pour lui, l'énergie ne pouvait suppléer à la force. Ruben s'élance avec la rage d'un tigre, et Moïse tomba expirant sur le cadavre de sa fille Noémi. Ruben fut alors frappé d'un vertige, il perdit la raison, et se roula comme un serpent sur les dalles du cachot.

Quelques instans s'étaient à peine écoulés depuis la sanglante issue de ce drame terrible, lorsque la porte du cachot s'ouvrit avec fracas; des chevaliers, des hommes d'armes, entrèrent portant des flambeaux et devançant le seigneur sénéchal Simon Brise-Tête

— Deux cadavres! s'écria le sire de Limoux qui marchait en tête du cortége.



CHEMIN DE RONDE A CARCASSONNE.

— Moïse et Noémi sa fille! ajouta un gentilhomme du pays toulousain

— Noémi! Noémi! s'écria le sénéchal....

Il s'arrêta tout-à-coup, contempla avec effroi le cadavre sanglant de la jeune fille.

— Morte! répéta-t-il plusieurs fois, en poussant de profonds soupirs.

— Où est le traître Ruben? dirent les gentilshommes qui avaient déja parcouru le cachot.

— Ici, mes seigneurs, s'écria le jeune israélite qui grinçait ses dents, se roulait sur les dalles et s'arrachait les cheveux.... ici, mes seigneurs : je n'ai pu mourir.

— Je te fais grace, dit Simon Brise-Tête, qui se tenait penché vers les restes inanimés de la belle Noémi.

Deux chevaliers qui étaient près du sénéchal crurent entendre ces paroles :

— Pauvre Noémi! ma fille! ma dernière espérance! le ciel ne l'a donc rendue à mon amour que pour me la ravir.

On parle diversement de cet événement étrange dans la vieille cité et dans les faubourgs de Carcassonne. Simon Brise-Tête fit appeler un archidiacre, lui prouva que Noémi avait été d'abord élevée dans la religion catholique, et obtint qu'elle fût ensevelie avec les cérémonies de l'église.

Ruben sortit du cachot; il erra pendant quelques jours dans le village voisin. Un matin on le trouva pendu à un arbre, sur la route de Narbonne. Le traître s'était donné la mort comme Judas Iscariote.

Philippe DONADIEU.



MICHEL NOSTRADAMUS.

En 1525, la peste désolait toute la Provence. Les populations s'entassaient dans les villes, s'écoulaient ensuite dans les hôpitaux qui les dégorgeaient à leur tour dans les cimetières. C'était partout ainsi : à Aix, à Marseille et à Montpellier, le fléau cependant avait une plus grande intensité à raison sans doute de leur plus grande importance. Aix n'avait pas, vers la fin de l'année, assez de vivans pour faire emporter les morts qui encombraient toutes ses places. Lorsque Marseille s'arrêta de charrier des cadavres, elle s'aperçut avec effroi que des rues entières n'avaient plus un seul habitant. Montpellier avait perdu aussi une grande partie des siens ; grâce à la réputation de sa faculté de médecine qui attirait un concours nombreux de malades, on n'avait pas le temps de s'apercevoir des morts constamment remplacés par les vivans.

La ville de Montpellier était à cette époque la première entre toutes les villes savantes de l'Europe. Sa faculté était l'intelligence de ce siècle. Les élèves qui y accouraient de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne, en triplaient annuellement la population ; mais en 1525, ils firent défaut, et cependant la ville se peupla comme de coutume ; c'est que les malades de cette année prirent la place des écoliers.

Le peu d'étudians qui pour ne pas quitter la faculté affrontèrent la pestilence, payèrent le tribut à la contagion et allèrent prendre rang dans les lits de l'hôpital, où leurs doctes professeurs les visitèrent et leur apprirent la science à leurs dépens.

Parmi les jeunes gens que le fléau avait arrachés à leurs études pour les jeter dans ce charnier où la mort se repaissait à l'aise, se trouvait un enfant de vingt ans, blond et timide, dont personne ne savait le nom. On l'avait bien vu aux leçons de la faculté, mais personne ne lui avait jamais parlé ; aucun joyeux écolier n'avait pu se glisser dans son intimité. Il avait vécu dans un isolement de misanthrope ou de sage : nul n'osait trancher le mot.

Il y avait beaucoup d'intelligence précoce dans les yeux de ce jeune homme ; son front semblait s'être élargi sous l'effort de la pensée ; les lignes de sa figure avaient de la noblesse et de la netteté ; d'un autre côté son regard était voilé et comme ramené sur lui-même. Une préoccupation habituelle qui l'isolait constamment de tout ce qui l'entourait, avait, à la longue, uni ses sourcils par-dessous une longue ride verticale qui lui labourait le front. Ces signes caractéristiques indiquaient une grande aptitude à ces travaux souterrains de la méditation dont l'esprit n'est pas toujours sûr de pouvoir revenir.

Quoique malade, la figure du jeune écolier avait gardé la même expression indifférente et pensive que tout le monde lui connaissait. On aurait dit que chez lui le moral avait pris tant d'empire sur le physique qu'aucune douleur ne pouvait plus l'occuper. Lorsque le médecin de l'hospice, qui visitait la salle, arriva à lui, il parut ne pas s'en apercevoir. Un religieux fut obligé de le frapper de loin avec un roseau pour le tirer de la distraction qui l'absorbait. Alors il se retourna et jeta sur le docteur un regard froid et calme, comme si sa venue ne lui eût été d'aucun intérêt. Il n'y avait dans son attitude, ni crainte, ni courage, ni résignation, ni aucun de ces sentimens vulgaires par lesquels l'homme dévoile sa faiblesse ou exagère sa force. Elevé par l'habitude au-dessus des douleurs matérielles, il abandonnait son corps à la maladie, sans que la souffrance pût le distraire un instant du travail de la pensée.

Cette fois il fallut encore que le savant professeur de la faculté le ramenât à la vie réelle qu'il avait oubliée.

— Eh bien ! mon jeune gars, il paraît que la peste vous a pris à cœur et ne veut pas sortir de votre lit. Voyons, avez-vous la fièvre ? vomissez-vous le sang ? ouvrez les lèvres et la bouche ? avez-vous toujours au corps des taches noires comme des péchés capitaux, ou jaunes comme la face d'un mort. Et tout cela fut dit avec une si pressante volubilité que les réponses ne pouvaient s'intercaller entre les demandes. L'homme qui parlait avait un air jovial et frondeur qui trouvait même à s'épanouir sous le souffle de la peste. Il avait les lèvres lourdes et continuellement irridées pour lancer quelque malicieuse plaisanterie ; ses dents, longues et espacées, décelaient en lui le naturel méchant et astutcieux de la bête. C'était l'homme le plus savant de la faculté, le docteur Rabelais qui, de moine s'était fait médecin. Il regardait le malade avec cette férocité d'analyse qui semblait s'élaborer dans ses yeux fauves comme dans un creuset.

— Un prêtre, dit-il, après qu'il eut fini son examen, un prêtre à celui-ci : il a tout juste le temps de nétoyer sa conscience pour que le bon Dieu y voie clair.

— Maître, vous vous trompez, répondit le jeune homme sans s'émouvoir, je ne dois pas mourir de la pestilence.

— Qui vous a dit cela, mon docte écolier, reprit Rabelais, avec une atroce raillerie ; votre espérance est comme un trésor dans la poche d'un gueux.

— Non messire, dit le malade : c'est un diamant dans l'eau trouble de votre science, et je le vois.

— Mirez-le bien, répliqua le docteur ; je vous donne vie jusqu'à ce soir.

— Et moi, maître, dit le malade en se soulevant sur son lit avec une sorte d'exaltation fiévreuse, j'en prends au-delà de votre ordonnance pour pouvoir aller à votre enterrement.

— Amen ! dit Rabelais, en souriant avec pitié. — Cet homme ne croit pas en Dieu, ajouta-t-il ensuite, en s'adressant aux religieux ; il est ce me semble dans la mauvaise voie. Si vous n'avez pas plus que moi de viatique pour le mettre dans la bonne, laissez-le s'en



MICHEL NOSTRADAMUS.

aller; monsieur Satan pourra nous en être quelque jour reconnaissant.

Les moines se reculèrent en se signant avec terreur. Rabelais continua sa visite en semant ses rires fins et moqueurs au pied de chaque lit. A le voir insensible au milieu de tant de misères et de souffrances, raillant au sein de cette épouvantable agonie, on eût dit que le tourmenteur des âmes l'avait jeté là pour faire faire aux moribonds le noviciat de l'enfer.

Avant de quitter la salle des pestiférés, le professeur de la faculté jeta un dernier coup d'œil sur le grabat où gisait le jeune étudiant et un dernier sourire sarcastique et satisfait effleura ses lèvres.

Quatre ans après la peste avait disparu de la contrée et les écoliers affluaient comme auparavant à Montpellier. Le bon temps de la ville et de la faculté était revenu. Toutes les études avaient repris leurs cours, avec elles les examens qui les couronnent. Or, c'était au mois d'août de l'année 1529. Rabelais, toujours maître en la faculté de Montpellier, morigénait ce jour là grand nombre d'escolâtres qui passaient examen pour obtenir le bonnet de docteur. Un étudiant était aux prises avec lui et soutenait merveilleusement ses assauts.

— Qu'est-ce que la vie? disait le médecin.

— C'est l'esprit répandu dans le corps, répliquait le jeune homme.

— Vous vous trompez, disait l'examinateur, la vie est le jeu des organes.

— Pardon, mon docte maître, vous prenez l'effet pour la cause : peut-être croyez-vous être encore à l'hôpital.

Le trait atteignit le professeur et lui fit relever brusquement la tête. Il regarda attentivement l'écolier qui n'était autre que le pestiféré qu'il avait condamné autrefois.

— Comment vous nommez-vous, monsieur le ressussité ?

— Michel de Nostradamus, maître Rabelais.

— Eh bien ! maître Michel de Nostradamus, voilà la toque de velours que vous désiriez. Je vous l'octroie parce que vous ne vous êtes pas trompé il y a quatre ans, et parce que vous avez alors mieux compris la vie que vous ne l'avez définie aujourd'hui.

Nostradamus fit un noble usage de cette science conquise à travers les labeurs et les périls. Il secourut la Provence qui fut encore une fois decimée par la peste; il contribua à éteindre une contagion qui dépeuplait Lyon. Son nom de médecin acquit plus de renommée que celui de ses ayeux qui avaient été presque tous célèbres dans l'art qu'il pratiquait; car ce que nous avons oublié de dire c'est que Nostradamus descendait d'une famille juive récemment convertie au christianisme. Son père, qui était de Saint-Remi, diocèse d'Avignon, s'appelait Issachar avant d'être baptisé. Il était notaire dans sa petite ville; mais il avait voulu que son fils ne s'écartât pas, comme lui, de la profession de ses pères, et il l'avait envoyé à Montpellier qui était alors, comme nous l'avons dit, la première faculté de l'Europe. Le jeune Nostradamus remplit toutes les intentions de son père; il fit reverdir la gloire qui avait pris racine autrefois dans sa famille et, quoique chrétien, il ne répudia pas le nom d'Issachar qui était celui de la tribu à laquelle ses ancêtres avaient appartenu; il s'en glorifia au contraire, en répétant souvent les paroles des Paralipomènes, dans lesquelles la vertu prophétique des enfants d'Issachar était écrite.

Bientôt Nostradamus ne se contenta pas de citer le textes, il voulut les justifier. On ne sait dans quelle année il prit cette résolution; mais il était encore jeune et dans tout son renon de médecin lorsqu'il se décida à en dépouiller la robe. Les pestilences qui avaient étreint une partie de la France avaient disparu, et elles avaient emporté avec elles le seul lien qui retint Nostradamus à sa profession; il l'avait embrassé par zèle et il ne la comprenait qu'avec le dévouement; et maintenant que le zèle et le dévouement n'étaient plus une nécessité, il était libre d'abandonner un art qui se réduisait à ses primitives et mesquines proportions, au lieu de garder les grandes applications qu'il avait déja eues.

D'ailleurs, il se sentait au front d'étranges rêves qui l'absorbaient. Il avait aggloméré dans son esprit toutes les sciences humaines, et il possédait ainsi la connaissance du passé et celle du présent. Mais cela ne pouvait le satisfaire. Un inquiet désir de savoir exerçait sur tout ce qu'il avait appris une sorte de trituration continuelle, pour en extraire le germe de l'avenir. A force d'embrasser sans peine la grande unité du présent et de la rallier à celle du passé, il finit, par induction, par trouver le point qui les lie à l'avenir. Il cherchait, lui aussi, son monde inconnu comme Christophe Colomb avait déjà trouvé le sien. Comme lui il était parti de ce principe que rien n'est interrompu, et que dès lors tout ce qui est et tout ce qui doit être reste ouvert, et se découvre tôt ou tard.

Et si l'on refléchit qu'à cette époque la renaissance renouvelait le monde moral et matériel; si l'on remarque que le protestantisme mettait de nouvelles sociétés en marche, ne peut-on pas admettre qu'il se soit trouvé une organisation privilégiée entre toutes qui soit arrivée à la cause de toutes ces transformations pour descendre ensuite par la pente des probabilités jusqu'aux effets éloignés. Ne pouvait-elle pas se mettre en harmonie avec toutes les agitations de cette époque, les dominer par la perception et arriver ainsi le long de ce fil d'Ariane jusqu'aux replis les plus secrets des consciences, jusqu'aux mystères des événemens. Tout cela dépendait de la délicatesse de cette faculté morale qui déjà avait découvert dans les régions de la pensée des routes jusque-là inconnues. Galillée avait bien démontré que la terre tournait, Colomb connaissait l'existence de l'Amérique avant de l'avoir découverte, et ainsi de tous. La sensibilité de la perception leur avait donné cette seconde vue si lucide qui est à notre état normal ce que sont les verres perfectionnés comparés à l'œil nu.

Michel Nostradamus eut donc raison de chercher cette science de l'avenir, car elle existe. Si personne après lui n'a pu y pénétrer c'est que nous sommes arrêtés au seuil par notre vue myope; c'est que le prophète ne peut avoir dans cette carrière ni élève, ni imitateur; c'est que ce bénéfice d'organisation n'échoit qu'aux natures d'élite comme la sienne.

Et cependant, il ne put jamais, même à force de bonne foi, convaincre entièrement son siècle. Si les grands l'adulaient par crainte, si les peuples le suivaient pour courir au merveilleux, la foule des savans lui fesait expier par l'incrédulité une science qu'ils ne pouvaient comprendre; car il en est toujours ainsi avec cette pauvre nature humaine : les faits les plus évidens peuvent la frapper, si elle est impuissente à les comprendre, elle se refusera constamment à les accepter.

A l'époque où Nostradamus songeait à formuler les élaborations de sa pensée, le mariage l'appela à Agen. Ce lien qui a été les galères de tant de grands hommes aurait peut-être éteint son génie, mais sa femme mourut avec les enfans qu'elle lui avait donnés. Depuis il contracta une autre union, de laquelle naquit un fils qui fut l'historien de son pays. Nous n'insistons pas sur la famille du prophète de la Provence. Les grands hommes doivent être vus hors de leurs foyers domestiques, parce que leur vie privée est pleine d'égoïsme et ne contient aucun enseignement, tandis que leur vie publique, qui s'est passée pour tous, doit être aussi, et pour cela, mise sous les regards de tous comme leurs statues sur les places publiques.

Celle de Nostradamus est demeurée en partie mystérieuse. On sait seulement que les persécutions qu'il essuya le forcèrent à se retirer à Salon, et à s'ensevelir dans une retraite impénétrable à tout bruit du dehors; il y demeura tant d'années, que le monde, à la fin, fatigué de s'occuper d'un absent, avait laissé choir sa réputation; mais Nostradamus songeait de son côté à la réédifier sur un plus haut piédestal; à force de rester face à face avec sa pensée, sous l'obsession constante

qui le poursuivait, il finit par y céder, comme la sybille antique; ses nerfs, excités par une volonté tyrannique ébranlaient tout son corps; chacun de ses sens perfectionné par cette électricité d'une autre nature, jouissait d'une lucidité qui n'appartient ni à l'homme éveillé, ni au somnambule. Nous savons que la médecine ne reconnait pas cet état mixte; Hippocrate n'a parlé que de la vue pendant le sommeil, et nos médecins ne sont pas allés plus loin. Il serait temps cependant qu'ils prissent la peine de constater cette seconde vue de l'homme éveillé qui a fait tant de prophètes et tant d'inspirés; cette seconde vue qui jaillit quelquefois d'une manière si imprévue des esprits les plus incultes, comme l'étincelle du silex.

Il n'y a là ni magie, ni sorcellerie, ni astrologie, ainsi qu'on le croyait autrefois; il n'y a non plus, ni charlatanisme, ni folie, ainsi que bien des gens inclinent à le croire aujourd'hui; c'est un fait, voilà tout. Le nier serait absurde, parce que toute l'histoire est là pour le prouver; l'expliquer est impossible, parce que cette lucidité qu'on a en soi, est comme un foyer qui éclaire au dehors, mais pour nous éblouir au dedans.

Nostradamus avait lutté pour être compris, mais sans succès; la stupide admiration qu'il avait excité n'était pas ce qu'il avait désiré et qu'il était en droit d'attendre; alors il se replia sur lui-même, et fit poser devant son intelligence les questions sociales qui se débattaient alors : la réforme, la guerre civile et religieuse; et tout cela soumis à l'analyse et à l'induction, se trouva, dans l'esprit du solitaire, gros de toutes les calamités. L'inspiration l'entraînant, il se mit à les prédire, et il écrivit ses centuries :

D'esprit divin l'âme présage atteinte,
Trouble, famine, guerre, peste, courir;
Eau, cécité, terre et mer de sang teinte,
Paix, trève à naître, prélats, princes, mourir.

Ce quatrain est à la tête de toutes ses prédictions, et l'on peut dire qu'il résume, à lui seul, tous les malheurs qui devaient éclore dans ce siècle.

Lorsque le livre de ses centuries fut connu, la réputation de Nostradamus se répandit partout avec éclat. Le peuple le glorifia, les savans le proclamèrent partout, et la cour de France voulut le voir.

On nous a conservé le récit de la réception qu'on lui fit. Catherine de Médecis avait apporté d'Italie ce goût pour les sciences occultes qui occupèrent la France durant le règne de ses trois fils; elle voulut, en les honorant dans la personne de Nostradamus, leur donner une éclatante confirmation. Elle le fit donc venir en présence de toute la cour; courtisans, grands seigneurs et nobles dames, tout le monde était là, attendant avec impatience le fameux astrologue, comme on l'appelait alors. Lorsqu'on le vit entrer, il y eut un tel mouvement de curiosité, que tous les groupes se rapprochèrent, et que les rangs se confondirent; c'était un pêle-mêle étourdissant dans lequel un habitué seul aurait pu trouver le chemin du trône, et cependant Nostradamus sans attendre que le maître des cérémonies le prit à sa remorque, marcha directement vers le roi.

— A genoux! crièrent les courtisans.

Le philosophe s'arrêta brusquement, et se mit à les considérer d'un œil froid et austère.

— A genoux devant le roi, répétaient les seigneurs indignés.

La tête de Nostradamus sembla s'illuminer au feu de toutes ces clameurs; elle prit un air inspiré qui les fit cesser aussitôt.

— Agenouillez-vous, vous autres, devant moi, s'écria-t-il d'une voix tonnante; la matière ne peut rien, l'esprit est roi.

Il y eut comme un étourdissement général dans l'assemblée; tout le monde se tint à l'écart, regardant avec effroi le prophète qui les dominait en ce moment de tout son génie.

— Tête basse, messeigneurs, que me voulez-vous?

— Rien, mon maître, puisque vous ne le savez pas, répondit avec une raillerie triomphante un vieillard qui occupait la droite du roi.

— Je sais, reprit Nostradamus, sans se retourner, que celui qui ne me parle pas en face en ce moment sera tué par derrière.

— Merci, dit le vieillard, qui n'était autre que le connétable Anne de Montmorency : ce que vous annoncez là, est une prophétie boiteuse qui ne peut arriver jusqu'à moi; adressez-la à d'autres, ajouta-t-il, en regardant l'amiral de Coligny qu'il détestait.

— Oh! silence, s'exclama tout-à-coup Nostradamus, en regardant ce dernier : j'entends l'heure terrible qui sonnera pour beaucoup d'entre vous, messeigneurs : messire de Coligny, levez-vous lorsque le bourdon de Saint-Germain-l'Auxerrois donnera le signal! duc de Guise, n'entrez pas dans le bâteau, car il est écrit que vous n'en sortirez pas. C'est un compte de sang que vous paierez tous deux, ajouta-t-il, en les considérant l'un et l'autre.

Les deux gentilshommes tressaillirent, et leurs regards se croisèrent comme deux épées.

La reine seule sembla comprendre le présage, et elle laissa un sourire de satisfaction s'épanouir sur sa figure italienne.

— Maître, voila bien des calamités, lui dit-elle : venez reposer votre esprit sur ces jeunes têtes qui croissent pour le bonheur de la France.

Un groupe de quatre enfans était adossé à l'estrade royale; c'étaient François le Dauphin, le duc d'Orléans, (Charles IX), le duc d'Anjou, (Henri III), et la blonde Marie Stuart. Nostradamus tourna vers eux ses yeux fixes, et resta quelque temps à se recueillir.

— Toujours du sang, dit-il à demi voix et comme se parlant à lui-même : est-ce donc que la cour est une antre pour que le meurtre soit écrit ainsi sur toutes les faces.

— Eh bien, Nostradamus? dit Catherine de Médicis.

— Je vois des couronnes sur toutes ces têtes, dit le médecin de Salon; celui-ci, ajouta-t-il, en touchant du doigt le Dauphin, déposera la sienne au bout de deux ans, par la volonté de Dieu; celui-là la passera à son frère toute souillée de sang, c'était le futur Charles IX; le plus jeune viendra de loin pour la prendre; pauvre enfant, dit-il, cédant en ce moment à une pitié subite, prends garde au moine, et porte toujours ta cuirasse sous tes habits.

— Assez, s'écria la reine alarmée.

— Il y a pourtant encore là un enfant dont je n'ai pas dit l'avenir.

— Oh! le sien est serein et beau; toutes vos prédictions ne pourront l'assombrir, dit la reine, en asseyant sur ses genoux la jeune Marie Stuart.

— Vous vous trompez, madame: je vois bien des cadavres sur la route de cette jeune fille. Défendez bien vos quatre fils: l'un deux est destiné à être dévoré par cet amour de louve; d'autres le suivront et leur vie ne fera qu'alimenter le besoin de passion qui emporte la jeune reine. — Ah! mon Dieu, s'écria-t-il tout à coup en s'interrompant; baissez la tête et coupez vos cheveux, madame; votre cou appartient au bourreau.

A ces derniers mots un frémissement électrique parcourut la foule; elle se courba sous le regard de bronze que Nostradamus fesait peser sur elle.

— Donc, messeigneurs, vous vous sentiez la tête bien haute pour espérer que je ne verrais pas au dessus. Vous jetiez sur notre avenir la grande ombre de votre présent pour me le cacher; mais empêchez donc le fer de luire dans votre destinées comme des étoiles sinistres dans un ciel sombre.

Le roi fut le premier à sortir de cette stupeur générale qu'avaient fait naître les paroles de Nostradamus tonnant comme la foudre.

— Maître, nous vous écoutons; mais nous avons à nous plaindre d'être les derniers quand nous devrions être les premiers.

— La mauvaise fortune arrive toujours trop tôt et la nouvelle en est toujours mal reçue.

— Le fils de François Premier ne s'inquiète ni de l'une ni de l'autre: parlez.

— Sire, permettez qu'une fois dans ma vie je sois courtisan: je ne demande qu'à me taire.

— Votre demande est vaine: parlez, je le veux.

Nostradamus s'inclina, prit un stylet et écrivit rapidement quatre lignes sur une ardoise légère qu'il portait toujours avec lui. Les courtisans firent cercle autour des deux interlocuteurs; la reine Catherine se rapprocha aussi en jetant sur le savant un regard qui semblait demander grâce.

— Sire, lisez, dit-il au roi, en lui tendant l'ardoise; mais que nul ici ne vous entende.

Tout le monde se tint respectueusement à l'écart; Catherine de Médicis resta seule à côté du roi et lut avec lui en silence le quatrain suivant.

Le lion jeune le vieux surmontera;
En champ bellique par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crévera.
Deux plaies une, puis mourir; mort cruelle!

— Fi donc! Monseigneur, vous palissez, dit l'italienne à demi voix et sans changer de figure, au pauvre Henri II, qui se montrait visiblement ému de ce qu'il avait sous les yeux. Et lorsque sa pensée eut fouillé le sens du dernier vers, il parut recevoir une secousse si violente que l'ardoise lui tomba des mains et alla se briser sur le parquet.

Toute la cour s'entreregarda avec dépit et exprima presque tout haut le regret de ne pas connaître la destinée royale, ce qui lui aurait servi à calculer d'avance la mesure de sa fidélité. Mais un sourire de Catherine, un de ces sourires séduisans et faux dont elle avait l'habitude, se dérida gracieusement comme un arc-en-ciel et arrêta l'orage qui se levait noir de pressentimens.

— Messeigneurs, dit-elle, sans la moindre hésitation, cette prédiction annonce un règne long et heureux; je vous l'annonce au nom du roi, afin que le savant devin reçoive aussi votre reconnaissance.

Un mouvement d'incrédulité railleuse accueillit cette explication que personne n'osa cependant contredire. Nostradamus était le seul qui l'aurait pu, s'il se fût trouvé là en ce moment; mais il avait profité de l'incident qui l'avait fait échapper à l'attention de tous, pour sortir des appartemens de l'hôtel des Tournelles, et pour gagner la rue. Lorsqu'on se ravisa pour lui adresser des complimens menteurs, il était déja hors de Paris, sur la route qui devait le conduire, quelques jours après, en Provence.

Maintenant nous ferons une halte pour regarder dans le passé les événemens qui justifièrent les prophéties du médecin de Salon.

Anne de Montmorency mourut à la bataille de Saint-Denis, frappé par derrière; lorsque le beffroi de la Saint-Barthélemy sonna, Coligny resta dans son lit où il fut éventré d'un coup d'épieu. Le fils de François de Guise attendit au bas de l'escalier que l'assassin eût fini sa besogne. Il vengeait son père tué lâchement dans un batelet, par Poltrot, un des seïdes de Coligny.

Les trois fils de Catherine furent tous rois: le premier mourut étouffé dans les bras de Marie Stuart, celui-ci fut François II; le second, on connaît ses actes, fut Charles IX; enfin, le troisième s'échappa du trône de Pologne pour ne pas perdre la succession de son frère; mais le couteau de Jacques Clément se trouvait dans ce legs fatal: Henri III ne se le rappela que lorsqu'il en fut frappé.

Marie Stuart creusa dans son amour une tombe pour ses nombreux amans. Sa beauté se fit une auréole de tant de victimes que le bourreau dut à la fin se mettre sur les rangs pour éteindre cette soif de plaisirs qu'aucune jouissance n'avait pu satisfaire.

Henri II, renversé par Montgommery, dans un tournois, se souvint lui aussi de la prophétie qui présageait sa mort. La lame creva la cage d'or, et lui fit au front une blessure mortelle.

Nostradamus vécut assez pour voir se réaliser une grande partie de ce qu'il avait prédit. Sa renommée immense lui valut comme toujours l'admiration des peuples et la haine des savans; ces derniers le poursuivirent sans relâche, l'accablant de leurs sarcasmes, le harcelant de leurs railleries, le déchirant de leurs épigrammes; le poète Jodèle fit contre lui un distique devenu fameux, dont ses ennemis se servirent pour le torturer.

Nostradamus cum falsa damus, nam fallere nostrum est,
Et cum falsa damus, nihil nisi nostra damus (1).

(1) Ce joli distique attaque les centuries de Nostradamus: « Nous donnons ce qui nous appartient, lorsque nous donnons des faussetés, car notre métier est de mentir; et lorsque nous donnons des faussetés, nous ne donnons que ce qui nous appartient ».

Le prophète de Salon résista cependant à tous les coups qu'on lui porta, et se vit visiter dans sa vieillesse par tout ce qu'il y avait de grand et d'illustre en Europe. Rabelais, qui de moine, de médecin, d'agent diplomatique ; était devenu curé de Meudon, allait égayer de temps à autre la retraite de l'austère Nostradamus des derniers éclats de cette raillerie sauvage qui avait traqué dans toutes leurs actions les papes et les rois. Charles IX s'y rendit aussi en compagnie de sa mère, et voulut entraîner le savant à sa suite, en le nommant son médecin. Nostradamus pour toute réponse prit un livre d'éphémérides, l'ouvrit à la date du deux juillet, et fit lire aux deux royaux visiteurs quatre mots latins écrits de sa propre main : *hic prope mors est*.

— Nous sommes au 2 juillet 1565; je n'ai plus que cinquante deux semaines à vivre, ce n'est pas trop de ce temps pour le consacrer à Dieu, et il laissa partir le cortège du roi Charles sans le suivre.

Un an après, un bruit étrange se répandit dans la ville de Salon : Nostradamus, disait-on, fesait creuser son tombeau dans le cimetière des Cordeliers. Quelques personnes ajoutaient même que le savant devait y descendre dans quelques jours. Cela était écrit dans ses centuries. Le peuple épiait toutes ses actions pour ne pas perdre le spectacle du drame qui allait se jouer. Or, dans la matinée du second jour de juillet de l'année 1566, on vit le prophète, qui depuis long-temps se tenait renfermé, sortir de sa maison appuyé sur le bras de son fils. Ils se dirigea ainsi vers le cimetière des Cordeliers, sans prendre garde à la foule qui suivait derrière, muette, recueillie. Une exaltation nerveuse enflammait sa figure et semblait dégager l'esprit du vieillard de tous les liens terrestres qui le retenaient. Arrivés à l'entrée du cimetière, il se tourna vers son fils, qui s'était mis à genoux sur la première marche, et le bénit. Le peuple qui s'était arrêté et agenouillé, lui aussi, pour prendre sa part de ces derniers adieux, ne se leva que lorsque le bruit que fit la grille de fer en se fermant en eut annoncé la fin. En un moment, des centaines de mains s'attachèrent aux barreaux, et autant de têtes s'étayèrent sur toute leur longueur. Une anxiété croissante tenait tout le peuple haletant et silencieux. Nostradamus ne le remarqua pas; peut-être était-il insensible à cette curiosité générale ; peut-être, comme le juste de Sodome, craignait-il de se retourner, nul ne le sait. Il suivit une pente rapide creusée dans le terrain, jusqu'à l'endroit où une pierre énorme bouchait l'entrée d'un caveau. Cette pierre descendait comme une herse de la voûte. Le jeu du ressort, placé en dehors, servait à l'élever et à l'abaisser ; au dedans, une corde seule la retenait ; celui qui la couperait était destiné à voir cette énorme masse de granit lui fermer à jamais la sortie. Lorsque la pierre fut portée à la voûte par l'action du ressort, tout le monde put voir à la clarté d'une lampe fixée à la muraille cet espace étroit et humide. Une table et une chaise en étaient tout l'ameublement ; puis sur la table quelques feuilles de papier, de l'encre et une plume encore fatiguée. En face, et sur la muraille flamboyait un quatrain menaçant :

> Le corps pour le repos s'arrête;
> L'esprit de l'avenir s'inquiète
> Qui d'entre vous les troublera,
> De mort male périra.

Nostradamus étendit le doigt vers ces lignes terribles, puis, d'un coup de ganibet provençal, il trancha résolument la corde, et la pierre tomba. Un cri horrible s'échappa alors de la foule, pareil à celui que le couperet du bourreau lui arrache toujours.

Ce fut tout. Le respect l'arrêta à la même place, et depuis lors aucune main impie n'a osé soulever la pierre derrière laquelle Nostradamus écrit encore et écrira, dit-on, jusqu'à la fin du monde.

L'inscription suivante gravée dans l'église des Cordeliers de Salon marque la place où ce courageux suicide s'est accompli :

Cy reposent les os de Michel de Nostrodame duquel
La plume presque divine a été de tous estimée
Digne de tracer et de rapporter aux humains
Les événemens à venir par dessus
Tout le rond de la terre

Il est trépassé à Salon de Craux en Provence l'an
De grâce MDLXVI et le second jour de juillet
Agé de LXII ans VI mois XVII jours

O posteres, ne touchez à ses cendres et n'enviez
Point le repos d'y celui

Charles Bern...

MORT DU PRÉSIDENT DURANTI,

ASSASSINÉ A TOULOUSE PAR LES LIGUEURS, LE 10 FÉVRIER 1589.

Le duc d'Alençon, frère unique du roi Henri III, étant mort en 1584, le roi de Navarre devint l'héritier direct de la couronne de France. La seule appréhension d'un monarque huguenot suffit aussitôt pour donner un développement immense à la Sainte-Union, et l'ambitieux duc de Guise, excité par l'Espagne, aspira plus ouvertement au trône. La France se partagea en trois partis : celui de la ligue, le plus turbulent de tous, où le fanatisme religieux se mêlait à de fougueux élans de liberté populaire ; celui des huguenots, qui soute-

nait les prétentions du roi de Navarre à l'héritage royal, et qui demandait, les armes à la main, le droit de vivre en paix dans l'exercice de son culte; celui des politiques, comme on disait alors, intermédiaire entre les deux autres, royaliste et catholique à la fois, intolérant comme les ligueurs, mais dévoué en même temps aux anciennes lois de la monarchie. Le duc de Guise était le chef reconnu de l'Union; le roi de Navarre commandait aux religionnaires; la reine-mère, Catherine de Médicis, tenait pour les politiques, et l'indolent et voluptueux Henri III, tour à tour effrayé par les Guise, séduit par les brillantes qualités de son beau-frère, dominé par les conseils d'une mère impérieuse, flottait irrésolu: son indécision valut à la France six années de troubles, de crimes et de malheurs.

Sans doute, la commune de Paris fut le premier foyer de la ligue, et de là partirent les idées de sédition pour se répandre comme une flamme sur tout le royaume. Mais la vieille ville municipale et catholique, Toulouse, ne fut pas non plus des dernières à accueillir l'esprit d'intolérance et de liberté: sa bourgeoisie et son clergé s'enrôlèrent avec une sorte de fureur dans la Sainte-Union; son extrême proximité de l'Espagne servit aussi à en faire un brûlant théâtre d'intrigues. Vide de huguenots, mais située au milieu d'une province qui en était remplie, et près du patrimoine du roi de Navarre, cette capitale du Midi se distingua dans ces temps de massacres par une physionomie particulièrement énergique et farouche, qu'elle dut en même temps à son climat, à ses souvenirs et à sa position dans le pays même des guerres religieuses.

Ce n'est pas qu'il n'y eût aussi dans ses murs des politiques, et à leur tête le premier président du parlement, Etienne Duranti, homme ardent et intrépide, qui flattait les passions du peuple par sa haine aveugle contre les protestans, mais qui s'attirait aussi d'innombrables ennemis par le faste de ses mœurs, son caractère impérieux et son dévouement absolu à la monarchie. Certes c'était alors une bien haute dignité que la présidence de ces cours souveraines, qui prêtaient à la justice un si merveilleux appareil de puissance et de majesté. Le seizième siècle est la grande époque des parlemens en France. Les attributions de la magistrature étant encore peu définies, il s'attachait, à ce nom de parlemens, je ne sais quelle superstition craintive et respectueuse, qui faisait de leurs chefs les premiers hommes de l'état en les constituant les représentans nés du droit et de l'autorité légitime. Il en est ainsi de tout sur la terre: les hommes ne vénèrent profondément que ce qui leur paraît vague, illimité, et en quelque sorte surnaturel. Définir, c'est presque détruire.

Mais on reprochait justement à Duranti des habitudes indignes de son rang: il entretenait une correspondance suivie avec la cour, dont il s'était fait l'obéissant ministre, chose inouïe de la part d'un premier président, qui devait être indépendant comme la vérité dont il était l'organe. Peu scrupuleux dans ses moyens, il avait aussi des espions partout, pour surprendre les plus intimes secrets des familles. D'un autre côté, il était le premier magistrat qui eût quitté la mule pour se rendre en carrosse au parlement, et ce fait, qui paraît d'abord peu important par lui-même, montre cependant que la vanité somptueuse de Duranti n'avait pu s'accommoder en rien de la noble simplicité des vieilles mœurs. Un carosse était alors un raffinement plus extraordinaire que les plus brillantes innovations du luxe moderne. Duranti était d'ailleurs trop violent pour être long-temps respecté. Le roi de Navarre étant venu à Castres, les habitans de Lautrec députèrent vers le premier président pour lui demander s'ils devaient permettre l'entrée de leur ville à ce prince, qui était d'ailleurs leur vicomte. L'intolérant magistrat leur conseilla de refuser; mais le duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, se hâta de détourner les consuls de cette rébellion. *Messieurs*, leur dit Henri en les voyant, *je ne suis pas un diable pour vous faire du mal, et j'espère bien vous rendre de meilleurs offices que celui qui vous pousse à me désobéir.* Un autre jour, le duc de Montmorency ayant accompagné le roi de Navarre jusque sur le seuil d'un temple protestant, se retourna vers ceux qui l'entouraient, et dit à haute voix: *Je suis sûr que le premier président de Toulouse saura demain que j'ai été au prêche.* Ces petits détails prouvent combien le caractère personnel de Duranti diminuait la considération due à son titre.

Cependant le roi, pressé de toutes parts, avait pris le plus mauvais parti: pour ôter à la faction des Guise le prétexte religieux, il avait rendu, le 18 juillet 1585, le fameux édit de réunion, qui enlevait d'un seul coup aux religionnaires toutes les garanties qu'ils avaient obtenues jusqu'alors. Cet édit fatal fut apporté à Toulouse par un courier du roi. Duranti en reçut la nouvelle avec des transports de joie; il se rendit lui-même à l'église Saint-Sernin, pour y faire chanter un *Te Deum*. Le parlement, présidé par lui, se distingua par l'excès de son fanatisme. La chambre mi-partie de Lille fut dissoute sur-le-champ; tous les juges présidiaux du ressort qui ne s'étaient pas hâtés de publier l'édit furent supprimés; il y eut même un arrêt qui condamnait à être pendu quiconque oserait persévérer dans la religion réformée. Enfin, Duranti poussa l'extravagance jusqu'à convoquer une assemblée de gentilshommes catholiques pour leur proposer de porter le fer et le feu dans les environs des villes protestantes. Cette incroyable proposition fut rejetée; mais la soif de guerre civile qui tourmentait le fougueux magistrat n'en devait pas moins être satisfaite: cette guerre sortit d'elle-même du choc des passions et des intérêts.

Le duc de Montmorency n'avait pas pris la chose comme le premier président: quoique zélé royaliste et bon catholique, il avait été effrayé des conséquences de l'édit de réunion, et crut devoir embrasser publiquement le parti des huguenots. Il publia, le 10 août, avec le roi de Navarre, un manifeste où les ligueurs étaient déclarés ennemis du roi et de l'état. Le mois suivant, arrivèrent à Toulouse des lettres du roi qui désavouaient le duc de Montmorency, et ordonnaient de n'obéir qu'au maréchal de Joyeuse. Le Languedoc se divisa entre les deux partis: les combats recommencèrent avec fureur. Le parlement de Toulouse enregistra, sur la requête du procureur-général, une bulle donnée par le pape Pie IV en 1568, en faveur de ceux qui se croiseraient contre les hérétiques, et le peuple prit les armes de toutes parts.

Pendant trois ans, ce ne fut dans toute la province

que siéges, batailles, incendies, sacs de villes et de châteaux. Chacun des deux gouverneurs assemblait de son côté les états de son parti, en obtenait des subsides pour les frais de campagne, et ravageait le pays. Les horreurs de la famine se mêlèrent naturellement à celles de la guerre, la peste suivit. L'amiral de Joyeuse, fils du maréchal et du favori du roi, qui combattait dans le Bas-Languedoc, ayant fait à Toulouse une entrée solennelle avec son armée, les soldats y portèrent la contagion : la ville fut bientôt remplie de deuil. On eut recours, pour détourner le fléau, à des pratiques religieuses qui exaltèrent encore le fanatisme populaire ; aussi, quand l'amiral de Joyeuse fut battu et tué à Coutras, le 24 Octobre 1587, cette nouvelle consterna les Toulousains sans les abattre ; ils envoyèrent des députés au maréchal pour déplorer avec lui la mort de son fils ; ils firent faire en même temps un magnifique service funèbre dans leur cathédrale ; et, pour mieux prouver que leur devouement aux Joyeuse était inébranlable, l'assemblée des états, qui eut lieu dans l'hôtel-de-ville au mois de février suivant, supplia le roi de ne pas rendre le gouvernement de la province au duc de Montmorency, en supposant que la paix fût jamais conclue. La défaite des Reîtres à Vimori et à Anneau par le duc de Guise fut aussi célébrée comme la revanche de Coutras, et l'animosité ne fit que s'accroître par ces alternatives de succès et de revers.

Jusque-là, tout s'était passé sous le nom du roi, mais la ligue avait hâte de jeter le masque. L'insurrection était organisée à Paris. Seize factieux, représentans des seize quartiers de la capitale, s'étaient institués en conseil permanent; la bourgeoisie armée marchait à leurs ordres. La fameuse journée des barricades, 12 Mai 1588, mit à nu leurs desseins secrets. Henri III, assiégé dans le Louvre, n'eut que le temps de se sauver à Chartres. Par une impardonnable faiblesse, il essaya encore de gagner les ligueurs avec des concessions, et rendit un édit nouveau qui reproduisait les dispositions fanatiques de celui de 1585. Le parlement de Toulouse l'enregistra avec les mêmes acclamations ; on fit plus : les chefs de familles se rassemblèrent au Capitole dans le grand consistoire, et jurèrent entre les mains de Jean d'Affis, grand-vicaire de l'archevêque et ligueur influent, d'observer jusqu'à la mort les statuts de la Sainte-Union. On sait qu'une des principales dispositions arrachées à la condescendance du roi était l'exclusion de tout prince hérétique de la couronne de France. La ligue avait eu soin en même temps de faire fulminer par le Saint-Siége, contre le roi de Navarre, une bulle qui le déclarait déchu de tous ses droits politiques et inhabile à succéder.

Henri III, voyant enfin que rien ne pouvait satisfaire les exigences des ligueurs, se détermina à prendre le moyen usité dans les grandes crises nationales : il convoqua les états du royaume à Blois. Les députés de la sénéchaussée de Toulouse furent, pour la noblesse, Jean de la Valette, seigneur de Cornusson, sénéchal de Toulouse; pour le clergé, Urbain de Saint-Gelais, évêque de Comminges, et, pour le tiers, Etienne Tournier, avocat, ancien capitoul. Cornusson était royaliste, comme presque tous les gentilshommes du temps; mais les deux autres députés étaient de grands ligueurs, quoique par des motifs différens. L'évêque de Comminges n'avait en vue que les intérêts catholiques; l'avocat Tournier, homme pauvre et véhément, partageait, au contraire, toutes les passions du peuple ; il aimait le désordre et rêvait l'égalité, parce qu'il était malheureux et méprisé des riches. De telles élections durent ouvrir les yeux à Duranti : en favorisant les prétentions du tiers et du clergé par des fureurs inconsidérées contre les protestans, la monarchie avait soulevé un tumulte qu'elle ne pouvait plus contenir, et les états de Blois allaient devenir le prélude de la révolution française : les grands bouleversemens politiques se tentent toujours plusieurs fois avant de s'accomplir.

Le roi rencontra la révolte toute-puissante au milieu des états : poussé à bout, il fit assassiner le duc et le cardinal de Guise les 23 et 24 Décembre 1588. *Vous avez donc fait mourir MM. de Guise*, lui dit Catherine de Médicis; *vous avez bien coupé, mais voyons si vous saurez coudre; qu'avez-vous fait pour maintenir la tranquillité dans les principales villes de votre royaume?* En effet, les députés ligueurs s'étaient dispersés sur-le-champ, pour porter au plus vite dans leurs provinces la sanglante nouvelle. Le roi fit venir Cornusson; il le chargea d'aller annoncer aux Toulousains le châtiment des deux chefs de la ligue, et de maintenir dans la ville, selon les devoirs de sa charge, l'autorité royale. Soit crainte des rebelles, simple négligence ou mauvaise volonté, le sénéchal fit peu de diligence; il s'arrêta quelque temps dans son château de Cornusson auprès d'une jeune épouse qu'il avait, et quand il parut aux portes de Toulouse, la sédition l'avait devancé : l'attentat de Blois avait fait en un seul jour ce que les intrigues de six années n'avaient pu obtenir.

A ce bruit imprévu et confus qui précède toujours les grands messages, toute la population de Toulouse s'était émue : on ne voyait, dit un historien, qu'attroupemens dans les rues parmi un murmure universel. Le désordre commença le 3 janvier 1589, à la nouvelle de la mort du duc ; il devint universel et irrésistible quand on apprit celle du cardinal. Trois prédicateurs qui étaient en possession d'exciter les fureurs populaires, le jésuite Odard Moté, Doïard, curé de Cugnaux, et Richard, provincial des Minimes, s'abandonnèrent à toutes les inspirations d'une éloquence frénétique. La bourgeoisie prit les armes, les capitouls convoquèrent le conseil de ville. L'indignation s'empara des plus modérés citoyens, et les politiques, consternés, se turent ; Duranti lui-même parut comme frappé de stupeur : malgré son dévouement sans réserve aux intérêts du roi, il laissa passer les premiers jours sans agir, et cette hésitation perdit tout.

Quand Urbain de Saint-Gelais et Tournier, qui s'étaient sauvés de Blois en toute hâte, arrivèrent enfin, ils furent environnés, pressés, escortés par la multitude qui débordait sur les places publiques. On les avait crus assassinés ou du moins arrêtés par les satellites du tyran, comme on appelait déja l'indécis Henri III, et leurs partisans venaient en foule les féliciter sur leur retour inespéré. Pour Cornusson, on lui ferma, par ordre des capitouls, la porte Arnaud-Bernard, où il se présenta, et il fut obligé de se retirer à Estrefonds, à trois lieues de Toulouse.

Cependant les séances du conseil de ville étaient fort animées, les ligueurs s'y rendaient en force et maitri-

saient les délibérations. Jean d'Affis, le grand-vicaire, demanda la formation d'un comité de dix-huit citoyens, dont six du clergé, six du parlement et six de la bourgeoisie, pour veiller à la sûreté de la ville, sur le modèle des seize de Paris. Cet avis prévalut, sous la condition, néanmoins, que, dans les affaires importantes, il serait référé au premier président. Cette restriction prouve que les politiques avaient encore quelque influence au conseil, et qu'avec plus d'énergie et de résolution, Cornusson et Duranti, défenseurs naturels de l'autorité royale, auraient pu prévenir ce qui arriva. Quoi qu'il en soit, la commission des dix-huit fut formée, et à leur tête figuraient d'Affis lui-même et un président au parlement, nommé Jean de Paulo : celui-ci était encore un hardi factieux, ennemi de Duranti, dont il enviait la charge, et capable de tout pour satisfaire son ambition; il avait pour devise un mortier de président et une épée nue au-dessus, avec ces mots significatifs, *Ad utrumque paratus ;* et la devise ne mentait pas.

Le premier président se réveilla enfin, en recevant une lettre du roi. Trois jours après la funeste délibération de l'hôtel-de-ville, il convoqua le parlement et lut, aux chambres, assemblées un manifeste de Henri III qui expliquait les motifs de sa conduite et menaçait de toute sa colère ceux qui résisteraient à ses volontés. Cette communication ne servit qu'à montrer combien la ligue était puissante au sein même du parlement. Jean de Paulo répondit avec insolence au message royal. *S'il est juste*, dit-il, *d'obéir aux rois, il est plus juste encore d'obéir à Dieu, qui est le roi des rois.* Un grand nombre de conseilliers applaudirent à ces audacieuses paroles, et le serment à l'Union fut renouvelé en présence de Duranti.

La guerre était désormais déclarée, à Toulouse comme à Paris, entre la ligue et le roi. Les démonstrations d'hostilité se succédèrent sans interruption. Duranti lut au parlement de nouvelles lettres patentes du roi qui rétablissaient le duc de Montmorency dans son gouvernement du Languedoc, et quoiqu'à celle-ci on en eût joint d'autres qui portaient amnistie pleine et entière pour les ligueurs, les magistrats, poussés par Jean de Paulo, refusèrent de les enregistrer. En même temps le conseil des dix-huit recevait des lettres des seize de Paris, et envoyait des députés jurer de nouveau l'Uunion entre les mains des plus hardis factieux de la capitale. Le parlement lui-même écrivit à toutes la noblesse du ressort pour l'engager à entrer dans la ligue : c'était un entraînement et comme un vertige universel.

Comme il arrive toujours dans les temps de révolution, le mouvement populaire, noble et généreux dans l'origine, avait promptement changé de caractère en se laissant diriger par les plus ardens. Il ne s'agissait déja plus de flétrir un lâche assassinat, de défendre les vieilles libertés et les devoirs catholiques de la couronne de France contre les prétentions d'un héritier huguenot; on n'allait à rien moins qu'à déclarer Henri III déchu du trône et ses sujets déliés envers lui du serment de fidélité. Le parlement et l'hôtel-de-ville écrivirent séparément au pape pour lui demander s'ils devaient toujours reconnaître pour roi le meurtrier excommunié des Guise. Pendant que le vicaire-général d'Affis, excité par le fanatisme religieux, et le président de Paulo, n'écoutant que son ambition personnelle, entretenaient la sédition parmi le clergé et les magistrats, l'avocat Tournier enflamait la bourgeoisie par ses déclamations républicaines. Des prédicateurs furibonds parcouraient aussi les rues, un crucifix à la main, répétant au peuple que le roi était hérétique, qu'il allait faire dans son royaume une révolution religieuse comme celle d'Henri VIII en Angleterre; que le premier président voulait livrer la ville au maréchal Matignon et aux huguenots; enfin, que le temps était venu de secouer le joug des traîtres, des assassins et des apostats.

L'effervescence publique était donc à son comble, et comme le peuple était armé pour la défense de la ville, il y avait à craindre que la rebellion ne se fît jour par la violence. Les capitouls, entraînés par les dix-huit, profitèrent de ce prétexte pour demander une assemblée générale : le premier président y consentit, quoiqu'il sût bien quelles étaient les questions brûlantes qui devaient y être discutées; mais le respect des franchises municipales, qui était encore sacrées pour les plus fougeux royalistes, l'emporta sur ses craintes. Il crut pouvoir contenir le désordre par sa présence et son courage : il se rendit au Capitole sans cortége, accompagné seulement de l'avocat-général d'Affis, frère du ligueur, royaliste zélé, et présida le conseil. Les capitouls, qui avaient le droit d'y appeler les citoyens de leur choix, l'avaient rempli de factieux bien connus; Tournier lui-même y assistait. Dès l'ouverture de la séance, une troupe de six cents hommes armés força les portes du grand consistoire, et pénetra en tumulte dans la salle des délibérations. Ce fut pendant quelques instans comme un champ de bataille, où le fracas des épées se mêlait aux vociférations des partis.

Tournier se leva alors, et le silence se rétablit. L'habile et ardent ligueur commença par raconter dans ses plus grands détails la mort tragique des Guise, dont il avait été en quelque sorte le témoin oculaire, et qui n'était selon lui que le prélude d'épouvantables proscriptions; puis, quand il eut bien éveillé l'indignation de l'auditoire de son choix, il déclara solennellement qu'il fallait mettre la cogné à la racine, et se soustraire par une déclaration publique à l'obéissance du Valois; puis, enfin, s'échauffant de plus en plus, et se tournant avec véhémence vers un portait du roi qui décorait la salle : *Anciennement*, s'écria-t-il, *on renversait à Rome les statues des tyrans : commençons aujourd'hui par abattre le tableau de celui-ci !*

A ces mots l'avocat-général d'Affis, qui était aussi d'un caractère violent et emporté, ne put plus contenir la colère que toutes les paroles de l'orateur avaient amassée en lui : il se leva brusquement, interrompit Tournier en l'appelant rebelle, le menaça du geste, et lui cria qu'en temps et lieu il le ferait repentir de sa trahison. Cette scène excita un désordre inexprimable. Tournier se dressa sur ses pieds pour répondre; mais sa voix fut couverte par les cris de la multitude en fureur. L'histoire a distingué parmi les plus forcenés de cette bande un nommé Chapelier, que nous retrouverons plus tard quand l'heure du crime sera venue. Les dagues et les hallebardes brillaient dans l'enceinte du conseil; la vie de d'Affis était menacée, quand Duranti se

souvint des devoirs de sa place et des exigences de son honneur. Il déclara d'une voix assurée, qui domina bientôt le tumulte, que l'hôtel-de-ville ayant toujours agi de concert avec le parlement, ne voudrait pas, sans doute, terminer une aussi importante délibération sans prendre l'avis des magistrats; et fesant alors ce qu'il aurait dû faire depuis long-temps, il rompit le conseil et se retira avec d'Affis : un reste de respect ouvrit devant eux les flots de cette foule furieuse.

D'Affis partit sur-le-champ pour sa maison de campagne de Rangueil, à demi-lieue de Toulouse; pour le premier président, il demeura noblement à son poste; mais ses inplacables ennemis ne perdaient pas de temps. Irrités d'avoir manqué leur coup une première fois, ils ameutèrent encore la populace autour de sa maison et le contraignirent ainsi à convoquer le parlement. Ce fut l'évêque de Comminges, Urbain de Saint-Gelais, l'un des deux conseillers-évêques de la cour, qui se chargea de porter le premier la parole pour la ligue en cette occasion; une sorte de pudeur retenait, sans doute, l'ambitieux Jean de Paulo. L'altercation était vive dans le sein du parlement, où il y avait presqu'autant de royalistes que de ligueurs, quand on vint annoncer à Duranti qu'une nouvelle troupe de séditieux armés assiégeait les avenues du palais. Comme il voulait avant tout empêcher une délibération qui était repréhensible en elle-même, il profita de cette circonstance pour lever la séance sur-le-champ.

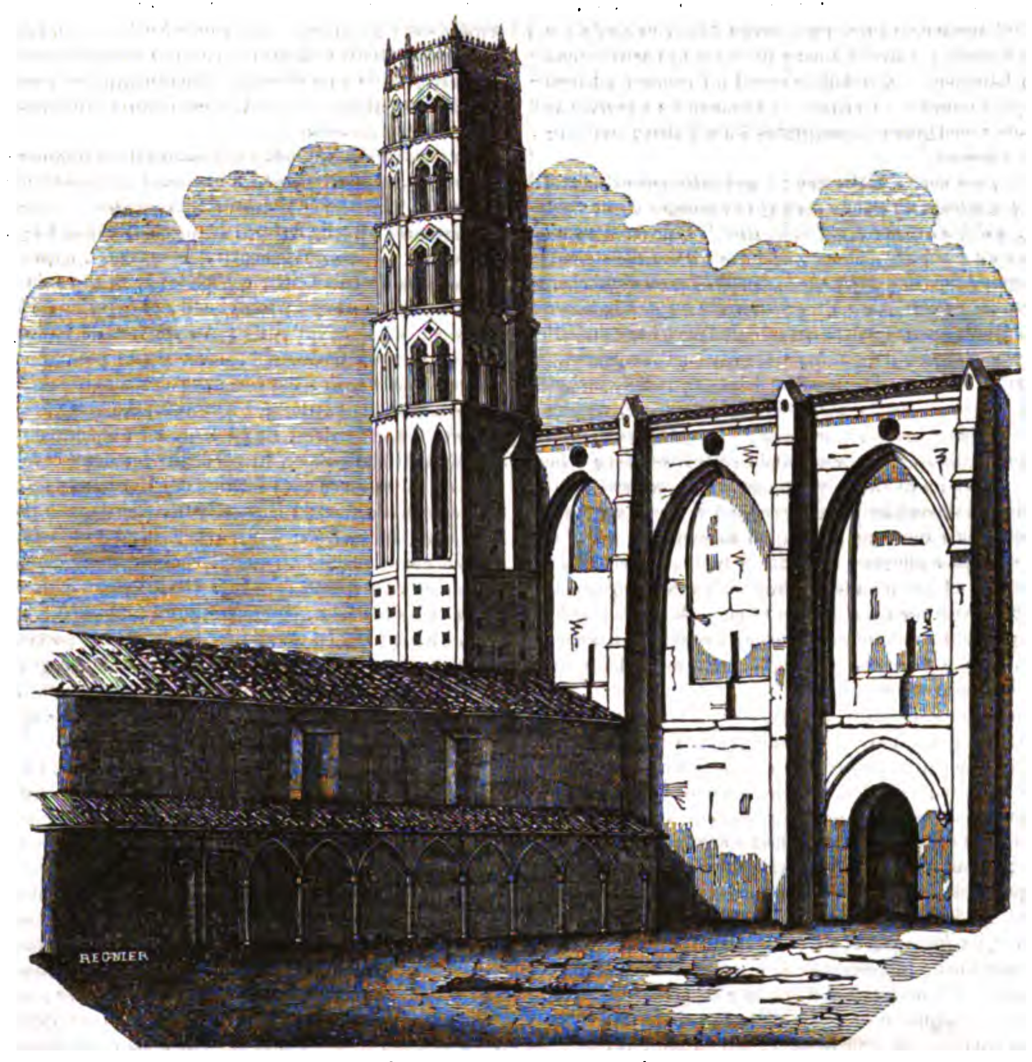
Quand le carrosse du premier président sortit à grand bruit de la cour du palais, les attroupemens se divisèrent d'abord pour lui livrer passage; mais le premier moment de stupeur fut bientôt passé, et la multitude ne se précipita qu'avec plus de rage à sa poursuite: on l'atteignit d'abord devant l'église de Nazareth. Les mantelets de la voiture furent percés de coups d'épées et de pertuisanes; Duranti ne parvint à se garantir de la rage de ses assassins qu'en s'ôtant du siége qui était le but de leur fureur. En même temps, un de ses laquais s'emparait d'une halebarde dans la mêlée et défendait vigoureusement son maître; au premier moment favorable, le cocher lança les chevaux à bride abattue, le carrosse partit comme la foudre, laissant bien loin derrière lui la meute populaire qui le suivait avec de grands cris. Tout-à-coup, en arrivant dans la rue de la Pomme, de toute la vitesse d'une fuite désespérée, l'essieu se heurte contre la margelle d'un puits et se brise; la voiture s'abat : Duranti en descend, et se dirige à pied vers l'hôtel-de-ville, où il espère trouver un azile plus sûr que chez lui. Quand les meurtriers arrivèrent, ils ne trouvèrent qu'un carrosse vide et renversé, et parmi les débris le brave domestique qui les avait déja repoussés. La multitude est irréfléchie dans ses vengeances; elle s'acharna sur le malheureux laquais, qu'elle traîna en prison à demi mort, et oublia le maître.

Duranti fut reçu avec froideur par les capitouls. Toute la soirée la ville fut pleine de bruit; on fit des barricades dans les rues: mais vers minuit l'ordre s'étant rétabli peu à peu, Duranti sortit de l'hôtel de ville par une petite porte, alla dans sa maison qui était fort près de là, et brûla ses papiers les plus importans: sans doute sa correspondance avec la cour; peu de momens avant l'aurore, il rentra au Capitole. Ainsi se passa la nuit du 27 au 28 janvier. Les jours suivans, ses amis vinrent le visiter. On l'engagea à profiter du calme momentané qui régnait alors dans la ville pour se retirer à deux lieues de Toulouse, au château de Balma. A toutes les représentations des magistrats et des capitouls il répondit par ces belles paroles: *Je connais le danger qui me menace; mais il ne sera point dit que j'aie abandonné en lâche déserteur le service de mon roi. Un soldat est puni de mort pour avoir quitté son poste : je dois rester au mien.* De persécuteur qu'il a été, le voilà donc devenu victime : son rôle sera sublime dès ce moment.

Les ligueurs étaient désormais maître du parlement; gênés dans leurs coupables desseins par les fortes murailles de l'hôtel-de-ville, ils firent ordonner que Duranti serait transporté dans le couvent des Jacobins. Ce couvent, dont on a fait de nos jours une caserne pour l'artillerie, était alors un des monumens religieux les plus imposans de la ville de Toulouse. La translation du premier président présenta un spectacle curieux qui peint parfaitement les mœurs féroces et dévotes de cette turbulente époque. Les capitouls craignant que Duranti ne fût massacré dans les rues, et s'étant refusé par un dernier scrupule à le livrer ainsi à ses ennemis, les évêques de Castres et de Comminges s'engagèrent par serment à le préserver de toute insulte; en effet, quand les portes de l'hôtel-de-ville s'ouvrirent, le peuple étonné vit s'avancer le fier magistrat, calme et la tête haute, entre deux prélats revêtus de leurs ornemens épiscopaux. Les clameurs de mort cessèrent aussitôt : les plus furieux se prosternèrent, la procession mêlée de prêtres et de soldats traversa sans obstacle la multitude, et Duranti parvint paisiblement à son nouvel asile, qui n'était en réalité qu'une prison. Sous prétexte de le défendre contre les assassins, on l'enferma dans une chambre, où il était gardé à vue par vingt-cinq soldats. Rose de Caulet, sa femme, n'obtint qu'avec peine la permission de partager sa captivité.

Tout cela s'était passé le 1er février. Plusieurs jours s'écoulèrent encore, sans qu'on pût trouver une occasion favorable pour l'horrible dessein qu'on préméditait. Quelques-uns avaient déja proposé de transporter le prisonnier à l'hôtel Saint-Jean, pour le faire massacrer en route par la populace de Tounis, la plus forcenée de la ville, quand on intercepta des lettres de Jacques d'Affis, l'avocat-général, au maréchal de Matignon qui commandait les armées du roi en Guienne: ces lettres contenaient un récit des derniers événemens, avec la demande d'un prompt secours des troupes royales pour rétablir dans la ville l'ordre et l'autorité.

A cette découverte, les conspirateurs triomphèrent, et l'autre d'Affis, le grand-vicaire, partagea sans doute cette joie criminelle qui devait le conduire au fratricide. Des prédicateurs reparaissent aussitôt dans les rues, criant de toutes parts qu'un complot a été ourdi contre la sûreté de la ville, que l'avocat-général et le premier président en sont les détestables fauteurs, que les comtes de Carmaing et d'Aubijoux, le baron de Blagnac et le seigneur de Cornusson se sont déja mis en marche pour assiéger Toulouse. La populace, irritée par ces clameurs, se soulève le 10 Février. Quinze cents furieux se précipitent vers la prison de Duranti, mettent le feu à la porte du couvent, et se répandent dans l'édifice,



L'ÉGLISE DES JACOBINS (1).

sans que la prétendue garde du prisonnier ait rien fait pour les arrêter.

Duranti était seul avec sa femme, quand il entendit des vociférations lointaines qui redoublaient de violence, en s'approchant toujours. Il comprit alors que son heure était venue, et se mit en prières. La porte s'ouvrit avec fracas, et le terrible Chapelier parut devant lui : *Le peuple vous demande, Monseigneur,* dit cet homme d'une voix rude. *Ma chère épouse*, dit à son tour Duranti, à Rose de Gaulet qui versait des larmes : *Dieu m'avait donné la vie, des biens et des dignités, il m'en dépouille*

(1) L'église des Jacobins date du XIVe siècle ; elle est d'un style lourd, et pourtant elle fut construite à une époque féconde en chefs-d'œuvre d'architecture religieuse. On en fit la dédicace le 22 octobre 1385. Le duc de Berry, gouverneur de la province, fut *parrain*. Le cardinal de Thurei, le Patriarche d'Alexandrie, administrateur de l'archevêché de Toulouse; les évêques de Cahors, d'Auxerre, de Rieux ; les Comtes d'Etampes, de Sancerre, d'Armagnac, de l'Ille-Jourdain, de Pardiac, le sire d'Albert, assistèrent à la cérémonie. Le monument fut élevé avec l'argent confisqué aux hérétiques. Sa masse énorme est trop massive quoique très élevée. Son portail est du style gothique le plus commun. Son enfoncement monotone, sa largeur et son écrasement le rendent très désagréable à la vue. Pendant les guerres de religion, les prostestans, maîtres du Capitole, renversèrent le clocher avec leurs canons. L'église des Jacobins sert aujourd'hui d'écurie et de magasin à foin à l'artillerie.

(*N. du D.*)

aujourd'hui. La mort est la fin de la vie, mais elle n'en n'est pas le châtiment. Mon âme, innocente de tout ce qu'on m'impute, va paraître devant le souverain juge : espérons en lui ! Puis, s'arrachant des embrassemens de cette femme en pleurs qui essayait de le retenir de ses faibles mains, il marcha sans pâlir vers la porte incendiée. Chapelier, qui allait devant lui comme un bourreau qui conduit sa victime, l'annonça au peuple par ces mots sacriléges et empruntés à un autre martyre : *voici l'homme !*

Oui, me voici, dit-il alors ; *que voulez-vous de moi? S'il y a quelqu'un parmi vous qui se plaigne d'une injustice, qu'il s'avance, qu'il le dise ! Que si vous n'en voulez qu'à ma vie, songez que vous allez vous noircir d'un crime horrible que toute la postérité vous reprochera, et qui tôt ou tard sera vengé de Dieu ou des hommes !* Duranti était encore dans la force de l'âge, haut de taille, noble de figure, d'un aspect grave et imposant. Il portait, suivant l'usage de l'époque, les insignes de sa dignité, et la majesté du parlement respirait toute entière dans sa personne. Les factieux furent frappés de stupeur : étonnés de se trouver face à face avec ce qu'ils avaient le plus appris à respecter, ils reculèrent devant leur propre crime; il y eut un silence de quelques momens ; mais un misérable, venu des rangs les plus éloignés, fendit la foule, s'approcha de Duranti, et lui tira dans le flanc un coup d'arquebuse qui le renversa sur les dégrés. *O mon Dieu*, s'écria-t-il, en rappelant à son tour des paroles sacrées, *pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Il tourna les yeux vers le ciel et mourut.

Quand la multitude le vit tomber, ses fureurs lui revinrent. Ce qui l'avait intimidée n'existait plus. Tous les excès que peut inventer une populace effrénée, dans le raffinement de son ivresse sanguinaire, furent commis sur le cadavre du premier président. On lui lia les pieds avec une corde, on le traîna sanglant par toute la ville ; un des assassins marchait le premier, portant un portrait du roi déployé en forme de bannière, et criant : *A cinq sols le portrait du tyran, pour lui acheter un licou qui serve à le pendre !* Le reste suivait avec des huées, des cris de joie, des acclamations frénétiques. En arrivant sur la place Saint-George, lieu destiné au supplice des criminels, on redressa le corps sur ses pieds, et tout défiguré par la boue des rues et les coups qu'il avait reçus de ces insensés, on le suspendit avec le portrait du roi à la grille de fer qui environnait l'échafaud. Les uns, dit un historien, lui arrachaient la barbe; les autres l'accrochaient par le nez qu'il avait aquilin, et tous répétaient : *Tu aimais tant ce Henri, te voilà maintenant avec lui.*

Il était environ quatre heures du soir, et, en cette saison, la nuit était proche. Le peuple n'oublia pourtant pas qu'une autre victime lui était réservée. Une nouvelle troupe se mit aux champs, alla saisir d'Affis dans sa retraite, et l'entraîna vers la ville au milieu de la nuit. Parvenu à la conciergerie, il y fut interrogé par je ne sais quelle autorité, car le peuple veut presque toujours donner à ses plus grands attentats une apparence de justice. *Vous mes juges !* répondit l'intrépide magistrat : *je ne vous reconnais d'autre pouvoir que celui de la force : vous êtes des bandits et des assassins !* A ces mots audacieux, il fut jeté dans un cachot. Un peu avant le jour, quatre satellites entrèrent, l'étranglèrent avec une corde, et jetèrent son corps devant la porte de la conciergerie. On alla ensuite en faire autant de ce courageux laquais de Duranti qui avait été renfermé dans les prisons de l'archevéché, et un lieutenant des capitouls se fesant ouvrir la maison du premier président, livra sa précieuse bibliothèque et tous ses meubles au pillage. C'était là sans doute la récompense promise aux assassins.

Les noms des capitouls qui laissèrent consommer ces horreurs, appartiennent à l'histoire : c'étaient Pierre Thomas, bourgeois; Jean de Balanquier, seigneur de Montlaur; Hélie Astorg, bourgeois; Géraud Veiries, marchand ; George Macoau, bourgeois ; quant aux deux qui manquent pour compléter le nombre de huit, Guillaume Fonrouge, marchand, et Jacques de Melet, seigneur de Beaupuy, ils s'étaient fait décharger le 7 février par le parlement, sans doute pour ne point tremper leur mains dans le sang des magistrats; et la responsabilité de l'attentat n'en retombe que plus sévèrement sur les autres. Le 11 février, au point du jour, le capitoul Balanguier fit recueillir les deux cadavres : d'Affis fut enterré dans l'église des Cordeliers de Saint-Antoine ; le corps du Duranti fut roulé dans le portrait de Henri III, circonstance curieuse et touchante, et inhumé sans pompe ou plutôt caché dans le chœur des Cordeliers du grand couvent. On lui éleva plus tard, dans ce même lieu, un magnifique mausolée ; mais le mausolée a disparu à son tour, et l'enceinte sacrée qu'il embellissait est devenue un magasin à fourrages pour l'artillerie. Telle est la fatalité des révolutions : elles poursuivent jusqu'à la cendre de ceux qu'elles ont proscrits.

La mort de Duranti retentit dans toute la France comme un coup de tonnerre. Ce que l'assassinat du duc de Guise avait été pour la royauté, ce meurtre populaire d'un premier président le fut pour la ligue. La masse de la nation, masse toujours neutre et flottante entre les partis, fut épouvantée des passions que l'Union avait soulevées et se tourna brusquement vers le roi comme elle s'était tournée vers la révolte après le crime de Blois. Pour contenter leur ambition ou leur animosité personnelle, les chefs de la ligue, à Toulouse, avaient détruit leur avenir comme faction. Jean de Paulo fut bien nommé premier président par le duc de Mayenne; mais d'un autre côté, le roi indigné ne garda plus aucun ménagement ; il rendit au duc de Montmorency le gouvernement du Languedoc ; il transféra le parlement de Toulouse dans telle ville qu'il lui plairait de choisir, en déclarant déchus de leur office les magistrats qui ne quitteraient point sur-le-champ cette coupable cité ; il fit alliance enfin avec le roi de Navarre et mit le siége devant Paris, foudroyant de sa royale colère tous ceux qui persisteraient à suivre des étendards déshonorés.

La maison de Duranti existe encore. Plus connue sous le nom d'hôtel Chalvet, elle fait face à la porte de l'église Saint-Jérôme, dans la rue des Pénitens-Bleus. C'est un édifice d'un style sévère, qui a quelque chose de noble et de triste comme l'histoire de son possesseur. En passant seul devant ces murs, témoins séculaires des scènes furibondes de la ligue, on se prend involontairement à méditer sur le contraste des troubles qui ont re-

DURANTI DEVANT LES LIGUEURS.



tenti à leurs pieds, et du calme profond qui les environne aujourd'hui. Toulouse ne voit plus s'élever, dans son sein, de ces habitations monumentales, dont l'architecture forte et grave rappelle des souvenirs d'un autre âge et des mœurs d'autrefois. Et nous aussi, hommes du siècle, nous ne voyons plus sortir de notre civilisation amollie quelques-uns de ces caractères vigoureusement trempés, simples et hardis comme les lignes de leurs édifices, inébranlables comme les murailles qui nous restent de ces anciens temps. Il y a toujours un air de forteresse dans les plus somptueuses demeures du seizième siècle, de même que dans les grandes figures de son histoire, on retrouve toujours un reste sauvage et brut des farouches barons du moyen âge. Duranti, Tournier, Jean de Paulo, Urbain de Saint-Gelais, les deux d'Affis, statues de bronze fondues d'un seul jet qui apparaissent immobiles dans l'horizon tumultueux du passé, noms imposans qui font prendre en pitié nos petites vertus, nos petits vices, nos petites passions.

Mais une époque paie bien cher l'honneur de porter de pareils hommes. Pour former ces âmes si fortes, ces volontés si énergiques dans le bien comme dans le mal, il faut des révolutions, des massacres, des dangers et des crimes à tous les instans. Partout où s'allument les fureurs politiques, il se trouve des cœurs aussi chauds et des bras aussi puissans. Nos jours sont moins éclatans, sans doute, mais plus heureux. Aux luttes brutales de la force, ont succédé les conquêtes pacifiques de l'opinion; à cette guerre de vie et de mort entre les chefs, des pensées de trêve et des élans vers la prospérité des classes nombreuses. Ainsi vont toujours les choses humaines: toute décadence est mêlée de progrès, tout bien nouveau est acheté par un mal. Où sont maintenant, je ne dis plus la vigueur des caractères, mais les deux autres gloires du seizième siècle, la science et la religion? Ce Duranti, qui savait mourir pour sa foi sociale, trouvait aussi des momens dans cette vie si occupée pour composer de longs ouvrages de jurisprudence et de piété, et, sous le couteau des assassins, trois jours avant l'heure fatale, il écrivait encore dans sa prison pour faire appuyer à Rome son livre sur les rits de l'église catholique. Soyons donc justes envers sa mémoire : il eut les vertus et les défauts de son temps, et fut un des plus illustres héros d'un siècle de grands hommes.

Léonce DE LAVERGNE.

DUEL ENTRE BAYARD ET LE BATARD DE SAVOIE (1).

I.

LA GARNISON DE MONERVINE.

Chassé de Naples par Gonzalve de Cordoue, surnommé le grand capitaine, d'Aubigny, comprenant que les troupes françaises, vu leur infériorité numérique, ne pouvaient résister en rase campagne aux troupes combinées de l'Espagne et de l'Italie, se réfugia dans la Pouille où il dissémina ses soldats dans des casernemens. Cette tactique décélait les profondes connaissances stratégiques du général français. Cantonnés sur tous les points fortifiés de la Pouille, occupant les gorges des vallées et le sommet des montagnes, les places les plus fortes et les châteaux isolés, les Français, ainsi fractionnés, obligeaient les ennemis à se fractionner à leur tour, s'ils voulaient en venir à l'attaque; dans ces diverses rencontres où la valeur numérique avait à lutter contre le courage français, il était rare que la victoire ne restat point à ce dernier. Aussi toute la puissance espagnole, et tout le savoir du grand capitaine ne purent parvenir à débusquer notre corps d'armée des lieux dont il s'était emparé.

Nous étions en 1503, à la fin de l'hiver; quoique les froids ne se fassent guère sentir dans ce pays privilégié, ils avaient été assez intenses cette année pour empêcher les Espagnols de tenir la campagne. Gonzalve avait distribué ses troupes dans les villes environnant la Pouille, attendant que la belle saison fut revenue pour faire de nouvelles tentatives d'envahissement.

Force fut alors aux soldats français de rester oisifs au fonds de leurs garnisons. Ce genre de vie n'était guère de leur goût; ils essayèrent d'abord de chasser l'ennui à force de tournois, de courses et d'autres jeux plus ou moins militaires. Mais rien ne remplaçait les émotions de la guerre avec ses intermittences de succès et de revers, de triomphes ou de défaites. Il ne fallait rien moins à cette valeureuse noblesse qui composait alors notre armée, que le champ de bataille, où

(1) Comme on le sait, Pierre du Terrail, dit le chevalier Bayard, est né près de Grenoble.

A ce titre la *Mosaïque* lui devait une biographie qu'elle a déja donnée. Aujourd'hui nous mettons sous les yeux de nos lecteurs une des plus mémorables scènes de sa vie. Elle se passe en Italie, conséquemment hors de notre Midi, mais elle a lieu entre un Français et un Espagnol. L'Italie n'est qu'un terrain neutre. A quelle histoire locale appartiendra donc ce fait si vrai, si caractéristique? qui donc pourra revendiquer ce duel mémorable qui fait si bien connaître les mœurs de l'époque à laquelle il eut lieu? Le Midi, rien que le Midi. Celui qui joue le principal rôle est notre compatriote; toute sa vie nous est donc acquise, et certes nous ne nous sentons pas assez généreux pour faire l'abandon de la moindre de ses actions.

Nous devons déclarer que toute cette chronique est complètement historique. Guyard de Berville la rapporte tout au long dans son intéressante histoire du chevalier Bayard; non-seulement nous avons suivi, quand aux faits matériels, la leçon de cet historien, mais encore nous lui avons emprunté souvent ses propres expressions *.

* Cet article avait déja été publié dans le *Musée du Midi*, qui a cessé de paraître, et dont la rédaction, comme les gravures, comme le titre de l'ouvrage, sont devenus la propriété de M. Paya. La *Mosaïque* publiera successivement les meilleurs morceaux et les plus belles gravures qui fesaient partie du *Musée*. (*N. du D.*)



BAYARD REVÊTU DE SON ARMURE (1).

la lutte devient sérieuse, où le choc se fait terrible, où la mort se présente à tous sous tant d'aspects excitans.

Parmi les gentilshommes français et par dessus tous ceux à qui cet état était devenu insupportable, Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche*, maudissait tous les jours ce repos forcé dans lequel son ardeur chevaleresque se voyait enchaînée. Il n'est rien qu'il n'eût fait, l'intrépide preux, pour se procurer l'occasion d'un combat. Pieux et pauvre, le jeu des dés ne pouvait lui aller. La barre, le carrousel ne lui fournissaient que de médiocres plaisirs. Plus adroit, plus agile et plus vaillant que ses frères d'armes, il dédaignait des luttes trop faciles, qui, en lui présentant des chances de triomphe assurées ne lui offraient jamais celles d'une défaite. S'il est quelque chose qui fasse désirer la victoire, c'est le péril au prix duquel on l'acquiert.

Deux grands mois s'étaient ainsi passés dans un loisir allanguissant. Chacun soupirait après le retour de la bonne saison et des bons coups de lance. C'était après une soirée de février. Cette journée avait été tiède, comme le sont les plus belles journées de l'Italie. Tous les gentilshommes, en garnison à Monervine, s'étaient retirés sur la plate-forme de la forteresse, pour jouir des premières brises embaumées des Apennins et des derniers rayons du soleil, qui empourprait le ciel d'un reflet couleur de rose, et allait s'éteignant par degrés au sein de la Méditerranée. Plus découragé que ses camarades, Bayard était encore dans sa chambre de la tour d'Ouest, où machinalement il s'amusait à fourbir une épée magnifique, à lui donnée, après la bataille de Fornoue, par le roi de France Charles VIII. Tout-à-coup il sortit de son absorption morale, appelé qu'il fut par son ami Bellamare, qui promenait sous sa meurtrière avec les autres gentilshommes de la garnison.

Bayard descendit lentement les degrés du colimaçon qui conduisait à la plate-forme; jamais sa figure, calme mais rieuse d'habitude, n'avait présenté le caractère de sombre préoccupation qui envahissait tous ses traits ce jour-là.

— Par la mort de Dieu! comme vous voilà défait, messire Piquet; êtes-vous donc prisonnier à rançon ou trahi par la noble dame de Fluxas? lui dit le gascon Georges de Durfort.

Bayard salua de la main seulement et ne répondit rien.

— Une telle soirée ne peut appeler le sourire sur vos lèvres, mon cher oncle, reprit Pierrepont. Voyez comme ce ciel est beau dans ce moment, diapré d'azur et d'or, ainsi qu'un papillon. Sentez cette légère brise de février, parfumée comme une rose de mai. Par la belle haquenée de ma maîtresse, il y a plaisir à vivre aujourd'hui!

— Oui, à vivre quand on a la campagne pour seule prison, le ciel pour dôme et les coups d'épée pour passe-temps, s'écria le chevalier, avec un soupir concentré.

— Et du bon vin d'Espagne pour compagnie, répliqua le capitaine Tardieu, brave soldat, mais soldat par métier plutôt que par inclination.

Cette saillie dérida un peu le *chevalier sans peur*, qui continua :

— Du bon vin, Tardieu, du bon vin! c'est ta vie; mais n'est-il pas meilleur quand on le boit après une bataille! Une bataille! oh! voilà qui est fête. Combattre, triompher ou mourir! Ah! ça, mes chevaliers, ne vous sentez-vous pas lassés de cette oisiveté qui nous efféminе? Je vous jure, sur ma dague, que je donnerais mon plus beau coursier pour voir les ennemis à une portée d'arc.

— Et nous donc? répondirent tous les gentilshommes.

— Eh bien! que faisons-nous ici? Rien. Nous voici enfermés comme des vautours en cage. Si nos dames de France savaient que la bise de février nous gèle les mem-

(1) La *Mosaïque* a déja donné un portrait en pied de Bayard, d'après la statue de Montony. Mais elle ne devait pas moins publier celui-ci qui, par le costume sous lequel est représenté le héros, est tout-à-fait inhérent au présent article. (*N. du D*)

bres et nous donne des frissons à nous faire trembler, elles nous enverraient leurs manteaux bien douillets et leurs pantoufles bien fourrées, afin de nous préserver du rhume, pauvres petits enfans que nous sommes!...

Ici le chevalier fit une pause et jeta un long regard sur l'horison bleu qui l'entourait. Ses frères d'armes l'écoutaient en silence, habitués qu'ils étaient à tout accepter de sa part. Bayard, généreux jusqu'à la prodigalité, brave jusqu'à la témérité, avait inspiré à ses camarades une affection mêlée de respect qui ne se démentait en aucune façon, si âcres et si piquantes que fussent ses paroles.

— Par Saint-Pierre, messeigneurs, sera-t-il dit qu'une brave compagnie de gens d'armes, comme la nôtre, reste close en ses murs, alors que nos ennemis fourragent à l'entour de notre forteresse.

— Conduisez-nous au combat, répondit le vicomte de Rhodez, et vous verrez combien nos glaives sont las de la rouille qui les ronge.

— Bien dit, messire!..... s'écria Lacropte-d'Aillon. Nous ne demandons pas autre chose.

— Pardieu, oui! dirent unanimement les chevaliers.

— Vous désirez donc voir l'ennemi de près? reprit Bayard, animé par l'idée d'une rencontre.

— Si tu en doutes, frère, voici mon gage de duel, répondit Bellamare, avec l'accent offensé.

— Garde-le, dit Bayard: ton gantelet te sera utile avant peu. Car si vous voulez me suivre, nous verrons demain l'ennemi, ou nous arriverons à Naples tout d'une traite. En êtes-vous, mes camarades?

— Tous!

— Tant mieux! avec de si vaillans hommes on ne peut faire que de bons coups. A demain! messires.

— A demain!

— A trois heures du matin, armés de pied en cap et sur nos chevaux de bataille. Mon espion m'a dit que du côté de Barlette ou d'Andres, il y aurait du gibier à chasser. Or sus, combien serons-nous? Georges de Durfort, Odet, La Cropte, La Clyate, Maugiron, François de Crussol, Rhodez, André, le bâtard de Luppe, Bellabre, Mondragon, Tardieu, Oroze, mon cousin Boissieu, mon neveu Pierrepont, Bonnet, Mipont, nous voilà bien dix-huit.

— Et moi, messire capitaine?

— Comment, Boutières, tu veux, toi aussi, férir ton coup? la journée peut-être chaude; reste à Monervine. La côte est pesante à dix-sept ans.

— A dix-sept ans, chevalier, vous remportiez le prix du tournoi de Vaudrey. Pourvu que Dieu me vienne à la rescousse, j'espère bien suivre un tel *guidon d'honneur*. Je serai des vôtres,

— Soit! tu es un brave jeune homme, tu mérites d'être de la compagnie d'hommes faits au danger. Bon soir, messeigneurs, je cours avertir une dizaine de mes hommes d'armes. Ils seront à cheval avant le jour. Que la vesprée vous soit heureuse!...

II.

LE COMBAT.

Le lendemain, 23 février 1505, toute la compagnie de Bayard fut rendue de bonne heure sur la place d'armes de Monervine. Elle formait en tout une troupe de trente gentilshommes déterminés et d'élite. Jamais plus vaillante caravane n'avait été, sur les grands chemins, rechercher l'occasion d'acquérir de l'honneur. Bayard ne se fit point attendre; il parut bientôt monté sur un superbe genet couleur bai, revêtu d'une armure blanche qu'il avait adoptée par modestie, disent les chroniqueurs ou, selon nous, pour mieux être distingué au milieu de l'action. Les fanfares résonnèrent, la herse fut baissée et la cavalcade, armée de pied en cap, défila sous le marchicoulis et se répandit, au petit trot, dans le vallon qui s'étend onduleux au pied de la place de Monervine.

Le jour commençait à pointer ses rayons prismatiques sur les brillantes armures des hommes d'armes de Bayard; la brise, légèrement éveillée, faisait flotter les lambrequins au sommet des casques, et le pas cadencé des chevaux, sur le gravier, formait une harmonie toujours agréable à l'oreille des cavaliers en campagne. C'était, ma foi! un spectacle digne d'être vu, que cette petite masse de corselets reluisans, serrée, compacte, au haut de laquelle se balançait la banderole de Bayard, portée par son neveu Pierrepont.

C'était à envier, que la joie de ces trente gentilshommes, tous jeunes et beaux, tous vaillans et déjà vieux de renommée, qui allaient demandant à Dieu de leur envoyer une bonne rencontre. Comme leurs cœurs leur battait d'aise et de désir! Depuis si long-temps ils n'avaient eu bonne fête, c'est-à-dire un combat. Mais combien surtout ils étaient orgueilleux de se voir conduits par un capitaine le plus brave du monde, par un preux qui, à l'âge de 27 ans, avait déja effacé toutes les réputations chevaleresques de ce temps.

Il fallait entendre les propos qui couraient çà et là au sein de la troupe.

— Eh! dis Pierrepont! Lève plus haut ta banderolle; s'il est un ennemi par ici, qu'il nous aperçoive de plus loin, criait André d'Aillon.

— Il te tarde donc bien? demandait Bonnet.

— Sur ma part de paradis! Je jure de faire double carême si le gibier nous vient à point.

— Vous le faut-il nombreux, disait Rhodez.

— Mais d'une cinquantaine d'hommes d'armes, au moins.

— Bah! répondait Tardieu, pour des limiers comme nous, ça ne ferait point une bouchée.

— Nous ne sommes que trente, mordieu!

— Et Bayard n'est-il pas avec nous?

— Vous êtes bien timide aujourd'hui, messire Mondragon.

— Vous le verrez, Tardieu, s'il faut donner de la dent.

— Silence! s'écria tout-à-coup le seigneur de Rhodez; n'apercevez-vous point là-bas, sur le chemin, une grande poussière qui s'élève.

— Oui, oui! Qu'est-ce?

— Un troupeau de porcs qu'on mène égorger, sans doute, répondit en riant le bâtard de Luppe.

— Espagnols ou verrats, c'est tout de même; et par les beaux yeux de ma dame, je crois distinguer une de leurs troupes.

— Elle vient à propos! je m'ennuyais à courir sans rien voir se lever.



— Boutière, dit Bayard, piquez des deux et allez à la découverte. Serrez vos rangs, vous autres !

Boutière suivit les ordres du chevalier; dans moins de dix minutes, il revint ventre à terre.

— Eh bien ! qu'est-ce ?

— Ce que vous veniez chercher, monseigneur ; une compagnie de gens d'armes espagnols qui, comme nous, s'est mise en quête d'aventures.

— Halte ! mes compaings, cria Bayard d'une voix émue par le contentement. Les croix rouges viennent à nous. Dieu nous exauce, chevaliers; ce que vous désiriez tant, le voilà. Il y a ici de l'honneur à acquérir, que chacun de vous fasse son devoir de gentilhomme. Si vous me voyez faillir devant le mien, tenez-moi pour un homme sans cœur.

— Chargeons ! chargeons ! répondit la compagnie électrisée.

— Ne leur donnons pas l'honneur de nous attaquer les premiers, répartit Bayard. France ! France !

— France ! France ! répéta la troupe.

Et prenant le galop, la visière baissée et la lance en arrêt, les chevaliers fondirent sur la troupe espagnole qui, de son côté, se mit à crier Espagne ! San Jago ! Espagne ! et à pointe de cheval les reçut vigoureusement.

Dès le premier choc, un bon nombre de cavaliers furent renversés de part et d'autre : les coups avaient été si violens, que leurs camarades eurent bien de la peine à les remonter.

Cette première course fournie, les Français comprirent qu'il fallait se tenir bien assis sur les étriers, car ils avaient à faire à bonne partie. Indépendamment de sa force numérique, l'escadron espagnol était composé d'hommes choisis parmi les plus vaillans de la garnison d'Andres. Don Alonzo de Soto-Mayor, brave espagnol s'il en était, et parent du grand Gonzalve, les commandait et se distinguait au premier rang.

Les trompettes sonnèrent, et la seconde attaque commença : elle fut plus rude et plus vive que la précédente ; à moitié course, les deux partis se choquèrent avec un bruit d'armes qui fit retentir le vallon. Mises en éclats, les lances furent abandonnées et l'on joua de l'épée ou de la masse d'armes. Alors la mêlée se fit active, furieuse et dévorante ; chaque chevalier, soit français, soit espagnol, se comportait en brave et succombait en héros.

Les deux capitaines opposés, Bayard et Soto-Mayor, se montraient sur tous les points attaqués. Soto-Mayor jouait à merveille de sa hache de bataille. Bayard faisait voler son glaive qui resplendissait à coups pressés, comme celui de l'ange exterminateur. Les siens, encouragés par son exemple et ses discours, réactivaient leurs coups et pressaient vivement les Espagnols qui les repoussaient plus vivement encore. Chaque homme avait sa part du combat, car l'on se battait épée contre épée, hache contre hache, poitrine contre poitrine ; il n'était point jusqu'au poignard qui ne remplit dignement son rôle de meurtrier. Oh ! c'était beau et affreux que cette lutte acharnée de chevaliers d'élite, que ces masses de fer retentissantes sur les casques d'airain, que ces glaives d'acier qui faisaient voler bras et têtes, comme si la créature de Dieu n'était que chose vile.

— Allons, camarades ! à la rescousse, criait Bayard du sein de la mêlée.

— Bayard ! Bayard, répondait sa troupe en ravivant ses forces et redoublant l'attaque.

Le combat durait depuis près d'une heure, et la victoire paraissait indécise.

— Comment, mes chevaliers, s'écria le preux Bayard, voilà bien une heure que nous combattons, et nous n'avons pas vaincu ! Imitez mon exemple.

Jetant son épée, il prit sa lourde hache à deux tranchans et se mit à férir de si rudes coups, qu'il n'était pas d'armure capable de lui résister. Ses chevaliers en firent autant et se ruèrent de rechef sur leurs adversaires.

Cette dernière attaque décida de la victoire ! Les Espagnols harassés et mutilés, furent enfin rompus. Bon nombre resta sur la place, sept furent faits prisonniers, le reste prit la fuite. Le commandant Soto-Mayor, après s'être battu comme un lion, voyant que sa troupe était déconfite, tâcha de gagner les champs. Mais Bayard l'avait distingué durant le combat et s'était attaché à ses pas. Soto-Mayor franchit un large fossé, Bayard le franchit aussi et poursuivit l'espagnol la hache sur la tête.

— Tourne, tourne, chevalier ! lui criait-il; ne te laisse pas tuer par derrière !...

Soto-Mayor, préférant la défense à une mort honteuse, se retourna et fondit sur Bayard. Dans un instant, ils se furent portés plus de cinquante coups. Si l'attaque était violente, la défense était rapide. On ne sait trop qui de ces deux braves hommes aurait succombé, si le cheval de Soto-Mayor, rendu de lassitude, ne s'était abattu en entraînant l'Espagnol.

— Rends-toi, homme d'armes, ou tu es mort ! lui dit le chevalier !

— A qui ?

— Au capitaine Bayard.

— Voilà mon arme ! Je ne la rends qu'au meilleur chevalier de la chrétienté.

III.

UNE FÉLONIE.

Bayard fit sonner la retraite. Toute sa troupe se réunit autour de lui et reprit le chemin de Monervine. Quoique l'action eût été des plus chaudes, les Français n'eurent à pleurer la mort d'aucun de leurs camarades. Cinq à six seulement étaient blessés; mais leurs blessures n'étant point dangereuses, tous les chevaliers se livraient sans trouble à la joie du triomphe.

Arrivés à la garnison, Bayard fit venir Alonzo de Soto-Mayor et lui dit :

— Seigneur don Alonzo, je suis informé de votre naissance; vous êtes le proche parent du grand Gonzalve, que nous admirons tous quoiqu'il soit notre ennemi. C'est un titre puissant. Mais un autre qui vous est personnel me fait vous estimer d'avantage : vous êtes brave homme d'armes et vaillant officier : je ne vous traiterai point en prisonnier.

— Je vous savais plein de valeur, capitaine; pour être accompli, il ne vous manquait plus que d'être magnanime, répondit le castillan avec émotion.

— Je suis chevalier et chrétien, répliqua Bayard.

Quand on porte ces deux noms, on doit être humain, sinon généreux. Ici vous n'éprouverez aucune contrainte; dès à présent, considérez-vous comme dans la forteresse que vous commandiez. Le château est grand et agréable, je vous le donne pour prison. Il est habité par une fort bonne compagnie; elle se fera honneur de recevoir vos visites. Mais avant, promettez-moi, foi de gentilhomme, que vous ne sortirez point des remparts sans mon congé.

— Capitaine, merci de votre offre gracieuse. Je vous jure, foi de chevalier espagnol, que je ne sortirai jamais d'ici sans votre permission.

— Jamais, c'est long, reprit Bayard en souriant: ce sera, messire, quand vous voudrez, c'est-à-dire quand vous aurez traité de votre rançon, pour laquelle je vous promets que vous me trouverez de bonne composition.

Sur cela, Bayard ordonna à ses valets d'installer son prisonnier dans le plus bel appartement du château, de lui porter des habits, du linge et tout ce qui pouvait lui être nécessaire.

Le lendemain, le prix de la rançon fut convenu entre Bayard et Soto-Mayor.

— Je vous donnerai deux mille ducats, avait dit ce dernier.

— Non, s'il vous plait, messire, avait répondu le chevalier Bayard. Par le temps qui court, notre métier ne produit point d'assez gros bénéfices pour que vous me donniez une aussi forte somme. Vous me donnerez mille ducats; c'est assez.

— Comment reconnaîtrai-je votre galanterie, monseigneur?

— En traitant, comme je vous traite, tous les prisonniers français que vous pourriez faire à l'avenir.

Don Alonzo envoya aussitôt à Andres, pour qu'on lui apportât les mille ducats convenus. Mais, soit que ses frères d'armes manquassent d'écus, soit que le trompette envoyé ce fût mal acquitté de sa commission, les mille ducats tardèrent à venir. Soto-Mayor passa près de quinze jours au château avec les chevaliers français qui lui firent toutes sortes de bons traitemens et de fraternels accueils. Il jouissait là d'une pleine liberté, passant son temps à promener dans les jardins de la place, se mêlant aux jeux des Français, mangeant à leur table; en un mot, fesant partie de toutes leurs équipées. Tous étaient bien éloignés de penser qu'un brave Castillan comme lui pourrait être capable de violer sa parole.

Cependant, un jour, poussé par sa mauvaise foi ou plutôt par l'ennui de sa captivité et de ne pas recevoir des nouvelles des siens, il se mit dans l'idée de recourir à la ruse et de se faire libre par lui-même.

Dans la garnison française, il y avait quelques soldats albanais. Soto-Mayor, pensant que ces gens-là se laisseraient plus facilement suborner que les autres, fut en trouver un nommé Théodo, à qui il dit :

— Voilà long-temps que tu fais la guerre, et tu es toujours gueux. Si tu veux m'en croire, je t'indiquerai l'occasion de gagner en une heure de quoi te mettre à ton aise pour le reste de ta vie.

— Et laquelle! répondit subitement l'Albanais alléché par l'appât.

— Celle de me procurer le moyen de m'enfuir et de me sauver.

— Mais vous êtes prisonnier sur parole!...

— Que t'importe; j'ai promis mille ducats pour ma rançon, je les enverrai au signor Bayard; tu vois que je ne manquerai pas à ma promesse. Décide-toi, je t'en donnerai autant pour toi-même.

L'Albanais aimait l'argent, l'offre du Castillan était tentatrice. La conscience de l'aventurier succomba.

— Et que faut-il faire?

— Moins que rien; tenir deux chevaux prêts demain à l'ouverture des portes, un pour toi et un pour moi. Dans quatre heures, nous serons à la ville d'Andres, où est ma garnison.

— Suffit. Je vous attendrai en dehors des portes du château.

Le lendemain, les portes étaient à peine ouvertes, que Soto-Mayor, ayant l'air de se promener et de prendre le frais, passa devant le portier qui ne se douta de rien et le laissa aller, le sachant prisonnier sur parole.

Bayard, toujours vigilant et toujours levé dès l'aurore, vint, selon son habitude, faire la ronde dans la cour, sur la plate-forme et dans les jardins; n'apercevant nulle part Soto-Mayor, avec lequel il s'entretenait tous les matins, il demanda où était son prisonnier. Personne ne pouvant le lui dire, il s'adressa au portier qui ne lui dit autre chose, sinon qu'il avait paru près de la porte au point du jour. Le chevalier fit aussitôt sonner le tocsin; mais ni don Alonzo, ni l'Albanais ne parurent. Il est impossible d'exprimer l'indignation de Bayard. Lui, si saintement soumis à tous les devoirs de la chevalerie, ne pouvait comprendre qu'un homme fût capable de commettre une félonie.

— Basque, Basque, s'écria-t-il avec colère, prenez dix de mes hommes, montez à cheval de suite, courez vers Andres à toute bride et amenez-moi mon prisonnier mort ou vif.

Le Basque exécuta les ordres du chevalier; dans un instant il fut à cheval, et sans s'enquérir s'il était suivi de ses camarades, il vola sur la route d'Andres. Il n'avait pas encore fait deux milles, qu'il aperçut don Alonzo à pied, tâchant de resangler son cheval. Alonzo voulut se mettre en selle. Le Basque ne lui en laissa pas le temps, fondit sur lui et l'arrêta. L'Albanais se sauva et gagna Andres.

Quand Bayard aperçut Soto-Mayor ramené, il ne put contenir ses reproches.

Est-ce là, lui dit-il, l'action d'un gentilhomme, de fuir d'une prison où il est libre sur sa foi? J'avais la vôtre de ne pas sortir d'ici sans mon congé, et vous l'avez violée, je ne dois plus me fier à vous.

— Je n'ai point eu dessein de vous faire tort, répartit Alonzo; nous sommes d'accord de mille ducats pour ma rançon; dans deux jours vous les auriez eu, et ma parole aurait été dégagée.

— Je ne puis vous juger d'après vos intentions, mais bien d'après vos actions, et celle dont vous venez de vous rendre coupable est un acte de félonie... Basque, conduis le prisonnier dans la tour de l'Est, et enferme-le soigneusement.

— Les fers aux mains, commandant? demanda le Basque.

— J'en aurais le droit, mais ne le fais point. On

doit se préserver d'être barbare comme de devenir félon.

La prison de Soto-Mayor était dure en comparaison de celle qui lui avait été assignée précédemment. Heureusement pour lui, elle dura peu. Son écuyer arriva le second jour, portant sa rançon qui fut délivrée au chevalier. Bayard était trop généreux pour en profiter. En présence de Soto-Mayor, il la distribua à ses gens d'armes jusqu'au dernier ducat.

Don Alonzo partit le jour même, après avoir pris d'assez bonne grace congé du chevalier et des officiers français dont il avait tant à se louer.

IV.

DÉFI.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis cet événement. Le beau temps avait reparu complet, ravivant, et avec lui la vigoureuse végétation de l'Italie s'était épanouie. Les haies d'orangers et de citronniers exhalaient cette odeur balsamique qui fait reprendre la vie au sein de toute existence attardée par la rigueur des froids ou les attaques du mal. Le ciel bleu, resplendissait sous un soleil d'or qui diaprait la nature de ces teintes chatoyantes que nous aimons tant à voir, alors surtout que nous en avons été long-temps privés. Les chevaliers français, tout entiers au plaisirs de voir renaître les grands jours de bataille, avaient vitement oublié leur dernière escarmouche et le séjour momentané de don Alonzo Soto-Mayor au château de Monervine.

Un jour qu'ils étaient à deviser de guerre et d'amoureuses aventures dans l'enclos de la forteresse de Monervine, ils furent tous étonnés de voir arriver à eux le chevalier Bayard, l'œil en feu, la figure visiblement altérée, comme si une indignation contenue lui était subitement venue au cœur.

— Messires, leur dit-il en les abordant, j'apprends que don Alonzo se plaint parmi les siens que je l'ai traité le plus mal que j'ai pu. Vous en avez été témoins; je ne crois point qu'un prisonnier puisse prétendre à plus d'agrémens qu'il en a eu ici avant son évasion, et même après; il a été plus resserré, c'est vrai, mais n'était-ce pas juste ? Je ne pense donc pas qu'il ait à se plaindre de moi, ni de personne; si cela était, je lui en ferais satisfaction. Dites-moi franchement, messeigneurs, s'il s'est passé, à mon insu, quelque chose qui ait pu le fâcher ?

— Par son san Jago, ce Castillan est plus délicat qu'une jeune donzelle, il se plaint de notre accueil; mais, sire Bayard, il n'est pas de grand prince espagnol qui soit mieux traité qu'il ne l'a été dans notre société, dit le bâtard de Luppe.

— C'est vrai! répartirent les chevaliers.

— Cela étant, dit Bayard, quoique la fièvre me tienne, je vais lui écrire que s'il soutient les discours qu'il a faits, je lui sontiendrai le contraire de lui à moi, à pied ou à cheval, à son choix.

— Tu ne peux te battre, toi, s'écria Bellamare l'interrompant; je suis ton frère d'armes, c'est à moi de donner une leçon de vérité à ce giaour.

— Ça me regarde Bellamare, si j'ai besoin de toi, ce qu'à Dieu ne plaise, je t'enverrai sur le pré à ma place.

Aussitôt, Bayard fit appeler Du Fay qui lui servait de secrétaire.

— Du Fay, lui dit-il, c'est un cartel que j'ai à vous dicter. Montons à ma chambre. Eh bien! tu rechignes ? Ah! je te comprends, tu préférerais le porter au bout de ta lance ou de ta dague de chevalier, plutôt qu'au bout de ta plume de clerc.

La lettre fut dictée. Nous la rapportons mot pour mot fidèlement.

« Don Alonzo, j'ai appris qu'après votre retour de ma prison, vous vous êtes plaint de moi, et avez semé parmi vos gens que je ne vous ai pas traité en gentilhomme. Vous savez bien le contraire; mais pour ce que si cela était vrai, me ferais gros déshonneur; je vous ai bien voulu écrire cette lettre, par laquelle vous prie r'habiller autrement vos paroles devant ceux qui les ont ouïes, en confessant, comme la raison veut, le bon et honnête traitement que je vous ai fait; et en ce faisant, ferez votre honneur et r'habillerez le mien, lequel contre raison avez foulé; et où seriez refusant de le faire, je vous déclare que je suis délibéré de vous faire dire par combat mortel de votre personne à la mienne, soit à pied ou cheval, ainsi que vous plairont les armes, et adieu. »

. . . De Monervine. . . .

Bayard y apposa sa croix, c'est-à-dire sa signature, cacheta la lettre avec le scel de son épée, et envoya le trompette de Chabannes la Palisse la porter à son adresse.

Don Alonzo y répondit, par le même trompette, en ces termes :

« Seigneur de Bayard, j'ai vu votre lettre que ce porteur m'a baillée; et entre autres choses dites, devant icelle, avoir été semé paroles devant ceux de ma nation, que ne m'avez pas traité en gentilhomme, moi étant votre prisonnier, et que si je ne m'en dédis, êtes délibéré de me combattre. Je vous déclare que oncques ne me dédis d'une chose que j'ai dite, et n'êtes pas homme pour m'en faire dédire : par quoi du combat que me présentez de vous à moi, je l'accepte entre ici et quinze jours, à deux milles de cette ville d'Andres ou ailleurs que bon vous semblera. »

Quoiqu'il fût bien malade, le chevalier, comme on le pense, accepta le défi après en avoir obtenu la permission du seigneur de la Palisse, lieutenant du duc de Nemours, vice-roi. Bellamare, son ami et son frère d'armes, fut choisi pour lui servir de guidon ou de parrain.

V.

LE DUEL.

C'était le 15 juillet 1503, à 8 heures du matin, que le combat devait se livrer entre le chevalier Bayard et don Alonzo Soto-Mayor. Nous ne nous occuperons point de ce que fit ce dernier durant les quinze jours qui le précédèrent. Nous dirons seulement que Bayard ne les perdit point en fêtes, en bravades et en sotte vanité. Loin de là, notre chevalier était trop pieux et trop modeste. Quoiqu'il eût des preuves fréquentes de sa supériorité chevaleresque, il se défiait toujours de ses forces, et s'il se présentait hardiment au combat, ce



COMBAT A OUTRANCE. (Armure du XVIe siècle.)

n'était pas sans une sorte d'appréhension, puisée dans sa conviction de la valeur de ses adversaires. Aussi employa-t-il bien son temps; chaque jour, il fesait un exercice double de celui qu'il avait l'habitude de faire en temps ordinaire. Et une fois qu'il s'était ainsi occupé de son corps, il n'oubliait point de s'occuper de son ame. La religion, pour lui, était intimément liée au sentiment de la vie guerrière. Il allait à confesse fréquemment, entendait la messe tous les jours, et recevait le pain de vie presque chaque semaine. Ces secours spirituels, disait-il, dédoublaient ses forces physiques, et nous en sommes bien persuadés : quand la conscience de l'homme de bien est tranquille, le guerrier peut se présenter, tête levée et le cœur audacieux, devant la mort.

Ainsi préparé, Bayard vit arriver le jour qui devait décider de son existence, avec le calme de l'homme vertueux et du chrétien résigné. A cinq heures, il était déja armé de pied et de cap. Il se préparait à se rendre sur le lieu du combat, quand il lui vint un message de la part d'Alonzo.

— Qu'est-ce, hérault? dit Bayard à l'envoyé de son ennemi.

— Messire, je viens vous supplier, de la part du seigneur Soto-Mayor, de vous porter demandeur.

— Par tous les diables, ce ne sera pas, répliqua Bellamare en colère.

— Et pourquoi? demanda Bayard.

— Tu ne vois point que cette propositien est irrégulière, qu'elle ne tend à rien moins qu'à rendre ton adversaire maître du choix des armes et de la manière de combattre.

— Rien que cela, répartit le chevalier sans s'émouvoir, mais c'est une bagatelle. Si ça lui fait plaisir de choisir, qu'il choisisse : c'est me sauver d'un embarras.

— Mais tu es malade, frère, la fièvre t'abat fréquemment, si tu allais manquer de force. Demande au moins les armes qui te sont favorables : la lance et à cheval; nul ne t'a jamais désarçonné.

— Bellamare, le vin est tiré, il faut le boire. Il ne sera pas dit que j'ai mis obstacle à un combat. Héraut, allez répondre à votre maître que je lui laisse le choix.

Don Alonzo, devenu maître des conditions et sachant que Bayard était l'homme du monde le plus redoutable à cheval, ou plutôt qu'il y était invincible, décida qu'ils combattraient *à pied, armés de toutes armes, réhaussés*

d'armet et de bavière, à visage découvert, avec l'estoc et le poignard.

Ces propositions faites et accomplies retardèrent le combat jusqu'à une heure. Enfin Bayard, accompagné de Chabannes, de Bellamare et de tous ses compagnons, se trouva au rendez-vous. Son adversaire n'était pas encore rendu. Un trompette fut aussitôt envoyé pour le presser. Don Alonzo sachant qu'il y était venu à cheval, se récria disant qu'ils avaient convenu de se battre à pied. La vérité est qu'il doutait que le chevalier, malade et affaibli par la fièvre, pût accepter le combat à pied.

— Ami, va le hâter, répondit fièrement Bayard à son trompette qui était revenu avec cette réponse. Dis-lui que pour si peu de chose, il ne différera pas à réparer l'injure qu'il m'a faite : et si le combat à pied ne lui va pas, je consens encore qu'il se ravise.

En attendant Soto-Mayor, Bayard fit dresser son camp qui ne fut que quelques grosses pierres mises les unes sur les autres, et se plaça lui-même à l'un des deux bouts accompagné de nombre de seigneurs des plus qualifiés, tels que Chabannes, d'Oroze, d'Humbercourt, Fontrailles, baron de Bearn, et plusieurs autres, qui tous fesaient des vœux pour lui.

Cependant don Alonzo s'avança de son côté, accompagné de seigneurs de sa nation, le marquis de Liecte, don Diego Quignonès, lieutenant du grand capitaine, don Pedro de Valdès, don Francisco d'Atemèze et plusieurs autres.

Arrivé sur le champ de bataille, il envoya à Bayard deux estocs et deux poignards à choisir. Mais celui-ci ne s'amusa point à faire choix, et se contenta d'être armé comme lui de secrette et de gorgerin.

Après cela, les sermens et les cérémonies d'usage faites, il entra dans le camp par un bout, conduit par Chabannes de la Palisse, son juge de camp, et Bellamare, son parrain. Il était à visage découvert, et tenait l'estoc nu à la main droite et le poignard à la gauche. Par l'autre bout entra Soto-Mayor, avec don Quignonès, son parrain, et Altemèze pour juge du camp. Il avait l'estoc nu à la main et le poignard à la ceinture.

En le voyant, Bayard se mit à genoux, fit sa prière à haute voix, baisa la terre et se releva en fesant le signe de la rédemption; puis, ferme et même audacieux, il marcha droit à son ennemi.

Don Alonzo s'avança vers lui avec la même intrépidité. Ils étaient à trois pas, que don Alonzo s'écria :

— Seigneur de Bayardo, que me quières?

— Don Alonzo de Soto-Mayor, je quiers défendre contre moi ton honneur, dont faussement et mauvaisement m'as accusé, répondit le chevalier d'une voix assurée.

Alors ils fondirent l'un sur l'autre à grands coups d'estocs. Dès les premiers coups, Bayard fut assez heureux pour atteindre son adversaire au visage. Cette blessure, légère à la vérité, ne fit qu'animer davantage Soto-Mayor, qui, plus grand et plus robuste que Bayard, cherchait son défaut pour le prendre en flanc et le saisir au corps. Mais Bayard avait l'œil partout et parait tout. Le combat se prolongeait avec un égal avantage. L'adresse compensait la vigueur, le sang-froid paralisait la force. Les spectateurs tremblaient chacun pour leur champion. Enfin Bayard, lassé de voir la victoire aussi long-temps indécise, eut recours à l'adresse. Il prit le temps où l'Espagnol levait le bras pour le frapper, il leva aussi son épée et la soutint en l'air sans porter aucun coup; l'épée ennemie étant rabattue sans l'avoir touché, il porta la sienne, avec une vitesse merveilleuse, droit au gorgerin, et le frappa avec tant de force que, malgré la bonté de cette armure, il la perça. Le glaive entra de quatre bons doigts dans la gorge de don Alonzo qui, perdant son sang avec abondance, perdit aussi le peu de sang-froid qui lui restait et devint furieux. Dès-lors il fit les plus grands efforts pour joindre son homme et le saisir au corps. Bayard parait ses coups et l'évitait si adroitement, que, bien qu'ils fussent assez proche l'un de l'autre pour pouvoir se toucher la main au visage, il lui donna néanmoins le temps de s'affaiblir par la perte de son sang. Alors, se jetant sur lui à corps perdu, le poignard à la main, il l'embrassa et le serra si puissamment, qu'ils tombèrent tous les deux et se débattirent quelque temps par terre; mais Bayard porta un dernier coup de poignard si vigoureux à l'Espagnol, entre le nez et l'œil gauche, qu'il le fit entrer jusques dans le cerveau.

— Rendez-vous, don Alonzo, ou vous êtes mort!...

Soto-Mayor, étendu sur la poussière, eut garde de répondre.

Il était mort.

Son parrain Quignonès s'avança alors, disant :

— Il est mort; seigneur Bayard, vous avez vaincu.

Bayard se jeta de nouveau à genoux pour remercier Dieu de lui avoir donné la victoire.

J.-J. Barrau.

BERNADOTTE.

Bernadotte (Jean-Baptiste-Jules), naquit à Pau, le 26 janvier 1764, d'une famille honorable et considérée au barreau. Il y était destiné lui-même et en suivait les études, lorsqu'emporté par un penchant irrésistible vers la carrière des armes, il s'engagea comme volontaire au régiment Royal-Marine, dont le colonel, M. de Lonse, était béarnais comme lui. C'était en 1780. La famille de Bernadotte ne connut sa détermination qu'après son départ. On essaya tous les moyens pour la changer. Un congé de dix-huit mois qu'il passa tout entier à Pau, fut vain pour le ramener aux douceurs de la vie de famille; sa vocation, indécise

d'abord, s'était prononcée maintenant; il devait rester soldat.

Quand la révolution française éclata, Bernadotte était encore dans les grades inférieurs. Tout son mérite reconnu de ses chefs, vanté par eux, l'avait conduit, après dix années de service, à devenir adjudant-sous-officier au régiment d'Anjou. Mais les temps marchaient; le roturier qui avait mis dix années à s'approcher de l'épaulette, en deux années devenait colonel, se fesait distinguer aux combats de Spire et de Mayence et sauvait Marceau de la fureur des soldats.

Bernadotte, général de division à l'armée de Sambre-et-Meuse, contribua au gain de la bataille de Fleurus (bulletins officiels), et mérita à Juliers les éclatans éloges que Kléber lui adressa dans un bulletin sur cette journée.

Dans la même campagne, Maëstricht investi par le général Bernadotte, capitule après dix-huit jours de tranchée ouverte. Huit mille Autrichiens mettent bas les armes et prêtent le serment de ne jamais combattre contre la république. Heilcheit, Montabaur et Cassel emportés coup sur coup, lui permettent de rejoindre le corps d'armée du général Dauriez, malgré tous les efforts de l'armée autrichienne commandée par Kray. — C'est ainsi qu'en trois années, Bernadotte s'était placé au premier rang des généraux de la république, et avait justifié ces paroles d'un message du gouvernement: « La république est accoutumée à voir triompher « ceux de ses défenseurs qui vous obéissent. »

Pendant que se terminait la campagne du Rhin, l'armée d'Italie appelait par ses triomphes l'admiration et l'enthousiasme de la France sur son jeune général. Aussi Bernadotte reçut-il avec joie l'ordre d'amener 20,000 hommes de l'armée du Rhin à celle d'Italie. C'était pour la première fois qu'il allait voir Bonaparte. La marche des divisions commandées par Bernadotte fut heureuse et rapide, et l'entrevue des deux généraux cordiale et même expansive du côté de Bonaparte. En le quittant, ce dernier avait dit de Bernadotte: « C'est une « tête française sur le cœur d'un Romain. » Bernadotte alla plus loin. Répondant à ses officiers qui l'interrogeaient sur Bonaparte: « J'ai vu là, leur dit-il, un » homme de vingt-six à vingt-sept ans qui veut avoir » l'air d'en avoir cinquante, et cela ne me dit rien de » bon pour la république. » Le coup d'œil avait été prompt et sûr.

Bernadotte contribua puissamment au succès de cette magnifique campagne, qui conduisit les Français aux portes de Vienne et que couronna si noblement pour la France le traité de Campo-Formio. Tous les bulletins officiels témoignent de l'estime que la capacité de Bernadotte sut inspirer au général en chef, comme ils témoignent des services qu'il rendit. Quand la bataille de Leoben amena les préliminaires de la paix, Bernadotte fut consulté. On lui communiqua les bases des négociations qui s'entamèrent, et, sous le prétexte d'apporter les drapeaux enlevés aux ennemis, il fut chargé de pressentir le directoire sur ses intentions. Le directoire ne voulait pas la paix; mais à son retour près du général en chef, Bernadotte conseilla vivement de la conclure, s'appuyant sur l'état déplorable du gouvernement directorial et sur les dispositions des esprits; le traité fut signé à Campo-Formio.

Pendant que Bernadotte devait le moins s'attendre à une disgrace, d'après la visite amicale et les adieux les plus affectueux que Bonaparte était venu lui faire à Udine, il apprit que le général en chef, en fesant, à Milan, la répartition des troupes, lui enlevait la moitié de celles qu'il avait amenées de l'armée du Rhin. Ce procédé le révolta, et, pour s'éloigner des intrigues, il demanda au directoire un commandement dans l'Inde ou dans les nouvelles possessions de la mer Ionienne. Le même courrier qui portait la lettre de Bernadotte, en portait une au général Bonaparte à qui il donnait copie de la demande qu'il fesait, et ne cachait pas les motifs qui l'y avaient porté; « quoique j'aie à me plaindre de vous, » lui disait-il, je m'en séparerai sans cesser d'avoir » pour vos talens la plus grande estime. » Le même courrier aussi porta à Bernadotte la réponse du directoire avec celle du général Bonaparte. On lui donnait le choix entre le commandement des îles Ioniennes, ou celui d'une division à l'armée d'Angleterre, laquelle serait augmentée des anciennes troupes qu'il avait à l'armée de Sambre-et-Meuse, ou enfin d'une division territoriale, la 17e par exemple, dont Paris était le chef-lieu. « Personne, ajoutait Bonaparte, ne fait » plus de cas que moi de vos principes, de la loyauté de » votre caractère et des talens que vous avez développés pendant tout le temps que nous avons servi » ensemble. Vous seriez injuste si vous pouviez en » douter un instant. Dans tous les temps, je compterai » sur votre estime et sur votre amitié. »

Au lieu du commandement des îles Ioniennes pour lequel il avait opté, Bernadotte reçut ordre du directoire d'aller prendre à Milan le commandement de l'armée d'Italie que Bonaparte avait laissé *par intérim* au général Berthier. Ce n'était encore là qu'une nouvelle intrigue. A peine est-il arrivé en toute hâte à Milan, pressé qu'il était par le directoire et par Bonaparte, que Berthier lui remet de nouvelles dépêches par lesquelles le directoire le nomme à l'ambassade de Vienne.

La position d'ambassadeur à Vienne était difficile; en Allemagne, pas plus qu'en France, on ne croyait guère à la durée de la paix. Bernadotte qui avait vu souvent Cobentzel à Léoben avait ses raisons pour y croire moins que personne; il vit qu'on allait l'exposer à jouer un rôle équivoque. Cela ne pouvait lui convenir; il refusa. Mais Duphot venait d'être assassiné à Rome: Berthier avait ordre d'aller demander au gouvernement papal le châtiment des assassins, et la réparation due à la dignité de la France; il fallait donc rassurer l'Autriche sur les conséquences d'une pareille démarche, protester surtout que l'existence politique du chef de la chrétienté ne courait aucun danger. Le refus de Bernadotte entraînait le retard de l'expédition; il vit une trop grande responsabilité et se décida à partir pour Vienne. L'accueil qu'il y reçut dans les cercles officiels fut on ne peut plus flatteur. Mais il était à peine établi, qu'il apprit simultanément l'entrée de Brune en Suisse et la proclamation fameuse de Berthier, qui installait la république romaine au capitole en invoquant les ombres de Pompée et de Caton. Il n'y avait plus de relations diplomatiques soutenables entre les deux gouvernemens après de pareils faits. L'ambassadeur français n'était pas même en sûreté

à Vienne où une émeute furieuse avait assailli son hôtel, parce que, d'après les ordres qu'il avait reçus du directoire, il avait fait peindre sur la porte de l'ambassade l'écusson de la république. Bernadotte dut se retirer à Rastadt pour y attendre les ordres de son gouvernement. C'est là qu'il reçut sa nomination à l'ambassade de la Haye. Il n'accepta point ce nouveau poste, se sentant peu de disposition pour la diplomatie, et il revint à Paris vivre en simple citoyen. — Pendant ce séjour à Paris, Bernadotte se maria avec mademoiselle Désirée Clary, sœur de la femme de Joseph Bonaparte, le 16 août 1798.

C'était une triste époque pour la France. Bonaparte était parti pour cette aventureuse expédition d'Égypte que Bernadotte n'avait jamais vue de bon œil. Le directoire tout occupé d'intrigues, livré à l'esprit de faction, était dominé par toutes sortes d'influences : l'armée, depuis six mois, était sans solde, le Mantouan, la Cisalpine et le Piémont étaient évacués, et cette armée qui naguère avait menacé Vienne était retranchée maintenant sur les Apennins Liguriens. L'Helvétie, jusqu'à Zurich, était aux Autrichiens, et partout manquaient les vivres et les munitions (1).

Ce fut dans ces tristes circonstances, que le général Bernadotte accepta le ministère de la guerre : l'impulsion qu'il donna fut prodigieuse. En quelques jours, les gardes nationales furent organisées et envoyées à la frontière. A la fin du premier mois de son ministère, cent mille conscrits armés et convenablement équipés quittaient leurs foyers aux cris de *Vive la république !* L'armée du Rhin menaçait Ulm après avoir investi Philipsbourg. Masséna, reprenant l'offensive, gagnait l'immortelle bataille de Zurich, pendant que des secours et des officiers distingués envoyés à Brune, en Hollande, décidaient des batailles de Bergen et de Kastricum. — Bernadotte ne jouit pas, comme ministre, du fruit des victoires qu'il avait cependant préparées par un développement inoui de ressources. Les intrigues de Sièyes que la fatalité venait d'introduire dans les conseils de la république et aussi les intrigues des Bonaparte auxquelles il ne voulut jamais se mêler, forcèrent le général à la retraite. Avec un peu plus d'ambition ou de souplesse, il pouvait, cela est constant, assurer sa position et contre Sièyes et avec les Bonaparte. La majorité du conseil des cinq-cents était à sa disposition, mais il ne voulut jamais entendre parler d'un coup d'état ou d'une secousse nouvelle à donner à la république : quant aux Bonaparte, Joseph, son beau-frère, essaya de le circonvenir ; mais un jour que celui-ci pressentait Bernadotte sur ce qu'on pouvait attendre de lui, dans le cas où le général Bonaparte, quittant son armée, arriverait inopinément en France : Bernadotte répondit : « je ne crois pas qu'il s'y hasarde. Il n'a ni ordre, ni congé pour reparaître en « France, et il sait à quoi l'on s'expose quand on déserte son armée. » Ces paroles furent la condamnation du ministre. Quelques jours après il était remplacé, et un mois ne s'était pas écoulé que Bonaparte débarquait à Fréjus.

Au dix-huit brumaire, la conduite de Bernadotte fût franche et loyale. Appelé chez le général Bonaparte le 18 au matin, *seul* de tous les généraux, il se présenta en habit de ville et lui refusa son concours; lui déclarant qu'il ne ferait rien par lui-même, mais que s'il recevait des ordres il défendrait le gouvernement établi. On peut voir dens les mémoires du directeur Gohier que si la trahison et l'ineptie ne s'étaient liguées pour la perte de ce triste gouvernement, Bernadotte aurait tenu ce qu'il avait avancé le matin. Sa bonne volonté fut annullée, et Bonaparte triompha. — Le premier consul ne garda pas rancune au général Bernadotte. Un siége au conseil d'état et, trois mois plus tard, le commandement en chef des provinces de l'Ouest, prouvèrent à tous qu'on ne voulait ni l'absorber ni l'oublier (1).

Ce commandement de l'Ouest est encore une époque glorieuse de la vie de Bernadotte : après avoir repoussé les Anglais à Quiberon, préservé Belle-Isle et Brest menacés, rétabli l'ordre dans tous les départemens insurgés, en rendant par ses habiles manœuvres l'insurrection impuissante, il parvint à calmer les agitations et les haines, grace à une administration sage autant qu'éclairée. Ce fut le dernier service qu'il put rendre à la république. Il ne revint à Paris que pour assister à la chûte complette d'une forme de gouvernement qui avait toutes les prédictions : et quand l'empire se leva, le général en chef de l'armée de l'Ouest, malgré le mécontentement qu'une de ses proclamations, trop patriotique pour les circonstances, avait produit, devint maréchal, grand dignitaire et gouverneur du Hanovre.

Dans cette nouvelle et grande position qu'il n'avait ni demandée, ni cherchée, Bernadotte servit son pays avec autant d'éclat que de dévouement. La campagne de 1805, qui ouvrit si magnifiquement l'ère impériale fut pour lui l'occasion de brillans succès. Parti du Hanovre, avec une armée qu'il avait formée lui-même, il arrive en 28 jours, et après une suite de triomphes, au rendez-vous assigné par l'empereur pour la bataille d'Austerlitz. Les bulletins ont dit quelle part glorieuse prit le maréchal Bernadotte à cette bataille homérique. La principauté de Ponte-Corvo en fut le moindre prix.

Pendant la campagne de 1806, on voit encore Bernadotte au rang le plus glorieux. En joignant le quartier-général et dès le commencement des hostilités, le prince de Ponte-Corvo bat les Prussiens à Schleitz ; mieux informé des mouvemens de l'ennemi que ne l'était le major-général, il va prévenir le maréchal Davoust qu'il doit s'attendre à trouver le lendemain devant lui une bien plus forte masse que celle qui lui est annoncée du quartier-général ; il lui offre de se porter en avant pendant la nuit, s'il veut le laisser passer et lui promettre de le soutenir. Sur le refus de Davoust qui compte n'avoir à combattre que 18 mille hommes, le prince se retire et va se concentrer avec le grand duc de Berg, pour aller ensemble pendant la nuit, sur les hauteurs de Kæsen, donner la chasse à 8 mille hommes de cavalerie prusienne qui, tombant sur Davoust au fort de l'action, auraient probablement changé sa victoire en défaite.

(1) *Voyez.* Mont-Gaillard — Gohier. — Thiers.

(1) Sièyes apprenant la nomination de Bernadotte au conseil d'état avait dit : « C'est l'absorber, mais c'est prouver qu'on n'ose pas l'oublier. »

Cependant, par les premiers rapports du maréchal Davoust qui ignorait ce qu'avaient fait pour lui Murat et Bernadotte, l'empereur pouvait accuser celui-ci d'avoir refusé son aide au maréchal; mais l'arrivée du grand-duc de Berg au quartier-impérial, ainsi que les rapports du prince de Ponte-Corvo, dissipèrent bientôt cette erreur, et si bien que l'empereur fit écrire à Bernadotte, « qu'il » le laissait libre de manœuvrer comme les circonstan» ces l'inspireraient pour faire à l'ennemi le plus de » mal possible. »

Bernadotte justifia cette haute confiance en fesant chaque jour par sa marche rapide quelques prises nouvelles; en s'emparant de Halle, où s'était réfugiée la réserve ennemie, commandée par le prince de Wurtemberg, à qui il enleva 36 pièces de canon et fit 7,000 prisonniers; enfin il acheva la déroute de cette armée prussienne en poursuivant, l'épée dans les reins, le général Blücker qui en avait ramassé les débris, et le forçant à capituler à Ratnow après avoir emporté Lubeck d'assaut. 64 drapeaux, 11 généraux et 20 mille prisonniers furent le résultat offert par le prince de Ponte-Corvo à l'Empereur, qui lui écrivit de Berlin le 13 novembre: « J'ai vu avec plaisir l'activité et les talens que » vous avez déployés et la bravoure distinguée de vos » troupes; je vous en témoigne ma satisfaction, et vous » pouvez compter sur ma reconnaissance. »

Après quelques jours de repos donnés à ses troupes et avoir passé lui-même quelques heures à Berlin, auprès de l'Empereur, le prince de Ponte-Corvo reçoit le commandement des trois corps formant la gauche de la grande armée. Par une marche habile, il sépare les Russes des Prussiens et nettoie le pays entre le Passarge et le Frisch-Haff. Par la bataille de Mohrungen à laquelle il se décide de lui-même, il rend l'éminent service de déjouer la tentative de Benidksen, de faire une trouée entre le 1er corps et le reste de l'armée pour aller s'emparer de Thoen. Il se rend maître de la ville de Branberg; et le 5 juin, en défendant contre une vigoureuse attaque la tête de pont de Spanden qu'il avait fait construire pendant qu'on était en *quartier d'hiver*, il est atteint d'une balle à la tête, ce qui ne l'empêche pas de reprendre le commandement aussitôt après le premier appareil et jusqu'à ce que l'ennemi ait été repoussé à plus d'une lieue. A cette occasion, le major-général lui écrit: « Il est difficile de vous exprimer, Prince, la » peine que nous avons éprouvée, l'empereur et nous, » de vous savoir blessé, surtout dans un moment où » S. M. a tant besoin de vos talens. »

A la paix de Tilsitt, le prince de Ponte-Corvo, gouverneur des villes Anséatiques, fut chargé d'une mission qui semblait devoir contrarier ses destinées futures et qui pourtant les favorisa. Il devait, de concert avec la Russie, envahir la Suède, que les folies de Gustave IV poussaient à une guerre incessante contre l'empereur. La déchéance de Gustave de Holstein Gottorp que l'esprit de parti décorait, naguère encore, du nom éteint de Wasa, arrêta les armées franco-russes. Le nouveau gouvernement demandant la paix, le prince de Ponte-Corvo crut devoir suspendre les hostilités; mais Napoléon qui n'avait pas pour la Suède des dispositions trop bienveillantes, le blâma sévèrement et l'appela à Dresde pour recevoir une autre destination. Cette destination nouvelle n'arrivait pas; les ordres qui devaient la fixer se fesaient attendre; des dégoûts sans nombre assaillirent le prince, et il demanda formellement sa retraite. Mais l'empereur avait besoin de ses services et il dut prendre le commandement du 9e corps de la grande armée, composé de l'armée saxonne et des troupes du duché de Varsovie. C'est avec ces troupes qu'il se trouvait en ligne à Wagram.

Les bulletins officiels sur la bataille de Wagram, ne rendirent pas au prince de Ponte-Corvo la justice qui lui était due. Pendant toute la journée du 25 juillet et une partie de la nuit, il soutint cependant avec ses Saxons tout l'effort de l'ennemi au village de Deutch-Wagram. Mais quand il fit demander, pour le soutenir, la réserve de 3,000 hommes, qu'il avait confiée au général Dupas, il apprit qu'il n'avait plus de réserve; des ordres supérieurs en avaient disposé. Le prince se plaignit vivement à l'empereur, qu'il aborda le lendemain matin, de ce qu'il appelait un guet-à-pens, sans lequel la bataille serait gagnée déja; l'empereur évita de lui répondre, et, quand parurent les bulletins officiels, on pût voir que les parts n'étaient pas faites selon les services. Le prince de Ponte-Corvo n'hésita pas à rétablir lui-même la vérité, dans une proclamation adressée au corps qu'il commandait; il rendit justice à qui la méritait. — Les habitudes de l'empereur ne pouvaient se faire, on le comprend, à cet excès d'indépendance. Dès le lendemain, le prince put goûter le repos qu'il sollicitait en vain depuis long-temps.

Mais l'heure du repos n'était pas venue pour Bernadotte. A peine arrivé à Paris, le conseil du gouvernement qui dirigeait les affaires en l'absence de l'empereur, le désigna pour aller s'opposer à l'invasion de lord Chatam, qui, débarqué à l'île de Walchren, s'était déja emparé de Middelbourg, de Terverre, du fort de Batz et menaçait Flessingue. Le maréchal, malgré tous les dégoûts qu'il ressentait, n'hésita pas un instant à accepter. — A son arrivée, Flessingue avait capitulé, le désordre était partout; matelots, dragons, chasseurs, hussards étaient amalgamés pour former des compagnies de fantassins avec des Hanovriens, des Polonais, des Hollandais; tout fut organisé aussitôt; 12,000 hommes furent enregimentés, et, non seulement Anvers fut préservé, mais en 60 jours l'armée de lord Chatam avait perdu une à une toutes ses positions et regagnait ses vaisseaux.

Les proclamations portaient malheur à Bernadotte. Ce fut encore une proclamation adressée à l'armée de Belgique, après le départ de la flotte anglaise, qui lui fit perdre son commandement, en même temps que l'empereur lui enjoignait de voyager vers sa principauté de Ponte-Corvo. Il faut dire aussi que Bernadotte avait osé apprendre à l'Europe que l'imprévoyance du gouvernement avait laissé un point du territoire sans défense, et qu'en arrivant en Belgique, il n'avait pas trouvé d'armée. C'était là une faute de courtisan qui valait bien toutes les colères du maître. Cependant cet oubli des services qu'il venait de rendre, blessa vivement le prince de Ponte-Corvo. Il voulut résister à l'ordre d'exil en fesant offrir sa démission des titres et des fonctions qu'il occupait; mais, sur un ordre purement militaire, transmis par le ministre de la guerre, il dut quitter Paris sur-le-champ et se rendre à l'armée d'Allemagne ou l'appelait l'empereur.



BERNADOTTE.

A la première entrevue, le prince de Ponte-Corvo parvint à faire tomber la colère de Napoléon, qui, dès ce jour, donna publiquement à son lieutenant des témoignages d'une extrême bienveillance. Le prince profita de ces dispositions pour demander formellement à se retirer des affaires; mais, un jour qu'il insistait plus que de coutume, l'empereur lui dit qu'il avait besoin de lui en Italie où son intention était de lui créer une grande existence. Le prince de Ponte-Corvo résista d'abord; sur les instances réitérées de l'empereur, il promit d'être prêt à partir dans quinze jours.

Cependant, et à son insçu, les destinées du prince s'accomplissaient ailleurs. Le lendemain même du jour où Napoléon lui avait fait promettre de partir pour l'Italie, deux officiers suédois arrivèrent à Paris pour pressentir ses intentions, dans le cas où la Suède l'appellerait à la gouverner.

Les causes de cette élection sont assez connues. On sait que la Suède, mise à deux doigts de sa ruine par les folies de Gustave IV, les états, régulièrement assemblés, déposèrent ce prince le 13 mars 1809, le déclarant déchu, lui et sa postérité. Le duc de Sudermanie, déja vieux et sans enfans, fut appelé au trône. Comme il fallait pourvoir aux éventualités de l'avenir, les états-généraux donnèrent pour successeur à Charles XIII Christian de Holstein Augustembourg, qu'une mort subite enleva un an après son élection. « Dans » ces conjectures d'une haute gravité, dit un historien » suédois, il nous fallait un pilote qui eût vu des tem» pêtes, nous tournâmes les yeux vers la France. Il

» nous fallait un chef qui joignit aux vertus guerrières » la sagesse de l'administrateur et une vie sans tache; » Hanovre et Hambourg parlaient haut: l'élection du » prince de Ponte-Corvo fut décidée. »

Le prince de Ponte-Corvo rendit compte, le jour même, à l'empereur des ouvertures qui lui étaient faites; la réponse de l'empereur fut noble et digne. « Elu « du peuple, dit-il, je ne puis m'opposer à l'élection des « autres peuples: le choix libre des Suédois aura mon « assentiment. » Cependant l'empereur ne garda point cette neutralité qu'il promettait, car il est certain que M. Désaugier, ministre de France à Stockolm, donna une note favorable au roi de Danemarck, l'un des prétendans. Ceci répondrait seul à l'absurde et commune opinion que la volonté de Napoléon décida des suffrages de la diète d'Ærebro en faveur de son lieutenant.

Quoi qu'il en soit, le 21 août 1810, aux acclamations unanimes des quatre ordres, le prince de Ponte-Corvo fut élu prince royal de Suède, « pour, dit l'acte d'élection, » après notre souverain actuel, régner sur la Suède » et les pays qui en dépendent, être couronné roi de » Suède... conférant également aux descendans mâles » et légitimes de S. A. R. le droit d'occuper le trône » de Suède... »

L'empereur parut approuver le choix de la diète d'Ærebro. Mais quand le prince demanda les lettres d'émancipation qu'on lui fesait attendre, Napoléon répondit que le conseil privé avait décidé de ne les lui accorder qu'à la condition de ne jamais porter les armes contre la France. Bernadotte déclara que l'acte de son élection lui interdisant de contracter aucun engagement de vassalité étrangère, il aimait mieux renoncer à ses droits que d'accepter de pareilles conditions. L'empereur hésita d'abord, puis se levant brusquement, il dit assez haut pour qu'on pût l'entendre: «Eh, bien! partez! que nos destinées s'accomplissent! » et Bernadotte quitta la France, libre de tout engagement (1).

Les documens abondent pour prouver les efforts que fit le prince, afin de garder à la Suède, sa nouvelle patrie, l'alliance de la France. Forcé par le peu d'espace qu'on nous laisse, de ne pas les citer ici, nous indiquerons cependant l'*histoire de France par Mont-Gaillard. — Le voyage en Suède de Daumont. — L'Encyclopédie des gens du monde, art. Bernadotte, et les deux lettres citées dans la Biographie des hommes du jour, art. Bernadotte, l'une du* 8 *décembre* 1810, *l'autre du* 20 *janvier* 1811.

Il y a d'ailleurs un fait qui parle haut, c'est la guerre que la Suède, épuisée, n'hésita pas à déclarer aux Anglais. — Après cette preuve de dévouement, ne devait-elle pas compter sur l'appui de la France ?

Cette réciprocité qu'elle avait droit d'attendre n'arriva pas. L'empereur voulut traiter la Suède en province conquise. Au milieu d'une paix profonde, à la veille d'une guerre avec Alexandre, le 27 janvier 1812, le prince d'Ekmüll s'empare de la Poméranie Suédoise, désarme les troupes qui en formaient les garnisons, et les envoie prisonnières sur les bords de la Loire!

(1) *Hitoire de Bernadotte*, par Touchard. Voyez aussi celle de Mont-Gaillard.

Cette violation de la foi promisse, jeta la Suède dans les bras de l'Angleterre et de la Russie. Là d'ailleurs, il faut le dire, était son intérêt; là seulement elle pouvait quelque chose; que pouvait, que devait faire Bernadotte, ex-maréchal de l'empire français? Nous racontons, nous ne concluons pas. — Toutefois, ceux qui ont dit qu'avec un régiment et un drapeau, le prince royal de Suède eût pu arriver à Saint-Pétersbourg en même temps que Napoléon à Moscou, n'ont pas voulu apprécier les désastres qu'il aurait attirés sur la Suède. C'était la perte de toute sa marine, la destruction de tous ses ports; car la flotte anglaise était là; c'était pour la Suède, l'anéantissement complet de tout moyen de défense. Le 24 mars 1812, un traité fut donc conclu entre la Suède et la Russie; la nécessité, autant que la politique, le dictèrent et le firent exécuter. L'entrevue d'Abo qui eut lieu au mois d'août suivant, entre Bernadotte et Alexandre, régla les conditions auxquelles la Suède accédait à la coalition.

Le prince royal de Suède, rejeté ainsi dans des alliances inévitables, débarqua à Stralsund le 18 mai 1813 avec 30,000 Suédois, auxquels devaient se joindre soixante dix mille Russes et Prussiens, pour former l'armée du Nord, dont il devait prendre le commandement.

Il fallait cependant un plan de campagne; le prince exposa et fit adopter à Trachenberg celui qui consistait à faire manœuvrer toutes les forces de la coalition pour les trouver réunies à Leipsig. On sait avec quel funeste bonheur, par ses victoires de Gros-Beeren et de Dennewitz, le prince assura lui-même la réussite de ses plans. — Il quitta bientôt ce triste champ de bataille de Leipsig. Tournant par le Hanovre, il dirigea son armée vers le Danemarck.

Lubeck, Gluchstad, Bornofd emportés amenèrent le traité de Kiel qui consomma la cession de la Norvège à la Suède.

C'est après avoir assuré à sa patrie adoptive cet immense avantage, se dirigeant vers le Rhin, que le prince royal vint établir à Liége son quartier-général. Pour lui le but de la coalition était atteint: il s'était armé pour sauver l'indépendance des nations germaniques et refouler la puissance française dans les limites de son territoire; aussi ne voulut-il prendre aucune part à la campagne de France, et ne cessa-t-il de protester contre l'invasion et contre la déchéance de l'empereur. Des lettres authentiques et fort curieuses, insérées dans l'Encyclopédie en 1836, font foi des principes qui l'animaient. « Franchir les frontières, écrivait-il à Alexan- » dre, c'est imiter Napoléon lui-même et justifier sa » conduite envers nous; c'est méconnaître et fausser » les principes d'éternelle justice que nous invoquons » contre lui... Je n'ai consenti à prendre part à vos opé- » rations que sous la condition expresse que les » frontières de France, telles que la révolution et les » traités les avaient établies, seraient respectées. » — Et le 13 mars, il proteste au moins contre la restauration. « Une guerre qui a pour but de rétablir une » dynastie, est une guerre injuste en principe, barbare » par les malheurs qu'elle doit entraîner. La Suède n'a » aucun motif, aucune raison de soutenir une cause qui

» amènerait en Europe un asservissement mille fois plus » insupportable que celui de Napoléon. »

C'est une consolation de pouvoir écrire avec vérité que Bernadotte ne fut jamais complice de l'abaissement de la France ; et tout porte à croire qu'il n'aurait jamais été de l'avis de ceux qui l'ont si lâchement livrée. C'est d'ailleurs une justice que Napoléon lui rendait à Sainte-Hélène (1).

Le prince de Suède ne parut que quelques instans à Paris pour presser la reconnaissance du traité de Kiel et sa ratification par les puissances alliées. Cela fait, il repartit aussitôt pour la Suède. L'insurrection de la Norvège rendait sa présence nécessaire. Quinze jours suffirent au prince pour ramener en Norvège l'ordre et la soumission. En habile politique, il couvrit la révolte d'un oubli absolu, déclarant que désormais la Norvège et la Suède ne devaient plus former qu'une famille, ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs ; la reconnaissance des Norvégiens a largement payé depuis cette modération.

Au 20 mars 1815, quand l'aigle impérial s'élançant du golfe Juan, vint encore appeler l'Europe aux armes, Charles XIII déclara au ministre de Louis XVIII, à Stockholm, qu'il avait rempli les obligations des traités et qu'à l'avenir il ne prétendait se mêler en rien des affaires intérieures de la France. Tout le monde reconnut l'influence qui avait dicté cette détermination.

La sainte-alliance avait réprimé toutes les révolutions, détruit toutes les institutions qu'elles avaient fondées. Partout régnait la doctrine du droit divin. Seule, la révolution de Suède restait debout avec ses résultats. Chacun se demandait cependant si la mort de Charles XIII n'amènerait pas une modification. Mais à la mort de Charles XIII, le 5 février 1818, le prince royal, l'élu de la révolution, fut proclamé sans opposition et sans secousses sous le nom de Charles-Jean XIV.

Tous les souverains adressèrent au nouveau roi leurs lettres de condoléance et de félicitation ; mais la plus curieuse et la moins attendue fut celle que lui adressa de Bâle, où il résidait, Gustave IV Adolphe : « comme » par suite de cet événement, écrivait-il, *votre Ma-* » *jesté* est appelée au trône de Suède, je la félicite. »

Depuis 23 ans, Charles XIV règne sur la Suède, et la tranquillité dont elle a joui, les progrès qui se sont accomplis sous son administration, font l'admiration des voyageurs (*voyez* Daumont, *Voyage en Suède*). La paix a favorisé l'exécution des grands travaux publics, tels que la construction des grands canaux de Gœtha et de Sœdertelje. Une route nouvelle a été ouverte entre Drontheim et les provinces suédoises, le cour des fleuves s'améliore, et pendant qu'on ouvre ainsi des communications à l'industrie et au commerce, le système de défense du pays se complète et s'achève. La dette de l'état, si obérée en 1812, est presque nulle aujourd'hui. L'agriculture est protégée, les arts et les sciences sont favorisés, et Upsal reçoit de magnifiques dotations sur la cassette même du roi, quoiqu'une liste civile de 1,800,000 fr. ne semble pas lui permettre de grandes générosités.

Charles-Jean XIV a gardé sur le trône l'aménité de mœurs et la simplicité d'habitudes qui l'ont toujours distingué. Tous les français qui traversent la Suède vantent la cordialité de son accueil. Il aime surtout à parler de la France et à rappeler ses souvenirs de gloire.

Le libéralisme de ses paroles étonne souvent ceux de ses compatriotes qui l'approchent ; mais, chose plus rare, ce libéralisme est dans sa pensée intime et se révèle dans toutes ses actions. Chef d'un état de second ordre, il a gardé son indépendance de toute atteinte, et la dignité de ses relations diplomatiques, avec toutes les puissances, est connue et citée en Europe. Seul des souverains du Nord, et malgré le mauvais vouloir bien constaté de la Russie et de la Prusse, Charles-Jean, sans hésitation et sans conseils, a reconnu les révolutions de France, de Belgique, d'Espagne et du Portugal aussitôt qu'elles ont été accomplies. Une de ses occupations les plus constantes c'est de faire rechercher par son gouvernement, pour les introduire dans la législation suédoise, toutes les améliorations et tous les progrès que les mœurs en Suède peuvent comporter. Les modifications apportées à la législation sur la presse, qui avant lui était véritablement une législation draconienne, l'émancipation des Juifs, trois fois présentée à la diète, et acceptée enfin tout récemment, témoignent de la sollicitude et des tendances de son gouvernement. Il n'est point de souverain, sans en excepter le plus petit prince d'Allemagne, qu'il soit plus facile d'aborder. Il est plus difficile d'obtenir une audience d'un fonctionnaire public en France, qu'il l'est en Suède d'être admis en présence du roi. Accessible à quiconque désire lui parler, les factionnaires que l'on rencontre aux portes du château et sur les degrés qui conduisent aux appartemens, ne sont là que pour la représentation. Cette confiance entre le souverain et les sujets a quelque chose de touchant et de remarquable, chez un prince étranger par sa naissance à la nation qu'il a été appelé à gouverner. On voit que ce prince, né dans le peuple, a compris qu'il devait communiquer avec le peuple, et cette intimité de relation qui existe entre le souverain et le dernier de ses sujets, loin de nuire au respect qui doit entourer la majesté du trône, ne fait que l'accroître et la relever. Cette facilité de communication des Suédois avec le prince, est une des choses dont ils aiment à entretenir les étrangers (1).

Le roi de Suède n'a qu'un fils, le prince Oscar, duc de Sudermanie, qui, de son mariage avec la fille d'Eugène Beauharnais, a déja cinq enfans. Un de nos officiers d'artillerie, envoyé l'année dernière en Suède pour des essais sur les fers, nous disait dernièrement que l'instruction du prince et ses manières simples et affables lui avaient acquis parmi le peuple et dans l'armée une popularité que jamais aucun autre prince en Europe n'a égalée.

Cependant les mêmes esprits qui s'alarmaient pour le père, de la légitimité des Holstein Gottorps (*dit Wasa*), s'inquiètent souvent aussi pour le fils des dispositions de l'empereur Nicolas à l'égard de la Suède. Si le récent mariage de la fille du czar avec le beau-frère du prince Oscar ne les a pas rassurés, nous pour

(1) Voyez *Napoléon en exil*, tome II, p. 405. Et cela vaut d'être remarqué.

(1) Voyez Ampere. Alex. Daumont et *Revue Britanniqu* les Monarques du Nord, octobre 1838.



rions rappeler, en finissant, la lettre que Nicolas, à son avénement au trône, écrivait à Charles-Jean, et où l'on remarquait cette phrase : « Je regarde la continuation de vos sentimens d'amitié comme la portion » la plus précieuse de l'héritage de mon frère. » Il n'y a guère qu'en France qu'on veuille ignorer ou dénaturer les dispositions de tous les cabinets de l'Europe pour le roi de Suède et pour son fils. On oublie trop que Charles-Jean n'est pas un roi de fabrique impériale, et que la Suède saurait toujours faire respecter l'élection de 1810.

Dans un recueil destiné à rappeler les grands faits et les gloires méridionales, il nous semble que le nom de Bernadotte devait trouver sa place. Cette destinée d'un fils de bourgois béarnais, qui, à travers tant de vicissitudes, se maintient sur le trône de Gustave-Adolphe, nous a paru curieuse à raconter; nous l'avons fait sans prévention d'aucune sorte et nous croyons avoir rendu justice à qui elle était due.

L. Lapalme.

LA REINE AUX QUATRE MARIS.

I.

PHILIPPINE-LA-CATANOISE.

Corps d'ange, cœur de démon.
(*Anonyme.*)

Robert d'Anjou, roi de Naples, décédé le 19 janvier 1343, laissa sa belle couronne des Deux-Siciles et son comté de Provence, à Jeanne, fille de Charles, duc de Chalabre, et de Marie de Valois. Cette jeune princesse qui devait bientôt remplir toute l'Europe du bruit de sa scandaleuse renommée, fut reconnue, sans aucun obstacle, héritière des états de son grand-père Robert. Les peuples de Provence s'empressèrent de lui rendre hommage, et la ville de Naples accueillit avec transport la belle Jeanne, dont le règne commença sous les plus heureux auspices; elle avait épousé quelques années auparavant le prince André de Hongrie, union funeste qui fut le prélude des malheurs qui accablèrent pendant 37 ans les peuples du royaume de Naples et du comté de Provence.

Le prince André, disent les chroniqueurs, était très dévotieux, et passait son temps dans l'intérieur de son palais à réciter ses oraisons, à écouter les pieuses exhortations d'un moine nommé Robert. Ce religieux obtint en peu de temps un pouvoir sans bornes sur l'esprit du roi.

Cependant, la belle Jeanne passait sa joyeuse jeunesse au milieu des fêtes; elle aimait les arts; les poètes de l'Italie et de la Provence se rendaient à sa cour pour y réciter leurs chants, et les troubadours n'eurent pas de protectrice plus généreuse que la reine de Naples. Elle pressait souvent André, son époux, de prendre part aux réjouissances publiques. Passionnée comme une italienne, vive comme une provençale, elle ne pouvait comprendre qu'un jeune roi bornât le bonheur de sa vie à réciter des patenôtres avec un vieux moine.

L'incompatibilité d'humeur s'était déja manifestée avant la mort du roi Robert. Jeanne, en montant sur le trône de son grand-père, y porta son goût pour les plaisirs les plus frivoles, et bientôt il ne fut bruit dans la ville de Naples que des querelles domestiques du dévôt André avec la reine, son épouse. Le moine Robert ne cessait de lui inspirer une profonde aversion pour les amusemens d'une cour brillante et voluptueuse, et les prières de Jeanne étaient toujours accueillies par un refus.

La princesse oubliait au milieu des distractions sans nombre que lui procurait l'empressement de ses courtisans, la morosité de son époux; elle avait choisi pour confidente une jeune italienne qui, née dans un rang obscur, s'éleva peu-à-peu jusqu'au rang de première favorite; cette jeune fille avait nom *Philippine-la-Catanoise*. Courtisane aussi adroite que perfide, Philippine flattait les goûts de la jeune reine, et quelquefois elle se permettait des plaisanteries sur le compte du roi André. Ces entretiens inspirèrent à Jeanne une forte aversion contre son époux; depuis un an, elle ne le voyait plus, et le faible monarque se cachait obstinément pour vaquer à ses œuvres de dévotion avec le moine Robert.

Vers la fin du mois de juin 1345, la reine Jeanne, la belle Catanoise, Charles de Duras, époux de la princesse Marie, Nicolas Alliaibli, favori de la reine, placés à une des galeries du palais, regardaient défiler de joyeuses farandolles et des groupes d'hommes masqués.

— Que c'est beau! que c'est beau! s'écriait Jeanne en battant des mains.... qu'on me dise maintenant que ma bonne ville de Naples n'est pas un paradis terrestre!

— Votre présence amène partout les jeux et les plaisirs, répondit Philippine-la-Catanoise; il ne manquait qu'un convive à la fête.

— Le roi, mon époux? dit Jeanne en riant aux éclats... cela vous étonne, belles dames, et vous, nobles seigneurs?... vous ne savez donc pas qu'André de Hongrie veut obtenir du souverain pontife les dispenses nécessaires pour entrer dans un couvent de moines...

La plaisanterie de la reine fut accueillie par une salve d'applaudissemens, et Jeanne, dans les accès de la plus joyeuse folie, riait à se tordre les bras.

Notre dame la reine, dit vrai, s'écria Philippine-la-Catanoise; le manteau royal ne sied pas à André de

Hongrie; le bon prince était illuminé de tous les rayons du Saint-Esprit, lorsqu'il a formé la sainte résolution d'embrasser la vie monastique.

— Assez, assez, Philippine-la-Catanoise, dit la reine en frappant légèrement la courtisane avec son éventail : le roi André est votre très puissant et très noble seigneur, vous devez respect à sa dignité royale.

— Je rirais comme vous, noble reine, des momeries religieuses du roi de Naples; mais puisque je trouve enfin une occasion favorable, je dois vous révéler un important secret.

— Parle, ma belle Philippine; le roi, mon époux, a-t-il augmenté la pension du vénérable moine Robert ? Qu'importe ! le roi de Naples est assez riche pour donner à un moine plus de trésors que n'en possède un cardinal romain.

— Reine Jeanne, s'écria la Catanoise, le roi a formé le coupable projet d'attenter à vos jours!

— Il en veut à ma vie! répliqua la jeune reine pâle d'effroi.

— Le moine Robert ne cesse de l'exhorter à vous livrer aux assassins; il veut maintenir la couronne dans la maison de Hongrie. Il a résolu de marier Louis, son frère, avec la princesse Marie, votre sœur.

— Non, non, il n'en sera pas ainsi, s'écria la reine Jeanne ! Philippe, prince de Tarente, Jean de Duras, mes oncles, ont laissé chacun trois enfans. Le plan du roi mon époux renverserait toutes les espérances de la maison d'Anjou...

La jeune reine, auparavant folâtre et rieuse, était sous le poids d'une pénible impression. L'ambition parlait à son cœur, et peut-être, dès ce moment, conçut-elle l'exécrable attentat qui fut commis quelques mois après contre les jours du monarque...

— Messeigneurs, dit-elle en se tournant vers les gentilshommes qui remplissaient la galerie, vous avez entendu les révélations de Philippine-la-Catanoise; vous ne souffrirez pas que la maison de Hongrie usurpe le trône qui appartient de droit aux princes d'Anjou.

— Nous mourrons tous pour notre gracieuse souveraine, s'écrièrent les seigneurs ivres encore de la joie du festin et du bal.

— Et je vous jure, par ma couronne, que Louis, frère d'André, n'épousera jamais la princesse Marie, ajouta la reine....

Le cortége des danseurs, des masques, des baladins, s'éloignait du palais; on n'entendait plus qu'un bruit vague et confus. C'étaient des cris de joie, des discours de jongleurs, des barcarolles chantées par de jeunes pêcheurs napolitains. Les seigneurs restèrent une partie de la nuit sur la galerie du palais pour entendre cette bizarre harmonie, mais la reine rentra dans ses appartemens avec Philippine-la-Catanoise et Charles de Duras.

— Philippine, dit Jeanne après avoir pris quelques instans de repos, est-il bien vrai que le roi, mon époux, veut attenter à ma vie ?

— Je le jure par le corps et le sang de Jésus-Christ.

— Est-il vrai qu'il veut donner Marie, ma sœur, pour épouse à Louis de Hongrie?

— Je le jure par le très saint sacrement, ma gracieuse souveraine.

Jeanne s'assit dans un fauteuil de velours blanc, cacha son beau visage dans ses deux petites mains, resta quelques instans immobile et comme plongée dans de profondes pensées. Puis elle se leva subitement, se promena à grands pas, arrachant les fleurs qui ceignaient sa tête, les froissant une à une, et jetant çà et là, comme des cailloux, les riches diamans qui formaient son collier.

— Non, non, Marie, ma sœur, n'épousera pas le prince de Hongrie, s'écria-t-elle ! Charles de Duras, je te donne ma sœur.

— Le roi André ne voudra pas consentir à notre mariage, répondit le prince...

— Indigne rejeton de la maison d'Anjou? répliqua Jeanne .. Tu trembles déja comme une femme... Aimes-tu Marie?

— Je m'exposerais mille fois à la mort pour lui donner une preuve de mon amour.

— Ecoute donc; vers minuit, lorsque tout dormira dans le palais, tu viendras dans la *salle étoilée*.

— J'y serai, gracieuse souveraine.

— Si tu as assez de courage pour enlever la princesse Marie, elle t'appartiendra.

A ces mots, elle fit signe à la Catanoise d'ouvrir une porte secrète, et, d'un geste, elle imposa silence à Charles de Duras, craignant d'être trahie par la subite explosion de sa reconnaissance.

Avant le jour tout fut fait comme l'avait dit et désiré la reine de Naples; Jean de Duras eut enlevé la belle Marie, qu'il épousa quelques jours après. Le roi André témoigna hautement sa colère contre Jeanne qu'il accusait, avec raison, d'avoir trempé dans cet enlèvement qu'il regardait comme un attentat à sa majesté royale; il se plaignit, mais il ne sortit pas de son apathie habituelle, et Philippine-la-Catanoise eut le temps d'ourdir une conspiration beaucoup plus dangereuse que la première. Jeanne, toujours dominée par l'adroite courtisane, prit la résolution de se déclarer maîtresse absolue du royaume, et interdit à André de prendre part au gouvernement. Dès ce jour, tous les actes furent expédiés au nom de la reine; elle distribua les divers emplois, et le faible monarque, résigné à son sort, ne mit aucun obstacle à cette étrange révolution : il eut passé le reste de sa vie dans une obscure nullité; mais le moine Robert, qui jouait auprès du roi le rôle de Philippine-la-Catanoise auprès de la reine, réveilla l'ambition d'André qui osa faire entendre des paroles menaçantes, et déclara que les partisans de Jeanne seraient frappés d'excommunication par le souverain pontife.

— Je veux me soustraire à l'ignominieuse tutelle de la reine Jeanne! s'écria le prince irrité. Tout le monde seconde mes projets; le Pape ne peut pardonner à mon épouse d'avoir refusé de reconnaître sa souveraineté, et je viens de recevoir de sa sainteté la permission de faire les préparatifs de la cérémonie de mon couronnement. Jeanne a retardé jusqu'à ce jour le moment où mon front doit recevoir l'onction royale... Je ferai un appel à la noblesse napolitaine, et on saura qui doit régner.

André qui jusqu'à ce jour ne s'était signalé par aucun acte politique, où il eût déployé la vigueur d'un prince digne de porter la couronne, fit preuve en cette circonstance d'une énergie de caractère que Jeanne ne s'attendait pas à trouver dans un époux qu'elle



dominait depuis plusieurs années. Il écrivit plusieurs fois au pape, et les lettres du souverain pontife alarmèrent les partisans de la reine. Philippine-la-Catanoise, que l'enfer semblait avoir placée près de Jeanne comme un démon destiné à lui donner les plus perfides conseils, osa dire hautement qu'il ne restait pas à sa maîtresse huit jours de royauté, si on ne mettait fin à la vie d'André. Jeanne, princesse jeune et frivole, qui, jusqu'à ce jour, n'avait rêvé que fêtes et plaisirs, et qui n'avait pas encore fait l'essai du crime, entra dans de violens transports de colère, et menaça la Catanoise de la chasser de son palais. Philippine n'osa plus parler à sa maîtresse de son abominable projet; mais, dès ce jour, elle s'efforça de réunir les partisans de la maison d'Anjou, qui ne désiraient rien tant que la mort du roi. Le 1er septembre 1345, les conspirateurs étaient assez nombreux pour mettre à exécution le projet conçu par la Catanoise : elle les assembla tous dans une des salles du palais; pas un ne manqua à cet exécrable rendez-vous.

La salle où se tenait le conseil occulte n'était éclairée que par une petite lampe, qui projetait à peine une faible lueur sur les visages basanés des conspirateurs : aux murailles pendaient de riches tapisseries couvertes de signes cabalistiques et de têtes de démons. Au milieu se voyait une table ronde sur laquelle Philippine plaça un crucifix, un livre d'Évangiles et un poignard.

— Mes beaux seigneurs, dit-elle aux conspirateurs, vous êtes tous dévoués, corps et ame, à Jeanne, notre gracieuse souveraine; vous savez que le peuple de Naples est heureux depuis qu'elle est montée sur le trône.

— La maison d'Anjou ne désire que la prospérité du royaume des Deux-Siciles et des peuples de Provence, s'écria Charles de Duras.

— Dieu vous entende et donne longue vie à notre gracieuse souveraine, répondit la Catanoise. Les Napolitains et les Provençaux pourraient compter sur un demi-siècle de bonheur, si Jeanne eût trouvé un époux digne de la belle héritière de Robert d'Anjou. Mais le roi André, né pour vivre dans un cloître et non pour ceindre le bandeau royal, sera toujours un obstacle au bonheur de la nation napolitaine; il a écrit au pape, messeigneurs, et le souverain pontife a promis de le seconder dans ses projets; il ne reste plus qu'un seul moyen de salut pour la reine Jeanne et pour nous.

— La mort du roi André, s'écria Nicolas Acciaioli.

— Oui! messeigneurs, la mort du roi André!.. la cour partira dans quelques jours pour Averse; le lieu, le moment, tout sera favorable à nos desseins... Charles de Duras, avancez le premier.

La Catanoise ouvrit le livre des Évangiles, et mit un poignard dans la main de Duras.

— Héritier de la maison d'Anjou, jurez sur les saints Évangiles et sur le crucifix, que vous ne reculerez pas, lorsque le moment sera venu de frapper au cœur l'indigne époux de la reine Jeanne.

— Je le jure sur les Évangiles et sur se crucifix, répondit Duras.

Robert, le grand-sénéchal; Charles Artus, grand chambellan; Raymond de Catane, Conrad de Montefusculo, Pazzi de Boulogne, Louis, fils de Catherine de Valois, firent, chacun à leur tour, serment de poignarder le roi André quand ils *en seraient requis* par Philippine la-Catanoise. La jeune Italienne congédia les conspirateurs quelques instans avant le jour et leur donna pour *mot d'ordre*, AVERSE ET LE ROI ANDRÉ!

Le 18 septembre, Jeanne, le roi André, les dames et les seigneurs de la cour avaient quitté Naples et vivaient joyeusement à Averse au millieu des fêtes et des jeux. Philippine-la-Catanoise hésita au moment fixé pour assassiner le roi: les conjurés eux-mêmes craignaient que leur crime ne fût découvert, et, d'un commun accord, on résolut d'étrangler le roi dans sa chambre quelques instans après minuit. La Catanoise passa la soirée avec la reine Jeanne et quelques dames de la cour.

— Gracieuse souveraine et vous nobles dames, dit la Catanoise, la soirée sera longue: voulez-vous que nous passions le temps à former des petits lacets d'or et de soie que nous donnerons demain à nos pages pour pendre de blanches tourterelles sur les collines d'Averse?

La jeune reine se prit à rire aux éclats, et, de ses doigts légers, nouait et dénouait les fils d'or et de soie que la Catanoise plaçait sous sa main royale.

— Ce lacs sera bon pour la chasse aux tourterelles, dit Philippine en riant; heureux sera le chasseur qui l'aura en partage : je vous jure, mes nobles dames, que demain matin il ne sera bruit dans Averse que d'une prise merveilleuse opérée à l'aide de ce lacet.

— Philippine-la-Catanoise est folle, s'écria la reine; si je croyais à la magie, je craindrais les enchantemens de la Catanoise; son regard est mystérieux, ses paroles portent le trouble dans mon ame. Dis-moi la vérité, ma bonne Philippine, tu n'as pas intention de dormir cette nuit?

— Non, ma gracieuse souveraine, répondit la Catanoise en souriant.

— Je ne me fâcherai pas; si pourtant demain on venait m'apprendre qu'un poète ou un grand seigneur m'a ravi ma bonne Philippine, par la conception immaculée de la Vierge, je crois que j'en mourrais de douleur.

— Ne craignez rien, ma gracieuse souveraine; demain, à votre réveil, je vous annoncerai bonne et joyeuse nouvelle.

La belle Catanoise en sortant de l'appartement de la reine, se dirigea vers une chaumière située à un quart de lieue du palais; elle trouva les conjurés réunis et la plupart endormis au pied d'un gros figuier.

— Voici Philippine, s'écria Charles de Duras qui s'éveilla le premier.

Au même instant tous les conspirateurs se levèrent en sursaut.

— Le moment est propice, messeigneurs, dit la Catanoise: la nuit est très obscure, la pluie tombe par torrens, et les gardes du roi André dorment comme des allemands; suivez-moi. Quand nous serons près du palais, un de vous y entrera seul; il pénètrera dans la chambre du roi; il lui annoncera qu'une révolution vient d'éclater à Naples; le roi André sortira pour appeler les gardes, nous serons tous là pour le saisir et l'étrangler.

La Catanoise fit signe de ne pas prononcer une seule



parole, et les guida dans les détours du parc et des jardins qui entouraient le château. Nicolas Acciaioli se détacha pour porter au roi le funeste message. Les fidèles serviteurs qui veillaient à la porte lui en fermèrent d'abord l'entrée, mais ils furent bientôt séduits par des protestations de fidélité. Nicolas en entrant dans la chambre du roi, mit un genou en terre, et lui dit :

— Très noble et très puissant seigneur, la reine Jeanne m'envoie *de-vers* votre personne royale, pour vous annoncer qu'une révolte vient d'éclater dans votre bonne ville de Naples.

— Des armes, des armes, s'écria le roi, et il courut à demi-nu dans la chambre voisine.

Il voulait sortir du château; mais une femme gagnée par Philippine-la-Catanoise ferma la porte, et il se vit au même instant environné d'une quarantaine d'assassins.

— Pitié et miséricorde, s'écria-t-il... Vous en voulez à mes jours, et pourtant je n'ai fait de mal à aucun de vous.

— Tu voulais dépouiller la maison d'Anjou de son beau royaume de Naples, s'écria Charles de Duras..... Mort à André de Hongrie, à l'indigne époux de Jeanne, notre gracieuse souveraine.

Les assassins se jetèrent sur le malheureux roi; les uns le baillonnèrent pour que les gardes du château ne pussent entendre ses cris; les autres lui passèrent au cou le fatal lacet tissu quelques heures auparavant par la reine Jeanne; ils l'eurent bientôt étranglé; ils le jetèrent ensuite par la fenêtre, et d'autres meurtriers qui attendaient dans le parc foulèrent le cadavre aux pieds.

La belle Catanoise dit à Nicolas Acciaioli d'aller lui quérir le lacet qui avait servi à étrangler le roi André : dans la matinée du 19 septembre, elle eut une entrevue avec la reine Jeanne.

— Gracieuse souveraine, lui dit-elle avec un sourire de démon, je vous disais bien qu'un lacet tissu par vos mains royales serait bon pour la chasse. Cette nuit nous avons pris un oiseau de royale espèce.

— Ma bonne Philippine sera donc toujours folle, dit Jeanne...

— Folle, non, répondit la Catanoise; mais dévouée à la reine Jeanne. Examinez ce lacet?

— Il est teint du sang ..

— Du sang du roi André, s'écria la Catanoise..... Jeanne de Naples, je t'ai délivrée de ton indigne époux. Maintenant il n'est plus temps de reculer; on t'accusera d'avoir été notre complice. Il n'est qu'un seul moyen de te justifier aux yeux des souverains de l'Europe : sois assez forte pour régner; un manteau royal couvre toutes les taches!

II.

VENTE DE LA VILLE D'AVIGNON.

Les Dieux ont les pieds de laine,
Mais ils ont les mains de fer.
(César de Nostredame.)

« Mort le roi André, dit César de Nostredame (1),
» non dans un lit d'honneur, dans un combat ou au
» front d'une bataille, moins dans son lit avec consola-
» tions et regrets, mais sous les entorces d'un lacs
» infâme, barbare et cruel; non par ses ennemis, mais
» par ses plus proches, et par celle même qui devait
» avoir plus cher son sang que sa propre vie, et son
» honneur que sa couronne; le peuple qui voit un si
» prodigieux et piteux spectacle aux fenêtres de la mai-
» son royale, contemple son seigneur et son roi, si mi-
» sérablement étouffé et pendu, frémit tout-à-coup de
» courroux et d'*ire* non moins épouvanté qu'ébahi; il
» commence d'en murmurer et parler diversement, voire
» même à secrettement accuser la reine et tous les com-
» plices et conspirateurs, par noms, surnoms et qua-
» lités. »

Louis, roi de Hongrie, frère du malheureux André, fut bientôt instruit de l'attentat commis dans le château d'Averse. Le peuple accusait la reine Jeanne; son penchant pour les aventures galantes, la frivolité de son caractere, le crédit dont les meurtriers jouissaient à sa cour, accréditaient les bruits divers répandus dans le public par les accusateurs. Le roi de Hongrie demanda vengeance à toutes les puissances de l'Europe; le pape Clément VI, trouvant une occasion favorable pour se venger de l'orgueil de la reine Jeanne, lança, le 1er janvier 1346, une bulle par laquelle il défendait aux fidèles de donner de l'eau et du feu aux meurtriers du roi André. Les menaces du souverain pontife ne pouvaient satisfaire le ressentiment du roi de Hongrie qui voulait dépouiller Jeanne de sa couronne. Clément VI, cédant enfin aux plus pressantes sollicitations, nomma Bertrand de Beaux, comte de Montescaglioso, pour instruire le procès. Jeanne déploya une grande énergie dans ces circonstances si orageuses; elle refusa longtemps de livrer les coupables au glaive de la justice. Charles de Duras qui avait pris part à l'assassinat d'André, porta le dévouement jusqu'à conseiller à la reine de laisser agir en toute liberté le sire Bertrand de Beaux, grand chancelier du royaume de Naples.

— Charles de Duras, lui dit Jeanne, ne savez-vous pas que vous venez de prononcer votre arrêt de mort!

— Que vous importe? tombe ma tête sous la hache du bourreau, pourvu que Jeanne d'Anjou conserve sa couronne! Votre puissance et votre vie sont menacées de tous côtés. Les Génois ont pris les armes et vous demandent à grands cris la reddition de Vintimille; Visconti porte le fer et la flamme dans le Piémont; le comte de Savoie et le marquis de Montferrat se disputent les lambeaux de la plus belle des conquêtes de la maison d'Anjou; le royaume de Naples est envahi par le comte de Fondi, et la Sicile passera bientôt sous la domination de Jean d'Anga.

— Tous mes ennemis ont donc juré ma perte! s'écria Jeanne....

— Ils veulent précipiter la maison d'Anjou du trône de Naples. Je vous le répète, reine Jeanne, il n'est plus pour vous qu'un seul moyen de salut : livrez les assassins du roi André au glaive de la justice.

— Il sera fait comme vous le désirez, monseigneur de Duras, répondit Jeanne.

Le lendemain, les princes de la maison d'Anjou, pour écarter tout soupçon de la reine Jeanne, donnèrent une vigoureuse impulsion au procès. Raymond de Cabanes,

(1) *Histoire de Provence* sous la première maison d'Anjou, p. 589.



LE PALAIS DES COMTES DE PROVENCE A AIX.

sénéchal du palais, fut appliqué aux tortures de la question, et dénonça comme ses complices Jean et Rostang de Leonella, Philippine-la-Catanoise, Nicolas de Milazzano, Gaston de Dinisiac. Pendant que les juges procédaient à leur condamnation, le peuple demandait leurs têtes à grands cris. La reine Jeanne, d'une voix que l'émotion et peut être le remords rendait tremblante, prononça l'arrêt de mort des assassins d'André. Ils périrent tous dans les plus cruels supplices, et Philippine-la-Catanoise déploya une fermeté qui lui mérita les applaudissemens des nombreux spectateurs accourus pour contempler cette sanglante scène.

Louis de Hongrie ne fut pas appaisé par la mort des meurtriers de son frère; il résolut de chasser de Naples, Jeanne qu'il regardait comme la seule coupable. La jeune reine effrayée de tant de dangers, s'empressa de se procurer l'appui d'un époux, et se maria en secondes noces avec Louis, prince de Tarente. Quelque temps après, le roi de Hongrie parut sur les frontières du royaume de Naples.

« C'était une chose fort horrible et pitoyable tout » ensemble à voir (1) que l'étendart avec lequel ce mo-» narque entra dans Naples; car il était de couleur » noire, peint à un roi étranglé. »

Sur le fond de cet étendart, se détachait l'image de la tête d'André ruisselante de sang; les traits du malheureux prince avaient été peints avec tant de ressemblance, que chacun pouvait aisément le reconnaître. Aussi toutes les villes ouvrirent leurs portes au roi de Hongrie. Jeanne épouvantée, s'embarqua le 15 janvier 1347 et fit voile vers la Provence. Trahie par les seigneurs du pays qui s'entendaient secrètement avec le roi de Hongrie, la reine fut enfermée prisonnière dans le château Arnaud, forteresse de la ville d'Aix. Néan-

(1) *César de Nostredame*, p. 415.



moins elle obtint quelque temps après la faveur d'être transférée dans l'ancien palais des comtes de Provence (1).

Elle y reçut les hommages de plusieurs seigneurs provençaux, et y passa joyeusement un mois au milieu des astrologues (2) et des troubadours; le plus célèbre de ces ménestrels était, sans contredit, Bernard de Rascas, gentilhomme issu du pays de Limoges. A la prière de Jeanne, il composa ces doctes vers, dit César de Nostredame, dignes de vrai d'être gravés en lettres d'or sur le porphire et le jaspe: c'est un des plus beaux morceaux de la poésie provençale pendant le XIVe siècle. Raymond de Rascas y dépeint la futilité des choses humaines.

Touta bausa mortala una fez perira,
Fors que l'amour de diou, que toujour durera,
Touts nostrés cors vendran essuchs comme fa leska,
Lous aubres layessaran lour verdour tendra freska,
Lous ausselets del bosc perdran lour kant soubtiou,
E non sauzira plus lou rossignou gentiou;
Lous bouols al pasturatgé e las blankas fédétas,
Sentan lous agulhons de las mortals sagettas,
Lous crestas d'Arles fiers, reynards e loups espars,
Kabrols, ceruys, chamous sanglars de toutas pars,
. . . .
Moustres impetuous, royaumes e comtas,
Lous princes e lous reys serant per nouor domtas,
. . . . enfin tout périra
Fors que l'amour de diou que toujour durara.

Raymond de Rascas charma pendant quelques jours les ennuis de la captivité de Jeanne, mais la jeune reine apprit bientôt de déplorables nouvelles: le roi de Hongrie avait fait mettre à mort le duc de Duras, et envahissait chaque jour le royaume de Naples. Jeanne, désespérant de conserver sa couronne, fit un appel à quelques fidèles serviteurs, s'échappa de sa prison, et se rendit à Avignon, où elle était attendue par Louis de Tarente, son époux. Clément VI qui avait tout à craindre des projets ambitieux de Louis de Hongrie, reçut Jeanne avec tous les honneurs dus à une reine malheureuse.

— Très saint père, s'écria Jeanne en se prosternant aux pieds du souverain pontife, on m'accuse injustement d'avoir fait assassiner André de Hongrie, mon premier époux; assemblez vos cardinaux, qu'ils me jugent, et si je suis coupable, je subirai la peine qu'il vous plaira de m'infliger.

Le pape satisfait de la soumission de Jeanne, lui donna son anneau pontifical à baiser en signe de réconciliation, et tous les cardinaux proclamèrent son innocence.

Cependant Louis de Hongrie poursuivait opiniâtrement le cours de ses conquêtes; il était sur le point de soumettre à sa domination toutes les provinces du royaume de Naples, lorsque l'épouvantable contagion qui ravagea l'Europe pendant l'année 1348, fit périr toute son armée, et le força à retourner dans ses états.

Jeanne comptait de nombreux partisans parmi les plus puissans seigneurs de l'Italie: ils lui écrivirent de se mettre en mer; que ses fidèles serviteurs n'attendaient que son arrivée, pour chasser et mettre à mort les soldats du roi de Hongrie. La jeune reine reçut avec des transports de joie ces heureuses nouvelles; mais elle manquait d'argent, et se vit forcée de vendre la ville d'Avignon à Clément VI pour la somme de quatre-vingt mille florins d'or.

« Jeanne promit de donner à l'église (1), de son gré » et volontairement, la ville d'Avignon, de son propre » patrimoine et l'une des plus illustres pièces de sa » comté de Provence. Cette peu rusée et mal conseillée » princesse, avec la licence et le consentement de » Louis de Tarente, son époux, fit vente par procureur, » l'an trois cent quarante-huit, le IXe jour du mois de » juin, à Clément, évêque souverain, et aux succes» seurs du saint-siége romain, de cette alme et tant » belle cité, avec ses terroirs et tout autre droits quel» conques pour la somme de LXXX mille florins d'or » de Florence, qu'elle confessa avoir eus et reçus des » trésoriers et agens de sa sainteté; et confessa les » octantes mille florins d'or avoir été convertis à ses » plus urgentes affaires, à son propre et grand avan» tage, profit et utilité. Cette vente fut depuis autorisée » par le prince de Tarente, son mari, y ayant entreposé » son consentement et sa royale autorité. Mais qui fut » faite tellement au regret, déplaisir et outrage des » Provençaux, qu'en haine et marisson de ce coup » (ainsi qu'on le voit aux vieilles panchartes de Pro» vence), ils la nommèrent toujours depuis la mauvaise » et malheureuse vente d'Avignon; de sorte que jamais » la noblesse n'a pu compatir avec les vices-légats, ni » la nation italienne, quoiqu'elle y gouverne la justice » et commande les portes et garde la cité, avec le peu» ple et les habitans (2). »

Jeanne, avant de partir pour l'Italie, entendit les plaintes des principaux barons; elle avait à craindre une sédition en Provence, mais le désir de remonter sur le trône de Naples, étouffa chez elle tout autre sentiment; suivie de Louis de Tarente, son époux, elle mit à la voile, et quelques jours après, elle fit son entrée dans sa bonne ville de Naples, aux acclamations de tous les habitans. Louis de Hongrie avait regagné ses états, et pendant tout le temps que dura la contagion, il ne songea pas à troubler Jeanne d'Anjou dans la possession de son royaume. Mais aussitôt qu'il fut rassuré par la disparition du fléau, il se remit en route pour l'Italie, où ses troupes occupaient encore quelques places fortes; il mit le siége devant le château d'Averse.

— Dans ce manoir maudit, André de Hongrie, mon

(1) L'ancien palais des comtes de Provence fut construit, selon toute probabilité, sous les Antonins; on le démolit en 1782. Ce palais était immense, élevé de deux vastes étages, décorés d'un ordre d'architecture, et flanqué de grandes tours ornées de colonnes de granit disposées en rotonde; il ne reste plus aucune trace de ces tours, mais le souvenir méritait d'en être conservé. L'emplacement est occupé aujourd'hui par le palais de justice.

(*Guide du voyageur en France.*)

(2) Un astrologue provençal, dit Nostredame, prédit à Jeanne qu'elle aurait quatre maris: *Johanna maritabitur cum alio*, répondit le nécromancien à la jeune reine qui le consultait. Dans le mot *alio* se trouvent les lettres initiales des noms de ses quatre maris. *A.* André de Hongrie. — *L.* Louis de Tarente. — *I. ou J.* Jacques d'Aragon. — *O.* Othon de Brunswick.

(1) *Histoire des comtes et des rois de Provence*, p. 394.
(2) *Histoire des papes d'Avignon.*

frère, a été lâchement assassiné par les ordres d'une reine adultère, s'écriait Louis en examinant les fortifications du château. Je me rendrai maître de cette tannière du diable.

Jeanne ne savait comment résister à son implacable ennemi, lorsque Raymond de Baux, gentilhomme provençal, arriva suivi de plusieurs Basques.

— Je promets avec serment de vous soustraire aux poursuites du roi de Hongrie, dit Raymond; mais avant que mes troupes débarquent sur le rivage d'Italie, je veux voir mon fils Robert, marié avec la duchesse de Duras.

— La duchesse de Duras est une noble et puissante dame, dit Jeanne, indignée d'une semblable condition.

— Raymond de Baux commande douze cents soldats, répondit le Provençal.

Le prince de Tarente et la reine, son épouse, cédant aux circonstances, se livrèrent corps et ame à la merci du sire de Baux, qui les transporta à Gaëte, revint assiéger Naples, s'empara de la duchesse de Duras et la maria le jour même à Robert, son fils. Louis de Hongrie triompha de tous les obstacles, et entra dans Naples; une émeute y éclata quelques jours après, et le vainqueur fut trop heureux de conclure, par l'intermédiaire du souverain pontife, une trève qui devait durer jusqu'au 1er avril 1351. Des cardinaux furent délégués pour terminer l'instruction du procès de Jeanne; ce nouveau tribunal, gagné par les présens de la reine ou convaincu de son innocence, déclara publiquement que la haine de Jeanne pour son premier mari n'avait d'autre cause qu'un maléfice jeté sur les deux époux par un sorcier napolitain. La jeune reine, délivrée momentanément de ses innombrables ennemis, se livra bientôt à son goût pour les fêtes, les plaisirs et la frivolité la plus extravagante. Les poètes, les artistes, trouvèrent dans Jeanne d'Anjou une aimable et gracieuse protectrice. Les habitans de Naples, heureux sous la domination de leur belle reine, se rangèrent sincèrement sous ses drapeaux, et tout présageait à l'héritière de Robert d'Anjou un règne brillant et prospère.

Pressons la marche des événemens, arrivons au dénouement de ce drame multiple, si fécond en incidens bizarres, et qui doit se terminer par la mort de l'héroïne.

III.

UNE INSURRECTION EN PROVENCE. 1362—1365.

> Celui qui de tromper les hommes se propose,
> Ne trompera pas Dieu dont l'œil voit toute chose.
>
> (Réponse du démon à un grand seigneur qui lui demandait si on pouvait tromper l'œil de Dieu.
> CÆSAR DE NOSTREDAME.)

Les Provençaux, irrités de l'aliénation de la ville d'Avignon, virent partir Jeanne sans regret; pendant qu'elle travaillait à reconquérir son royaume de Naples, plusieurs seigneurs prirent les armes pour défendre la nationalité provençale. La reine Jeanne, loin de ménager la susceptibilité de ses vassaux de France, nomma à la charge de sénéchal de Provence un nommé Aiméric Rollandi, italien de nation. Les barons, poussés à bout, ne cachèrent plus leurs projets de révolte.

— Mort à l'Italien! mort à l'Italien! criait-on de toute part: vive Provence!

Jeanne reconnut enfin la faute qu'elle venait de commettre, et se hâta de la réparer. Raymond d'Agout fut nommé sénéchal de Provence, et Aiméric Rollandi rappelé en Italie.

Raymond d'Agout, disent les chroniqueurs provençaux, prenait plaisir à *deviser* avec les troubadours et autres hommes experts en sciences et beaux-arts. Ricard de Barbezieux, de Lascaris, Parasols, le comte de Ventimille fesaient fleurir la poésie provençale. Soliers et Cæsar, peintres de la ville d'Aix, méritaient les éloges que leur a donnés plus tard le *Monge des îles* d'or.

Le jeune sénéchal protégeait ces nobles et doctes personnages, et leur fesait grande largesses. Or, dit Cæsar de Nostredame, *en la quatrième partie de l'Histoire des Comtes de Provence*, sous la maison d'Anjou, vers l'an de grâce 1365, il prit envie au sire Raymond d'Agout de visiter les grandes villes de Provence et de la Langue-d'Oc. Il partit suivi d'un nombreux cortège; en cheminant à petites journées, les joyeux compagnons racontaient maintes histoires galantes arrivées en la noble et belle cité d'Avignon, patrie des belles dames, séjour des ris et des amours.

— Mon cousin, dit le sénéchal à Lascaris, dans deux jours nous arriverons à Nismes-la-Romaine; pour charmer les ennuis du voyage, racontez-nous les amours de quelque noble dame de la cité d'Avignon.

— Maître Parasols de Sisteron a visité depuis peu les bosquets enchantés de la fontaine de Vaucluse; priez-le de *deviser* sur l'histoire de la belle Laurette de Sado et de son amant Pétrarque, le poète toscan.

— Les vers de Pétrarque sont plus harmonieux que la voix du rossignol, répondit Parasols, et la belle Laurette de Sado est la dame la plus accomplie de la cité d'Avignon.

— Et Blanchefleur de Flassans? répliqua malicieusement le troubadour Lascaris.

— Vos paroles me blessent au cœur, maître Lascaris... Vous savez que j'aime la belle Blanchefleur; j'ai chanté ses charmes dans toutes les villes et les manoirs de la Provence: je vous en conjure, par monseigneur Apollo, notre maître, ne me parlez plus de la dame de mes pensées.

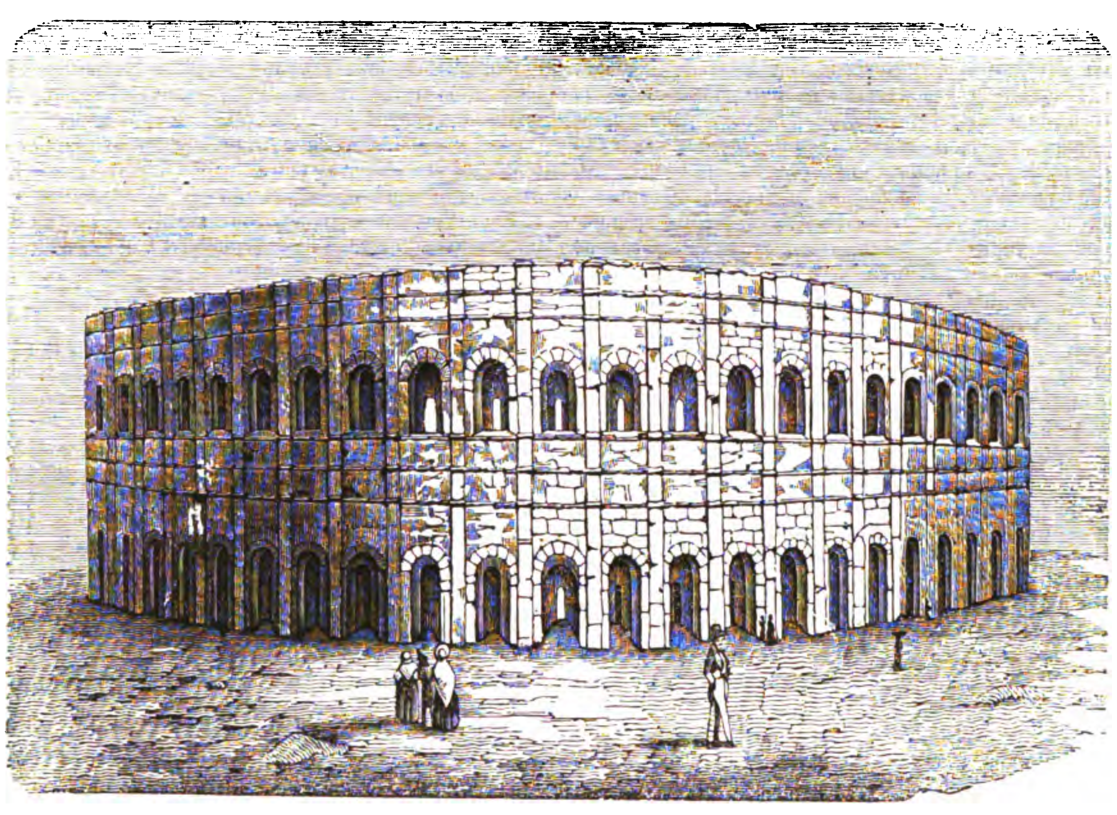
— Recitez-nous donc le *Syrvente*, que feu maître Bertrand de Allamanon a composé contre l'archevêque d'Arles; j'ai retenu le dernier couplet.

> Archevesque que sia
> De tant pronat
> Escumenjat pario,
> E son vot non tenria;
> Car houi vedats,
> Védar nou mi porcia.

— L'archevêque d'Arles était un prélat turbulent qui ne laissait aucun moment de repos à ses diocésains; il a trahi la reine Jeanne.

— A-t-on reçu des nouvelles d'Italie? dit le sénéchal qui, jusqu'à ce momment, avait gardé un profond silence pour écouter la joyeuse conversation des troubadours...

— La reine Jeanne est entrée dans sa bonne ville



ARÈNES DE NÎMES.

de Naples, répondit Parasols; mais ses ennemis ont repris les armes. Louis de Duras, jaloux de la faveur dont jouissent Robert et Philippe de Tarente, s'est jeté avec ses brigands sur les terres du royaume de Naples; Charles IV, empereur d'Allemagne, fesant revivre d'anciens droits, veut reconquérir la comté de Provence.

— Dieu sauve la reine Jeanne! s'écria le sénéchal en poussant un profond soupir.

Pendant toute la journée il chemina seul, la tête penchée, laissant aller au pas son fidèle palefroi. Le lendemain, le cortège du sénéchal entra dans la ville de Nîmes, et les habitans firent bon accueil au représentant de la reine Jeanne. Raymond d'Agout oublia bientôt au millieu des fêtes les tristes nouvelles du troubadour Parasols. Suivi de Lascaris, homme docte et très versé dans l'histoire du temps passé, il visita les monumens de la cité romaine, embellie par la magnificence des Antonius. La *tour Magne* et la *Maison Carrée* excitèrent son admiration; mais quand il descendit aux arènes, il ne put comprimer les transports de son enthousiasme.

— Vous voyez l'amphithéâtre construit par les Antonius, dit Lascaris : ici, les habitans de Nîmes se réunissaient pour les spectacles que leur donnait la magnificence des proconsuls romains; ici, des tigres, des lions se déchiraient les flancs aux grands applaudissemens de la multitude; ici, combattaient les gladiateurs, lorsque les Romains, énervés par le luxe de l'Asie, cherchèrent de coupables émotions dans la lutte de malheureux captifs condamnés à s'égorger les uns et les autres. Contemplez autour de nous ces innombrables gradins : dans les jours de grande solennité, lorsqu'un nouveau proconsul arrivait dans les Gaules, lorsque Rome-la-Superbe avait remporté quelque nouvelle victoire, vingt-quatre mille spectateurs se réunissaient dans cette vaste enceinte.

— La noble cité de Nîmes est encore resplendissante de la magnificence romaine! s'écria le sénéchal de Provence.

— Et pourtant les siècles et les barbares ont mutilé ces beaux monumens! dit Lascaris....

Le sénéchal et le troubabour visitèrent souvent les débris de la vieille cité de Nîmes pendant leur séjour qui ne fut pas de longue durée. Raymond d'Agout apprit que Louis de Duras s'avançait vers Naples, et que Robert, son frère, fesait voile vers la Provence dans le dessein d'y fomenter de nouveaux troubles. Louis de Tarente, deuxième mari de la reine Jeanne, était mort sans laisser d'enfant mâle, et la jeune veuve avait épousé en troisièmes noces Jacques d'Ara-

gon, comte de Roussillon et de Cerdagne. Ces divers événemens se succédèrent avec tant de rapidité, que les partisans de la reine de Naples n'eurent pas le temps de pourvoir à la conservation de ses domaines de France. Les Provençaux coururent aux armes; des armées de bandits, connus dans l'histoire sous le nom de *routiers*, infestèrent le pays, pillèrent les villages, et favorisèrent par leurs excursions la révolte des principaux barons du royaume d'Arles. Charles IV, fils de Jean, roi de Bohême, arriva bientôt après à la tête d'une nombreuse armée, et se fit couronner dans la cathédrale d'Arles, aux applaudissemens de la noblesse et du clergé.

Le sénéchal Raymond d'Agout n'était ni assez fort, ni assez habile pour surmonter de si nombreux obstacles. La reine Jeanne n'était pas plus heureuse en Italie; la victoire que ses troupes remportèrent sur Ambroise Visconti lui donna quelques mois de calme; elle se rendit à Rome pour vénérer les reliques des saints Apôtres, et fut bien accueillie par le pape Urbain V, qui lui donna de ses propres mains l'ordre de *la Rose d'or*.

Pendant qu'elle se délassait de ses nombreuses fatigues dans la capitale du monde chrétien, elle apprit que le duc de Lancastre, second fils d'Edouard III, roi d'Angleterre, se préparait à faire valoir ses prétentions à la comté de Provence; elle se tira de ce mauvais pas avec le secours d'Urbain, qui la seconda de tout l'ascendant de sa puissance pontificale. Louis, duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de France, se fit céder par Charles IV ses droits sur le royaume d'Arles, et le connétable Duguesclin fit une irruption en Provence, s'empara de Tarascon, abandonna le siége d'Arles et se réfugia dans les pays de la Langue-d'Oc, poursuivi par la noblesse provençale.

La reine de Naples avait détourné jusqu'à ce jour les tempêtes qui grondaient autour de son trône; mais une ligue formidable se forma contre sa puissance. Le roi de Hongrie, qui avait toujours à cœur de venger l'assassinat du malheureux André, son frère, fit un appel aux divers souverains de l'Europe; Charles V, roi de France, lui promit un puissant secours de chevaliers bretons et languedociens. La guerre allait éclater, lorsque Jeanne perdit son troisième époux, Jacques d'Aragon, et épousa Othon de Brunswick. Charles de Duras, qui avait gardé la neutralité pendant quelques mois, jeta feu et flamme quand il apprit le quatrième mariage de la reine de Naples.

— Cette femme aux quatre maris est donc fille du démon, s'écriait-il.... Les malheureux princes qui sont entrés dans sa couche royale sont tous morts par le fer ou par le poison. La reine de Naples est âgée de cinquante ans, mais sa beauté, sa fraîcheur sont les indices d'une fécondité dont mon ambition doit craindre les résultats.

— Othon de Brunswick ne sera pas plus heureux que ses prédécesseurs, objectait Jacques de Beaux.

— Je ne serai tranquille que dès le moment où j'aurai vu la reine Jeanne portée en terre ou enfermée dans un couvent.

Duras mit tout en œuvre pour accélérer le plan de conjuration formé par plusieurs seigneurs napolitains et les barons provençaux. Urbain VI, promu depuis peu à la chaire pontificale, favorisa les projets des rebelles. Jeanne, mal conseillée, reconnut pour chef suprême de l'église Clément VII, que treize cardinaux avaient nommé souverain pontife à Agnani. Urbain VI, indigné de l'hommage qu'elle avait prêté à son concurrent, s'arma des foudres de l'excommunication, et offrit la couronne de Naples à Charles de Duras.

— Le pape et mes ennemis ont formé une ligue offensive et défensive contre Jeanne d'Anjou, s'écria la reine de Naples, en apprenant ces tristes nouvelles; l'Italie est pour moi une terre de malédiction, la France deviendra mon refuge : dans quelques jours je mettrai à la voile !...

IV.

MORT DE JEANNE, COMTESSE DE PROVENCE. 1382.

La vengeance est à Dieu.

Le peuple de Naples qui n'aimait pas les Français, fit éclater son indignation quand il connut le testament de la reine Jeanne qui nommait son héritier Louis d'Anjou, frère de Charles V.

— Nous ne voulons pas un roi du pays de France, criaient les Napolitains.

Et des groupes tumultueux se formaient sur toutes les places publiques; on parlait d'assiéger la reine Jeanne dans son palais, et de lui faire révoquer ses dernières dispositions. Charles de Duras qui était le secret instigateur de la révolte, s'empressa de mettre à profit l'exaspération des Napolitains, et marcha à grandes journées vers la capitale du royaume, où il entra sans coup férir. Jeanne qui ne s'attendait pas à une attaque si subite, eut à peine le temps de se renfermer dans le Château-Neuf, pendant que le faible Othon, son mari, au lieu de résister à l'ennemi, restait à Averse dans une coupable inaction. Duras courut à Rome se faire couronner par le souverain pontife, et vendit la paix aux Florentins pour le prix de 40,000 florins. Othon pouvait encore faire un appel aux seigneurs fidèles à la reine Jeanne son épouse; le succès eut été balancé, mais le couronnement de son heureux adversaire le jeta dans un découragement léthargique. Il recouvra pendant quelques instans sa première énergie : l'avant-garde de Charles de Duras fut taillée en pièces; malheureusement il n'osa pas profiter de ce succès, et la reine Jeanne se vit assiégée dans Château-Neuf.

Charles avait appris que des galères provençales devaient arriver dans quelques jours pour transporter en France l'héritière de Robert d'Anjou; il pressa le siége de Chateau-Neuf, il eut le bonheur de faire prisonnier Othon de Brunswick, qui venait, trop tard, délivrer son épouse; cette nouvelle se répandit en quelques instans dans Château-Neuf.

— Reine Jeanne, s'écria le fils de Nicolas Acciaoili, le roi, votre époux, est prisonnier de Charles de Duras; nous ne pouvons plus résister aux attaques de l'ennemi.

— Vous ne savez donc pas mourir ! répliqua Jeanne avec une noble indignation...

— Nous périrons tous pour notre gracieuse souveraine; mais songez que cette brave noblesse qui combat pour vous sera hâchée à morceaux, et que Duras,

irrité d'une si longue résistance, vous punira de votre courage.

— Tu dis vrai, Acciaoili, répondit Jeanne; il n'est pas juste que tant de braves gentilshommes périssent pour sauver une femme; cours au camp de Duras, et dis-lui que Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence, est sa prisonnière.

« Le lendemain, dit l'historien des comtes de Pro» vence, Jeanne se rendit au cruel Duras, lequel entra » ce même jour au Château-Neuf, fit une très humble » et profonde révérence à la reine, et ordonna de ce pas » qu'elle y demeurat, non comme personne captive, mais » comme souveraine dame et maîtresse, servie de ses » domestiques sans aucune nouveauté.

Quinze jours de captivité s'écoulèrent pour Jeanne dans les larmes et la plus cruelle inquiétude.

— Mes bons Provençaux viendront me délivrer, disait-elle souvent; j'irai à la cour de Charles V, roi de France, et je me mettrai pour toujours à l'abri de la vengeance de mes ennemis.

Chaque matin Acciaoili parcourait le rivage de la mer cherchant à découvrir dans le lointain quelques voiles aux armes de Provence. Après plusieurs voyages inutiles, il revint un jour en toute hâte auprès de sa royale maîtresse : il portait une lettre qu'il lui remit secrètement.

« Madame la reine, lui écrivait Angeluce de Rosar» ne, commandant des galères provençales, je suis » venu avec bon nombre de matelots pour vous déli» vrer des mains du perfide Duras. Ce soir, après le » coucher du soleil, je descendrai à terre avec l'élite » de mes compagnons; soyez prête, et, Dieu aidant, » tout ira pour le mieux.

« Gracieuse souveraine, que le Tout Puissant vous » tienne en sa sainte garde !

Angeluce de ROSARNE.

La reine Jeanne achevait à peine de lire cette lettre qui lui rendait l'espérance, lorsque Duras entra brusquement, et fit signe à Acciaoili de sortir.

— Jeanne d'Anjou, dit-il à la reine, vous méditez depuis long-temps des projets d'évasion; des galères provençales sont entrées dans le port de Naples; Angeluce de Rosarne veut vous emmener en France; mais je jure par le sang du roi André que vous ne m'échapperez pas, si vous ne me nommez votre héritier.

— Je vous abandonnerai sans regret une couronne qui a été si lourde pour un front de femme, répondit Jeanne en feignant une indifférence affectée. Mon seul désir est d'entrer dans un saint monastère pour expier mes fautes et mériter le paradis : mais je veux auparavant voir Angeluce de Rosarne pour lui témoigner ma reconnaissance à mes fidèles Provençaux.

— Ce soir le chef des galères viendra ici, répondit Duras, trompé par les promesses de Jeanne.

En effet, il accorda un sauf-conduit aux capitaines des galères provençales, auxquels la reine tint les propos d'un grand et royal courage, dit César de Nostredame (1).

« Ni les déportemens de mes ancêtres, ni le serment » de fidélité que la Provence devait à ma couronne, » ni la singulière affection que j'ai toujours montrée » envers la noblesse et le peuple, ô capitaines! ne » méritaient pas que vous dussiez tant attendre de » me donner un prompt secours en un tel besoin » d'affaires : moi qui, après avoir souffert toutes les » difficultés difficiles à souffrir, non point à des fem» mes délicates et craintives de nature, mais à de » robustes routiers et rompus soldats, jusques à man» ger les viles et sales chairs des plus sordides ani» maux pour me garantir de la faim; ne dédaignant » pas, afin de conserver mes peuples et ma dignité, » de voir couvrir de tels mets ma table ordinaire, au » lieu des viandes exquises et royales, ai été miséra» blement contrainte de m'abandonner et soumettre » ma personne entre les mains d'un barbare. Mais, si » ce manquement, comme je crois, a été par négli» gence et non par malice, je vous conjure, que s'il » vous reste encore quelque étincelle d'affection en » mon endroit, et quelque douce mémoire des bien» faits que vous avez reçus de moi, que, au grand » jamais, ni par qnelque voie que ce soit, vous ne » vouliez recevoir pour seigneur ce voleur ingrat » et dénaturé, qui de reine m'a fait esclave : que si » jamais il vous était montré écriture par laquelle il » se trouvât mon héritier, gardez-vous bien d'y ajou» ter aucune foi, tenez-la pour fausse, et comme ar» rachée par force, contre ma propre volonté; par» ce que je veux que vous ayez pour seigneur légitime » et naturel Louis d'Anjou, non seulement en Pro» vence, mais en toutes nos couronnes, terres et » seigneuries de Piémont, et même en ce propre » royaume, dont je le fais et choisis mon héritier et » mon champion : allez donc à lui, et rendez tout » devoir d'obéissance et de fidèles sujets à ce qu'il » commandera.

» Que ceux d'entre vous qui auront plus de souve» nir de l'affection que j'ai eu à votre nation, et » quelque compassion plus généreuse et naturelle, de » l'accident d'une reine accablée de tant d'ennuis, et » tombée du faîte de tant de gloire en si basse fortune, » se trouvent aux champs avec les armes, à la ven» geance de cette injurieuse barbarie, où avec larmes » aux temples, pour faire prières pour moi, qui me » trouve cejourd'hui la plus infortunée princesse qui » ait jamais porté couronne.

» Ce que non seulement je vous recommande avec » passion, mais encore jusques en ce point, que vous » êtes mes fidèles vassaux et bons sujets, je vous » ordonne avec un absolu pouvoir, à peine de fé» lonie. »

Les Provençaux ne purent retenir leurs larmes en entendant les énergiques paroles de la reine Jeanne; désespérant de la sauver, ils repartirent le lendemain pour Marseille. Charles de Duras, persuadé qu'il avait tout à craindre de la fermeté de sa prisonnière, la fit conduire sous bonne escorte au château de Muro, dans la basilicate; pressé par les sollicitations de ses officiers, il se détermina à faire mettre à mort l'héritière de Robert d'Anjou; personne ne voulait remplir dans cette occasion les ignobles fonctions de bourreau; un moine se présenta, et promit avec serment d'étrangler la reine Jeanne. Dans la nuit du 21 mai 1382, il fut introduit dans le château de Muro, avec deux bour-

(1) *Histoire de Provence*. 440.

reaux napolitains. Minuit sonnait lorsqu'ils entrèrent dans l'appartement de Jeanne, qu'ils trouvèrent à genoux au pied d'un crucifix.

— Que voulez-vous de moi, mes pères? s'écria la reine effrayée...

— Je suis venu pour entendre l'aveu de tes crimes, répondit le moine.

— Qui es-tu?

— Robert, l'ami du malheureux André.

— C'est fait de moi! s'écria Jeanne, en se roulant à terre... à moi, mes fidèles serviteurs! on veut assassiner votre reine!

— Tes cris sont superflus, Jeanne de Naples, dit le moine Robert: nous avons fermé toutes les portes du château, et tes prières ne seront entendues que par Dieu et tes bourreaux!

— Grace! grace! mes pères!

— Te laissas-tu fléchir par les supplications du roi André, ton premier époux! La vengeance est à Dieu, Jeanne de Naples, et quelquefois le Tout-Puissant confie aux mains des hommes l'exécution de ses décrets terribles!

— Laissez-moi vivre jusqu'à demain! Donnez-moi le temps d'implorer la miséricorde divine!

— Tu n'as plus de miséricorde à attendre, ni sur la terre, ni au ciel!... Reconnais-tu cette corde teinte de sang!

— Non!

— C'est la corde qui servit à étrangler le roi André, et qui servira cette nuit à étrangler la reine Jeanne. A moi, bourreaux!

Les trois assassins se jetèrent sur la reine, qui se débattit en vain; le nœud fatal rompit bientôt son cou, et elle expira dans les horribles tourmens de la strangulation.

Le moine Robert contempla pendant quelques instans le cadavre de Jeanne, puis il s'écria:

— Le roi André est vengé; justice a été faite (1)!

Et le lendemain le bruit courait dans le royaume de Naples que la reine Jeanne s'était étranglée dans un accès de désespoir.

J.-M. Cayla.

(1) Jeanne fut assassinée le 22 mai, à l'âge de 57 ans, et après trente années de règne. On lisait ces quatre vers sur sa tombe:

Inclita parthenopes, jacet hic regina Joanna;
Prima priùs felix, mox miseranda nimis.
Quam Carolo genitam mulctavit Carolus alter,
Quà morte illa virum sustillt ante suum.

« Ici repose la célèbre Jeanne, reine de Naples, d'abord heureuse, puis la plus infortunée des femmes; fille d'un Charles, elle fut tuée par un Charles, et périt de la même mort qu'elle avait fait subir à André, son premier mari. »

(*César de Nostredame*).

LE MARTYRE DE SAINT SERNIN.

Vers l'an 245 de l'ère chrétienne, il n'était bruit dans la Gaule méridionale que des prédications et des vertus de Saturnin, prêtre venu de Rome. Compagnon des apôtres qui vinrent les premiers jeter sur notre terre de France les semences du catholicisme, saint Sernin s'arrêta quelques temps à Nîmes où il opéra plusieurs conversions; puis il se dirigea vers Toulouse qui était alors le centre politique de la Narbonnaise et de la première Aquitaine. Gratus gouvernait cette grande ville en qualité de proconsul; zélé pour le culte des faux dieux, disent nos vieilles légendes, Gratus persécutait les Toulousains qui avaient déja été convertis au christianisme par l'apôtre saint Martial. Plusieurs néophites avaient succombé, et les autres n'osaient plus se livrer aux pratiques de la nouvelle religion qu'ils venaient d'embrasser. Tous appelaient à grands cris un homme inspiré de Dieu; tous demandaient un de ces apôtres que le pape Fabien envoyait alors dans les diverses provinces de l'Europe. Ils étaient réduits à se cacher dans des souterrains pour célébrer les saints mystères, lorsque Saturnin arriva à Toulouse, l'an 250 de la rédemption, Dèce étant empereur. Ses prédications, les miracles qu'il opérait chaque jour, convertirent à la vraie religion un grand nombre de païens; des chefs de légion, des hommes des premières familles renoncèrent publiquement à l'idolâtrie. Les prêtres des faux dieux, irrités de voir leurs temples abandonnés, résolurent de dénoncer Saturnin au proconsul.

« Le saint apôtre rassemblait les fidèles dans une petite chapelle non loin d'un temple dédié à Apollon, où était un oracle très renommé dans les pays voisins. Les prêtres consultés sur l'issue d'une bataille qu'on voulait livrer aux tribus errantes de la Vasconie, répondirent que le fréquent passage de Saturnin, devant le temple, empêchait le dieu de parler.

— Où est Saturnin, le prêtre de Rome? cria le peuple que les prêtres païens excitaient depuis plusieurs jours.

— Allez au temple des chrétiens, répondit le grand-prêtre, et vous y trouverez Saturnin de Rome avec ses disciples.

La multitude se précipita vers la petite chapelle; le saint fut garroté et conduit devant Gratus, le proconsul.

— Prêtre chrétien, lui dit le magistrat, qui t'a donné mission de porter le trouble dans nos provinces, et d'arracher les peuples au culte de nos dieux?

— Je suis venu au nom de celui qui doit régénérer

le monde, répondit Saturnin : je n'ai pas porté le trouble dans vos provinces; je dis aux peuples d'obéir fidèlement à César. Quant à vos dieux, ils sont d'argile ou de bronze, et il n'y a point de salut pour celui qui les adore.

— Saturnin insulte la majesté de Jupiter et d'Apollon, dieux tutélaires de la ville de Toulouse, dit le grand-prêtre païen, présent à l'interrogatoire du proconsul.

— Qu'on le jette dans un cachot, dit Gratus : demain le tribunal se réunira pour le condamner à mort.

Les soldats du proconsul conduisirent aux prisons de la ville Saturnin, qui n'eut pas le temps de recevoir les derniers adieux des chrétiens. Les prêtres d'Apollon et de Jupiter se réunirent pour délibérer sur la conduite qu'ils avaient à tenir dans cette circonstance ; ils avaient déja formé le projet de séduire Saturnin par des promesses, ou de l'effrayer par leurs menaces. Ils résolurent d'un commun accord de se transporter à la prison et de faire un dernier effort pour triompher de la résignation du saint apôtre.

— Saturnin, lui dit le grand-prêtre, en entrant dans le cachot, je suis venu pour t'annoncer que, par ordre du proconsul Gratus, on fait les apprêts de ton supplice.

— Que Jésus-Christ soit glorifié, répondit Saturnin, puisqu'il m'est donné de sceller de mon sang les doctrines du saint Évangile.

— Si tu veux renoncer au Christ et servir les puissans dieux de l'Olympe, Gratus te comblera d'honneurs et de richesses.

— Quelle proposition osez-vous me faire! imposteurs, qui spéculez sur la crédulité des peuples, s'écria Saturnin? L'adorateur d'un seul Dieu courbera-t-il sa tête devant des statues d'argile, qui ne sont que des images de démons? Sachez que les esprits infernaux attachent bien plus de prix à la conquête de vos ames, qu'à la fumée des holocaustes que vous leur offrez. Croyez-vous que je doive redouter vos divinités qui tremblent d'effroi à l'aspect d'un chrétien armé du signe sacré de son salut?

— Saturnin, pour la dernière fois, je t'annonce que le jour de ton supplice n'est pas éloigné, si tu persistes dans ta funeste résolution, dit le grand-prêtre de Jupiter.

— Celui qui met son espérance en Jésus-Christ, le sauveur des hommes, vivra éternellement dans le séjour des bienheureux martyrs, répondit Saturnin.

— A demain le supplice! s'écria le grand-prêtre de Jupiter qui sortit du cachot, désespérant de vaincre la noble fermeté du saint apôtre.

— A demain la gloire et les palmes du martyre, dit Saturnin en s'agenouillant sur les dalles de la prison pour prier.

Les hérauts du proconsul publièrent à son de trompe dans la ville de Toulouse, que le lendemain il serait célébré un sacrifice solennel en l'honneur de Jupiter et d'Apollon. Une multitude innombrable se pressait de bonne heure dans le temple pour être témoin des pompes de la cérémonie religieuse. Le proconsul Gratus, le grand-prêtre, s'assirent sur leur tribunal, et, avant de commencer le sacrifice, on amena Saturnin pieds et poings liés.

— C'est le prêtre chrétien! c'est le prêtre chrétien! cria la foule.... à mort Saturnin, le prêtre de Rome!

Les soldats du proconsul eurent beaucoup de peine à maintenir le calme parmi la multitude irritée.

— Mort au prêtre chrétien, criait-elle avec fureur, qu'on livre le prêtre chrétien aux bêtes!

Cependant Saturnin, à genoux près du tribunal du pronconsul, priait avec ardeur. Gratus et le grand-prêtre de Jupiter crurent un instant que le saint apôtre sacrifierait aux dieux.

— Saturnin, s'écria le proconsul, veux-tu sacrifier à Jupiter, le roi de l'Olympe, et à Apollon, le dieu des beaux-arts?

— Jupiter et Apollon sont sourds aux prières des adorateurs, comme le dieu Baal dont il est parlé dans les saintes écritures.

— Mort à Saturnin, cria la foule! il a blasphémé le saint nom de Jupiter.

« Au même instant, les païens se jetèrent sur le saint » apôtre, lui prodiguèrent les traitemens les plus rigou- » reux, et le tourmentèrent de toute façon pour ébranler » sa constance. »

— Place au grand sacrificateur, crièrent les soldats; place au grand sacrificateur.

Les assistans ouvrirent un passage au cortège qui marchait précédé d'un taureau qu'on conduisait pour le sacrifice à Jupiter.

— Habitans de Toulouse, s'écria le proconsul en se levant de son tribunal, je condamne Saturnin à être attaché aux cornes de ce taureau.

— Gloire au proconsul! répondit la multitude.

« La rage des païens ne connaissant plus de frein, » ils attachèrent le saint par les pieds aux cornes du » taureau qu'on avait conduit au temple, puis, avec l'ai- » guillon excitant l'animal, ils le contraignirent à s'éloi- » gner d'une course rapide. Bientôt la tête de Saturnin » se fracassa, ses cervelles s'épandirent sur la terre, » et ses entrailles sortirent de son corps. Le martyr, » soutenu dans son supplice, par sa pieuse résignation, » ne tarda pas à trouver la mort; elle devint pour lui » le moment du triomphe.

» Le taureau continuant de le traîner, ses membres » se détachèrent, et les rues furent teintes de son sang. » La corde se rompit enfin devant le lieu où fut dans la » suite élevée l'église appelée aujourd'hui le *Taur*, » abréviation du mot *taureau*.

» Deux vierges chrétiennes nommées dans les mar- » tyrologes, *les saintes puelles*, et qui étaient, dit-on, » filles de roi, ne craignirent pas de recueillir les restes » précieux de Saturnin, lorsque la frayeur avait dis- » persé tous les autres disciples. Souvent le sexe qu'on » regarde comme le plus faible étonne les hommes par » l'énergie qu'il déploie!

« Elles ensevelirent le corps dans une bière de bois, » qui fut mise au fond d'une fosse excessivement pro- » fonde, afin que les reliques qu'elle contenait ne tom- » bassent pas au pouvoir des païens, empressés à pro- » faner toutes celles dont ils pouvaient se rendre maîtres.

» Ce tragique événement eut lieu en 250, le 29 » novembre, jour auquel l'église célèbre la fête de » saint Saturnin, premier évêque de Toulouse (1).

(1) *Saint-Paulin*. — *Sulpice Sévère* — *Actes des Martyrs*. *Biographie toulousaine*, tom. II, pag. 559.



MARTYRE DE SAINT SERNIN.

« Tel fut le martyre de ce saint (1) que la capitale du Languedoc reconnaît pour son premier évêque. Selon Fortunat, une dame de cette ville, que le martyr avait convertie, eut soin d'enlever son corps, à l'aide d'une femme qui la servait et qui était aussi chrétienne; quelques historiens espagnols prétendent que ces deux personnes si pieuses étaient deux filles d'un roi d'*Huesca*, en Espagne, qui, après avoir été converties par le saint, l'avaient accompagné jusqu'à Toulouse. Cette histoire ressemble bien à toutes celles qu'on écrivait dans ces temps-là. Tous les hommes aiment le fabuleux! tant il leur est difficile de ne point mêler à la vérité la plus sainte quelques traits d'une imposture mensongère. Au reste, ces deux femmes n'avaient pas besoin du titre de filles de roi pour être honorées; l'église de Toulouse en fait mémoire le 17 du mois d'octobre, et le nom de *Saintes-Puelles* sous lequel elles sont connues, suffit à leur gloire autant qu'à notre vénération. »

Le célèbre Fortunat a chanté en vers latins le martyre et les miracles de saint Sernin de Toulouse.

(1) Durosoir, *Annales de la ville de Toulouse*, tom. I, page 40.

Saturninus enim martyr venerabilis orbi,
Nec latet egregii palma beata viri:
Qui quùm romanâ properasset ab urbe Tolosam,
Et pia Christicolis semina ferret ibi;
Hunc vesana cohors domini comprehendit amicum,
Instituitque pii membra terenda viri.
Implicitus tauri pede posteriore pependit,
Tractus in obliquum, dilaceratus abit:
Ac pede terris animam transmisit olympo,
O felix cujus frenere mors moritur!!

« Le martyr saint Saturnin, dont le nom est vénéré » par tous les peuples chrétiens, et dont la gloire brille » encore de tout son éclat, vint de la grande ville de » Rome à Toulouse, pour y jeter les précieuses semen» ces du christianisme. Une multitude insensée se jeta » sur l'envoyé du Seigneur, et ordonna que ses mem» bres fussent broyés. Attaché aux pieds d'un taureau » fougueux, traîné çà et là, il fut pitoyablement mis » en lambeaux; ainsi son ame s'envola de la terre au » ciel. Heureux celui dont le trépas glorieux dompte la » mort elle-même. »

Cyprien Roll.

LA VENDETTA.

Maria Jacobi était, il y a vingt ans, la plus belle fille du village d'Amperani et peut-être de toute la Corse. C'était un avantage que tout le monde lui reconnaissait, mais que personne ne lui enviait. La pauvre enfant avait eu le malheur de plaire à la fois à deux hommes, dont la seule présence fesait autour d'elle une grande solitude. Ils étaient tous deux de son village et tous deux également redoutés pour leur naturel emporté et querelleur. L'un s'appelait Guiseppo ou plutôt Peppo Antomarchi, surnommé Gallochio; l'autre Césario Négroni. Nul ne peut dire celui que la jeune fille aimait, tant elle s'étudiait à cacher ses préférences. Quelques gens assuraient même qu'elle n'en avait pour aucun, et que si elle ne fesait pas son choix ailleurs, c'était uniquement pour ne pas être cause d'un malheur. D'un autre côté, tous ceux qui la trouvaient belle, n'avaient garde de le lui dire, dans la crainte d'une de ces réponses à bout portant dont on savait ses amoureux capables. Et cependant ces derniers, d'ordinaire si ombrageux à l'endroit de leurs amours, vivaient en parfaite harmonie au sein de leur rivalité. Il y avait entre eux comme un traité par lequel ils s'étaient engagés à se disputer loyalement le cœur de Maria Jacobi, et à se servir réciproquement de l'escopette ou du stylet contre tout individu qui viendrait se mettre en tiers dans une ligue où ils étaient déja un de trop.

Ce pacte inoui dura toute une année, pendant laquelle Gallochio et Négroni vécurent dans la meilleure intelligence, tout en s'efforçant, chacun de son côté, de se faire préférer par la jeune fille. Ils se rendaient chez elle à la veillée, à tour de rôle; ils l'accompagnaient au bal et se partageaient scrupuleusement les contredanses. Lorsque l'un fesait la cour, l'autre fesait le guet; car, il faut le dire, ils avaient eu tous les deux, pour je ne sais quel motif, des démêlés avec la justice, qui, de temps en temps, leur envoyait des collets jaunes en souvenir (1). Ils avaient toujours réussi à les éviter en se secourant mutuellement, ce qui leur avait fait comprendre de bonne heure qu'ils étaient nécessaires l'un à l'autre pour leur sûreté. L'amour qui les prit au cœur pour la même femme, leur parut une preuve de l'identité de leur naturel, et ils l'acceptèrent comme un lien qui devait les rapprocher encore en les obligeant à mettre leur affection en commun.

Cela ne pouvait durer; cette union égoïste devait tomber du moment où la nature se lèverait pour protester. Je ne sais qui prit l'initiative; soit que la jeune fille se lassât à la fin de rester crucifiée au pilori d'un amour inévitable, soit que les deux coalisés commençassent à se relâcher de leur amitié en faveur de leur amour. Toujours est-il qu'une jalousie sourde les divisa peu à peu et les porta à s'épier l'un l'autre. Bientôt dans le village d'Amperani, tout le monde devina que la logique du sentiment ferait tôt ou tard justice de cette union bizarre.

L'événement ne se fit pas attendre. On apprit un beau matin que Maria Angeli s'était enfuie d'Amperani, pour suivre Peppo Gallochio dans sa cabane. Grand fut le scandale dans tout le village; mais les propos n'allèrent pas plus loin : on savait que le ravisseur était homme à leur donner des coups de carabine pour écho. Césario Négroni, l'amant dédaigné, était le seul qui ne les craignit pas. Ce fut à lui que les parens de la jeune fille recoururent, en le priant, avec promesses et avec larmes, de la leur ramener. L'amour qui parlait encore au cœur de Négroni, venait se joindre à la vanité blessée pour l'exciter contre son ancien ami: et, lorsque la famille de Maria lui eût fait entrevoir quelque espérance pour le récompenser de ce qu'on attendait de lui, il ne s'arrêta plus à aucune considération et agit ouvertement contre Gallochio.

C'était aller contre la foi jurée, contre des droits légitimement acquis qu'il avait lui-même consentis d'avance; qu'importe! il voulait déchirer le pacte du passé pour se ménager l'avenir. Il calcula si bien ses chances qu'il y réussit.

Gallochio était obligé d'aller quelquefois à Corte pour vendre son gibier et faire ses provisions. Sa femme, qui ne le quittait jamais, pas même à la chasse, le suivait aussi à la ville revêtue d'une *pelone* qui la déguisait complètement. Un jour cependant elle fut reconnue et suivie. A peine fût-elle seule, qu'elle se sentit saisie par un bras nerveux qui l'entraîna à travers la foule. Elle voulut un instant résister et crier; mais ses efforts ne purent rien contre la main de fer qui la meurtrissait, et ses cris se perdirent dans les murmures assourdissans du marché. Toute résistance lui devenant inutile, elle suivit silencieusement son guide. Celui-ci, en la conduisant, la tenait éloignée de lui de toute la distance de son bras tendu et détournait la tête pour ne pas se laisser voir. Lorsqu'ils furent arrivés aux dernières maisons de Corte, cet homme alla droit à un vieillard qui se tenait assis sur une borne, et lui dit, en se découvrant respectueusement :

— Mathéo Jacobi, voilà votre fille.

— Merci Césario, je l'accepte comme un dépôt qui te revient désormais.

— Et moi, je vous garantis, vieillard, qu'il n'est plus à temps de le recevoir, répondit une troisième voix qui s'éleva près du groupe. C'était Peppo Gallochio, qui avait suivi le ravisseur de Maria, sans pouvoir l'atteindre à la longueur de son stylet, pour lui faire lâcher prise.

A sa vue, Césario Négroni se redressa; il mit en souriant avec confiance sa main droite sous son gilet et retint de l'autre la jeune fille.

(1) Les voltigeurs corses ont pour uniforme un habit brun avec un collet jaune. Ils sont employés au maintien de la police dans ce département où la gendarmerie seule ne suffirait pas.



UN BANDIT.

— Pas de sang ici, Négroni; garde ton poignard pour une meilleure occasion : je te jure d'avance qu'elle ne te manquera pas. Et toi, Maria, ne désobéis pas à ton père pour me suivre ; mon amour t'accompagnera. Cela dit, le ravisseur s'inclina respectueusement pour saluer le vieux Mathéo ; mais il releva la tête en passant devant son rival qu'il sembla défier du regard.

A quelque temps de là, Césario Négroni se rendait à la chûte du jour au hameau de Casevecchia. Comme tout bon Corse qui a eu soin de prendre son port d'armes, il avait une longue canardière sur l'épaule et son poignard italien dans la doublure de son gilet. Beaucoup de gens marchent ainsi armés: quelques-uns par précaution, la plupart par intention. Négroni pouvait invoquer les deux motifs, mais il était confiant dans sa force et sûr de son coup d'œil; avec cela, il croyait n'avoir jamais rien à craindre. Il s'en allait donc sifflant et chantant par le sentier comme un homme insouciant qu'il était, lorsque en passant le long d'un taillis, il crut entendre dans la fourrée le bruit d'un fusil qu'on armait. Son premier mouvement fut de préparer lestement le sien et de se disposer à tout événement. En regardant autour de lui, il crut voir quelque chose remuer dans les broussailles, il mettait déja à tout hasard son arme en joue dans cette direction, lorque une voix bien connue le fit tressaillir :

— Césario ! lui disait cette voix, voici bien des jours que je t'attends.

Ces paroles qui semblaient venir de très près frappèrent Césario comme un coup d'escopette à bout portant; comme il était homme de cœur, il se remit bientôt pour diriger son arme de ce côté. Les bras roidis et la tête tendue en avant, il regarda devant lui pour mettre son ennemi au bout du canon de son fusil, mais il ne vit personne. Il allait faire quelques pas pour s'assurer si sa vue ne l'illusionnait pas, quand la même voix, se rapprochant encore, lui fit faire de nouveau volte face

— Voici l'occasion que je t'ai promise au marché de Corte; tu peux dégainer ton stylet ou décharger ton escopette : nous sommes seuls aujourd'hui, presse toi, tu n'es pas sûr de me retrouver demain.

Le malheureux Négroni fouillait du regard tous les

buissons, se levait sur la pointe des pieds pour sonder les inégalités du terrain, se courbait sur les genoux pour regarder à travers les hautes herbes, c'était en vain; et la voix lui parlait toujours et s'approchait de plus en plus. Il y avait des momens où il croyait l'entendre si près de lui qu'il se reculait involontairement comme à l'approche d'un reptile; certes, il comprenait bien la perfidie de ce son de voix qui se déplaçait à volonté; mais il cédait malgré lui à de superstitieuses terreurs et s'abandonnait à ce jeu cruel dans lequel il perdait de plus en plus toute son énergie morale. Des accès de colère lui montaient quelque fois à la tête, et alors il se débattait dans son impuissance et trépignait violemment fesant de toute ses forces un appel à la loyauté de son adversaire. Celui-ci, au lieu de lui répondre, pelotonnait en quelque sorte le pauvre Césario qui se débattait au milieu de ses sarcasmes comme une souris dans les griffes d'un chat. A la fin, ces paroles semblèrent sortir de derrière un buisson, placé à dix pas de lui.

— Feu sur moi, ou dans deux minutes ma carabine te montrera ma place.

Négroni crut cette fois ne pas se tromper; il leva sa canardière, ajusta lentement le point d'où cette menace était venue et tira: lorsque la fumée fut dissipée, il vit à trente pas plus loin Gallochio déja debout qui le couchait en joue. Il avait à peine eu le temps de le reconnaître que le coup partit et le renversa raide mort le long du chemin.

A partir de cet événement, l'assassin se fit bandit: il quitta sa maison et se réfugia dans les montagnes pour échapper à la justice. Tout le temps qu'il y resta, la nécessité de se défendre lui fit quelque fois verser le sang, mais il ne s'y décida jamais avec préméditation.

A cette époque le soulèvement des Grecs contre les Turcs occupait l'attention de l'Europe et excitait vivement les sympathies de tout ce qui se sentait un peu de sang viril au cœur. On accourait de toutes parts pour prendre rang dans cette guerre qui était la lutte de la civilisation contre la barbarie. La Grèce en avait fait une guerre sacrée; ses populations mouraient avec fanatisme, comme les Souliotes, ou avec enthousiasme comme ces jeunes étudians grecs qui vinrent d'Italie et d'Allemagne avec des vétemens de deuil et une croix sur la poitrine pour tomber sous le damas des janissaires. Les gouvernemens européens voyaient d'un œil sec tous ces meurtres, tous ces égorgemens, et laissaient les pachas renouveler et digérer leur orgie de sang sans jamais leur crier: « Assez; » mais les peuples s'émurent, il s'agissait de religion et de liberté: de religion comme au temps des croisade; de liberté comme au temps où la France propageait elle aussi cette vérité par le glaive. C'était un double appel à la civilisation chrétienne. Tout le monde l'entendit; quelques-uns seulement y répondirent: gloire à eux! la cause de la Grèce était celle de l'humanité.

Les hommes qui avaient de l'admiration pour l'antiquité, ceux qui avaient appris à penser avec ses philosophes ou à sentir avec ses poètes, tous accouraient au secours des héroïques enfans du grand peuple. Mais cet élan qui poussait les individus n'entraîna pas les nations; seulement ces dernières laissèrent chacun libre d'aller payer leur tribut national pour elles. Dès lors, il y eut des émigrations nombreuses de toutes les parties de l'Europe vers la terre des Hellènes. Les défenseurs arrivaient inconnus et mouraient de même pour la plupart. Pour être remarqué et récompensé, il fallait attacher son nom à une action d'éclat; c'était la règle commune. Elle favorisa beaucoup de gens qui étaient venus en Grèce par patriotisme et beaucoup d'autres surtout qui s'y étaient rendus en aventuriers. On citait, parmi ces derniers un jeune Corse du plus grand courage. Il était dans cette guerre sociale le seul représentant de son île, et cependant il se comporta de manière à ne pas la laisser au dernier rang. Arrivé simple volontaire, il s'était élevé de grade en grade à chaque combat et était devenu officier. Ce Corse était Peppo Antomarchi surnommé Gallochio; il avait abandonné sa patrie pour échapper aux tribunaux, et il était venu en Grèce pour se réhabiliter ou mourir.

Fait capitaine au siége de Missolonghi pour la part brillante qu'il y prit, il concevait, depuis huit ans qu'il habitait la Grèce, l'espoir de conquérir l'oubli du passé, lorsque une lettre timbrée de Moïta vint lui apprendre que son jeune frère avait été assassiné en représailles de la mort qu'il avait donné quelque temps avant. Cette lettre, qui lui était adressée par un de ses parens, lui détaillait toutes les circonstances de ce meurtre, le jour qu'il avait eu lieu et l'endroit que l'assassin avait choisi. C'était le soir du jeudi saint et au sortir de l'église d'Amperani: son malheureux frère avait traversé la place publique et allait atteindre le seuil de sa maison, quand un coup de feu, parti de derrière un mur, était venu le frapper mortellement. La voix publique accusa de cette vendetta un frère de Césario, Jules Négroni, surnommé Pévérone. On savait en effet que ce dernier avait demandé, quelque temps avant l'événement, le consentement de sa mère pour épouser une femme d'Orezza. « Il s'agit bien de mariage! s'était écriée la mère en fureur, songe plutôt à venger ton frère si tu veux avoir ma bénédiction à mon lit de mort. »

C'était ces paroles qui avaient causé, disait-on, l'assassinat. Gallochio, lui, n'en douta pas un instant; il était à Corfou lorsqu'il l'apprit; il part aussitôt, arrive à Livourne, s'embarque sous un déguisement, passe la mer, et, après une traversée orageuse, remet le pied sur le rivage corse d'où on le croyait à jamais exilé.

Deux jours ne s'étaient pas écoulés depuis la réapparition du bandit, qu'un cadavre gisait étendu sur le chemin public d'Antifanti; c'était celui de Pépino, le plus jeune des frères Négroni, un pauvre enfant de dix-sept ans que le Gallochio venait de percer de deux balles.

Cet événement eut lieu au mois d'avril 1833. Dès ce moment, Gallochio et *Pévérone* qui s'était aussi fait bandit, se livrèrent à une émulation de haine ardente et de vengeance implacable, un système de sanglantes représailles qui enveloppait dans ses poursuites les parens et les amis des deux adversaires.

Malheur à ceux que le hasard mettra à la portée de leur fusil; il y a danger à se trouver dans les champs ou à sortir le dimanche pour aller à l'église accomplir ses devoirs de chrétien; les bandits attendent les victimes sur leur passage, avec la patience des Corses et des assassins, et souvent leurs coups de feu se répondent.

Ce fut en peu de temps une alarme générale dans

tout le pays. Amis et parens, tout ce qui tint de près ou de loin aux deux terribles antagonistes dut veiller sur sa vie. Les amis étaient sans doute en petit nombre, mais les parens en revanche n'étaient pas rares. La Corse est un pays de mœurs antiques et pastorales en plusieurs endroits; la parenté y est très respectée, et on en suit les degrés beaucoup plus loin qu'ailleurs; cela fait que lorsque deux familles sont en lutte, il s'en trouve plus de dix pour y prendre part; on dirait des querelles de parti plutôt que des querelles d'individus.

Dans cette circonstance, cependant, Gallochio et Pévérone n'entraînèrent personne après eux. Ils restèrent seuls chacun de leur côté, exécutant leurs vengeances sans le secours de leurs proches. Quelques bandits seulement, ainsi qu'il s'en trouve toujours dans les montagnes et dans les fourrés de la Corse, leur prêtaient de temps en temps leur assistance pour un coup de main, et les abandonnaient ensuite à leurs propres forces. Mais le Gallochio et Pévérone savaient au besoin se passer d'aide. Ils ne se décourageaient pas d'être seuls; au contraire, leur haine trouvait dans l'isolement un aliment nouveau.

Le nombre des familles qu'ils décimèrent ne peut se dire; toutes celles qui eurent le malheur de se trouver unies par l'amitié ou les liens du sang aux Antomarchi ou aux Négroni perdirent quelques-uns de leurs membres, et ici nous ne saurions mieux faire que de les passer en revue. On verra comment en Corse on entend la solidarité dans les actes.

Nous prenons ces détails dans un document, et qui a d'avance fait foi devant les tribunaux. Cette déclaration doit suffire pour nous épargner tout reproche d'exagération.

Pévérone, on s'en souvient, avait déja tué le frère de Gallochio. Ce fut la seule victime qu'il fit dans la propre famille de son ennemi; les autres étaient ses parens à des degrés plus ou moins éloignés. Ce fut d'abord Jean André Giacobini, huissier de la justice de paix de Moïta et parent de Gallochio; il avait, disait-on, à l'occasion de l'assassinat de Charles Philippe Antomarchi, présenté au procureur du roi de Corte un mémoire contre les Négroni. Un jour du mois d'août 1834, sur le chemin de Zuani à Zabana, Giacobini fut atteint d'un coup de fusil; quelques personnes accourues à ses cris le transportèrent dans une cabane où le malheureux expira. Il eut le temps cependant de se confesser avant de rendre le dernier soupir, et de faire entre les mains du prêtre une déclaration qui devait valoir en justice: « C'est Pévérone, dit-il, qui a tiré sur moi; » je l'ai bien reconnu lorsque je suis tombé; il était en » embuscade, derrière un laurier sauvage, au bord du » petit bois; il ne s'est pas approché, mais il m'a re» gardé long-temps pour voir sans doute si j'étais blessé » à mort, après quoi il a tranquillement rechargé son » escopette et s'est retiré. »

Quelques mois plus tard Bastien-Michelli di Noceta, beau-frère du cousin-germain de Gallochio, fut trouvé mort dans l'étroit sentier qui conduit à son champ; trois balles l'avaient atteint et lui avaient fait trois blessures mortelles. Bien que personne n'eût entendu les dernières paroles du mourant, la voix publique accusa Pévérone de ce crime; on savait, en effet, que Micheli s'était vanté d'être un des fidèles agens de Gallochio; il lui servait, disait-on, d'éclaireur dans ses marches, l'aidant à éviter les rencontres de la force armée et les embuscades de ses ennemis. De plus, la famille Négroni l'accusait d'avoir participé à l'assassinat de Pepino, en indiquant à Gallochio l'endroit où il aurait trouvé sa victime. Toutes ces circonstances réunies étaient de nature à faire naître, sinon à justifier, les soupçons contre Péverone.

Un autre parent de Gallochio, François Battaglini, son cousin-germain, eut le même sort. Un jour qu'il cueillait des raisins à la treille de son verger, il entendit un léger bruit dans le buis qui sert de clôture; il se retourna et vit le canon luisant d'une carabine, placé en travers, comme un serpent, et dirigé de son côté; le pauvre Battaglini comprit que son heure était proche; peut-être n'eut-il pas le temps d'y songer, car le coup de feu ne se fit pas attendre, et le coucha mort à sa même place. Cette fois encore, Pévérone fut signalé par tout le monde comme le meurtrier.

Pepo Gallochio sentit vivement toutes ces pertes, mais cette dernière surtout l'exaspéra. Battaglini était un bon parent qui l'avait souvent aidé de son escopette et de son argent. Il l'avait reçu plusieurs fois dans sa demeure; il lui fournissait des vivres et l'accompagnait dans ses expéditions; c'étaient là des services que sa conscience de bandit lui fesait un devoir de payer par le sang des Négroni.

On sait qu'il avait déja réduit à trois les quatre frères de Césario. Un autre était encore tombé sous le poignard d'un de ses sicaires, et celui-là était Paul Négroni. Il y a un fait qui se rapporte à ce jeune homme, qui peint assez bien le peu de respect des bandits corses pour la justice. Un an après l'arrivée de Gallochio en Corse, Paul Négroni avait été arrêté pour je ne sais qu'elle accusation, et devait passer en cour d'assises: le meurtrier de ses deux frères écrivit directement à monsieur le conseiller Capello une lettre menaçante pour lui intimer formellement l'ordre de condamner l'accusé. On pense bien que cette injonction du brigand ne fit que soulever le dégoût et rendre meilleure peut-être la position de celui que sa haine poursuivait; quoiqu'il en soit, les indices qui s'élevaient contre lui furent trouvés trop vagues pour amener sa condamnation: le jury l'acquitta, mais, peu de temps après Gallochio, qui ne voulait pas perdre sa proie, le fit tomber dans un piège, où un de ses sicaires l'assassina comme nous l'avons dit.

Les vieux frères Négroni se trouvaient ainsi réduits à deux au bout de quelques années; cela aurait dû satisfaire la vengeance la plus exigente, mais celle de Gallochio était insatiable; il était dit que sa haine durerait tant que ses mains pourraient tenir une escopette.

Nous ne compterons pas tous ceux qu'il tua dans la parenté de son ennemi; l'énumération en serait trop longue, et puis, il nous répugne de soulever tous ces cadavres pour les faire passer avec leurs blessures découvertes et saignantes sous les yeux du lecteur. Nous nous contenterons de rappeler la mort d'un oncle de Pévérone, la seule qui tranche entre toutes.

Le Gallochio avait l'habitude d'entendre la messe tous les dimanches; tout le monde le savait, et la police comptait sur sa dévotion pour le prendre. Il fallait pour cela connaître d'avance l'église dans laquelle il se

rendrait, car le bandit n'allait jamais deux fois de suite dans la même; les voltigeurs corses, qui, plusieurs fois, s'étaient mis à sa poursuite avaient eu le loisir de s'en convaincre. Cependant un samedi soir l'autorité sut d'une manière positive que le bandit devait ouïr la messe le lendemain, dans l'église de Castellare, village situé à quelques lieues d'Amperani; un détachement composé de six hommes en uniforme brun, à collets jaunes, commandé par un caporal, partit le soir même et se tint caché toute la nuit dans le village.

Ils se levèrent avant le jour et se mirent en embuscade dans une maison voisine pour examiner à l'aise toutes les personnes qui entreraient dans l'église. A peine l'angelus avait-il sonné qu'ils virent venir un homme portant un fusil en bandoulière, y pénétrer furtivement. Le caporal et ses hommes n'eurent guère le temps de le regarder; mais son bonnet pointu de peau de chèvre, sa veste brodée de rouge et de jaune et surtout son fusil leur parurent un signalement suffisant. Ils sortirent en conséquence de leur cachette, bien sûrs que le Gallochio ne leur échapperait pas, et allèrent se ranger de chaque côté de la porte, de manière à obliger tous ceux qui voudraient entrer ou sortir à passer entre eux; le caporal se plaça sur le seuil, un pied dans la rue, l'autre dans l'église, et tint son fusil croisé devant lui pour obliger tout le monde à demander un laissez passer. La messe fut dite, ce jour-là, par un curé très leste; le caporal eut à peine le temps de jeter un regard dans la foule, pour voir à quelle place se tenait le bandit; il crut cependant le découvrir dans un coin obscur des fonds baptismaux; mais, à force d'arrêter sa vue de ce côté, il parvint à distinguer sa veste brodée et son fusil déposé à ses pieds. Lorsque la messe fut finie, il le vit se lever, remettre son fusil en bandoulière et se diriger hors de sa cachette.

— Attention! dit à voix basse le caporal à sa petite troupe.

Les soldats se rapprochèrent et cherchèrent à suivre du regard les mouvemens de l'homme qu'ils étaient chargés d'arrêter; ils s'attendaient à une sortie brusque et peut-être sanglante, ils furent fort étonnés de le voir s'arrêter à côté du bénitier, fort étonnés surtout de lui voir offrir nonchalamment de l'eau bénite à ceux qui s'approchaient de lui. Les voltigeurs firent d'abord peu d'attention à cette circonstance et attendirent le Gallochio de pied ferme, mais celui-ci ne bougeait pas et donnait toujours de l'eau bénite à toutes les personnes qui voulaient sortir. Beaucoup se seraient passées d'en recevoir de sa main s'il n'y avait eu danger à lui refuser : le bandit était vif et pointilleux sur le point d'honneur, et il se serait vengé d'un signe négatif comme d'une injure personnelle. Il était donc là, dévisageant et toisant chaque individu à mesure qu'il passait près de lui; on eut dit qu'il cherchait quelqu'un; on avait cru même remarquer que ses yeux se portaient souvent vers un banc placé sous la chaire, sur lequel un vieillard se tenait assis et tremblant. Chaque fidèle qui sortait arrachait un soupir à ce dernier; il avait plusieurs fois essayé de se lever, la force morale lui avait toujours manqué. La foule cependant s'écoulait peu à peu et semblait emporter sa dernière espérance. A la fin, et lorsqu'il ne restait plus personne dans l'église, il fit un effort sur lui-même et s'avança à pas lents vers le Gallochio dont les yeux s'illuminèrent en ce moment d'un éclair de joie; quelques gens lui virent mettre la main sous son gilet et frissonnèrent. Le vieillard continua cependant de s'avancer : on eut dit qu'il obéissait à une puissante fascination. Lorsque le bandit le vit à portée, il lui tendit avec un sourire atroce sa main gauche imbibée d'eau bénite; puis, il lui porta vivement l'autre à la gorge; ce mouvement fut si promptement exécuté que les témoins du dehors ne le comprirent que lorsqu'ils virent tomber la victime. Lorsque Gallochio se leva, des goutelettes de sang pendaient au bout de la fine lame de son stylet; il s'approcha fièrement de la porte et cria aux soldats :

— Camarades, place!

Et il passa au milieu d'eux, tenant son stylet à la main, sans que personne osât l'arrêter; et il traversa de même la population assemblée, qui s'ouvrit respectueusement devant lui. Lorsqu'il fut hors du village, il tira, pour dernière bravade, un coup de fusil en l'air. Le caporal et ses hommes l'entendirent, mais il n'était plus temps de se raviser; tout ce qu'ils purent faire fut de relever le cadavre que le Gallochio venait de laisser, qui était celui d'un parent de Pévérone, et de faire ajouter ce nouveau crime au compte passablement chargé qu'il avait à débrouiller avec la justice.

Pévérone ne tarda pas à apprendre cet événement; sa fureur s'en accrut au point de rendre à la fin sa vengeance intelligente. Il était alors à plusieurs lieues de là, à la piste d'un collatéral de Gallochio; il remit aussitôt son poignard dans sa gaîne, abandonna sa proie et partit. Il avait des indications certaines sur les lieux où il pourrait rencontrer Gallochio et il s'y rendait; il voulait commencer une lutte corps à corps avec lui et satisfaire d'un coup toute sa haine : c'était du reste le seul moyen d'assurer la sécurité de ses proches et de faire cesser cette exécrable boucherie de chair humaine qui épouvantait tout le canton.

Il existe aux environs de Moïta une sorte de bois taillis composé d'arbres et d'arbrisseaux de toute espèce; la hache n'y a jamais été portée, et cependant ce taillis disparaît tout les quatre ou cinq ans pour reparaître les années suivantes; ces sortes de changemens à vue s'opèrent par le feu : le cultivateur corse a l'habitude de fumer son champ en incendiant un certaine étendue du bois; les cendres qui restent assurent une bonne récolte pour peu qu'on travaille cette terre vierge. Le blé y devient très haut; mais d'autres plantes croissent avec le blé; des pousses d'arbres et d'arbustes sortent vigoureusement des racines que le feu n'a pu détruire et forment au bout de quelque temps un fourré pareil à celui qu'on avait détruit : c'est ce qu'on appelle un *mâquis*. Il est haut de sept à huit pieds en plusieurs endroits, et nulle part il n'en a moins de six; toutes les branches sont si rapprochées qu'elles se croisent et se tordent en tous les sens : le mâquis enfin est si touffu qu'un chien de chasse a de la peine à y entrer.

C'est la patrie des bandits et des bergers : à l'époque dont nous parlons, Gallochio s'y était retiré et y vivait en sûreté; les bergers qu'il rencontrait souvent dans les clairières du mâquis lui procuraient des vivres, de la poudre et des balles, sans qu'il eût besoin d'aller faire lui-même ses provisions à la ville, ce qui

n'aurait pas été sans danger. Une bonne *ruppa*, un de ces manteaux bruns, à capuchon, comme sont ceux des bergers basques, le garantissait du froid; elle était assez ample pour qu'il pût s'y coucher comme dans son lit, et assez épaisse pour le préserver un peu de l'humidité du sol : avec cela, il se sentait assez fort pour braver la justice.

Mais la main de la justice n'était plus maintenant la seule à craindre; il y en avait une autre bien plus impitoyable levée sur sa vie : c'était celle de Pévérone. Il était entré dans le mâquis, et avait fait serment de n'en sortir qu'après la mort de Gallochio.

Il avait un avantage énorme sur ce dernier : il le savait dans le mâquis, tandis que Gallochio ne l'y savait pas; il pouvait dès lors le traquer, l'épier et le frapper à coup sûr, sans que son ennemi se doutât jamais qu'un pas marchait sur le sien et qu'un fusil était toujours dirigé de son côté. C'était un duel dans lequel un spadassin attaquait un homme qui se battait les yeux bandés. Cela donnait à Pévérone un immense avantage, comme nous avons dit, mais cela ne lui assurait pas le succès : il avait à faire à un antagoniste soupçonneux et rusé, qui pouvait bien le découvrir et rendre ainsi égales les chances de la lutte : c'est ce qui arriva.

Gallochio depuis long-temps ne s'aventurait plus hors du mâquis; son fusil toujours chargé sous le bras et sa *rouppe* sur ses épaules, il le parcourait en tous sens, autant pour courir après le gibier que pour dépister les gens qui couraient après lui. Il habitait cette vaste étendue de terrain, mais il n'avait fixé son domicile nulle part. Il se déplaçait chaque jour, et, comme je ne sais plus quel tyran il ne couchait jamais deux fois dans le même endroit; cependant il avait l'habitude de descendre à la tombée du jour dans les clairières et de causer avec les bergers, les seuls êtres vivans, qui, sans lui vouloir ni bien ni mal, le recevaient sans répugnance dans leur compagnie, et le défendaient au besoin pour obéir à ce devoir de fraternité corse qui porte les montagnards les plus honnêtes à prendre parti pour les proscrits contre la police du gouvernement. Un soir donc que le Gallochio venait comme de coutume passer quelques instans avec les pâtres, il crut entendre, au moment où il entrait dans leur enclos, un léger bruit sortir de la lisière du mâquis; il se retourna aussitôt, la main sur son arme, regarda avec une grande attention et ne vit rien; il continua sa marche avec précaution, se retournant de temps en temps pour regarder en arrière, prêt à faire feu sur l'ombre la plus douteuse qui se serait dessinée derrière les broussailles.

Les pâtres remarquèrent ce soir-là qu'il était soucieux, chose qui ne lui arrivait jamais, tant son naturel atroce et sans pitié savait prendre le dessus de toutes les contrariétés de la vie. L'inquiétude du bandit, si tant est qu'il fût inquiet, était morne, silencieuse, et presque digne à force d'être hautaine; elle ne se trahissait que par quelques tics involontaires dans la figure, comme il en arrive aux personnes nerveuses lorsque le système est violemment ébranlé. Par fierté, il aimait mieux se contraindre que de paraître céder à la peur. Il s'assit donc pour voir traire les vaches et pour reprendre, avec toute l'assurance dont il était capable, la conversation de tous les soirs. En ce moment un coup de fusil partit d'un buisson assez rapproché, et une balle vint lui trouer son bonnet de peau de chèvre, à deux pouces au dessus du front.

C'était lui, s'écria Gallochio, en se levant en sursaut : je l'avais deviné; mais je le reconnais maintenant. Il n'y a que l'escopette de Pévérone qui fasse ce bruit-là.

Pévérone, en effet, se montra bientôt; il était appuyé sur son arme, et regardait son ennemi comme pour le défier; puis, voyant que ce dernier restait toujours immobile, il franchit à la course les dernières limites du mâquis et s'avança résolument jusqu'à lui. Le Gallochio leva son arme, mais ce mouvement ne l'arrêta pas; sa démarche seulement se ralentit, ses pas devinrent graves et mesurés, on eut dit que la circonstance les rendait solennels. Cependant, à mesure qu'il approchait, l'arme de Gallochio s'élevait le long de sa taille, si bien qu'il sentit une fois, par un effet sympathique, le rayon visuel lui arriver à la poitrine; il s'arrêta comme s'il eut jugé que le moment était arrivé : le coup partit en effet, et lui perça le bras.

— Bien tiré, dit-il, en regardant avec impassibilité son sang couler à flots de sa blessure, bien tiré; mais grand merci. Voilà une blessure qui m'ôte un grand remords du cœur. Cela dit, il posa son poignard et son fusil à terre et franchit rapidement la distance qui le séparait de son ennemi. Celui-ci le voyant désarmé et confiant l'attendit sans bouger et avec toute l'indifférence qu'il aurait pu mettre à l'égard d'un inconnu.

— Ne crains rien Pévérone, que veux-tu?

— Je veux, dit celui-ci, que tu ne me méprises pas, car j'ai commis une lâcheté : je t'ai guetté dans le mâquis sans t'avertir que ma *vendetta* t'y poursuivait; je t'ai ajusté en traître, mais je t'ai manqué. Dieu en soit loué; si je t'avais tué, je serais allé moi-même me dénoncer à la justice.

— Je te pardonne ta mauvaise action, lui dit le Gallochio, et je n'en parlerai pas pour ne pas t'ôter l'honneur; du reste, nous sommes quittes, car si tu m'as frappé par derrière, tu t'es laissé blesser par devant.

— C'est vrai, répliqua Pévérone, en contemplant avec une sorte d'orgueil son bras fracassé, mais je perds beaucoup de sang et je sens que je m'épuise.

— Eh bien, dit Gallochio, suis-moi, je panserai ta blessure, je partagerai mon souper avec toi, et je te donnerai la moitié de la paille où je couche; demain, si tu peux reprendre ton fusil, nous nous séparerons.

Et cela fut fait ainsi. Ces deux hommes qui avaient l'un pour l'autre une *inimicizia di sangue*, mangèrent ensemble et couchèrent côte à côte. Ils se levèrent au point du jour; le Gallochio conduisit Pévérone hors du mâquis et l'accompagna jusqu'aux premières maisons d'Amperani, afin de le protéger s'il l'eût fallu contre la gendarmerie qui rôdait souvent autour du village. Voici les adieux qu'ils se firent en se séparant :

— Pévérone, combien de jours te faut-il pour guérir de ta blessure?

— Huit.

— Soit, reprit Gallochio; notre trêve commence aujourd'hui et durera huit jours : tiens-toi sur tes gardes le neuvième.



— Je serai prêt.

Cela dit, le dernier se dirigea vers sa maison, et l'autre rentra dans le mâquis.

Quelque temps après, et pendant que la trève durait encore, on entendit dire que le Gallochio avait été tué dans le mâquis de Moïta. On racontait qu'il avait été surpris durant son sommeil par un ennemi qui l'avait ainsi *assassiné* sans défense. Heureusement pour Pévérone que sa blessure et sa présence dans le village le mirent à l'abri de tout soupçon, sans quoi le bandit eut été un homme déshonoré.

C'est que la vengeance en Corse est un duel qui a ses règles ou plutôt une justice qui a ses lois; on ne peut les enfreindre qu'en s'exposant à l'indignation générale. Le droit de se faire justice soi-même n'est contesté à personne; mais celui qui a attenté à la vie de son ennemi sans l'avoir prévenu commet aux yeux de ses compatriotes un infâme trahison.

Pévérone dès ce moment cessa ses meurtres et ses hostilités, et continua cependant sa vie errante pour se soustraire aux poursuites de la gendarmerie et des voltigeurs corses; il y réussit quelque temps. Malheureusement pour lui, il se lassa de vivre dans les mâquis. Il n'en sortit pas impunément: la brigade de Piedicorte apprit un jour qu'il s'était réfugié dans le couvent de Zuani; elle s'y rendit pour le surprendre. Le couvent fut cerné, puis les gendarmes, voyant que personne n'en sortait, pénétrèrent dans l'intérieur; mais à peine y étaient-ils engagés qu'il se jeta sur eux pour se faire un passage, le stylet à la main. Ils se trouvaient alors dans un corridor obscur qui ne leur permettait ni de voir l'assaillant ni de parer ses coups; un gendarme se dévoua pour ses camarades, s'élança vers lui et le saisit à bras le corps; quelques minutes après il était entre leurs mains et garroté.

Lorsqu'il comparut devant la cour d'assises, quatre accusations de meurtre furent portées contre lui, il les avoua toutes; l'avocat du roi ayant voulu en hasarder un cinquième celle de la mort de Gallochio, l'accusé se récria avec force en se plaignant de ce qu'il appelait une calomnie qui pouvait perdre sa réputation.

Un juré lui demanda dans le cours des débats pourquoi il avait porté la mort dans toute une famille au lieu de se borner à frapper celui qui avait tué son frère: parce que, dit-il, la vengeance n'est pas la haine; celle-ci est égoïste et petite, tandis que la première est grande comme votre loi qui demande tout le sang d'un homme pour lui faire payer la goutte qu'il a versée injustement.

On lui fit demander ce qu'il pensait de la vengeance; c'est, répondit-il, le complément de la loi, elle supplée à son silence et à son impuissance; elle se lève dans la Corse toute les fois qu'un meurtre y demeure impuni.

Pourquoi, lui dit alors le président, n'avez-vous pas aidé la justice à découvrir votre ennemi? — Parce que cette action aurait été une lâcheté; au lieu de le déclarer, je l'aurais au contraire protégé contre les collets jaunes. Dailleurs ma mère ne m'avait pas conseillé une trahison, elle m'avait dit seulement: *Non sieté uomo si non ne fate la vendetta.*

Vous êtes, lui dit le magistrat, la terreur des pays. —Vous vous trompez, j'y ai rendu des services quelque fois. Vous même, *signor*, vous devez vous souvenir d'un homme qui vous servit généreusement de guide un soir que vous étiez égaré et qui vous accompagna depuis Campitello jusqu'à Bastia. Cet homme était un contumace que vous aviez fait condamner à mort l'année précédente. Je ne sais si vous avez oublié cette circonstance, *signor présidente*, quant à moi, je me la rappelle; mais Dieu m'est témoin que je n'eus aucune mauvaise pensée contre vous: vous aviez fait votre devoir.

L'avocat du roi ne trouva pas que ces explications dussent l'empêcher de faire le sien. Il lança en conséquence toutes les foudres du réquisitoire sur Pévérone qui, du reste, sembla les subir sans s'émouvoir; une fois seulement l'accusateur ayant prononcé le mot brigand, fut brusquement interrompu par l'accusé:

— « Dites bandit (1) *Signor*; je ne suis pas un malfaiteur. »

Le parquet ne s'arrêta pas à cette étrange pudeur; pour toute réponse il invoqua contre lui la peine des meurtriers. Le jury l'accorda. En conséquence Jules Négroni, surnommé Pévérone, fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

P. Payen.

(1) En Corse le mot *bandit* n'a pas la signification qu'on lui donne chez nous; il a gardé la première acception du mot italien *bandito* (proscrit, banni); il s'applique aux contumaces poursuivis par la justice et qui sont, pour cela, obligés de mener une vie errante.

LE MASQUE DE FER.

I.

VERSION HISTORIQUE.

Quel a été le caractère politique du prisonnier célèbre qu'on ne connait dans notre histoire que sous le nom de l'*homme au Masque de Fer?* Question vieille d'un siècle et demi et toujours nouvelle. Ni les indiscrétions des confidens ou des bourreaux, ni la diplomatie bouleversée quatre ou cinq fois par les révolutions, ni l'histoire incorruptible et grave, n'ont encore voulu jeter une lumière décisive sur ce singulier mystère, qui va tel-

lement s'obscurcissant que, dans trois ou quatre générations, il tombera dans le monde des fables et semblera un anachronisme des souvenirs dramatiques du moyen âge.

Voici les plus remarquables des conjectures qui ont tour à tour tenu lieu de la vérité au sujet du masque de fer.

Pecquet, l'auteur des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, s'avisa le premier, en 1745, de soulever le voile qui couvrait la qualité historique du prisonnier inconnu. Il avança que le masque de fer était le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de mademoiselle de Lavallière. Le comte de Vermandois, dont le caractère était plus que brutal, aurait eu avec le grand Dauphin, son frère, une dispute fort vive, à la suite de laquelle il le frappa au visage. Condamné à mort par le conseil, la bonté paternelle de Louis XIV se serait attendrie sur cette infortune et aurait commué cette peine en une détention perpétuelle. En conséquence, pendant que le jeune prince était au siége de Courtrai, on aurait fait courir le bruit qu'il était attaqué d'une maladie contagieuse. Sous ce prétexte, tout le monde aurait été écarté de sa tente, et, après la publication officielle et solennelle de sa mort, on l'aurait conduit dans le plus grand secret, aux îles de Sainte-Marguerite.

Cette explication est contredite par la mort publique et légalement prouvée du comte de Vermandois, qui succomba à une maladie aiguë devant Courtrai en 1683. Les registres mortuaires de la ville d'Aire, dans l'Artois, attestent que ce seigneur y fut enterré. D'ailleurs tout ce que nous savons sur le caractère de Louis XIV, nous défend de croire qu'il aurait pu punir si cruellement un manque de respect envers un membre de la famille royale, surtout lorsque la fougue et l'irréflexion bien connues du comte de Vermandois devaient lui faire obtenir grâce bien plus facilement auprès d'un père aussi généreux que Louis XIV, qui n'était pas exempt lui-même de cette espèce de défauts brillans. Et à quoi eût servi la rigide nécessité d'un masque perpétuel? Que fesait à l'état, à sa sûreté et à sa gloire, que le prisonnier se nommât et se divulgât, si ce prisonnier eût été le comte de Vermandois? L'importance qu'on attachait à cette mystérieuse et terrible circonstance du masque, doit toujours faire revenir à cette idée que le secret de l'état reposait sur la figure du prisonnier.

J'ajouterai que les habitudes qu'on remarqua chez l'*homme au Masque de Fer*, pendant tout le temps de sa captivité, ne peuvent, en aucune façon, convenir à ce que l'on rapporte du caractère du comte de Vermandois. Autant celui-ci avait été violent, rude, brutal et emporté, autant le prisonnier fut partout un modèle d'inaltérable douceur, de patience et de résignation.

Voltaire, qui aimait assez à se donner pour un homme fort important et versé dans la connaissance des secrets politiques, ne hasarda aucun sentiment personnel sur le *Masque de Fer*. Il critiqua tous les systèmes proposés de son temps, et démontra que le prisonnier inconnu ne pouvait être aucun des personnages qu'on disait, mais il se garda bien de nous apprendre qui il était. Puis, à son ordinaire, finissant par un trait de satyre et d'habileté, il ajoutait: « Celui qui a écrit cet article en sait peut-être plus que le P. Griffet, et n'en dira pas davantage. » *Dict. Phil.*

Ce P. Griffet qui exerça l'emploi de confesseur des prisonniers de la Bastille pendant vingt ans, de 1745 à 1764, avait examiné les diverses opinions en crédit sur le *Masque de Fer*, et s'était décidé pour celle qui s'exerçait sur le comte de Vermandois.

Voltaire n'en fut pas quitte pour le léger coup de férule qu'il administra au P. Griffet. Lagrange-Chancel, qui n'aimait point Voltaire, ne se rangea pas du côté de l'historien brillant, mais infidèle, du siècle de Louis XIV. Il inventa une autre version, en raison de laquelle le *Masque de Fer* n'était autre que le duc de Beaufort, l'amant de la duchesse de Montbazon, le *frondeur* intrépide, le *Roi des Halles* qui ne dédaigna point d'être marguillier de St.-Nicolas-des-Champs. Lagrange-Chancel veut qu'on ait faussement répandu le bruit de la mort du duc de Beaufort au siége de Candie, et que ce seigneur, enlevé au milieu de son armée, soit devenu le *Masque de Fer*. Il est sans doute très étonnant qu'un esprit sérieux ait pu se faire une semblable idée. Sur quel crime fonder l'emprisonnement du duc de Beaufort? L'histoire ne lui en connaît point, puisque Louis XIV l'accepta, dès 1653, comme un sujet soumis; lui donna une mission navale contre les corsaires d'Afrique en 1664, et le commandement de la flotte française destinée contre les Anglais, en 1666. C'est encore de l'agrément du roi qu'il alla secourir les Vénitiens dans leur guerre avec les Turcs en 1669, époque où il mourut, comme je viens de le dire, au siége de la ville de Candie. On a fondé cette découverte d'un nouveau *Masque de Fer* sur la disparition complète du corps du duc de Beaufort; en effet, selon les relations du temps, le cadavre de ce seigneur ne fut point retrouvé. Mais il est incroyable qu'on ait espéré faire profiter cette circonstance à une invention aussi importante que celle d'un nouveau sujet historique à introduire dans les conjectures qui se partagent le *Masque de Fer*. Tout cela était d'autant plus ridicule, que la défense de Candie n'eut lieu qu'en 1669, et que le prisonnier au *Masque de Fer* était dans la forteresse de Pignerol dès 1662. Remarquons encore que cet extrême mystère qu'on aurait employé pour faire disparaître le duc de Beaufort du millieu de son armée ne s'explique point. On n'aurait point fait tant de façons pour arrêter ce gentilhomme, tout fils qu'il était de César de Tendome. Lors des mouvemens de la fronde, un simple ordre de la régente, Anne d'Autriche, aurait suffit pour le faire emprisonner, et Mazarin ne se gêna pas le moins du monde pour fermer la Bastille sur un prince du sang, sur le grand Condé.

Lagrange-Chancel a été dupe de prétendues indiscrétions que M. de la Mothe-Guerin, gouverneur des îles Sainte-Marguerite, avait l'air de commettre en sa faveur: on s'en tint dans le monde à ces sortes de confidences qui semblaient d'ailleurs assez graves, et la vérité se perdit.

En 1768, Saint-Foix voulut prouver que le *Masque de Fer* était le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II et de Lucy Walters. Sa révolte contre son oncle Jacques II, l'entraîna à l'échafaud. Il fut décapité publiquement à Londres, le 15 juillet 1685, n'ayant pas voulu se laisser bander les yeux et implorant le bourreau qu'il mît plus d'adresse dans cet office terrible, qu'il n'en avait montré lors de l'exécution du lord Russel.

Malgré cette prière, Monmouth ne fut achevé qu'au cinquième coup. Les circonstances de ce supplice, sa publique et solennelle exécution, laissent peu de probabilités à une soustraction qu'on aurait faite du criminel, comme le prétend Saint-Foix, et il resterait toujours la difficulté d'expliquer la présence du *Masque de Fer* à Pignerol, en 1662.

Selon d'autres savans, le célèbre captif ne serait autre que le premier ministre du duc de Mantoue, appelé Girolamo Magni, lequel aurait provoqué la vengeance de Louis XIV, en suscitant contre ce monarque la ligue d'Augsbourg. Le marquis de Louvois, par l'entremise de l'ambassadeur sarde, aurait, à la fleur de l'âge, et afin d'éviter toute reconnaissance et toute réclamation, ordonné qu'on lui enveloppât la tête dans une sorte de casque de velours, dont la carcasse et les ressors étaient d'acier. On donne à cet enlèvement la date de 1679 et 1685; c'est assez dire qu'il est impossible delui accorder une valeur déterminante dans les débats de cette mystérieuse question. Cette explication a cependant beaucoup occupé certains écrivains français, et entre autres Dutens, en 1789 et 1806, Roux-Fazilhac, en 1801, et le baron de Servières, en 1802.

L'abbé Soulavie, rédacteur des *Mémoires du Maréchal de Richelieu*, y a inséré une histoire du *Masque de Fer*, écrite par son gouverneur. Cet écrit extrêmement curieux, sans montrer des rapports exprès et formels de l'individu dont il offre l'histoire avec l'homme au *Masque de Fer*, semble cependant remplir mieux que toute autre conjecture, le vide que formeraient dans la chronologie du temps, la naissance, l'éducation et la catastrophe de ce grand infortuné. Cet écrit, communiqué, dit-on, par le régent à mademoiselle de Valois, sa fille, et par cette princesse au duc de Richelieu, fut tracé par le gouverneur du prisonnier, qu'il fait fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, et frère jumeau de Louis XIV. Selon ce mémoire, l'infortuné, soustrait d'abord par la politique de Richelieu aux grandeurs auxquelles l'appelait sa naissance, fut élevé en Bourgogne comme neveu ou comme fils du seigneur auquel son éducation avait été confiée. Ensuite, sur une imprudence échappée au jeune prince qui soupçonnait la vérité, l'instituteur et l'élève avaient été séquestrés à perpétuité, dans la crainte que, profitant des agitations qui désolaient la France, ce jumeau ne fît valoir des droits opposés à ceux du monarque régnant.

Il est inconcevable, si cet écrit est véridique, que Louis XIV ne l'ait point anéanti, puisque son existence immortalisait un crime auquel il avait participé, plus inconcevable encore que Louis XIV, pour prouver à Philippe d'Orléans qu'il n'était point fils de Mazarin, comme avaient osé le prétendre les ennemis de la branche régnante, lui ait remis une pièce très curieuse, à la vérité, mais que son illégalité marquait d'un caractère de réprobation. Car ce mémoire est anonyme, et n'est certifié par aucune des personnes qui pouvaient recevoir une semblable déclaration au lit de la mort. Quant au gouverneur, on ne dit point son nom, ses qualités, la situation de ses propriétés en Bourgogne, les fonctions qu'il remplissait auprès des chefs du gouvernement, l'époque de sa disparition. Toutes ces lacunes dans les faits en produisent aussi dans les esprits et suggèrent des objections insolubles.

Un auteur du dix-neuvième siècle, 1806, a voulu voir plus loin dans les mystères de la couche de Louis XIII. La naissance de deux jumeaux qui pouvaient compromettre la sûreté de l'état, ne lui a point suffi, et l'adultère lui est venu en aide pour expliquer l'existence singulière du *Masque de Fer*. Voici le sens de cette nouvelle conjecture.

Anne d'Autriche, selon les annalistes du temps, commença par montrer des mœurs romanesques, et finit par la galanterie. Il est acquis à l'histoire, par le témoignage de Mme de Motteville, favorite d'Anne d'Autriche, que le maréchal de Bassompierre, le cardinal de Richelieu, le prince de Chalais et l'abbé de Retz, ont parlé d'amour à cette reine, à qui son mari ne parlait jamais d'hymen. Il est de notoriété que Montmorency brûla pour elle; et la circonstance du portrait d'Anne, découvert au bras du maréchal, lors de sa déroute de Castelnaudary, détermina sa condamnation, selon la remarque d'un historien. Le duc de Buckingham fut le plus téméraire des adorateurs de l'épouse de Louis XIII. Non content de compromettre la reine par la publicité de son amour, il pénétra un jour jusqu'à son lit, pour lui en faire l'aveu dans les termes les moins mesurés. Loin de s'en montrer irritée, elle ne fit qu'en rire, ce qui enhardit extrêmement l'ambassadeur. Ayant conduit, peu de temps après, madame Henriette, sœur de Louis XIII, à Boulogne, il revint à Amiens, où il eut avec la reine Anne une entrevue dont le souvenir s'est conservé long-temps dans le pays. — Ce fut à la suite de cette conférence, qu'on ne soupçonnera pas avoir été exclusivement diplomatique, que la reine s'enfonça dans la retraite, sous prétexte de jaunisse, et que le roi irrité changea la maison et l'entourage d'une épouse dont il suspectait la fidélité. Buckingham, prêt à revenir en France avec la qualité d'ambassadeur, reçut de Louis l'ordre formel de ne pas y mettre le pied. Furieux de ce contre-temps, il jura qu'il reverrait Anne malgré son époux et Richelieu; et depuis il amena la rupture entre les deux puissances. — On sait qu'il fut envoyé au secours des protestans révoltés à la Rochelle; qu'il échoua, et qu'étant retourné en Angleterre, il fut assassiné par un ennemi privé.

D'après ces narrations, ce serait donc de Buckingham et d'Anne d'Autriche que serait issu le célèbre prisonnier au *Masque de Fer*. L'écrivain à qui je l'emprunte, fonde surtout le mérite de son opinion sur l'extrême ressemblance du captif avec le duc de Buckingham; ce qui a dû être assez difficile à bien établir toutefois.

Ce même auteur veut que Louis XIV ait aussi ressemblé au lord Buckingham, ce qui intervertirait singulièrement les idées que nous avons sur la pureté généalogique de la maison royale de Bourbon. Voici ce curieux passage :

« Si l'on concluait de cette ressemblance, partagée » d'une manière si sensible par Louis XIV, que ce » monarque était aussi fils de Buckingham, bien qu'il » n'y ait aucune preuve pour étayer cette présomption, » je ne pourrais disconvenir qu'elle a au moins un côté » de vraisemblance. Cependant, sur une matière aussi » délicate, de simples indices seraient téméraires; je » juge plus prudent d'attribuer à l'énergie de l'imagi- » nation maternelle, le jeu de cette ressemblance

» qu'il faudrait, dans un cas différent, imputer à la » réitération de l'infidélité conjugale. »

Ainsi la ressemblance de Louis XIV pouvait ne pas tirer à conséquence; mais celle du *Masque de Fer* avec Buckingham condamne formellement, si elle existe, la reine Anne d'Autriche.

On dit que le comte de Montalivet, ministre sous l'empire, a trouvé dans les archives du royaume des documens curieux sur le *Masque de Fer*. J'ignore s'il en a été fait quelque usage depuis l'époque de leur découverte jusqu'à présent. Je ne crois point.

L'auteur de toutes sortes de mauvais livres et spécialement de la *Danse Macabre*, qui est devenue le type ridicule d'une littérature à part, Paul Lacroix, plus connu sous le nom du *Bibliophile Jacob*, a aussi recueilli des documens sur le *Masque de Fer*, desquels il résulterait que ce prisonnier est le surintendant Fouquet. Mais cela ne peut être, puisque l'homme au *Masque de Fer* ne mourut qu'en 1703, tandis qu'on sait positivement que Fouquet mourut le 23 mars 1680, et que son corps fut transporté de Pignerol à Paris pour y recevoir la sépulture dans le couvent des Filles-Sainte-Marie, de la rue Saint-Antoine.

Enfin, que le *Masque de Fer* soit le fils de Louis XIII, de Buckingham ou de tout autre, la seule solution possible du problème est d'admettre, 1° qu'il était frère de Louis XIV; car, dans toute hypothèse, il n'était point né hors de ce mariage; 2° qu'il était son frère aîné, et qu'en cette qualité, il avait à la succession de la couronne les droits incontestables de la primogéniture; 3° que la singularité de sa ressemblance détermina l'usage du masque, comme celle de sa position avait nécessité les mesures extraordinaires et les précautions de sévérité employées contre lui par le gouvernement. On sait que ses gardiens avaient ordre de le tuer s'il se démasquait.

Il y a encore une grande autorité à tirer d'un fait qui semble peu important d'abord, mais qui, bien considéré, ne laisse aucun doute sur la grande naissance du prisonnier. Je veux parler de la visite que lui fit le marquis de Louvois. Les égards distingués que l'impérieux Louvois témoigna toujours au *Masque de Fer*, égards, qu'avec son caractère altier, il eût toujours refusés, même qu'il n'eut pas dûs, ni au ministre Mantouar-Magni, ni au duc de Beaufort, ni au comte de Vermandois, ni à Fouquet, à personne enfin; ces égards, dis-je, forment une présomption qui équivaut à une preuve. Deux seuls personnages, le frère aîné ou le frère jumeau de Louis XIV, ont pu obtenir d'un ministre si dur et si vain, la déférence qu'il eut volontiers déniée aux têtes couronnées. On sait qu'il cherchait toutes les occasions de traiter de niveau avec le roi lui-même, et il fallait bien que l'homme au *Masque de Fer* eût sur ce monarque une sorte de supériorité, si non avouée, au moins tacitement reconnue, pour que l'orgueilleux ministre se tînt debout et découvert devant lui.

II.

Nous ne dirons rien de la naissance du *Masque de Fer*, ni des singularités qui ont dû accompagner cet événement couvert d'épaisses ténèbres. Le roman seul a le droit de hasarder la description de choses qu'aucun témoignage authentique ne peut même revêtir d'un certain caractère de vraisemblance ou de probabilité. Que ce prisonnier soit né en 1630 d'un commerce adultère de la reine, et par conséquent frère aîné de Louis XIV, ou qu'il soit seulement le frère jumeau de ce roi et né comme lui en 1638, cela ne change en rien le cours de son histoire. Dans les deux cas, il est à peu près certain que ce malheureux enfant, condamné par la politique, trouva grâce devant la pitié maternelle, et que, si Anne d'Autriche ne fut pas assez puissante pour lui conserver les droits de son auguste naissance, elle sut fléchir Richelieu et obtenir de lui la vie de l'infortuné. La reine confia ses douleurs à madame de Chevreuse, et ce n'est pas une des dernières raisons, avec le dépit amoureux que lui causa la froideur de cette duchesse, qui la firent tant haïr par Richelieu. L'enfant de ce triste mystère fut envoyé dans la Bourgogne, à un ancien menin du roi Louis XIII, pour qu'on l'élevât dans une ignorance absolue de la destinée royale dont on l'avait privé. Le baron ne fut peut-être pas dans le secret, mais il lui fut enjoint de faire passer l'enfant de la reine pour son neveu. Madame de Chevreuse servit d'intermédiaire entre la reine, son fils et le baron.

On ne sait quel accident ou quelle indiscrétion vint troubler cette vie si obscure et si inoffensive, qui s'écoulait tristement en Bourgogne dans un vieux château féodal du district d'Auxerre. Mais à peine Mazarin eut-il fermé les yeux, que la cour de Louis XIV prit ombrage du prétendant anonyme qui végétait loin de Paris, sans soupçonner qu'il était né sur les marches du trône. Il fut enlevé de sa retraite et conduit à Pignerol, dont Saint-Mars, officier de confiance de la cour, était gouverneur. Cet enlèvement fut opéré dans le plus grand secret. Le prisonnier portait pendant la route un masque de velours avec des ressors d'acier; on avait l'ordre formel de le tuer s'il se découvrait.

On ne sait rien de la détention du *Masque de Fer* à Pignerol. Cette partie de l'histoire est restée ensevelie dans des ombres profondes.

En 1686, il fut amené par Saint-Mars à l'île de Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence. On usa dans le trajet des mêmes précautions que la première fois; et partout on employait les plus grands ménagemens à son égard.

Voici ce que nous avons pu recueillir de plus certain sur les douze années de séjour que le *Masque de Fer* fit dans l'île Sainte-Marguerite.

Le prisonnier était d'une taille au-dessus de l'ordinaire, extrêmement bien fait et d'une tournure élégante. Sa peau était un peu brune, il intéressait par le seul son de sa voix qui était d'une admirable douceur, ne se plaignant jamais et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être. Il ne lui échappa jamais le plus léger geste d'impatience ou de désespoir. Il paraissait constamment résigné et jouir d'une inaltérable paix de conscience. Voltaire qui a été si discret sur cette matière, ajoute qu'il était de la figure la plus noble et la plus belle, ce qui ferait penser qu'il tenait un bout de ce secret d'état; car, si ce n'est point une simple tradition populaire sans

valeur, c'est une révélation des personnes qui avaient possédé à fond le mystère.

On ne cessa jamais d'ailleurs de lui témoigner les égards les plus délicats et les plus respectueux, et on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles; il était fort recherché sur toute sa personne. On lui fesait la chair la plus somptueuse et la plus rare, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. C'était le gouverneur qui mettait lui-même les plats sur la table, et il se retirait ensuite, en refermant la porte dont il emportait la clé. L'éducation du *Masque de Fer* paraissait avoir été très soignée; il lisait les auteurs latins et avait une grande prédilection pour Pline et Cicéron. Il était fort généralement adonné à la lecture qu'il quittait par momens pour jouer de la guitare, en s'accompagnant de la voix qu'il avait très belle, très mélodieuse.

Le prisonnier n'avait que peu de personnes à son service qui eussent la liberté de lui parler. Un jour que Saint-Mars s'entretenait avec lui, en se tenant hors de la chambre, dans une espèce de corridor, pour voir de loin ceux qui viendraient, le fils d'un de ses amis arrive et s'avance vers l'endroit où il entend du bruit. Le gouverneur qui l'aperçoit ferme aussitôt la porte de sa chambre, court précipitamment au devant du jeune homme, et d'un air troublé il lui demande s'il a vu, s'il a entendu quelque chose. Dès qu'il se fut assuré du contraire, il le fit repartir le jour même, et il écrivit à son ami, *que peu s'en était fallu que cette aventure ne coutât cher à son fils; qu'il le lui renvoyait de peur de quelqu'autre imprudence.*

Une autre fois, on cherchait une femme pour servir le prisonnier : il en vint une d'un village voisin, dans la persuasion que ce serait un moyen de faire la fortune de ses enfans; mais quand on lui dit qu'il fallait renoncer à les voir, et même à conserver aucune liaison avec le reste des hommes, elle refusa de s'enfermer avec un prisonnier dont la connaissance coûtait si cher. Cette femme était destinée à remplacer la personne qui servait auparavant le prisonnier et qui venait de mourir à l'île Sainte-Marguerite. Le fils d'un officier qui était, pour certaines choses, l'homme de confiance de Saint-Mars, disait à l'abbé Papon, au sujet de cette aventure, que son père avait été prendre le mort, à l'heure de minuit, dans la prison, et qu'il l'avait porté sur ses épaules dans le lieu de la sépulture; il croyait que c'était le prisonnier lui-même qui était mort.

Je voudrais pouvoir me dispenser de raconter ici une anecdote connue de tout le monde; mais, comme c'est un des plus singuliers épisodes de cette histoire, il est impossible qu'il n'y trouve point sa place, tout connu qu'il est. Un jour, le prisonnier écrivit avec un couteau sur une assiette d'argent et jeta l'assiette par la fenêtre vers un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur à qui ce bateau appartenait ramassa l'assiette et la rapporta au gouverneur; celui-ci étonné demanda au pêcheur :

— Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains?

— Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur.

Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fut bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne; quand Saint-Mars le renvoya, il lui dit :

— Allez, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire.

L'abbé Papon raconte, dans son *Histoire de Provence*, qu'il visita la prison du *Masque de Fer* en 1778. « Elle n'est éclairée que par une fenêtre du côté du nord, percée dans un mur qui a près de quatre pieds d'épaisseur, et où l'on a mis trois grilles de fer, placées à une distance égale; cette fenêtre donne sur la mer. J'ai trouvé dans la citadelle un officier de la compagnie-franche, âgé de 79 ans; il m'a dit que son père qui servait dans la même compagnie lui avait raconté plusieurs fois qu'un *frater* de cette compagnie aperçut un jour, sous la fenêtre du prisonnier, quelque chose de blanc qui flottait sur l'eau; il l'alla prendre et l'apporta à M. de Saint-Mars. C'était une chemise très fine, pliée avec assez de négligence, et sur laquelle le prisonnier avait écrit d'un bout à l'autre. M. de Saint-Mars, après l'avoir dépliée et avoir lu quelques lignes, demanda au *frater* d'un air très embarrassé, s'il avait eu la curiosité de lire ce qu'il y avait; le *frater* lui protesta plusieurs fois qu'il n'avait rien lu, mais deux jours après il fut trouvé mort dans son lit. »

Ce bruit pourrait presque passer pour une variante de l'histoire de l'assiette, sans la circonstance de la mort du soldat; mais il y a plus de probabilité que le prisonnier aura renouvelé plus d'une fois une expérience qui pouvait être d'une grande importance à ses yeux.

C'est à l'époque de sa détention aux îles de Sainte-Marguerite qu'il faut rapporter la célèbre visite que le ministre Louvois fit au *Masque de Fer*. On sait que c'est de ce fait qu'on a tiré les inductions les plus probantes sur la naissance royale du prisonnier. En effet le marquis de Louvois parla au *Masque de Fer* debout et la tête couverte, ce qui dans le cérémonial monarchique est la plus haute déférence qu'on puisse témoigner à la grandeur et à l'illustration d'un personnage. Cette entrevue ne se passa pas uniquement en vaines marques d'une étiquette raffinée : mais le langage même de l'orgueilleux ministre refléta une singulière impression de respect et d'humilité.

Saint-Mars ayant été nommé gouverneur de la Bastille en 1698, y amena avec lui le prisonnier, toujours masqué. La vie de Saint-Mars paraissait irrévocablement liée à la destinée du *Masque de Fer*, et cette surveillance étroite qui lui avait été commandée par la confiance de Louis XIV, était devenue pour lui même un véritable esclavage. Saint-Mars entra de nuit à Paris avec son prisonnier, et prit immédiatement l'autorité du château. Un appartement somptueux et meublé avec la dernière élégance du XVIIe siècle, y avait été préparé pour recevoir le *Masque de Fer*; cependant on redoubla les précautions autour de sa personne, et il ne lui fut plus permis de quitter son logement et de paraître dans les cours, même en compagnie du gouverneur ou des autres officiers de la Bastille.

LE MARQUIS DE LOUVOIS ET LE MASQUE DE FER.

Enfin, après cinq années de souffrance dans cette forteresse, il tomba malade, et s'éteignit le 19 novembre ou le 19 décembre de l'année 1703, âgé, selon ceux qui le disent né en 1630, de 73 ans, et de 65 seulement, s'il fut le frère jumeau de Louis XIV. Cette mort qui délivrait la famille royale d'un prétendant inconnu, se fit tout doucement, sans bruit et sans violence, à dix heures du soir, dans cette discrète Bastille, où s'ensevelissaient autant de mystères que d'hommes.

Le *Masque de Fer* fut enterré le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, dans le cimetière de l'église de Saint-Paul. Son acte de décès, dans lequel on lui donna le nom de *Marthiol*, l'inscrivit comme âgé seulement de quarante-cinq ans; mais il est évident, ou que cette pièce ne se rapporte pas authentiquement au frère de Louis XIV, ou qu'on a falsifié l'âge du défunt, dans le dessein de dérouter les conjectures généalogiques qui pouvaient devenir fâcheuses pour la maison régnante.

Il y eut ordre de brûler tout ce qui avait été à son usage; on fit regratter et blanchir les murailles de la chambre qu'il avait occupée; on poussa les précautions au point de défaire les carreaux des fenêtres, dans la crainte qu'il ne les eût soulevés pour y cacher quelque billet.

Voltaire dit que le secret de cette destinée singulière et déplorable s'arrêta au dernier maréchal de la Feuil-



lade, et qu'à son lit de mort il refusa de le transmettre à son gendre, l'assurant qu'il avait juré de ne le confier à personne, en raison de l'intérêt immense qu'avait l'état qu'il ne fût jamais répandu, ni même soupçonné.

Laborde, premier valet de chambre de Louis XV, et qui avait reçu de ce prince bien des preuves de confiance, lui témoigna le désir de le connaître; le roi lui répondit : « Je le plains, mais sa détention n'a fait de tort qu'à lui et a prévenu de grands malheurs; tu ne peux pas le savoir. »

Louis XV lui-même n'avait appris l'histoire du *Masque de Fer* qu'à sa majorité, et il n'en fit jamais confidence à personne.

Lors de la destruction de la Bastille, en juillet 1789, il ne manqua pas de curieux qui cherchèrent dans les archives de cette forteresse à découvrir quelques notes qui pussent répandre du jour sur ce problème historique. — Dans un journal *patriote* du 13 août 1789, on cite une note écrite sur une carte « qu'un » homme curieux de voir la Bastille prit au hasard » avec plusieurs autres papiers. La carte contient le » n° 64389000 (chiffre inintelligible) et la note sui- » vante : *Fouquet, arrivant des îles Sainte-Margue-* » *rite, avec un masque de fer.* Ensuite trois X... X... » X... et au dessous *Kersadion.* » Le journaliste atteste avoir vu la carte.

Cependant nous déclarons que cette pièce ne nous paraît pas assez sûre et trop peu digne de foi, pour en faire grand cas; non que nous ayons envie de défendre la version à laquelle nous nous sommes rallié, car nous convenons qu'il est difficile de se montrer absolu et exclusif dans une semblable question d'histoire. Nous avons choisi le côté le plus vraisemblable, et, malgré toutes les probabilités, il pourrait se faire que nous fussions dans l'erreur.

Freder. Laromann.

PROVINCES MÉRIDIONALES.

I.

LE GÉVAUDAN.

Placé sur le nœud des Cévennes, à l'endroit où la chaîne des montagnes se divise bizarrement pour projeter au loin ses ramifications, le département de la Lozère occupe la province connue, dans l'ancienne division de la France, sous le nom de *Gévaudan*. Les peuples qui habitaient cette partie de la Gaule méridionale avant l'invasion romaine, occupaient un rang distingué parmi les belliqueuses tribus de l'Aquitaine. Fidèles à l'indépendance nationale, ils résistèrent longtemps aux armes des proconsuls, et luttèrent avec une noble énergie contre le génie de César. Les *Gabales*, comme tous les autres peuples des Gaules, furent contraints de courber la tête sous le joug, et la magnanimité du vainqueur leur fit bientôt oublier leur nationalité et leur indépendance. L'antique Gabalam, leur capitale, fut embellie de plusieurs monumens, et prit le nom d'*Anderitum* lorsque l'empereur Auguste fit le dénombrement des peuples de l'Aquitaine.

« Le village de Javols, dit l'auteur *des mémoires historiques* sur le pays du Gévaudan, occupe l'emplacement de la cité gauloise connue dans les commentaires de César sous le nom de *Gabalum* et *Andritum;* on n'y retrouve plus aujourd'hui aucune trace de son ancienne splendeur. Cependant, en 1829, en extrayant des pierres pour la restauration de l'église paroissiale, on trouva une enceinte circulaire de murailles assez vastes formant probablement un cirque. Au milieu, était une colonne en pierre calcaire dédiée, ainsi que le portait une inscription latine, par la cité des *Gabales*, à Postume qui, après avoir été préfet des Gaules, devint empereur en 258. Cette découverte donna l'éveil; on fit d'autres fouilles, et on reconnut les vestiges d'édifices plus considérables. Parmi les décombres, se trouvèrent des statuettes des dieux Lares et autres, des couteaux, des médailles, des stylets, des clés, des ustensiles en bronze, des débris de poterie rouge et grise, des fragmens de marbres précieux et de mosaïques. Les médailles furent déposées au musée de *Mende*; elles sont de la colonie de Nîmes, avec l'effigie des enfans d'Agrippa, d'Auguste, ayant au revers l'autel de Lyon, consacré à Rome et à cet empereur par soixante nations gauloises, au confluent de la Saône et du Rhône; quelques-unes portent l'effigie de Tibère, de Domitien, de Claude, de Marc-Aurèle, d'Antonin, d'Adrien et de Trajan. »

Les débris de la magnificence romaine, le tombeau de la *Nougeole* (1), une voie militaire qui traverse le pays avec divers embranchemens, sont des témoignages authentiques du long séjour des romains qui fondèrent de nombreux établissemens dans le pays des *Gabales.* L'histoire de cette province sous la domination des maîtres du monde, offre peu d'événemens dignes d'être mentionnés dans les annales du midi de la France. Cette province, appelée par l'historien Grégoire de Tours, *Terminus gabalatinus, Regio gabalatina,* prit une part plus ou moins active aux diverses révolutions

(1) De tous les monumens romains qu'on trouve encore dans le Gévaudan, le mieux conservé est celui de *la Nougeole.* Quelques archéologues ont affirmé que c'était le tombeau de Munatius Plaucus, fondateur de Lyon. Mais tout porte à croire que ce monument appartient au IIIe siècle de l'ère chrétienne. Sa forme est un quadrilatère; chaque angle est tourné vers un des points cardinaux, et décoré de pilastres d'ordre corinthien.

qui renversèrent le trône des derniers César; envahie par les Visigoths, elle fut enclavée dans la vaste monarchie que ces peuples fondèrent dans la Gaule méridionale; ses habitans jouirent d'une paix instantanée sous l'heureuse domination des rois de Toulouse, et se soumirent à Clovis, lorsque ce conquérant, après la bataille de Vouglé, porta ses armes victorieuses dans les provinces d'outre-Loire; ils jouissaient déja des bienfaits du christianisme; des apôtres venus de Rome avaient arboré l'étendart du Christ sur les montagnes des Gabales, où, pendant plusieurs siècles, avaient flotté les drapeaux des proconsuls romains. *Gabalum*, leur vieille cité, était le siége d'un évêché vers la fin du IIIe siècle. La religion chrétienne, protégée par les rois de race franke, florissait dans le *pagus gabalatinus*, lorsque les Vandales firent à leur tour une irruption dans les Gaules. Ces barbares saccagèrent deux fois l'antique *Gabalum* pendant le ve et le vie siècles. Quelques années après, est-il dit dans une vieille légende, la princesse Énimie, fille de Clotaire II, roi de France, vint dans le Gévaudan, où elle se rendit bientôt célèbre par ses vertus. « Énimie avait résolu de se consacrer à Dieu dans le silence du cloître; mais son père, sourd à toute autre voix qu'à celle de l'ambition, voulait la marier. La princesse eut recours à Dieu, et le conjura de la rendre si difforme, qu'aucun prince de France ne voulût l'épouser. Ses vœux furent pleinement exaucés; la lèpre la plus hideuse couvrit son corps et déforma son visage. Libre de se vouer à la vie monastique, Énimie s'adressa une seconde fois au ciel pour obtenir sa guérison; il lui fut révélé que la lèpre disparaîtrait de son corps, quand elle se serait lavée dans les eaux d'une source appelée la *Burle*, en Gévaudan. Énimie, après avoir bravé les fatigues et les dangers d'un long voyage, arriva à la source désirée, et obtint sa guérison; elle se hâta de sortir du vallon pour retourner à la cour de son père et lui annoncer cette heureuse nouvelle; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que tout son corps fut de nouveau souillé de la lèpre.

« Dieu m'ordonne de passer mes jours dans cette » solitude, s'écria la princesse : je veux y fonder un » monastère de filles qui se voueront au service de » Dieu et des pauvres pélerins. »

« Énimie ne quitta plus le cloître que pour aller prier dans une grotte, qui existe encore, et sur laquelle on construisit plus tard une chapelle en l'honneur de la fille de Clotaire. »

Jetons-nous dans les ténèbres du moyen âge; parcourons rapidement les siècles des légendes et des chroniques. Le Gévaudan est déja gouverné par des comtes particuliers; nous sommes à peine à la fin du xe siècle, et déja les fiers vassaux des rois carlovingiens se sont rendus héréditaires. Le célèbre Gilbert, qui se qualifie de *Comte de Gévaudan* dans plusieurs chartes, épousa Tiburge, comtesse de Provence; quelques années plus tard, il donne sa fille en mariage à Raymond-Béranger, comte de Barcelonne, qui hérita ainsi de tous les droits de la jeune princesse sur le Gévaudan, le Carladès et autres petites seigneuries. L'évêque de Mende, qui se disait seigneur et comte du pays, disputa vainement la possession du Gévaudan aux comtes de Barcelonne. Un nommé Aldebert, plus hardi et plus adroit que ses prédécesseurs, se rendit à la cour de Louis VII, dit le jeune, et lui fit hommage d'une province que possédaient encore les Bérenger. Louis de France n'eut garde de mal accueillir le prélat, le reconnut seigneur du Gévaudan, et lui fit même l'abandon des droits régaliens. Le comte de Barcelonne se mit peu en peine de ces démarches, qui ne purent le déposséder du Gévaudan; ses successeurs tinrent long-temps la contrée sous leur domination, avec la forte garnison du château de Grèze, forteresse inaccessible et construite sur un rocher : la province les reconnut pour seigneurs jusqu'en l'année 1225. Jacques, roi d'Aragon et comte de Barcelonne, céda le titre seigneurial à l'évêque et au chapitre de la ville de Mende; trente ans plus tard, Saint Louis obtint du roi d'Aragon la cession définitive de tous ses droits sur le Gévaudan. Cette transaction ne changea rien aux titres de l'évêque de Mende, qui conserva la souveraineté honoraire du pays jusqu'en 1306.

Ici l'histoire du Gévaudan se confond avec celle de la province de Languedoc, dont le pays des *Gabales* partagea la gloire et les revers; néanmoins il eut toujours ses états particuliers qui s'assemblaient chaque année, tantôt dans la ville de Mende, tantôt dans la ville de Marvejols : ils étaient présidés par l'évêque de Mende, et, en son absence, par son grand-vicaire, qui n'y avait pourtant ni rang particulier, ni voix délibérative. Les états du Gévaudan se composaient de 50 membres; le clergé y envoyait 7 représentans : un chanoine, député du chapitre de Mende, le dom d'Aubrac, le prieur de Sainte-Enimie, l'abbé de Chambons, le prieur de Langogne, le commandeur de Cap-Francés, et le commandeur de Palhers.

La noblesse y était représentée par huit barons, qui prenaient annuellement part aux délibérations des états du pays, et avaient entrée de huit en huit ans, chacun à leur tour, aux états-généraux de la province de Langue-d'Oc : c'étaient les barons de Tournel, de Florac, du Roure, de Briges, de Saint-Alban, de Peyre, d'Apchier, de Senaret.

Douze gentilshommes, possesseurs de terre ayant titre de *gentilhommerie*, siégaient aussi aux états du Gévaudan en qualité de représentans de la noblesse.

Le tiers-état avait pour représentans les trois consuls de la ville de Mende, les trois consuls de la ville de Marvejols et les principaux officiers de justice du pays. Le syndic et le greffier, institués ou confirmés annuellement dans l'assemblée générale des états de la province, étaient chargés de l'administration civile du Gévaudan. Cet état de choses fut maintenu jusqu'en 1789, époque de la nouvelle division topographique de la France. La province de Gévaudan forma alors le département de la Lozère : il tire son nom d'une des principales sommités des Cévennes, qui s'élève à plus de 1500 mètres au-dessus de l'Océan. Il est couvert de montagnes entrecoupées de vallées profondes, où plusieurs rivières prennent leur source; de grandes forêts couronnent la plupart des pics escarpés, qui font du département de la Lozère un pays accidenté de la manière la plus pittoresque : le hêtre et le sapin y croissent en abondance et y acquièrent une hauteur démesurée.

Les habitans du département de la Lozère ne jouissent pas des immenses avantages que la nature a pro-

COSTUME DES HABITANS DE LA LOZÈRE.

digués au sol méridional; la nature granitique du terrain, son élévation, permettent à peine la culture du seigle; mais dans les vallons, le mûrier croît avec assez d'abondance, pour l'éducation des vers à soie.

« Ces vallées, dit M. Oscar Mac Carthy, sont couvertes d'excellens paturages, et le sein de la terre recèle de grandes richesses minéralogiques. Dans quelques cantons, on se livre à des cultures particulières; celle du chanvre est assez suivie. Le lin vient bien dans le canton de Marvejols, et le tabac réussit dans les montagnes d'Aubrac. Quant à la garance qui croît spontanément, on l'a délaissée comme la culture du safran. L'olivier y apparaît rarement et comme dépaysé. Malgré tout cela, ce pauvre pays voit chaque année une partie de ses habitans l'abandonner, pour aller chercher ailleurs un pain qu'il leur refuse. Leurs bras vont faire tomber sous la faulx les brillantes moissons des plaines de la Provence. On évalue le revenu territorial à 5,700,000 francs. L'impôt foncier est d'un million. »

Si je ne craignais de m'égarer dans les stériles détails d'une statistique départementale, je pourrais énumérer les richesses et les divers produits de l'industrie du département de la Lozère; mais il n'entre pas dans le plan d'une publication consacrée à reproduire les phases poétiques de notre histoire méridionale, de consacrer plusieurs colonnes à des appréciations géologiques. J'abandonne donc aux économistes le soin de statuer sur le passé et l'avenir commercial de la Lozère, et je laisse mon aperçu incomplet, pour décrire le caractère et les mœurs des descendans des anciens *Gabales*.

« Vivant au milieu d'âpres montagnes (1), dans une contrée pauvre et aride, exposés aux atteintes d'un climat rigoureux, les cultivateurs de la Lozère ont nécessairement les mœurs agrestes, des habitudes rudes et grossières. Néanmoins leur caractère est bon et simple. Ils sont naturellement doux et même affables envers les étrangers; paisiblement soumis aux autorités qu'ils respectent, remplis de vénération et de dévouement pour leurs parens qu'ils aiment. Leur vie est laborieuse et pénible. La plupart ont à lutter contre la stérilité du sol qui les environne. Leur nourriture est simple et frugale; elle se compose de laitages,

(1) *France pittoresque*, tome II. — *Mémoire sur la Lozère*, par Jocphamion. — *Annuaire départemental de la Lozère*, 1828. 1833.



de beurre, de fromage, de lard, de vache salée, de légumes secs, de pain de seigle. Ils y joignent des pommes de terre et des châtaignes. Leur boisson habituelle est l'eau de source; mais on les accuse d'aimer le vice et de se livrer à l'ivrognerie, quand les foires ou d'autres occasions les conduisent dans les villages où se trouvent les cabarets. Leurs habitations, généralement basses et humides, sont incommodes et malsaines. Les trous à fumier qui les avoisinent, répandent à l'entour des miasmes putrides. Les cultivateurs sont fort attachés à leur religion, et grands amateurs de cérémonies religieuses. Tous, catholiques et protestans, ont un égal respect pour les ministres de leur culte.

« Ils conservent avec ténacité leurs vieilles habitudes, tiennent à leurs préjugés, à leur routine agricole, au costume grossier qu'ils portent depuis leur enfance. Ils sont peu empressés de changer, même quand leur intérêt doit profiter du changement. Leur lenteur, leur apathie, leur indifférence, suffisent pour faire avorter tous les projets d'amélioration. Les jeunes gens ont un grand attachement pour leur village. Ils se soumettent avec répugnance à la loi qui les astreint au service militaire, et le département de la Lozère est un de ceux où on compte le plus de retardataires. Néanmoins, lorsqu'ils ont rejoint leur bataillon, ils se montrent soldats intrépides et disciplinés. Ils sont d'ailleurs très propres aux fatigues de la guerre, étant d'une constitution très forte et d'un robuste tempérament. Les habitans des villes ont naturellement plus d'aménité dans le caractère que les habitans des campagnes; comme aussi ils sont économes et laborieux, et cependant hospitaliers et charitables. Deux des prix de vertu que l'Académie française a distribués en 1832 et en 1833 ont été décernés à des dames de ce département. Les habitans de la Lozère ont généralement de l'intelligence, de l'esprit naturel et un jugement sain. Ils cultivent les lettres et les arts; mais ils réussissent assez bien dans l'étude des sciences naturelles et mathématiques.

« Le patois de la Lozère participe du patois auvergnat et du languedocien; on y trouve un grand nombre de mots espagnols; la prononciation de quelques mots d'origine française ou latine, y est même espagnole, ce qui s'explique par les relations des habitans du pays avec les peuples de l'Espagne. Ce patois a de la grace, de la vivacité, et se prête aux façons de parler énergiques, et à l'expression des pensées caustiques et spirituelles. »

L'histoire des villes de la Lozère offre de nombreux événemens, plus ou moins dignes de figurer dans les annales du midi de la France. Mende, chef-lieu du département, n'était primitivement qu'un petit bourg, où saint Privat, évêque de Javols, fut martyrisé par les Vandales; les miracles qui s'opérèrent sur le tombeau du saint prélat y attirèrent plusieurs habitans des contrées voisines, et la ville fut bientôt assez grande pour y transférer le siége épiscopal du Gévaudan. Les évêques de Mende avaient le droit de battre monnaie; ils étaient seigneurs et hauts-justiciers de la ville, qui eut beaucoup à souffrir des guerres de religion pendant le XVIe siècle : il est dit que les calvinistes tirèrent des couvens et des églises plus de 280 marcs d'argent, en reliquaires ou en vases sacrés.

Châteauneuf-Randon, aujourd'hui chef-lieu de canton, situé à six lieues de Mende, fut en 1380 le théâtre d'un événement bien glorieux pour les armes françaises.

Les Anglais étaient alors maîtres de cette forteresse, une des plus importantes du Gévaudan; le connétable Duguesclin résolut de s'en rendre maître, et, après quelques jours de siége, les Anglais demandèrent un pourparler : le gouverneur promit de se rendre dans quinze jours, s'il ne recevait pas de secours avant que ce délai fut expiré; le connétable tomba malade, et, persuadé que sa fin était prochaine, il réunit ses vieux capitaines dans sa tente :

Mes frères, leur dit-il, dans quelques instans j'aurai rendu mon ame à Dieu; priez pour moi, *et souvenez-vous qu'en quelque pays que vous fassiez la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfans et le pauvre peuple ne sont pas vos ennemis.*

Le lendemain, le connétable expira entre les bras du maréchal de Sancerre, son frère d'armes : c'était le jour marqué pour la reddition de la place, et le gouverneur anglais n'avait pas reçu de secours; le maréchal s'avança jusqu'au bord du fossé, et son hérault d'armes somma le gouverneur de la forteresse de se rendre ainsi qu'il l'avait promis.

— J'ai donné ma parole à monseigneur le connétable, répondit le gouverneur, et je ne la rendrai qu'à lui.

— Duguesclin est mort, s'écria le maréchal de Sancerre.

— Eh bien! reprit le gouverneur, je porterai les clés de la ville sur son tombeau : maréchal Sancerre, courez tout préparer pour la cérémonie.

On plaça le cadavre de Duguesclin sur une table couverte de fleurs; on enleva de sa tente tout ce qu'elle renfermait de lugubre, et on attendit le gouverneur anglais. Il arriva bientôt à la tête de sa garnison, et posa les clés aux pieds du bon connétable; cette cérémonie fut à la fois si belle et si piteuse, dit une vieille chronique, que les Anglais eux-mêmes pleurèrent, et les gendarmes français s'agenouillèrent pour prier dévotement.

Je dépasserais les bornes que cet ouvaage m'impose, si je racontais les épisodes qu'on trouve à chaque page de l'histoire des villes et châteaux-forts de l'ancienne province du Gévaudan; qu'il nous suffise de dire que le département de la Lozère fut de tout temps le théâtre de beaux faits d'armes, et que de nos jours encore il paie un glorieux tribut à la gloire nationale!

L. Mounié.



LE CASTOR DE FRANCE.

Les récits des voyageurs européens et l'exagération même qu'ils ont mise à parler des mœurs du castor d'Amérique, ont en quelque sorte vulgarisé l'histoire, si intéressante d'ailleurs, de ces paisibles animaux que l'industrie humaine poursuit, et dont elle aura bientôt anéanti la race. Mais tandis que tout le monde connaît le castor du Canada, peu de personnes savent que nous avons en France, dans notre Midi, des castors, rares à la vérité, qui, sans différer spécifiquement des castors d'Amérique, ont eu néanmoins à subir du voisinage de la civilisation d'importantes modifications dans leurs habitudes primitives. Connus des Grecs et des Romains, les anciens auteurs qui ont tracé leur histoire, savaient que ces animaux se nourrissaient de l'écorce de plusieurs arbres, qu'ils vivaient isolés sur les bords de quelques rivières, dans des terriers qu'ils y creusaient et dont ils cachaient avec le plus grand soin les issues qui les fesaient communiquer à l'extérieur. Jusques là leurs mœurs, en rentrant dans la vie des autres rongeurs, ne méritaient guère de piquer l'attention des curieux. La découverte de castors constituant de nombreuses peuplades dans le Nouveau-Monde, offrant dans leur genre de vie des particularités inconnues jusqu'alors, fit apporter plus de précision dans l'observation des habitudes de nos castors indigènes. On voulut savoir s'ils formaient deux espèces distinctes, avec des mœurs différentes, ou bien seulement deux races dont l'une aurait conservé ses habitudes natives, et dont l'autre aurait été forcée de les modifier sous l'influence des circonstances particulières.

En débarrassant l'histoire du castor constructeur de toutes les merveilles dont la plupart des voyageurs l'ont affublée, on sait positivement que ces animaux habitent toujours dans le voisinage des fleuves et des lacs; l'été, dans des terriers qu'ils se creusent sur le rivage où ils vivent solitaires; l'hiver, dans des hutes, construites avec une entente remarquable, et élevées au milieu ou sur les bords des eaux. Le genre de vie de ces singuliers mammifères exige qu'ils puissent plonger sous la glace, au milieu des hivers les plus rigoureux; ils choisissent donc pour établir leurs habitations des endroits où les eaux soient assez profondes pour ne pas geler jusqu'au fond. Lorsque la nature des lieux ne leur fournit pas une localité en harmonie avec leurs besoins, leur industrie y supplée admirablement; ils élèvent alors des digues en talus, auxquelles ils donnent toujours une forme convexe du côté opposé au courant; cette digue, qui a ordinairement de dix à douze pieds d'épaisseur à sa base, a pour objet de maintenir constamment le niveau des eaux à la même élévation. Elle est construite de branches soigneusement entrelacées, dont les intervalles sont remplis de pierres et de limon, et crépie ensuite d'un revêtement épais et très solide.

On comprend que de tels travaux sont au-dessus des forces d'un seul individu; aussi voit-on un nombre considérable de castors y prendre part et les terminer par leurs efforts communs. Aussitôt que la digue est terminée, ils se séparent en un certain nombre de petites troupes formant autant de familles; chacune s'occupe alors à construire les cabanes qu'elles doivent occuper. Ainsi chaque famille, qui se compose ordinairement d'un mâle, d'une femelle adulte et de plusieurs jeunes, a son habitation propre dont la capacité est exactement calculée sur le nombre des habitans qui doivent s'y loger.

Lorsque les cabanes ne sont point établies sur le rivage, c'est contre la digue qu'on les voit adossées; des branches d'arbre entrelacées en forment aussi le canevas, et les intervalles sont remplis par des herbes mêlées à du limon et des cailloux roulés, pris au fond des eaux. A l'intérieur comme à l'extérieur, toute leur surface est enduite d'une couche limoneuse, qui, en se durcissant, prend bientôt une consistance très forte. La forme de ces habitations, quoique à peu près ovoïde, est très irrégulière; elles ont un diamètre de six à huit pieds dans leur intérieur. C'est au reste dans la partie de la chambre la plus élevée qu'ils s'établissent de préférence; c'est aussi là qu'ils déposent leurs provisions, qui consistent en branches coupées par morceaux et dont ils dévorent l'écorce; la hutte a une seule ouverture qui est toujours placée vis-à-vis de la rive la plus rapprochée.

Les castors sont fort timides : aussi est-ce toujours pendant la nuit qu'il se livrent à leurs travaux; ils y déploient une activité étonnante. Une fois leurs ouvrages commencés, ils ne les quittent plus qu'ils ne soient terminés; on les voit revenir à leurs chantiers comme des ouvriers diligens, aux mêmes heures, après le crépuscule du soir, souvent au nombre de deux ou trois cents, pour couper le bois sur les rivages, le traîner dans les eaux, et se servir des courans, pour les diriger ainsi vers le but qu'ils veulent atteindre.

Ce n'est jamais qu'aux approches de l'hiver qu'ils quittent leur terrier pour se livrer à la construction de leurs nouvelles demeures ou à la réparation des anciennes. Il n'est pas rare pourtant de trouver en hiver des castors solitaires, qui ne participent pas aux travaux communs et qui ne quittent jamais leurs retraites souterraines.

Certes, voilà des animaux dont la prévoyance et l'habileté étonnent, et dont on a pu dire avec raison qu'ils sont parmi les mammifères ce que les abeilles sont parmi les insectes. De quels instrumens font-ils usage pour élever ces digues si solides, qui résistent à la force des courans les plus impétueux? Quels moyens emploient-ils pour revêtir leurs cabanes d'un enduit que ne peuvent entamer les griffes des animaux carnassiers, leurs ennemis naturels? Admirablement organisé pour



LE CASTOR DE FRANCE.

la nage, le castor se sert de sa queue large et applatie comme d'une rame, afin de diriger ses mouvemens; mais il ne trouve point, dans la conformation si singulière de cet organe, un instrument qui puisse venir en aide à son instinct constructeur. Il n'est donc point vrai de dire qu'il s'en sert comme d'une truelle ou comme d'un marteau. Le castor coupe le bois à l'aide des fortes dents incisives dont ses mâchoires, mues par des muscles puissans, sont armées; il creuse la terre avec ses pieds de devant, et s'en sert comme de mains pour transporter ses matériaux et les disposer convenablement.

Nous avons dit que plusieurs castors vivaient isolés dans des terriers, sans prendre aucune part aux travaux communs que des troupes nombreuses exécutent dans les mêmes parages; il arrive aussi que, si une peuplade de castors vient à être inquiétée trop souvent, elle s'expatrie, et, abandonnant cette vie d'association, renonce à construire de nouvelles digues, de nouvelles cabanes; on les voit alors se creuser sur les bords de quelque grande rivière de nombreuses galeries souterraines, qui vont aboutir au courant par diverses ouvertures, au-dessous des plus basses eaux.

Ainsi vivent nos castors indigènes, et l'on peut dire aussi tous ceux que l'on rencontre en Europe. En France, on en trouve encore aujourd'hui dans le Dauphiné, le long du Gardon, et en Provence, sur les rives du Rhône, vers son embouchure; ils choisissent les endroits les plus solitaires, où ils s'établissent dans des terriers tout-à-fait semblables à ceux des castors d'Amérique, qui ont cessé d'habiter leurs cabanes d'hiver.

Timide et prévoyant, le castor solitaire, que l'on nomme *vibre* dans notre Midi, a deux terriers distincts; celui dont il fait sa demeure habituelle se compose d'une petite chambre circulaire, d'à peu près cinq pieds de diamètres, creusée en voûte, à la hauteur de deux pieds environ. De là partent plusieurs boyaux, qui, se réunissant plusieurs fois, vont sortir sous l'eau; le second terrier est destiné à lui servir d'asile pendant les grandes crues; aussi est-il plus ou moins éloigné du rivage et établi dans un endroit qui, par son élévation, ne peut être atteint par les inondations: il consiste, le plus souvent, en une petite chambre isolée. Remarquons que l'instinct constructeur de ces animaux se montre encore ici dans toute sa force. En effet, si l'on examine avec attention ces terriers, si simples en apparence, on les trouve consolidés par un revêtement de branches entrelacées, dont les interstices sont garnis d'un sédiment argileux très solide et qui rappelle la manière dont sont construites les huttes des castors du Nouveau-Monde.

Evidemment les castors indigènes ne doivent leur manière de vivre qu'aux circonstances au milieu des-

quelles ils se trouvent placés; le voisinage de l'homme et la fréquentation des parages qu'ils habitent, le peu de sécurité que leur offriraient des retraites élevées et facilement reconnaissables, tout leur a fait une loi de s'isoler dans des retraites creusées dans le sein de la terre et soigneusement cachées.

Notre castor, comparé à celui du Canada, n'offre dans ses traits physiques aucun caractère qui puisse l'en faire distinguer comme espèce distincte; il a pourtant un peu moins de taille (il égale à peine celle du blaireau); son pelage se compose d'une bourre grossière d'un brun roussâtre, que recouvre un duvet très fin, plus ou moins gris. Tout le monde sait que la fourrure de ces animaux est très recherchée pour le feutrage.

On distingue le castor du reste des mammifères rougeurs, c'est-à-dire de ceux qui manquant de dents canines, ont deux grandes incisives à chaque mâchoire, séparées des molaires par un espace vide, on les distingue, disons-nous, par leur queue applatie horizontalement, de forme presque ovale et recouverte d'écailles. Ils ont cinq doigts à tous les pieds: ceux de derrière sont réunis par de fortes membranes, ce qui, joint à la conformation particulière de leur queue, en fait des animaux dont la vie est toute aquatique.

Les castors se nourrissent exclusivement de l'écorce tendre des *saules*, des *peupliers*, des *bouleaux*, des *aulnes* qui croissent le long des eaux, ainsi que des racines de certaines plantes aquatiques, telles que les *nymphœa*. Les dents incisives, sujettes à s'user rapidement par ce genre d'alimentation, ont la précieuse faculté, durant toute la vie de l'animal, de repousser vigoureusement de la racine à mesure qu'elles sont détruites en avant.

D'un caractère doux et timide, le castor supporte facilement la domesticité; on l'apprivoise sans beaucoup d'efforts. L'existence diurne de ces animaux est presque entièrement remplie par le sommeil; ils ne sortent de cet état de stupeur qu'à l'entrée de la nuit. Ils mangent assis, comme l'écureuil, mais en tenant la queue entre les jambes. Les femelles mettent bas à la fin de l'hiver deux ou trois petits, qui, après la seconde année, ont pris leur entier accroissement.

La voix du castor consiste en un petit bruit sourd qui, lorsque l'animal est inquiété, finit par devenir assez semblable à un aboiement. Sa chair n'est pas fort délicate; on la mange pourtant, mais c'est par cet abus du merveilleux qui plaît à tant de gens, qu'on a dit que son train de derrière avait le goût du poisson. On chasse cet animal inoffensif principalement pour sa fourrure; il fournit aussi à la médecine une substance particulière connue sous le nom de *castoreum*.

Les anciens connaissaient le castor qu'ils appelaient *fiber*; en France, on lui donnait plus particulièrement le nom de *bièvre* ou *vibre*; Linné le désigne sous celui de *castor fiber*, et c'est la dénomination scientifique que les naturalistes adoptent aujourd'hui.

J. Mark.

MORT DE JEANNE DE FOIX.

FRAGMENT HISTORIQUE.

Trois jours après le sac de Lectoure, la comtesse d'Armagnac fut emmenée au château du Buzet, que le cardinal d'Albi lui donna pour prison, jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de la cour. Charles, frère de Jean V, fut sauvé du massacre et enfermé à la Bastille. Louis XI apprit ces heureuses nouvelles par un des écuyers du sire de Beaujeu (1). Le roi de France était alors au château de Plessis-les-Tours. Il s'abandonna aux transports d'une joie presque frénétique, en écoutant le récit que lui fit Jean d'Auvergne, et s'écria à plusieurs reprises :

— Gloire à vous, Benoiste Vierge Marie, qui me délivrez de tous mes ennemis!

Il fit appeler son médecin Coytier, Tristan, Olivier-le-Daim, et leur ordonna de faire des largesses au peuple.

— Pâques-Dieu, disait-il en riant aux éclats, mes insolens vassaux voulaient m'enlever une des fleurs de lys de ma couronne! Mais ils succomberont tous. Jean d'Armagnac s'est révolté deux fois contre son prince, et il a péri de la mort des traîtres. Pourvu que Dieu me prête vie, que Notre-Dame la Vierge intercède pour moi, je délivrerai mon peuple du joug de ces nobles orgueilleux qui abusent de mon nom pour l'accabler d'impôts. La féodalité est un monstre suscité par l'en-

(1) Et des choses dessus dites en emporta au roi ung des chevaucheurs de son escurie, nommé Jéhan d'Auvergne, dont le roy fut moult joyeux, et pour cette cause le fist et créa son hérault, et si lui donna cent escus d'or. Et partant monsieur de Beaujeu, et les autres seigneurs, que le comte d'Armagnac retenait prisonniers au lieu de Lectore, furent délivrés et s'en vindrent aussi vers le roi. (*Chronique* de Louis XI).



fer, pour dévorer ce beau royaume de France; je l'écraserai sous mes pieds, et les successeurs de Louis XI n'auront pas à craindre la puissance de leurs vassaux. Charles d'Armagnac est-il mort aussi ?

— Il marche à grandes journées, répondit Jean d'Auvergne; il arrivera bientôt à Paris.

— Je le jetterai dans un des cachots de ma prison royale de la Bastille, dit Louis. Ce sera son tombeau.

— Et la comtesse d'Armagnac, ajouta Olivier-le-Daim ?

— Jeanne de Foix n'a pas été victime de la fureur des soldats, répondit l'écuyer. Gastonet du Lion, sénéchal de Toulouse, la prit sous sa sauve-garde le jour où Lectoure fut saccagée; et maintenant elle est enfermée au château du Buzet. On dit qu'elle est enceinte de sept mois.

— Enceinte, grand Dieu! s'écria Louis XI. Cette race maudite des Armagnacs ne s'éteindra donc jamais!

— Quand on a terrassé le lion, il faut aussi égorger la lionne, et arracher de ses flancs le lionceau qu'elle porte, dit Tristan.

— Tristan, tu es le plus fidèle de mes sujets, et le plus sage de mes conseillers après le sire de Commines, s'écria Louis XI. Par une seule parole, tu as dissipé tous mes doutes et vaincu mon hésitation. Je te donnerai quatre cents écus au soleil.

Le roi s'entretint long-temps avec Tristan et Olivier-le-Daim. Un démon sorti de l'enfer inspira sans doute le tyran et ses deux bourreaux, car le monarque prit une résolution exécrable. Il s'enferma seul, et revint un instant après portant un parchemin marqué du sceau royal, et dit à Jean d'Auvergne :

— Pars, jeune écuyer! chevauche rapidement vers le pays de la Langue-d'Oc. Tu remettras secrètement au cardinal d'Albi ce parchemin scellé de ma main royale, et tu lui diras d'accomplir mes ordres dans le plus court délai. Sa tête tombera sous la hache du bourreau, si la veuve de Jean V.......

Louis XI n'acheva pas; il fit signe à l'écuyer de partir, et se tournant vers Tristan, il lui dit en ôtant son petit chapeau, et baisant à plusieurs reprises l'image en plomb de la Vierge :

— Je tiens toute la nichée dans mes filets, Tristan; les Armagnacs mourront tous: il ne restera pas un seul rejeton de cette race maudite!... Pardonnez-moi, madame la Vierge! ajouta-t-il; j'ai déja répandu beaucoup de sang; j'ai fait tomber les plus illustres têtes; mais le salut de mon peuple le demandait. Il faut que la veuve du comte d'Armagnac meure aussi, parce qu'elle porte dans son sein un enfant qui hériterait de tous les crimes de son père. Égorger une femme enceinte, arracher de ses entrailles son malheureux enfant, c'est affreux! madame Marie. Grâce, grâce! ce sera le dernier de mes assassinats! Intercédez pour moi auprès de Jésus, votre divin fils! et si vous obtenez mon pardon, je ferai bâtir en votre honneur une église plus belle que Notre-Dame de Paris. Dis-moi, Tristan, ne suis-je pas le plus malheureux des rois? Les grands seigneurs du royaume se révoltent sans cesse; la hache du bourreau est toujours levée, et la postérité me regardera comme un monstre, comme un tyran qui s'est enivré du sang de ses sujets!

— Elle dira que Louis, onzième du nom, sut triompher par son génie de tous ses orgueilleux vassaux qui troublèrent pendant plusieurs siècles ce beau royaume de France.

— *Mont-joie, Saint-Denis! gloire et grand renom à notre gentil sire!* crièrent plusieurs cavaliers qui arrivèrent au même instant sous les murailles du château.

— Sire, s'écria un des chefs, dès qu'il aperçut Louis XI, nous amenons Charles d'Armagnac, pieds et poings liés.

— Je fais vœu de brûler deux cents cierges de cire fine dans la chapelle que j'ai fait bâtir en votre honneur, madame la Vierge! dit Louis XI en ôtant son petit chapeau....

Quelques jours après, Charles d'Armagnac fut jeté dans les ténébreux cachots de la Bastille.

Cependant, Jean d'Auvergne, chevauchait à grandes journées vers le Languedoc. Il arriva dans le pays toulousain le 19 mars 1473, et remit au cardinal d'Albi la lettre de Louis XI. Pierre Geoffroi réunit tous les chefs de l'armée royaliste, et leur communiqua les ordres du roi. Presque tous les chevaliers frémirent, et plusieurs d'entre eux témoignèrent hautement leur indignation.

— Je veux que mon épée de chevalier se brise dans mes mains comme un roseau, si je prends part à cet exécrable assassinat, dit Simon de Fourquevaux.

— Égorger une femme enceinte, qui eut pour époux un des plus grands seigneurs du royaume de France! ajouta Gaspard de Saint-Germain; par la crinière du lion gravé sur mes armoiries, je défendrai la très noble dame d'Armagnac.

— Un chevalier français doit braver la mort sur les champs de bataille pour le service de son prince, mais lorsque le roi commande un crime, la désobéissance devient un devoir, dit le baron de Saint-Clair.

— Je suis prêt à exécuter sa volonté royale, dit le seigneur de Castelnau-Brétenous.

— Je partirai aussi, s'écrièrent tour-à-tour les sires Macé de Guervadan et Olivier-le-Roux.

— Les secrétaires (1) de Louis XI peuvent massacrer une femme qui leur demandera grâce, qui se jettera en vain à leurs pieds; mais de nobles chevaliers ne doivent exterminer les ennemis de leur roi que dans un jour de combat, dit Simon de Fourquevaux. Suivez-moi, preux de la Langue-d'Oc; ne rougissons pas nos épées du sang de madame d'Armagnac!

Castelnau-Brétenous, Olivier-le-Roux et Macé de Guervadan restèrent seuls avec le cardinal d'Albi. Après une longue délibération, il fut résolu qu'on empoisonnerait la comtesse, pour cacher, autant que possible, le nouveau crime qui allait souiller la mémoire de Louis XI. Pendant que ces lâches serviteurs proposaient tour-à-tour des moyens divers pour exterminer la plus puissante famille du Midi, Jeanne de Foix, enfermée au château de Buzet, pleurait la mort de son époux. Elle lui avait élevé un mausolée dans la

(1) Le seigneur de Castelnau de Brétenous, maître Macé Guervadan et Olivier *le Roux*, étaient secrétaires du roi Louis XI. (*Philippe de Commines. — Chronique scandaleuse. — Histoire de Languedoc. — Annales de Toulouse.*

chapelle du château, et passait toutes ses journées dans les larmes et la prière. Un matin, elle s'assit près d'une fenêtre au haut d'une tour; le soleil paraissait à peine à l'orient, et le ciel pur annonçait un de ces beaux jours qui réveillent la nature au commencement du printemps. Le Tarn, grossi par la fonte des neiges, se déroulait comme une large ceinture d'azur; la terre se parait avec orgueil de ses premières fleurs; tout était dans la joie, et la veuve de Jean d'Armagnac pleurait!

— Que cette matinée est belle! s'écria Jeanne de Foix, en essuyant les larmes qui coulaient sur son visage. Enfermée dans ce château, gardée à vue comme une femme souillée de crimes, je ne puis sortir de ma prison! Pourtant j'aimerais à respirer l'air parfumé du matin, je voudrais m'asseoir au bord du fleuve et prêter l'oreille aux chants de douleur du rossignol! Mes larmes seraient moins amères, si je pouvais sortir de ce vaste cachot! Infortunée que je suis! les grilles de fer ne s'ouvriront plus! Maudit soit le jour où je vis expirer mon époux, sans mourir de douleur sur son cadavre! Les assassins l'égorgèrent sans pitié; ils furent insensibles à mes cris, à mon désespoir! Jean d'Armagnac est mort; son frère périra dans les gouffres de la *Bastille*. Il n'est plus personne pour punir les monstres.... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de ma douleur! Conservez l'enfant que je porte dans mon sein! qu'il vive! et peut-être un jour il vengera son père; il vengera sa pauvre mère, que les lâches serviteurs de Louis XI ont abreuvée d'amertume! Notre-Dame de Bon-Secours! intercédez pour moi, car je porte dans mes entrailles le dernier rejeton des Armagnacs!

La comtesse pleura beaucoup, et quand sa douleur fut un peu calmée, elle resta immobile à la même place, promenant ses yeux encore humides sur le vaste spectacle que présentait la plaine qui s'étendait devant le château du Buzet. Elle porta ses regards vers la grande porte, et vit les soldats et les varlets rassemblés autour d'une vieille femme.

— Laissez-moi passer, beaux seigneurs! disait cette femme en joignant ses deux mains; je veux voir la comtesse d'Armagnac.

— Tais-toi, vieille sorcière! lui disait l'un; jamais l'eau du baptême n'a coulé sur ton front; et une fille de Lucifer venue de la Bohême....

— Arrière, *pauvresse!* disait l'autre; va-t-en dans la campagne, où quelque manant jettera par pitié un morceau de pain dans ta besace.

— Je veux voir la comtesse d'Armagnac, vous dis-je! laissez-moi passer, beaux seigneurs, et vous hommes d'armes! criait la vieille femme, lorsque les sol-soldats qui l'environnaient lui laissaient le temps de parler.

— Je veux que Belzébut me porte à califourchon jusque dans les états du duc de Bourgogne, dit un vieux chevalier, si cette vieille magicienne franchit le seuil du château du Buzet.

— A toi, mère de tous les diablotins de l'enfer, s'écriait un homme d'armes en frappant la vieille de la poignée de son épée.

La vieille femme ainsi repoussée, meurtrie, couverte de boue, s'assit sur une pierre et pleura amèrement. Le chevalier qui commandait le château passa par hasard; elle se jeta à ses pieds, et lui dit d'une voix suppliante:

— Ayez pitié de moi! beau sire; protégez moi contre vos hommes d'armes et vos *varlets!* je veux voir la comtesse d'Armagnac.

— Sorcière ou mendiante, ribaude ou sainte femme, tu peux entrer, dit le chevalier.

— C'est une magicienne! crièrent les varlets; les femmes de Bohême ont fait pacte avec Satan, et nous la verrons peut-être s'en aller dans les airs avec la comtesse montée sur un dragon ailé.

Le chevalier ne répondit pas, et la vieille était déjà dans le château. Elle trouva Jeanne de Foix toujours assise près de la fenêtre d'où elle avait été témoin de ce qui venait de se passer. La comtesse ne put se défendre d'un premier mouvement de frayeur, en voyant la vieille femme presque nue, toute meurtrie et haletante.

— Que veux-tu de moi, fantôme? s'écria-t-elle en se levant pour fuir. Viens-tu de la sombre demeure des morts? Mon époux t'a-t-il envoyée vers moi?

— Jean d'Armagnac dort pour toujours dans la nuit du tombeau, noble Dame! s'il eût écouté mes paroles, il ne serait pas tombé sous le glaive des assassins.... Vous ne me reconnaissez pas, comtesse d'Armagnac?

— Qui es-tu? femme!

— Maria Piscati.

— La sorcière!

— Oui, noble Dame; la sorcière qui reçut pendant plusieurs années de votre main le pain de l'aumône, et qui est aujourd'hui moins malheureuse que vous. Elle n'a pas à gémir sur la fin déplorable de son époux. Vous savez que j'appartiens à une race maudite. Je suis une fille de Bohême; j'erre en mendiante dans ce beau pays de France, et tôt ou tard un bûcher ou la hart mettront fin aux jours de ma vieillesse. Mais vous, noble Dame! vous avez de grandes destinées à accomplir! vous portez dans votre sein l'unique héritier d'une famille puissante; veillez sans cesse, car vos ennemis veulent faire mourir à la fois et la mère et le fils.

— Que dis-tu? Maria Piscati!

— Depuis que vous êtes sortie de Lectoure, j'ai toujours eu l'œil sur vos ennemis, madame; je connais leurs coupables desseins.... Le cardinal d'Albi vient de recevoir de nouveaux ordres de Louis XI, et trois seigneurs royalistes doivent venir ici pour vous empoisonner.

— Mon Dieu, mon Dieu, protégez-moi! s'écria la comtesse tremblante.

— Le roi de France veut exterminer les Armagnacs. Le frère de votre époux est dans un cachot, et Odette, ma fille, Odette, le seul espoir de ma vieillesse, a voulu partager sa captivité, dit Maria Piscati en versant un torrent de larmes.

— Tu as une fille? dit la comtesse.

— Une fille, belle comme un ange, que sa naissance appelait à de hautes destinées, mais son père fut proscrit, chassé de l'Italie; et sa mère, autrefois si riche, si puissante, n'est plus maintenant que Maria la sorcière! Qui me rendra mon beau ciel de Naples, mes champs parsemés d'orangers, mes châteaux aux antiques tourelles, la mer où les barques glissent comme des cygnes, et le volcan qui pendant la nuit éclaire





JEANNE DE FOIX TENANT LA COUPE EMPOISONNÉE.

nos riantes plaines, semblable à une torche allumée par Satan! J'ai tout perdu! je mendie mon pain; on me fuit, on m'appelle la sorcière! Odette, ma fille, tu t'es ensevelie vivante dans un cachot! tu ne fermeras pas les yeux de ta pauvre mère!

La comtesse, attendrie par ce triste récit, pleura avec la sorcière. Maria se leva tout-à-coup, prêta une oreille attentive, et s'écria :

— Préparez-vous à soutenir une lutte terrible! madame d'Armagnac; les assassins sont aux portes du château : j'entends le son des trompettes....

Elle se hâta de sortir, mais elle fut arrêtée par des francs archers qui lui lièrent les pieds et les mains par les ordres du cardinal d'Albi. Pierre de Valsi, religieux de l'abbaye de Conques, dans le Rouergue, entra dans la chambre de la comtesse, qu'il trouva prosternée au pied d'un crucifix. Jeanne de Foix fut d'abord rassurée en voyant l'homme de Dieu; mais elle s'aperçut bientôt que le loup dévorant se cachait sous la peau de l'agneau.

— Priez, noble dame! dit Pierre de Valsi; la prière est bonne en tout temps, surtout à l'heure de la mort.

— A l'heure de la mort, grand Dieu! s'écria la comtesse.

— Le nombre de vos jours est compté, madame; je suis venu pour entendre la confession de vos fautes et vous en donner absolution, car vous n'avez pas une heure à vivre.

— Grâce pour l'enfant que je porte dans mon sein!

— Louis XI a prononcé votre arrêt de mort; vous n'avez qu'à choisir entre le fer et le poison.

— Ayez pitié de mon enfant! vous pouvez fléchir les bourreaux, mon père!

— Le roi de France veut que la famille des Armagnacs périsse jusqu'à son dernier rejeton, répondit le moine. Il vous serait plus facile d'échapper à la dent d'un tigre qu'à la vengeance de Louis de Valois. Prosternez-vous devant cet oratoire, et faites-moi l'aveu de vos fautes.

Il y eut quelques instans d'un silence solennel, qui

ne fut troublé que par les sanglots de la comtesse et la voix grave du moine qui prononça les paroles de l'absolution. Jeanne de Foix se leva calme est résignée.

— Suivez-moi, cria en même temps le seigneur de Castelnau-Brétenous; c'est ici la chambre de la comtesse.

— Ils arrivent, dit le moine; préparez votre ame à comparaître devant Dieu.

Castelnau, Macé de Guervadan et Olivier-le-Roux entrèrent, suivis d'un apothicaire de Toulouse, nommé Cabanelli.

— Pierre de Valsi a dû vous faire connaître les ordres du roi, notre seigneur, dit Castelnau en s'approchant de la comtesse.

— Vous voulez m'assassiner!

— Il faut que le dernier des Armagnacs, que vous portez dans votre sein, périsse! Telle est la volonté de notre maître.

— Que vous a fait mon enfant? mon enfant qui n'a pas encore vu le jour! s'écria la comtesse d'une voix déchirante.

— Il est du sang des Armagnacs! et c'est un crime que Louis XI doit punir de mort.

— Maître Cabanelli, avez-vous apporté le poison?

Tout sera fait selon votre bon plaisir, répondit l'apothicaire; et je veux que tous les enfans de la rue Boulbone jettent de la boue à mon enseigne, sur laquelle j'ai fait peindre le grand Hippocrate, si la comtesse ne meurt pas à l'instant.

Olivier-le-Roux posa une petite coupe d'or sur une table, et Cabanelli y versa le poison.

— Grâce pour mon enfant! s'écria la comtesse en se roulant aux genoux de ses bourreaux.

— Il n'y a pas de grâce pour les ennemis du roi de France! dit Olivier-le-Roux en présentant la coupe d'or à la comtesse qui la repoussa.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle, mourir empoisonnée avant d'avoir donné le jour au dernier héritier des Armagnacs!..... Par les plaies du Sauveur, ayez pitié d'une pauvre mère qui embrasse vos genoux!.....

— Saisissez la veuve du comte d'Armagnac? dit Castelnau de Brétenous.

Olivier-le-Roux et Macé de Guervadan étreignirent fortement les deux bras de la comtesse, et Castelnau, ne pouvant lui ouvrir la bouche, eut recours à la lame de son poignard pour lui desserrer les dents.

— A vous maintenant, maître Cabanelli, s'écria-t-il en s'adressant à l'apothicaire. Faites-lui avaler le poison, et qu'il ne s'en perde pas une seule goutte.

Quelques instans après, les quatre bourreaux, assis sur de vieux fauteuils, contemplaient leur malheureuse victime, qui se débattait contre les douleurs de la mort la plus cruelle. Le visage de la comtesse était verdâtre, ses yeux sanglans sortaient de leur orbite; ses dents craquaient affreusement; tous ses nerfs étaient raides, et le cadavre se rapetissait à mesure que le poison brûlant le dévorait. Enfin, des soupirs étouffés sortirent de sa poitrine: c'était le râle de la mort. Tout-à-coup la comtesse se leva par un dernier effort, les cheveux hérissés, comme pour maudire ses bourreaux; mais elle retomba en poussant un cri douloureux.

— *Pars, ame chrétienne!* dit Pierre de Valsi, qui n'avait cessé de prier.

Et la comtesse expira (1).

J. M. Cayla.

(1) Ces détails sur la mort de Jeanne de Foix, veuve de Jean V, comte d'Armagnac, sont confirmés par le témoignage de tous les historiens. Quelques-uns prétendent que la victime de la cruelle politique de Louis XI n'était pas Jeanne de Foix, mais Isabelle d'Armagnac, qui, comme nous l'avons dit plus haut, eut pour amant et pour époux Jean V, son frère. Les uns et les autres émettent des raisons si plausibles à l'appui de leurs assertions, qu'il est difficile de se prononcer hautement sur la validité des titres historiques.

LA CONJURATION D'AMBOISE.

I.

CHANSONS ET PAMPHLET.

— Nous sommes arrivés, mes amis, s'écria un cavalier en entrant, au galop de son cheval, dans un petit hameau voisin de la ville de Nantes.

— Trouverons-nous un logis et un souper de reste dans ce maudit village, répliquèrent à la fois quatre autres cavaliers.

— Ne désespérons pas de la providence de Dieu, mes cousins, ni de la courtoisie des jeunes filles de la Bretagne, répondit le guide de cette étrange caravanne. Nous aurons bon logis, bonne table, bon feu, et de plus, la plus gentille batelière qui ait jamais vendu du vin de Bordeaux de Nantes à Quimper.

A ces mots, le hardi cavalier ralentit le pas de son coursier et s'arrêta quelques instans après.

— Henriette! s'écria-t-il, en frappant à coups redoublés à une petite porte.

On ne répondit pas, et les compagnons du sire de La Renaudie commençaient à douter de la sincérité de leur chef, lorsqu'à la lueur de la lune, ils aperçurent une enseigne ornée d'un dauphin, et ces mots écrits à l'entour: HOTELLERIE DU DAUPHIN DE FRANCE.



— Henriette, répéta le sire de La Renaudie, au nom du bon Dieu ou du diable, ouvrez-nous la porte!

— Il est minuit passé, messeigneurs, répondit une voix de jeune fille.

— Minuit passé, Henriette, et le sire de La Renaudie n'a pas encore soupé.

Un quart d'heure après, les chevaux des cinq voyageurs étaient dans l'écurie de l'hôtellerie du dauphin de France, et les gentilshommes, assis en cercle autour d'une table ronde, dévoraient les restes d'un souper réchauffé. Le vin de Bordeaux remplissait les tasses d'étain, et la jeune Henriette échangeait quelques paroles avec La Renaudie qu'elle connaissait depuis trois ans.

— Maintenant, mes cousins, s'écria le gentilhomme périgourdin, nous n'avons plus faim, ni soif.

— Ventre plein vaut autant que joie et richesses, répliqua Mazères; j'ai soupé comme le cuisinier du cardinal de Lorraine; mais je n'ai pas fermé l'œil depuis mon départ de Paris; aussi me permettrez-vous de réciter le sonnet de Clément Marot qui commense par ce vers:

Quel doux sommeil clot ma paupière.

— Laisse les sonnets et les ballades d'amour aux courtisans du duc de Guise, s'écria La Renaudie. Ne sais-tu pas quelque chanson huguenote?

Une, sire de La Renaudie, et si bien faite, que maître Clément Marot, s'il vivait encore, ne la désavouerait pas.

— Chante donc, car on m'a dit que tu as la voix aussi douce que celle d'un gondolier de Venise.

— Cela n'est pas étonnant, ajouta Castelnau. On m'a dit qu'une sorcière a nourri, pendant trois ans, Mazères avec des œufs de rossignol.

Mazères ne fit que rire de la plaisanterie de Castelnau; il se leva subitement, s'appuya sur son arquebuse et chanta d'une voix forte:

Mes amis, si j'étais papiste,
J'irais à Rome dès demain,
Suborner le sénat romain,
Faire du pape un calviniste.
Vivent Coligni, Châtillon,
Les défenseurs des hérétiques;
Ils préparent aux catholiques
Longues vêpres en carrillon.
Si j'attrape
Prêtre ou pape,
Qu'à l'instant,
Chacun torde
Une corde
Au patient.

A la fière maison de Guise
Déclarons une guerre à mort;
Mes amis, purgeons l'église
D'hypocrites chamarrés d'or.
Chassons les princes de Lorraine,
Ils veulent régner dans Paris;
Sauvons le roi, sauvons la reine,
Sauvons Valois et le pays.
Si j'attrape
Prêtre ou pape,
Qu'à l'instant,
Chacun torde
Une corde
Au patient.

Fier des bruyans applaudissemens de ses convives, Mazères reprit sa place sous le manteau de la cheminée; La Renaudie le serra affectueusement dans ses bras:

— Bien, très bien, Mazères, s'écria-t-il; si Calvin était ici, il te choisirait pour son successeur. Maintenant, messeigneurs, ajouta-t-il en déroulant mystérieusement plusieurs feuilles de papier, si vous ne dormez pas, je vais vous lire quelques pamphlets composés contre les Guises par un des beaux esprits de la basoche.

— Commencez, commencez, s'écrièrent les gentilshommes.

La Renaudie s'approcha de la table et lut:

« Bons habitans de Paris, vous êtes couards ou » manchots, puisque vous supportez la tyrannique do» mination des Guises. Chassez ces ambitieux qui se » disent issus du noble sang de Charlemagne, et n'as» pirent à rien moins, qu'à usurper le trône de France; » qu'ils reviennent dans leur Lorraine, boire leur » bierre et manger leur lard fumé; que le cardinal, » enfermé dans une cage de fer, soit envoyé au pape » qui le fera pendre si bon lui semble. »

La Renaudie tourna quelques feuillets et lut à haute voix:

« Discours pour prouver comme quoi madame la » reine est une hypocrite et l'ame damnée des princes » de Lorraine.

» Catherine, cette louve que tous les diables de » l'enfer nous ont envoyée de Florence, n'a pas versé » une larme à la mort d'Henri II, notre sire et son » époux. Elle a violé la coutume suivant laquelle les » reines de France, advenant le décès de leurs maris, » ne départent de la chambre de quatre jours, et ne » voient clarté de soleil, ni de lune que leurs maris ne » soient enterrés. Elle a suivi le jeune roi au Louvre, où » les Guises retiennent François II prisonnier; elle a » confié au duc le soin de ce qui regarde la milice; au » cardinal de Lorraine la charge des affaires civiles, et » s'est réservé la surintendance générale du gouver» nement. Monseigneur le connétable de Montmorency » a été mal accueilli à Saint-Germain; repoussé par » les courtisans, il s'est écrié:

» — Quant à ce qu'il plait à votre majesté me rete» nir de son conseil, je la supplie aussi m'en excuser, » d'autant que deux choses ne me le peuvent permet» tre: l'une, d'être soumis à ceux auxquels j'ai toujours » commandé; l'autre, qu'étant plein de jours et quasi » radotant, ce dit-on, mon conseil lui pourrait de peu » ou rien servir. »

— C'est une lâcheté! s'écria Castelnau; jeter ainsi en disgrace le plus noble et le plus pauvre des sires du sang.

— Nous nous vengerons! dit Mazères...

— C'est pour cela que nous allons à Nantes, répliqua le sire de La Renaudie.

Le fier gentilhomme avait à peine prononcé ces dernières paroles, lorsque la porte s'entr'ouvrit subitement.

— Qui vient interrompre la conversation de cinq gentilshommes, s'écria La Renaudie?

— C'est Jean le palfrenier.

— Qu'y a-t-il donc?

— Ne m'avez-vous pas dit de seller vos chevaux au point du jour ?

— Bien, bien, Jean, répondit La Renaudie.... En selle, mes cousins, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons de voyage, il est temps de partir; c'est demain que les états-généraux doivent s'assembler dans la bonne ville de Nantes, vous ne voudriez pas arriver les derniers.

— Non, non...

— Venez donc, et ne perdez pas la langue en chemin.

II.

ASSEMBLÉE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX A NANTES. 1560.

La Renaudie investi de pleins pouvoirs par le prince de Condé, qui n'avait pas osé se mettre ouvertement à la tête de la conspiration contre les Guises, mais qui était reconnu par tous les conjurés sous le nom de *capitaine muet*, réunit les principaux chefs dès le lendemain de son arrivée à Nantes. Ils hésitaient encore à lever l'étendard de la révolte, et pourtant d'immenses ramifications leur assuraient déja la victoire. La Renaudie, homme de génie, d'audace, de courage, doué de toutes les qualités qui caractérisent un chef de parti, triompha bientôt de leur hésitation par les emportemens de sa fougueuse éloquence.

— Vous voulez donc courber lâchement la tête sous le joug que les princes de Lorraine imposent à la France! vous reculez au moment de renverser ces fiers usurpateurs qui monteront sur le trône pour y faire asseoir avec eux l'abominable tribunal de l'Inquisition.

— Nous ne craignons pas les Guises, répondit Castelnau; mais nous pensons qu'il est prudent de ne pas se jeter tête baissée au milieu des périls d'une guerre désastreuse; les princes de Lorrraine sont si puissans!

— Oui, les princes de Lorraine sont puissans, s'écria la Renaudie; ils n'ont qu'à franchir un degré de plus pour arriver au trône. Mais nous sommes plus puissans que les loups-cerviers de la Lorraine. Tous les protestans de France, et même les catholiques qui détestent leur tyrannie, se réuniront à nous; tout semble nous promettre un succès complet et assuré. La conjuration a déja fait de rapides progrès dans les provinces; elle compte de nombreux partisans dans la capitale.

— Qui sera notre chef? s'écria un vieil huguenot, membre du tiers-état...

— Vous le connaîtrez plus tard, répondit La Renaudie. Qu'il vous suffise maintenant de savoir que le *capitaine muet*, dont je suis le lieutenant, est un des princes du sang.

— Nous jurons de lui obéir, s'écrièrent tous les membres des états présens à l'assemblée.

— Que le ciel punisse les traîtres, dit La Renaudie. Demain, dans la grande assemblée, je vous ferai connaître des projets qui doivent nous mettre à l'abri de la tyrannie des Guises et des bûchers de l'Inquisition.

« Le lendemain, 1er février 1560, se tint secrètement, dans la ville de Nantes, une assemblée des principaux conjurés, la plupart nobles, plusieurs bourgeois venus de toutes les provinces de France, et prétendant représenter les états-généraux par *extrême nécessité*. On protesta de n'attenter aucune chose contre la majesté du roi, princes du sang, ni état légitime du royaume; puis on lut les avis des docteurs en droit et en théologie, et certaines informations qui avaient été prises contre les Guises, afin de donner une apparence plus légale à tout ce qui se tramait. Les Guises furent accusés de tendre non seulement à l'extermination *de ceux de la religion*, mais à la ruine de la noblesse et à la destruction de la maison royale. Tous les assistans prêtèrent serment à La Renaudie, comme lieutenant du *capitaine muet*, et reçurent son propre serment, après quoi, *il déclara le chef duquel il avait charge et montra ses pouvoirs*. Le plan d'exécution fut aussitôt arrêté. On convint qu'avant toutes choses, un grand nombre de personnes, non suspectes et sans armes de guerre, se rendraient à Blois, où était la cour, comme pour présenter au roi une requête en faveur de la liberté de conscience; que cinq cents gentilshommes à cheval, et mille soldats à pied, bien armés et équipés, paraîtraient subitement le 10 mars aux portes de Blois, qui leur seraient ouvertes par les premiers arrivés; que le *capitaine muet* se déclarerait alors; qu'on s'emparerait des personnes du duc de Guise et du cardinal de Lorraine, « afin de les faire punir par justice; que les deux Guises » pris, s'il y avait résistance, on fournirait des gens et » argent, en sorte que force demeurerait au chef, jus» qu'à ce qu'il eût fait établir un gouvernement légi» time (1). »

La Renaudie, transporté de joie en entendant les cris d'enthousiasme de tous les membres de l'assemblée, s'écria :

— Messeigneurs et messieurs, que notre cri de raliement soit désormais: *vive le roi! mort aux Guises!*

— Vive le roi! mort aux Guises! s'écrièrent tous les assistans.

Le jour même, La Renaudie partit pour annoncer au *capitaine muet* le résultat de l'assemblée de Nantes.

III.

PÉTRONILLE LA FOLLE.

« De Nantes, La Renaudie alla trouver le *capitaine* » *muet*; ensuite il vint à Paris pour acheminer plus » aisément les affaires. Il y rencontra plusieurs des » conjurés qui n'attendaient que le signal pour prendre » les armes contre les Guises: il les convoqua en as» semblée dans une petite maison de la rue *Saint-Jac*» *ques-la-Boucherie*.

— Février finit, intrépides défenseurs de la liberté de conscience, leur dit-il, et plus heureux que le Christ, le *capitaine muet* n'a pas encore reconnu un seul traître parmi ses soldats.

— Vous logez dans la maison d'un perfide, répliqua un gentilhomme de la Touraine: méfiez-vous de l'avocat d'Avenelle, et quittez le faubourg Saint-Germain.

— D'Avenelle est dévoué comme nous aux nouvelles croyances, répondit La Renaudie, et je ne me méfie pas plus de mon hôte que de Calvin lui-même, le sublime docteur des églises réformées.

(1) Henry Martin, *Histoire de France*, tome XI.

— Que Dieu nous préserve de Guise et de la langue des méchans ! ajouta Mazères qui n'avait pas quitté La Renaudie depuis son départ de Nantes.

Le lieutenant du *capitaine muet* pour mettre fin à cette discussion qui pouvait devenir très violente, raconta aux conjurés les nouveaux projets du chef de la conspiration ; l'assemblée se sépara sans avoir pris aucune détermination, et La Renaudie, après avoir vidé quelques pots de vin de Surène avec ses compagnons, se dirigea vers le foubourg Saint-Germain. Il était à quelques pas de la maison de l'avocat d'Avenelle lorsqu'il se vit accosté par une jeune fille vêtue en bohémienne.

— Arrière, fille de Bohême ! cria La Renaudie.

— Arrière, Monseigneur !... Prétendez-vous donc me repousser comme une fille de truand ?

— Ramasse ce *carolus*, dit La Renaudie en jetant la pièce de monnaie, et cours payer un festin de noces aux godelureaux de la cour des miracles.

— Où allez-vous, Seigneur ?

— Chez l'avocat d'Avenelle.

— Votre hôte vous vendra aux princes de Lorraine.

— D'Avenelle est mon ami.

— Judas Iscariote ne vendit-il pas le Christ, son maître, pour la somme de trente deniers ?

— Arrière, Bohémienne ! dit La Renaudie impatienté, et cours à Jérusalem chercher un Judas Iscariote.

En même tems, il souleva le lourd marteau d'une porte basse à l'extrémité du faubourg Saint-Germain.

— Soyez le bien venu, seigneur de La Renaudie, dit d'Avenelle qui sempressa d'ouvrir au lieutenant du *capitaine muet*.

— Ventre affamé n'a point d'oreilles, répondit La Renaudie; soupons d'abord, et puis nous parlerons d'affaires ; j'ai d'importantes nouvelles à vous communiquer.

La table était mise auprès d'un bon feu ; d'Avenelle n'avait rien épargné pour régaler son hôte ; pendant tout le temps que dura le repas, l'avocat et La Renaudie n'échangèrent pas une parole : sur un geste d'Avenelle, on ferma la porte ; les deux commensaux se rapprochèrent du foyer et s'entretinrent à voix basse jusqu'à minuit.

— Le beffroi de Saint-Germain vient de frapper onze coups, dit d'Avenelle.

— Vous avez envie de dormir ici comme à l'audience, répliqua La Renaudie : au revoir; nous partirons au point du jour; vous m'avez promis avec serment de conspirer de tout votre pouvoir au triomphe de la réforme et à la ruine des princes de Lorraine.

« — Seigneur La Renaudie, je jure d'employer ma » personne et mes biens pour une chose tant sainte et équitable.

D'Avenelle était protestant; il désirait le succès de la conspiration ; mais bientôt la grandeur du péril le fit réfléchir, et, soit peur, soit cupidité, soit peut-être même scrupule de conscience, il résolut de révéler tout au secrétaire du duc de Guise. Il attendit le départ de La Renaudie pour mettre à exécution son exécrable projet.

Déterminé à sacrifier ses coreligionnaires, il sortit de sa maison par une rue très obscure et se dirigea vers le palais qu'occupaient les princes de Lorraine. Un seul valet l'accompagnait portant une petite lanterne pour le guider dans les rues tortueuses du vieux Paris.

— Voici le palais des princes de Lorraine, dit le valet, en s'arrêtant après une demie-heure de marche forcée.

— C'est bien, maître Jacques, attends-moi ici, répondit Avenelle.

Comme il franchissait le grand escalier qui conduisait au perron, il fut arrêté par une jeune fille qui lui dit d'une voix presque menaçante :

— Avocat d'Avenelle, où vas-tu ?

— Au palais de monseigneur de Guise, répondit d'Avenelle, qui ne put maîtriser un premier mouvement de crainte.

— Je sais que tu vas trahir tes frères, et dénoncer le sire de La Renaudie.

— Mes maîtres, cria l'avocat d'Avenelle à quelques serviteurs du duc de Guise, chassez cette fille de Bohême.

— Chassez la fille de Bohême, s'écria Pétronille la folle en riant aux éclats, et ouvrez les portes du palais au traître d'Avenelle.

Elle disparut au même instant dans une des rues adjacentes, et l'avocat, introduit dans le palais, obtint aisément une audience du prince de Lorraine; il lui dévoila tous les secrets de la conspiration. Le duc de Guise qui se croyait tout puissant, fut effrayé quand il vit la grandeur du péril qui le menaçait: il promit à d'Avenelle honneurs et dignités.

— Maître d'Avenelle, lui dit-il, vous sauvez la France de sa ruine; c'est à vous qu'il appartient de déjouer les projets des rebelles : demain vous partirez en poste pour Blois.

— Nous sommes perdus ! s'écria le cardinal de Lorraine, si nous n'appelons promptement toutes les garnisons et tous les fidèles sujets au secours du roi.

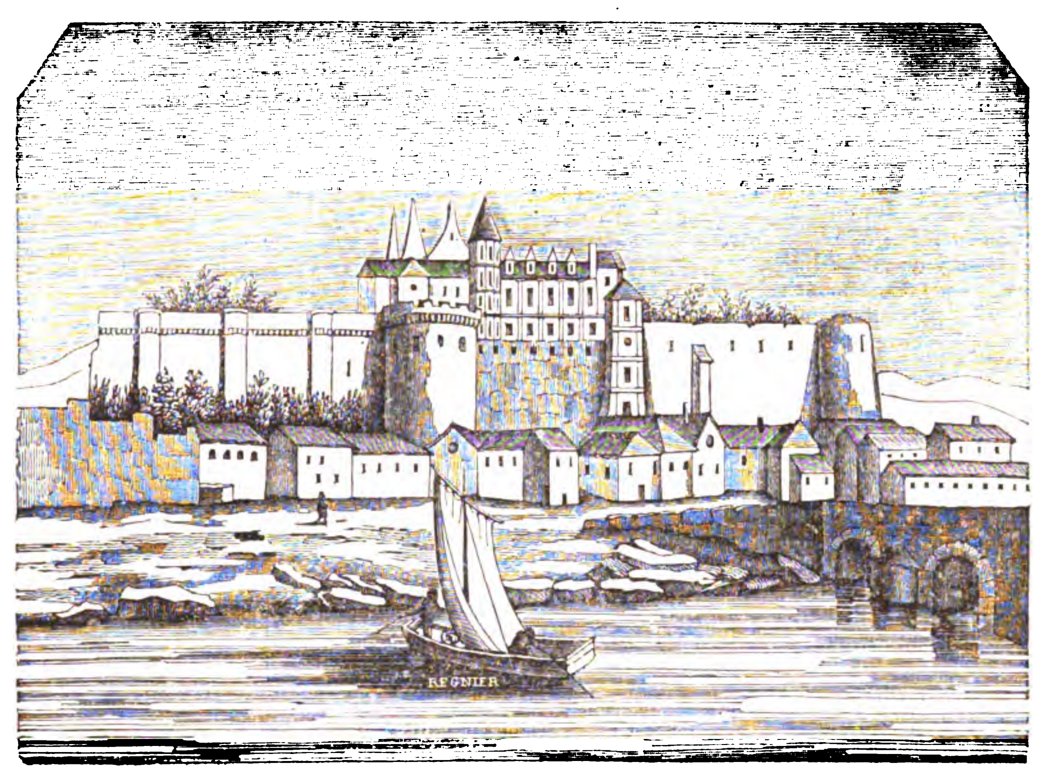
— Ces préparatifs jetteraient l'allarme parmi les conjurés, répondit le duc François ; organisons nos moyens de défense le plus mystérieusement possible : la personne du roi ne serait pas en sûreté dans la ville de Blois dont les habitans sont dévoués aux rebelles nous le conduirons au château d'Amboise, où il nous sera plus facile de braver les bandes indisciplinées du *capitaine muet*,

L'allarme fut grande à la cour de France ; la reine-mère et les Guises avaient tout à craindre de l'audace des réformés ; l'amiral de Coligni et le prince de Condé furent mandés par Catherine de Médicis sous divers prétextes, mais leurs dénégations énergiques effrayèrent les Guises qui prirent le parti de temporiser.

Cependant La Renaudie et les autres chefs de la conjuration eurent avis que leurs projets avaient été dévoilés : leurs bandes étaient réunies dans les environs de Blois, et ils pouvaient commencer l'attaque; instruits du départ du roi pour le château d'Amboise, ils changèrent de détermination; sur le soir, leurs gens commencèrent à filer par petites bandes vers la Loire.

— Allez, mes amis ! leur dit l'intrépide La Renaudie; si nous pouvons gagner sains et saufs les portes d'Amboise et nous y réunir, le succès de la conjuration est assuré.

— Dieu veuille que nous ne soyons pas une seconde fois victimes d'un traître, dit Castelnau.



CHATEAU D'AMBOISE.

— Nous sommes tous dévoués à notre sainte cause, ajouta le sire de Lignères.

— Tous, excepté lui, dit à voix basse La Renaudie: mes amis, ayez l'œil sur Lignères.

A ces mots, il embrassa ses frères d'armes qu'il ne devait plus revoir.

IV.

SIÈGE DU CHATEAU D'AMBOISE.

Le sieur de Lignères ne tarda pas à justifier les soupçons de La Renaudie; ce perfide découvrit à la reine, mère tous les moyens d'exécution, les dépots d'armes et les lieux de rendez-vous assignés par les principaux conjurés : la noblesse de la cour, les gardes du roi, les gentilshommes dévoués aux princes de Lorraine, se mirent aussitôt en campagne. Les conjurés qui ne s'attendaient pas à une attaque si subite furent saisis et arrêtés. Les compagnies du baron de Castelnau Chalosse eurent le bonheur d'échapper à leur poursuite, et s'emparèrent du château de Noisay. Castelnau se vit bientôt assailli par le duc de Nemours ; hors d'état de résister à ses nombreux ennemis, il envoya prévenir l'intrépide La Renaudie qui accourut à marche forcée, et ordonna à ses fantassins de se jeter sur Ambcise à travers les forêts qui bordaient la rive méridionale de la Loire. Le jour même de son arrivée, il apprit que Castelnau s'était laissé tromper par le duc de Nemours, et avait été enfermé dans les cachots d'Amboise par le duc de Guise.

— Courage, mes bons amis! dit La Renaudie à ses fantassins; courez sur Amboise, et délivrez le pauvre Castelnau; ne souffrez pas quil soit immolé à la cruelle vengeance des princes de Lorraine.

— Le roi! où est le roi? s'écrièrent les milices méridionales.

— Au château d'Amboise, mes maîtres; demain nous aurons une entrevue avec François II, notre seigneur, et nous obtiendrons de sa clémence royale la ratification de l'édit de *liberté de conscience*.

— Vive le roi! vive le sire de La Renaudie! s'écrièrent les fantassins.

Ils partirent au commencement de la nuit; leur sort fut alors plus déplorable que celui des cavaliers commandés par Castelnau; taillés en pièces ou pris par des détachemens de cavalerie embusqués dans la forêt d'Amboise, ils furent faits prisonniers, et pendus pour la plupart aux créneaux du château. L'intrépide La Renaudie ne se laissa pas abattre par ce revers; il mit tout en œuvre pour rallier les conjurés, et le 17

mars, il se vit à la tête de compagnies assez nombreuses pour tenter une seconde fois le siége du château d'Amboise; il passa la nuit à se concerter avec les principaux chefs.

— Au bois de Château-Renard! s'écria-t-il.

Ses compagnons s'empressèrent de le suivre, et les bandes des princes de Lorraine furent repoussées sur tous les points. La Renaudie les poursuivait avec acharnement, lorsqu'il rencontra le sieur Pardaillan, son cousin, qui battait le pays avec des cavaliers de la maison du roi.

— C'est vous, mon cousin? s'écria La Renaudie en se dressant sur ses étriers... De par Dieu! vous êtes indigne de porter les armes de votre maison, puisque vous tenez le parti des Guises.

— Je fais la guerre aux rebelles.

— Et j'extermine ceux qui veulent trahir le roi François II, et mettre la France sous le joug de la maison de Lorraine, répliqua La Renaudie.

— En garde, mon beau cousin.

— Ferme sur vos étriers, Pardaillan.

— A vous cette *pistolade*.

L'arme de Pardaillan *ne prit pas feu*, et La Renaudie, hors de lui-même, lui passa son épée à travers le corps; mais au même instant il tomba mort, frappé d'une arquebusade tirée par un valet de Pardaillan. La mort du lieutenant du *capitaine muet*, jeta la terreur parmi les conjurés; ils abandonnèrent le cadavre de leur chef, qui fut transporté à Amboise et attaché à une potence, avec un écriteau portant ces mots : *La Renaudie, chef des rebelles* Ses compagnons d'armes eurent bientôt recouvré leur première intrépidité; ils formèrent une bande redoutable, réussirent à s'approcher d'Amboise et tentèrent un dernier effort; ils eurent le malheur d'échouer, et les Guises, victorieux, dispersèrent les réformés, dont les principaux chefs furent faits prisonniers.

— Maintenant, les soldats ont joué leur rôle, s'écria le cardinal de Lorraine; celui des bourreaux commence.

Hipolyte VIVIER.

UNE VISITE AU CAVEAU DES CORDELIERS DE TOULOUSE.

(Ceci se passait vers 1770.)

— Eh bien! ma belle amie, votre triomphe d'hier soir vous a-t-il permis de vous livrer à quelques instans du sommeil?... C'est que vous étiez bien réellement la reine de cette fête brillante, où l'aristocratie toulousaine semblait s'être donné rendez-vous : quelques belles que fussent les autres jeunes femmes, aucune n'avait votre beauté! quelque riche et élégante que fût leur toilette, aucune n'avait votre éclat....

— Dites-vous vrai, et m'avez-vous trouvée la plus jolie?

— La plus belle, vous l'avez été, non seulement à mes yeux, mais aussi aux yeux de tout le monde : parmi les femmes, chose rare, vous ne trouvâtes pas de rivales; parmi les hommes vous n'eûtes que des admirateurs.

— Comte, vous me flattez!

— C'est que vous n'avez pas entendu comme moi, qui le recueillais pour l'enfermer dans mon cœur, tout ce qui se murmurait de louanges autour de vous : a-t-on jamais vu porter avec plus d'abandon le doux fardeau de tant de charmes! disait l'un; n'aimez-vous pas son regard si fier que tempère une douceur mélancolique qui vous fait rêver! disait un autre; et puis les comparaisons les plus flatteuses...

— Monsieur le comte, faites-moi grâce du récit de ces fadeurs banales. Que m'importe, à moi, que l'on m'ait comparée à.... la belle Paule, si vous voulez.

— Ce parallèle n'a pas été oublié.

— Quoi! vraiment?

— Oui, madame, et, à ce propos, quelqu'un s'est empressé d'ajouter que votre présence serait bien capable d'arrêter une émeute populaire, ainsi que le fesait l'apparition de la baronne de Fontenilles.

— Ce compliment historique ne peut venir que de l'annaliste de la ville.... Ne savez-vous pas que vous me faites redouter un arrêt du parlement, qui me force à me montrer à mon balcon toutes les fois que la populace voudrait se donner ce singulier plaisir.... Vraiment, mon ami, ne soyez pas indiscret...

Adélaïde termina cette tirade par un long éclat de rire, tandis què son interlocuteur, un peu déconcerté, cherchait à tourner un madrigal; mais elle ne lui en laissa pas le temps. S'interrompant brusquement au milieu de cet accès de folle gaité, la jeune femme sembla se recueillir un instant, comme pour pénétrer au dedans d'elle-même, et donnant une sorte de gravité à ses paroles : à propos de cela, savez-vous qu'il y a long-temps que vous m'avez promis de me conduire au caveau des Cordeliers, où l'on dit que l'on peut voir les restes de la belle toulousaine.

— Y pensez-vous, Adélaïde! au sortir d'un bal, aller visiter un tombeau!

— Précisément! ce contraste va à mon caractère; c'est ce que vous avez appelé si souvent une épine déguisée sous des fleurs, une larme à côté d'un sourire.... On trouve cela si souvent mêlé dans l'usage de la vie!

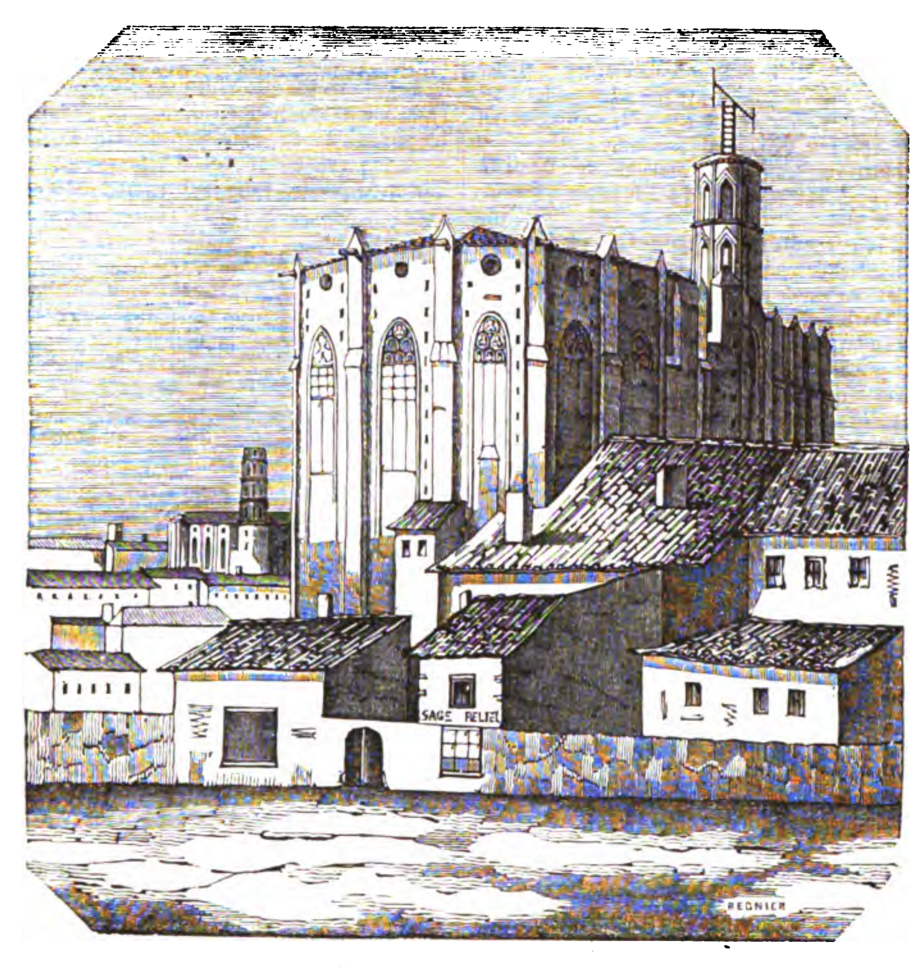
— Voyez! le soleil éclaire un beau jour; l'air est tiède comme au mois de mai; les violettes que vous aimez fleurissent; tout nous invite à sortir, à aller jouir des premières faveurs du printemps.

— Je tiens à mon idée : nous irons aux Cordeliers, mon ami. A la nuit les rêves : eh bien! j'ai eu un bal; au jour la réalité : je verrai la mort face-à-face.

— C'est un jeu d'esprit, Madame.

— Non, je me laisse aller à une disposition secrète





L'ÉGLISE DES CORDELIERS.

de mon ame : m'auriez-vous crut aussi légère que je le parais? aussi oublieuse des choses sévères? Oh! détrompez-vous, monsieur : j'ai pesé une à une toutes les joies du monde.

— Même celles du bal de la nuit dernière ...

— Celles-là aussi; et c'est au milieu de l'enivrement que les plaisirs nous donnent, que je me suis convaincue de leur futilité.

— Décidemment, votre sommeil aura été troublé par quelque rêve pénible; votre imagination assombrie a besoin de se retremper à des images riantes; je maintiens ma proposition : permettez-moi de vous accompagner dans votre jardin.... mais vous êtes distraite, pensive; allons! allons!

— Oui, allons aux Cordeliers.

— Mais c'est une idée fixe : savez-vous bien, madame, ce que c'est que ce souterrain que vous voulez visiter?

— Non, et c'est pour cela même que je veux le voir.

— Cela ne se peut; je ne dois point me prêter à une telle fantaisie; je serais responsable du mal que vous en éprouveriez. Le spectacle hideux des cadavres momifiés que vous y verriez jetterait dans votre esprit, si facilement impressionnable, une amertume trop profonde.

— Tant mieux! N'y aurait-il dans le cœur que des cordes tendues pour la frivolité?

— Mais, madame, permettez-moi de vous dire que tout le merveilleux dont on a voulu relever l'histoire de ce caveau, devenu si célèbre, doit tomber en face de la réalité; qu'est-ce en effet : un souterrain étroit, autour duquel sont rangées des momies, que, par une honteuse profanation, on a arrachées de leur tombe première, et que la cupidité des moines expose dans cet état de dessication aux regards des curieux; vous le comprenez, en visitant ces lieux, c'est aller volontairement ouvrir votre ame aux idées sombres.

— Qu'importe? demain vous me donnerez une fête.

Le comte lutta en vain encore pendant quelques momens contre la volonté d'Adélaïde qui semblait trouver dans son opposition même de nouveaux argumens pour soutenir, avec plus de force, sa première résolution. Prêt à céder à ce singulier caprice, il revint à la mémoire du comte qu'avant de quitter le bal, son amie

avait donné rendez-vous, pour le lendemain, à quelques personnes qu'elle devait recevoir dans son jardin. S'arrêtant à cette pensée qu'il venait d'être dupe d'une mystification de bon goût, qui prêterait à rire à ses dépends pendant le reste de la journée, il feignit de se rendre aux raisons de la jeune femme.

— Madame, votre équipage vous attend, dit-il à Adélaïde encore dans les mains de ses femmes qui complétaient sa toilette.

— Quand vous voudrez, comte, dit-elle avec aisance : je suis prête. Attendez pourtant : j'ai oublié de prendre ma bourse, et l'on ne va pas faire une œuvre religieuse sans laisser tomber de sa main quelques pièces d'or.

Un sourire d'incrédulité épanouit le visage du comte, mais le comprimant aussitôt : — A merveille, madame, s'écria-t-il, car les enfans de Saint-François vivent d'aumônes. Savez-vous que votre mise est bien mondaine pour aller descendre dans un sépulcre !

Adélaïde se considéra un instant : peut-être oui, dit-elle un peu tristement, mais je n'ai pas le temps de la refaire ; on nous attend aux Cordeliers.

C'était une jeune et élégante femme, celle qui se dirigeait ainsi vers le couvent des Cordeliers ; toute sa personne respirait ce ton aristocratique qui suffisait seul, à cette époque, pour dévoiler une noble origine. Elle était belle cette femme, petite, frêle, pâle ; on s'apercevait, en la voyant, qu'elle avait vécu à la lueur factice des flambeaux, que ses pieds si mignons n'avaient effleuré que de riches tapis, que ses mains si blanches, si douces, ne s'étaient arrêtées que sur de soyeuses parures.

Lorsque le comte s'aperçut que la voiture prenait la direction du couvent, il conçut des craintes réelles et chercha par de nouvelles raisons à détourner Adélaïde de son imprudent dessein ; tous ces efforts tombèrent en présence de la volonté ferme de la jeune femme.

Ils étaient arrivés sous le portail de l'église des Cordeliers :

— Monsieur le comte, offrez-moi la main, dit Adélaïde avec une sorte de dignité qui coupa court à la dernière observation que celui-ci lui adressait.

— Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le comte d'une voix sensiblement émue. Puisse cette visite ne pas vous être fatale !

Ils traversèrent le temple diversement agités ; lui, pâle, irrésolu ; Adélaïde, calme, marchant d'un pas assuré, sans que la majesté du lieu et les chefs-d'œuvre artistiques dont il resplendissait, fussent capables d'apporter une diversion à l'état de leurs ames. C'était pourtant une majestueuse enceinte, à cette époque, que l'église des Cordeliers, que décoraient des fresques remarquables, de nombreux marbres dus au ciseau de Nicolas Bachelier, des toiles peintes par Antoine Rivals.

Bientôt ils rencontrèrent un moine, qu'Adélaïde avait fait avertir, lequel leur fit signe de la main, après s'être incliné profondément, de se diriger vers la porte qui s'ouvrait sur le cloître.

Pendant qu'ils obéissaient à l'ordre tacite du Cordelier, lui, allumait, à la petite lampe qui brûlait à côté de l'autel du sanctuaire, une de ces torches que l'on portait alors aux funérailles. Il rejoignit bientôt, les visiteurs, et ouvrant une seconde porte incrustée dans le mur : — Suivez-moi, dit-il à mi-voix, comptez quinze marches ; l'escalier n'en a pas davantage.

Déja le moine avait disparu derrière l'axe massif de l'escalier tournant, et sa torche n'avait laissé après lui qu'une lueur blafarde éclairant à peine cet étroit passage ; cependant Adélaïde le suivait, et après elle venait le comte. Lorsqu'ils eurent descendu les quinze marches indiquées par le moine, ils se trouvèrent à l'entrée d'un étroit corridor voûté, où aucun jour de l'extérieur ne pénétrait, et qui venait aboutir au caveau. Ce souterrain, si renommé, était une petite chapelle ayant la forme d'un ovale-allongé, sur une longueur de dix-huit pieds et sur une largeur de douze ; au milieu de cette enceinte, un pilier gothique s'élevait pour supporter la voûte.

La première impression que l'on ressentait en y entrant, était une sorte d'étouffement pénible ; il fallait quelques minutes pour s'y habituer, comme aussi pour distinguer, à la lueur de la torche que portait le moine, les objets qui vous entouraient. Pendant ces quelques instans d'une pénible attente, la main d'Adélaïde s'était appuyée sur celle du comte ; lui, la trouvant froide :

— Vous le voyez, ce que j'avais prévu s'accomplit ; on est mal dans cet horrible lieu.

En ce moment, le Cordelier qui était debout, au centre du caveau, appuyé contre le pilier, dirigea l'éclat de la torche vers les visiteurs, et s'avançant vers eux, tandis que la jeune femme respirait des sels, soutenue qu'elle était par le comte : — Ne craignez rien, dit-il ; cet état de malaise est passager ; cela arrive fort souvent aux personnes délicates ; il n'y a rien de dangereux à redouter.

— Depuis long-temps ce lieu infâme devrait être muré, s'écria le comte en lançant au moine qui le fixait un coup-d'œil menaçant.

— Pourquoi y venir, dit, sur un ton plus élevé, le Cordelier, qui soutenait, impassible, le regard du comte.

— Je me sens mieux, murmura Adélaïde ; d'ailleurs à qui la faute, si ce n'est à moi seule, et non à ce bon religieux que vous récompensez si mal de sa complaisance.

— Je vous dis que ceci est horrible !

On voyait en effet le long des murs, rangés debout, les uns à côté des autres, des cadavres desséchés, tantôt entiers, tantôt diversement démembrés ; les uns, à peine recouverts de quelques lambeaux de suaire ; les autres, revêtus d'habits où l'on retrouvait quelques traces de leur ancienne somptuosité : oh ! c'était un spectacle bien hideux que celui-là.

L'émotion qui agitait en ce moment la jeune femme se concentrait peu à peu dans le fonds de son ame ; un léger frémissement qui fréquemment parcourait son corps, trahissait à peine encore l'impression profonde qui l'avait saisie en pénétrant dans ce sombre asile de la mort. Déja ce qu'elle avait sous les yeux ne suffisait plus à sa curiosité maladive ; elle en était venue au point de ces hommes du peuple, qui, à moitié ivres, demandent instamment des liqueurs plus fortes pour compléter leur ivresse ; à elle aussi, il fallait de plus fortes émotions : c'est pourquoi elle suivit atten-



tivement le moine, qui, s'arrêtant devant chacune de ces momies, en détaillait l'histoire.

— Ce corps, disait-il, est celui d'un jeune étudiant mort en combat singulier; blessé mortellement au cœur, il porta par instinct sa main sur la blessure qu'il venait de recevoir; la mort le surprit à cet instant; son bras se raidit dans cette posture qu'il a toujours conservée depuis.

En effet, il essaya de déplacer la main que le cadavre tenait fortement appliquée sur le côté gauche de sa poitrine, et, comme par l'effet d'un ressort puissant, elle revint reprendre sa première place.

— Le cadavre que vous avez sous les yeux vous intéressera doublement, madame, dit le Cordelier en s'arrêtant devant une momie noire ridée, pliée en arc de cercle et revêtue de riches habits appartenant à une autre époque; voilà tout ce qui reste d'une femme qui mérita le titre de merveille de Toulouse.

Adélaïde se rapprocha de la momie. — Quoi! s'écria-t-elle douloureusement; c'est là la belle Paule de Lancefoc?

— Oui, madame, c'est la dépouille mortelle de cette incomparable beauté qui fit soupirer si tendrement le baron de Fontenilles; son éclat dura près d'un siècle : mais elle était de ce monde...

— Assez! assez! dit le comte, en interrompant vivement le moine; nous ne sommes point venus ici pour entendre un sermon sur la fragilité humaine; votre éloquence est de reste...

— Oh! oui, oui, bien de reste! chacun de ces débris humains, et le cordelier remuait du bout de sa sandale un tas de membres et de têtes entacés pêle-mêle, chacun de ces débris crie assez haut : vanité! vanité! sans qu'il soit besoin de recourir à ma faible éloquence.

— Misérable, reprit le comte, qui spécule sur la peur qu'il cherche à inspirer! qui compte sur une aumône proportionnée à l'effet qu'il produit sur les ames pusillanimes!

— Monsieur le comte, dit Adélaïde, ce que vous venez de dire est peu digne de vous; ce religieux est ici chez lui : souffririez-vous qu'il vînt vous insulter dans vos salons dorés? Et, s'adressant au moine: mon père, continuez je vous prie.

— Le moine reprit : je vous disais, madame, que toutes les fois que la belle Paule paraissait en public, on se pressait autour d'elle pour l'admirer; la multitude fut plusieurs fois si grande, que plusieurs furent victimes de leur curiosité. Le parlement, pour satisfaire au vœu des habitans de Toulouse, rendit un arrêt par lequel il était enjoint à la baronne de Fonte-

nilles de se montrer une fois par semaine aux regards avides du public.

— N'est-ce pas ce vous me disiez tout à l'heure? dit Adélaïde en fixant le comte avec tristesse; ainsi voilà tout ce qui reste de cette beauté tant célébrée, de cette femme qui tint en admiration la cour d'un roi de France; de celle dont le souvenir, à Toulouse, n'a rencontré qu'une rivale, Clémence Izaure! Voilà donc la belle Paule!

Puis, comme pour chasser de son esprit tout ce qu'il y avait d'accablant dans cette comparaison, elle se prit à dire au moine : êtes-vous sûr, mon père, que ce corps si horriblement conservé ait appartenu à la baronne de Fontenilles?

— Non, mort de Dieu! non, s'écria avec véhémence le comte; c'est une infâme jonglerie, une fable inventée à plaisir. Lafaille, le plus savant de nos annalistes, n'a-t-il pas prouvé, depuis long-temps, que Paule de Viguier de Lancefoc, baronne de Fontenilles, fut ensevelie dans la chapelle des onze mille vierges de l'église des Augustins, où sa famille avait son antique sépulture : madame, ce moine en a menti!

La jeune femme laissa échapper un profond soupir; on eut dit que les paroles du comte venaient d'arrâcher un poids qui aurait oppressé sa poitrine; en ce moment elle eut payé bien cher la certitude qu'elle n'avait pas sous les yeux les restes de Paule de Viguier; elle attendait donc avec une anxiété qu'elle ne cherchait pas à déguiser, la réponse du moine, que le démenti du comte n'avait pas paru émouvoir.

— Je le répète, s'écria de nouveau le comte, ce que vous voyez là, Madame, n'a jamais été la belle Paule.

— Pourrez-vous nier, Monsieur, dit alors le moine, en pesant sur toutes les paroles, et tandis qu'il frappait sur le visage du cadavre, qui retentissait comme une feuille de parchemin, que ce sont là les restes d'une femme qui a vécu... Eh bien! qu'importe alors le nom que cette femme aura porté pendant sa vie... La leçon est toujours la même... La belle Paule serait-elle autrement? Serions-nous autrement nous-mêmes?

Cette fois, le comte ne répondit point. S'adressant à Adélaïde, qui essuyait la sueur froide qui mouillait son visage :

— Quittons ces lieux, Madame, où vous n'auriez jamais dû pénétrer. Allons chercher, en revoyant le soleil, en respirant l'air embaumé de votre jardin, à oublier les effets de cet horrible cauchemar.

— Les créatures doivent adorer Dieu dans les magnificences de l'univers, murmura le moine, et profiter de l'enseignement qu'il ne cesse de nous donner sur la fragilité de la vie. Ailleurs qu'ici tout parle encore de la mort; la fleur qui après avoir brillé se fane, la feuille qui tombe, le brin d'herbe qui jaunit.....

Le comte avait emporté plutôt qu'amenée de ces lieux sa belle compagne: elle avait cédé sans efforts. C'est qu'en ce moment un sentiment profond dominait toutes ses facultés; elle avait voulu se trouver, comme elle le disait, face-à-face avec la mort, et son ame restait perdue dans la profondeur de ce mystère que la religion seule illumine de son flambeau consolateur. Au même instant, le passé, l'avenir, s'étaient présentés à sa pensée; elle venait de se demander d'où viens-je? et où vais-je? et la rapidité de la vie s'était offerte à son esprit comme une réalité. Peut-être aussi que l'idée de changer son existence fut aussitôt arrêtée.

Lorsque, en traversant de nouveau la nef de l'église, le comte lui adressant la parole voulut la rappeler aux objets extérieurs, elle ne sembla pas entendre sa voix. Elle voulut s'arrêter et prier, et elle tomba dans une sorte d'extase contemplative.

Epouvanté de cet état, le comte revint à son premier dessein : il crût que l'aspect de la campagne ramènerait son amie à des pensées moins tristes.

Bientôt ils se promenèrent sous de beaux ombrages et foulèrent aux pieds de verts gazons; mais la voix du moine était toujours retentissante aux oreilles d'Adélaïde. Enfin, vaincue par une puissance intérieure, elle témoigna le vif désir de rentrer chez elle, et comme le comte lui fesait tendrement observer que les distractions que ces lieux enchanteurs lui offraient lui feraient bientôt oublier les sombres émotions dont son ame était surchargée, la jeune femme lui répondit tristement : Ici aussi tout nous parle de la mort : la fleur qui après avoir brillé se fane, la feuille qui tombe, le brin d'herbe qui jaunit.

Atterré en voyant les progrès toujours croissans d'un mal qu'il n'avait pas dépendu de lui de faire éviter, le comte crut devoir céder à ses nouvelles instances, et reconduisit chez elle, presque mourante, cette même jeune femme qu'il avait prise au sortir d'un bal. Il espérait que quelques heures de repos suffiraient à effacer les lugubres impressions qui venaient de noircir son ame. Confiant, il la laissa livrée à elle-même, se promettant peut-être déja de la railler un jour sur sa faiblesse de femme. L'infortuné ne savait pas qu'une barrière insurmontable allait les séparer : en la quittant, après avoir couvert ses mains froides de tendres baisers; après lui avoir adressé un adieu pour quelques heures qu'il allait trouver bien longues, il ne devinait pas qu'il laissait se placer entre elle et lui l'éternité.

Le soir arrivait avec son crépuscule douteux : le comte crût devoir revenir auprès d'Adélaïde; il ne voulait pas que son ame assombrie pût être impressionnée par l'arrivée de la nuit. L'orsqu'il se présenta chez elle, et qu'on lui dit que son amie était sortie, il éprouva un plaisir indicible. Tant-mieux, se dit-il, elle aura compris le besoin de chercher des distractions.

Lorsqu'il demanda en quel lieu il l'a trouverait, son esprit n'écoutant que ses désirs répondait d'avance : au spectacle ou dans un cercle brillant. On lui remit un billet d'Adélaïde à son adresse. Il le parcourut d'abord rapidement; puis, comme s'il l'eût mal compris, il se prit à le relire, mais il n'avait pas eu le temps d'arriver aux dernières lignes qu'il s'était évanoui.

Le billet d'Adélaïde était ainsi conçu :

Mon ami,

Un peu plutôt, un peu plus tard, ne fallait-il pas nous séparer! Prête à mourir au monde, je vous devais la dernière pensée terrestre, à vous qui m'en avez fait aimer les fausses grandeurs....

Lorsque ce billet vous sera remis, Dieu sera entre vous et moi; le couvent des Carmélites comptera une novice de plus.

Adieu pour l'éternité !!! Adélaïde.

J. MARK.



GRÉGOIRE DE TOURS.

Tous les peuples honorent d'un certain culte, environnent d'une pieuse vénération, les hommes qui les premiers ont débrouillé leurs annales, et posé les fondemens de l'histoire du pays qui les vit naître. Si on recherchait la cause de cette admiration que nous ne pouvons refuser à nos premiers historiens, on la trouverait dans le prestige qui environne ces hommes dont les nobles figures nous apparaissent dans la nuit du passé, couronnées d'une auréole presque céleste.

C'est que la mission des premiers annalistes d'un peuple est aussi sainte que difficile à remplir. Ces ténèbres qui cachent l'origine de toute puissance humaine sont si épaisses, qu'il faut de longues années de travail pour lire dans le livre presque indéchiffrable des siècles héroïques des nations.

La transition du Bas-Empire à l'établissement des barbares dans l'Europe méridionnale, est encore un abîme dont la plupart des historiens n'ont pù sonder la profondeur : les conquérans succèdent aux conquérans, les races détruisent les races, et au milieu de ce cahos de peuplades sorties des forêts de la Germanie, il n'est pas facile de découvrir la vérité historique.

Aussi la France doit-elle un éternel tribut de vénération et de reconnaissance au prélat qui mit à profit la haute position sociale qu'il occupait dans les Gaules, pour recueillir les fastes militaires et religieux des rois de la première race.

Grégoire de Tours ne fut-il pas à la fois l'Hérodote et le Thucydide de la Gaule?

Ce savant prélat, l'oracle de son siècle, naquit en Auvergne vers l'an 539; issu d'une famille sénatoriale qui comptait plusieurs illustrations depuis la domination romaine, Georgius Florentinus étudia, dès son enfance, les belles lettres, sous les plus habiles maîtres de son temps. Il passa les années de sa jeunesse dans le silence du cloître; étranger au monde où le crédit de son père aurait pu lui faire obtenir les emplois les plus éminens, il ne se fit connaître que comme un pieux et studieux lévite. Ses parens appartenaient à une de ces illustres familles qui furent les premières à embrasser le christianisme; elle comptait des martyrs : Grégoire devait lui donner un saint de plus et un grand homme dont le nom se trouvera toujours mêlé à nos gloires nationales.

Quelques années avant la naissance de Grégoire, l'Auvergne, qui avait supporté pendant plus de trente ans la domination des Visigoths, tomba sous le joug des Francs, et Clovis, leur roi, en fit une des provinces du vaste empire qu'il devait fonder dans les Gaules; à la mort du conquérant, elle fit partie du royaume de Metz, et lorsque Grégoire fut en âge d'occuper les fonctions ecclésiastiques, l'Auvergne appartenait à Théodebert, petit-fils de Clovis. Le jeune lévite était alors près de saint Gal, évêque de Clermont, que le sénateur Florentinus avait spécialement chargé des soins de l'éducation de son fils; les prélats étaient seuls dépositaires du feu sacré de la science dans ces siècles de barbarie. Grégoire profita si bien des leçons de son maître, qu'il se rendit bientôt célèbre dans les Gaules par sa piété, sa sagesse et ses vertus.

Parvenu à l'âge de trente-quatre ans, réputé savant parmi les jeunes lévites, Grégoire ne pouvait échapper aux honneurs de l'épiscopat.

Sigebert, roi d'Austrasie, qui l'avait déja employé dans plusieurs négociations, le fit nommer évêque de Tours en 573, et ce fut à cette occasion que le jeune Florentinus prit le nom de Grégoire, en l'honneur de saint Grégoire, évêque de Langres et son bisaïeul. Patricien et prélat gaulois, il fut appelé à prendre part à tous les événemens politiques qui bouleversaient alors les divers royaumes fondés par les enfans de Clovis; il servit avec autant de zèle que de succès le roi d'Austrasie, son protecteur; mais l'infortuné Sigebert fut assassiné deux ans après la promotion de Grégoire au siège épiscopal de la ville de Tours; le duc Gontran qu'on accusait à tort d'avoir pris part à la mort tragique du roi d'Austrasie, fit couronner et reconnaître comme successeur de son père, Childeric, à peine âgé de cinq ans.

Le jeune prince trouva une puissante protection dans le dévouement de son oncle Gontran, et dans la fidélité que Grégoire de Tours avait jurée aux rois d'Austrasie; mais Chilpéric, roi de Soissons, et Frédégonde, sa coupable épouse, tentèrent un dernier effort pour s'emparer des états du pupille de Gontran. Ils parvinrent à en démembrer quelques parties, en subornant les gouverneurs des provinces, en intimidant les évêques. La ville de Tours passa alors sous leur domination. Grégoire, toujours dévoué à la malheureuse famille de Sigebert, ne se laissa pas effrayer par la présence et les menaces des usurpateurs. Lorsque le duc Gontran, poursuivi par le courroux de l'impitoyable Frédégonde, se rendit dans la ville épiscopale pour demander asile à Grégoire, le saint évêque lui dit :

« Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!
» oncle et protecteur du malheureux héritier de Sigebert, vous avez droit à la protection de l'église;
» vous savez que le tombeau de saint Martin est un
» asile inviolable : venez, seigneur, et soyez sûr que
» Chilpéric et Frédégonde n'oseront jamais vous arracher de cet asile sacré. »

En vain le roi de Soissons demanda qu'on lui livrât sa victime, Grégoire resta sourd à ses menaces comme à ses prières, et se contenta de répondre que le duc Gontran était sous la sauve-garde de saint Martin. Chilpéric, outré de colère, ravagea toute la province et n'épargna pas même les domaines de l'évêché de Tours : le saint évêque fut inébranlable, et le proscrit échappa ainsi à la vengeance de Frédégonde.

Cette circonstance n'était pas la dernière où Grégoire

de Tours avait à signaler son inaltérable dévouement aux rois d'Austrasie, ses premiers et légitimes seigneurs. Le fils de Chilpéric lui-même, l'infortuné Mérovée, qui avait epousé, contre le gré de ses parens, Brunehaut, veuve de Sigebert, trouva à son tour un asile près du tombeau de saint Martin de Tours. Grégoire ne vit dans ce prince que le tuteur du jeune Childebert, et refusa de livrer le proscrit aux capitaines envoyés par le roi de Soissons; Chilpéric courut alors mettre le siège devant la ville épiscopale, jura de la détruire de fond en comble, et protesta qu'il ne respecterait pas le tombeau de saint Martin, si vénéré par les païens eux-mêmes. Le saint prélat, dit une légende, se fiant à la miséricorde divine, persista dans sa noble résolution, et le siège durait depuis plusieurs jours, lorsque Mérovée, pour ne pas exposer son protecteur à la colère de l'impitoyable Frédégonde, parvint à s'échapper de la ville, déguisé en moine. Chilpéric se livra aux transports de la plus violente colère quand il apprit que l'époux de Brunehaut était hors de danger, et que Prétextat, évêque de Rouen, avait célébré leur mariage avec toute la pompe des cérémonies du catholicisme : cédant aux infernales instigations de Frédégonde, le roi de Soissons résolut de faire condamner Prétextat dans une assemblée d'évêques.

En 577, quarante-cinq prélats se reunirent à Paris pour juger la conduite qu'avait tenue l'évêque de Rouen. Dans cette assemblée, les chefs des premières églises de la Gaule se montrèrent trop accessibles à la funeste influence de Chilpéric, qui poussa l'impudence jusqu'à jouer le rôle d'accusateur. Les paroles menaçantes du roi, la crainte de l'exil, avaient déja étouffé dans tous les cœurs le dernier sentiment de justice; Prétextat était sur le point d'être condamné, lorsque Grégoire, qui avait assisté impassible à ces étranges débats, osa seul parler en faveur de l'évêque de Rouen : il eut bientôt ranimé le courage des membres du concile, et la dignité épiscopale sortit saine et sauve de ce dangereux combat.

« Un plus mûr examen, dit M. Barante, dut remplacer un jugement qui n'eut été que l'expression de la volonté et de la colère du roi. Chilpéric essaya tous ses moyens pour ébranler ou séduire Grégoire; tout fut inutile, le prélat défendit, sans nulle faiblesse, la dignité épiscopale et les droits de l'accusé.

» Cependant, d'après des aveux obtenus par une fausse promesse de pardon, Prétextat fut dégradé et banni, jugement que Grégoire trouve fort rigoureux, mais qui satisfit si peu la vengeance de Frédégonde, que plus tard elle fit assassiner l'évêque de Rouen.

» Bientôt Grégoire eut à se défendre lui-même auprès de Chilpéric : des calomniateurs suscités par Frédégonde, accusèrent l'évêque de Tours de discours injurieux au roi, et de complots contre son autorité. Malgré le danger de se remettre aux mains d'un roi faible et d'une reine furieuse, Grégoire se rendit à l'assemblée des évêques, près de Soissons.

» Chilpéric, tout livré qu'il fût à Frédégonde, conservait encore le respect dû au saint caractère d'évêque. Grégoire fut admis à se justifier seulement par des sermens faits sur les autels; cette justification était par cela même si complète, que l'assemblée des évêques fut sur le point d'interdire le roi des sacremens, et que les faux témoins furent sévèrement punis.

» Chilpéric ayant été assassiné à Chelles, Gontran, roi de Bourgogne, prit possession de Tours; Grégoire lui prêta serment d'obéissance, en réservant toutefois les droits du fils de Chilpéric, et de Childebert, roi d'Austrasie, que Gontran fit plus tard son héritier. Grégoire devenu médiateur entre l'oncle et le neveu, en fut toujours honorablement accueilli. Quelques années plus tard, l'évêque de Tours fut le principal auteur du traité d'Ancelot entre Childebert et Gontran, traité célèbre qui donna quelque repos à la France déchirée. »

Après la mort de Chilpéric et de Frédégonde, Grégoire de Tours jouit d'un si grand crédit qu'il devint en peu de temps l'oracle des évêques et des rois. La sainteté de sa vie, la profondeur de sa science dont il avait donné tant de preuves dans divers conciles, lui méritèrent l'estime et la vénération de ses contemporains. Investi de pleins pouvoirs par plusieurs princes, il ne profita de son ascendant que pour conserver dans tout son éclat la prérogative épiscopale. Ce fut de lui que data la salutaire influence que les évêques exercèrent pendant plusieurs siècles sur les rois de la première et seconde races : il posa les bases du pouvoir à la fois spirituel et temporel, qui, plus large dans ses vues et ses desseins que le régime féodal, eût été pour les peuples du moyen âge le précurseur de leurs franchises municipales, si les puissans seigneurs n'eussent étouffé ces germes de liberté si abondamment semés en tous lieux, à l'aide des saintes doctrines de l'Évangile.

Certes, dans l'histoire ecclésiastique il n'est pas d'évêque qui ait joué un rôle si brillant et si important que celui de Grégoire de Tours; pasteur fidèle à son église, il protégea les peuples confiés à sa vigilance, et les mit souvent à l'abri de la rapacité des rois et des seigneurs. Homme politique, il siégea dans les grandes assemblées de la nation, et exerça toujours une salutaire influence dans les délibérations les plus graves. Ses travaux continuels ruinèrent en peu de temps sa santé qui avait toujours été faible et chancelante; les fonctions de l'épiscopat, le soin des affaires, l'étude, occupaient tous ses instans, et jamais vie ne fut aussi pleine, aussi féconde que la sienne. Malheureusement pour son diocèse et la France entière, elle ne se prolongea que jusqu'à l'âge de cinquante-quatre ans.

Grégoire de Tours mourut en 593.

En lisant le récit des grands événemens auxquels il prit toujours une part plus ou moins active, on s'étonne qu'il ait pu soustraire à ses fonctions d'évêque, et à ses travaux d'homme politique, assez de temps pour composer ses volumineux ouvrages. Et pourtant la France le reconnaît pour son premier historien; c'est à lui que nous devons le commencement de nos annales qui, sans ses écrits, seraient enfouies dans le ténébreux cahos des premiers siècles de la monarchie.

« Grégoire de Tours, dit un de ses meilleurs biographes, (1) a laissé de nombreux écrits; lui-même en donne le catalogue à la fin de sa grande histoire.

— J'ai écrit, dit-il, dix livres d'histoires, sept de miracles, un de la vie des pères; j'ai commenté dans

(1) Charles du Rozoir.



GRÉGOIRE DE TOURS.

un traité un livre des psaumes, j'ai écrit un livre d'heures ecclésiastiques.

« Mais son principal ouvrage est *son histoire ecclésiastique des Francs*, titre qui révèle le secret de l'état social à cette époque.

« Ce n'est pas (1) l'histoire distincte de l'église, ce n'est pas non plus l'histoire civile et politique seule qu'a voulu retracer l'écrivain; l'une et l'autre se sont offertes en même temps à sa pensée, et tellement unies qu'il n'a pu songer à les séparer. Le clergé gaulois et les Francs, c'était alors en effet toute la société, la seule du moins qui prit part aux événemens, et put prétendre à une histoire; le reste de la population vivait misérable, inactif, ignoré. »

« L'histoire ecclésiastique des Francs s'étend jusqu'à l'an 591, et se divise en 10 livres.

Le premier est un résumé assez confus de l'histoire ancienne universelle, surtout sous le rapport religieux; il se termine à la mort de saint Martin de Tours, en 397. Cette dernière partie renferme des détails intéressans sur l'établissement du christianisme dans les Gaules. Là se trouve le touchant épisode des époux de Lyon, *injuriosus et scolastique* qui consacrèrent l'un et l'autre leur virginité au chaste fils de Marie. Quoi de plus touchant que ce discours de l'époux aux funérailles de sa compagne!

— Je te rends grâce, ô notre Seigneur, Dieu éternel! je rends à ta pitié ce trésor sans tache, comme je l'ai reçu de toi!

A ces paroles, l'épouse s'étant mise à sourire dans son cercueil, lui dit :

— Pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas?

Il ne tarda pas long-temps à la suivre; on les mit dans deux tombeaux séparés, et le lendemain, le peuple s'étant rapproché de l'endroit, trouva réunis les tombeaux qu'on avait séparés. »

Le second livre s'étend de la mort de saint Martin de Tours à celle de Clovis. Le conquérant mérovingien nous apparaît dans toute la vérité de son caractère. Rien de plus intéressant que le récit de sa conversion. On est fâché pourtant de la froideur avec laquelle le prélat historien raconte les crimes du catéchumaine de Saint-Remy :

— Chaque jour, dit-il, Dieu fesait tomber les ennemis sous sa main, et augmentait son royaume, parce qu'il marchait, le cœur droit, devant le Seigneur, et accomplissait les choses qui sont agréables à ses yeux.

Le troisième livre se termine à la mort de Théodébert, roi d'Austrasie, en 547.

Le quatrième embrasse la suite des événemens jusqu'à la mort de Sigebert Ier, roi d'Austrasie.

Le cinquième contient les cinq premières années du règne de Childebert II, roi d'Austrasie.

Le sixième finit à la mort de Chilpéric, en 584.

Le septième est consacré à l'année 587.

Le huitième commence au voyage que fit Gontran à Orléans, en juillet 585, et finit à la mort de Lévigilde, roi des Visigoths d'Espagne, en 586.

Le neuvième se déroule de l'an 587 à l'an 589.

Le dixième, enfin, s'arrête pour l'histoire politique, au moment où Frédégonde, en butte à la haine des Francs, vient se mettre sous la protection de Gontran; et pour l'histoire ecclésiastique, à la mort de saint Yrieix, abbé en Limousin, au mois d'août 591.

Après avoir parlé d'une contagion et d'une disette qui, cette année, désola le pays de Tours et de Nantes, il termine par une chronique de 19 évêques de Tours, lui compris. C'est là qu'il donne l'énoncé de ses ouvrages.

Il termine par ces mots dont la naïveté peint l'homme et son siècle.

« Je supplie mes successeurs de ne pas faire copier » mes livres d'histoire, en choisissant certaines parties » et en omettant d'autres, mais qu'ils demeurent sans » altération et en entier, tels que nous les avons laissés. Si par hasard, tu avais (qui que tu sois) été » instruit dans les sept sciences.... quelque grossier » que te paraisse notre style, je te supplie, n'efface » pas ce que j'ai écrit; mais si tu y trouves quelque » chose qui te plaise, je ne refuse pas, en conser» vant notre ouvrage tel qu'il est, que tu l'écrives » en vers. »

La préface de son histoire n'est pas moins simple, moins naïve; il y dépeint d'une manière remarquable l'état des sciences au VIe siècle.

« L'étude des lettres périt parmi nous, dit le savant » évêque; on ne trouve personne qui puisse raconter » dans ses écrits les faits d'à présent. Voyant cela, » j'ai jugé à propos de conserver, bien qu'en un lan» gage inculte, la mémoire des choses passées, afin » qu'elles arrivent à la connaissance des hommes à ve» nir. Je n'ai pu taire, ni les querelles des méchans, » ni la vie des gens de bien. J'ai été surtout excité » par ce que j'ai souvent entendu dire à mes contempo» rains, que peu d'hommes comprennent un rhéteur » fesant le philosophe, tandis que la parole d'un homme » simple et sans art, se fait entendre d'un grand » nombre. »

Bien souvent l'Hérodote gaulois déplore la corruption des mœurs des grands seigneurs de son temps.

« Il me pèse, dit-il, au commencement de son cin» quième livre, d'avoir à raconter les vicissitudes des » guerres civiles qui écrasent la nation, le royaume des » Francs, et chose cruelle! nous avons déja fait voir ces » temps marqués par le Seigneur, pour d'affreuses ca» lamités! Le frère livrant le frère à la mort; le père » et le fils s'entregorgeant dans des accès de fureur. »

Quelquefois le vénérable historien ne craint pas de tracer l'effrayant tableau de la justice divine qui pèse sur la tête des rois coupables. Quoi de plus touchant, de plus énergique et de plus simple en même temps, que le récit qui termine le cinquième livre de son histoire des Francs!

« Après le synode de Braine, dit Grégoire de Tours, » je ne voulus pas m'en aller avant d'avoir dit adieu au » bienheureux évêque de Sauve et l'avoir embrassé. » J'allai le chercher et le trouvai dans la cour de la » maison de Braine. Nous étant un peu éloignés, pour » nous entretenir secrètement, il me dit :

— » Ne vois-tu pas au-dessus de ce toit ce que j'y » aperçois?

— » J'y vois, lui dis-je, un petit bâtiment que le roi » a dernièrement fait élever au-dessus. »

(1) Guizot, *Notice sur Grégoire de Tours*.

Il reprit :

— « N'y vois-tu pas autre chose ?

— » Je n'y vois rien autre chose.

Et lui, poussant un profond soupir s'écria :

— » J'y vois le glaive de la justice divine, levé et » suspendu sur cette maison. »

Et véritablement les paroles de l'évêque de Sauve ne furent pas menteuses, car vingt jours après, moururent les deux fils du roi (1).

Sans Grégoire de Tours, dit M. de Barante, nous n'aurions aucune connaissance des premiers siècles de notre monarchie. Grâce à ses écrits, il n'est point de peuple qui ait des notions plus détaillées et plus certaines de son origine. C'est un vrai phénomène que de trouver, à la naissance d'une nation, un historien véridique, impartial, beaucoup plus éclairé qu'on ne l'est communément à de telles époques. Grégoire de Tours est un guide sûr dans la connaissance de l'état des peuples et de l'église de France jusqu'au temps où il vivait. Si l'on veut ensuite le considérer comme écrivain, on trouvera dans son langage un triste témoignage du point où peuvent décheoir les lettres et l'esprit humain. Non seulement le latin qu'il emploie est grammaticalement barbare, mais il est sans force, sans expression, sans couleur. Grégoire de Tours était cependant nourri de la lecture des pères de l'église, et connaissait un peu la littérature romaine : il cite souvent Virgile, Salluste, Pline et Aulugelle. Mais cette langue si éloquente autrefois, s'était usée et flétrie contre la civilisation elle-même ; elle avait pris le caractère des hommes qui la parlaient alors. Il y avait plutôt dégradation que barbarie. Les nations gothiques n'avaient pas encore, par un mélange intime, renouvelé les nations abâtardies sous le joug brisé de l'empire romain. Les vainqueurs opprimaient les vaincus, sans être confondus avec eux. Le style de Grégoire de Tours nous montre l'ignorance sans naïveté, la crédulité sans imagination. La piété a perdu la vive chaleur des premiers siècles de l'église, et n'en a gardé que la vaine subtilité : les recits sont froids et traînans, les peintures sans vivacité, les réflexions vulgaires. Enfin, on ne trouve dans ce langage rien qui ait le caractère propre à l'enfance d'une nation, rien de ce charme souvent plus vif et plus puissant que celui d'un langage perfectionné. Un homme, quelque distingué qu'il soit, ne peut triompher de son siècle. L'outil manque à l'ouvrier. Cependant Grégoire de Tours est quelquefois animé par les effroyables calamités dont il était témoin ; son style prend alors un peu plus de force. Ce qu'on y remarque toujours, c'est un caractère de bonne foi, et un jugement libre et courageux des princes faibles ou féroces qui mêlaient leurs noms aux malheurs de la France (1).

A cette appréciation, peut-être un peu sévère des divers écrits de Grégoire de Tours, nous pouvons opposer le jugement d'un des meilleurs écrivains de notre siecle, dont l'honorable impartialité est connue depuis longues années.

« Grégoire de Tours, dit M. Guizot dans une notice » sur le saint évêque, avait le double patriotisme de la » religion et du pays. En lui se manifestait cette vertu » épiscopale, cette importance politique, qui transpor- » tait alors à l'évêque la puissance du sénateur romain, » et offrait à la race vaincue une position respectée » contre les violences de la conquête. Peu d'ecclésias- » tiques de son temps, avaient une dévotion, je ne dis » pas aussi éclairée, mais moins aveugle, et tenant en » ce qui touchait à l'église une conduite aussi modérée.

Quel plus bel éloge peut-on faire de Grégoire de Tours ! l'église la mis au rang des saints, et la France admirera toujours en lui le père, le créateur de son histoire nationale !

Hyppolite Vivier.

(1) Sauvignes, *Essais historiques sur les mœurs des Français.*

(1) *Biographie Universelle.*

PÉLERINAGE A LA SAINTE-BAUME (1).

Monsieur le Directeur,

Vous avez bien voulu vous étonner qu'après de longs et heureux pélerinages des bords du Var à ceux de la Bidassoa, je n'eusse à vous entretenir, ni de mes haltes sur quelque roc pyrénéen, ni de mes siestes sous les palmiers provençaux : au nom des Muses méridionales, vous avez réclamé mon offrande, si modeste qu'elle fût.

Puisque par vous, tous sont appelés, j'accours avec l'arrière-ban des intelligences ; à vos muses, que vous me promettez indulgentes, j'apporte humblement mon *ex-voto*.

D'ailleurs, Monsieur, et pour ne plus parler de Muses, votre responsabilité, j'imagine, couvre ici la mienne. Vous m'avez obligeamment assuré que les lecteurs de la Revue ne dédaigneraient pas d'être admis à l'intimité de mes souvenirs, et il me sera pardonné d'en avoir cru, sur sa parole, leur fondé de pouvoirs.

Encore un mot cependant, non pas d'excuse, mais,

(1) Cet article, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire, avait été composé pour la *Revue du Midi*, dont la publication a cessé à l'époque où M. Paya est devenu acquéreur de la Mosaïque. Le cachet de supériorité dont cette production porte l'empreinte, nous donne l'espoir que nos lecteurs nous sauront gré de la leur avoir fait connaître.

(N. du D.)



s'il vous plaît, d'explication. De ce midi que j'ai parcouru à pied, vous savez avec quelle affection et quelle complaisance, je n'ai rapporté que des images incohérentes, capricieusement coloriées, et dont les lignes, déja incertaines, vacillent dans le crépuscule d'un oubli prématuré. Cela ne vient pas tant de ma mémoire qui est bonne, que de mon dessein en voyageant, si toutefois j'avais un dessein. Vous jugez bien que je n'entreprenais pas, dans le rayon de mon clocher natal, un voyage de découvertes; je n'avais la prétention de rien trouver, ni l'envie de rien étudier; je n'emportais ni plume, ni pinceaux, pas même un *album*, malgré l'ubiquité obligée de ce joujou de l'art fashionable; je n'étais ni quêteur de détails statistiques, ni collecteur d'herbes et de cailloux, ni giboyeur d'insectes, encore moins chercheur d'hommes, dénicheur de passions, et jaugeur d'intelligences; la lanterne de Diogène m'eût par-dessus tout embarrassé! Mais dans un siècle où l'on ne voyage communément que pour arriver quelque part, ou a quelque chose, je me suis livré au pur amour des voyages, ne les aimant que pour eux-mêmes; j'ai tenu en égal mépris les chemins de fer et les missions de toute sorte, c'est-à-dire, la vitesse et le but; je me suis isolé de toute préoccupation morale ou intellectuelle, et me suis abandonné, sans effroi ni curiosité de l'écueil, au roulis de cette vie aventureuse et vagabonde, demandant au *Dieu des bonnes gens*, dans la pleine confiance de mon cœur, le *pain quotidien* qu'il ne m'a jamais refusé; je veux dire un gîte, somptueux ou chétif, peu m'importait! et une émotion, si banale qu'elle put être. Ainsi j'allais toujours seul, parlant fort peu, et ne pensant guère; traversant, en courant, vingt théâtres divers de l'activité humaine, et me surprenant parfois à ne rien comprendre à ce mouvement; à cette circulation incessante des forces sociales, plus tenté que jamais d'adresser aux ambitieux de toute espèce et de tous étages, cette terrible interrogation qui toujours les laissera muets: « A quoi bon? » Que voulez-vous, Monsieur! j'étais las de soulever péniblement d'un fauteuil, pour qu'il retombât sur un autre, mon démon familier, mon bon Ange, mon doux *far niente* dont le sommeil s'alourdissait: je me suis fait pour quelques mois une paresse active, une oisiveté ambulatoire. Les observations, si toutefois j'en ai glanées, ne m'arrivaient jamais à la suite d'une inquisition pénible; notre rencontre était toute fortuite; je leur avais laissé à faire la moitié du chemin, et je les accueillais comme autant de bonnes fortunes du cœur ou des yeux. Enfin, Monsieur, si vous me pardonnez, pour en finir, une opposition un peu subtile, je *voyais* quelquefois, je ne *regardais* jamais.

Quelqu'autre jour, et si je fais encore un milier de lieues, j'essaierai peut-être d'esquisser une théorie du *voyage à pied*. J'en ai assez dit aujourd'hui pour expliquer, si non pour justifier, la stérilité de mes récits. Je crois, malgré Sterne, à cause de Sterne peut-être, qu'il n'est pas possible d'écrire un *voyage sentimental*. Comment tenir compte des battemens du cœur? et de quel itinéraire peut-on s'aider pour retrouver des impressions cueillies en courant, comme ces fleurs qu'on détache, sans y songer, d'une haie que l'on cotoye, et effeuillées au hasard dans une route longue de deux mille lieues! — Il en est des émotions, dans la mémoire, comme des plantes dans un herbier: on les y dépose fraîches et vives, elles s'y sèchent et meurent; leurs lignes si exquises, leurs nuances et leurs parfums, ne subsistent plus que dans le souvenir qui est impuissant à les leur rendre. Comment peindre alors ce qui n'est plus qu'une ombre? et, d'un autre côté, serait-il vraiment peintre ou poète, celui qui renoncerait à la spontanéité naïve, pour ainsi dire à la bonne foi des sensations, et ne s'y livrerait qu'avec la préméditation de les décrire?

Puis, et par un anachronisme involontaire, le présent se mêle au passé, les sentimens aux souvenirs. Car, tout mortels que nous sommes, nous avons moins d'empire sur nous-mêmes que sur le temps dont l'éternité nous fit sujets; de l'incommensurable abîme où s'engloutit et dort tout ce qui fut, nous évoquons par fois une scène, une heure, un jour, mais sans ressusciter l'émotion qui en fut la contemporaine et la fille. Le même objet nous affecte différemment à quelques mois d'intervalle, le spectateur, si non le spectacle, change de minute en minute; et par l'invincible et mystérieux rapport de l'homme et du monde, nous avons à notre insu le premier rôle dans tous les drames auxquels nous assistons. Bien loin que nous puissions abstraire et séparer notre personnalité du phénomène, nous y mettons, en l'étudiant, une part de nous-mêmes: notre esprit, quand il rayonne sur un objet, l'imprègne et le colore de ses propres nuances, et il ne nous rend, comme le prisme au soleil, que ce qu'il tient de nous.

Je vous aurais fait grâce bien volontiers de cette métaphysique, si elle ne m'avait consolé, en me l'expliquant, de l'embarras que j'ai éprouvé chaque fois que, pour acquitter ma promesse, j'ai essayé de recommencer en idée mon ascension à la Sainte-Baume. En vain ma fantaisie, à qui la prescription du despotisme est acquise, me tenant en laisse d'une main, de l'autre me tendait le bourdon du pélerin, je résistais; et tout accoutumé que je suis à lui laisser tracer, dans le petit monde de mes souvenirs, un itinéraire aussi capricieux que celui dont j'ai bigarré ma carte de France, je n'osais la suivre à la grotte consacrée par les pleurs pénitens de Magdelaine. Comment, en effet, reconnaître ma route? Comment, après dix-huit mois, retrouver ces heures pieuses et saintes, égarées, perdues dans les mille émotions d'une vie de jeune homme, comme une croix près d'un grand chemin? Comment exhumer ces quelques heures de noviciat à la Trappe, ensevelies sous dix-huit mois de préoccupations si différentes? Comment descendre dans ce cripte profané par tant de superpositions mondaines? — De si loin et assourdi par ces bruyans grelots que l'imagination, si non la folie, secoue à nos oreilles, entendrai-je vibrer la cloche du couvent? — Certes la voix en est puissante; mais comme un philosophe le disait de l'harmonie des mondes, il faut, pour en être saisi, l'écouter dans le silence des passions. — Je suis en peine, l'avouerai-je! même de ma foi, tant la religion qui devrait suffire à alimenter l'éternité qu'elle nous promet, est devenue pour bien des âmes journalière et aléatoire! Serai-je sceptique ou croyant? Vais-je apporter à la Trappe ce calme philosophique toujours si hautain, ou une intelligence assouplie et agenouillée? Faut-il

adorer le voile ou le soulever?..... Quelle pitié de ne le savoir pas!

Heureusement, Monsieur, que pour donner aux pélerins le temps de se recueillir, le Christianisme leur a bâti, au pied du roc de Magdelaine, une somptueuse station. C'est une haute et grande cathédrale autour de laquelle se pressent et se serrent les maisons de la petite ville de Saint-Maximin, jalouses de s'abriter sous ses vastes flancs, j'ai presque dit sous ses ailes. A tout pélerin qui arrivera de Toulon, il semblera voir un majestueux navire qui se tient en rade, immobile, pareil à une montagne soulevée du fond des eaux, et qu'entoure un essaim d'embarcations légères dont les voiles déployées atteignent à peine le dernier de ses trois rangs de sabords. Même la cathédrale est si grande et la ville si petite, qu'il apparaît au premier coup d'œil que la ville a été bâtie pour la cathédrale, et non pas la cathédrale pour la ville. Saint-Maximin est une de ces nombreuses cités qui n'ont d'autre raison d'être que leur église et leur cimetière. Les hommes, et c'est la plus pardonnable de leurs routines, aiment à prier et à mourir où leurs pères prièrent et moururent.

Cette royale basilique, monument de la domination napolitaine, doit consoler la Provence, sans toutefois l'en absoudre, de l'absence de ces édifices chrétiens qui, de tous côtés en France, témoignent du génie pieux de nos pères, et trouvent encore des historiens et des poètes, aujourd'hui que leurs saints patrons n'ont plus d'encens, comme si le culte avait passé du Dieu au temple, comme s'il y avait plus d'architectes que de fidèles! A quatre lieues de Saint-Maximin, Marseille, si chrétienne, n'a bâti qu'en plâtre et en pans de bois : sa dévotion si renommée n'a rien fondé qu'en viager; mais notre cathédrale porte l'empreinte de ces siècles où il était donné à l'art chrétien de faire des miracles, parce qu'il croyait aux miracles : elle est d'ailleurs inachevée, comme tant d'autres églises que, ni la piété de leurs fondateurs, ni la sainteté de leurs patrons, n'ont préservées d'être interrompues par la *confusion des langues*. Il faut, je crois, pour trouver un temple achevé, remonter jusqu'à l'antique immobilité de l'Inde ou de l'Egypte : c'était alors assez d'une pensée pour une vie de peuple : le génie moderne, plus mobile, et dont le secret est peut-être dans sa mobilité même, ne s'inquiète ni du passé pour en recueillir l'héritage, ni de l'avenir pour lui léguer le sien.

Quoi qu'il en soit, si je prolonge ainsi ma station dans l'église de Saint-Maximin, c'est moins pour vous décrire le patient travail de ses boiseries, la splendeur de ses marbres incrustés, le jet hardi de ses piliers, qui, à cent pieds de hauteur, se ramifient en flexibles arêtes, que pour admirer avec vous sur quel fondement elle s'éleva. C'était, je crois, au treizième siècle : des moines, qui creusaient la terre, retrouvèrent et reconnurent, par un hasard miraculeux, la tête de Magdelaine. Il fallait un reliquaire à ces saints ossemens, et bientôt la basilique, elle aussi, sortit de terre.

Ainsi procède la tradition : d'abord vague, confuse, flottante, elle s'abrite obscurément dans quelques âmes vulgaires; puis, tout-à-coup, et à un signal qui part on ne sait d'où, elle grandit, elle emprunte au siècle tout ce qu'il a de sacré, elle domine et courbe toutes les intelligences, elle pousse ses racines dans toutes les âmes. C'était une ombre tout à l'heure; maintenant elle revêt toutes les formes : il lui faut de l'airain, des pierres, du marbre; elle se sculpte à elle-même son image; elle se fait statue, palais ou cathédrale. Qu'importe que le passé lui dénie la vraisemblance ou la réalité, si le présent la proclame *vérité*, la consacre *dogme*; si, dans l'avenir même, le scepticisme, déconcerté par tant de témoignages, convient, quoiqu'il en aie, que *les fables sont plus vraies que l'histoire*.

Si, en présence des restes de Magdelaine, vous doutez du miracle qui les fit retrouver et reconnaître, à Dieu ne plaise que je vous engage à descendre dans le caveau qui les renferme : levez, levez plutôt les yeux! contemplez ces voûtes si légères, ces arcs si souples, ces colonnettes si sveltes, que la pensée inspiratrice qui les éleva semble encore les soutenir. Qu'est-ce à dire? n'est-ce pas là un procès-verbal authentique *d'invention et d'identité?* — Aucun pays, je crois, n'a conservé, à l'égal de la Provence, les traces de ces premiers apôtres : sur cette terre si sonore, le Christianisme, il semble, n'a pas fait un pas qui n'ait eu son retentissement. Marseille s'enorgueillit pieusement de Lazare; Saint-Maximin a gardé le souvenir comme le nom d'un apôtre; à l'extrémité de la campagne, et sur ces mêmes sables qui ont enseveli le temple de Diane Ephésienne, *Notre Dame de la mer* couvre et consacre la première terre de France que la croix a touchée et fécondée. Tarascon remercie encore Marthe, sœur de Lazare, de sa victoire miraculeuse sur le dragon monstrueux qui la dépeuplait : victoire vraiment providentielle et symbolique, allégorique enseignement du culte nouveau, qui, aspirant à détrôner la force par l'esprit, à rendre ses ailes à l'âme humaine que les liens de la chair empêchaient de s'essorer vers ses destinées nouvelles, remplaçait la massue d'Hercule par une croix, et donnait à une faible femme des têtes d'hydre à couper! Mais suivons, à la trace de ces larmes, les pas de Magdelaine : à Saint-Maximin, nous laissons Magdelaine glorifiée, nous trouverons à la Sainte-Baume Magdelaine repentante; à Saint-Maximin l'auréole, ici la couronne d'épines! certes, il ne manque à la pénitence de Magdelaine aucune sorte de témoignage. En face de sa grotte, vingt trappistes sont, nuit et jour, agenouillés, priant comme elle et pleurant : ils ont dévoué leurs yeux aux larmes, et leurs corps aux cilices, comme pour attester que cette terre humectée des pleurs d'une sainte doit être, à tout jamais, un champ de sacrifices et d'expiations. Les premiers chrétiens rendaient témoignage en mourant : ceux-ci qui sont les derniers chrétiens peut-être, témoignent par leur vie qui est un martyre.

Si je m'en souviens bien, Monsieur, tel était à peu près le sujet de mon monologue, tandis que je m'acheminais de Saint-Maximin vers la Sainte-Baume, toutes pensées graves et sérieuses traversées d'ailleurs et coupées en tout sens par ces mille idées épisodiques qui flottent dans le cerveau d'un piéton que la marche enivre, ou luisent et voltigent, comme autant de feux-follets, sur l'immense toile du panorama mouvant qui se déroule devant ses yeux, et que chaque pas renouvelle. Bientôt je quittai la grande route qui mène à

Marseille pour prendre le sentier qui monte à la grotte ; et je disais à part moi, que du temps où il y avait plus de pélerins que de marchands, le sentier devait être où est mainténant la route, et la route où est le sentier. J'atteignis Nant et le traversai ; c'est un village qui n'a qu'une rue, et dont les maisons, régulièrement alignées sur deux rangs, ressemblent à une procession de pélerins accomplissant leur vœu. Rien n'annonce d'ailleurs d'approche du sanctuaire, si ce n'est une multitude l'images échevelées de la sainte qui se tordent et grimacent sur les enseignes des nombreuses auberges du lieu. A la hauteur de la dernière maison, un tavernier m'avertit charitablement que je ne trouverais plus de cabaret sur la route ; je fis mon profit de l'observation, tout en admirant que la prévoyance moderne ait échelonné sur une route sainte de si profanes stations, et qu'au seuil du sanctuaire, le dernier degré de l'initiation soit conféré aux néophytes dans un cabaret, par le maître du lieu érigé en hiérophante. Pendant mon soliloque, je m'étais souvenu que le jeûne était rigoureusement prescrit aux pélerins, je l'oubliai à Nant.

Au-delà du village, le sentier devient à chaque pas plus étroit et plus roide. Le mois de mars commençait à peine, et cependant le soleil qui, à cette époque de l'année, essaie seulement ses rayons, me faisait pressentir quelle œuvre méritoire ce doit être qu'un tel pélerinage en juillet. A ma droite, et sur des rochers escarpés qui bordent la route, j'aperçus avec étonnement vingt ou trente maisons qui les couronnent : on dirait un troupeau de chèvres ; et l'on se surprend à craindre qu'elles ne chancellent sur ces cimes aiguës, ou glissent du haut de ces pentes abruptes. Ce sera bientôt leur fin à toutes, car le travail humain qui les éleva ne les soutient plus ; elles sont désertes, et leurs pans délabrés menacent plus qu'ils ne couvrent. Peut-être me trompé-je, mais, à mon sens, les ruines d'un village méritent plus de pitié que Thèbes, Babylone ou Palmyre, ces grandes et illustres victimes du temps. Puisqu'aussi bien les empires et les religions périssent, ne faut-il pas que les temples et les palais s'écroulent ! Le progrès, qui les démolit, fait place ainsi aux nouveaux rois, aux nouveaux dieux. Mais, de grâce, qu'importent au temps les chaumières, qui, de toute éternité humaine, abritent les mêmes labeurs ? — Pour en revenir à notre village, je ne me suis pas informé de son nom, présumant qu'il n'en avait plus : tous les squelettes sont anonymes ; j'ignore aussi l'époque et la cause de sa dépopulation, car on ne voyage seul et sans guide qu'à la condition de laisser derrière soi bien des choses incomprises. Je me résignai facilement à cette fatalité, qui, comme chacun sait, ne s'attache pas aux piétons seulement.

A une lieue de Nant, le sentier redescend dans un vallon assez large, dont la montagne consacrée par Magdelaine forme l'un des murs latéraux ; je repris haleine en traversant ce plateau presqu'horizontal qu'ombrage un taillis de chênes. Les feuilles commencaient à tomber ; car le chêne garde les siennes sur ses branches jusqu'à ce qu'au printemps le bourgeon rougissant les en détache. J'observais pour la première fois peut-être, ce jeu de la nature qui met ainsi deux saisons en présence, et réunit sur la même tige la vie et la mort : ce sont en effet les fruits d'un même arbre ; et il est remarquable que le chêne, que sa longévité déja recommande, porte encore ce symbole de renouvellement et d'immortalité.

J'atteignis une clairière, et faillis m'écrier : car j'avais en face un spectacle dont l'amphithéâtre de Gavarnie a seul depuis renouvelé pour moi la magnificence. C'était devant moi un immense rideau qui tombait de quinze cent pieds de hauteur et déployait, comme les trois couleurs d'un drapeau, trois larges zones horizontales, l'une blanche, éblouissante, l'autre grisâtre, toutes deux, pour ainsi dire, portées par une masse verdoyante qui ondoyait sous le poids du vent. Du plateau que j'avais parcouru, la montagne s'élance à pic ; sa base est hérissée de chênes et de hêtres gigantesques, comme s'ils avaient grandi par émulation du roc qui les domine. Au-dessus des arbres, c'est un mur qui surplombe comme ceux du Marboré, et, comme eux, se couvre de neige ; diadême périssable sous le soleil provençal ! Je cherchais des yeux la Sainte-Baume, et la croyais ensevelie sous les doubles ténèbres de la montagne et de la forêt, quand un bûcheron me montra suspendu aux flancs de ce rocher perpendiculaire un point blanc et lumineux, mais que j'avais peine à distinguer des amas de neige que chaque anfractuosité du roc avait retenus : c'était là. Jamais aigle n'a bâti si hardiment son aire, et si jadis Louis XIV ne s'était avisé d'échanger pour un jour son sceptre contre un bourdon, je doute qu'il nous restât assez d'haleine, à nous chrétiens du dix-neuvième siècle, pour aller prier si haut. Mille années durant il avait suffi à la chrétienté d'un sentier où elle se traînât à genoux ; mais il fallut l'aplanir et l'élargir pour que Sa Majesté Très-Chrétienne y montat en carrosse. Grâce à cette royale dévotion, soigneuse de ses aises, vous gravissez avec une facilité inespérée à travers cette forêt plus que séculaire, vestibule du temple et digne d'être un temple elle-même. A droite, à gauche, voilà des autels de pierre ou de marbre, où s'est promené un ciseau souple et grâcieux. Désaltérez-vous à cette source que ses vertus miraculeuses recommandent plus encore que sa fraîcheur et sa limpidité, qui sont des qualités mondaines ; n'ômettez pas de vous agenouiller sur ces premières marches ; baissez la tête maintenant pour passer par cette poterne étroite et basse que domine une tour crenelée, et si vous avez quelque curiosité du passé, regardez derrière vous cette tour plus qu'à demi démantelée, ce débris guerrier est tout ce qui subsiste d'un monument consacré par la religion de nos pères, sous l'invocation d'une sainte.

A l'extrémité d'une terrasse étroite, formée par la retraite des assises supérieures du rocher, s'élève une maison de mesquine apparence, où j'entrai cherchant le gardien de la grotte. Un enfant de douze ans vint à moi couvert de l'habit de la Trappe. Je n'avais jamais vu ce vêtement sépulcral, et je fus frappé d'un étonnement douloureux en l'appercevant sur ces jeunes épaules. De bonne foi, la bure sied-elle à un enfant ? Se livrera-t-il aux jeux de son âge, écrasé qu'il est par ce manteau de plomb, cette camisole de force ? — Serait-ce de ce qu'il n'a pas encore vécu qu'on prend droit de le sevrer lentement de l'existence, de river au tour de ses pieds et de ses mains l'inexorable étreinte de la fatalité, de l'ensevelir, palpitant encore

et souriant, dans ce linceul prématuré? — Mais depuis quand l'infanticide n'est-il pas meurtre? — Je m'emporte, direz-vous, et le froc n'est pas dévorant. — Écoutez plutôt cet enfant qui vous détaille les curiosités de la maison : ce sont des crucifix bénits, de grossières images de saints ou de supérieurs de la Trappe, et dans cette armoire longue et étroite que ferme un simple rideau, il y a un enfant mort à l'âge de dix ans, en odeur de sainteté. Des trappistes de Suisse ont envoyé ces reliques à leurs frères provençaux : c'est un cadeau, que sais-je? peut-être un échange! Pour quelque monnaie que vous lui donnerez, l'enfant soulèvera le voile et vous verrez le cadavre.

Mon *cicerone* alla se rasseoir auprès d'un moine de trente ans environ, pâle, courbé, au front bas, aux yeux ternes : tous deux reprirent leur travail que j'avais interrompu : ils tressaient des chapelets en fil de laiton.

J'entrai dans la Baume où ils ne me suivirent pas. Je m'arrêterai peu à vous la décrire, car je suis trop généreux, Monsieur, pour vous mettre de moitié dans mes des appointemens. Qu'à l'éclat de ses mille cierges, Lorette étale désormais ses innombrables *ex-voto*, monumens d'une crédulité reconnaissante, ses reliques enchâssées dans l'or comme des pierreries : désormais Lorette est sans émule! La Sainte-Baume a perdu ses trésors, persévérantes offrandes de quinze siècles, même, elle ne peut plus montrer, comme un martyr ses cicatrices, les profanations récentes qu'elle a subies, œuvre délicate d'un jour. Vous n'y verrez ni l'enthousiasme qui édifie, ni l'enthousiasme qui renverse : ce n'est plus qu'une chapelle royale restaurée, l'œuvre d'un architecte, d'un homme goût. — Quelle pitié, bon Dieu! des marbres d'hier, et des souvenirs de deux mille ans! la sainte nudité de cet antre, enjolivée par des décors d'opéra-comique! un autel emprisonné derrière des barreaux de fer, comme s'il n'y avait plus pour un autel d'autre sauve garde! une statue qui se tord académiquement et grimace des pleurs de théâtre, marbre profane où l'on croit reconnaître encore ce que l'ébauchoir indiqua peut-être, quelque naïade, quelque Vénus accroupie, que le statuaire, quand vint l'épidémie des sculptures, accommoda au goût du jour et tourna en Magdelaine pénitente! — Me direz-vous que je suis ingrat envers l'artites; qu'il a du moins eu le mérite de rompre avec les traditions grecques en un point essentiel, qu'il a modestement voilé sa statue, qu'il faut lui tenir compte de cette concession dont se courrouceront peut-être les douze olympiens!..... O sculpteur malencontreux dont les concessions sont en pure perte! — O sculpteur insouciant qui n'a pas lu l'histoire de son modèle, qui ne sait pas que, trente années durant, Magdelaine en sa grotte déserte, n'eut d'autre vêtement que ses longs et beaux cheveux blonds; que ses cheveux suffisaient à essuyer ses pleurs, que le repentir lui tenait lieu de voiles, comme à Ève l'innocence! — Soyons justes pourtant; peut-être le sculpteur est-il innocent de cette tunique apogryphe; mais sans doute qu'au temps où l'on s'inquiétait, pour l'allonger, du jupon des nymphes d'opéra, on n'eût pas souffert qu'une sainte allât par les églises toute nue.

Oh! qui m'aurait donné de contempler un débris de cette vénérable image de la sainte que nos pères avaient patiemment *cherchée* et si miraculeusement retrouvée dans le rocher même, qui si long-temps avait été sa couche! Le bloc, ainsi transformé, n'avait pas été détaché du sol de la grotte, et les pélerins croyaient voir la sainte elle-même pétrifiée par ses pleurs. Alors, alors il y avait des statuaires, parce que la foi du statuaire ceignait de l'auréole le front de son modèle, parce qu'alors comme avant, Phidias, le statuaire, ne posait le ciseau que pour s'agenouiller devant son ouvrage.

Il n'y a plus dans la Sainte-Baume qu'un seul monument qui aide à renouer la chaîne des temps et qu'ennoblissent, quoique récens, de prestigieux souvenirs; c'est un marbre où resplendissent les noms de dix pélerins, tous rois de France : saint Louis, Charles IX, Louis XIV ont signé. Il y a place sur la table de marbre pour vingt-trois encore..... Mais hélas! la liste est close; les rois ont oublié le chemin de la Sainte-Baume comme celui de Rheims. Hier encore le prince royal parcourait la Provence, il passait au pied de cette grotte dont dix rois lui avaient frayé la route, mais le charme était rompu et l'itinéraire officiel n'a pas fléchi d'une ligne.

Vous l'avouerai-je, Monsieur! — d'autres noms de pélerins me vinrent en tête, qui j'imagine, tout aussi bien que des noms de rois, exalteront aux yeux de la postérité la renommée de la Sainte-Baume. Ce sont les héros d'une épopée célèbre; quoique Voltaire en soit l'auteur, ce n'est ni de Henri, ni de Gabrielle que je veux parler. A qui chercherait quelle place la Sainte-Baume doit tenir dans les annales chrétiennes, je montrerais volontiers le rang que Voltaire lui a conservé dans ces gémonies poétiques où il a poussé à coup de verges, et gaîment cloué au poteau de la dérision tout ce que le passé avait légué au dix-huitième siècle, ombres couronnées, tout ce qui portait au front le diadême, la mitre ou l'auréole.

Puisqu'il faut tout dire, je m'inquiétais du miracle bouffon qui désunit La Tremouille et Dorothée, deux amans si tendres! et je cherchais curieusement si dans mon cœur aucun souvenir ne s'était décoloré, aucune image effacée. Je m'aperçus ensuite que la maligne influence de la grotte était épuisée, car suscités par cette évocation intempestive, images et souvenirs accoururent en foule : déja je reprochais à Magdelaine de ne pas m'aider à repousser ces doux fantômes; par bonheur une cloche sonna et ils disparurent comme s'ils avaient ouï le chant du coq. C'était la cloche du couvent dont la voix plaintive et lamentable montait à travers la forêt; j'obéis à son appel, et j'allai chercher à la Trappe, sans espoir et sans désir de l'y trouver, ce que sans doute tous y cherchent, ce que peu y trouvent peut-être, la solitude du cœur.

Le couvent est situé au pied de la Baume et au milieu de ce plateau qu'il faut traverser avant de gravir la *voie sacrée*. L'hospitalité que les deux gardiens de la grotte m'avaient offerte au nom de leurs supérieurs, me souriait plus que la bienvenue banale des auberges de Nant. Je me hâtai donc de redescendre la montagne, et parvenu à l'extrême lisière du taillis de chênes, j'aperçus une chétive habitation autour de laquelle quelques frères travaillaient la terre. — A côté de la porte

VUE DU COUVENT.

d'entrée, je remarquai avec étonnement qu'on avait suspendu une *boîte aux lettres.* J'admirai encore cette bizarre dérision, quand le frère hôtelier vint à moi, et répondit à la demande que je lui adressai, qu'il me recevrait volontiers, si je justifiais d'un passe-port en règle. Ma surprise était au comble; je la trahis par une interpellation sévère, dont je me repentis bientôt, quand le pauvre frère m'eut dit avec quelque confusion, que cette formalité préalable leur était imposée par le gouvernement; je m'excusai et me soumis.

Quoi! me disais-je, pendant que le frère hôtelier inscrivait lentement mon nom sur un registre dont un gendarme vient prendre un extrait chaque semaine, c'est donc là tout ce qui reste de la Trappe! Parmi tous ses priviléges perdus, elle n'a pas même gardé le droit d'asile. Voilà un trappiste érigé en comptable qui tient en parties doubles un journal d'hospitalité, qui s'informe d'un nom, lui qui n'en a plus, ni pour le monde, ni même pour ses frères; d'une profession, lui qui n'a d'autre emploi que de creuser sa fosse; d'un domicile, d'un itinéraire, lui qui n'a de domicile qu'une tombe, et d'itinéraire que l'obligation d'en faire incessamment le tour, sans jamais en écarter ses regards, jusqu'à ce qu'il y descende! Puis, c'est un facteur rural, qui, chaque jour, vient ouvrir une boîte qu'il trouve toujours vide, comme pour rappeler à des solitaires que, dans

le monde il y a des cœurs qui déjouent l'absence, et des moyens pour s'entendre encore quand on ne se voit plus. La Trappe est-elle encore possible à ces conditions? — Vraiment, je ne sais; mais qui en est coupable? le gouvernement pour s'être mêlé de la Trappe? — Ou serait-ce la Trappe qui s'est mêlée du gouvernement et qui a tout le tort? — Je ne le sais pas davantage.

Je m'entretins quelque temps avec le frère hôtelier, qui conserve seul avec le supérieur de la communauté l'usage de la parole. Son intelligence me parut médiocre et son éducation commune; d'ailleurs, malgré son âge avancé, il n'avait pas encore franchi les limbes du noviciat, et je ne voyais que des cheveux blancs sur ce front où j'avais cherché d'abord l'empreinte d'un double sacerdoce, le sceau de deux consécrations. Il n'était pas prêtre, ni à vrai dire trappiste, car il comptait rentrer prochainement dans le monde, non que les rigueurs physiques du noviciat eussent fatigué son courage ou sa santé, mais le vœu absolu de soumission restait au-dessus de ses forces. « Jamais, me dit-il, je ne jurerai à un homme de lui obéir en tout, et comme l'exige notre règle, quand même il s'agirait de la santé et de la vie ». Songez, Monsieur, que ces paroles sont d'un trappiste, et dites-moi s'il y eut jamais une révélation plus franche et plus inattendue de l'instinct libéral du siècle. »

Le supérieur me joignit, et nous parcourûmes ensemble les alentours du couvent. On trouverait difficilement un site plus approprié aux dispositions d'âme de ceux qui l'habitent : rien ne se peut imaginer plus aride, plus nu, plus désolé; mais c'est une nudité sans charmes, une désolation sans majesté. Il est des solitudes qui imposent par l'étendue et le silence, et représentent en quelque sorte l'infini dans l'espace et le temps; il est des ruines belles comme des Niobé; mais la nature ici ne semble pas se soucier de vivre ou se souvenir d'avoir vécu, même elle dédaigne de s'arranger pour mourir avec grâce.

C'est autour du couvent une plaine morne et décrépite, qu'étreint une ceinture de rochers comme ferait un cilice; l'âme s'y trouve à la gêne comme les yeux; c'est une prison, un cercueil anticipé, où nul bruit du monde n'arrive à l'oreille de ses hôtes, où rien ne relève de terre leurs regards; car leur prison n'a pas plus d'horizon que n'en a leur vie.

L'agriculture est la seule industrie des trappistes provençaux; mais il leur manque, pour s'y livrer avec fruit, la matière première. Je les ai vus occupés à transporter de fort loin la terre végétale qu'ils étendaient parcimonieusement sur le roc nu. Je m'apitoyais sur un travail si pénible et si lent, mais le supérieur me parla avec confiance des résultats déja obtenus : qu'importe en effet la peine et le temps à qui tourne le travail en prière et la vie en expiation? Puis il m'indiqua de la main un enclos assez vaste où la terre fraîchement remuée et soulevée comme par vagues, semblait promettre un sol plus profond. J'y courus pour le féliciter au retour des abondans légumes dont ce terrain approvisionnerait un jour la communauté, et je m'aperçus vite qu'on ne le destinait pas à nourrir les vivans, mais bien à dévorer les morts : c'était le cimetière. Plusieurs tombes étaient récentes, et la terre dont on les avait recouvertes accusait le cadavre aussi fidèlement que si ce n'eût été qu'un linceul; quelques autres étaient couvertes d'une végétation vigoureuse qui attestait suffisamment que le corps n'avait pas été descendu hors de la portée des racines.

Je restai long-temps au cimetière : c'est en effet la *pièce d'honneur* d'un couvent de trappistes; là seulement un trappiste a de la terre sa part d'homme, et tient sa place tout comme un autre; là il reprend son nom et représente; il s'élève même aux honneurs de la biographie, car sur sa tombe on inscrit la date de sa prise d'habit et celle de sa mort. Rapprochez ces deux chiffres, et vous aurez toute sa vie, c'est-à-dire combien il a mis de temps à mourir. Ce qu'on appelle improprement sa vie n'est pas autre chose que le cours monotone et régulier de la maladie qu'il s'est inoculé en prononçant ses vœux : qu'importe, si la fin est certaine, que le terme vacille de quelques jours? De cette sorte un trappiste meurt deux fois, et, à vrai dire, c'est au jour de sa profession qu'il faut placer sa mort véritable : c'est alors qu'il commente en soupirant le *Linquenda tellus* du poète, qu'il fait les derniers adieux et dit les dernières paroles, qu'il ferme à tout jamais ses bras aux tendres étreintes, ses yeux à la lumière et aux regards amis; c'est alors vraiment qu'il meurt, non pas seulement parce qu'il se sépare du monde, qu'il brise d'un effort désespéré toutes les fibres qui joignaient son cœur à d'autres cœurs, mais encore et surtout parce qu'alors son existence à lui-même se décompose; il abdique sa raison, sa volonté, il perd la conscience du *moi*, il *renonce à lui-même*. Désormais son individualité humaine est abolie; il ne reste de lui qu'une masse inerte jetée en proie aux caprices d'une volonté étrangère qui la secoue et la galvanise. Oui, c'est alors vraiment qu'il meurt. L'autre date indique seulement quel jour on le mit en terre, et ce jour-là, loin qu'il renonce à rien, il entre en jouissance d'une fosse qui est pour lui seul, lui qui n'avait pas en propre un grabat. Je vous le déclare, Monsieur : quand j'ai réuni dans la pensée, comme je les rassemblais sous un regard, tous ces trappistes, les uns qui erraient çà et là, les autres couchés et qui dormaient avec une croix sur la poitrine, je n'ai pu faire entre eux aucune différence, sinon que ceux-ci reposaient et que ceux-là s'agitaient dans leur mort comme des malades dans leur sommeil, et je les comparais à ces ombres privées de sépulture qui assiégent, au dire des poètes, les rives du fleuve infernal, passionnées d'arriver au repos et d'échanger leur mort inquiète en une mort définitive.

A la nuit tombante, je rentrai au couvent dont on allait fermer la porte : il est dans un état complet de délabrement, même les préoccupations ascétiques des moines et la paresse des domestiques chargés des soins intérieurs y laissent croupir une fétidité malsaine. Pour le dire en passant, je ne conçois pas que les trappistes, adonnés au travail comme ils sont, industriels à Meilleraye, agriculteurs à la Sainte-Baume, livrent à des mercenaires les soins du ménage commun. Auprès des bâtimens habités il y a une ruine toute jeune, un monastère projeté qui grandissait à vue d'œil, quand tout-à-coup il s'est arrêté à demi-croissance. Le supérieur, que j'interrogeai sur cet édifice inachevé, me répondit simplement que la construction en était



interrompue depuis dix-huix mois. Je remontai mentalement tous ses échelons, et je trouvai au dix-huitième: *Juillet* 1830. De toutes les périphrases dont on a timidement voilé les barricades, aucune n'est plus impartiale et plus délicate, et je n'aurais pas cherché à la Trappe une synonymie si déliée. Quoi qu'il en soit, la communauté habite encore la misérable chaumière, d'où elle comptait diriger l'érection de sa demeure nouvelle. Serait-il dans la destinée du Christianisme de mourir dans une étable comme il y naquit ?

Vous avez, Monsieur, trop de mémoire et de bon sens pour excuser les redites et vous y plaire: aussi vous ferai-je grâce de tous les détails de la discipline intérieure de la Trappe. Je m'en suis informé sérieusement sur les lieux, mais l'intérêt qu'ils avaient pour moi comme actuels et pour ainsi dire indigènes, ne passerait point dans mon récit; quelques-uns me firent honte, car au moment où le supérieur me parlait de ses austérités diététiques, je guerroyais vivement contre un souper plus délicatement apprêté que je m'y serais attendu, et qui me fut offert avec une bienveillance hospitalière dont je ne perdrai pas le souvenir. Notre conversation se prolongea long-temps encore après que l'heure de la retraite eut sonné, et qu'aux fatigues du jour eut succédé, pour les moines, la fatigue de ce demi-someil qu'ils s'essaient à trouver sur des planches mal jointes. J'ai encore présents tous les détails de cet entretien et d'un autre que nous eûmes le lendemain, et si je ne le confie pas à votre mémoire, ce n'est pas que je les croie indignes d'y prendre la place qu'ils ont conservée dans la mienne, mais au contraire, parce que ce souvenir est de ceux qu'on ne peut secouer sans qu'ils s'effeuillent, parce que ce fut un de ces drames intimes qui ne veulent pour spectateurs que les auteurs eux-mêmes, parce que de cet entretient, qui fut un échange, la moitié tout au plus m'appartient.

Voyez en effet, Monsieur, quels interlocuteurs le hasard avait mis en présence. Moi jeune, lui jeune encore et fort, autant du moins qu'on peut avoir de jeunesse et de force à la Trappe, où ni le temps, ni la peine ne se mesurent; moi, voyageur, poursuivant par lassitude du repos, je ne sais quelle étoile errante; lui captif sous l'écrou de son vœu, et qui depuis sept ans qu'il habitait cette maison, n'avait pas une seule fois allongé sa chaîne volontaire jusqu'à Nant, qui est à une lieue; qui ne savait d'autre route pour sortir du couvent que celle qu'il avait suivie en y entrant, Marseille, Aubagne, Géménos, et qui depuis sept ans n'avait pas seulement gravi le rocher qui couronne le monastère, pour apercevoir encore Aubagne et les rives si fraîches de l'heureuse Marseille, cette double ville, l'une de pierre et toute française, l'autre en bois et flottante, où le monde entier est représenté; qui n'avait pas cherché plus près de lui encore les enchantemens de Géménos et les eaux jaillissantes de Saint-Pons, ce paradis placé comme une tentation à la porte de son enfer! — Moi, incertain et changeant, plutôt, il est vrai, par l'inconstance des choses humaines que par la mienne; lui immobile parce qu'il s'était isolé de ce monde qui tourne, et depuis vingt-cinq ans ou plus, n'avait pas dépouillé la bure, où avant qu'il eût atteint dix ans, on l'avait emmailloté! — Moi, ardent et me livrant au monde sans réserve, acceptant ses douleurs pour en avoir les joies; lui, étouffant ce que son sein recélait de flamme, refusant du monde ses douleurs comme ses joies parce qu'il ne voulait des joies d'aucune sorte, et qu'il suffisait à se créer des supplices! — Moi, qui portais un front déja ridé par les désenchantemens de la vie, et des lèvres desséchées par de fausses caresses; lui vierge, et qui savait pourtant où se concentrait toute félicité mondaine, puisqu'il m'a dit ces propres mots: « mes lèvres n'ont jamais touché de femme! » — Après tout cela, Monsieur, le jeune homme et le trappiste étaient près de s'entendre sur tous les points, si ce n'est que le monde qui fesait peur au trappiste, fesait pitié au jeune homme. J'ignore quel était des deux le plus heureux et le plus philosophe.

On m'offrit un lit, et j'appris que la maison en contenait deux qui servaient aux trappistes agonisans; un lit à la Trappe est une station qui précède la fosse. Celui où je devais reposer était si affaissé, qu'il fallait que l'agonie qui s'y était récemment terminée eût été longue et douloureuse. Le supérieur s'efforça de réparer ce désordre, et convint en souriant de la maladresse qu'il apportait à ce service inaccoutumé. Resté seul, je passai la nuit à réfléchir sur l'existence mystérieuse de cet homme chargé d'un pouvoir et d'une responsabilité si terribles, plus despote que ceux qui gouvernent à l'aide des muets, puisqu'il n'a lui, que des muets pour sujets, puisque la dureté et même l'injustice qui exercent la résignation de ses frères, sont au nombre de ses devoirs; j'en avais eu un incroyable exemple. Il doit supporter avec la même sévérité le supplice qu'il endure et le supplice qu'il inflige: il est à la fois martyr et bourreau; et lui aussi sans doute a été créé à part comme un monde. Il sait tous les noms, toutes les douleurs, toutes les fautes: nul ne connaît ses fautes, ses douleurs, son nom; tout monte à lui, rien n'en descend; et ce qui est à mon sens la plus haute expression de la souffrance humaine, il est seul.

A une heure du matin, la cloche sonna, les planchers vermoulus de la maison craquèrent sous les sabots des moines, et tout près de moi, dans la chapelle qui naguère était une grange, les chants commencèrent; ils durent quatorze heures chaque jour. Vous dirai-je, Monsieur, quel retentissement avaient dans mon âme les voix de ces hommes dont la langue ne se délie que pour parler à Dieu! A travers la nuit, le silence, le vertige fébrile de l'insomnie, ces hymnes me pénétraient d'une religieuse horreur; je palpitais et haletais de verset en verset, comme sous le cauchemar d'un rêve étourdissant. Je le secouai et j'allai prendre rang au milieu des moines, pensant qu'à titre d'homme, j'avais assez de croix dans le cœur, pour ne pas désirer sur la poitrine la croix du scapulaire.

Quelques heures s'écoulèrent: j'eus soif d'air pur, d'air libre; je m'élançai vers la Sainte-Baume, je la dépassai; je gravis trois heures durant; j'arrivai tout d'une haleine au sommet qui la domine. D'abord, ce fut un autre vertige: je ne vis autour de moi que le ciel et la mer qui confondaient à mon extrême horizon leur sphéricité indéfinie; le soleil se levait de la mer et l'enflammait; il y plongeait encore par la moitié de son disque, et la lumière en jaillissait à de rapides



ORATOIRE DES QUATRE CHEMINS.

intervalles, comme les flancs d'un navire quand le canon tonne. La lumière courait sur la mer; pareille aux grandes vagues d'une marée équinoxiale, elle rebondissait sur la plage et remontait au ciel d'où elle était partie; les étoiles blanchissaient, la terre reprenait sa robe aux reflets chatoyans; les dentelures des montagnes s'effilaient sur l'azur lumineux, et les Alpes lointaines dressaient leurs têtes comme pour prendre leur part de cette pompe. Les montagnes, le soleil, la mer,..... quel spectacle! et j'avais pour piédestal un roc de trois mille pieds: toutes les immensités terrestres se pressaient sous mon regard.

Me direz-vous qu'en présence de ces immensités, l'homme est bien petit. — Il est grand tout au contraire, puisque son intelligence s'ajoute à son regard pour les embrasser, puisque son ame les dépasse, s'essore au-delà de la création, et trouve Dieu!

La neige craquait sous mes pieds; elle avait flétri ces fleurs pleines de symboles que les amans viennent cueillir sur ce sommet. Je m'assis au faîte écroulé d'une chapelle, à laquelle la vénération traditionnelle du peuple a conservé le nom de saint Pilon. La chute de cet autel, placé comme la grotte sous l'invocation de Magdelaine, m'affligea, car, c'est un fâcheux symptôme pour les religions comme pour les malades, que le sang se retire avec la vie des extrémités. De cet immense panorama qui s'étendait à mes pieds, deux points seulement attirèrent bientôt mes regards et concentrèrent ma pensée : la cathédrale de Saint-Maximin et le couvent. La cathédrale jetait sa grande ombre sur la route d'Italie; elle personnifiait à mes yeux le Christianisme régnant; elle m'apparaissait comme l'un des plus glorieux anneaux de cette chaîne infinie qui part de Rome et aboutit à

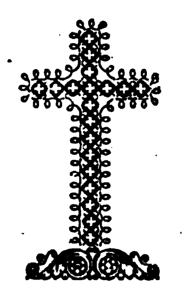
toutes les extrémités du monde ; comme l'une de ces somptueuses pierres milliaires, dont Rome, encore une fois reine et conquérante, a mesuré ces voies triomphales que la croix et non plus l'épée a ouvertes. Le couvent, c'était pour moi le Christianisme déchu, qui s'isole du monde parce qu'il n'y peut plus régner, qui se cache au désert pour s'y creuser à lui-même sa fosse.

Puis, et comme je m'efforçais de sonder le mystère de la Trappe et que je m'inquiétais du rang qu'elle tenait dans le monde moral, il me sembla que les cimes qui me cachaient Toulon s'abaissaient, et je vis, l'un à côté de l'autre, comme les plateaux d'une balance, ces deux lieux consacrés à l'expiation, le Bagne et la Trappe. Là, l'expiation est forcée, ici, volontaire; là, infâmante; ici, glorieuse, mais aux deux bouts de l'échelle sociale, le cilice et le boulet sont les instrumens d'un même sacrifice. Chez les anciens peuples, quand un crime avait été commis, on ne le croyait pas suffisamment lavé par le sang du coupable; toute la nation qui était une famille, se purifiait de la complicité du forfait dont elle venait d'être juge et vengeresse. C'est qu'en effet, le crime d'un seul est toujours la faute de plusieurs. La société toute entière y trempe par ses lois et ses mœurs qui se contredisent, par ses institutions impuissantes à sauver tous ses enfans de la dépravation qui appauvrit, et de la misère qui déprave, et il n'est d'homme, si innocent qu'il soit, qui n'ait pour sa part attaché ou appesanti le boulet au pied d'un forçat. Au bagne donc, l'expiation n'atteint qu'une tête quoiqu'il y ait *communion* de crimes; les trappistes expient les péchés de tous, parce qu'il y a *communion* de prières et de bonnes œuvres. Ils sont martyrs de cette croyance sublime de la reversibilité des mérites ; eux aussi veulent racheter le monde, et il ne trouvent, dans ce saint espoir, ni le Golgotha trop haut, ni la croix trop lourde.

Voilà du moins quelle tâche leur est assignée par le Christianisme; maintenant faut-il, comme les compagnons de Gennaro, soulever l'une après l'autre chaque cagoule, pour s'assurer que cette pensée divine luit sur tous les fronts! — Qui l'oserait ? — Qui a droit au mystère d'une douleur qui ne veut pas être consolée? — Ne suffit-il pas que tant de privations si vaillamment supportées soient un enseignement, sans y chercher une occasion de méthaphysique subtile? Et si l'analyse philosophique dirigeait son scalpel contre un de ces cœurs, ne s'émousserait-il pas contre le cilice qui le couvre? — Laissons donc à Dieu ce qui n'appartient plus qu'à Dieu : aussi bien la curiosité ne nous profiterait guère. A vous comme à moi sans doute, la Trappe ne semblait devoir s'ouvrir que pour les esprits élevés, pour ces fortes intelligences qui se prennent elles-mêmes en pitié et en mépris, parce que leurs facultés, si puissantes qu'elles soient, ne satisfont pas cet instinct divin déposé dans toute âme humaine comme un gage de vie future. Vous avez vu dans la Trappe un supplice exquis, une torture aristocratique, réservée à ces âmes d'élite, comme le *garotte* aux nobles espagnols : hé bien, Monsieur, parmi les trappistes de la Sainte-Baume, plusieurs ne savent pas même lire. Ou bien encore vous aurez comparé les rigueurs de la règle à ces *moxas* que les médecins appliquent aux malades, pour déplacer une sensibilité douloureuse, et vous avez trouvé équitable que le Christianisme qui fermait aux grandes afflictions l'asile du suicide, leur ouvrit la Trappe ; hé bien, la plupart des trappistes provençaux ne savent rien du monde ; ils se sont réfugiés au port, avant même d'avoir entendu rugir la tempête, et vous ne trouveriez peut-être pas sous ces capuchons un seul front que l'orage ait foudroyé.

Laissons-les donc à la vie qu'ils se sont faite, et nous abstenant de les juger, abstenons-nous de les plaindre; n'épanchons pas au hasard notre pitié : car on ne sait pas bien souvent qui en mérite davantage, celui qui l'obtient ou celui qui l'accorde. Hélas! Monsieur, la véritable solitude et la pire de toutes, n'est-ce pas celle que l'égoïsme d'autrui crée autour de nous, et qu'il approfondit sans cesse ? Pour quelques âmes, les plus nobles peut-être, qui cherchent partout où s'appuyer et chancellent pour ainsi dire dans la plénitude et l'ivresse de leur vie intérieure qui surabonde, n'y a-t-il pas, au milieu de cent mille individualités qui se coudoient et se froissent, un désert où tout manque à la fois, un bras qui vous soutienne et vous guide, une haleine qui vous rafraîchisse, un regard consolateur! — Ou bien encore, peut-être du milieu de la foule ce regard une fois vous a souri, il a lui comme une étoile au sein de vos ténèbres; mais de même que dans les galeries souterraines des mines, la science emprisonne sous un voile métallique la lumière elle-même, et la sépare des vapeurs subtiles qu'elle attire; parfois, entre deux âmes près de s'unir, le monde tend le réseau inexorable des convenances, ce tissu si léger, qu'il échappe à l'œil, et si serré, que la flamme la plus pénétrante s'y émousse et réjaillit en étincelles dévorantes dans le cœur qui lui sert de foyer. Hélas! Monsieur, ce sont là vraiment les âmes en peine : à ces pauvres âmes qui s'enferment en elles-mêmes comme en une prison douloureuse, et qui se tournent et retournent sur les pointes aiguës d'une angoisse solitaire, le cilice serait un repos : à celles-là je dirais volontiers, comme Hamlet à Ophélie : *Get thee to a nunnery!*

Léo Dupré.



VOYAGE DE BENJAMIN JUIF DE TUDELLE.

I.

LE RABBIN DE NARBONNE.

« La nuit est belle, les étoiles brillent au firmament, le vent du soir est parfumé comme les roses » que le soleil de l'Asie fait éclore dans les jardins de » Jérusalem, la ville du Seigneur!

» Muletiers, chantez-nous les joyeux refrains de vos » troubadours; chantez, chantez, ô muletiers.

» Jéhovah, Dieu puissant, Dieu éternel, la terre » en ce moment garde un silence solennel; tout dort » autour de nous, mais les fidèles d'Israël veillent sans » cesse pour répéter ses louanges! O Dieu du faible et » de l'opprimé, sauves-nous de la fureur des ennemis » de ton nom, comme tu sauvas les trois Hébreux de » la fournaise!

» Muletiers, chantez-nous les joyeux refrains de » vos troubadours; chantez, chantez, ô muletiers!

» O mon père, dans notre pélerinage, nous verrons » Narbonne la romaine, les sages de Montpellier, les » monumens de Nîmes, les grandes cités de la Lan- » gue d'Oc et de la Provence, berceau des ménestrels! » salut, siècle d'amour, de gloire et de poésie!

» Muletiers, chantez-nous les joyeux refrains de » vos troubadours; chantez, chantez, ô muletiers! »

Tels étaient les accens de la jeune Débora, fille du juif Benjamin de Tudelle, en Navarre.

Une petite caravane d'Israélites, suivie de quelques marchands génois, Pisans et Lombards, cheminait lentement vers la ville de Narbonne dont elle apercevait déja les murailles; elle avait longé toute la chaîne des Pyrénées, et, après plusieurs jours de marche continuelle, juifs et chrétiens avaient besoin de repos.

Avant le jour nous arriverons à Narbonne, s'écria Benjamin: à Narbonne, ville *maîtresse* pour la loi, d'où elle se répand dans toutes les provinces; on y voit des docteurs fameux, parmi lesquels est le rabbin Kalonime, fils du grand prince, et le rabbin Théodore, de bienheureuse mémoire, de la race de David; il est riche et possède de grands domaines sous la protection des princes du pays.

— Nos frères de Narbonne sont-ils aussi malheureux que nos frères de Navarre, dit un marchand juif nommé Moïse?

— Non, répondit le vieux Benjamin; ils possèdent des fonds de terre, et jouissent de grands priviléges comme au temps de Louis le Débonnaire, fils et successeur du grand empereur Charlemagne.

— Narbonne est donc une nouvelle Jérusalem, dit la jeune Débora, qui hâtait la marche de la petite mule blanche pour ne pas rester en arrière...

— Une nouvelle Jérusalem Lorenzo, marchand genois.

— Où il ne sera pas difficile de trouver une belle juive, lorsque la fille de Benjamin de Tudelle y aura reçu l'hospitalité dans la maison du rabbin Kalonime, ajouta Guelfo le pisan.

— Ne parlez pas ainsi d'une pauvre fille d'Israël, dit Benjamin qui s'arrêta pour ne pas laisser Débora seule avec les marchands chrétiens.

Lorenzo s'aperçut le premier de la méfiance du vieillard; il parla tout bas à l'oreille de Guelfo, son compagnon; le rabbin n'osait proférer une parole; Débora tremblait sur sa mule blanche, et on n'entendait dans le chemin que les pas irréguliers des quadrupèdes qui marchaient à des distances inégales. Tout-à-coup une voix retentit à une petite distance de la caravane.

— C'est un troubadour, s'écria Guelfo;

— Il est à quelques pas de nous, ajouta Lorenzo le pisan.

— Un troubadour, messeigneurs, s'écria le nouveau venu, qui pouvait à peine retenir son fougueux destrier. Connaissez-vous Michel de Lator?

— C'est vous qui avez transcrit les poèmes de Pierre, cardinal du Puy, en Velai?

— Oui, beau sire; mais qui vous a rendu si expert dans la docte science des *jongleurs?*

— Je ne suis qu'un pauvre marchand de la ville de Pise, répondit Lorenzo; mais dans mes longs voyages, j'ai souvent entendu parler de Michel de Lator.

— Quels sont vos compagnons de voyage? dit Michel de Lator.

— Guelfo de Lombardie, quelques génois, et ces trois juifs que vous voyez devant nous.

— Des juifs, grand Dieu! par la triple couronne de notre saint père le pape, on ne trouve plus que des juifs dans tous le pays de la Langue d'Oc.

— Vous pourrez admirer une belle juive, seigneur de Lator; jamais on ne vit aux fêtes de Salomon, vierge plus resplendissante de grâces et de beauté.

— Quel est le nom de cette belle fleur d'Israël?

— Débora, fille de Benjamin, rabbin de Tudelle en Navarre.

— Bernard de Ventadour a composé plusieurs *Tensons* en son honneur; hâtons-nous, je veux la voir avant que nous arrivions à Narbonne.

Michel de Lator et Lorenzo le Pisan eurent bientôt atteint les Israélites; le troubadour s'approcha subitement de la timide Débora qu'il parvint à éloigner de son père Benjamin.

— Belle enfant de Juda, de Ruben, de Lévi, de Jacob ou de toute autre tribu, lui dit-il à voix basse, votre nom est connu dans les pays de la Langue d'Oc: avez-vous oublié Bernard de Ventadour?

— Je le vis l'an dernier à Tudelle, en Navarre.

— Il a célébré votre beauté, et aujourd'hui l'heureux ménestrel se fait gloire de votre reconnaissance.

— Je ne l'ai plus revu depuis l'an dernier, seigneur troubadour, répondit Débora, dont le front était rouge d'une pudeur virginale.

Ce court entretien fut interrompu par le rabbin de Tudelle, qui ne voulait pas laisser ainsi sa fille seule avec un troubadour et des marchands italiens qu'il connaissait à peine.

— Débora, lui dit-il, pourquoi ne te tiens-tu pas à côté de ton vieux père? Tu sais pourtant qu'il n'a plus d'autre consolation qu'en toi; que tu seras sa seule joie sur la terre, jusqu'au jour ou le Dieu d'Abraham daignera le rappeler à lui.

— Je suis près de toi, mon père, répondit la jeune fille en poussant sa mule blanche de telle sorte qu'elle marchait presque côte-à-côte avec le vieux rabbin.

— Seigneur troubadour, dit le juif de Tudelle en se tournant vers Michel de Lator, si vous voulez nous voir à Narbonne, vous nous trouverez dans la maison du rabbin Kalonime.

— Le plus riche de tous les juifs de la Langue d'Oc, répondit Michel de Lator.

— Un des plus sages docteurs de la loi, ajouta Benjamin.

Michel de Lator, désespérant de tromper la continuelle surveillance du rabbin, partit au galop, avec Guelfo, Lorenzo et les autres marchands italiens.

Il était grand jour, lorsque Benjamin de Tudelle et Débora sa fille entrèrent dans Narbonne; on fit peu d'attention aux deux Israélites, accoutumé qu'on était alors, à voir chaque jour des caravanes de juifs parcourir les pays de la Langue d'Oc. Le rabbin Kalonime, instruit de la prochaine arrivée de ses deux hôtes, les attendait sur le seuil de sa maison.

— Soyez le bien-venu, mon frère, s'écria-t-il, quand il aperçut le vieux Benjamin.

— Que la paix soit dans votre maison, répondit le juif de Tudelle.

Deux jeunes filles Israélites aidèrent la belle Débora à descendre de sa mule blanche, et le père et la fille entrèrent dans la maison du rabbin Kalonime. Chaque appartement était décoré avec un luxe oriental : l'or, les pierreries, la soie, les bois les plus précieux avaient été prodigués, et il n'y avait pas de gentilhomme dans la Langue d'Oc qui n'eût coopéré à cette magnificence, en vendant à vil prix au riche Kalonime, ou ses éperons d'or, ou son épée, ou son palefroi.

— Le dieu de Jacob vous a comblé de ses bénédictions, s'écria Benjamin de Tudelle, après avoir admiré pendant quelques instans les richesses de Kalonime.

— Les gentilshommes de Langue d'Oc et de Provence sont loyaux et généreux, répondit le rabbin de Narbonne : depuis quelques années je vois mes richesses s'accroître de jour en jour. Ruben, mon fils, s'il marche sur les traces de son père, sera un jour assez opulent pour lever une armée et la conduire à la conquête de Jérusalem, la ville sainte; pauvre Ruben, il attendait votre arrivée avec tant d'impatience; à chaque instant il me parlait de Débora, et moi-même je vous avouerai qu'il me tardait de donner à nos deux enfans la bénédiction nuptiale.

— Vous ne m'aviez pas dit, mon père, murmura la belle juive en rougissant...

— Depuis long-temps, ma fille, répondit le vieillard, ton mariage avec le fils de mon vénérable frère Kalonime est un projet arrêté; j'ai voulu te ménager un moment de joie en te cachant jusqu'à ce jour le principal motif de notre voyage.

Débora baissa les yeux et resta muette sous l'impression des paroles paternelles; Benjamin, Kalonime et les autres rabbins gardaient aussi un profond silence, lorsque Ruben entra dans la salle où ils étaient réunis. Le fils de Kalonime était dans la fleur de l'âge; il passait pour le plus beau des jeunes gens de sa nation. Son père n'avait rien négligé pour le rendre savant dans les saintes écritures et expert dans les beaux arts. Ruben avait parcouru toute l'Espagne, visité les synagogues de Séville et de Cordoue; il était en relation avec les plus célèbres rabbins, et il savait devises d'amour, de prouesse et de courtoisie comme le plus habile des troubadours de Provence.

Son père l'avait instruit de la prochaine arrivée de Benjamin de Tudelle et de sa fille; il n'ignorait pas les projets formés de part et d'autre pour son mariage avec Débora. Quand il franchit le seuil de la salle, il s'arrêta subitement, et, par un mouvement involontaire, ses regards se portèrent vers la jeune juive... Jamais Débora n'avait paru plus belle qu'en ce moment; ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules, séparés en deux tresses à la *Nazaréenne*; un turban de soie verte, orné de quelques pierreries, se nouait bizarrement autour de sa tête; une robe de velours jaune, serrée autour de ses reins par une large ceinture de soie rouge, laissait deviner tout ce qu'il y avait de svelte et de gracieux dans sa taille de jeune fille. La fatigue, l'émotion qu'elle éprouvait, coloraient son front de cette céleste rougeur que les hommes appellent pudeur et qui sera toujours le plus beau fleuron de la couronne virginale.

Ruben, jeune homme ardent et impétueux, se sentit à l'instant même enflammé du plus vif amour; il s'avança vers son père d'un pas tremblant, et lui dit en portant sa main droite à ses lèvres :

— Mon père, est-ce bien la fille de notre frère Benjamin, rabbin de Tudelle, en Navarre?

— Tu vois l'épouse que je t'ai choisie, répondit Kalonime.

— Eliezer ne fit pas mieux, quand il alla demander, au nom de Jacob, Rebecca, fille de Laban, répondit le jeune israélite.

— Rends grâces au ciel, mon fils, dit le vieux Kalonime, rends grâce au vénérable Benjamin qui ne dédaigne pas ton alliance.

— Frère, s'écria Benjamin, dans trois jours nous célébrerons la Pâques dans votre maison; après la sainte cérémonie, nous unirons nos enfans.

— Que la volonté du Dieu tout-puissant soit faite, répondit Kalonime, et qu'il soit fait selon vos désirs.

Pendant que les deux vieillards s'entretenaient à voix basse, le jeune Ruben prit place à côté de Débora; ses premières paroles furent entrecoupées, comme celles de tout adolescent qui s'entretient pour la première fois avec celle qu'il aime. La jeune fille répondait d'une voix timide aux sermens, aux protestations d'amour du fils de Kalonime; une force invincible, une repugnance qu'elle ne pouvait surmonter, la détournaient déja de Ruben; pourtant le jeune Israélite était beau, riche, courtois, et aurait pu captiver l'amour des nobles châtelaines, s'il n'eût porté le nom de

juif gravé sur son front comme une tache ineffaçable. Avant de quitter la fille de Benjamin, il s'aperçut que ses paroles n'avaient produit aucune impression sur son cœur; quand il sortit, il ne put s'empêcher de manifester un violent dépit, et dit tout bas à son père :

— La fille de Benjamin ne m'aime pas; à peine a-t-elle daigné prêter l'oreille à mes paroles; je suis bien malheureux mon père, car je sens que je ne pourrai vivre sans l'amour de Débora.

— Il ne faut pas désespérer de la bénédiction du Seigneur, répondit Kalonime; dans deux jours la fille de Benjamin sera ton épouse....

Le rabbin de Narbonne déploya toute sa magnificence pour faire bon accueil à ses hôtes; la journée se passa en divertissemens, et le soir, quand l'heure de la prière fut venue, Benjamin confia la garde de sa fille à Moïse, son fidèle serviteur, et lui ordonna de la conduire à la synagogue.

Il était déja nuit; on n'entendait plus dans les rues tortueuses de la vieille cité de Narbonne que les chants des varlets qui ramenaient les palefrois de leurs maîtres, et la voix nazillarde des *malingreux* qui demandaient l'aumône aux passans. Débora marchait à pas précipités, tenant toujours un pan de la robe de Moïse, tant était grande sa frayeur. A l'angle d'une rue, le fidèle serviteur de Benjamin, s'arrêta tout-à-coup devant un homme entre les mains duquel luisait une épée nue.

— Qui que tu sois, juif ou manant, arrête-toi, lui dit une voix inconnue.

— Je suis le serviteur de Benjamin, rabbin de Tudelle, répondit Moïse, et je conduis à la synagogue Débora, sa fille.

— Tu n'iras pas ce soir à la synagogue...

— Dieu de Jacob, sauve-moi!... s'écria Débora tremblante.

— N'ayez pas peur, fille de Benjamin; je ne suis ni voleur, ni coupeur de bourse; vous souvenez-vous de Michel de Lator?

— Oui, seigneur, s'écria la belle juive; ne crains rien mon fidèle Moïse, les troubadours ne font mal à personne.

— Ils adorent les belles juives, et je suis persuadé que la fille de Benjamin de Tudelle se souvient de sa promesse.

— De ma promesse, seigneur!...

— Ne vous ai-je pas dit que je vous verrais à Narbonne? Le moment est propice; vous n'irez pas à la synagogue.

— Et mon père! et Ruben, fils de Kalonime, qu'on veut me donner pour époux....

— Le fils du rabbin de Narbonne serait votre époux, belle juive? s'écria Michel de Lator.... par les clés du paradis, il n'en sera pas ainsi...

— Laissez-moi partir, seigneur, laissez-moi partir, ou je suis perdue...

— Vous resterez avec moi jusqu'à la dixième heure; alors je vous ramènerai moi-même à la maison du rabbin Kalonime...

— Laissez-moi partir! ayez pitié de moi, seigneur.

— Ne craignez rien; vous êtes sous la sauve-garde de Michel de Lator.

— Moïse dira tout à mon père...

— Ceci le rendra discret, dit Michel de Lator, en donnant au vieux juif une escarcelle pleine de pièces d'argent... maintenant, suivez-moi.

La belle juive suivit Michel de Lator entraînée par cette fatalité qui nous pousse vers notre destinée; après avoir fait plusieurs détours dans la vieille et sombre cité, le troubadour s'arrêta devant une grande porte bâtie avec les débris d'un arc de triomphe romain. Il leva le lourd marteau, et quelques instans après, une vieille femme vint ouvrir.

— Jeanne, dit Michel de Lator, un flambeau, et conduis-nous à la chambre dorée.

— Venez, seigneur, répondit la vieille, après avoir regardé attentivement la juive et Moïse qui marchaient d'un pas tremblant.

— Vous êtes dans la maison de Michel de Lator, s'écria le troubadour en entrant dans la chambre dorée : vous pourrez y dormir en sûreté comme dans le temple de Solomon.

— Vous m'avez promis que vous me ramèneriez à la maison du rabbin Kalonime avant la dixième heure.

— Je serai fidèle à ma promesse, belle Débora.

— Et maintenant, seigneur, que voulez-vous de moi, pauvre fille d'Israël.

— T'aimer pendant toute ma vie, belle juive, s'écria Michel de Lator, en portant à ses lèvres les deux petites mains de Débora...

— Vous voulez aimer une juive! une fille vouée à l'exécration!

— Ah! que n'es-tu chrétienne!

— Si j'adorais le Christ que vous appelez le sauveur des hommes, quel serait mon sort?

— Je t'épouserais, et tu deviendrais noble dame.

— Hélas, fit la belle juive en poussant un profond soupir... je ne puis renier la foi de mes pères.

— Juive ou chrétienne, dis-moi qui des deux tu voudrais avoir pour époux; Michel de Lator ou le fils de Kalonime?

— Vous me le demandez, seigneur! oh vous savez trop bien que vous êtes maître de mon cœur; depuis que je vous aime, je suis heureuse, et je livre mon âme aux rêves de l'espérance.

— Oui, tu seras heureuse, belle Débora; pour toi je composerai des poèmes que les troubadours chanteront dans tous les palais et les châteaux de la Provence. Sois chrétienne, ô Débora, sois chrétienne, et tu échapperas à l'infamie qui pèse sur ta race.

— Et mon père?

— Ne serai-je pas ton protecteur.

— Et la loi de Moïse?

— Je t'enseignerai les dogmes du saint Evangile.

— Michel de Lator, jusqu'à ce moment je vous ai jugé loyal et généreux; n'abusez point de la faiblesse d'une pauvre fille; la dixième heure sonnera bientôt : conduisez-moi à la maison du rabbin Kalonime.

— Oui, partons Débora, s'écria Michel de Lator, en fesant de violens efforts pour triompher de son émotion.

Le troubadour, la belle juive et le vieux Moïse marchèrent rapidement jusqu'au moment où ils arrivèrent à la porte de la maison du rabbin de Narbonne.

JUIFS CÉLÉBRANT LA PAQUE.

— J'ai tenu ma promesse, dit Michel de Lator. Que Dieu te garde, fille de Benjamin de Tudelle!

— Je ne vous verrai donc plus! réplicua la belle juive...

— Dans deux jours!...

— Dans deux jours, je serai l'épouse du fils de Kalomine.

— De par Dieu ou de par Satan, il n'en sera pas ainsi, s'écria Michel de Lator en s'éloignant avec précipitation.

Le lendemain, Débora ne sortit pas de la maison de Kalonime; les principaux juifs de Narbonne fesaient les préparatifs de la Pâque qu'on devait célébrer chez le rabbin. Au jour et à l'heure marqués, ils se réunirent dans la chambre de la prière, et Kalonime commença la cérémonie selon le rit antique prescrit par Moïse et Aaron.

Cependant Michel de Lator, instruit de tout ce qui se passait par le vieux Moïse, dont il avait suborné la fidélité, avait déja rassemblé un grand nombre de ses amis : à l'heure marquée ils se trouvèrent tous à la porte de la maison du rabbin, attendant le signal de Moïse. Kalomine et Benjamin qui ne se doutaient de rien, célébrèrent la Pâque avec la brulante ferveur du prosélytisme. Rangés autour d'une table carrée, les principaux juifs de Narbonne répétaient en silence les prières du rabbin; — Enfans de Moïse, s'écria Kalonime, réunis pour célébrer la Pâque sainte, invoquons le Seigneur; supplions le Dieu tout-puissant de nous protéger contre la persécution.

— Qu'il donne la force aux jeunes gens, la grâce et la vertu aux jeunes filles, ajouta Benjamin.

— Qu'il bénisse Ruben et Débora que mes mains vont bénir aussi dit Kalonime.

Le vieux rabbin partagea l'agneau pascal, le pain de pur froment et sans levain; entoura ses reins d'une ceinture de cuir, et, s'appuyant sur un bâton de noisetier blanc, il commença le festin pascal. Tous les assistans suivirent l'exemple du rabbin.

— Maintenant que la sainte cérémonie est terminée, unissez nos enfans, dit Benjamin.

— Invoquons le Seigneur, répondit Kalonime.

Et quand tous les assistans eurent prié, le vieux rabbin fit approcher les deux époux. Il était sur le point de prononcer les paroles sacramentelles, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de la salle; Michel de Lator et ses compagnons, avertis par le vieux Moïse, entrèrent tout-à-coup, et interrompirent la cérémonie.

Benjamin de Tudelle, s'écria Michel de Lator, ta fille ne sera pas l'épouse de Ruben; Débora déteste le fils de Kalonime; je l'aime, et désormais nulle puissance humaine ne pourra me la ravir.

En prononçant ces paroles, Michel de Lator saisit Débora tremblante et se dirigea vers la salle, chargé de ce précieux fardeau.

— Ma fille! ma fille! criait Benjamin.

Les juifs émus par les cris de ce père infortuné, auraient bien voulu sauver Déroba; mais les épées nues des compagnons de Michel de Lator les glaçaient de frayeur; Ruben osa seul faire quelque résistance; mais il fut violemment repoussé par les gentilshommes, qui ne sortirent de la maison de Kalonime qu'au moment où ils présumèrent que Michel de Lator était déja loin de Narbonne.

II.

LE MÉDECIN DE MONTPELLIER.

Benjamin et Kalonime firent partir avant le jour plusieurs courriers qu'ils mirent à la poursuite du ravisseur: trois jours après, ils revinrent tous annoncer au malheureux père que leurs recherches avaient été inutiles; qu'on avait vu Michel de Lator à Béziers, mais qu'on ne savait quelle direction il avait prise en quittant cette ville. Benjamin, persuadé qu'il n'avait pas un seul instant à perdre, partit de Narbonne accompagné de Ruben, qui promit avec serment de laver dans le sang de Michel de Lator l'outrage fait à la fille du rabbin de Tudelle.

Benjamin voyagea donc à grandes journées, ne s'arrêta qu'un jour à Béziers pour visiter la synagogue et s'entretenir avec deux rabbins qui s'appliquaient depuis longues années à l'étude de la sagesse. Un gentilhomme toulousain qui arrivait de Marseille lui dit qu'il avait vu Michel de Lator à Montpellier, et qu'il n'était bruit dans cette dernière ville que d'une belle juive qui accompagnait le jeune troubadour.

— C'est ma fille! c'est ma fille! s'écria Benjamin.

Et quelques instans après, il était sur la route de Montpellier.

Cette ville passait alors pour la plus docte des pays de Languedoc et de Provence.

« Au XII[e] siècle, disent les auteurs de l'histoire gé-
» nérale de Languedoc, les juifs exerçaient la médecine
» dans les provinces méridionales: aussi nous ne dou-
» tons pas qu'ils n'aient été les premiers qui professèrent
» publiquement cette science à Montpellier, où ils
» avaient alors une académie célèbre. Nous voyons du
» moins qu'on y enseignait *la physique* en 1180, par le
» privilége que Guillaume VIII, seigneur de cette
» ville, accorda à toutes sortes de personnes, de quel-
» que pays qu'elles fussent, d'y professer publiquement
» cette science, avec promesse de ne plus les restrein-
» dre à l'avenir, comme auparavant, *à un seul* profes-
» seur, quelque prière qu'on lui fît, ou qu[illegible] somme
» qu'on lui présentât. Ce monument est le plus ancien
» que nous connaissions en faveur de la faculté de
» médecine de Montpellier, l'une des plus anciennes et
» des plus célèbres de l'Europe. On fait remonter son
» origine jusqu'au XI[e] siècle, et *peut-être même*, ajoute-
» t-on, jusqu'au X[e]. On convient cependant qu'elle ne
» fut érigée en faculté publique qu'en 1220.

Montpellier était au comble de la prospérité lorsque Benjamin de Tudelle voyageait dans les pays de la Langue-d'Oc.

« Cette ville, dit le rabbin, est très heureusement située pour le commerce, à deux lieues de la mer, et fort fréquentée par toutes les nations, tant chrétiennes que mahométanes: on y trouve des négocians des pays de l'Afrique, de la Lombardie, du royaume de la grande Rome, de toute l'Egypte, de la terre d'Israël, de la Grèce, de la Gaule, de l'Espagne et de l'Angleterre; en sorte qu'on y voit des gens de toutes les langues, avec les Génois et les Pisans: il y a aussi des disciples très célèbres dans l'étude de la sagesse. »

Lorsque Benjamin arriva à Montpellier, les aventures de Michel de Lator y étaient déja connues de tout le monde; on ne parlait que du bonheur du jeune troubadour. Chacun voulait voir la belle Juive, et Bernard de Ventadour vint de la ville d'Aix pour voir la jeune Débora dont il avait célébré la beauté.

« Bernard de Ventadour, est-il dit dans une chronique manuscrite de Hugues de Saint-Circ, était fils d'un fournier; la vicomtesse de Ventadour le prit en affection, et ils s'aimèrent long-temps: il en fit le sujet de ses vers et de ses chansons; mais le vicomte s'étant aperçu de leur liaison, il congédia le poète et fit enfermer sa femme. Bernard se retira auprès de la duchesse de Normandie, jeune princesse qui lui fit bon accueil; il demeura long-temps à sa cour, et ils s'aimèrent. Il était auprès d'elle lorsque Henri d'Angleterre alla pour l'épouser et la mener par delà les mers. Bernard se retira alors, triste et dolent, auprès du bon comte Raymond de Toulouse, avec lequel il demeura jusqu'à sa mort, après laquelle le troubadour, qui en avait un regret extrême, se retira dans l'abbaye de Dalon, en Limousin, où il se fit religieux (1). »

Le jeune ménestrel n'avait pas encore parcouru l'étrange dédale de ses aventures, lorsqu'il se rendit à Montpellier pour disputer à Michel de Lator l'amour de Débora, la belle juive; il ne fut pas heureux, et son rival obtint de la fille de Benjamin qu'elle embrasserait plus tard la religion chrétienne.

Cependant le rabbin de Tudelle avait cherché inutilement sa chère Débora; le fils de Kalonime qui avait à se venger de l'affront de Michel de Lator, fit tant de perquisitions pour connaître l'asile du ravisseur qu'il parvint à le découvrir. Déguisé en mendiant, il se rendit le soir à la maison qu'on lui avait indiquée: on lui accorda l'hospitalité.

— D'où viens-tu, malingreux? lui dit Michel de Lator.

— De Narbonne, seigneur.

— Connais-tu le rabbin Kalonime?

— Je le connais, seigneur.

— Et Ruben, son fils?

(1) *Histoire générale de Languedoc*, tom. II pag. 518.



— Je le connais aussi.

— N'as-tu pas entendu parler de son mariage avec la fille de Benjamin, rabbin de Tudelle ?

— Michel de Lator a enlevé la belle juive, répondit le fils de Kalonime, en s'efforçant de déguiser sa voix, le père et le futur époux sont à la poursuite du ravisseur.

— Ils parviendront difficilement à le découvrir, répondit Michel de Lator.

Ruben, seul dans la petite chambre qu'on lui avait assignée, médita pendant long-temps mille projets de vengeance; tantôt il voulait poignarder Michel de Lator, qu'il avait reconnu; tantôt il formait la résolution d'enlever à son tour Débora. Ce fut sans doute dans ce dessein qu'il se leva vers minuit; il se dirigea à petits pas vers l'appartement occupé par Michel de Lator. Quand il fut sur le seuil, il s'appuya contre la porte, retenant son haleine; à travers une petite ouverture il put voir ce qui se passait dans la chambre. La belle juive était assise à côté de Michel de Lator, qui lui baisait les mains à plusieurs reprises; un moine placé à quelques pas sur une escabelle, tenait le livre des Evangiles sur ses genoux et adressait de pieuses exhortations à Débora.

— Oui, mon père, je serai chrétienne, s'écria tout-à-coup la fille de Benjamin : demain vous répandrez sur mon front l'eau régénératrice du baptême.

— Demain nous serons unis pour toujours par les saints liens du mariage, ajouta Michel de Lator, en pressant Débora contre son sein.

En entendant ces paroles, Ruben ne put retenir un cri de colère et d'indignation; craignant qu'on ne l'eût entendu, il s'éloigna rapidement, et, quelques instans après, il fuyait dans la rue; à son arrivée à l'hôtellerie, il trouva le vieux Benjamin prosterné la face contre terre, et récitant les psaumes du roi David.

— Vous priez? lui dit-il.

— Pour ma pauvre fille, murmura le rabbin.

— Ne priez plus pour elle, Benjamin; Débora va renier la foi de ses pères pour épouser Michel de Lator.

— Tu l'as vue?

— J'ai entendu son serment; demain elle sera baptisée publiquement en présence de tous les prêtres de Montpellier.

— Et il n'est pas de moyen pour sauver ma vieillesse de cette infamie? s'écria le vieux rabbin.

— Il en est un, répondit le fils de Kalonime : demain le Dieu d'Israël sera vengé et nous aussi.

Ruben prononça ces paroles avec un accent si sinistre, que le vieux rabbin en fut effrayé; il eut voulu le retenir; mais quand il revint de son étonnement, le fils de Kalonime était déja loin de l'hôtellerie.

Parmi tous les juifs qui enseignaient alors la *physique*, la médecine et les sciences occultes, dans la ville de Montpellier, il en était un plus renommé que tous les autres; le peuple le craignait, parce qu'il passait pour sorcier et nécromancien; néanmoins Ben-Juda ne s'occupait que de l'étude des *simples* : il était parvenu à en extraire des sucs vénéneux, dont il se servait, disait-on, pour donner la mort à ses ennemis. Ruben le connaissait depuis long-temps; il l'avait vu plusieurs fois chez son père Kalonime, à Narbonne; aussi fut-il bien accueilli par l'alchimiste octogénaire.

— Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob veille toujours sur vous, Ruben, fils de Kalonime, s'écria Ben-Juda, quand il vit entrer le jeune israélite. Quel motif vous amène ici à une heure si avancée?

— Ben-Juda, je n'ai pas un seul instant à perdre, répondit Ruben; dis-moi si tu as encore une de ces fioles que tu me donnas l'an dernier ?

— Vous voulez donc empoisonner quelqu'un?

— Oui; et je te conjure de me donner le plus violent de tes poisons.

— Voici qui ferait mourir le pape lui-même, sur l'heure, répondit Ben-Juda.

— Comptez sur ma reconnaissance, s'écria le fils de Kalonime, en jetant au vieil alchimiste une bourse pleine d'or.

Il ne se donna pas le temps d'écouter les protestations de Ben-Juda; minuit avait sonné depuis long-temps; le moment était favorable à l'accomplissement de son abominable projet. Un quart-d'heure lui suffit pour regagner la maison occupée par Michel de Lator; il trouva le jeune troubadour seul devant sa porte :

— D'où viens-tu malingreux? lui dit le ménestrel, étonné de la sortie de son hôte.

— Je viens de l'église voisine, où j'ai prié long-temps pour que malencontre ne vous arrive; et maintenant je regagne mon lit où je dormirai jusqu'au lever du soleil, sous la garde de Dieu et des saints, sauf votre bon plaisir.

— Va, dit Michel de Lator.... Je ne sais que penser de ce manant, ajouta-t-il ensuite... Le son de sa voix a quelque chose qui m'effraie; un pressentiment secret me dit que je devrais le chasser à l'instant même de la maison. Insensé que je suis! la moindre chose me jette dans des frayeurs mortelles! O Débora! demain nous quitterons la ville de Montpellier, où il n'y a plus pour moi que périls à chaque pas. Qui sait si le juif Benjamin et le fils de Kalonime ne sont pas à ma poursuite?

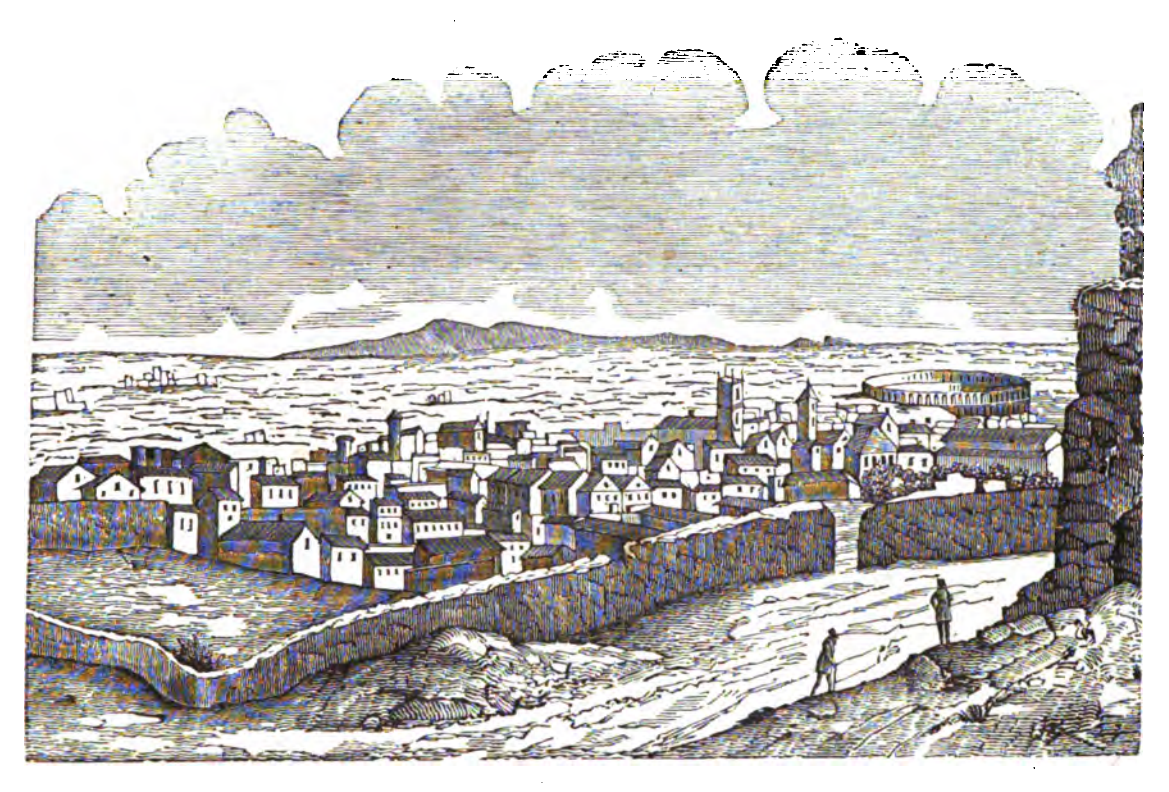
Après cet étrange monologue, Michel de Lator rentra dans la maison, ouvrit mystérieusement la porte de la chambre où reposait sa belle Juive, et la trouva plongée dans un paisible sommeil.

— Dors en paix, ma Débora, dit le troubadour à voix basse; demain tu seras chrétienne; demain tu seras mon épouse, et alors tous les Juifs de la Languedoc et de la Provence ne seront pas assez puissans pour t'arracher du giron de la sainte Eglise.

Il sortit après avoir baisé le front virginal de sa fiancée.

Il ne savait pas que le lendemain il ne trouverait plus qu'un cadavre sur la couche de Débora.

Ruben, fils de Kalonime, caché à l'angle de l'escalier, avait tout vu, tout entendu. Dès l'instant où il fut persuadé que Michel de Lator dormait, il entra à son tour dans la chambre de la fille de Benjamin; muet d'extase, il contempla d'abord la belle et pâle figure de Débora, qu'on eût prise pour un des anges qui, fatigués d'un long voyage s'endorment sur un des nuages dorés que le vent du soir amoncèle à l'horizon. Il fut un moment attendri; des pleurs coulèrent de ses yeux, et il était sur le point de renoncer à son projet, lorsque le



VUE DE NÎMES.

démon de la jalousie ralluma le feu dévorant de sa haine.

— Elle mourra! se dit-il à voix basse.

Et il tira d'un petit sac de cuir la fiole que lui avait donnée le médecin Ben-Juda.

— Débora, dit-il ensuite à voix basse, Débora fille de Benjamin de Tudelle, éveillez-vous.

La jeune fille s'éveilla en sursaut en entendant cette voix ; elle tremblait de tous ses membres comme la victime en présence du bourreau.

— Qui es-tu s'écria-t-elle?

— Un serviteur de Michel de Lator.

— Qui t'a envoyé ici?

— Mon noble maître, votre futur époux. — J'ai reçu l'ordre de vous apporter cette fiole pleine d'eau bénite par notre saint Père le pape. Le démon qui sait que demain vous devez recevoir le baptême, ne manquera pas de vous tourmenter, et ce saint breuvage vous mettra à l'abri de ses maléfices.

La fille de Benjamin de Tudelle hésita pendant quelques instans, puis elle tendit sa blanche main; versa le poison dans une petite coupe d'argent, et l'avala d'un seul trait.

Au même instant son front pâlit, ses lèvres se colorèrent d'une teinte bleuâtre; ses membres se raidirent, et elle fut en proie aux plus violentes douleurs.

— Tu m'as empoisonnée, misérable! s'écria-t-elle en jetant la coupe d'argent à la tête du malingreux.

— Oui, je t'ai empoisonnée, pour me venger de tes mépris, pour sauver la race d'Israël de la honte d'une apostasie. Demain tu ne recevras pas le baptême; demain tu n'épouseras pas le noble troubadour Michel de Lator; demain tu seras morte.

— Morte! grand Dieu! fit Débora en se roulant sur sa couche....

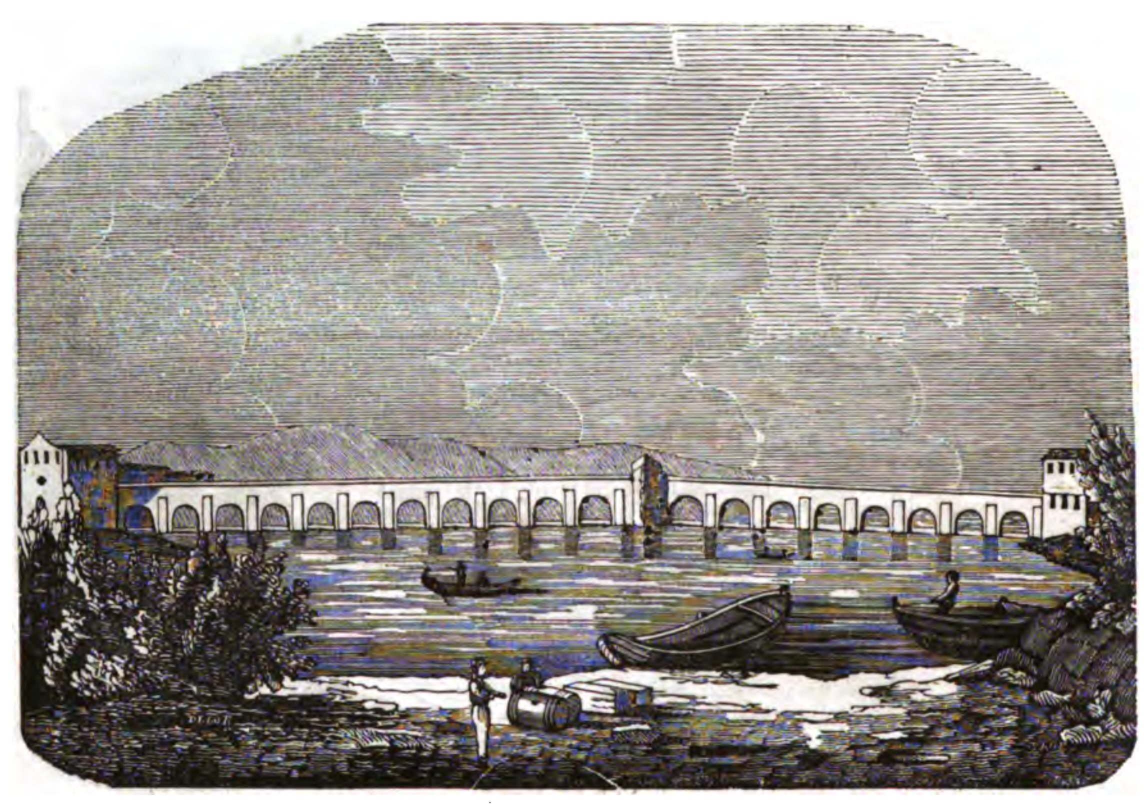
— Et si on te demande le nom de celui qui t'a porté le poison, tu répondras que c'est Ruben, fils de Kalonime, de Narbonne.

Le juif s'empressa de sortir pour échapper à la vengeance de Michel de Lator, que les cris de la belle Juive ne tardèrent pas à éveiller. Le troubadour, en rentrant dans la chambre de sa chère Débora, la trouva étendue, presque sans mouvement. Tout-à-coup la violence de la douleur lui rendit une énergie factice; elle eut la force de se lever sur sa couche :

— Michel de Lator, s'écria-t-elle, un prêtre! un prêtre! Je vais mourir; je veux recevoir le baptême.

Le moine que Michel de Lator avait mandé pour enseigner à sa fiancée les saintes vérités du christianisme, avait été éveillé par les cris de la Juive; il entra quelques instans après le troubadour.

— Baptisez-moi, mon père, s'écria Débora, aussitôt



PONT SAINT-ESPRIT.

qu'elle aperçut le moine; baptisez-moi, je n'ai plus que quelques instans à vivre.

Le moine versa l'eau régénératrice sur le front de la vierge, et quand il eut prononcé les paroles saintes, les douleurs de l'agonie se calmèrent.

— Quelle est la main qui t'a versé le poison, dit Michel de Lator? Quel démon s'est introduit dans la maison de Michel de Lator?

— Ruben, dit Rébecca dont la voix s'éteignait.

— Le fils de Kolonime, de Narbonne? ajouta Michel de Lator.

Débora ne pouvait plus parler, elle fit un signe de tête affirmatif, croisa ses deux petites mains sur sa poitrine, jeta un dernier regard sur Michel de Lator, et expira.

— Morte empoisonnée! répéta plusieurs fois Michel de Lator en grinçant des dents.

L'ange du Seigneur s'est envolé au ciel, ajouta le moine, quand il eut fini de réciter la prière des agonisans.

III.

BENJAMIN DE TUDELLE VISITE NÎMES, LUNEL, BEAUCAIRE, LE PONT SAINT-ESPRIT.

Le lendemain, les funérailles de la fiancée de Michel de Lator furent célébrées avec toutes les pompes de l'église par l'évêque de Magueconne.

Ruben, fils de Kalonime, convaincu d'avoir empoisonné Débora, la belle Juive, périt le jour même sur un bûcher. Ni les richesses, ni le crédit de son père ne purent le sauver de la honte du dernier supplice.

L'infortuné Benjamin de Tudelle fut condamné à une forte amende, comme atteint de soupçon d'avoir pris part à la mort de sa fille, parce qu'elle avait voulu embrasser la religion chrétienne. Il se hâta de quitter Montpellier, qui avait été pour lui une ville de malédiction. Il continua son voyage dans la Provence, racontant ses malheurs à tous les rabbins.

Nîmes était alors une des villes les plus florissantes du midi de la France. La civilisation romaine y avait laissé de nombreux vestiges; les habitans cultivaient avec succès les sciences et les beaux-arts; les troubadours y étaient bien accueillis, et les juifs de Montpellier y avaient établi une école où ils enseignaient la médecine et la physique. Benjamin de Tudelle y reçut une honorable hospitalité chez un vieux rabbin qu'il avait connu autrefois en Navarre. Quand la nuit était venue, les deux israélites cheminaient dans la ville, visitant les monumens élevés par les Romains; la maison carrée, les arènes, la Tour-Magne, excitèrent l'admiration de Benjamin de Tudelle. Souvent,

suivi du sage Eléazar, son hôte, il alllait respirer l'air du soir sous les arbres plantés à l'entour des fontaines de la ville : quand le moment du départ fut arrivé, les deux rabbins se dirent adieu en pleurant.

— Que le Dieu de Jacob vous protége, s'écria Benjamin; nous ne nous reverrons plus sur cette terre !

— Nous nous reverrons dans le séjour de notre père Abraham, répondit Eléazar.

Benjamin se rendit à Lunel, où il y avait une synagogue qui s'occupait nuit et jour de l'étude de la loi (1).

« C'est là, dit-il, où notre grand docteur et maître » Meschulam, d'heureuse mémoire, a enseigné autre- » fois, et où il a laissé cinq fils tous rabbins très sages » et très riches, et dont le dernier, nommé Ascher, » s'est entièrement retiré du monde par dévotion. Il » mène une vie très mortifiée, s'abstient de manger » de la viande et fait de grands progrès dans la science » du talmud. Là, je trouvai un grand concours de juifs » étrangers, qui étaient venus étudier la loi dans l'aca- » démie de cette ville; les jeunes élèves sont vêtus et » nourris aux dépends du public, chez les rabbins qui » ont soin de leur éducation. Je comptai 300 Israélites » dans la synagogue de Lunel. »

Le rabbin de Tudelle ne séjourna pas long-temps à Lunel; depuis la mort de sa fille, il ne pouvait s'arrêter dans aucune ville, et il se hâtait de visiter les synagogues de Provence, pour s'embarquer ensuite pour l'Orient.

» Je passai quelques jours à Beaucaire, dit Benja- » min dans l'itinéraire qu'il nous a laissé; c'est une » *très grande ville*. On y compte environ quarante juifs » qui y ont une académie où enseigne le fameux rabbin » Abraham, aussi recommandable par sa sagesse et » par son habileté dans l'écriture et le talmud, que par » sa richesse et par la charité qu'il exerçait envers les » juifs étrangers qui venaient se ranger sous sa dis- » cipline pour apprendre la loi, et qu'il entretenait » gratuitement. Je me rendis ensuite à *Nogres*, vul- » gairement appelé le bourg de Saint-Gilles, où je » trouvai une synagogue de cent juifs, gouvernée par » six principaux rabbins, entre autres par Jacob, fils » d'un grand docteur de pieuse mémoire. La ville de » Saint-Gilles est fréquentée par divers peuples étran- » gers et insulaires, depuis les extrémités de la terre, » à cause de l'heureuse situation de son port sur le » Rhône, à trois lieues de la mer. »

Avant de partir pour l'Orient, Benjamin de Tudelle se rendit au *Pont-Saint-Esprit* qu'on appelait alors le bourg de Saint-Saturnin, pour visiter un rabbin qui passait pour le plus savant des docteurs de la loi qui enseignaient le talmud dans les synagogues de la France méridionale. Il dit que les rues de cette petite ville étaient salles et tortueuses; que les juifs avaient beaucoup à souffrir des persécutions des chrétiens (1). De Saturnin, le rabbin de Tudelle revint à Beaucaire, où il s'embarqua pour Constantinople. En quittant le rivage, il jura de ne plus revoir les pays de la Langue-d'Oc où il avait perdu sa belle, sa chère Débora.

Quant à l'infortuné Michel de Lator, il quitta le monde pour pleurer sa belle fiancée; il se retira dans une petite maison en la noble cité de Nîmes, où il passa le reste de sa vie à copier et enluminer les syrventes de plusieurs troubadours de Provence. Il composa aussi des poèmes élégiaques en l'honneur de Débora, sa bienaimée.

J.-M. Cayla.

(1) *Histoire générale de Languedoc*, tom. II, page 515.

CARAMI.

LÉGENDE.

Dans le vallon de Brignoles,
Sous des saules,
Parmi des fleurs endormi,
Coule un ruisseau qu'on ignore,
Que décore
Le doux nom de Carami.

Comme une plainte incertaine,
L'onde à peine
Soulève un murmure ami;
Et semble une voix touchante
Qui nous chante
L'histoire de Carami.

Elle est digne de mémoire
Cette histoire :
C'était dans ce temps béni,
Où les preux pour la divine
Palestine
Avaient quitté Carami.

Un soir, Alice, la belle
Jouvencelle,
Vient rêver à son Rémi;
Elle pleure et se désole
Sous le saule
Près des flots de Carami.

Rémi de son cœur est maître,
Et, peut-être
Le sarrazin ennemi
L'a, d'un coup de cimeterre,
Mis en terre
Loin des bords de Carami.

Au désert infranchissable,
Sur le sable,
Seul, de soif mort à demi,
Il implore hélas ! sans doute,
Une goutte
Des flots purs de Carami.

Sur ses bords verts d'aubépine,
D'églantine,
Leur enfance avait dormi;
Oh ! que leur vie était douce
Sur la mousse
Près des flots de Carami !

Tandis que la bachelette,
Inquiète,
Pleure son tant doux Rémi,
Voilà que, sur l'autre rive,
Il arrive
Haletant vers Carami.

A sa vue, elle s'avance
Et s'élance:
Sur l'eau penchée à demi,
Sur l'herbe fraîche elle glisse,
Pauvre Alice !
Et tombe dans Carami.

Mais le jouvencel rapide,
Intrépide
Plonge, et sa voix a gémi;
Et l'onde redit plaintive
Sur la rive:
Mia Cara, Carami !

Et bientôt plein d'assurance,
D'espérance,
Nageant d'un bras affermi,
Il sauve Alice attendrie,
Et s'écrie:
Mia Cara, Carami !

Il saisit ses tresses blondes,
Et les ondes
Mollement en ont frémi;
Comme une fleur fraîche éclose,
Il la pose
Sur les bords de Carami.

Il la réchauffe tremblante,
Ruisselante,
Sur son cœur brûlant d'ami,
Et dans sa joie inquiète,
Il répète.
Mia Cara, Carami.

Puis elle soulève, humide
Et timide
Son bleu regard, à demi;
Et son ravissant sourire
Semble dire:
Mio Caro; Caro mi !

Et leurs baisers se répondent,
Se confondent,
Le feuillage en a frémi;
Et long-temps l'écho sonore
Dit encore:
Mia Cara, Carami !

L'heureux amant fit promesse
D'une messe
A son patron saint Rémi;
Et désormais la rivière,
Humble et fière,
Prit le nom de Carami.

Sur deux bouches caressantes,
Frémissantes,
Sous le soleil du Midi,
Un baiser t'a fait éclore,
Nom sonore,
O doux nom de Carami !

O Brignolaises naïves,
Sur ses rives
N'allez pas seules, parmi,
Parmi les fleurs, sur la brune,
Quand la lune
Se mire dans Carami.

Le flot trop tendre soupire,
Tout inspire
Un trop langoureux oubli !
Souvent une voix répète:
Indiscrète
Mia Cara, Carami !

Quoiqu'elle soit moins profonde
Sa belle onde,
Qu'au bon vieux temps de Rémi,
On se repent, quand on glisse,
Comme Alice,
Sur les bords de Carami.

L'HERMITE DE CARAMI.

LA CITADELLE ET LE GRAND CHATEAU DE PERPIGNAN.

La capitale de l'ancienne province du Roussillon ne remonte pas à une très haute antiquité; l'emplacement de Perpignan était primitivement occupé par une *villa* romaine, et la fondation de la ville ne date réellement que de l'an 1025, époque de la construction de l'église du vieux Saint-Jean. Elle était alors entourée de profonds fossés au midi est à l'est; plus tard, lorsqu'elle fut soumise à la domination des rois de Majorque, elle s'agrandit rapidement, et ses nouveaux souverains l'entourèrent de fortifications: alors fut construit le palais royal de Perpignan.

« Il était entièrement terminé, dit M. Henri, historien du Roussillon, à l'époque de la mort du premier roi de Majorque. Après l'extinction forcée de ce royaume, il n'eut plus de destination fixe, et il resta à la disposition du roi d'Aragon comme maison royale. Ferdinand Ier l'assigna pour demeure à l'antipape Benoît XIII, qui y séjourna tant que l'Aragon reconnut son autorité; il fut ensuite affecté au logement des gens de guerre, sans cesser d'être désigné par le nom de château royal.

Ce château avait une grande entrée avec pont-levis au milieu de la façade occidentale, et trois autres portes aux autres façades, pour communiquer, soit avec le jardin et le pré *dits de la reine*, soit avec les bois du roi. Au milieu de la vaste cour que laissent entre elles les quatre faces de ce bâtiment, existe un puits très profond. La chapelle toute bâtie en pierres de taille, s'élève du milieu de la face orientale. Cette chapelle était doublée, c'est-à-dire qu'il s'en trouvait une au rez-de-chaussée, qui n'était que comme une chapelle souterraine; celle qui servait à la célébration des saints mystères était un peu au-dessus du plan des appartemens du premier étage, et on y montait par un large perron, aboutissant à une galerie couverte, s'étendant sur toute la face intérieure du bâtiment, de ce côté. L'entrée de la chapelle intérieure est nue et sans aucun ornement; celle de la chapelle supérieure était toute en marbre, et décorée suivant le goût du temps de colonnes minces et grêles, dont les chapiteaux sont ornés d'animaux chimériques. Les battans de la porte, en bois de noyer, étaient divisés en compartimens par des listels sous lesquels étaient cachés des clous qui tendaient une toile peinte en bleu de ciel. Cette toile avait été placée sur les battans sans doute pour masquer les fentes et les jours que forme le trait du bois sous ce climat, quelque vieux que soient les madriers qu'on emploie pour les ouvrages de menuiserie; les vestiges de cette toile peinte s'y remarquent encore près des listels.

La galerie placée à la hauteur des appartemens, et par laquelle on montait à la chapelle, établissait une communication entre les appartemens du roi, placés du côté du nord, et ceux de la reine qui se trouvaient au côté opposé : à côté de la grande entrée, au milieu de la face occidentale, on voit intérieurement un bel escalier suspendu, d'une construction remarquable.

Les registres de l'ancienne cour du domaine royal nous apprennent que, pendant long-temps, les rois d'Aragon firent élever des lions dans le château royal de Perpignan; on y trouve inscrites plusieurs commissions de personnes chargées d'en prendre soin; on y a même transcrit la manière dont il faut élever les jeunes lionceaux. Le lion était le symbole de la puissance suprême; il ne devait avoir pour gouverneurs que des personnes nobles; aussi voyons-nous cette charge confiée à des chevaliers, dont l'un, en 1453, Dalmas del Volo, se qualifie de chambellan du roi; une lettre de l'infant don Juan, fils de Pèdre IV et lieutenant-général dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, défend au gouverneur du château de permettre qu'aucun troupeau puisse broutter les gazons d'alentour, réservés pour le paturage des chèvres et autres animaux destinés à la nourriture des lions.

Dans ce château fut enfermé et mourut en bas âge l'aîné des enfans de Jacques d'Armagnac, placé avec son frère sous l'échafaud sur lequel on décapita le malheureux prince, le 4 août 1477.

« L'époque de la construction du Castillet, ajoute M. Henri, est absolument inconnue; en l'absence de tout document, les uns ont regardé ce fort comme un monument du xe siècle, les autres comme ne remontant pas au-delà du xve. Tout porte à croire que la fondation du *petit château*, entièrement de défense, est postérieure à la réunion du royaume de Majorque à celui d'Aragon. Si cette forteresse avait existé à cette époque, il est impossible qu'il n'en eût pas été fait mention dans le courant de cette guerre désastreuse, dans laquelle Perpignan fut resserré de si près. La construction de cette masse toute en brique, est encore un indice qu'elle appartient au xive siècle. La forme du Castillet est celle d'un carré long, terminé aux deux bouts par une tour qui n'a de saillie que du côté de la campagne, pour la défense de la porte de la ville qui était à travers le château. Cette saillie de tours n'est même pas exactement arrondie; le milieu de cette demi-circonférence pousse en avant un ventre encore plus saillant que le reste. L'entrée de la ville qui se trouvait entre ces deux tours s'appelait *portal de nostra dama del pont*, comme le témoignent de vieux actes, parce que le pont de la *Tet*, comme presque tout les ponts anciens, était sous la protection de la Vierge, dont la chapelle était bâtie en dehors du faubourg. Environ un siècle après la construction de la forteresse, on supprima l'entrée de la ville qui la traversait, et on bâtit l'appendice qui forme l'entrée actuelle, à la gauche du *Castillet*. La différence des temps est bien marquée par celle des machicoulis qui la couronnent. Cette construction nous fait penser que cet appendice est l'ouvrage des Français sous Louis XI. »

Ce prince, à peine monté sur le trône de France, résolut de réunir à sa couronne la Provence et le Roussillon; ce rusé politique lutta avec tant de bonheur et d'habileté contre les Aragonnais, que Dubouchage, son lieutenant, parvint à obtenir une capitulation honorable pour les vainqueurs et pour les vaincus. Le fils de Charles VII connaissait trop l'esprit remuant des Roussillonnais, leur fidélité au roi d'Aragon, pour négliger quelques-uns des moyens les plus nécessaires au maintien de sa dénomination; plusieurs châteaux furent transformés en prisons; alors fut construite la citadelle de Perpignan, dont nous reproduisons l'historique tiré des notes lumineuses que M. Henri a insérées à la fin du second volume de son histoire de Roussillon.

« Dans les instructions que Louis XI donna à Dubouchage, en l'envoyant à Perpignan, à l'occasion de la capitulation de cette place, il lui recommande par-dessus tout de faire bâtir une citadelle, pour brider la ville et tenir en respect les habitans, et dans sa lettre du 20 avril, il lui dit de la laisser construire par Boffile comme il entendra, sauf à en faire construire ensuite une seconde de la manière qu'on le lui a indiqué, si la première ne suffit pas. Ces deux forteresses furent élevées : l'une, sur l'emplacement du bastion actuel de Saint-Jacques, de son fossé et de son glacis, se prolongeant jusqu'à la porte de Canet : on lui donna le nom de grand château, par opposition au petit château ou Castillet; l'autre, sur la colline que couronnait déja le château des rois de Majorque : c'est aujourd'hui la citadelle. Nous ne pouvons rien dire de la forme du grand château, dont il n'existe plus rien aujourd'hui; quant à la citadelle, elle consista en une augmentation de l'enceinte de l'ancienne résidence des rois de Majorque.

Du temps de ces rois, il n'y avait guère autour de ce château qu'un fossé avec un pont-levis placés devant la principale porte, ainsi que le témoigne le procès-verbal de la remise qui en fut faite aux agens du roi d'Aragon, par les ordres de Jayme II. Les murailles de la ville, en allant de la porte Saint-Martin à la porte d'Elne, passaient en dehors de ce château, qui se trouvait ainsi renfermé dans l'enceinte fortifiée. Après l'extinction du royaume de Maj·rque, ce château fut converti, par Pèdre IV, en une véritable forteresse, au moyen de quelques augmentations qu'il serait bien difficile de déterminer avec exactitude à travers toutes les démolitions, reconstructions et remuemens du terrain qui ont eu lieu depuis; on découvre encore cependant sous les terrassemens, au nord et au midi, des traces d'une enceinte de murailles avec des tours garnies de barbacanes.

Cette première enceinte éprouva des changemens sous les successeurs de Pèdre, quand l'usage se répandit de garnir de canons les murailles des fortifications. Il est certain qu'il y en avait déja au château de Perpignan quand le Roussillon fut engagé à la France, puisque les Français, assiégés dans ce château par les habitans de la ville, en 1462, aplanirent un monticule qui empêchait l'artillerie de battre le quartier de Perpignan, du côté du Matatoro. Pour placer du canon sur l'enceinte de Pèdre ou de Martin, on commença par doubler les murailles dans les endroits où elles n'auraient pas été probablement assez fortes pour résister à la poussée des terres dont il fallait les charger, et on éleva un contre-mur à distance convenable, afin de pouvoir combler de remblais tout l'espace intermédiaire : c'est ce qu'on reconnaît encore en quelques endroits.

Quand Louis XI voulut brider la ville par une bonne citadelle, on ne fit qu'augmenter, à ce qu'il paraît, cette enceinte de Pèdre IV, qui se terminait à l'endroit où sont les vieilles casernes construites elles-mêmes sur la contrescarpe du fossé de cette enceinte. L'enceinte nouvelle s'étendit du côté de l'orient jusqu'au delà des casernes neuves, circonscrivant ainsi toute la place d'armes actuelle.

Charles-Quint, trouvant insuffisante la citadelle de Louis XI, en augmenta la force par l'addition de deux redans unis par une courtine, et appuyés chacun par un de leurs côtés aux murailles de la ville. Ces deux redans sont remarquables en ce qu'ils semblent être le premier essai du système de fortification angulaire, et ce premier essai appartient à l'Espagne et non à l'Italie. Ces redans furent terminés en 1530; mais les ordres de Charles-Quint pour commencer les travaux de restauration des fortifications de Perpignan étaient antérieurs à 1528 (1). Bien plus, une tendance vers cette fortification angulaire se fait déja apercevoir dès la fin du xve siècle dans la construction du nouveau fort de Salses, dont les tours et demi-lunes, au lieu d'être exactement rondes, présentent au contraire une sorte d'éperon saillant, qui en fait ressembler le plan à la pointe des anciens écus des chevaliers.

L'italien San-Micheli ne fit donc que perfectionner cette première idée de la fortification flanquante, dans son invention des bastions, dont les premiers furent construits par lui à Vérone, vers 1540. Vasari, qui publia sa *Vie des Peintres*, en 1550, fut le premier qui fit connaître cette invention de San-Micheli, dans la troisième partie de son ouvrage. Cette importante découverte fit aussitôt changer, à ce qu'il paraît, le plan arrêté en premier lieu pour la restauration des fortifications de Perpignan; on traça pour la citadelle un plan nouveau dans la forme d'un hexagone bastionné, auquel Philippe II fit travailler avec activité. Ces premiers bastions avaient, à chacun de leurs angles, une tourelle qui s'élevait à une certaine hauteur, et que, plus tard, on remplaça par des guérites saillantes. Pour former autour de la citadelle de Louis XI cette nouvelle enceinte, et pour en découvrir convenablement les approches, il fallut démolir, dit-on, environ un millier de maisons. La plupart étaient désertes et abandonnées depuis long-temps. La population de Perpignan n'était plus alors ce qu'elle avait été sous le dernier roi de Majorque; les siéges longs et calamiteux que cette ville avait soutenus avaient tellement diminué le nombre de ses habitans, que cette quantité de maisons, dont le nombre semble exagéré, ne faisait pas la moitié de celles qui se trouvaient désertes, suivant ce que témoignent certains écrits du temps.

(1) Il est évident que si l'invention des bastions avait été connue à cette époque, au lieu de ces deux simples redans on aurait fait des bastions. L'exécution de cet ouvrage, entre 1528 et 1530, est donc antérieure à la découverte de San-Micheli.



Les travaux qui s'exécutaient à Perpignan pour la défense de la ville avaient été imposés par Charles-Quint aux vigueries de Roussillon et de Cerdagne, dont les habitans devaient les accomplir par eux-mêmes ou par des remplaçans. Outre cette prestation en nature, de la part des citoyens, les consuls de Perpignan avaient encore à fournir les manœuvres et les bêtes de somme pour le transport des matériaux. (*Arch. dom.*) Pour faciliter à ces magistrats les moyens de payer les ouvriers, l'empereur leur permit, le 15 de juin 1528, de faire frapper de la monnaie de billon au coin des armes de la ville, en quelque métal que ce fût, sous l'expresse condition qu'ils la remplaceraient par de la monnaie d'or ou d'argent de cours légal, à toute personne qui voudrait la changer, et à sa première réquisition (*Arch. dom*). Plus tard, le 29 janvier 1565, un arrêt de l'audience royale de Barcelonne prescrivit à tous les habitans de Perpignan, sans distinction, de contribuer à ces travaux, par feux, en déduisant dix pour cent pour les pauvres qui n'avaient pas les moyens de payer; nul ne pouvait en être dispensé; militaire, stipendió, familier du saint-office, laïque ou clerc. Cependant, comme ces travaux étaient très considérables et la dépense immense, et que cette charge long-temps prolongée devenait trop onéreuse pour les seuls habitans du Roussillon et de la Cerdagne, Philippe II ordonna, en 1573, sur le motif que la population était sensiblement diminuée, et que depuis dix à douze ans plus de mille maisons étaient ruinées ou rendues inhabitables, que celles des vigueries de Catalogne qui avait été imposées pour la réparation des fortifications de Barcelonne cessassent de payer pour cette ville, et que les vigueries de Vic, de Manresa, de Berga, de Cervera, de Tarragone, d Urgel et du Lerida, ainsi que les habitans de Poblet, eussent à contribuer aux travaux qui s'exécutaient à Perpignan, pendant la durée de trois ans. Comme à raison de la grande distance qu'il y avait de toutes ces villes à Perpignan, les habitans ne pourraient pas concourir à ces travaux par prestation en nature, ils devaient s'arranger pour payer quatre cents livres de Barcelone pour chacune de ces trois années, et pour les suivantes s'il en était besoin. Le roi pensait que « on ne » trouverait pas cette contribution trop forte, attendu » qu'il faisait exécuter les travaux avec toute la dili» gence possible, afin de mettre cette ville en état » de résister aux forces ennemies, et assurer par là » le repos de toute la Catalogne, et aussi, parce » que cette somme n'était rien en comparaison de ce » qu'avaient coûté les autres fortifications de Perpi» gnan aux peuples de Roussillon, pendant plus de » trente-huit ans, outre qu'ils duraient encore, etc. » Cette contribution, qui fut consentie par les cortès, fut maintenue jusqu'à l'année 1585, qu'elle fut supprimée: c'est donc à cette époque qu'il faut placer l'entier achèvement des travaux.

L'entretien des casernes que Louis XI avait fait bâtir dans sa citadelle ayant été abandonné après le départ des Français, Ferdinand II en ordonna la resrestauration le 30 janvier 1502, en tançant vivement le procureur royal de Roussillon de sa négligence, qui était cause que la dépense serait très-considérable. (*Arch. dom.*)

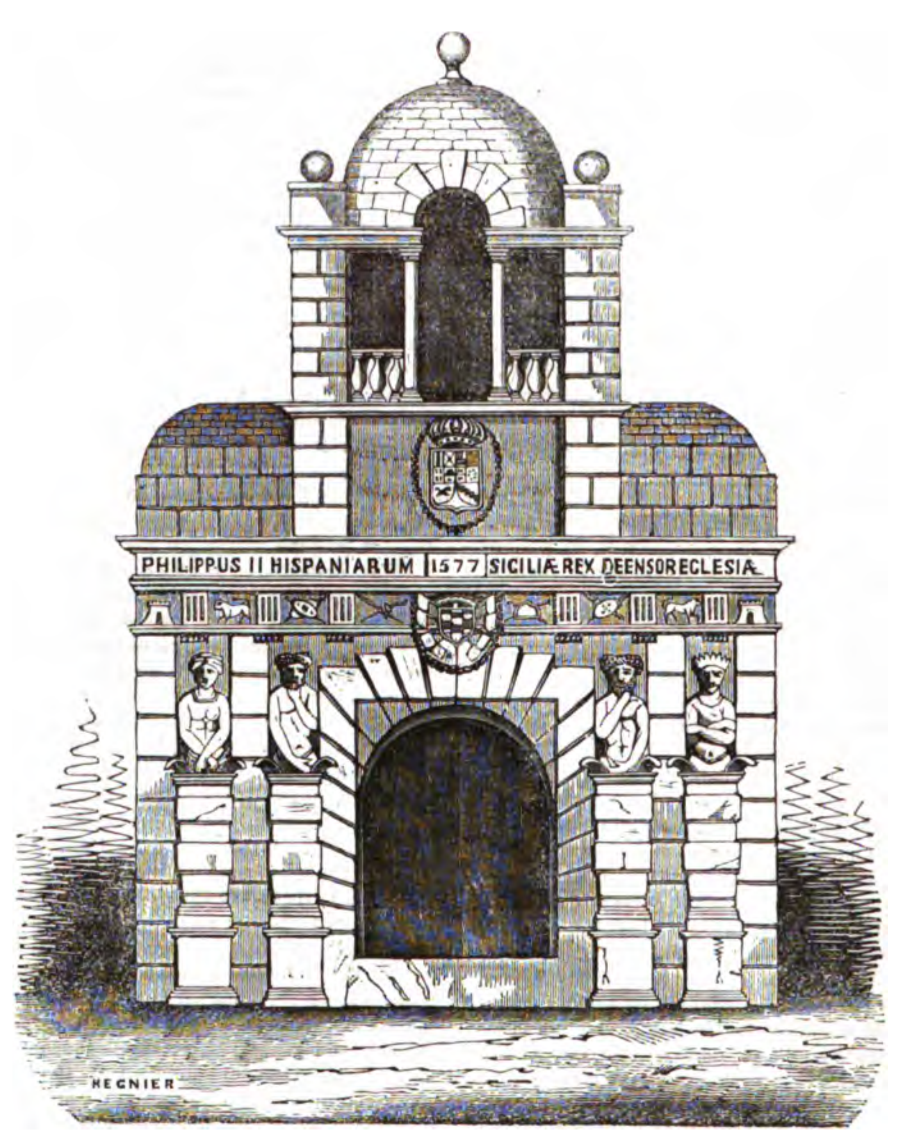
Quand le Roussillon revint définitivement à la France, par la paix des Pyrénées, Vauban fit compléter les fortifications de Perpignan en augmentant autour de la ville la force de quelques-uns des bastions construits sous Charles V et Philippe II, en détournant, par une coupure qui les jette dans la Tet, près du faubourg, les eaux de la basse, qui coulaient alors dans le fossé, derrière Saint-Jean, et cela afin d'établir des demi-lunes devant les courtines; et en ajoutant d'autres demi-lunes sur ceux des fonds de l'hexagone de la citadelle qui en était dépourvue.

D'après le dernier plan arrêté pour l'augmentation de la citadelle, on devait supprimer, après l'achèvement de la nouvelle enceinte bastionnée, tout ce qui restait de l'enceinte de Louis XI; et ces démolitions étaient déja commencées quand le Roussillon passa à la France. Vauban, regardant au contraire la conservation de cette double enceinte comme très avantageuse pour la force de cette citadelle, fit relever ce qui était déja abattu, et il organisa les tours carrées qui en terminaient les angles, en bastions dont le saillant a la même capitale que ceux de la nouvelle enceinte.

Une foule d'individus, par un de ces abus si fréquens en Roussillon sous le régime espagnol, s'étaient fait inscrire comme gardes ou portiers des fortifications. Philippe II régla, en 1599, que le nombre de ces employés ne pourrait être de plus de douze dans Perpignan, et de trente dans tout le reste de la province.

La porte d'entrée de la citadelle, terminée en 1577, est ornée, de chaque côté, de deux cariatides à gaîne accouplées et surmontées d'un entablement dorique, dont chaque métope est timbrée de l'un des écussons de la monarchie espagnole. La frise porte cette inscription : *Philippus II, Dei gratia, Hispaniarum rex, defensor ecclesiæ.* L'écu général des armes d'Espagne surmontait cette inscription, et comme cette porte fut achevée sous le gouvernement du duc d'Albe, les armes de ce seigneur étaient sculptées au-dessous de celles du royaume. Cette façade était surmontée d'une lanterne à jour très pittoresque, composée d'une coupole supportée par des colonnes doriques; elle a été rasée depuis peu d'années. Les cariatides de la porte ont donné lieu à une opinion regardée par le peuple comme incontestable. La multitude veut voir dans les différentes positions des mains de ces figures, des allusions à l'inexpugnabilité de la place. Cette supposition n'a pas le moindre fondement : l'attitude de ces cariatides est le fruit du caprice de l'artiste, et non pas une rodomontade monumentale.

Un bras de pierre posé en saillie au haut d'une tourelle qui surmontait l'angle du redans oriental des premières constructions de Charles-Quint, et tenant une épée levée, a donné naissance à un autre conte. On prétend, et on l'a écrit, que cet empereur, fesant une ronde de nuit, et trouvant en cet endroit une sentinelle endormie, la précipita dans le fossé, et resta en faction à sa place : ce serait en mémoire de cet événement qu'on aurait placé ce dextrochère. L'absurdité d'un pareil fait n'a pas besoin d'être démontrée. L'épée nue étant un des emblêmes de la puissance impériale, celle-ci n'a été placée en cet endroit que comme symbole, de même que l'écu impérial qu'on voyait encore naguère par-dessous, et qui portait le millésime de 1530, indiquant l'époque où



PORTE DE LA CITADELLE DE PERPIGNAN.

ces travaux furent achevés. Ce même écu est aussi placé, et par la même raison, sur d'autres bastions, tant de la citadelle que des murailles de la ville. Des travaux exécutés en 1823 ayant fait disparaître, avec la tourelle, l'anneau de pierre dans lequel se trouvait engagé le bout de la lame de l'épée; pour la consolider, cette épée a été enlevée, et le dextrochère est resté seul en place.

Nous avons dit que la citadelle de Boffile était ce qu'on appelait le grand château, par opposition au Castillet ou petit château. Nous nous fondons, pour avancer ce fait, sur ce que cette fortification, dont on avait besoin pour imposer à la ville, dut être élevée à la hâte et en terre, et qu'un plan de Perpignan de 1649 indique en effet, sous le titre de ruines du vieux château, un reste de fort en terre; il y eut cependant quelques parties de cette construction refaites, plus tard peut-être, en maçonnerie, puisqu'on en voit encore un lambeau au bas du glacis, devant l'angle du bastion de Saint-Jacques. Les restes de ce château disparurent entièrement sous les travaux exécutés par Vauban. Nous disons que ce fut là la citadelle de Boffile, parce que Louis XI

recommande particulièrement à Dubouchage de laisser ce vice-roi construire d'abord une citadelle comme il l'entendra, avant de faire élever celle qu'on lui a indiquée, et qui dut être la citadelle actuelle. Il ne serait pas raisonnable de supposer qu'on eût commencé par construire un fort en bonne maçonnerie, pour en venir ensuite à un fort en terre. Quant au fait de l'établissement de ce château par les Français, nous le déduisons de ce que, s'il avait existé avant l'occupation du Roussillon par Louis XI, il en serait fait mention quelque part dans l'histoire de ce siége, où son voisinage du château royal, occupé par les Français, aurait dû le mettre en scène. La première fois qu'il en est parlé, c'est en 1493, à l'occasion de l'altercation entre les soldats français et les habitans de la ville : les premiers sont forcés de se réfugier à la citadelle; les Perpignanais escortent l'évêque d'Albi au grand château. Voilà donc l'existence simultanée de ces deux forts, sous les Français, bien constatée par cette circonstance. Nous avons vu aussi de Venez chercher à attirer dans son parti le commandant de la citadelle et celui du château; enfin, à l'époque de l'évacuation du Roussillon par les Français, un Mossen Citjar prit le commandement du château, et un capitaine Lutier eut celui de la citadelle.

Il y avait encore de l'artillerie sur ce château, en 1563, puisqu'après la peste de Perpignan, Philippe II prescrivit, comme moyen d'assainissement de la ville, des décharges de l'artillerie du grand château, de la citadelle et du Castillet : ces trois places se trouvant ainsi désignés en particulier dans le même acte, il ne reste plus matière à aucune équivoque. »

La province de Roussillon réunie à la couronne par Louis XI après une expédition qui ne dura que huit mois, fut rendue, en 1492, au roi d'Aragon par Charles VIII, qui, dominé par son idée de la conquête du royaume de Naples, n'exigea aucun dédommagement. Perpignan tomba quelques années après, sous la domination espagnole par le mariage de Ferdinand II avec la princesse Isabelle. En vain François Ier mit tout en œuvre pour reprendre ce riche pays; Louis XIV fut plus heureux; le grand Condé, chargé de reconquérir le Roussillon, parvint à s'emparer de Perpignan, et le traité de l'*Ile des Faisans* assura pour toujours à la France la possession d'une des plus riches contrées méridionales.

A dater de cette époque, la capitale du Roussillon a subi d'heureuses modifications : sous la restauration, les fortifications de la ville, construites d'après le système ancien, ont été remplacées par des bastions; on a pratiqué des chemins couverts pour protéger la place à de très grandes distances : aussi la citadelle environnée d'une triple enceinte, peut résister à trois attaques.

« Il y a quelques années, disent les auteurs de la *France Pittoresque*, Perpignan n'avait ni promenades publiques, ni bains, ni fontaines. La ville laisse encore à désirer sous ce dernier rapport; mais elle a fait des progrès sous les autres; on y voit même une très belle promenade entre les Glacis et le canal d'Avrosage des jardins de Saint-Jacques.

» Perpignan a trois places; celle de la Loge, la place d'Armes et la place Royale qui s'est élevée sur les débris de l'ancien couvent des Jésuites. La cathédrale et le Castillet qui sert de prison, sont des monumens d'un caractère gothique et très remarquables. »

Charles Compan.

LE CLOITRE DE VILLEMARTIN.

Il est bien triste et bien affligeant ce tableau que la société déroule si péniblement sous nos yeux; on sent le cœur se gonfler d'amertume, les yeux se mouiller de larmes à l'aspect de tant de mécomptes, de déceptions, de cet égoïsme abject qui s'infiltrant dans les pores du corps social, en opère chaque jour la lente et douloureuse dissolution : époque transitoire, où les cœurs sont sans amour et sans foi, où les idées rayonnant dans l'espace se croisent, se heurtent, se brisent en fragmens impalpables, où tant de systèmes laborieusement enfantés s'élèvent au-dessus de l'horizon et tombent sans laisser la plus légère trace de leur apparition.

Au milieu de cette anarchie intellectuelle, de cette atrophie sociale, la vie du poète s'écoule triste et décolorée. Pauvre poète! le feu sacré de l'inspiration s'éteint graduellement dans son cœur; sa voix jadis si vibrante se perd dans le désert; l'écho ne redit plus que ses chants de douleur et de désespoir, en face d'un avenir qui se couvre encore à ses yeux d'un voile impénétrable. Au milieu d'un présent qui coagule le sang dans ses veines, et suspend les rapides pulsations de son cœur, le poète tourne ses regards douloureux vers un passé qu'il avait en quelque sorte répudié et qui s'enfuit bien loin derrière lui; son ardente imagination, franchissant le temps et l'espace, va demander quelques inspirations nouvelles à cette épopée si féconde en actes d'héroïsme. A sa voix sublime, les anciens preux s'agitent au fond de leurs tombeaux, les ruines si long-temps muettes s'émeuvent; il exhume les légendes à demi-rongées par la dent des siècles, consulte les traditions les plus vagues, les chroniques les plus obscures, pour découvrir les conditions de cette existence sociale se déroulant à travers les siècles avec une si grande plénitude de force et d'activité, parce que tous les actes convergeaient vers un but unique, la religion. Religion, fille du ciel, toi qui es descendue sur la terre pour faire tomber les fers de l'esclave, abattre la puissance du glaive, arracher la femme à la brutalité de l'homme, et abreuver le cœur des

malheureux des douces consolations de l'espérance ; oh! viens mettre un terme aux maux qui désolent la société ; viens accomplir un progrès nouveau, en sanctifiant des joies nouvelles, en appelant au large banquet social, cette nombreuse classe d'enfans de Dieu, pour qui cette terre est encore une vallée de larmes!

Ce retour des esprits vers l'organisation moyenne se manifeste d'une manière sensible dans l'ordre matériel. La mode, avec ses lois bizarres, son apparente frivolité, cherche à raviver les formes surannées de nos aïeux, au milieu d'une société qui les a frappées pendant si long-temps de son ridicule; c'est à qui arrachera à la fureur dévorante du temps quelques-uns de ces nombreux et imposans débris qui jonchent le sol. On se plaît à restaurer dans leur primitive structure les anciens châteaux qui présentent avec une sorte d'orgueil féodal les proportions colossales de leurs tours crénelées, leurs ponts-levis, leur large ceinture de fossés. Assis sur la cime des rocs, où les a placés la main hardie de l'homme, ils embrassent la vaste étendue de l'horizon, et paraissent encore recevoir à leurs pieds les hommages des populations des campagnes. A l'intérieur, l'œil ne peut se lasser d'admirer les chefs-d'œuvre de l'art payen, étonnés de se trouver associés avec ceux qu'a fait éclore la brillante phase du christianisme: ici, c'est la Vénus antique, avec son sourire gracieux et coquet; ses chairs colorées et frémissantes servent de pendant à la Vierge chrétienne que le pinceau de Raphaël a animée d'un rayon céleste; c'est la face musculeuse et rembrunie de Jupiter capitolin, éclipsée par les images vivantes des martyrs, dont la longue et douloureuse agonie enfante un monde nouveau. Là, s'élèvent des ogives aux courbes élancées, des vitraux diversement coloriés, des meubles aux torses gracieuses, aux légères dentelures, qui le disputent en luxe et en élégance à nos soyeux divans, à nos couches voluptueuses, à ces cristaux, dont les mille facettes scintillent d'une lumière vive et diversement coloriée. En réfléchissant sur cette espèce de mouvement rétrospectif, on est prêt à se demander s'il ne serait pas le précurseur d'une ère nouvelle, où un art plus parfait, associant les deux aspects de la vie, la matière et l'esprit, la pensée et la forme qui la représentent, enfantera des chefs-d'œuvre plus beaux, plus imposans que ceux du passé.

Parmi les hommes remarquables qui, imprimant leur cachet à notre époque, ont mis toute leur gloire à conserver fidèlement les traditions religieuses du passé, tout en tenant compte des besoins nouveaux de la société, le département de l'Aude peut présenter avec orgueil M. Alexandre Guiraud, de l'académie française, écrivain élégant et consciencieux, poète plein de verve et d'abandon. M. Guiraud n'écrit que sous les généreuses inspirations de son cœur, parce que sa plume ne s'est jamais prostituée au pouvoir; il ne reconnaît d'autre bannière que celle de l'honneur, et appartient par ses principes politiques à cette minime partie d'écrivains honorables qui veulent progressivement l'amélioration physique et morale du peuple. Limoux fut le berceau de sa naissance; Limoux dont l'air est pur et embaumé, la température toujours tiède et lubrifiante, la campagne si belle et si féconde. Sur les hauteurs qui couronnent cette ville et forment un horizon peu étendu mais ravissant à l'œil, on découvre un château qui compte environ six siècles d'existence; c'est Villemartin, dont la physionomie profondément sillonnée atteste hautement la part active qu'il prit à ces guerres longues et meurtrières, dont le midi de la France fut le théâtre, la religion le prétexte, et l'ambition effrenée de quelques seigneurs la véritable cause. Aujourd'hui paisible et solitaire, mais vivant de ses glorieux et touchans souvenirs qui saisissent notre ame et la jettent dans le vague d'une douce contemplation, Villemartin est devenu le séjour agréable où M. Guiraud goûte la véritable paix de l'ame au milieu de ses travaux littéraires et des êtres chéris dont l'existence est si harmonieusement liée à la sienne. Si l'extérieur de ce château laisse quelque chose à désirer sous le rapport architectural, l'intérieur offre dans son décor un assortiment d'objets de très bon goût, qui réfléchissent sous tous les aspects la pensée religieuse du poète philosophe; mais, à travers les massifs de verdure qui encadrent cette habitation, l'œil se repose agréablement sur un monument antique qui développe avec majesté ses quatre faces rectangulaires. C'est un cloître qui résume avec une fidélité remarquable les traits les plus caractéristiques de son époque avec toute la suavité de sa pensée religieuse. Il est là, debout, avec sa physionomie séculaire, en présence d'une société sceptique qu'il invite au respect et à l'admiration. Ce monument que l'on peut considérer comme un des plus beaux morceaux d'archéologie de nos contrées méridionales, remonte à l'année 1334; il fut fondé à Perpignan par l'ordre des Carmes et le seigneur de Peyrestorte, comme semble l'indiquer une inscription latine, en caractères gothiques, que l'on aperçoit encore sur marbre rouge.

Anno — dom. M. CCC. XXXI *fuit inceptum*
Hoc claustrum per E de pieribus tortis
Et fuit completum anno dom. M. CCC. XLII.

Lorsque la révolution de 92, se levant tout-à-coup furieuse contre les hommes et les choses du passé, s'en allait incendiant les châteaux, respectant les chaumières, broyant dans sa large main trônes et autels, transformant les cloches pacifiques en instrumens de guerre, la vaste enceinte des cathédrales en arsenaux et magasins de subsistances, le cloître de Perpignan ne put échapper à ce torrent dévastateur. Il ne fut pas démoli, parce qu'on le jugea propre au service public. Ses galeries silencieuse, retentiren du cliquotis des armes, des hennissemens prolongés des chevaux, elles qui pendant plusieurs siècles n'avaient entendu que le son grave et pénétrant de la cloche, et les pieux cantiques qui s'élevaient harmonieusement vers le ciel comme une suave émanation. Quel profond sujet de méditation pour la philosophie! Telle fut pendant environ douze années la destination de ce monument dont l'existence douloureuse touchait à sa fin. Une raison d'intérêt public, à l'aide de laquelle on justifie les actes les plus iniques, fut invoquée dans cette circonstance, et son arrêt de mort fut prononcé. Ainsi l'un des plus beaux monumens que l'art chrétien nous ait légués et que le temps avait conservé à la vénération des fidèles, ne put trouver grâce aux yeux des Vandales de notre époque.

Au signal donné, l'œuvre de démolition commence; le lourd marteau frappe à coups redoublés sur ces imposans massifs. Le marbre gémit et vole en éclats. Les colonnes ébranlées sur leurs bases cèdent et roulent avec fracas. En un instant le sol est jonché de débris de chapitaux, de corniches, de tronçons de colonnes; et ces mêmes matériaux qui avaient servi à l'édification d'un monument religieux, par une de ces transformations mystérieuses à l'intelligence humaine, sont destinés à la construction d'une caserne d'artillerie. Mais une telle profanation ne s'accomplira pas. Instruit de cet événement, M. Guiraud se transporte à Perpignan, et pour une modique somme d'argent devient possesseur de ces précieux matériaux, qui, chargés avec précaution sur des chariots, sont dirigés sur Villemartin à travers toutes les difficultés d'une route longue et diversement accidentée. Mais c'était peu encore que les embarras du transport. Rapporter une à une toutes ces pièces horriblement mutilées, remplir les cavités, effacer l'empreinte fatale du marteau; en un mot, combiner toutes ces parties éparses et confuses, de manière à former un ensemble régulier, homogène, dans lequel l'œil pût encore entrevoir quelques symptômes de vie, était un travail immense et qui tient en quelque sorte du prodige. M. Guiraud, toujours ardent, infatigable, ne recule devant aucun sacrifice. Sa volonté forte et puissante triomphe de tous les obstacles. Encore quelques efforts et cette entreprise audacieuse va être couronnée du plus grand succès. Le monument s'éleva, parvint à sa plus grande hauteur et présentant de nouveau sa tête aux siècles étonnés, va transmettre aux générations futures le nom de celui qui la conservé aux sciences et à la religion. Moins grand, moins chargé de sculpture que ceux de Toulouse et de Moissac, le cloître de Villemartin l'emporte sur eux par l'élégance des formes, le fini du travail et la beauté de la matière qui a servi à le construire. Ses colonnes remarquables par la beauté du marbre diversement coloré en blanc, vert et rouge granitique, sont sveltes et canelées. Il est à regretter que les carrières d'où l'on a extrait le marbre vert soient épuisées; tous les efforts que l'on a faits jusqu'ici pour en retrouver les traces ont été infructueux; les chapiteaux qui leur servent d'ornement, sont chargés de figures symboliques que le ciseau s'est plu à retracer avec une merveilleuse variété de formes. Cependant nous devons, pour rendre hommage à la vérité, avouer que ces sculptures répandues avec une étonnante profusion sur le cloître de Villemartin, se ressentent un peu, comme tous les monumens de cette époque, de l'enfance de l'art. On désirerait y trouver cette pureté de dessin, cette fraîcheur de coloris, cette expression animée qui caractérisaient toutes les productions que l'art régénéré offrait de toutes parts à la vénération des peuples, parce qu'en elles était incarnée grande et profonde toute la pensée chrétienne. Sur un des côtés de ce beau pérystile, l'on aperçoit une chapelle dont la nef, décorée avec le goût le plus recherché, se développe gracieusement en forme de voûtes légères et hardies qui viennent encore ajouter à la sainte majesté du lieu.

On comprendra facilement que c'était en quelque sorte un devoir pour nous de signaler à l'attention publique un des plus beaux monumens que le moyen âge ait élevé dans nos contrées méridionales. La description que nous venons d'en donner laisse tant à désirer sous le rapport de la science, que nous appelons de tous nos vœux l'attention des hommes spéciaux sur un sujet qui présente un si puissant intérêt; aux savans qui explorent le vaste champ de l'archéologie et de la minéralogie; aux artistes qui recherchent partout des inspirations généreuses; à tous ceux enfin qui éprouvent le besoin d'émotions douces et variées, nous leur dirons: venez parcourir le département de l'Aude qui présentera à votre curiosité tous les trésors que l'art et la nature ont répandus dans son sein. Saluez en passant la ville de Limoux qui se dessine au fond d'une vallée délicieuse avec ses moissons ramassées, son clocher aérien, ses belles usines, source d'abondance et de prospérité et son bel amphithéâtre de coteaux, d'où ruisselle ce vin délicieux que l'on fait voyager dans les quatre parties du monde; et cette rivière follement capricieuse et coquette qui se déroule en gracieuses spirales à travers ces riantes campagnes. Si votre cœur éprouve le besoin d'une croyance, allez adresser vos vœux à Notre-Dame de Marseille, qui, du haut de sa légère éminence, se présente comme un phare au voyageur égaré. Elle vous racontera l'histoire de son origine qui se perd dans la nuit des temps, les phases de cette longue existence si féconde en événemens dramatiques; elle vous montrera comme une jeune et belle fiancée, son éblouissante parure, ses bijoux d'or et d'argent, saints ornemens offerts en hommage par la vénération des fidèles. Mais pour couronner dignement votre course littéraire et scientifique, n'oubliez pas d'aller faire un voyage à Villemartin.

A. Metgé, avocat.

L'ALCYON.

Si la beauté des formes se trouvait unie au plumage si agréable de l'alcyon, nul doute que cet oiseau ne dût être regardé comme le plus magnifiquement doté entre tous ceux qui vivent dans nos contrées; mais son corps oblong, terminé par une queue très courte, est trop trapu proportionnellement à sa taille; sa tête est grosse, et le bec long et anguleux beaucoup trop fort; les jambes se perdent sous le ventre et le font paraître accroupi lorsqu'il se repose.

L'alcyon d'Europe est de la grosseur à peu près de

l'alouette commune, et il a six à sept pouces de longueur; son bec est noir, et l'intérieur de la bouche d'un jaune safrané : une bande rousse s'étend des narines jusqu'aux yeux et descend de là sur les joues, se prolonge en arrière et devient blanche à son extrémité; cette tache ressort vivement sur le fond vert foncé, mélangé de nuances plus claires qui recouvrent la tête, le côté du cou et les couvertures des ailes. Le dessus du corps et de la queue est d'un beau bleu, à reflets changeans; les pennes de l'aile et de la queue ont leur partie supérieure d'un bleu plus prononcé; la gorge est d'un blanc fauve; la poitrine, le ventre et le dessous de la queue sont roux; les pieds, qui ont quatre doigts, dont trois antérieurs et un derrière, sont rouges et les ongles noirs.

Quoique les ailes de l'alcyon soient peu étendues, les forces musculaires qui les mettent en action sont si puissantes, que peu d'oiseaux ont le vol aussi rapide.

Cet oiseau habite continuellement les bords des eaux, préférant aux rivages des mers, ceux plus paisibles des rivières et des ruisseaux; on le rencontre fréquemment perché sur les branches basses ou sur les flèches flexibles des arbrisseaux, guetter dans les eaux, où il semble se mirer, les petits poissons dont il fait sa principale nourriture. Impatient de satisfaire ses désirs, il n'attend pas comme le héron l'arrivée de sa proie; il change fréquemment de place, va, vient, passe d'une rive à l'autre, sans s'éloigner pourtant des lieux où il a établi sa résidence. Souvent il s'avance plus avant, et, planant quelques instans à plusieurs pieds au-dessus de l'eau, il se précipite perpendiculairement dessus le poisson qu'il vient d'apercevoir, avec la même rapidité que met l'épervier à tomber du haut des airs sur l'oiseau qui n'a pas eu le temps de l'éviter

C'est à terre que l'alcyon dévore le fruit de sa chasse. Au reste, autant elle est abondante lorsque les eaux sont limpides, autant elle devient peu productive lorsqu'elles sont troubles, ou qu'une glace épaisse en recouvre la superficie : aussi, dans ces circonstances, affaiblis par une abstinence prolongée, ces oiseaux manquant d'énergie, se laissent approcher de plus près; car dans les temps ordinaires, ils sont très sauvages, et partent de loin en rasant la surface des eaux et fesant entendre un cri aigu long-temps répété.

Le printemps est l'époque des amours pour les alcyons; dès la mi-mars, on voit déja le mâle poursuivre la femelle : ils ne construisent point de nid; ils s'emparent d'un trou, qu'ils choisissent profond, creusé sur les bords ombragés des rivières ou des ruisseaux, et y déposent leurs œufs à nu; ceux-ci, d'un blanc d'ivoire, sont au nombre de six à huit. Il y a loin sans doute de ces faits observés avec soin, à la fable inventée par les Grecs; on sait que ces oiseaux, plus particulièrement connus sous la dénomination de *martin-pêcheur*, ont reçu des ornithologistes celui d'alcyon, qui rappelle le nom de la femme de Céyx et la double métamorphose de ces époux.

Céyx, roi de Trachine, étant allé à Claros consulter l'oracle d'Apollon, sur le sort de son frère Dédalion changé en épervier, fit naufrage à son retour. Alcyone, son épouse, averti en songe de son malheur, accourt au rivage, au même endroit d'où elle a vu partir Céyx, où elle lui a adressé de si tendres adieux. Tandis quelle repasse dans sa mémoire tout ce qu'il y a eu de déchirant dans leur séparation, un cadavre s'avance porté sur les flots; elle reconnaît son époux.

« Les Dieux, dit Ovide, touchés de leur malheur, » les changèrent tous deux en oiseaux. Leur amour, » supérieur au sort, est éternel; leur changement n'a » point rompu leur union. Alcyone, durant l'hiver, » couve pendant sept jours ses petits dans un nid qui » se balance sur les eaux. Pendant tout ce temps, la » mer est calme; les voyageurs naviguent en sûreté; » Eole enchaîne les vents, et laisse les mers libres à » ses petits enfans. »

En revenant à la réalité, on voit les alcyons montrer une tendre sollicitude pour leurs petits; il centuplent leur activité déja si grande pour leur procurer une abondante nourriture. Si on tente de les dénicher, ils font céder leur instinct sauvage à leur amour pour leur couvée; ils s'approchent alors de l'oiseleur, s'agitent autour de lui en poussant continuellement leur cri d'alarme qui est aussi leur cri de désespoir.

Nous répéterons ici ce qui a été déja dit à propos de la huppe : la beauté du plumage de l'alcyon lui est funeste; on tue cet oiseau, ornement magnifique des rivages, bien inutilement; car sa chair a une odeur de faux musc qui la rend détestable. La chasse de ces oiseaux, que l'on prend facilement à la glue et aux raquettes, ne peut être motivée que lorsqu'ils ont établi leur domicile au voisinage de quelque pièce d'eau où l'on élève du poisson; c'est alors à un ennemi dangereux que l'on fait la guerre.

De toutes les idées superstitieuses que les anciens avaient sur les alcyons, une seule est encore en honneur. Si on ne croit plus aujourd'hui qu'ils sont capables de repousser la foudre, de calmer la mer en courroux, etc., on ajoute foi à la vertu qu'ils auraient, non-seulement d'être incorruptibles, mais même de chasser la corruption. C'est d'après cette erreur populaire qu'on a appelé quelquefois l'alcyon, *Drapier* et *Garde-boutique*, parce que l'on supposait que sa présence était capable de metre les étoffes à l'abri de l'attaque des insectes qui les ravagent.

J. Mark.



UNE LEÇON,

ANECDOTE PYRÉNÉENNE.

Parmi les petites villes des Pyrénées où la saison des eaux appelle tous les ans la foule des étrangers, j'aime par-dessus tout Bagnères-de-Luchon. C'est un piquant et heureux contraste, croyez-moi, que tout ce bruit de la vie mondaine, transportée au pied des montagnes et au bord des torrens. L'autre Bagnères, avec son luxe, ses équipages, ses fêtes somptueuses, ses innombrables anglais, ressemble trop à un faubourg de la capitale; et dans les plaines du Bigorre, rien ne rappelle la nature sauvage qui peut seule faire l'originalité de pareils lieux : l'habitant des grandes villes y change à peine d'horizon. La délicieuse vallée de Luchon a, au contraire, tout ce qui manque à sa rivale : on y respire l'air des monts, en même-temps qu'on jouit de tous les agrémens de la vie sociale. De brillantes cavalcades gravissent les cimes escarpées et s'aventurent le long des précipices; des ris folâtres retentissent au milieu des rochers, et les tranquilles entretiens de la bonne compagnie se mêlent au bruit des chutes d'eau. Là, tout à la fois, des spectacles agrestes et des mœurs raffinées, des châlets et de beaux salons, des matinées champêtres et des soirées de bal, une population de bergers et des caravanes d'élégans étourdis, les hardis chasseurs des Pyrénées et les femmes si frêles de nos cités. Là, coule paisiblement la vie, dans un enchantement continuel, car tout est frais, riant et pur dans la campagne; tout est grand, majestueux et sublime dans les horizons; tout est facile, doux et choisi dans l'existence; et l'âme et le corps s'y pénètrent en même temps de joie, de force et de santé.

Or, on remarquait, il y a quelques années, à ces eaux de Bagnères-de-Luchon, un jeune fat à bonnes fortunes qui avait toute la grâce et toute l'impertinence que donne l'habitude de la séduction. Il n'était venu là, comme tant d'autres, que pour jouir des plaisirs de la vie des eaux. Peu sensible aux ravissantes beautés du ciel, de la lumière et de l'air, dans ce coin privilégié des montagnes, il n'avait de goût que pour les brillantes distractions du monde, et ne se reposait de la galanterie, que dans la médisance. Nul ne montait mieux que lui un beau cheval; nul ne figurait avec plus de bonheur dans un quadrille : nul, surtout, ne reconnaissait mieux cet art de jouer la passion pour faire excuser l'audace, d'étourdir le cœur en éblouissant l'esprit, et d'intéresser la vanité des jolies femmes au triomphe de leur amant. Il se nommait Manuel; et ce nom, envié de tous les jeunes gens, était le sujet habituel des conversations.

Un jour, qu'entouré d'un groupe de joyeux amis, il leur racontait ses aventures de la veille, et riait haut dans l'allée, une chaise de poste arriva à grand bruit sur la place. Une femme! s'écria Manuel, en voyant flotter un voile vert à la portière, et il accourut avec tous les siens pour voir descendre les voyageurs. Ce fut d'abord un homme d'environ quarante ans, amplement enveloppé dans une redingotte de voyage; puis en effet, une femme jeune et légère qui franchit gaîment le marche-pied, et jeta autour d'elle un regard rapide. Manuel, comme on le pense bien, était connaisseur : il admira cette taille souple et gracieuse, ces traits délicats, cet œil fin, cette bouche maligne, ces cheveux chiffonnés, toute cette riante physionomie, si pleine d'étourderie et de charme, et il se promit de ne pas négliger la belle étrangère.

Il sut bientôt qu'elle s'appelait Elvire. Mariée depuis un mois seulement à un riche banquier de Bordeaux, elle avait un jour montré le désir de voir les Pyrénées, et les chevaux de poste avaient été commandés sur-le-champ. Peintre et musicienne à la fois, bonne, spirituelle et folâtre, elle était la joie de tous ceux qui l'entouraient. Manuel la vit, dès le lendemain, chez une vieille dame de Toulouse qui recevait chez elle, et dont le mari d'Elvire était le parent éloigné. En sortant de cette entrevue, le fat paria publiquement dans un dîner de garçons, qu'avant quinze jours il aurait flétri cette innocence, détruit ce bonheur, souillé pour jamais l'avenir de cet hymen si chaste et si intéressant : cette indigne forfanterie eut le plus grand succès; les jeunes gens l'accueillirent par des rires d'encouragement, et le déshonneur d'Elvire fut juré le verre à la main.

Dès ce moment, Manuel s'attacha comme une ombre aux pas de sa victime; profitant habilement des moindres occasions fournies par la liberté des eaux, il la suivit partout, essaya de l'afficher par ses assiduités, et multiplia ses attaques avec d'autant plus de hardiesse que la jeune femme, insouciante et folle, ne semblait pas s'apercevoir de l'abîme où il l'entraînait pas à pas. Un jour, enfin, quand il crut le moment arrivé, il fit tomber l'entretien général sur les différens buts de promenade que les environs de Bagnères offrent aux curieux; puis, se rapprochant d'Elvire peu à peu, il lui vanta à voix basse les fraîches solitudes de la vallée du Lys, ses prairies, ses cascades, ses bois de hêtres et ses resplendissans glaciers. — Vous m'en faites un si beau portrait, lui dit-elle, que je veux y aller dès demain.

— J'aurai l'honneur de vous y accompagner, madame, répondit galamment Manuel.

— Et mon mari?

— Votre mari craint l'air frais du matin. Est-il d'ailleurs besoin qu'il sache ce voyage? Nous pouvons partir au point du jour, avec les meilleurs chevaux de Bagnères, et nous serons de retour à l'heure où vous sortez habituellement du bain. Une excursion à l'insu

de tout le monde, ce sera délicieux; pendant qu'on vous croira paresseusement endormie, vous galoperez sur la montagne.....

Il fallait se croire bien avancé pour tenter une proposition pareille. Manuel s'était-il trompé ? Non sans doute; car la jeune femme rougit légèrement, hésita quelque peu, et serrant avec expression la main de Manuel, lui dit d'une voix presqu'insaisissable: J'y irai. Tous deux se mêlèrent alors à la conversation, et rien ne trahit plus leur intelligence: seulement en se retirant, ils échangèrent un regard qui était à lui seul toute une promesse.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, deux chevaux attendaient à la porte d'Elvire, sous les tilleuls de l'allée des bains. L'aube blanchissait le ciel, et de longues files de chèvres, leurs clochettes pendues au cou, passaient en bêlant vers la campagne. Elvire parut; l'heureux Manuel lui offrit sa main, mais elle sauta légèrement à cheval et partit comme un trait. Le jeune homme fut bientôt à côté d'elle. Vêtue d'une longue robe de drap qui dessinait admirablement sa taille, la tête couverte du petit chapeau de rigueur, d'où s'échappaient en boucles ses beaux cheveux, elle était vraiment ravissante.

— Je ne vois pas de guide, dit-elle.

— Je vous en servirai, madame. Je connais parfaitement les environs de Bagnères, et je suis trop fier....

— Vraiment? Je ne vous croyais pas curieux des beautés pastorales. Vous avez là un nouveau mérite que je ne vous soupçonnais pas.

Le fait est que Manuel n'était allé qu'une fois à la vallée du Lys, et ce jour-là, une joyeuse caravane de jeunes gens avait splendidement déjeûné au pied de la grande cascade; mais il se garda bien de dire un mot des circonstances qui l'avaient mis au fait du chemin.

Le soleil se lève tard à Bagnères, il s'y couche de bonne heure aussi, à cause de la hauteur des montagnes qui ne découpent dans le ciel qu'un étroit horizon; mais les crépuscules du soir et du matin en sont plus longs et plus délicieux. Quand Elvire et Manuel sortirent des ombrages de l'allée, le charmant bassin de Luchon présentait un spectacle magique. Les rochers grisâtres de la haute chaîne, qu'on aperçoit dans l'éloignement, étincelaient de tous les feux de l'aurore. Les rayons du soleil descendaient aussi, au milieu d'un nuage de vapeurs, par le col appelé *Portillon*, et venaient frapper une des faces de l'antique tour de Castelviel, bâtie sur un mamelon à l'entrée du défilé. Tout n'était que lumière sur les sommets; tout n'était qu'ombre dans la vallée. La fraîcheur et le calme de la nuit reposaient encore sur les prairies; mais le jour tombait lentement de rocher en rocher, et à mesure que les pentes de la montagne s'éclairaient çà et là, la rosée s'élevait en petits flocons blancs que le vent du matin dispersait dans l'air. On aurait dit une gaze doucement remuée.

— Quels beaux aspects! s'écria Elvire transportée. Voyez donc, Manuel, tous ces jeux de la lumière. On la croirait douée de vie et de volonté à la voir ainsi flotter et courir, semant partout des diamans dans l'obscurité, se laissant bercer par les vapeurs naissantes, et troublant les yeux, la folâtre, par l'infinie diversités de ses caprices, de ses nuances et de ses reflets!

Manuel n'avait jamais rien remarqué de tout cela. Il écoutait, presque sans comprendre, et regardait par complaisance autour de lui.

— Ce paysage est bien gracieux, reprit Elvire, après un moment de silence. Les moindres contours de ces monts sont admirablement dessinés. Cette tour, à demi détruite, semble placée là par la main d'une fée pour animer la perspective. Ecoutez le torrent qui murmure sous ces peupliers. Voyez-vous cette chèvre blanche qui grimpe là-haut sur ce rocher? Et ce bel érable qui semble s'incliner vers elle? Et ce jeune berger qui nous regarde appuyé sur son bâton? En vérité, vous avez bien fait de m'amener ici, ce matin.

— Vous aurez donc quelque reconnaissance pour votre guide? répondit le jeune homme avec empressement.

— Certainement, dit l'étourdie; mais n'allez pas m'égarer au moins, mon mari ne vous le pardonnerait jamais.

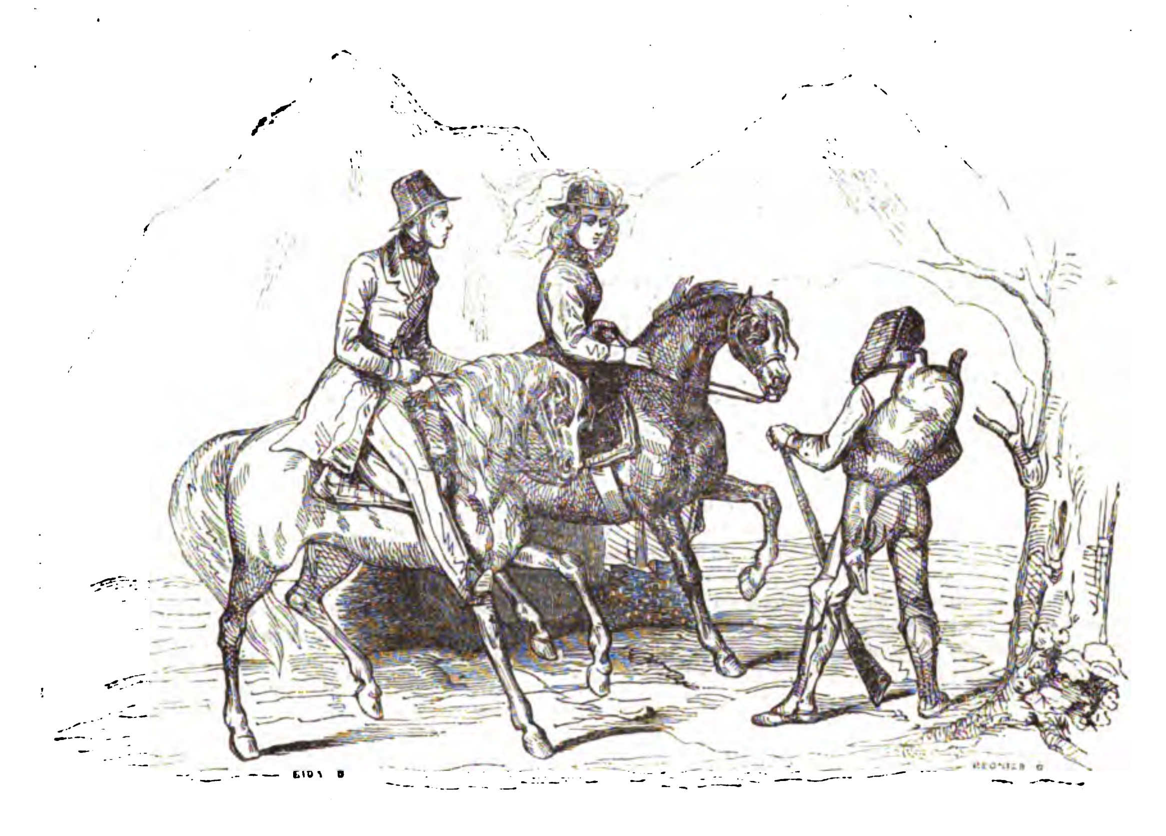
— Mais vous, madame, si ce malheur arrivait, car enfin il est possible, seriez-vous assez bonne pour me pardonner?

— Je ne sais pas trop; nous verrions. C'est selon qu'il y aurait de votre faute ou de la mienne, car je suis indulgente, vous le savez.

Puis, tout-à-coup, s'interrompant elle-même avec une vivacité d'enfant, elle lui montra du doigt un homme qui descendait la montagne: c'était un chasseur espagnol. Coiffé du bonnet rouge du pays, il tenait son long fusil sous le bras. Mais ce qui avait le plus frappé l'attention d'Elvire, c'était un isard mort qu'il portait sur ses épaules. Elle piqua des deux pour l'atteindre plus tôt, et Manuel la suivit. Les jambes du léger animal étaient repliées autour du cou du chasseur; sa tête gracieuse pendait, et ses cornes recourbées luisaient au soleil. Pauvre gazelle des Pyrénées, qui bondissait la veille au haut des rochers, broutant l'herbe rare de leurs pentes et buvant l'eau glacée de leurs torrens, son flanc saignait encore de la blessure qui l'avait arrêtée dans ses plus agiles élans. L'espagnol la portait paisiblement au marché de Bagnères, sans songer à toute cette vie de sauvage liberté et de joie agreste que sa balle avait interrompue sans pitié.

Elvire considéra quelque temps l'isard avec curiosité; elle demanda à cet homme des renseignemens sur cette chasse périlleuse; et soudain, lançant son cheval au galop, elle partit presque sans l'écouter. Les chevaux de ce pays sont sûrs et infatigables: accoutumés par les baigneurs à des courses forcées, leur allure habituelle est le galop. La route qui conduit de Bagnères à la vallée du Lys, est d'ailleurs parfaitement entretenue: où le mulet du bûcheron montagnard pouvait à peine autrefois se frayer un chemin, les élégantes voitures des riches du monde rouleraient aujourd'hui sans difficulté. Aussi Elvire et Manuel franchirent-ils le défilé comme emportés par un tourbillon: la rapidité de leur course ne leur permettait même pas de s'adresser un seul mot.

Quand ils furent arrivés au point où la route se bifurque près d'un pont, Elvire s'arrêta pour consulter son guide. — A droite, madame, dit Manuel; et ils



MANUEL ET ELVIRE.

s'enfoncèrent sous les magnifiques ombrages qui cachent l'entrée de la vallée du Lys, cette riante merveille des Pyrénées.

Dès ce moment, il n'y eut plus autour d'eux que calme et solitude. Le chemin circulait le long d'une pente, au milieu d'une forêt de hêtres, de chênes, d'érables et de sycomores. Le torrent frémissait sous leurs pieds, et de temps en temps, on le voyait blanchir au travers des feuilles des arbres ou étinceler sous les ombres de leurs troncs. Mille accidens venaient à chaque pas varier les aspects : tantôt, c'était un vieux hêtre qui se projetait sur le chemin comme un pont de verdure; tantôt, c'était une étroite clairière qui laissait entrevoir de tous côtés des cimes boisées et verdoyantes. En rencontrant deux arbres entrelacés l'un à l'autre et confondus par un étroit embrassement, Manuel essaya de renouveler l'entretien.

— Voyez donc, madame, comme ils sont unis! Ne vous semble-t-il pas deux amans que la fureur d'un jaloux voudrait séparer? J'aime ces feuillages mêlés et ces branches qui semblent se chercher pour s'étreindre.

— Voilà de la poésie, monsieur Manuel, répondit en souriant Elvire; ce n'est pas l'amour, c'est la nécessité qui rapproche ces troncs insensibles : en croissant ensemble ils se sont rencontrés, ils se sont gênés dans leur développement; et ce que vous prenez pour de la sympathie, c'est de la guerre. Chacun d'eux essaie d'étouffer son voisin pour se débarrasser d'un obstacle qui l'arrête. Ainsi sont bien des amitiés humaines : affection au-dehors, égoïsme au-dedans.

— Mais vous croyez pourtant à l'amitié, à l'amour?

— Oui, j'y crois; mais les exemples en sont bien rares. Certes, c'est un très-grand bonheur, un trop grand peut-être, de pouvoir aimer et être aimé; mais qui peut se flatter de n'être pas le jouet d'une douce illusion?

— Qui? vous, madame. Ah! quand on vous dit qu'on vous adore, croyez-le; croyez-le, car nulle plus que vous n'a ce charme irrésistible, qui va droit au cœur et trouble délicieusement la raison!

— Vous me flattez, dit négligemment la jeune femme.

— Vous doutez trop de votre puissance, reprit avec feu Manuel. Vous craignez de n'être pas comprise, appréciée, et vous hésitez à vous livrer à la pente naturelle de votre cœur : vous ne songez donc pas qu'un seul de vos regards cause à lui seul plus de passion que vous n'en pourrez jamais ressentir? Vous n'avez donc pas remarqué ce murmure d'admiration qui s'élève partout autour de vous? Ah! si vous étiez juste envers vous-même, vous ne craindriez pas d'aimer seule, vous ne seriez pas si indifférente!

— Indifférente, moi! Et qui vous dit que je le suis?

— Prenez garde à ce que vous allez dire, madame. Nous ne sommes pas ici au milieu d'un bal, où l'ivresse des sens amène celle des paroles, où des mots d'amour peuvent être jetés sans conséquence entre une valse et un galop. Ce lieu est désert et solennel; tout y est grave, car tout y est calme; c'est sur une destinée tout entière que vous devez prononcer. Les âmes s'épanchent mieux dans la solitude que dans le monde; la passion s'y exprime avec plus de force, et....

— Oh! le joli pont! s'écria subitement Elvire, en battant des mains. Venez donc le voir, Manuel.

— Quelle femme! murmura entre ses dents le séducteur déconcerté. A la fois sentimentale et étourdie, rien n'est chez elle ni sérieux ni léger.

Quelques troncs d'arbres, négligemment jetés en travers du torrent, formaient en effet, à côté de la route, un pont très-pittoresque. Entièrement caché sous les beaux ombrages de la vallée, il sert sans doute de passage aux bûcherons qui vont couper du bois sur la montagne. On y entend de loin les coups de la hache qui troublent seuls le silence de la forêt. De grands hêtres coupés au pied et dépouillés de leurs branches par les montagnards, roulent de temps en temps le long des pentes escarpées, et viennent tomber dans le lit du torrent, où ils se dressent, se couchent, s'inclinent, s'entassent au hasard. Au-dessus du pont, les eaux se divisent sur un rocher noir et aigu, en une foule de cascatelles murmurantes. Une vapeur s'en échappe sans cesse, remplit tout l'air environnant, imprègne les feuillages, pénètre les mousses, et retombe de toutes parts en gouttes de rosée. Ce spectacle est surtout magique, quand un rayon de soleil se glisse au milieu des ombres humides et les illumine de ses reflets.

Elvire se plaisait à faire piaffer son cheval sur ce pont si étroit, qui rendait un son creux et sourd. Sur sa tête, le calme des grands arbres; sous ses pieds, le trouble et le bruit des eaux agitées. Le poids inaccoutumé de deux chevaux et de leurs cavaliers faisait fléchir les poutres fragiles; Manuel ne s'expliquait pas ce qui pouvait les retenir ainsi, et cependant ce lieu retiré se montrait à eux avec toutes ses ravissantes harmonies.

Tout à coup, ils entendirent dans l'air une sorte de sifflement, accompagné de bonds inégaux: ils levèrent la tête. Un tronc précipité du haut du bois par les bûcherons, passa comme une flèche au travers des branches qu'il brisa dans son vol, tomba sur un rocher, rebondit avec force, franchit le pont et alla s'enfoncer avec les autres dans le sable du torrent. Le cheval de Manuel, épouvanté, se cabre et recule; ses deux pieds de derrière touchaient à l'abîme, quand Elvire s'inclinant, le tira vivement par la bride, et Manuel eut à peine le temps de s'apercevoir de l'imminent danger qui l'avait un moment menacé. Il ne put cependant se dissimuler qu'il avait été troublé par la chute de l'arbre, et qu'il ne devait la vie qu'au sang-froid de sa compagne; sa vanité en souffrit. Il déchira d'un coup d'éperon les flancs du malheureux animal, et s'échappa brusquement du pont malencontreux.

Quand Elvire l'eut rejoint, il essaya de plaisanter sur son accident; mais le dépit perçait malgré lui dans ses moindres paroles; lui, l'homme fort et dominateur, être protégé et sauvé par une femme, c'était à ses yeux un irréparable affront. Il se tut; Elvire se taisait aussi, mais leur silence était causé par des pensées bien différentes. L'un se livrait tout entier au ressentiment de l'orgueil blessé, l'autre paraissait enivré de la beauté du vallon qu'ils traversaient. La solitude a sur l'âme qui la comprend une vague mais puissante influence; elle inspire d'abord des idées élevées et presque religieuses, un recueillement muet qui ressemble à de l'adoration; puis, comme notre esprit ne peut se soutenir long-temps à de telles hauteurs, le désert attriste, effraie même, et exhale en nous le besoin des affections sociales.

— Vous aviez raison, dit Elvire après une pause, ce lieu est singulièrement propre à un tête-à-tête amoureux.

Ces mots significatifs rappelèrent Manuel à tous ses projets. Il jura intérieurement de reprendre bientôt sa supériorité perdue. La perte d'Elvire était plutôt pour lui une question d'amour-propre que de désir. Il recommença donc avec empressement ses séductions interrompues, tout fier de voir enfin la jeune femme venir d'elle-même au-devant des piéges qu'il lui avait tendus.

— Oui, reprit-il, plus d'un tendre rendez-vous a dû avoir lieu sous ces ombrages, et ce qu'il y a de plus heureux c'est qu'ils ont toujours gardé le secret: je ne sais pas une seule histoire scandaleuse sur la vallée du Lys.

— C'est encourageant pour nos jolies baigneuses, dit Elvire en rougissant.

Manuel vit que son insinuation avait porté: il rapprocha son cheval de celui de sa compagne et murmurant presque tout bas à son oreille:

— Des amans seuls, dit-il, devraient venir ici. Ne vous semble-t-il pas que ce serait profaner cette retraite que d'y porter autre chose que des pensées d'amour?

— C'est que le mystère, répondit languissamment Elvire, réveille toujours des songes de volupté. Le cœur est pudique et le plaisir honteux. Le silence amollit les sens, l'ombre des bois enhardit le désir caché, et de doux aveux se perdent naturellement dans le bruit des feuilles agitées: c'est du moins une excuse toute prête pour des faiblesses, et l'on ne demande pas mieux quelquefois.

— Comme vous sentez délicatement! Comme vous exprimez ce que je ne puis dire, moi, avec autant de grâce et d'abandon! Quand deux cœurs s'entendent à demi-mot, l'un achève toujours ce que l'autre n'avait pu qu'ébaucher.

Elvire arrêta son cheval, regarda Manuel en face, et partit d'un éclat de rire si bruyant, qu'il en fut d'abord tout décontenancé.

— Savez-vous, s'écria la folle, que nous ressemblons fort à un de ces couples dont nous parlons!

— Et pourquoi pas? répondit gaîment le jeune homme en se rapprochant de nouveau.

— Que dirait mon mari s'il nous voyait?

— Votre mari dort et ne pense pas à vous. Oubliez-

le comme il vous oublie; ce n'est pas lui qui aurait songé à vous conduire ici.

— Alors, beau chevalier, taisez-vous, et laissez-moi regarder la vallée, car c'est pour elle que nous sommes venus.

En ce moment, comme ils avançaient toujours, la forêt cessa presque subitement, et les perspectives s'agrandirent. Ce qui fait l'originalité de ce coin des Pyrénées, c'est le contraste qu'il présente : la vallée finit au pied d'un glacier immense et étincelant, d'où s'échappent de chute en chute les eaux qui alimentent son ruisseau; mais ses pentes latérales sont couvertes de bois et de prairies où la végétation des montagnes déploie sa riche fraîcheur. Comme le sol est déja très-élevé au-dessus du niveau de la mer, il est inhabitable durant les froids; mais aux premières chaleurs de l'été, des bergers nomades viennent y conduire de longues files de troupeaux. Ces troupeaux séjournent d'ordinaire dans les régions les plus élevées, où une multitude de granges ou châlets, formés de pierres entassées et recouverts d'ardoise ou de chaumes, reçoivent tous les ans la colonie pastorale. Le fond de la vallée demeure ainsi à peu près solitaire; seulement, en la parcourant, on entend quelques mugissemens sur les hauteurs, et l'on rencontre par intervalles un chasseur, un pâtre ou un charbonnier, qui vont vers la montagne ou qui en descendent.

Rien n'est plus délicieux que cette corbeille de verdure, jetée au milieu des neiges et des rochers. L'air et le soleil y sont plus doux qu'ailleurs; l'aspect du glacier qui la domine, fait encore mieux sentir sa température vivifiante et le printemps éternel de ses prés. L'étranger y trouve à la fois le calme des hauts sommets et les pittoresques aspects des vallées. On dit qu'elle a pris son nom des lys des montagnes qui y fleurissaient autrefois en abondance : quoi qu'il en soit de l'origine de ce doux nom, il n'est pas de cœur si usé qui ne s'épanouisse à la vue de ces belles retraites, abritées de toutes parts contre les vents, et pleines de silence, de paix et de bonheur. C'est comme un oasis dans la région des glaces éternelles.

Elvire semblait s'abandonner à toutes ces impressions. Manuel ne cessait pas de l'obséder de ses flatteries; mais elle l'interrompait à tout propos, tantôt pour lui montrer une fleur des champs, tantôt pour un merle de roche qui passait en jetant son cri harmonieux, tantôt pour un frêne qui élevait au loin son large fuseau de verdure; et l'habile séducteur reprenait toujours ses patientes attaques.

— J'entends une cascade, dit-elle une fois, et elle dirigea son cheval au travers de la prairie, cherchant le bruit. C'était réellement le torrent du Lys qui tombait dans un gouffre profond, dont ses bouillonnemens n'agitaient qu'à demi la surface azurée; elle l'admira long-temps, demandant avec ingénuité s'il y avait beaucoup de truites dans ces eaux si bleues. Et puis, elle reprit avec Manuel cet entretien dangereux, ces confidences naïves, ces innocentes familiarités, tout ce langage de l'amour discret, dont le charme devait lui être si fatal, la pauvre enfant! si elle s'y laissait entraîner.

— Ils arrivèrent enfin au lieu marqué par Manuel pour la *défaite* de sa victime, comme auraient dit les habiles roués du dix-huitième siècle. A l'extrémité de la vallée, s'élève un petit bois de noisetiers que traverse un sentier. C'est là que les curieux descendent de cheval, pour aller à pied jusqu'au mur de rochers qui donne passage à la grande cascade. De jeunes bergers qui les avaient vus de loin, descendirent de la montagne, pour leur offrir du lait dans une coupe de hêtre grossièrement sculptée. Ils en burent tous les deux dans la même coupe; Manuel attacha les chevaux à un arbre; les bergers retournèrent à leur châlet, et Elvire s'appuyant sur le bras du jeune homme, entra avec lui sous les noisetiers.

— Savez-vous, lui dit-elle, qu'au moyen-âge, quand un homme et une femme avaient bu dans le même verre, ils étaient unis pour toujours?

— Elvire, répondit-il, nous sommes seuls, bien seuls; rien au monde que ces arbres et moi n'entendra votre aveu; m'aimez-vous?

Elle ne répondit rien.

— Oui, vous m'aimez, je le vois, je le sens; je n'aurais jamais osé vous parler ainsi, si je n'avais pas deviné que votre cœur répondait au mien.

— Peut-être, dit malignement Elvire.

— Non, s'écria Manuel en tombant à ses pieds, ce qui est on ne peut plus classique en pareille circonstance; non, vous avez beau lutter contre vous-même : ce jour est le plus heureux de ma vie... Vous avez eu pitié de ma passion...., pitié de mes jours sans repos..., pitié de mes nuits sans sommeil.... Vous m'aimez...., tu m'aimes...., tu es à moi!

Et il se releva pour la serrer dans ses bras; mais la jeune femme s'enfuit comme une biche effrayée, et disparut derrière un pan de terrain. Manuel la suivait de près, quand il entendit un bruit de voix qui le fit tressaillir; il tourna à son tour le monticule, et aperçut Elvire donnant la main à son mari. Un somptueux déjeûner était servi sur l'herbe auprès du torrent; un groupe de jolies femmes que Manuel voyait tous les jours à Bagnères, s'empressait autour d'Elvire. Un guide était assis sur un rocher, et autour de lui, paissaient des chevaux. Le fat comprit qu'il avait été joué.

— Vous voyez, monsieur Manuel, lui dit gaîment l'étourdie qui l'avait ainsi mystifié; vous voyez qu'on a été encore plus matinal que nous. Voici par bonheur de quoi vous consoler de ce désappointement; ce n'est pas, dit-on, la première fois que vous aurez déjeûné au pied de la Cascade du Lys. C'est une bien agréable surprise, n'est-ce pas, que cette charmante compagnie qui nous attendait là sans nous avertir?

— Charmante en effet, madame : mais avouez qu'elle s'y est trouvée fort à propos pour vous; sans cela, ma foi, je ne sais pas ce qui serait arrivé.

— Oui, mais elle s'est trouvée, et c'était l'important. Venez donc saluer ces dames qui vous attendent avec impatience.

Manuel se mordit les lèvres. Il avait trop l'usage du monde, pour laisser échapper le moindre signe de dépit. On s'assit sur de grosses pierres pour déjeûner. Le repas ne fut qu'une guerre polie; les sarcasmes pleuvaient sur Manuel, qui répondait de son mieux. En peu de temps, sa cruelle ironie mit plusieurs personnes hors de combat.

Mais Elvire, l'impitoyable Elvire, conserva toujours



VUE DE BAGNÈRES-DE-LUCHON.

sur lui une supériorité qu'elle devait sans doute à l'audace inouïe dont elle avait fait preuve. A quelques pas d'eux, la grande cascade qui a plus de cent pieds de haut, se déroulait comme une frange d'argent dans les airs. La jeune femme analysait avec un soin cruel, tous les caractères qui distinguent cette belle chute : tantôt elle vantait à Manuel la haute fissure de rochers qui donne passage aux eaux ; tantôt, c'était un groupe de sapins qui contrastait par sa noire verdure avec la blancheur de l'écume; tantôt, c'était la hardiesse même de ce mur à pic qui ferme brusquement la vallée, si bien qu'on se croirait à un bout désolé de l'univers. Toutes les fois que ces terribles allusions aux circonstances de leur promenade du matin, revenaient dans la conversation, Manuel perdait contenance ; il maudissait de grand cœur les vallées, les torrens, les ponts et les montagnes, car il voyait combien il s'était trompé en choisissant pour un tête-à-tête ce lieu si plein de distractions.

Le déjeûner fini, tout le monde remonta à cheval.

— Venez-vous avec nous ? dit Elvire : nous allons voir la cascade du Cœur.

Un des torrens latéraux de la vallée du Lys, se divise en effet au-dessus d'un rocher découpé en cœur, et forme ainsi deux chutes qui se réunissent à la pointe du rocher ; la beauté des arbres qui s'élèvent de toutes parts et qui semblent ramper sur les escarpemens de la gorge, ajoute encore à l'originalité du site.

Mais Manuel ne vit pas ce jeu charmant de la nature ; après tout ce qui s'était déjà passé, ce nom seul lui parut une si sanglante épigramme, qu'il salua brusquement les dames, et partit au galop. Poursuivi par les ris moqueurs, il franchit avec rapidité la distance qui le séparait de la ville ; il ne s'y arrêta que pour prendre un guide et des chevaux, et deux heures après il trottait dans l'allée de sycomores qui conduit de Luchon à Oo, et de là à Bagnères-de-Bigorre.

Henri St.-M.

NAISSANCE ET ENFANCE DE FRANÇOIS Ier.

I.

LES COMTES D'ANGOULÊME.

Après de longues années de revers, la maison d'Angoulême occupait enfin un des premiers rangs parmi les grands vassaux de la couronne de France. Le comte Charles, marchant sur les traces de son père, travaillait avec ardeur au bonheur de ses sujets ; retiré dans son château de Cognac, il vivait heureux avec son épouse Louise de Savoie. Il avait paru avec

éclat à la cour, et Louis XI l'avait investi du gouvernement de la province de Guienne, peut-être pour lui faire oublier les entraves qu'il avait opposées à son mariage avec Marie de Bourgogne, la plus riche héritière de l'Europe.

Le comte d'Angoulême réunissait dans son noble manoir les gentilshommes de Saintonge, d'Angoumois, de Poitou et de Périgord. On eût pris alors le château de Cognac pour une succursale de la cour de France. Louise de Savoie, la princesse la plus spirituelle, la plus accomplie de son siècle, après Anne de Bretagne, fesait l'ornement de ces réunions, et le comte Charles s'applaudissait en secret de la sombre politique de Louis XI qui avait empêché son mariage avec l'héritière du duché de Bourgogne.

— Ma bonne Louise, lui disait-il souvent, le roi Louis XI a puissamment coopéré, sans le savoir, au bonheur de ma vie entière; votre présence a fait du manoir de Cognac le séjour des fêtes et des ris. De par Dieu! on mène plus joyeuse vie dans ce castel que dans le palais du roi de France.

— La maison d'Angoulême a été si malheureuse jusqu'à ce jour, répondait Louise de Savoie, que le ciel s'est enfin lassé de la persécuter. Si je ne me trompe, je lui porterai bonheur.

— Tout prospère dans mes domaines, depuis mon mariage; une seule chose m'inquiète, ma bonne Louise.

— Et ce chagrin, votre épouse bien-aimée ne pourrait-elle le dissiper?

— Je crains que la solitude d'un manoir isolé ne vous soit désagréable; vous avez passé les premières années de votre jeunesse au milieu des fêtes d'une cour brillante. Ne vous surprenez-vous pas quelquefois à regretter ces beaux jours, ma belle et noble châtelaine.

Je suis comtesse d'Angoulême, répondit Louise de Savoie; les devoirs que ce nouveau titre m'impose me sont chers; et d'ailleurs n'ai-je pas pour époux un gentilhomme de haute lignée, un chevalier célèbre à la cour de France par sa galanterie et sa courtoisie; certes, il est plus d'une fille de roi qui s'estimerait heureuse de s'entendre appeler comtesse d'Angoulême et châtelaine de Cognac.

— Ma bien-aimée Louise, s'écria le comte Charles, maintenant il ne manque plus rien à mon bonheur.

— Rien,... répliqua la comtesse...

— Je suis le plus heureux gentilhomme de France.

— N'avez-vous rien à demander au ciel?

— Rien, ma bonne Louise, rien qu'un enfant qui perpétue la noble lignée des comtes d'Angoulême.

— Cet enfant, je le porte dans mon sein, monseigneur d'Angoulême, s'écria Louise de Savoie en se jetant dans les bras du comte Charles; je suis mère; je n'en puis plus douter; les matrones m'en ont donné l'assurance.

— J'aurai donc un héritier!

— Qui sera l'honneur de sa race, si le songe que j'ai fait la nuit dernière se vérifie.

— Vous croyez aux songes, ma bonne Louise?...

— Non; mais la vision qui m'a agitée pendant mon sommeil avait quelque chose de si étrange, que le souvenir en restera toujours gravé dans mon âme.

— Racontez-moi donc ce songe si extraordinaire.

— J'ai rêvé que j'étais couchée sous le grand orme du parc; que je mettais au monde un prince dont la naissance était saluée par des cris d'enthousiasme; je le voyais grandir; je l'appelais mon roi, mon seigneur, mon César et mon fils. Je sauvais sa jeunesse de mille périls; je l'environnais de tous les soins de l'amour maternel; puis je me suis vue tout à coup transportée à la cour de France; là j'ai vu un roi, l'idole de son peuple, adopter mon fils, l'appeler son héritier. Mon bonheur a été troublé par une douleur bien amère, bien accablante; je vous voyais mort, monseigneur d'Angoulême; j'étais veuve, et mon fils orphelin trouvait un second père dans Louis d'Orléans. La veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne, devenait ma rivale; et le vieux roi n'avait pour toute réponse à mes supplications, que ces paroles :

« Il faut souffrir beaucoup d'une femme, quand » elle aime son honneur et son mari (1). »

— Cette femme enchaînait les hommes les plus puissans de la cour; elle était respectée du peuple; on aimait en elle jusqu'à la fierté qui semblait ennoblir toutes ses vertus. La reine, mon ennemie irréconciliable, voulait me chasser de la cour. En vain le roi était sans cesse occupé à nous réconcilier; notre antipathie, supérieure à ses efforts, rompait toujours les nœuds trop faibles avec lesquels il tâchait de nous unir. Je comptais de nombreux partisans; on mariait mon fils avec une princesse du sang royal; pour comble de bonheur, je voyais la reine expirer à l'âge de trente-sept ans. Quelques instans après, j'ai vu mon fils courir au devant d'une princesse étrangère qui venait s'asseoir sur le trône de France: mais ce triomphe n'a pas été de longue durée; le roi est descendu dans la tombe, et mon fils a été revêtu des emblêmes de la puissance suprême aux cris de tout le peuple. Tous les cœurs se tournaient vers lui; je l'ai suivi à Rheims; j'ai vu l'huile sainte couler sur son front; jamais roi n'est monté sur le trône avec des applaudissemens si universels, et n'a fait naître de si flatteuses espérances....

Louise de Savoie garda pendant quelques instans le silence; elle était sous l'influence de l'enthousiasme et du délire.

— Achevez le récit de votre songe, dit Charles d'Angoulême, qui écoutait avec étonnement les paroles de sa noble épouse.

— J'ai vu ensuite, ajouta Louise de Savoie, un étrange mélange de gloire et de revers; l'Europe retentissait du nom de mon fils; la victoire le portait sur ses ailes; la gloire le proclamait son fils bien-aimé; mais tout à coup un cri sinistre a retenti dans toute la France; mon fils, trahi par la fortune, m'écrivait après une sanglante défaite:

« Madame, tout est perdu, fors l'honneur. »

Louise de Savoie interrompit pour la seconde fois son récit, suffoquée qu'elle était par les sanglots.

— Vous pleurez, Louise, lui dit le comte Char-

(1) Hilarion de Coste, *Vie des Femmes illustres*, tom. 1, p. 6. — *Histoire de François Ier*, par Gaillard, tom. 1.

les.... vous êtes insensée.... faut-il ajouter foi à un songe?

— C'est une folie, je l'avoue: mais on n'est pas toujours maître de soi; il est certaines impressions dont on ne peut triompher.

— Dites-moi tout, je vous écoute, ma belle châtelaine.

— J'ai tout dit, monseigneur d'Angoulême.

— Et comment s'est terminé votre songe?

— J'ai vu un prêtre auprès de mon lit; puis mes yeux se sont fermés; on m'a ensevelie dans votre tombe.

— Folle! pourquoi vous chagriner ainsi? Un songe n'est qu'un songe, et vous avez tort d'en prendre souci.

— Vous dites vrai, mon noble comte, un songe n'est qu'un songe; et si nous devons demander quelque chose au ciel, c'est assurément l'entier accomplissement de la vision qui m'a tant tourmentée.

— Donnez-moi un petit comte d'Angoulême, ma bonne Louise, et par saint Charles, mon patron, je veux que tous mes vassaux fassent *chère lie.*

La comtesse se leva précipitamment, s'approcha d'une fenêtre, resta quelques instans immobile, puis se tournant vers son époux, elle lui dit:

— Comte, n'entendez-vous pas le son des cors et des trompettes?

— Avez-vous donc oublié que le comte de Larochefoucauld, le sire de Barbezieux, son cousin, le comte de Confolens, le baron de Chabannais, et plusieurs autres gentilshommes de l'Angoumois doivent se trouver aujourd'hui à Cognac.

— Je n'ai pas oublié, mon cher comte: aussi ai-je donné mes ordres pour que nos hôtes trouvent dans notre manoir, *joyeuseté*, contentement *et chère lie.*

Le son des cors retentit bientôt aux portes du castel, et Charles d'Angoulême sortit pour aller au-devant de ses hôtes. Pendant plusieurs jours, les fêtes, les joûtes, les tournois se renouvellèrent dans le château et dans le parc de Cognac. Plus heureux que son aïeul, le comte Charles avait recouvré les immenses domaines de sa maison, et il était assez riche, dit un chroniqueur Angoumois, pour festoyer largement les gentilshommes des quatre provinces. Le sire de Barbezieux fut émerveillé d'une si grande magnificence, et dans le festin d'adieu, il s'écria:

— Comte d'Angoulême, vous êtes le plus riche des vassaux de notre sire le roi de France.

— Dites donc, mon cousin, que Charles est prince du sang, et que si madame Louise de Savoie lui donne un héritier, cet enfant pourrait bien monter un jour sur le trône.

— Peut-être ne parlez-vous pas sincèrement, comte de Coufolens.... répondit Charles d'Angoulême; aussi ai-je à cœur de vous prouver que je suis de royale lignée. Saint-Ponange, ajouta-t-il, en se tournant vers un clerc qui se tenait debout à l'extrémité de la table, allez quérir les belles chartes que vous avez ornées d'enluminures et d'allégories; vous en ferez lecture par-devant mes nobles cousins.

Saint-Ponange s'empressa d'obéir à l'ordre du comte son seigneur, et, quelques instans après, il s'assit au milieu des convives pour être mieux entendu de tous; on fit silence, et il lut à haute voix:

— Généalogie de messeigneurs les comtes d'Angoulême.

La branche d'Orléans et la branche d'Angoulême descendent de Charles V, roi de France, par Louis I, duc d'Orléans, qui épousa la princesse Valentine, fille de Jean Visconti, seigneur de Milan. Le duc d'Orléans, assassiné le 24 novembre, par ordre de Jean, duc de Bourgogne, laissa trois fils:

Charles, duc d'Orléans, père du bon roi Louis XII;

Philippe, comte de Vertus, qui mourut sans postérité;

Et Jean d'Angoulême, père de monseigneur le comte.

Ce dernier fut indignement traité par son frère aîné qui le livra en ôtage au roi d'Angleterre; après trente-deux ans de captivité, il revint en France, non sans avoir payé une forte rançon; alors il fut contraint de vendre le comté de Périgord, et d'engager une grande partie de ses biens. On ne l'entendit jamais se plaindre ni de la rigueur du sort (1), ni de l'oubli de sa famille, ni de l'indifférence de la cour. Ses vertus ont rendu sa mémoire chère aux habitans de l'Angoumois; ils le bénissent comme le bienfaiteur de leurs pères, ils le révèrent comme un saint. Vous savez tous, messeigneurs, ajouta Saint-Ponange, que plusieurs miracles ont été opérés sur son tombeau.

— Nous savons aussi, dit le comte de Confolens, que Jean d'Angoulême se signala par sa valeur dans l'expédition qui a enlevé la Guienne aux Anglais en 1451 et 1452.

— De son mariage avec Marguerite de Rohan, ajouta Saint-Ponange, est né Charles, comte d'Angoulême, monseigneur et gouverneur de Guienne. Vous savez tous qu'il devait d'abord épouser Marie de Bourgogne; mais Dieu et Louis XI roi de France s'y opposèrent, et le comte Charles obtint la main de Louise de Savoie, notre dame et seigneuresse ici présente, et que le ciel a déjà comblée de bénédictions, puisqu'elle porte dans son sein un héritier de la maison d'Angoulême.

Saint-Ponange ferma le riche manuscrit et sortit, laissant les nobles convives congratuler le comte et la comtesse.

— Si par l'intercession de saint Charles, s'écria le comte, Dieu m'accorde un enfant mâle, je vous invite tous à son baptême, mes cousins.

— Nous y assisterons avec la grâce de la bonne vierge et de tous les saints, répliqua le sire de Barbezieux, et nous ferons des vœux pour que l'enfant monte un jour sur le trône de France.

— Sur le trône de France! s'écrièrent les convives.

— Qu'y aurait-il d'étonnant, mes cousins? Si Charles VIII meurt sans postérité, la couronne appartient de droit au duc d'Orléans, et vous savez tous que le prince Louis n'est pas homme à procréer nombreuse lignée. *Le cas échéant*, l'héritier de la maison d'An-

(1) Papyre Masson; *Vie de Jean le Bon, comte d'Angoulême.*



goulême serait de droit et de fait proclamé roi de France.

— Dieu vous entende ! cousin Barbezieux, dit la comtesse : ah si mon rêve venait à s'accomplir ! ajouta-t-elle à voix basse en se penchant vers son époux.

— En selle, messeigneurs, en selle, s'écria un piqueur en entrant subitement dans la salle du festin; venez tous : le cor résonne; vos chiens sont à la poursuite de deux énormes sangliers.

Un instant après, on n'aurait pas trouvé dans le château de Cognac un seul des nombreux convives du comte d'Angoulême. La chasse dura jusqu'au soir; on tua les deux sangliers; les festins recommencèrent, pages et valets y eurent part, et l'allégresse fut générale.

Le lendemain, au point du jour, le comte de Confolens, le sire de Larochefoucauld, le sire de Barbezieux, le baron de Chabannais firent leurs adieux au comte et à la comtesse d'Angoulême; ils se rendirent à Saintes, pour assister à un tournoi auquel les gentilshommes de Saintonge avaient invité la noblesse d'Angoumois, du Périgord, de la Guienne et du Poitou.

II.

L'ORME DE COGNAC (1).

La comtesse d'Angoulême se livrant au doux espoir d'être bientôt mère, passa les six derniers mois de sa grossesse dans son château de Cognac avec ses demoiselles d'honneur et ses matrones; elle surveillait elle-même les préparatifs que nécessite la naissance d'un enfant, et ses paisibles occupations absorbaient ses journées toujours trop courtes, parce qu'elles s'écoulaient dans un ineffable bonheur. Le comte Charles ne quittait plus sa chère Louise, et ce couple heureux vivait presque ignoré dans un manoir de province, lorsqu'il aurait pû paraître avec éclat à la cour du roi de France.

— Comte d'Angoulême, lui disait souvent Louise de Savoie, le ciel a donc exaucé nos vœux, et nous ne mourrons pas sans héritier.

— Vous mettrez le comble à mon bonheur sur cette terre, madame la comtesse, répondit Charles; le moment tant désiré par vous et par moi approche, et avant que les vignerons de l'Angoumois aient récolté leurs raisins, je serai père.

— Avant la fin du mois de Septembre, l'abbé de la Couronne baptisera notre premier né.

— Quel nom lui donnerons-nous, ma bonne Louise?

— Celui de son père, monseigneur d'Angoulême.

— Non; le nom de Charles porte malheur.

— Vous êtes superstitieux aussi... Il y a un mois, vous vous moquiez de moi, parce que je croyais à un songe.

— Le fils aîné du comte d'Angoulême ne portera pas le nom de Charles, vous dis-je; Charles VI, roi de France, fut le plus malheureux des princes; son père Charles V mourut empoisonné; Charles VII n'aurait jamais triomphé des Anglais sans le secours de la Pucelle; et Charles VIII, successeur de Louis XI, a perdu, dans la campagne d'Italie, l'élite de la noblesse française.

— Vous ne voulez donc pas que notre enfant porte le nom de Charles ?..

— Non, ma bonne Louise, on l'appellera François d'Angoulême.

— François ! répondit la comtessse... Que votre saint patron vous inspire, car il me semble que ce nom sera célèbre parmi les rois et les puissans de la terre...

Ces entretiens intimes du comte et de la comtesse charmaient leur solitude de Cognac. Pour toute distraction, pour tout amusement, ils se promenaient le soir dans le parc, et mettaient à profit les heures si calmes, si voluptueuses des nuits d'été, si belles sous le ciel du midi. Cependant le terme de la grossesse de madame d'Angoulême approchait, et le comte redoublait de soins, d'attentions pour son épouse adorée.

Le 12 Septembre 1494, il sortit avec elle pour faire dans le parc la promenade habituelle : la comtesse paraissait plus gaie qu'à l'ordinaire, mais quelqu'un qui l'aurait observée attentivement se serait aperçu qu'elle fesait des efforts pour cacher de violentes douleurs. Ne pouvant plus y tenir, elle dit au comte :

— Mon ami, je suis fatiguée; je marche avec beaucoup de peine. Arrêtons-nous au pied de cet ormeau.

— Non, ma bonne Louise; arrivons jusqu'au château; le soleil disparaît déja derrière l'horizon, et le vent du soir est froid.

— Arrêtons-nous un instant, je vous en conjure; je ne puis faire un pas de plus; je vais m'évanouir.

Soutenue par le comte, elle se traîna jusqu'au pied du grand ormeau du parc, et s'assit sur un banc de pierre.

— Maintenant je souffre moins, dit-elle au comte; mais je vous assure que je suis au moment d'éprouver les douleurs de l'enfantement.

— Arrivons jusqu'au château.

— Je ne puis, répondit la comtesse; allez quérir les matrones; car je ne quitterai point cette place avant de vous avoir donné un héritier.

Quelques instans après, la comtesse poussa de hauts cris; on accourut du château, et avant qu'une demi-heure se fût écoulée, les matrones emmaillotèrent le premier né de Louise de Savoie. L'évanouissement de la comtesse ne dura pas long-temps; douée de cette force d'âme qui peut maîtriser les plus violentes douleurs, elle présenta sa main à baiser à son époux, tout en larmes et agenouillé à ses pieds.

— Vous avez un fils, lui dit-elle : mon rêve commence à s'accomplir.

— Vous avez tant souffert, ma bonne Louise... J'ai cru un instant que je mourrais de crainte et de douleur.

— Où est l'héritier de la maison d'Angoulême, s'écria Louise de Savoie ! donnez-moi mon premier né; je veux le voir, je veux l'embrasser; à moi le premier baiser.

(1) C'est dans le parc de Cognac, au pied d'un arbre, que madame d'Angoulême, mère de François 1er, pressée par les douleurs de l'enfantement, mit au monde, en 1494, ce prince devenu si célèbre. Cet arbre fut long-temps fameux sous le nom d'*Ormefille;* détruit par l'âge, il fut remplacé par un autre arbre de même espèce. Son successeur l'a été depuis par un petit monument. (*France Pittoresque.*)



FRANÇOIS Ier.

— J'en ai grand regret maintenant, madame la comtesse, dit Charles, mais j'ai déja touché de mes lèvres les lèvres fraîches et vermeilles de notre enfançon.

— Vous avez usurpé mes droits de mère, répondit Louise de Savoie, en couvrant de ses baisers l'enfant qui venait de naître.

Quelques seigneurs qui étaient venus visiter le comte d'Angoulême, accoururent du château en entendant le bruit que les matrones, les varlets fesaient dans le parc.

— Mes cousins, s'écria le comte d'Angoulême, je vous annonce que dans trois jours on fera *chère lie* dans mon château ; je vous invite tous au baptême de mon premier né, François d'Angoulême.

Il prit l'enfant des mains des matrones et le présenta aux seigneurs qui le baisèrent au front, lui donnèrent leur bénédiction et récitèrent dévotement leurs *patenôtres*.

Quatre pages placèrent la comtesse sur un fauteuil à bras et la portèrent au château. Le lendemain la fièvre se calma, et elle put *deviser* avec les nobles châtelaines qui s'empressèrent de venir la féliciter de son bonheur. On résolut d'un commun accord que l'enfant serait baptisé le 14 septembre, dans la chapelle seigneuriale de Cognac.

— Qui choisirons-nous pour verser l'eau sur la tête de notre petit François ? dit le comte.

— L'évêque d'Angoulême, dit la dame de Larochefoucauld.

Ne vaudrait-il pas mieux mander ici monseigneur de Saintes ? dit la marquise de Chabanais.



ne fait pas partie de la collection [illegible]



Abbaye de la Couronne.

—
comte
pas co
Mon a
vez à l
—
—
mis qu
ma pr
— I
répondi
vingt h
folens.

De n
de la C
Ruffec,
était en
née, lor
pélerins
les reliq
de Ruf
écriture
l'estime
nage n'
l'abbay
comte J
conserv
cette a
rable,
confra
tiale a
d'Ang
Le
que de
l'entre
taient
de la g
—
s'écria
gazon.
—
Cogn
—
de S
—
tes,
ritie

(1
Palu
la cél
fondé
en jo
vesti
goun
gueu
sur 7
de l'a
destr

— Ni l'un, ni l'autre, mes cousines, répondit la comtesse; je n'aime pas les princes de l'église, et je n'ai pas confiance en leurs prières; j'ai déja fait mon choix. Mon ami, ajouta-t-elle, en s'adressant au comte, écrivez à l'abbé de la Couronne.

— A Guillaume de Ruffec ?

— C'est un saint homme; il y a un an, je lui promis qu'il baptiserait mon premier né: je veux tenir ma promesse.

— Il sera fait comme vous le désirez, mon amie, répondit le comte. Et le soir même quatre pages et vingt hommes d'armes partirent avec le sire de Confolens.

III.

L'ABBAYE DE LA COURONNE (1).

De nombreux religieux vivaient alors dans l'abbaye de la Couronne, sous la conduite de Guillaume de Ruffec, leur maître spirituel et temporel. Ce monastère était en vénération dans tout le pays, et chaque année, lorsqu'on célébrait la fète de saint Augustin, des pélerins venaient des provinces voisines prier devant les reliques du saint patron de leur ordre. Guillaume de Ruffec par la profonde connaissance des saintes écritures, par ses vertus apostoliques, avait mérité l'estime de plusieurs prélats, et les seigneurs du voisinage n'osaient, par respect, chasser sur les terres de l'abbaye de la Couronne. Guillaume avait connu le comte Jean, père de Charles d'Angoulême, et il avait conservé pour l'époux de madame Louise de Savoie, cette amitié des anciens jours, amitié sainte, inaltérable, qui unissait les hommes par les liens d'une douce confraternité. Jamais il ne sortait de la chapelle abbatiale avec ses religieux, sans avoir prié pour la maison d'Angoulême.

Le 13 septembre 1494, il se promenait avec l'évêque de Saintes dans un petit jardin attenant à l'abbaye; l'entretien roulait sur les grands événemens qui agitaient alors les puissances de l'Europe; ils parlaient de la guerre d'Italie, des menaces de l'Empereur.

— Vous ne dites rien sur monseigneur d'Angoulême, s'écria l'évêque de Saintes en s'asseyant sur un banc de gazon....

— Le comte Charles vit retiré dans son château de Cognac.

— Le sire de Barbezieux m'a affirmé que madame de Savoie est enceinte.

— Il ne vous a pas trompé, monseigneur de Saintes, et depuis six mois je prie le ciel d'accorder un héritier au comte Charles.

— Je fais aussi des vœux pour que la postérité du vertueux Jean d'Angoulême ne s'éteigne pas encore.

L'évêque était sur le point de répondre, lorsqu'un religieux accourut en toute hâte, et dit à Guillaume de Ruffec :

Seigneur abbé, des gentilshommes et des soldats sont entrés dans l'abbaye, et un page de Charles d'Angoulême demande à vous parler.

— Un page du comte Charles ! s'écria l'abbé..... venez, monseigneur de Saintes, je parie que la comtesse est déja mère.

L'évêque et Guillaume de Ruffec se dirigèrent à l'instant vers l'abbaye, où ils trouvèrent quatre jeunes pages aux armes d'Angoulême. L'abbé reconnut Philippe de Saint-Pons.

— Saint-Pons, lui dit-il ; qu'y a-t-il de nouveau au manoir de Cognac ?

— Seigneur abbé, répondit le page, je suis porteur d'une lettre de monseigneur d'Angoulême.

Guillaume de Ruffec saisit avec empressement le parchemin scellé avec de la cire rouge, s'approcha d'une lampe qui brûlait à l'extrémité de la salle d'audience et lut à haute voix :

« *Charles d'Angoulême à Guillaume de Ruffec, abbé* » *de la Couronne :*

» SEIGNEUR ABBÉ,

» Je vous écris ces quelques mots pour vous an-
» noncer l'heureuse délivrance de madame de Savoie;
» elle vient de me donner un fils. Vous n'avez pas
» oublié que madame la comtesse vous promit de vous
» mander à Cognac pour baptiser notre premier né :
» hâtez-vous donc, et si votre mule grise n'est pas
» sellée, montez le palefroi de Philippe de Saint-Pons;
» il vous portera vite à Cognac ; madame la comtesse
» et moi ne dormirons pas avant votre arrivée.

» Seigneur abbé, que Dieu vous tienne en sa sainte
» et digne garde.

» Fait au château de Cognac, l'an de l'Incarnation
» 1494, et du mois de septembre le treizième.

» CHARLES D'ANGOULÊME. »

— Allons rendre grâces au ciel, s'écria l'abbé, dans le premier transport de sa joie; le comte d'Angoulême a un fils : j'ordonne que tous les religieux de l'abbaye de la Couronne, passent la nuit à chanter des psaumes en signe d'allégresse.

Les ordres de l'abbé furent pleinement exécutés, et pendant qu'il se dirigeait vers Cognac, les moines ne discontinuèrent point leurs prières.

Guillaume de Ruffec fut accueilli avec toutes sortes d'honneurs par le comte d'Angoulême; au moment où il descendit de sa mule grise, Charles lui demanda sa bénédiction, et le conduisit auprès de madame de Savoie.

— Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! s'écria la comtesse en voyant entrer l'abbé de la Couronne ; seigneur abbé, ajouta-t-elle en souriant, j'ai voulu tenir ma promesse, et vous baptiserez mon premier né.

(1) On voit encore dans la commune de la *Couronne le Palud*, à une lieue et quart d'Angoulême, les ruines de la célèbre abbaye de la *Couronne* de l'ordre de saint Augustin, fondée en 1122. Ces majestueux débris se dégradent de jour en jour, et dans quelques années, il n'en restera plus de vestiges. Cette abbaye était le plus beau monument de l'Angoumois ; l'église avait intérieurement 202 pieds de longueur sur 89 de largeur. Le chœur seul en comptait 59 sur 73. La dimension des cloîtres répondait à la majesté de l'abbaye. L'abbaye de la Couronne avait échappé aux destructions révolutionnaires; elle fut démolie en 1808.
(*Voyage historique.*)

— Montrez-moi donc l'héritier des comtes d'Angoulême?

La nourrice et les matrones déposèrent le berceau aux pieds de Guillaume de Ruffec qui s'agenouilla et pria en tenant ses deux mains étendues sur la tête de l'enfant.

— Quel jour avez-vous fixé pour la célébration du baptême? dit-il après avoir terminé sa prière.

— Pas plus tard que demain, répondit la comtesse.

— Et quel nom voulez-vous donner au nouveau né?

— François.

— Comme il vous plaira, madame de Savoie; mais il me semble que vous devriez l'appeler Jean, en mémoire des vertus de Jean d'Angoulême, son aïeul.

Non, seigneur abbé; ma détermination est prise.

Eh bien, messeigneurs! s'écria Guillaume de Ruffec, en se tournant vers les gentilshommes qui étaient entrés après lui dans la chambre de la comtesse, gloire et longue vie à François d'Angoulême!

Ce cri fut répété avec tant d'enthousiasme par tous les assistans que le comte Charles en fut ému jusqu'aux larmes; madame de Savoie remercia l'abbé de la Couronne avec l'effusion de la reconnaissance la plus vive, et on se retira pour faire les préparatifs de la cérémonie du lendemain.

Plusieurs gentilshommes de l'Aunis, de la Saintonge, de l'Angoumois et de Périgord se rendirent à l'invitation du comte Charles, et jamais on n'avait vu dans le château de Cognac plus nombreuse et plus brillante réunion. Guillaume de Ruffec baptisa l'enfant, et pendant plusieurs jours les fêtes se renouvellèrent sans interruption; tous les gentilshommes en rentrant dans leurs castels répétèrent à l'envi, que Charles d'Angoulême avait déployé une magnificence royale.

IV.

L'ÉPAGNEUL HAPEGUAY ET LA HAQUENÉE DU MARÉCHAL DE GYÉ.

Madame de Savoie, seule avec son époux au château de Cognac, s'enivrait de l'ineffable bonheur d'être mère; la santé du petit François était des plus prospères, lorsque le comte Charles décéda presque subitement en 1496. Cette perte fut pour le cœur de Louise de Savoie un coup si terrible, que pendant plusieurs jours on désespéra de sa vie; sa douleur se calma enfin, et les soins qu'elle prodiguait à l'enfance de son fils furent pour son âme la plus douce des consolations.

Le petit François grandit à vue d'œil, et à peine âgé de quatre ans, il se fesait remarquer parmi les fils des gentilshommes par la pétulance de son caractère, la grâce de ses manières et la bonté de son cœur. Le sire de Barbezieux lui avait donné un jeune épagneul qui devint en peu de temps le compagnon inséparable de ses jeux et de ses repas.

Cet épagneul avait nom Hapeguay.

Son poil soyeux était aussi blanc que la laine d'un agneau qui vient de naître; ses yeux brillaient d'un plus vif éclat lorsque son jeune maître l'appelait pour jouer avec lui dans le parc.

— Hapeguay, Hapeguay, répétait à chaque instant le petit comte d'Angoulême.

Et l'épagneul toujours caressant se couchait aux pieds de l'enfant, caressait ses petites mains, et le portait sur son dos d'une extrémité du parc à l'autre.

Un soir le jeune comte et l'épagneul rentrèrent tristes au château; Hapeguay n'aboyait plus de joie et de plaisir; François ne fesait plus claquer son petit fouet: dès qu'il aperçut la comtesse qui allait à sa rencontre, il s'écria avec douleur:

— Madame ma mère, Hapeguay est bien malade.

— Ton épagneul est malade, mon fils!

— Il va mourir, madame d'Angoulême, et votre petit François n'aura plus d'ami.

— Hapeguay ne mourra pas, te dis-je; Joseph, le grand-veneur, le soignera si bien que demain vous pourrez jouer ensemble dans le parc.

— Joseph, le grand-veneur, s'écria François, en ma qualité de comte d'Angoulême, de votre seigneur et maître, je vous ordonne de guérir Hapeguay.

— J'aurai recours à tous les moyens, à tous les secrets de mon art, mais je suis persuadé que je ne pourrai sauver Hapeguay; votre épagneul a été empoisonné.

Grande fut la douleur de François qui pendant plusieurs jours ne cessa de parler de son épagneul; il fallut enfin se déterminer à lui annoncer qu'Hapeguay avait été enterré dans le parc (1).

Le jeune comte parut inconsolable, et sa mère pour le distraire de ce chagrin, partit avec lui pour faire un voyage dans la Touraine; le maréchal de Gyé donnait alors des fêtes au château d'Amboise. Le jeune comte d'Angoulême fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang; prince du sang royal, héritier présomptif de la couronne, au cas ou Louis XII décédât sans enfans mâles, il avait droit à toutes les prérogatives dont jouissaient les grands feudataires du royaume, au seizième siècle. Le maréchal de Gyé fit une brillante réception à madame de Savoie et à son fils; plusieurs gentilshommes de la Touraine et du Poitou se trouvèrent réunis au château d'Amboise et le jeune comte fut l'unique objet de leurs prévenances et de leurs soins empressés.

Le maréchal avait amené de Normandie une haquenée de grand prix; *Pieds-Légers* était son nom.

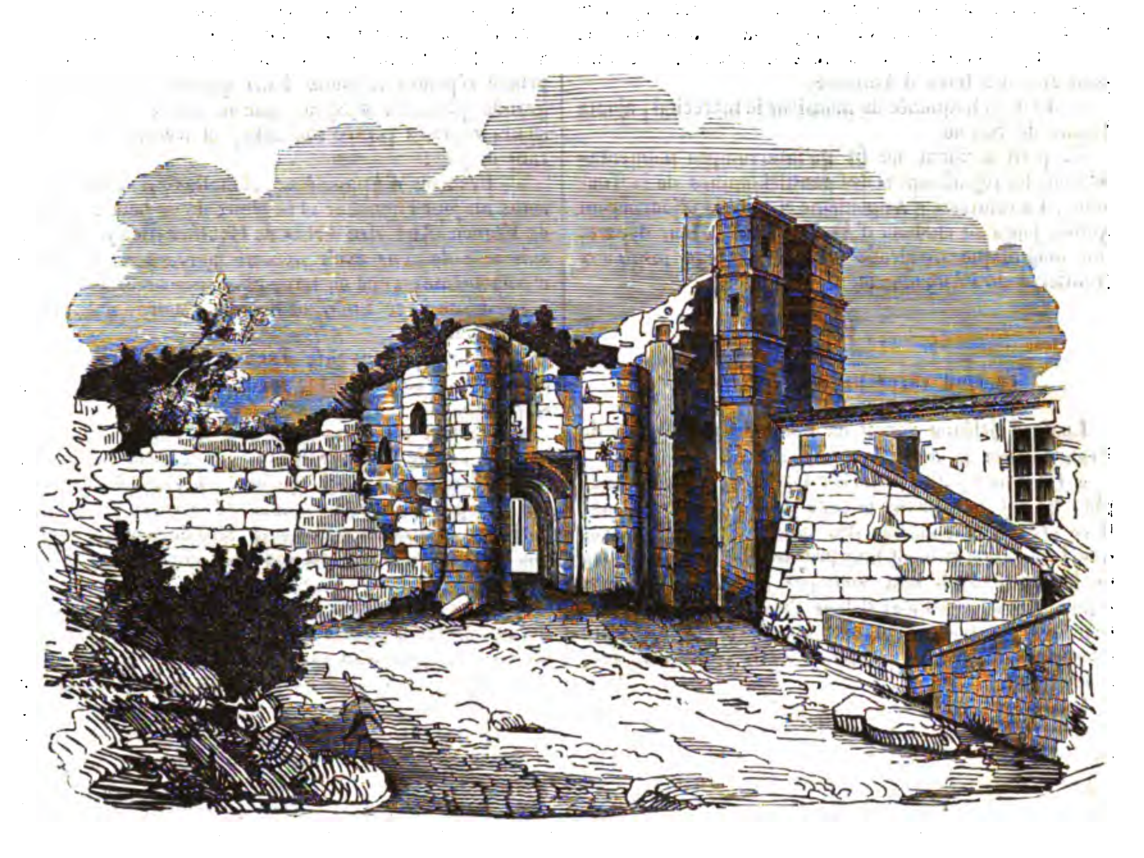
— Madame, dit-il à la comtesse d'Angoulême, j'ai dans les écuries du château d'Amboise une haquenée que ne dédaignerait pas la plus puissante des châtelaines, et, à mon avis, elle vaut cent pièces d'or de plus que la mule grise de Louis douzième, notre sire. Je l'ai achetée pour en faire don à monseigneur François d'Angoulême.

— Seigneur maréchal, répondit madame de Savoie, je vous remercie au nom de mon fils; mais je ne puis accepter; le jeune comte est si turbulent, si téméraire, que mal lui en adviendrait.

— Ne craignez rien, madame; *Pieds-Légers* est douce comme un agneau; patiente comme la haquenée de madame Anne de Bretagne; elle marche à petits

(1) Le 24 octobre 1502, dit Louise de Savoie, dans son journal, mourut le petit chien Hapeguay, qui était de bon amour et loyal à son maître.





RUINES DE L'ANCIEN CHATEAU DE COGNAC.

pas, et je vous jure sur ma tête que malencontre n'adviendra pas à monseigneur votre fils.

— Ne craignez rien, madame ma mère, s'écria le petit François, qui n'avait pas perdu un seul mot du dialogue de la comtesse et du maréchal; je veux *Pieds-Légers*, et aujourd'hui même j'en ferai l'essai.

— Madame, dit le sire de Gyé, vous ne résisterez pas aux larmes et aux supplications de monseigneur le comte.

— Qu'il soit fait selon vos désirs, seigneur maréchal, répondit la comtesse; mais s'il arrive malheur à monseigneur d'Angoulême, je m'en prendrai à vous.

— Soyez sans crainte, madame.

Le maréchal prit l'enfant entre ses bras et le porta à l'écurie, au milieu d'une foule de gentilshommes qui voulaient mériter les bonnes grâces de la mère en fesant parade du plus vif intérêt pour le fils.

Deux palefreniers emmenèrent *Pieds-Légers*, richement harnachée. Le jeune comte se mit en selle avec une adresse et une promptitude qui eût fait honneur au plus habile écuyer; les assistans battirent des mains, et François d'Angoulême piqua des deux en criant:

—Mes cousins, qui m'aime me suive!

La haquenée partit au galop, et, quelques instans après, elle était bien loin d'Amboise. Madame de Savoie qui voyait tout, d'une fenêtre du château, poussa de grands cris; elle s'évanouit de frayeur, et ne recouvra ses sens qu'au moment où le maréchal de Gyé rentra dans sa chambre tenant par la main le jeune comte d'Angoulême.

— Mon fils! mon fils! répéta-t-elle plusieurs fois en serrant le petit François contre son sein.

— Vous aviez peur, madame ma mère, dit l'enfant en embrassant à plusieurs reprises Louise de Savoie.

— Ah! monsieur le comte, ne faites plus semblable folie, si vous ne voulez que je meure de douleur.

— Elle a eu peur, dit François en riant... Rassurez-la, monsieur le maréchal, et dites-lui que François d'Angoulême se tient ferme à cheval comme un des coureurs du roi de France.

— Il est vrai, répondit le maréchal, que jamais on ne trouva plus d'adresse, plus de sang-froid dans un enfant de six ans.

— Monsieur de Gyé, s'écria la comtesse, vous avez commis une grande imprudence.

« Mais Dieu ne m'as voulu abandonner, cognaissant

» que si cas fortuit m'eut si soudainement privée de » mon amour, j'eusse été trop infortunée (1). »

— Le ciel ne veille-t-il pas d'une manière spéciale sur les jours de votre fils? répliqua le maréchal de Gyé; si jamais il monte sur le trône, il se souviendra peut-être des fêtes d'Amboise.

— Et de la haquenée de monsieur le maréchal, ajouta Louise de Savoie.

Ce petit accident ne fit qu'interrompre momentanément les réjouissances des gentilshommes de la Touraine. La comtesse d'Angoulême et son fils séjournèrent quinze jours au château d'Amboise, et, à leur départ, une magnifique cavalcade leur fit cortége jusqu'aux frontières de l'Angoumois.

V.

LE SIRE ARTUS DE GOUFFIER-BOISY.

Louis d'Orléans venait de monter sur le trône de France après la mort de Charles VIII.

« Ce prince, dit l'historien Gaillard, père du peuple, ne fut pas moins le père des princes orphelins; il se croyait responsable des lumières et des vertus que l'éducation pouvait leur procurer; il les accoutuma de bonne heure à tout voir par leurs yeux, à tout régler par eux-mêmes; il leur fesait ouvrir, lire, discuter, rapporter au conseil toutes les dépêches; il les exerçait à délibérer, à prendre les voix, à les compter, à les peser.

Parmi les jeunes seigneurs qu'il appela à sa cour, il chérissait par-dessus tous le jeune François d'Angoulême : il confia son éducation à un sage gentilhomme, qui jouissait dans toute la France d'une grande réputation de science et de vertu.

Ce gentilhomme s'appelait Artus de Gouffi.r-Boisy.

Issu d'une des plus anciennes familles de Poitou, il ne rougissait pas d'être savant dans un siècle où la noblesse mettait encore l'ignorance au nombre des titres dont elle était jalouse.

— Sire Artus de Gouffier-Boisy, lui dit le roi Louis XII, les cent bouches de la renommée m'ont tant vanté votre savoir en toutes choses, que je vous ai nommé gouverneur du comte François d'Angoulême.

— Sire, à moi cet honneur n'est pas dû, répondit le gentilhomme Poitevin.

— Pourtant ainsi sera fait; car telle est notre volonté royale.

— Si mes prières peuvent quelque chose sur vous, ajouta Louise de Savoie, présente à cet entretien, je vous conjure, en ma qualité de mère, d'obéir gracieusement à Louis douzième, votre sire, et de rendre François d'Angoulême, mon fils, expert en toutes sciences et vertus.

— Sire, dit Artus de Gouffier-Boisy, en mettant un genou en terre pour saluer le roi, vos désirs seront accomplis, et, dès ce jour, je me charge de l'éducation du jeune comte d'Angoulême.

Ce sage gentilhomme s'adjoignit plusieurs maîtres habiles, et, en peu de temps, François d'Angoulême fit de si rapides progrès qu'il devint l'admiration de la cour de France; il n'était bruit parmi les dames, les gentilshommes et les pages, que des belles manières, de la physionomie haute et majestueuse, et de la galanterie du jeune comte. Le roi Louis XII voulut le voir; il le fit interroger par des maîtres-ès-arts : le prince répondit à toutes leurs questions avec une si grande présence d'esprit, que le roi le serra à plusieurs reprises contre son sein, et s'écria, en pleurant de joie :

— François d'Angoulême, si malheur ne t'arrive, tu seras un jour l'honneur et la gloire de ce beau royaume de France. Ah! sire Artus de Gouffier-Boisy, que je suis aise de vous avoir nommé gouverneur du jeune d'Angoulême; vous en ferez un prince accompli.

— C'est à ce but que doivent tendre mes efforts et mes soins.

— Aussi, je vous prie d'accepter cette chaîne d'or, comme un gage de ma reconnaissance et de ma satisfaction.

Et le bon roi passa lui-même la chaîne d'or autour du cou de Gouffier-Boisy, qui pleurait d'émotion.

— Venez, lui dit-il ensuite, en l'entraînant loin des groupes des gentilshommes de la cour; j'ai à vous parler en particulier. Dites-moi, sire de Gouffier Boisy, que pensez-vous du naturel de monseigneur d'Angoulême ?

— Sire, le jeune comte a de grands défauts, mais il s'en corrigera avec le temps; je suis parvenu à calmer son tempérament presque fougueux.

— Bien, bien, sire de Gouffier-Boisy; tempérez son ardeur méridionale; les hommes de cette trempe là sont capables de toutes les vertus; mais il est à craindre qu'ils ne se livrent à la fougue des passions déréglées.

— Soyez tranquille, sire; je saurai donner une heureuse impulsion au caractère de monseigneur d'Angoulême.

— Il faut pour cela tantôt l'amortir, tantôt l'irriter, dit Louis XII.

— Dans un an, il sera le modèle de tous vos gentilshommes, répondit le gouverneur.

— François vous parle-t-il souvent de moi? ajouta le roi avec un empressement mêlé d'inquiétude.

— Le jeune comte vous aime comme un père, sire, répondit le gouverneur.

— Ah! il m'aime! le pauvre enfant! répondit Louis XII... mes cousins d'Angoulême ont tous le cœur haut, l'âme noble.... il n'en est pas ainsi de Charles d'Autriche...

— Pourquoi veillez-vous avec tant de sollicitude à l'éducation du fils de l'archiduc Charles qui vous trompa si souvent.

— Ce que vous venez de dire, est mal à vous, sire de Gouffier-Boisy, répliqua Louis XII. Vous savez que Louis d'Orléans se venge par des bienfaits; d'ailleurs l'archiduc au lit de mort me confia son fils; dois-je abandonner mon pupille ?

Le sire de Gouffier-Boisy ne trouva aucune réponse aux nobles paroles du roi, et ils se promenèrent pendant quelques instans sans proférer une parole.

— Messire gouverneur, dit Louis XII, au détour d'une allée, ne parlons plus de François d'Angoulême ni du prince Charles, car voici venir à nous Guillaume

(1) Journal de madame Louise de Savoie.

de Graus-Chièvres, précepteur du fils de l'archiduc d'Autriche.

Ils hâtèrent le pas, et rejoignirent les courtisans qui attendaient le roi.

— Sire de Gouffier-Boisy, dit Louis XII en souriant, quand partez-vous pour l'Angoumois ?

— Dans deux jours, sire.

— Je vous reverrai avant votre départ.

Au moment où le roi rentrait dans le palais, le petit comte d'Angoulême accourut en poussant des cris de joie, et se jeta dans les bras de son auguste protecteur; Louis XII tout ému, dit aux courtisans qui l'environnaient :

— Cet enfant m'aime comme s'il était mon fils; par la bannière d'Orléans, je vous jure qu'il n'y a que du pur sang français dans les veines de François d'Angoulême.

VI.

LA DEVISE DE FRANÇOIS Ier.

En quittant la cour de France pour se rendre à leur château de Cognac, madame de Savoie et le comte son fils, reçurent de riches présens du roi Louis XII; le jeune français fut surtout l'objet des prévenances des gentilshommes qui le citaient pour exemple à leurs enfans.

« L'élite de la noblesse française élevée avec lui, (1) le prenait pour modèle, s'empressait à le suivre, à lui plaire; s'attachait à lui par les douces chaînes de l'égalité. L'éducation de François d'Angoulême ne fut pas tournée du côté des affaires, comme celle de l'archiduc Charles, soit parce que Louis XII, ayant ou pouvant avoir des fils, le comte d'Angoulême paraissait moins destiné à porter la couronne; soit parce que ce même Louis XII, et surtout Anne de Bretagne, étant trop jaloux du gouvernement pour en communiquer les mystères, les occasions manquaient à Boisy pour instruire son élève dans ce genre. Il fit prendre une autre route à sa pénétration, à sa vivacité, à cet instinct curieux, avide, qui volait au devant de l'instruction, qui dévorait tous les objets. Il tourna ses dispositions du côté de l'amour et de la gloire; il cultiva en lui cette vérité, cette valeur, cette générosité, caractères héroïques de la chevalerie française; il lui apprit à répandre sur toutes ses actions, sur toutes ses manières, le vernis de l'affabilité; il lui fit sentir surtout, que la barbarie seule avait pu attacher de l'honneur à l'ignorance, et de l'avilissement aux talens; il lui fit aimer tous les arts; il le disposa de bonne heure à cette protection éclatante qu'il leur accorda dans la suite, et en faveur de laquelle il fut appelé plus tard le *père des lettres*.

» Les exercices de l'esprit ne nuisaient point à ceux du corps toujours si utiles, alors absolument nécessaires. Le jeune prince adroit, léger, d'une taille élégante, d'un tempérament robuste, brillait dans les tournois, excellait à la course, à la joûte, au maniement des armes, et personne ne conduisait un cheval avec plus de grâce. »

Le sire Artus de Gouffier-Boisy, retiré avec son élève dans le château de Cognac, redoubla de soins et de vigilance; les deux fils de Louis XI venaient de mourir au berceau, et madame de Savoie répétait sans cesse au gouverneur que le jeune comte monterait un jour sur le trône.

— Mon fils est déja grand, lui dit-elle après un long entretien, dans lequel elle avait développé ses projets d'ambition; il a paru avec distinction dans plusieurs tournois, quoiqu'il ne soit pas encore armé chevalier : quand lui donnerez-vous une devise ?

— Vous tenez donc beaucoup à cet usage qui nous vient d'Italie, madame la comtesse ? répondit le sire Artus de Gouffier-Boisy.

— Ne faut-il pas qu'un prince du sang ait un cri de ralliement ? une devise particulière en lettres d'or sur sa bannière ?

— Vous voulez faire allusion au porc-épic de Louis XII, autour duquel le bon roi a fait graver ces mots :

COMINUS ET EMINUS,
DE PRÈS ET DE LOIN.

— Je désire que mon fils ait une devise comme les autres princes de l'Europe.

— Je l'ai déja choisie, madame la comtesse.

— Quelle est-elle ?

— Une Salamandre dans le feu, avec ces mots à l'entour.

NUTRISCO ET EXTINGUO
JE M'EN NOURRIS ET JE L'ÉTEINS (1).

— Bien, bien, sire Gouffier-Boisy, s'écria la comtesse; les mots seront gravés en lettres d'or sur une bannière de soie.

— Puisse ce drapeau conduire un jour les bataillons français à la victoire, s'écria le gouverneur.

Au même instant survint le jeune comte qui arrivait de la chasse, suivi de ses pages et de ses Piqueurs. Il était fatigué, haletant, et le sire de Gouffier-Boisy lui dit d'un ton sévère :

— Vous avez couru comme un chasseur poitevin, montagnard; vos habits sont humides de sueur, et si

(1) Gaillard, *Histoire de François Ier*, tom. 1.

(1) Le sens allégorique de la devise de François Ier est presque inintelligible; les auteurs l'ont interprété chacun à sa manière.

Le père Bouhours, dans *ses entretiens d'Ariste et d'Eugerie*, dit que François Ier voulut par cette devise, montrer son courage ou plutôt son amour. *Nutrisco*, dit-il, montre qu'il se fesait un plaisir de sa passion; mais *extinguo*, peut signifier qu'il était le maître, et qu'il pouvait l'éteindre quand il voulait. Le père Bouhours ajoute que François Ier choisit lui-même sa devise; Guicherin affirme au contraire que cette devise avait été celle de Louise de Savoie mère de François Ier. Cette princesse, dit-il, avait fait graver sur ses armes ces mots italiens :

NUDRISCO IL BUONO, EFFRENGO IL REO.
JE MAINTIENS LES GENS DE BIEN EN PUNISSANT LES MÉCHANS.

L'historien Mezerai rapporte qu'Artus de Gouffier-Boisy, voulant faire connaître à son élève qu'il devait appliquer la vivacité de son génie aux bonnes choses, non pas à la vanité, ni à la violence, il lui choisit cette devise.

Le père Daniel, beaucoup plus sage, avance qu'il n'a pas compris le sens de la devise de François Ier, qu'on retrouve sur tous les édifices du temps.



une pareille chose vous arrivait une seconde fois, je vous défendrais de sortir du parc du château.

— Ne vous fâchez pas, sire Gouffier-Boisy, répondit le comte, en serrant affectueusement les deux mains de son vieux gouverneur; nous avons poursuivi un sanglier à outrance; c'est moi qui lui ai porté le premier et dernier coup.

Les piqueurs déposèrent aux pieds de la comtesse et du gouverneur, un sanglier énorme; madame de Savoie frémit d'abord du danger qu'avait couru son fils; puis se laissant entraîner par l'enthousiasme de l'admiration, elle l'embrassa en pleurant.

— Vous voyez, sire de Gouffier-Boisy, s'écria-t-elle, que François d'Angoulême est intrépide comme un vieux chevalier; n'était-il pas temps de lui choisir une devise ?

— J'aurai donc une devise! s'écria le jeune comte: ah! sire de Gouffier je vous remercie de grand cœur...

VII.

UNE HÔTELLERIE A ANGOULÊME.

Un chevaucheur arrivé à franc étrier d'Angoulême, porta le lendemain des dépêches du roi de France adressées à la comtesse : de grandes choses venaient de se passer à la cour. Le roi si long-temps traversé dans son ambition et dans sa tendresse, avait répudié Jeanne de France, et replacé la veuve de Charles VIII sur le trône; la noblesse française approuva cette détermination qui rappelait au pouvoir une femme si belle, si vertueuse, qu'un historien du temps s'écriait :

« Qu'en la voyant on croyait voir la reine du monde.
» Pour sa vie décrire, comme elle a mérité, ajoutait-il,
» faudrait que Dieu fit ressusciter Ciceron pour le
» latin, et maître Jéhan de Meung pour le français ;
» car les modernes ne saurait atteindre. »

Le bon roi Louis après avoir ainsi satisfait au pressant besoin de la cour, sentit renaître toute son affection pour le comte d'Agoulême; et, dès ce moment, il résolut de donner Claude de France, sa fille, pour épouse à l'héritier présomptif de la couronne.

Madame de Savoie reçut avec des transports de joie les nouvelles de la cour et se hâta de faire ses prépatifs de départ. En perdant son mari, elle avait aussi perdu le goût de la retraite, et elle ne désirait rien tant que d'habiter le Louvre où elle pourrait développer son caractère souple et altier, fait pour l'intrigue et la domination.

Le comte François réunit un grand nombre de gentilshommes Angoumois pour leur faire ses adieux; il leur assigna pour lieu de rendez-vous l'hôtellerie *de la Croix-de-Jérusalem* à Angoulême. Aucun des convives ne fit défaut, et, au jour marqué, les palefrois piétinaient dans toutes les rues de la capitale de l'Angoumois. La réunion fut des plus brillantes; François se fit remarquer par sa galanterie et les prévenances qu'il prodigua à ses nombreux amis. A la fin du repas, lorsque le vin eut échauffé toutes les têtes, exalté l'imagination de tous les convives, l'entretien devint tout à coup des plus bruyans.

— François d'Angoulême, s'écria le sire de Barbezieux, que nous accorderez-vous lorsque vous serez roi de France ?

— Désirez seulement, répondit le jeune comte, et soyez sûrs de tout obtenir.

— Quant à moi, je ne veux rien, dit le sire de Barbesieux.

— Vous me ferez connétable, dit Montmorency.

— Cousin de Montmorency, vous ceindrez l'épée de Duguesclin.

— Je veux être amiral, dit le jeune Brion.

— Cousin Brion, je vous ferai roi de toutes les mers.

— Je ne suis pas si ambitieux que vous, mes cousins, dit Pierre de Montchenu, je borne mes désirs à être premier maître-d'hôtel.

— Vous serez mon premier maître-d'hôtel, le jour où on me proclamera roi de France, répondit le comte d'Angoulême : et toi, Gaston de Foix, tu ne me demandes rien ?

— Rien, monseigneur d'Angoulême : je pars pour l'Italie; si je meurs au champ d'honneur vous ferez dire des messes pour le repos de mon âme (1).

— Ne dirait-on pas que notre cousin d'Angoulême est déjà roi de France, dit Pierre de Jarnac.... il prodigue les places et les honneurs; cela ne lui coûte rien.

— Vous riez, Jarnac... vous doutez de ma destinée; mais on verra plus tard si François d'Angoulême sait tenir ses promesses.

— Buvons tous à la royauté du comte François! s'écria Montmorency.

— A la royauté du comte François! répétèrent tous les convives; et le vin coula plus abondamment dans les coupes. Le festin se prolongea bien avant dans la nuit : au point du jour, François d'Angoulême partit avec sa mère pour Paris : il épousa à son arrivée la princesse Claude de France et entra dans la carrière qu'il devait parcourir avec tant d'éclat.

. . . .

Ici finit la tâche du chroniqueur :

C'est à l'histoire qu'il appartient de révéler les innombrables faits d'armes et la gloire du *roi-chevalier*.

J.-M. Cayla.

(1) Ce conte qui paraît fait après coup, est rapporté dans le journal de Louise de Savoie.



ORTHEZ,

AU MOIS D'OCTOBRE 1384.

« Cher sire, disait le comte Gaston de Foix, troi-» sième de nom, à l'un de ses chevaliers, Espaing du » Lion, c'est grand dommage que mon fils soit allé » visiter sa mère, et le roi de Navarre, son oncle; je » le connais assez méchant homme, ce maudit roi, » pour me gâter le beau naturel de cet enfant; et bien » je vous assure qu'il me tarde de le voir dans mon » château d'Orthez. — Madame sa mère y veillera, » répondit Espaing, et d'ailleurs, les mauvais conseils » ne germeraient pas dans le cœur de votre fils. — A » la bonne heure, reprit le comte; mais, quant à » madame sa mère, son premier désir, nous le sa-» vons, est de voir prospérer le roi de Navarre, » même aux dépens de son fils et de moi : ainsi donc, » je vous prie de ne plus m'en parler. »

Le comte se tut après ce peu de mots; il parut rêveur, et tous ceux qui l'entouraient gardèrent un silence profond, car ils ne pouvaient élever la voix en sa présence que lorsqu'il daignait les interroger. Bientôt il se leva de table, se mit à promener à grands pas, et donna brusquement ses ordres pour la nuit. On entendit aussitôt les écuyers de service se répandre dans tout le château, monter aux tours pour placer des sentinelles, faire rouler des portes pesantes sur les gonds qui crient, pousser des verroux et remplir les voûtes sonores d'un bruit confus de fers et de voix; mais, dans un moment, tout rentra dans le calme, et l'on n'entendit plus que les pas graves et mesurés du comte qui était toujours pensif et silencieux. Tous ses écuyers, immobiles et groupés dans le coin de la salle, étaient attentifs à ses moindres gestes, et cherchaient à deviner ses pensées, car la tristesse de leur redouté seigneur les tenait à la gêne et devenait pour eux un sujet de cruel souci; celui qui était heureux devait cloîtrer dans son âme sa joie tout entière; celui qui n'était pas sûr d'être en faveur auprès du comte, allait passer une nuit de rêves alarmans et d'affreuses insomnies : leur vie était comme en suspens; ils semblaient attendre qu'il leur en rendît l'usage.

Qui vive! s'écria tout-à-coup au milieu du silence, un soldat en sentinelle au bord des fossés; et une voix lui répondit : Foix et Béarn! ouvrez les portes : je suis Gaston. — Mon fils! dit le comte qui s'était arrêté pour mieux entendre; mon fils est de retour; allez le recevoir, allez tous, allez vite. — Et ces hommes, naguère si accablés sous la tristesse du comte, semblent ressaisir l'existence et s'animer de sa joie; ils se précipitent en foule, et le vieux château d'Orthez, qui était calme et sombre, brille soudainement de mille flambeaux, et pousse comme un grand cri de joie pour répondre au jeune Gaston.

Aussi faut-il dire qu'il était aimé de tous pour sa bonté, sa douceur, et encore pour sa beauté, car il ne lui manquait rien de ce qui peut captiver le cœur des hommes : il avait les yeux bleus et chastes, les cheveux blonds, une taille haute, quoiqu'il fût à peine âgé de seize ans, et pour dernier et suprême ornement à sa beauté, une âme pure et ardente. Il rougissait comme une jeune fille, il avait les emportemens d'un homme. Au milieu des flambeaux et des cris, une troupe d'écuyers et de chevaliers le conduit comme en triomphe vers son père; et lui, tout ému de ces marques d'attachement, s'adresse à tous, à chacun, et leur donne au hasard un mot, un sourire, un regard, un serrement de main.

Lorsque le comte, qui l'attendait avec ses intimes, entendit toutes ces voix parmi lesquelles il distinguait une voix, et tous ces pas qui entouraient les pas de son fils, il ne put se contenir dans sa dignité; il courut pour l'embrasser, et le père entraîna le souverain. Après l'avoir enveloppé de ses bras et comme caché dans sa poitrine, il le regardait avec fierté : « Voyez » donc, messeigneurs, disait-il, comme il a grandi! » comme il est puissant! Vive Dieu! Je veux bientôt » te sacrer chevalier, car dans notre famille on est » homme à quinze ans : à quinze ans je partis pour » aller guerroyer en Espagne, et je laissai toutes mes » forteresses en état de défense, avec cette devise en » notre belle langue : touches-y si tu oses (*Toucos-y* » *se gaousos*). » Après cela il embrassait encore le jeune Gaston, et la noblesse de sa cour, qui ne redoutait plus le comte, maintenant adouci par son amour de père et préoccupé par son fils, prenait part à leur contentement et discourait sans contrainte. Le jeune homme raconta son voyage, rendit compte de ce qu'il avait vu, et montra les présens du roi de Navarre. Est-ce tout? dit le seigneur de Foix; et Gaston répondit avec quelqu'embarras : c'est tout. Alors le comte se leva, congédia son fils, ses chevaliers et leur dit adieu jusqu'au lendemain.

Il était déjà minuit, et la lune était haute dans le ciel; sa lumière pâle éclairait les tours d'Orthez, placées de distance en distance comme des sentinelles devant le château : on eût dit des guerriers immobiles sur leurs lances; des ombres épaisses pendaient derrière elles comme les plis de leurs manteaux, et l'étendard des Gastons flottait au-dessus comme un panache sur le casque d'un chevalier. Au milieu de ce calme, le jeune Gaston, la tête pleine d'amour, veillait attentif au moindre bruit; dès qu'un silence profond l'avertit qu'autour de lui tout dort, il se lève, et passe, insensible et léger comme un ombre, à travers la nuit et à côté des sentinelles qui ne le voient ni ne l'entendent. Un de ses écuyers le seconde, il

l'accompagne, le guide, et lui ouvre une porte secrète ; à l'aide d'une échelle il traverse les fossés et descend vers la ville : on l'attendait.

C'était une jeune demoiselle, une bien jeune demoiselle, qui avait pour lui dans son âme une amitié de sœur, car sa mère avait nourri Gaston de son lait; un amour d'enfant, car elle ne comprenait pas ce qui se passait en elle-même : chose étonnante de la voir rêveuse, et la main sur son cœur, comme pour en étudier les secrets élans; fuir quelquefois son jeune seigneur, et souvent le chercher; dans un moment de trouble, repousser en rougissant le fils du comte, puis embrasser son frère, et donner à l'amitié des baisers et des caresses qui allaient se perdre dans l'amour.

Tous deux avaient eu leur absence à grande peine, et saisissaient la première occasion de se voir ; tous deux allaient l'un vers l'autre, émus, tremblans, inquiets et heureux. Oh! ce fut un doux moment pour chacun, de faire sur cette cruelle absence de longues plaintes entrecoupées de sermens et de baisers ; de se bien voir, de pleurer d'aise, et d'écouter dans le silence le bruit de leur haleine et leurs moindres soupirs : ils devaient aimer cette nuit, mystérieuse comme leur tendresse, le ciel calme et serein comme leurs âmes; ils devaient trouver bien du charme à recevoir un sourire et un regard à travers l'ombre adoucie par la lune.

« Ma douce Agnès, dit Gaston, ma sœur, ma belle » demoiselle, dis-moi, n'y a-t-il pas un bruit au sein » de ce repos? — Oui mon frère, répondit Agnès, celui » du Gave qui coule à travers nos champs, mais que » l'on n'entend pas durant le jour parce que mille ru» meurs couvrent le murmure de ses eaux. — Et bien! » reprit Gaston, il en est ainsi de ma tendresse : si je » puis t'oublier un moment dans le désordre des fêtes, » aussitôt que le calme revient dans mon cœur, il n'y » a qu'une pensée, mon amour, comme il n'y a d'au» tre parfum dans une sainte chapelle que l'encens qui » brûle pour Dieu, d'autre voix que celle du prêtre » qui le prie. Mais aide-moi plutôt à obtenir du ciel » qu'il touche le cœur de mon père en faveur de » son épouse; le roi de Navarre qui prend à grande » commisération les peines de sa sœur, m'a donné le » moyen de la ramener ici. Gaston, me dit-il quand » je me départis de lui, prend cette petite bourse, » elle contient une poudre mystérieuse, et si tu peux » en faire goûter adroitement au comte, il aimera de » nouveau ta mère et tu les auras réunis : Agnès! quel » bonheur ce serait! »

Alors ils tombèrent tous deux à genoux. « Seigneur » Dieu, disait Gaston, qu'il vous plaise de ramener » ici ma bonne mère, car elle n'a pas mérité de souf» frir comme une veuve sans enfant, elle qui a son » fils et son époux. » Et à mesure qu'il faisait cette prière, Agnès la répétait à voix basse comme un enfant. Mais tandis que leurs mains et leurs regards imploraient le ciel, un rire strident et concentré, un rire de joie infernale, vint troubler leur recueillement. Agnès fuit dans les bras de Gaston ; celui-ci porte la main à son épée, se tourne vers un buisson, d'où venait le bruit, et d'une voix ferme : « Approche, si tu » as une âme vivante dans ton corps, je te répondrai; » approche encore, si tu es un âme damnée qui te » railles de nos prières, parce qu'il ne faut pas même » un coup d'épée pour te vaincre, mais seulement une » goutte d'eau bénite ou un signe de croix ». Ils écoutèrent long-temps, mais on ne répondit pas. Gaston conduisit Agnès, tout émue de frayeur, vers celle qui l'accompagnait et revint seul au château. En rentrant il disait en lui-même : « Serait-ce quelque esprit » familier, comme l'Orthon du seigneur de Corasse? »

Mais qu'est-il besoin des esprits, des sorciers, des spectres ou des démons pour que des monstres errent par la nuit. Ce n'était pas l'Orthon du seigneur de Corasse; c'était Yvan, le frère bâtard du jeune Gaston : attentif qu'il était à toutes ses démarches, il avait remarqué sa sortie. Yvan contemplait avec peine l'avenir brillant de son frère, et le regardait comme un obstacle à son élévation; aussi le poursuivait-il de sa jalousie, et dans l'ame du comte, et dans l'amitié que lui vouait la noblesse et le peuple, et dans ses espérances de grandeur et d'amour : il le soupçonnait de nourrir un penchant secret pour Agnès, et le voyant sortir mystérieusement la nuit, il voulut le le suivre pour s'en assurer. Le même écuyer qui avait servi Gaston le seconda, car il l'avait menacé sur un premier refus de l'accuser devant le comte : il put donc aller pas à pas à la suite de son frère, et saisir, à la faveur de la nuit et du silence, un secret plus précieux que celui qu'il venait chercher : son âge et sa méchanceté le mettaient à même de comprendre les intentions perverses du roi de Navarre ; il vit, dès le premier abord, que Charles le Mauvais abusait de la crédulité de son neveu pour perdre le comte de Foix, et une seconde réflexion lui dit qu'il pouvait, lui, perdre le fils en abusant de la crédulité du père. Comment reconnaître en effet, dans un premier accès de colère, l'innocence de celui qui portait du poison dans son sein et qui le cachait avec soin ?

Le lendemain au matin, tandis que Gaston s'occupait à se vêtir, Yvan vit pendue à son cou la bourse qu'il pensait contenir du poison, et il le questionnait là-dessus. « Apprenez, lui dit son frère qui était sans » défiance, que j'ai là de quoi ramener ma mère à » Orthez : c'est assez vous en dire ». C'est bien, répondit Yvan, et ils sortirent tous deux pour se distraire au jeu de paume. A peine ils commençaient qu'une querelle s'engagea ; car Yvan, qui avait sur Gaston l'avantage de savoir son secret, le traitait avec moins d'égard que de coutume. Gaston qui était bouillant s'emporta jusqu'à lui donner un soufflet, et celui-ci qui cherchait déja l'occasion de se plaindre et de le trahir, allait trouver le comte, mais son frère l'arrêta : « Si tu as du cœur, lui dit-il, écoute : » lorsqu'un vrai gentilhomme se trouve offensé, il » n'en appelle qu'à Dieu et à son épée; allons au-delà » des fossés, je te rendrai raison. — Je veux une » vengeance plus sûre, et monseigneur saura que vous » donnez des rendez-vous d'amour. — Ah! c'était toi!.. » prends garde, oh! prends garde à ce que tu vas lui » dire. — Que Dieu m'aide; et votre Agnès..... — Tu » t'expliqueras. — Devant le comte. — Une réponse » enfin : un mot ou un coup d'épée. — Rien. — Maudit bâtard! les vrais gascons ne se font pas redire » une injure. — Le bâtard parle moins, mais il se » venge mieux. — Il n'ose pas tirer l'épée. — Si le

» hasard ne t'avait pas fait naître ce que tu es.....
» — N'y a-t-il que cela qui t'arrête ? viens : un comte
» de notre maison disait que l'aîné de ses fils était
» celui qui avait la dague la mieux trempée ; viens :
» je serai le bâtard si je suis le plus lâche ».... En même temps Gaston qui avait dégaîné, retenait son ennemi d'une main, et de l'autre le menaçait avec son épée pour le contraindre à se défendre ; mais Yvan effrayé cherchait à se débarrasser, et appelait au secours. Par malheur, le comte qui descendait à ses écuries l'entendit se plaindre, et vint avec toute sa suite pour reconnaître ce bruit. « Qu'est-ce donc ?
» s'écria-t-il, égorge-t-on quelqu'un ici ? » Gaston, à cette voix forte, à cet aspect imprévu, demeure immobile et déconcerté. Yvan, qu'on n'interroge pas, accuse son frère de s'être emporté sur une simple querelle, et de vouloir la vider l'épée à la main. « A
» mon insu et contre mes ordres ! interrompit le comte,
» je voudrais bien le voir ». Il affectait d'être très-irrité, mais on voyait dans ses yeux un secret contentement, il regardait avec plaisir son fils encore ému de colère, qui baissait les yeux devant lui, mais qui tourmentait dans sa main la poignée de sa dague ; et il se détourna pour sourire avec les gens de sa suite. Après les avoir gourmandés tous deux, le comte se retirait, lorsque Yvan ajouta mystérieusement, que Gaston mériterait à bon droit d'être puni, lui qui voulait châtier les autres. Le comte fut frappé de ces paroles ; il observe que son fils rougissait, et prenant le bâtard en particulier : « Qu'est-ce à dire ? que savez-vous ? lui dit-il, parlez.
» — Mon frère, répondit celui-ci, cache du poison dans
» une bourse qu'il porte toujours en sa poitrine ; c'est le
» roi de Navarre qui le lui a donné pour vous. — Jour
» de Dieu ! s'écria le comte avec un éclat terrible, et
» portant la main à son poignard, que dis-tu là ? » Tous les assistans eurent un frémissement de crainte. Puis, à voix basse, il ajouta : « Taisez-vous, sur
» tout ce que vous venez de m'apprendre » ; et il se retira dans son appartement, sombre, inquiet, sans dire un mot à son fils ou à ses chevaliers, qui restèrent plongés dans l'incertitude et la crainte.

La journée se passa sans que le comte voulût s'entretenir avec aucun des siens. Il était agité de différentes passions, il formait successivement des projets divers sans se fixer jamais ; il voulait faire venir son fils, puis il aimait mieux le surprendre ; tantôt il se travaillait lui-même, et se fortifiait de toute sorte de raisons pour se démontrer l'innocence de son fils ; tantôt ramenant ses pensées et toute sa haine sur le roi de Navarre, il voulait monter à cheval et lui faire la guerre : ainsi la nuit arriva sans qu'il eût rien résolu.

Le comte de Foix était dans l'usage de ne faire qu'un repas, et à minuit. Déja tout s'apprêtait dans la grande salle : la noblesse des états de Foix et Béarn qui séjournait à Orthez près de son souverain, et tous les seigneurs qui venaient visiter le comte, étaient montés au château pour aller faire leur cour. On s'entretenait des nouvelles de la journée ; on discourait longuement de chasse, de guerre et d'amour. Parmi ces chevaliers, on voyait là le sire de Raimbau, triste et sombre depuis qu'il avait fait périr méchamment dans un transport de jalousie, le brave de Mauléon, son ami intime et son frère d'armes ; le bâtard d'Espagne, frère du comte de Foix, écuyer d'un haut courage et d'une force remarquable : le comte se plaignait un jour dans sa grande galerie de ce qu'on faisait petit feu au-dedans, quand il y avait froid au-dehors ; le bâtard d'Espagne qui entendit ce reproche, descend dans la cour où l'on venait d'apporter du bois pour l'usage du château ; il prend un âne chargé, le porte religieusement dans la grande galerie, et le jette dans le foyer lui et sa charge, au grand contentement des assistans et du comte, qui trouve le fait prodigieux et digne d'être chronisé.

On y voyait encore Espaing du Lion, un des intimes confidens du comte, qui les prenait toujours parmi ses chevaliers les plus recommandables, sans jamais admettre dans sa familiarité des femmes ou des prêtres, comme en agissaient les autres seigneurs de son temps. Il ne recevait que les évêques et les abbés, encore même aux jours solennels ; et quant aux femmes, il était si peu galant, qu'il ne put pas même souffrir la sienne auprès de lui.

Le seigneur de Corasse était entouré de pages et d'écuyers attentifs à lui entendre raconter les fidèles services de son esprit familier, Orthon.

Pierre d'Enchin, capitaine anglais du château de Lourde, se vantait d'avoir pris Ortingas et le Pallié, sur les bords de la Lèze.

Le captal de Buz faisait à quelques seigneurs le récit des amours du roi d'Angleterre, Edouard, avec la comtesse de Salisbury.

Ainsi voyait-on rassemblés en cette cour des chevaliers de tous pays qui racontaient les nouvelles des contrées les plus lointaines. Ceux qui passaient d'Espagne en France, ou qui venaient d'Europe vers un royaume d'au-delà des Pyrénées, ne manquaient jamais d'aller rendre hommage au gentil comte de Foix. Dans ces temps on s'entretenait surtout à Orthez des guerres de France et d'Angleterre, de Castille et de Grenade, et les chroniqueurs qui voyageaient pour recueillir les faits d'armes d'alors, soumettaient leurs histoires au comte, qui avait pris part à toutes ces grandes choses : il portait la condescendance jusques à leur donner, lui-même et de vive voix, de longs éclaircissemens qu'ils ne pouvaient puiser ailleurs, et les encourageait à écrire la vie du siècle qu'il trouvait plus remarquable que tout autre prouesse de guerre.

Les ménétriers de Provence et de Toulouse venaient souvent lui réciter leurs ballades et leurs romans ; car il leur accordait toujours bon accueil, noble familiarité, excellente chère. Entouré de ses chevaliers, au foyer de la grande galerie, il passait les longues nuits d'hiver à les écouter, tant il avait de plaisir à les entendre ; aussi faut-il dire que les poètes d'alors, méritaient de fixer l'attention des grands, et d'obtenir l'affection du peuple. Ils n'étudiaient pas les goûts de leurs maîtres, comme l'a fait depuis la petite race des lettrés : aventuriers francs dans leur parler, amoureux et braves avec enthousiasme, ils devaient plaire aux hauts barons, par l'originalité de leurs mœurs ; au vis-à-vis du peuple, ils ne s'isolaient pas dans leur propre grandeur ; ils fraternisaient avec lui, pleuraient de ses peines ou riaient de ses joies, et prenaient leur part dans les espérances et les maux de la patrie. Quand

un ménétrier venait à Orthez, il allait descendre à l'hôtel de la Lune, et se montrait d'abord sur la place publique; lorsque les manans et les bons bourgeois s'étaient attroupés autour de lui, il leur chantait des vers à peu près semblables à ceux-ci :

Au temps passé du siècle d'or,
Crosse de bois, évêque d'or,
Maintenant on change les lois,
Crosse d'or, évêque de bois.

Et les bonnes gens, égayés par ces chansons, oubliaient un moment qu'ils payaient la dîme, la taille, et suaient à la corvée. Le poète montait ensuite au château, faisait tressaillir le comte par quelque beau récit, et dans l'abandon de son enthousiasme, obtetenait un pardon ou jetait une vérité. Quand ils s'éloignaient de lui, poètes et chroniqueurs, il leur faisait toujours de riches présens en les priant de se souvenir d'Orthez; car il ajoutait à la munificence de ses dons un air de gracieuse cordialité qui en relevait le prix.

La foule brillante des chevaliers et seigneurs de tout rang circulait dans les grandes salles; on entendait au milieu de leurs discours le bruit de leurs éperons garnis de soie, et le cliquetis léger de leurs armes; quelques-uns se groupaient pour mieux deviser ensemble, et les jeunes pages venaient écouter furtivement et s'exaltaient comme eux, impatiens d'être armés chevaliers; d'autres promenaient le long des galeries et délassaient leur esprit dans une causerie facile et gaie; tout l'honneur de la chevalerie était là-dedans. Les écuyers de service étaient cuirassés et marchaient casque en tête, le haubert d'acier sur le corps, prêts à se couvrir du chaperon pour aller faire sentinelle derrière les créneaux; le plus grand nombre était paré richement de tuniques, cottes, surcots et mantelets dorés tout frappés de leurs armoiries; des panaches de diverses couleurs flottaient sur leurs têtes; le moindre geste faisait jaillir de leurs beaux vêtemens plus de mille étincelles; le reflet des lumières ajoutait à l'éclat des broderies, et donnait de la saillie aux plus légers mouvemens : on eût cru voir une de ces hautes moissons d'été que la brise balance, et dont la couleur change et se nuance à chaque ondulation.

Cependant l'heure du repas approchait : les tables étaient prêtes, et l'on n'attendait que le comte. On annonça qu'il allait paraître; aussitôt les discours cessèrent; on se plaça pour le recevoir; et on attendit en silence, dans la crainte et le respect.

Le comte était le plus beau chevalier de son temps; aussi ses vassaux l'appelaient Phébus, et le comparaient au soleil : sa taille élevée, ses grands yeux bleus, pleins d'une fierté mâle, inspiraient la crainte; il était comme revêtu de toute sa dignité; l'on ne pouvait approcher de lui sans être saisi de respect. Il parut enfin; il avait la tête haute et la démarche précipitée, un poignard brillait à sa ceinture; on se découvrit, et on s'inclina profondément. Il promena rapidement ses regards sur l'assemblée, et apercevant le maréchal de Sancerre : « Beau sire, lui dit-il, » soyez le bienvenu : quelle nouvelle de la cour de » France? — Très-redouté seigneur, répondit Sancerre, le roi me mande vers vous pour réclamer votre secours contre l'Anglais; il espère que vous ne » resterez pas encore indécis, et que vous défendrez » votre suzerain, comme le devoir l'exige. — Mon » devoir! qu'est-ce à dire? interrompit Gaston; mes » sujets et moi, Monsieur le maréchal, nous ne relevons que de Dieu, et la terre de Béarn est libre; » quant à vos guerres avec l'Anglais, ce sont affaires » qui ne me regardent pas. » Après cette réponse brusque, il se tourna d'un autre côté pour entendre les députés de la ville de Toulouse. Ils lui exprimèrent la gratitude et le dévouement des états du Languedoc qu'il avait daigné prendre sous sa protection. « Assurez les » bons bourgeois de Toulouse, *leur dit-il*, qu'ils seront » toujours *bien abrités sous mon bouclier*, et que dernièrement *encore j'ai fait* supplicier près des Hautes-Rives, deux cents compagnons qui pillaient au Lauragais. » Après avoir adressé au hasard quelques mots à d'autres seigneurs qu'il aperçut, il s'assit à sa table, et fit signe aux chevaliers et seigneurs de tout rang, qui étaient venus le visiter, de se placer à celles qu'on leur avait préparées.

Le comte faisait rarement, même à ceux qu'il estimait le plus, l'honneur de les admettre à son côté : il prenait le repas seul; douze écuyers rangés autour de lui, se tenaient immobiles, un flambeau à la main; ses fils le servaient, et déposaient sur sa table les mets que d'autres écuyers leur apportaient dans des plats d'argent.

A quelque distance de lui, les barons, les évêques, les seigneurs de haut lieu, étaient assis à une autre table; un de ses premiers officiers y présidait. Immédiatement après, c'étaient les chevaliers, abbés, gens de robe et les capitaines qui gardaient les châteaux importans; un simple chevalier du comte tranchait ici. Venait enfin la quatrième table, où se placèrent les écuyers, les pages de distinction et les clercs du château. Tout un peuple de varlets et d'écuyers se tenait debout près des tables, attentifs à leur service. Aux deux extrémités de la salle, les sergens d'armes veillaient aux portes et restaient immobiles sur leurs bancs. Mais tandis que le repas commençait autour de lui, morne et pensif, le comte oubliait de prendre de la nourriture, et demeurait immobile les bras croisés : tous ceux qui l'observèrent en furent inquiets et se mirent à le considérer avec attention.

Tout-à-coup il semble sortir de sa préoccupation : « Viens ici, dit-il à son fils Gaston, je veux te dire un » mot. » L'enfant approche; dès qu'il l'a sous sa main, il le saisit avec force, touche sous ses vêtemens la bourse et le poison, et lui demande ce qu'il cache là, dans sa poitrine. Etonné de cette question, de ces regards menaçans, l'enfant n'ose répondre et pâlit; le comte qui voit dans son trouble une preuve du crime, déchire les vêtemens qui couvrent le poison, et s'empare de la bourse qui le contient. Toute la noblesse, attentive aux mouvemens du comte qui s'était levé de sa table, se lève aussi, et vient se ranger en cercle derrière les flambeaux de ses douze écuyers; Gaston verse le poison dans une sauce, et appelle un chien qui ne le quittait pas. Un silence effrayant régnait dans la salle; tout le monde avait compris qu'il s'agissait de poison, et qu'on allait faire une épreuve terrible; le comte lui-même laissait percer à travers sa colère la crainte de trouver son fils coupable. Le chien

mange ce qu'on lui présente, et tout-à-coup, aux yeux des spectateurs étonnés, il tombe, se roule et meurt... Ah, traître! s'écria le comte, avec une expression terrible de fureur, traître maudit! et en même temps il dégaîna son poignard, et s'élança vers son fils pour le frapper; mais les seigneurs se précipitèrent en foule pour l'arrêter : les uns retenaient son bras, les autres le suppliaient d'épargner cet enfant qui ne pouvait pas être capable d'un crime aussi noir; d'autres entouraient le jeune Gaston, pâle, accablé, comme frappé d'un coup mortel, et voulaient lui faire un rempart de leur corps. Mais le comte, qui était fort et puissant, écartait tous ceux qui voulaient l'arrêter; il allait mettre la main sur son fils, lorsque le même écuyer, qui avait favorisé la veille la sortie du jeune homme, osa se présenter devant lui pour sauver son jeune maître : le comte, qui voyait autant d'ennemis dans tous ceux qui approchaient de son fils, lui plonge son poignard dans la poitrine, et le renverse tout sanglant sur le pavé de la salle. Alors le désordre fut au comble; quelques-uns tiraient leurs épées pour se défendre, et croyaient le comte atteint de frénésie; d'autres fuyaient en poussant de grands cris et se cachaient derrière les tables renversées; c'en était fait du jeune Gaston, si le brave Espaing ne l'eût adroitement poussé dans une galerie, et renfermé dans une tour dont il cacha la clef. Le comte, les yeux ardens, le poignard levé, le demandait à grands cris et le cherchait dans la foule des seigneurs qui s'ouvrait devant lui; enfin, lorsqu'il vit qu'on l'avait sauvé de ses coups, soit lassitude, soit qu'il revînt à lui-même, il s'arrêta, et d'une voix concentrée il dit entre ses dents, en serrant fortement son poignard : « J'ai fait quinze ans la guerre aux rois » d'Espagne, d'Angleterre, de France, pour te laisser » un plus bel héritage; et voilà qu'en récompense tu » me gardais le poison! mort! enfer! damnation sur » toi! » A ces plaintes et à ces menaces terribles, succédait un silence profond; tous ceux qui l'entouraient étaient comme frappés de stupeur, et quand ils le voyaient frémir de tous ses membres, et lever son poignard au-dessus de sa tête, ils demeuraient muets, immobiles, tremblant qu'il ne retombât dans ses premiers transports. De momens en momens éclataient sa fureur et sa voix retentissante comme le tonnerre au sein d'une nuit calme : alors tout le château d'Orthez était plein de sa colère. Il se tourna d'un air résolu vers un groupe nombreux de chevaliers et fit deux pas vers eux : « Si je savais, leur dit-il, quel est parmi vous » le traître qui a favorisé sa fuite, je l'étendrais mort » à côté de celui-là; » et en même temps ses regards, sa bouche, son front et sa main, en lui, tout avait sa menace. « C'est moi qui suis le traître, » répondit une voix calme, l'on vit un homme à cheveux blancs s'avancer respectueusement vers le comte; c'était Espaing du Lion. « Monseigneur, dit-il, foi de chevalier, je » crois votre fils innocent; je n'ai pas pu soupçonner » un crime au milieu d'une vie si pure : il est maintenant renfermé dans une tour; daignez l'entendre » avant de le juger; au nom de votre bon peuple et » de votre noblesse, Monseigneur, écoutez, en faveur » d'un fils que nous aimons tous, la voix d'un de vos » plus fidèles. » Le comte, qui avait paru blessé dès l'abord, le regarda fixement; et comme Espaing parlait de conviction, et qu'il avait les larmes aux yeux, il en parut frappé; mais revenant, par un transport soudain, à sa colère et à sa douleur, il s'écria : « Je » n'ai plus de fils, je n'ai plus de fidèles serviteurs! » et aussitôt il ordonna, du ton le plus impérieux, qu'on saisît sur le champ jusques à quinze écuyers qui étaient au service de son fils, et qu'ils fussent sans retard décollés dans la cour du château.

On frémit à cet ordre cruel : mais personne n'osa se plaindre ou élever la voix pour défendre ces malheureux, car chacun tremblait pour lui-même. On les conduisit au lieu de l'exécution les mains liées derrière le dos; ils poussaient des cris lamentables, et demandaient grâce à leur seigneur; mais lui, toujours inflexible, regardait les apprêts de leur supplice, placé derrière les vitraux d'une fenêtre, et en pressait le moment : on les voyait à la lueur des flambeaux, se tourner vers les lieux d'où pouvait venir le pardon, et tomber en demandant merci pour eux et pour leur jeune maître.

Cet affreux spectacle avait un autre témoin que le comte, et ce témoin n'y était pas insensible comme lui : le jeune Gaston entendit du haut de son cachot les cris de ses plus chers qu'on égorgeait. Pâle et défait, il s'était traîné jusques à une petite fenêtre de sa prison; et de là il les voyait poser la tête sur le billot; de là il entendait leurs dernières plaintes, et puis le bruit de leurs cadavres que l'on jetait dans les fossés : toutes ces horreurs, mystères noirs pour sa belle âme; tous ces crimes, ces spectacles de sang avaient brisé son cœur; il tomba sans force et regarda le ciel. La lune jetait ses rayons pâles sur ce visage décoloré, la nuit était belle comme la veille; comme la veille on n'entendait que le bruit du Gave dans la campagne; tout était comme la veille : seulement, à pareille heure, l'enfant était auprès d'Agnès.

Il passa plusieurs jours, morne, insensible, replié en lui-même, sondant avec effroi la perfidie noire qui l'avait perdu; et tandis que la noblesse de Foix et Béarn s'empressait vers Orthez pour fléchir le comte, il était insouciant de sa vie, parce qu'il est des crimes et des revers qui nous rejettent si loin de nous-mêmes, qu'on se trouve dans un pays inconnu, obligé d'essayer une nouvelle existence.

Cependant le comte, revenu de ses emportemens, écoutait avec plaisir les voix qui s'élevaient en faveur de son fils : les louanges qu'on faisait de sa douceur et de son amour pour lui, étaient un baume versé sur sa plaie; en même temps, le peuple d'Orthez criait au bord des fossés que le jeune Gaston était innocent, et voulait entrer au château pour demander sa grâce au comte. Celui-ci, charmé d'être seul à condamner son fils, permit aux évêques et aux seigneurs de le questionner. A toutes leurs demandes, à toutes leurs prières, le jeune homme répondit qu'il n'était pas coupable; mais il ne voulut jamais avouer que le roi de Navarre lui eût donné le poison, crainte de mettre un nouvel obstacle au retour de sa mère. Ainsi les chevaliers n'avaient rien d'heureux à rapporter au comte. Ils descendirent de la prison pendant qu'il se montrait au peuple : on l'avait introduit par son ordre dans la grande cour du château. « Eh bien! messeigneurs, leur dit-il, que répondrons-nous à ces bonnes gens d'Orthez

qui demandent la grâce de mon fils? » Tous se dirent plus que convaincus de son innocence; mais ils avouèrent au comte que Gaston s'obstinait à garder un profond silence: alors il retomba dans ses premiers accès de fureur. et se tournant vers le peuple, il s'écria: « Retirez-vous! il est coupable. »

A ces dures paroles, la foule, naguères animée d'espérance, se tut et resta morne; les écuyers ouvrirent les portes et elle s'écoula sans bruit. Espaing du Lion qui l'observait vit une jeune fille tomber sans force aux pieds des murs, et donner des marques d'une vive douleur; pâle, elle tournait ses regards vers le cachot qui renfermait Gaston; il descend vers elle, et lui demande ce qu'elle attend pour se retirer: « J'attends, » dit la jeune fille, qu'il plaise à quelque chevalier de » me faire voir Gaston, car je puis le sauver. » Le sauver? reprit vivement Espaing; suivez-moi, belle demoiselle, je vais vous conduire à sa prison, et tous deux montèrent à la tour.

Yvan les observait: il reconnut Agnès. Si elle obtient de voir Gaston, se dit-il, qu'il fasse l'aveu de tout, où est mon avenir de fortune?... Aussitôt il va le premier à la prison; le guichetier était descendu pour parler au comte, il ne trouva que son fils: « Prends garde, lui » dit-il, d'ouvrir ta porte à qui que ce puisse être, » et souviens-toi des quinze écuyers qui moururent » hier. » Après cela, le traître va au-devant d'Espaing et d'Agnès: « Le comte, dit-il au premier, est dans » un transport de fureur; on tremble pour mon frère; » allez le calmer mon brave chevalier. J'y cours, ré- » pondit Espaing, qui donna dans le piége; et vous » Monseigneur, amenez cette gracieuse demoiselle, à » la prison de Gaston; elle nous aidera, dit-elle, à » le sauver. »

Lorsque Yvan fut seul avec Agnès, il la conduisit au cachot, et, sans appeler le guichetier, il s'arrêta dans le vestibule et lui dit: — Il est inutile d'aller plus loin, nous n'entrerions pas; retournons. — Et pourquoi m'emmener jusqu'ici? — Pour vous satisfaire. — Mais essayons d'aller plus avant. — Il est condamné sans ressource: vous allez vous perdre avec lui. — Voilà ce que je veux. — Non, Agnès, votre vie est chère à d'autres qu'à Gaston. — Que m'importe à moi? sa vie seule m'est chère. — Malgré vous je dois vous sauver. — Et votre frère? — Impossible. — Impossible! mais vous ne l'aimez donc pas? — Je l'aime depuis qu'il est malheureux; mais avant, mes pensées, mes désirs et mes espérances, tout cela se tournait vers vous, comme les regards d'un ange exilé se tourneraient vers le ciel. Si je succède jamais au comte, vous régnerez ici ma douce Agnès; associez-vous à mon sort, au lieu de partager avec lui ce cachot et la haine de son père. — Laissez-moi! c'est vous qui l'avez perdu. — Non; mais c'est moi qui vais le perdre s'il me devient un rival préféré. — Votre frère! — Il n'est pas mon frère; et qu'avait de commun son sort et le mien? à lui les dignités, les hautes espérances, la place d'honneur à côté de mon pere aux fêtes, aux tournois; à lui votre amour et tout l'héritage des Gaston; à moi la honte: j'étais Yvan le bâtard. Eh bien! j'ai pris le crime et la honte, et je m'en suis servi pour combattre, comme le manant de sa faux. S'il meurt, ce frère préféré, je serai le fils du comte, et je n'aurai plus d'obstacle entre mon père et moi. Viens viens, et je deviendrai bon si je suis heureux. — A ces paroles la jeune fille recula avec horreur, et s'élança vers la porte de la prison: Yvan la saisit pour l'entraîner; mais elle résiste et s'attache aux verroux. Tandis qu'ils font effort pour triompher l'un de l'autre, on entend un grand bruit de pas et une voix qui s'écrie avec force: Malheur! malheur!.... Le guichetier venait d'apprendre au comte que son fils avait résolu de se laisser mourir de faim, et qu'il avait jeté à l'écart les viandes qu'on lui apportait sans jamais y toucher. A cette nouvelle le comte fut troublé; il accourut à la prison. Yvan, effrayé, voulut s'enfuir, Agnès se leva; mais lui, sans s'y arrêter, sans leur adresser un mot ou un regard, se fait ouvrir les portes et passe au cachot de son fils.

Il le trouva couché sur un lit de paille, faible et pâle comme un mourant. Dès que Gaston vit son père, il fit un effort et se leva par respect. — Pourquoi ne manges-tu pas? lui dit le comte: as-tu peur que je te fasse empoisonner? L'enfant jeta un regard tout de piété filiale, et comme ses genoux ne pouvaient le soutenir, il tomba sans force sur son lit. Ainsi, quelques jours avaient suffi pour flétrir cette belle existence: la douleur avait brisé cette âme délicate, et ses yeux caves, sa maigreur, témoignaient qu'il avait beaucoup souffert. Quand le père vit en cet état ce fils, objet de tant de soins et d'espérances, il se sentit profondément ému, et il se détourna pour pleurer.

Agnès approchait, en tremblant, du jeune Gaston, tandis que le comte feignait d'observer la prison pour reprendre sa contenance: elle se pencha sur sa couche, et dès qu'il la reconnut, il s'efforça de sourire; mais c'était un sourire sans joie, sourire de pure amitié; puis il lui dit d'une voix faible: — « Ta mère avait » bien raison de dire qu'à l'heure de la mort un chré- » tien avait son bon ange, auprès de lui: voici le mien, » je vais mourir. — Ah! c'est lui qui te perd, dit » Agnès, montrant Yvan qui l'avait suivie; et Gas- » ton lui fit signe de se taire: — Tu ne vois pas, lui » dit-il, que mon père serait trop malheureux s'il était » encore condamné à le haïr. Adieu, ma sœur, je vais » mourir, ne me quitte pas. » En disant ces mots il la regardait avec plaisir, parce qu'il retrouvait en elle quelque chose de sa vie d'hier, si heureuse et si loin de lui.

Aussitôt que le comte eut bien essuyé ses larmes, il se rapprocha de lui: « Gaston, lui dit-il, je veux que vous preniez de la nourriture; » et l'enfant fit signe qu'il obéirait. Mais le froid de la mort le saisisait déjà: ses dents s'étaient serrées, et ses yeux erraient vagues et éteints. Son père, impatient dans toutes ses volontés, voulut se servir de son poignard pour lui desserrer les dents; mais un faux mouvemet égara sa main, et il le blessa légèrement au cou: l'enfant poussa un cri; cette dernière émotion le tue: il regarde encore une fois, et meurt sans faire d'autres plaintes. Il est mort! s'écrièrent à la fois Agnès et le comte. Le comte tremblait de tous ses membres, et cachait son visage dans ses mains; Agnès était tombée sur le corps de Gaston, et un affreux silence régnait dans la prison.

Agnès revint à elle-même; elle se leva, et re-



GASTON A SON LIT DE MORT.

gardant le comte en face, elle lui dit : « C'est vous qui » l'avez tué, et il était innocent ! Le roi de Navarre » l'avait séduit : il ne savait pas qu'il portait du poison ; » il croyait que cette poudre devait vous réconcilier avec » sa mère. La première nuit de son arrivée, il vint » avec moi prier Dieu de vous réunir, et vous l'avez » tué !.... » Lorsque le comte entendit ces paroles, il tomba dans le plus violent désespoir : il s'arrachait les cheveux, il se maudissait lui-même, il voulait attenter à ses jours ; il se jeta sur le corps de son fils, regarda les tristes restes de celui qui était son orgueil et son espoir, et alors cet homme fort et redoutable se mit à pleurer comme un enfant. Puis, avec une explosion terrible de colère, il demanda des armes et des chevaliers : « Mort et damnation sur toi, Charles de » Navarre ! sur toi qui a mis le poison dans les mains » innocentes du fils pour le porter dans le sein du » père ! A moi écuyers ! à moi mes hommes d'armes ! » à cheval ! la mort et l'incendie sur toute la terre » de Navarre ! » Après qu'il s'était emporté il retombait dans sa douleur ; et, regardant son fils, il pleurait sans jamais pouvoir se consoler.

La désolation fut grande au château et dans la ville quand on apprit la mort du jeune Gaston. Ses funérailles furent un jour de deuil. Au glas qui l'appelait dans la tombe, d'autres glas répondaient ; une jeune fille faisait des vœux éternels et descendait vivante dans un monastère. Vingt ans après, à la mort du comte, le peuple se souvenait de son fils, et disait en pleurant : « C'est grand malheur, beau jeune Gaston, que vous » soyez mort en votre bel âge ! quel beau règne votre » bonté nous promettait ! »

Le roi de Navarre, lorsqu'il apprit la mort déplorable de son neveu, dit en se frottant les mains : « Bonne » graine a trouvé son fruit ».

I. LATOUR, *de Saint-Ybars.*

DERNIÈRES SCÈNES D'UN GRAND DRAME.

MORT DE CHARLES-LE-MAUVAIS, ROI DE NAVARRE.

Dans le palais des rois de Navarre à Pampelune, gentilshommes et varlets, dames et damoiselles se livraient aux transports d'une joie bruyante; les pages racontaient *piteuses* histoires d'amour, les chevaliers parlaient de combats à outrance, d'Anglais, de routiers; de vieux sergens d'armes nouvellement arrivés des pays d'outre-Loire vantaient la sagesse de Charles V, roi de France, et de Duguesclin son connétable. Le vin d'Espagne remplissait les coupes d'or et d'argent; on venait de célébrer, dans l'église cathédrale de Pampelune, le mariage de Jeanne de Navarre avec Jéhan de Monfort, duc de Bretagne. Les deux époux avaient déja quitté la demeure royale, et cheminaient vers Nantes *la Brète*.

Charles-le-Mauvais qui, pendant tout le temps qu'avaient duré les fêtes, s'était laissé aller à toute sorte d'excès, dormait d'un sommeil presque léthargique dans l'intérieur du palais; de temps en temps, des cris étouffés, des soupirs douloureux, une agitation presque continuelle, interrompaient le silence qui régnait dans le vaste et sombre appartement. Deux lampes d'or brûlaient sur une table, à côté d'une cheminée surchargée de sculptures gothiques.

Deux hommes veillaient auprès; l'un revêtu d'une robe de moine, l'autre d'un costume oriental. Le premier lisait dans le livre des évangiles, le second dans un traité de médecine, composé par un docteur de Damas en Syrie.

Un peu plus loin, au pied d'un oratoire richement sculpté, orné d'images de la Vierge et des Saints, une jeune fille priait prosternée à deux genoux. Un pâle reflet de lumière couronnait sa tête d'une auréole fantastique; à la voir ainsi agenouillée, on eût dit un ange se couvrant de ses ailes, pour adorer le Dieu trois fois saint.

— Karisi, dit à voix basse le moine qui venait de fermer son livre des évangiles, connaissez-vous cette jeune fille?

— Non, messire abbé de Roncevaux, répondit le médecin maure.

— J'ai cru voir un saint du paradis, ajouta le moine.

— Et moi une des houris que le prophète Mahomet a placées dans le séjour des bienheureux.

— Elle prie pour notre seigneur le roi.

— Elle ne pourra détourner l'ange de la mort qui plane au-dessus de la tête de Charles de Navarre, répliqua le maure Karisi.

— Vous croyez donc que notre seigneur est en danger?

— Il ne lui reste pas dix jours à vivre, abbé de Roncevaux; la rouille ronge le fer, et le feu des passions brûle le corps humain. Priez, homme de Dieu, car je vous assure par le nom du grand prophète que le roi Charles mourra bientôt.

Karisi se tut à ces mots, se rapprocha de la lampe, et continua à feuilleter son précieux manuscrit. Le prieur de Roncevaux, frappé comme d'un coup de foudre en entendant l'arrêt du médecin maure, ferma son livre des évangiles, pour regarder tantôt la jeune fille qui priait, tantôt Charles qui se débattait sous le poids d'un rêve pénible.

— A moi, mes amis, à moi, Armagnac, à moi, sire d'Albret, s'écria-t-il en se levant en sursaut sur sa couche royale.

Puis, il retomba en poussant un douloureux soupir.

Karisi, s'écria le prieur de Roncevaux, ne pourriez-vous pas écarter les songes pénibles qui tourmentent notre seigneur le roi?

— Priez pour lui, vous dis-je! ne voyez-vous pas que ces rêves sont les avant-coureurs de la mort?

Au même instant, le roi se releva avec précipitation, poussa un cri qui retentit bien avant dans le palais, et il se débattait pour se soustraire à des douleurs convulsives.

— Isabella! cria-t-il, viens près de moi, mon ange, viens soulager le malheureux Charles de Navarre.

— Qui appelle-t-il? dit le médecin maure.

— Cette jeune fille qui prie là-bas, répondit le prieur de Roncevaux.

— Isabella! répéta le roi d'une voix plus éclatante... Malédiction de Dieu.... Elle aussi m'a abandonné!... Isabella! Isabella!

Les cris de Charles firent tressaillir la jeune fille, qui se leva précipitamment et courut vers la couche royale.

— Que voulez-vous d'Isabella votre servante, dit-elle?....

Et sa voix était aussi douce que celle d'un séraphin.

— Je croyais que tu m'avais abandonné, dit le roi.....

— Je priais pour vous, monseigneur de Navarre.

— Pour moi, pauvre Isabella!.. Puissent tes prières obtenir de Dieu pour Charles ton ami, quelques années de vie. Ma fille, assieds-toi sur ma couche, parle-moi de la Vierge et des saints, conte-moi une des histoires que tu as apprises pendant ton séjour dans le pays de France.





CHARLES-LE-MAUVAIS, ROI DE NAVARRE. (Costume du XIVe siècle.)

— Voulez-vous, seigneur roi, que je vous raconte l'aventure de trois veneurs qui chassaient près de Paris? Je la tiens du sire Jéhan de Fresnay, votre chambellan.

— Raconte-moi cette aventure, Isabella, dit le roi, en s'appuyant sur son bras gauche pour mieux entendre la jeune fille.

— » Oyez, donc, monseigneur le roi.

« Trois chasseurs poursuivaient un cerf dans une » forêt près de Paris. Tout à coup, broussailles et » haies se couvrirent de ténèbres; de grands hurlemens retentirent dans les bois, tellement que les » levriers et molosses en furent épouvantés. Les trois » chasseurs se mirent à genoux pour réciter dévotement leurs oraisons à monsieur saint Hubert, » le patron des veneurs. Quand ils eurent terminé » leurs prières, ils se levèrent pour regagner leurs » logis. Tout à coup trois morts leur apparurent, représentant les défunts en leur laideur et *déformité* de » squelette; et les trois vergalans furent tellement » effayés de leurs remontrances et de l'appréhension » de la mort, qu'ils quittèrent les plaisirs et bombances de la cour, pour se préparer au trépas qui n'est » qu'un doux sommeil, à ceux qui vivent selon Dieu, » et aux méchans la porte pour entrer aux tourmens » infinis (1). Et dit un des squelettes, d'aller annoncer » à Jéhan duc de Berry, que Louis son neveu décèderait de mort subite; et le cas est advenu, puisque » le prince Louis est trépassé dans la fleur de l'âge. »

— Il est mort! s'écria Charles de Navarre, en tremblant de tous ses membres.

— Ce dont le duc Jéhan son oncle, est moult con-

(1) *Histoire de Navarre;* par André Favyn, page 490.

trit et marri : il a ordonné qu'on célébrât bon nombre de messes, et il a fait composer par un trouvère de Normandie des vers français qui seront gravés sur la tombe des trois squelettes et des trois chasseurs. Oyez-les monseigneur le roi :

Jean duc de Berry très-puissant,
Et prince en France florissant,
Par humain cours lors connaissant,
Qu'il convient toute créature,
Ainsi que nature consent
Mourir et tendre à pourriture,
Fit tailler ici la sépulture
Des trois vifs, aussi des trois morts,
Et de ses deniers la facture
En paya par justes accords.

Pour montrer que tout humain corps
Tant ait bien, ou grande cité;
Ne peut éviter les discords
De la mortelle adversité;

Donc pour avoir félicité
Gardons de la mort souvenir,
Afin qu'après perplexité,
Puissions aux saints cieux parvenir. (1)

— Quelle piteuse histoire! dit Charles de Navarre qui n'avait pas perdu une seule des paroles d'Isabella. Le prince Jéhan est donc trépassé!

— Oui, monseigneur de Navarre, répondit Isabella; faut-il pas tous mourir?

— Mourir! mourir! répéta le roi en grinçant des dents.... Isabella, je t'ai appelée pour entendre de ta bouche des paroles de consolation, et non des histoires de revenans.... Il me semble voir tout près de mon lit les trois squelettes de la forêt de Paris... Isabella, chasse les spectres; ils m'effraient.

— Vous tremblez, monseigneur, s'écria la jeune fille en serrant à plusieurs reprises le roi contre son sein.

— Je suis un insensé, dit Charles; je me laisse effrayer par des rêves... reste près de moi, Isabella; lorsque je te vois, lorsque tu me parles je n'ai plus peur. Embrasse ton ami! pose tes deux petites mains sur mon front brûlant! Laisse-moi respirèr ton haleine virginale. Oh! cela me fait tant de bien. Tu es un ange, Isabella, tu ne me quitteras plus; tu prieras pour moi saint Charles mon patron, et quand j'aurai recouvré la santé, je te donnerai une riche dot; tu épouseras un gentilhomme, tu seras grande dame.

— Je veux vivre et mourir votre très humble servante, répondit la jeune fille.

— Mourir! s'écria le roi qui ne pouvait s'empêcher de frémir à chaque parole qui réveillait en lui le souvenir de la mort... Isabella, où est le prieur de Roncevaux?

— Là-bas, monseigneur le roi; il parle de votre maladie avec Karisi, le médecin maure, en attendant que vous l'appeliez.

(1) « Aux environs de ces vers, dit André Favyn, sont les » armes dudit duc de Berry qui sont semées de fleurs de lys » de France sans nombre, à la bordure de *gueules* pour *brisures*, comme elles sont à la sainte chapelle de Bourges, bâtie » et fondée par ce duc et sa femme qui sont enterrés dans le » chœur d'icelle. »

— Vas lui dire que j'ai quelque chose à lui demander.

Un instant après, le prieur de Roncevaux était près de la couche royale.

— Prieur de Roncevaux, lui dit Charles, avez-vous des nouvelles du moine Ruiz Diaz de Torrès?

— Il est arrivé ce matin, monseigneur le roi; il apporte un morceau de la vraie croix, et j'attendais votre réveil pour l'introduire auprès de vous.

— Hâtez-vous donc, car il me semble que la sainte relique me donnera grand soulagement.

— Karisi, dit le prieur de Roncevaux, en se tournant vers le médecin maure, faites entrer Ruiz Diaz de Torrès.

Le moine entra suivi de quelques autres religieux vêtus de robes de pélerins; ils avaient accompagné Ruiz Diaz de Torrès à Sévilla *la bella*, où il était allé quérir le morceau de la vraie croix. Le prieur de Roncevaux récita de longues prières, mit la sainte relique dans une petite boîte d'or et la suspendit au cou du roi.

Tout à coup les douleurs devinrent plus violentes; Charles de Navarre se roula sur sa couche en poussant de grands cris :

— Je suis damné, disait-il : la main de Dieu s'est éloignée de moi. Cette relique me brûle comme un fer rouge... reprenez-la prieur de Roncevaux, reprenez-la, si vous ne voulez que je la foule aux pieds. Dieu s'est éloigné de moi vous dis-je; Charles de Navarre est indigne de recevoir à sa dernière heure les secours et les consolations de la religion.

Le prieur effrayé par les blasphêmes du roi, fit tous ses efforts pour détacher la chaîne; le roi impatienté la rompit, et jeta la relique contre la muraille :

— Maintenant j'étouffe moins, dit-il... M'avez-vous trompé, prieur de Roncevaux? ajouta-t-il.... Le moine Ruiz Diaz de Torrès a-t-il apporté de Séville quelque maléfice de l'enfer; s'il en était ainsi, je vous ferais pendre tous deux.

— Monseigneur le roi, s'écria Ruiz Diaz de Torrès, je vous jure par les plaies du Sauveur, que j'ai apporté un morceau de la vraie croix.

— Et que m'importe, reprit le roi, elle ne peut apporter aucun soulagement à un damné! Rodrigo d'Urris, ajouta-t-il en se tournant vers son médecin; vous serez plus puissant que les reliques des saints, vous soulagerez le roi de Navarre votre seigneur.

— J'ai étudié tous les secrets de mon art, pour triompher du mal qui vous tourmente, répondit le médecin.

— Ordonnez, et je vous obéirai; je suis votre esclave, Rodrigo d'Urris.

— J'ai lu dans un ouvrage d'un célèbre médecin de Paris, qu'un prince d'Angleterre atteint de la même maladie que vous, recouvra la santé dès qu'on eut introduit dans ses veines du sang de jeune fille.

— Du sang de jeune fille! s'écria le roi....

— Affaibli par vos blessures, par vos longues fatigues à la guerre, vous avez perdu toute vigueur; en substituant à votre sang celui d'une jeune fille, nul doute que vos membres recouvreront leur force primitive.

— Que me dites-vous, Rodrigo d'Urris... Il faudrait donc faire mourir une fille pour prolonger ma vie de

quelques années... non... non... je n'y consentirai pas. Charles de Navarre, quoique les Français l'aient surnommé *le mauvais*, ne jouera pas le rôle de bourreau à son heure dernière.

— Monseigneur le roi, s'écria Isabella, vous savez combien je vous aime; depuis deux ans je suis auprès de vous; c'est moi qui vous console lorsque vous êtes affligé; je ne vous demande qu'une seule grâce pour prix de mon amour... Prenez mon sang, vivez longtemps encore pour le bonheur de vos peuples de Navarre.

— Non, non Isabella! Plutôt mourir à l'instant, s'écria Charles, qui se leva en sursaut pour embrasser la jeune fille. D'ailleurs il est d'autres remèdes.

— Oui, monseigneur le roi, dit le médecin maure, et je suis persuadé que celui de Rodrigo d'Urris mettrait vos jours en très grand danger.

— Ecoutez, messeigneurs, ajouta Karisi en appelant les gentilshommes qui se tenaient immobiles dans l'appartement du roi: je jure le nom du grand prophète, que le fait que je vais vous raconter est aussi vrai que les saintes doctrines du Koran. Sachez, messeigneurs, qu'à Bagdad vivait, il y a six ans, un riche marchand qui possédait dans son harem les plus belles captives de l'Orient. Il se livra avec excès aux plaisirs de l'amour, et fut réduit à un tel état de faiblesse qu'on désespérait de ses jours. Les médecins l'avaient abandonné, lorsqu'un sage de l'Inde qui était venu à Bagdad pour étudier la médecine, entra dans sa maison, et lui promit de le guérir dans trois jours: il ordonna aux esclaves du marchand d'envelopper leur maître de linges trempés dans l'esprit de vin; on réitéra le remède et le troisième jour le malade avait recouvré sa première vigueur.

— Admirable, admirable! s'écrièrent les seigneurs navarrais.

— Karisi, dit le roi, après avoir réfléchi quelques instans, je ne sais si l'histoire du marchand de Bagdad est vraie; mais le remède me paraît ingénieux; je consens à en faire l'essai, et demain je saurai si tu es un habile médecin, ou un misérable charlatan envoyé par le diable pour faire mourir les rois chrétiens. Si je guéris, je te donnerai autant d'or que tu pourras en porter dans les pans de ta robe; si tu me trompes, tu seras écorché vif, et j'enverrai ta peau au calife de Damas.

— Que le prophète m'abandonne, si Charles de Navarre ne recouvre pas la santé dans trois jours, répondit Karisi en portant la main au croissant d'or qui brillait au-dessus de son turban.

Et il sortit avec Rodrigo d'Urris pour aller faire les préparatifs de sa cure merveilleuse.

— Que pensez-vous du médecin maure, mes cousins? dit le roi aux seigneurs qui se trouvaient debout près de son lit...

— Il faut se méfier des infidèles, dit le comte d'Armagnac; qui vous a dit, monseigneur le roi, que les maures d'Espagne n'ont pas envoyé le médecin Karisi pour attenter à vos jours?

— Le remède de Rodrigo d'Urris me paraît encore plus étrange que celui de Karisi, dit le sire d'Albret, et je crois que le maure a raison.

— Nous le surveillerons de si près, qu'il lui sera impossible de nous tromper, à moins qu'il n'ait pris la résolution de mourir victime de son fanatisme, ajouta madame Agnès de Navarre.

— Vous dissipez toutes mes craintes, madame ma sœur, dit le roi Charles: donnez vos ordres à tous mes serviteurs; qu'aucune des démarches du maure Karisi n'échappe à leur vigilance.

— Ayez confiance en la miséricorde divine, dit le prieur de Roncevaux; livrez-vous à sa puissante sauvegarde.

— Et au hasard de la médecine, reprit le roi avec un sourire forcé... A demain, messeigneurs; vous verrez si Charles de Navarre a assez de courage pour faire bon jeu des derniers jours d'une vie qui lui échappe.

A ces mots, il fit signe aux gentilshommes navarrais de se retirer, et ne garda près de lui que le prieur de Roncevaux et Isabella.

Après un long entretien avec le prieur, son confesseur, il congédia aussi l'homme de Dieu, et resta seul avec la jeune fille.

— Tu passeras la nuit près de moi, Isabella, lui dit-il; tu me réveilleras lorsque des songes pénibles troubleront mon sommeil.

— Je veillerai près de vous comme votre bon ange, monseigneur le roi.

— Près de moi, dit Charles de Navarre, et il s'endormit en recevant les tendres adieux de sa chère Isabella.

L'appartement royal du palais de Pampelune présenta alors un étrange tableau: d'un côté, une longue galerie de tableaux représentant quelques rois de Navarre, et qu'on eût dit se mouvoir à la clarté vacillante des flambeaux; de l'autre, la couche royale, sur laquelle gisait un homme rongé par la lèpre, et, au bord de cette couche, une jeune fille belle de toutes les grâces du premier âge, veillait, les deux mains croisées sur sa poitrine, les yeux tantôt fixés vers le ciel, tantôt baissés sur le cadavre qui se débattait contre les angoisses de la mort. Quiconque eût été admis à contempler cette scène bizarre, eût cru voir un ange-gardien couvrant de ses ailes un pécheur, pour le soustraire à la puissance de l'enfer.

Le roi dormit pendant deux longues heures d'un sommeil tranquille, et Isabella rendait grâces au ciel de cet instant de repos qu'il accordait à l'infortuné Charles de Navarre. Vers minuit, le moribond se réveilla en poussant des cris affreux.

— Isabella! Isabella! Où es-tu?

— Près de vous, monseigneur, répondit la jeune fille qui tremblait de tout son corps.

— Isabella, c'est fait de moi; je sens un feu brûlant qui me dévore les entrailles... L'enfer s'entr'ouvre pour m'engloutir... Ne vois-tu pas ces spectres hideux qui m'entraînent au fond des abîmes...

— Grâce! grâce, mon Dieu! s'écria Isabella; grâce pour Charles de Navarre!

— Il n'y a pas de grâce pour moi! je suis damné! Que dis-je insensé! Dieu me pardonnera. Le repentir efface tous les crimes... Isabella, je veux voir le prieur de Roncevaux.

La jeune fille devina l'intention du roi, sortit en toute hâte, et emmena l'homme de Dieu.



— Voici le prieur de Roncevaux, dit-elle à Charles de Navarre.

— Bien, bien, Isabella, laisse-nous seuls.

Elle se retira à petits pas, et alla s'agenouiller pres de l'oratoire; elle pria avec ferveur pendant que le roi se disposait à faire sa confession. Il eut assez de force pour se tenir à demi-penché sur sa couche.

— Charles de Navarre, lui dit le prieur de Roncevaux, implore humblement la miséricorde divine, et fais-moi l'aveu de tes crimes.

— De mes crimes, répondit le roi d'une voix étouffée...

Pendant une heure on n'entendit dans l'appartement que les cris d'étonnement du prieur de Roncevaux, et les soupirs étouffés du moribond: enfin le prêtre rompit ce lugubre entretien, et s'écria:

— Charles de Navarre, tu es bien coupable, mais au nom du Sauveur mort sur la croix, je t'absous.

Les consolations du prêtre, le calme qui survient toujours lorsqu'on croit avoir accompli une chose sainte, rendirent moins insupportables les douleurs du roi; la tendre Isabella reprit sa place aussitôt que le prieur de Roncevaux sortit pour aller célébrer les mystères sacrés dans la chapelle du palais. Charles s'entretint long-temps avec elle, et, au point du jour, il demanda à parler à don Ramir de Asiayn, gouverneur de Navarre: ce seigneur arrivait de France et portait des dépêches à son maître. Isabella fut encore chargée de le conduire secrètement dans l'appartement du roi qui s'informa avec empressement de tout ce qui s'était passé depuis le commencement de sa maladie.

— Monseigneur le roi, dit don Ramir Asiayn, vous venez de perdre tous vos domaines du nord; en Normandie il ne vous reste plus que Cherbourg; le roi de France vous a déclaré une guerre à mort, et Henri de Castille se prépare à envahir la Navarre.

— Tous mes ennemis se sont donc ligués contre moi! s'écria Charles...

— Quand le lion est affaibli, chacun se presse pour lui porter le coup mortel, répondit don Ramir.

— Qui voudra me défendre? qui osera marcher sous ma bannière?

— Vos fidèles sujets de Navarre.

— Leurs efforts réunis pourront-ils repousser à la fois le roi de France et le roi de Castille? non... c'est impossible, don Ramir; il ne me reste qu'à mourir! hélas! je n'ai que trop vécu.

L'impression de ces sinistres nouvelles fut très funeste à Charles qui tomba quelques instans après dans d'horribles convulsions; ses cris ressemblaient aux hurlemens d'une bête féroce; la main de dieu frappait l'impie Achab qui s'était engraissé du sang de son peuple.

Isabella, le prieur de Roncevaux, don Ramir, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret et les autres seigneurs Navarrais qui se trouvaient alors à Pampelune, furent appelés près du lit de mort. Charles, affaibli par les longues douleurs de sa cruelle maladie, ne souffrait plus; il était à l'agonie.

— Don Ramir de Asiayn, dit-il à son chambellan, vous êtes gouverneur de Navarre; c'est à vous que je confie le soin de faire reconnaître roi Charles mon fils, par tous mes sujets.

— Vos dernières volontés seront accomplies, monseigneur le roi, répondit don Ramir.

— Et vous, prieur de Roncevaux, ajouta Charles, d'une voix si faible qu'on pouvait à peine l'entendre, écoutez mes paroles: je veux que mes entrailles soient portées à Sainte-Marie de Roncevaux, mon cœur à Sainte-Marie d'Uxoa, et que mon corps soit enseveli en la grande église de Pampelune, auprès de celui de Jeanne de France, reine de Navarre, mon épouse.

— Il sera fait ainsi, monseigneur le roi.

— Isabella, s'écria Charles, viens près de moi, si tu ne crains pas de respirer l'haleine d'un trépassé; embrasse ton maître pour la dernière fois... Ma fille, quand je serai mort, il n'y aura plus personne ici pour te protéger; alors tu te choisiras pour retraite l'abbaye de Roncevaux; le prieur sera ton ami, ton protecteur après moi.

Les adieux furent déchirans, et on n'entendait que sanglots, lorsque Rodrigo d'Urris et Karisi le médecin maure entrèrent dans l'appartement royal; ils étaient suivis de nombreux valets qui portaient des linges imbibés d'eau-de-vie. Le roi, dominé par un pressentiment qu'il ne pouvait vaincre, hésita long-temps avant de se livrer aux mains de ses deux médecins; vaincu par les supplications d'Isabella et d'Agnès de Navarre, sa sœur, il céda enfin.

— Nous verrons, dit-il, si la médecine peut triompher de la mort, et si le remède de Karisi peut ranimer un cadavre.

Les seigneurs se retirèrent à l'extrémité de l'appartement, pendant que les deux médecins et les valets étendaient autour du corps du roi les linges imbibés d'eau-de-vie; tout allait d'abord au mieux; Charles, ranimé par une chaleur factice, s'écria qu'il se sentait soulagé. Les seigneurs, qui s'étaient éloignés, se rapprochèrent pour être témoins oculaires de cette cure merveilleuse.

« Les médecins avaient ordonné, dit Favyn, que le roi fût enveloppé et couché étroitement dans le drap mouillé et trempé d'eau-de-vie; celui qui le cousait ayant rachevé, voulut rompre le fil, le brûlant avec la bougie de laquelle on l'éclairait, une bluette de cette bougie étant tombée sur les draps, y prit tout aussitôt, s'enflamma et ensuite les draps, le ciel et les rideaux du roi malade, le brûlèrent misérablement tout vif (1). »

En vain on s'empressa de lui porter secours; la flamme l'eut bientôt étouffé.

Les seigneurs navarrais présens à cet affreux spectacle, dit la chronique, s'écriaient que le roi Charles était mort ainsi consumé par punition divine, pour avoir accablé son peuple d'impôts et de subsides, troublé le repos des princes voisins, attenté sur leurs états et vies par séditions, massacres et empoisonnemens qui lui firent donner le surnom de *cruel* et de *mauvais*.

Charles de Navarre décéda à Pampelune le mardi premier de janvier 1386, âgé de 62 ans, 2 mois et 22 jours, après un règne de 37 ans 2 mois et 25 jours.

Il était né avec toutes les vertus d'un grand prince; mais il eut le malheur de vivre dans un siècle où les rois et leurs vassaux fesaient assaut de crimes et de perfidies; il ne subit que trop la funeste influence de cet âge de fer. J.-M. Cayla.

(1) *Histoire de Navarre*; par André Favyn.



DE L'ORIGINE DES EUSCARIENS OU BASQUES.

Errazu!
Nonco cirade zu?
Dites ô vous!
D'où êtes-vous, vous?
(*Barde euscarien.*)

Les Euscariens, vulgairement appelés dans l'histoire Cantabres, Vascons et Basques, forment, au sein des Pyrénées occidentales, un petit peuple éminemment distingué des nations voisines par l'originalité de sa langue, la singularité de ses lois et de ses mœurs, et par tout l'ensemble d'une physionomie antique et mystérieuse empreinte d'une majesté sauvage en harmonie avec la pompe agreste des montagnes. La nation des Basques se divise en sept principales familles ou peuplades qui offrent des nuances marquées dans la couleur d'une même origine, et parlent chacune un dialecte de l'idiome curieux que les montagnards appellent *Escu-ara*. Cet idiome, qui n'a d'analogie avec aucune des langues connues, a été regardé par eux, dans tous les temps, comme la marque distinctive de leur origine. De là le nom de *Escu-al-dun* qu'ils se donnèrent entr'eux, lors de leur établissement dans les Pyrénées occidentales; de là l'usage où les Basques sont encore de désigner par le nom unique et général de *Escu-al-Erria* (pays où l'on parle euscarien) l'Alava, le Guipuzcoa, la Biscaïe, les deux Navarres, la Soule et le Labourt, principales divisions de leur territoire, entre la Péninsule hispanique et l'ancienne Gaule (1).

Les premières clartés de l'histoire européenne nous montrent les Basques établis dans les Pyrénées occidentales, et resserrés à peu près dans les mêmes limites que de nos jours. A quelle source lointaine doit-on rapporter leur origine? L'antiquité des Basques au sein des montagnes; la position géographique de cette partie de la chaîne, à l'extrémité d'une contrée vaste et fertile comme l'Espagne, au recoin du golfe le plus orageux de l'Océan, et à peu de distance de ce promontoire redouté que les anciens désignaient comme la limite du monde, tout fait d'abord présumer que les peuplades euscariennes n'étaient point une colonie particulière confinée dans les Pyrénées comme par hasard. L'idiome basque vient à l'appui de cette induction par le caractère de son génie et de ses dialectes. En effet, chaque dialecte de cet idiome original forme comme une langue distincte, avec une foule d'expressions qui lui sont propres. Une loi sévère conserve à chacun son génie et ses désinences, et leur mélange dans le discours serait une corruption bizarre. A cette marque l'on reconnaît aisément la langue d'un grand peuple répandu au loin dans les plaines, tout à coup dispersé par quelque grande invasion, et dont les débris refoulés dans les vallées des Pyrénées, conservèrent avec l'idiome national, les dialectes particuliers des provinces dont ils étaient repoussés. Ainsi, dit Mariana, l'on a mille preuves que les Basques ont conservé dans les montagnes, avec leur indépendance, un idiome original anciennement répandu dans tout le continent de la Péninsule hispanique. *Les noms anciens* des villes et des provinces de l'Espagne appartiennent évidemment à l'idiome basque; même, la plupart de ces noms primitifs : *Eli-berri*, *Ar-ondo-a*, *Ar-unci-a*, *Curica*, *Ar-pheza*, *Ar-za*, *Ur-i-a*, *Su-gar-ra*, *Ur-co-a*, *Ur-ce-illa*, *Ots-icerda*, *Subi-iri-a*, *Ur-ce*, *Bet-hul-orre*, *Ud-ur-a*, *Ituri-asco*, *Car-ca*, *Ur-bi-a-ca*, *Ur-bi-on*, *Ucul-tu-nia-co*, *A-es-co-a*, *Il-ur-ce*, *Illi-ce*, *An-da-urrice* (1), et une infinité d'autres, cités dans Strabon, Pline et Pomponius Mela, subsistent encore dans les Pyrénées occidentales, appliqués par les Basques aux sites et aux bourgades de leurs vallées; comme en mémoire de ces grandes villes des plaines abandonnées au jour de la dispersion, et dont les siècles, les invasions et les dominations diverses ont effacé les ruines et les souvenirs.

Dans une haute antiquité au-delà de laquelle dorment dans la poussière et les ténèbres quelques débris inaperçus, deux grands peuples, les Celtes et les Phéniciens, ont envahi l'Espagne et se sont comme partagé la domination de ce beau pays. Les Basques appartiendraient-ils à l'un ou à l'autre de ces peuples? L'on ne découvre en faveur de cette pensée ni la tradition poétique la plus fugitive, ni l'ombre la plus légère d'une donnée historique. Tout au contraire, l'idiome euscarien et la primitive religion des Basques prouvent

(1) Les historiens grecs et romains eurent toujours une extrême répugnance à consacrer les dénominations nationales des Euscariens; leur nouveauté les leur rendait bizarres; l'incompatibilité des langues rendait l'emprunt difficile. Pomponius Mela lui-même se dispense de donner la nomenclature des peuples de la Cantabrie, sous prétexte qu'une oreille romaine ne saurait retenir les inflexions de la langue des montagnards, ni un auteur plier aux désinences latines ces terminaisons originales et rebelles. Ce furent les Romains qui, suivant le témoignage d'Isidore, donnèrent à la Biscaïe le nom de Cantabrie, de *Cantua*, l'une de ses principales villes et du fleuve Ebre. Les mêmes Romains donnèrent à la Navarre, (Nava-erri, région des vallées), le nom de Vasconie, à cause, dit-on, de la richesse de ses pâturages et de la vie nomade à laquelle ces Euscariens s'adonnaient dans leurs vallées.

(1) *Eli-berri* : ville nouvelle. — *Ar-ondo-a* : ville bâtie contre un rocher. — *Su-garra* : flamme de feu. — *Subi-iri-a* : ville du pont. — *Ituri-asco* : ville embellie de fontaines. — *Ur-bi-a-ca* : ville arrosée de deux rivières; etc.

que ces montagnards n'eurent jamais rien de commun avec les Phéniciens ou les Celtes, et qu'ils appartenaient à une race d'hommes bien distincte.

La langue phénicienne, jadis si répandue avec le commerce de ce peuple industrieux et tombée avec Carthage, n'a laissé qu'un nom célèbre, les ruines de quelques expressions recueillies par Brochart, et un fragment de quelques vers conservés dans une comédie de Plaute. Ces termes puniques, dans leurs élémens, leur contexture, leurs désinences, n'offrent pas le plus léger vestige d'euscarien. La religion différait également chez les deux peuples : car ce serait une étrange erreur de chercher des traces d'un culte à Diane dans ces fêtes nocturnes dont la pleine-lune donnait le signal parmi les Basques, le long des Pyrénées occidentales et des rives de l'Océan. Les noms employés pour désigner cet astre, dans les divers dialectes de l'idiome euscarien : *Il-argui-a*, *argui-es-egui-a*, *Argui-izari-a*, prouvent indépendamment de l'histoire, que les montagnards ne faisaient point de ce flambeau des morts, de cette lumière empruntée, de cette horloge mystérieuse des siècles, l'objet d'un culte idolâtre. Ils avaient reçu de leurs ancêtres les plus belles notions de la divinité, et adoraient, suivant Strabon, le dieu caché inconnu aux autres peuples. Ils lui donnaient, en leur langue, le nom de I-ON-GOI-CO-A (l'Être par excellence qui est en haut); et de nos jours encore, les Basques n'en connaissent point d'autre pour désigner la divinité. Les montagnards n'élevèrent à Dieu dans les Pyrénées ni temples ni autels : ils ne lui rendirent d'autre culte que de joyeuses fêtes célébrées aux rayons de la nouvelle lune, dans le calme imposant de la nuit.

Les Basques n'étaient point d'origine phénicienne : étaient-ils une famille de Celtes ? Les Celtes sont peu connus dans l'histoire : les Romains, jaloux de fixer sur eux toute l'admiration de l'avenir, ont dérobé à ses regards le portrait de ces illustres vaincus qu'ils appelaient barbares. Chez les Celtes un dogme sacré défendait de rien écrire : leurs annales mystérieuses, renfermées dans des chants religieux et allégoriques, expirèrent dans les airs, avec les derniers sons de la lyre des Bardes gaulois. Il suffit de savoir que la langue du Celte, âpre et rudement énergique, comparée par les auteurs au hurlement des loups, au croassement des corbeaux, différait en tout de l'idiome musical des Vascons; de cet idiome d'une prononciation douce et large, qui construit ses mots sans doubles consonnes, sur des vocales redoublées, sons primitifs et d'inspiration. Les Basques différaient des Gaulois par la religion comme par le langage. Nulle part, l'on ne découvre dans les Pyrénées occidentales comme dans la Grande Bretagne où l'Armorique, les traces et les débris du vieux culte des Gaulois; ces autels informes de pierre, ces monumens gigantesques que l'imagination se refuse à regarder comme l'ouvrage de la main débile de l'homme, et qu'elle croirait plutôt s'être arrangés d'eux-mêmes, aux évocations magiques des Druides, dans la solitude des forêts. Les bûchers où brûlaient en foule les victimes de l'horrible culte d'Hiësus éclairèrent les danses des Celtes dans les sombres forêts des Gaules : pendant ce temps, les Cantabres, aux rayons de la pleine-lune, autour du chêne antique et sous l'inspection des vieillards, se livraient gaîment à leurs danses circulaires; et dans l'enceinte de leurs vallées si souvent arrosées de sang, la liberté seule eut des martyrs.

Ici, joignant des lumières déja recueillies à celles que nous fournit l'histoire, il faut, à l'aide de ce fanal, remonter à une antiquité de plus de quarante siècles, et dévoiler la source de l'origine des Basques dans la population ibérienne, antérieure, dans la péninsule hispanique, aux Celtes et aux Phéniciens. Les Ibères, dit Appien, furent sans contredit les premiers habitans de l'Espagne; et c'est de ce peuple primitif que les Basques tirent leur origine. Sénèque nous en fournit la preuve. Ce philosophe, espagnol de naissance, exilé en Corse, écrivait à sa mère, que dans les siècles reculés, une colonie ibérienne était venue peupler cette île : que l'on reconnaissait encore chez les Corses la coiffure et la chaussure des Ibères et même leur langue, quoique déja corrompue par le mélange du grec et du ligurien. Sénèque ajoute que ce costume et cet idiome ibérien ne se trouvaient plus en Espagne que parmi les Cantabres des Pyrénées. Qui dit Cantabre dit Vascon : les poètes et les historiens se servent de l'une ou de l'autre de ces dénominations indistinctement, pour désigner la généralité des Euscariens ou Basques.

Varron croyait les Ibères originaires de l'Asie; plus généralement les anciens les regardaient comme une population indigène dans l'Espagne : de là vient que le poète Silius applique l'épithète d'indigène aux Basques, débris curieux, vivante image de cette vieille population.

De grandes révolutions physiques travaillent la nature à de longs intervalles. Dans ces bouleversemens périodiques, nécessaires à la durée de la machine, au maintien de son harmonie, quelques débris des générations éteintes survivent disséminés. La nature sortie de crise déploie un luxe désordonné dans toutes ses productions; la sève de feu qui fait son âme, jouit alors d'une prodigieuse activité : c'est le temps des géans et des monstres. Peu à peu cette fougue s'épuise, l'ordre se rétablit; à des jours d'orage, succèdent des jours sereins : de nouvelles sociétés d'hommes surgissent de toutes parts d'une terre rajeunie, et multiplient rapidement dans les climats doux, salubres et fertiles du Midi. D'autres peuples à leur tour grandissent dans les contrées du Nord, et fuyant une terre ingrate et des cieux d'airain, inondent le Midi de leurs hordes guerrières. Alors, de florissans empires tombent avec les monumens de leur civilisation et de leur gloire, et disparaissent, sans presque laisser de trace, sous les pas destructeurs des conquérans.

La migration des peuples du Nord, à la dernière renaissance des sociétés, avait plongé le Midi dans une profonde nuit d'ignorance et de barbarie. Il dut s'écouler bien des siècles avant que le jour de la civilisation ne vînt la dissiper : les accens de la poésie marquèrent son aurore. Les souvenirs de la longue et brillante existence des peuples indigènes vivaient encore dans la mémoire de leurs vainqueurs : les poètes les célébrèrent dans leurs chants, en y mêlant, sous l'inspiration de leurs préjugés religieux, d'aimables fictions et d'ingénieuses allégories. L'histoire, plus tardive, ouvrit par ces traditions poétiques le cours de ses nobles récits.



COSTUMES DES BASQUES.

C'est ainsi que, bien au-delà de tous ces peuples divers dont les physionomies se groupent avec les siècles dans le passé, baignées de sang et de pleurs, ou brillantes d'une odieuse gloire, la douce et majestueuse physionomie du peuple ibérien apparaît, dans le lointain poétique, embellie des plus riantes images d'innocence et de félicité.

Et qui sait jusqu'à quel point ces délicieuses peintures de leur bonheur, ces récits de l'âge d'or pouvaient approcher de la réalité? Qui sait jusqu'à quel point ces peuples nés et multipliés sur un sol brillant et fertile, dans une paix douce et profonde, et parvenus sans transition d'esclavage ou de barbarie aux découvertes de la civilisation, pouvaient allier les sublimes connaissances à la simplicité des mœurs !....

La migration des peuples du nord, dans le midi de l'Europe, sous le nom collectif de Celtes, marqua la chute de l'empire des Ibères. L'on ne peut assigner de date à cette grande migration : à peine, dans cet obscur éloignement, voyons-nous ces multitudes se mouvoir, comme des ombres incertaines dans l'épaisseur de la nuit.

Les Ibères, surpris par l'invasion subite des Gaulois, déployèrent l'héroïsme que l'on devait attendre d'un peuple libre, indigné de voir abolir par le glaive étranger son empire et ses lois antiques, et de se voir menacé du joug dans l'éternelle contrée de ses aïeux. La résistance fut vaine. Le Celte, grandi jusqu'à la taille des géans dans le sauvage berceau du Nord ; le Celte, au visage blanc, à la blonde chevelure, avait sur l'indigène la supériorité de sa valeur exaltée par les périls des longs voyages, le besoin d'une patrie, et cette sorte d'ivresse et de fureur qui transporta les conquérans à l'aspect des douces et fertiles contrées d'Ibérie, prodigues de tous les biens.

Parmi les peuples indigènes, les uns, en s'opposant à l'invasion avec opiniâtreté, furent détruits. Ceux des rivages allèrent chercher à travers les ondes, dans leurs canots d'écorce d'arbre ou de cuir, des terres hospitalières ou désertes : quelques-uns en Irlande,

en Ecosse, et sur les côtes du pays de Galles; les autres, en Corse et en Sicile. La plus nombreuse de ces colonies parvint jusques dans l'Asie, et fonda, au pied du Caucase, entre la mer Caspienne et la Mer-Noire, ce florissant empire de l'Ibérie orientale dont *Ar-tani-ce* et *Apha-nice*, furent les principales villes.

Les Ibères, dans les grandes villes, acceptèrent généralement l'alliance du vainqueur, s'identifièrent avec lui par le mélange et contractèrent, avec l'âpreté de son langage, la rudesse et la barbarie de ses mœurs. L'on remarque que les Gaulois conquérans imposèrent, dans presque toute l'Espagne, la terminaison *briga*, qui est celtique, aux noms primitifs des villes ibériennes. *Cecen-briga*, ville du taureau; *Arri-co-briga*, ville du rocher; *Miru-briga*, ville de Milan.

C'est alors que les débris les plus vaillans des populations ibériennes, fuyant avec une égale horreur la servitude ou le mélange, mais ne pouvant se résoudre à la migration et à l'exil, se dérobaient, les armes à la main, à travers les plaines envahies par les Gaulois, et, chassant leurs troupeaux devant eux, se jetaient par bandes fugitives dans les Pyrénées occidentales, pour ériger au haut de ces montagnes une société nouvelle et comme une agreste image du grand empire détruit.

Après tant de siècles, l'Espagne n'offre plus de traces de ce primitif empire des Ibères, si ce n'est quelques rares monumens, quelques roches singulières parées de leur extrême vieillesse et des symboles d'un alphabet inconnu; et aussi quelques monnaies de cuivre et d'argent arrachées au sein de la terre, à travers les cendres des diverses générations qui, après avoir eu dans ces belles contrées, comme les indigènes, leurs phases d'existence et de gloire, se sont évanouies à leur tour. L'on a fait de riches collections de ces médailles ibériennes : elles offrent aussi des signes alphabétiques qui ont singulièrement tourmenté, dans le dernier siècle, la curiosité des savans. Ces caractères sont au nombre de trente-sept. Si l'on réfléchit qu'ils ont été recueillis dans quelques inscriptions de monnaies, la plupart informes, quelle idée ne doit-on pas se former de la richesse de cet alphabet mystérieux; et combien le docte Larramendi n'a-t-il point raison de regretter ces recueils de poëmes et de lois, dont les Ibères faisaient remonter l'antiquité à plus de six mille ans, et dont les siècles jaloux ont dévoré jusqu'aux moindres vestiges!

L'idiome basque, idiome natif d'un peuple indigène et lettré, porte avec lui les caractères frappans de son origine primitive. L'on doit y remarquer d'abord les mots racines, ces voix inspirées qui reproduisent par des rapports harmoniques les sensations générales, et, dans la composition des mots, se revêtent d'articulations expressives et variées qui graduent et nuancent leur valeur, et leur impriment la couleur particulière de leur objet. La nature, dans la formation du langage, suit partout la même marche, différenciée dans ses résultats suivant le climat et les hommes. La fusion de ces idiomes primitifs donne les langues mixtes dont les termes n'ont plus qu'une valeur de convention. Dans l'idiome basque préservé d'altération et de mélange, les expressions conservent leur valeur originelle et relative : elles réunissent dans leur harmonieuse contexture les sensations et les images qui se combinent dans l'idée ou la représentation des objets; comme des leviers magiques, elles remuent toute l'âme, et donnent à la physionnomie de l'euscarien un jeu animé, une rare expression de sentiment et d'intelligence. L'œil du grammairien philosophe épie, dans leur décomposition, le secret de la nature et le jeu intime des sensations sur l'âme et sur les organes de la voix dans la création des mots : étude mystérieuse et profonde où la multitude d'observations frappantes console de ce qu'il y a de conjectural dans des rapports trop fugitifs. La richesses des expressions composées jette dans la diction la plus simple une brillante poésie. La décomposition étymologique dévoile partout une philosophie profonde. Nous nous contenterons de citer le mot *escu*, main, parce qu'il se combine dans le nom de l'idiome basque lui-même (Escu-ara). Ce mot est formé du radical *es*, dompter, subjuguer, et de la terminative *cu*, de, pour, qui sert à. Et en effet, c'est avec la main, c'est par la supériorité de cet instrument adroit que l'homme, moins il est vrai par sa force que par son génie, a triomphé de la nature dans ses plus grands obstacles et ses plus formidables productions. De *escu*, main, l'indigène fit *Escu-ara*, langage accompagné de la main ou des signes.

Ce nom lui-même est la preuve de l'extrême ancienneté de l'idiome basque : il rappelle les jours de son imperfection et de son enfance, lorsque réduit aux articulations harmoniques et imitatives, aux mots racines prononcés isolément, il ne formait encore qu'un langage vague et décousu que le jeu expressif des signes pouvait seul rendre clair et intelligible. Il est hors de doute qu'il s'écoula plus d'un siècle avant qu'il ne s'enrichît du système de sa déclinaison, dont les terminatives marquent, avec une régularité si féconde, toutes les relations que les mots peuvent souffrir dans le discours, et, par l'artifice de leurs redoublemens, combinent avec clarté dans le même mot jusqu'à cinq relations, et même au-delà, par la pensée, jusqu'à l'infini. La déclinaison basque, sans cortége embarrassant d'articles et de prépositions, et semblable, en ce point, à l'idiome des Incas, embrasse tout ce qui n'est point verbe dans son immense et inflexible régularité. Le système de la conjugaison, plus merveilleux encore, offre une sorte de féerie dans l'ensemble majestueux et hardi, et dans les brillans détails de son édifice. Il réalise, sur deux verbes uniques, le modèle de la simplicité parfaite, rêve du grammairien philosophe : il unit à cette ravissante simplicité l'infini de la richesse, puisque tous les mots de la langue, même ceux qui n'expriment que des modifications, prennent une forme active et subissent les lois de la conjugaison. L'idiome basque possède en outre une conjugaison transitive, à double régime, dont on trouve une faible image dans quelques langues orientales. Il faut joindre à tant d'avantages ces formules de respect et de familiarité qui s'agencent avec le verbe; enfin, cet art prodigieux avec lequel la conjugaison se déroule jusqu'à soixante-quatre fois sur elle-même, en marquant toutes les relations imaginables de pronoms, toujours avec la même régularité.

Sous ces divers points de vue, l'idiome basque doit être considéré comme l'une des conceptions les plus

belles et les plus philosophiques de l'esprit humain. Du double système de la déclinaison et du verbe qui constitue le génie de cet idiome original résulte un mode de construction fort simple, sans autre règle que l'ordre et la subordination naturelle des idées. L'inversion se prête avec une flexibilité merveilleuse au jeu de la conception et à la mobilité des images, sans que le discours, dans cette marche libre, hardie et pittoresque, perde jamais d'une correction inaltérable et d'une parfaite lucidité. Tel est en effet l'idiome euscarien. Né avec le peuple indigène dans le continent de l'Espagne, il avait parcouru paisiblement toutes les phases de sa création : le génie national, inspiré de la nature, éclairé par l'étude, lui avait fait atteindre toute la perfection dont il était susceptible. C'est ainsi qu'il fut transporté dans les Pyrénées occidentales, original et complet dans le corps de son génie et dans l'économie de ses détails. Il ne tarda point à se ressentir de l'absence de toute littérature écrite, et du séjour des montagnes ; et fit une perte irréparable dans la spiritualité des termes métaphysiques, langage d'une pensée éclairée par l'étude. Appauvri de cette portion si précieuse de son antique richesse, l'idiome euscarien s'est conservé incorruptible dans tout le reste de sa nomenclature et le corps de son génie : monument le plus curieux de l'origine primitive des Basques offert aux investigations de la science et à la curiosité de l'avenir.

Le privilége de cette primauté d'origine, joint à la dignité d'une indépendance et d'une vertu héréditaires, constitue la noblesse nationale des Basques, reconnue dans le cours des siècles par les témoignages éclatans des peuples et des rois. De là cette invincible répugnance qu'ont les montagnards d'altérer par le mélange d'un sang étranger le noble sang de leurs aïeux qui coule toujours pur dans leurs veines. De là ce génie entreprenant, indomptable, qui leur a fait exécuter de si grandes choses, dans la guerre et dans la marine, malgré l'exiguité de leur territoire et de leur population : comme si toute la force morale du grand peuple s'était concentrée dans son dernier débris, et comme si la longue et florissante durée de l'empire ibérien avait imprimé à ce caractère national une conviction indestructible, un intime et profond sentiment de puissance et de gloire.

La tradition des Basques rappelle encore le jour lointain de l'établissement de leurs ancêtres dans les montagnes. Les plaines et les bassins qui se déroulent entre les inégalités des vallées portent, parmi les montagnards, le nom de *Elguiac : lieux d'arrivée*. Ce fut en effet sur ces plates-formes, ces gradins du sauvage amphithéâtre, que les Ibères fugitifs s'arrêtèrent avec leurs familles et leurs troupeaux : c'est là qu'ils dressèrent leurs premières tentes. Il ne fallait rien moins que l'attrait inexprimable de la patrie et l'amour de la liberté pour jeter ces fugitives peuplades dans le sauvage asile des montagnes, où la nature n'étalait encore qu'une magnificence stérile et des beautés pleines d'horreur. Bientôt mille incendies allumés de toutes parts dévorant les forêts touffues et impénétrables et les produits d'une végétation parasite dont le sol des montagnes était envahi, le préparèrent au travail de la culture. Il est peu de sites et de vallées dans le pays des Basques qui ne rappellent, par l'étymologie de leurs noms, le souvenir de ce vaste embrâsement. Il est même à remarquer qu'au mot *ria*, qui chez les anciens Ibères signifiait région, pays, la plupart des montagnards ont préposé la racine *er*, qui signifie ce qui a été brûlé.

Les indigènes, en s'établissant dans les Pyrénées, avaient pris de leur idiome *escu-ara*, le nom distinctif de *Escualdun*. Ils donnèrent, et les Basques donnent encore, aux peuples de race mixte ou étrangère, le nom de *Erdaldun*, de *erdi-ara*, demi-langage, langage mixte ; ce qui était parfaitement exact du gallo-euscarien des Celtibères qui environnaient les montagnards, soit du côté de l'Ebre, soit du côté de l'Adour. C'est par allusion à ce nom distinctif de Escualdun, que les Basques, en formant les nœuds d'une fédération guerrière pour la défense de leur territoire et de leur indépendance, arborèrent un étendard surmonté de plusieurs mains, emblêmes des diverses familles de cette fédération vulgairement appelée cantabrique.

La nation des Basques avait pris à l'ombre des Pyrénées une nouvelle physionomie toute guerrière et sauvage dont il faut réunir quelques traits pour dessiner le montagnard ibérien au début d'une carrière de trente siècles parcourue avec tant d'éclat et comme au bruit des acclamations des peuples.

Les Basques, par un sacrifice douloureux mais sage, se hâtèrent de proscrire les arts brillans de la civilisation de leurs ancêtres. L'on voit dans l'ancien *For* de Cantabrie que les vieillards étaient chargés de veiller à ce que nul ne s'adonnât à des études oiseuses et contemplatives. En dépouillant ainsi la splendeur de sa vieille gloire, comme un habit de fête, pour se vouer, dans les Pyrénées, à la pauvreté, au travail, à la guerre, le peuple montagnard fit de son indépendance et de sa nationalité le charme et la condition de son existence. Les Basques négligèrent avec la même sagesse les mines d'or et d'argent de leurs vallées. Strabon rapporte qu'ils employaient ces métaux en lamines sans les convertir en monnaies : mais ils exploitèrent avec succès les mines de fer et se montrèrent habiles dans le travail de ce métal précieux. Bientôt vint le temps où le Basque, descendu sur l'arène des combats, déploya son audacieuse valeur, et rendit célèbres, parmi les nations, la hache d'armes et le glaive ibérien forgés dans ses montagnes.

Les Basques conservèrent, dans les Pyrénées, la constitution et la législation des Ibères, avec les modifications imposées par les localités et les besoins d'une existence nouvelle. Chaque *Erri*, ou république des montagnes, eut un *Bilzaar* ou sénat des anciens, dont les assemblées se tenaient au pied d'un chêne. Le bilzaar nommait à la pluralité des suffrages les bons-hommes ou députés qui devaient à des époques déterminées se rendre à l'assemblée générale de chaque peuplade. Le bilzaar jugeait les contestations des particuliers suivant les lumières de l'équité naturelle : il infligeait des châtimens au crime suivant la tradition des usages des ancêtres : car les montagnards avaient perdu, avec les monumens de la littérature ibérienne, toute législation. C'est de ces traditions législatives que les Basques ont fait, quelques siècles après, divers recueils sous le titre de Fors et de Coutumes.

Les Ibères divinisaient l'empire irrésistible de la beauté des vierges : d'où peut-être le nom de *Emastea* donné à la femme, de *éme*, doux, et de *aste*, enchanteur, divin. Plus d'une fois, parmi ces peuples primitifs, la beauté vit porter à la décision de son tribunal suprême les intérêts les plus chers de leur existence et de leur gloire. Les femmes, chez les Basques, jouissaient d'une parfaite égalité dans l'ordre social ; les filles héritaient indistinctement avec les garçons à la volonté du père. Le jeune Cantabre, qui se mariait à une héritière, lui apportait une dot. Homère cite dans l'Odyssée un peuple à qui cet usage était commun. Strabon rapporte que les Basques contractaient leurs mariages à la manière des Grecs : le mot de *escu-on-ce*, dans l'idiome indigène, signifie l'acte par lequel on s'agrée en se donnant la main.

Les femmes des Basques étaient chargées de la culture des terres et de tous les détails de l'administration de la maison, tandis que les hommes s'adonnaient à la guerre, à l'exploitation du fer ou à la conduite des troupeaux. Le sol des montagnes froid et stérile se refusa long-temps à la culture du blé ; pour suppléer à cette privation, les Basques faisaient soigneusement, chaque année, la récolte des glands de chêne; il les faisaient sécher, sur des claies, au soleil, avant de les moudre ; les femmes pétrissaient cette farine avec du lait et du miel pour en faire des gâteaux au lieu de pain. Les Basques manquaient d'huile : les bois d'olivier fleurissaient sur les plaines envahies par l'étranger; l'indigène voyait croître à la place, dans ses hautes et sombres vallées, l'if contagieux et triste dont il savait extraire un poison subtil. La vigne était prohibée dans les montagnes par une loi. Le For des Cantabres donne pour raison de cette défense que le fruit de cet arbuste nourrit des insectes sales et vénéneux, et que sa liqueur altère également la raison et la santé. Cette loi ibérienne porte avec elle le cachet de son extrême ancienneté. Les Basques n'avaient ainsi d'autre boisson que l'eau et quelque peu de cidre. Rarement ils apportaient du vin des provinces voisines; Strabon ajoute qu'ils se hâtaient de le boire en de joyeux et bruyans festins auxquels ils conviaient la foule de leurs parens et de leurs amis. « Ils font, dit cet auteur, leur repas assis sur des » banquettes circulaires inhérentes aux murs de leurs » habitations : les premières places sont accordées à » ceux à qui l'âge ou les dignités concilient le res- » pect. Durant et après le festin, les jeunes gens » exécutent les danses les plus agiles, pliant sur le » jarret en arrière, jusqu'à la terre, et se relançant » avec vigueur sur les pieds sans perdre la cadence. »

Les Basques célébraient une sorte de jeux olympiques et comme une ombre de la splendeur des fêtes ibériennes. La solennité religieuse de la pleine-lune était sans contredit le débris le plus intéressant de ces fêtes antiques. Assis autour du chêne du Bilzaar, destiné à ombrager tour à tour les délibérations publiques et la fête du Iaon suprême, et à unir ainsi les mystères de la religion aux souvenirs de la liberté, les vieillards présidaient à la solennité nocturne. Sous leur inspection, la jeunesse se livrait durant toute la nuit à des danses agiles et guerrières, mais simples et sans attitudes, exécutées aux sons vifs et gais d'une petite flûte et au battement du tambour euscarien qui marquait leur cadence légère. Par intervalles, des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles accompagnaient cette musique sauvage, de poésies chantées, dont la monotonie douce et mélancolique célébrait les traditions des aïeux, les triomphes et les revers de l'indépendance nationale contre les peuples étrangers. La jeunesse, parmi les Cantabres, apprenait ces poésies à l'école des bardes improvisateurs.

Le Basque n'eut point d'autres annales historiques. Heureux et fier de son indépendance, il rejette avec orgueil ses regards en arrière et ne mesure point de distances dans l'ombre fantatisque du passé : là les clameurs et les fantômes de ses oppresseurs de trente siècles se mêlent comme dans un long orage; tandis que le chêne de sa liberté, arrosé par le sang ennemi, comme par les torrens des vallées, s'élève triomphant vers les cieux !...

Précieux reste d'une antique et florissante génération d'hommes, détruite ou dispersée par l'invasion étrangère, les Basques avaient apporté dans les Pyrénées, avec l'idolâtrie de leur nationalité, un vif sentiment d'inquiétude et d'alarme. L'instinct social et la conviction de leur faiblesse individuelle portant les hommes à se rapprocher, les Basques disséminèrent leurs habitations dans les montagnes. De nos jours encore, après trois mille ans, il est peu de hauteurs qui ne soient occupées par une maison solitaire qui domine et veille sur un passage ou sur un défilé. Là, dans le silence de la nuit, quand tout à coup des bruits confus trahissaient les pas de l'ennemi *le long du vallon*, le Basque s'élançait, armé, de son habitation, et, après avoir fait entendre d'une voix éclatante le cri d'*aerio!* le cri de mort, il courait se porter dans le défilé (1). L'appel alarmant retentissait au loin répété de vallée en vallée; des torches de sapin s'allumaient aux sommités des collines, et communiquaient rapidement à de grandes distances les signaux et les indications. Oh! combien de fois, sur les cimes élevées de Cantabrie, rayonnèrent ces funèbres clartés, brûlant dans l'ombre des nuits comme la haine de la servitude, comme la soif du combat dans l'âme sombre et exaltée du montagnard qui les regardait de loin! Les hauteurs offrent encore à chaque pas les ruines de ces petites forteresses élevées en face les unes des autres pour la facilité des signaux. Le nom de *Gastelu*, dans l'idiome national, indique lui-même que c'était le poste des adolescens dont la main, trop faible encore pour manier la hache des combats, pouvait du moins au cri d'alarme allumer les fanaux de la nuit. Quelques-unes de ces vieilles tours, bâties d'une sanglante argile et d'ossemens broyés, ont formé avec les siècles un ciment indestructible. L'on dirait que le montagnard indigène, exaspéré par l'oppression, en élevant ces trophées terribles, voulait proclamer à ses enfans que la vengeance devait être implacable et la vigilance éternelle comme la liberté!

Augustin Chaho, *de Navarre.*

(1) *Aerio*, dans le dialecte cantabre signifie ennemi; *ari*, *erio*, mort à lui!



LE DOCTEUR MIQUEL,

DE BEZIERS.

On éprouve un serrement de cœur profond lorsque, après avoir recherché avec soin les titres laissés par un homme de génie ou de talent, on le voit mourir avant le temps et laisser incomplet le monument qu'il devait produire à notre admiration. Que celui qui a rempli le monde de son nom, qui s'est abreuvé aux sources pures de la gloire vienne à succomber, il ne fait qu'obéir à la grande loi qui règle les destinées humaines, et son nom retentira long-temps après lui; mais qu'un homme, jeune encore, disparaisse un jour, tout à coup, alors qu'il rêvait un brillant avenir; qu'il soit atteint au cœur avant d'avoir pû fournir toute sa carrière; qu'il ne laisse qu'une mémoire sans retentissement durable, on le prend en pitié, et l'histoire de cet homme, artiste ou savant, s'offre à l'esprit comme une amère et poignante déception.

Tel s'est offert à nous le docteur Miquel, dont nous allons retracer en quelques lignes la vie et les travaux, si cruellement interrompus par une mort prématurée.

Antoine Miquel, nâquit à Beziers, département de l'Hérault, le 6 mars 1796. Il fit ses premières études au collége de sa ville natale; élève studieux et appliqué, il surmonta facilement les obstacles qui se présentent si nombreux, au seuil de notre éducation publique; dès qu'il put comprendre les poëtes, les orateurs et les philosophes de l'antiquité, il se livra sans relâche à leur étude, et, bien jeune encore, il se fit remarquer par cette érudition classique pure et sans pédanterie qui témoigne toujours d'une solide instruction.

Après avoir quitté les bancs du collége, et qu'il lui fallut songer à faire choix d'un état, il tourna ses regards vers l'art de guérir. Son imagination ardente comprit tout ce qu'il y a d'alimens offerts à un esprit élevé, à une âme passionnée dans l'étude d'une science qui a l'homme pour but. Entraîné par une véritable vocation, on le vit rechercher avec avidité les leçons du vénérable et savant docteur Baurguet; et celui-ci, devinant dans le jeune adepte le profond médecin futur, lui ouvrit tous les trésors de sa vaste érudition. Initié aux premiers élémens de la science, habitué à porter ses investigations dans l'organisation humaine, ayant suivi avec fruit les cliniques de l'hôpital de Béziers, le jeune Miquel vint étudier à Montpellier; placé sur ce théâtre qui offrait à son avide besoin d'instruction de si nombreux moyens, il fut bientôt remarqué de ses maîtres: Miquel était cité parmi les premiers élèves de l'école.

Ses études médicales terminées, il prit le grade de docteur et soutint avec distinction une thèse pleine d'intérêt sur *l'influence de l'imagination dans les maladies.* A la profondeur et à la justesse des aperçus qu'il répandit dans cet opuscule, on pouvait pressentir celui qui devait quelques années plus tard se poser l'antagoniste du médecin systématique dont le nom a eu dans ces derniers temps le plus grand retentissement.

De Montpellier il passa à Paris; sa passion pour l'étude s'accrut encore en présence de tous les trésors que la science venait d'ouvrir si libéralement à son intelligence. Isolé au milieu de cette ville immense, vivant dans le recueillement loin du monde, Miquel trouva dans la culture des lettres une consolation aux peines et aux privations qu'il supportait avec tant de courage. Mais craignant sans doute d'être détourné par des travaux littéraires de la voie scientifique qu'il devait parcourir avec éclat, il choisit pour sujet d'un poème, qu'il mit au jour, la réfutation des attaques banales que les esprits superficiels adressent si souvent, et avec tant d'acharnement à la médecine et aux médecins. *La médecine vengée* fut l'ouvrage qui mit enfin le docteur Miquel en évidence; ce charmant écrit où les grâces du style le disputent à la force du raisonnement fit bien augurer du jeune savant : dès lors il entra dans le monde, où l'aménité de son caractère et la culture de son esprit lui firent bientôt une heureuse position.

En 1819, il eut encore le moyen de se montrer et d'acquérir un nouveau titre de gloire; il présenta à l'académie d'Amiens l'éloge de Parmentier, sujet que cette société savante avait mis au concours. Une médaille d'or vint couronner son œuvre, et, il faut le dire, il se montra digne d'esquisser la vie si pleine du philanthrope modeste, dont l'existence entière fut consacrée à améliorer le sort des hommes.

Jusqu'ici Miquel s'est montré littérateur distingué: il était temps que le médecin qui avait ramassé tant de science fit enfin son apparition; l'occasion se présenta bientôt : la société de médecine de Paris, ayant proposé pour sujet des prix de l'année 1820, de *déterminer les causes et le traitement des convulsions qui surviennent pendant la grossesse, durant le cours du travail de l'enfantement et après la délivrance*, Miquel entra dans la lice et mérita encore une médaille d'or.

Il était devenu à cette époque l'un des rédacteurs de la *Gazette de santé*, recueil qui fixait déjà l'attention du monde savant; il en devint bientôt après le propriétaire et le seul rédacteur, et son activité et le talent qu'il déploya mirent en peu de temps son œuvre au-dessus des publications rivales.

Le monde médical était alors dominé par un de ces esprits ardens qui marquent l'époque de leur présence en arrêtant pour quelque temps autour d'eux les idées scientifiques. Broussais, après avoir ébranlé par ses écrits critiques les idées théoriques qui depuis quelque temps formaient le fonds des doctrines médicales, consacrait sa parole puissante et toute la véhémence de son esprit à remplacer ces théories par un système qui n'était à la



LE DOCTEUR MIQUEL.

vérité que la contre-épreuve de celui de Brown, mais qui séduisait par sa simplicité. En effet, qu'exigeait Broussais du médecin au lit du malade ? Qu'il déterminât l'organe souffrant, qu'il connût la nature du mal. Mais il se hâtait aussitôt de vous dire que cette nature est presque toujours inflammatoire ; il ne s'agissait dès-lors que de trouver la mesure de cette inflammation et de lui opposer les antiphlogistiques capables de la vaincre. Cette simplicité d'aperçus avait rapidement mis en honneur Broussais et sa doctrine; déjà de nombreux disciples du médecin du Val-de-Grâce, fauteurs zélés des idées du maîtres, allaient les répandant partout, et partout ils fesaient de nombreux adeptes.

Savez-vous qu'il fallut un grand courage pour oser s'attaquer à un lutteur comme celui-ci; qu'il fallut se sentir bien fort pour se poser comme une digue en face de ce torrent qui menaçait de tout envahir ? Eh bien ! Miquel le tenta : il se posa nettement le représentant de cette médecine d'observation que Broussais couvrait de ridicule dans ses leçons orales; il protesta vivement contre la localisation absolue des maladies ; il ne put admettre un seul mode d'inflammation, qui ne variait que par son intensité; il ne put penser qu'il fût possible de ramener la médecine à une simplicité telle que des saignées, des sangsues et de l'eau gommeuse fussent capables de guérir toutes les maladies : et comme Broussais, non content d'avoir admis la localisation de toutes les maladies, avait encore adopté, comme siége presque constant de son inflammation, l'estomac et les organes digestifs, Miquel



BATAILLE DE TOURS. (D'après un bas-relief gothique.)

instant livrés à la merci des Sarrasins. Abd-el-Rahman, ne jugeant pas à propos d'attendre l'ennemi sous les murailles de Tours, leva son camp et recula jusqu'au voisinage de Poitiers; suivi de près par Charles-Martel (1), il résolut enfin d'attendre les Francs dans les plaines du Poitou, entre la Vienne et le Clair, se flattant que le courage des Arabes suffirait à tout (2).

« Les deux armées, ajoute M. Fauriel, s'abordèrent avec un certain mélange de curiosité et d'effroi bien naturel entre deux peuples si divers, également braves et renommés à la guerre; il n'est pas douteux qu'il n'y eût dans l'armée de Charles beaucoup de Gallo-Romains; aussi, Isidore de Beja, en fait-il l'armée des *européens*, et les arabes disent qu'elle était composée d'hommes de diverses langues; mais les Francs, surtout ceux d'Austrasie, en fesaient la portion d'élite la plus belliqueuse et la plus imposante. C'était la première fois qu'eux et les Arabes se trouvaient en présence sur un champ de bataille, et tout permet de croire que ces derniers n'avaient point vu jusque là d'armée en si belle ordonnance, si compacte dans ses rangs, tant de guerriers de si haute stature, décorés de si riches baudriers, couverts de si fortes cottes de maille, de boucliers si brillans et ressemblant si bien par l'alignement de leurs files à des murailles de fer. Abd-el-Rahman et Charles restèrent une semaine entière, campés ou en bataille, en face l'un de l'autre, différant d'heure en heure, de jour en jour à en venir à une action décisive, et s'en tenant à des menaces, à des feintes, à des escarmouches.

Dans la nuit du septième au huitième jour, un seigneur austrasien va pénétrer dans le camp des Infidèles, et le rapport qu'il fit à Charles-Martel de ce qu'il avait vu et entendu ne laissa plus aucun doute sur les projets d'Abd-el-Rahman.

Le lendemain Abd-el-Rahman se mit à la tête de sa cavalerie et donna le signal de l'attaque; elle devint bientôt générale; les deux armées s'ébranlèrent et le combat commença avec un égal acharnement de part et d'autre. La victoire resta incertaine entre les deux partis jusqu'au soir; alors un corps de Francs pénétra dans le camp des Infidèles, soit pour le piller, soit pour prendre à dos les Sarrasins; Abd-el-Rahman qui dans cette journée déploya l'habileté d'un grand général et l'intrépidité d'un soldat, s'aperçut de cette manœuvre, et voulut empêcher sa cavalerie d'abandonner son poste, mais rien ne put retenir les Musulmans qui volèrent à la défense de leur butin; en vain l'émir accourut pour rétablir l'ordre, ses efforts furent inutiles, un mouvement rétrograde venait de bouleverser tout l'ordre de bataille des Arabes.

— « Ils sont à nous! ils sont à nous! s'écria Charles-Martel. »

Le combat devint plus acharné, et les bataillons heurtèrent, culbutèrent les bataillons; Abd-el-Rahman monté sur un coursier numide, volait de rang en rang pour ranimer le courage de ses guerriers; vers le soir, s'étant avancé trop près de l'armée chrétienne, il fut atteint d'une flèche qui le perça au cœur, et il tomba expirant.

— « Abd-el-Rahman est mort! s'écrièrent avec » douleur les Sarrasins, la main de dieu s'est retirée » de nous, et le prophète nous a abandonnés. »

Dès ce moment un désordre effroyable se mit dans leur camp; ils parvinrent pourtant à repousser les soldats de Charles-Martel, mais le plus grand nombre de leurs intrépides guerriers restèrent sur le champ de bataille. La nuit mit fin au combat, et les Francs rentrèrent aussi dans leur camp, bien déterminés à recommencer le lendemain.

A l'aube du jour ils sortirent de leur camp, se rangèrent en bataille; quel fut leur étonnement quand ils n'entendirent ni mouvement, ni bruit, ni tumulte dans le camp des Infidèles.

— « Quelle étrange chose! dit Charles-Martel, hier » les Infidèles obscursissaient l'air de leurs flèches, et » aujourd'hui ils dorment dans leur camp.

Par son ordre, des espions furent envoyés pour reconnaître les choses de plus près; ils pénétrèrent dans leur camp, visitèrent les tentes qu'ils trouvèrent désertes.

— « Ceci est une ruse de guerre, répondit le duc » des Français, après avoir entendu le rapport des » espions. »

Cependant de nouvelles perquisitions ne laissèrent plus aucun doute sur la fuite des Infidèles; profitant des ténèbres de la nuit, ils avaient repris le chemin des Pyrénées, et avec tant de précipitation, qu'ils ne s'étaient pas donné la peine d'abattre leurs tentes ni d'emporter leur butin. Charles fit alors occuper le camp des Sarrasins et distribua à ses soldats les richesses qu'il y trouva amoncelées; les seigneurs austrasiens pour rendre à sa valeur un hommage éternel, lui donnèrent le surnom de Martel, parce que, suivant la chronique de Saint-Denys :

« Comme si martiaux debrise et froisse le fer et » l'acier, et tous les autres métaux, ainsi froissait-il » et brisait-il par la bataille tous ses ennemis et toutes » autres nations. »

« Voilà, dit l'auteur de l'*Histoire des provinces méridionales*, tout ce qu'on a pu recueillir de moins vague et de moins incertain sur cette bataille, tant célébrée et si mal connue : sans doute elle fut glorieuse pour le nom chrétien, pour les Francs et pour Charles; mais on en a certainement exagéré l'importance et les résultats, quand on a dit qu'elle avait décidé en Europe du triomphe définitif du christianisme et de la civilisation de l'Occident, sur l'islamisme et sur le génie arabe; quand on a supposé qu'elle avait été plus nécessaire, plus grande ou plus décisive que plusieurs autres, gagnées avant et après sur les mêmes ennemis, et pour la même cause, par les Gallo-Romains et par les Francs, cette assertion et cette supposition ne sortent pas des faits et ne s'y rangent pas.

Les écrivains arabes appellent le lieu où se livra cette bataille, *Balat el choada* : LA CHAUSSÉE DES MARTYRS.

Charles COMPAN.

(1) Les chroniqueurs chrétiens ne renferment pas le moindre détail sur la mémorable victoire remportée par Charles-Martel : Isidore de Béja est le seul qui nous en ait laissé une description courte, obscure et incomplète.

(2) Quelques historiens prétendent que les deux armées en vinrent aux mains près de Tours; d'autres affirment que ce fut près de Poitiers.



DES RIGOLES DE DÉRIVATION

DU CANAL DU MIDI,

ET DES RÉSERVOIRS

DE LAMPY ET DE SAINT-FÉRÉOL.

Il est une excursion agricole et curieuse, qu'une fois en sa vie tout habitant de Toulouse et de ses environs devrait avoir faite, ne fût-ce que pour comprendre au moins les éloges mérités que donne le voyageur instruit au plus beau monument qui fasse la gloire du Languedoc.

J'entends parler d'une visite aux rigoles de dérivation, et aux réservoirs dont s'alimente le Canal du Midi. Au reste, les étrangers eux-mêmes qui voyagent pour satisfaire leur curiosité, ou pour enrichir leur intelligence, ne peuvent guère faire cette excursion, d'une manière qui puisse les satisfaire; ils manquent de guide, les ouvrages qui décrivent le Canal sont rares, volumineux, d'une lecture fastidieuse, remplis de détails techniques ou oiseux; et cependant visiter des travaux publics sans avoir l'intelligence nette et entière de leur origine, de leur destination, de leur utilité, c'est assurément perdre la moitié de l'instruction et du plaisir qu'on avait dû se promettre.

Aussi la plupart des voyageurs un peu curieux qui passent auprès du Canal du Midi et qui veulent tant bien que mal le connaître, se contentent, avant de s'embarquer à Toulouse pour Carcassonne ou Béziers, de visiter le réservoir de Saint-Féréol; c'est même la seule partie de la rigole que les gens du pays les engageront à voir, parce que le bassin de Saint-Féréol est vraiment un des plus curieux ouvrages qu'on puisse trouver, parce qu'il est près de la grande route, à une demi-lieue de Revel, et plus populaire par conséquent que les parties de la rigole plus enfoncées dans les montagnes.

La visite à Saint-Féréol est pour une conscience de voyageur une sorte de pélerinage obligatoire, que lui imposent la renommée et surtout les éloges emphatiques de son hôte, habituellement terminés par l'offre complaisante d'une mauvaise carriole d'osier, d'un cheval étique et d'un guide parlant le patois beaucoup mieux que le français.

Les voyageurs vont donc pour la plupart à Saint-Féréol. Ils y admirent cette immense nappe d'eau si bien encadrée par des coteaux verdoyans, tour à tour grise, bleue, blanche et noire, passant des nuances les plus tendres aux tons les plus sombres, selon le caprice de l'atmosphère et du vent. Comme nous-mêmes l'avons fait maintes fois, ils s'enthousiasment de la hardiesse du génie qui, derrière une muraille haute de 100 pieds, emprisonna plus de 6,000,000 de mètres cubes d'eau. Le garde, vieux capitaine des temps de l'empire, les conduit au fond du vallon, au pied de cette épaisse et formidable barrière; à la lueur flamboyante d'une torche de résine, ils pénètrent sous les voûtes sombres et humides qui traversent les terrassemens, ils écoutent mugir, à la façon de la mer, les robinets énormes qui, par vingt-quatre heures, peuvent livrer à eux trois 90,000 mètres cubes d'eau, et ne mettent que six ou huit jours à vider l'immense bassin, dont les eaux font peser sur eux le poids d'une colonne de près de 100 pieds; ils regardent enfin, avec ce plaisir singulier que donne à l'homme le voisinage du danger vaincu, l'onde écumante qui s'échappe sous leurs pieds en couvrant leurs vêtemens d'une bruine épaisse.

Tout cela asssurément forme une poétique et amusante promenade; mais, vraiment, si vous n'avez vu à Saint-Féréol qu'un beau bassin, de fraîches plantations, des eaux mugissantes, et dans un monument isolé, une preuve de plus de la puissance de seconde création départie à l'homme par Dieu, en vérité, je vous plains, car il eût été possible de vous faire voir mieux et davantage. En effet, après la promenade que je viens de décrire, connaîtrez-vous mieux qu'auparavant la pensée créatrice qui, née il y a deux cents ans dans la tête d'un gentillâtre languedocien, fort ignorant, comme il nous l'apprend lui-même, dans l'enfance de l'art, avec des ressources et des moyens inférieurs du dixième à ceux que la science et l'expérience surtout mettent aujourd'hui à la disposition de tout ingénieur, exécuta le projet depuis si long-temps rêvé de la jonction des deux mers?

Un beau monument, un gigantesque ouvrage, quand nos yeux le contemplent isolé, quand sa présence ne peut réveiller en nous que l'idée d'une immense difficulté vaincue, d'une grande dépense de temps, de forces et de travail, excite en nous plus de stupeur et d'étonnement que d'enthousiasme et d'admiration; c'est une sorte d'énigme dont il nous fait peine de n'avoir point le mot, car l'homme ne peut supposer sans destination et sans but le travail de l'homme.

Or, fussiez-vous accompagné, comme j'ai eu le plaisir de l'être, par un homme que ses fonctions et ses études ont mis au courant de tout ce qui concerne les rigoles et les réservoirs du Canal; eussiez-vous

pris la peine de feuilleter les gros volumes écrits sur cette matière, je vous jure qu'à moins d'avoir remonté la rigole au moins jusqu'à Lampy, et cherché à la fois sur les lieux et dans un livre, ou dans la conversation d'un guide, la pensée dont le Canal est la réalisation, vous connaîtrez fort mal la rigole, fort mal par conséquent le Canal du midi, dont tout le mécanisme aura passé en grand sous vos yeux, si vous allez de Naurouse à la prise d'Alzau, ou seulement de Saint-Féréol à Lampy.

Or, ce petit voyage auquel je prends tant de peine à vous décider, savez-vous bien qu'à part l'intérêt scientifique, la satisfaction intellectuelle que sans aucun doute vous en rapporterez; à part cette joie qui s'empare de tout homme parvenu à saisir la pensée d'un génie plus vaste, savez-vous bien qu'il vous conduira par les sites les plus attrayans, par les aspects les plus riches et les plus poétiques de la Montagne-Noire ?

En vérité, si vous êtes le mari ou l'amant de quelque jeune femme hardie à la fois et timide, curieuse d'aventures et novice au danger, dont les nerfs sensibles et délicats ont besoin de quelque apprentissage avant qu'elle puisse franchir les gorges des Pyrénées, ou s'aventurer sur les glaciers de la Suisse, sur ma parole, vous ne sauriez trouver plus favorable occasion de lui procurer la connaissance des bois, des montagnes et des précipices. Faites lui faire le voyage de la rigole, montez à Lampy, et si votre compagne est curieuse de se familiariser tout d'abord avec la frugalité des repas et la rusticité de la couche, poussez jusqu'à la naissance de la rigole, allez voir la prise d'Alzau et les noirs forgerons dont le bruyant martinet y trouble sans cesse le silence des bois de Ramoudens. Cette petite excursion est vraiment une bonne fortune pour vous. Où trouverez-vous, ailleurs, le moyen de vous élever à 700 mèt. au-dessus du niveau de la mer, non-seulement sans descendre de votre calèche ou de votre tilbury, mais sans que vos chevaux frigans et lestes soient obligés un seul instant de quitter le grand trot ?

A moins que la fantaisie ne vous ait pris quelquefois de lancer votre voiture sur les allées sablées d'un beau parc, à l'abri parfumé des hêtres, des chênes et des ormes, vous n'avez jamais roulé sur un chemin plus égal, sous des ombrages plus frais, entre des gazons plus verts que le chemin, l'ombrage et les gazons qui vous suivront partout dans la course à laquelle je vous invite; et encore dans votre parc anglais, aviez-vous donc à votre droite le perpétuel murmure d'une eau limpide et fraîche, courant rapide et pressée sur les rocs glissans qui tapissent son lit verdâtre ? et à gauche un précipice de 3 ou 400 pieds, dont les flancs hérissés l'un et l'autre d'épaisses forêts de chênes que dépassent çà et là des rochers dentelés, enferment là-bas tout au fond le torrent bruyant et caché du Sor, étincelant parfois au milieu des herbages et des taillis, et courant parallèlement à la rigole, mais 300 pieds plus bas, pour la rejoindre au-dessous du bassin de Saint-Féréol, après avoir, chemin faisant, arrosé bien des prairies, désaltéré bien des bestiaux et employé la force énorme de ses fréquentes cascades, à moudre des centaines de sacs de blé, et à fabriquer dans le village de Durfort quelques milliers de chaudrons ?

Voilà donc l'excursion que je vous engage à faire, voyageurs et curieux qui désirez visiter les travaux du Canal du Midi et remporter de votre visite un souvenir tant soit peu utile, une connaissance tant soit peu exacte de ce que fut l'œuvre accomplie par ses inventeurs. Moi qui vous parle, je suis resté à Sorèze, c'est-à-dire à cinq lieues au plus du bassin de Lampy, une année entière, sans avoir eu assez de courage ou de curiosité pour en faire la visite; aussi, quoiqu'on m'eût souvent parlé du Canal, que j'eusse fait sur ses eaux le trajet de Toulouse à Béziers, que j'eusse fort souvent visité Saint-Féréol, nagé dans son petit bassin, et mangé force petits gâteaux sous ses ombrages, je comprenais fort peu, je vous assure, l'enthousiasme avec lequel plusieurs ingénieurs m'avaient parlé de Riquet; je m'étonnais fort qu'on voulût élever sur la pyramide que recouvrent les eaux du bassin de Saint-Féréol quand elles sont à leur plus grande hauteur, la statue de l'inventeur du Canal; car aucun de vous, chers lecteurs, n'est plus étranger que moi aux travaux et à la science de l'ingénieur. Tout en concevant fort bien l'immense richesse que les canaux apportent à un pays, et partisan fort zélé, je vous jure, de tout ce qui peut ouvrir entre les hommes des relations pacifiques et lucratives, je ne me figurais guère que la construction d'un canal fût autre chose qu'une œuvre de travail, de patience et surtout d'argent; il me semblait donc fort étrange qu'on fit de Riquet un homme de génie; j'accusais volontiers de nationalité gasconne ceux qui m'en parlaient ainsi; et je vous assure que j'ai fort bien dormi, mangé, bu, ri, causé, voyagé sur toute la ligne du Canal, sans me douter le moins du monde de l'idée simple, grande et féconde, qui avait amené à soixante lieues de leur source pour voiturer ma personne et mes effets, les eaux sur lesquelles je flottais. Mais depuis que l'heureuse fantaisie m'a pris un jour de m'enquérir un peu moi-même de l'histoire du Canal; depuis que j'ai parcouru à cheval, dans toute leur étendue, ces vallons incultes et déserts, sur le flanc desquels le plus beau chemin court côte à côté du ruisseau le plus clair, le plus frais, le plus abrité de tous les ruisseaux dans lesquels une jeune et jolie femme eut le caprice de tremper un instant ses petits pieds blancs et roses; depuis que j'ai moi-même reconnu le cours et suivi la direction des courans d'eaux dont Riquet le premier découvrit et prouva la destination; depuis que j'ai trouvé dans un pays qui, long-temps encore sans doute, doit rester un désert, de commodes habitations pour les gardes et les cantonniers, des haies bien émondées, des allées bien ratissées, des bosquets bien entretenus; qu'en face de tant de créations merveilleuses j'ai pu me reporter au temps où Riquet descendu de cheval à cause de l'état impraticable des lieux qu'il explorait, marchait à travers les rochers, les fondrières et les halliers, gravissant des côtes à pic et descendant au fond des ravins, lui qui, après dix-huit ans de méditations, de recherches et d'essais, ne put donner confiance en sa découverte qu'en faisant à ses frais un fossé d'essai de plusieurs lieues; quand je songeai à ce qu'il fallut à cet obscur gen-



RIQUET DE BONREPOS.

tillâtre, de confiance, de hardiesse, de patience, de courage et d'activité, pour soutenir et réaliser une idée qui parut aussi folle la première fois qu'elle fut émise, que l'exécution l'a montrée depuis simple et naturelle; alors, je l'avoue, mon indifférence s'est changée en admiration; Riquet a grandi devant moi, j'ai porté avec enthousiasme sa santé dans la maison du garde de Lampy, et j'ai compris enfin toute la beauté de ce Canal, et de ce bassin de Saint-Féréol, que j'avais parcouru tant de fois sans y voir autre chose qu'une route fort commode, une belle nappe d'eau et une belle muraille.

Avant de tracer aux curieux l'itinéraire du petit voyage que je leur ai conseillé (je m'en aperçois à présent) avec une témérité et un enthousiasme qui feraient honneur au zèle politique de nos plus chauds journalistes, laissez-moi d'abord vous faire rapidement l'histoire de la découverte de Riquet et des moyens qu'il mit en œuvre pour l'exécuter : car suivre pas à pas la pensée de Riquet, la voir se développer, la saisir pour ainsi dire sur les lieux qui l'inspirent, c'est le véritable itinéraire que doit suivre le voyageur.

Le cours de l'Ariége et de l'Aude qui, après avoir pris naissance dans les mêmes montagnes, à une différence de dix-huit lieues environ l'une de l'autre, mais chacune sur un versant opposé, se dirigent, l'Ariége vers l'Océan, en se jetant dans la Garonne, et traversant avec elle Toulouse, Agen et Bordeaux; l'Aude, vers la Méditerranée, par Carcassonne et Narbonne, a donné de très-bonne heure l'idée d'un canal de jonction entre ces deux rivières qui mît l'Océan et la Méditerranée en communication directe, et pût éviter aux marchandises le long et périlleux voyage qui s'accomplit en tournant la péninsule espagnole.

Dès le règne de François Ier, en 1539, deux commissaires-royaux se transportèrent à Toulouse, où ils firent dresser le plan d'un Canal qui, en *communiquant de l'Aude à la Garonne, devait joindre l'Océan aquitanique à la mer de Narbonne*. Ce projet, laissé sans exécution, fut également repris et abandonné sous Charles IX, sous Henri IV, et plusieurs fois sous le règne de Louis XIII. Dans une lettre écrite à Henri IV par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Narbonne, et chargé par ce prince d'examiner sur les lieux la possibilité de l'entreprise, on voit que dès cette époque la vraie difficulté du projet était connue : c'était la nécessité de faire franchir au Canal la chaîne de hauteurs dont les versans opposés laissent échapper l'Aude et l'Ariége, et dont le prolongement s'avance dans la plaine de Castelnaudary, au-devant d'une suite de collines calcaires, connues sous le nom de montagnes de Saint-Félix, lesquelles font elles-mêmes face aux derniers prolongemens de la Montagne-Noire, qui s'arrêtent à Revel, dans la direction de l'est à l'ouest. Cette lettre indique en même temps les *pierres de Naurouse* comme formant à la fois le point de partage des eaux entre la Méditerranée et l'Océan, et le col le plus abaissé de la chaîne de hauteurs que le Canal devait traverser.

Les *Pierres de Naurouse* étant élevées de 62 mèt. 990 mill. au-dessus du niveau de la Garonne à Toulouse, et de 189 mèt. 028. mill. au-dessus de la Méditerranée, et le plateau sur lequel elles sont situées étant complètement dépourvu d'eau, il était impossible d'y faire passer un canal avant d'avoir découvert le moyen d'y amener l'eau nécessaire à son entretien. C'est cette découverte que Pierre-Paul Riquet, baron de Bonrepos, natif de Béziers, et alors directeur des fermes du Languedoc, présenta au ministre Colbert, l'an 1662, dans les termes suivans :

« Monseigneur, je vous écris, de ce village de Bonrepos, sur le sujet d'un canal qui pourrait se faire dans cette province de Languedoc, pour la communication des deux mers. Vous vous étonnerez que j'entreprenne de parler d'une chose que je ne connais pas, et qu'un homme de gabelle se mêle de nivelage. Mais vous excuserez mon entreprise, lorsque vous saurez que c'est de l'ordre de Monseigneur de Toulouse que je vous écris. Il y a quelque tems que ledit seigneur me fit l'honneur de venir en ce lieu, soit parce que je lui suis voisin et hommager, ou pour savoir de moi les moyens de faire ce canal ; car il avait ouï dire que j'en avais fait une étude particulière. Je lui dis ce que j'en savais, et lui promis d'aller le voir à Castres, et de le mener de là sur les lieux pour lui en faire voir la possibilité. Je l'ai fait; et ledit seigneur, en compagnie de Mgr l'évêque de Saint-Papoul, a été visiter toutes choses, qui s'étant trouvées comme je les avais dites, ledit seigneur archevêque m'a chargé d'en dresser une relation et de vous l'envoyer. Elle est ici incluse, mais en assez mauvais ordre; car n'entendant ni grec ni latin et à peine sachant parler français, il n'est pas possible que je m'explique sans bégayer.... »

Cette lettre était accompagnée d'un mémoire dont voici les passages principaux; j'aime à citer Riquet à cause de sa naïve bonhomie et aussi parce qu'on a prétendu plus tard lui ravir la gloire d'avoir inventé le Canal; toute sa correspondance prouve au contraire qu'il s'est toujours considéré et donné lui-même pour avoir été, non-seulement le directeur, mais encore l'inventeur de ce grand ouvrage.

« Ce qui a fait échouer tous les projets conçus jusqu'à aujourd'hui, dit-il, c'est la difficulté d'élever des eaux à la hauteur des pierres de Naurouse : en douze lieues de pays on ne trouvait ni ruisseau ni rivière qui pût fournir d'eau à suffisance pour ce Canal; et c'était pour cela qu'on s'imaginait de pouvoir faire rétrograder contre mont la rivière d'Ariége, ce qui avait été trouvé inexécutable.... Mais, disait-il plus loin, il est possible d'avoir d'eau à suffisance pour remplir ce Canal et de la conduire à l'endroit même où est le point de partage; ce qui peut se faire en prenant la rivière de Sor, près la ville de Revel.... Il est encore aisé de conduire le ruisseau appelé Lampy dans le lit du Sor; il est pareillement facile de mettre dans ledit Lampy un autre ruisseau appelé Alzau, distant d'environ cinq quarts de lieue, et par conséquent plusieurs autres eaux qui se rencontrent dans cette conduite. »

Louis XIV goûta le projet de Riquet, et par un arrêt du conseil, en date du 18 Janvier 1663, il ordonna que l'examen en fût fait sur les lieux par ses commissaires auprès des États du Languedoc et par ceux que de leur côté nommeraient les États. Cette commission ne fut formée qu'un an plus tard, et le travail de ses membres commencé à Toulouse le 8 Novembre 1664, et poursuivi sur toute la ligne indiquée par Riquet, se termina à Béziers le 17 Janvier 1665,

par la déclaration que le Canal paraissait possible; mais afin de prévenir toute erreur, les commissaires exigèrent qu'un fossé d'essai fût construit pour faire couler un filet du Sor jusqu'au point de partage; cette rigole d'essai fut terminée en Octobre 1665 à la satisfaction générale; ce fut le triomphe de Riquet.

« J'ai reçu, lui écrivait Colbert à la date du 14 Août 1665, vos deux lettres de Juillet et d'Août par lesquelles je suis très-aise de voir l'espérance où vous êtes du succès du grand dessein de la jonction des mers.... Quand la rigole d'essai sera achevée, à quoi vous ne trouverez pas autant d'obstacles qu'on l'avait d'abord appréhendé, vous pourrez vous mettre en chemin pour venir ici.... »

Le 1er Janvier 1667, après cinq ans de travaux et de démarches, Riquet ayant enfin obtenu la concession des travaux du Canal, les commença avec l'active énergie qui le caractérisait; il eut quelquefois jusqu'à douze mille ouvriers sur ses ateliers, manqua souvent d'argent, fut perpétuellement en avance vis-à-vis du roi et des États du Languedoc, et ne put achever son ouvrage qu'en se grevant de dettes si considérables, que sa famille ne put les rembourser qu'en 1724. Ces travaux, dans lesquels il faut comprendre ceux du port de Cette, commencés en 1667, ne furent définitivement terminés que le 15 Mai 1681; Riquet n'eut point la joie de les voir achever, il était mort six mois auparavant, le 1er Octobre 1680.

D'après ce que nous venons de rapporter de l'histoire du Canal, on a pu voir que la pensée mère de Riquet, celle qui rendit facile l'exécution d'un canal jusque-là jugé impraticable, fut d'aller prendre dans la Montagne-Noire, pour les réunir dans un bassin creusé à Naurouse au point de partage, bassin que l'on a laissé depuis se combler par des attérissemens, des eaux nécessaires à la navigation du Canal, et qui de Naurouse se distribuent vers l'Océan et vers la Méditerranée. Ces eaux, il les a tirées de cinq ruisseaux principaux, dont le plus éloigné n'est pas à moins de vingt lieues du point de partage. Ces ruisseaux sont l'Alzau, qui est le plus élevé et qui naturellement se jetait dans le Fresquel, affluent de l'Aude; le Vernassone, qui suivait la même direction; le Lampy, qui se jetait aussi dans le Fresquel après avoir reçu le Lampillon; le Rieutort qui suit la direction des précédens et se jette aussi dans le Fresquel; le cinquième est le Sor, qui, prenant sa source derrière Arfous, coule au pied du versant opposé à celui que descendent vers le Sud les quatre premiers ruisseaux, et après avoir couru de l'est à l'ouest, va heurter au-dessous de Revel les montagnes de Saint-Félix qu'il cotoie alors du Sud au nord jusqu'à l'Agoût, dans lequel il se jette après avoir arrosé la plaine de Revel.

Arrêter par un barrage les eaux de l'Alzau, les conduire de l'est à l'ouest par une rigole qui, en suivant tous les contours de la montagne, reçût au passage le Vernassone, le Lampy et le Rieutort, et grossie de ces quatre ruisseaux dont le cours naturel était du nord au sud, se jetât elle-même dans le Sor qui coule au pied du versant opposé : telle fut la première pensée de Riquet. Le Sor, ainsi grossi par quatre ruisseaux, suivait son lit naturel jusqu'au Pont-Crouzet; là une chaussée pareille à celle d'Alzau devait détourner la plus grande partie de ses eaux dans une rigole nouvelle qui, passant au sud de Revel et cotoyant à mi-côte les montagnes de Saint-Félix, devait aboutir à Naurouse, point de partage.

Il n'était point encore question dans le projet, du bassin de Saint-Féréol : douze ou quinze réservoirs placés plus haut dans les montagnes devaient tenir sa place; mais Riquet et ses successeurs firent à ce projet plusieurs changemens.

Aujourd'hui la rigole prend l'Alzau à son origine, reçoit le Vernassone et le conduit au pas de Lampy, où se trouve formée par la rigole et l'excédent des eaux du bassin du *Lampy neuf*, l'étendue d'eau connue sous le nom de *vieux Lampy*. Le *vieux Lampy* n'est pas un réservoir, il a peu de profondeur, et de nouveaux attérissemens se forment chaque année dans son bassin; c'est simplement un rendez-vous, un lieu de réunion pour les eaux de l'Alzau et du Vernassone arrivées par la rigole supérieure et pour celles qui proviennent de l'excédant du bassin du *Lampy neuf*, dont nous parlerons dans un instant. La chaussée qui ferme aujourd'hui vers l'ouest le bassin du vieux Lampy n'existait point du temps de Riquet; à sa place, il avait fait construire un aqueduc en bois sur lequel les eaux réunies d'Alzau, de Vernassone et de Lampy traversaient le vallon.

En sortant du *vieux Lampy*, sur les bords duquel se trouve située l'une des stations les plus pittoresques du Canal, et que bordent de jolies allées bien ombragées, la rigole se dirige vers le *Conquet*, autre poste du Canal, à quelques pas duquel on voit le *Saut-du-Sor :* c'est à cet endroit que, par une chute de plus de 200 pieds, qui ne sert aujourd'hui que de déversoir pour les eaux surabondantes, Riquet avait d'abord jeté dans le Sor les eaux de l'Alzau, du Vernassone, du Lampy et du Rieutort; ce dernier ruisseau est reçu par la rigole entre *Lampy* et le *Conquet*.

La partie de la rigole qui depuis le *Conquet* se dirige vers le village de Cammazes, en suivant à mi-côte le côté sud du vallon du Sor, et traverse la route de Revel à Carcassonne sous une route en pierre de 122 mèt. 099 mill. (374 pieds) de longueur, et de 2 mèt. 922 mill. (9 pieds) de largeur, ne fut construite qu'après la mort de Riquet en 1686. Au-delà de cette route, et à quelque distance, les eaux se précipitent par une chute de 8 mèt. 118 mill. (25 pieds) dans le lit du *Landot*, avec lequel elles entrent dans le bassin de Saint-Féréol, situé à 6 kil. (une lieue et demie) : en sortant du bassin les eaux reprennent le lit du *Landot*, se réunissent au poste du canal du même nom à la portion du Sor qui, dérivée de *Pont-Crouzet*, forme devant et derrière Revel la première portion de *la rigole de la Plaine*. Réunies ainsi au *Landot*, *la rigole de la Montagne*, sortie du réservoir de Saint-Féréol, et *la rigole de la Plaine*, dérivée du Sor à Pont-Crouzet, vont à Naurouse, dont les eaux se distribuent à volonté sur l'un et sur l'autre versant du Canal.

Les eaux de la Montagne-Noire, d'une abondance fort grande, excessive même pendant l'hiver, disparaissent presque entièrement pendant les grandes chaleurs, à l'exception de l'Alzau, du Vernassone, du Lampy et du Sor, qui coulent toute l'année avec plus ou moins d'abondance; les autres sources qui alimen-

tent la rigole tarissent absolument pendant plusieurs semaines. Afin de maintenir le Canal navigable toute l'année, il fut donc nécessaire d'emmagasiner les eaux de l'hiver : telle est la destination du bassin de Saint-Féréol, formé dans le vallon de Vaudreuille par une muraille qui, en fermant le vallon à l'endroit le plus étroit, l'a changé en un lac immense.

Au dessus, et à un quart-d'heure de marche du bassin appellé *Lampy vieux*, il existe un second bassin nommé *Lampy neuf*, dont nous avons déjà parlé plus haut : c'est un réservoir moins grand que celui de Saint-Féréol, mais qui a la même destination; il fut construit de 1775 à 1782, lorsque les propriétaires du Canal proposèrent aux États du Languedoc de joindre au Canal du Midi l'ancien canal navigable construit à Narbonne par les Romains, connu sous le nom de *la Robine*, et qui communique de Narbonne à la mer en traversant l'étang de Sijean. Le bassin de Lampy fut consacré à emmagasiner le surcroît d'eau nécessaire à cet embranchement ajouté au Canal.

Riquet avait eu dès l'origine le projet de ramifier la navigation du Canal et de la faire remonter de Naurouse à Revel par la rigole de la plaine, de Revel jusqu'à l'Agoût par le Sor, qui s'y jette après avoir traversé la plaine, et par l'Agoût jusqu'à Castres. Dans cette vue il avait même rendu naviguable la rigole de la plaine de Revel à Naurouse; lui-même s'en servit pour le transport des matériaux dont il eut besoin. Ce projet, abandonné par Riquet parce qu'il eût fallu pour l'exécuter une quantité d'eau supérieure à celle que donnent les rigoles de dérivation actuelles, a depuis été repris, et l'on assure que M. Magués, ingénieur en chef du Canal, s'en occupe sérieusement en ce moment. Pour l'exécuter il sera nécessaire de construire un nouveau réservoir, dont l'emplacement est désigné dans le vallon du Sor, près le moulin de Garbette.

La première pierre du bassin de Saint-Féréol a été posée le 17 novembre 1667. Sa figure lorsqu'il est plein est à peu près celle d'un triangle scalène : sa longueur est de 1,558 mèt. (4,800 pieds), sa largeur près de la digue de 779 mèt. (1,200 pieds), sa plus grande profondeur de 32 mèt. 148 mill. (99 pieds), sa superficie excède 664,335 mèt. carrés (175,000 toises carrées); il contient plus de 6,946,176 mèt. 646 mill. cubes (939,104 tois. cubes) d'eau.

La digue de Saint-Féréol est formée de trois murs, dont les deux extrêmes sont éloignés d'environ 62 mèt. 348 mill. (192 pieds; de celui du milieu, qui a 32 m. 473 mill. (100 pieds) d'élévation. Ces murs sont fondés et enclavés de toute part dans le roc; leurs intervalles ont été remplis par deux terrassemens formés de cailloux et de terres. Le mur principal étant plus haut que les deux extrêmes, le terrassement qui forme un glacis se trouve totalement découvert par les eaux du réservoir, d'autant plus qu'il n'atteint pas à beaucoup près le couronnement du mur.

Chaque terrassement est traversé dans sa largeur par deux voûtes placées l'une au-dessous de l'autre; la voûte inférieure du terrassement intérieur qu'on appelle *voûte d'enfer*, correspond au fond du lit naturel du Landot; elle est réglée de pente avec la voûte qui lui fait suite dans le grand terrassement, et qui prend le nom de *voûte de vidange*, parce que c'est par elle que les eaux du bassin retombent dans le lit du Landot.

La voûte d'enfer et celle de vidange communiquent par un pertuis pratiqué dans le grand mur et fermé par une pale en fer de 0 mèt. 649 mill. (2 pieds) en carré.

La tête de la voûte d'enfer est percée d'un puits ou tambour vertical, au fond duquel est établie une autre pale qui interdit aux eaux du réservoir l'entrée directe de la voûte : les eaux tombent dans la voûte par le puits et se rendent aux robinets par trois tuyaux de fonte de 0 mèt. 243 mill. (9 pouces) de diamètre.

Les robinets qui ferment et ouvrent à volonté ces tuyaux placés et scellés dans le grand mur, sont établis à 22 mèt. 732 mill. (70 pieds) au-dessous du niveau du bassin. On y arrive par une galerie voûtée de 74 mèt. 039 mill. (38 tois.) de longueur, dont le sol a une pente vers le grand mur, et l'on y descend en outre par une trentaine de marches.

La voûte d'entrée des robinets est dans un plan au-dessus de celui de la voûte de vidange; mais elle est dans le même plan et dans la même direction que la voûte supérieure à la voûte de vidange placée dans le terrassement intérieur par laquelle les eaux du réservoir arrivent aux tuyaux scellés dans le grand mur, et passent de là aux robinets d'où elles tombent avec un bruit effroyable dans la voûte de vidange par les 1 mèt. 948 mill. (6 pieds) de hauteur, qui restent des 32 mèt. 148 mill. (99 pieds) qui forment la hauteur totale des eaux du bassin.

On a ménagé avec soin cette hauteur de 1 mèt. 948 mill. (6 pieds) au-dessus du fond afin de pouvoir chaque année chasser les vases qui s'amoncellent dans le réservoir. Lorsque les eaux du réservoir sont assez basses pour ne plus passer par les robinets, on lève les pales du tambour placé à la tête de la voûte d'enfer, et celle qui ferme le pertuis de communication entre cette voûte et celle de vidange, et les eaux en se précipitant avec violence entraînent les *troubles*, qu'au moyen d'un déversoir on rejette *aux Thomases* dans le lit inférieur du Landot.

Huit à dix jours suffisent pour cette opération, qui a lieu à la fin de Décembre, époque où on met le réservoir entièrement à sec pour le réparer à l'intérieur.

Pendant ce temps le Canal est alimenté par les eaux du Sor et par celles de la rigole de la montagne, détournées avant leur entrée dans le bassin par une rigole de ceinture pratiquée au pied des coteaux de la gauche qui les porte dans le ruisseau de Landot au-dessous du réservoir.

Les travaux de Saint-Féréol terminés vers la fin de Janvier, on introduit de nouveau dans le bassin les eaux de la rigole de la montagne; il se remplit en trente ou quarante jours.

Dès que les eaux sont parvenues à leur plus grande hauteur, on rejette par les épanchoirs de Vernassonne et de Lampy l'eau surabondante.

En Mai et Juin, on fait toutes les réparations de la rigole de la montagne; en Août et Septembre, on met à sec le Canal et la rigole de la plaine pour les réparer : on ferme alors la prise du Pont-Crouzet, et l'on rejette par l'épanchoir des Thomases le trop plein du bassin de Saint-Féréol.

Les travaux du Canal sont ordinairement terminés à la fin d'Octobre. Les eaux de Saint-Féréol rendues à leur plus grande hauteur et les sources étant abondantes, huit ou dix jours suffisent à remplir le Canal; dans les années de sécheresse il a fallu quelquefois près d'un mois.

Le plus grand volume d'eau que puisse donner Saint-Féréol, ne peut excéder 29,512 mèt. 420 mill. (14,647 toises cubes) par heure au point de partage, sans exposer les digues de la rigole à des submersions qui les emporteraient. Les eaux restent de douze à quatorze heures pour se rendre de Saint-Féréol au point de partage et parcourent dans ce temps plus de 9 lieues.

Au-dessus de la tête de la voûte d'Enfer, s'élève une pyramide de 19 mèt. 480. mill. (60 pieds) de hauteur; elle sert à indiquer à mesure qu'elle se découvre, le degré d'abaissement des eaux. Le sommet de cette pyramide est au niveau du haut du terrassement intérieur qui soutient le grand mur du couronnement à ce point. Les degrés d'abaissement se comptent sur le mur même.

Nous avons dit que le bassin de Lampy fut construit pour fournir aux dépenses d'eau du canal de Narbonne. La digue de ce réservoir n'a que 116. mèt. 004 mill. (360 pieds) de longueur à son couronnement qui se réduisent à 68 mèt. 194 mill. (266 pieds) à sa base, 16 mèt. 236 mill. (50 pieds) de hauteur. Cette digue est établie sur un massif de fondation de 12 mèt. 963 mill. (43 pieds) d'épaisseur sur 1 mèt. 948 mill. (6 pieds) de hauteur, lequel est lui-même fondé sur le roc vif.

La hauteur de la chaussée n'étant que de 16 mèt. 236 mill. (50 pieds), il a été aisé de régler la manœuvre des eaux avec des vannes au lieu de robinets ainsi qu'on le fait à Saint-Féréol.

Le réservoir de Lampy dont le plan est dû à l'ingénieur en chef Garripuy, contient 2,698,490 mèt. cubes (500,000 toises cubes) d'eau; mais la dépense d'eau du canal de Narbonne est si considérable, qu'il absorbe en moins de quinze jours, cette quantité d'eau qui avait été estimée devoir servir pendant toute l'année.

Nous ferons observer à ceux de nos lecteurs qui se décideraient au petit voyage que nous leur avons conseillé, qu'en traçant notre itinéraire, nous nous sommes placés comme point de départ à la prise d'Alzau, naissance de la rigole de la montagne; c'est la manière la plus facile de comprendre l'idée de Riquet, parce qu'après avoir pris en montant à Alzau une idée générale des deux rigoles, du réservoir de Saint-Féréol et de la topographie du pays, on suit en redescendant la marche même des eaux que l'on voit s'accumuler dans la rigole par la réunion successive des divers ruisseaux que Riquet a rassemblés.

Depuis la prise d'Alzau jusqu'au point de partage, les deux rigoles de la plaine et de la montagne ont un développement de canaux creusés à main d'homme, de près de 58,556 mèt. 880. mill. (environ 14. lieues). De la prise d'Alzau à Naurouse, en suivant directement en son entier le parcours des eaux versées par la rigole de la montagne, il y a au moins 82 kil. (20 lieues) de distance.

Alzau, Vernassonne, Lampy-Neuf, Vieux-Lampy, le Conquet, Saint-Féréol, Landot et Naurouse, sont les stations principales établies par l'administration du Canal sur cette étendue; chacune sert d'habitation à un garde; Landot est la résidence du garde-général de la rigole; l'ingénieur de la division demeure à Naurouse. C'est aussi à Naurouse, sur une éminence couronnée par une masse de rochers, qui portent le nom de *Pierres de Naurouse*, et qui forment comme nous l'avons dit le point de partage du Canal, que l'on voit le monument élevé à Riquet par ses descendans, et qui fut inauguré dans les derniers mois de 1825.

La Rigole de la montagne a généralement 3 met. (environ 9 pieds) de largeur sur 1 mèt. (environ 3 pieds de profondeur; celle de la plaine, à partir de Revel, à 3 mèt. 896 mil. (12 pieds) de large sur 1 mèt. (3 pieds) de profondeur.

Le Canal du Midi, malgré les énormes dépenses qui ont été faites depuis Riquet, ne rapporte guère aujourd'hui, en produit net, que 3 ou 4 pour cent du capital employé à sa construction, et qui équivaut à 33 millions de francs monnaie d'aujourd'hui; on s'en étonnera peu, quand on aura remarqué que le principal but de sa construction, la jonction des deux mers et la communication facile des ports de Bordeaux et de Cette, n'a pas encore été atteint d'une manière complète, attendu l'état imparfait de la navigation de la Garonne.

Nous terminerons ici cette courte notice; elle n'apprendra rien aux ingénieurs, auxquels nous ne la destinons point non plus, mais elle pourra servir de guide aux gens du monde, aux voyageurs et aux curieux; elle mettra rassemblés sous leurs mains des renseignemens et des détails disséminés dans de gros et ennuyeux volumes; je désirerais surtout qu'elle popularisât parmi les voyageurs la visite du bassin de Lampy et de la prise d'Alzau, que l'on entreprend rarement, parce qu'à défaut de guide et d'explication, la rigole et les ouvrages qui la complètent sont à peu près inintelligibles pour le voyageur.

Nous vivons à une époque où l'essor chaque jour plus grand de l'industrie, les merveilles qu'elle enfante, l'esprit d'association qu'elle développe, les sentimens nouveaux qu'elle tend à mettre au cœur de l'homme, semblent nous promettre ce monde entièrement neuf après lequel nous courons si rapidement depuis un demi-siècle. Personne aujourd'hui ne peut rester complétement étranger à la puissance qu'elle exerce et aux grands ouvrages qu'elle sait créer. La visite de l'un des travaux publics de France les plus anciens et les plus admirables (le Canal du Midi est le second exécuté en France), est un pélerinage obligatoire pour tout jeune voyageur qui traverse le Midi; ce serait même pour la plupart des jeunes Languedociens un excellent complément d'éducation qu'une étude attentive et faite sur les lieux du Canal du Midi et de ses rigoles de dérivation. Il appartient à l'école de Sorèze, située dans le voisinage, fameuse par l'avance qu'elle a prise, il y a trente ans, sur les études universitaires, de donner de nouveau le signal; elle ne peut éviter le déclin dont on l'a dit menacée qu'en renouvelant aujourd'hui, comme elle le fit au commencement du siècle, son plan

d'études, en l'élargissant, et surtout en l'appropriant davantage aux besoins nouveaux qui commencent à poindre dans notre société. Quelques heures à peine la séparent des bassins de Lampy et de Saint-Féréol; la rigole coule presque à ses portes; ne serait-ce pas une excellente préparation à l'école Polytechnique que l'étude pratique et suivie pas à pas sur les lieux de ces beaux ouvrages? Quant aux élèves qui ne se destinent ni au génie, civil et militaire, ni aux mines, quelque rôle qui les attende dans la société, savans, industriels, artistes, fût-ce même celui de rentiers et de propriétaires, l'étude et l'intelligence d'un ouvrage aussi utile et aussi beau ne peuvent que leur donner une grande quantité d'idées utiles et fécondes.

Je ne finirai point sans rappeler aussi l'attention des agriculteurs et des propriétaires des deux plaines de Revel et de Carcassonne, si souvent affligés de la sécheresse, sur l'immense richesse que pourrait ajouter à leurs possessions la formation de plusieurs réservoirs dans la Montagne-Noire, dont les eaux, amassées pendant l'hiver, pourraient en été, par des rigoles d'irrigation, porter la fertilité sur l'un et l'autre versant.

Ch. Lemonnier.

L'ORPHELINE DE L'ANDORRE.

I.

LE VAL D'ANDORRE.

A l'extrémité orientale des Pyrénées-Ariégoises, et à gauche du village de l'Espitalet, s'élève le pic Pédrous, qui dresse brusquement son front chauve et décharné au-dessus d'un groupe de montagnes couchées à ses pieds. Entraîné par l'amour de la botanique, je venais de gravir, avec un guide, les rochers de Calvaire-Alpin qui le couronnent. Le magnifique spectacle du soleil levant et une abondante moisson de plantes pyrénéennes m'avaient amplement dédommagé des fatigues de ma périlleuse escalade. Bientôt nous abandonnâmes le sommet du pic; comme cela arrive dans tous les pays de montagnes, à mesure que nous avançions, l'horizon se déplaçait devant nous, et, à chaque instant, la scène variait à nos yeux. Je me livrais avec tout l'enthousiasme d'une imagination de vingt ans aux charmes de ce gracieux panorama. Un chaud soleil d'automne inondait les pics arides d'une pluie de lumière, ses rayons glissaient sur l'herbe fine et serrée des pelouses et allaient dorer à nos pieds la poussière des cascades. De légers brouillards flottaient indécis, çà et là, sur le penchant des monts. Lorsque la brise repliait de temps à autre ce vaporeux rideau, alors l'œil plongeait avec délices dans quelque fraîche vallée alpine qui apparaissait tout à coup avec ses noirs sapins, ses touffes de noisetiers et les eaux vives de son torrent.

Nous eûmes bientôt atteint la cabane de bergers où nous avions laissé nos chevaux qui n'auraient pu nous suivre dans notre aventureuse excursion, et nous nous acheminâmes vers le val d'Andorre qui s'ouvrait à nos pieds.

L'Andorre est un pays neutre enclavé entre la France et l'Espagne, qui le débordent de toutes parts. Comme la république de Saint-Marin, elle nous offre le phénomène d'un état libre, au sein d'ambitieux et entreprenans voisinages. Sa pauvreté a été plus habile à garder son indépendance que les violentes et inutiles mesures de tant d'autres républiques. Depuis douze siècles elle a conservé son entière liberté. Les Andorrans s'en font un titre de gloire, car chez eux la noblesse ne se calcule pas par le nombre des aïeux, mais par celui de leurs années d'indépendance. Sous l'empire ils voulurent s'associer à la gloire française, en se livrant à Napoléon. Mais il n'y avait pas de place dans l'ambition de cet homme pour le val d'Andorre. Son aigle impérial planait trop haut pour que son regard, qui convoitait le monde, put apercevoir, dans un coin des Pyrénées, ce petit état perdu dans les montagnes. Grâces à sa misère, et contre sa propre volonté, l'Andorre sauva sa liberté qu'elle garde encore, sous le patronage de la France et de l'Espagne. Régie par ses propres lois, elle conserve toujours ses mœurs patriarchales et son originalité; à peu près comme une famille juive au sein d'une société chrétienne.

La physionomie générale de l'Andorre est triste et uniforme. Ce sont toujours des pics nus, arides, entrecoupés de sombres montagnes, couvertes de forêts de sapins. Dans les vallées s'étendent d'immenses pâturages, hérissés de débris de rochers et sillonnés par les eaux capricieuses des torrens. Çà et là sont éparpillés de rares hameaux, quelquefois perchés comme le nid d'un oiseau de proie sur la cime d'un roc sauvage, plus souvent cachés dans le vert repli des montagnes. Le territoire est formé par deux grandes gorges qui naissent au pied des Pyrénées françaises, courent vers le sud, se rencontrent et se prolongent ensuite en une seule vallée principale, qui va déboucher dans le pays d'Urgel.

Nous étions à l'entrée d'une de ces gorges; un énorme tronc de sapin jeté en travers du torrent nous séparait du val d'Andorre. Là je vis mon guide s'arrêter un instant, porter la main à son bonnet rouge, et faire un rapide signe de croix à la façon des Espagnols.

— Est-ce donc, lui dis-je, que nous courons quelque chance de nous voir dévorer par les dents des ours, ou estropier par les balles des contrebandiers?

— Non, ma foi! me dit-il. C'est que, voyez-vous, Paul est là.

— Qui, Paul?

— Eh, Paul, le contrebandier! quand le pauvre garçon mourut, c'est là qu'on l'étendit, sous le rocher.

Je m'attendais à quelque tragique aventure, mais mon guide retomba dans le mutisme le plus absolu; force fut de me résigner. Je m'enveloppai dans mon manteau, car de froids brouillards fondaient sur nous, à mesure que le soleil disparaissait de l'horizon. Après une longue marche, à travers un sentier tortueux, souvent brisé par des quartiers de roche, quelquefois inondé par les eaux de source, toujours suspendu sur les précipices, nous arrivâmes à un des premiers hameaux du val d'Andorre.

Il était déjà nuit noire; il n'y avait d'éclairé, dans tout ce sombre groupe de masures jetées là pêle et mêle, qu'une seule fenêtre; si toutefois on peut appeller fenêtre une brèche grossière, pratiquée dans le mur et qui laissait échapper autant de fumée que de lumière. Ce fut devant cet étrange hôtel que nous fîmes halte. Après avoir traversé une écurie basse et humide qui occupait le rez-de-chaussée, nous nous introduisîmes dans une vaste salle. A gauche, une immense cheminée s'étendait sur toute la largeur de ce bouge catalan; au fonds, s'élevait une table de hêtre, où se groupaient, les uns debout, les autres assis, dix à douze individus, qui courtisaient à l'envi une cruche de *Roussillon*. Une plaque de tole, fixée au mur, supportait des débris de racine de pin, qui jettaient en brûlant leur noire fumée et leur flamme rougeâtre sur la sinistre physionomie des montagnards; à ma vue, ces hommes tournèrent vers moi leur regard scrutateur. Cet examen fut sans doute favorable, car la conversation recommença aussi bruyante, aussi vive qu'avant mon arrivée.

Mes camarades d'hôtellerie étaient vêtus à la catalane. Ils portaient des *sparteilles* dont les cordons se croisaient à plusieurs reprises sur leurs jambes nues. Leur long bonnet rouge et une ceinture de la même couleur, passée autour du corps, leur donnaient une tournure dégagée et pittoresque. Après le repas, ils se rangèrent en cercle autour du foyer, sur des rouleaux de sapin. J'écoutais peu leur entretien, qui roulait toujours sur les laines, le tabac, le sel de roche, et autres objets de contrebande, lorsque tout à coup le nom de Paul fut prononcé. Ce mot réveilla ma curiosité! Je me souvins du signe de croix de mon guide au passage du torrent; je demandai qui était ce Paul.

Un de ces hommes qui paraissait plus civilisé que ses camarades, et qui avait un chapeau de feutre, et des souliers aux pieds, s'empressa de répondre.

— Oh! dit-il, c'est un de nos vieux amis, Paul! le plus hardi jeune homme qui ait jamais brûlé une amorce avec les gens de la douane.

Tous les montagnards donnèrent leur assentiment par un signe de tête. Cette flatteuse bienveillance encouragea notre homme, et nous valut l'histoire que je vais raconter.

II.

LA SAINTE SUZANNE.

Dans le mois d'août de l'an 1810, on célébrait la fête de sainte Suzanne au village de l'Espitalet. Vous connaissez l'Espitalet, ce pauvre hameau rabougri et boueux, qui se meurt de froid, enseveli dans une gorge des Pyrénées où l'Ariège a peine à se frayer un passage entre les énormes rochers, qui gênent son cours? Eh bien! ce jour-là, l'Espitalet avait pris un air de fête, et s'était endimanché de son mieux pour recevoir les nombreuses caravanes qu'attirait la fête patronale. Toute la jeunesse des environs descendait, en chantant, du haut de ses montagnes; la Cerdagne, l'Andorre accouraient aussi avec empressement pour avoir leur part des plaisirs de la journée.

A l'extrémité de la place, l'on avait dressé des tables, qu'ombrageaient de vertes branches de sapin. En face, sur des tréteaux, un joueur de cornemuse, au son de son instrument nasillard, attirait autour de lui les danseurs de la contrée. Au milieu des éclats de rire, et du bruit joyeux de la danse, on entendait parfois de robustes jurons à la catalane, ou les cris d'admiration des jeunes filles, ravies par l'adresse de quelque jeune danseur, dont tout le mérite consiste à lancer dans les airs sa partenaire, et à la recevoir dans ses bras. Celui qui dans ce saut périlleux élève le plus haut sa danseuse, lui cassât-il les jambes, n'en est pas moins le plus galant et le plus adroit des fashionnables montagnards.

La scène n'était pas moins animée sous le feuillage des rameaux de sapin. Le *porrou* national, rempli de l'excellent vin du Roussillon, circulait de main en main au milieu des joyeuses conversations, qu'il empêchait de languir. Les marchands causaient de leur commerce, les matrones parlaient de sainte Suzanne, et les jeunes hommes, oubliant les vertus de la sainte, exaltaient les grâces pyrénéennes de leurs brunes danseuses. Le fils d'un riche propriétaire de Catalogne, qui était venu faire admirer ses superbes mules et sa riche escopette, attirait l'attention des buveurs, qu'il régalait à ses frais, lorsqu'il fut interpellé par un jeune Andorran placé à l'extrémité de la table.

— Eh donc! Jacques, Jacques Ruys!

— Qu'est-ce? dit nonchalamment le catalan, sans quitter le flacon qu'il tenait à la main.

— Pardieu, la fille de Saint-Vincent-le-Haut, qui est venue à la fête! oh, c'est elle? c'est Thérèse.

A ces mots, Jacques se leva brusquement, et tous les convives avec lui tournèrent leurs regards vers le lieu ou l'Andorran signalait l'objet de leur curiosité.

Ils aperçurent en effet, à l'angle de la place, une jeune fille, vêtue à la catalane et assise, toute seule, sur un quartier de rochers. De longues tresses de cheveux noirs s'échappaient du fichu de soie, qui entourait sa gracieuse tête. Un jupon court laissait voir ses jambes nues, aussi fines que celles de l'izard des montagnes. Elle regardait la danse d'un air distrait, et s'amusait à passer ses jolis doigts dans les soies brunes d'un chien couché à ses pieds.

— Par notre sainte mère l'église! s'écria un muletier de Puycerda, Ruys! elle vaut mieux que la Pepa de Ferrey, ton ancienne amoureuse!

— Diable! dit l'Andorran. Voyez-donc! elle a une belle chaîne au cou, de beaux pendans d'oreilles, un corset de velours, la pauvre orpheline! Ruys, Ruys, je trouve que cela est très-mal!

— Comment donc, reprit Jacques, que voulez-vous dire, mes maîtres ?

— Parbleu ! la chose est simple. Ou c'est de toi qu'elle tient ces présens, ou bien c'est d'un autre. Dans le premier cas, adieu ta bourse ! dans le second, adieu ta maîtresse ! est-ce juste ?

— Vrai !.... dit Ruys furieux. Mais je jure par mon ame que je saurai, avant ce soir, quel est l'insolent du pays à qui je dois couper les deux oreilles.

En ce moment un bruyant éclat de rire vint l'interrompre. L'auteur de ce disgrâcieux impromptu, jeune homme remarquable par sa haute stature, ses traits fiers et insoucians, son large chapeau aragonais, s'avança vers la place, jetta en passant un regard de mépris à Ruys et se dirigea vers la jeune fille. A sa vue, la jolie espagnole accourut vers lui, prit sa main dans ses deux mains, et, appuyant sa tête brune sur son épaule, l'entraîna, joyeuse, dans le groupe des danseurs.

Ah ! voilà donc mon mystérieux rival ! s'écria Ruys, et, n'écoutant que sa rage, il s'élança vers l'inconnu. Ses amis le suivaient en tumulte, lorsque le prudent muletier s'efforça de les retenir.

— Pas de folie, camarades ! le loup n'est pas sorti seul de la forêt. Voyez donc tous ces chats de montagne, qui viennent se ranger autour de lui.

— Diable ! dit l'Andorran à l'oreille de Ruys, je crois que c'est Paul le contrebandier.

Ce nom, qui volait de bouche en bouche, changea en un instant la scène. La foule cessa de hurler, les instrumens de chanter, la danse de tournoyer; Jacques Ruys lui-même sentit sa fureur comprimée malgré lui, par la puissance de ce nom magique. Il n'y avait qu'un sentiment parmi tous ces hommes, l'épouvante. Tous les regards s'attachaient à cet étranger, contemplaient ses traits contractés par la colère. ses pistolets meurtriers, et le manche de son long couteau catalan, que cachait mal sa ceinture de soie rouge. Lui, en échange de tant de terreur, jettait à cette foule un sourire de mépris.

Ce Paul était un contrebandier français, qui avait préféré au service militaire la vie sauvage et indépendante des montagnes. Plus d'un douanier était tombé sous les coups hardis de sa terrible escopette. Quoique jeune, il était déja le héros de tous les contes que les grands-mères redisaient aux enfans attroupés autour de l'âtre pendant les veillées de l'hiver. On s'explique alors la frayeur imprévue où sa mystérieuse apparition avait plongé tous les spectateurs. Aussi lorsque pour se frayer un passage, il s'avança vers cette foule, le pistolet au poing, elle s'ouvrit devant lui, et le hardi contrebandier s'éloigna suivi de Thérèse et de ses compagnons, et bientôt ils disparurent dans les défilés des montagnes.

Ruys, honteux peut-être du rôle qu'il venait de jouer, ne tarda pas long-temps à quitter l'Espitalet, roulant dans sa tête mille projets de vengeance. Adieu la joie, adieu les plaisirs et les folles danses de la Sainte-Suzanne ! On ne voyait que groupes avides d'apprendre l'histoire du contrebandier, et l'on se demandait partout quelle était la jeune inconnue dont la beauté venait de troubler la fête d'un paisible vallon des Pyrénées.

III.

L'ORPHELINE.

Au milieu de l'indiscipline des milices espagnoles, vers la fin du règne Charles IV, les miquelets catalans, fatigués d'attendre vainement leur solde, s'étaient mis à faire le coup de fusil pour leur propre compte. Soldats pendant la guerre, brigands pendant la paix, en sortant du champ de bataille, faute de mieux, ils exploitaient les grands chemins; divisés en guérillas, ils dévastaient le pays en attendant l'occasion de le défendre.

Toutes les contrées limitrophes redoutaient les attaques de ces maraudeurs patentés; leur audace en était venue jusqu'à brûler quelques bourgs de France. Saint-Vincent d'Andorre, dont leur bande occupait le voisinage, devait être bientôt la victime de leurs déprédations. Le village était divisé en plusieurs hameaux, dont l'un, où se trouvaient l'église et le presbytère, était suspendu aux flancs de la montagne comme une ruche d'abeilles; les autres étaient dispersés çà et là au fond du vallon, à la distance d'une lieue catalane. Un jour, lorsque les habitans revenaient paisibles de leurs travaux, on vit les bergers descendre en toute hâte, chassant leurs troupeaux devant eux : les femmes et les enfans se précipitaient vers la vallée en criant : les miquelets ! les miquelets ! Quelques coups de fusil se faisaient entendre de loin en loin. Il était déjà nuit close, lorsque un affreux spectacle vint jeter dans la consternation les habitans des hameaux inférieurs; l'on vit tout à coup Saint-Vincent-le-Haut en proie à un tourbillon de flammes. La lueur de l'incendie éclairait d'un reflet rougeâtre les pics des montagnes voisines; les gens des basses terres effrayés, n'osaient aller au secours de leurs compatriotes, ne sachant à quel nombre d'ennemis ils auraient à faire : force fut d'attendre le jour dans une horrible anxiété.

Le soleil levant éclaira les débris fumans de l'incendie; tout avait été dévoré par les flammes. Une jeune enfant et un chien accroupis l'un et l'autre sur un tas de décombres avaient seuls échappé à la barbarie des miquelets.

Cet enfant était la fille d'un officier de gardes Wallonnes, tué lorsque l'armée espagnole, poursuivie par le général Dugommier, se repliait sur Figuières; le curé de Saint-Vincent avait recueilli la pauvre orpheline, lorsque la catastrophe dont nous venons de parler la jeta de nouveau dans les bras de l'infortune.

Les bonnes gens de la vallée, touchés de tant de misère, se dirent : Que ferons-nous de cette enfant ? mais comme ils étaient bien pauvres, aucun d'eux n'osait se charger d'un nouveau fardeau, et ils se contentèrent d'engager Thérèse à descendre au hameau, où chacun d'entre eux viendrait à son tour en aide à son malheur.

Ainsi vécut pendant quelque temps la jeune fille. Au lever du soleil, elle descendait dans le vallon; le soir elle regagnait, solitaire, les ruines de Saint-Vincent, où elle attendait le lendemain, à l'abri des murs que la flamme avait épargnés. Les jours s'écoulaient paisibles et uniformes; le temps, qui en passant nous dérobe nos joies, emporte aussi nos chagrins. Les traces de la douleur s'effaçaient du cœur de Thérèse à mesure que

les débris du hameau disparaissaient peu à peu sous les touffes de gazon; les plantes alpines escaladaient les murs ruinés que semblaient soutenir dans leurs bras tortueux des tiges verdoyantes de lierre : on eût dit que la nature compâtissante s'efforçait de voiler sous ce tapis gracieux un pénible souvenir pour l'âme de l'orpheline.

Or, l'enfant devenait une jeune fille; déjà elle commençait à rougir des attentions marquées qu'avaient pour elle quelques-uns de ses jeunes amis. Bientôt elle devina qu'il y avait plus que de l'amitié dans les soins empressés dont ils l'entouraient. Jacques Ruys, jeune catalan, avait ressenti un des premiers la puissance magique des yeux noirs de la jolie espagnole; comme il était riche, il espérait avoir bon marché de la réserve de celle qu'il aimait; souvent il l'attendit dans les bois pour lui conter son amour; mais Thérèse effarouchée par sa hardiesse, l'évitait avec soin. Ruys espéra que le temps viendrait en aide à ses désirs, lorsque sa jalousie fut réveillée par les dires des bergers qui racontaient que Thérèse ne se promenait plus seule, au coucher du soleil, sur les pelouses de Saint-Vincent; rarement elle venait au vallon, et toujours on la voyait plus parée qu'il ne convenait à une orpheline : les prudes des hameaux bâtissaient là-dessus de merveilleuses histoires, quand, tout à coup, l'incident arrivé pendant les fêtes de la Sainte-Suzanne vint révéler à Ruys quel était son mystérieux rival.

Un jour, Paul, poursuivi par les douaniers français, était venu chercher un abri parmi les ruines de Saint-Vincent; malheur à celui qui refuserait dans notre Andorre un asile au contrebandier ! Thérèse accueillit sous ses débris le bandit épuisé par la fatigue. Or, tous deux étaient jeunes et malheureux; la fille des ruines ne put se défendre d'accorder son amour au proscrit des montagnes; et dès-lors Thérèse associa sa vie de souffrances à la vie aventureuse du contrebandier.

Mais, depuis la fête de l'Espitalet, Ruys gardait à Paul une haine implacable que son amour méprisé envenimait encore. Souvent il chercha à surprendre son rival. Il le rencontra quelquefois dans les défilés, mais le cœur lui avait failli : il n'osa pas attaquer face à face, cet homme dont le nom seul causait l'épouvante. Alors, comme la jalousie était profondément descendue dans son cœur, il résolut d'arriver à la vengeance par la trahison.

IV.

UNE TRAHISON.

Un vieux brigadier des douanes, de retour de sa ronde de montagne, venait de rejoindre sa pauvre maison, dans le village de Tour-de-Carol. Pendant que la ménagère préparait le gâteau de blé noir, qui devait servir de souper à la famille, le douanier s'amusait à nettoyer le canon de sa carabine. La porte s'ouvrit tout-à-coup.

— Ah c'est toi, dit le vieillard sans lever la tête; toujours le dernier arrivé ! Tu es plus alerte pour suivre les fillettes de la tour, que pour courir après les chats de montagne, n'est-ce pas?

— Je crois que vous vous méprenez, maître Pierre, lui dit le nouvel arrivé.

Le douanier se redressa et jetta un coup-d'œil sur l'inconnu.

— Tiens ! j'ai cru d'abord que c'était mon fils. Ah ! c'est vous mon jeune catalan ! Quel bon vent vous a fait franchir la frontière, mon garçon? Je prévois que vous finirez par vous marier en France.

— Vous vous trompez, maître Pierre, c'est un autre motif qui me fait courir la nuit. Connaissez-vous Paul?

— Diable, si je le connais ! et ses balles aussi, mort-Dieu ! voilà un an qu'il m'en a lâché une dans le bras, cet enragé, et j'en souffre encore ! Oh ! oui, je le connais votre Paul.

— Alors je suppose que vous seriez bien aise de le rencontrer.

— Le rencontrer ! Le diable m'emporte si j'en ai la moindre envie ! Je voudrais le savoir à cinq cent lieues de la Tour-de-Carol.

— Comment? est-ce que vous ne trouveriez pas du plaisir à vous venger, vous?

— Tenez, laissez là ces folies, dit la femme du douanier; ce Paul est un endiablé. On dit qu'il a avec lui une jeune sorcière, qui n'a ni père ni mère, qui est venue au monde on ne sait comment.

— On le dit, répliqua l'étranger. Ecoutez, Pierre : il y a une prime pour celui qui dénonce un contrebandier?

— Oui, après?

— Eh bien, si un ennemi de ce Paul vous disait: brigadier, je vais vous conduire dans un lieu sûr, où vous surprendrez Paul sans péril. Je me charge de l'envoyer au diable; vous ne serez là que pour me défendre contre ses âmes damnées de compagnons. La prime, je vous l'abandonne...

— Oh ! c'est différent. Mais savez-vous de quel œil on verrait dans le pays celui qui nous aiderait à dénicher un de ces coquins?

— Eh bien? je connais quelqu'un qui osera tout, qui bravera tout, maître Pierre.

— Alors, à la garde de Dieu ! dit le douanier, en lui tendant la main. Voilà mon fils qui arrive; allons rejoindre nos camarades.

Et nos gens accoururent chez tous les hommes de la douane pour concerter avec eux leur projet de campagne.

J'étais alors dans le pays de Sault; je venais de me mettre en marche pour regagner l'Andorre. Mon esprit ne songeait guère à Paul, que je croyais éloigné de nos frontières, d'où sa bande avait disparu depuis quelque temps. J'ignorais son retour, mais la vengeance du Ruys avait été mieux instruite. Arrivé au pied de la cascade que vous avez vue ce matin, j'étais sur le point de franchir l'étroite distance qui me séparait de notre vallée. Vous avez dû remarquer qu'avant de se précipiter du haut du roc, le torrent coule resserré entre une roche aride et en talus, qui s'élève du côté de l'Andorre, et un mamelon couvert de touffes d'arbrisseaux, et qui appartient à la France. J'étais presque au haut du sentier, lorsque j'aperçus tout à coup, sur la rive droite, Paul seul, qui s'avançait avec précaution sur l'étroit espace qui séparait le roc du torrent. Se trouvant sur le bord de la cascade, il se cramponna à quelques bruyères et se pencha en avant, au-dessus de l'abîme, pour regarder dans le

vallon qui s'ouvrait à ses pieds. Je me dirigeai vers lui; au même instant, au milieu des noisetiers de la montagne, je vis briller le canon de la carabine du vieux brigadier, et j'entendis sa rude voix:

— Paul! rendez-vous ou vous êtes mort!

Dans ce moment, un contrebandier, qui, par un sentier opposé, avait gravi le rocher au pied duquel était son malheureux chef, répondit à ce cri par un coup de feu qui renversa le douanier. Aussitôt une horrible explosion se fit entendre. Je vis Paul, qui n'avait pas eu le temps de se mettre en défense, tomber criblé de balles, la face dans le torrent. Les gens de la douane sortirent de leur embuscade, et se montrèrent de tous côtés avec le traître qui leur servait de guide. Mais les contrebandiers accourus au premier bruit sur le haut du rocher les forcèrent, après avoir échangé quelques coups de fusils, à prendre la fuite. Restés maîtres sur le champ de bataille, ils s'avancèrent jusqu'à l'escarpement du roc, et virent le corps de leur infortuné compagnon dont le sang rougissait les eaux écumantes du torrent. Tout était perdu: craignant une nouvelle embuscade, ils se retirèrent, abandonnant dans la gorge du val celui qui avait été leur chef.

Je m'avançai alors, la tristesse dans le cœur. Après avoir traversé le pont, je m'approchai de Paul, je le soulevai dans mes bras pour examiner ses blessures. Il était déja mort, car il avait reçu plusieurs coups de feu dans la poitrine. J'étais penché sur le cadavre, absorbé par ce triste spectacle, lorsque, toup-à-coup, un chien de montagne vint lécher le visage du contrebandier, et je sentis une main qui me frappait légèrement sur l'épaule. Je me redressai, c'était Thérèse.

— Les lâches! ils l'ont tué. Plus d'espoir, n'est-ce pas, me dit-elle avec un inexprimable sang froid?

Je secouai la tête, en lui montrant du doigt la blessure qui déchirait la poitrine de Paul.

— Ainsi, reprit-elle, un homme frappé là mourrait.

Et en même temps, elle détacha la ceinture rouge où étaient suspendus les pistolets du contrebandier et la passa autour de son corps sans proférer une parole. Je la regardais; il n'y avait point de larmes dans ses yeux, ses traits étaient pâles et renversés, sa main tremblait.

— Vous mettrez Paul là, me dit-elle, en désignant une touffe de bruyères: adieu, maître! merci, nous nous reverrons.

Elle appella son chien et s'éloigna rapidement.

J'obéis à sa volonté, et je roulai sur la fosse de gros quartiers de rochers pour que les loups de la montagne ne pussent point dévorer pendant la nuit les restes du contrebandier.

V.

UNE VENGEANCE.

Le petit village de Foun-Rouméo est situé dans la Cerdagne, à peu de distance de Mont-Louis. Sa chapelle de Notre-Dame, célèbre dans nos montagnes, est le but de nombreux pélérinages, vers la fête de la vierge, dans les commencemens de septembre. Ce jour là, les environs du hameau offrent le spectacle le plus animé; jamais vierge des champs ne fut fêtée par d'aussi nombreux et surtout d'aussi gais pélerins que Notre-Dame de Rouméo. Plus de dix mille personnes, Français, Catalans, viennent payer au rustique hermitage le tribut de leur joyeuse dévotion; de tout côté, l'on aperçoit les gracieuses caravanes qui défilent lentement le long des sentiers tortueux, avec les bonnets rouges ou violets des jeunes gens, les corsets chamarrés, et les fichus de soie jaune des jeunes filles; de loin, on dirait un immense boa qui se replie sur lui-même, traînant ses anneaux bariolés, tantôt sur la roche blanche et nue, tantôt sur l'herbe verte des prairies. Dans la chapelle, ce sont des prières, sur la montagne des repas champêtres ou de folles danses catalanes, avec leurs cris étourdissans et le claquement vif et précipité des castagnettes; cette manière de fêter les saints est tout à fait dans le goût espagnol; la bonne vierge de Foun-Rouméo s'en accommode et reçoit toujours sans se plaindre les joyeuses visites des dévots montagnards.

Après une de ces folles journées, notre caravane d'Andorre reprenait le chemin de ses montagnes; sur le point d'arriver à Puycerda, nous vîmes la route obstruée par une foule de curieux qui causaient vivement et où dominait la voix criarde d'une vieille catalane.

— Je vous jure, senores, que je l'ai vu de mes propres yeux; ce n'est pas la première fois que je vois des fantômes.

— Allons, la vieille, dit un muletier, je vous dis que c'était une femme, ou un de ces damnés contrebandiers déguisé; je l'ai bien vue, moi!

— Vous vous trompez, ce n'était ni homme ni femme: c'était satan en personne ou l'âme de cet enragé de Paul, ce qui est pis!

— Trève de folies, la mère! si les moines de Puycerda vous entendaient, vous leur feriez dépenser en exorcismes toute l'eau bénite du couvent!... J'étais près de Ruys, je l'ai vu tomber: pour une main de femme, ce n'était pas mal viser, sur l'honneur!

— Et le meurtrier? dirent plusieurs voix.

— Ma foi, il s'est sauvé sans doute; ce n'est pas moi qui ai eu envie de le suivre.

— Plût au ciel que tu l'eusses suivi! s'écria l'opiniâtre vieille, tu serais en enfer à cette heure-ci, muletier de satan!

— Ah ça, vous tairez-vous, Pepa? vous vous ferez casser votre dernière dent!

La vieille jugea prudent de battre en retraite, nous la suivîmes jusqu'à Puycerda. Là, à travers les versions plus ou moins extravagantes, nous apprimes que Jacques Ruys venait de mourir victime de la vengeance de la jeune fille de Saint-Vincent. Mes compagnons avaient résolu de passer la nuit dans le bourg; malgré leurs sollicitations, je m'acheminai seul vers l'Andorre.

Bien avant dans la nuit, sur le point de gravir le port, je vis sur le bord du chemin s'avancer une femme dont la lune éclairait la face pâle et égarée; elle prit le cheval par la bride et me dit en riant:

— Maître, vous ne me reconnaissez plus? Je vous avais bien dit que nous nous reverrions!

— Thérèse!...

— La fiancée de Paul, oui, c'est moi! Tenez voilà ses pistolets, je n'en ai plus que faire: merci, maître!



RENCONTRE DE THERÈSE LA FOLLE.

— Mais vous n'y songez pas, malheureuse! vous ne pouvez demeurer ici, on est à votre poursuite...

— Eh bien! s'ils me poursuivent dans la vallée, je fuirai sur la montagne; s'ils me cherchent dans la montagne, je me cacherai dans un rayon de la lune, moi!

Et elle partit par un bruyant éclat de rire; cette pauvre tête de femme n'avait pu résister à tant d'émotions, ses rires me brisaient le cœur.

— Et si vous me suiviez en Andorre, Thérèse? vous n'auriez rien à craindre.

— Est-ce que vous allez en Andorre, vous? Eh! bien, va pour l'Andorre!

En même temps elle se mit à courir devant moi; pendant la marche, ses saillies brusques et extravagantes me convainquirent que l'amie de Paul n'était plus qu'une pauvre folle. Arrivés au haut du pont, le jour commençait à poindre : on apercevait au loin, sur le flanc de la montagne, les ruines de Saint-Vincent. Elle jetta un coup-d'œil de satisfaction sur l'horizon qui se découvrait à ses yeux, et puis s'écria vivement :

— Oui, voilà l'Andorre! Autrefois, maître, Paul me donnait des corsets de velours et des chaînes d'or, aujourd'hui plus rien! Mais la montagne et ses fleurs sont à moi!

Et elle frappait de sa main la roche nue, puis, se baissant, elle cueillit une giroflée sur la pelouse, me l'offrit en souriant et dit :

— Merci, maître! souvenez-vous de Thérèse!

Au même instant, elle partit comme un éclair; je la vis bondir de rocher en rocher, aussi légère qu'un izard; bientôt elle disparut à nos yeux, je ne devais plus la revoir.

Plusieurs années s'écoulèrent, je n'entendais plus parler de la folle de Saint-Vincent; je savais seulement qu'elle allait de village en village, et que les bons Andorrans, touchés de compassion, secouraient sa misère. Un jour, je traversais un de nos hameaux, situé sur la frontière de France. J'aperçus une foule d'enfans qui couraient en criant, et traînant après eux un chien de montagne, qu'ils allaient noyer dans les eaux du torrent; je m'approchai d'eux, et, à leur grand étonnement, je délivrai de leurs mains cruelles le pauvre animal.

— Tiens! me dirent-ils, vous ne voyez pas que c'est le chien de cette sorcière qui va mourir?

— Et où donc est-elle cette sorcière?

— Venez, venez : peut-être elle sera déjà morte.

Et ils se mirent à sauter et à courir devant moi : je les suivis; ils s'arrêtèrent auprès d'une vieille masure, à l'extrémité du hameau, une pauvre femme était accroupie sur le seuil de la porte.

— Eh donc, la vieille! lui dirent les enfans, voici quelqu'un qui veut voir la sorcière.

Elle se leva sans rien dire et entra dans la maison; mais aussitôt elle poussa un cri effrayant : je me précipitai sur ces pas.

— Oh mon Dieu! dit-elle, et moi qui ne voulais pas croire qu'elle avait fait pacte avec Satan!

— Vous voyez, l'ancienne, dirent les enfans, qu'elle était pour le moins aussi sorcière que vous.

— Mais qu'est-ce donc? où est la malade?

La pauvre femme ébahie, me désigna du doigt, dans un coin obscur de cette triste demeure, un grabat désert.

— Tenez, elle était là mourante; il faudra que le diable l'ait emportée corps et âme!

Malgré le ton d'assurance de la vieille, je me permis de supposer que la sorcière pouvait bien avoir fui par la fenêtre; pourtant on ne la vit point aux environs du village; mais le lendemain, des voyageurs qui venaient de France, racontèrent qu'ils avaient trouvé, au Col-du-Saut, étendu sur le bord de la cascade, le cadavre d'une femme dont les longs cheveux flottaient sur les eaux du torrent.

Cette femme, c'était Thérèse; par un dernier effort elle était venue mourir là où elle avait vu Paul expirer. Depuis, lorsque nos Andorrans passent devant le rocher qui s'élève auprès de leur tombe, ils prient Dieu, en songeant à l'orpheline de Saint-Vincent et au contrebandier français.

V. Colonna d'Istria.

FÉNÉLON.

François de Salignac de Lamothe-Fénélon, archevêque de Cambrai, naquit au château de Fénélon, en Périgord, le 6 août 1651. Il était fils de Pons de Salignac, comte de Lamothe-Fénélon, et de Louise de la Cropte de Saint-Abre que le comte avait épousée en secondes noces. Sa maison a obtenu encore plus d'illustration du seul nom de l'Archevêque de Cambrai, que de cette longue suite d'ancêtres qui avaient rempli les emplois les plus distingués dans les armées, dans les négociations et dans l'église.

Sa première enfance fut confiée à un précepteur, dans la maison paternelle, qui parvint à lui donner une connaissance plus approfondie des langues grecque et latine, qu'un enfant si jeune n'en est ordinairement susceptible. A l'âge de douze ans, il fut envoyé à l'université de Cahors; il y acheva son cours d'humanités.

Le marquis de Fénélon fut frappé de tout ce qu'on lui annonçait de son jeune neveu : il le fit venir à Paris, et le plaça au collége du Plessis pour y continuer ses études de philosophie. Il devint un second père pour le jeune Fénélon, et, après avoir perdu un fils unique qui fut tué au siége de Candie, il trouva la plus douce des consolations en substituant au fils qu'il avait perdu un neveu qui devint, avec sa fille, l'objet de ses soins et de ses plus tendres affections.

Le jeune abbé de Fénélon se distingua tellement au collége du Plessis, qu'on hasarda de lui faire prêcher, à l'âge de quinze ans, un sermon qui eut un succès extraordinaire; son oncle ne vit pas sans un mélange d'inquiétude et de satisfaction, l'espèce d'enthousiasme avec lequel on admirait déjà les talens naissans de son neveu. Pour le soustraire au prestige d'une renommée précoce, il se hâta de le faire entrer au séminaire de Saint-Sulpice et de le placer sous la direction de M. Tronson.

Ce fut dans les lumières, les exemples, et dans la piété tendre et affectueuse de ce sage directeur qu'il puisa le goût des vertus vraiment sacerdotales dont il offrit ensuite le modèle le plus accompli.

Après avoir reçu les ordres sacrés, il se consacra aux fonctions du saint ministère, dans la communauté des prêtres de la même paroisse. Il acquit dans l'exercice du ministère, cette prodigieuse et incroyable facilité de parler et d'écrire qui a fait l'étonnement de ses contemporains; il y puisa la connaissance de toutes les maladies morales et physiques qui affligent l'humanité. Ce fut alors qu'il fut chargé, par le curé de sa paroisse, d'expliquer l'écriture sainte au peuple, les jours du dimanche et de fêtes.

Fénélon fut appelé à Sarlat, en 1674, par son oncle, évêque de cette ville. Il obtint de lui la permission de se consacrer aux missions du Nouveau Monde que cet oncle paraît lui avoir refusée quelques années auparavant. Il porta toutes ses pensées vers les missions du Levant.

On n'a que des conjectures sur les motifs qui lui firent d'abord suspendre l'exécution de son projet; quelques années après, un objet du même genre donna une autre direction à son zèle pour la conversion des ames. Il n'avait que vingt-sept ans lorsque M. de Harlai, archevêque de Paris, le nomma supérieur de la communauté des *Nouvelles-Catholiques*, établissement utile aux nouvelles converties *du Calvinisme*, protégé par Louis XIV et doté par Turenne.

Ce fut alors que, par l'entremise de son oncle, le marquis de Fénélon, il fit la connaissance du duc de Beauvilliers et celle de Bossuet. Il se sentit entraîné vers ce grand homme; et de son côté, Bossuet vit avec plaisir s'élever sous ses yeux un jeune ecclésiastique d'une si belle espérance.

En 1681, il suspendit un moment ses fonctions de supérieur des *Nouvelles-Catholiques* pour aller prendre possession du prieuré de Carenac que venait de lui résigner son oncle l'évêque de Sarlat, pour l'aider à se soutenir à Paris. Ce bénéfice de la valeur de 3 à 400 livres de rente fut le seul qu'eut Fénélon jusqu'à l'âge de 44 ans. Disons en passant que, pendant son séjour à Carenac, il composa l'ode qui commence par ces vers, et qu'il n'eut jamais la pensée de faire imprimer:

Montagnes de qui l'audace
Va porter jusques aux cieux
Un front d'éternelle glace.....

Après cette courte absence, il reprit ses premières fonctions, et consacra dix années entières de sa vie à la simple direction de la communauté des *Nouvelles-Converties*. Ce temps ne fut point perdu. Ce fut alors qu'il composa pour la duchesse de Beauvilliers son *Traité de l'éducation des Filles*, ouvrage qui commença sa réputation; il s'occupa dans le même temps de son *Traité du Ministère des Pasteurs*, qui avait un rapport direct avec les fonctions dont il était chargé.

Louis XIV venait de révoquer l'édit de Nantes (6 octobre 1685); il résolut d'envoyer des missionnaires dans les provinces où l'on comptait le plus de protestans, pour confirmer dans la foi catholique ceux qui s'étaient déjà rendus, et pour y ramener ceux qui persistaient dans leurs anciennes erreurs. Bossuet proposa d'employer l'abbé de Fénélon dans les missions du Poitou et de la Saintonge. On lui laissa le choix des coopérateurs qui devaient lui être associés. Ce fut l'abbé de Langeron, le plus cher et le plus fidèle de ses amis; l'abbé Fleury, devenu si célèbre par ses ouvrages; l'abbé Berthier, depuis évêque de Blois, et l'abbé Milon, depuis évêque de Condom. La seule grâce que Fénélon demanda à Louis XIV fut d'éloigner les troupes et tout appareil militaire, de tous les lieux où il était appelé à exercer un ministère de paix et de charité.

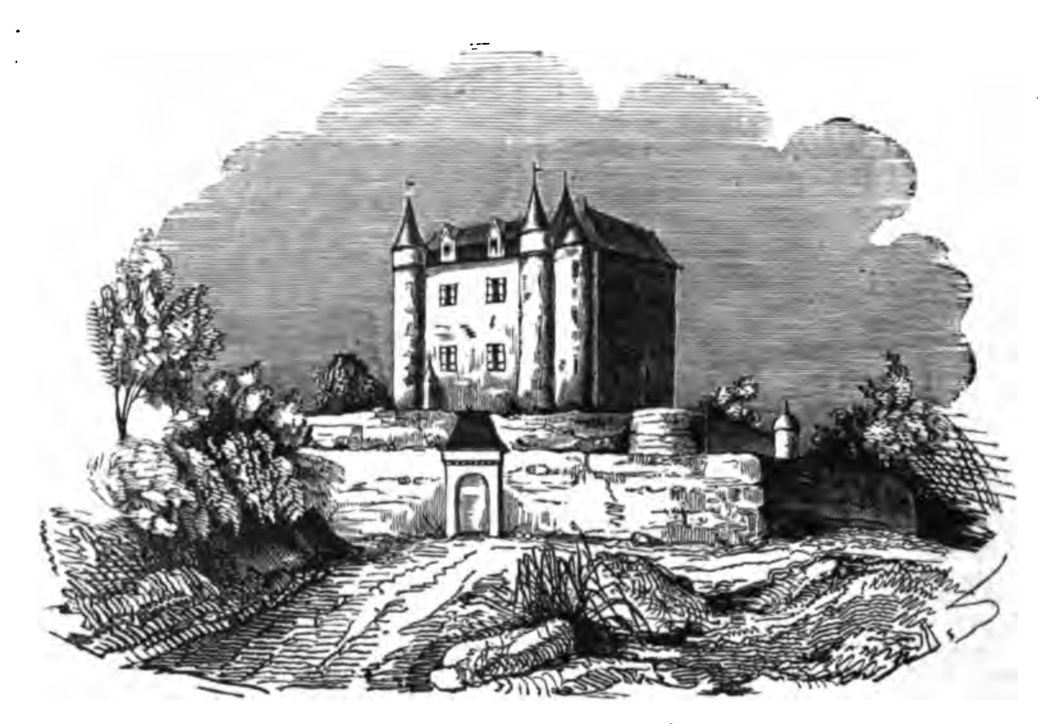
L'exemple de ces missionnaires, leur simplicité, leur bonté, leur charité, ne contribuèrent pas moins que leurs instructions à dissiper les préjugés et à ramener ces peuples à des sentimens de paix et de réconciliation. On parla beaucoup dans le temps des succès de cette mission. Elle eut en effet tout le résultat qu'on pouvait attendre de l'habileté et du zèle des missionnaires. Mais Fénélon ne se fit pas illusion sur des apparences si spécieuses. « Ce n'est pas une petite » affaire, disait-il dans une lettre à Bossuet, de changer les sentimens de tout un peuple.... Les huguenots mal convertis sont attachés à leur religion » jusqu'aux plus horribles excès de l'opiniâtreté.... Les » restes de cette secte vont tomber peu à peu dans une » indifférence de religion pour tous les exercices extérieurs qui doit faire trembler.... C'est un terrible » levain dans une nation. »

De retour de sa mission dans le Poitou, en 1688, Fénélon reçut, l'année suivante, la récompense de ses pénibles travaux. Le duc de Beauvilliers venait d'être nommé gouverneur du duc de Bourgogne et, dès le lendemain, il fit agréer au roi l'abbé de Fénélon pour précepteur. A peine ce double choix fut-il devenu public que toute la France retentit d'applaudissemens. On s'explique facilement cette approbation générale, quand on pense que Fénélon était déjà connu tel que le chancelier d'Aguesseau l'a peint dans le portrait qu'on va lire.

« L'archevêque de Cambrai était un de ces hommes » rares, destinés à faire époque dans leur siècle, et » qui honorent autant l'humanité par leurs vertus, » qu'ils font honneur aux lettres par des talens supérieurs; facile, brillant, dont le caractère était une » imagination féconde, gracieuse, dominante, sans » faire sentir sa domination. Son éloquence avait en » effet plus d'insinuation que de véhémence, et il » régnait autant par les charmes de la société que par » la supériorité des talens; se mettant au niveau » de tous les esprits, et ne disputant jamais; paraissant même céder aux autres, dans le temps qu'il » les entraînait. Les grâces coulaient de ses lèvres, » et il semblait traiter les grands sujets, pour ainsi » dire, en se jouant; les plus petits s'ennoblissaient » sous sa plume, et il eût fait naître des fleurs du » sein des épines. Une noble singularité répandue sur » toute sa personne, et je ne sais quoi de sublime » dans le simple, ajoutaient à son caractère un certain » air de prophète. Le tour nouveau, sans être affecté, » qu'il donnait à ses expressions, faisait croire à » bien des gens, qu'il possédait toutes les sciences, » comme par inspiration; on eût dit qu'il les avait » inventées, plutôt qu'il ne les avait apprises; toujours » original, toujours créateur, n'imitant personne, et » paraissant lui-même inimitable. Ses talens, longtemps cachés dans l'obscurité des séminaires, et » même peu connus à la cour, lors même qu'il se fut » attaché à faire des missions pour la conversion des » religionnaires, éclatèrent enfin par le choix que le » roi en fit pour l'éducation de son petit-fils, le duc de » Bourgogne. Un si grand théâtre ne l'était pas trop » pour un si grand acteur, et si le goût qu'il conçut » pour le mystique n'avait trahi le secret de son cœur » et le faible de son esprit, il n'y eût point eu de » place que le public ne lui eût destinée, et qui n'eût » paru encore au-dessous de son mérite. »

Nous regrettons que la nature et les bornes de cet ouvrage ne nous laissent point assez d'espace pour raconter en détail tout ce que l'*Histoire de Fénélon*, par le cardinal de Beausset, présente d'instructif et d'intéressant sur cette éducation. Qu'il nous soit seulement permis d'en extraire quelques passages qui en donneront une idée.

« Fénélon reconnut bientôt que la partie de l'éducation qui excite ordinairement le plus le zèle des » instituteurs et l'amour-propre des parens, la partie » de l'instruction, serait celle qui lui donnerait le » moins de peine. Il pressentit qu'avec l'esprit et les » dispositions singulières que son élève avait reçus de » la nature, il ferait des progrès rapides dans tous » les genres de connaissances qui distinguent les esprits supérieurs, et qui n'appartiennent pas toujours » aux enfans des rois; mais le plus difficile était de » dompter d'abord cette ame si violemment constituée, » d'en conserver toutes les qualités nobles et généreuses, d'en séparer toutes les passions trop fortes, » et de former, de cette nouvelle création morale,



CHATEAU DE FÉNÉLON (1).

» un prince tel que le génie de Fénélon l'avait conçu » pour le bonheur de l'humanité : en un mot, il voulut » réaliser le beau idéal de la vertu sur le trône, comme » les artistes de l'antiquité cherchaient à imprimer » à leurs ouvrages, ce beau idéal qui donnait aux » formes humaines une expression surnaturelle et cé- » leste.

» L'enfant confié aux soins de Fénélon était ap- » pelé à régner, et Fénélon voyait, dans cet enfant, » la France entière, qui attendait son bonheur ou » son malheur du succès de ses soins; ainsi il n'eut » qu'une seule méthode, celle de n'en avoir aucune, » ou plutôt il ne se prescrivit qu'une seule règle, celle » d'observer à chaque moment le caractère du jeune » prince, de suivre avec une attention calme et pa- » tiente, toutes les variations et tous les écarts de ce » tempérament fougueux et de faire toujours ressortir » la leçon de la faute même.

» Une pareille éducation devait être en action bien » plus qu'en instruction : l'élève ne pouvait jamais

(1) Suivant une opinion généralement adoptée, l'archevêque de Cambrai naquit au château de Lamothe-Fénélon, petite commune qui fait aujourd'hui partie du canton de Payrac. Quelques biographes sont d'un avis contraire, et affirment que Fénélon est né à Lamothe-Salignac, dans le département de la Dordogne. Il y quelques années, on trouva à Gourdon une lettre que Mme de Fénélon écrivait à un pharmacien nommé Lacombe; elle renferme la demande de quelques remèdes nécessaires aux femmes qui relèvent de couches; elle est datée du 10 août, quatre jours après la naissance de Fénélon. Tout porte donc à croire que l'archevêque de Cambrai vit le jour à Lamothe-Fénélon en Quercy, et non à Lamothe-Salignac en Périgord.

D'ailleurs, l'*auteur du Télémaque* passa les premières années de sa vie en Quercy, et fit ses études au collége de Cahors : il posséda long-temps l'abbaye de Carenac. Les habitans de ce pays sont persuadés qu'il se plaisait dans ce séjour, et qu'il le visita fréquemment. On montre les lieux où il aimait à se livrer à ses sublimes revê-ies. Une île, qui est en face de l'abbaye, a reçu le nom d'*Ile de Calypso*. Si on remonte le cours de la Dordogne, on trouve une autre île, où il composa l'ode intitulée les Montagnes d'Auvergne.

« On voit encore au quatrième étage d'une tour qui dépend des anciens bâtimens de l'abbaye, une pièce à murailles nues, dont la cheminée est ornée d'un grand nombre de sculptures, et qu'on nomme le *Cabinet de Fénélon*. On prétend dans le pays que l'illustre prélat y a composé une partie de ses ouvrages. Ce cabinet est l'objet de visites fréquentes; toutes les pierres y sont couvertes des noms des admirateurs des talens et des vertus de l'archevêque de Cambrai. »

(*Voyage Pittoresque.*)



» prévoir la leçon qui l'attendait, parce qu'il ne pouvait prévoir lui-même les torts dont il se rendait coupable par l'emportement de son humeur. Ainsi les avis et les reproches étaient toujours le résultat nécessaire et naturel des excès auxquels il s'était abandonné.

» Lorsque le jeune prince se livrait à ses accès de colère et d'impatience, auxquels son naturel irascible ne le rendait que trop sujet, alors le gouverneur, le précepteur, les instituteurs, tous les officiers et tous les domestiques de sa maison, se concertaient sans affectation pour observer avec lui le plus profond silence. On évitait de répondre à ses questions; on le servait en détournant les regards, ou en ne les portant sur lui qu'avec une espèce d'effroi, comme si on eût craint de se mettre en société avec un être qui s'était dégradé lui-même, par des fureurs incompatibles avec la raison. On paraissait ne s'occuper de lui que par cette espèce de compassion humiliante que l'on accorde aux malheureux dont la raison est aliénée. On se bornait à lui offrir les soins et les secours nécessaires à la conservation de sa misérable existence. On lui retirait tous ses livres, tous ses moyens d'instruction, comme devenus désormais inutiles à l'état déplorable où il se trouvait réduit; on l'abandonnait ainsi à lui-même, à ses réflexions, à ses regrets et à ses remords. Frappé de cet abandon universel, de cette solitude effrayante, le malheureux jeune homme, trop convaincu de ses torts et de son ingratitude, aimait à se confier encore en l'indulgence et la bonté si souvent éprouvées de son précepteur, venait se jeter à ses pieds, lui faire l'aveu de ses fautes, déposer dans son cœur la ferme résolution de prendre plus d'empire sur lui-même, et arroser de ses larmes les mains de Fénélon, qui le pressait contre son sein avec la tendre affection d'un père compatissant, toujours accessible au repentir.

» Dans ces combats si violens d'un caractère impétueux, avec une raison prématurée, le jeune prince semblait se méfier de lui-même, et il appelait l'honneur en garantie de ses promesses. On a encore les originaux de deux *engagemens d'honneur*, qu'il déposa entre les mains de Fénélon :

» Je promets, foi de prince, à M. l'abbé de Fénélon, de faire sur le champ ce qu'il m'ordonnera, et de lui obéir dans le moment qu'il me défendra quelque chose; et si j'y manque, je me soumets à toutes sortes de punitions et de déshonneur. Fait à Versailles, le 29 novembre 1689.

» Signé Louis. »

« Louis, qui promets de nouveau de mieux tenir ma promesse. Ce 20 Septembre. Je prie M. de Fénélon de la garder encore. »

« Le prince qui souscrivait ces engagemens d'honneur, n'avait encore que huit ans, et déjà il sentait la force de ces mots magiques, foi de prince et d'honneur.

» Dans ces momens propices, si favorables pour graver dans un cœur sensible et honnête une impression profonde et durable, Fénélon se voyait heureusement dispensé de rappeler avec sévérité, des torts que le jeune homme se reprochait lui-même avec amertume. Il ne s'occupait qu'à relever son âme abattue, à lui inspirer une utile confiance en ses propres forces, et à adoucir par les consolations les plus affectueuses, la honte de s'être avili par ses excès.

» Fénélon lui-même ne fut pas à l'abri des vivacités de son élève. On nous a conservé le récit de la manière dont Fénélon se conduisit dans une circonstance délicate. Le parti qu'il sut en tirer fut une leçon qui ne s'effaça jamais de l'esprit et du cœur de M. le duc de Bourgogne. Cette conduite de Fénélon peut servir de modèle à tous ceux qui sont appelés à exercer des fonctions du même genre auprès des enfans des princes et des grands.

» Fénélon s'était vu forcé de parler à son élève, avec une autorité et même une sévérité qu'exigeait la nature de la faute dont il s'était rendu coupable; le jeune prince se permit de lui répondre : *Non, non, Monsieur, je sais qui je suis et qui vous êtes.* Fénélon fidèle aux maximes qu'il avait enseignées lui-même dans son traité de l'éducation, ne répondit pas un seul mot; il sentit que le moment n'était pas venu, et que dans la disposition où se trouvait son élève, il n'était pas en état de l'entendre. Il parut se recueillir en silence, et se contenta de marquer par l'impression sérieuse et triste qu'il donna à son maintien, qu'il était profondément blessé. Il affecta de ne plus lui parler de la journée, voulant préparer par cette espèce de séparation anticipée, l'effet de la scène qu'il méditait, et qu'il voulait rendre assez imposante pour que le jeune prince n'en perdît jamais le souvenir.

» Le lendemain, à peine M. le duc de Bourgogne fut éveillé, que Fénélon entra chez lui; il n'avait pas voulu attendre l'heure ordinaire de son travail, afin que tout ce qu'il avait à lui dire parût plus marqué, et frappât plus fortement l'imagination du jeune prince. Fénélon lui adressant aussitôt la parole avec une gravité froide et respectueuse, bien différente de sa manière habituelle, lui dit : Je ne sais, Monsieur, si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier : *que vous saviez ce que vous êtes, et ce que je suis;* il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous vous imaginez donc, Monsieur, être plus que moi; quelques valets, sans doute, vous l'auront dit; et moi je ne crains pas de vous dire, puisque vous m'y forcez, *que je suis plus que vous.* Vous comprenez assez qu'il n'est pas ici question de la naissance? Vous regarderiez comme un insensé celui qui prétendrait se faire un mérite de ce que la pluie du ciel a fertilisé sa moisson sans arroser celle de son voisin. Vous ne seriez pas plus sage, si vous vouliez tirer vanité de votre naissance, qui n'ajoute rien à votre mérite personnel. Vous ne sauriez douter que je suis au-dessus de vous par les lumières et les connaissances. Vous ne savez que ce que je vous ai appris; et ce que je vous ai appris n'est rien, comparé à ce qu'il me resterait à vous apprendre. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai moi-même, au contraire, pleine et entière sur

» vous. Le roi et Monseigneur vous l'ont dit assez » souvent. Vous croyez peut-être que je m'estime fort » heureux d'être pourvu de l'emploi que j'exerce au- » près de vous; désabusez-vous encore, Monsieur; » je ne m'en suis chargé que pour obéir au roi, et » faire plaisir à Monseigneur, et nullement pour le » pénible avantage d'être votre précepteur; et afin que » vous n'en doutiez pas, je vais vous conduire chez » sa Majesté, pour la supplier de vous en nommer un » autre, dont je souhaite que les soins soient plus » heureux que les miens.

» Le duc de Bourgogne, que la conduite sèche et » froide de son précepteur, depuis la scène de la veille, » et les réflexions d'une nuit entière passée dans les » regrets et l'anxiété, avaient accablé de douleur, » fut atterré par cette déclaration. Il chérissait Fénélon » avec toute la tendresse d'un fils; et d'ailleurs son » amour-propre et un sentiment délicat sur l'opinion » publique lui faisaient déjà pressentir tout ce que l'on » penserait de lui, si un instituteur du mérite de Fé- » nélon se voyait forcé de renoncer à son éducation. » Les larmes, les soupirs, la crainte, la honte, lui » permirent à peine de prononcer ces paroles entre- » coupées à chaque instant par ses sanglots : Ah! » Monsieur, Je suis désespéré de ce qui s'est passé » hier; si vous parlez au roi, vous me ferez perdre » son amitié...; si vous m'abandonnez, que pensera- » t-on de moi! Je vous promets..... je vous promets » que vous serez content de moi... mais promettez- » moi.....

» Fénélon ne voulut rien promettre; il le laissa un » jour entier dans l'inquiétude et l'incertitude.

» Ce ne fut que lorsqu'il eut lieu d'être bien con- » vaincu de la sincérité de son repentir, qu'il parut » céder à ses nouvelles supplications, et aux instances » de Mme de Maintenon, qu'on avait fait intervenir » dans cette scène pour lui donner plus d'effet et d'ap- » pareil.

» Ce fut par tous ces moyens heureusement combi- » nés, et par cette suite continuelle d'observations, de » patience et de soins, que Fénélon parvint à rompre » peu à peu le caractère violent de son élève, et à cal- » mer ses passions impétueuses. C'était surtout vers » cet objet si essentiel, que M. de Beauvilliers et lui » avaient dirigé tous leurs soins et tous leurs efforts; » l'un et l'autre en reçurent la récompense. La suite » de cette histoire fera voir que celui de tous les princes » qui a été le moins flatté par ses instituteurs, le » prince à qui l'on a dit les vérités les plus fortes et » les plus sévères dans son enfance et dans sa jeunesse, » a été celui qui a conservé la plus tendre reconnais- » sance pour les hommes vertueux qui avaient présidé » à son éducation. »

Les premières années de l'éducation du duc de Bourgogne furent peut-être l'époque la plus heureuse de la vie de Fénélon. Il avait obtenu sur le jeune prince un utile ascendant; il avait dompté son caractère; il avait ouvert son cœur à tous les sentimens vertueux; il avait dirigé son esprit vers les sciences utiles et agréables, avec une rapidité dont l'éducation d'aucun prince ne pouvait offrir d'exemple. Fénélon voyait déjà se réaliser dans l'avenir ces systèmes de justice, de paix et de bonheur qui devaient succéder aux fracas des conquêtes et aux illusions de la gloire. Avec cette brillante perspective devant les yeux, il jouissait de l'estime de la cour; il comptait autant d'amis qu'il y avait de personnages illustres dans les hauts emplois de l'état et de l'église; le roi venait enfin de lui donner une marque de sa satisfaction personnelle. Il le nomma à l'abbaye de St-Valery; il voulut le lui annoncer lui-même et lui fit, pour ainsi dire, des excuses d'un témoignage si tardif de sa reconnaissance et de sa bonté. Telle était la situation heureuse et brillante de Fénélon, quand les malheureuses querelles du *quiétisme* vinrent troubler le cours de ses prospérités et ouvrir la source des chagrins et des disgrâces qui ne finirent qu'avec sa vie. Les historiens ont écrit des volumes sur cette controverse théologique. Nous nous contenterons d'en donner une simple idée.

Il y avait déjà quelques années que plusieurs évêques réunis à des prêtres d'un savoir éminent, s'occupaient d'examiner une doctrine nouvelle qu'avait répandue à la cour et dans le monde une femme célèbre par son esprit et par ses vertus, Mme Guyon. Le principe fondamental de cette doctrine était que la *perfection consiste dans un acte continuel et invariable de contemplation et d'Amour de Dieu.* La controverse durait encore entre les évêques, Bossuet s'était déclaré contre le quiétisme. Fénélon prétendait que Mme Guyon avait pu errer dans les expressions, mais qu'il était assuré qu'elle n'avait jamais eu que des intentions pures. Lui-même il partageait ses opinions sur cette doctrine, toutefois en les modifiant et les corrigeant jusqu'à un certain point. Ces disputes duraient encore : Louis XIV n'en était pas instruit; il nomma Fénélon à l'archevêché de Cambrai, en lui disant : *vous ne donnerez à mes petits-fils que trois mois et vous surveillerez de Cambrai leur éducation pendant le reste de l'année.*

Bossuet avait composé contre la doctrine de Mme Guyon son *Traité sur l'état d'Oraison*, que plusieurs évêques avaient revêtu de leur approbation. Mais Fénélon lui refusa la sienne et fit paraître son livre des *Maximes des Saints*, où se trouvait exposée une doctrine contraire, fondée sur les principes du quiétisme qu'il soutenait. Dès lors Bossuet ne garda plus aucun ménagement : la rupture entre ces deux grands hommes devint publique, éclatante. Louis XIV alarmé du danger que ses petis-fils n'eussent été nourris dans des sentimens contraires à la foi catholique, et des suites que pourrait avoir une hérésie nouvelle renvoya Fénélon de la cour et tous ses parens furent disgrâciés. Cependant il voulut bien accorder aux larmes du duc de Bourgogne, que Fénélon conservât le titre de précepteur des princes ses petis-fils.

Fénélon soumit son livre au jugement du souverain pontife. Mais en attendant son jugement, il s'engagea une controverse très-animée entre Bossuet et Fénélon. On vit couler de ces plumes fécondes une foule d'écrits qui divertirent le public et affligèrent l'Église par la division de deux hommes dont l'union lui aurait été aussi précieuse qu'utile.

Après vingt mois d'instances et de sollicitations, le jugement du pape fut enfin rendu, le 12 mars 1699, par un bref qui condamnait vingt-trois propositions extraites *des Maximes des Saints*. Dès lors les disputes cessèrent. Fénélon se soumit.

Toute la France admira cette prompte et touchante soumission. Les cardinaux en témoignèrent unanimement leur estime et leur joie à l'envoyé de l'archevêque de Cambrai : le pape lui adressa un bref de félicitation, et Bossuet marqua le désir sincère d'une réconciliation. Tout contribuait à lui faire regretter d'avoir perdu un ami si digne d'être, après lui, l'oracle et le modérateur de l'église de France.

Terminons le récit abrégé de cette déplorable lutte par les belles réflexions de son historien, le cardinal de Bausset.

« Fénélon, séduit par sa vertu, ne voit dans Dieu » que Dieu lui-même, et porte jusqu'à l'excès l'amour » pur et désintéressé. Trop confiant en la pureté de » son cœur, il ne croit pas se tromper. Il rectifie dans » ses défenses ce que le livre *des Maximes des Saints* » peut offrir d'inexact ou d'équivoque : il étonne l'Eu» rope entière par sa force, l'éloquence, la clarté, le » courage, et surtout la candeur de ses nobles apolo» gies. Bossuet s'étonne lui-même, d'avoir trouvé pour » la première fois un adversaire digne de lutter contre » lui. Jamais le Saint Siége n'eut à prononcer entre » de tels évêques ; jamais on ne vit tant de vertus, » de génie et de talens en action et en opposition. Bos» suet paraît devant cet auguste tribunal, environné » de tous les souvenirs de cinquante ans de gloire, de » travaux et de triomphes ; mais il se confie encore » plus en la force de la vérité, dont il fut toujours le » plus intrépide défenseur. Fénélon a pour lui la re» nommée de ses vertus, les ressources de son génie, » la conscience de la pureté de ses intentions. Toute » l'église attend en silence le jugement du premier » pontife. Fénélon est condamné ; Fénélon se soumet ; » sa gloire et sa vertu restent tout entières. Bossuet » conserve toujours sa place ; il est toujours l'oracle de » l'église gallicane. »

La cour ne partagea point cette espèce d'enthousiasme général, qu'excita l'heureux dénouement d'une controverse trop vive et trop animée entre les deux plus grands évêques de l'église de France. Un événement imprévu vint ajouter encore aux préventions, et acheva de perdre irrévocablement Fénélon dans l'esprit de Louis XIV. Ce fut la publication du Télémaque, dont un domestique infidèle avait tiré secrètement une copie qu'il vendit à la veuve de Claude Barbin, imprimeur au palais. L'ouvrage eut, dès son apparition, un succès prodigieux, non-seulement en France, mais encore dans toute l'Europe. Louis XIV ne se bornait pas à voir dans l'auteur du Télémaque un esprit *chimérique* ; il devint à ses yeux *ingrat et dangereux*, parce qu'il lui parut avoir oublié ses bienfaits et méconnaître les vrais principes du gouvernement.

L'archevêque de Cambrai jugea que le cœur et la confiance du monarque lui étaient fermés pour toujours. Mais la résidence dans son diocèse ne lui parut pas un exil.

Rien n'est plus intéressant que le tableau tracé par M. le cardinal de Bausset, du genre de vie de Fénélon à Cambrai.

Fénélon avait contracté dès sa jeunesse l'habitude de n'accorder que quelques heures au sommeil, et de se lever de grand matin. Il disait tous les jours la messe dans sa chapelle, et tous les samedis à sa métropole : c'était le jour qu'il avait consacré à y confesser indistinctement tous ceux qui se présentaient. Il dînait à midi, suivant l'usage des temps anciens ; il commençait par bénir la table ; elle était servie avec une sorte de magnificence ; mais cette magnificence n'était qu'un devoir de sa place et une bienséance de son rang ; car il était impossible de porter la sobriété à un degré plus remarquable ; il ne mangeait jamais que des nourritures douces, de peu de suc, et en très-petite quantité, et ne buvait que d'un vin blanc très-faible de couleur et de force. On attribuait à cette sobriété, poussée peut-être à l'excès, son extrême maigreur. Tous les ecclésiastiques attachés à son service étaient admis à sa table, ce qui alors était regardé comme un trait singulier de modestie et de bonté ; les évêques des siéges les plus éminens entretenaient ordinairement une table particulière pour leurs secrétaires et pour leurs aumôniers. On ne comptait jamais moins de treize ou quatorze personnes à table de l'archevêque de Cambrai. Tout annonçait autour de lui l'ordre, la noblesse et l'abondance. Le manuscrit d'où nous empruntons ces détails, et dont l'auteur ne peut pas être soupçonné d'un excès de prévention pour Fénélon, rapporte que l'archevêque de Cambrai laissait toujours à sa table la liberté d'un entretien aisé, doux et même gai. Fénélon parlait à son tour, et se plaisait à faire parler tous ceux qui mangeaient avec lui. Tout ce qui l'environnait s'était modelé sur son exemple et sur ses manières toujours nobles et délicates. L'auteur que nous venons de citer observe avec un espèce d'étonnement le ton habituel de liberté, de politesse et d'égalité qui régnait dans l'intérieur de cette maison, sans que les parens et les amis de l'archevêque de Cambrai, se permissent jamais la plus faible démonstration de hauteur ou de supériorité envers qui que ce fût ; « J'ai trouvé » en vérité, écrit-il, plus de modestie et de pudeur » qu'ailleurs, tant dans la personne du maître que » dans les neveux et autres. »

Rien ne peut être comparé à la politesse noble, facile et naturelle, avec laquelle l'archevêque de Cambrai faisait les honneurs de sa table et de sa maison. Tout étranger qui y était admis était toujours placé à sa droite, quel que fût son titre et son rang, surtout si c'était un ecclésiastique. Fénélon ne se séparait jamais du fidèle abbé de Chanterac, qui était toujours placé à sa gauche. Après dîner, on se réunissait à sa grande chambre à coucher, qu'il n'habitait jamais, et qui était uniquement consacrée à la représentation. Il faisait mettre au-dessus de lui tout étranger qu'il recevait, fût-ce un simple ecclésiastique. Il passait environ une heure à s'entretenir avec cette société intime, uniquement composée de parens, d'amis ou d'ecclésiastiques, qui le chérissaient comme leur père, et le vénéraient comme le modèle de toutes les vertus qui honorent le plus l'humanité. Cette distraction si simple et si innocente, n'était pas même entièrement perdue pour les devoirs de son administration. On mettait devant Fénélon une petite table, et ses secrétaires et ses aumôniers lui présentaient à signer les différentes expéditions qu'il avait ordonnées ; ils recevaient en même-temps ses instructions sur les détails dont ils étaient chargés. Il se retirait ensuite dans son cabinet, où il restait enfermé jusqu'à huit heures et demie,

lorsque le tems ne lui permettait pas de se promener, ou qu'il n'étoit pas obligé d'assister aux offices divins, aux exercices de son séminaire, ou aux différens bureaux d'administration qui étaient soumis à sa surveillance.

Un peu avant neuf heures, on se réunissait pour souper. Fénélon ne se permettait le soir que l'usage des œufs ou des légumes, dont il ne faisait même que goûter.

Avant dix heures du soir, il demandait si tous ses gens étaient rassemblés; on les faisait entrer dans la grande chambre, et là, en leur présence et en celle de toute sa famille, et de tout ce qui composait sa maison, un aumônier lisait la formule des prières du soir, et le prélat donnait ensuite sa bénédiction.

La seule distraction de Fénélon, au milieu de ses travaux, de ses peines, de ses souvenirs, peut-être de ses regrets, était la promenade; il ne connaissait point d'autre amusement, ni d'autre récréation; c'était le seul plaisir qu'il promettait à ceux de ses parens et de ses amis qu'il invitait à venir partager sa retraite. Toutes ses lettres particulières impriment la satisfaction si pure et si douce qu'il éprouvait dans cette triste et innocente distraction.

Ce goût lui était commun avait Cicéron, qui laisse si souvent transpirer dans ses lettres, le plaisir qu'il trouvait à se reposer des agitations de Rome, à l'aspect des beautés simples et touchantes de la nature. C'était en se promenant avec ses amis, et en y mêlant d'utiles entretiens, qu'il retrouvait ce calme et cette espèce de fraîcheur que le silence et l'air de la campagne semblent apporter à l'esprit et au corps, souvent fatigués par les études sérieuses et le travail trop sédentaire du cabinet. Fénélon mêlait toujours, à l'exemple de Cicéron, des sujets d'entretiens utiles et agréables à la douceur de se trouver avec ses amis dans les courses champêtres. Tous ses contemporains attestent « que » personne ne possedoit, mieux que lui, l'heureux » talent d'une conversation aisée, légère, et toujours » décente; que son commerce était enchanteur, et se » faisait respecter; que jamais il ne voulait avoir plus » d'esprit que ceux à qui il parlait; qu'il se mettait à » la portée de chacun, sans le faire jamais sentir; en » sorte qu'on ne pouvait le quitter sans chercher à le » retrouver. »

Lorsque dans ses promenades il rencontrait des paysans, il s'asseyait avec eux sur le gazon, les interrogeait, les consolait. Souvent il allait les visiter dans leurs cabanes; lorsqu'ils lui offraient un repas champêtre, il l'acceptait avec plaisir, et se mettait à table avec leur famille.

Il paraît que la révolution, qui a dénaturé tant d'idées honorables et fait méconnaître tant de vertus, n'a point entièrement effacé les traces profondes que les vertus de Fénélon avaient laissées dans le cœur des Flamands. Des transports de joie ont éclaté naguères à Cambrai, au moment où l'on a retrouvé ses cendres, que l'on croyait dispersées par la tempête de la révolution. On doit accueillir avec de justes éloges cette espèce d'expiation des cruels outrages faits à la mémoire de tant de bienfaiteurs de l'humanité, qui, sans avoir laissé un nom aussi éclatant que Fénélon, avaient des droits aussi sacrés à la reconnaissance et à la piété publique.

Fénélon faisait les visites de son diocèse, avec une assiduité que les troubles de la guerre n'ont jamais pu suspendre. Ce fut à sa réputation personnelle, à l'éclat de ses malheurs, à l'admiration de toute l'Europe pour le Télémaque, et à l'intérêt qu'inspire un grand homme dans la disgrâce, qu'il dut la liberté de parcourir toutes les parties de son diocèse occupées par les armées ennemies. Les Anglais, les Allemands, les Hollandais rivalisaient d'estime et de vénération avec les habitans de Cambrai pour leur archevêque. Toutes les différences de religion et de secte; tous les sentimens de haine et de jalousie qui séparaient les nations, disparaissaient en sa présence. Il fut souvent obligé de tromper l'empressement des armées ennemies, pour échapper aux honneurs qu'elles voulaient lui rendre. Il refusa les escortes militaires qu'elles lui offraient pour assurer le paisible exercice de ses fonctions religieuses; et, sans autre cortége que quelques ecclésiastiques, il traversait les campagnes désolées par la guerre. Son passage n'était marqué que par les bienfaits et les consolations qu'il apportait au milieu de tant d'infortunes, et par la suspension des désordres et des calamités que les armées traînent à leur suite. Les peuples respiraient au moins en paix pendant ces intervalles trop courts, et les visites pastorales de Fénélon pouvaient être appelées la *trève de Dieu*.

Fénélon prêchait régulièrement les carêmes dans quelques-unes des églises de sa ville, et, à certains jours solennels, dans son église cathédrale. Les sermons d'une année ne revenaient jamais dans les suivantes. Il donnait aux mêmes sujets une forme nouvelle, sans avoir jamais besoin de se copier. Il n'y avait pas une des paroisses des villes et des campagnes qu'il n'eût visitée, et où il n'eût accompagné sa visite d'une instruction pour le peuple.

Fénélon apportait le même zèle et le même intérêt à l'administration de son diocèse; plein d'indulgence, de douceur et de bonté, toutes les fois qu'il s'agissait de ménager les hommes ou les usages qui ne blessent ni la foi ni les bonnes mœurs; mais toujours prêt à s'armer de force et de courage contre les scandales et les abus intolérables, un de ses premiers soins fut de donner de sages réglemens et de bons directeurs à son séminaire. Il en confia la direction aux prêtres de Saint-Sulpice pour lesquels il eut toute sa vie la plus haute estime; il les visitait souvent et faisait lui-même toutes les semaines des conférences aux jeunes ecclésiastiques. La plupart étaient entretenus à ses frais. Son attachement à son clergé lui inspira les plus généreux sacrifices. Les malheurs de la guerre obligèrent le gouvernement, en 1708, à demander des secours extraordinaires au clergé de Cambrésis, comme aux autres corps de l'état. Mais le clergé avait été réduit par le séjour de l'armée à une condition plus déplorable que celle du clergé de toutes les autres provinces. Fénélon, déjà épuisé par les dépenses que la guerre avait occasionées et par toutes les libéralités qu'il ne cessait de répandre sur les malheureux, se chargea lui-même de la contribution à laquelle les curés de son diocèse avaient été taxés.

Du fonds de sa province et du lieu de son exil,



PORTRAIT DE FÉNÉLON.

Fénélon entretint une correspondance si étendue et si variée, qu'elle fournirait toute seule un des plus beaux titres de sa gloire. Les grands, les évêques, les savans, les gens du monde, les personnes vouées à la haute piété, français, étrangers, on le consultait de toutes parts et sur toute sorte de sujets. Ses réponses, toujours dictées par un excellent esprit, ont le charme indéfinissable qui semble un privilége particulier à son style. On y remarque surtout la franchise et même une sorte de hardiesse à dire des vérités dures qu'il avait le secret de faire excuser et aimer dans sa bouche, par la manière heureuse dont il les présentait. C'est là qu'on voit avec quelle tendresse il aimait ses parens et leur faisait le bien qui dépendait de lui, sans solliciter des faveurs, et sans déroger à ses obligations, comme évêque, pour les enrichir. Il écrivait à son neveu qui avait été blessé à l'armée et allait aux eaux de Baréges : « Ne craignez, mon cher enfant, aucune » dépense de nécessité : votre père selon la chair n'est » pas autant votre père que moi : c'est votre principal » père qui doit payer tout ce que l'autre ne peut » payer : Dieu nous le rendra au centuple. » Son neveu devait, à son retour de Baréges, passer par le château de Fénélon, antique domaine de ses pères. C'est là qu'était né l'archevêque de Cambrai. Son premier soin fut de recommander sa nourrice à son neveu : « Vos » deux dernières lettres m'ont appris que vous alliez » à Fénélon : j'en suis très content. J'aime bien que » vous goûtiez notre pauvre Ithaque, et que vous » vous accoutumiez aux pénates gothiques de nos pè» res.... Sachez, je vous prie, si ma nourrice est vi» vante et si elle a touché quelque argent de moi par » la voie de notre petit abbé. »

Il est touchant de voir le grand homme au milieu de

sa famille, et se faire, à l'âge de soixante-deux ans, le précepteur d'un jeune page qui n'avait d'autre fortune que le bonheur de porter son nom.

Un élève d'un genre bien différent s'était offert au zèle de Fénélon, et se montra digne d'un tel maître.

C'est le célèbre André-Michel de Ramsay, chevalier-baronnet en Ecosse. Il eut dès la plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences. Il aperçut bientôt le faux de la religion anglicane; mais s'il quittait une erreur, il en épousait une autre. Il se jeta dans le socinianisme, ensuite dans le tolérantisme outré, et enfin dans un pyrrhonisme universel. Cependant, comme il avait le cœur droit, il cherchait toujours la vérité de bonne foi. Il consulta les plus renommés des théologiens philosophes d'Angleterre. Il passa en Hollande et vit un célèbre ministre français réfugié, M. Poiret. Mais il ne trouva la vérité qu'il cherchait que dans les lumières de l'archevêque de Cambrai, qu'il alla visiter à Cambrai, et qui le fixa dans la religion catholique en 1710. M. de Ramsay a rendu lui-même compte au public des entretiens qu'il eut avec Fénélon, et c'est dans ses écrits mêmes qu'il faut chercher le résultat de sa visite qui dura six mois, et finit par le faire un catholique aussi éclairé qu'humble et soumis. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours la plus tendre vénération pour la mémoire de l'archevêque de Cambrai. De retour dans sa patrie, il y fut accueilli avec distinction quoique catholique. Le titre d'élève de Fénélon lui valut l'honneur d'être reçu membre de la Société royale de Londres. Il désira d'être admis au nombre des docteurs de l'Université d'Oxford : quelques oppositions s'élevèrent; mais le principal du collége de Sainte-Marie étouffa toutes les réclamations par ce seul mot : *Je vous présente l'élève du grand Fénélon : ce seul titre répond à tout;* et M. de Ramsay fut admis à la pluralité de 85 voix contre 17.

On ne sera point étonné des sentimens d'intérêt et de bienveillance que Fénélon inspirait aux étrangers de tous les pays et de tous les états que sa réputation attirait à Cambrai. La nature lui avait donné cette heureuse disposition de caractère, qui le portait toujours à les accueillir de la manière la plus propre à lui gagner leur cœur : elle lui avait donné les grâces et les agrémens extérieurs qui préviennent au premier abord : cette simplicité de mœurs et de langage qui font disparaître la gêne et la réserve d'un premier entretien : sa bonté ajoutait un charme enchanteur à cette séduction universelle dont personne ne pouvait se défendre, et dont personne ne posséda comme lui le secret ou l'heureux privilége. Il ne faisait jamais sentir aux étrangers ce qui pouvait leur manquer par rapport à cette recherche de politesse, cette élégance de manières, ce bon goût, cette urbanité qui distinguait autrefois en France les premiers rangs de la société, et dont les étrangers venaient étudier les modèles. Fénélon disait à ce sujet : *La politesse est de toutes les nations; les manières de s'exprimer sont différentes, mais indifférentes de leur nature.*

Au nombre de ceux qui vinrent payer à Fénélon le tribut de leur admiration, nous pourrions compter le maréchal de Munich, si fameux par ses campagnes de la Crimée et ses victoires contre les Turcs; par le pouvoir qu'il exerça long-temps à la cour de Pétersbourg; par son exil de vingt ans au fond de la Sibérie et par le retour glorieux qui suivit une si longue disgrâce; nous pourrions compter un personnage bien plus élevé, un prince qui n'ouvrit les yeux à la lumière que pour devenir la victime de cette espèce de fatalité qui s'était appesantie sur la famille des Stuarts: Jacques III, fils de Jacques II, qui servait dans les armées françaises sous le modeste titre de chevalier de Saint-Georges, et qui profita de son séjour à Cambrai pendant la guerre de la succession d'Espagne, pour recueillir auprès de Fénélon les sages maximes dont il voulait faire la règle de son administration, si jamais la Providence lui eût rendu le sceptre porté par ses ancêtres.

Le cardinal Quirini, bibliothécaire du Vatican, qui parcourait l'Europe savante pour en recueillir les richesses littéraires, désira passionnément de voir l'archevêque de Cambrai. Voici ce qu'il nous apprend lui-même dans la relation de ses voyages, où il a consigné les plus petits détails de ses rapports avec Fénélon. « C'était vers ce seul point que j'étais vivement attiré. Avec quelle sensibilité, avec quel attendrissemont je me rappelle encore la douce et tendre familiarité avec laquelle ce grand homme daignait m'entretenir, quoique son palais fût rempli d'une foule de généraux français et d'officiers en chef, envers lesquels il remplissait tous les soins de la plus magnifique et de la plus généreuse hospitalité. J'ai encore présentes à ma pensée toutes les graves et importantes réflexions qui faisaient le sujet de nos entretiens : mon oreille recueillait avec avidité toutes les paroles qui sortaient de sa bouche; ses lettres sont encore sous mes yeux et attestent la pureté de ses sentimens et la sagesse de ses principes; je les conserve parmi mes papiers, comme le trésor le plus précieux que j'aie au monde. »

Ce caractère inaltérable de douceur de Fénélon, joint à cette admiration universelle qu'on avait pour ses lumières et pour ses vertus, inspira quelquefois le désir de le voir et de l'entretenir, même à ceux qui professaient des doctrines opposées aux siennes.

Le P. Quesnel, qui s'était déjà rendu fameux par son zèle ardent pour le jansénisme et qui le devint encore plus dans la suite, par tous les troubles dont ses écrits furent la cause ou l'occasion, venait d'adresser à Fénélon un écrit où l'on remarque des ménagemens auxquels on n'était pas accoutumé de sa part. Fénélon s'empressa d'accueillir avec la plus indulgente bonté ces démonstrations réelles ou apparentes, qui semblaient annoncer le désir de s'éclairer mutuellement. Nous ignorons quel fut le résultat de cette correspondance.

Ce fut cet esprit de douceur et de modération qui le rendit également cher à tous ses diocésains malgré la diversité des partis et des opinions. Aucun évêque de son temps ne s'est déclaré d'une manière plus forte et n'a écrit des ouvrages plus solides contre les erreurs du jansénisme : mais en combattant les doctrines, il plaignait le malheur de leurs partisans; il évitait tous les reproches odieux, toutes les réflexions amères. Son zèle même était devenu le garant de leur sincérité. Le gouvernement, tranquille sur un diocèse confié à un prélat si vigilant, se croyait dispensé

d'une surveillance trop inquiète. « Les Pays-Bas, dit » Saint-Simon dans ses Mémoires, fourmillaient de » jansénistes ou de gens réputés tels. Le diocèse en » particulier et Cambrai même en étaient pleins. L'un » et l'autre leur furent des lieux de constant asile et » de paix. Heureux et contens d'y trouver du repos, » ils ne s'émurent de rien à l'égard de leur archevêque » qui, contraire à leur doctrine, leur laissait toute » sorte de tranquillité. »

Il improuvait également le zèle peu réfléchi qu'on employait à l'égard des protestans paisibles et soumis. Le maréchal de Noailles, commandant en Languedoc, consulta Fénélon sur la conduite qu'il devait tenir envers les soldats étrangers d'une religion différente. « Il n'est point à propos, répondit Fénélon, de tourmenter et d'importuner les soldats étrangers et hérétiques pour les convertir : on n'y réussirait pas : » tout au plus on les jetterait dans l'hypocrisie. » Cette conduite si conforme à l'esprit de la religion catholique, a servi de titre à quelques écrivains pour transformer Fénélon en un philosophe du 18e siècle, *indifférent sur toutes les religions*. On imprima dans le Mercure, 9 décembre 1780, que Fénélon avait écrit au duc de Bourgogne : « *Souffrez toutes les religions*, » *puisque Dieu les souffre*. » Le respectable abbé de Fénélon, parent de l'archevêque de Cambrai, et qui périt sur l'échafaud révolutionnaire à l'âge de 80 ans, se crut obligé d'inviter le rédacteur du *Mercure* à rectifier une méprise dont il était si facile d'abuser. *Vous n'avez vu*, lui disait-il, *aucune part cette prétendue lettre, ni écrite, ni imprimée*. Telle fut la manie de quelques écrivains du 18e siècle, de mutiler les ouvrages des plus grands hommes pour dérober à la religion la gloire d'avoir produit les génies les plus éclairés. C'est ainsi qu'on a voulu dénaturer les principes et les écrits de Pascal, de Bacon et d'Euler.

Il y avait près de cinq ans que Fénélon, retiré dans son diocèse, ne conservait l'espérance de revoir le duc de Bourgogne que dans un avenir aussi incertain qu'éloigné. On voit dans toutes ses lettres l'intérêt avec lequel, du fond de sa retraite, il surveillait tous les détails de la conduite du jeune prince. Toutes les instructions qu'il lui transmettait par M. de Beauvilliers, respirent la tendresse d'un père et la sincérité d'un ami fidèle. On ne lira pas sans une tendre émotion quels étaient les sentimens de l'élève de Fénélon pour son précepteur, quoiqu'il eût été arraché bien jeune encore à ses leçons. Il lui écrivit secrètement la lettre qu'on va lire; elle était datée du 22 décembre 1705.

« Enfin, mon cher archevêque, je trouve une occasion favorable de rompre le silence où j'ai demeuré » depuis quatre ans. J'ai souffert bien des maux depuis; mais un de mes plus grands a été celui de » ne pouvoir point vous témoigner ce que je sentais » pour vous pendant ce temps, et que mon amitié » augmentait par vos malheurs, au lieu d'en être refroidie. Je pense, avec un vrai plaisir, au temps » où je pourrai vous revoir; mais je crains que ce » temps ne soit encore bien loin. Il faut s'en remettre à la volonté de Dieu, de la miséricorde duquel je reçois toujours de nouvelles grâces. Je lui » ai été plusieurs fois infidèle depuis que je ne vous » ai vu; mais il m'a toujours fait la grâce de me » rappeler à lui, et je n'ai, Dieu merci, point été » sourd à sa voix. Depuis quelque temps, il me paraît que je me soutiens mieux dans le chemin de » la vertu; demandez lui la grâce de me confirmer » dans mes bonnes résolutions, et de ne pas permettre que je redevienne son ennemi, mais de m'enseigner lui-même à suivre en tout sa sainte volonté. » Je continue toujours à étudier tout seul, quoique je » ne le fasse plus en forme depuis deux ans, et j'y » ai plus de goût que jamais. Mais rien ne me fait » plus de plaisir que la métaphysique et la morale, » et je ne saurais me lasser d'y travailler. J'en ai fait » quelques petits ouvrages, que je voudrais bien être » en état de vous envoyer, afin que vous les corrigeassiez, comme vous faisiez autrefois mes thèmes. » Tout ce que je vous dis n'est pas bien de suite, » mais il n'importe guère. Je ne vous dirai point ici » combien je suis révolté moi-même contre tout ce » qu'on a fait à votre égard; mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu, et croire que tout cela » est arrivé pour notre bien. Ne montrez cette lettre » à personne au monde, excepté à l'abbé de Langeron, » s'il est actuellement à Cambrai, car je suis sûr de » son secret; et faites-lui mes complimens, l'assurant » que l'absence ne diminue point mon amitié pour » lui. Ne m'y faites point non plus de réponse, à moins » que ce ne soit par quelque voie très-sûre, et en » mettant votre lettre dans le paquet de M. de Beauvilliers, comme je mets la mienne, car il est le seul » que j'ai mis de la confidence, sachant combien il lui » serait nuisible qu'on le sût. Adieu, mon cher archevêque; je vous embrasse de tout mon cœur, et ne » trouverai peut-être de bien long-temps l'occasion de » vous écrire. Je vous demande vos prières et votre » bénédiction. » Louis. »

La réponse de Fénélon se bornait aux exhortations les plus tendres pour affermir le prince dans ses sentimens de religion. Il n'y mêla aucune réflexion sur tout ce qui s'était passé depuis quatre ans : il la termina par ces seuls mots; « Je ne vous parle que de » Dieu : il n'est pas question de moi. J'ai, Dieu merci, » le cœur en paix : ma plus rude croix est de ne vous » point voir. Mais je vous porte devant Dieu dans » une présence plus intime que celle des sens. Je donnerais mille vies, comme une goutte d'eau, pour » vous voir comme Dieu vous veut. »

Les événemens politiques fournirent, bientôt après cette première lettre, une occasion d'entretenir cette correspondance secrète. Louis XIV venait d'accepter le testament de Charles II pour son petit-fils, le duc d'Anjou, qui devint ainsi la tige des Bourbons en Espagne. Il est à présumer qu'il n'aurait eu à lutter que contre la maison d'Autriche dont les prétentions et les forces n'étaient pas très redoutables; mais il fit la faute inexcusable en politique de reconnaître le fils de Jacques II, ce qui souleva contre lui l'Angleterre. Guillaume III associa la nation entière à son ressentiment, ainsi que la Hollande, dont il disposait en maître absolu. Dans cette situation critique, Fénélon adressa divers mémoires à M. le duc de Beauvilliers, dont l'événement a plus d'une fois justifié la sagesse de vues et le talent avec lequel l'auteur savait juger les hom-

mes et les choses. Louis XIV donna, en 1702, le commandement de l'armée de Flandre au duc de Bourgogne, et chargea le maréchal de Boufflers de le diriger par ses leçons et ses exemples. Le jeune prince devait passer par Cambrai pour se rendre à l'armée. Il demanda avec empressement au roi la permission de voir à son passage son ancien précepteur. Le roi y consentit, mais avec la condition de ne le point voir en particulier. Le prince se hâta d'en prévenir Fénélon par une lettre datée de Péronne. Cette entrevue fut courte et gênée par la présence des militaires et des magistrats que le respect et le devoir avaient attirés. Ce ne fut qu'au moment où l'archevêque présenta la serviette au duc pour se laver les mains, que le jeune prince lui adressa ces paroles qui disaient tant de choses en si peu de mots : *Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis.*

La campagne de 1702 ne produisit aucun événement remarquable en Flandre. Cependant le duc de Bourgogne y donna la plus haute idée de ses talens et *charma les officiers et les soldats*, selon l'expression du marquis de Quincey, dans ses mémoires militaires. Fénélon le revit à son passage : il écrivait à cette occasion au duc de Beauvilliers : « J'ai vu notre cher » prince un moment : il m'a paru engraissé, d'une » meilleure couleur et fort gai. Il a beaucoup pris sur » lui en me voyant; il me semble que je ne suis » touché de tout ce qu'il fait pour moi, que par rap» port à lui et au bon cœur qu'il montre par là. »

L'année suivante le duc fut nommé généralissime de l'armée d'Allemagne. Le maréchal de Vauban devait seconder ses opérations. Aussi cette campagne fut aussi honorable par la prise de Vieux-Brisach que par l'intrépidité que le prince mit à s'exposer à tous les périls. Il écrivit au retour une lettre à Fénélon où il marquait le regret de n'avoir pas été à portée de le revoir. « Aidez-moi, lui disait-il, de vos con» seils et de vos prières. Pour vous, mon cher ar» chevêque, vous êtes tous les jours nommément dans » les miennes : vous croyez bien que ce n'est pas tout » haut. » Le duc de Bourgogne fut cinq ans à la cour sans être employé dans les armées. Les grands revers de cette époque n'avaient pas permis au roi de compromettre la gloire de son petit-fils. C'est dans cet intervalle que du fond de sa retraite de Cambrai, Fénélon dirigeait toutes les pensées, toutes les actions du jeune prince sur les instructions qu'il recevait des ducs de Beauvilliers et de Chevreuse. Fénélon exilé et proscrit était l'oracle de l'héritier de Louis XIV.

La campagne de Lille s'ouvrit en 1708; elle fut pour le duc de Bourgogne la crise la plus violente où un prince de son caractère et de son rang pût jamais se trouver exposé. Il fut soumis aux ordres du duc de Vendôme, intéressé à détruire le jeune prince dans l'opinion publique, pour accroître son autorité auprès du grand-dauphin, que d'injustes préventions éloignaient de son propre fils. Le malheureux combat d'Oudenarde mit la division entre les chefs de l'armée. Le siége de Lille suivit de près, et malgré la belle défense du maréchal de Boufflers, la place fut rendue, et la campagne finit de la manière la plus malheureuse pour la France et la moins honorable pour le duc de Bourgogne. Pendant les quatre mois qu'elle dura, il s'établit une correspondance entre Fénélon et le jeune prince, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la tendresse éclairée du maître ou de la manière dont l'élève recevait ses avis et ses leçons. Les partisans du duc de Vendôme remplissaient les lettres qu'ils écrivaient à Paris et à la cour de reproches amers, de réflexions malignes, et de satires sanglantes. Ces odieuses rumeurs étaient propagées par une cabale puissante. Le duc de Bourgogne dédaignait de se justifier : personne n'entreprenait de combattre ces bruits injurieux : car il n'avait que des amis et point de partisans. Fénélon qui n'avait point cessé de le soutenir de ses conseils, voyant que la campagne allait finir et que le prince était au moment de se présenter devant le roi, son grand père, ne craignit point de donner au prince une dernière instruction dans une lettre qui achève de peindre l'ame de Fénélon et sa tendre affection pour son élève.

Le duc de Bourgogne se conforma exactement aux avis de Fénélon, en arrivant à Versailles. Il fut pleinement justifié dans l'esprit du roi, du ministre et de tous ceux qui n'apportaient aucun esprit de parti dans une discussion délicate entre un jeune prince qui ne donnait encore que des espérances et un général déjà renommé. Le roi prit même l'engagement de lui donner le commandement d'une armée pour la campagne suivante, et il l'eût effectué, si l'état des finances presqu'entièrement épuisées n'eût déterminé le duc de Bourgogne à faire le sacrifice du commandement.

Ce fut au milieu des désastres causés par cette guerre que Fénélon, placé sur le principal théâtre, montra ce beau caractère qui a autant honoré sa mémoire que les productions de son génie. Les mémoires de Saint-Simon nous offrent le tableau le plus aimable de la conduite de Fénélon durant ce période de malheurs et de calamités publiques.

« Sa maison ouverte et sa table de même, avait » l'air de celle d'un gouverneur de Flandre, et tout à » la fois d'un palais vraiment épiscopal, et toujours » beaucoup de gens de guerre distingués, et beaucoup » d'officiers particuliers sains, malades, blessés, logés » chez lui, défrayés et servis, comme s'il n'y en eût » qu'un seul, et lui ordinairement présent aux consul» tations des médecins et chirurgiens; il faisait d'ail» leurs auprès des malades et des blessés les fonctions » du pasteur le plus charitable, et souvent il allait » exercer le même ministère dans les maisons et les » hôpitaux où il avait dispersé les soldats, et tout cela » sans oubli, sans petitesse, et toujours prévenant » avec les mains ouvertes. Une libéralité bien entendue, » une magnificence qui n'insultait point, et qui se ver» sait sur les officiers et les soldats, qui embrassait » une vaste hospitalité, et qui pour la table, les meu» bles et les équipages, demeurait dans les justes bor» nes de sa place; également officieux et modeste, » secret dans les assistances qui pouvaient se cacher, » et qui étaient sans nombre; leste et délié sur les au» tres, jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les » donnait, et à le persuader; jamais empressé, jamais » de complimens, mais d'une politesse qui, en em» brassant tout, était toujours mesurée et proportion» née; en sorte qu'il semblait à chacun qu'elle n'était » que pour lui, avec cette précision dans laquelle il

» excellait singulièrement; aussi était-il adoré de tous. » L'admiration et le dévouement pour lui étoient dans » le cœur de tous les habitans des Pays-Bas, quels qu'ils » fussent, et de toutes les dominations qui les parta- » geaient, dont il était l'amour et la vénération. »

Le duc de Marlborough donna une belle preuve de ses sentimens d'admiration et de dévouement. La ville de Cateau-Cambrésis, principal domaine des archevêques de Cambrai, était remplie des grains de l'archevêque et de ceux que les habitans de la campagne y avaient déposés sous la protection de son nom. Marlborough la fit d'abord conserver par un détachement qu'il y envoya. Mais quand il vit que sa propre armée, prête à manquer de vivres, voudrait se pourvoir dans les magasins de Cateau-Cambrésis, il en fit avertir Fénélon : on chargea sur des chariots tous les grains qui s'y trouvaient; et Marlborough les fit escorter par ses propres troupes jusque sur la place d'armes de Cambrai, devenue le quartier-général de l'armée française.

La France en 1710, prête à se voir envahie par les armées étrangères, ne fut sauvée que par des événemens qui ne dépendaient pas des hommes. La mort de Joseph II, empereur d'Allemagne, força l'Europe à changer de politique, et l'on put espérer une paix prochaine et honorable. Le grand Dauphin mourut la même année, et le duc de Bourgogne devenu Dauphin, fut admis par Louis XIV au gouvernement. Tout changea de face. Toutes les ambitions se trouvaient alors du côté d'un prélat dont le retour prochain à la cour et la faveur paraissaient si clairement annoncés. Fénélon tout occupé des besoins de la nation et de la gloire de son auguste élève, se livra à des méditations politiques qui avaient pour objet un vaste plan de gouvernement. On nous a conservé ce grand travail qui forme une suite de *tableaux* où chaque objet est indiqué avec autant de précision que de clarté. Mais tandis qu'il préparait le bonheur d'une nouvelle génération, la mort, en redoublant les coups les plus terribles, détruisit en un moment ces rêves de félicité et toutes les espérances des Français. La duchesse de Bourgogne mourut le 22 février 1712. Fénélon adressa cette lettre si touchante au duc de Bourgogne.

« J'ai prié et je prierai, je fais même prier pour la » princesse que nous avons perdue. Dieu sait si le » prince est oublié. Il me semble que je le vois dans » l'état où saint Augustin s'est dépeint lui-même : » Mon cœur est obscurci par la douleur; tout ce que » je vois me retrace l'image de la mort. La maison » paternelle me rappelle sans cesse ma douleur et mon » malheur. Tout ce qui m'était doux, quand je pou- » vais le partager avec celle que j'aimais, me devient » un supplice, depuis que je l'ai perdue. Mes yeux » la cherchent partout, et ne la trouvent nulle part. » Tout ce que je vois m'est en horreur, parce que je » ne la vois point. Quand elle vivait, quelque part que » je fusse sans elle, tout me disait, vous l'allez voir : » rien ne me le dit plus. Je ne trouve de douceur que » dans mes larmes; elle me tiennent lieu de ce qu'elle » m'était lorsqu'elle vivait. Je suis malheureux; et on » l'est dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses » qui passent; on est déchiré quand on vient à les per- » dre; et c'est alors qu'on sent tout son malheur. J'é- » tais loin de m'en former l'idée avant de l'avoir éprou- » vé. Je ne puis soutenir le poids de mon cœur déchiré » et ensanglanté, et je ne sais où le reposer. »

Au moment même où Fénélon adressait ces paroles d'amour et de religion au duc de Bourgogne, ce prince venait de rendre le dernier soupir. En apprenant cette horrible nouvelle, Fénélon laisse échapper ces seuls mots : *Tous mes liens sont rompus*.... Rien ne m'attachera plus à la terre. Il fut plusieurs jours dans un accablement qui alarma ses amis les plus chers. Huit jours après seulement, il eut la force d'écrire au duc de Chevreuse cette lettre déchirante : « Hélas! mon » bon duc, Dieu nous a ôté toute notre espérance pour » l'église et pour l'état. Il a formé le jeune prince, il » l'a orné, il l'a préparé pour les plus grands biens, » il l'a montré au monde, et aussitôt il l'a détruit. Je » suis saisi d'horreur et malade de saisissement sans » maladie : et pleurant le prince mort, qui me déchire » le cœur, je suis alarmé pour les vivans. » Peu de jours après il lui écrivait encore : « Je donnerais ma » vie non-seulement pour l'état, mais encore pour les » enfans de notre cher prince qui est encore plus avant » dans mon cœur que pendant sa vie. » Le jour même où il écrivait ces mots, l'aîné de ses deux enfans, le duc de Bretagne mourut, et il ne resta plus d'autre espérance à la famille royale que le duc d'Anjou, qui fut Louis XV.

Nous ne parlerons point ici des mesures politiques où Fénélon prit tant de part, non plus que des événemens qui amenèrent enfin cette fameuse régence du duc d'Orléans, après la mort de Louis XIV.

Fénélon vit les premiers orages qui s'élevèrent à l'occasion de la bulle *Unigenitus*, contre les erreurs du P. Quesnel : il vit en très-peu de jours descendre dans la tombe ses amis les plus chers, l'abbé de Langeron, les ducs de Chevreuse et de Beauvilliers. La douleur dont il était accablé ne pût l'engager à suspendre un seul moment l'exercice des devoirs de son ministère.

« Peu de semaines avant sa maladie, il fit un court » voyage de visites épiscopales; il versa dans un en- » droit dangereux; personne ne fut blessé; mais il » aperçut tout le péril, et eut dans sa faible machine » toute la commotion de cet accident; il arriva in- » commodé à Cambrai; la fièvre survint, et Fénélon » vit que son heure était arrivée. Soit dégoût du monde, » si continuellement trompeur pour lui, et de sa figure » qui passe; soit plutôt que sa piété, entretenue par » un long usage, fût ranimée encore plus par les tristes » considérations de tous les amis qu'il avait perdus, » il parut insensible à tout ce qu'il quittait, et uni- » quement occupé de ce qu'il allait trouver, avec une » tranquillité et une paix qui n'excluait que le trouble, » et qui embrassait la pénitence, le détachement, le » soin unique des choses spirituelles de son diocèse; » enfin, une confiance qui ne faisait que surnager à la » crainte et à l'humilité. »

Voilà l'impression générale que la mort de Fénélon laissa à Paris et à la cour. M. de Saint-Simon, en en rendant compte, ne fait qu'exprimer l'opinion des gens du monde; mais le témoin oculaire dont nous allons emprunter le récit, entre dans des détails bien plus

précieux pour tous les amis de la religion et de la mémoire de Fénélon.

Ce fut dans la soirée du 1er janvier 1715, que Fénélon fut attaqué de la maladie dont il mourut. « Cette » maladie qui ne dura que six jours et demi, avec des » douleurs très-aiguës, était une fièvre continue dont » la cause était cachée. Pendant ces six jours entiers, » il ne voulut être entretenu que de lecture de l'écriture » sainte; pendant les premiers jours on ne déférait » que par intervalle à ses instances. On craignait que » l'application qu'il portait à cette lecture n'empêchât » l'effet des remèdes, et n'aigrît son mal; on ne lui » lut d'abord que le livre de Tobie, et peu à la fois; » on y ajoutait, suivant les occasions, quelques textes » sur la fragilité des biens qui passent, et sur l'espé» rance de ceux qui durent à jamais. Nous lui récitions » souvent, et il paraissait charmé d'entendre les der» niers versets du chap. IV, et les neuf premiers du » chap. V de la seconde épître de saint Paul aux Co» rinthiens. *Répétez encore cet endroit*, me dit-il en » deux occasions. Dans les intervalles, on lui parla de » quelques expéditions pressantes pour les affaires de » son diocèse, et il les signa. On lui demanda s'il » n'avait rien à changer à son testament (qui était de » 1705) et il fit un codicille pour substituer l'abbé de » Fénélon à l'abbé de Langeron, qu'il avait précédem» ment nommé son exécuteur testamentaire. Je lui de» mandai en mon particulier ses derniers ordres, par » rapport aux deux ouvrages qu'il faisait imprimer.

» Les deux derniers jours et les deux dernières » nuits de sa maladie, il nous demanda avec instance » de lui réciter les textes de l'écriture les plus conve» nables à l'état où il se trouvait. *Répétez, répétez-moi*, » disait-il de temps en temps, *ces divines paroles;* il » les achevait avec nous, autant que ses forces le lui » permettaient. On voyait dans ses yeux et sur son » visage, qu'il entrait avec ferveur dans de vifs sen» timens de foi, d'espérance, d'amour, de résignation, » d'union à Dieu, de conformité à Jésus-Christ, que » ces paroles exprimaient. Il nous fit répéter plusieurs » fois les paroles que l'église a appliquées à saint Mar» tin, et met dans la bouche de ce grand évêque de » l'église gallicane. *Seigneur, si je suis encore nécessaire » à votre peuple, je ne refuse point le travail; que » votre volonté soit faite. O homme qu'on ne peut assez » louer! il n'a pas été surmonté par le travail; il ne » devait pas même être vaincu par la mort; il ne crai» gnit pas de vivre, il ne refusa pas de mourir*. L'ar» chevêque de Cambrai paraissait plein du même esprit » d'abandon à la volonté de Dieu. En cette même » occasion et, à l'imitation des disciples de saint Mar» tin, je pris la confiance de lui demander : Mais pour» quoi nous quittez-vous? dans cette désolation, à qui » nous laissez-vous? Peut-être que les loups ravissans » viendront ravager votre troupeau. Il ne répondit » que par des soupirs.

» Quoiqu'il se fût confessé la veille de Noël, avant » de chanter la messe de minuit, il se confessa de » nouveau dès le second jour de sa maladie. Le troi» sième jour au matin, il me chargea de lui faire » donner le viatique; une heure après, il me demanda » si j'avais tout disposé pour cette cérémonie. Comme » je lui représentais que le danger ne paraissait pas » assez pressant : *Dans l'état où je me sens, dit-il » je n'ai point d'affaire plus pressée.*

» Il se fit porter aussitôt, de la petite chambre qu'il » occupait habituellement, dans sa grande chambre. » Il désira que tous les membres de son chapitre pus» sent y entrer, et être présens à cet acte de religion. » Avant de recevoir le viatique, il adressa à tous les » assistans quelques paroles d'édification, que je ne » pus entendre que confusément, me trouvant alors » trop éloigné de son lit.

» Dans l'après-midi du quatrième jour de sa mala» die, M. l'abbé de Beaumont et M. le marquis de » Fénélon, ses neveux, arrivèrent en poste de Paris; » il éprouva une sensible consolation en les revoyant; » il leur demanda qui leur avait donné l'alarme; la » douleur ne leur permit pas d'articuler un seul mot, » ils se contentèrent de montrer M. l'abbé de Fénélon » qui se trouvait à Cambrai lorsque la maladie se dé» clara.

» Quelque sensible que je l'eusse vu à la mort de » M. l'abbé de Langeron, son ami intime, et à celle » de M. le duc de Bourgogne, son élève, il vit sans » pleurer, dans sa dernière maladie, l'affliction et les » larmes de toutes les personnes qu'il aimait le plus » tendrement.

» M. l'abbé de Beaumont et M. le marquis de Fé» nélon avaient pris la précaution d'amener avec eux, » de Paris, le célèbre Chirac, médecin, qui conféra » immédiatement avec les médecins du pays qui avaient » suivi et traité la maladie; ils convinrent de le sai» gner une seconde fois, et de lui donner l'émétique; » l'effet en fut prompt, et parut d'abord le soulager, » on conçut même d'abord quelques espérances, mais » on reconnut bientôt que le mal était plus fort que » les remèdes. Dieu voulait retirer à lui un des évê» ques qui auraient pu servir le plus utilement l'église » dans ces temps de schisme et d'indocilité.

» Le matin du jour des Rois, m'ayant témoigné » le regret de ne pouvoir dire lui-même la sainte » messe, j'allai, suivant son ordre, la dire à son in» tention. Pendant ce court intervalle il parut s'affai» blir notablement, et on lui donna l'extrême-onction.

» Immédiatement après il me fit appeler, et ayant » fait sortir tout le monde de sa chambre, il me dicta » la dernière de ses lettres, qu'il signa, m'ordonnant » de la montrer ici à quatre personnes, et de la faire » partir aussitôt qu'il aurait les yeux fermés. C'est en » me dictant cette lettre que, rappelant toutes ses » forces, sentant qu'il était près de paraître devant » Dieu, il voulut s'y préparer, en exposant ses véri» tables sentimens. Quelque courte que soit cette » lettre, on ne peut marquer un plus grand désinté» ressement pour sa famille, ni plus de respect et » d'attachement pour son roi, ni plus d'affection pour » son diocèse, ni plus de zèle pour la foi contre les » erreurs des jansénistes, ni une docilité plus abso» lue pour l'église mère et maîtresse.

» Il souffrit beaucoup le reste du jour et pendant » sa dernière nuit; mais il se réjouissait d'être sem» blable à Jésus-Christ souffrant. *Je suis*, disait-il, » *sur la croix avec Jésus-Christ; Christo confixus sum » cruci*. Nous récitions alors les paroles de l'Ecriture » qui regardent la nécessité des souffrances, leur

» brièveté et leur peu de próportion avec le poids » immense de gloire éternelle dont Dieu les couronne. » Les douleurs redoublant, nous lui disions ce que » saint Luc rapporte de Jésus-Christ, que dans ces » occasions il redoublait ses prières, *factus in agoniâ* » *prolixiùs orabat.* Jésus-Christ, ajouta-t-il lui-même, » réitéra trois fois la même prière : *Oravit tertiò, eundem sermonem dicens;* mais la violence du mal ne » lui permettant pas d'achever seul, nous continuâmes » avec lui : *Mon père, s'il est possible, que ce calice* » *s'éloigne de moi ; cependant que votre volonté soit faite* » *et non la mienne. Oui, Seigneur*, reprit-il en élevant » autant qu'il put sa voix affaiblie, *votre volonté et* » *non la mienne.* La fièvre redoublait par intervalles, » et lui causait des transports dont il s'aperçut lui-» même, et dont il était peiné, quoiqu'il ne lui échap-» pât jamais rien de violent ni de peu convenable. » Lorsque le redoublement cessait, on le voyait aussitôt » joindre les mains, lever les yeux vers le ciel, se » soumettre avec abandon, et s'unir à Dieu dans une » grande paix. Cet abandon plein de confiance à la » volonté de Dieu avait été dès sa jeunesse le goût » dominant de son cœur, et il y revenait sans cesse » dans tous ses entretiens familiers. C'était, pour ainsi » dire, sa nourriture et celle qu'il aimait à faire goûter » à tous ceux qui vivaient dans son intimité.

» Je suis encore attendri quand je pense au spec-» tacle touchant de cette dernière nuit. Toutes les » personnes de sa pieuse famille, qui étaient réunies » à Cambrai; M. l'abbé de Beaumont, M. le marquis » de Fénélon, M. l'abbé de Fénélon, les chevaliers » de Fénélon, M. de l'Eschelle, son frère, et M. l'abbé » Devise, leur neveu, vinrent tous, l'un après l'autre, » dans ces intervalles de pleine liberté d'esprit, de-» mander et recevoir sa bénédiction, lui donner le » crucifix à baiser, et lui adresser quelques mots d'é-» dification. Quelques autres personnes de la ville » qu'il dirigeait se présentèrent aussi pour recevoir » sa dernière bénédiction. Ses domestiques vinrent » ensuite tous ensemble, en fondant en larmes, la » demander, et il la leur donna avec amitié. M. l'abbé » Le Vayer (de la congrégation de Saint-Sulpice), » supérieur du séminaire de Cambrai, qui l'assista » particulièrement à la mort cette dernière nuit, la » reçut aussi pour le séminaire et pour le diocèse. » M. l'abbé Le Vayer récita ensuite les prières des » agonisans, en y mêlant de temps en temps des pa-» roles courtes et touchantes de l'écriture, les plus » convenables à la situation du malade, qui fut environ » une demi-heure sans donner aucun signe de con-» naissance, après quoi il expira doucement à cinq » heures et quart du matin (7 janvier 1715).

» Nous croyons que notre pieux et saint archevêque » est mort saintement comme il a vécu; chacun de » ceux qui l'ont connu plus particulièrement s'em-» pressa de recueillir quelque chose qui lui ait appar-» tenu. On ne trouva pas chez lui d'argent comptant; » les pertes et les grandes dépenses que lui avait » causées le voisinage des armées pendant les trois » dernières campagnes sans qu'il eût rien absolument » retranché des aumônes qu'il faisait aux couvens de » cette ville, aux pauvres ordinands de son séminaire, » aux filles de la charité pour les pauvres malades, » aux paroisses qu'il visitait, aux étudians de son » diocèse qu'il entretenait dans les universités, et à » une multitudes d'autres personnes, avaient absolu-» ment épuisé ses revenus. Il n'a rien laissé à sa fa-» mille du prix de son mobilier, ni des arrérages qui » sont dus par ses fermiers; il institue par son testa-» ment M. l'abbé Beaumont, son neveu, son héritier » universel, pour exécuter ses pieuses intentions, dont » il a fait connaître le secret à lui seul, et M. l'abbé » de Beaumont continua, jusqu'à l'arrivée du succes-» seur, les mêmes aumônes que M. l'archevêque faisait » aux pauvres.

» Voilà ce que j'ai remarqué des dispositions de » notre saint archevêque. Les derniers jours de sa vie, » MM. ses neveux, et les autres personnes qui ne » l'ont presque point quitté pendant sa maladie, au-» ront pu remarquer d'autres circonstances qui m'ont » échappé, ou que je ne me rappelle pas en ce mo-» ment.

» Je ne puis qu'être vivement touché de votre sou-» venir dans cette triste occasion; quoique je perde » mon bienfaiteur, mon maître, et j'ose dire, mon » père, je suis pourtant beaucoup plus sensible à la » perte que l'église fait en lui, du plus pieux, du » plus zélé et du plus savant défenseur de la Foi; » de celle que fait ce diocèse et notre séminaire en » particulier, dont il allait commencer les bâtimens, » pour l'unir à Saint-Sulpice. Le successeur pourra-» t-il continuer cet ouvrage si utile, si nécessaire? » Le voudra-t-il? Priez pour ce diocèse et pour » nous. »

La lettre que dicta Fénélon, immédiatement après après avoir reçu l'extrême-onction, et que l'auteur de cette relation avait eu ordre de faire partir aussitôt qu'il aurait les yeux fermés, fit la plus grande sensation lorsqu'elle fut devenue publique. Elle attestait les véritables sentimens de Fénélon, dans un moment où aucune considération humaine ne pouvait plus influer sur son langage ou sur ses dispositions.

C'est en parlant de cette lettre que M. de Saint-Simon, témoin de l'effet qu'elle avait produit à la ville et à la cour, a dit :

« Dans cet état, Fénélon écrivit au roi une lettre » sur le spirituel de son diocèse, qui ne disait pas » un mot sur lui-même, qui n'avait rien que de tou-» chant et qui ne convînt au lit de la mort à un grand » évêque. »

Elle était adressée au père Le Tellier, et conçue en ces termes :

» Je viens de recevoir l'extrême-onction. C'est dans » cet état, mon révérend père, où je me prépare à » aller paraître devant Dieu, que je vous prie ins-» tamment de représenter au roi mes sentimens.

» Je n'ai jamais eu que docilité pour l'église, et » qu'horreur des nouveautés qu'on m'a imputées. J'ai » reçu la condamnation de mon livre avec la simpli-» cité la plus absolue.

» Je n'ai jamais été un seul moment en ma vie, » sans avoir pour la personne du roi la plus vive re-» connaissance, le zèle le plus ingénu, le plus profond » respect et l'attachement le plus inviolable.

» Je prends la liberté de demander à sa Majesté deux

» grâces, qui ne regardent ni ma personne, ni aucun » des miens.

» La première est qu'il ait la bonté de me donner un successeur pieux, régulier, bon et ferme » contre le jansénisme, lequel est prodigieusement accrédité sur cette frontière.

» L'autre grâce est qu'il ait la bonté d'achever avec » mon successeur, ce qui n'a pu être achevé avec moi » pour Messieurs de Saint-Sulpice. Je dois à sa Majesté le secours que je reçois d'eux. On ne peut rien » de plus apostolique et de plus vénérable. Si sa Majesté veut bien faire entendre à mon successeur, » qu'il vaut mieux qu'il conclue avec ses messieurs ce » qui est déjà si avancé, la chose sera bientôt finie.

» Je souhaite à sa Majesté une longue vie, dont » l'église, aussi bien que l'état, ont infiniment besoin. » Si je puis aller voir Dieu, je lui demanderai souvent » ces grâces. Vous savez, mon révérend père, avec » quelle vénération.

» Signé Fr., archevêque de Cambrai.

» A Cambrai, ce 6 janvier 1715. »

La mort de Fénélon excita des regrets sincères et universels dans toute l'étendue des Pays-Bas; et, malgré les combats des partis qui divisaient l'église, tous les cœurs se réunirent pour déplorer la mort d'un évêque qui avait conquis le respect, l'estime et l'affection de ses adversaires même. Nous avons déjà dit que, malgré son opposition à la doctrine des jansénistes, et quoiqu'il l'eût combattue avec éclat par de nombreux écrits, il avait toujours détourne ae dessus leurs têtes les coups de l'autorité, et les avait préservés, par son zèle, même des dangers personnels auxquels ils auraient pu être exposés. *Bien loin de porter atteinte à l'amour général que tous portaient à Fénélon*, ils furent d'autant plus affligés de sa perte, qu'ils ignoraient quelles seraient à leur égard les dispositions de son successeur, et qu'ils ne pouvaient guère, dans les circonstances où ils se trouvaient, en attendre un traitement aussi favorable.

Quant aux amis de Fénélon, on n'a pas besoin de dire *qu'ils tombèrent dans l'abîme de l'affliction la plus amère.*

Lorsque la nouvelle de sa mort parvint dans les pays étrangers, elle y fut peut-être plus ressentie qu'en France même, où tous les esprits étaient aigris et divisés; où une paix récente laissait encore subsister les charges et les calamités d'une guerre malheureuse; où tous les corps étaient impatiens du joug de l'autorité, et où l'amour du changement tournait toutes les pensées et toutes les espérances vers un nouvel ordre de choses. Mais dans le reste de l'Europe, on ne fut frappé que de la perte d'un homme qui avait illustré son siècle par un grand caractère, des vertus éclatantes et des ouvrages qui dureront autant que la langue dans laquelle ils furent écrits. De tels hommes commençaient à devenir rares dans tous les pays, et le nom de Fénélon était peut-être le seul alors qui jouît de la vénération universelle.

C. M. R. Pujol.

MICHEL DE MONTAIGNE.

Michel de Montaigne, un des plus grands esprits du monde, naquit au château de ce nom, dans le Périgord, le 28 février 1533 de Pierre Eyquem, seigneur de Montaigne. Son enfance annonça des dispositions heureuses que son père cultiva avec soin. Destiné à la robe il épousa Françoise de la Chassaigne, fille d'un conseiller au parlement de Bordeaux; il posséda lui-même cette charge qu'il abandonna bientôt par dégoût des affaires. Son esprit observateur et d'une activité infatiguable, lui fit entreprendre de longs voyages, et, pendant quelques années, il parcourut en philosophe la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; en 1581 il fut honoré à Rome du titre de citoyen romain; élu depuis maire de Bordeaux, nous le voyons en 1588 figurer avec honneur aux États de Blois, et décoré par le roi Charles IX du Collier de l'ordre de saint Michel: tranquille enfin après cés différentes courses, il se retira dans son château où il se livra tout entier à la philosophie et à l'étude de l'homme; c'est dans cette paisible retraite qu'il composa le livre des *Essais*, le plus beau monument de ce siècle. Montaigne dans ce chef-d'œuvre, s'est proposé de faire une étude approfondie de l'esprit humain, et pour remplir son objet, il ne va pas chercher ses modèles dans les hommes qui l'entourent; lui-même sera le sujet de ses méditations, dans ce livre de *bonne* foy; c'est lui qu'il veut peindre: « *Mes défauts, dit-il, s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïve, autant que la révérence publique me l'a permis.* » Aussi pour faire connaître notre grand homme nous n'entrerons pas dans des détails biographiques fastidieux. Des extraits de son livre bien coordonnés, nous permettront de le suivre dans son enfance, dans sa jeunesse et dans l'âge mûr; nous le laisserons parler avec cet accent naïf et inimitable de ses amitiés, de ses goûts, de ses opinions, et, par ce moyen, nous ferons apprécier à nos lecteurs le philosophe et son ouvrage. Ici notre tâche finit: nous allons écouter Montaigne. Il prendra soin de nous raconter lui-même, avec un charme inexprimable, toutes les circonstances de sa vie, toutes les affections de son âme!

« Je nasquis entre unze heures et midi, le dernier » jour de febvrier, mille cinq cent trente trois. Eslevé » avec un soin tout particulier par le plus excellent

» pere, il ne fault se prendre à lui, s'il n'a recueilli
» aucuns fruits respondants à une si exquise culture.
» Il avait voulu me faire gouster la science et le devoir
» par une volonté non forcée, et de mon propre desir;
» et eslever mon ame en toute doulceur et liberté sans
» rigueur et contraincte : Je dis jusqu'à telle supersti-
» tion, que, parce que aulcuns tiennent que cela trou-
» ble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller
» le matin en sursault, et de les arracher du someil
» tout à coup et par violence; il me faisailt esveiller
» par le son de quelque instrument, et ne fus jamais
» sans un homme qui m'en servist.

« C'est un bel et grand adgencement sans doute que
» le grec et le latin, mais on l'achete trop cher. Je di-
» rai une façon d'en avoir meilleur marché que de
» coutume, qui a été essayée en moi même, s'en ser-
» vira qu'il vouldra. Feu mon pere ayant fait toutes
» les recherches que homme peut faire parmy les gents
» savans et d'entendement, il lui fut dit que cette lon-
» gueur que nous mettions à apprendre des langues qui
» ne coutaient rien aux anciens, est la seule cause pour-
» quoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'âme
» et de cognoissance des Grecs et des Romains. Je ne
» crois pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que
» l'expérience que mon pere y trouva, ce fut qu'en nour-
» risse, et avant le premier desnouement de ma langue,
» il me donna en charge à un Allemand, (qui depuis est
» mort fameux médecin en France) n'ignorant pas notre
» langue et très bien versé en la latine. Cettuy-ci qu'il
» avait fait venir exprès, et qui était bien chérement
» gagé, m'avoit continuellement entre les bras; il en
» eut aussi avecques lui deux aultres moindres en sa-
» voir, pour me suivre et soulager le premier; ceulx-
» ci ne m'entretenaient d'aultre langue que latine.
» Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle in-
« violable que ni lui meme, ni ma mere, ni valet, ni
» chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'au-
» tant de mots de latin que chacun avoit apprins pour
» jargonner avec moi. C'est merveille du fruict que
» chacun y fit, mon pere et ma mere y apprirent as-
» sez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suf-
» fisance pour s'en servir à la nécessité, comme firent
» aussi les aultres domestiques qui estoient plus atta-
» chés à mon service. Somme, nous latinizames tant
» qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour.
» Quant à moi, j'avois plus de six ans avant que j'en-
» tendisse non plus de François ou de Périgourdin que
» d'Arabesque; et sans art, sans livre, sans grammaire
» ou precepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris
» du latin tout aussi pur que mon maitre d'eschole le
» savoit. Deux choses furent cause que tant de soins
» ne porterent pas grand fruit : en premier, le champ
» stérile et incomode; car quoique j'eusse la santé ferme
» et entiere, quant au naturel doux et traictatable et
» quand j'estois parmi cela si poisant, mol et endormi
» qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non même
» pour me faire jouer. Ce que je voyois je le voyois
» bien, et soubs cette complexion lourde nourrissois
» des imaginations hardies et des opinions au dessus
» de mon âge.

» L'esprit je l'avais lent, et qui n'alloit qu'autant
» qu'on le menoit; l'apprehension tardifve; l'invention
» lasche; et après tout un incroyable deffaut de mé-
» moire. Secondement, comme ceux que presse un fu-
» rieux desir de guerison se laissent aller à toute sorte
» de conseils, mon bon pere, ayant extreme peur de
» faillir en chose qu'il avait tant à cœur, m'envoya
» environ mes six ans au college de Guyenne, très
» florissant pour lors et le meilleur de France; et là
» il n'est possible de rien adjouster au soin qu'il eut,
» et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants,
» et à toutes les aultres circonstances de ma nourri-
» ture, en laquelle, il reserva plusieurs façons parti-
» culieres, contre l'usage des colleges; mais tant y a
» que c'étoit toujours un college. Mon latin s'abastar-
» dit incontinent, du quel depuis par désacoustumance
» j'ai perdu tout usage; et ne me servit cette mienne
» inacoutumée institution que de me faire arriver d'en-
» jambée aux premières classes; car à treize ans que
» je sortis du college, j'avais achevé mon cours, et à
» la verité sans aucun fruit que je puisse à présent
» mettre en compte.

Montaigne a pris le soin de nous tracer le tableau de ses premières années, mais dans ses *Essais*, consacrés à l'étude des mœurs, écrits dans la retraite, il n'a pas fait le récit de ses voyages, et à peine entretient-il son lecteur des dignités qu'il a obtenues, de sa charge de conseiller, de son mariage; la philosophie, l'amour de la méditation, et cette noble passion de l'antiquité qui semble éteinte parmi nous, l'amitié absorbaient sa grande ame et la rendaient froide et indifférente à tout le reste. Il avait rencontré dans Etienne de la Béotie, (l'auteur du célèbre traité de la servitude volontaire), une ame digne de comprendre la sienne. Le grand philosophe à payé son tribut à l'ami qu'il venait de perdre à la fleur de la vie, dans un chapitre de ses *Essais* que nous citerons comme un modèle inimitable de grace et de naïveté : « Il n'est
» demeuré de mon ami que ce discours sur la servi-
» tude volontaire... C'est tout ce que j'ai pu recouvrer
» de ses reliques, moi, qu'il laissa d'une si amoureuse
» recommandation, la mort entre les dents, par son
» testament héritier de sa bibliothèque et de ses pa-
» piers, outre le livret de ses œuvres que j'ai fait
» mettre en lumière, et suis obligé particulierement à
» cette pièce, d'autant plus qu'elle a servi de moyen
» à notre première accointance, car elle me fut montrée
» longue espace avant que l'eusse vu, et me donna la
» première connaissance de son nom, acheminant
» ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que
» Dieu a voulu, entre nous, si entière et si parfaite,
» que certainement il ne s'en lie guère de pareilles, et
» entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en
» usage. Il faut tant de rencontres à la bastir que c'est
» beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois
» sciecles... Des enfans aux pères c'est plutot respect;
» l'amitié se nourrit de communication, qui ne peult
» se trouver entre eux pour la trop grande disparité,
» et offenseroit à l'adventure les devoirs de nature. Il
» s'est trouvé même des philosophes desdaignants cette
» cousture naturelle, temoings *Aristippus*, qui quand
» on le pressait de l'affection qu'il debvait à ses enfans
» pour être sortis de lui, il se mit à cracher, disant
» que cela en était aussi bien sorti. Le père et le fils
» peuvent être de complexion entièrement éloignée et
» les frères aussi; c'est mon fils, c'est mon parent,



MONTAIGNE ET ÉTIENNE DE LA BÉOTIE.

» mais c'est un homme farouche, un mechant ou un » sot. Comparer à cette amitié l'affection envers les » femmes, quoiqu'elle naisse de notre choix on ne » peult : son feu, je le confesse, est plus actif, plus » cuisant, plus aspre; mais c'est un feu témeraire et » volage, ondoyant et divers feu de fièvre, sujet à » accès et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. » Quant au mariage, oultre que c'est un marché qui » n'a que l'entrée libre (sa durée étant contraincte et » forcée), joignons y qu'à dire vrai la suffisance des » femmes n'est pas pour répondre à cette conferance et » communication, nourrice de cette sainte amitié, ce » sexe par nul exemple n'y est pu encore arriver, et » par le commun consentement des escholes anciennes » en est rejeté. Au demourant, ce que nous appellons » ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accoi- » tances et familiarités nouées par quelque occasion » ou commodité par le moyen de laquelle nos ames » s'entretiennent. En l'amitié de quoi je parle, elles » se meslent et se confondent l'une en l'autre d'un mes- » lange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent » plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de » dire pourquoi je l'aimais, je sens que cela ne se peut » exprimer qu'en répondant : parce que c'étoit lui,

» parce que que c'étoit moi. Nous nous cherchions avant » de nous être vus, nous nous embrassions par nos » noms, et à notre première rencontre, qui feut par » hazard en une grande fete et compaignie de ville, » nous nous trouvâmes si prins, si cognus, si obligés » entre nous, que rien dès lors ne nous fut si proche » que l'un à l'autre.

» L'ancien Ménander, disait celui-là heureux qui » avait pu rencontrer l'ombre d'un ami; il avait certes » raison de le dire, car à la vérité, si je compare tout » le reste de ma vie, quoiqu'avec la grace de Dieu je » l'aye passée douce, aisée et sauf la perte d'un tel » ami, exempte d'affliction poisante, pleine de tran» quilité d'esprit, ayant prins en payement mes com» modités naturelles et originelles sans en rechercher » d'autres; si je la compare, dis-je, toute aux quatre » années qu'il m'a esté donné de jouir de la doulce » compaignie et société de ce personnage, ce n'est que » fumée, ce n'est qu'une nuit obscure et ennuyeuse. » Depuis le jour que je le perdis je ne fais que traisner » languissant, et les plaisirs même qui s'offrent à moi, » au lieu de me consoler, me redoublent le regret de » sa perte; nous étions à moitié de tout, il me semble » que je lui dérobe sa part. J'estois déjà si faict et » accoutumé à estre deuxieme partout, qu'il me sem» ble n'éstre plus qu'à demi. »

Montaigne vient de nous faire connaître les nobles affections de sa grande ame; dans les *Essais* il nous initiera aussi à toutes ses faiblesses; son pinceau véridique et naïf ne dissimulera, n'atténuera rien : « Je » suis, dit-il, sage, tantôt libertin, tantôt vrai, tantôt » menteur, chaste, impudique, puis liberal, prodigue » et avare, et tout cela selon que je me vire. » Après Etienne de la Beotie, il paraît que son père occupait la première place dans son cœur; il exprime quelquefois sa tendresse par des traits d'une grace et d'une délicatesse exquise. Il observe que depuis la perte de ce bon père, il portait lorsqu'il montait à cheval un manteau qui lui avait appartenu : « Ce n'est point, » dit-il, par commodité mais par délices; il me semble » m'envelopper de lui. » On voit aussi dans les *Essais* que le faste, l'orgueil, l'exagération étaient incompatibles avec le caractère franc et naïf de notre philosophe : « Pour ceux qui veulent, dit-il, se mettre hors » d'eux et échapper à l'homme, c'est folie; au lieu » de se transformer en anges il se transforment en » betes, au lieu de se haulser ils s'abbatent. Ces hu» meurs transcendantes m'effrayent comme les lieux » haultains et inaccessibles. Nous cherchons d'autres » conditions pour n'entendre l'usage des notres, si » nous avons beau monter sur des échasses, encore » faut-il marcher de nos jambes, et au plus élevé » throne du monde, si ne sommes nous assis que sur » notre c... les plus belles vies sont à mon gré, celles » qui se rangent au modèle commun et humain avec » ordre, mais sans miracle, sans extravagance. »

Nous avons cherché par les extraits qu'on vient de lire, à faire connaître le caractère et le cœur de Michel de Montaigne; quelques maximes que nous choisirons dans le nombre infini des belles pensées que renferment le livre des *Essais*, nous donneront une idée de sa philosophie. Ce grand esprit creuse toutes les questions, et, sous une forme négligée et naïve, il pénètre bien plus avant dans le fond des choses que ces auteurs qui cherchent à imposer au lecteur, par leur style sévère et leur dogmatisme. Mais Montaigne sait voir de son regard pénétrant la faiblesse et la vanité de nos connaissances, et le septicisme le plus absolu résulte de sa profondeur même. Socrate à la fin de sa vie disait que tout ce qu'il savait c'était qu'il ne savait rien. Notre philosophe aurait trouvé une pareille proposition trop affirmative, il n'aurait pas dit « Je ne sais rien, » mais bien « que sais-je? » Cette impuissance de connaître ne l'afflige guère : « L'insouciance, dit-il, et l'incuriosité sont un » mol et doux chevet pour reposer une tête bien faite. » Il regarde la médecine comme une erreur de l'esprit humain; mais il excuse les médecins de vivre de notre sottise, attendu qu'ils ne sont pas les seuls. Il laisse faire la nature, supposant « qu'elle s'est assez armée » de dents et de griffes pour se défendre contre les » assauts des maladies; faites, dit-il aux malades, » ordonner une médecine à votre cervelle, et elle y » sera mieux employée qu'à votre estomac. Le la» boureur n'a du mal que quand il l'a, nous avons » la pierre en l'ame avant de l'avoir aux reins. » La jurisprudence avec son cahos de lois, de commentaires, d'explications, ne lui était guère plus estimable que la médecine. « Les jurisconsultes, dit-il, font plus » de livres sur les livres que sur les autres sujets; ils » ne font que s'entregloser. » Montaigne attaque avec force le système d'éducation adopté de son temps; les arguties d'Aristote, et toute la scholastique lui paraissent méprisables; il se plaint de ce qu'au lieu de former à la vertu l'ame des jeunes gens, on se contente de remplir leur tête de mots. « Le monde, dit-il, » n'est que babil, et ne vis jamais homme qui ne dit » plutôt plus que moins qu'il ne doit. Toutefois la » moitié de notre âge s'en va là, on nous tient quatre » ou cinq ans à entendre les mots et à les coudre en » périodes.... » Il est facile de reconnaître en lisant l'*Emile*, que Jean-Jacques s'est approprié un grand nombre d'idées qui appartiennent à notre auteur.

Les essais ne contiennent pas de maximes antireligieuses. Montaigne vénère le christianisme, il fait profession de le suivre dans tous ses préceptes; cependant on doit reconnaître que sa croyance même porte une légère teinte de son septicisme; « Nous » naissons chrétiens, dit-il, comme Périgourdins ou » Allemans. De toutes les opinions humaines et an» ciennes touchant la religion, celle-là me semble » avoir eu plus de vraisemblance et plus d'excuse, » qui recognoissait Dieu comme une puissance incom» préhensible, origine et conservatrice de toute choses, » toute bonté, toute perfection, recevant et prenant » en bonne part l'honneur et la réverence que les » humains lui rendoient sous quelque visage, sous » quelque nom et en quelque manière que ce fût. » Notre philosophe nourri de la lecture des anciens, professe une grande admiration pour les vertus républicaines; dans tout son livre, il paraît donner la préférence pour le gouvernement des états aux formes démocratiques; d'ailleurs son septicisme, sa position de gentilhomme, à une époque de guerre civile, le rendait discret et peu explicite sur les opinions politiques.... Dans le chapitre 12e du second

livre, le plus remarquable des *Essais*, Montaigne résume de la manière la plus piquante les doctrines de tous les philosophes de l'antiquité ; sa profonde logique, la rectitude de son esprit font bientôt sentir au lecteur la faiblesse et la vanité de toutes ces théories; il s'écrie après son admirable critique : « qui fagoteroit suf-» fisamment un amas des aneries de l'humaine sapience, » il diroit merveilles. Jugeons ce que nous avons à es-» timer de l'homme, de son sens et de sa raison, » puisqu'en ces grands personnages, et qui ont porté » si haut l'humaine suffisance, il s'y treuve des dé-» fauts si apparents et si grossiers. Moi j'aime mieux » croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi » qu'un jouet à toutes mains, et se sont ebattus de » la raison comme d'un instrument vain et frivole, » mettans en avant toute sortes d'inventions et de » fantaisies, tantôt plus tendues, tantôt plus lâsches. » Montaigne, au reste, avoue lui-même que ses compositions ne sont qu'un passe-temps et un amusement; il rêvait à ses lectures dans ses courses à cheval ; c'était en promenant qu'il lisait et qu'il méditait, « car mes pensées dorment, dit-il, si je les assies ».

Montaigne atteint de la pierre dans les dernieres années de sa vie, fut attaqué dans son château d'une esquinancie qui causa sa mort. Il demeura, dit Pasquier, trois jours entiers, plein d'entendement sans pouvoir parler. Comme il sentait sa fin approcher, il pria, par un bulletin, sa femme d'avertir quelques gentilshommes, ses voisins, afin de prendre congé d'eux. Quand ils furent arrivés, il fit dire la messe dans sa chambre, et, au moment de l'élévation, ce pauvre gentilhomme s'étant soulevé comme il put sur son lit, les mains jointes il expira dans cet acte de piété. Montaigne n'ayant point d'enfans mâles, avait laissé par son testament, à *Charron* les armes pleines de sa famille, à laquelle celui-ci à son tour marqua sa reconnaissance par le legs universel de ses propres biens.

Montaigne indépendamment de ses *Essais sur l'homme*, a écrit ses voyages; mais sa narration est de peu d'intérêt. Il a aussi donné une traduction française de la théologie naturelle de *Rémond Sébond*. Presque tous les écrivains qui sont venus après lui, ont emprunté des pensées à son livre comme à un thresor inépuisable, d'érudition et d'originalité. On voit en lisant les pensées de Pascal, que le chrétien orthodoxe avait beaucoup lu les ouvrages du sceptique. Au reste, le fervent Janseniste quoique un peu aigre et caustique contre l'auteur des essais dont il emprunte quelquefois les idées, lui rend une pleine justice, et il le juge dans son admirable chapitre ou il compare sa philosophie avec celle d'Epictète, avec cette impartialité qui est le partage des hommes supérieurs.

Si Montaigne comme tous les grands hommes a eu d'obscurs détracteurs, il a aussi trouvé des apologistes dignes de lui : « Quelle injustice criante, observe » Voltaire, de dire, qu'il n'a fait que commenter les » anciens ! il les cite à propos et c'est ce que les com-» mentateurs ne font pas; il pense et ces messieurs » ne pensent point; il appuie ses pensées de celles des » grands hommes de l'antiquité, il les juge, il les com-» bat, il converse avec eux, avec son lecteur avec lui-» même; toujours original dans la manière dont il » présente les objets, toujours plein d'imagination, » toujours peintre; et ce que j'aime, toujours sachant » douter. Je voudrais bien savoir d'ailleurs, s'il a pris » chez les anciens tout ce qu'il a dit sur nos modes, » sur nos usages, sur le nouveau monde découvert » presque de son temps, sur les guerres civiles dont » il était le témoin, sur le fanatisme des sectes qui » désolaient la France. Montaigne, dit La Harpe, a im-» primé à notre langue une énergie qu'elle n'avait » point avant lui, et qui n'a point vieilli parce qu'elle » tient à des sentimens et des idées, et qu'elle ne s'é-» loigne pas comme dans Ronsard du génie de notre » idiome. Comme philosophe il a peint l'homme tel » qu'il est; il loue sans complaisance et blâme sans mi-» santhropie; il a un caractère de bonne foi que ne peut » avoir aucun autre livre du monde. En effet ce n'est » pas un livre qu'on lit, c'est une conversation qu'on » écoute; il persuade parce qu'il n'enseigne pas; il » parle souvent de lui, mais de manière à vous occu-» per de vous. Il n'est ni vain, ni hypocrite, ni en-» nuyeux, trois choses difficiles à éviter lorsqu'on » parle de soi; il n'est jamais sec; son cœur et son ca-» ractère sont partout; et quelle foule de pensées sur » tous les sujets! quel trésor de bon sens! que de con-» fidences ou son histoire est aussi la nôtre! heureux » qui trouvera la sienne propre dans le chapitre de » l'amitié, qui a immortalisé le nom de l'ami de Mon-» taigne. »

Des éditions nombreuses des *Essais*, attestent le goût du public pour ce chef d'œuvre : il y a quelques mois, la ville de Périgueux a rendu à Montaigne un hommage solennel; elle lui a decerné une statue en pied qui le représente décoré du cordon de l'ordre de saint Michel.

E. B. LEJEUNE.



LA FOLLE DE LA MONTAGNE.

— Y a-t-il un peu d'amour, au moins?
— Beaucoup d'amour, mais accompagné de choses si terribles, que c'est cruellement racheté, allez!

Léon Goslan.

— Ne t'arrête jamais à la pensée de rompre la promesse qui lie ton existence à la mienne; entends-tu, Rose, disait un montagnard dont les traits communs et les formes athlétiques ressortaient davantage à côté de la jeune fille, pâle et délicate, à qui il adressait ces paroles de reproche, prononcées avec l'expression d'un désespoir féroce.

— T'ai-je jamais rien promis, moi? lui dit-elle doucement et en tremblant.

— Ton père mourant, sentit le besoin de te donner un soutien, un appui; il fallait un guide à ton inexpérience des choses de la vie, il me légua ce précieux héritage; tu sais à quelles conditions. Sa volonté, sa dernière volonté nous unit. Depuis je t'ai avouée pour mon amante; j'ai été ton danseur aux fêtes voisines; je t'ai accompagnée dans tes courses; j'ai partagé tes travaux et les ai allégés; je me suis habitué à caresser l'idée que tu étais à moi, à moi par le cœur..... et pour la vie.....

— Je l'aime presque autant que mon père.....

— Ainsi, en retour de tant d'amour, voilà ce que tu me donnes. Rose, il est donc vrai que tu l'aimes.....

— Oh! mon Dieu, calme-toi: je lui dirai de ne plus me regarder avec son regard si doux, si timide..... il ne viendra plus me voir..... il n'ira plus ramasser pour moi des *abajous* sur les rochers, lorsqu'il ira visiter son père à la cabane des Vachers, au haut de la montagne. Je jure de ne plus le revoir!!!

— Alors tu m'épouseras?

— Jamais!

Le montagnard laissa tomber un regard terrible sur la pauvre enfant, qui cachait, dans ses mains, son visage baigné de larmes. Lui continua: ainsi la volonté de ton père expirant est méconnue; ta promesse faite dans ce moment solennel déja oubliée; ainsi, plus de bonheur à espérer sur la terre; pas de pitié pour moi qui souffre tant à cette heure; et cela, parce qu'il s'est trouvé un homme, un enfant, qui s'est mis entre toi et moi, qui est venu rompre une union que Dieu s'apprêtait à bénir; car ton père et le mien l'avaient formée, cette union. — Sais-tu ce que l'on fait d'un buisson épineux qui barre le passage; on le renverse de la cognée; sais-tu ce que l'on fait d'un reptile qui cherche à empoisonner notre vie: on l'écrase du pied.

— O mon Dieu! murmura-t-elle douloureusement, que dis-tu? tu veux donc le tuer? — Que ce soit moi, et qu'il soit sauvé.

— Vous mourrez l'un et l'autre, dit froidement cet homme qu'une blessure profonde torturait; lui d'abord, puis toi, lentement, de douleur.

Et il se prit à considérer Rose.

Rose tomba à genoux; sa tête fléchit sur sa poitrine oppressée; ses yeux se fermèrent sous l'impression de ce regard farouche.

Lorsqu'elle les rouvrit, et qu'elle chercha Pierre à la place qu'il occupait au moment de son évanouissement, elle ne le retrouva pas; il s'était éloigné avec la rapidité de l'izard, à travers les rochers escarpés qui hérissaient les flancs de l'immense rocher, au pied duquel était bâtie la cabane de la famille de la jeune fille.

C'était un chalet élevé sur une sorte de petite terrasse, et dont le faîte aigu, recouvert de paille de seigle, ne s'écartait en rien de l'architecture des cabanes des Pyrénées; auprès des meules de foin aiguës apparaissant au loin comme autant de pyramides, quelques arbres à l'entour, et par côté, un petit torrent qui tombait en cascade, pour aller se promener lentement à travers les prairies un peu marécageuses qui s'inclinaient doucement au-dessous de la maisonnette.

Seule, avec sa mère et son frère, plus jeune qu'elle, Rose avait par son travail assidu, par les soins du troupeau, par la culture de quelques rares espaces où croissaient le seigle et le sarrasin, fourni aux besoins de cette pauvre famille depuis la mort de son père.

Mais si Rose était la plus pauvre de la vallée, elle était aussi la plus jolie et la plus sage. Promise à Pierre qui l'adorait, quoique beaucoup plus âgé qu'elle, (il avait plus de trente ans, elle en comptait à peine dix-sept), Rose avait eu le malheur de rencontrer et d'aimer un enfant de son âge, pauvre comme elle, et qui lui rendait amour pour amour.

Depuis long-temps, il venait passer les soirées au chalet de la cascade. A peine si les grands froids et les neiges l'en empêchaient quelquefois au cœur de l'hiver. Il gardait d'ailleurs les troupeaux avec le frère de Rose, et personne, en voyant le pauvre pâtre, n'aurait pu penser qu'il avait au cœur une si forte inclination.

Cependant à la froideur toujours croissante de Rose, Pierre se douta qu'un autre pouvait être aimé d'elle. Ce pressentiment le troubla et répandit sur son existence comme un crêpe funèbre. Son imagination assombrie le rendit défiant, et un jour qu'il vit de loin le jeune berger apporter des fruits à Rose, et elle les accepter et presser ses mains dans les siennes, la jalousie entra dans son cœur, et il conçut un affreux dessein.

Je vous ai dit en commençant, la terreur profonde qu'il avait inspirée à Rose; et elle était restée trem-

blante; car elle connaissait la tenacité de Pierre dans ses déterminations, son audace dans les entreprises les plus périlleuses, son courage dans le danger; elle tremblait surtout, elle qui connaissait tout son amour, cet amour qu'elle venait de repousser sans pitié.

Et le soir était là, avec son crépuscule sombre, qui annonçait la nuit prochaine, la nuit que la lune ne devait pas éclairer; et les jeunes bergers n'arrivaient point, et une chevêche faisait entendre son chant lugubre, perchée sur la cime desséchée d'un peuplier, et les chiens, ce soir, hurlaient aussi, plus tristement, sur les flancs de la vallée.

Ils arrivèrent enfin. A l'empressement de Rose à leur demander s'ils n'avaient point fait de mauvaise rencontre, les deux garçons montrèrent, en souriant, leurs bâtons ferrés et leurs deux chiens vigoureux.

Eh, bien! il faut retourner de suite au chalet de ton père, dit-elle à celui qui n'était pas son frère, et prendre un autre sentier que celui que tu suis d'habitude: tu tourneras le rocher, et...... puis....., tu ne reviendras plus..... et elle se prit à pleurer.

— Et pourquoi cela sœur? dit le frère de Rose, revenu de sa première surprise. L'autre baissait timidement les yeux, et n'entendait plus qu'un affreux bourdonnement qui tintait dans sa tête.

— Il le faut, mes enfans, dit la mère. Rose a ses raisons que je partage; vous irez toujours ensemble garder les troupeaux; mais Raymond ne doit pas venir ici de quelque temps. Entends-tu Raymond? si tu nous aimes, et je le crois comme je crois à la bonté de Dieu, parts de suite, en suivant le sentier que ma fille vient de t'indiquer.

— Et puis, ajouta Rose, bien bas: si tu rencontres Pierre, le vacher, évite-le, détourne-toi de ton chemin, dusses-tu franchir un abîme.

— Enfin, mon cœur est allégé! ce n'est donc pas toi qui me chasses: c'est Pierre, c'est lui..... ah! tant mieux, j'ai acquis maintenant le droit de lui rendre haine pour haine.

Et comme il élevait sa voix:

— Tais-toi, mon ami, lui dit Rose, s'il nous écoutait, tu serais perdu; nous serions tous perdus. N'avez-vous rien entendu?

— Rien, dit Raymond. Et puis croit-il me faire peur! certes non. Il est jaloux de moi, il te l'a dit; il sait donc, enfin, que je t'aime, que tu partages mon amour, et il s'oppose à notre bonheur; c'est à moi de le provoquer.

— Toi si jeune, lui si fort! oh! mon ami, promets-moi de l'éviter, de le fuir; jure-le pour ma mère, pour moi.....

— Pour vous, je le jure. J'obéis.

— Mon frère t'accompagnera; demain il m'apportera de tes nouvelles, car j'ai besoin d'apprendre que tu n'es pas trop malheureux.

Ecoute, Raymond, afin que je puisse vous suivre à travers les passages difficiles que vous avez à suivre, convenons des lieux précis où tu feras entendre le *hillet* (1), qui m'avertira de votre marche, qui apportera dans mon âme la sécurité dont j'ai besoin: tu pousseras le premier cri au détour du rocher; puis le second, après avoir dépassé l'éboulement causé par la dernière avalanche; le dernier, enfin, lorsque vous aurez franchi le torrent au-dessus de la cascade.

— C'est convenu.

— Demain, tous les jours, tu m'enverras des fleurs.

— Oui! oui! tous les jours.....

On crut avoir entendu comme un ricanement mal comprimé au dehors; mais les chiens se turent. Et tristement, les deux bergers sortirent de la cabane pour suivre le chemin que Rose venait de leur désigner. Elle, assise sur le seuil de la porte, cherchait à saisir, au milieu des murmures du torrent, qu'une légère brise lui apportait, le premier signal si impatiemment attendu.

On était en été, et la nuit était sombre, quoique le ciel fut étoilé; mais les astres n'avaient point cette vivacité de lumière qu'un temps serein leur donne; et déja comme une couche nuageuse, formée d'épais brouillards, s'élevait en grandissant du fond de la vallée.

Le premier *hillet* se fit entendre. Ce cri sauvage qui, la nuit, réveille en sursaut le voyageur étonné, retentit long-temps.

— Ils ont tourné le rocher, se dit Rose; puisse le bon Dieu les conduire à bon port! Et son âme croyante, car il y a de la ferveur dans le cœur de la femme qui aime, les lui fit recommander à sa bonne patrone.

Sa prière fut interrompue par le second *hillet:*

— Allons, dit-elle, leur bon ange les a pris sous sa sainte protection, et elle se mit à prier de nouveau.

Le troisième cri se fit entendre assez long-temps; les bergers avaient eu, en effet, à éviter ou à surmonter de grands dangers; enfin il arriva, faible, mais bien distinct. Rose tomba à genoux:

— Merci, maintenant, ô mon Dieu, car ils sont sauvés! Et le même cri fut répété, mais plus fort, plus prolongé.

Alors, elle ferma exactement la porte de la cabane, et vint se réjouir avec sa mère du succès de leur entreprise.

Cependant les deux jeunes bergers s'étaient trouvés en présence d'un homme au bout de la cascade, au moment même où Raymond avait fait entendre le dernier *hillet* qui avait si doucement retenti au fond du cœur de son amante. C'était Pierre qui avait tout entendu, au dehors du chalet, et qui les avait précédés à ce passage dangereux, que rendaient plus effrayant encore les croyances superstitieuses.

Que se passa-t-il entre ces trois hommes, sur cette étroite plate-forme qui domine le gouffre que l'œil seul de l'oiseau ose mesurer en planant au-dessus de lui? personne ne l'a jamais su. Sans doute, que le terrible vacher avait renversé par surprise, au fond de l'abîme, ces deux infortunés, au moment même où ils venaient d'annoncer qu'ils ne couraient plus de danger; sans doute aussi que, par une amère dérision, il avait, à son tour, après ce double et lâche assassinat, poussé ce cri, qui était venu après les autres tromper le cœur de l'amante et de la sœur.

Le lendemain deux cadavres étaient roulés par les eaux à travers les pentes rapides du torrent. Des chasseurs qui les découvrirent, furent épouvantés, craignant peut-etre d'attirer sur eux quelque soupçon.

(1) Cri des Montagnards.



ROSE ET LES DEUX CADAVRES.

Bientôt pourtant une rumeur vague se répandit dans la vallée : on racontait que deux imprudens bergers s'étaient *perdus* au saut de la cascade, en se hasardant à le franchir au milieu de la nuit. Pierre, le premier, prononça le nom des deux bergers; moins timide que les chasseurs, il s'était, racontait-il, approché d'eux au moment où ils s'étaient arrêtés à des blocs de rochers qui encombraient le lit du torrent, et il lui avait été facile de les reconnaître.

La foule, avide d'émotions, couvrait le rivage; on s'apprêtait déja à attirer sur la rive les corps de ces malheureux, lorsque Pierre, s'appuyant sur une fausse interprétation de la loi, fit remarquer que nul n'avait le droit de les toucher avant que leurs parens ne fussent venus les reconnaître.

On accourut au chalet de la cascade. On trouva la fille secourant la mère évanouie. Elle accepta la nouvelle épreuve qui était offerte à son malheur, dans l'espoir, sans doute, de voir encore une dernière fois ceux qu'elle avait tant aimés. Dominée par ce sentiment, elle trouva assez de force pour venir sur les bords de ce torrent, dont le sang de son frère et de son amant rougissait encore les eaux. Elle arrivait l'œil sec, le regard fixe, la respiration haletante et entrecoupée, lorsque tout à coup sa figure si pâle, s'anima d'un rouge de feu ; elle s'arrêta, et les mains et les yeux dirigés vers le vacher, qui, debout comme une statue de marbre, considérait impassible ses victimes, elle tira de sa poitrine péniblement, avec une expression effrayante, ce cri accusateur : *Tu es leur assassin.*

Et comme tous les regards se portaient sur lui, le vacher, toujours calme, laissa tomber ces paroles : *La douleur la rend folle.*

Oh ! oui, folle ! elle l'était ; elle l'est encore ; mais sa folie n'a rien d'outrageant pour sa belle âme ; elle exprime la sublimité des deux amours qui la remplissaient. Depuis, elle va de village en village, accom-

pagnée de sa mère, bien vieille, bien malheureuse, mendiant pour vivre; s'informant partout si on n'a pas vu passer deux beaux jeunes hommes, son frère et son amant. Si vous la pressez, elle vous dira son histoire touchante, vraie jusqu'au *hillet* du saut de la cascade. Mais, ni son frère, ni son amant ne sont morts; de grâce, ne cherchez pas à la dissuader; sa folie lui est plus douce que la raison; laissez-la à ses erreurs, et lorsque vous la rencontrerez, faites l'aumône à la *Folle de la montagne*.

J. Mark.

HECTOR DE BEAULIEU.

C'est de Beaulieu, au bas pays Limousin, qu'est tiré le surnom d'*Eustorge de Beaulieu*, qu'il changea ensuite en celui d'*Hector*. En 1522 il était organiste à l'église de Lectoure. On ne sait comment, de prêtre, il quitta son poste pour se faire recevoir ministre à Genève. Il était musicien; il composa les paroles et les airs de trente-neuf chansons qui sont restées inédites, outre celles qu'il fit imprimer en 1546, sous le titre: *Chrétienne réjouissance*, et y joignit le *Pater* et l'*Ave*, les *Solliciteurs de procès*. En 1537, il avait publié à Lyon, le recueil de ses poésies, qui renferme plusieurs ballades et plusieurs rondeaux, qui méritent que sa mémoire soit conservée. Il ne serait pas étrange que le passage suivant eût fourni à La Bruyère un fragment célèbre, imité depuis en vers par Sedaine, dans une épître commençant ainsi:

O mon habit que je vous remercie.

Voici le morceau d'Eustorge de Beaulieu:

Veut-on savoir qui aujourd'hui
A les honneurs parmi le monde,
Et qui trouve partout appui?
D'abord ceux où richesse abonde.
. . . .

Plusieurs disent communément
Que l'habit ne fait point le moine;
Mais aussi voit-on bien comment
Sous riche habit, nul n'est idoine (1);
Fût-on si bon que saint Antoine
Et aussi doux qu'une brebis,
Sans être en ordre on perd sa peine:
Chacun porte honneur aux habits.

Il était si persuadé que, parmi les hommes, fortune fait tout le mérite, qu'il écrivit ce joli rondeau d'une mesure particulière:

Argent fait beaucoup en amours,
Si fait jeunesse et bonne grâce:
Mais argent en bien peu d'espace
Y fait plus qu'un autre en cent jours.
Beau parler, gambades et tours,
N'y valent, (pour bien qu'on les fasse)
Argent.

(1) *N'est idoine*, n'est bon à rien.

Beauté, pour avoir beaux atours,
Entre souvent dedans la nasse:
Mais dessus tout, amour fait place,
Et loge au plus haut de ses tours,
Argent.

Cet *argent* qui est le dieu du siècle, lui avait appris par expérience, que *Clément Marot* avait eu raison d'écrire que *Crédit était mort*, et que les créanciers ne se contentaient, ni d'épigrammes, ni de madrigaux. Beaulieu nous confirme à son tour, que:

Crédit n'est plus, pour ce que les detteurs
Rongeant la foi envers leurs créditeurs,
Dont ne faut point que nul fort s'émerveille,
L'on ne veut plus donner à la pareille
Ne prêter rien à un tas de flatteurs,
De babillards, gaillards et grands vanteurs
Le monde est plein, mêmement de menteurs,
Dont maint pauvre homme oit dire à son oreille,
Crédit n'est plus.

Vous trouverez de ces grands emprunteurs,
Qui même ayant pour payer leurs prêteurs
Songeant plutôt à vider la bouteille,
A jeux, banquets et chère nompareille:
Or aujourd'hui, pour tels dissipateurs,
Crédit n'est plus.

Je suis surpris que dans cette pièce, il n'ait pas mis les usuriers en ligne de compte. C'est auprès d'eux surtout que *Crédit n'existe plus*. Ils ne prêtent que sur de gros gages ou de riches hypothèques.

Dans cette même année 1537, Eustorge de Beaulieu composa deux prologues pour deux *Moralités*; la première intitulée: *Murmurement et fin de Choré*. La seconde ayant pour titre: l'*Enfant Prodigue*; Beauchamp croit qu'il est aussi l'auteur de ces deux pièces. Le père de l'*Enfant Prodigue* fait cette prière:

Prince du ciel, veuillez permettre
Mon fils venir à meilleur port:
Car si toujours est en tel être,
Il sera cause de ma mort.

Cette plainte touchante est digne d'un cœur paternel.

En 1567, on publia de lui: *La Doctrine et Instruction des Filles chrétiennes désirant vivre selon la parole de Dieu, avec la Repentance de l'Homme pécheur*, in-8°.

— On ne sait pas l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort; mais on sait qu'il n'était pas très-modéré dans ses désirs, et qu'il ne se contentait pas de cette *médiocrité* tant vantée par Horace; car il nous a ingénument confié dans ses vers, que :

La bourse pleine, ou d'or ou de monnoye
C'est le meilleur que je souhaiteroie;
. . . .
Et un cheval pour aller longue voie,
Un petit chien pour me tenir en joye,
Et un jocquet pour faire mes messages;
Lors ne sais roi qu'avec tous ses bagages,
Fut plus content, quand je me sentiroie
La bourse pleine.

En effet, il me semble qu'en réunissant courtiers, laquais, chien et *bourse pleine*, il y avait là de quoi faire un joli sort à un simple organiste de la petite ville de Lectoure, capitale de Lomagne dans l'Armagnac.

Adrien Le Roux,

Auteur des *Voyages dans la Banlieue de Paris*.

LÉGENDES MÉRIDIONALES.

BÉATRIX DE GRAVE.

(Tradition du XIII[e] siècle.)

I.

S'il faut en croire les traditions en vigueur dans le pays Minervois, Béatrix de Grave, l'héroïne de ce récit merveilleux, était une jeune damoiselle, blonde et svelte, aussi fraîche que les haies écarlates, qui, au retour de l'automne, rougissent les tiges de l'églantier.

Elle habitait avec les siens, le château de Peyriac, manoir formidable, dont le donjon surmonté de la bannière aux armoiries de Grave, dominant de sa hauteur féodale, les toits de chaume des vassaux et les cimes frémissantes des trembles, indiquait à deux jets d'arc, le cours sinueux de l'Argentdouble.

Malgré la beauté proverbiale de l'antique lignage de Béatrix, la troupe des sentinelles, perchées comme des aigles, à l'angle des tours, signalait rarement l'approche d'un gentilhomme; plus rarement encore s'abaissait le pont-levis. Aux tendres sollicitations de son père, Béatrix avait répondu qu'elle refuserait pour époux, le plus brave et le plus courtois chevalier de la chrétienté, devrait-il déposer à ses pieds la couronne princière d'Alphonse, comte de Poitou et de Toulouse, ou le sceptre fleurdelisé du roi de France, Louis le neuvième.

De pareilles déterminations ont toujours une apparence d'étrangeté mystérieuse. Celle de Béatrix fut, ainsi que tant d'autres, soumise à de longs commentaires; et, à la fin chacun demeura persuadé que la jolie châtelaine ne mettait cette persistance dans ses refus, que parce qu'elle s'était éprise d'un violent amour pour messire Raoul, fils du noble Lambert de Touri, seigneur de Puycheric.

Pourquoi Béatrix ne confiait-elle pas son secret à son père? cela s'expliquait naturellement par la présence de Jourdain, héritier de la maison de Grave, que des blessures, reçues à la Massoure, retenaient au château de Peyriac. Croyant entrevoir, sous une froideur calculée, la cause réelle de l'obstination de sa sœur, il jura, dès l'abord, par le blason de ses ancêtres et l'âme d'Eléasar, son oncle, cet intrépide défenseur de Rieux, que jamais de son vivant, Béatrix, fille et nièce d'Albigeois, ne deviendrait la bru d'un croisé spoliateur, compagnon d'armes de Simon de Montfort.

A quelque tems de là, vers l'époque de l'entière convalescence de Jourdain, le vestibule du manoir retentit tout-à-coup d'un bruit inaccoutumé. Les sentinelles quittèrent précipitamment leurs postes, les vilains franchirent le pont-levis et se répandirent dans les cours intérieures; tous entouraient leur vieux seigneur, qui pleurait et sanglotait, en pressant de ses lèvres un front décoloré.

Des bûcherons, occupés de leurs travaux, avaient près du confluent de l'Alsouque et de l'Argentdouble découvert le corps de Jourdain, percé d'une flèche; pâles, l'œil humide, ils venaient de l'apporter sur une civière de branches d'arbres, parsemée de feuilles.

Un mire voisin (1) et le supérieur de l'abbaye de Caunes ayant été mandés, regardèrent le ciel, puis, sans prononcer un mot, ils étreignirent les mains du père infortuné.

Les gentilshommes Minervois, instruits de ce trépas inattendu, assistèrent à la cérémonie des funérailles;

(1) « *Mire* ou *myre*, chirurgien plutôt que médecin, que l'on nommait *physicien*. Le *myre* était spécialement chargé de la cure des plaies. » Glossaire pour les œuvres de Rabelais.

quand le cercueil passa devant un chevalier, qui, seul parmi eux, cachait ses traits sous sa visière, la plaie du cadavre se rouvrit, et il s'en échappa des gouttes de sang.

Si le casque se fut détaché, on aurait reconnu dans ce chevalier immobile et muet, messire Raoul, fils de Lambert de Touri, seigneur de Puycheric.

II.

Quatre mois s'écoulèrent. Le château de Peyriac, troublé par ce déplorable événement, revêtit peu-à-peu sa physionomie habituelle; le désespoir du vieux seigneur commença à se calmer, il parla moins souvent de Jourdain, et parfois un rayon de joie illuminait sa face ridée, lorsque ses doigts caressaient la blonde chevelure de sa fille, compagne dévouée de sa solitude.

Un jour, Béatrix, après avoir livré son front aux baisers de son père, devint plus vermeille qu'une rose, et cachant son visage sur le sein du vieillard, s'écria :

— « Je consens à prendre un époux. »

Puis, baissant la voix, elle murmura un nom et se tùt.

— « Raoul de Touri ! » dit le sire de Grave étonné. Deux bras s'enlacèrent autour de son cou, et il ajouta en s'inclinant vers sa fille :

— « Qu'il soit fait suivant ta volonté ! »

Les préparatifs du mariage ne furent pas longs; Béatrix, encore en habits de deuil, engagea sa foi à Raoul de Touri.

Dès que les époux sortirent de la nef, la foule, pressée aux environs, les accueillit par un morne silence. Quelques-uns songèrent sans doute à Jourdain, dont le corps était à peine refroidi sous le marbre funèbre. La tête de pierre sculptée dans l'écusson seigneurial (1), à l'extérieur de la chapelle, parut s'animer un instant et ricaner d'une façon satanique.

On s'assit aux tables du festin : des mets exquis fumaient dans les plats de vermeil; les vins de Grèce et d'Espagne montaient, en pétillant, au bord des coupes; mais un manteau de plomb sembla peser sur les épaules des convives : les mets restèrent intacts, aucune coupe ne se vida.

Une tempête affreuse désolait l'atmosphère ; les arbres pliaient comme de faibles herbes, le grésil bondissait contre les vitraux ébranlés dans leurs doubles châssis.

A l'heure où les candelabres d'argent, allumés par des pages, rendirent à la salle obscurcie un peu de sa première clarté, un écuyer tranchant s'approcha du sire de Grave et lui demanda la permission d'introduire un ménestrel, expert en l'art des vers.

— « Qu'il entre ! s'écria Raoul de Touri qui avait entendu les paroles de l'ecuyer : et, s'il est tel que tu nous l'annonces, il aura ici de quoi étancher sa soif et appaiser sa faim. »

L'étranger ne tarda pas à paraître; il préluda sur un mode plaintif, en fixant ses yeux ardens vers l'assemblée.

— « Quel lai vas-tu nous donner là, suppôt d'enfer ? — Mets une autre corde à ton luth, si tu veux boire à l'épousée, » fit Raoul, pourpre d'indignation.

Le ménestrel, sans s'émouvoir, chanta les principaux couplets de sa complainte; les convives frissonnaient, plusieurs échangèrent un rapide regard tandis qu'il débita le passage suivant :

Quand la pervanche du jardin
Par le vent de nuit fut glacée,
Sous le tertre le paladin
Dormit près de sa fiancée.

— « Prophète de malheur! retire-toi bien vite ! » reprit Raoul, en se jetant sur lui et en dégaînant à demi son poignard.

La porte se referma. Un moment après, le sire de Grave ayant voulu savoir si l'inconnu n'était plus dans le manoir, nul des varlets questionnés ne pùt lui répondre.

Cet incident mit fin au repas. En proie à de tristes pressentimens, le châtelain accompagna sa fille à la chambre nuptiale, et la serrant avec effusion contre son cœur, il lui dit :

— « A demain ! »

Une voix saccadée répéta dans l'éloignement :

— « A demain ! »

Etait-ce l'écho des vastes galeries ? Etait-ce une voix du ciel ou de l'enfer ?

III.

A cet instant l'orage redoubla de fureur, l'orfraie poussa un cri lugubre sur les tourelles, les limiers hurlèrent dans leurs chenils, les chevaux hennirent en frappant violemment la terre du pied.

— « Ecoute, Raoul! dit Béatrix, dont tous ces bruits sinistres augmentaient l'angoisse : oh ! j'ai peur, j'ai peur, ajouta-t-elle, à moitié ensevelie sous les courtines de soie à franges d'or.

— « Enfant ! chasse ces craintes superstitieuses; N'est-tu pas avec ton époux ? N'as-tu pas son sein pour te servir d'asile, et son bras pour te protéger ?

— « Oh ! j'ai peur, continua la jeune femme, en s'éfforçant de ne plus entendre.

— « Vienne le premier rayon de l'aube, mon amie! Ces palefrois, qui piaffent d'impatience, nous transporteront au manoir de Puycheric, et je présenterai sa nouvelle fille au noble Lambert de Touri. »

Raoul tendit les bras à Béatrix; celle-ci, le repoussant, contempla ces longs voiles de deuil et poursuivit :

— « Je suis trop coupable ! »

Le chevalier recula d'un pas ; ses sourcils se contractèrent. Il se remit promptement et répliqua, le front haut :

— « Paix aux défunts, Béatrix ! Jourdain n'est plus.... Malédiction au meurtrier de Jourdain! »

En même tems, ses yeux s'arrêtèrent sur un tableau

(1) « Mathieu de Grave, chevalier et seigneur de Leucate en 1130, mérita par sa bravoure la ville et le château de Peyriac, pour en avoir chassé le seigneur qui était un homme inquiet, cruel, qui tyrannisait ses vassaux et persécutait ses voisins. En mémoire de cette action, il lui fut permis et à ses descendans de porter pour cimier, en ses armes, une tête de géant au bout d'une lance, tel qu'on le voit gravé sur l'église de Peyriac. » *Histoire de Carcassonne*, par le R. P. Bouges, in-4°, p. 144 et 145.

qu'un cadre de bois ciselé retenait dans le mur; c'était le portrait de Jourdain, exécuté par un artiste Grec, maître de l'illustre Cimabué. C'était bien lui, avec ses cheveux flottans, sa cuirasse et ses brassards, ses rudes gantelets, son visage blanc et rose comme le visage de Béatrix.

— « Horreur! s'écria Raoul.

— « Horreur! » répéta la jeune femme.

Le portrait se détachait du mur; les flambeaux pâlirent, une lueur sépulcrale éclaira le riche appartement; des éperons résonnèrent sur le plancher, et deux mains saisirent les mains de Raoul et de Béatrix.

A côté d'eux se tenait Jourdain, mais Jourdain défiguré, souillé de boue et de poussière : sa poitrine découverte laissait voir une large blessure.

— « Pardonne à ton meurtrier, pardonne! murmura Raoul d'une voix sourde. Oh! si tu te doutais de mes remords!... Dis, veux-tu des messes? Veux-tu qu'une communauté pieuse récite jour et nuit des oraisons pour le repos de ton âme? Spectre vengeur, réponds-moi? »

L'apparition ne bougea pas; on n'entendit au-dehors que le fracas de la tempête, les hurlemens des chiens et les piétinemens des coursiers.

— « Dois-je aller à Rome? et de là, pélerin contrit, faut-il que je me traîne, par monts et par vaux, jusqu'en Terre-Sainte? — Faut-il que je me retire, la haire sur le corps, dans une cellule lointaine, ou que j'emploie le reste de ma vie à combattre les ennemis du Christ?

Toujours le même silence, toujours l'effroyable vision.

— « Prions, Raoul; prions, s'écria Béatrix, car mon sang se glace, car le froid de cette main de fer pénètre au fond de mon cœur... »

Elle fut triste la nuit des nôces!

Quand les neiges du pic de Nore s'empourprèrent aux feux du soleil levant, Béatrix de Grave et Raoul de Touri se trouvaient de nouveau seuls.... La couche nuptiale n'avait pas été foulée, et la blanche couronne brillait encore intacte au front de l'épouse.

A genoux et les mains jointes, le chevalier et sa compagne semblaient prier.... Ils étaient morts.

Scévole Bée.

LE BARON DUPUYTREN.

Dupuytren, Guillaume, naquit à Pierre-Buffière, petite ville du Limousin, le 3 octobre 1777, de parens pauvres et chargés d'une nombreuse famille. Ses premières années furent marquées par deux événemens remarquables : enfant du peuple, il portait sous des haillons une figure si distinguée, si pleine de noblesse, qu'à l'âge de 4 ans une dame, belle et riche, s'éprend de son babil, de sa physionomie spirituelle, de ses cheveux si négligés et si beaux, et l'enlève à ses parens. Il n'avait pas encore douze ans, lorsqu'un officier de cavalerie, frappé des traits remarquables de cet enfant, l'enlève encore une fois à sa famille et l'amène à Paris. Cette fois, ce coup du sort qui l'arracha par une sorte de caprice à son village et à la destinée obscure qui lui était réservée, le mit sur le chemin de la haute position qu'il devait conquérir en peu d'années. Mis sous la protection puissante du frère de l'officier qui l'avait enlevé, principal lequel était du collége de la Marche, il termina ses études classiques dans cette maison, où il resta jusqu'en 1794.

Ses progrès furent rapides, mais son éducation resta néanmoins incomplète; au reste, il se montra toujours difficile à discipliner, sensible à la reprimande, mais d'une obstination remarquable. La crise politique qui pesait à cette époque sur la France ayant ruiné tous les établissemens ouverts à l'instruction publique : Dupuytren se trouva un moment embarrassé de cette demi-position que la faveur du protectorat lui avait faite : il avait alors 17 ans. Ce fut à cette époque qu'il commença à suivre la pratique des hôpitaux, et que se développa en lui cette ferveur ardente pour l'art de guérir, qui devait l'élever au premier rang des chirurgiens de l'époque. Abandonnant ses auteurs classiques, il se livra avec tout le zèle d'une ame ardente et d'un esprit facile à l'étude de l'anatomie; ses progrès furent si rapides, que lorsque le gouvernement sentant le besoin de créer un enseignement médical, consacré à former des médecins et des chirurgiens pour le service des armées, créa l'école de médecine de Paris (en 1795), Dupuytren, qui depuis une année seulement avait commencé ses études médicales, fut attaché au nouvel établissement comme professeur. Ce premier pas fait, on le vit grandir rapidement : en 1801, il n'avait que 24 ans, il fut nommé à la suite d'un concours, chef des travaux anatomiques. Il est vrai de dire que deux savans le couvraient de leurs protection. Le constituant Thouret et le professeur Boyer, se montrèrent les zélés partisans de Dupuytren et lui rendirent faciles, dès son début, des succès que son talent seul, quelque remarquable qu'il fut déja, auraient pu ne pas obtenir. En 1803, il entra en lutte avec M. Roux, pour la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu; on a dit avec raison que Dupuytren sortit de ce concours battu, mais victorieux. Toujours poussé par le vent de la faveur, il obtint, bientôt après, la place de membre du conseil de salubrité, établi près la préfecture de police; et enfin, en 1808, celle d'inspecteur-général des études dans l'université impériale, qu'il dût à l'influence de Boyer.

Le savant auteur de *la Médecine opératoire*, Sabathier, venait de laisser en mourant, en 1811, la chaire qu'il avait occupée avec tant de gloire à la Faculté



LE BARON DUPUYTREN.

de médecine de Paris; un concours s'ouvrit à cette occasion, et l'on vit entrer en lice Dupuytren, Roux, Marjolin et Tartra. Le terrain fut bravement défendu par chacun des champions; il arriva ce qui arrive si communément pendant ces luttes où l'émulation seule devrait se montrer, que les concurrens, soutenus chacun par une partie du public qui assistait à ces épreuves, firent dégénérer en disputes des discussions scientifiques; il y eut des scandales que la partialité des juges semblait tolérer. Certainement Dupuytren s'y montra observateur exact, mais ses compétiteurs montrèrent plus de science et de facilité. N'importe, il sortira encore triomphant de cette épreuve, quoiqu'on ait violé en sa faveur les lois du concours. Ainsi s'accomplit la destinée de cet homme; mais il ne sera heureux que lorsqu'il sera seul chirurgien de l'Hôtel-Dieu, et qu'il aura réussi à évincer Pelletan, le chirurgien en chef; il obtint ce nouveau triomphe en 1815. En 1816, Dupuytren fut créé chevalier de Saint-Michel et Baron; en 1820, il reçut le titre de chirurgien consultant du roi. A l'avénement de Charles X, il devint son premier chirurgien; Percy étant mort, il veut occuper sa place vacante à l'académie des sciences.

« Jusqu'au moment où, par la démission forcée de Pelletan, Dupuytren devint chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, dit le baron Richerand, sa réputation avait à peine dépassé les limites des écoles, où quel-

ques travaux anatomiques intéressans et de brillans concours, l'avaient fait connaître comme un anatomiste laborieux, et surtout avaient mis en évidence le talent remarquable du professeur, talent dans lequel il n'a été égalé par aucun de ses contemporains, et qui fut incontestablement la cause de sa célébrité. Une fois posé sur ce vaste théâtre des infirmités humaines, Dupuytren sut s'y poser en homme habile; et, par une activité soutenue, jointe à un mérite peu commun, il ne tarda pas à acquérir un nom populaire, le faisant répéter chaque jour aux cent voix de la renommée, et donnant un démenti à l'antiquité qui rangeait la chirurgie parmi les arts muets.

» Les élèves se pressaient en foule à ses visites et à ses leçons, attirés et retenus par l'éloquence du professeur, et les procédés du chirurgien, toujours différens des pratiques usitées, de telle sorte qu'il semblait enseigner une chirurgie toute nouvelle : *faire autrement* était sa devise. Tel est en effet, si l'on y prend garde, le véritable caractère de sa pratique chirurgicale et la principale cause de ses succès; c'est en faisant autrement, sinon mieux que ses maîtres, qu'il a paru un moment les surpasser. Quelques exemples choisis entre mille vont nous en fournir la preuve. A la dilatation graduée du canal nasal, au moyen d'un jeton introduit de bas en haut et grossi chaque jour, procédé généralement employé depuis Desault, Dupuytren subsitue la canule de Foubert, dont Pellier avait depuis moins de vingt ans renouvelé l'usage, donnant sans hésiter son nom à la canule et au procédé. Au traitement des fractures du col du fémur par l'extension du membre, il substitue la méthode anglaise, la demi-flexion, qu'il appelle sa méthode............ La réunion immédiate dans le cas de plaies pénétrantes de la poitrine était un point de doctrine fixé et comme consacré par l'assentiment unanime des chirurgiens Français. Dupuytren crut devoir s'en écarter lorsque le duc de Berri fut frappé d'un poignard et perdit la vie. Loin de réunir les bords de la plaie, il l'agrandit; la classe de chirurgie de l'académie témoigna son improbation et proposa, pour sujet de prix, la détermination de la méthode préférable dans le traitement des plaies pénétrantes de la poitrine. Irrité de trouver dans ses collègues des contradicteurs et des juges, il s'employa activement dès-lors à détruire l'organisation primitive de l'académie, en faisant ordonner la fusion ou plutôt la confusion des trois grandes sections en lesquelles ce corps savant fut d'abord partagé.

» Professeur disert, facile, ingénieux, doué d'une activité infatigable, faire répéter son nom, en y accolant l'épithète du premier, du grand, de l'habile chirurgien de l'Hôtel-Dieu, était sa plus grande affaire comme sa plus douce jouissance, elle le consolait de ses infortunes domestiques, dont la publicité n'était peut-être pas sans charmes. Cette passion de la renommée allait jusqu'à lui faire attacher son nom à la recette d'une lotion contre la gale, ou d'une pommade destinée à faire pousser les cheveux. »

Quelque sévère que paraisse au premier abord cette critique de Dupuytren, il faut avouer qu'elle est avant tout méritée, et que lorsqu'on a à parler d'un homme qui a porté le titre imposant de premier chirurgien de notre époque, on doit le révéler tout entier, dût-on blesser la susceptibilité de la foule, qui ne voit les renommées que placées debout sur leur piédestal. Le jugement porté sur Dupuytren par le baron Richerand nous a semblé devoir être rapporté ici textuellement, afin que l'on ne nous accusât pas d'avoir falsifié les opinions du célèbre biographe.

Maintenant que l'on ne pense pas que Dupuytren soit resté étranger aux progrès de l'art chirurgical; sa sagacité ordinaire, mise continuellement en jeu pendant le cours d'une pratique de vingt années, lui a fait éclairer le diagnostic d'un grand nombre de maladies : son procédé pour les resections de la mâchoire inférieure est encore un beau titre de gloire; mais c'est surtout l'instrument qu'il inventa dans le but d'arriver à guérir les anus artificiels dans les plaies pénétrantes du ventre avec lésion de l'intestin, son *Entérotome*, qui remplit si convenablement l'indication d'abord posée par Desault, que l'on doit regarder comme un titre durable de renommée. Car faisons remarquer que Dupuytren n'a publié aucun ouvrage, à moins qu'on ne considère comme tel deux thèses qui lui furent imposées à la suite du concours dans lesquels il parut en 1803 et en 1812.

Dupuytren était plutôt grand que petit et brun de figure; il portait haut sa tête volumineuse et chevelue. Son regard était dur et outrageant; la construction de ses lèvres dédaigneuse; de telle sorte que tout respirait en lui l'orgueil et le besoin de la domination. Sa voix était naturellement voilée; sa parole était sourde et trahissait l'envie qu'il avait de commander l'attention, en même temps qu'il semblait se défier de ceux qui l'écoutaient. Il n'attirait donc jamais par la bienveillance mais par la peur qu'il inspirait; si durant sa clinique quelque élève se permettait quelques chuchottemens, le maître déguisant mal son dépit, l'interrompait brusquement et apostrophait en termes véhémens et peu choisis, l'imprudent qu'il regardait comme un ennemi, séïde de ses confrères jaloux de sa réputation. Au reste, un froid dédain était ce que pouvaient attendre de lui les élèves qui suivaient sa clinique; et il ne leur adressait la parole en particulier, que pour les poursuivre de son ironie ou de ses emportemens. Eh bien! ce fut à l'aide de la terreur qu'il inspira autour de lui que cet homme extraordinaire éloigna la critique et marcha vers le but constant de son ambition, une haute renommée et une grande fortune. C'est ainsi que des défauts qui auraient dû le perdre lui rendaient faciles des succès que le talent modeste, qu'un caractère facile, qu'un amour profond de la science ne lui auraient pas acquis. Nous nous sommes toujours étonnés de cette facilité de la foule à se mettre à genoux aux pieds de ceux qui veulent lui faire endurer brutalement leur influence.

Le naturel de Dupuytren et la grande habitude de voir couler le sang humain en avaient fait un homme impassible. Rien ne l'émut jamais durant une opération; on l'a vu tomber dans des erreurs impardonnables. Un jour il ouvre un anévrisme croyant percer un simple abcès. Le jet du sang lui fait aussitôt reconnaître la faute qu'il vient de commettre; loin de s'étonner, il place le doigt sur l'artère ouverte, et pendant qu'il demande une *bandelette* à son aide, il sourit au malade pour le consoler et promène un regard assuré sur l'assistance.

Un malade qu'il opérait d'une loupe au cou, est frappé de mort pendant l'opération. Les spectateurs frémissent, et sont saisis d'une profonde terreur; Dupuytren, lui, s'aperçoit qu'une veine a été ouverte, et oubliant qu'il a sous sa main le cadavre qu'il vient de faire, il trouve dans ce fait sans exemple, dont il signale la cause, le sujet d'une brillante improvisation; il soutient, et son auditoire étonné accepte cette explication, que l'air se mêlant au sang, est allé soudainement paralyser le cœur.

Cette assurance dont il faisait preuve pendant qu'il opérait ou qu'il improvisait ses leçons cliniques, le rendit enfin maître absolu du service de l'Hôtel-Dieu; c'était là le but de ses désirs. Pelletan, redoutant Dupuytren, sembla rehausser encore l'éclat de son antagoniste. Une opération tentée sans succès par le vieux chirurgien, presque à huis clos, entouré de quelques élèves dévoués, et contre l'avis de Dupuytren, fut la cause de la retraite prématurée de ce respectable et savant chirurgien que son élocution pure et abandante avait fait nommer dès sa jeunesse le *Chrysostôme des chirurgiens.*

Quels que fussent les moyens employés par Dupuytren pour arriver à un grande popularité, son nom avait encore peu d'éclat lorsque eut lieu l'assassinat du duc de Berri. Nous avons déjà vu, en citant un passage de M. Richerand, combien, dans cette circonstance, Dupuytren s'éloigna des préceptes généralement adoptés dans le traitement des plaies pénétrantes de la poitrine. Mais voici certes une anecdote qui mérite d'être racontée. Louis XVIII s'étant rendu près de son infortuné neveu, qu'il semblait affectionner, entouré de sa famille, de nombreux personnages de la cour tous dévoués, tous lisant sur les traits horriblement contractés du prince un présage de mort, voulut s'informer, sans imprudence, de l'issue probable de la blessure. Embarrassé, car l'étiquette ne lui permet pas de s'abaisser jusqu'à parler bas, à l'oreille d'un sujet, il eut l'idée de s'exprimer en latin, croyant ainsi ne pas être entendu de son neveu qu'il savait être peu érudit. Et puis d'ailleurs le latin n'avait-il pas été autrefois le langage de l'école, et par conséquent tout docteur qui se piquait d'érudition, devait être familier sinon avec le latin de Virgile, d'Horace, ou de Cicéron, du moins avec le latin, un tant soit peu barbare, employé naguère encore dans les traités de médecine. Le roi que la vive physionomie de Dupuytren avait frappé, crut devoir s'adresser à lui; il prononça quelques mots et Dupuytren, déconcerté cette fois, resta interdit et muet! Le docteur Dubois répondit, mais Dupuytren avait gagné la confiance de Louis XVIII et de la cour, il devint premier chirurgien du roi.

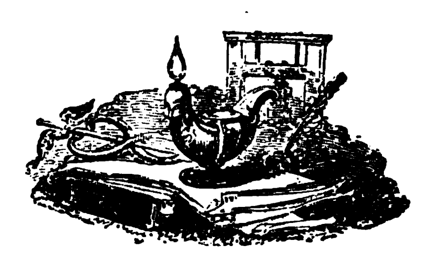
Jugez de ce que Dupuytren dut éprouver de douce satisfaction, en devenant par le choix de Louis XVIII, le chirurgien le plus en renom! Ses rivaux jaloux le poursuivirent de leurs épigrammes; on n'a pas oublié celle-ci: on supposait que tandis que la cour avait tourné à la dévotion sous Charles X, que chacun dut avoir son confesseur pour plaire au maître, Dupuytren avait perdu dans les petits appartemens des Tuileries un livre d'*Heures*, attestant son orthodoxie.

Disons en terminant que les pauvres eurent même après que la fortune lui eut ouvert les portes de la prospérité et des honneurs, des droits à ses soins empressés. Cette main qui s'ouvrait pour recevoir l'or des riches, en laissait aussi échapper pour venir au secours des malheureux

En proie à ses violens chagrins domestiques, Dupuytren avait résisté aux plus poignantes sollicitudes; une constitution robuste semblait lui promettre de jouir encore long-temps de la haute position à laquelle il était parvenu, lorsqu'en 1830, un nouveau règlement pour le service des hôpitaux de Paris, supprimant désormais le titre et les fonctions de chirurgien en chef, le réduisit à partager avec ses subordonnés un service dont il avait, depuis la retraite de Pelletan, la direction suprême. Ce nouvel état des choses le contraria vivement; un évènement en rendant publiques ses peines domestiques, vint aggraver en 1833, son état maladif: dès-lors sa santé s'altéra visiblement. Il éprouva successivement plusieurs attaques d'apoplexie. Il fit un voyage en Italie; mais son rétablissement fut incomplet. Il reprit néanmoins son service à l'Hôtel-Dieu et ses leçons de clinique. Fatigué, couvert de sueur, il éprouva en faisant une leçon un refroidissement, bientôt suivi d'un épanchement considérable dans la poitrine. Les secours de la médecine furent cette fois inutiles; il mourut à Paris le 8 février 1835, n'ayant pas atteint 58 ans.

Dupuytren laissa à sa fille unique 7,000,000 de fr. pour héritage, dont la moitié aurait été due, d'après un biographe, au placement avantageux de son argent, par les conseils de M. James Rotschild son banquier, son malade, son ami et son exécuteur testamentaire. A son lit de mort, il disposa de 200,000 fr. pour les progrès de l'art qu'il avait pratiqué et professé avec tant d'éclat; d'après ses vœux, cette somme devait être consacrée à l'institution d'une chaire d'anatomie pathologique dans le sein de la faculté de médecine de Paris. M. Orfila, doyen de cette école, en a employé une partie à établir, dans le local de l'ancien chapitre des cordeliers, un museum d'anatomie pathologique, auquel il a donné le nom de Dupuytren et qui devient en quelque sorte le complément de l'enseignement créé par la li éralité du testateur.

J. MARCK.



CASTELPENENT,

LÉGENDE DU COMTÉ DE FOIX.

En remontant le cours de l'Ariége, à une lieue et demie environ au-dessus de Foix, chef-lieu de l'ancien comté de ce nom, se présente une étroite gorge par où l'on entre dans une vallée verdoyante et boisée. Cette espèce de corridor naturel est formé par le rapprochement de deux montagnes, dont l'une offre aux yeux un squelette dépouillé de toute culture, l'autre des flancs tapissés de champs et de prairies. Sur la rive gauche de la rivière, au point où les deux montagnes commencent à s'éloigner, s'élève en forme de cône tronqué, un rocher isolé, aujourd'hui l'asile d'une nuée de martinets et de corneilles. A voir les nombreuses excavations extérieures dont ses côtés taillés presque à pic sont sillonnés et les pointes irrégulières qui, semblables à des créneaux, en couronnent le sommet, on serait tenté de croire qu'un tremblement de terre, ou quelqu'autre cause violente dont il ne reste aucun souvenir, a détaché cette masse colossale de la roche voisine et l'a précipitée au bas de la gorge dont elle barre presque l'entrée.

Sur ce roc était jadis un château dont on ne voit plus que les ruines. D'où lui venait son nom de Castelpenent? *Castelpenent*, dans le langage du pays, signifie château suspendu. En effet, à quelques débris de piliers en coquille, à plusieurs arcs-boutans en maçonnerie qui existent encore incrustés à l'extérieur du mamelon, on juge que ce vieux manoir devait offrir quelque ressemblance avec les nids que les aigles et les vautours suspendent à la cime des rochers.

Un manuscrit patois qui m'est tombé sous la main, contient une longue description de ce manoir, où se tinrent pour la première fois les États du pays. Trois côtés du rocher sont presque inaccessibles. A l'orient, seul point par où l'on peut entrer dans le château, on retrouve encore les traces de deux fortes murailles, d'un fossé creusé dans le vif et de deux portes séparées par un pont-levis; une cour assez vaste, environnée de casernes et d'écuries, précédait le corps de logis principal dont les quatre angles s'enchassaient dans autant de tourelles rondes, percées de meurtrières pour la défense de la place. Au rez-de-chaussée, sur toutes les faces, neufs grandes ouvertures divisées par autant de croix en marbre de Lordat (1) donnaient le jour à de vastes salles, et vis-à-vis la porte d'entrée, un large et long corridor partageait le bas de l'édifice. Le premier étage répondait au rez-de-chaussée pour la distribution des appartemens, avec la seule différence que l'architecte avait suspendu au mur extérieur une galerie couverte dominant la vallée du côté du midi et du levant.

(1) Sous le vieux château de Lordat, était une carrière de marbre autrefois exploitée. On en voit encore à Urs (village du canton des Cabannes) un bloc qui porte la date de 1508.

I.

Pendant le douzième siècle, l'hérésie des Albigeois s'était propagée dans tout le midi de la France; pour en arrêter les progrès, les prédications n'ayant pas suffi, le pape Innocent III, à l'instigation de quelques ambitieux, moins jaloux du triomphe de l'église que de leur propre élévation, fit un appel à la chrétienté contre ces hérétiques. Une croisade fut prêchée, et l'on vit accourir de toutes parts et se précipiter sur le Languedoc une multitude sans discipline.

Déjà Béziers, Carcassonne, Lavaur, une infinité d'autres places étaient tombées au pouvoir de Simon de Montfort, chef des croisés. L'armée catholique assiégeait Toulouse, défendue par Raymond VI, son dix-neuvième comte, et entr'autres seigneurs voisins, par Raymond Roger, comte de Foix et son fils Roger Bernard. Grâce au courage de ces deux fidèles alliés, le comte de Toulouse opposa aux assaillans une vigoureuse résistance. Enfin, repoussé dans deux assauts par les braves montagnards de Raymond Roger, et conservant au fond de son cœur le souvenir de la journée de Monjoire où ce même comte de Foix accompagné d'une poignée de soldats, avoit taillé en pièces six mille croisés allemands, le général catholique leva tout à coup le siége de Toulouse. Le fer et la flamme à la main, son armée divisée par détachemens, s'avança vers les Pyrénées.

A ce torrent impétueux, quelle digue opposera Raymond Roger? Il n'a pas volé au secours de son allié menacé de toutes parts sans avoir mis ses propres états à l'abri d'un coup de main. Les châteaux de Foix, Labarre, Montgaillard, Saint-Paul, Castelpenent, défendus par une bonne position, sont confiés à ses barons montagnards, et il sait qu'il peut se reposer sur leur dévouement. Que ne peut-il de même compter sur la résistance de Saverdun et de Pamiers! mais ces deux villes, les premières de la contrée, sont depuis long-temps au pouvoir des croisés: l'une soumise par la force, la seconde livrée par le moine Vital, abbé de Saint-Antonin, à Simon de Montfort qui en a fait une de ses principales places d'armes.

Le comte de Foix avait donné le commandement de Castelpenent à sire Arnaud de Sabartes. C'était un dévoué vassal que cet Arnaud. Après quarante ans de combats il trouvait là, dans ce poste, une retraite honorable qui pouvait lui permettre d'être encore, au déclin de sa vie, utile à son suzerain et à son pays.

Quatre jours après que Montfort eut levé le siége de Toulouse, c'est-à-dire le vendredi 31 juin 1211, pen-

dant que les divers détachemens de son armée portaient la dévastation et la mort sur les rives de l'Ariége, dans une des salles de Castelpenent se promenait à grands pas le gouverneur du château, l'air inquiet et agité. Son regard fixé vers la terre, son front où l'impression d'un noir chagrin se mêlait aux rides de l'âge, des mots entrecoupés s'échappant de ses lèvres flétries et tremblantes, tout annonçait chez lui les plus vives alarmes. A ses côtés, mais un peu derrière lui, marchait un fidèle serviteur aussi âgé que son maître, mais, comme lui, encore plein de vigueur.

— Oui, mon cher Vital, disait le vieux gouverneur, le lion est déchaîné; Montfort marche à grands pas vers nos montagnes. Hauterive a été avant-hier occupé par ses troupes, qui sont venues camper dans la nuit sous les murs de Saverdun; aujourd'hui sans doute, avant le coucher du soleil, leurs bannières flotteront sur les tours de Varilhes, peut-être dans notre vallée. Des nouvelles du comte de Foix et de nos jeunes compatriotes, nous n'en avons point; les routes se trouvent interceptées par les troupes ennemies.

— Mais, monseigneur, répondit Vital, les murs de Castelpenent sont forts, les haches de nos montagnards sont tranchantes, et le chef des routiers (1) qui gardent avec vous ce château, Butler.....

— Butler est un traître, reprit Arnaud, un serpent que notre noble comte a réchauffé dans son sein. Ces routiers ne sont que de misérables bandits, des scélérats habitués à vendre leur vie et leur âme à qui peut les acheter. Quand Raymond Roger en a introduit cent dans ce château, il y a amené la trahison et le rapt; car non content d'épier les occasions favorables pour rendre la place à Simon de Montfort, Butler, le croirais-tu! porte les vues plus loin. Il sait qu'entre le sang d'un gentilhomme et celui d'un aventurier comme lui, tout mélange devient impossible; que la main de ma fille est promise au jeune et valeureux Castelbon.... Eh bien! il projette un enlèvement; le jour, l'heure, les moyens pour l'exécution de ce double crime, tout est froidement concerté. Que Dieu détourne de mon enfant, de ma pauvre Marie, des dangers qui font tressaillir d'horreur mes entrailles de père!

Arnaud présenta à son confident un avis du châtelain de Roquesicade, qui ne laissa aucun doute sur les projets du mercenaire. Un de ses émissaires avait été surpris portant à Guy de Lévis, maréchal de la foi (2), qui acquit dans ces guerres une si malheureuse célébrité, une lettre de la part de Butler: celui-ci acceptait les conditions qu'on lui avait offertes pour livrer le château de Castelpenent. Le messager. jeté dans les fers, avait avoué au milieu des tortures les mesures prises par son chef pour l'exécution de ses desseins, son projet d'enlèvement, enfin ses moyens de succès.

— Ayez confiance, dit alors le vieux serviteur, l'œil humide; le ciel, qui a permis que vous fussiez instruit de cet infernal complot, vous suggèrera, soyez-en sûr, les moyens de le déjouer. Vous n'avez qu'une poignée de gens dévoués à opposer à ce ramas de mercenaires sans morale et sans frein: votre premier soin doit être d'adresser aux châtelains des environs des messagers sûrs pour les engager à vous envoyer quelque renfort. L'approche de l'armée ennemie peut faire éclater l'orage d'un moment à l'autre: ne perdez pas de temps. Quant à votre fille, je me charge de l'accompagner la nuit prochaine auprès du seigneur de Roquesicade pour la dérober aux poursuites du vautour qui la menace.

— S'il n'est pas trop tard pour recourir à ces précautions, répartit vivement Arnaud, entendant des clameurs sinistres et des pas précipités à côté de l'appartement où ils étaient. La porte, agitée avec force, s'ouvrit au même instant.

Des femmes, les mains sur la tête, suivies de plusieurs serviteurs dont le visage exprimait la consternation et la douleur, avaient franchi le seuil. — « Sauvez votre fille! sauvez votre fille! on l'enlève! » furent les premières paroles que le malheureux père entendit. Que dites-vous? s'écria-t-il hors de lui; et son œil au défaut de sa voix interrogeait ses gens qui ne lui répondaient que par ces cris déchirans: Sauvez votre fille!

Des pâtres, témoins de l'enlèvement de Marie et de la jeune Marthe, fille de Vital, qui se trouvait avec elle dans la campagne, étaient venus à la hâte donner cette nouvelle: dans un instant tous les habitans du château en furent informés. On avaient vu deux des ravisseurs conduire une de leurs victimes vers le couchant, deux autres avaient bandé les yeux de la seconde, l'avaient forcément jetée sur un cheval, et, après avoir passé l'Ariége à gué, s'étaient enfoncés dans des sentiers couverts où l'œil n'avait pu les suivre.

A ces cris confus et mêlés de sanglots, au premier tumulte qu'occasionait à Castelpenent cette triste nouvelle, se joignit tout à coup le bruit d'une épée au fourreau de fer traînant sur la pierre. Les femmes, groupées sur la porte, ouvrent un passage à l'homme pesamment armé.... C'est le traître. Butler est un soldat de moyenne taille; sa cuirasse couvre une large poitrine, ses bras sont courts et nerveux, le reste du corps répond aux formes athlétiques du buste; son front, à demi caché par d'épais sourcils roux et un casque couvert d'une peau de tigre, offre en même temps l'image de la force et de la férocité: traits, jeu de physionomie, regard, tout concourt à rendre son visage ignoble et repoussant.

— Sire gouverneur, dit en s'inclinant le chef des routiers, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre doucereux et compatissant, sur la nouvelle imprévue de votre malheur, je viens.....

— Rendez-moi ma fille, traître, s'écria Arnaud, en tirant son glaive avec fureur; mais la réflexion arrêta bientôt ce premier mouvement, car Butler était à la tête de cent misérables qui pouvaient par un coup de main hardi s'emparer du château et de ses habitans.

Et le routier, encouragé par le silence subit de son accusateur, répondit avec ironie:

— Vous rendre votre fille, moi! suis-je donc le gar-

(1) Les routiers étaient des vagabonds réunis en corps qui se mettaient à la solde des seigneurs presque toujours en guerre les uns contre les autres.

(2) En 1209, cette famille, originaire du nord de la France, vint s'établir dans nos contrées. Simon de Montfort dépouilla alors le comte de Foix du château de Mirepoix pour le donner à Guy de Lévis, maréchal de son armée.



dien des jeunes filles de ce pays? J'aimerais mieux défendre pour votre compte vingt châteaux comme celui-ci qu'une seule de vos belles vassales. Qui sait ce qui se passe dans le cœur des femmes? qui sait si elles sont toujours bien irritées d'être enlevées par leurs adorateurs?

A ces mots insultans, le courroux du père de Marie ne connut plus de bornes; la voix accusatrice du vieillard fit retentir les sombres voûtes du château.

— Tu en as menti par la gorge, lâche aventurier! c'est une calomnie infâme, et tu le sais bien, car c'est toi qui as fait enlever ma fille, oui, toi! Vous m'en répondez sur votre tête, entends-tu bien? toi et tes soldats vagabonds. Notre noble comte te fera pendre à la plus haute tour de Castelpenent, s'il arrive quelque malheur à ma chère Marie!....

Le nombre des assistans s'était de beaucoup accru; les défenseurs du château dévoués au service du gouverneur, et qu'on voyait attroupés sur la porte et à l'extérieur de la salle, regardaient dans un silence d'indignation le ravisseur de la jeune châtelaine. Lui, la main placée sur une hache d'armes suspendue à sa ceinture, l'œil en feu, mordant sa lèvre inférieure, attendit avec une impatience marquée la fin de la virulente apostrophe qui lui était adressée.

— Tu m'insultes, vieillard, dit-il enfin, les dents serrées; je saurai bien te faire rentrer tes injures dans le corps! et il s'élança au travers de la foule.

Ces paroles et l'air dont il les accompagna ne laissèrent aucun doute sur ses projets de vengeance. Un instant après qu'il fut sorti de la salle, on l'entendit sur le seuil du château crier d'une voix terrible à ses soldats : *Soudards, à vos bils* (1) !

De leur côté, les serviteurs d'Arnaud, présens à cette scène, attendirent à peine les ordres de leur chef pour se réunir et convoquer tous les montagnards. Il y eut un moment de tumulte dans la place pendant que chacun des soldats courait à ses armes, mais il fut de courte durée; et aux cris divers poussés par les routiers et leurs adversaires, au bruit confus produit par plus de cent cinquante personnes s'interrogeant les unes les autres sur le mouvement qui avait lieu, succéda un calme plat qui semblait le précurseur d'un nouvel orage.

Butler avait rangé sa compagnie sur un des côtés de la cour; un lieutenant du châtelain avait pris position de l'autre côté avec une soixantaine d'hommes dont la résolution, tout mal armés qu'ils étaient, parut déconcerter les projets hostiles du chef des mercenaires. Les deux partis se regardèrent long-temps en silence.

Cependant Arnaud, revenant de sa première émotion, et rappelé à son sang-froid par le sentiment de sa situation difficile, venait de faire partir des hommes de confiance pour les châteaux du haut et du bas pays (2), avec prière de lui envoyer quelques secours. Lorsqu'il eut rempli les premiers devoirs de sa charge, et donné les ordres nécessaires pour s'emparer de tous les postes avantageux à l'intérieur de la place, il ne songea plus qu'à sauver sa fille. Le vieux Vital, frappé aussi dans son amour paternel par l'enlèvement de sa chère Marthe, était déjà monté sur une des plus hautes tours pour chercher des yeux dans la campagne la route que suivaient les ravisseurs. Quatre hommes dévoués sortirent à leur tour du manoir, résolus de n'y rentrer qu'après s'être assurés du sort de Marie et de sa retraite.

La vue des divers messagers sortis de la place prouva à Butler qu'Arnaud prenait ses précautions, soit pour faire courir sur les traces de sa fille, soit pour déjouer ses projets de trahison. Il voulut, de son côté, se ménager à l'intérieur des intelligences : dans ce but, deux des siens sortirent secrètement, non par la grande porte d'entrée, dont la garde était confiée aux soldats indigènes, mais par une des croisées extérieures de la caserne.

II.

Deux heures s'étaient écoulées, heures d'incertitude pour tous les habitans du château, lorsque le bruit que fit le pont-levis en se baissant arracha le gouverneur aux noires réflexions dont son esprit était oppressé.

A la vue d'un chevalier équipé de toutes pièces et agitant une lance surmontée d'un panonceau aux armes de Foix, les *trois pals de gueule*, la sentinelle avancée avait reconnu le jeune Castelbon. Le son du cor annonça aussitôt qu'un officier de distinction entrait dans le château, et les haches furent soulevées en signe d'honneur, dès que les fers de son destrier eurent résonné sur les dalles de la place d'armes. A peine le seuil de la cour eut-il été franchi, que le coursier, à la voix de son maître, s'arrêta, et avec une docilité qui, à cette époque d'ignorance et de superstition, dut passer pour le fruit de quelque sortilége, on le vit baisser sa croupe et déposer avec précaution sur les premières marches du grand escalier une jeune fille dont les traits s'étaient jusque-là dérobés aux regards sous les plis flexibles d'une mante. Dès qu'elle eut découvert son visage, où la frayeur se mêlait encore à un embarras pudique né de son étrange situation, un cri de joie se fit entendre, et le vieux Arnaud, pleurant de plaisir, levant ses mains amaigries vers le ciel, pressa vingt fois contre son cœur sa chère Marie.

Autant la consternation avait été générale à la nouvelle de son enlèvement, autant la joie de son retour fut subite et partagée par tous les habitans du château.

Un seul front parut obscurci, les yeux d'un seul homme, hagards et sinistres, se détournèrent de ce spectacle attendrissant; Butler voyait par ce retour une partie de ses projets traversés, et un sentiment de jalousie brutale s'était joint à son désappointement lorsqu'il avait vu l'objet de sa passion sauvé par son redoutable rival, ce jeune Castelbon, à qui la main de Marie avait été promise.

— Malédiction sur eux tous! dit-il d'une voix mal étouffée et écumant de rage; le fer et le feu me vengeront! Mais le retour de Marie à Castelpenent en y ramenant la joie avait rendu la confiance au gouverneur. La présence d'un chevalier tel que Castelbon, que

(1) Appel aux armes : *Soldats, à vos haches!*

(2) Le pays de Foix se divisait en haut et bas pays. Le point de division était *au pas de la Barre*. Le nom de ce hameau de *La Barre* ne viendrait-il pas de la barrière qui dut servir dans le temps à marquer la séparation ?



MARIE DE SABARTHES DETACHANT LA CUIRASSE DE CASTELBON.

l'on regardait déjà dans tous les pays comme un autre Roland, quoiqu'il fût encore dans la fleur de l'âge, finit de rassurer les montagnards. Ils agitèrent bruyamment leurs armes en signe de défi; les routiers y répondirent par des bravades; mais Butler ordonna presque aussitôt à une partie de la troupe sous son commandement de rentrer dans la caserne, et alla tout disposer pour l'exécution du projet affreux qu'il méditait.

Cependant le libérateur de la jeune châtelaine était accueilli avec les marques d'un vif enthousiasme. Seul, Castelbon paraissait insensible à l'allégresse qu'inspirait sa présence; il se traînait plutôt qu'il ne marchait sous son épaisse armure, et à peine arrivé dans une des galeries du château, il tomba sans connaissance : ses armes retentirent en frappant le marbre. Marie accourt, et, palpitante de crainte, elle essaie de détacher la cuirasse du chevalier; c'est en vain que son vieux père appelle ses serviteurs et veut lui-même l'aider de ses mains tremblantes : l'émotion a doublé ses forces; l'agrafe qui lui résiste est brisée, et le sang coule de ses doigts blancs et potelés que le fer vient de meurtrir. La tête de Castelbon est chargée d'un énorme casque d'acier; une main qui dans toute autre circonstance eût eu de la peine à le soutenir, l'enlève avec aisance; un voile blanc, où la douce haleine de Marie s'est jouée comme la brise à travers les feuilles, sert à frotter doucement le visage du guerrier, couvert d'une sueur froide. Ses bras qui retombent de tout leur poids sur le marbre sont délivrés de leur armure de fer : la châtelaine a pu apercevoir l'emprise (1) amoureuse dont le bras gauche est entouré; elle y a lu les noms entrelacés de Marie et de Roger.

Mais son œil a découvert du sang : « Il est blessé ! » s'écrie-t-elle; sa poitrine, au défaut de la cuirasse, a été atteinte d'un coup de lance, c'est pour elle que ce sang cher et précieux a coulé. A genoux sur la pierre glacée, soulevant sur son sein la tête appesantie de celui qui doit devenir son époux, elle l'appelle; son regard inquiet cherche un signe de vie sur ce front

(1) Quand un chevalier jurait fidélité à sa dame, ou s'engageait par quelque serment, il faisait river à son bras un anneau qui le lui rappelait.



défait ; tremblante elle compte les pulsations d'un cœur qui lui appartient.... Joie et bonheur!... le malade a respiré. Sa blessure est couverte d'un appareil salutaire ; le sang a recouvré sa libre circulation et les soins prodigués avec tant de zèle ont produit des miracles.

Castelbon ouvre les yeux et voit Marie. Il est appuyé contre un sein chéri ; son front repose pour ainsi dire sur le front de la dame de ses pensées!.... Un léger sourire s'est dessiné sur son visage blême et abattu, une douce langeur a remplacé dans tous ses traits l'immobilité effrayante qu'ils ont un instant conservée. La main de Marie couvre les épaules à demi nues du malade. Pour la première fois elle s'est aperçue de sa nudité : un sentiment de pudeur vient rougir des joues déjà colorées par un rayon d'espérance ; mais un regard bienveillant de son père et les témoignages de son âme pure l'ont bientôt rassurée. Les forces reviennent enfin à Castelbon avec le sentiment, on peut le transporter dans une salle voisine où il trouvera des gardes et du repos, et la jeune fille, rendue aux embrassemens de son père, peut déposer dans son sein les détails de son enlèvement.

Elle allait, accompagnée de sa fidèle Marthe, porter quelques soulagemens à de pauvres vieillards des *casals* (1) d'Amplaing, lorsqu'au bas du col de Barris (2), presque au pied du château, quatre hommes s'étaient jetés sur elles et les avaient entraînées séparément. Placée sur un coursier en croupe derrière un des ravisseurs, Marie avait perdu tout-à-coup l'usage de ses sens.

« Revenue à moi, dit-elle, long-temps j'ai cheminé incertaine du sort qui m'attendait et de la route que me forçaient à suivre ces farouches inconnus. Tout-à-coup, au milieu du fracas de l'Ariége, roulant ses eaux écumeuses sur un lit de rocher, mon oreille est frappée des aboiemens lointains d'un chien de bergerie. J'écoute.... le bruit cesse, et le rayon d'espoir que j'avais conçu disparaît; mes yeux se couvrent d'un épais bandeau.... Mais le premier bruit que j'ai entendu frappe de nouveau mon oreille; il se rapproche. A celui-là s'en joint un autre, ce sont les pas réglés d'un palefroi. Au détour d'un sentier couvert de chênes et de hêtres touffus, un homme s'est arrêté.... une voix dont l'accent a fait tressaillir mon cœur a été aussitôt entendue : Qui vive! s'est écrié à trente pas de distance le généreux guerrier à qui je dois plus que la vie. J'ai reconnu Roger! »

Les cris perçans de la jeune fille et l'apparition soudaine du chevalier avaient déconcerté les ravisseurs. Celui qui portait le précieux trésor enlevé à Castelpenent prit aussitôt le sentier isolé conduisant vers les forêts profondes de *Tabes*, tandis que l'autre, soutenant la retraite, s'opposa au premier choc de l'assaillant. Foix et Castelbon! s'est écrié Roger attaquant son adversaire. Le routier a le front broyé sous son casque de fer. Sa main a bien porté en tombant un coup à son vainqueur, mais Castelbon ne l'a pas senti; il n'a devant les yeux que Marie et le soldat qui l'entraîne. Ses propres dangers s'effacent devant ceux dont la fille d'Arnaud est environnée. Le ravisseur fuit emportant sa proie; son cheval n'a pas eu des fatigues récentes à supporter. En vain une voix plaintive et douce ose supplier l'agent de Butler; en vain la damoiselle éperdue cherche à se dégager du bras robuste qui la presse, son corps tremblant est épuisé ; ce bras de fer la retient attachée à la croupe du coursier. Le traître est déjà presque hors d'atteinte, et le destrier d'Édouard n'a pas goûté le repos depuis près de deux jours, deux grands jours d'été! Marie perd toute espérance.

Mais le même aboiement dont elle a été déjà frappée, cette fois plus rapproché d'elle, résonne encore dans la vallée. Un énorme chien de montagne, qu'elle a vu naguère à Castelpenent accompagnant le jeune Castelbon, s'élance au devant du cheval qui l'entraîne. Excité par la voix de Roger, il est devenu furieux ; son poil s'est hérissé, sa gueule écume, son œil est rouge de sang, et ses dents meurtrières s'impriment à chaque bond dans les naseaux entr'ouverts du coursier effrayé. Celui-ci s'arrête, se cabre; l'éperon déchire en vain ses flancs. Le ravisseur, hors de lui, vomit mille imprécations, sa voix rauque et forte est impuissante. Enfin il a recours à sa lance pour mettre un terme aux attaques réitérées de ce chien importun : sa main appesantie sur la captive quitte un instant sa proie. La lance est poussée, l'assaillant a mordu la poussière, mais Marie a senti ce mouvement, elle s'est élancée avec une résolution dictée par le désespoir. Son pied léger a franchi le sentier ; le bocage coupé de haies est devenu son asile.....

Elle a dit; mais pendant qu'Arnaud et sa fille s'abandonnaient aux charmes d'un si doux entretien, on avait aperçu sur le sentier longeant la rive droite de l'Ariége des détachemens nombreux de soldats s'avançant en ordre et environnés d'une nuée de poussière. Sur un plan plus éloigné, l'horizon était chargé d'une fumée épaisse s'élevant vers les cieux sous mille formes fantastiques. Si, malgré ces signes trop certains de la présence des croisés, qui venaient sans doute de réduire en cendres quelque bourg du bas pays, il fût resté des doutes aux défenseurs de Castelpenent, ils eussent été levés par le spectacle que leur offrirent les villages les plus rapprochés du château. Les cloches violemment agitées dans les lieux où les partisans du nouveau culte ne les avaient pas encore sacrifiées à leur intolérance (1), se répondaient de hameau en hameau, et leur tintement solennel, grossi par les échos, portait l'épouvante dans tous les cœurs. On voyait une multitude de manans en haillons s'arracher à leurs rustiques demeures, emportant avec eux au sommet des montagnes ou dans les antres fortifiés ce qu'en temps de paix ils avaient pu dérober aux avides regards de leurs seigneurs. Le pâtre poussait ses bœufs, ses brebis, devant lui, jetant un regard douloureux sur la cabane où il reçut le jour, et qui, sans doute, allait tomber sous les coups d'un farouche ennemi : il laissait dans les champs ses fruits, sa moisson, le pain d'une année, la nourriture de ses troupeaux, et son cœur pressentait qu'au retour tout ce qui faisait sa joie serait devenu la proie des flammes.

(1) Petites fermes ou métairies.
(2) Ce lieu porte encore le même nom.

(1) Les hérétiques de cette époque appelaient les cloches *les trompettes du diable*.

III.

Le soleil avait huit fois éclairé les vallées profondes du comté de Foix, depuis le jour témoin de ces divers événemens, lorsque sur la plate-forme où Castelpenent s'élevait naguère avec ses tours gothiques et ses créneaux aériens, un guerrier de haute stature, au port majestueux et imposant, vint s'asseoir au milieu de ruines encore fumantes. La lune éclairait l'étroite gorge, mais sa lumière à demi-voilée par des nuages amoncelés vers l'orient ne jetait qu'une clarté incertaine et lugubre. L'horizon vers le sommet des montagnes était couvert d'une large tenture noire que des éclairs fréquens déchiraient. La nature semblait partager le deuil des malheureux habitans du pays, dispersés dans les forêts ou cachés dans les grottes profondes. L'air embaumé du vallon s'était changé en une odeur de soufre et de fumée.

Sur les bords si rians de l'Ariége, arbres, vignes, moissons, chaumières, le feu a tout dévoré. Au lieu du chant joyeux du pâtre et du moissonneur, au lieu des chœurs de jeunes filles assises en rond sous l'ormeau séculaire et s'égayant pendant la veillée, l'écho ne répète plus que le cri lointain des sentinelles ennemies, se répondant d'heure en heure aux postes avancés, ou les chansons délirantes des croisés vainqueurs campés dans la plaine. Quel spectacle pour un montagnard! des français (1), des allemands, des étrangers avides de rapines et de sang, foulent du pied le sol de sa patrie! Castelpenent n'offre plus qu'un monceau de décombres; Varilhes a été consumé par les flammes (2); le bourg de Foix, trois autres châteaux forts de la contrée, sont tombés sous la torche et la hache ennemie! Le même sort attend-il donc jusqu'au moindre hameau?

Non moins lugubre que ces scènes d'horreur, le front de l'étranger assis au milieu des ruines est chargé d'un épais nuage. Sous son casque aplati, ses yeux ont pris une morne immobilité. Le tronçon d'une colonne lui sert de siége; sa tête repose sur sa main, soutenue elle-même par le pommeau d'une longue épée. Pourquoi des soupirs de femme s'échappent-ils de cette bouche accoutumée à commander le carnage? pourquoi une larme involontaire vient-elle se mêler aux gouttes de sueur dont les fatigues des combats ont sillonné ce mâle visage? En vain, au milieu d'une cour brillante, des rêves de grandeur lui font oublier ses cruautés passées, la nuit il se retrouve avec lui-même : son sommeil n'est jamais tranquille; pendant qu'une armée entière est livrée au repos, seul il demande à la nature un peu d'air et de solitude.

Tout-à-coup, le guerrier qui se croyait seul entend auprès de lui des pas lents et mystérieux. Une femme a prononcé tout bas, mais avec un sentiment d'horreur, le nom de Montfort. A ce nom, la tête pesante de l'étranger s'est soulevée; il prête l'oreille, sa bouche s'ouvre pour interroger ceux qui viennent troubler ses méditations. Mais il a vu un vieillard qu'une jeune fille guide à travers les débris du manoir. Cette vue excite sa curiosité; il hésite, il se tait, il écoute.

— Pourquoi, mon père, a dit la même voix, pourquoi vous obstiner à revoir des lieux qui nous rappellent de si tristes souvenirs? Tout me parle ici de ma bonne maîtresse, de notre jeune et vertueuse Marie. « Marthe, me disait-elle l'autre jour, le moment n'est pas loin de mon union avec Roger; mais nous ne nous séparerons pas; tu viendras à Castelbon, nous y serons heureuses toutes deux »; et son cœur généreux formait mille plans sur mon avenir.... Pauvre Marie!.... deux jours après elle devait tomber sous le poignard de ceux qui combattent, disent-ils, pour un Dieu de paix! Ni jeunesse, ni beauté, ni prières, ni larmes, n'ont pu désarmer le bras de ces bourreaux. Une faible femme, son père, un vieillard, un jeune chevalier enchaîné sur sa couche, tout a été enveloppé dans la même proscription, et la trahison a conduit le glaive ennemi.... Mon père, fuyons, fuyons ces ruines; j'entends au camp ennemi le son de l'airain, c'est sans doute le signal d'un nouveau carnage.... Dérobez au moins votre vie à la fureur de ces étrangers sanguinaires.

La trompette, en effet, au loin a résonné; mais le vieillard n'en est pas ému... Il est venu dire un dernier adieu à l'antique demeure de ses maîtres, ses maîtres dont les cadavres à demi-brûlés reposent sous ces débris. Au lieu de fuir, le pieux serviteur s'est prosterné sur la pierre, sa tête chauve s'est découverte, et sa voix cassée a prié pour les malheureuses victimes.

Lorsqu'il se relève, l'étranger, jusque-là inaperçu et du vieillard et de sa fille, s'éloigne d'un pas rapide. Sa taille gigantesque se dessine à travers les pans de muraille faiblement éclairés par l'astre du soir. Le vent du nord a soulevé sa longue chevelure et se joue dans les replis d'un manteau dont une croix rouge, signe de ralliement des croisés, fait ressortir la blancheur.

A cette apparition, on eût dit le génie des tombeaux fuyant comme une ombre devant la lumière, ou l'ange déchu de sa pureté première évitant le regard perçant de l'Éternel.

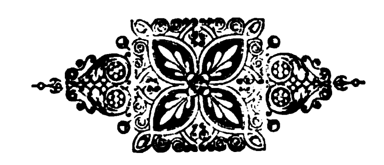
C'était Montfort....

Le lendemain, dès l'aurore, les bannières du chef des croisés, portant pour devise le mot *Veritas*, et surmontées d'un lion d'argent, furent déployées; et les hordes qui depuis neuf jours campaient dans l'étroite plaine dominée par Castelpenent, s'éloignèrent des montagnes pour aller exercer leurs fureurs sur un autre théâtre.

Un Paysan de l'Ariége.

(1) Les hommes du midi de la France appelaient encore les hommes du nord *les français*.

(2) Les habitans de Varilhes à l'approche de l'ennemi incendièrent eux-mêmes leurs habitations.



DEUX HAINES ET DEUX AMOURS.

ÉPISODE DES GUERRES DE LA FRONDE DANS L'ANGOUMOIS.

I.

UNE ASSEMBLÉE DE FRONDEURS.

Le prince de Condé tout-puissant dans la province de Guienne, régnait depuis quelques mois à Bordeaux, grâce à l'activité, au zèle de plusieurs seigneurs dévoués à la *fronde*. De ce nombre était le duc de la Rochefoucauld qui, après avoir acquis une brillante renommée parmi les perturbateurs de Paris, voulait prendre part au dernier acte de la comédie chevaleresque qui se jouait en ce moment dans le midi de la France. Il n'eut pas de peine à soulever la noblesse de l'Angoumois, et Gourville, son protégé, le servit avec autant d'habileté que de succès dans cette ciconstance.

Né de parens pauvres à la Rochefoucault, à peine âgé 25 ans, ce jeune aventurier, que nous verrons plus tard entrer en négociation avec le cardinal Mazarin, parcourut les villes et les villages, gagnant à l'armée des *princes*, les gentilhommes et les bourgeois. Quand il vit que l'Angoumois pouvait fournir au duc son protecteur et son maître, un grand nombre de frondeurs, il écrivit au prince de Condé qui donna ordre à la Rochefoucauld de se transporter à Angoulême.

L'infatigable Gourville attendait impatiemment avec les principaux seigneurs du pays; le duc arriva enfin, et il fut arrêté qu'on se réunirait le soir même pour délibérer sur les chances de la guerre; on choisit pour tenir cette assemblée, la maison de M. de Villoutreys.

Les gentilshommes frondeurs s'y rendirent en grand nombre; Gourville, fier d'avoir si bien rempli la mission que lui avaient confiée les princes, dit au duc de la Rochefoucauld :

— Monseigneur, tous les gentilshommes réunis ici sont nos amis; ils ont juré de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, pour faire triompher la *fronde* et venger les princes de l'injuste persécution de la Reine mère.

— Du cardinal Mazarin, s'écria la Rochefoucauld; la reine n'est que l'esclave du rusé Italien qui veut, en multipliant ses piéges, nous retenir sous le joug de fer que la puissante main de Richelieu a imposée à la noblesse française : que notre cri de guerre soit : *mort à Mazarin, et vive le roi* ;

— *Mort à Mazarin, et vive le roi !* répétèrent les frondeurs avec enthousiasme.

— Le prince de Condé, viendra-t-il à notre secours ? dit le comte de l'Orge... Sa présence n'est-elle pas nécessaire à Bordeaux pour maintenir les royalistes ?

— Le prince de Condé peut compter sur le dévouement des Bordelais, répondit le duc de la Rochefoucauld; il arrivera dans quelques jours; il est déja maître de tout le littoral de la Charente, à l'exception de la ville de Cognac que nous assiégerons aussitôt que nos forces seront réunies.

— Qui commande dans cette place ?

— Le comte de Jonzac, lieutenant du roi en Saintonge.

— Messeigneurs, s'écria Gourville, le comte de Jonzac partage nos projets; il s'est réfugié à Cognac dans le dessein de se servir de cette position pour traiter plus avantageusement avec nous, si ses intérêts exigent qu'il favorise plus ouvertement les entreprises du prince de Condé.

— Nous ne pouvons donc compter sur lui, dit un gentilhomme périgourdin.

— Triomphons d'abord, s'écria Gourville, et nous verrons aussitôt, comtes, marquis et barons, se rallier sous la glorieuse bannière de la *fronde*.

M. de Villoutreys qui, jusqu'à ce moment, avait écouté, sans prononcer une parole, les discours des principaux frondeurs, commença à se repentir de leur avoir permis de tenir leur asssemblée dans sa maison. Partisan zélé des idées purement monarchiques, il se sentit saisi d'un effroi volontaire, quand il connut les projets des gentilshommes intéressés au triomphe du prince de Condé.

— Monseigneur de la Rochefoucauld, dit-il en s'approchant du duc, il ne m'a pas fallu long-temps pour me convaincre que vous êtes à la veille de vous mettre à la tête des frondeurs de l'Angoumois. Je vous avouerai que l'idée seule de la guerre civile m'effraye; j'arrive de Paris, où j'ai vu des factieux outrager publiquement la majesté royale. Les cris de *mort à Mazarin*, ne pourraient-ils pas se traduire par les mots horribles, de *mort au jeune roi, mort à la reine-mère.*

Les gentilshommes se levèrent subitement pour protester contre les soupçons de M. de Villoutreys; le duc de la Rochefoucauld tira son épée du fourreau qu'il posa solennellement sur un crucifix.

— Je jure par ce christ, s'écria-t-il, que je suis prêt à braver mille fois la mort pour sauver le roi et la reine si leurs jours étaient en danges. M. de Villoutreys, la *fronde* n'est pas une guerre contre la puissance royale, mais une lutte contre l'indigne ministre qui veut perdre la monarchie. Nous voulons chasser

de la cour les Italiens qui dévorent les trésors de la France.

Les dernières paroles du duc de la Rochefoucauld furent couvertes d'applaudissemens; M. de Villoutreys, un peu déconcerté, saisit une des mains du duc, et la serra avec effusion.

— Monseigneur, lui dit-il, les nobles paroles que vous venez de prononcer, ont dissipé toutes mes craintes; mais je vous préviens que vous ne devez pas compter sur mon secours: mon âge, et mes convictions me défendent de prendre part à une guerre dont on ne peut prévoir les suites.

— Cette guerre bouleversera la France, si nous ne nous hâtons d'y mettre fin, s'écria Jean Guymard, sieur du Jalleys et du Baucher, maire de la ville d'Angoulême.

— Nous sommes trahis...dit Gourville.

— Vous n'êtes pas trahis, mes seigneurs, répliqua Jean Guymard; le secret de votre conspiration sera inviolablement gardé; il y a des traîtres dans cette assemblée; mais ce sont les gentilshommes qui vont courir les hasards d'une guerre déjà si funeste à nos provinces méridionales.

— Le maire de la ville d'Angoulême est libre de sortir, dit le duc de la Rochefoucauld qui ne put s'empêcher de rendre hommage à la noble fermeté du magistrat.

— Je sors, monseigneur, et mon seul regret est de ne pouvoir entraîner avec moi tant de braves gentilshommes qui demain peut-être mourront sur un champ de bataille, pour favoriser la folle ambition du prince de Condé.

Gourville accompagna Jean Guymard jusqu'à la porte, et quand il rentra dans la salle, il trouva les frondeurs, tristes et silencieux. Le duc de Larochefoucauld lui-même ne pouvait cacher son mécontentement; il se promenait à grands pas, prononçant des paroles entrecoupées que personne n'entendait.

— Te voilà !.... dit-il brusquement à Gourville, quand il aperçut son protégé qui se tenait à quelques pas de lui, tremblant, la tête baissée... Tu m'as donc trompé ! Tu me disais que le peuple d'Angoulême prendrait parti pour la fronde.

— Les gentilshommes ici présens ne font-ils pas foi de mes promesses, monseigneur ?

— Tu savais que Jean Guymard est un royaliste....

— Monseigneur, il s'est introduit clandestinement dans cette assemblée, et je vous jure par l'écharpe de la duchesse de Longueville, que le maire d'Angoulême n'a reçu de moi aucune communication. Je ne puis pas répondre de tous les conjurés. Le Christ n'avait que douze disciples, et pourtant il fut trahi par Judas Iscariote.

Quelques-uns des seigneurs se moquèrent de la citation historique employée assez maladroitement par Gourville pour sa justification; les autres, groupés autour du duc de Larochefoucauld, discutaient sur les mesures à prendre. En ce moment, on frappa à la porte extérieure. Gourville, qui seul connaissait le mot d'ordre, ouvrit, après quelques paroles échangées à voix basse.

— Messeigneurs, dit-il aux gentilshommes, je vous présente un jeune baron qui apporte à M. le duc Larochefoucauld une lettre du comte de Jonzac.

Le duc de Larochefoucauld prit la lettre des mai du baron, rompit le sceau, et lut à haute voix :

« Cognac, le 13 juillet 1650.

» Mon cousin,

» J'ai appris que le prince de Condé vous a envoj
» en Angoumois pour gagner à la fronde la noblesı
» de la province. Vous savez que je n'aime pas le cai
» dinal, et j'ai voué une haine éternelle aux ambitieu
» qui nous arrivent d'Italie. Néanmoins, je ne pu
» encore me ranger sous le drapeau du prince. Je su
» lieutenant du roi en Saintonge, et je dois fidélité à l
» reine-mère, jusqu'au moment où j'aurai la convictio
» qu'elle ne veut pas la prospérité de la France. E
» attendant, comptez sur mon amitié, très-cher cousin
» et sur mon dévouement aussitôt que la reine-mèr
» m'aura mis en droit d'oublier mes sermens.
» Que Dieu vous soit en aide !

» Le comte DE JONZAC. »

La lecture de cette lettre donna lieu à de longue discussions dans l'assemblée; les uns disaient que l comte jouait le rôle d'espion; les autres affirmaien que le lieutenant du roi livrerait la ville et le châtea de Cognac au prince de Condé, le jour même où l'armée paraîtrait sur les bords de la Charente. Après d longs pourparlers, il fut résolu qu'on ménagerait l susceptibilité du comte, pour se servir de son influence au besoin, et le duc de Larochefoucauld lui fit la réponse la plus amicale.

— Mes amis, dit le duc, quand l'envoyé du comte fut sorti de la salle, nous n'avons pas un seul instant à perdre; les ordres du prince sont formels; il faut gagner la noblesse et enrôler les bourgeois.

— Une proclamation ne serait-elle pas nécessaire ? dit Gourville.

— Qui voudra la faire ? répliqua le duc.

— M. Balzac, qui habite la plus jolie maison d'Angoulême, à quelques pas d'ici.

— Allez, allez ! s'écrièrent les frondeurs.

— Vous le voulez, mes amis, dit le duc; j'y cours; Gourville, suis-moi.

Un instant après, on n'eût pas trouvé un seul frondeur dans la maison de M. de Villoutreys, qui fit fermer les portes à double clé, et se rendit chez Jean Guymard pour lui rendre compte de la dernière détermination de l'assemblée.

II.

UN HOMME DE LETTRES AU XVII[e] SIÈCLE.

Dans une belle et spacieuse maison vivait alors à Angoulême, un homme qui, par ses écrits, avait rempli l'Europe de son nom. Jean Louis Guez Balzac, du fond de sa retraite, contribuait puissamment à la restauration de la langue française, que Pascal était appelé à finir plus tard. L'évêque de Luçon, si connu depuis sous le nom de cardinal de Richelieu, lui avait fait les plus belles promesses, qu'il ne songea pas à tenir lorsqu'il s'assit sur le trône de France, à côté de





Château de la Rochefoucauld.

Louis XIII. Déchu de ses rêves d'ambition, Balzac chercha de bonne heure dans les belles-lettres et la philosophie, des espérances, des consolations qu'il n'avait pu trouver dans les palais des grands. La critique, la calomnie le poursuivirent encore, et l'illustre écrivain, pour échapper à la rage de ses envieux, craignant d'ailleurs la colère de la Sorbonne, qui avait condamné son livre intitulé *le Prince*, résolut de passer le reste de ses jours à Angoulême, sa patrie.

Il y coulait des jours heureux et tranquilles, lorsque le canon de la Fronde retentit dans les provinces méridionales. Il partageait les opinions des insurgés, mais il ne commit pas l'imprudence de se vendre corps et âme au prince de Condé.

— Attendons, disait-il à ses amis, qui le pressaient de prendre une décision; nous ne savons pas de quel côté tombera la foudre.

Fidèle à la résolution qu'il avait prise de ne pas sortir de sa retraite, il s'abstint de voir le duc de la Rochefoucauld, qu'il avait connu à Paris. Pendant que les frondeurs tenaient leur assemblée presque tumultueuse dans la maison de M. de Villoutreys, il s'entretenait avec l'évêque d'Angoulême, le vertueux Péricard, qui venait de faire bâtir l'hôpital général et l'hôtel-Dieu, et avait légué pour leur entretien la moitié de sa fortune.

— M. Balzac, lui disait le vertueux prélat, je ne saurais trop louer votre sage conduite au milieu des troubles que la noblesse ne cesse de fomenter dans notre malheureuse province. Pourtant, je désirerais savoir si vous êtes royaliste ou frondeur.

— Ni l'un ni l'autre, monseigneur; j'attends.

— Que Dieu rende la paix et le bonheur à notre France.

— Et qu'il la délivre des ambitieux, ajouta Balzac.

— Vous êtes donc résolu à ne plus rentrer dans le monde?

— « Oui, monseigneur; assez long-temps je fus le » jouet des grands. Je me rappelle encore ma première » entrevue avec l'évêque de Luçon. Il me fit une in» finité de caresses, me traita d'illustre, d'homme rare, » et de personnage extraordinaire (1). M'ayant un jour » prié à dîner, il dit à force gens de qualité qui étaient » à table avec lui: — Voilà un homme (je n'avais alors » que vingt-deux ans) à qui il faudra faire du bien » quand nous le pourrons, et il faudra commencer par » une abbaye de dix mille livres de rente.... Toutefois, » les choses en sont demeurées là; M. le cardinal de » Richelieu ne s'est pas souvenu de ce qu'avait dit l'é» vêque de Luçon. »

— Dieu soit loué, mon cher M. Balzac, dit l'évêque; on ne servit pas votre ambition, et nous avons le bonheur de vous voir à Angoulême.

— Je n'ai pas perdu mon temps, monseigneur; dans ma retraite, j'ai publié *mes Entretiens*, *Aristippe*, *mes Relations à Ménandre*, *mes Apologies*, le *Barbon* et le *Socrate Chrétien*.

— Ouvrages admirables qui rendent déjà votre nom immortel.

— Et qui m'ont suscité de cruelles persécutions.

(1) Œuvres de Balzac; *Lettres*.

Leur entretien fut interrompu par Jacques, le fidèle domestique de Balzac.

— Des gentilshommes demandent à parler à monsieur, dit Jacques, intimidé par la présence de l'évêque.

— Fais entrer, répondit Balzac.

— Je vous quitte, dit l'évêque.

— Vous pouvez sortir par cette porte dérobée, monseigneur.

Balzac avait à peine fait ses adieux à l'évêque d'Angoulême, lorsque le duc de la Rochefoucauld entra, suivi de Gourville.

— Vous, monseigneur! s'écria Balzac.... A quelle heureuse circonstance dois-je l'honneur de votre visite?

— Devais-je quitter Angoulême sans voir le premier littérateur de son siècle.

— Vous m'honorez trop, monseigneur.

— Je sais bien que les visiteurs ne manquent pas.

— « Non, monseigneur; je suis assassiné des civi» lités qui me viennent des quatre parties du monde, » et il y avait hier soir sur ma table cinquante lettres » qui me demandent des réponses *éloquentes*, *des ré*» *ponses à être montrées*, *à être copiées*, *à être impri*» *mées*: j'en dois même à des têtes couronnées; la » reine Christine est du nombre (1).

— Je sais, répondit le duc, que vous avez reçu des plus illustres personnages de l'Europe de nombreux témoignages d'une admiration passionnée.

— J'en fais peu de cas; le monde ne m'est plus rien; au lieu de répondre à ces flatteries, j'étais occupé, quand vous êtes entré, à lire un sonnet de mademoiselle de Jonzac.

— De Clorinde! s'écria Gourville...

— Vous la connaissez? dit Balzac.

— J'ai entendu vanter son talent pour la poésie, répondit Gourville, s'efforçant de dissimuler l'émotion que le souvenir de mademoiselle de Jonzac lui faisait éprouver.

— Je veux vous parler en secret, dit le duc de la Rochefoucauld.

— Monseigneur, nous pouvons passer dans la chambre voisine. Vous, monsieur Gourville, pour vous distraire, choisissez dans ma bibliothèque le livre qui vous plaira le mieux.

Aussitôt que la porte fut fermée, Gourville s'empressa de chercher le sonnet de Clorinde parmi les nombreux papiers entassés sur la table. Il le trouva enfin, le lut et le relut, le porta à ses lèvres: il avait pour titre: LES ENNUIS DE L'ABSENCE.

— Elle pensait à moi! s'écria Gourville, en pressant à plusieurs reprises contre ses lèvres le précieux papier qu'il eût acheté au prix de tout l'or qu'il possédait.... Mon Dieu! si je pouvais lui écrire, lui parler de mon amour.... Je ne le dois pas, ajouta-t-il en jetant le papier sur la table; son père me déteste, et je ne puis la compromettre.

Il resta muet, immobile, pendant quelques instans; puis, pressé de relire encore les lignes tracées par sa bien-aimée, il dirigea instinctivement sa main vers la table: il prit par hasard une lettre; il tressaillit en

(1) Lettres de Balzac.



lisant l'adresse : *A mademoiselle Clorinde de Jonzac, à Cognac.*

— Quelle inspiration du ciel ! se dit-il à voix basse... M. Balzac enverra cette lettre à Clorinde....

Il se hâta de l'ouvrir, et d'une main rapide il écrivit au bas :

« Ma bien-aimée Clorinde, je vous attendrai ven-» dredi soir à la chapelle de Saint-Cybard. Gourville. »

Il referma la lettre, ouvrit un volume des lettres de Voiture, et fit semblant de lire en attendant le duc de Larochefoucauld. Balzac rentra le premier; le duc gesticulait en parlant :

— M. Balzac, vous êtes donc inflexible.... vous ne voulez pas....

— J'attendrai, monseigneur; nous verrons plus tard. J'ai eu à me plaindre de Richelieu; je n'aime pas Mazarin; mais je ne puis inconsidérément vouer ma plume aux héros de la *Fronde*.

— Que direz-vous, Balzac, lorsque le prince de Condé entrera dans la ville d'Angoulême, enseignes déployées ?

— Je dirai que les Frondeurs sont plus courageux ou plus adroits que les royalistes.

— Ah ! ah ! je vous comprends, ajouta Larochefoucauld avec un sourire ironique; vous faites comme le sage; vous crierez, s'il le faut : *vive le roi ! vive la ligue !*

— Non, monseigneur ; mais j'attends ; je veux imiter Fabius, le vainqueur d'Annibal.

Le duc de la Rochefoucauld répondit par une légère inclination, et sortit assez mécontent de son entrevue avec Balzac. La plume venait de triompher de l'épée.

III.

LE ROI ET LA REINE-MÈRE A ANGOULÊME.

Anne d'Autriche, effrayée des nouvelles qu'elle recevait chaque jour des royalistes de la province de Guienne, résolut de faire un voyage dans le midi de la France, espérant calmer la révolte par la présence de son fils. Elle partit accompagnée du duc d'Anjou et des principaux seigneurs. On connut bientôt à Angoulême l'itinéraire du roi, qui recommanda aux habitans de ne point faire de préparatifs pour le recevoir.

Mais le maire Jean Guymard, dont l'attachement à la cause royale s'était changé en dévouement depuis qu'il avait assisté à l'assemblée des Frondeurs, fit publier à son de trompe :

— « Que pour recevoir dignement le roi de France » et la reine-mère, on décorerait la porte du *Palet*, » par laquelle il devait faire sa principale entrée. »

Ses ordres furent fidèlement exécutés par la population d'Angoulême, qui détestait les frondeurs, parce qu'ils commençaient déjà à ravager les campagnes voisines. Au jour marqué, Jean Guymard, accompagné des échevins, se rendit à la porte du Palet. Le maire, un genou en terre, adressa au jeune monarque une longue harangue, et lui remit les clés de la cité. Le roi les donna à sa mère, qui les rendit à Jean Guymard :

— « Monsieur, lui dit-elle, le roi et moi vous re-» mercions, et pour vous témoigner la confiance que » nous avons en votre fidélité, nous vous remettons vos » clés, sachant bien qu'elles ne pourraient être en de » meilleures mains. Continuez comme vous avez com-» mencé. »

Le cortége royal fit ensuite son entrée solennelle dans la ville d'Angoulême, et Louis XIV logea chez M. de Villoutreys, dans cette même maison où, quelques jours auparavant, les frondeurs avaient tenu une assemblée. La reine Anne d'Autriche trouva dans son appartement une écharpe brodée aux armes de la princesse de Condé.

— M. de Villoutreys est donc un frondeur, s'écria-t-elle, en regardant fièrement le vieux gentilhomme.

— Un frondeur, madame !

— D'ou vient cette écharpe ?

— Que cette écharpe ne vous allarme point, madame, répondit Jean Guymard présent à ce terrible interrogatoire : M. de Villoutreys qui ne connaît pas les perfides desseins de M. le duc de la Rochefoucauld, lui avait permis de réunir dans sa maison quelques gentilshommes de l'Angoumois...

— Les frondeurs avaient choisi votre maison, M. de Villoutreys, pour y former des conspirations contre la puissance royale, s'écria Anne d'Autriche...

— Si votre majesté doute de mon sincère dévouement....

— Non, M. de Villoutreys ; mais je vous croyais assez expérimenté pour ne pas vous laisser tromper par les roués de la fronde.

A ces mots, la reine témoigna par un geste le désir de rester seule, et passa le reste de la journée à s'entretenir avec son fils et le duc d'Anjou. Le lendemain, au point du jour, une foule innombrable se pressait autour de la maison de M. de Villoutreys; Anne d'Autriche en entendant les cris mille fois répétés de *vive le roi, vive la reine*, ne put cacher sa joie.

— Nous pouvons compter sur le dévouement des habitans de notre bonne ville d'Angoulême, dit-elle à son fils; pour leur témoigner votre satisfaction royale, vous traverserez la ville à pied, en vous rendant à la cathédrale où vous devez entendre la messe (1).

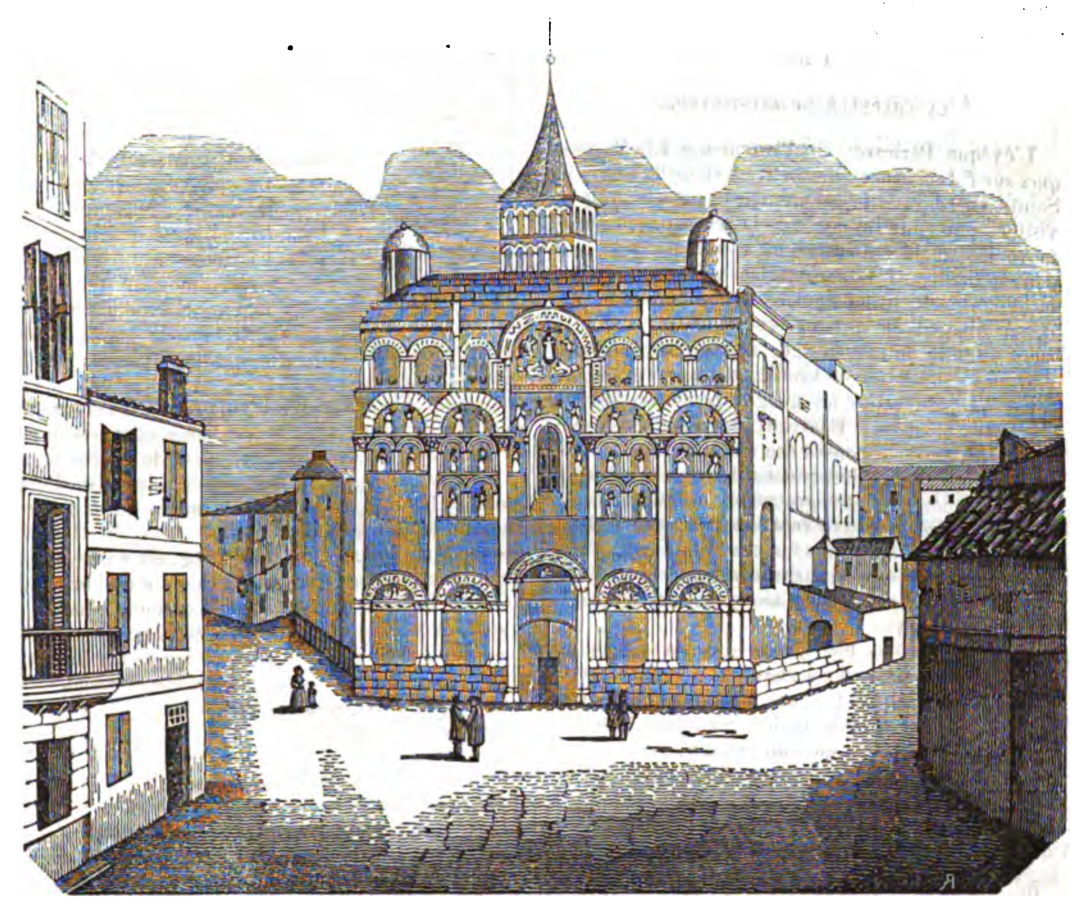
— Il sera fait comme vous dites, madame la reine, répondit Louis XIV.

Une heure après, un cortége magnifique parcourait les rues d'Angoulême au son d'une musique guerrière. L'évêque Péricard officia devant le roi et la reine; depuis long-temps, on n'avait vu une cérémonie plus brillante, et la pompe de cette fête à la fois religieuse et chevaleresque porta, à son plus haut point l'enthousiasme des seigneurs et du peuple qui s'étaient rendus à Angoulême pour voir le jeune roi Louis XIV.

Anne d'Autriche n'avait entrepris un si long voyage

(1) En l'année 570, eut lieu la dédicace de l'église cathédrale d'Angoulême : selon quelques chroniques, cette église avait été commencée par Clovis, et terminée par un de ces enfans. Une vieille tradition dit que sur le même endroit était un temple consacré à Jupiter, qui changea de destination, quand saint Martial vint dans cette ville prêcher la foi chrétienne. Saint Anzorme la consacra à saint Saturnin; et ce n'était probablement que les restes d'un temple païen, sur lesquels Clovis fit bâtir l'église dont il reste la façade. Suivant la chronique du moine de Saint-Cybard, cette basilique fut mise sous l'invocation de saint Priou, par Germain, évêque de Paris, et par Grégoire de Tours.

(*Etudes historiques sur l'Angoumois* ; par M. Marvaud.)



CATHÉDRALE D'ANGOULÊME.

que pour enlever au prince de Condé les partisans que le duc de la Rochefoucauld gagnait chaque jour à la Fronde. Pour venir plus sûrement à bout de son dessein, elle fit appeler les hommes influens de l'Angoumois et s'entretint long-temps avec eux. Balzac ne fut pas oublié. La reine-mère connaissait trop bien la puissance intellectuelle d'un homme qui s'était vu recherché par Richelieu, par Mazarin et le prince de Condé! Dans une de ses entrevues, Anne d'Autriche fit au littérateur les offres les plus brillantes pour qu'il devînt l'ennemi des frondeurs.

—Votre majesté fait trop de cas d'un pauvre littérateur qui depuis vingt ans s'est retiré du monde, répondit Balzac, presque vaincu par les instances de la reine.

—Demandez et vous obtiendrez; je n'exige qu'une seule chose de vous : luttez contre les frondeurs avec la plume, pendant que l'armée royale les combattra avec l'épée.

—Votre majesté ne sait pas que le duc de la Rochefoucauld m'a déja fait les mêmes offres....

—Le duc de la Rochefoucauld n'est que l'émissaire du prince de Condé, répondit fièrement Anne d'Autriche, et je suis reine de France.

—Et il est bien difficile de résister à une reine, dit Balzac, en s'inclinant devant sa souveraine.

Dès ce moment l'entretien devint si secret, que les courtisans ne purent entendre une seule parole : tout porte à croire que l'homme de lettres se laissa séduire par les promesses royales; quelques jours après, Girard, archidiacre d'Angoulême écrivit à Conrart que l'incorruptible Balzac avait déserté la fronde. Cette conquête n'était pas si importante qu'on le croyait; le voyage et les intrigues de la reine furent d'un faible résultat pour la province, et au commencement de l'année suivante, toute la noblesse de Guienne se trouva réunie sous la bannière du prince de Condé.

—La *Fronde* est une fièvre intermittente, dit le duc

d'Anjou en quittant Angoulême; les crises recommenceront bientôt. Le duc de la Rochefoucauld, les princes de Condé, de Conti, de Marcillac attendent impatiemment le départ du roi et de la reine pour agiter dans tous les châteaux de l'Angoumois, les torches de la guerre civile.

IV.

LA CHAPELLE DE SAINT-CYBARD.

L'évêque Péricard, dit l'auteur des *Études historiques sur l'Angoumois*, convertit en chapelle la grotte de Saint-Cybard, que le peuple n'avait pas discontinué de visiter; puissante influence de la religion que l'homme ne renie jamais entièrement, et à laquelle il recourt dans le malheur! Il agrandit cet asile de la pénitence et de la prière, fit tailler dans le rocher un autel, au-dessus duquel on voit un bas-relief, représentant le saint solitaire du moyen-âge, appuyé sur le bras gauche, les yeux fixés sur un Christ, et, derrière lui, un ange qui, du sein d'un nuage, prononce ces mots : *Eparchi, hic mane!* Eparche, demeure ici! Souvenir de cette voix de la conscience qui engagea le noble fugitif des grandeurs humaines à faire sa demeure sous ce rocher désert. Cette grotte, qu'on ne visite plus, où l'historien retrouve cependant les souvenirs d'un autre temps et des noms fameux dans l'histoire, a été respectée par les révolutions des hommes : l'autel est intact, beau par sa simplicité, mais veuf des cérémonies du culte (1).

Vers cette chapelle, alors visitée par de nombreux pélerins, un homme, caché sous les plis d'un large manteau, se dirigeait à pas précipités, par une des belles nuits du mois de Juillet. Gourville tremblait de ne pas arriver le premier au rendez-vous.

— Clorinde est dejà dans la chapelle de Saint-Cybard, se disait-il; Clorinde m'attend! Je vais donc être heureux une fois dans la vie.

Une demi-heure après, il aperçut à quelques pas de lui la grotte vénérée. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta saisi d'un trouble involontaire; il était sur le point de voir sa bien-aimée, de la presser dans ses bras.

— Saint Cybard, s'écria-t-il en levant les yeux vers le ciel, pardonne si je viens profaner par un amour terrestre, cette grotte où tu vécus pendant un demi-siècle dans les larmes et le repentir.

Il franchit le seuil, et d'une voix que l'émotion rendait tremblante, il cria par trois fois :

— Clorinde!

On ne répondit pas.

— Elle n'est pas encore arrivée, se dit-il en s'asseyant à l'entrée de la grotte.... Mais elle viendra, j'en suis sûr, elle viendra bientôt.

Un bruit se fit entendre au même instant; Gourville aperçut le levrier blanc du comte de Jonzac; il caressa le bel animal qui devançait sa jeune maîtresse; Clorinde parut presque en même temps au détour de la grotte, et cria à son tour :

— Gourville! Gourville!

— Viens dans mes bras, répondit le jeune homme; je t'attendais en priant.

— Je n'ai pu venir plutôt répondit, Clorinde; j'ai eu beaucoup de peine à me soustraire à la vigilance de mon père; mais je te revois; je ne doute plus de ton amour, je suis heureuse.

— Oui, je t'aime, Clorinde, je t'aime plus que ma vie.

— Mon père t'abhorre; il ne consentira jamais à notre union.

— Qu'importe sa haine! la fronde est à la veille de triompher, et le prince de Condé saura vaincre la répugnance du comte de Jonzac.

— Mon Dieu! mon Dieu! dans quel abîme me suis-je précipitée, s'écria Clorinde.

— Tais-toi, ma bien-aimée.

Un prêtre gravissait en ce moment une des collines qui avoisinent la chapelle de Saint-Cybard; il passa devant Gourville et Clorinde sans les apercevoir, et entra dans la grotte pour prier.

C'est le ciel qui envoie, ce prêtre, dit Gourville à voix basse; si tu veux, dans quelques instans nous serons unis par des liens sacrés et indissolubles.

Et sans attendre la réponse de Clorinde, il entra dans la chapelle; le prêtre, en entendant le bruit de ses pas, se leva saisi de frayeur.

— Ne craignez rien, mon père, dit Gourville; je viens vous prier à deux genoux de ne pas vous refuser à faire le bonheur d'un homme et d'une femme.

— Que voulez-vous de moi? jeune homme....

— Vous êtes prêtre : cette chapelle est sainte et vénérée, le lieu est propice; vous allez prononcer sur nous les paroles sacramentelles du mariage.

— Qui êtes-vous?

— Gourville.

— Quel est le nom de votre fiancée?

— Clorinde de Jonzac.

Non, non, jamais....... je ne puis prêter à cette union, le secours de mon ministère.

— Prêtre du Seigneur, n'hésitez pas, dit Gourville en grinçant des dents.

Et, à la lueur d'une lampe qui brûlait aux pieds de la statue de saint Cybard, le prêtre vit une épée déguénée; il baissa la tête, et dit en poussant un profond soupir :

— Où est votre victime?

— Clorinde, s'écria Gourville, viens te prosterner devant la statue de saint Cybard; l'homme de Dieu consent à nous unir.

Le prêtre tint pendant quelques instans ses deux mains immobiles au-dessus de la tête du jeune homme et de la demoiselle :

— Au nom du Christ je vous unis, s'écria-t-il d'une voix que le silence de la grotte rendait solennelle; jeune homme, protège ton épouse, et toi jeune fille, que le Dieu qui féconda la vieillesse de Sara, te comble de bénédictions!

Il se prosterna de nouveau pour appeler la miséricorde du ciel sur les deux époux qu'il venait d'unir; mais sa prière ne fut pas longue; on entendit le son de plusieurs trompettes à un quart de lieue de la grotte.

— Fuyons, s'écria Clorinde : c'est mon père; dans

(1) *Etudes historiques sur l'Angoumois*, par M. Marvaud, pag. 3[illegible].

l'excès de mon amour, j'ai oublié qu'il doit avoir un entretien avec le duc de la Rochefoucauld dans la chapelle de Saint-Cybard.

— Sois sans crainte, ma bien-aimée, dit Gourville; et vous, mon père, ajouta-t-il en entraînant le prêtre hors de la chapelle, éloignez-vous.

— Où nous cacher ? s'écria Clorinde.....

— Derrière l'autel, ma bien-aimée.

Gourville éteignit la petite lampe qui brûlait encore aux pieds du saint, et la grotte rentra dans l'obscurité la plus profonde. Clorinde ne tarda pas à reconnaître au milieu du bruit, la voix du comte de Jonzac son père; Gourville reconnut aussi le duc de la Rochefoucauld son maître.

— Ne trembles pas, dit-il à voix basse à Clorinde; ils ne pourront nous découvrir.

— Que saint Cybard nous protège, fit la demoiselle.

Les deux époux prêtèrent une oreille attentive; mais ils n'entendirent plus que le piétinement des chevaux gardés par les écuyers du comte de Jonzac et du duc de Larochefoucauld; une heure s'écoula sans qu'aucun incident vint alarmer la craintive Clorinde.

— Nous sommes sauvés, ma bien-aimée, disait Gourville.....

Au moment où il prononçait ces paroles, le comte et le duc entrèrent dans la grotte.

— Qu'on allume une torche, s'écria le comte....

—Signez, lui dit la Rochefoucauld en lui présentant un parchemin scellé aux armes du prince de Condé.

— Sur l'autel de saint Cybard, répondit le comte; le traité n'en sera que plus inviolable.

En se courbant vers la pierre sacrée, le lieutenant du roi aperçut un pan du manteau de Gourville.

— On nous trahit, s'écria-t-il en reculant..... un homme est caché derrière l'autel de saint Cybard.

— Nous n'avons rien à craindre, comte de Jonzac, répondit la Rochefoucauld; je reconnais Gourville; je ne le croyais pas dévot, et je parie qu'il n'est pas venu à Saint-Cybard pour prier.... mais si je ne me trompe, il n'est pas seul.

— Non, monseigneur, s'écria Gourville, mais n'approchez pas; ne cherchez pas à découvrir ce terrible mystère qui doit décider du bonheur ou du malheur de ma vie.

Grand Dieu! c'est ma fille! s'écria en même temps le comte de Jonzac..... Gourville, un affreux soupçon s'élève dans mon âme. — Tu es venu ici pour déshonorer Clorinde!

— Non, je suis venu pour l'épouser, et, devant Dieu, votre fille est mon épouse légitime.

— Clorinde serait l'épouse du fils d'un paysan!

— M. le comte, répondit Gourville, quand on a du cœur on est plus que gentilhomme.

— Je vais laver dans ton sang le déshonneur de ma fille.

— Ne m'irritez pas, M. le comte, dit Gourville en détournant plusieurs fois l'épée du lieutenant du roi.

Cette lutte eût duré long-temps, et se fût, sans doute, terminée par la mort de l'un des deux adversaires; mais le duc de la Rochefoucauld s'empara des bras du comte, et ordonna à quelques gentilshommes de sa suite d'emmener Gourville.

— C'est mal à vous! s'écria le comte, quand il vit que sa victime échappait à ses coups... Vous ne deviez pas soustraire à ma vengeance le plus lâche des ravisseurs.

— J'ai voulu vous épargner un crime, monsieur le comte.

— Allez, monsieur le duc; il n'y a plus de traité possible entre nous.

Et il déchira le parchemin qui était encore sur l'autel de Saint-Cybard.

Clorinde ne prit aucune part à ce drame déchirant; elle s'était évanouie dès l'instant où elle avait reconnu la voix de son père. Quand elle recouvra ses sens, elle se vit au milieu de plusieurs gentilshommes qui se dirigeaient vers Cognac au galop de leurs chevaux.

V.

SIÉGE DE COGNAC.

Gourville, poussé par la vengeance, le duc de la Rochefoucauld pressé par les instances du prince de Condé, recommencèrent bientôt leurs courses pour gagner à la Fronde le reste de la noblesse de l'Angoumois; ils y réussirent au-delà de leurs espérances, et, en moins d'un an, la Guienne fut en proie aux fureurs de la guerre civile. Le comte de Jonzac, ne pouvant plus résister en pleine campagne aux bandes de Condé, de Conti, de Marcillac, et autres chefs aussi heureux qu'intrépides, se retira dans la citadelle de Cognac, déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

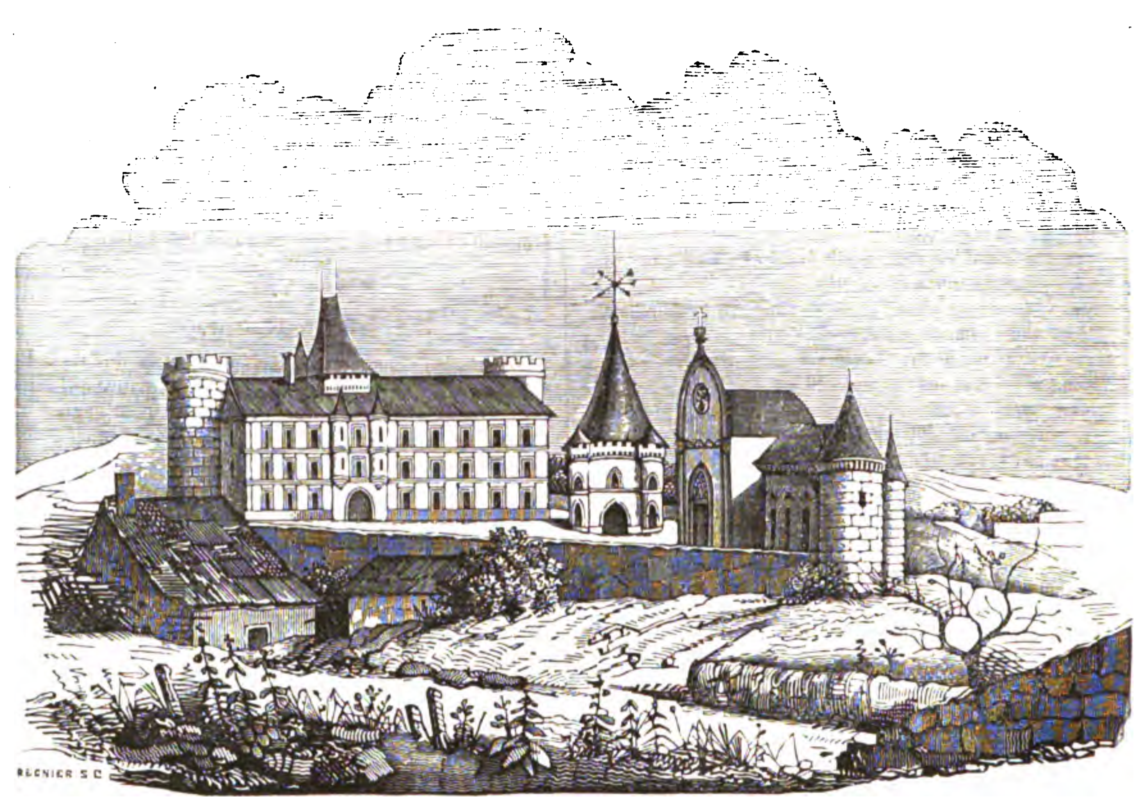
Chacun se mit à l'ouvrage avec une ardeur infatigable, et le 1er novembre 1651, les habitans et les gentilshommes se réunirent sur la place publique au nombre de huit cents hommes en état de porter les armes.

— Habitans de Cognac, et vous gentilshommes, s'écria le maire Cyvadier, jurez-vous de mourir plutôt que de vous soumettre aux Frondeurs?

—Nous le jurons! s'écrièrent les habitans. Vive le roi!

Le comte de Jonzac entra le lendemain dans Cognac; il s'attendait à prendre le commandement de la place; mais les royalistes se méfiaient du lieutenant du roi en Saintonge, et confièrent le commandement au sieur de Fontenelles, qui le céda deux jours après au sieur de Bellefond, maréchal de camp, envoyé de Poitiers par Louis XIV.

Les préparatifs de défense étaient à peine terminés, lorsqu'on apprit que le duc de la Rochefoucauld était logé au petit village de l'Éclopart, à une demi-lieue de Cognac. La journée du lendemain se passa en escarmouches; le duc de la Rochefoucauld, à la tête de deux cents chevaux, se contenta de reconnaître la place, et se retira avant la nuit, après avoir fait tirer douze volées de pièces de campagne sur quelques maisons voisines des remparts. Les Frondeurs comptaient encore sur les promesses que le comte de Jonzac avait faites au prince de Condé; mais ils ne tardèrent pas à se convaincre que les habitans de Cognac se défendraient jusqu'à la dernière extrémité. L'ordre de l'attaque fut changé; le duc de la Rochefoucauld se porta vers la porte Angoumoisine, et, pendant la nuit, les divers régimens prirent leurs positions. La ville fut attaquée sur tous les points, et pendant trois jours, le canon des Frondeurs ne cessa de battre les remparts. Le conseil de guerre, nommé par les habitans, voyant



LE CHATEAU DE VERTEUIL.

que les munitions commençaient à manquer, envoya un gentilhomme nommé de Châteauchenel, vers le comte d'Harcourt, général de l'armée royale, pour l'informer de l'état de la place. Le comte d'Harcourt se mit aussitôt en marche; mais il fut devancé par le prince de Condé, qui se hâta de visiter tous les postes, et résolut d'attaquer la place du côté de la tour de Lusignan. Les Frondeurs livrèrent plusieurs assauts terribles, et sans l'arrivée de l'armée royale, qui parut le lendemain sur la rive droite de la Charente, les habitans de Cognac n'auraient pu résister à l'armée des princes. Le comte d'Harcourt fit partir de Blénac, qui, au péril de sa vie, parvint à entrer dans la place.

Le combat devint général et acharné. Les assiégés firent une sortie, renversèrent les barricades, culbutèrent les Frondeurs, de concert avec les régimens du comte d'Harcourt, et rentrèrent triomphans dans la place, aux cris de *vive le roi!*

Le lendemain, le prince de Condé leva le siége, et se retira après avoir perdu une grande partie de son armée (1).

(1) A la droite de la porte Saint-Martin, on voit les ravages des boulets autour d'une embrasure par laquelle se défendaient les habitans. (*Notes de M. Marvaud.*)

« Les habitans de Cognac, dit M. Marvaud, pour perpétuer le souvenir de leur délivrance et de leur courage, décidèrent qu'on ferait tous les ans, le 15 novembre, une procession à laquelle assisteraient tous les corps de la ville. Pour les récompenser, le roi, qui était encore à Poitiers, accorda des titres de noblesse au maire Cyvadier, et à ceux qui lui succèderaient, et l'exemption de plusieurs autres. Le sieur de Fontenelles fut nommé immédiatement après pour remplir les fonctions de lieutenant du roi dans la ville et dans le château. Les Frondeurs avaient tiré contre la ville et sur divers points quatre cent sept coups de canon. Les traces des projectiles existent encore (1) »

VI.

LA MENDIANTE DE VERTEUIL.

Les Frondeurs, désespérés de n'avoir pu s'emparer de Cognac, se dispersèrent quelques jours après; les uns se réfugièrent dans la Saintonge et le Périgord; le plus grand nombre retourna dans le Bordelais. Le

(1) *Études historiques sur l'Angoumois.* Le véritable journal de tout ce qui s'est passé pendant le siége de Cognac.

prince de Condé voulut, avant de partir pour la capitale de la Guienne, se reposer dans un des châteaux du duc de la Rochefoucauld.

— Mon cher duc, lui dit-il, lorsque Alexandre se reposa dans les palais de Persépolis, il avait déja vaincu le roi Darius; nous n'avons pas été si heureux que le roi de Macédoine; nous avons lâché le pied devant les régimens du comte d'Harcourt; en un mot, nous sommes vaincus. Pour nous consoler de notre défaite, allons passer quelques jours dans votre château de la Rochefoucauld.

— Monseigneur, nous n'y serions pas en sûreté; les troupes du comte d'Harcourt vont dévaster une partie de l'Angoumois; mais nous n'aurons rien à craindre au château de Verteuil.

— Allons nous reposer au château de Verteuil des fatigues de ce malheureux siége de Cognac, dit le prince de Condé.

Le soir, le noble manoir des la Rochefoucauld fut envahi par une multitude de gentilshommes, qui burent en peu de jours tout le vin qu'ils trouvèrent dans les caves du duc. Gourville, qui, pendant tout le temps qu'avait duré le siége, s'était fait remarquer par son courage, fut chargé par son maître de faire les honneurs aux nobles convives. De capitaine redevenu maître-d'hôtel, le fidèle protégé du duc de la Rochefoucauld remplit ses nouvelles fonctions de manière à mériter les éloges du prince de Condé.

Pendant la nuit, lorsque les seigneurs dormaient, il se promenait seul dans le parc du château.

— Pauvre Clorinde! s'écriait-il en gémissant, ton père t'a punie cruellement! Où es-tu, ma bien-aimée?

Et, sous le poids des plus tristes pressentimens, il parcourait à grands pas les allées du parc, jusqu'au moment où les trompettes des cavaliers frondeurs l'arrachaient à ses pénibles méditations. Par une nuit bien sombre, il s'assit sur un banc de pierre, après s'être enveloppé de son manteau pour se garantir de la rigueur du froid. Il pensait à Clorinde; il livrait son cœur à la douce espérance de la revoir, lorsqu'une voix de femme se fit entendre au milieu du parc.

— J'ai bien froid, disait cette femme; je serai morte demain... Mon Dieu, si j'osais entrer au château!

Gourville, ému de pitié, s'approcha de la mendiante, et lui dit:

— Femme, qui que tu sois, demande l'hospitalité, je puis te l'accorder.

— Qui êtes-vous donc, monsieur?

— Gourville, l'ami du duc de la Rochefoucauld...

— Gourville! s'écria la jeune femme en poussant un cri de joie... Je suis sauvée, j'ai un protecteur....

— Quel est ton nom, femme? dit Gourville, qui tremblait de tous ses membres, saisi d'une émotion involontaire....

— Tu ne reconnais pas Clorinde! répondit mademoiselle de Jonzac, en se jetant dans les bras de son époux.

— Clorinde sous les haillons d'une mendiante!...

— Il fallait échapper au courroux de mon père.... Des paysans m'ont dit que le prince de Condé, le duc de la Rochefoucauld devaient séjourner au château de Verteuil, et je suis venue persuadée que tu n'avais pas quitté ton protecteur.

— C'est un ange qui t'a envoyée vers moi, ma bien-aimée Clorinde.... Maintenant, tu m'appartiens; le comte de Jonzac lui-même ne pourra te ravir à ton époux.

En prononçant ces paroles, Gourville avait déja jeté son manteau sur les épaules de Clorinde, et l'entraînait vers le château.

— Où me conduis-tu? s'écria la demoiselle..... Si quelque gentilhomme me reconnaît, je suis perdue.

— Nous allons partir, ma chère Clorinde, et avant que le jour paraisse, nous serons arrivés à la Rochefoucauld. Le château est abandonné; nous y serons en sûreté, jusqu'au moment où l'armée royale sortira de l'Angoumois.

— Partons, répondit Clorinde.

Gourville se tourne vers les écuries, et dit à un des palfreniers:

— Hâte-toi de seller le meilleur cheval de monsieur le duc.

Ses ordres furent promptement exécutés; Gourville commandait en maître dans les domaines de la Rochefoucauld.

— Viens dans mes bras, dit-il à Clorinde; Bayard est assez fort pour nous porter tous deux. Au galop, au galop, ajouta-t-il en pressant Bayard de l'éperon; et le cheval partit avec la rapidité de l'éclair.

Avant le lever du soleil, Gourville, qui, pendant le trajet, avait gardé un profond silence, dit à Clorinde:

— Ma bien-aimée, j'aperçois déjà la grande tour de la Rochefoucauld; nous arrivons.

Ils n'étaient plus qu'à un quart de lieue, lorsque Bayard fut arrêté tout-à-coup par deux cavaliers royalistes.

— Où allez-vous, seigneur? dirent-ils à Gourville.

— A la Rochefoucauld.

— Le mot d'ordre?

— Laissez-moi passer, vous dis-je! s'écria Gourville impatienté.

— C'est un frondeur, dit un des cavaliers; et il déchargea ses deux pistolets pour donner l'alarme.

Plusieurs dragons arrivèrent au galop; ils étaient commandés par M. de Jonzac. Le comte ne reconnut pas Gourville au premier abord; mais s'étant approché du frondeur, il s'écria d'une voix terrible:

— Encore Gourville! Ame damnée du duc de la Rochefoucauld, tu es donc un démon?

— Grâce, grâce, mon père! fit Clorinde, qui ne put s'empêcher de frémir.

— Lâche, tu voulais me ravir ma fille!

A ces mots, le comte dégaina son épée, et se précipita sur Gourville, qui laissa tomber Clorinde.

— Arrière! cria le comte à ses cavaliers; ceci n'est point un combat, mais un duel à mort.

La lutte fut longue et terrible: Gourville avait à sauver Clorinde; le comte voulait venger l'autorité paternelle méconnue. M. de Jonzac, lassé par un combat à outrance qui durait depuis un quart-d'heure, se précipita sur le ravisseur de sa fille avec tant de furie, qu'il le blessa dangeureusement. Gourville eût succombé, mais son cheval effrayé l'emporta loin des escadrons royalistes, et le jeune frondeur arriva presque évanoui au château de Verteuil. Il raconta au duc de la Rochefoucauld ce qui venait de se passer. Le prince de Condé,

qui avait tout à craindre des régimens du comte d'Harcourt, s'éloigna de Verteuil, et partit pour Bordeaux. Gourville suivit son maître, et chercha vainement la mort dans plusieurs batailles.

ÉPILOGUE.

Plus tard, lorsque la destinée qui présidait à la future grandeur de Louis XIV, eut mis fin aux guerres de la Fronde, les principaux acteurs du drame dont j'ai tracé quelques scènes, furent plus ou moins favorisés par les chances bizarres de la fortune.

Le comte de Jonzac, accusé par le comte d'Harcourt d'avoir favorisé les Frondeurs, perdit sa place de lieutenant du roi en Saintonge.

Clorinde, après un an de pénitence, mourut dans le couvent des Carmélites de Saintes.

Gourville oublia celle qu'il avait tant aimée, devint le favori du surintendant Fouquet, qui lui donna la recette générale des tailles en Guienne. Exilé plus tard, il rentra en France, et passa le reste de sa vie heureux et tranquille au milieu de ses nombreux amis.

Le prince de Condé ne songea plus qu'à abriter sa vieille gloire sous l'autorité du monarque dont il avait si magnifiquement annoncé le règne.

Le duc de la Rochefoucauld chercha à oublier et à faire oublier, dans le calme de la vie privée, les torts d'une jeunesse ardente et qui ne fut pas exempte de fautes; il devint un *sage;* il écrivit *ses Mémoires et ses Maximes.*

J. M. Cayla.

NOTRE-DAME DE ROCAMADOUR.

Dans la région intermédiaire qui sépare le haut et le bas Querci, se trouve une vaste plaine, terre aride dans toutes les saisons, à peine couverte d'espace en espace de quelques touffes de noisetiers, et d'une végétation rabougrie. Le voyageur en parcourant cette contrée, stérile comme l'Arabie-Pétrée, rencontre quelquefois, non loin du chemin pierreux, des troupeaux de chèvres gardées par des bergers à la chevelure blonde, qui portent encore pour vêtemens la toge grossière des Celtes leurs aïeux. Ces hommes, d'une force et d'une taille athlétique, accoutumés dès leur enfance aux plus dures privations, ont conservé le type primitif de leur origine gauloise; tout est rude chez eux, mœurs, langage, et on dirait qu'ils subissent l'influence de l'âpre climat qu'ils habitent. Rarement ils sont troublés dans leurs vastes solitudes; les pélerins, les dévots à Notre-Dame, parcourent seuls, à certaines époques de l'année, les arides forêts qui environnent l'étroite vallée de Rocamadour.

Mais depuis le commencement du mois d'août jusqu'au 10 septembre, le plateau calcaire est sillonné dans tous les sens par de nombreuses caravanes de voyageurs. Où vont ces paysans du Querci, du Cantal, du Limousin et du Périgord? Demandez-leur pourquoi ils ont quitté leurs villages; ils vous répondront en se signant, qu'ils viennent faire un pélerinage à Notre-Dame de Rocamadour. Vous chercherez vainement dans la plaine qui s'étend devant vous, la sainte chapelle où le peuple vient tous les ans vénérer la bonne Vierge; mais suivez les nombreux pélerins, et, après avoir parcouru de tortueux sentiers, vous arriverez enfin à l'entrée de la vallée. Plongez, si vous osez, vos regards dans l'abîme creusé à vos pieds, entre deux rochers taillés à pic, en forme de murailles; vous reculerez d'abord d'effroi, puis vous vous hasarderez dans un petit sentier, à la suite des paysans et des paysannes. Au fond de l'étroite vallée, s'étend le bourg de Rocamadour; il ne forme qu'une seule rue, dominée par quelques maisons adossées çà et là aux flancs du rocher. Parcourez la pittoresque bourgade, vous arriverez bientôt à un escalier de deux cents degrés, serpentant à travers la colline : il conduit à l'enceinte des sanctuaires. Ne nous effrayons pas; franchissons encore quelques marches à moitié brisées, ne détournons pas la tête pour ne point avoir des vertiges, arrivons jusqu'au sommet de la montagne: nous y trouverons les ruines du vieux château-fort construit dans le moyen-âge. Quel étrange spectacle pour un homme qui n'a pas admiré la majesté de la nature sauvage! A nos pieds, le petit bourg qui sera désert dans quelques jours, est peuplé aujourd'hui d'une foule de pélerins ou de curieux : à nos côtés, la roche nue; derrière nous, la plaine aride, couronnée de quelques rares touffes de noisetiers. Le lieu est propice pour raconter les histoires merveilleuses; je vais vous répéter ce que dit la légende sur Saint-Amadour.

Au commencement du III[e] siècle de l'ère chrétienne, un homme, vêtu de la tunique des solitaires, parcourait l'Aquitaine, cherchant un asile où il pût vivre et mourir loin du tumulte du monde. Après de longues courses, il vint dans la partie septentrionale du pays des Cadurques. Il s'arrêta enfin dans un vallon à peine assez large pour donner passage aux eaux débordées du torrent qui le traversait à l'époque des pluies de l'hiver. Dans ce vallon, dominé de tout côté par des rochers d'une aridité qui afflige et d'une hauteur prodigieuse qui étonne et qui effraie, on n'entendait d'autre bruit que le mugissement des vents qui s'y engouffrent, et les cris perçans des oiseaux de nuit. Le saint ermite rendit grâces à Dieu de l'avoir conduit dans un lieu si solitaire, et choisit pour sa demeure habituelle, une caverne creusée dans le flanc de la montagne qui s'élève au nord de la vallée. Près de cet antre, qui a servi long-temps de repaire aux bêtes féroces, était



GRAND ESCALIER DE ROCAMADOUR.

une vaste grotte dont le solitaire mura en partie l'entrée; il y dressa un autel, et sculpta grossièrement en bois la statue de la vierge qu'il choisit pour patronne de son ermitage.

Pendant plusieurs années, ajoute la légende, saint Amadour se livra aux pratiques de la plus austère pénitence; il avait célébré le dixième anniversaire de son arrivée dans le *Val-Ténébreux*, et nul homme n'était encore venu troubler sa solitude. Dieu voulut enfin éprouver la constance de son serviteur : des pâtres poursuivant des loups qui leur avaient enlevé des brebis, s'avancèrent un jour jusqu'au bas de la vallée noire; ils aperçurent le solitaire qui priait à l'entrée de sa caverne. Le soir en rentrant au logis ils dirent à leurs maîtres :

— Aujourd'hui, nous avons poursuivi des loups jusqu'au Val-Ténébreux; quel n'a pas été notre étonnement lorsque nous avons aperçu un homme qui priait au bord du torrent. Tout-à-coup un ouragan a éclaté, la pluie tombait déja; mais l'ermite a élevé ses deux bras vers le ciel, et les nuages se sont dissipés à l'instant.

Ce récit merveilleux piqua la curiosité des paysans du voisinage; chacun voulut voir l'ermite du *Val-Ténébreux*. Tous se retirèrent pénétrés de vénération pour saint Amadour, et implorèrent sa protection.

S'il faut en croire le légendaire, les femmes surtout mirent à de rudes épreuves son humilité, son pouvoir et sa patience.

« Une matrone, dit-il, privée des joies de la maternité, se rendit un jour secrètement dans la grotte du saint ermite; elle se jeta à ses pieds, et le conjura d'intercéder auprès de Dieu, pour qu'elle eût le bonheur d'être mère : le solitaire lui promit de prier. Dix mois après, la matrone tombait de nouveau aux pieds de saint Amadour; elle était mère, et le peuple criait : miracle! miracle! L'ermite du Val-Ténébreux est un saint!

Bientôt son nom fut connu dans toute l'Aquitaine; des prélats visitèrent dans sa solitude le nouveau Thaumaturge que le peuple désignait sous le nom d'*Amadour del roc*.

Saint Martial évêque de Limoges et l'un des premiers apôtres des Gaules, rendit hommage à la vertu

du solitaire; il fit un voyage à la Vallée noire; consacra l'autel et la statue de la vierge, patronne des Rochers.

Amadour vécut encore plusieurs années; quand il sentit approcher l'heure de la mort, il se traîna jusqu'aux pieds de l'autel de la vierge et expira.

Quelques jours après, un orage menaçait les moissons; les laboureurs du pays voisin se rendirent à la chapelle d'Amadour pour implorer son intercession : ils le trouvèrent prosterné sur le marche-pied de l'autel: persuadés qu'il priait, ils n'osèrent interrompre son oraison. Un homme des champs voyant que le saint restait toujours immobile crut qu'il dormait; il s'approcha; frappa doucement sur l'épaule:

— Père, dit-il, réveillez-vous; voilà l'orage qui menace nos récoltes; priez pour nous!

Le saint dormait du sommeil de la mort. Les laboureurs donnèrent des larmes de reconnaissance et de vénération au souvenir de leur protecteur. Les fidèles attirés par le bruit des miracles qui s'opéraient sur sa tombe, vinrent en foule visiter la sainte chapelle de *Notre Dame des bois d'Amadour*. Plusieurs d'entr'eux bâtirent des maisons au versant du rocher, et choisirent pour patron le solitaire que l'église mit bientôt au rang des saints. »

Telle est l'origine du pélerinage de Rocamadour, l'un des plus anciens de France, et le plus célèbre, comme il est écrit dans le bréviaire du diocèse de Tulle.

Je vous ai raconté la tradition des légendaires sur la vie de saint Amadour; maintenant jetons un dernier regard sur les ruines du manoir féodal, que la piété construisit sur la crête du rocher, pour protéger son asile. Redescendons.... Voyez à notre droite un escalier de cent soixante-dix marches. Pieux pélerins ou voyageurs curieux, voulez-vous visiter avec dévotion les sanctuaires de Rocamadour, ou étudier l'histoire de ce temple suspendu comme un nid d'aigle aux flancs du rocher? Venez et gravissez avec moi.

Ici retentit autrefois la vielle de nos troubadours; ici le *cantadour* Gauthier de Coinsy composa son chant qui a pour titre :

« Du cierge que notre dame de Rocamadour envoya
» sur la vielle du ménestrel qui viellait et chantait de-
» vant son image. »

Depuis long-temps, les hymnes des poètes ne retentissent plus dans le saint lieu; mais nous entendrons encore au fond du sanctuaire un dernier écho de religieuse poésie.

Nous sommes devant un vaste portail surmonté des armes des consuls de Rocamadour : faisons quelque pas; nous apercevons à droite et à gauche les ruines de douze chapelles consacrées aux apôtres : franchissons une trentaine de degrés; nous sommes devant la porte de l'église paroissiale; mais nous avons hâte de nous porter vers l'oratoire du nord qui élève à gauche son petit clocher. Les murs extérieurs sont encore bariolés de restes de peintures bizarres. En face de la chapelle, aux murs de la salle des archives sont appendus les fers que des captifs délivrés par l'intercession de la Vierge, ont offerts à leur protectrice dans sa demeure chérie de Rocamadour. Un peu au-dessous de ces chaînes, pend aussi un énorme sabre de fer placé là pour rappeler le *Brakmart* d'or que Roland le preux, cousin de Charlemagne, vint lui-même offrir à sainte Marie patronne des (1) preux paladins. Le souvenir des siècles homériques et chevaleresques, se marie avec les pieuses traditions du passé. L'épée du plus fier des preux offerte en hommage à la vierge Marie, à la patronne d'une chapelle bâtie dans un désert, quelle étrange allégorie! quelle page d'histoire empreinte des parfums des simples croyances de nos pères, et des fastes de la chevalerie.

La porte de la chapelle spécialement consacrée au culte de la Vierge va s'ouvrir devant nous. Ne vous attendez pas à admirer un sanctuaire étincelant d'or et de pierreries. Voyez cet autel et cette statue de bois : quelle simplicité! ne croyez-vous pas que je vous ai conduits dans un de ces ermitages sacrés, peuplés par nos bons aïeux, de statues de saints grossièrement sculptés; mais l'autel et la statue de Rocamadour furent ébauchés par le ciseau inhabile d'Amadour à seize siècles de nous. Saint Martial l'apôtre des Gaules les bénit. Au dôme, c'est la clochette qui, s'il faut en croire la tradition, se fesait entendre toutes les fois qu'aux yeux des matelots naufragés, luisait l'étoile des mers. Ne rougissons pas de prier aux pieds de la noire statue de notre dame de Rocamadour. Ici tout s'agrandit sous la main du temps; les souvenirs historiques exaltent l'imagination: devant cette statue dont la scupture est si grossière, s'agenouilla Roland, le preux des preux, quand il offrit à la reine des combats son *brakmart* victorieux. Sur ces dalles se prosternèrent saint Louis et Blanche de Castille sa mère : ici pria Charles-le-Bel, tandis qu'au dehors de la chapelle, le peuple criait en agitant des rameaux :

Bibo lou rey! bibo lou rey!

Examinez les nombreux tableaux suspendus aux murs de l'oratoire; ils ne seront jamais regardés comme des chefs-d'œuvre de peinture; mais on les considèrera religieusement dans ce sanctuaire, comme autant de témoignages de la foi des pélerins dévots à Notre Dame des rochers. Jetons un coup-d'œil sur cette toile qui représente une mère, offrant à Marie son enfant encore au berceau. Cet enfant le reconnaissez-vous? Le monde savant a gravé son nom à côté de celui de Bossuet; l'église l'a mis au rang de ses plus illustres prélats; la philanthropie moderne l'a intronisé à côté de saint Vincent-de-Paul: cet enfant devait parvenir plus tard au faite du Panthéon français; c'est Fénélon. Vous ne vous attendiez pas à trouver au milieu de ces *ex-voto*, le souvenir d'une des gloires de notre littérature nationale : pourquoi s'en étonner? pendant plusieurs siècles, la madone de Rocamadour compta au nombre de ses pélerins, les grands et les puissans de la terre.

Avant de redescendre au bourg, allons admirer la voûte élancée de la grande église, en partie taillée dans la montagne; ne quittons pas ces lieux vénérés sans avoir parcouru dans tous les sens l'église souterraine qui renferme le riche reliquaire dans lequel reposaient les restes mutilés de saint Amadour. Tout est grand,

(1) Chaque année les garçons s'efforcent de soulever, à bras tendu cet informe et lourd bloc de fer : ceux qui en viennent à bout regardent cet acte de force comme un signe de leur prochain mariage.





CHAPELLE DU SABRE DE ROLAND.

sublime, étrange, dans ce temple construit au milieu d'une nature abrupte et sauvage; la religion, les pieuses croyances se complaisent donc bien dans la solitude, puisque dans les premiers siècles du christianisme, comme de nos jours, la foi se réfugiait dans des lieux si arides et si déserts.

Et pourtant, les forêts, les rochers, ni le fort dont nous avons vu les ruines, ne furent pas toujours pour Rocamadour une sauve-garde assez puissante. Henri d'Angleterre et ses fils pillèrent la sainte chapelle; plus tard, les calvinistes profanèrent le saint lieu, et emportèrent les riches offrandes des pèlerins : enfin, dès le commencement de la révolution de 1789, un vandalisme, qu'on ne peut s'empêcher de flétrir, dépouilla le saint asile de toutes ses richesses, et brisa en un seul jour tout ce qui aurait pu fournir des matériaux pour faire l'histoire du monastère.

Aujourd'hui, la chapelle et l'église de Rocamadour ne conservent presque plus rien de leur passé; mais ces constructions qui pendent au rocher, frapperont toujours d'admiration le voyageur qui visitera le *Val-Ténébreux*. De nombreux pèlerins viennent encore vénérer la madone aux jours de Notre Dame d'août et de septembre. Voyez, nous sommes au haut du grand escalier; nous avons visité toutes les chapelles, tous les oratoires; redescendons. Entendez-vous la foule qui se presse et s'agite dans le bourg? Les pèlerins, les curieux, les artistes trouvent à peine un passage dans l'étroite vallée, et quelques-uns frémissent en regardant les énormes quartiers de roches suspendus au-dessus de leur tête.

Bourg du Val-Ténébreux, aujourd'hui si peuplé, demain tu seras désert : le pèlerin reprendra son bourdon, l'artiste ses pinceaux, l'étranger son bâton de voyage!....

Hippolyte Vivier.

LA DANSE DU CHEVALET.

On sait que le midi de la France s'est toujours distingué par la vivacité de ses allures, et l'originalité, si non le bon goût de son esprit. Cette originalité, on la retrouve dans tous les temps à des degrés divers, mais jamais elle ne fut mieux marquée qu'à cette époque où le pays de Languedoc régi par les coutumes particulières, et vierge encore de toute importation voisine, n'avait pu rien perdre de lui-même, ni rien emprunter aux autres. Non-seulement la langue n'était point la même que celle des provinces du nord, mais de plus tout ce qui sert à déterminer la physionomie distinctive d'un pays dans son ensemble le plus complet, c'est-à-dire tous les détails de mœurs et d'usages, les institutions morales, et aussi les jeux, les amusemens, les exercices du corps, etc., y existaient sous des formes qu'on n'eût point retrouvées ailleurs.

La ville de Montpellier semblait encore renchérir, si c'est possible, sur toutes les autres du même pays, pour la précieuse distinction de ses mœurs. Restée pendant plusieurs siècles sous la domination de ses seigneurs, et réunie à la couronne seulement sous Philippe-le-Bel, elle dut sans doute à son indépendance, de rester long-temps elle-même. Aussi, nulle part peut-être, mieux que dans ses coutumes, aperçoit-on, sous un relief plein de naturel et de franchise, les saillies ingénues d'une organisation toute spéciale.

Mais un des traits distinctifs qui recommandent le plus sûrement la ville de Montpellier, et qu'elle a gardés avec le plus de constance, c'est le goût prononcé de ses habitans pour le chant et la danse, ces deux grandes passions des peuples méridionaux, nées ensemble d'une éducation toute extérieure et toute physique, sous l'influence d'un ciel généreux.

La danse, notamment, a toujours fait les plus chères délices des habitans de Montpellier, qui ont obtenu sur ce point une réputation d'autant plus méritée, qu'elle a survécu à ses causes premières. Or, parmi toutes les sortes de danses particulières à ce pays, j'en veux choisir une plus singulière que toutes les autres, non moins par son caractère même que par son origine, et qui est connue sous le nom populaire de *Danse du Chevalet*. — Voici ce qui y donna lieu.

Pierre II, roi d'Aragon, qui était devenu seigneur de Montpellier par son mariage avec Marie, fille de Guillaume, s'était bientôt dégoûté de sa femme, au milieu des dissipations de toute sorte où il se complaisait suivant la coutume de ses pareils. Pour faire diversion au chagrin qu'elle éprouvait de cet abandon, la reine Marie allait souvent à Mirevaux où elle se plaisait beaucoup à cause du voisinage de Maguelonne, qui était aussi tout près de Montpellier. Un jour qu'elle s'y trouvait, le roi de son côté fut se promener à Lattes où le plaisir de la chasse et la curiosité de voir les haras l'attiraient souvent. Or, comme il lui advint de se trouver en cette occasion, d'une grande gaîté, un gentilhomme de sa suite que Zurita appelle Dom Guilhem d'Alcala, et qui était fort avant dans ses bonnes grâces, voulut profiter de ce moment favorable à l'avantage de la reine : « Seigneur, lui dit-il, parmi les plaisirs de la » chasse, nous pourrions bien pousser jusqu'à Mire» vaux, et voir la reine notre bonne maîtresse; votre » majesté passerait la nuit avec elle, nous veillerions » le cierge à la main, si vous vouliez, et Dieu, par sa » bonté, vous donnerait un fils de bénédiction. » Le roi touché de ses paroles, lui dit en riant : « Je le veux » bien, et je prie Dieu qu'il soit ainsi que vous le dites. » La réconciliation des deux époux fut entière, et, suivant ce que la reine a avoué depuis, ce fut probablement dans cette nuit que le ciel lui donna le roi Jacques, comme ce prince l'écrivit lui-même, dans ses commentaires rapportés par Benter.

Au retour, le roi ne voulant pas laisser la reine à Mirevaux, la mit en croupe sur son palefroi, et la ramena à Montpellier. Leur entrée dans la ville fut vraiment triomphante, et devint l'objet d'une fête improvisée. A peine les habitans surent-ils la venue du roi et de la reine d'Aragon, qu'ils coururent au devant d'eux pour être témoins d'une circonstance si heureuse et si inattendue. Cette rentrée en grâce de leur souveraine qu'ils avaient ardemment désirée sans l'espérer beaucoup, émut vivement leur cœur, et la pensée qu'un successeur du roi pourrait naître enfin d'un semblable rencontre, ne contribuait pas médiocrement à l'expression de leur plaisir. Aussi n'est-il sorte de réjouissance qu'ils ne témoignassent, s'empressant beaucoup et même dansant autour du cheval blanc qui portait la reine. Il faisait beau voir sans doute ces joyeux habitans de Montpellier, gambader et folâtrer de la sorte, comme eussent fait de vrais saltimbanques de carrefour ! Mais peut-être, faut-il dire que ce genre d'hommage, tout grotesque qu'il fût, était encore préférable au cérémonial étudié de nos courtisans modernes.

L'année suivante, on voulut célébrer l'anniversaire d'un événement si important pour la ville, en renouvelant les mêmes plaisirs et les mêmes jeux. Les habitans, reconnaissans du bonheur de leur souveraine, demandèrent et obtinrent du roi cette haquenée blanche qu'ils avaient tant fêtée, et qui dès-lors leur était devenue si précieuse. Ils imposèrent à la ville la charge de la nourrir et d'en prendre soin ; et elle vécut ainsi pendant vingt ans, ne paraissant qu'un seul jour dans l'année, celui de la rentrée du roi. Ce jour là, on la promenait autour de la ville, les chemins étaient parsemés de fleurs et toute la jeunesse était occupée autour de la haquenée, à chanter ou à danser, ce qui était un exercice naturel aux habitans du pays. Ce renouvellement d'un jeu sans caractère bien déterminé d'abord, n'eut pas dans le commencement l'importance d'une institution régulière ; mais bientôt les habitans de Montpellier prirent si bien goût à cette fête, que quand la pauvre bête qui en était l'objet eût assez vécu, ils imaginèrent de remplir sa peau de foin, et de ramener, tous les ans à peu-près, la même cérémonie. C'est de cette peau empaillée que le chevalet prit naissance, et s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Dès lors, il n'y eût point d'événement heureux ou



LA DANSE DU CHEVALET.

solennel dans la famille de la reine Marie, qui ne fût célébré par la danse du chevalet. Lors du mariage du roi Jacques avec Éléonore de Castille, sœur de la reine Blanche, la danse du chevalet fut remise en honneur avec une importance toute nouvelle ; car le peuple de Montpellier étant persuadé que le roi devait sa naissance à la nuit qui avait précédé l'entrée de son père à Montpellier, voulut lui marquer combien cette circonstance lui était chère, en faisant revivre le souvenir qui la consacrait.

Une autre fois, après la conquête de Maïorque, et l'expédition dans le royaume de Valence, le roi Jacques fit un séjour de plusieurs mois à Montpellier, pendant lequel il reçut la visite du comte de Provence, du comte de Toulouse et de plusieurs seigneurs et barons de France. Zurita nous dit aussi (1) qu'en cette occasion, ses vassaux lui firent une grande fête, à son château de Lattes : « *Fue recebido con grande regozijo et » fiesta de sus vasallos en el Castillo de Lattes.* » Cette fête n'était autre que la danse du chevalet. Le cheval, farci de paille, fut mené à Lattes où était le roi ; et là furent répétés les mêmes réjouissances et les mêmes jeux qui avaient eu lieu sur le chemin de Mirevaux. Or, soit que la fête plût au roi, comme Zurita le fait entendre, soit que le peuple se passionnât de plus en plus pour cette danse, elle devint dès-lors tout-à-fait populaire et accoutumée.

(1) Annales de la Corona de Aragon.

Voici comment s'exécutait au bon temps la danse du chevalet.

Un jeune homme monté sur un petit cheval de carton, proprement équipé, et semblable à ceux qu'on introduisit plus tard dans les ballets, lui faisait faire le manège au son des hauts-bois et des tambours : un de ses camarades tournait autour de lui, ayant un tambour de basque dans lequel il faisait semblant de vouloir donner de l'avoine au chevalet. L'adresse consistait en ce que le chevalet devait paraître éviter l'avoine, pour ne point se détourner de son exercice, tandis que l'affectueux danseur de *civade* devait le suivre dans toutes ses caracoles, sans s'embarraser avec lui, ce qui se faisait avec beaucoup d'agilité et toujours en cadence. Vingt-quatre danseurs vêtus à la légère, avec des grelots aux jambes, et conduits par deux capitaines, entouraient ces deux-ci, et s'entrelaçaient de plusieurs façons, en dansant toujours le même rigaudon que le chevalet.

Un des privilèges de la danse du chevalet, c'est de n'avoir jamais été soumise à l'entrave des règlemens consulaires, ainsi que le furent les jeux de l'oie, de l'arc, et autres semblables, qui pouvant renfermer des abus, étaient à ce titre du ressort de la censure administrative, laquelle en fixait à son gré l'organisation, la durée et le retour, suivant qu'elle le jugeait temporairement utile ou inutile. La municipalité de Montpellier a toujours reconnu les franchises les plus étendues au chevalet, en considération de son origine :

c'était d'ailleurs un amusement qu'on savait être de tout point inoffensif, et dont le peuple se donnait le plaisir quand il voulait : aussi ne s'en faisait-il point faute; et, pendant une longue suite d'années, le chevalet a été l'honneur, la distinction et la joie des habitans de Montpellier.

Il semblerait qu'une danse d'un tel caractère, si propre aux habitans de Montpellier, et tirée d'une circonstance toute locale, ne dût jamais franchir les murs où elle prit naissance. Cependant il n'en est rien, et, chose digne de remarque, la danse du chevalet parut un jour en grande cérémonie au milieu des pompes de la cour de Louis XV. C'était pendant la convalescence du roi dont les jours avaient été mis gravement en danger.

Le rétablissement de la santé royale donna lieu en cette circonstance à tant de fêtes, et fit éclore un si grand nombre de pièces de poésie, que le *Mercure* d'alors déclara impossible d'en donner le détail exact au public. Ce furent partout des *Te deum*, des illuminations, et des adresses congratulatoires de toutes les formes et de tous les styles. Il n'y eut pas jusqu'à Marseille, qui venait de subir la peste, et avait éprouvé pendant une année entière les plus grandes calamités, qui n'eût le cœur de se réjouir. Chaque localité, en un mot, témoigna sa joie officielle suivant la mesure de ses ressources et selon la nature particulière de son esprit, mettant à contribution ce que ses usages lui fournissaient de plus original et de plus saillant. Quant à la ville de Montpellier, elle ne trouva rien de mieux pour son compte que d'envoyer son chevalet et ses danseurs, afin de réjouir le roi, et lui témoigner ainsi la satisfaction qu'éprouvait sa bonne ville du retour de sa santé.

Cette danse fut exécutée le 21 août de l'an 1721, dans la salle à manger du roi, et tout ceux qui y prirent part étaient, dit-on, de Montpellier. Le *Mercure*, dans son numéro d'octobre de la même année, après avoir fait le récit de la plupart des amusemens qui furent donnés aussi pour fêter sa convalescence, ajoute que, malgré sa crainte que ce nouveau détail ne paraisse trop long, *il ne peut résister à la démangeaison de dire un mot du chevalet qui mérite d'y tenir sa place et par la vivacité de son exécution et par la singularité de son origine.* La description qu'il en donne, après ce préliminaire, est tout-à-fait conforme à ce que nous avons déja raconté, sauf quelques détails secondaires que nous avons omis. Mais il n'en est pas de même pour ce qui concerne les causes qui donnèrent naissance au chevalet, et la narration du *Mercure*, fort ingénieuse d'ailleurs, se trompe évidemment sur quelques points d'histoire relatifs à cette danse : ainsi, par exemple, en nommant au lieu de Pierre d'Aragon, un Ferdinand V, qui ne fut jamais seigneur de Montpellier; 2° en le faisant roi de l'île de Maïorque, qui ne fut conquise que par son successeur Jacques I, surnommé le conquérant, 3° en mettant le mariage de la reine Marie en 1231, tandis qu'il s'était fait en 1204; 4° en la nommant fille de Guy, comte de Montpellier, au lieu de Guillaume qui ne prit jamais, non plus que ses prédécesseurs, le titre de comte, mais seulement celui de seigneur, comme firent les rois d'Aragon qui lui succédèrent dans cette seigneurie; 5° en mettant à la place de la reine Marie sur la croupe du cheval de Pierre d'Aragon, sa maîtresse Catherine Rebuffie, jeune veuve de Montpellier, que le roi aima éperdûment, etc. Ces faits, du reste, sont purement accessoires, et ne touchent en rien le fond même du sujet.

Le journal assure, en terminant, que sa majesté Louis XV fut assez contente du chevalet; elle écouta aussi avec plaisir la chanson languedocienne que le conducteur de la troupe lui chanta, sur l'air d'un des rigaudons qu'ils avaient dansé. Cette chanson est curieuse en effet, et pour être entièrement vrais, nous devons dire que le langage de la flatterie y surpasse peut-être dans son patois naïf ce que la courtisannerie la plus raffinée pourrait trouver de traits les plus ingénieux. A ce compte, il n'est pas étonnant que le roi le plus accessible à ce genre d'hommage, ait dû se montrer satisfait, surtout s'il pût en saisir tous les détails de l'expression.

La danse du chevalet a eu encore de beaux jours depuis cette circonstance mémorable; les habitans de Montpellier essentiellement voués au culte de la monarchie, pour ne pas dire du despotisme, ont fait servir le chevalet à célébrer toutes les époques consacrées, et tous les anniversaires des fastes monarchiques. Tous les rois, princes ou princesses qui ont eu occasion de traverser les murs de Montpellier, ont rencontré inévitablement le chevalet sur leur passage, et un instant leur front soucieux s'est déridé devant cette pantomime à la fois spirituelle et grotesque.

Cependant, toute gloire humaine est périssable; une si grande prospérité ne pouvait durer toujours, et nous voici maintenant obligés de raconter sa triste fin.

On peut dire que la dernière aurore du chevalet s'est éteinte avec la restauration. Nous-même avons été témoin, dans notre enfance, des derniers efforts du chevalet mourant : mais hélas! combien il était dégénéré! combien l'agile quadrupède s'était alourdi et trivialisé, au point d'en devenir méconnaissable! *Quantùm mutatus ab illo!* Le chevalet, à cette époque, n'était déja plus que l'ombre de lui-même; une sorte de contrefaçon et de parodie grossière de sa physionomie primitive. C'était bien encore, si vous voulez, le même dessin de danse, les mêmes costumes, les mêmes accessoires; mais la couleur, l'originalité, la poésie de tout cela n'existait plus : la lettre était restée, mais l'esprit était mort pour jamais.

La révolution de juillet qui a changé tant d'habitudes en France, et dérouté tant d'allures, a porté au chevalet un dernier et terrible coup dont il ne se relèvera plus. Aujourd'hui, la danse du chevalet, non plus que toute autre coutume d'ancienne origine, n'est possible à Montpellier. Cette ville est devenue, sous le niveau d'une civilisation uniforme, en tout point semblable aux autres villes de France. En perdant leurs qualités natives, ses habitans n'ont gardé que les vices communs à tous les temps et à tous les pays, et ils attendent, comme tout le monde, les bienfaits de la science politique moderne, si lents à s'accomplir. Trop heureux encore, si nous pouvions racheter, par les conquêtes de la raison pratique, ce que nous avons perdu à jamais du côté de la poésie et de l'imagination!

Francis Regnal.

LA CAVERNE DES PROTESTANS.

CHRONIQUE PYRÉNÉENNE.

I.

Le Mas-d'Azil, joli bourg du pays de Foix, est assis au milieu d'une vallée étroite, et si bien fermée de toutes parts, que la rivière de la Rise n'a pu y pénétrer, qu'en se creusant un passage sous une montagne. Cette magnifique galerie naturelle est célèbre dans tout le pays sous le nom de Grotte du Mas. Elle peut avoir environ un quart de lieue de long; sa hauteur et sa largeur sont immenses. De ses deux ouvertures, celle qui regarde le bourg est la plus basse; on y entre de plain pied en remontant la rivière. Après quelques pas, l'obscurité commence et va toujours s'épaississant jusqu'à plus du tiers de la caverne. La Rise coule sur un côté, mais la plus grande partie du sol est à sec, les eaux tendant toujours à creuser dans le roc et découvrant de plus en plus leur ancien lit. Un énorme pilier naturel soutient la voûte, dont le cintre gigantesque s'exhausse et s'élargit à mesure qu'on avance. Enfin, arrive un angle, la grotte tourne brusquement à droite, et l'on respire dans un air plus pur et mieux éclairé. De ce détour, la vue intérieure du souterrain est admirable : d'un côté, une issue large, grandiose, tapissée de verdure et toute pleine des rayons du soleil; de l'autre, une longue et ténébreuse galerie qui n'a un peu de jour qu'à son extrémité. Ces deux lumières ainsi venues des deux bouts du passage, l'une faible et lointaine, l'autre éclatante et rapprochée, produisent par leurs contrastes les plus imposans effets. Devant soi, on voit parfaitement venir la Rise, bondissant au milieu des rochers; plus loin, on la devine plutôt qu'on ne la distingue à l'œil, fuyant vers le grand jour sous d'antiques ombres. Des corridors latéraux viennent déboucher çà et là; mais une nuit impénétrable en cache les profondeurs. Une de ces cavités est surtout remarquable en ce qu'elle s'ouvre dans la voûte même et forme ainsi une seconde grotte au-dessus de la première. De toutes ces anfractuosités, s'échappent des murmures sourds, des grondemens solennels et menaçans : c'est le bruit de la rivière dans ces solitudes.

Mais ce souterrain n'est pas moins sublime pour l'imagination que pour le regard. Tout homme libre doit être fier en y entrant. Pendant ces funestes guerres de religion qui marquèrent d'une trace de sang le commencement du règne de Louis XIII, le maréchal de Thémines fut chargé par Richelieu, de réduire les protestans du pays de Foix. Le chef catholique parcourut le pays, brûlant les villes, rasant les châteaux et passant les habitans au fil de l'épée. La population des vallées voisines, fuyant de toutes parts les dévastations de ses persécuteurs, se réfugia dans la grotte du Mas-d'Asil, au nombre d'environ trois mille personnes de tout âge et de tout sexe, et y soutint un siége contre le maréchal. Les abords en avaient été fortifiés d'avance par la bonne reine Jeanne d'Albret, et les murailles qui avaient été élevées pour fermer les deux issues, y augmentaient encore l'horreur de l'obscurité. Mais pour la liberté, toute retraite est belle, pourvu qu'elle soit sûre. Ce n'était pas la première fois que de pareils asiles avaient été l'espérance des opprimés.

Le 12 Septembre 1625 fut un grand jour pour les assiégés. Ils avaient appris par leurs espions que le maréchal s'apprêtait pour un assaut, et ils se préparèrent de bonne heure à le soutenir avec vigueur. Dès le point du jour, les remparts crénelés qui défendaient les ouvertures de la grotte furent couverts d'hommes armés. De hardies sentinelles se logèrent derrière toutes les saillies du rocher extérieur, sur d'étroites et hautes corniches qui communiquaient avec le souterrain par des ouvertures pratiquées dans la montagne. Dans la caverne même, c'était un bruit, un mouvement, et presqu'un tumulte inouï. Des vieillards priaient à haute voix; d'ardens prédicateurs haranguaient la foule; des enfans nettoyaient de vieilles hallebardes; des femmes éplorées apportaient à leurs maris le frugal repas qui devait soutenir leurs forces pendant le combat. Les hommes allaient et venaient; les uns roulaient de grands quartiers de rochers au milieu des passages, les autres fondaient des balles d'arquebuses ou aiguisaient des couteaux de chasse, des haches et des faulx. De longues torches fumeuses brûlaient çà et là, et éclairaient à demi cette scène sauvage. Les chauve-souris, réveillées dans leurs asiles par cette lumière inaccoutumée, se détachaient de la voûte et volaient en groupes de toutes parts.

Cependant l'armée royale s'avançait en bon ordre, en remontant la Rise, autant que le permettait la difficulté du chemin. En tête, marchait le régiment de Ventadour, composé de quinze cents hommes de nouvelle levée, et commandé par le seigneur de Cornusson, sénéchal de Toulouse; puis, venait l'artillerie, dont les roues pesantes s'embarrassaient à tout moment dans les rochers; puis les deux maréchaux-de-camp de l'armée, le marquis de Ragny et le comte de Carmaing, à la tête de la grosse infanterie; et enfin le maréchal de Thémines lui-même, avec ses six cents chevaux, et auprès de lui le jeune vicomte de Merville, fils du comte d'Aubijoux, les jeunes d'Honous, d'Au-

terive, et une foule de brillans seigneurs du pays. Ces six mille hommes gravissant la montagne par une route étroite et tortueuse, avec leurs casques, leurs cuirasses et leurs hallebardes d'acier, ressemblaient à un long serpent dont les écailles mobiles luisent au soleil. Le maréchal paraissait soucieux; il avait reçu des nouvelles de la cour qui l'inquiétaient sur son commandement, et son expédition de la journée ne lui offrait que peu de chances de succès. Tout-à-coup, l'armée fit halte, le maréchal piqua des deux pour rejoindre l'avant-garde, et passa le long de toute la ligne avec un gros de cavaliers dont les panaches flottaient au vent.

— Hé bien, Cornusson, où sont les hérétiques?

— Là, Monseigneur, répondit le sénéchal, en lui montrant du doigt la sombre ouverture d'où s'échappait la Rise; ils sont cachés là comme des loups dans leur antre.

— Ou comme des hibous dans une vieille muraille, dit Merville à demi-voix.

— Sur mon âme, reprit le maréchal, ceci n'est pas un jeu d'enfant : il n'est pas facile de chasser le loup de son antre et le hibou de son trou. D'Hauterive, faites-moi venir les maréchaux-de-camp.

— Messieurs, leur dit-il quand ils se furent rendus près de lui, la position des huguenots est forte, comme vous voyez, mais nous ne devons reculer devant aucun obstacle quand il s'agit du service du roi et de notre sainte religion. Voici le dernier refuge de l'hérésie dans les Pyrénées; il faut l'emporter à tout prix. Vous, Monsieur de Ragny, avec l'infanterie du bas Languedoc, vous allez tourner la montagne et attaquer la caverne de l'autre côté; vous, Monsieur de Carmaing, faites placer l'artillerie dans la rivière, et qu'on batte en brèche le rempart : pendant ce temps vous vous tiendrez sur la route avec votre corps pour empêcher ceux du Mas de faire une diversion; vous, Monsieur de Cornusson, vous attendrez ici que la brèche soit ouverte, et vous donnerez ensuite l'assaut avec vos braves Toulousains : je vous soutiendrai. Quant à vous, mes enfans, vos chevaux sont inutiles ici; je vous engage à mettre pied à terre si vous voulez faire le coup de pistolet. Et maintenant, Messieurs, ajouta-t-il en tirant son épée, à la garde de Dieu et de notre mère l'Eglise! Et point de quartier aux huguenots!

Les ordres du maréchal de Thémines s'exécutèrent avec promptitude et précision. Le jeune et ardent Merville, son favori, fut le seul qui fit quelque difficulté pour abandonner le beau genêt d'Espagne qu'il montait.

— Mais, Monseigneur, dit-il en se penchant avec grâce sur le cou du noble animal, cette caverne est bien assez haute pour qu'on y puisse entrer à cheval. Un gentilhomme à pied ne fait pas figure de gentilhomme, et je ne me soucie guère pour ma part de me montrer à cette canaille en si mince équipage : songez donc, Monseigneur, que ce serait déjà une victoire pour ces gens-là.

— Vous êtes un fou, Merville; votre cheval ne passera jamais au milieu de ces rochers. Un homme de votre âge et de votre sang doit être brave, je le sais; mais l'imprudence n'est pas de race comme le courage.

— La prudence est sœur de la lâcheté, Monseigneur.

— Faites comme vous voudrez, après tout : je n'ai pas le temps de faire entendre raison à un étourdi; et le maréchal de Thémines s'éloigna pour donner des ordres, à demi-mécontent, à demi-satisfait de la résolution téméraire du jeune homme. En passant devant le comte d'Aubijoux, père de Merville, dont les troupes faisaient partie du corps de M. de Carmaing, le maréchal lui cria de loin :

— Votre fils est toujours le même, d'Aubijoux; il veut absolument se faire tuer aujourd'hui.

— Il ne fait que son devoir, Monsieur, répondit le vieux guerrier; et son cœur battit plus au large sous sa cuirasse, et un éclair de fierté paternelle illumina ses traits brunis par la fatigue des combats.

II.

De leur côté, les protestans continuaient avec énergie dans leur asile invisible, leurs préparatifs de défense. Instruits par leurs sentinelles de l'arrivée de l'ennemi, ils avaient encore redoublé d'activité, et tout était prêt, quand ces mots se répétèrent de l'un à l'autre dans toute l'étendue de la caverne : Voici le chef! Le chef parut en effet; c'était un homme d'environ quarante ans : ses traits grossiers, farouches, et même repoussans, annonçaient une âme peu élevée, mais forte, un homme du peuple dominé par des passions furieuses. Dans le froncement continu de ses épais sourcils, on devinait une pensée fixe, un remords peut-être, ou du moins un rêve de vengeance, et cette étrange immobilité donnait à sa physionomie une expression indéfinissable. Rien ne s'agitait sur ce visage de pierre; on aurait dit un cadavre saisi par la mort dans le moment d'un effort désespéré : l'œil était terne, les lèvres serrées et livides, le front contracté; ajoutez à cet effrayant aspect une force de corps prodigieuse, même chez un montagnard, et vous aurez l'homme tout entier. Il se nommait Jean-le-Parricide : son histoire était horrible comme son nom.

Le château de Bonnac, près Pamiers, dont les protestans s'étaient emparés, avait été assiégé et pris par le maréchal de Thémines dès son arrivée dans le pays de Foix : tous ceux qui s'y trouvaient en armes furent passés au fil de l'épée, le reste fut condamné à être pendu. Par un raffinement de cruauté, assez caractéristique de cette triste époque, le maréchal promit de faire grâce à un homme du lieu, à condition qu'il pendrait tous les autres, et l'abominable marché fut accepté : un homme se présenta, on lui amena successivement les habitans du château, il les exécuta sans paraître ému; cependant, quand vint le tour d'un vieillard, à cheveux blancs, la corde fatale échappa des mains du bourreau. — Mon fils, dit le vieillard, achevez votre ouvrage, et que je vous donne ma bénédiction avant de mourir. — Le malheureux s'agenouilla, reçut avec respect les bénédictions du condamné, et, se relevant en silence, accomplit convulsivement son office de mort, puis tout-à-coup un cri d'horreur lui échappa : il venait de pendre son propre père (1)!

(1) Ce trait est historique; il s'est passé cette même année 1625 au château de Bonnac, dans l'Albigeois, entre Lavaur et Lautrec : on n'a fait ici que le transporter dans un autre lieu.





LE MINISTRE DU SAINT ÉVANGILE ET JEAN LE PARICIDE ENTRENT DANS LA CAVERNE.

Cet homme était Jean. Il fut chassé du château par les catholiques. Dès qu'il se vit libre, il marcha nuit et jour avec une rapidité incroyable, et arriva vingt-quatre heures après à cinquante lieues de là, dans les montagnes du Rouergue où le duc de Rohan chef suprême des religionnaires, avait conduit son armée. Tout haletant encore de sa course forcée, il entra subitement un soir dans la tante du duc, lui raconta son horrible aventure, et lui demanda un commandement. Rohan connaissait les hommes ; il n'hésita pas. Le parricide portait déja sur son front cette effrayante immobilité qui ne le quitta plus. Dès qu'il tint dans sa main un ordre signé du duc pour Saint-Blancard, qui commandait les rebelles du pays de Foix, il repartit avec la même célérité, sans nourriture, sans sommeil, sans repos, et trois jours après la prise de Bonnac, il commandait dans les Pyrénées un corps redouté de partisans.

Depuis ce temps, le Parricide était devenu le plus implacable ennemi du nom catholique. Son nom seul n'était prononcé qu'avec effroi par les plus intrépides. Les protestans eux-mêmes avaient pour lui une sorte de vénération mêlée d horreur. On se serait cru souillé de toucher ses vêtemens, et on lui obéissait avec une confiance aveugle. Depuis qu'il exerçait son commandement, on ne se souvenait pas de l'avoir entendu parler; ce silence obstiné ajoutait encore à l'impression qu'il avait faite sur les imaginations. Il séjournait d'ordinaire dans une petite chambre, pratiquée au fond de cette seconde grotte qui s'ouvre au-dessus de la première, et dont les abords sont presqu'inaccessibles. On y trouve encore des restes de murailles, mais les ténèbres de ce triste lieu sont si profondes, le sol en est tellement labouré de crevasses et d'aspérités, que l'on n'y peut marcher qu'à l'aide d'une torche et en s'accrochant aux angles des rochers. C'est là, c'est dans ces sombres cavités ou le fumier des chauves-souris exhale éternellement une odeur nauséabonde; c'est parmi des abîmes ouverts de toutes parts, des ponts de pierre, des pointes de roc, que les malheureux réfugiés avaient choisi leur dernière retraite en cas d'échec. Toutes les munitions de guerre et de bouche

qu'ils avaient pu recueillir y étaient soigneusement accumulées, et leur chef y veillait dans l'ombre, comme ces dragons de la fable qui gardaient dans d'affreux souterrains des trésors cachés.

Dès que le Parricide se montra dans la grande caverne, à la lueur des torches embrâsées, il se fit un silence profond. A ses côtés, marchait un ministre du saint Évangile, tenant une bible ouverte dans ses mains. Ces deux personnages descendirent lentement au milieu de la foule; les fronts s'inclinèrent partout sur leur passage. Jean ne dit pas un mot; mais il fit un signe : tout-à-coup les flambeaux s'éteignirent, les armes des protestans jetèrent une dernière étincelle et disparurent dans les ténèbres. Hommes, femmes, enfans, tout s'agenouilla la face contre terre, sans en excepter le chef, et le ministre prononça d'une voix perçante, ces fanatiques paroles qui ne se perdirent qu'à-demi dans le bruit de la rivière et les profondeurs du souterrain : « Enfans d'Israël, disait-il d'abord, ceignez vos reins de l'épée, et que l'impur Amalécite tombe sous vos coups! » Puis, abandonnant brusquement les formes bibliques, il s'écria : « On dit que leurs cuirasses étincellent au soleil, que leurs chevaux bondissent, que leur pesante artillerie ébranle le sol, que leurs généraux sont éprouvés par cent victoires! ici, point de cuirasses, mais de mâles poitrines; point de canons, mais des balles qui vont droit au cœur; point de soleil, mais la nuit, la nuit menaçante et éternelle; point d'habiles généraux, mais Dieu! » Haines religieuses, bravades soldatesques, fureurs populaires, toutes les passions à la fois fermentaient dans l'âme du prédicateur. « Venez, dit-il enfin, venez, mes beaux gentilhommes! Le loup montagnard vous attend dans l'ombre, et il a des ongles, mes maîtres, pour vous déchirer vivans, il a des dents pour vous dévorer morts! »

Il dit, et un coup de canon du dehors répondit comme un éclat de tonnerre, à ces incohérentes déclamations. Le boulet passa par-dessus le rempart, frappa le haut de la caverne, dont il détacha un quartier de roc, et alla s'éteindre en sifflant dans la Rise. « Peuple, relevez-vous, s'écria le ministre, le Dieu des batailles vous bénit! » Les huguenots se relevèrent en silence; ce fut d'abord un léger cliquetis d'armes, mais chacun ayant pris la place qui lui avait été désignée d'avance, tout se tut : on aurait dit d'énormes stalactites debout sur le sol.

III.

—Prends donc garde, Merville, tu tomberas de cheval.

—Ne voyez-vous pas que la brèche sera bientôt faite, mordieu! je veux être un des premiers à l'assaut, mes amis.

—Mais tu te rompras le cou en descendant par-là.

—Que dirait madame de Cornusson, si je ne faisais pas quelque bonne extravagance pour elle? Je suis obligé d'être fou, moi; j'en ai la réputation.

—Et moi aussi! cria d'Hauterive.

—Et nous aussi! dirent plusieurs voix à la fois.

—Hé bien, descendons tous, reprit un de ces jeunes gens.

Ils descendirent en effet de rocher en rocher vers le lit de la Rise, entre la grotte des protestans et la batterie qui en foudroyait l'entrée. Ils étaient tous à pied, excepté Merville, dont le fougueux coursier s'indignait sous le frein et n'obéissait qu'en frémissant à la main de son téméraire cavalier. Des plaisanteries, des éclats de rire, des cris joyeux, sortaient pêle-mêle de ce groupe d'étourdis, pendant leur périlleuse descente le long d'une pente escarpée et toute hérissée de blocs roulés. Les boulets de l'artillerie catholique passaient en sifflant devant eux.

Ils s'arrêtèrent tout à coup. Une balle qui semblait partir du ciel, venait de couper le panache de Merville; une autre effleura sa cuisse droite et en tira quelques gouttes de sang. Le blessé leva la tête; il aperçut une sentinelle ennemie à demi cachée derrière une saillie du rocher qui s'élève à pic au-dessus de la grotte. Le huguenot se voyant découvert, voulut courir le long de l'étroite corniche, pour rentrer dans la montagne par une des ouvertures pratiquées dans ce but. Mais le pied lui manqua au milieu du trajet, son arquebuse échappa de ses mains; il tomba les bras ouverts au pied du rempart : l'armée catholique accueillit sa chute par des acclamations, et les eaux de la Rise recouvrirent en murmurant son cadavre déchiré.

Cependant l'artillerie tonnait toujours. Un énorme pan de muraille se détacha et roula par débris dans la rivière; la brèche fut élargie en peu d'instans, et l'abord de la caverne devint assez facile. Cornusson qui n'attendait que ce moment, donna ordre à sa troupe de descendre la montagne; Merville lança son cheval dans le lit même de la Rise, et précéda l'épée à la main les bataillons toulousains. Pendant tous ces mouvemens, aucun bruit ne sortait du souterrain; les protestans semblaient plongés dans une inexplicable stupeur. Mais au moment où les premiers rangs des catholiques arrivèrent devant la brèche, un concert solennel, formé de trois mille voix, commença subitement dans l'intérieur de la caverne et s'éleva vers le ciel. C'était un de ces cantiques de Marot, si naïfs et quelquefois si vulgaires, mais qui devenaient sublimes quand ils étaient ainsi chantés en face de la mort. Ce chœur gigantesque étonna les assaillans; l'ardent Merville lui-même se sentit troublé. La religieuse harmonie, pleine de calme et de grandeur, grossie encore par le bruit de la rivière et les échos de la montagne, mais adoucie par la pieuse expression des voix, ressemblait à un chant d'esprits surnaturels. Pas une âme vivante n'apparaissait aux yeux du fond de ces ténèbres : au lieu du fracas des batailles, il ne s'en échappait que des sons mystiques qui se répandaient dans les airs comme une céleste rosée et qui rappelaient involontairement à l'imagination, les accords éternels des âmes des justes devant le trône de Dieu.

Ce moment d'hésitation fut court. Le régiment de Ventadour se précipita vers la grotte, à la voix du sénéchal, mais des mèches d'arquebuses brillèrent dans l'ombre comme des feux épars; une grêle de balles jeta par terre un grand nombre de soldats et força le reste à reculer; le cheval de Merville se cabra. Trois fois les Toulousains revinrent à la charge, et trois fois ils furent repoussés par leurs invisibles ennemis. Les chants

ne cessaient pas; seulement ils étaient suspendus de momens en momens pour les décharges, et recommençaient ensuite avec plus d'énergie. Transporté de fureur, Merville enfonçait ses éperons dans le ventre de son cheval, et le piquait même de la pointe de son épée : l'animal désespéré franchit enfin les débris du rempart, et les flancs sanglans, les crins échevelés, emporta son maître au galop dans la caverne. D'Honous, d'Hauterive, toute la jeune noblesse, le suivit en criant : tue! tue! et la mêlée commença.

Elle fut horrible. En arrivant sur les protestans, Merville tira ses deux coups de pistolet dans leur première ligne, deux hommes tombèrent presqu'en même temps. Des cris de rage s'élevèrent alors de toutes parts. Aux cantiques saints, succédèrent les imprécations. Dans le premier étonnement de cette brusque attaque, les protestans avaient laissé forcer le passage, et les quinze cents hommes de Cornusson entraient en foule. Derrière eux, venaient déja le maréchal de Thémines, avec les contingens du Haut-Languedoc et du pays de Foix, et derrière le maréchal, l'artillerie. Rien ne peut rendre la lutte affreuse qu'il y eut alors sur ce champ de bataille étroit, obscur, sans lumière et presque sans air, où plusieurs milliers de combattans se heurtaient sans se voir.

Les yeux des protestans, mieux accoutumés à l'obscurité, leur donnaient de grands avantages sur leurs ennemis. Toutes les armes leur étaient bonnes et chacun d'eux se servait de celles dont il avait le plus d'habitude. De terribles moissonneurs, le dos appuyé à des quartiers de roc, promenaient leurs larges faulx dans la mêlée; des bûcherons, venus des montagnes voisines, leurs haches à la main, abattaient çà et là les soldats catholiques comme les arbres de leurs forêts; les pâtres et les laboureurs, avec leurs aiguillons armés d'un fer aigu et semblable aux longues piques des cosaques, enfonçaient dans les rangs les plus pressés ces pointes ensanglantées; d'autres, mieux armés, frappaient de la dague et de la hallebarde, tandis que de jeunes chasseurs, accoutumés à lutter avec l'ours des Pyrénées, saisissaient corps à corps les assaillans et leur plongeaient dans le flanc leurs couteaux bien affilés. De leur côté, les troupes royales se battaient avec l'acharnement qui distingue les guerres civiles et religieuses; les coups mortels étaient donnés et reçus en silence; le sang se ramassait en larges mares sur le sol inégal; les mourans étaient écrasés sous les pieds des vainqueurs ou roulaient dans la Rise. La lumière courte et vive d'un coup de pistolet éclairait de temps en temps quelques points de cette scène de meurtre, mais en général, les armes à feu étaient inutiles, tant les deux partis se serraient de près. Chaque rocher de la caverne était une forteresse qu'il fallait emporter d'assaut, ceux qui les défendaient ne quittaient prise que lorsque la mort venait appesantir leurs bras et vaincre leur inflexible volonté; tous gardaient encore en mourant la place qu'ils avaient occupée pendant leur vie. Pour comble d'horreur, le ciel couvert de nuages pesans ne laissait échapper qu'une lumière faible et blafarde. Quelques rayons jaunes vinrent frapper les parois de la grotte et s'arrêter à l'entrée, illuminant à demi d'un reflet orageux le sombre théâtre du carnage. Les Grecs auraient dit, dans leur langage poétique, que le soleil reculait de terreur. Une violente tempête éclata bientôt après; un vent furieux s'engouffra dans les cavités de la montagne; des torrens de pluie tombèrent au dehors, et les ténèbres de la caverne s'en épaissirent encore, mais la rage des combattans ne fut pas ralentie.

Quoique tout couvert de blessures, le cheval de Merville bondissait au milieu des huguenots, et broyait sous ses pieds ceux qui ne pouvait atteindre la bonne épée de Tolède du jeune gentilhomme. Pour Jean-le-Parricide, armé d'une hache énorme, il se jetait par intervalles sur les plus hardis et laissait après lui une large trace. Le seul choc de son corps suffisait à renverser ceux qu'il heurtait en passant, et le tranchant de son arme tournoyait comme la foudre autour de lui. Les catholiques le reconnaissaient dans l'obscurité à l'impétuosité de ces attaques, et à ce seul cri: le Parricide! ils se précipitaient de toutes parts pour l'accabler; mais lui, disparaissant comme par magie, se remontrait aussitôt sur un autre point, toujours inattendu, toujours homicide. Les assaillans avançaient néanmoins sur toute la ligne; une heure après leur entrée dans le souterrain, ils étaient parvenus au pilier gigantesque qui sépare la grotte en deux galeries; le Parricide lui-même reculait en frémissant, et Merville, ivre de joie, ne cessait de répéter : Point de quartier aux hérétiques!

— Au nom de Dieu, dit une voix d'en-haut, lâchez les cordes!

Aussitôt, une énorme quartier de roc sembla se détacher de la voûte et vint tomber avec un bruit épouvantable sur les bataillons toulousains. Plus de cent soldats furent écrasés en même temps. Les cuirasses fracassées retentirent et le sang rejaillit de toutes parts. Des cris de joie sauvages s'élevèrent parmi les protestans : l'armée catholique fut saisie de stupeur, et le chef huguenot en profita pour se précipiter avec tous les siens au milieu des rangs. Mais au moment où les moins braves commençaient à lâcher pied, un événement subit vint changer la face du combat. Des cris partis de l'autre extrémité du souterrain apprirent aux catholiques que le marquis de Ragny, avec l'infanterie du bas Languedoc, était enfin parvenu à forcer le passage. Ce fut alors aux protestans de reculer : leurs ennemis les chargèrent avec vigueur, et en peu d'instans, le désordre s'étant mis parmi eux, ils furent refoulés jusqu'à ce détour de la caverne, où la voûte est plus large et mieux éclairée. Merville y arriva en même temps que les fugitifs : il leur apparaissait, galoppant au milieu d'eux, dans les ténèbres, comme un démon suscité contr'eux par l'enfer.

IV.

— A moi! à moi! cria une voix tonnante qu'on entendait pour la première fois : c'était celle de Jean. A moi! reprit-il avec fureur, et il s'élança en brandissant sa hache au devant de Merville.

Les deux adversaires comprirent que de l'issue de leur lutte dépendait celle du combat. Chacun d'eux recueillit toutes ses forces pour soutenir dignement l'honneur de son parti : Réforme et liberté! disait Jean. L'Église et le Roi! répondit Merville. Les deux armées répétèrent ces cris, et s'arrêtèrent debout sous les armes pour attendre le résultat. Au dehors, l'orage

grondait toujours, la pluie tombait avec une abondance croissante, mais la lumière était assez forte sur le point de la caverne où se rencontrèrent les champions pour éclairer à demi les coups qu'ils allaient se porter. Le maréchal de Thémines trembla pour les jours de son favori, il s'élança pour retenir l'imprudent jeune homme, mais il n'était plus temps.

Le Parricide bondit comme un léopard, tomba devant les pieds du cheval de son ennemi, et lui enfonça toute sa hache dans le poitrail. Vaincu par la douleur, le généreux animal se leva de toute sa hauteur sur les pieds de derrière, et s'abattit sur son cavalier. Des acclamations de joie sortirent des rangs des huguenots; Thémines fit quelques pas en avant et s'arrêta de nouveau.

Jeune et agile, Merville s'était dégagé sur-le-champ, il reparut l'épée à la main en face du chef hérétique. L'acharnement était égal des deux parts, mais la façon de combattre était bien différente. Habile dans tous les secrets de l'escrime du temps, le gentilhomme multipliait les feintes, calculait les moindres coups, et maniant son arme avec autant de science que de grâce, étonnait les yeux par la variété de ses attaques, sans rien perdre de l'élégance de ses mouvemens. L'homme du peuple au contraire, lourd, immobile et confiant dans sa force, tenait sa massue tranchante dans ses deux mains, en portait à tort et à travers des coups terribles, et ressemblait plus à un boucher qu'à un soldat. Tout à coup, par une passe heureuse, Merville lui traversa le bras d'un coup d'épée. Les catholiques poussèrent un cri de joie; mais, presqu'au même instant, l'énorme hache descendit avec fureur, effleura le casque du jeune homme, tomba sur l'épaule droite et en fit jaillir des flots de sang : les catholiques consternés se turent.

Merville blessé ressaisit son arme de la main gauche et continua le combat. Le Parricide levait encore une fois sa hache, réunissant toutes ses forces pour ce dernier coup, quand son adroit adversaire lui échappa per un bond léger, et la pesante masse heurtant un rocher s'y brisa en mille éclats. Merville triomphant se jeta l'épée haute sur le huguenot désarmé; mais au moment où il allait lui plonger sa lame dans le cœur, un coup d'arquebuse retentit dans la caverne : le malheureux jeune homme tomba à la renverse, le front brisé par une balle, et Jean le Parricide, avec un rire infernal, put fouler encore une fois sous ses pieds le cadavre d'un catholique.

— Trahison! s'écria le maréchal de Thémines; faites feu, mes amis, sur ce mécréant.

Une violente détonation se fit entendre; la grotte se remplit de fumée et de feu, et au milieu de ce nuage mêlé d'éclairs, on entendit de tous côtés la voix des chefs qui donnaient de nouveau le signal du combat.

Il recommença avec plus de fureur que jamais. Dès que la fumée se dissipa, Jean reparut, le front haut et superbe : sans les gouttes de sang qui tombaient de son bras, on l'aurait cru invulnérable. Mais les assaillans n'en furent pas intimidés. D'un côté, le maréchal de Thémines, et de l'autre le marquis de Ragny, pressaient les religionnaires entre deux attaques : il leur devint dès-lors impossible de résister long-temps, et les cris d'effroi des femmes, des vieillards et des enfans réfugiés dans la grotte supérieure, commencèrent à s'élever au-dessus des cris de guerre des hommes. Les malheureux ne combattaient plus que par désespoir, quand un accident imprévu vint à leur secours.

Pendant le combat, la Rise, grossie par la pluie d'orage, avait commencé à franchir ses bords. En ce moment, des torrens d'eau fangeuse se précipitèrent dans la grotte et grondèrent en se brisant parmi les rochers. Des rivières d'une heure, des lacs subits, s'étaient formés dans la montagne et se versaient de toutes parts au fond de cet antre, réservoir commun des eaux du pays. En peu d'instans, l'inondation devint effrayante. La pluie redoublait de violence, les cavités lointaines des Pyrénées retentissaient de murmures sourds et menaçans, le ciel mêlait ses fureurs et la terre ses plaintes aux plaintes et aux fureurs des hommes. Les soldats catholiques virent avec terreur que la retraite allait leur être coupée par les flots qui s'élevaient derrière eux comme des montagnes. A tout moment, de nouveaux affluens, venus de loin et du haut, débouchaient dans le souterrain et se mêlaient au bouillonnement de la rivière débordée. A voir cet épouvantable tumulte, à entendre tout ce fracas, on aurait dit qu'un de ces lacs immenses qui remplissent les profondeurs des montagnes, avait brisé tout à coup ses digues et s'était répandu par une large écluse dans les vallées.

Le ministre huguenot parut sur la pointe d'un rocher.

— Toutes les sources du grand abîme, s'écriait-il d'une voix terrible, se sont rompues à la fois, et les cataractes du ciel se sont ouvertes, et la pluie est tombée pendant quarante jours et quarante nuits, et les eaux ont grossi prodigieusement sur toute la terre, et les plus hautes montagnes sous le ciel en sont couvertes, et l'arche flotte au-dessus des eaux!

Ranimés par ces bibliques paroles, les protestans s'élancèrent de nouveau sur leurs ennemis. Les catholiques étonnés reculèrent, et la déroute se mit bientôt parmi eux. En vain le maréchal lui-même se jetait l'épée à la main au milieu des fuyards, en répétant les mots jadis magiques de religion et d'honneur. Une crainte superstitieuse fermait toutes les âmes au sentiment du devoir. L'inondation remplissait peu à peu la caverne : cette sombre image du déluge universel avait suffi pour briser les courages. Les vagues furieuses soulevaient les cadavres des morts et les roulaient dans leurs tourbillons. Des deux entrées du souterrain, celle qui s'ouvre vers le Mas n'offrait déja plus qu'un large fleuve qui passe sous un pont de rocher; l'autre toute embarrassée de blocs irréguliers et jetés en désordre l'un sur l'autre, était remplie d'écume, de chûtes, de ressauts et de bruit. Les soldats royaux jetaient leurs armes pour fuir : les uns se lançaient à la nage, les autres bondissaient de roc en roc; ceux des protestans qui s'étaient mis a leur poursuite n'avaient que la peine de frapper de l'épée ou d'ajuster de l'arquebuse; le maréchal de Thémines, fugitif à son tour n'échappa qu'avec peine à tous les dangers.

Pendant que cette scène de désordre se passait dans le souterain, le gros des religionnaires, réunis à l'entrée de leur asile supérieur et groupés en amphithéâtre le long de la rampe qui y conduit, avaient en-



tonné le cantique de Moïse après le passage de la Mer Rouge :

« Dieu est ma force, Dieu est ma gloire, Dieu est mon salut : c'est le Seigneur mon Dieu, et je le glorifierai ; le Dieu de mon père, et je l'exalterai ! — Dieu est comme le guerrier qui combat : le Tout-Puissant est son nom.

» Il a jeté dans la mer le char de Pharaon et son armée; les plus grands d'entre les princes ont été submergés dans la Mer-Rouge. — Les abîmes les ont recouverts, et ils sont tombés au fond des eaux comme une pierre.

» Votre droite, Seigneur, s'est glorifiée dans sa force; votre droite, Seigneur, a frappé l'ennemi. — Dans la grandeur de votre gloire, vous avez renversé vos adversaires; vous avez envoyé votre colère, qui les a dévorés comme de la paille.

» L'ennemi a dit : Je poursuivrai et j'atteindrai ; je partagerai leurs dépouilles, et mon âme sera remplie de joie ; je tirerai mon glaive, et ma main les tuera. — Votre esprit a soufflé, et ils ont été enveloppés par la mer ; ils ont été submergés comme un plomb par les eaux violentes.

» Qui d'entre les forts est semblable à vous, Seigneur ? Qui vous est semblable, à vous magnifique dans votre sainteté, terrible et digne de toute louange, et qui faites des prodiges ? — Vous avez étendu votre main, et la terre les a dévorés ! »

Ces chants religieux remplissaient le souterrain, et se mêlaient aux voix tumultueuses des vagues, pour couvrir les derniers cris des mourans.

A l'extérieur, les débris de l'armée royale se réunissaient autour du corps de M. de Carmaing. Les fugitifs arrivaient sans armes, sans enseignes, sans chefs, tout souillés de boue et de sang. D'Hauterive, blessé, était porté par des soldats ; d'Honous avait été tué ; le maréchal lui-même avait perdu son épée en traversant les eaux ; en apprenant la fin malheureuse de son fils, le comte d'Aubijoux tomba mort : il venait de perdre l'unique héritier de son nom. Un seul incident vint faire diversion à la consternation générale : on vit venir, au milieu d'un groupe de soldats, un homme fortement garrotté avec des écharpes, des baudriers, et retenu encore par plusieurs bras vigoureux. Un cri de triomphe s'éleva, quand on reconnut Jean-le-Parricide. Malgré sa blessure, et n'écoutant que son aveugle haine, il s'était laissé emporter trop avant à la poursuite des fuyards. Il avait déja de l'eau jusqu'à mi-corps, comme l'Achille de l'Iliade, qu'il frappait encore de coups terribles autour de lui. Enfin, en heurtant contre une pierre submergée, il était tombé : plus de trente ennemis s'étaient jetés sur lui et l'avaient maîtrisé malgré ses efforts. Son visage avait repris dès ce moment son immobilité accoutumée.

— Un gibet et une corde pour le Parricide ! dit le maréchal avec dédain.

Le farouche sectaire ne répondit pas un mot. Les soldats firent avec lenteur les apprêts de son supplice, il ne parut pas s'en occuper. Un noyer s'élevait au bord du précipice, une des plus hautes branches fut chargée d'un nœud coulant, et le chef des huguenots y fut suspendu. La mort n'ajouta rien à la hideuse expression de ses traits.

Quelques momens s'écoulèrent. L'armée royale commença sa retraite. L'artillerie ouvrait la marche, puis venaient les restes de l'infanterie du haut et du bas Languedoc, la cavalerie suivait. L'artillerie et la cavalerie semblaient en bon état, malgré le tems affreux qu'elles avaient essuyé pendant plusieurs heures, mais l'infanterie était dans le plus complet désarroi. Toutes ces troupes se retirèrent en silence, et l'on n'entendit plus devant l'ouverture de la caverne que les cliquetis de la pluie, le mugissement de la Rise débordée, le murmure lointain du pieux concert des hérétiques et le bruit sourd d'un cadavre insensible qui se balançait au vent.

Henri Saint-M.

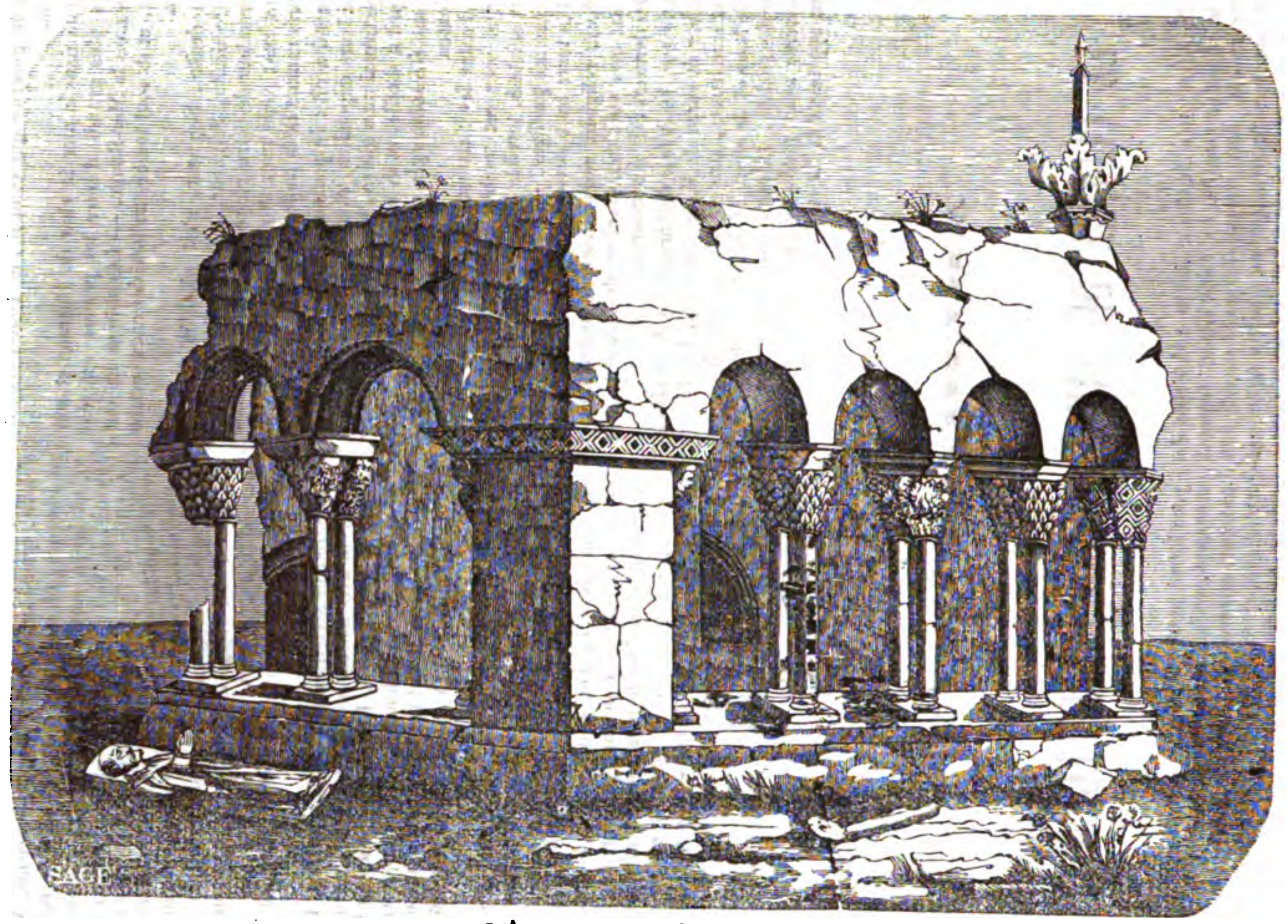
ARCHÉOLOGIE.

LE CLOITRE DE SAINT-ÉTIENNE DE TOULOUSE (1).

Sur l'un des côtés du chœur de la cathédrale de Toulouse. Existait autrefois un vaste cloître formant un carré parfait, dont chaque côté avait plus de 120 pieds de longueur. Un colonnade en marbre en formait le pourtour et soutenait des arcs à plein-ceintre décorés avec la plus grande recherche. Au milieu du vaste espace formé par cette colonnade, paraissait une fontaine soutenue par huit tronçons de colonnes de marbre noir antique, qui avaient fait partie d'un monument dont on a plus tard retrouvé, sur le sol même, les importantes ruines. A chaque angle du cloître un bloc de marbre blanc formait un pilier chargé de bas-reliefs. L'un de ces piliers avait d'un côté l'image du prince des apôtres, et on lisait au-dessus de sa tête les mots SANCTUS PETRUS ; de l'autre côté était la figure de saint Saturnin, de ce premier évêque de Toulouse, qui se-

(1) Cet article faisait partie du *Musée du Midi*, dont la publication a été suspendue par suite de l'acquisition que M. Paya en a faite pour l'éteindre. (*N. du D.*)





CLOÎTRE DE SAINT-ÉTIENNE.

lon l'expression d'un poète moderne, sema des temples en passant sur le sol des Tectosages, et qui reçut la palme du martyre au pied du Capitole de cette ville antique. On lisait sur le bas-relief ces deux vers léonins :

ECCE SATVRNINVS QVEM MISERAT ORDO LATINVS,
PRO POPVLI CVRA CONCESSIT ET SVA JVRA.

On doit remarquer en passant que le premier de ces vers était aussi inscrit sur un bas-relief qui représentait ce saint évêque, au-dessus de l'une des portes de l'admirable basilique qui lui est consacrée (1), ce qui pourrait porter à croire que l'un et l'autre monument dataient de la même époque. Au-dessous des pieds de saint Saturnin, qui tenait une crosse dans sa main gauche, on lisait :

CVRVA TRAHIT QVOS RECTA REGIT PARS VLTIMA PVNGIT.

Sur un autre pilier on avait représenté saint Exupère, l'un des successeurs de saint-Saturnin, et de l'autre côté un diacre tenant dans ses mains un calice avec un voile ; au-dessus étaient ces deux vers :

SACRAMENTA PARAT PIA PONTIFICIQVE MINISTRAT
OFFERT VAS VITREVM, VIMINEVMQUE CANISTRVM.

Dans la galerie de l'est s'ouvrait un magnifique portail à plein-ceintre, orné de larges bas-reliefs qui représentaient les apôtres, et qui donnait entrée dans des chapelles décorées avec luxe et dans des bâtimens où étaient placés et la chancellerie et le réfectoire. Les sculptures de ce portail, et le portail lui-même, étaient l'ouvrage d'un artiste nommé *Gilabert*. Sur le plinthe de la figure de saint Thomas il avait gravé ces mots : GILABERTUS ME FECIT, et sur celle de l'image de saint André on lit encore :

VIR NON INCERTVS ME CELAVIT GILABERTVS (2).

J'ai pu pénétrer pour la première fois, en 1804, dans le vaste cloître de Saint-Etienne. J'étais bien jeune encore, mais le sentiment que j'éprouvai est encore présent à ma pensée. Des colonnes et des arcs abattus jonchaient la terre et se mêlaient à de tristes restes arrachés à des sépulcres entr'ouverts. Les images de la destruction et de la mort se multipliaient devant moi, et je n'eus pas d'abord assez de résolution pour esquisser l'étrange spectacle qui s'offrait à mes regards attristés.

L'aspect de ces vastes ruines était à la fois mélancolique et majestueux ; les toitures n'existaient plus, des fleurs brillaient sur les chapiteaux mutilés, ainsi que sur les arcs à plein-ceintre, ornés d'oves, de perles et de symboles religieux ; leurs teintes variées contrastaient avec les teintes sombres imprimées par le temps sur les feuilles monumentales de l'achante et sur les saintes images. Des excavations, pratiquées en 1794 dans les quatre galeries, en avaient ébranlé les élégantes colonnades. On avait alors troublé la paix des tombeaux, pour y rechercher les cercueils en plomb que l'on y croyait déposés, et que le génie révolutionnaire voulait transformer en projectiles meurtriers. A l'heure même où je parcourais cette enceinte désolée, on enlevait les terres voisines de la surface. Soumises à une opération chimique, on allait en retirer le salpêtre qui devait lancer la mort dans les rangs ennemis.

Et les ossemens ? oh ! jamais l'atroce oubli de ce que l'homme vivant doit à l'homme qui n'est plus, n'a autant affligé mon cœur ; et néanmoins j'ai vu, pendant trente années, briser les sépulcres et disperser au loin les derniers restes des générations éteintes. Tout le sol du préau qui, autrefois, reçut aussi d'innombrables sépultures, était couvert d'ossemens. Ils formaient des monticules ; et, semblables à je ne sais quels fossoyeurs introduits dans l'une des compositions de Shakespeare, les ouvriers employés aux fouilles des galeries, chantaient d'horribles refrains, en jetant des crânes desséchés sur ces autres débris, que pendant huit siècles la religion avait confiés à la terre consacrée.

Une longue suite de tableaux, curieux pour l'histoire de l'art, étaient peints sur les murs et environnés de larges cadres en pierre ou en briques. La plupart représentaient des scènes tirées des livres saints. Ici c'était le Sauveur trahi par l'un de ses apôtres, qu'environnait dans le Jardin des oliviers une troupe de guerriers dont les armures rappelaient celles des chevaliers du quinzième siècle. Plus loin Jésus-Christ terminait son douloureux sacrifice : sa mère et le disciple bien-aimé étaient au pied de la croix ; au loin on voyait le mont de Sion, les tours et les palais de la cité déicide ; le soleil se voilait, et les témoins du supplice du juste revenaient vers leurs demeures, en frappant leurs poitrines et en disant comme le Centenier : « *En vérité, celui-là était le fils de Dieu* (1). »

Sur le mur, au-dessus duquel s'élève la *Bibliothèque du Clergé*, on remarquait surtout deux vastes tableaux. Le premier avait déja beaucoup souffert ; il représentait un choc de cavalerie ; les combattans portaient aussi les armes en usage au 15e siècle : les enseignes de l'un des deux partis étaient blanches et chargées d'un aigle noir surmonté d'une croix d'or. Sur les étendards de couleur de pourpre de l'autre parti, était peinte une louve. Une rivière traversait le champ de bataille, un pont joignait les deux rives ; mais ce pont s'écroulait sous les pieds des fuyards. Au loin, sur des montagnes, était une ville. Il n'était pas difficile de reconnaître dans ce tableau le combat de Constantin contre Maxence. L'aigle surmonté de la croix, qui était apparue au premier empereur chrétien environnée des mots : *In hoc signo vinces*, indiquait parfaitement l'armée du fils de Constance Chlore ; la louve, dessinée sur les autres drapeaux, annonçait celle de Maxence. Le fleuve qui traversait le champ de bataille était le Tibre ; le pont brisé sous les pieds des vaincus,

(1) On lisait sur ce monument :
Ecce Saturninus quem miserat ordo latinus,
Cùm docet Antonium, non timet exitium.

(2) Ces différentes sculptures ont été rétablies en leur état primitif dans l'une des galeries du Musée de Toulouse, d'après les dessins de l'auteur de ce Mémoire.

(1) St. Math. XXXVII, 54 ; St. Marc XV, 39 : St. Luc XXIII, 47, 48.

était le pont Milvius, et la ville dont les tours et les temples paraissaient à l'horizon, était Rome. Il y avait du grandiose dans cette composition : les têtes étaient peintes avec soin, les détails d'un fini précieux (1).

L'autre tableau, du même côté, avait encore plus souffert des mutilations modernes que des outrages du temps : des parties entières étaient effacées. On y voyait aussi des guerriers à cheval, et dans le lointain une ville dont l'enceinte était défendue par de hautes tours.

De nombreuses épitaphes formaient une zône funèbre autour des murs du cloître. Les unes, et c'étaient en général les plus anciennes, étaient gravées sur de petites tablettes de marbre, et d'autres sur de simples briques. Celles qui appartenaient au 15ᵉ, 16ᵉ et 17ᵉ siècles avaient des cadres élégans; les dernières étaient, presque toutes, inscrites sur de larges dalles de marbre noir.

L'une de celles qui devait le plus exciter la curiosité était dédiée à la mémoire de Raymond Scriptor, prêtre et chanoine de la cathédrale de Toulouse. On disait qu'avant d'entrer dans l'ordre des frères prêcheurs, il était connu sous le nom de Costiran, qu'il avait fait des vers en langue romane et que c'était à cause de ses écrits que dans la suite il fut nommé *Scriptor*. Etant allé à Avignonet, suivi de trois autres Inquisiteurs et de quelques particuliers, il fut assailli, dans le château du Comte, par le bailli du lieu, nommé Raymond d'Alfaro, qui l'égorgea, ainsi que ceux qui l'avaient accompagné. Ce meurtre fut commis en 1242. Le corps de Raymond Scriptor, porté à Toulouse avec ceux des autres martyrs, fut enseveli avec honneur. On mit Bernard, clerc de Raymond, dans le tombeau de celui-ci (2).

Parmi les plus curieux monumens des ecclésiastiques qui avaient reçu la sépulture dans ce cloître, je pus distinguer l'épitaphe du chanoine Bernard, mort en 1117 (3), et le petit bas-relief inscrit d'Aymeric, chanoine, chancelier et maître de l'œuvre, ou *Operarius* de l'église de Toulouse, décédé le 14 des kalendes d'août 1282. Sur ce dernier marbre (4) on a représenté le Christ placé dans une gloire et tenant le globe du monde. A sa gauche est Aymeric, accompagné de son ange gardien ; à droite l'âme d'Aymeric, sous la forme d'un enfant, est offerte au Seigneur par le même ange; dans la partie inférieure du monument, Aymeric est étendu dans l'attitude de la mort. Ce bas-relief est l'un des mieux conservés qui nous restent du XII.ᵉ siècle.

Un tombeau en pierre, chargé d'une longue inscription, et qui renfermait les restes de Bertrand du Clusel, chanoine de St.-Etienne et prieur de Sauvimont, était placé près du petit monument d'Aymeric : il datait du 15ᵉ siècle, et le style emphatique de l'inscription indique à peu près la même époque où l'on donnait aussi, dans une épitaphe, le titre de *Prince des poètes* à l'évêque de Toulouse, Pierre du Moulin (1). Ici du Clusel est nommé *Prince* ou *Monarque dans le droit civil et le droit canon* (2). C'était alors une manière d'exprimer le vrai talent ou les grandes connaissances de ceux dont on voulait célébrer les louanges. On crut d'ailleurs ne pas avoir assez fait pour ce savant, et un cénotaphe lui fut élevé dans la chapelle de la Sainte Croix. L'inscription gravée sur le tombeau l'avait été aussi sur ce cénotaphe que l'on a caché, il y a environ deux années, sous de nouvelles constructions.

Des mausolées recouverts de grandes figures en pierre apparaissaient encore çà et là. Dans la galerie de droite un chevalier, armé de toutes pièces, était couché sur un sépulcre en marbre des Pyrénées. Sur sa cotte d'armes était sculpté un écu de gueules, bordé d'azur à l'épée croisée d'or, en bande. C'était l'un de ces Villeneuve, si connus dès les temps les plus reculés du moyen-âge : preux chevaliers dans les guerres saintes, serviteurs dévoués des comtes de Toulouse, et dont la race, perpétuée jusqu'à nos jours, a donné tant de preuves de fidélité à la foi promise. Déja, en 1147, un Pons de Villeneuve était en même temps Sénéchal du souverain de Toulouse et Capitoul. Plus loin était une autre statue sépulcrale représentant Raymond de Puibusque, armé de toutes pièces. Il était sorti de cette ancienne famille qui subsiste honorablement encore, et qui est entrée 49 fois dans le Capitoulat. Comme les Villeneuve, les Roaix, les Isalguier, elle montra tout le cas que l'on faisait au moyen âge de la magistrature municipale, destinée à défendre les droits du peuple

(1) Une partie de ce tableau existait encore il y a six ou sept années; on a achevé de le détruire en perçant une fenêtre dans le mur sur lequel il était peint.

(2) Voici l'inscription gravée sur la petite tablette de marbre placée au-dessus du tombeau :

III : KAL : IVNII : OBIIT : R : SCRIPTOR : SACERDOS ET : CANONICVS ISTIVS LOCI : ET : ARCHIDIACONVS VILLÆ LONGÆ : QVI : FVIT : INTEFECTVS : CVM INQVISITORIB : HÆRETICOR : APVD : AVI GNONET : ANNO : DOMINI : M : CC : XLII : ET : CVM BERNARDO : EIVS : CLERICO : QVI : SEPELITVR CVM : IPSO.

(3) La voici : Anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo decimo septimo V, idus septembris, luna vigegima prima, obiit Bernardus, sacrista, canonicus sancti Stephani :

Hic sunt in fossa Bernardi corporis, ossa,
Quid petiit lite cœlestis præmia vitæ,
Quid fuerim, quondam, non quid sim si bene cernis,
Fallexis, ô lector, qui Christo vivere spernis,
Est tibi mors lucrum si moriendo sociens,
Feliciter vives iterum....

(4) Il est, ainsi que le précédent, conservé dans le Musée d'antiquités de Toulouse, créé par l'auteur de cet article.

(1) Le monument sur lequel cet évêque est représenté a été arraché par nos soins à la destruction, et est conservé dans le Musée : on y lit cette inscription :

Hoc quiescit tumulo urbis Tolosæ dignissimus archipræsul Petrus de Molendino, nobilis genere, artium magister, utroque jure licentiatus.... ac Lingue Occitanæ Regis vice cancellarius et Poëtarum monarcha, qui, anno Domini CCCC. LI. Dominus in X P O (Christo) tertia octobris beato fine quievit.

(2) Voici l'inscription de Bertrand du Clusel :

Clauditur astricto. Doctor Bertrandus in antro.
Salvimonte prior. Sedis canonicus hujus,
Religione sacer. Cluselli clara propago.
Cujus fama viget scriptis. Legum ille monarcha,
Canonis et sacri. Sed pape auditor et annis
Bis denis fulsit. Studii decus ille legendo.
Canonis edocuit seriem preclara suorum
Nobilitas et fama manet celebranda per orbem.

contre les invasions du pouvoir. La cotte d'armes de Raymond de Puibusque était chargée d'un écu de gueules au lévrier passant, d'argent, accolé de sable. Sa lance avait été long-temps attachée à la muraille, derrière le tombeau : en 1705 elle n'y paraissait plus.

Mais d'autres illustrations réclamaient aussi le respect et le culte des souvenirs dans ce cloître où les grandeurs de la terre recevaient la consécration de la religion et du temps. Du côté où l'on avait peint l'image de Saint-Etienne, était l'épitaphe du savant commentateur de Vitruve, de ce Guillaume Philander qui, par ses profondes connaissances et ses écrits, a tant contribué à cette révolution artistique, qui nous a donné, par l'étude et l'imitation heureuse et libre des anciens, le style gracieux que l'on remarque dans tous les monumens de la *Renaissance*. Protégé par George d'Armagnac, évêque de Rhodez, et depuis cardinal, il le suivit dans son ambassade à Venise. Il mourut à Toulouse en 1565. près de son Mécène, et le cardinal lui fit élever un monument que nous avons sauvé de la destruction (1). Là étaient aussi l'historien de Henri II, Pierre Paschal, mort dans nos murs la même année ou Philander cessa de vivre (2), et l'historiographe de Henri IV et de Louis XIII, Pierre Mathieu, qui avait, en 1621, accompagné son prince au siége de Montauban (3).

Un autre monument, placé dans le mur du côté de la bibliothèque, près de la porte du cloître et non loin du tombeau de Raymond Scriptor, avait été élevé par les Toulousains au célèbre prédicateur Jean Albin de Seres, « auquel, après Dieu, est deuë, dit Catel (1), la conservation de la religion catholicque dans Tolose, s'estant il tousiours opposé, par ses doctes et pieuses prédications, à l'effort de l'hérésie qui commençoit pour lors à ietter son venin dans la ville. Sa réputation estoit si grande par toute la France, que j'ay ouy dire à feu M. Genebrard, lorsqu'il m'instituoit aux bonnes lettres, durant ma jeunesse, dans sa maison à Paris, que tant luy que messire Arnaud de Pontac, qui fust depuis evesque de Bazas, deux des grands hommes de leur siècle, ayant entendu la grande réputation de ce vénérable personnage, ils vindrent exprès en la ville de Tolose pour le voir, sans qu'ils y eussent autres affaires, et aduint qu'ils le treuuerent et virent mort. Tellement que s'en estant retournés à Paris, ils firent imprimer son tombeau tant en vers latins, grecs, que hébraïques.... Ledit feu sieur de Seres, avant que mourir, fist imprimer un livre en françois du Saint-Sacrement contre les Luthériens et les Calvinistes, qui fust bien reçeu de tous les hommes doctes. Il donna aussi au public quelques épistres escrites à des dames pour les confirmer en la religion catholicque, qui feurent si bien reçues dans Paris que j'ay ouy dire à Guillaume Chaudière, marchand-libraire, de Paris, qu'ils les avoict faict imprimer huict diverses fois dans un an, ce qui ne lui estoit jamais arrivé en aucune autre sorte de livres. »

Ce fut dans une chapelle de ce cloître, nommée de sainte Magdelaine, ou de Catel de la Campane, bâtie par ses aïeux, que le savant historien dont je viens de rapporter quelques lignes, fut enseveli en 1626. J'ai vu son épitaphe encore placée au-dessus de son tombeau ; mais en 1812, à mon retour d'au-delà des monts, je ne trouvai plus que les ruines de ce sacellum. L'épitaphe seule avait été portée au Musée où on la voit encore (2).

(1) Voici l'épitaphe placée sur ce monument :

Guillelmo Philandro Castilonæo, civi Romano eximiâ,
Eruditione, ac doctrinâ singulari. Virtute nobili. Scientiâ
Claro, pietate insigni. Religione non alienâ. Morum
Suavitate facili. Animi candore conspicuo. Sensu et
Omnes probo. Antiquitatis et architecturæ peritiss
Famaq. celebritate etiam exteris noto. Quin in studiis
Litterarum multis annis consumptis. Dum antiquorum
Monumenta evolveret. Ac se anagnosten illust.
Card. Armeniaco præberet. Tandem attritis virib.
Corporis leni suspirio vitam efflavit. Georg.
Card. Armeniaco fideliss. anagnostæ suâ spe futuræ
Resurrectionis hoc monumentum mœstiss. P. C.
Vix annos LX.
Fato vero suo functus X. kl. Mar. An. Do. M. D. LXV.

(2) On lisait sur son tombeau :

Petro Paschalio rerum gestarum ab
Henrico II Galliarum Rege
Scriptori politissimo antiquæ
Virtutis, et Romanae eloquent.
Æmulatori praestentiss amici
Mœrentes B. M. P. Vixit annos XLV. Obiit XIIII kl. Mar.
An. Post Christum natum M.DLXV.

(3) L'épitaphe de Pierre Mathieu était placée entre les deux précédentes :

Hospites aeque galli, atque externi
En vobis adest Petrus ille Mathaeus
Historiae Gallicae decus, scriptorum suavissimus,
Jurisconsultorum prudentiss, vir tanta pietate
Ac mentis integritate quanta vix concipi possit.
Qui res observandi studio Ludovici XII.
Castra secutus ad Montalbanam expeditionem
Pestifera febre extinstecus hic terreo deposito
Corpore ; immortalis transfert animum
Supra sidera ann. LVII. aet. id. octob. M. DC. XX.
Jo. Baptista fil mœstiss. P.

(1) Voici l'inscription gravée sur ce monument :

Joanni Albino de Sere nobiliss. Valsergorum familia
Orto viro integerrimo, pauperum, aegrorumque
Patri pientiss. canonico et archidiacono. ac ecclesiastae
Tolosano sanctiss. qui Tolosanae cathedrae turbulentis
Temporibus præfectus haereticorum errores facunda
Praedicatione scriptisque immortalibus convincens,
Catholicos confirmans periclitantem Tectosagum Rempub.
Sartam tectam conservavit septies septeno vitae anno
Cum omnium bonorum moerore, cunctorumq. ordinum
Luctu vivis erepto pii Cives suae hoc in illum
Pietatis et observantiae monumentum P. C.
Obiit XIII. cal. septem. M. D. LXVI.

(2) Guil. de Catel, senator. Virtute, eruditione justa ex
Genere nobilis justus maluit esse quàm videri in Deum, fide
In regem. Obsequio in summos honore, benignitate in infimos
Pietate in patriam, charitate in suos, comitate in
Exteros, dignus longiori vita indignior sempiterna,
Occitaniæ in qua lucem acceperat historiæ lucem dedit.
Vixit ann. LXVI sine invidia, meritis cœlo quam ætate
Maturior, vivere desiit nonis octobr. Quibus et pater
Longa de stirpe, senator XL. Ab hinc. annis tàm mei memor
Que fatum. Sic extinctum est lumen patriæ lucet vir-
Tutis exemplum totam gentem capit unicus tumu-
Lus in aversa muri parte sub fornicibus ædis abea opu-
Lente dotatæ. Hic ille jacet in pace.
Hoc monumentum posuere contra votam pio admodum
Parenti, piæ filiæ, Jac. et Marg. de Catel. Vale.

Aujourd'hui la place qu'occupait le vieux cloître de Saint-Etienne, rétrécie d'un côté par une nouvelle rue, envahie en partie par une construction moderne, a perdu tout son aspect monumental. Pendant 800 années, une notable portion des habitans de Toulouse a été ensevelie dans cette enceinte. On y retrouvait encore, vers la fin du XVIII[e] siècle, les souvenirs de la fervente piété de nos pères, et une importante série de monumens de l'histoire et des arts. Insensibles à tout ce qui fait palpiter les cœurs généreux, à tout ce qui entretient l'amour du vrai beau, à tout ce qui donne à l ame l'instinct de sa grandeur et les poétiques inspirations, de nouveaux barbares ont paru. Ils ont souillé le sanctuaire par leurs délirantes orgies; ils ont bu le sang de ceux qu'ils égorgaient, dans les crânes arrachés par eux au repos de la tombe; ils ont brisé les saintes images, abattu les arcs légers, les colonnes sveltes et élégantes, et effacé les moniteurs funéraires qui redisaient si bien le passé. Nous n'avons plus le droit d'accabler de nos mépris les fanatiques sectaires de l'Islam qui, pour défendre les Dardanelles, transformaient autrefois en projectiles les marbres sculptés de la Grèce antique. Ils ne faisaient disparaître du sol où ils étaient campés, que les monumens d'un culte qu'ils n'avaient point professé et d'une histoire qui n'était point celle de leurs pères. On a plus fait en France, et les rares sculptures que conservent encore nos musées ne sont que des témoins authentiques de ce que nous avons perdu, de ce qui a été mutilé sous nos yeux, de ce que nous n'avons pu arracher aux iconoclastes de notre âge.

Chev[er] Alexandre du Mège.

LITTÉRATURE MÉRIDIONALE.

ESPRIT FLÉCHIER.

Le 10 juin 1632, année célèbre dans le midi de la France par la mort de Montmorency décapité à Toulouse, Fléchier, qu'on a surnommé depuis *l'Isocrate français*, naquit à Perney, petite ville du comtat Vénaissin. Sa famille, noble et distinguée, avait joué un grand rôle dans les guerres de Provence; mais le bisaïeul de l'orateur dont nous allons tracer succinctement la biographie, se mit à la tête des catholiques pendant les troubles occasionés par les guerres de religion : il combattit long-temps avec succès contre les protestans. Les frais de la guerre absorbèrent sa fortune; il se ruina complètement, et ses enfans, de gentilshommes qu'ils étaient, se virent réduits à faire un petit commerce pour subsister. Le père de Fléchier, simple artisan, fils d'un marchand de chandelles, ne put suffire long-temps aux frais d'éducation de son cher Esprit qui dans une simple école de village donnait déja les plus belles espérances. Heureusement, son beau-frère le père Hercule Audiffret, supérieur général de la doctrine chrétienne appela auprès de lui son neveu, et ne négligea rien pour développer les grandes dispositions du jeune Fléchier. Il lui donna pour maître le célèbre rhéteur Richesource, homme de mérite, mais si présomptueux qu'il se qualifiait :

« Modérateur de l'académie des philosophes rhéteurs. »

Cet homme ridiculisé par ses contemporains, appelé par La Serre professeur de *galimathias et de bassesse de style*, jouissait pourtant d'une grande réputation.

« Son cours d'éloquence, dit un écrivain du temps, durait trois mois, pendant lesquels il donnait chaque semaine trois leçons de deux heures chacune, à de nombreux auditeurs; il se faisait payer trois louis. Fléchier ne tarda pas à se faire distinguer parmi ses élèves, et il s'établit entre lui et le maître un commerce d'estime et d'amitié qui ne fut jamais interrompu. Le futur panégyriste du grand Turenne, composa en l'honneur de son professeur plusieurs petites pièces de vers; j'ai trouvé le madrigal suivant dans un recueil d'anecdotes.

» Cette éloquence non pareille
Que ton livre fait voir avec tant d'appareil,
Donne aux prédicateurs un secret sans pareil,
De gagner les cœurs par l'oreille. »

Assurément, si le jeune Fléchier s'était borné aux leçons du pédant Richesource, il n'aurait jamais conquis une place parmi les orateurs français. Doué des plus précieux dons de la nature, il se laissa bientôt guider par son propre instinct; l'éloquence de la chaire, n'avait encore rien produit, car on ne peut mettre au rang de nos célèbres prédicateurs, les auteurs des anciens sermons dont l'éloquence burlesque porte la malheureuse empreinte des siècles de barbarie. La route n'était pas encore frayée; Fléchier y entra le premier, il devança les Bossuet, les Bourdaloue et les Massillon.

Entré à l'âge de seize ans dans la congrégation de la doctrine chrétienne, Fléchier fut d'abord employé à l'enseignement. Le jeune professeur ne tarda pas à acquérir des droits à la confiance de ses supérieurs, qui



lui confièrent la chaire de rhétorique dans leur collége de Narbonne. Sous le beau ciel du midi qui l'avait vu naître, il fit le premier essai du beau talent qui devait le porter plus tard aux plus hautes dignités de l'église. A la mort de Claude de Rébé, archevêque de Narbonne, Fléchier fut chargé de prononcer l'oraison funèbre du prélat. Ce genre d'éloquence connu depuis long-temps, n'avait encore rien produit de remarquable; la tâche était d'autant plus difficile pour le jeune professeur, que la vie obscure d'un archevêque n'était pas un sujet propre à exalter l'imagination. Cependant, confiant en lui-même, peut-être par obéissance, il se mit à l'œuvre; dix jours lui suffirent pour composer et apprendre son oraison funèbre, et de nombreux ecclésiastiques réunis dans la cathédrale de Narbonne prédirent à l'orateur de plus brillans succès dans la carrière où il venait d'entrer: le succès fut complet, et les oratoriens n'eurent qu'à se féliciter de la nouvelle acquisition qui donnait de si belles espérances pour la gloire de leur ordre. Fléchier resta membre de la congrégation de la doctrine chrétienne tant que son oncle vécut; il devait au vieillard cette marque de reconnaissance. Mais à la mort du père Audiffret, poussé à bout par les exigences du supérieur général qui voulait assujettir ses confrères à des règlemens plus rigoureux, il quitta définitivement la congrégation et se rendit à Paris. Dans le XVII[e] siècle, tout prêtre, tout militaire qui n'était pas né de famille noble éprouvait les plus grandes difficultés pour parvenir, quel que fût d'ailleurs son mérite personnel. Si Fléchier, en partant pour la capitale, eût emporté quelques vieux parchemins, de vains titres, nul doute qu'on se serait empressé d'accueillir le jeune orateur qui jouissait déja d'une brillante renommée dans la province de Languedoc; mais il avait pour père un modeste artisan: quelle barrière à franchir avant d'arriver jusqu'à la cour! Néanmoins Fléchier ne se laissa pas rebuter par les obstacles. Déterminé à lutter avec force et courage, sans protecteur, sans fortune, il s'estima très heureux d'obtenir l'emploi de cathéchiste dans une paroisse de Paris. Les études qu'il avait faites sous la direction du père Audiffret son oncle, le mettaient à même de remplir dignement ces modestes fonctions; en effet, de nombreux auditeurs se pressèrent bientôt autour de sa chaire. Mais les occupations ne suffirent pas à l'ardente imagination, à l'infatigable activité de Fléchier. Un penchant irrésistible l'entraînait vers les belles-lettres, et, dans ses momens de loisir, il composait des pièces de vers latins qui obtinrent un succès de circonstance.

C'était l'époque où la jeunesse licencieuse de Louis XIV courait de plaisirs en plaisirs, de fêtes en fêtes; pour charmer les ennuis du grand roi, les artistes, les courtisans, les hommes d'état, mettaient leur esprit à la torture. En 1662, fut célébré le fameux carrousel, dans lequel Louis XIV parut devant toute sa cour dans l'appareil d'une magnificence toute royale Les beaux esprits s'évertuérent à chanter ces ré. jouissances chevaleresques. Fléchier, déja connu comme poète latin, composa une description du fameux carrousel, et devint presque en même temps précepteur de Louis-Urbain Lefèvre de Caumartin, qui fut nommé quelques années après intendant des finances et conseiller d'état. Fléchier, en entrant dans cette maison, fit un grand pas vers l'avenir; il ne lui manquait qu'un théâtre, et l'hôtel de M. de Caumartin était alors le rendez-vous de plusieurs grands seigneurs. Le père de son élève nommé par le roi pour la *tenue des grands jours*, en Auvergne, emmena le précepteur, qui ne tarda pas à se faire remarquer par son amabilité, son esprit et sa douceur. De retour à Paris, M. de Caumartin le présenta aux membres du cercle de l'hôtel Rambouillet. Fléchier, fier de se trouver au milieu des grands littérateurs de l'époque, eut l'habileté de s'y faire des amis nombreux et puissans. Le duc de Montausier, dont le rigorisme sévère n'avait pu d'abord se faire aux manières trop flatteuses du jeune abbé, lui accorda plus tard sa confiance, et se déclara son protecteur.

Cependant les plaisirs du monde, la fréquentation des beaux esprits, ne le détournaient pas de ses occupations ordinaires; il se livrait sans relâche aux travaux de la prédication : il ne songeait pas que les oraisons funèbres seraient un jour le plus beau fleuron de sa gloire. Une occasion des plus favorables pour commencer par un coup d'éclat se présenta fortuitement. La célèbre Julie d'Angennes, pour laquelle les littérateurs avaient composé la *guirlande de Julie*, mourut en 1672. Fléchier était alors âgé de quarante ans; il fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de l'épouse de son bienfaiteur; son génie et la reconnaissance ne lui firent point défaut dans cette circonstance solennelle, et le grave Montausier félicita sincèrement le panégyriste d'une femme qui lui avait été si chère.

Le premier pas était fait, la carrière se trouvait ouverte : Fléchier sut la parcourir avec rapidité. En 1675, il prononça l'oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon, et les critiques les plus sévères ne purent s'empêcher de reconnaître en lui un rare talent pour embellir de tous les charmes de l'éloquence les sujets en apparence les plus stériles. Ce succès fit grand bruit dans Paris; de grands seigneurs ouvrirent leurs hôtels à l'abbé Fléchier, qui entra à l'Académie française quelques mois après avoir prononcé l'oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon.

L'orateur succédait au savant Godeau, évêque de Vence : la séance fut des plus brillantes; l'Académie reçut le même jour Esprit Fléchier et Jean Racine. L'abbé parla le premier, obtint de grands applaudissemens, et l'emporta sur l'immortel auteur d'*Andromaque*, dont le discours fut à peine écouté. Fléchier débita ses périodes brillantes et sonores avec la grâce et l'aisance d'un prédicateur habitué à parler en public, et Racine parla avec la timidité d'un homme habitué au silence du cabinet.

De l'académie à la cour, il n'y avait qu'un pas; Fléchier le franchit sans nul obstacle, et le fils d'un marchand de chandelles du comtat Vénaïssain se vit fêté par les grands du siècle; il répondit un jour à un orgueilleux prélat qui lui reprochait sa basse extraction :

« A votre manière de penser, Monseigneur, je crains que si vous étiez né ce que je suis, vous n'eussiez toute votre vie vendu des chandelles. »

L'estime des notabilités littéraires le consolèrent de



FLECHIER.

ces affronts, qui ne se renouvelèrent pas souvent, parce que les médisans avaient à craindre la verve caustique, les heureuses réparties de l'abbé Fléchier.

Un funeste événement qui plongea la France dans le deuil, fournit à l'orateur une grande occasion pour poser enfin la pierre angulaire de sa célébrité. Le bruit du canon qui venait de tuer le maréchal de Turenne retentit jusqu'au fond du palais de Versailles ; les restes inanimés du grand homme furent déposés dans le caveau royal de Saint-Denys, et Fléchier reçut ordre de travailler à l'oraison funèbre du moderne Duguesclin.

Ce discours, dit M. Durosoir, fut prononcé à Paris dans l'église Saint-Eustache le 10 janvier 1676. Là, Fléchier s'éleva pour la première fois à toute la hauteur de la parole évangélique, et pour la première fois il put être mis en parallèle avec Bossuet. L'exorde de cette oraison est un des morceaux les plus sublimes qui aient été écrits en notre langue; il a surtout l'avantage de convenir au sujet, et d'y entrer de la manière la plus heureuse. Quelle grande idée, en effet, de présenter sous le nom d'un héros de l'écriture-sainte, le tableau allégorique et fidèle du héros de ce discours, à le faire reconnaître avant de l'avoir nommé, dans chacun des traits de cette peinture. Mais pour mieux faire voir quel puissant effet produisit cet exorde sur ceux qui l'entendirent, il faut se rappeler les souvenirs et les allusions qui frappaient les auditeurs. Cet homme, *qui donnait à des rois ligués contre lui des déplaisirs mortels,* fesait souvenir de ce mot du roi d'Espagne : « M. de Turenne m'a fait passer de bien mauvaises nuits; *cet homme que Dieu avait mis autour d'Israël comme un mur d'airain,* n'était-ce pas celui qui tout récemment avait calmé les alarmes de la France en dissipant, avec 20,000 hommes, 60,000 impériaux qui inondaient les frontières de l'Alsace, et menaçaient d'envahir nos provinces? Tous les autres traits de conformité ne sont pas moins frappans. Qu'importe, que Fléchier ait emprunté cette belle similitude au prédicateur l'Ingendes, fougueux ligueur qui prononça l'oraison funèbre du duc de Savoie? Les critiques qui, comme Laharpe, lui ont reproché cet emprunt, ignoraient sans doute que Fromentières évêque d'Aire, avait déja imité ce beau parallèle dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort, qui fut tué au siège de Candie. Le reste de l'éloge de Turenne se soutient à cette hauteur; on n'y remarque rien de cette afféterie qui, dans les éloges de madame de Montausier et de madame d'Aiguillon, rappelle le fou de l'hôtel de Rambouillet.

Fléchier avait déja reçu de Louis XIV les récompenses que ce fier monarque allouait aux hommes de talent. Il obtint d'abord l'abbaye de saint Severin dans le diocèse de Poitiers, puis il fut nommé aumônier de la Dauphine et évêque de Lavaur en 1685.

« Je vous ai fait un peu attendre, M. l'abbé Fléchier, lui dit Louis XIV, une place que vous méritiez depuis long-temps; mais je ne voulais pas me priver sitôt du plaisir de vous entendre.

Deux ans plus tard, Fléchier fut transféré de l'évêché de Lavaur à celui de Nîmes. On eut beaucoup de peine à vaincre sa répugnance.

« Sire, écrivait-il à Louis XIV, laissez-moi achever l'ouvrage que j'ai commencé, en entretenant et en augmentant les bonnes dispositions où je vois les nouveaux convertis de mon diocèse.

Cédant enfin à de pressantes sollicitations, il accepta l'évêché de Nîmes, dans l'espoir qu'il parviendrait à convertir les hérétiques de son nouveau diocèse. Les brillans témoignages de la faveur royale, lui suscitèrent des envieux ; le maréchal de la Feuillade, le rencontra un jour à Versailles et lui dit avec sa fatuité de courtisan : « — Avouez, M. Fléchier, que votre père serait bien étonné de vous voir ce que vous êtes...

» — Peut-être moins qu'il ne vous semble, répondit ce prélat; car ce n'est pas le fils de mon père, c'est moi qu'on a fait évêque ».

« Naturellement porté à la douceur et à la modestie, M. Fléchier, dit d'Alembert, dans un éloge académique de ce prélat, répondait avec hardiesse et fermeté aux grands seigneurs de la cour. La modestie est comme la vraie bravoure qui n'outrage personne, mais qui sait repousser les outrages. »

Les vertus épiscopales de l'évêque de Nîmes se déployèrent avec une ardeur, un zèle, digne des temps de la primitive église. La révocation de l'édit de Nantes porta la désolation dans plusieurs provinces méridionnales, dont les populations appartenaient en grande partie à la religion réformée. Poursuivis, mutilés, par le fer de la persécution, les protestans portèrent le fanatisme jusqu'à l'exaltation la plus dangereuse, et il était bien difficile de faire entendre les dogmes du catholicisme à ces hommes aigris par les *dragonnades*. Fléchier pouvait seul venir à bout de cette tâche, et sa modération lui gagna en peu de temps de nombreux prosélytes. *Ses mandemens*, *ses lettres pastorales*, ajoute un des biographes de Fléchier, sont empreints de la sensibilité, de l'indulgence, qui dirigeaient le vertueux prélat dans la conduite de ce malheureux diocèse. Dans ses écrits, on ne retrouve plus cette élégance compassée, qu'on a reprochée aux autres productions de l'auteur. C'est un père qui parle avec tendresse à des enfans égarés, qui les exhorte sans les aigrir. Sa conduite à leur égard est bien méritoire; car il vivait dans un siècle où la tolérance était condamnée comme de la tiédeur, et presque comme une hérésie. Il avait même la conviction comme presque tous les catholiques d'alors, que l'instruction n'était pas toujours le seul moyen de vaincre l'hérésie, et qu'on pouvait employer des motifs de crainte pour ramener les protestans au sein de l'église.

» Cependant, dit le philosophe d'Alembert, il ne se permettait d'essayer de tels moyens que dans les cas ou le succès était assuré; où les motifs de cruauté devaient servir de prétexte à la conversion des prosélytes déjà persuadés, et où l'autorité pouvait venir efficacement au secours de la grâce. Son caractère plein de douceur, cédait pour ainsi dire, le moins de terrain possible à son zèle pour l'extirpation du calvinisme. »

Il existait une grande ressemblance entre l'évêque de Nîmes et l'immortel Fénélon. Comme l'archevêque de Cambrai, Fléchier avait compris que la mission d'un prélat devait s'accomplir par la persuasion et non par la persécution. Aussi pendant que les malheureux habitans des Cevennes expiaient leurs erreurs sous le sabre des dragons de Louis XIV, la population de Nîmes avait beaucoup moins à souffrir sous la protection de son évêque. Les protestans du Languedoc bénissent encore la mémoire du prélat qui se montrait si pénétré du véritable esprit de l'évangile, qui s'opposait aux mesures coercitives de l'intendant Basville, qui voulait la conversion et non la mort de ses diocésains; il parvint même à exercer une si grande influence sur le féroce intendant, qu'il s'écria dans une discussion :

« — M. Fléchier, vous m'avez fait changer du blanc au noir.

» — Dites, du noir au blanc, répondit le spirituel évêque. »

Ses grandes occupations ne l'empêchaient pas de s'assurer par lui-même des moindres détails de l'administration de son diocèse. Il visitait les couvens et les maisons religieuses pour se convaincre si les statuts étaient bien observés. Dans une de ces visites pastorales, il apprit qu'une infortunée religieuse avait été condamnée à passer le reste de ses jours dans une espèce de tombeau en punition d'une faute grave : il demanda les clés de la prison; s'entretint long-temps avec la jeune récluse et lui pardonna, après avoir sévèrement blâmé la sévérité de l'abbesse. Cette aventure vraie ou supposée, a fourni au poète Chevrier le sujet de sa belle tragédie intitulée : *Fénélon ou la religieuse de Cambrai.*

On se souvient encore du terrible hiver de 1709, qui réduisit à la mendicité la plus grande partie de nos populations méridionales. Le diocèse de Nîmes fut le théâtre où le fléau exerça ses plus cruels ravages. Fléchier, dans cette malheureuse circonstance, fit revivre l'inépuisable charité des pasteurs de la primitive église; il distribua des sommes immenses ; les catholiques et les protestans eurent indistinctement part à ses bienfaits; pour subvenir à la disette publique, il refusa d'employer à la construction d'une église, une somme considérable qui fut consacrée à des aumônes.

« Quels cantiques valent les bénédictions du pauvre ? répondit-il à ceux qui blâmaient son excessive charité... Sommes-nous évêque pour rien ?

Les lettres étaient le seul délassement qu'il se permit au milieu de ces occupations épiscopales. Il devint le protecteur de l'académie de Nîmes, et obtint de l'académie française qu'elle voulût bien s'associer cette modeste sœur de la province. Cette cérémonie si extraordinaire dans les fastes de la littérature française, fut célébrée le 30 octobre 1692.

Fléchier, déja courbé sous le poids de ses travaux et de la vieillesse, redoublait de zèle pour consolider sur des bases solides l'heureuse impulsion qu'il avait donnée à l'administration spirituelle et temporelle de son diocèse.

La mort le surprit avant qu'il eût terminé cette œuvre si digne d'un prélat dont la gloire littéraire fut rehaussée par l'éclat des vertus sacerdotales.

Esprit Fléchier mourut à Montpellier le 16 février 1720, âgé de 78 ans.

Nos littérateurs ont jugé si diversement le panégyriste de Turenne, qu'il serait trop long de chercher à



former un faisceau de leurs opinions presque toujours diamétralement opposées. Cependant tous se sont accordés à reconnaître dans Fléchier un rare talent pour la construction de la phrase et l'arrangement des mots; la langue française lui doit beaucoup sous ce rapport : avant lui, les formes du langage n'avaient ni cette régularité ni cette douceur, ni cette harmonie qu'il sut leur imprimer; il est sans contredit le premier de nos rhéteurs, et c'est avec raison qu'on l'a surnommé *l'Isocrate français :* il a les défauts et les qualités de l'orateur athénien : il abuse de l'antithèse, il joue sur les mots.

« L'amour de la politesse, dit le père La Rue, l'a» vait saisi dès ses premières études; il ne sortait rien » de sa plume, de sa bouche, même en conversation » qui ne fût travaillé. Ses lettres et ses moindres bil» lets avaient du nombre et de l'art. Il s'était fait une » habitude, presque une nécessité de composer toutes » ses paroles et de les lier en cadence. »

En un mot Fléchier était né pour perfectionner les petites choses, plutôt que pour la création des grandes; chez lui, il y avait plus d'art que de génie; beaucoup de grâce et de souplesse, peu d'énergie; quand il montait en chaire, il ne savait pas oublier que la tribune évangélique différait essentiellement des salons parfumés de l'hôtel Rambouillet. Néanmoins, l'évêque de Nîmes occupera toujours une première place parmi nos orateurs sacrés : émule de Bossuet, il se trouva deux fois en concurrence avec *l'aigle de Meaux*: il succomba dans la lutte, mais il combattit honorablement, et composa des sermons que Laharpe met au-dessus de ceux de son immortel rival. Le nom de Fléchier est une de nos belles gloires méridionales, et il est à regretter que la ville de Nîmes n'ait pas élevé un monument à son évêque. L'exemble des habitans de Meaux et de Cambrai, sera-t-il imité plus tard? nous le désirons; la statue de Fléchier serait un juste tribut payé par la reconnaissance à celui qui protégea Nîmes contre les *dragonnades*, et fit long-temps rejaillir sur sa ville épiscopale l'éclat de sa gloire littéraire.

Charles COMPAN.

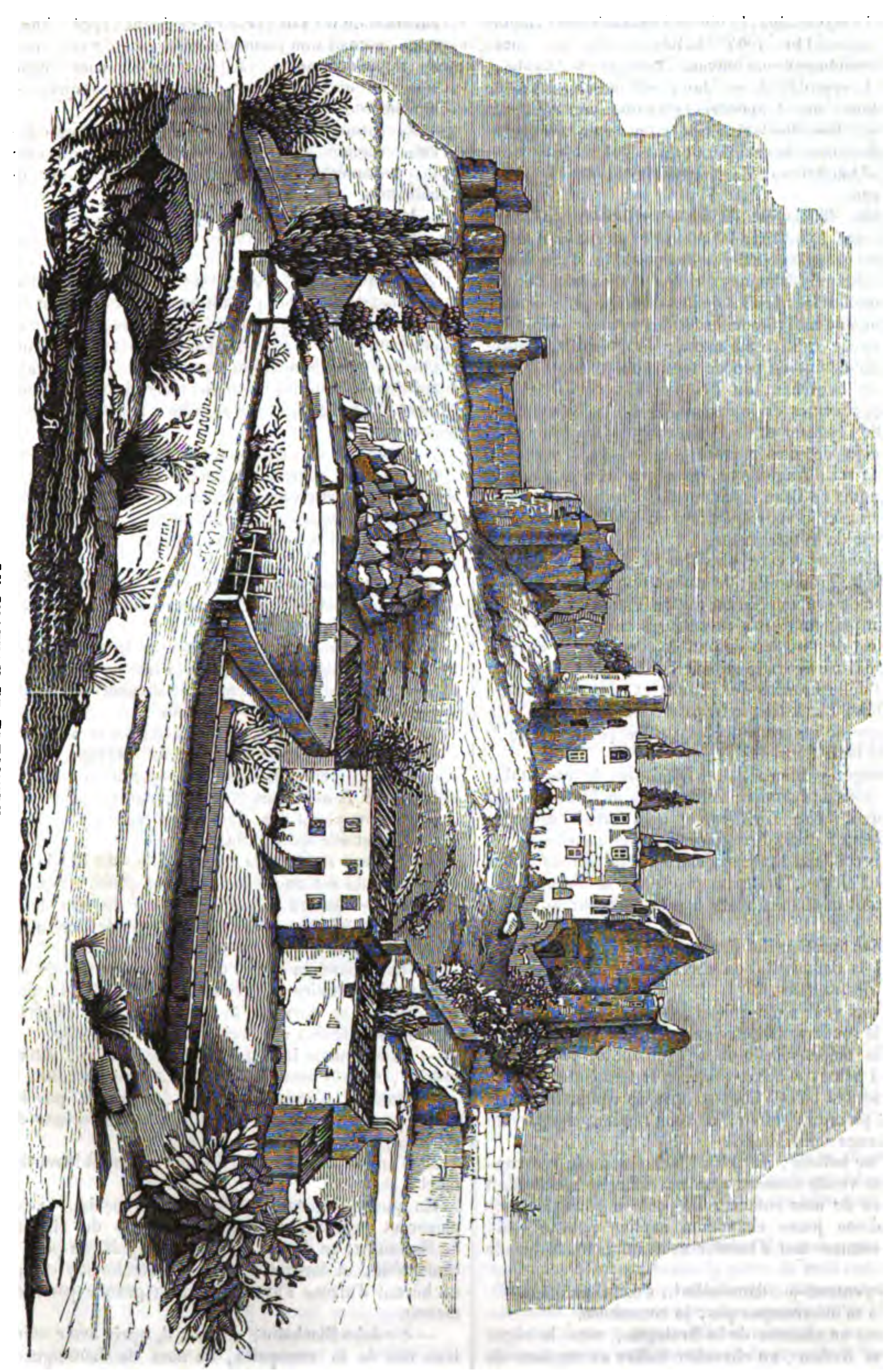
LE MANOIR DE BRESSUIRE.

CHRONIQUES DU POITOU.

Le connétable Bertrand Duguesclin venait d'assurer la couronne de Castille au célèbre Henri de Transtamare. Le front encore ceint des lauriers qu'il avait cueillis dans de glorieux combats, il se hâta de retourner en France pour défendre sa patrie contre les Anglais. Les insulaires se croyaient invincibles depuis la funeste bataille de Poitiers, où ils avaient fait le roi Jean prisonnier. Au connétable Duguesclin était réservée la gloire d'enlever une à une nos provinces à l'oppression des étrangers; se fiant à sa bonne fortune qui ne l'avait pas encore trahi une seule fois, le héros, sauveur de la France, réunit l'élite de ses braves aux pieds des Pyrénées.

— Mes cousins et amis, leur dit-il, la noble fleur-de-lys brille d'un éclat immortel par delà les monts; les preux de France ont brisé comme verre les longues piques des soudards de Pierre-le-Cruel : nous pourrions rentrer dans nos manoirs, enseignes déployées, au son des fifres et des trompettes, parce que nous revenons d'Espagne avec bonne renommée; mais nous devons auparavant *paracheter* ce que nous avons si glorieusement commencé, avec l'aide de la bonne Vierge et de monseigneur saint Denys, patron du royaume de France. Les Anglais occupent encore plusieurs de nos provinces : repoussons-les jusque dans leur île; et puis nous irons à Pâques-Fleuries, raconter nos exploits à notre bien-aimé sire Charles, cinquième de nom.

L'élite de la noblesse de France qui voyait dans le fier connétable un héros suscité par le ciel pour sauver la patrie, répondit à ses nobles paroles par de bruyantes acclamations. On partit le jour même; Duguesclin traversa le pays de la Langue-d'Oc pour ne pas tomber entre les mains des bandes d'Angleterre qui tenaient le Bordelais sous leur domination. Le nom du connétable vola de bouche en bouche; gentilshommes et manans accoururent de toutes les provinces pour grossir l'armée destinée à combattre les étrangers. Victorieux dans plusieurs combats, les Anglais ne purent tenir tête au puissant génie de l'auxiliaire de Henri Transtamare; Duguesclin se précipita dans le Maine et l'Anjou, chassa devant lui les troupes Anglaises et prit de sa main leur général *Grandson.* Il poussa ses conquêtes jusqu'aux confins du Poitou et de la Saintonge. Dans tous ces combats qu'on regarderait aujourd'hui comme des escarmouches et qui décidaient alors du succès d'une campagne, les Français triomphèrent presque sans coup férir. Une terreur panique s'était emparée des soldats étrangers; la garnison de Bressuire opposa seule quelque résistance aux armes victorieuses du connétable.



LE CHATEAU DE BRESSUIRE.

Dans le moyen-âge, la ville de Bressuire qui compte à peine aujourd'hui 1,947 habitans, était une place forte, défendue par un château. Prise par les Anglais, pendant la captivité du roi Jean, elle devint un poste si important que le général *Grandson* en confia la garde à sir John Backstin, célèbre par son courage et sa férocité parmi les routiers que le Prince Noir avait amenés d'Angleterre, de Normandie et des Marches de Bretagne.

Sir John Blackstin, dit un chroniqueur poitevin, ne tarda pas à s'attirer la haine des paysans du voisinage par ses exactions et ses perfidies. Il enlevait les filles des gentilshommes et des manouvriers et les abandonnait à la lubricité de ses routiers. La damoiselle Anne de la Trémouille tomba entre ses mains et fut emmenée captive au manoir de Bressuire; cette jeune fille devint en peu de temps maîtresse absolue du féroce lieutenant du Prince Noir. Sir Blackstin épris des charmes de la damoiselle de la Trémouille, résolut de l'épouser et de l'emmener en Angleterre.

— Reine de mes pensées, lui disait-il souvent, lorsque le roi d'Angleterre, mon gracieux souverain, aura conquis ce beau royaume de France, nous irons à Londres, et je vous épouserai en présence de toute la noblesse de Westminster.

— Attendons encore, sir John Blackstin, répondait Anne de la Trémouille; le connétable Duguesclin est de retour de son expédition contre Pierre de Castille; hier, un prisonnier m'a raconté ses exploits; le connétable est déja maître de tout le Poitou, et demain peut-être il assiégera le monoir de Bressuire.

— Je défie Charles de France et son connétable, s'écria John Blackstin; le léopard d'Angleterre n'a qu'à ouvrir une de ses redoutables griffes pour écraser à jamais la belle fleur-de-lys.

— Songez-y bien, John Blackstin; le connétable a rallié sous sa bannière l'élite de la noblesse Française; qu'il agite l'oriflamme; qu'il crie : *Montjoie Saint-Denys !* et les braves sortiront de sous terre.

— Le roi Jean fit entendre ce cri le jour de la bataille de Poitiers, belle damoiselle de la Trémouille, et pourtant la victoire resta à mon seigneur le Prince Noir.

— Dieu protège la France, sir John Blackstin, répondit la damoiselle en cherchant à prendre congé du chef des routiers.

— Vous voulez me quitter, reine de mes pensées? s'écria le soudard en étreignant avec force une des mains de mademoiselle de la Trémouille; le soleil se couche à peine, n'aurez-vous pas le temps de dormir? la nuit sera si belle! Chantez une de ces ballades qui me font pleurer d'amour, et vous rendent comparable à l'archange saint Michel.

— Une ballade, sir John Blackstin.... Je me rappelle une vieille chanson que ma nourrice me répétait aux jours de mon enfance. Le poète déplore les malheurs d'une jeune châtelaine captive comme moi; forcée comme moi d'habiter avec un homme qu'elle déteste.

— Qu'entend-je, damoiselle!.. s'écria sir John.

— Ne m'interrompez pas, je commence.

« Dans un château de la Bretagne, sous le règne » du roi Arthur, un chevalier traître au serment de » courtoisie qu'il avait prêté en ceignant l'épée d'hon- » neur, retenait une jeune damoiselle qu'il avait prise » en temps de guerre. La jouvencelle pleura beau- » coup en entrant dans sa prison; elle conjura le » chevalier de lui rendre la liberté.

» Le vautour lâche-t-il la colombe qu'il a prise dans » l'air, répondit le chevalier discourtois; vous êtes » ma prisonnière, je vous aime, et vous serez ma » châtelaine.

» Mourir, plutôt mourir, s'écria la jouvencelle.

» Mourir, lorsque l'hymen tresse pour vous ses » plus belles fleurs!

» Quelques mois s'écoulèrent; le chevalier, dans » un transport d'amour, s'efforça de triompher de la » vertu de sa captive, mais la jouvencelle était du » plus pur sang de la Bretagne; elle savait qu'une » fille de gentilhomme doit conserver sa robe virgi- » nale blanche comme l'hermine; elle résista, la bonne » vierge la protégea, et le chevalier n'osa plus la per- » sécuter.

» Cependant de nombreux guerriers parcouraient » la campagne, brûlant les hameaux et les castels; » le cruel châtelain en se promenant un jour sur les » remparts de son manoir, vit flotter au loin des ban- » nières de diverses couleurs, il appela sa captive et » lui dit :

» Jouvencelle, reconnaissez-vous ces bannières? Si » je ne me trompe, les chevaliers Bretons viennent » m'assiéger dans mon castel.

» Je reconnais le pennon de mon frère, répondit » la jeune captive; il accourt à la tête de ses cheva- » liers, il vient me délivrer, et demain vous serez » pendu à la plus haute de ces tours.

» A ces mots la damoiselle s'éloigna et se ferma » dans son cachot pour échapper au courroux de son » oppresseur; elle pria pendant toute la nuit Notre- » Dame de Bon-Secours, et le lendemain son frère » entra triomphant dans le sombre manoir : on brisa » ses fers et elle épousa son fiancé. »

— Je vous comprends, damoiselle, dit Blackstin; votre ballade est une histoire faite à plaisir; mais je jure par le léopard d'Angleterre que le sire de la Trémouille n'entrera pas dans le château de Bressuire, et que jamais vous n'épouserez votre fiancé.

Le fier châtelain donna ordre au capitaine de ses routiers de conduire sa prisonnière à son cachot; puis il rassembla sa garnison et leur montra du doigt les chevaliers poitevins qui arrivaient à franc étrier.

— Je reconnais la bannière de Duguesclin, dit un routier, c'est le connétable; nous sommes perdus.

— Perdus! s'écria Blackstin.... Je n'aime pas les soudards qui ne croient point à la bonne fortune du roi d'Angleterre, notre seigneur.

Et d'un coup de sa hache d'armes il étendit le routier mort à ses pieds.

En quelques instans les bannières françaises se déployèrent près des remparts extérieurs du château de Bressuire; on dressa une tente magnifique pour le connétable, et lorsque l'armée eut établi son camp, un héraut d'armes s'avança vers la grande porte du manoir.

— Sir John Blackstin, s'écria-t-il, après avoir sonné trois fois de la trompette, au nom de monseigneur



Duguesclin, connétable de France, je te somme de rendre à Charles cinquième, notre souverain, le château de Bressuire, ou tu seras pendu à la plus haute de ses tours.

— Au nom du roi d'Angleterre, répondit Blackstin, je somme le connétable Duguesclin de partir demain avant le lever du soleil, ou je l'amènerai pieds et poingts liés au palais du Prince Noir à Bordeaux.

— Sir John Blackstin, tu refuses, ajouta le héraut d'armes.

— Je serai fidèle au roi d'Angleterre, et demain je brûlerai vos tentes. Héraut d'armes, retire-toi, si tu ne veux que la flèche d'un de mes arbalétiers Normands te frappe au cœur.

Le connétable instruit des dispositions du chef de la garnison Anglaise, hâta les préparatifs du siége, et au point du jour le château de Bressuire fut investi de tout côté. Les routiers firent d'abord bonne contenance; Blackstin fascinait ses soldats par son audace et son intrépidité. Le premier sur les remparts, il bravait du matin au soir les traits des assiégeans, et le connétable avoua que jamais il n'avait trouvé manoir défendu par une garnison plus intrépide; néanmoins les nombreuses attaques des Français décimaient les routiers; Blackstin lui-même ne se montrait plus si hardi, si entreprenant : ses soudards le surprenaient souvent seul à l'écart, triste, comme un homme qui, accoutumé à des succès, se laisse abattre par le moindre revers.

Le siége durait depuis trois jours, et Anne de la Trémouille, seule dans son cachot, ne savait rien de ce qui se passait dans l'intérieur et hors du château. Sir John Blackstin se chargea lui-même de lui porter ces heureuses nouvelles; il entra vers minuit dans la prison, suivi d'un routier qui portait deux torches.

— Damoiselle de la Trémouille, lui dit-il en souriant affreusement, vous êtes née la nuit de la Noël entre onze heures et minuit; vous avez le don de seconde vue : vous êtes prophétesse.

— Que me dites-vous, sir John Blackstin ?

— Vous êtes magicienne; la ballade que vous avez chantée il y a trois jours sur les remparts du château va s'accomplir. Le connétable Duguesclin presse le siége de Bressuire; j'ai perdu la moitié de mes soldats; demain je serai forcé de me rendre... mais que dis-je ? sir John Blackstin ne capitulera pas, et il sera pendu.

—Ah grand Dieu ? fit Anne de la Trémouille...vous venez donc à mon secours...

— Ne vous réjouissez pas encore, noble damoiselle, ajouta Blackstin ; votre prophétie ne s'accomplira pas de tout point; je serai pendu comme le châtelain dont parle votre ballade, mais vous n'épouserez pas votre fiancé : vous me dévancerez de quelques heures dans l'autre monde ; agenouillez-vous, faites votre prière, car vous allez mourir.

— Mourir sans revoir mon frère !

— Et votre fiancé que vous aimez tant, fit John Blackstin en s'efforçant de rire aux éclats...

Le Routier s'était armé de son épée et il allait frapper la victime tremblante, lorqu'un cri perçant partit de la porte de la prison.

— Arrête, cria le routier qui avait accompagné sir John : je te demande grâce pour la damoiselle.

— Un routier demande grâce pour la victime que son seigneur veut immoler à sa vengeance, s'écria sir John.

— Grâce, te dis-je, ou mal t'en adviendra...

— Qui est-tu donc ?

— Tu sauras mon nom demain; si tu épargnes la damoiselle de la Trémouille tu trouveras peut-être grâce auprès de monseigneur le connétable Duguesclin.

— Soudard insolent, je vais punir ton audace.

— Ne joue pas ainsi avec la colère d'un gentilhomme, s'écria le routier en changeant tout-à-coup de rôle et de langage; je suis Jacques de Châtillon, le fiancé de mademoiselle de la Trémouille; pour la sauver je me suis déguisé en routier; j'ai combattu sous ta bannière, et je suis prêt à te prêter serment de fidélité si tu consens à respecter les jours de cette noble damoiselle.

— Non, non, s'écria sir John; je suis trahi, je veux me venger.

— Il faudra me renverser mort avant d'arriver jusqu'à ta victime, dit Châtillon.

Et il se précipita entre la damoiselle et le chef des routiers.

— Enfer et damnation ! hurla sir John, je sais que je mourrai demain; le connétable me punira d'avoir défendu vaillamment ce manoir dont la garde me fut confiée par le prince de Galles; mais en rendant le dernier soupir, j'aurai la consolation de voir tomber sous mes coups cette fière damoiselle qui a dédaigné mon amour.

— Ton amour, chef de routiers ! s'écria Châtillon.... Ces paroles raniment toute ma rage : nous allons commencer un combat à mort; mademoiselle de la Trémouille appartiendra au vainqueur.

Les épées des deux combattans heurtèrent l'une contre l'autre; le sang coula et la victoire resta pendant quelques instans incertaine. Enfin le sire de Châtillon désarma son terrible adversaire et le frappa si rudement à la tête qu'il tomba sans mouvement et presque sans vie. Le vainqueur n'avait pas un instant à perdre ; il se fit reconnaître de la damoiselle de la Trémouille ; lui raconta comment il s'était mis au service de sir John, et lui promit avec serment de revenir aussitôt qu'il aurait ouvert les portes du manoir aux soldats du connétable.

— Et sir John ? dit Anne de la Trémouille...

— Le routier est mort, vous n'avez rien à craindre.

Il se hâta de sortir ; il trouva toute la garnison dans un affreux tumulte ; les assiégeans avaient déja escaladé les murailles extérieures. Pour ranimer leur courage, Châtillon arbora sur une des tours une bannière aux armes de France : le connétable l'aperçut le premier; dans un transport de joie il s'écria :

— Les nôtres ont déjà pénétré dans la place, après avoir forcé la porte du nord; ne leur cédons ni en courage ni en bonne renommée, car telle n'est pas notre coutume.

— Les troupes redoublèrent d'ardeur, et avant la neuvième heure du matin la porte du midi céda à leurs efforts; ils se précipitèrent dans la forteresse et massacrèrent tous les routiers. Le connétable fit chercher sir John dont la tête avait été mise à prix; on ne le trouvait point, et il désespérait de prendre le lieutenant



du Prince Noir, lorsque Châtillon accourut de la prison suivi d'Anne de la Trémouille.

— Monseigneur le connétable, s'écria-t-il, en se jetant à ses pieds, je suis Jacques de Châtillon; je vous accompagnai au delà des monts, et je servis sous vos ordres pendant que vous guerroyiez contre Pierre de Castille.

— Comment t'es-tu sauvé? D'où viens-tu? répondit le connétable en donnant l'accolade à son jeune servant d'armes...

— Vous savez, Monseigneur, que le sire de la Trémouille me promit la main de sa sœur à notre retour d'Espagne. Ce brave gentilhomme fut massacré dans son château par sir John Blackstin, qui amena prisonnière Anne de la Trémouille sa fille. J'ai voulu sauver ma fiancée; j'ai pris du service dans les armées anglaises, déterminé à faciliter une victoire à nos preux de France. J'ai réussi, monseigneur, j'ai été assez heureux pour contribuer à la prise du château de Bressuire.

— Charles, notre sire, vous récompensera, Jacques de Châtillon; maintenant courons à la chapelle du château rendre grâces à Dieu de notre victoire.

— Où est sir John Blackstin, dit un chevalier languedocien...

— J'ai réservé un bout de corde pour pendre le soudard, ajouta le sire de Thouars.

— Sir John est dans la prison du château, s'écria Jacques de Châtillon; mes amis, suivez-moi; si le chef des routiers vit encore, vous le verrez s'agiter au haut d'une potence.

Les chevaliers suivirent les pas de Jacques de Châtillon; après avoir parcouru de longs corridors, ils pénétrèrent dans un cachot ou sir John gisait encore sous le poids de la blessure.

— Le routier n'est pas mort? s'écria le sire de Thouars.

En effet sir John se dressa subitement sur la pointe de ses pieds et menaça les chevaliers avec son épée. Jacques de Châtillon se précipita sur le lieutenant du Prince Noir, lui lia les mains derrière le dos et s'écria :

— Sir John Blackstin, je te disais, il y a à peine quelques instans : faites grâce à la damoiselle de la Trémouille et vous trouverez en moi un puissant intercesseur auprès du connétable Duguesclin. Tu n'as pas écouté ma prière; maintenant je suis sourd à tes larmes.

— Je ne te demande qu'une seule chose, dit le routier.

— Parle; peut-être je te l'accorderai; que veux-tu de moi?

— La mort la plus prompte.

— Tes vœux seront accomplis: cette corde est assez forte et assez longue; viens, viens, sir John, ravisseur de filles, tu seras pendu aux créneaux de ce manoir.

Le chef des routiers entraîné par les chevaliers, sortit au milieu des huées des soldats français qui l'accompagnèrent jusqu'au lieu du supplice. Sir John vit sans frémir les apprêts de la mort, et expira en protestant de sa fidélité au roi d'Angleterre son seigneur et légitime suzerain. Quelques heures après, Jacques de Châtillon marcha à l'autel avec sa fiancée Anne de la Trémouille; le connétable assista au festin nuptial. Le sauveur de la France ne pouvait cacher sa joie; le château de Bressuire dont il venait de se rendre maître était une des places les plus importantes du Poitou; il y séjourna deux jours pour se reposer de ses fatigues et repartit pour reconquérir la Saintonge sur les Anglais qu'il repoussa jusqu'aux confins de la Guienne. Le château de Bressuire resta depuis sous la domination des rois de France, et ne fut le théâtre d'aucun événement remarquable jusqu'à l'époque des guerres de religion. Les chefs protestans en firent alors leur quartier-général. Aussi les habitans eurent beaucoup à souffrir sous le règne de Louis XIV; la révocation de l'édit de Nantes porta un coup mortel au commerce et à l'industrie de la petite ville qui ne sortit de son inaction qu'au moment ou éclatèrent les guerres de la Vendée. Elle fut détruite en 1793; réduite en cendres, il ne resta qu'une seule maison et l'église dont le clocher est un des monumens d'architecture gothique dans le département des Deux-Sèvres. Quant au château, il est presque totalement ruiné, et ses nombreux décombres ne servent qu'à attester les malheurs que la petite ville a éprouvés à diverses époques.

Les vieux manoirs du Poitou, comme les châteaux de la Vendée, portent tous les profondes cicatrices imprimées par les troubles de religion et la guerre civile. Bressuire n'est plus qu'une bourgade remarquable par une haute tour dont la construction date du moyen-âge.

Lucien Moureau.

LE MAIRE DE LA ROCHELLE.

I.

L'ARMÉE ROYALE.

Le cardinal de Richelieu qui gouvernait depuis quelque temps la France à l'ombre du trône de Louis XIII, et régnait de fait sous le nom de ce faible monarque, hâtait l'accomplissement des grandes choses qui devaient le rendre immortel. L'année 1628 venait de s'écouler; elle avait laissé le royaume en guerre avec l'Angleterre, en assez bonne intelligence avec les Espagnols, qui n'attendaient que le moment favorable



pour lever le masque et recommencer les guerres désastreuses de la ligue; les hérétiques, depuis la mort d'Henri IV, soulevaient les populations dans plusieurs provinces; l'Europe entière était à la veille de se liguer contre la puissance mal affermie du nouveau roi. Richelieu pouvait seul écarter les malheurs qui menaçaient la patrie; il osa l'entreprendre, et le cardinal-ministre, dominé par son effrayant génie, dit un jour au roi son maître :

— Sire, les papiers de l'anglais Montaigu et plusieurs autres découvertes font clairement voir que l'Angleterre, la Savoie, la Lorraine, l'empereur, les hérétiques de France ont formé contre nous une ligue offensive et défensive; ils veulent attaquer par terre et par mer, en Poitou et en Normandie. Le voyage de madame de Rohan à Venise, en compagnie avec le sieur de Candale, n'avait pour but que d'armer contre votre majesté la reine de l'Adriatique. Le mal est grand, invétéré, je n'y connais qu'un seul remède : hâtons-nous de prendre la ville de la Rochelle; cette ville, entourée de nombreuses fortifications, sera toujours le repaire de l'hérésie : portons le fer et la flamme dans l'antre, et l'hydre du calvinisme y périra.

Les projets du cardinal étaient trop grands, trop féconds en résultats pour ne pas mériter l'approbation de Louis XIII; aussi ce faible monarque, qui ne put jamais rien faire par lui-même, suivit dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres, l'impulsion du ministre. Le siége de la Rochelle fut résolu; les préparatifs se firent avec tant de diligence, que les Rochellais eurent à peine le temps d'envoyer un des leurs vers le roi d'Angleterre, pour le supplier de les prendre sous sa protection, et les assister jusqu'à ce qu'ils fussent délivrés de l'oppression qu'ils disaient souffrir. Le monarque anglais promit de les secourir par mer et par terre, jusqu'à ce que les ports de l'île de Ré et ceux d'alentour de la Rochelle seraient rasés; mais lorsque l'envoyé des Rochellais porta ces heureuses nouvelles à ses coreligionnaires, leur ville était déja investie par l'armée royale depuis le 10 août 1627. Le roi, le duc d'Orléans, le cardinal de Richelieu, le maréchal de Bassompierre, tous les hommes de guerre les plus distingués prenaient part à ce siége, si mémorable par l'énergique résistance des Rochellais et les prodiges enfantés par le génie du cardinal. Le puissant ministre de Louis XIII réunit dans sa tente les chefs de l'armée pour leur communiquer ses projets; depuis long-temps on n'avait vu assemblée composée de personnages plus renommés : le roi Louis XIII y assista.

— Messieurs, dit le cardinal, vous savez que le roi, notre maître, vous a appelés sous les murs de la Rochelle pour lui prêter secours et main forte pendant tout le temps que durera le siége : la ville que nos lignes de circonvallation cernent déja de toutes parts, fut toujours et sera long-temps le boulevard de l'hérésie, si nous ne nous hâtons de raser les fortifications qui mettent les huguenots à l'abri de la vengeance royale.

— Les Rochellais ont dépêché vers le roi d'Angleterre, qui leur a promis un prompt et puissant secours, dit le duc d'Orléans.

— Le roi de la Grande-Bretagne s'est ligué contre nous, monseigneur, répondit le cardinal : en prêtant main-forte aux hérétiques, il veut ruiner les affaires de ce beau royaume de France; mais avec le secours de Dieu et de notre brave noblesse, nous entrerons dans la Rochelle, tambour battant, mèches allumées.

— Que le ciel vous entende, monseigneur le cardinal, dit le duc d'Orléans; je suis déterminé à répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour sauver l'honneur de ma patrie....

— Et de l'église catholique, ajouta le maréchal de Bassompierre, qui, tourmenté par l'ardeur du prosélytisme, voyait dans les Rochellais des huguenots et non des ennemis de la France.

— Le zèle que j'ai toujours montré pour le service du fils de Henri IV, pour le maintien de l'unité catholique, m'a suggéré un grand projet que je vous communiquerai plus tard, ajouta le cardinal; en attendant, messieurs, veillez sur vos régimens, faites exécuter promptement les ordres que sa majesté daignera vous transmettre, et si je ne me trompe la Rochelle succombera.

— Quelle ville pourrait résister à une si puissante armée, commandée par le roi de France et par monseigneur le cardinal-ministre, dit Pompée Targon, celui de tous les chefs de l'armée royale qui promettait le plus et fesait le moins.

— M. Targon, répondit Louis XIII, ne promettez pas tant, et que le cardinal ait moins à se plaindre à l'avenir de votre conduite. Messieurs, ajouta le roi, en s'adressant tour-à-tour à chaque membre de l'assemblée, je souffre beaucoup depuis un mois, et mon intention est de faire un voyage à Paris.

— Sire, dit le duc d'Orléans, votre santé est plus chère à la France que toute autre chose, et vous devriez en avoir un très grand soin.

Le cardinal qui savait apprécier l'influence que la présence du roi exerçait sur l'armée, s'efforça de lui persuader que son absence nuirait au succès du siége. Pressé par ses argumens et ses prières, Louis XIII lui répondit :

— M. le cardinal, je suis certain que nul en mon absence ne fera si bien aller mes affaires que moi par ma seule présence : aussi je m'offre à demeurer encore pour empêcher autant que je pourrai à ce qu'il n'arrive aucun changement aux travaux si heureusement commencés.

Richelieu ne négligea rien pour entretenir le roi dans cette détermination; mais Louis XIII était de ces hommes qui tergiversent dans les plus grandes occasions; les instances du cardinal lui devinrent suspectes.

— Vous voulez me retenir malgré moi, M. le cardinal, s'écria-t-il dans une accès de dépit et de colère... pourtant je suis seul maître dans le royaume de France; je partirai, tel est mon bon plaisir, vous resterez ici; vous poursuivrez le siége de la Rochelle : je vous laisse mon intrépide noblesse, avec elle, il ne vous sera pas difficile d'emporter d'assaut une ville défendue par quelques bourgeois hérétiques.

Et qui attend d'un jour à l'autre une flotte anglaise qui fait déja voile vers la France sous le commandement du duc de Buckingham, répondit Richelieu.

Rien ne pouvait retenir Louis XIII; le lendemain 10 février, il sortit du camp de la Rochelle; il ne

put s'empêcher d'admirer la fermeté, la constance de Richelieu qu'il laissait seul aux prises avec une ville bien fortifiée et protégée par une garnison intrépide. Le cardinal accompagna le roi à une distance de deux lieues. La séparation fut des plus tristes; Louis XIII ne put retenir ses larmes et dit tout bas à un homme de sa suite :

—J'ai le cœur si serré que je ne puis parler du regret que j'ai de quitter M. le cardinal, dans la crainte qu'il ne lui arrive quelque accident. Dites-lui de ma part que s'il veut que je croie qu'il m'aime, il ménage sa personne, il n'aille pas incessamment aux lieux périlleux comme il fait tous les jours; qu'il pense en quel état seraient nos affaires si je l'avais perdu. Je sais combien de gens se sont employés pour l'empêcher de se charger d'un si pesant fardeau. Mais j'estime si fort ce service que je ne l'oublierai jamais.

— M. le cardinal ne cessera de se sacrifier au bonheur de la France et au service du roi son maître, répondit le sieur de Guton. Pendant que le monarque se dirigeait en toute hâte vers Paris, le gentilhomme revint rendre compte au cardinal de son dernier entretien avec Louis XIII.

— Le roi a pleuré, fit le cardinal?...

— Il m'a bien recommandé de vous exprimer toute sa reconnaissance et ses respects.

— La reconnaissance des rois est si stérile, répondit le cardinal-ministre.

II.

A LA PORTE MAUBEC.

Les Rochellais qui ne pouvaient voir sans crainte l'immense déploiement de forces qui environnait leurs murailles travaillaient nuit et jour pour mettre leur ville en état de défense. Leur zèle était sans cesse ranimé par les discours d'un intrépide bourgeois nommé Guiton qui chaque jour haranguait les correligionnaires du haut de l'escalier de l'hôtel-de-ville. Cet homme doué de cette constance, de cette fermeté qui ne se laissent point rebuter par les plus grands obstacles, qui peuvent s'imposer les plus pénibles sacrifices, et se changer au besoin en abnégation de soi-même, veillait à tout, se trouvait partout, et semblait destiné à devenir le héros providentiel de sa ville natale. Lorsqu'il apprit que le roi Louis XIII avait abandonné le camp de la Rochelle, il courut à l'hôtel-de-ville, et harangua, selon sa coutume, les nombreux spectateurs qui se réunissaient pour se ranimer au feu de sa parole énergique et puissante.

—Mes frères, s'écria-t-il, lorsqu'il eut franchi le perron de l'hôtel-de-ville, le Dieu qui sauva Jérusalem, la ville sainte, des armes des rois idolâtres, nous a délivrés de la présence de Louis XIII. Le roi de France est parti pour Paris; il ne reste plus au camp que le cardinal de Richelieu et quelques gentilshommes; la discorde divise déja les catholiques, et si les Anglais nos auxiliaires n'arrivent bientôt, le siége sera levé sans que nous ayons besoin de leur secours. Rendons grâces au ciel de son éclatante protection; prosternez-vous, mes frères, et prions ensemble.

La foule qui s'agitait tumultueuse, livrée aux transports de son enthousiasme, se calma tout-à-coup; chacun ploya ses genoux, et les ministres chantèrent les premiers versets du cantique de Moyse sur le passage de la mer rouge :

—Le Seigneur a renvoyé les coursiers de Pharaon, s'écria Guiton, en fendant la multitude qui se pressait autour de lui, le Seigneur a précipité dans la mer les coursiers et les cavaliers.

De bruyantes acclamations l'accompagnèrent jusqu'au détour d'une petite rue; alors seulement l'intrépide Guiton put marcher à grands pas pour arriver à temps à la porte Maubec.

—Où allez-vous, Guiton? lui dit un gentilhomme huguenot, nommé Vissouse.

—A la porte Maubec, mon gentilhomme.

—Avez-vous besoin de visiter ce poste?

—Non; on est tranquille de ce côté; je vais voir ma nièce Catherine.

—La fille de votre frère Guillaume, si lâchement assassiné par les royalistes...

—Catherine n'a plus de père, M. de Vissouse; la pauvre orpheline a besoin d'un protecteur.

—Elle en a trouvé un bien puissant en vous, M. Guiton.

—Bien puissant, M. de Vissouse...vous vous trompez; je ne suis qu'un pauvre soldat de la religion réformée.

—Vous jouissez à juste titre de l'estime de tous les habitans de la Rochelle; on dit que notre maire doit se démettre de ses fonctions municipales, et il serait à désirer que ce nouveau choix tombât sur vous.

—Sur moi, M. de Vissouse... vous braillez... La ville de la Rochelle renferme dans ses murailles deux cents bourgeois plus dignes que moi de présider le conseil de ses échevins.

— On verra plus tard, M. Guiton; s'il ne vous manque qu'un suffrage, vous pouvez compter sur le mien.

Le gentilhomme et le bourgeois se séparèrent à ces mots, se dirigeant l'un vers l'hôtel-de-ville, l'autre vers la porte Maubec.

Pendant que Guiton marchait à pas précipités pour arriver plus tôt au domicile de sa nièce, la belle Catherine, seule dans son oratoire, priait avec ardeur; son oraison durait depuis une heure environ lorsqu'elle entendit frapper à sa porte.

—C'est mon oncle, se dit-elle.

La jeune fille s'empressa d'ouvrir. Un jeune homme, le front caché sous les ailes de son chapeau, enveloppé de la tête aux pieds dans un large manteau d'étoffe brune, entra dans la chambre.

—Ma bonne Catherine, dit-il, après avoir pris place au coin du foyer, je n'ai pu résister plus long-temps à l'impatience de te voir. J'ai bravé mille fois la mort. J'ai escaladé les remparts, traversé les fossés presque sous les yeux des sentinelles, et maintenant je suis le plus heureux des hommes, puisque je te revois; je passerai la journée auprès de toi, et ce soir quand la nuit sera bien sombre, je reviendrai au camp de l'armée royale.

—Malheureux Philippe! malheureuse Catherine; fit la jeune fille en pleurant...

— Malheureux lorsque je suis à tes côtés, lorsqu'il

m'est donné d'entendre le son enchanteur de tes douces paroles, lorsque je touche au moment de serrer tes deux mains dans les miennes...

— Je viens d'entrevoir la profondeur de l'abime dans lequel nous allons nous précipiter.

— Quel abime, ma bonne Catherine...

— As-tu donc oublié que tu appartiens à la religion catholique, que tu fais partie de l'armée royale.

— Qu'importe? l'amour est de toutes les croyances: aimée par un huguenot ou par un soldat du cardinal de Richelieu, tu n'en es pas moins adorée!

— Par un soldat du cardinal de Richelieu! s'écria Catherine en reculant saisie tout-à-coup d'un effroi indicible... Le ministre de Louis XIII a fait mourir mon pauvre père, il n'y a pas encore huit jours; son cadavre pend encore au gibet, et tu veux que je t'aime, toi, soldat du bourreau de mon père!

Philippe accablé par ces terribles paroles que la jeune fille venait de proférer avec un accent des plus déchirans, n'osa répondre, rougit de honte, et resta quelques instans immobile: il n'osait regarder Catherine qui s'était agenouillée pour réciter les prières des morts. Les larmes vinrent heureusement soulager sa douleur, il éclata en sanglots :

— Tu pleures, s'écria Catherine, interrompue dans sa prière...

— Je voudrais verser des larmes de sang, et racheter au prix de la mienne la vie de ton malheureux père : mais le bourreau a rempli son terrible office et comme tu l'as dit, le cadavre de Pierre Guiton pend au gibet. Mais suis-je responsable de la cruauté du cardinal-ministre? parce que j'appartiens à l'armée royale. Le poids de tous les crimes de nos chefs doit-il retomber sur ma tête? je te le demande, ma bien-aimée Catherine, peux-tu m'imputer la mort de ton père?

— Non, répondit la jeune fille; mais je suis bien coupable en aimant un catholique, moi, fille d'un protestant qui a déja conquis les palmes du martyre.

— Tu me pardonneras un jour...

— J'ai déja fait grâce...

— Tu m'aimeras...

— Si je n'étais pas si faible, je t'aurais déja dénoncé au maire de la Rochelle, et mes frères t'auraient immolé aux manes de Pierre Guiton.

— Condamné par toi, je n aurais pas la force de marcher à la mort.

Catherine n'était plus auprès de Philippe; elle avait cru entendre la voix de son oncle, et pour s'en assurer elle se hâta d'entr'ouvrir la porte. Elle le vit monter lentement l'escalier.

— Philippe, s'écria-t-elle en se précipitant vers son amant, fuis; mon oncle arrive; s'il te trouvait ici, rien ne pourrait te soustraire à sa vengeance.

— La fuite est impossible.

— Impossible! fit Catherine...

— Où me cacher?

— Ici, répondit la jeune fille en montrant à Philippe une petite porte secrète. Mon père priait souvent dans cette petite chambre; fasse le ciel que son ombre ne vienne pas t'effrayer.

La jeune fille n'avait pas encore fermé la porte lorsque son oncle entra :

— Catherine, je vous avais défendu d'entrer dans cette chambre; vous savez qu'elle servait d'oratoire à votre père.

— Mon oncle, j'y suis entrée dans l'intention de prier pour le repos de son âme.

— Priez pour votre père, c'est bien; mais une jeune fille doit être avant tout obéissante à ceux que la providence a préposés à sa garde.

— Je ne franchirai plus ce seuil, mon oncle.

— Je vous pardonne; dites-moi, le ministre Silvan est-il venu ce matin.

— Non, mon oncle.

— Il ne tardera pas à arriver, je lui ai donné rendez-vous ici.

— Je l'entends qui parle avec Pétronille, dit Catherine.

— Cours à la rencontre du saint homme.

Le ministre entra précédé de la jeune fille, et, après les civilités d'usage, il s'assit dans un large fauteuil à côté de Guiton.

— Ministre du saint évangile, s'écria le bourgeois, j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Savez-vous ce qui se passe dans le camp de l'armée royale?

— Je l'ignore, M. Guiton.

— Apprenez donc que le roi, fatigué de la longueur du siége, est parti pour Paris; le cardinal reste seul chargé du commandement, et, soit dit entre nous, le génie militaire de l'éminence n'est pas très-redoutable.

— Vous vous trompez, M. Guiton; Richelieu est le plus terrible de nos ennemis; je l'ai connu à Paris pendant qu'il n'était encore qu'évêque de Luçon. Depuis qu'il est parvenu au ministère, il nous a fait beaucoup de mal, et un secret pressentiment me fait craindre qu'il n'entre bientôt dans notre bonne ville de la Rochelle enseignes déployées.

— Nous ne serons pas témoins d'un tel malheur, s'écria Guiton.

— Non! Dieu nous aura rappelés à lui. Mais parlons de votre malheureux frère : vous m'avez dit qu'il a laissé en mourant une longue correspondance avec le duc de Buckingham; ces lettres pourraient nous révéler d'importans secrets sur notre alliance avec l'Angleterre.

— Je cours les prendre, dit Guiton.

Il se dirigea vers la petite chambre dont Catherine avait fermé la porte, non sans en avoir emporté la clé.

— Ma nièce, dit le bourgeois, ouvrez cette porte, la clé doit être entre vos mains.

— Je ne puis, mon oncle; cette chambre sert d'asile à un proscrit, à un catholique.

— A un catholique, fit Guiton..... Depuis quand les enfans de Baal se réfugient-ils dans la demeure des fidèles d'Israël? Ouvrez, Catherine; je ne violerai pas les droits d'une hospitalité que vous avez trop généreusement accordée.

— Au nom de mon malheureux père, je vous conjure de ne pas entrer dans cette chambre.

La pauvre fille, suffoquée par la crainte, peut-être par le repentir, ne put résister à la violence de son émotion; ses genoux ployèrent, elle ferma les yeux, et resta immobile sur son fauteuil. Guiton s'empressa

de profiter de son évanouissement, coupa le cordon qui tenait la clé de la petite chambre attachée à son cou, et franchit le seuil; quel ne fut pas son étonnement quand il aperçut Philippe, l'épée à la main.

— Un homme armé, s'écria-t-il en reculant d'effroi... Catherine, Catherine, un assassin dans la chambre de ton père.

— Un assassin, M. Guiton, répondit Philippe en remettant son épée dans le fourreau.... Vous n'avez rien à craindre; tous les soldats de l'armée royale n'ont pas prêté serment à Richelieu de remplir l'office de bourreau.

— Un catholique dans la maison de Guillaume Guiton, s'écria le ministre Silvan.... Nous sommes trahis...

— Quel dessein t'a amené en cette maison, dit le bourgeois en s'approchant de Philippe.

— Je voulais voir Catherine.

— Tu la connaissais?

— Je l'aime depuis long-temps.

— Et quels sont tes projets?

— Je veux l'épouser.

— Elle est calviniste, et tu es catholique; le mariage est impossible, surtout depuis que le roi de France, par les conseils de l'impitoyable cardinal de Richelieu, livre au fer de la persécution les membres de l'église réformée. Qui t'a introduit dans cet asile? Comment as-tu connu ma nièce?

— Je la voyais souvent lorsque j'étais au service des échevins de la Rochelle, en qualité de soldat du guet; depuis j'ai pris parti dans l'armée royale, et à dire vrai, je ne suis pas très dévoué au catholicisme; enfant de notre bonne ville de la Rochelle, je ne puis retenir mes larmes lorsque je songe aux malheurs dont elle est menacée.

— M. Guiton, dit le ministre Silvan, j'ai un secret à vous communiquer.

— Je vous suis; plaçons-nous dans l'embrasure de cette fenêtre, on ne nous entendra pas.

— Que pensez-vous de ce soldat catholique, M. Guiton?

— C'est un traître.

— Dont nous pourrions nous servir pour avoir des nouvelles de ce qui se passe dans le camp de l'armée royale.

— Vous croyez? Il me répugne d'en venir à de semblables moyens.

— Vos scrupules sont mal fondés; peut-on faire la guerre sans le secours des espions. Catherine revient de son évanouissement, le soldat lui parle à voix basse; je suis sûr qu'il l'aime éperduement : promettez-lui la main de votre nièce s'il sert bien nos projets, et soyez certain que ce misérable nous dévoilera tous les projets du cardinal de Richelieu. Soldat de l'armée catholique, on ne se méfiera pas de lui; sortez avec Catherine, laissez-moi seul avec lui, et je vous réponds du succès de ma négociation.

Guiton se laissa entraîner par les conseils du ministre, et fit signe à Catherine de passer dans l'appartement voisin.

— Mademoiselle, lui dit Silvan, vous n'avez rien à craindre pour ce soldat catholique; je reste seul avec lui pour lui faire certaines offres; s'il les accepte, s'il vous aime réellement, il ne tiendra qu'à vous deux d'être heureux avant la fin de la semaine. Je sais que vous vous aimez depuis long-temps, et M. Guiton, cédant à mes instances, consentira à votre mariage.

Le ministre ne se vit pas plus tôt seul avec le soldat de l'armée royale, qu'il lui proposa de se faire l'espion des échevins de la Rochelle; Philippe qui avait l'ame élevée, refusa d'abord avec indignation, mais l'adroit Sylvan lui parla avec tant d'entraînement de Catherine, de leur prochain bonheur, que le soldat de l'armée royale promit d'abjurer la religion catholique, et de servir, au péril de sa vie, la cause des réformés.

— On ne pourra pas m'accuser de trahison, dit Philippe; je suis né à la Rochelle, mon père et ma mère professaient le calvinisme, et si je suis devenu catholique ça été par les instigations des Pères de la compagnie de Jésus. La Rochelle est ma patrie, je dois la sauver des horreurs du pillage, de la colère du cardinal.

— Quelle gloire pour vous, mon frère, s'écria Silvan, émerveillé de l'enthousiasme soudain du jeune soldat.

— A mon retour j'épouserai Catherine.

— Vous, simple soldat, vous deviendrez l'époux de mademoiselle Guiton.

— Je suis gentilhomme, ministre du saint évangile : on m'appelle Philippe de Surgères. Il est dans l'armée royale de fiers capitaines dont les armoiries s'éclipseraient devant les miennes.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon fils; gentilhomme ou bourgeois, je vous promets que Catherine Guiton sera votre épouse, si vous remplissez bien vos promesses.

Le ministre accompagna Philippe de Surgères jusques dans l'escalier pour lui donner secrètement ses instructions; quand il rentra, Catherine et son oncle Guiton s'entretenaient à voix basse. Le bourgeois avait l'air très affligé des révélations qu'il venait d'entendre de la bouche de sa nièce; le ministre eut beaucoup de peine à le détourner de ses pénibles réflexions.

— Ne soyez pas si triste, lui dit-il; l'amant de votre nièce est de noble extraction : il appartient à la famille des Surgères.

— Les Surgères sont morts dans le sein de l'église réformée, s'écria Guiton.

— Le pauvre orphelin s'est fait catholique par circonstance plutôt que par inclination, dit Silvan. M. Guiton, si ce jeune homme est fidèle à son serment, vous lui donnerez votre nièce.

Le bourgeois élaborait péniblement une réponse aux pressantes sollicitations du ministre, lorsqu'un envoyé des échevins de la Rochelle, porteur d'un message, entra dans l'appartement.

— M. Guiton, dit-il au bourgeois, les échevins, mes seigneurs, m'ont envoyé devers vous pour vous porter cette lettre.

Guiton rompit le sceau et lut la lettre à voix basse, puis il la communiqua à Silvan.

— Courons à l'Hôtel-de-Ville, dit Silvan; par Luther et Calvin, vous serez maire, M. Guiton.

— Je refuserai cet honneur.



— François Pontard de Tremillecharais ne refusa pas les fonctions municipales en 1568.

— Le poste était moins périlleux.

— Et moins honorable, M. Guiton.

III.

GUITON ÉLU MAIRE DE LA ROCHELLE.

Pendant l'absence du roi, qui, avant son départ, avait promis de revenir bientôt au camp de la Rochelle, le cardinal de Richelieu redoubla de zèle et d'activité. Certain que l'île de Rhé servirait de pied à terre aux Anglais, si on ne mettait tout en œuvre pour conserver un poste si important, il écrivit à Toiras de mettre dans la citadelle assez de munitions de guerre et de vivres pour alimenter la garnison pendant six mois : l'argent commençait à manquer, il consacra ses propres deniers au paiement des troupes, et fit commencer le canal de la Rochelle pour barrer le passage à la flotte anglaise.

Telle était la position de l'armée royale, lorsque Guiton fut appelé à l'Hôtel-de-Ville; pendant qu'il se dirigeait vers le lieu des délibérations, il fit rencontre du même Vissouse, qui l'avait accompagné quelques heures auparavant lorsqu'il allait à la porte Maubec.

— Vous allez à l'Hôtel-de-Ville, M. Guiton, lui dit le gentilhomme.

— J'obéis aux échevins qui m'ont fait l'honneur de me mander pour prendre part à leurs délibérations.

— Si les principaux bourgeois de la Rochelle veulent sauver la ville du pillage, ils vous nommeront maire, M. Guiton.

— A un autre des devoirs si pénibles à remplir, M. de Vissouse.

— A un autre, dites-vous. Pourtant je suis persuadé, et le plus grand nombre de mes concitoyens partagent mon avis, je suis persuadé que vous seul pouvez régler les affaires de la Rochelle par le temps qui court. L'armée royale ne perd pas un instant, le cardinal ne cesse d'exciter les soldats; les travaux du canal s'exécutent avec une rapidité effrayante; déja quinze vaisseaux ont été coulés à fond, cinquante de plus et le passage sera entièrement barré. Un espion m'a dit que Richelieu, pour assurer le succès de cette digue, veut faire construire une *estacade* flottante de vaisseaux, attachés ensemble par quantité de cables qui seront entortillés de chaînons de fer, pour empêcher qu'ils ne soient coupés. On a aussi commencé les batteries de Corcille et de Chef-de-Bois, et le long du canal on en place une troisième de cinquante pièces de canon.

— Le péril est pressant, s'écria le ministre Silvan; courons à l'Hôtel-de-Ville, et Dieu veuille que son Saint-Esprit éclaire messieurs les échevins et bourgeois.

On n'était plus qu'à quelques pas du palais municipal; une foule innombrable se pressait autour; on avait répandu dans la ville le bruit de la nomination d'un nouveau maire. Chaque citoyen qui savait apprécier l'importance d'une pareille élection était venu assister à ce grand débat; lorsque Guiton parut, accompagné du ministre Silvan et de M. de Vissouse, la multitude se sépara en deux haies pour laisser passage à l'intrépide bourgeois, qui depuis le commencement du siége s'était signalé par plusieurs actions d'éclat.

— Vive Guiton ! s'écrièrent les Rochellais.

— Vive l'intrépide défenseur du saint évangile !

Ces acclamations unanimes accompagnèrent Guiton jusques dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville; aussi dès qu'il entra, les échevins et les principaux bourgeois se levèrent pour faire honneur à leur concitoyen.

— Messieurs, s'écria Guiton, les cris de joie que je viens d'entendre m'ont fait oublier tous les malheurs que j'ai soufferts pour notre sainte religion; les acclamations de tout un peuple sont la plus belle récompense que puisse ambitionner un bon citoyen.

— Et les cris des habitans de la Rochelle trouveront de nombreux échos dans toutes les villes de France qui ont embrassé les doctrines du saint évangile, dit un des échevins.

— M. Guiton nous a rendu le courage; sans lui nous aurions désespéré de la victoire.

— Le Dieu des armées a veillé sur nous, répondit le modeste bourgeois.

— Dieu suscite quelquefois de grands hommes qu'il destine à préserver ses serviteurs du glaive de la mort.

— Je combattrai pour vous et avec vous.

— Vive M. Guiton ! s'écrièrent à la fois les échevins et les bourgeois.

— Vive notre sauveur ! répéta la foule qui environnait l'Hôtel-de-Ville.

— Entendez-vous, messieurs ? dit un des échevins, *la voix du peuple est la voix de Dieu.*

— Nous voulons M. Guiton pour maire.

Le plus vieux des échevins ouvrit une des croisées de l'hôtel-de-ville, et dit à la foule qu'on allait procéder à l'élection. La délibération ne fut pas longue; tous les suffrages se portèrent sur Guiton.

— Messieurs, dit le bourgeois, presque confus d'une ovation si éclatante, je ne mérite pas un si grand honneur.

— Vive le nouveau maire de la Rochelle ! crièrent les échevins.

— Dieu sauve M. Guiton, répéta le peuple.

Ne pouvant plus retenir ses larmes, le magistrat nouvellement élu, n'eut pas la force de résister aux pressantes sollicitations des échevins. Certain que toute tergiversation serait inutile, il s'avança vers le perron de l'hôtel-de-ville, un poignard à la main, et cria à ses concitoyens assemblés :

« — Je serai maire, puisque absolument vous le » voulez; mais c'est à condition qu'il me sera permis » d'enfoncer ce fer dans le sein du premier qui parlera » de se rendre. Je consens qu'on en use de même » envers moi, dès que je proposerai de capituler, et je » demande que ce poignard demeure tout exprès sur la » table de nos assemblées (1). »

Ces énergiques paroles portèrent à son comble l'henthousiasme fanatique des Rochellais; un grand bruit se fit entendre dans la foule, d'abord des trépignemens, des battemens de mains, des cris de joie, des acclamations; le peuple était hors de lui-même : on

(1) Historique. *Mémoires du duc de Rohan.*



SERMENT DE GUITON.

eût dit que Dieu avait envoyé une légion d'archanges au secours de la ville assiégée.

— Vive M. le maire!

— Gloire à notre défenseur!

— Dieu conserve le plus fort rempart des églises réformées.

— Vive M. Guiton!

Ces cris couraient de bouche en bouche; les femmes, les enfans, les vieillards assistaient à cette fête patriotique, et quand les premiers transports d'enthousiasme se furent calmés, la multitude chanta en chœur plusieurs psaumes de David, adaptés à la circonstance.

— Vous jurez tous de mourir plutôt que de vous rendre, dit Guiton.

— Nous le jurons, s'écrièrent dix mille voix.

— Que Dieu vous protège, mes amis, et votre maire aussi, dit Guiton, en s'inclinant pour saluer la multitude qui applaudissait avec frénésie.

IV.

L'ANNEAU DU CARDINAL.

Le danger devenait de jour en jour plus imminent pour les habitans de la Rochelle; Richelieu répétait sans cesse aux officiers de l'armée royale qu'avec l'aide de Dieu et le secours du temps il se rendrait maître de la ville assiégée. Sur ces entrefaites, Louis XIII revint au camp, et sa présence contribua puissamment à ranimer l'ardeur des soldats qui commençaient à murmurer. On proposa au roi diverses entreprises qu'on n'osa tenter parce que le cardinal jugea que le succès était impossible.

Le maire de la Rochelle ne négligeait rien de son côté pour prolonger le siége jusqu'à l'arrivée de la flotte Anglaise, qu'on attendait d'un moment à l'autre. Il choisit parmi les bourgeois de la Rochelle douze conseillers, avec lesquels il résolut de partager les soins

et le fardeau de l'administration municipale; chaque jour ils tinrent régulièrement leurs assemblées, pour se communiquer leurs plans de défense, leurs projets, leurs craintes, leurs espérances. Un mois s'était écoulé en escarmouches, en sorties inutiles; la famine commençait à exercer ses ravages parmi les habitans de la Rochelle, le bas peuple souffrait beaucoup. Pour remédier à cette terrible catastrophe, le maire Guiton mit tout en œuvre, vendit sa maison et donna à ses concitoyens l'exemple du plus sincère désintéressement : mais il prévoyait que ses faibles ressources ne tarderaient pas à être insuffisantes; il convoqua une assemblée générale.

Au moment où il haranguait le peuple du haut du perron de l'hôtel-de-ville, un soldat revêtu du costume de l'armée royale se précipita au milieu de la foule; les Rochellais voulurent d'abord le massacrer, mais Guiton qui avait reconnu l'espion Philippe; s'écria :

— Laissez-le passer; il est à nous: c'est un espion qui vient du camp des ennemis.

Philippe débarrassé des fanatiques qui tenaient leurs poignards dirigés contre sa poitrine, monta rapidement l'escalier de l'hôtel-de-ville et entra dans la salle des assemblées :

— Messieurs, dit-il, j'ai rempli fidèlement la promesse que j'ai faite, il y a déja plus d'un mois à M. Guiton; je viens du camp de l'armée royale, et je puis vous faire connaître à fond les projets du cardinal.

— Si tu sers fidellement notre sainte cause, répondit Guiton, tu sais quelle récompense t'est réservée.

— La main de Catherine, dit Philippe de Surgères.

— Écoutez donc, M. le maire, et vous messieurs les échevins. Plusieurs fois on a été sur le point de livrer un assaut général. La Heaume qui a exercé longtemps parmi nous la charge de sergent-majour et qui maintenant sert dans l'armée royale, a mis en avant le dessein de surprendre le port du bastion des Vases et la porte Saint-Nicolas, et de donner en même temps assaut à la porte des deux moulins par la poterne qui a sa sortie du côté de la mer. Le cardinal a chargé le marquis d'Effiat de faire choix de paysans catholiques et fidèles. Le marquis s'est servi de quatre sauniers qui n'ont fait d'autre métier toute leur vie que de travailler aux marais près la porte Maubec, et qui connaissent tous les chemins qui conduisent à la grille. A leur retour, ces paysans ont été interrogés par le cardinal lui-même; ils lui ont fait un fidèle rapport dont j'ai pu apprécier l'exactitude. Ils ont dit que pour entrer dans la ville par la porte Maubec on passait sur un pont dormant de sept à huit pieds de largeur, et aussi long après le fossé. Ces sauniers ont dit qu'ils avaient conduit fort souvent des bateaux sur le canal qui descend des sources de Périgny le long de la Moulinette; qu'en cet endroit le fossé est large de douze toises, et n'a que six pieds de profondeur. M. de Richelieu a récompensé magnifiquement les espions; il a donné ordre à Saint-Germain et à Laforêt gentilshommes de sa maison de partir au commencement de la nuit pour s'assurer si le rapport des paysans est véritable.

Voilà tout ce que j'ai pu apprendre, messieurs les échevins de la Rochelle, ajouta Philippe de Surgères; je suis presque certain que l'armée royale se prépare à quelque coup de main; qu'on fasse bonne garde ce soir près la porte Maubec.

— Je ne doute pas de la sincérité de vos paroles, M. de Surgères, dit Guiton, qui n'avait pas détourné un seul instant ses yeux du gentilhomme; mais comme il s'agit peut-être en cette circonstance du salut de la Rochelle, il faut que la vérité de votre rapport soit confirmée par un serment.

— Je le jure à la face du ciel.

— Étendez votre main sur le livre des évangiles. Philippe ôta ses gants de peau de bufflo, et leva sa main droite. Les assistans furent très surpris de voir briller à un de ses doigts un rubis du plus grand prix.

— Qui vous a fait présent de ce diamant, lui dit Guiton, qui avait conçu quelque ssoupçons sur Philippe en le voyant hésiter pendant qu'il parlait.

— Je le tiens du cardinal.

— Vous nous trahissez donc?

— Je prends le ciel à témoin, répondit Surgères, qui ne put s'empêcher de pâlir.

— Soldats, dit le maire en se tournant vers quelques calvinistes préposés à la garde de la salle, conduisez M. de Surgères dans la chambre voisine; je vous suis.

Deux échevins dépouillèrent le gentilhomme de ses habits; on fit les perquisitions les plus minutieuses, et on finit par découvrir dans la doublure du ceinturon, une petite liasse de papiers : ils contenaient des instructions pour quelques catholiques de la Rochelle, et notamment pour un prêtre qui habitait une petite maison près la porte Maubec.

— Vous êtes un infâme, un traitre, s'écria Guiton, et vous périrez de la mort de Judas Iscariote.

Outré de colère et d'indignation il rentra dans la salle du conseil; les échevins furent d'avis de faire enfermer Philippe de Surgères dans le cachot de l'hôtel-de-ville, et d'attendre au lendemain pour le condamner à mort. On venait d'apprendre que les plus habiles pétardiers de la Gascogne et de la Bretagne étaient arrivés au camp de l'armée royale; que le cardinal fesait fondre à Saintes quantité de pétards, et que le roi déterminé à tout entreprendre pour s'emparer de la Rochelle, avait donné ordre à son ministre de pourvoir à ce qui serait requis. Ces fâcheuses nouvelles exaspérèrent au dernier point les échevins, et Philippe de Surgères entra dans le cachot, bien persuadé qu'il n'en sortirait que pour marcher à la mort.

V.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

Les horribles détails du siége de la Rochelle sont trop connus, pour que la curiosité de nos lecteurs nécessite une énumération circonstanciée des évènemens de chaque jour. Qui ne sait que le cardinal fit tracer autour de la place une ligne de circonvallation de trois lieues, de telle sorte qu'aucun secours ne pouvait arriver par terre? La mer seule était ouverte aux Anglais auxiliaires des réformés. Six mois s'écoulèrent en combats et les assiégés ne parlaient pas de se rendre. Le cardinal résolut alors de fermer le port par une digue semblable

à celle qu'Alexandre, roi de Macédoine, fit construire devant Tyr. Le fameux architecte Gabriel Métezeau fut chargé de cette entreprise dont l'exécution nous paraîtrait impossible si on n'en voyait encore les restes (1). Les résultats de cet immense travail se firent bientôt sentir; les vivres, les munitions manquèrent; la famine devint affreuse. Les Rochellois envoyèrent plusieurs ambassadeurs en Angleterre; mais le roi irrité de ce que la première flotte n'avait pu pénétrer dans le port de la ville assiégée, refusait de nouveaux secours. Le seul duc de Buckingham qui avait à réparer les fautes de sa première expédition fesait d'immenses préparatifs; il était sur le point de mettre à la voile lorsqu'il fut assassiné à Portsmouth. Un nommé Grossetière porta cette triste nouvelle à ses concitoyens.

—Messieurs, dit-il aux échevins réunis dans l'hôtel-de-ville, j'arrive de Portsmouth, et j'ai vu le duc de Buckingham tomber sous le poignard d'un assassin. M. de Soubise ne cessait depuis quelque temps de l'exhorter à mettre à la voile; il lui promit qu'il partirait le lendemain, et l'invita à déjeûner avec lui. Au moment où il se levait de table, le chevalier Thomas Freyard lui présenta un plan à examiner. Pendant qu'il le considérait attentivement, un jeune Écossais, lieutenant dans une compagnie, plongea un long couteau dans la poitrine du duc et se perdit dans la foule. Milord Buckingham mit l'épée à la main;

« —Ah, chien, cria-t-il, tu m'as tué!

Au même instant, il tomba et ne donna plus signe de vie. On a cherché à découvrir la cause de ce funeste attentat; les perquisitions n'ont eu pour résultats que de vagues soupçons. M. de Soubise m'a dit que le roi d'Angleterre n'est pas étanger à l'assassinat du duc de Buckingham.

—Nous venons de perdre le plus fidèle de nos alliés, s'écria le maire Guiton. Nous sommes trahis en France, en Angleterre! Grand Dieu, toi qui donnas la force et le courage aux habitans de Samarie, n'abandonne pas les réformés de la Rochelle.

On pria publiquement pour le duc; le même peuple, les bourgeois coururent aux armes; chacun voulait occuper le poste le plus périlleux; le dévouement s'était changé en délire; les ministres prêchaient sur les places, et les combattans exaltés par leurs prédications n'aspiraient qu'au bonheur de mourir martyrs de leur croyance. Le maire Guiton se trouvait partout; on eût dit que cet homme se multipliait; sa seule présence rendait la résignation aux vieillards, aux femmes et aux enfans.

VI.

LE POURPOINT GRIS.

L'arrestation de Philippe de Surgères fut bientôt connue de tous les habitans de la Rochelle; la veille du jour fixé pour l'exécution du criminel, une multitude innombrable se pressait déja sur la place de l'échafaud. Le ministre Silvan qui avait reçu ordre d'aller voir chaque jour la nièce du maire Guiton, commit l'imprudence de dévoiler ce secret à la malheureuse Catherine. La jeune fille n'osa d'abord se livrer à sa douleur; elle avait à craindre l'infatigable surveillance du ministre. Mais aussitôt qu'elle fut libre de s'abandonner à ses transports, elle pleura amèrement.

—Pauvre Philippe! se dit-elle en sanglottant, ils le tueront.

Cette horrible pensée la glaça de terreur; le désir de sauver son amant lui rendit l'espérance; elle appela sa fille Pétronille.

—Ma chère Pétronille, lui dit-elle en essuyant ses larmes, il faut que je sorte à l'instant; tu m'accompagneras à l'hôtel-de-ville.

—Ma bonne maîtresse, que votre volonté soit faite; mais il me semble que le moment n'est pas propice pour sortir : la multitude encombre les places publiques et les rues.

—Le temps presse, suis-moi... ma bonne Pétronille, sais-tu si dans cette maison il reste quelque habit d'homme?

—Un seul, ma maîtresse; celui que M. votre père portait la veille du jour où il fut massacré par les catholiques.

—Prends-le et viens avec moi.

Catherine s'enveloppa de la tête aux pieds dans sa cape blanche et s'éloigna de la porte Maubec; elle traversa les rues sans être reconnue; arrivée à l'hôtel-de-ville, elle eut beaucoup de peine à se faire jour jusqu'au perron.

—M. l'échevin dit-elle à un vieillard, où est le cachot de l'hôtel-de-ville?

—Descendez l'escalier à gauche, répondit l'échevin. Guidée par un soldat du guet, la nièce de Guiton parcourut à pas lents l'escalier tortueux; le soldat s'arrêta à la porte du cachot :

—Mademoiselle, dit-il, voici la porte du cachot : le geolier s'avance vers vous; que le bon Dieu vous protége.

—Que venez-vous faire ici, mademoiselle? cria le geolier d'une voix presque menaçante.

—Je veux voir le prisonnier catholique.

—Impossible, mademoiselle.

—J'ai une permission de M. le maire.

—J'en doute, ma fille.

—Lisez :

Le geolier prit des mains de Catherine un parchemin scellé aux armes de la Rochelle : dès qu'il reconnut le sceau de la municipalité, il s'empressa d'ouvrir, alluma un flambeau et accompagna Catherine jusqu'à l'entrée du cachot.

— Dans un quart d'heure je reviendrai, dit-il; hâtez-vous, mademoiselle, car si je ne me trompe, l'heure de l'exécution n'est pas éloignée.

Catherine et Pétronille ne purent s'empêcher de frémir quand elles se virent seules sous la voûte ténébreuse du cachot.

— Philippe de Surgères? cria la nièce de Guiton.

—Une voix de femme! fit le prisonnier... est-ce un ange envoyé du ciel, comme celui qui sauva Daniel dans la fosse aux lions.

— Je suis la nièce du maire de la Rochelle.

—Catherine! s'écria Philippe.

(1) A marée basse, on voit encore les restes de la digue de la Rochelle. C'est un long empierrement qui s'étend de la pointe de Coreille, à celle du fort Louis, éloignée d'environ 1,500 mètres et dont le milieu donne passage aux vaisseaux.



Et il se précipita dans les bras de son amante. Il n'y avait pas un seul instant à perdre : le peuple hurlait déja hors des portes, et gourmandait la lenteur des bourreaux.

—Le temps presse, dit Catherine en s'arrachant des bras de Philippe ; je suis venue pour te sauver.

—Je n'ai plus aucun espoir, ma chère Catherine ; je ne sortirai de ce cachot que pour aller au gibet.

—Ne désespère pas ainsi de la bonté du ciel et de l'amour d'une pauvre fille. J'ai apporté un costume de soldat huguenot, et je crois qu'à l'aide de ce travestissement tu échapperas à la vigilance du geolier.

Quelques instans suffirent à Philippe de Surgères pour dépouiller ses habits et revêtir le pourpoint gris de Guillaume Guiton.

—Tu es méconnaissable, dit Catherine.

—La porte roule sur ses gonds ajouta Pétronille. En effet, le geolier entra et cria par trois fois :

—Mademoiselle sortez ; il ne doit plus rester dans cette prison que le patient et le bourreau.

—Pars, dit Catherine, en embrassant Philippe et que le ciel te protége.

—A demain, mon ange consolateur, à demain si je parviens à me sauver.

Il sortit précipitamment, et le geolier en le voyant passer, récita ses prières ; il crut voir Guillaume Guiton, dont la ressemblance était frappante,

— Mademoiselle, dit-il à Catherine, je crains qu'il n'arrive quelque grande catastrophe à notre bonne ville de la Rochelle ; j'ai vu passer l'ombre de M. Guillaume Guiton ; que le bon Dieu tienne son âme en paix et lui fasse miséricorde !

Catherine était trop émue pour répondre au geolier ; elle se contenta de glisser dans sa main une pièce d'or, et se hâta de monter le grand escalier. Quand elle entra dans la grande salle de l'hôtel-de-ville, elle vit deux bourreaux qui se dirigeaient vers le cachot accompagnés de quelques soldats. Envain elle s'efforça de fendre la foule pour sortir ; elle se vit contrainte de rester.

—Messieurs, s'écria un des bourreaux, messieurs les échevins, le prisonnier n'est plus dans le cachot.

Le second bourreau entra au même instant avec le geolier qu'il traina devant le maire.

—Misérable ! lui dit Guiton, qu'est devenu le prisonnier ?

—Il s'est échappé grâce à la protection de Catherine votre nièce. Maintenant, je connais le subterfuge de la jeune fille.

—Tu mourras, puisque par ta faute le criminel est hors de danger.

—Le geolier n'est pas coupable, cria tout-à-coup une jeune fille ; c'est moi qu'il faut punir.

Tous les regards se portèrent vers l'endroit d'où partait cette voix ; Guiton reconnut le cri de sa nièce qui courut se jeter à ses pieds :

C'est moi qu'il faut punir, s'écria-t-elle, grâce pour le geôlier.

Guiton détourna les yeux et sortit le cœur navré de douleur.

VII.

UN PAIN NOIR.

Cependant l'extrémité des Rochellais étant en son dernier point, dit l'auteur des mémoires du cardinal de Richelieu, n'ayant plus d'herbe à manger sur leurs contrescarpes, de cuir de bœuf ou de cheval, de courroies, de bottes, de souliers, de ceintures de pendans, d'épées, de pochettes dont ils faisaient des gelées avec de la cassonade et des bouillies sucrées pour se nourrir, ils résolurent d'envoyer demander miséricorde.

Le maire Guiton instruit de cette détermination convoqua ses concitoyens à l'hôtel-de-ville.

—Habitans de la Rochelle, s'écria-t-il : lorsque je consentis à être maire, ce fut à condition qu'il me serait permis de plonger mon poignard dans le cœur de celui qui le premier parlerait de se rendre.

—Nous mourons tous de faim, cria la multitude.

— Pourquoi avez-vous bravé la colère de Louis XIII, si vous ne vous sentiez pas la force d'affronter le martyre ? s'écria Guiton... Je suis votre maire, vous devez m'obéir ; résistons à l'armée royale, jusqu'à ce qu'il ne restera plus dans la Rochelle un homme en état de porter les armes.

Il descendit du perron et se perdit dans la foule qui n'osait murmurer en présence de son premier magistrat. Au détour d'une rue, il rencontra une femme qui lui demanda l'aumône et tomba au même instant morte d'inanition.

— La famine décime les malheureux défenseurs de la Rochelle, dit un échevin.

— Pourquoi plaindre cette femme, répondit Guiton ; dans quelques jours nous mourrons comme elle.

— On ne peut pas vous parler de capituler.

— Vous n'avez pas oublié, M. l'échevin, le serment que je fis quand vous m'élûtes maire de cette ville.

— Je m'en souviens, et j'aurai le courage de supporter les horribles tourmens que j'endure, dit le vieillard.

Guiton précipita le pas ; la présence de Catherine à l'hôtel-de-ville, l'évasion de Philippe de Surgères, avaient fait naître dans son ame d'étranges soupçons : néanmoins il trouva sa nièce seule et si faible qu'elle ne put se lever pour le saluer.

— J'ai faim ! bien faim ! dit-elle ; mon oncle, un peu de pain ou je meurs.

— Du pain, Catherine, répondit le maire, je n'en ai pas.

— Il faut donc mourir ?

Guiton, touché de compassion, n'osa parler à sa nièce de la fuite du prisonnier ; il s'efforça de la consoler et promit d'apporter le soir quelques alimens qu'il acheterait au poids de l'or. Sa parole fut assez puissante pour calmer le désespoir de la malheureuse Catherine ; content de ce premier succès, il se disposait à sortir, lorsque Philippe de Surgères entra subitement.

— Catherine, cria le soldat catholique, j'apporte du pain.

Il posa sur la table un petit pain noir.

La jeune fille, qui depuis plusieurs jours était en proie aux affreux tourmens de la faim, saisit avec

empressement cette grossière nourriture et la porta à sa bouche pour la dévorer.

— La fille de Guillaume mangerait le pain des catholiques, s'écria le maire en arrachant le petit pain noir des mains de Catherine : la mort, plutôt la mort.

— Mon oncle, j'ai bien faim, cria la jeune fille.

— Ce pain a été pétri avec le sang de ton père!

— Je sens un feu brûlant qui dévore mes entrailles.

— Tu mourras comme ton père, comme ton oncle, si Dieu détourne sa main de nous.

A ces mots, Guiton s'approcha de la fenêtre et jeta le pain noir.

— Homme insensible, dit Philippe de Surgères, tu n'as donc pas pitié de ta nièce! tu veux qu'elle meure!

— Son séducteur ne lui survivra pas, répliqua Guiton; les soldats envoyés par les échevins cernent cette maison : tu ne peux échapper à notre vengeance.

Philippe tira son épée du fourreau et sortit avec précipitation; arrivé à la porte extérieure, il se vit entouré par plusieurs soldats qui le menèrent à l'Hôtel-de-Ville pieds et poingts liés : le soir même il eut la tête tranchée. Guiton assista lui-même à l'exécution de l'infortuné gentilhomme, et se promit d'en raconter les moindres détails à sa nièce Catherine. Quand la nuit fut venue, il retourna à la porte Maubec; il trouva la fidèle Pétronille en pleurs.

— Qu'est-il arrivé? lui dit-il.

— Mademoiselle Catherine est morte.

— Encore une victime! dit le maire en s'efforçant de retenir ses larmes. Je suis cause de la mort de ma nièce; le pain noir du soldat royaliste lui eût suffi pour subsister pendant quelques jours; mais il est écrit que tous les défenseurs de la Rochelle doivent périr comme les habitans de Tyr et de Samarie : grand Dieu, protège ton peuple et détourne l'oppression!

VIII.

CAPITULATION.

« La ville était pleine de morts (1), dans les chambres, dans les rues, dans les maisons, dans les places publiques; la faiblesse de ceux qui restaient, était venue à un tel point, et le nombre de ceux qui mouraient était si grand qu'ils ne se pouvaient enterrer les uns les autres, et laissaient leurs morts gisant à l'endroit où ils avaient expiré, sans que pour cela l'infection fût grande; atténués par la famine, dès qu'ils étaient morts, ils se desséchaient et ne pourrissaient pas. »

Le conseil de la ville se réunit, à l'insu du maire, et d'un commun accord il fut arrêté qu'on accepterait les conditions du cardinal de Richelieu. Le 27 octobre 1628, ils envoyèrent une ambassade au camp de l'armée royale; le 28, le traité fut signé, et le lendemain douze députés se rendirent auprès du roi, qu'ils supplièrent de leur pardonner, et de se souvenir des services qu'ils avaient rendus à Henri IV, son père. Louis XIII et le cardinal, après les avoir sévèrement réprimandés, envoyèrent des gens de guerre pour se saisir du fort de Tadon, des portes, des tours de la Rochelle, des canons et des munitions; on ne trouva dans la place que soixante-quatre Français et quatre-vingts-dix Anglais en état de porter les armes; les autres étaient morts de misère et de faim. Le 30 octobre le roi et le cardinal firent leur entrée; le maire, contraint de céder au vœu général de ses concitoyens, s'avança à la rencontre du roi avec six archers.

— Dites au maire de la Rochelle, s'écria le cardinal, qu'en punition de sa révolte et de ses méfaits, je lui ordonne de congédier ses archers, de ne plus se qualifier maire, sous peine de mort.

Guiton obéit et s'humilia devant le cardinal-ministre.

— Si vous voulez passer au service du roi d'Angleterre, lui dit le cardinal, je vous donnerai un sauf-conduit.

« — Monseigneur, répondit Guiton, il vaut mieux » se rendre à un roi qui a su prendre la Rochelle, qu'à » un autre qui n'a pas su la secourir. »

IX.

DÉMOLITION DES FORTIFICATIONS DE LA ROCHELLE.

Le lendemain, le cardinal conseilla au roi d'envoyer le maire hors de la ville (1), à cause de la grande inhumanité dont il avait usé envers ses concitoyens, ayant mieux aimé les laisser misérablement périr de faim, que d'avoir recours à la clémence royale, pour mettre fin à leurs misères; d'envoyer à Niort madame de Rohan, la douairière, comme étant indigne que sa majesté la vît, pour avoir été le flambeau qui avait consumé le peuple. Il fit ensuite démolir les fortifications et murailles de la ville, et ne conserva que le petit fort de la Prée, afin d'avoir toujours une porte assurée pour faire, quand on voudrait, descendr edes troupes dans l'île de Rhé.

Le siége avait duré quatorze mois dix-huit jours; douze mille hommes étaient morts de faim : la vengeance du cardinal fut terrible : il abolit à perpétuité l'échevinage et la communauté de la ville.

Cette déplorable victoire avait coûté quarante millions.

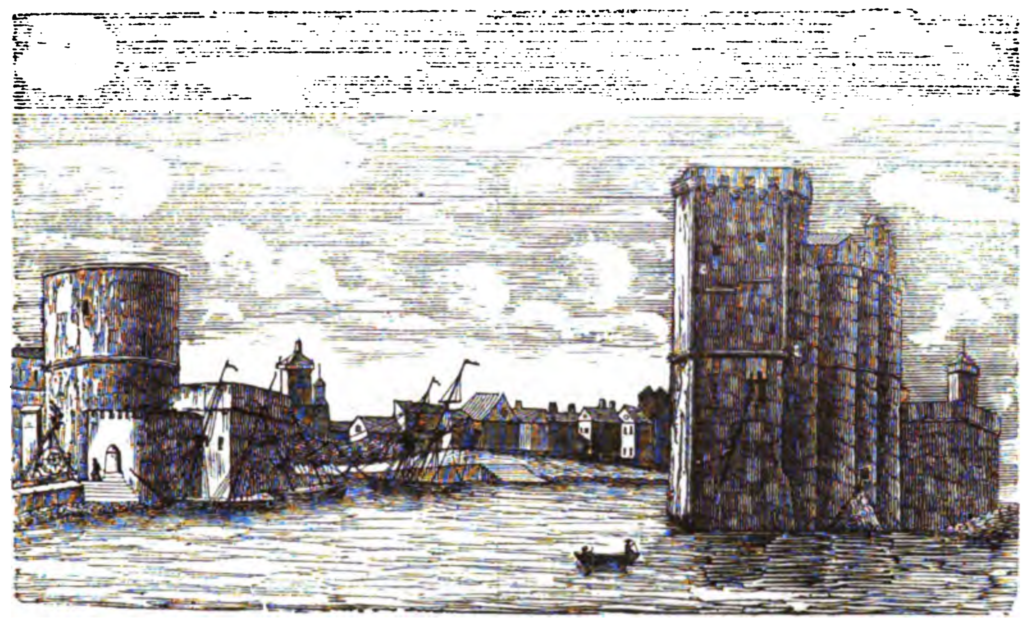
Jusqu'au règne de Louis XIV, la Rochelle ne présenta qu'un amas de ruines; ce prince, comprenant l'importance de sa position, la fit reconstruire et fortifier par Vauban. A dater de cette époque, le chef-lieu de la Charente-Inférieure n'a cessé de prospérer.

« Cette place maritime, dit M. Albert Deville, est dans une situation très avantageuse pour le commerce; sur l'Océan, au fond d'un petit golfe qui lui sert d'avant-port, l'acces en est défendu par deux tours d'un bel aspect. En face, les deux îles de Rhé et d'Oleron, forment une immense rade, dont l'entrée est le pertuis d'Antioche : le port est sûr et commode, garanti par une puissante jetée; on y a ajouté, dans ces derniers temps, un vaste bassin où les vaisseaux

(1) *Mémoires du cardinal de Richelieu*, tom. II.

(1) *Mémoires du cardinal de Richelieu.*





PORT DE LA ROCHELLE.

sont mis en carénage, et où ils reçoivent leurs chargemens, quelle que soit l'élévation de l'Océan.

L'histoire de cette ville est pittoresque, intéressante; les comtes du Poitou, les Anglais, les rois de France la possédèrent tour à tour; mais la plus belle page de ses annales est sans contredit l'effrayante relation du siège qu'elle soutint en 1628.

Puisse-t-elle échapper désormais aux déplorables catastrophes de la guerre civile! si quelque malheur vient encore effrayer ses habitans, que le ciel leur donne un maire aussi dévoué, aussi intrépide que Guiton!

J.-M. Cayla.

MES CROQUADES.

Dans notre Provence à peine connue de ses enfans, visitée, on le dirait, seulement par occasion, et presque dédaignée par les étrangers; il est des spectacles d'autant plus ignorés qu'ils sont plus près de nous, et qui n'auraient besoin que d'être connus pour rivaliser de renommée avec ceux auxquels les récits des voyageurs en ont prêté le plus.

La nature a eu beau déployer ses merveilles, dérouler le grandiose de ses créations, entasser miracle sur miracle; on ne lui en a pas tenu compte, et c'est à peine si de loin en loin quelques voix aussi généreuses que rares, se sont élevées pour chanter un hymne en son honneur.

C'est que la nature, comme tout noble ouvrier, a conçu en silence, a créé loin des yeux profanes, et que pour découvrir son travail, il eût fallu deviner ses mystères, ou les percer à force de persévérance.

Il eût fallu escalader des rochers, gravir les montagnes dont elle entoura son laboratoire, et franchir les précipices sans nombre à l'abri desquels elle travailla pendant des siècles.

Or le provençal, quoique ne manquant pas du sentiment du beau, est naturellement paresseux, et il s'écarte peu volontiers des chemins fréquentés : l'idée de la fatigue l'effraie, et la perspective d'un pélerinage, le frappant d'indifférence, le fait tomber de nonchalance à l'ombre de ses oliviers. — Il n'est donc pas étonnant que le chiffre de nos merveilles connues soit très restreint : il est en rapport avec celui des recherches et des découvertes.

Le défaut de publicité est aussi un ennemi terrible, qui ne contribue pas peu à condamner à l'oubli certaines localités, dont on pourrait faire des pages magnifiques : car, si parmi nous quelque génie s'éveille, il s'y trouve à l'étroit, et n'attend pas que ses ailes soient fortes pour s'envoler vers la capitale, d'où il nous envoie à peine quelques reflets d'une gloire étrangère.

Quelques-uns ont voulu consacrer leurs talens à leur pays, mais tous, peintres ou littérateurs, ont amplement bu à la coupe des dégoûts, des désappointemens et des humiliations : il se sont vus forcés de renoncer à une entreprise qui ne leur donnait que le découragement en perpective, et l'isolement pour récompense (1). — D'autres, et c'est le plus grand nombre, croiraient indigne de l'étincelle de génie que Dieu plaça sur leur fronts, d'en consacrer la plus petite parcelle à dédier à leur pays une couronne de célébrité, tressée avec des matériaux pris dans son sein.

Un jeune artiste au noble cœur et aux généreuses pensées, plein de talent, d'amour pour son pays, et de foi dans l'avenir, les comparait à ces villageois érudits, dont l'amour-propre mal entendu leur fait dédaigner tout ce qui n'a pas déja un cachet de célébrité. — Ils croient fermement, s'écriait-il, qu'il y ait impossibilité de dire quelque chose d'intéressant sur le clocher ruiné de leur église, et s'obstinent à penser que leur pays, précisement parce qu'il est leur pays, ne saurait en aucune manière prêter de l'intérêt à une narration ! — Il n'y a *rien*, selon eux.... les barbares !... Qu'ils se donnent donc la peine de jeter un coup-d'œil investigateur sur les murs de cette église; qu'ils s'écartent un peu de la grande route; qu'ils tournent la montagne derrière laquelle ils voient le soleil se lever ou se coucher; qu'ils marchent pendant quelques jours, seuls avec la terre et avec le ciel, et alors, peut-être !.. renonceront-ils à leurs préjugés.

Ils trouveront d'amples dédommagemens dans leurs courses, de même qu'avec un peu de persévérance, et même dans leur église, fût-elle la plus obscure et la plus lézardée du monde !... Un morceau de pierre vulgaire, enrichi par la conception et par le travail des hommes du passé, pourra se trouver sans doute caché dans l'encoignure de son portail mutilé; dans une niche masquée par de vieux bois; entre deux colonnettes enfouies sous les toiles d'araignées, ou le long de la frise d'un ordre bâtard... qui sait ?.... peut-être, dans l'escalier tortueux du clocher ou dans son poudreux grenier.

Et en effet, ceci a été pour moi une vérité que m'a toujours confirmée la vie errante de ma première jeunesse. Je pourrais parler par expérience de longue date, car le désir de chercher et de voir ce qui était inconnu se développa de bonne heure chez moi.

L'insouciance de l'enfance était le seul bien sous les auspices duquel j'essayais de la vie, que déja mon œil brillait, et les veines de mon front se gonflaient quand, parvenu au sommet d'une colline, je découvrais un horizon plus vaste, quelques maisons de plus, un coin de mer, ou les replis du torrent qui, se glissant à travers la verdure des arbres et des prés, reluisait au soleil comme un ruban métallique, ou scintillait comme les écailles d'un reptile en mouvement.

Un rocher de quelques toises de haut, et un arbuste incliné à son sommet; une tresse de lierre à la jambe d'un frêne, ou courant le long d'un puits; un ruisseau se laissant choir d'un mur; le tronc d'un arbre frappé de la foudre, ou déraciné par l'ouragan; un grain de sable tant soit peu différent des autres; les ailes poudreuses d'un papillon, le vol mystérieux du ténébrionite, ou la trace lumineuse d'une mouche luisante; le poisson se jouant dans la transparence de la rivière; le hennissement du cheval se cabrant sous l'éperon de son cavalier; le coassement des grenouilles dans les herbes du réservoir, ou celui des rainettes au haut d'une treille; le *guirigui* du grillon pendant une belle soirée; l'eau qui, tombant goutte à goutte, tinte sur les toits long-temps encore après l'orage; tout enfin, jusqu'au piédestal dégradé d'une croix de mission, éveillait en moi des sensations indicibles, qui jetaient sur ma figure d'enfant le sérieux de celle d'un homme.

La possession d'une branche irrégulière, un peu mousseronnée; la trouvaille d'une pauvre petite concrétion; l'acquisition d'une pierre tassière, dentelée, ouvragée et déchiquetée comme la façade d'une vieille cathédrale; la racine fantastique du roseau, un coléoptère bien noir, avec des cornes bien longues, ou avec des tenailles bien redoutables; tout cela était pour moi le suprême bonheur. Que l'on comprenne ma joie, lorsqu'un de mes oncles me fit cadeau d'une belle et énorme typolithe !

Quand, au soir de mes courses dans la campagne, je rentrais avec a'ondante moisson, j'entassais mes pierres de manière à former des grottes; je plantais mes roseaux et mes branchillons dans leurs interstices; je disposais de mes insectes, traversés par une épingle, comme d'un monde créé par moi; je leur assignais des places conformes à leurs structures et à leurs habitudes, et quand j'avais tout fait, je trouvais à faire encore. — A genoux, devant mon œuvre, comme devant une crèche de l'enfant Jésus, je passais des heures entières à l'arranger et à le déranger, pour l'arranger encore. — Le sanctuaire de ces innocens plaisirs était un cabinet ouvert à moi seul. Le plancher n'en était pas très solide, et un jour je crus mourir d'angoisse en l'entendant craquer et en le voyant disparaître sous mes pieds avec toutes les richesses dont je le chargeais depuis 28 mois.

La visite d'une caverne de quelques mètres de profondeur, était un événement majeur pour moi; j'en inscrivais la date sur un des murs du cabinet dont j'ai parlé : la veille je faisais des préparatifs immenses, et le lendemain j'avais tout l'orgueil d'un général d'armée, quand, à la tête de quelques enfans électrisés par mes promesses enthousiastes, je marchais au soleil, sautant les fossés, traversant les ruisseaux avec mes bas et avec mes souliers sous le bras, et allant à la découverte d'un nouveau monde. — Quand la terre promise tardait à nous apparaître, a nous trempés et noirs de sueur, et que le découragement venait à gagner mes camarades, alors je les arrêtais brusquement et les faisais asseoir : je priais, je suppliais, et, comme

(1) Les faits à l'appui de ce que j'avance sont assez nombreux pour me dispenser d'en citer des exemples.

Cristophe Colomb, je leur demandais encore une heure, une minute, un instant de marche; m'animant par degrés, je leur prodiguais les noms de lâches, et, pour donner plus de poids à mes paroles, j'avais soin de tirer de ma poche une petite lanterne volée à mon père, laquelle devait nous guider dans les profondeurs ténébreuses que nous allions visiter. Je la montrais solennellement, et surtout les petites bougies héroïquement achetées de nos propres et rares deniers; ordinairement mon éloquence ébranlait mes compagnons et j'avais la satisfaction de voir triompher ma cause.

Oh! que j'étais heureux et fier!.... Je regrette ce temps.

Jean-Jacques confesse que l'aspect d'une simple fleur bleue, l'inonda de joie par la ressouvenance du passé, et lui fit crier avec enivrement :

C'est une pervenche!...

Quelque chose d'analogue m'arrive chaque fois que le hasard, plaçant la main d'un enfant dans la mienne, me donne l'occasion de le conduire à la campagne où nous attendent ses parens : alors je l'épie, j'attends le moment où, découvrant sa maison à demi cachée sous le feuillage, il batte des mains, fasse une cabriole, et s'écrie :

Nous y voilà!

J'accueille avec émotion ces trois mots échappés de sa bouche enfantine; ils font vibrer la corde de mes souvenirs, et font revivre, pour quelques instans, tout un délicieux passé auprès duquel le présent s'efface, ou se contracte comme un bout de parchemin au contact d'une flamme violente.

Plus tard, quand ma mémoire se fut meublée, que mes idées eurent grandi avec mon imagination, mon ambition devint aussi plus grande : mes désirs allèrent au-delà de la plus haute montagne, et plongèrent en deçà d'une mer bleue, éloignée seulement de quelques lieues, et qui m'envoyait de sa vaste surface ondée, des étincelles d'or, de diamans et d'enthousiasme.

J'étais né, oui, je le sens, pour être voyageur!

Je le sens!... à cette agitation fébrile qui me saisit en évoquant mes souvenirs; je le sens!... aux battemens de mon cœur; je le comprends!... au malaise inexprimable qui me fait crisper les doigts en écrivant ces lignes. — J'étais né pour courir, vagabonder, me perdre dans les bois, et me retrouver encore pour le raconter.

J'avais faim de sites, comme un antiquaire a faim de tout ce qui est antique, comme l'enfant a faim de lait, comme la jeune fille a faim d'amour, comme l'avare a faim d'argent, comme le riche a faim de grandeurs, comme le mendiant a faim du pain qui lui manque.

J'étais né pour être voyageur, et je ne le fus point.

Les plus belles années de ma jeunesse se dépensèrent dans une sorte de couvent, où mon ardente curiosité dut se borner à contempler un cimetière voisin, garni de croix noires comme un champ l'est de blanches marguerites; clôturé d'un côté par un mur noir et triste; entouré de l'autre par la marne silencieuse, toujours trouble comme après un orage, et d'une physionomie aussi sèche que les cadavres dormant à ses côtés. — Et quand un peu de liberté me fut donnée, helas...! je me trouvais trop pauvre pour satisfaire mon amour des voyages; mais s'il ne me fut pas permis d'explorer en grand, de traverser les mers, de parcourir les quatre parties du monde, je voulus du moins tromper mon appetit dévorant, en circonscrivant le cercle de mes désirs; j'étais, certes, bien loin de deviner les jouissances qui m'attendaient.

Un bâton, un carnier, un chapeau à l'épreuve de tous les accidens atmosphériques, et une paire de bottines solidement serrées composèrent tout mon équipage. — Le lieu natal fut mon point de départ, et partout où mes pressentimens me disaient d'aller, le but de mes courses.

D'abord je visitai de petites chapelles, de saints ermitages, de miraculeuses notre-dames enrichies d'offrandes et surchargées d'ex-voto, et rien de ce qui dans le voisinage, avait un atôme de renommée ne put m'échapper.—Puis... quand, sans calculer la longueur du jour, ni me soucier d'un gîte pour la nuit, j'osai dépasser ces limites trop restreintes et déja connues, je vis des solitudes à faire naître l'envie de se faire anachorète; des déserts à vous donner l'audace de peser la vie comme un bien nous appartenant, et à vous inspirer l'idée d'un suicide sans remords.—J'entendis le vent courir mystérieusement dans le cœur des forêts inabordables, et mourant de vieillesse; de la lisière où je m'étais arrêté, j'ai vu de nouvelles générations verdoyer sous leurs pâles squelettes; je les ai vues, impatientes de voir le jour comme des parricides impatiens de jouir du bien paternel, étouffer sans pitié les arbres vieillards dont la semence leur donna l'être.— Forêts moins riches que celles qui ont été décrites par Châteaubriand, mais vierges comme la fleur du matin, et sévères comme une statue antique mutilée par la foudre.

Je découvris et partageai des misères à faire douter de la bonté de Dieu; je mis ma main dans la main d'un prêtre aussi pauvre que le dernier de ses paroissiens; les aimant comme ses enfans, vêtu plus misérablement qu'eux, aussi respecté et plus adoré qu'un évêque mitre en tête et diamant au doigt; ne se servant de son autorité que paternellement; portant un visage halé et des joues creuses; travaillant aux champs, et revenant le soir avec un fagot sur la tête; enfin parlant à ses ouailles, beaucoup du ciel et très peu de l'enfer.

J'atteignis des rocs sur la cime blanchie desquels je cherchai vainement la trace de l'aigle; je sautai à pieds joints, dans des crevasses qui ne servirent jamais de tannière au renard; je me laissai couler dans des abîmes où toute végétation était interdite, et où le bruit des cailloux que j'entraînais après moi, se répercutant comme dans un vase d'airain, prenait l'éclat et la majesté du tonnerre. Une torche d'une main, et me traînant sur l'autre, je rampai, comme un reptile immonde, dans des trous, dans des boyaux salis de fange, pour aller regarder les gouttes d'eau tombant des fissures d'une caverne... pour toucher quelques stalagmites de plus, et m'écrier après :

Beau!... trois fois beau!...

Tout cela s'est passé à quelques pas d'un monde, bourdonnant dans ses cités, jouissant de tout, pendant que la faim, la soif, le vent, la neige, la pluie et la peur des loups me livraient la guerre.



VILLAGE DE GORRENS.

Quelques sites me plurent tellement que je criai : *infamie!...* de ne pouvoir en faire ma propriété. J'essayai de les dessiner, mais je n'en obtins qu'une représentation décolorée et insuffisante. — Je sentais trop vivement alors pour songer à coucher mes sensations sur le papier, aussi les ai-je toujours enfouies au dedans de moi, excepté quelquefois où j'en ai vidé le trop plein dans des épanchemens d'artiste ou de voyageur.

Aujourd'hui qu'un peu de calme a succédé à cette vie d'agitation; je me suis senti pris du désir qu'éprouve le soldat rentré dans ses foyers, celui de parler de ses batailles. Je vais donc essayer de retracer des sites déja connus, et d'autres qui ne le sont pas encore. Le tout sans plus de prétentions que le portier qui, devinant par instinct les hommes avides de science, ler arrête au passage, et du doigt leur montre le muséum auprès duquel ils passaient, sans en deviner les richesses.

Heureux! si ma tentative fait tressaillir une plume telle que je voudrais la posséder, pour parler dignement du sujet qui va nous occuper.

Plus heureux encore!... si, s'animant à mon pâle *racontage*, elle veut voir par elle-même, faire peut-être de nouvelles découvertes, et les jeter en style de feu, à la curiosité de nos lecteurs.

Je commence, sans choisir, mais prenant au hasard dans l'ample mosaïque de mes souvenirs.

LA VALLÉE DE BAGARELLES ET CHATEAU-VERT.

Il est entre Brignolles et Draguignan, non loin d'un joli petit village appelé Carcès, plus près d'un autre qui a nom Montfort, et tout près de celui de Gorrens, un endroit appelé vulgairement la *vallée de Bagarelles.*

De tous les chemins qui y conduisent, nul n'est plus agréable pour l'artiste, que celui que nous venons d'indiquer. La variété et les accidens de la route la font trouver moins longue, et la préparent par gradation au spectacle qui est le but de la course. — C'est Carcès avec son pont svelte, ses moulins baignés d'eau, son château d'historique fondation (1), et sa rivière de Carami (2) qui, se hâtant de franchir une digue, va attendre Argens au passage, l'arrête un instant, s'y attache, et la suit comme une sœur, qui, se pendant au bras de son ainée, se laisse guider par elle à travers les prairies. — C'est Montfort au front blême, avec ses maisons échelonnées et ses vertes et jolies prairies. — C'est puis ensuite, Argens que l'on côtoyejusqu'à Gorrens, toujours capricieuse, vagabonde, destructive, sauteuse comme un poulin, et empiétant constamment sur le terrain de ses deux rives. — Gorrens est un village singulièrement bâti, et d'un aspect plus singulier encore. On peut en passant admirer de magnifiques arbres plantés majestueusement devant l'église.

(1) Ce château, ou du moins les événemens qui s'y sont passés, ont inspiré un long poëme à M. Denys député et auteur d'un ouvrage sur la provence, orné de lithographies dues au crayon de M. Cordouan. Cet ouvrage a subi le sort que nous signalions tout-à-l'heure.

(2) On a pu voir l'étymologie de ce nom, dans une pièce de vers, renfermée dans la livraison de mai 1839.

A partir de là, la solitude commence, même en traversant des campagnes fort bien cultivées; Argens se montre par rares intervalles, puis disparaît tout-à-fait. Le site commence alors à prendre un aspect plus sauvage; les terres sont cultivées avec moins de soin; les murs qui les soutiennent sont plus grossiers; les croix que l'on rencontre, sont d'un bois à peine équarri, et les niches des *Santons* (1) sont livrées à un dépérissement déplorable. — Le chemin depuis long-temps est devenu sentier; depuis peu le sentier lui-même se rétrécit de plus en plus, et des montagnes commencent à profiler, à droite, leurs groupes rongeâtres, incultes, caillouteuses, ou rarement ombrées par des touffes d'arbres, qui semblent se serrer les uns contre les autres, pour se défendre mutuellement de l'aridité environnante.

L'aspect change ensuite: le sentier disparaît de distance en distance sous une herbe menue et hérissée; un ruisseau profond porte la fécondité de ses eaux dans le talweg de la campagne, et à mesure que l'on avance, on passe graduellement par toutes les transitions d'une localité fortement accidentée.

Un murmure sacadé, pareil au bruit du champagne s'échappant du goulot d'une bouteille, se fait entendre, et bientôt après l'on découvre Argens muselée par une digue, qui la contraint de donner une partie de ses eaux au ruisseau dont nous avons parlé. — On lui prêterait presque une volonté, tant elle paraît animée, et rebelle à l'obstacle que l'homme lui a imposé. On dirait une nymphe au front indigné, aux lèvres contractées de dépit, et se hâtant de fuir en secouant la chevelure argentée de ses flots roulés en inombrables spirales, et éblouissant la vue par des effets d'optique variés.

Sur la rive droite s'élève un mur, et du côté de la gauche commence à s'en élever un autre: masses verticales, immensément hautes, image presque de l'infini, et qui, dans la main puissante qui les a plantées, n'ont jamais été que de minces dalles retournées sur le parvis irrégulier du monde. — Ces murs sont à pic, mais parvenus à une certaine élévation, ils se divisent, s'échelonnent comme les gradins d'un cirque ruiné. A mesure que l'on avance, leurs pointes semblent monter plus haut, et le spectacle en prend un aspect plus grandiose.

Argens, il y a un instant, objet principal, devient à peine un détail insignifiant de l'inconcevable panorama qui se déploie aux regards étonnés. Sa largeur déja très modeste, paraît mesquine en face des immenses proportions dont elle est environnée: et, singulier effet d'hallucination! on se surprend à vouloir l'enjamber comme si elle n'était qu'un petit ruisseau. De même Gulliver, à son retour de l'île des géans, se baissait pour embrasser sa femme aussi grande que lui, et prenait toutes les précautions imaginables, pour ne pas se briser la tête au haut des portes qui étaient beaucoup trop élevées pour craindre un pareil accident.

Que de beautés dans le désordre qui apparaît! ici le mur, inexorable partout ailleurs, a senti craquer ses fondemens sous la force d'une catastrophe; ses flancs se sont déchirés violemment et ont livré passage à la lumière : il s'est formé une espèce de rue, dont le sol commençant à la racine des rochers, monte insensiblement jusqu'au sommet d'une montagne. Les roches déplacées ont été dans leur chûte, triturées en si petites parcelles que le vent a pu en emporter une grande partie, et que ce qui resté encore a disparu sous une couche de terre végétale : quelques blocs pourtant ont dû à leur masse puissante de rester debout sur un lit de destruction. — L'un d'entr'eux est tombé verticalement. Le froissement de sa chute, ou d'autres causes inconnues l'ont taillé, arrondi en forme de tronc de cône, et le hasard, ce grand faiseur de choses admirables, a jeté sur sa partie supérieure et plane, une autre pierre parallélipipédique, chargée de cassures ressemblant à des moulures informes... puis un autre rocher a été placé en travers, destiné à représenter l'entablement de cet édifice sauvage; mais l'ouvrier invisible qui a remué ces masses énormes, semblerait avoir laissé son ouvrage imparfait ou avoir mal pris ses mesures. L'entablement (puisqu'à un entablement nous l'avons comparé) n'est point horizontal : il est obliquement placé, et une entaille régulière, faite on le dirait, à dessein, au lieu de s'adapter contre une des faces du rocher inférieur, brise ses angles à sa surface.

A gauche c'est un autre rocher presque pareil pour la forme à celui dont nous venons de parler. Il a été précipité des hauteurs au pied desquelles il est maintenant adossé obliquement, et sa tête, qui jadis recevait dans le courant de l'année quelques rayons du soleil, est maintenant enterrée sous les débris qui l'entourent. — Un pin croissait dans ses flancs; comme un ami dans le malheur, il l'a suivi dans sa chute, et l'on croirait presque qu'une divinité tutélaire a voulu récompenser son dévouement, en la préservant miraculeusement d'une destruction imminente. Placé contradictoirement aux lois de la végétation, sa chevelure resta violemment inclinée vers le sol; il a réussi à la relever plus fière que jamais; mais un coude fortement prononcé lui est resté, comme le signe ignoble d'un forçat libéré.

Ne pourrait-on pas comparer le rocher à un géant foudroyé, cachant sa tête dans la poussière qu'il mord avec rage, et le pin ne semblerait-il pas un de ses bras mutilés qui, se redressant par un mouvement nerveux, menace encore la puissance qui l'a terrassé, et lui envoie sa malédiction dernière?

Nous n'en finirions pas, si nous voulions consacrer un mot seulement à toutes les beautés de détails qui se fondent dans l'ensemble.

A mesure que l'on avance dans le défilé, la solitude en devient plus grande, et ne contribue pas peu à imprimer à ces lieux un caractère de sévérité, auquel l'ame la moins impressionnable ne saurait échapper. Leur majesté sauvage ne saurait être tempérée par le gazon que l'on foule continuellement sous les pieds, par la richesse des accidens des rochers tantôt inclinés vers la terre, comme des voyageurs penchés sur le bord d'un abîme pour en sonder les profondeurs, tantôt verticaux,

(1) On appelle en langage du pays, *Santon*, ou petits saints, des images grossières, peintes sur bois ou sur fer blanc, et placées dans la partie creuse d'un pilier de maçonnerie, que l'on bâtit ordinairement sur le bord de la route et le plus souvent à la rencontre de deux chemins. A mesure que l'on approche de Nice ces signes de croyance se multiplient singulièrement.

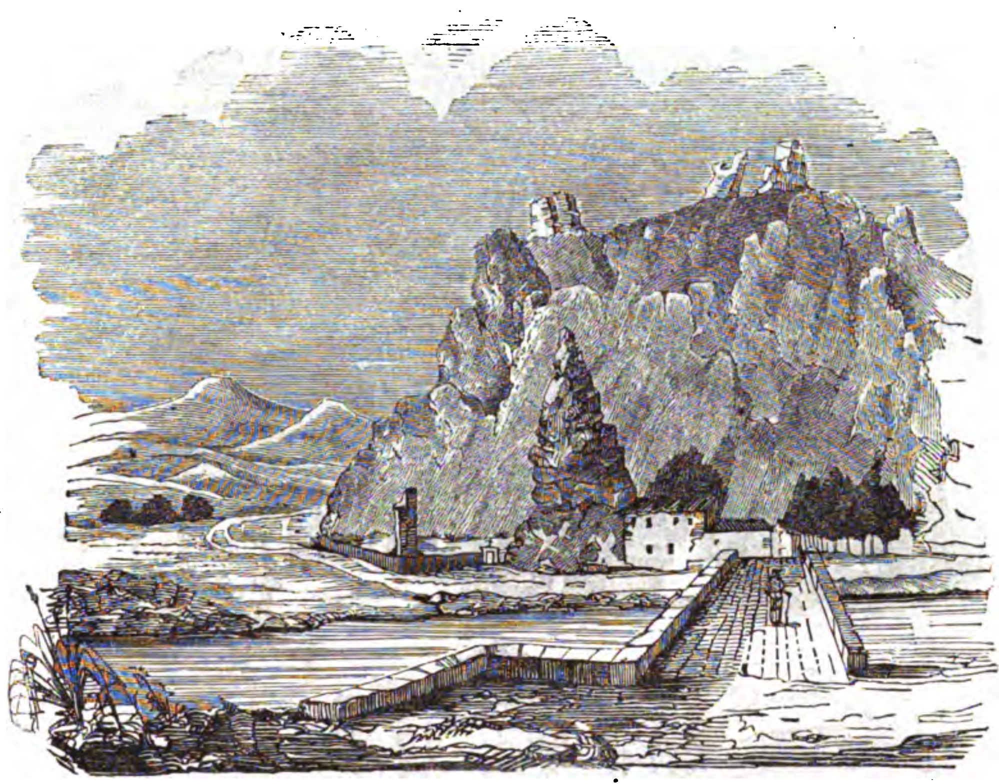
VALLÉE DE DAGARELLES. (Vue prise en dessus de l'écluse.)

décorés de mousses, festonnés de lierre, et distillant goutte à goutte, des eaux chargées de matières étrangères, qui les bariolent de teintes rougeâtres comme des taches d'oxide de fer, ou de lignes zig-zaguées, et noirâtres comme les veines du charbon de terre.

La largeur que ces murs naturels laissent entr'eux, est, en certains endroits, tout au plus de 45 à 50^{m}. tout s'y est réuni pour en faire un site admirable, non point de ceux qu'auraient aimés Gesner ou Florian, mais un peu satanique.... et tel que l'auraient choisi, Callot, Hoffman, et Byron.

Et en effet : l'ame du voyageur se sent comme à l'étroit, oppressée par le manque d'air, et péniblement affectée du lourd silence qui pèse sur elle, et qu'interrompt à peine le cri de quelque geai fourvoyé. — Tout est muet.... et paraît l'être sous l'effet d'un charme féerique! les arbres paraissent (on le dirait) tristes: le soleil éclaire à peine le sommet des plus hauts rochers de ses rayons, qui, d'en-bas, paraissent pâles et livides. Argens,..... Argens elle-même, naguère si bruyante, si pétulante et si agaçante dans sa course, s'est vouée à un silence religieux, et paraît craindre de troubler la profonde méditation, imprimée sur le front de tous les objets environnans.

Ses eaux sont mortes, immobiles et comme tassées sous une main de fer!



CHEMIN DE BARJOLS.

Seul être vivant devant un spectacle si grandiosement sauvage, l'émotion que l'on éprouve à son aspect, a aussi quelque chose de noble, mais sa trop longue durée vous fatigue : aussi, quand on est sur le point d'atteindre Château-Vert, on ne saurait mieux comparer la sensation que l'on éprouve, qu'à celle d'un homme venant de visiter une prison obscure, et qui sent l'air lui fouetter la figure, sur le seuil de la porte où il s'est arrêté un instant pour respirer.

Alors les rochers s'affaissent, la vallée s'élargit avec joie, le ciel n'est plus le même, l'air est plus tiède, la végétation est moins sombre, quelques oiseaux se font entendre, Argens reprend sa folle gaité, et le soleil, libre enfin, vient animer le paysage, et répandre une bienfaisante chaleur sur vos membres moites d'humidité.

Si c'est la rive gauche que vous suivez, vous apercevrez de l'autre côté un petit puits en tuf, et un peu plus loin une modeste croix que l'on dirait y avoir été placée comme un jalon d'espoir sur la route du voyageur attristé. — A droite se dresse une unique maison, largement entourée de belles eaux, et à l'abri d'une colline verdoyante. Elle représente le quart du village de Château-Vert, et communique avec le restant placé de l'autre côté de la rive, par un pont en tuf jeté sur la rivière. Avant de le franchir, asseyons-nous sur un de ses parapets, et donnons un coup-d'œil au paysage qui se déploie du côté opposé.

D'abord à gauche et se perdant dans le lointain, le chemin de Barjols ; puis de gauche, se prolongeant indéfiniment à droite, s'élève une colline rude, rocailleuse et chagrine, au sommet de laquelle les restes d'un antique manoir se dressent misérables, et éparpillés comme les membres d'une famille proscrite. Si le temps a touché rudement la demeure féodale de son aile destructive, on comprend que la main de l'homme y a pris une large part : et c'est pitié et charme en même temps, que de songer au passé, devant ces ruines, image du néant des ouvrages et de la puissance des hommes !

Si vous ramenez votre vue du côté du chemin de Barjols, vous apercevrez une tour servant de pigeonnier, un peu plus à droite la maison curiale; entr'elle et la tour un rocher pyramidal, abrité par la colline à la hauteur de laquelle, il paraît vouloir s'élancer. Audessus de lui tout est ruine; son pied plonge dans le cimetière; le fossoyeur en attaque les racines chaque fois qu'il creuse une fosse, et pourtant son attitude est fière autant que sa tête est aiguë. — Si vous le regardez au



VUE PRISE SUR LES CRÊTES, etc.

soir, quand les objets commencent à trembloter, et à prendre mille figures fantastiques, il vous apparaîtra comme un esprit rebelle riant de la destruction opérée au-dessus de lui; riant des bières que l'on y apporte au-dessous, et des chants de ceux qui les accompagnent, riant encore des croix plantées sur les tombes, des prières et de l'afliction de ceux qui viennent s'y agenouiller, et s'élançant enfin dans l'air, comme dans son domaine à lui, pour toujours et à toujours.

Ensuite une petite église qui ne se devine à l'extérieur que par un mince contre-fort, et par un clocher plus que modeste : puis deux ou trois maisons et l'on a vu tout le village de Château-Vert. — Quelques grottes curieuses se trouvent dans les environs; mais il serait aussi difficile de les indiquer d'une manière exacte, qu'il serait impossible de les trouver sans guide : il faut frapper à la porte du curé ou de quelque habitant du village.

Toutes les choses dont nous venons de parler ne sont pas inconnues; elle sont même visitées assez souvent; plus d'une fois on y a vu le chevalet d'un peintre, et il est juste de s'étonner que cette vallée n'en acquière pas plus de publicité : mais si l'on veut placer le pied là où le pâtre, allant à la recherche d'une chèvre égarée, l'a seul placé; si l'on a le désir de parvenir à des lieux, où il semble que l'on soit le premier à être venu depuis la création, il faut escalader les murs de la vallée de Bagnette. Nous n'indiquerons point la manière d'effectuer cette ascension; plusieurs se présentent et nous serions bien embarrassé de dire comment nous sommes venus à bout de faire la nôtre.

Nous nous contenterons de promettre beaucoup de peine, des écorchures sans nombre, des chutes plus ou moins graves, et au bout du compte le baume d'une curiosité bouillonnante satisfaite. — Nous ajouterons un petit avis.

Les vipères sont très communes sur ces hauteurs : ayez des bottines allant jusqu'à mi-jambe, ou des guêtres d'un bon cuir, pour vous garantir de leur piqûre; que des gants en peau vous permettent de saisir les aspérités des rocs, ou les branches des arbres sans vous déchirer l'épiderme; qu'un bâton ferré, légèrement re-

courbé par le bout vous tienne lieu de croc, lorsqu'il faudra vous enlever des plans inférieurs et vous serve de point d'appui pour redescendre : portez lunettes de crainte de vous éborgner aux mille petites branches qui vous arrêtent à chaque pas; et ne vous embarquez pas sans vivres et surtout sans eau.

C'est à ces précautions reconnues parfaitement opportunes que nous devons de pouvoir présenter le croquis d'une vue déja curieuse sur le papier, et admirable sur les lieux.

Ne se croirait-on pas transporté sur l'emplacement d'une vieille cité, dont les ruines blanchissent sans cesse aux intempéries de l'air ? — Sur le premier plan (à gauche) ne dirait-on pas des escaliers taillés exprès, pour arriver sur une place dominant une vallée inaperçue, tant elle est placée dans de basses régions ? Ces rochers composés d'assises presque régulières comme des pierres de taille, soutenus de part et d'autre lors de leur chute, et formant un hardi arc de cercle, ne ressemblent-ils pas à la porte cintrée d'un monument à l'agonie ? — Ces rocs (sur un plan plus éloigné) composés de lignes verticales et brisées comme des fragmens de quartz, ne singent-ils pas les flèches déliées d'une cathédrale, ou les aiguilles d'un minaret ? — Ces masses gravées comme de petites tours de briques, semblables de figure, espacées presque au compas, et se perdant graduellement dans un lointain bleuâtre, n'offrent-elle pas la vraie perspective d'une série de pilastres, soutenant autrefois une immense galerie maintenant écroulée, et jonchant le sol de ses débris.

. . . .

Est-ce l'œuvre de la nature ou celle du hasard ?

Ces deux mots apparaissent à chaque bout de l'horizon, comme deux points extrêmes. Un être impalpable, invisible comme eux (et à cause de cela souvent renié) jette sa flamboyante clarté au milieu de ces deux pâles météores, créés par une imagination désordonnée ; et l'homme, après avoir regardé alternativement chaque point de ce triangle mystérieux, voit s'effacer ses doutes : il considère chacun de ces deux points extrêmes, avec admiration, mais seulement comme deux rayons que Dieu (pour frapper le commun des hommes) voulut mettre à sa brillante auréole ; et c'est devant lui, devant lui seul..... qu'il s'agenouille avec le sentiment d'une foi consolatrice, et qu'il s'écrie :

Quelle est donc ta puissance.. ô mon Dieu ! et qui pourra jamais deviner le mystère de ta création !

Louis Levins.

Ancien élève de l'école d'arts et métiers de Châlons (Marne).

SAINTE-MARIE D'ORBIEU.

BALLADE.

Pélerin centenaire,
Presse tes pas pesans;
Abrège ta prière.....
Vois, le saint monastère
Lève sa tête austère
Sur les bois jaunissans.

Les mousses et l'épine
Rongent l'antique seuil :
Plus de cloche argentine !
Plus de front qui s'incline !
Plus rien, sous la ruine,
Hors la voix du cercueil !

Quand l'orage bourdonne,
Si, rasant le pavé,
La feuille tourbillonne ;
A cette heure résonne,
La plainte monotone
Du moine réprouvé.

La nef, vide et sonore,
A perdu ses vitraux :
Dès que le ciel se dore,
Dans ses fûts, que décore
L'arabesque du maure,
Chantent les passereaux.

Le temps, qui tout surmonte,
Voulut l'humilier.
Et pourtant on raconte
Qu'aux abbés maint vicomte,
L'œil voilé par la honte
A tenu l'étrier.

On dit, que Charlemagne
De ces murs fut parrain.
Joyeuse, sa compagne,
Là bas, sous la montagne,
Battit le roi d'Espagne,
Marsile l'africain.

Pélerin centenaire,
Presse tes pas pesans;
Abrège ta prière.....
Vois, le saint monastère
Lève sa tête austère
Sur les bois jaunissans.

Scævole Bés.



LES GUITTARDS-PINONS DU PUY-DE-DOME.

Les économistes du XIXe siècle, quelques philosophes à utopies sociales, marchant sous le drapeau du phalanstérien Fourier, ont créé l'établissement des communautés agricoles. On a crié miracle, on a prôné des systèmes plus ou moins erronés, et les prétendus novateurs ont reçu le glorieux surnom d'apôtres du socialisme.

Que diront ces chaleureux admirateurs, lorsqu'ils auront lu les quelques lignes que nous consacrons aux Guittards-Pinons du Puy-de-Dome.

Dans une petite plaine, près de Thiers, existaient, long-temps avant la révolution de 1789, de petites républiques, composées de pauvres paysans auvergnats, réunis de temps immémorial pour vivre et travailler ensemble : les rois de France avaient respecté leurs priviléges, leurs constitutions. Un savant voyageur, qui s'occupa beaucoup de statistique française, les visita en 1788; son récit paraîtra d'autant plus piquant qu'il a devancé de plusieurs années les belles théories du fouriérisme.

« Autour de Thiers, dit M. Legrand d'Aussy, sont des maisons éparses, habitées par des sociétés de paysans, dont les uns s'occupent de coutellerie, tandis que les autres se livrent au travail de la terre. Outre ces habitations particulières, il en est d'autres plus peuplées, dont la réunion forme un petit hameau, et dans lesquelles la communauté est plus intime encore. Le hameau est occupé par les diverses branches d'une famille, qui ne contracte ordinairement de mariages qu'entre ses différens membres, qui vit en communauté de biens, a ses lois, ses coutumes, et qui sous la conduite d'un chef qu'elle se nomme et qu'elle peut déposer, forme une sorte de république où tous les travaux sont communs, parce que tous les individus sont égaux. Il y a dans les environs de Thiers plusieurs de ces familles républicaines : *Tarante, Bartel, Terme, Guittard, Bourgade, Beaujeu.* Les deux premières sont les plus nombreuses, mais la plus ancienne ainsi que la plus nombreuse est celle des *Guittards.* Le hameau de la famille des *Guittards* est au nord-ouest de Thiers, à une demi-lieue de la ville; il s'appelle *Pinon;* ce dernier nom a même prévalu dans le pays sur le leur propre, et on les nomme les *Pinons.* Au mois de juillet 1788, quand je les ai visités, ils formaient quatre branches ou ménages, en tout 19 personnes, tant hommes que femmes et enfans; mais le nombre des hommes ne suffisant pas pour l'exploitation des terres ou pour les autres travaux, il avaient avec eux 13 domestiques, ce qui portait la population du hameau à 32 personnes. On ignore l'époque précise où le hameau fut fondé, la tradition en fait remonter l'établissement au XIIe siècle. L'administration des Pinon est paternelle et élective; ils s'assemblent; à la pluralité des voix ils élisent un chef qu'ils appellent *Maître*, et qui, devenu père de toute la famille, est obligé de veiller à tous les besoins : tous travaillent en commun à la chose publique; logés et nourris ensemble, habillés et entretenus de la même manière, ils ne sont plus en quelque sorte que les enfans de la maison. Le *Maître*, en qualité de chef, perçoit l'argent, vend et achète, ordonne les réparations, règle tout ce qui concerne les moissons, la vendange, les troupeaux. Ce père de famille diffère des autres, en ce que n'ayant qu'une autorité de dépôt et de confiance, il en est responsable à ceux dont il la tient, et qu'il peut la perdre de même qu'il l'a reçue. S'il abuse de sa place, s'il administre mal, la communauté s'assemble, on le juge, on le dépose. Les détails intérieurs de la maison sont confiés à une femme; elle porte le titre de *Maîtresse*, elle commande aux femmes, comme le maître commande aux hommes. Celui-ci a l'inspection générale, jouit du droit de conseil et de réprimande, partout il occupe la place d'honneur. S'il marie son fils, la communauté donne une fête à laquelle sont invitées les communautés voisines; mais ce fils n'est comme les autres qu'un membre de la république, il ne jouit d'aucun privilège, et quand le père meurt, il ne lui succède pas, à moins qu'on ne l'en trouve digne. Jamais les biens ne sont partagés, tout reste en masse : personne n'hérite, et ni par mariage, ni par mort rien ne se divise. Une Guittard sort-elle de *Pinon* pour se marier, on lui donne 600 livres en argent, mais elle renonce à tout. *Pinon*, dans certains départemens, serait regardé comme une ferme assez médiocre, puisqu'elle n'avait à l'époque de mon voyage que trois paires de bœufs, trente vaches et quatre-vingts moutons. Les meubles sont de la plus grande simplicité; les chaises en paille, les lits, les coffres, les armoires en bois de sapin : le *Maître* seul a une armoire en bois de noyer. »

Telles étaient les bases constitutives des familles républicaines connues dans l'histoire d'Auvergne sous le nom de Guittards-Pinons. Leurs usages, leurs coutumes transmis sans altération aucune de génération en génération, ne le cèdent point en sagesse politique aux institutions sociales rêvées par nos philosophes. Une semblable association eût duré indéfiniment; la monarchie, les seigneurs du voisinage n'avaient osé porter la moindre atteinte au système républicain établi par quelque Washington du moyen-âge. Leurs communautés agricoles existaient encore lorsque la révolution française éclata. La grande secousse qui ébranla tous les trônes de l'Europe ne pouvait laisser subsister ces petites républiques. Les Guittards-Pinons ont disparu; les lois nouvelles tendaient à la division extrême des propriétés, et à la dispersion des individus. L'histoire de ces vieilles communautés mérite de trouver place dans les fastes du département du Puy-de-Dome.

L. BERT.

LE MOINE DE FONTFROIDE.

L'abbaye de Fontfroide, située à deux lieues et demie au sud-est de Narbonne, fut bâtie vers le milieu du onzième siècle. Entourée de hautes montagnes, à l'abri de tous les vents, assise dans une riante vallée, elle fut placée là, grave et silencieuse, loin du bruit des armes, loin des fiefs et des châteaux, comme un refuge contre l'humeur guerroyante des seigneurs suzerains qui se disputaient le Languedoc en l'arrosant du sang de leur vasseaux, comme un asyle où pouvaient vivre en paix les hommes qu'effrayait le tumulte des camps. Cachée, enfoncée dans le sein des rochers et des chênes, où on ne la découvrait qu'en l'abordant; tranquille, calme, surmontée d'un clocher bas et timide qui semblait ne pas oser déceler au voyageur l'existence de l'édifice, elle offrait un contraste singulier avec ces châteaux-forteresses, flanqués de tours et dentelés de créneaux, posés audacieusement sur la cime des monts les plus élevés, bruyans, toujours prêts à soutenir un assaut, toujours garnis de sentinelles.

L'abbaye de Fontfroide dépendait en 1143 de celle de Grandselve, au diocèse de Toulouse, comme il le paraît d'après une charte donnée la même année par Roger, vicomte de Carcassonne, de Rasez et d'Alby, qui exempta alors ces deux monastères de tout cens et péage dans ses terres. Cette dépendance, qui a toujours été la même, donne lieu de croire que ces deux abbayes furent unies en même temps à l'ordre de Cîteaux. Vital, qui était abbé de Fontfroide en 1157, reçut d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, la donation du bien de Fontfroide et de ses dépendances.

L'illustre Ermengarde, cette femme à l'ame virile, qui pendant plus de cinquante ans administra la vicomté de Narbonne avec tant de prudence et de dextérité; Ermengarde, suzeraine hardie qui, à la tête de ses vasseaux, allait, dans de périlleuses expéditions militaires, exposer sa blanche poitrine à l'épée de ses ennemis; Ermengarde qui fut si souvent l'arbitre des différends qui s'élevèrent entre les princes et les grands seigneurs, qui combla de prodigalités les poètes provençaux de son siècle et qui choisit pour son premier ministre un simple chansonnier, Saill de Scola; Ermengarde est regardée par les écrivains du temps comme la principale fondatrice de l'abbaye de Fontfroide, où elle voulut être inhumée. C'est par son intercession et son pouvoir qu'en 1189 les moines du monastère de Sainte-Eugénie, située auprès de Narbonne, conjointement avec Guillaume du Lac, leur prieur, se donnèrent d'un commun accord pour *frères* à Bernard, abbé, et à l'abbaye de Fontfroide, avec tous leurs biens. Il est vrai que le monastère de Sainte-Eugénie, qui avait eu titre d'abbaye au neuvième siècle, n'était plus alors qu'un prieuré conventuel et ne possédait que cinq ou six religieux.

Après Ermengarde, Guillaume II, vicomte de Narbonne, est celui qui contribua le plus à étendre l'importance de Fontfroide. Il fonda deux messes par semaine pour le repos des âmes de son aïeul, d'Aymery son père et d'Aymery son frère, qui étaient enterrés dans la chapelle de l'église. Par son testament, il légua dix mille livres tournois à cette abbaye, au sein de laquelle il choisissait sa sépulture en quelque lieu qu'il mourût. Puis, quand ce brave chevalier, l'un des plus valeureux de son siècle, fut tué en 1424 à la bataille de Verneuil, après que les Anglais eurent retiré son corps des fossés de la place et qu'ils l'eurent exposé à une potence, sous prétexte de le punir de la mort du duc de Bourgogne, dont ils prétendaient qu'il était complice, conformément à ses volontés, il fut inhumé à Fontfroide avec ses ancêtres.

A diverses époques, beaucoup d'autres seigneurs du Languedoc enrichirent l'abbaye de Fontfroide de leurs dons et de leurs largesses; mais, comme Ermengarde et Guillaume, leurs générosités n'eurent pas toujours un but louable et pieux. L'un, pour perpétuer la mémoire de ses exploits, voulait que son effigie armée fût placée sur son tombeau, l'autre, croyant par ce moyen passer à la postérité la plus reculée, donnait une lampe d'argent sur laquelle étaient burinés et son nom et ses titres, à condition qu'elle brûlerait éternellement en son honneur. Un autre fondait une chapelle où il voulait être inhumé, en ordonnant que sur sa tombe on gravât une épitaphe pompeuse par laquelle sa bienfaisance serait rappelée aux siècles futurs... Insensés, qui ne prévoyaient pas qu'un jour un bras formidable renverserait ces robustes effigies faites pour traverser l'immensité des âges, qu'un souffle destructeur éteindrait à jamais ces lampes qui devaient brûler toujours, qu'une main redoutable disperserait en éclats ces superbes mausolées! Ne savaient-ils donc pas, ces grands seigneurs aux fondations perpétuelles, que rien n'est éternel ici-bas et que l'homme est un capricieux enfant qui brise le lendemain ce qu'il adora la veille?

L'abbaye de Fontfroide était alors dans toute sa splendeur. Comme elle se montrait embellie, la magnifique suzeraine, fière de ses deux derniers abbés, dont l'un fut cardinal et l'autre pape sous le nom de Benoît XII! Assise au milieu de ses domaines dont l'étendue égalait celle des fiefs les plus riches, comme elle étalait avec complaisance la majesté de son édifice qui s'élargissait de jour en jour! Orgueilleuse de posséder dans son sein les dépouilles mortelles des plus braves gerriers, des plus belles princesses et des plus respectables religieux, comme elle recevait avec présomption les visites des preux chevaliers qui venaient s'agenouiller sur les dalles de son église! C'est qu'alors Fontfroide n'était plus un obscur monastère, un ermitage isolé; c'était un vaste domaine, une puissance reconnue. Plus d'une fois, les abbés avaient été chargés par le pape de rétablir la paix entre deux illustres princes acharnés l'un contre l'autre. Elle avait son représentant aux États

du Languedoc. On la chérissait, on la respectait, chacun voulait avoir une de ses prières ou lui laisser un souvenir; chaque suzerain, chaque noble seigneur la comblait de présens, la dotait de priviléges.

Toujours plus puissante, toujours plus riche, l'abbaye de Fontfroide prit tour à tour le caractère distinctif des époques qu'elle traversa. Fanatique et superstitieuse au seizième siècle, elle devint coquette et tolérante sous Louis XIV. Alors les moines cherchèrent à embellir leur solitude par toute espèce d'agrémens; ils ornèrent leurs élégantes terrasses, ils plantèrent de nouveaux jardins et de nouveaux bosquets. Négligeant les questions théologiques, voulant trouver un Paradis sur cette terre, ils firent de leur abbaye un Eden délicieux, où leur existence s'écoulait riante et sereine comme dans un boudoir.

Puis vint le dix-huitième siècle, et, avec lui, Fontfroide devint un séjour enchanteur où se compilaient toutes les jouissances de ce monde. Garni d'arbres et de fleurs, orné de jets d'eau et de prairies, fermé par une belle grille en fer, qui laissait voir dans l'intérieur de spacieuses cours où l'eau circulait avec abondance; l'abbaye avait plutôt l'aspect d'une agréable villa que d'un saint monastère.

Mais le jour approchait où le peuple français, méprisant ses antiques croyances, renversant ses vieilles idoles, réduisant en fumée les priviléges qui l'accablaient depuis si long-temps, fier, hardi, la poitrine nue, la tête haute, se leva sans peur en poussant un cri qui ébranla tous les trônes. Aveugle dans ses vengeances, il confondit sur ses listes de proscription tout ce qui portait la soutane ou le froc, la mitre ou la tonsure, l'étole ou le cordon; et, comme tous les autres moines de la France, les frères de Fontfroide furent chassés, répudiés, poursuivis, et leur demeure livrée à la dévastation, à la rage populaire.

Oh! il me semble le voir le génie des révolutions, pénétrant dans l'intérieur de la puissante abbaye, avec ses mille bras nerveux et ses bouches aux ignobles jurons, aux cris assourdissans d'allégresse et de colère, déracinant les arbres, écrasant les fleurs, heurtant les meubles précieux, anéantissant les riches joyaux, frappant du marteau sur les arabesques et les corniches, arrachant les colonnes de leurs bases, dévastant, détruisant en un jour plus que le temps en dix siècles! Ensuite, enhardi par ces premières horreurs, il me semble le voir ce vandale infatigable, arrivé dans le chœur de l'église, fouler aux pieds les ornemens des autels et de leurs débris dispersés briser les vitraux gothiques; il me semble le voir s'affubler des habits pontificaux en grimaçant un satanique rire; puis, pour terminer son abominable profanation, détacher les pierres des tombeaux et jeter au vent les plus respectables dépouilles... Voyez dans sa fureur effrénée, la gloire, les talens, la vertu, rien ne le désarme, rien ne l'arrête. Au vent les cendres d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, Ermengarde la vertueuse, l'héroïque, la juste! Au vent, les cendres de Guillaume II le brave, le magnanime! Guinard, comte de Barcelonne, Marguerite de Montmorency, au vent! Au vent, la dépouille d'Olivier de Ternes, toute percée par les lances des Sarrasins! Au vent les deux Lara! Au vent tous les vicomtes de Narbonne, tous les ab és de Fontfroide, n'importe leur mérite! Qu'est ceci? un cardinal! Cela? un pape!... Oh! alors un soufflet à celui-ci, une chiquenaude à celui-là, et puis au vent! au vent les lambeaux de leurs cadavres!... Que la postérité ne puisse venir rêver un jour que sur des tombes creuses.

Oh! frappé de douleur en rappelant ces cruels souvenirs, je voudrais pouvoir déchirer cette page tachée d'une histoire si belle. Qu'un grand peuple, honteux de subir un avilissant esclavage, brise enfin ses pesantes chaînes, c'est bien! Que, dans sa vengeance, il punisse de l'exil ceux qui voulaient l'humilier, c'est bien encore! Mais par piété, pas de sacriléges! pas de profanations! la pierre du tombeau est cachetée d'un sceau mystique que nul n'a le droit de rompre; la terre est le dernier asile des hommes; que là du moins ils puissent reposer en paix.... Pas de vandalisme! l'art est de toutes les époques, de tous les gouvernemens; respectez donc les objets d'art afin que les générations à venir puissent étudier les œuvres des générations passées...

Fontfroide n'est maintenant qu'un informe amas de ruines, triste et silencieux souvenir des siècles qui ne sont plus. Son aspect, autrefois si riant, n'est propre aujourd'hui qu'à jeter l'âme dans une grave et mélancolique méditation. Le vent seul, un vent froid et lugubre, circule dans ces longs corridors où résonnaient jadis les pas pesans des moines; dans ses salles, témoins d'une si franche gaîté, sont couchés paisiblement de timides agneaux. Le lierre a grimpé jusqu'aux ogives des fenêtres où pendent encore quelques vitraux dentelés qu'a ternis le souffle de la destruction. Ici l'on voit des colonnes sans chapiteaux, là des chapiteaux sans colonnes; plus loin des voûtes rompues, soutenues par des murailles ignobles et improvisées. D'un côté on rencontre, ouverts à tous les vents, des appartemens ébréchés comme les remparts d'une ville qu'on assiége; de l'autre, des chambres où l'on ne peut pas pénétrer, parce que les décombres d'un mur voisin en ont obstrué les portes. Sur les terrasses, sur les toits, sur les arcades, dans les cours, dans les cellules, partout le silence de la mort et partout de l'herbe comme sur un tombeau... Oh! si jamais vous portez vos pas dans nos contrées, allez la voir l'illustre décrépite; allez lui donner l'adieu du voyageur. Montez sur le Pech-Bentous, qui abrite son flanc droit, et là, en pensant à ce qu'elle fut autrefois, en la voyant si ridée, si déchiquetée et si paisible, de grâce! laissez-lui un regret; c'est tout ce qu'elle demande à présent.

I.

C'était en 1178. Raymond V, comte de Toulouse, qui voulait s'emparer de la vicomté de Narbonne, venait de se liguer avec plusieurs seigneurs du Bas-Languedoc pour se mettre en état de lutter contre le roi d'Aragon et les vicomtes de Béziers et de Nismes, qui s'étaient déclarés les soutiens d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne. Raymond avait dans les rangs de ses ennemis les plus acharnés contre lui un prince dont il avait presque usurpé les domaines; c'était Bertrand Pelet. Béatrix, mère de celui-ci, lui avait dérobé l'héritage paternel en mariant Ermessinde, sa fille et sœur de Bertrand, au comte de Toulouse, à qui elle fit

donation de tout le comté de Melgueil qui, par droit de naissance, devait revenir à Pelet. Ce dernier, chassé de ses terres, sans ressources, sans pain, jurant de se venger de son usurpateur, s'était mis sous la protection du roi d'Aragon, un des plus dangereux adversaires de Raymond.

Cependant Bertrand était père d'un enfant de seize ans, appelée Bérengère, qu'il avait eue d'un mariage clandestin avec la fille d'un petit seigneur de Provence. Ne voulant pas exposer une si intéressante créature aux dangers et aux fatigues des combats, il avait demandé pour elle asile et protection à la vicomtesse de Narbonne, dont la cause se trouvait enchaînée à la sienne. Ermengarde, heureuse de rendre service à un de ses alliés, envoya à Fontfroide Bérengère et Gaucelin, son vieux oncle maternel, à qui Bertrand l'avait confiée, et recommanda au chef de l'abbaye de donner au vieillard et à la jeune fille un appartement séparé où ils pussent vivre tranquilles.

Vers la même époque, la vicomtesse de Narbonne se voyant sans enfans et n'ayant pas l'espérance d'en avoir, avait adopté pour héritier Pierre de Lara son neveu, fils de sa sœur Ermessinde et d'Amalric, comte Molina en Espagne. Pierre, frère puiné d'Aymeri de Lara, qu'Ermengarde avait d'abord adopté aussi, et qui était mort depuis peu de temps, avait un autre plus jeune frère nommé Guillaume. — Guillaume à peine âgé de dix-huit ans, malgré son caractère bouillant et fougueux, fut condamné par sa tante à embrasser l'état monastique, et entra dans l'abbaye de Fontfroide. Raymond, comte de Toulouse, qui aurait voulu anéantir tous ceux qui pouvaient servir d'obstacle à ses projets sur la vicomté de Narbonne, avait obtenu cette condition de la part d'Ermengarde, dans un traité secret qu'il avait conclu avec cette princesse.

Le jeune Guillaume, forcé d'entrer dans une carrière qui convenait si peu à la grandeur de son âme, se trouvait à l'étroit dans cette abbaye, dont quelques montagnes escarpées formaient tout l'horizon ; il était gêné dans ce froc qui semblait à ses yeux une mystification cruelle, lui qui aurait voulu courir le monde à la tête d'une vaillante armée, couvert de fer et de cuivre et brandissant un large cimeterre. Oh ! comme il souffrait, le malheureux, quand il songeait à ce qu'il était et à ce qu'il aurait désiré être ! Comme la rougeur lui montait au front, comme son cœur sautait dans sa jeune poitrine, quand le récit des hauts faits de quelque brave chevalier parvenait jusque dans sa retraite ! Il maudissait le sort, il maudissait sa naissance, son rang. Simple vassal, il eût pu suivre le chemin que son imagination lui retraçait si brillant ; il eût pu, soldat obscur, bondir d'aise et d'ardeur sur le dos d'un vigoureux coursier, sentir son sang bouillonner dans ses veines au bruit des mâles et sonores clairons ; et il était moine.... ; moine, lui qui avait de si beaux cheveux noirs, des yeux si vifs, une taille si élégante et si svelte ! moine, avec un cœur de dix-huit ans, un cœur passionné qui se séchait sans gloire et sans amour !..... Ah ! cette idée, cette affreuse idée le dechirait, le rongeait comme un poignant remords, comme un beau rêve sans espoir de réalité.

Aussi il aimait la solitude. Loin du tumulte de l'abbaye, dans un épais bosquet, seul il rêvait souvent, il rêvait à son bonheur détruit. Il voyait passer devant ses yeux des bataillons bruyans, aux armes rougies par le sang, ternies par la poussière ; il entendait éclater des cris de guerre et de mort, des chants d'allégresse et de victoire ; il admirait dans la mêlée, des chevaux, blancs d'écume, qui hennissaient haletans sous les éperons d'or de leurs cavaliers ; il distinguait dans le lointain des panaches ondoyans qui se ployaient, mouvans et souples, sur les cimiers des casques, comme une colonne de fumée sur le faîte d'une cheminée gothique ; et, peu à peu, fasciné par le prisme éblouissant de l'illusion, il prenait part au combat, lui aussi ; il commandait un bataillon ; par sa bravoure il fixait la victoire ; et, puis une femme jeune et jolie, une femme faite comme un être fantastique, une femme dont les yeux parlaient l'amour, venait étancher son sang, panser ses blessures et poser sur son cœur une écharpe brodée par elle et tachetée des mots d'une tendre devise..... Mais bientôt, tandis que sa tête s'exaltait au milieu d'un si enivrant triomphe, la cloche de l'abbaye tintait à ses oreilles, et alors, adieu les pensées de gloire, les épanchemens de l'amour ; rien que la réalité, une désespérante réalité.

Un jour, dans une de ses promenades solitaires, il rencontra Bérengère, accompagnée de son oncle et de l'abbé. Il fut troublé par la vue de cette jeune fille qui tombait dans son isolement comme un ange consolateur ; de cette jeune fille séduisante et élancée qui avait seize ans, des cheveux noirs et des yeux bleus, comme le fantôme de ses rêves. Il lui sembla que sa dernière illusion n'était pas encore évanouie. Oh ! qu'il le trouva joli ce visage charmant qui se détachait, blanc et gracieux, au milieu des longues boucles noires qui l'entouraient ! Il sentit à l'instant, qu'à cette adorable créature, était lié le sort de toute sa vie ; il comprit que désormais pour elle serait tout son amour. Eh ! que de fois un regard, un coup d'œil a suffi pour enchaîner à jamais les destinées de deux êtres qui jusqu'alors avaient vécu inconnus l'un à l'autre !

Depuis ce jour, Guillaume se crut transporté dans une atmosphère nouvelle. Bérengère fut l'objet de toutes ses pensées, l'idole de son culte ; il l'aima, il chercha à lui faire deviner qu'il l'aimait ; puis il le lui dit un jour, et Bérengère qui avait aisément distingué l'attrayante figure de Guillaume, elle qui trouvait sa destinée en harmonie avec celle du descendant des Lara ; Bérengère écouta complaisamment les propos amoureux de Guillaume, et, peu à peu, son jeune cœur, aimant et sensible, s'ouvrit aux tendres sentimens que le jeune moine éprouvait et qu'il inspirait si bien.

Les deux jeunes gens s'aimèrent donc d'un amour brûlant et naïf, pur et passionné, d'un amour qu'augmentaient la solitude et cette espèce d'isolement qui les enveloppait ; ils s'aimèrent comme l'on aime à seize et à dix-huit ans, lorsque pour la première fois on essaie de doux regards ; lorsqu'on presse timidement une main qui tremble de bonheur. D'abord ils grimpèrent sur les montagnes qui enserrent Fontfroide, et là, au souffle de la brise qui frémissait dans ses cheveux, au bruit rapide du vent qui frappait sur sa poitrine, Guillaume faisait part à Bérengère de ses projets chimériques ; projets qu'un instant d'exaltation enfantait dans son

ardent cerveau, et que l'aspect du monastère anéantissait tout à coup. Ensuite ils trouvèrent le moyen de s'échapper l'un et l'autre pendant la nuit et de se retrouver dans un lieu qui paraissait fait pour un rendez-vous d'amour.

Derrière l'église, au midi, était une petite cour sans pavés et couverte d'herbe, étroite, allongée, abritée d'un côté par la chapelle, et de l'autre par le mur de clôture. Enfoncée, silencieuse, loin de l'habitation des moines, on y allait par un long corridor qui tenait à l'extérieur du sanctuaire. Bérengère et Guillaume avaient choisi pour leurs nocturnes entrevues cet endroit écarté; c'est là qu'ils allaient quand tout était calme à Fontfroide, donner et recevoir l'amour, et dire et redire encore des phrases bizarres qui auraient paru inintelligibles à un auditeur indifférent.

II.

Un soir, la nuit était des plus obscures, ils s'étaient assis au fond d'un angle rentrant que formait une chapelle intérieure.

— Vois-tu, ma Bérengère, disait Guillaume, ton amour pour moi c'est le bonheur. Oh! ton amour et la gloire, et je ne demanderai plus rien sur cette terre.... Si tu savais combien j'étais malheureux avant ton arrivée ici, combien il me pesait mon cœur! j'étais dans un enfer. Mais tu m'es apparue un jour, ta douce voix m'a consolé; tu as laissé tomber sur moi un rayon de tes beaux yeux, et ce rayon a séché mes larmes; oui, devant toi s'est abîmé mon malheur..... Maintenant je ne forme plus qu'un vœu, un seul vœu; écoute: cette vie à laquelle on m'a condamné, cette vie tranquille et uniforme, la même tous les jours, cette vie me suffoque et m'étouffe; je ne peux plus la traîner. A présent que je te connais surtout, je désire vivre en homme, vivre pour t'aimer.

Dans ce lieu qui me semble un cachot, surveillé par des regards importuns, mon amour est à la gêne et il a besoin de se développer. Pour cela, il ne faut qu'une résolution forte, immuable, hardie, que rien ne puise arrêter, qui s'accomplisse en surmontant tous les obstacles, et cette résolution je saurai la prendre: dans peu je veux quitter Fontfroide, je veux jeter loin de moi cet habit qui entrave mes pas, qui écrase mes épaules; je veux fuir.....

— Fuir! s'écria Bérengère avec effroi, et moi, moi, que deviendrai-je?

— Es-tu assez forte pour me suivre?

— Partout, répondit la jeune enfant sans balancer.

— Veux-tu braver les dangers d'une marche périlleuse et fatigante? veux-tu fouler sous tes pieds délicats les pierres des montagnes, les ronces des chemins? veux-tu t'exposer à passer sans nourriture une journée entière, à boire l'eau de la pluie, à dormir sur le roc..... ? dis, le veux-tu?

— Avec toi? toujours.

— Merci. Eh bien! nous fuirons ensemble..... dans un endroit isolé, au fond de quelque paisible ermitage, nous trouverons un prêtre qui, à la face de Dieu seulement et devant un rustique autel, unira nos deux destinées. Et puis tu seras à moi, toute à moi, à moi pour la vie.

— Oh! quand partirons-nous?

— Demain, si nous le pouvons. Mais, prends garde ma Bérengère, quand tu seras ma fiancée, quand j'aurai reçu ta main et ta foi, il faudra nous quitter, nous quitter pour long-temps peut-être.

— Que veux-tu dire?

— Là-bas, bien loin, au-delà de la mer, des guerriers audacieux partis des rives de la France, moissonnent de nombreux lauriers sur le sépulcre du Christ; devant leurs redoutables enseignes se courbe vaincu le croissant de Mahomet; pour eux les combats sont des jeux, les fatigues sont des plaisirs; l'auréole de la gloire remplace à leurs yeux le soleil de la patrie. Oh! elle est bien glorieuse leur carrière! et j'irai m'associer à leur nobles travaux.

— Quoi! tu voudrais aller exposer tes jours!..... Oh! non, mon bien-aimé! on te tuerait, et moi je mourrais aussi, car ta vie c'est ma vie.

— Enfant! crois-tu donc que je veuille porter sans cesse le poids accablant d'une existence obscure? Crois-tu que je consentirai à te donner un nom que nul haut-fait n'aura rendu illustre? Ah dérision! mieux vaudrait pour moi languir et mourir ici. Si je quitte le froc, c'est pour endosser le haubert, la cuirasse et les brassards, pour me coiffer du heaume, pour porter un écu, pour manier la lance.

— Par pitié, Guillaume! chasse toutes ces vaines pensées de gloire. Mon amour ne te suffit-il donc pas, ingrat?

— Conçois-tu ma félicité, quand de retour de ma course lointaine, je t'apporterai un cœur qui aura battu sur le champ de bataille, quand je te dirai: Maintenant, ma Bérengère, c'est pour toujours! Dis, cela, n'est-ce pas le bonheur?

— Ah! oui sans doute, mais un bonheur qui m'aura coûté tous les tourmens d'une absence cruelle, d'une absence que je ne pourrai pas supporter.

— Courage, ma bien-aimée, courage! Ne brise pas une joie dont l'espoir me fait tressaillir d'avance. Il est si doux d'aimer lorsque le cœur est sans regrets, lorsque aucun remords ne ternit la pureté de l'âme!

— Silence! dit tout à coup Bérengère à voix basse, j'ai entendu du bruit; et, tremblante d'inquiétude, elle se retourna vers la porte du corridor.

— Sois sans crainte, nous sommes seuls ici, seuls avec Dieu et la nature. Vois comme la nuit est noire, comme elle est tranquille ce soir! Le vent est sans haleine, l'horizon sans étoiles. Oh! c'est une belle nuit d'amour!

— On nous écoutait, te dis-je; séparons-nous.

— Déjà!.... je t'en supplie, attends, attends encore.

— Assez pour aujourd'hui.... J'ai peur.

III.

Parmi les frères qui habitaient Fontfroide, était un moine de vingt-sept ans, petit, maigre, aux sourcils épais, aux yeux gris, au regard fauve, au teint blafard, un moine comme on en vit plus tard dans les couvens d'Espagne, un moine enfin sur la figure duquel on déchiffrait toute une histoire de fausseté et d'hypocrisie. Cet homme avait été choisi par Raymond, comte de Toulouse, pour veiller sur la captivité du





FRÈRE BERNARD TÉMOIN DU RENDEZ-VOUS DE GUILLAUME ET DE BÉRENGÈRE.

jeune Lara, et, tout en témoignant à celui-ci un attachement parfois importun, il étudiait toutes ses pensées, il analysait toutes ses actions; on le nommait frère Bernard.

Sous son froc de bure, dans sa sèche poitrine, Bernard cachait un cœur chaud, actif, horriblement sensible, et il n'avait pu voir les attraits de Bérengère, sans éprouver pour elle une passion d'autant plus ardente, qu'elle était concentrée. Partout il suivait la jeune étrangère, partout il avait ses yeux fixés sur elle, mais de loin, mais en cachette, sans que personne pût apercevoir ses amoureuses manœuvres. C'était hideux vraiment que de voir ce moine à l'aspect repoussant, derrière le tronc d'un arbre, ou dans l'ombre d'une longue galerie, ou du haut d'une lucarne élevée, attachant des regards où se peignait un épouvantable amour sur une enfant de seize ans, jolie, intéressante, légère, qui glissait dans les allées des jardins, blanche et pure comme un rayon d'une belle lune d'été; et Bérengère, naïve et candide, était loin de se douter que dans cette sainte abbaye un autre cœur que celui de son Guillaume avait ressenti le pouvoir de ses charmes.

Bernard, à qui ses fonctions d'agent de Raymond et ses inquiétudes d'amoureux inspiraient une double surveillance, avait facilement deviné l'amour réciproque du jeune moine et de l'étrangère, et une affreuse jalousie troublait son sommeil, égarait sa tête. Depuis quelques jours, il soupçonnait que les deux amans se ménageaient des entrevues nocturnes; désireux de surprendre une de leurs conversations, il avait voulu les guetter, et c'était lui qui, au bout du corridor, avait causé le bruit dont Bérengère avait été si fort intimidée.

— Ah! il veut s'échapper, disait-il en rentrant dans sa cellule, je l'en empêcherai, moi. L'insensé! il voudrait me l'enlever, elle; elle dont l'absence me ferait mourir.... Ah! je les suivrais plutôt, oui je les suivrais pour troubler leur odieux bonheur. Prends garde, jeune homme, ton amour t'égare, toi qui ne sais point que tu as attaché à tes pas un gardien dont rien ne pourra attiédir le zèle. Le comte Raymond veut que tu meures ici; eh bien! il sera content le comte Raymond,

tu mourras... Une fois, avant mon entrée en ces lieux, un de mes amis, natif de Grenade, — bon ami, sur ma parole! — me fit un généreux cadeau.

En disant cela, le moine ouvrit un placard incrusté dans le mur et en retira une toute petite boîte.

— Cette boîte. « Tiens, me dit-il, et si jamais un » ennemi, un rival, un homme plus ambitieux ou plus » heureux que toi, t'embarrasse, une pincée dans son » verre ou dans son assiette, et, dans deux semaines, » plus d'ennemi, plus de rival. » Je te remercie, mon cher ami de Grenade....

Ah! tu veux fuir, jeune fou.... Que je te retienne trois jours, rien que trois jours, et puis tu n'en auras pas la force.

Et le moine cacha la petite boîte sous son froc.

IV.

— Salut, frère.

— Frère, salut.

— Que Dieu vous garde en paix, vous et son abbaye de Fontfroide!

— Quel air triste, frère Bernard! où voulez-vous donc en venir?

— Quoi, vous ne savez pas que les troupes du comte de Toulouse sont répandues sur toutes les montagnes voisines?

— Ah! malheur! se dit Guillaume en serrant ses poings de rage. Bernard le regardait en-dessous.

— Dans deux jours peut-être nous serons assiégés. Que la Sainte Vierge nous protége! Si les armées de la bonne vicomtesse Ermengarde et de ses alliés ne viennent pas à notre secours, qu'allons nous devenir? grand Dieu!

Le jeune moine n'écoutait pas: une froide sueur avait mouillé son front, un horrible souci bouleversait son âme. Cette nouvelle que Bernard lui apprenait, et qui n'était qu'une adroite ruse, détruisait ses projets de fuite. en effet, comment s'exposerait-il à être pris par les soldats de Raymond, son plus dangereux ennemi? Comment sauver Bérengère des périls qui la menaceraient en tombant entre les mains de cette milice effrénée? Il était là debout, immobile, atterré, et l'autre moine jouissait en silence de sa peine et de son malheur, et il souriait en contemplant son morne abattement.

— Ce que je vous annonce vous afflige, mon frère: c'est bien naturel; vous m'en voyez malade de chagrin.

Guillaume n'entendait plus.

— Qui sait quels sont les projets du comte? peut-être vient-il enlever cette jeune étrangère réfugiée ici, la fille du comte de Melgueil.

— Enlever Bérengère, dites-vous! s'écria Guillaume en sortant tout à coup de sa profonde rêverie; mais nous la cacherions nous autres, nous la défendrions si on la découvrait. Quoique moines, n'avons-nous pas du sang dans les veines?

— Peut-être.

— Mais moi, moi qui suis jeune, moi qui ne crains pas les fatigues, je fuirais avec elle sur les monts, dans les bois, et avant huit jours enfin on viendrait nous secourir.

— Dans huit jours, pensa Bernard, tu n'auras pas encore digéré le déjeûner de ce matin.

— Mon frère, ne vous jouez pas de moi; est-ce bien vrai cette nouvelle? Je vous en conjure ne m'abusez pas.

— L'heure de la prière a sonné, mon frère, adieu.

Il s'inclina et se retira, en laissant le jeune moine anéanti et plongé dans des réflexions amères.

V.

Peu de jours s'étaient écoulés, et déja Guillaume de Lara, victime de la cruauté de Bernard, se montrait languissant et étiolé, comme un jeune lis dont la tige a été séchée par les feux d'un brûlant soleil. Insensiblement, la vie s'enfuyait de son débile corps, qui n'était plus qu'une ombre éphémère de ce qu'il avait été jadis. Ridé comme un vieillard, pâle, amaigri, essoufflé, n'ayant plus pour preuves de sa jeunesse qu'un court passé sans avenir, il se traînait en se courbant de jour en jour davantage vers la terre, dans le sein de laquelle il allait bientôt rentrer. Et Bérengère, la tendre Bérengère, étonnée de voir son Guillaume s'en aller dépérissant, tâchait, par son amour, ses caresses et ses soins, de le ramener à l'existence. Impuissant amour! inutiles caresses! le jeune moine souffrait et se flétrissait visiblement; et elle, pauvre jeune fille, quand elle était seule, quand son amant ne pouvait pas voir ses larmes, elle pleurait à faire saigner le cœur. Ah! ils étaient bien oubliés maintenant leurs projets de fuite! Guillaume ne s'abusait pas; il sentait à ses atroces souffrances qu'il devait mourir, et mourir à Fontfroide.

Un matin, c'était au mois d'octobre, le jeune Lara se promenait à pas lents dans le jardin de l'abbaye. L'air pur qu'il respirait semblait rafraîchir et dilater sa poitrine haletante; il se croyait déja moins malade et plus fort: on espéra une prompte guérison. Bernard vint à lui d'un air béat et compatissant.

— La matinée est douce et sereine, mon frère, douce et sereine comme votre âme.

— Oui, mon frère, mon âme est tranquille; mais mon corps est horriblement agité.

— Que ne m'est-il permis de soulager vos douleurs?

— Je souffre, voyez-vous.... ah! je souffre tous les tourmens de l'enfer.

— Infortuné jeune homme!

On aurait pu voir passer sur les lèvres de Bernard un sourire de vengeance satisfaite.

— Que dit-on des troupes du comte Raymond?

— Grâce à Dieu, nous n'avons plus sujet de craindre; maintenant elles sont éloignées d'ici.

— Oh! se dit Guillaume avec désespoir, et je n'ai pas la force de marcher deux cents pas.

— Il y a juste neuf ans aujourd'hui, le ciel était pur aussi, l'horizon bien bleu: c'était une superbe fête à Paris! on célébrait un tournoi à l'occasion de la paix conclué à Montmirail.

— Un tournoi! y avez-vous assisté, mon frère?

— Certainement.

— Oh! ce doit être bien magnifique un tournoi!.... Que vous êtes heureux d'en avoir vu!.... Je vous en prie, parlez-moi de ce tournoi: les dames étaient-elles



belles, les chevaliers valeureux ? racontez-moi tout cela, mon frère.

— C'était un pompeux spectacle, en effet, un spectacle qui vous aurait enivré.

— Je le crois bien, mon frère.

Et Guillaume, oubliant ses souffrances, tendait une oreille attentive aux paroles de l'hypocrite moine.

— Si vous les aviez vus ces preux bacheliers, ces illustres bannerets au cœur haut, à la contenance majestueuse et fière, montés sur leurs destriers équipés superbement, s'avancer à petits pas au milieu de la lice bariolée de tapis, de bannières, de banderolles et d'écussons ! Si vous les aviez vues toutes ces nobles dames, parées comme en jour de noce, animées, brillantes, agitant leurs écharpes pour enflammer le courage de leurs chevaliers ! Puis des héraults, des poursuivans, des rois d'armes, parsemés dans la carrière comme des arbres dans un jardin, et la musique guerrière avec son éclatante harmonie, et ses bruyantes fanfares, et les écuyers vêtus de leur robe brune, et les pages, et les varlets, et les damoiseaux..... Oh ! c'était délirant à voir !

A chaque mot de Bernard, le jeune moine sentait sa tête s'exalter, sa taille grandir, son cœur palpiter d'enthousiasme.

— Ce récit paraît vous fatiguer, mon frère ?

— Oh non ! non ! dites, dites toujours.... ; je suis très-bien.

— La lutte fut rude ; car c'étaient des chevaliers à la bravoure éprouvée qui combattaient. Il y eut bien des lances brisées, bien des visières rompues, bien des écus bosselés sous les pieds des chevaux ; plus d'une fois l'arène fut rougie de sang, plus d'une noble dame poussa des cris d'effroi, plus d'une enseigne fut roulée dans la poussière ! Mais aussi les sons flatteurs des ménétriers signalèrent des coups d'épée dirigés avec adresse, des attaques valeureusement données et valeureusement reçues, des défenses remarquables, des exploits hardis ; enfin, les voix des héraults faisaient retentir le nom du vainqueur avec emphase, lorsque tout à coup, sur un coursier bondissant, s'élance dans la lice un guerrier leste, fougueux, hautain, armé de toutes pièces ; sa tête était couverte d'un heaume resplendissant, surmonté de trois plumes rouges. Les yeux ne pouvaient supporter l'éclat de son étincellante armure, sur laquelle les rayons du soleil se réfléchissaient éblouissans et rapides, et au bout de sa lance flottait un bracelet de sa belle.... Ce guerrier, que je remarquai avec soin lorsque plus tard il leva la visière de son casque, vous ressemblait, mon frère ; il était jeune comme vous, comme vous il avait des cheveux noirs, comme vous il portait une taille élégante.

— Vraiment, vraiment, mon frère ?

Et sur la pâle figure de Guillaume ses prunelles brillaient d'une lueur indicible : vous eussiez dit deux diamans.

— « Je soutiens, dit-il d'une voix forte et sonore, — » c'était votre voix, mon frère, — que ma Bérengère » est la plus belle et la plus aimable de toutes les da- » mes. » En prononçant ces mots, il montrait du doigt une jeune et jolie demoiselle, assise sur un des échafauds les plus élevés.

— Bérengère, dites-vous ? elle s'appelait Bérengère ?

— C'était son nom, mon frère ; et, par un hasard incompréhensible, elle ressemblait à la fille du comte de Melgueil.

— Oh quelle singulière coïncidence !.... Achevez, achevez, mon frère, je brûle....

— Ce n'était pas elle, pourtant, j'en suis certain.

— Je vous comprends.

— Alors commença entre le vainqueur du tournoi et le nouveau venu un combat terrible, sanglant, meurtrier, un combat également acharné de part et d'autre.... Ces deux athlètes étaient deux bien braves chevaliers, je vous assure ! ils avaient tous deux le bras fort, la main sûre, l'œil vif. Chaque coup causait une blessure, chaque choc une dangereuse secousse ; tous les regards étaient attentifs, toutes les bouches faisaient silence. Au sein de cette foule innombrable de spectateurs, pas un geste, par une exclamation ; on n'entendait que le bruit des lances des deux combattans qui se croisaient et se heurtaient avec fureur...

Le jeune moine, lui aussi, était hors d'haleine.

— Enfin, le chevalier aux trois plumes rouges porta à son adversaire un coup si vigoureux, que celui-ci fut désarmé et désarçonné à l'instant. C'est alors que la musique fit entendre d'héroïques fanfares, que les héraults crièrent en chœur, que toutes les mains battirent, que tous les pieds trépignèrent.... Quel triomphe enivrant ! quel incomparable triomphe ! Le vainqueur sauta à bas de son cheval, palpitant et inondé de sueur ; et, orgueilleux de sa victoire, il s'avança vers Bérengère pour recevoir de ses mains le prix du combat, prix glorieux auquel le toucher d'une dame donnait plus de valeur encore.... Vous souffrez, mon frère ?

— Et penser que jamais je ne serai chevalier, que jamais je n'entrerai dans la lice, habillé d'une éclatante armure ; que jamais ma Bérengère ne me couronnera !..... Ah ! malheur et déception ! insupportable idée !.....

Et Guillaume, abattu, malheureux, sans force, sans espoir, tomba affaissé au pied d'un arbre. Le détestable moine s'applaudissait en silence.

VI.

Le soleil allait se coucher. Guillaume de Lara, à qui il ne restait plus que le dernier souffle de la vie, avait voulu, appuyé au bras de Bérengère, monter sur le monticule qui est en face de l'abbaye.

— Je n'en puis plus ! dit-il hors d'haleine.... ; asseyons-nous ici.

Et ils s'assirent sur un monceau de terre.

— Pourquoi te fatiguer, mon ami ? cette course est trop pénible pour toi.

— Eh ! que m'importe une douleur de plus, à moi que les douleurs dévorent ! Je désirais, seul avec toi, voir finir un beau jour qui sera peut-être sans lendemain.

La jeune fille se détourna pour sécher une larme.

— Je t'avais consacré ma vie, ma bien-aimée ; mais le sacrifice n'a pas été grand..... : elle fut si courte ma vie !

— Ne désespère pas, mon ami... Dieu ne voudra pas nous séparer ; il prendra notre amour en pitié.

— Vain espoir, ma Bérengère ! la mort a appesanti



sur moi son inexorable main; elle m'étreint, elle m'entraîne.... Si tu savais tout ce que je souffre! tu frémirais d'y penser.... J'ai tout un enfer dans mes entrailles; c'est un martyre épouvantable, inoui.... Que Dieu te garde de la moindre partie de mes souffrances!

— Oh! je voudrais les partager toutes, je voudrais en prendre pour te soulager.

— Toi, enfant, toi, si jeune, si intéressante, si faible..... Oh! non, tu en mourrais aussi, et tu dois vivre pour penser à moi.... N'est-ce pas que, lorsque je ne serai plus, tu viendras tous les jours poser tes deux genoux sur la froide pierre de ma tombe? n'est-ce pas que sur cette pierre chaque matin tu viendras effeuiller des fleurs? n'est-ce pas que tu adresseras au ciel de ferventes prières? Tu es un ange, toi, et Dieu t'écoutera avec bonté.... Oh! dis-moi que tu ne m'oublieras jamais.

— Moi t'oublier, mon Guillaume!....

La voix de Bérengère fut étouffée par ses sanglots. Le jeune moine était tout attendri.

— Je suis fatigué.... Laisse moi reposer ma tête sur ton sein.....

Et sa tête tomba nonchalamment sur l'épaule de sa maîtresse.

— Je suis bien ainsi: il me semble que le parfum qui s'exhale de ton être arrêtera sur mes lèvres le souffle de la vie, de cette vie qui veut m'échapper.... Ah! je le sens à présent, il est doux de rendre le dernier soupir dans les bras d'une femme qu'on aime.

La jeune fille ne put plus retenir ses larmes.

— Ne pleure pas, enfant: tes pleurs tombent goutte à goutte sur mon cœur....; ils me font mal.

— Eh bien! je rirai si tu le veux.

— Jouissons en paix de tous les charmes d'une entrevue qui ne se renouvellera plus sans doute.... Vois comme la nature est calme! soyons calmes comme elle.... Regarde là-bas ce pâle soleil qui s'abîme derrière les montagnes: demain il reparaîtra plus rouge et plus brillant; moi aussi, pâle et terne, je me coucherai bientôt, mais moi ce sera pour ne plus me lever.... Oh! mourir!....

— N'augmente pas tes maux par des maux imaginaires; sois calme à ton tour.

— Autrefois, t'en souviens-tu, ma bien-aimée? nous grimpions aussi sur la cime des montagnes: alors nous étions heureux, nous voyions devant nous un avenir qui nous paraissait sans bornes.... Ton regard m'enivrait: je te trouvais si belle! et j'étais fort, moi; je sentais bouillir dans mes veines un sang ardent, un sang pourpre et brûlant de vie..... Toi, tu n'as pas changé: tu es belle toujours; mais moi, regarde comme je me suis séché! mon sang maintenant, c'est de l'eau.

— Oh! pauvre Guillaume!

— Pauvre, dis-tu? je ne suis pas à plaindre pourtant. Ma dernière heure n'est-elle pas bien douce? Vois! pour lampe funèbre j'ai les rayons d'un astre qui s'éteint, pour lit de mort autant de terre que ma vue peut en embrasser, et pour oreiller ta blanche poitrine.... N'est-ce pas un délicieux instant?

— Assez, assez, je t'en prie!

La jeune enfant était déchirée de regrets.

— Passe autour de mon cou ton bras enchanteur.... Je l'aimais bien ton bras; il est si blanc! Fixe sur moi tes grands yeux bleus....; ils m'enflammaient autrefois: ils sont si brillans et si doux! Et ta bouche, que je la voie sourire encore une fois, ta jolie bouche!

La naïve Bérengère, pour contenter les désirs de son amant, exécutait comme un automate tous les mouvemens que Guillaume lui demandait.

— C'est cela: je souffre moins ainsi.... Ecoute: j'ai une fantaisie qui me tourmente, une fantaisie de mourant. Pardonne-moi, ma bien-aimée, je veux la satisfaire: jure-moi que jamais un autre homme ne possédera ton amour, que jamais après moi, tu ne diras à nul autre que ton père: je t'aime.... Jure-le moi, ma Bérengère; mais prends-y garde! ils sont plus sacrés les sermens que l'on fait sur une tombe entr'ouverte.

— Je le jure sans peur à la face de Dieu.

— Ah! je mourrai moins malheureux.... Bérengère! ta main.... La nuit est venue bien vite, on n'y voit plus.... Approche ton visage.... Où es-tu?

— Guillaume! mon Guillaume!

— Presse-moi sur ton cœur; plus près..., plus près encore.... Oh!....

Le jeune moine s'affaissa sur Bérengère, et la malheureuse enfant étreignait un cadavre.

VII.

Le lendemain la cloche de l'abbaye sonnait un glas funèbre; l'église était tendue de deuil. Un moine presque enfant, blanc comme son linceul, la figure livide, les yeux demi-clos, les mains jointes sur la poitrine, était étendu mort dans une chapelle illuminée par de nombreuses bougies; à côté du défunt, deux religieux à genoux priaient avec ferveur pour le repos de son âme: et plus tard, quand à la suite d'une longue procession qui entonnait des hymnes lugubres, le cercueil traversa les cours de Fontfroide et fut porté vers le cimetière, on vit au convoi un moine sanglottant, pleurant à chaudes larmes, et qui semblait en proie à la plus cuisante douleur..... Ce moine était frère Bernard.

VIII.

C'était quelques jours après; une jeune fille, pâle, échevelée, les yeux battus, les regards levés vers le ciel, était prosternée sur une tombe dont la terre avait été fraîchement remuée. A la voir ainsi immobile et blanche, on l'eût prise pour une statue qu'un amant aurait fait placer sur le tombeau de sa jeune maîtresse: elle paraissait ensevelie dans une profonde méditation.... Tout à coup elle se retourna, frappée par un bruit soudain, et elle vit debout derrière elle un moine qui la contemplait avec amour.

— Est-ce bien toi, dit Bérengère en poussant un long cri de joie? Moi qui croyais t'avoir perdu!

Et elle se jeta légère au cou de Bernard.

— Oui, c'est moi, répondit celui-ci tout étonné.

— Que je suis heureuse!.... M'aimes-tu toujours?

— Ah! plus que la vie.

— Pas possible.... Et la jeune fille se prit à rire aux éclats.

Elle était folle.

Eugène CABANEL.



HOSPICES DE LYON.

Le voyageur qui parcourt pour la première fois le quai qui retient le Rhône dans son lit, s'arrête tout-à-coup devant un magnifique bâtiment, dont la façade noble, vaste, régulière, surmontée d'un dôme n'annonce nullement l'asile de la pauvreté souffrante. Et pourtant ce bel édifice, qui semble en apparence destiné à recevoir les grandeurs du monde, n'est que le dernier refuge des misères humaines. Le dôme massif qui excite l'admiration et fait honneur au talent de l'architecte Souffrot, cette belle rangée de fenêtres, ces piliers, ces arceaux, cachent derrière leur magnificence les tristes salles d'un hôpital.

C'est à juste titre que l'Hôtel-Dieu de la ville de Lyon, passe pour le plus ancien et le plus bel établissement de ce genre qui existe en France. Il fut, dit-on, fondé par le roi Childebert et la reine Ultrogothe, son épouse, dans un siècle où le christianisme ne s'occupait guère à assurer un dernier asile aux malheureux. L'archevêque de Lyon fut primitivement chargé de la direction de ce nouvel établissement; il s'adjoignit quelques laïques pour le seconder dans ses travaux et dans sa surveillance. Cet état de choses dura six siècles environ. Les archevêques ne pouvant plus suffire à ces occupations toujours croissantes, confièrent l'hospice à différens ordres religieux dont l'administration ne satisfit point les échevins. Ces magistrats dans l'espoir de remédier à ces abus, se chargèrent de gouner eux-mêmes l'hôpital. Ils remplirent leur mission, à la satisfaction générale jusqu'en l'année 1583. Les guerres religieuses, les troubles qui agitaient la ville les forcèrent de consacrer leurs soins aux affaires publiques; ils choisirent quatorze citoyens recommandables par leur probité et le haut rang qu'ils occupaient dans la ville, et les nommèrent administrateurs de l'hospice. Cette nouvelle combinaison fut maintenue jusqu'au commencement du XVII[e] siècle; vers ce temps les sœurs de charité qui s'étaient érigées en communauté religieuse sous la direction de Saint-Vincent de Paul, se disséminèrent dans les grandes villes de France, et ne tardèrent pas à être installées dans l'Hôtel-Dieu de Lyon. Depuis lors, tout s'est amélioré sous leur habile et infatigable direction; de nos jours, cent cinquante sœurs servent les malades, et préparent les remèdes qui sont ordonnés.

« L'entrée principale de l'Hôtel-Dieu de Lyon, dit un voyageur qui l'a visité avec soin, n'existe point telle qu'elle était primitivement. On la refit en 1708. Ferdinand de la Monce qui en donna le dessein, sut tirer parti de l'irrégularité de la situation, et en fit un morceau d'architecture très-remarquable. La porte extérieure est ouverte en arcade, accompagnée de deux colonnes doriques qui portent sur des socles et soutiennent un entablement régnant. Le portail est enchâssé dans deux portions de cercle qui se joignent aux bâtimens des côtés: il donne entrée dans un vestibule octogone qui dégage dans l'ancien cloître par où l'on va aux anciens appartemens. Ce vestibule est voûté en croupe et décoré d'ornemens qui servent à raccorder, d'une manière fort ingénieuse les anciennes voûtes avec les nouvelles.

Au centre de la cour, on voit une superbe croix en fer, entourée de saules pleureurs, érigée par les administrateurs et bienfaiteurs de l'hospice, ainsi que par la sœur Olarden en 1813.

L'intérieur de l'hôpital consiste principalement dans la grande infirmerie à peu près semblable à celle de l'Hôtel-Dieu de Milan. Elle est disposée en forme de croix grecque, ayant 560 pieds de longueur, dans chaque partie de laquelle il y a trois rangées de lits pour les malades. Ces vastes salles sont vulgairement appelées des *quatre rangs*, où *salles des fiévreux:* elles ont 32 pieds de largeur et 25 de hauteur.

Deux de ces rangs sont destinés pour les hommes, et les deux autres pour les femmes. Au milieu de l'emplacement ou aboutissent ces quatre rangs, s'élève un dôme de 36 pieds de diamètre, sous lequel est un autel isolé qui peut être vu des rangs les plus éloignés, mais qui manque absolument de proportion : les prières qu'on y lit chaque jour, sont entendues de tous les appartemens et le prêtre peut être vu de tout le monde à la fois.

En général les lits sont de fer; on en compte 1800, en y comprenant ceux des membres de la communauté qui sont attachés au service des malades.

Tant que le nombre des malades le permet, on les couche seuls dans chaque lit.

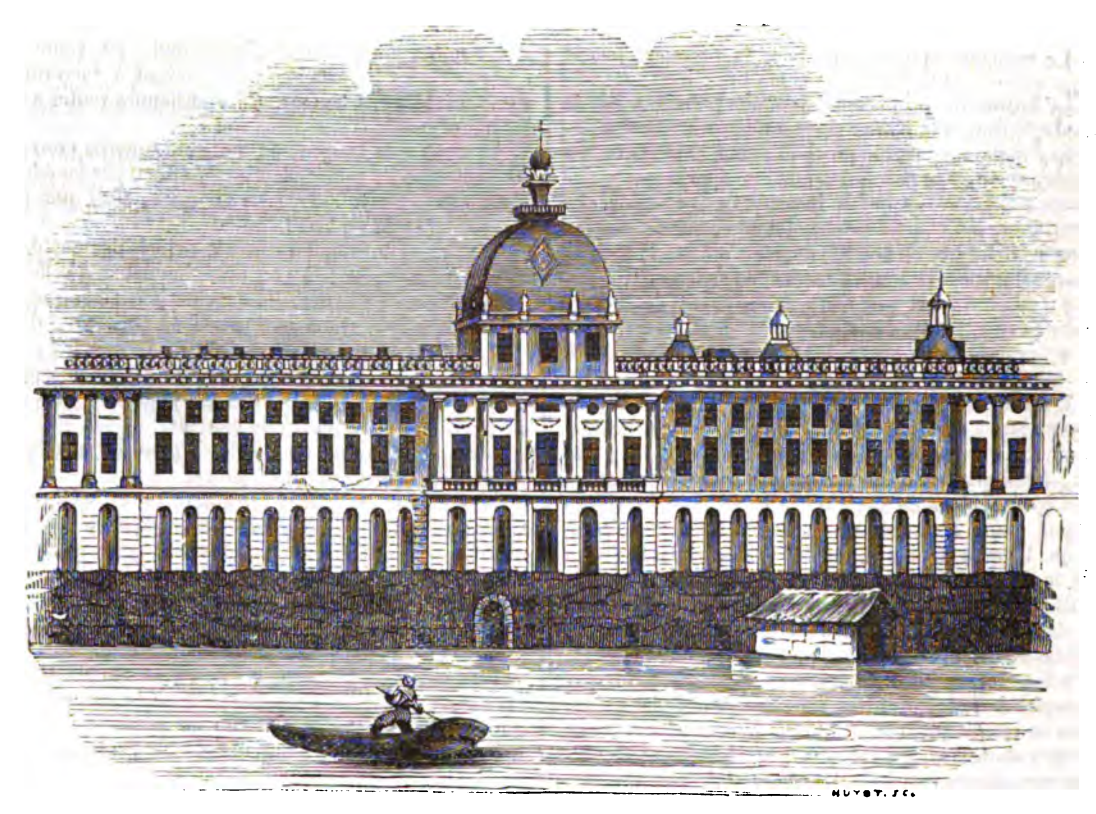
De la grande salle on passe au dôme principal sous lequel se trouve un grand et bel autel bien décoré. La salle qui forme la continuation du dôme est destinée aux blessés : elle a vue sur le quai du Rhône. On a eu soin d'ouvrir dans le Dôme plusieurs grandes fenêtres, et, pour prévenir les accidens, on a placé un grillage assez serré jusqu'à la hauteur d'environ sept pieds.

La salle des opérations et celle des femmes blessées ne sont point séparées, et c'est un grand inconvénient; aucune salle même ne l'est; il serait très utile de les fermer, mais alors l'air circulerait moins librement que dans un vaste espace, et ce serait un mal plus fâcheux que le premier. Cependant rien n'est plus affligeant que la vue de cette foule d'hommes réunis dans le même lieu, qui outre les maux dont ils sont accablés, ont encore le spectacle continuel des souffrances des autres, et entendent sans cesse les cris et les gémissemens que leur arrache la douleur.

Outre les deux salles ci-dessus décrites, il existe, dans la partie la plus élevée des bâtimens, deux autres chambres appelées *chambres des convalescens.* Elles sont destinées à recevoir ceux qui sont guéris, mais qui n'ont pas recouvré leurs forces (1).

On admire surtout dans l'Hôtel-Dieu de Lyon, ajoute

(1) *Guide du voyageur en France.*



HÔTEL-DIEU DE LYON.

l'auteur d'un voyage pittoresque, le grand et le petit dôme. Le premier se distingue par sa vaste circonférence, sa hauteur et ses belles proportions. Cette coupole majestueuse, fait l'office de ventilateur, s'élève au centre d'une salle immense et au-dessus d'un autel de marbre. Le petit dôme à 36 mètres de circonférence; il domine le point de jonction des quatre salles disposées en croix grecque. Cette disposition, commode pour le service, contribue aussi à la salubrité.

L'hospice reçoit annuellement douze mille malades des deux sexes; on leur prodigue les soins les plus compatissans, les secours les mieux entendus. Les bienfaits de la charité se répandent hors de l'établissement, par les consultations et les remèdes gratuits toujours offerts aux habitans peu aisés qui répugnent à entrer dans l'hospice.

» Cet immense bâtiment avec lequel les hôpitaux des grandes capitales de l'Europe peuvent à peine être mis en parallèle, ne suffit point aux besoins de la population Lyonnaise. Le chef-lieu du département du Rhône renferme encore deux autres hospices.

» *La Maison de la Charité* fut fondée en 1531. Cette année la famine fut si grande dans les campagnes qu'arrosent le Rhône et la Saône, que ne sachant que faire des bouches inutiles, les magistrats, les mirent dans des bateaux et les abandonnèrent au courant du fleuve: plusieurs de ces embarcations arrivèrent jusqu'à Lyon, et les échevins, émus de pitié, reçurent environ douze mille de ces malheureux. On leur distribua des vivres, dit l'auteur que j'ai déja cité. Huit nobles bourgeois furent chargés de recevoir les aumônes qui se fesaient pour cela. Cette bonne œuvre fut continuée depuis le 19 mai jusqu'au 9 juillet; et alors le temps de la moisson ayant rappelé tous ces pauvres à la campagne, le trésorier de cette philantrhopique association se déclara détenteur d'une somme de 396 livres 2 sols 7 deniers. Les principaux bourgeois de la ville se rassemblèrent pour délibérer, et il fut résolu, qu'on continuerait à l'avenir de fournir les mêmes secours aux pauvres de la ville. En 1613, on bâtit une maison pour loger les nécessiteux; on leur donna d'abord pour habitation la maison de *Saint-Laurent*, hors de la porte de Saint-Georges, sur le chemin *des Etroits*: quelques années après, on acheta un grand espace de terrain qui fesait partie de la place *Bellecour*. M. de Marquemont, archevêque de Lyon, les chanoines de la cathédrale, M. d'Alincourt, gouverneur de la province, plusieurs riches citoyens firent des

dons considérables; l'église et l'hôpital furent construits à peu près tels qu'on les voit aujourd'hui.

« Les proportions des bâtimens de l'*hospice de la Charité* ne sont remarquables, ni dans le détail, ni dans l'ensemble. La façade s'étend jusqu'à la caserne de cavalerie, vulgairement connue sous le nom de *Nouvelle Douane :* elle est remarquable par son style sévère et sa noble simplicité. Les restaurations de l'entrée principale datent de 1827.

» Dans la partie supérieure du portail, on remarque un bas-relief exécuté par M. Legendre-Hérald : six figures à peu près de grandeur naturelle composent cet ouvrage dont le sujet est la *Charité.* Jusqu'à présent, la plupart des peintres et des statuaires qui avaient essayé de représenter cette vertu, s'étaient attachés à la montrer assise, allaitant plusieurs petits enfans placés sur ses genoux. M. Legendre-Hérald a cru pouvoir sortir de la routine. La Charité est debout, le sein gauche découvert; elle a la main gauche vers l'enfant d'une jeune et pauvre femme qui lui demande l'aumône; de la main droite, elle donne du pain à un malheureux vieillard également accompagné d'un petit enfant que le statuaire a représenté la tête et les yeux baissés : un autre petit enfant est assis aux pieds de la Charité; la tête et les regards tournés vers elle.

» Après avoir visité la maison de la *Charité*, le cœur plein d'admiration pour l'inépuisable philanthropie de la population Lyonnaise, on se dirige vers la place de l'*Antiquaille.* Là s'élevait autrefois le palais des préfets du prétoire, ou gouverneurs des diverses provinces de la Gaule : ce palais fut habité par plusieurs empereurs romains : Claude et Caligula y virent le jour, et la célèbre Antonia y mit au monde l'infortuné Germanicus. Le palais s'est écroulé depuis bien des siècles; il n'en reste plus pierre sur pierre, et l'emplacement est occupé par un hôpital, moderne palais de la misère, commun à tous, asile de tous les pauvres.

» Il est aujourd'hui consacré à recueillir les malheureux que la débauche ou de hideuses maladies séquestrent de la société (1). Après la révolution de 1789, un monastère de religieuses qui s'élevait sur la place des *Antiquailles*, fut changé en un dépôt de mendicité, en une maison de santé pour les insensés et les femmes de mauvaise vie. Six cents individus y sont renfermés. Une commission composée de dix notables de la ville de Lyon, administre gratuitement l'établissement; il est desservi par quarante sœurs, vingt frères et quelques employés supérieurs. L'hospice des *Antiquailles* renferme près de six cents individus. »

» Les deux succursales de l'Hôtel-Dieu suffiraient peut-être aux besoins de toute autre ville. Mais la noble cité qui occupe le premier rang après la capitale du royaume, a voulu se montrer inépuisable en bienfaits que ses immenses richesses lui permettent de multiplier à l'infini. Aussi ses habitans peuvent-ils s'écrier avec fierté qu'ils possèdent un des plus beaux hôpitaux de France. Les statues des fondateurs se voient sur la façade du dôme; celle du roi Childebert est un ouvrage moderne, mais le nom du roi mérovingien atteste que la fondation de l'Hôtel-Dieu de Lyon date des premiers siècles de la monarchie française.

L. Mounié.

(1) *France Pittoresque*, tom. III.

ÉTUDES SUR LES POÈTES LANGUEDOCIENS.

LES TROUBADOURS.

La poésie languedocienne, l'un des plus beaux titres du Midi à la gloire des lettres, a répandu son éclat sur deux époques de notre histoire, où elle s'est produite sous deux formes et avec deux caractères essentiellement distincts et, pour ainsi dire, opposés. Dans la première période, qui est celle du moyen-âge, elle apparaît belle de jeunesse, de grâce, de naïveté, d'exaltation galante et chevaleresque, riche d'espérances que l'injustice du sort n'a pu tromper qu'à demi, exempte de recherche et d'affectation, libre de toute espèce d'entraves, vraiment lyrique et digne en un mot de servir d'interprète aux élans passionnés des troubadours.

Dans la seconde période, qui commence avec la renaissance des lettres, cette poésie, si long-temps indépendante, n'obéit plus, en général, qu'à des inspirations étrangères; sa beauté première, à demi effacée par le temps, se confond avec des agrémens empruntés; elle aussi a subi la loi du vainqueur et s'est humiliée devant l'orgueil de la conquête. Si elle parvient encore à plaire, c'est par ses grâces natives que n'a pu étouffer en elle la servitude de l'imitation; l'heureux naturel du caractère méridional, de l'idiôme méridional, la soutient encore et l'empêche de tomber dans un complet abaissement; ce qui lui donne une nouvelle existence, moins brillante à la vérité que la première, c'est ce qu'elle a pu conserver de ressemblance avec elle-même; du reste, plus d'originalité, plus d'héroïsme, plus d'enthousiasme, mais seulement une reproduction affaiblie, quoique gracieuse et spirituelle, des modèles

naissans d'une littérature naguère rivale, déja souveraine, dont l'empire s'étend désormais sur la France entière.

Ainsi, mon sujet se divise naturellement en deux parties, puisqu'il embrasse deux époques distinctes; celle des troubadours et celle des poètes languedociens depuis la renaissance.

Si le génie des grands écrivains français, au lieu d'avoir à lutter contre la dureté de la langue d'Oil, eût été appelé, par un autre ordre de choses, à perfectionner le Languedocien, la richesse harmonieuse de l'idiôme d'Homère ne fût pas restée sans rivale.

Variée, pittoresque, riche en diminutifs, abondante avec précision, piquante avec naïveté, pleine de mignardise, de délicatesse et de douceur, suave et riante comme le ciel de notre Midi, qui la fit éclore, flexible comme la mobile parure de nos paysages, chatoyante comme l'iris qui scintille sur le plumage de nos timides colombes, diaprée de mille couleurs comme l'émail de nos prairies, respirant tour-à-tour le désir ou la langueur de la volupté, la *Langue d'Oc*, primitivement *roman provençal*, est surtout l'interprète des grâces et de l'amour; mais elle peut se plier à tous les tons et s'élever, sans effort, à la dignité, à la pompe majestueuse du sublime, de manière à célébrer avec un égal bonheur les prouesses des chevaliers et les naïves amours des pasteurs, ou le délire aventureux des troubadours.

Il n'est pas difficile de se convaincre que le caractère primitif de la langue d'Oil était loin d'offrir les mêmes avantages: pour une oreille exercée, le cri de guerre du Sicambre résonne encore dans certaines terminaisons très-peu harmonieuses de la langue française, malgré l'heureuse transformation que cette langue a subie sous la plume d'un si grand nombre d'écrivains supérieurs. Quatorze siècles de progrès et de civilisation n'ont pu effacer entièrement de notre langue, comme de nos lois, cette trace de barbarie que l'épée victorieuse de Clovis y laissa profondément empreinte. Les hasards des combats ont fait les destinées du langage comme du pays : la chance des événemens politiques a tourné contre le dialecte languedocien au profit du picard; voilà tout. La ville de Toulouse était déja célèbre par son amour éclairé des sciences et des beaux-arts, quand Paris n'existait pas encore. Cette vérité, si souvent reproduite, se présente ici naturellement. Aux plaines de Vouillé, le sort des peuples qui se disputaient la Gaule et l'avenir de leurs idiômes, fut irrévocablement fixé: Clovis éteignit dans le sang d'Alaric l'espoir de la littérature méridionale. Il est vrai que l'indépendance féodale, sous les comtes de Toulouse et de Provence, retarda de quelques siècles les effets inévitables de la conquête; mais ce fut par une espèce de phénomène attaché à ce régime, mêlé de tant de bien et de tant de mal.

Ainsi, la préférence accordée à la langue d'Oil ne fut point déterminée par la considération de sa supériorité sur la langue d'Oc, mais par un concours d'événemens essentiellement politiques. De plus, la situation géographique de la France, défendue de tous côtés par des limites naturelles, excepté dans la partie septentrionale, forçait le gouvernement à se rapprocher de cette frontière continuellement menacée. De là, le prodigieux agrandissement de Paris et sa prédominance sur toutes les autres villes du royaume; de là, le séjour de nos rois dans cette cité ou dans ses environs; de là, le siége du mouvement, le foyer de la centralisation se portant du centre à la circonférence; et, comme une sentinelle avancée, la capitale, pour ainsi dire, debout aux portes mêmes de la France.

A quoi tiennent cependant les destinées des peuples! Si les successeurs de Charlemagne n'avaient pas dégénéré, combien les choses eussent changé de face! Reine détrônée, Lutèce aurait vu tomber l'orgueil de ses remparts devant les vieilles tours gothiques d'Aix-la-Chapelle, couronnées du globe impérial; Lutèce, cette ville si fière, ne serait, tout au plus, aujourd'hui, qu'un chef-lieu de préfecture à peu près ignoré, qui protesterait avec nous contre le monopole de la centralisation, dont elle n'aurait pas alors le bénéfice; et, supposé que le latin qui était alors en honneur à la cour de Charlemagne, n'eût pas prévalu, le génie français, au lieu d'épurer le picard, aurait eu le saxon à débrouiller et à polir.

Depuis le dixième jusqu'au quatorzième siècle, durant cette période qui comprend une succession non interrompue d'improvisateurs de génie, de rapsodes méridionaux, le Nord était plongé dans une obscurité profonde.

La scène française n'existait pas encore, et les chants du ménestrel avec les jeux divertissans du jongleur étaient le seul théâtre national, théâtre imparfait, théâtre informe, mais qui ne manquait ni d'éclat, ni d'intérêt, ni même d'une certaine grandeur imposante. La veillée poétique, le drame moyen-âge s'embellit de tout l'appareil guerrier dont le seigneur châtelain s'environne. Après avoir éclairé le groupe féodal, comte ou baron, noble dame, écuyer, pages ou valets, la flamme du foyer projette, en vacillant, ses teintes rougeâtres sur les armures des aïeux, qui semblent se dresser encore terribles et menaçantes autour des murailles de l'enceinte gothique. Tout-à-coup, frémit la harpe sonore sous les doigts du scalde du Midi, dont la voix, se mêlant bientôt à ces magiques accords, enflamme tous les cœurs de l'enthousiasme guerrier. Il décrit en traits de feu les combats en champ clos, les siéges et les batailles: on croit voir resplendir, aux feux du jour, l'acier des casques et des cuirasses; on croit entendre le choc des lances et des coursiers, l'ébranlement et la ruine des tours, les cris de mort ou de victoire qui se mêlent aux sons bruyans du cor, le clairon des milices féodales. A ces accens, à ces hymnes chevaleresques, le seigneur électrisé tressaille, et porte involontairement la main sur la poignée de sa dague, tandis que les traits d'abord immobiles des poursuivans d'armes, angés en cercle autour de lui, prennent, par degrés, une singulière expression de fureur mal contenue, et qu'on croirait sur le point d'éclater. Mais, déja, se dérident ces fronts altiers et presque farouches; car le jongleur a succédé au musicien, au poète, et l'intermède commence : quelle adresse! quelle agilité! quelle verve bouffonne dans cette pantomime si expressive, si variée, si originale! La gaîté circule, le rire éclate, la lueur du brasier



domestique effleure avec mobilité les visages souriants des jeunes pages; mais l'attention de l'assemblée redouble : Silence! encore une fois silence!.... Le barde languedocien ressaisit l'instrument docile, et préludant sur un mode plus gracieux et plus tendre, soupire le lai d'amour, pour raconter ensuite, dans un gai fabliau, les fraudes adroites de deux amans qui sont d'intelligence pour tromper un maître ombrageux ou un père jaloux de son autorité. A ce récit naïf, maint damoisel, que le hasard a placé sans doute près de la beauté touchante, orgueil du manoir héréditaire, lui adresse furtivement un regard qu'elle seule peut comprendre, délices inexprimables du mystère, qui aime à se glisser jusqu'au milieu du bruit et de la pompe des fêtes, tant les hommes se ressemblent dans tous les siècles! Tant les prestiges de la scène encore naissante présageaient les séductions du théâtre, agrandi, perfectionné par les merveilles de la civilisation!

Ce qui caractérise surtout les poètes méridionaux du moyen-âge, c'est l'heureuse alliance des talens et de la valeur. Le troubadour était quelquefois chevalier, ou quelquefois homme d'armes attaché à la fortune d'un grand vassal; et, quand ses mains victorieuses déposaient la lance et le bouclier, pour ressaisir la lyre, c'était afin de chanter des exploits auxquels son courage n'était jamais étranger. Rien de semblable ne s'observe dans les littératures des nations avancées dans la civilisation : les poètes et les guerriers y forment deux classes distinctes, ou qui, du moins, ne se confondent que très-rarement; deux classes également vouées à la gloire, il est vrai, mais à une gloire diverse, et destinées en un mot, l'une à faire des actions d'éclat et l'autre à les célébrer. Voyez la Grèce, voyez l'Italie, voyez la France; Achille a besoin d'un Homère : Enée d'un Virgile; Henri IV d'un Voltaire : aux troubadours seuls appartient la gloire d'avoir été à la fois dans les luttes féodales et les chantres et les héros.

Les travaux historiques, qui assureront à notre siècle une gloire d'autant plus durable qu'elle doit accélérer le mouvement du progrès humanitaire; ces travaux commencés et soutenus avec tant d'ardeur et de constance, nous ont appris à connaître le moyen-âge et à l'absoudre de bien des crimes ou des erreurs qui lui avaient été injustement imputés. Pour moi, dans le point de vue purement littéraire où je me suis placé, je ne puis qu'approuver un gouvernement de cette nature, qui a favorisé de tout son pouvoir le développement des facultés les plus aimables et les plus brillantes de l'esprit humain.

Mais, de tous les élémens dont se composait le régime féodal, l'institution des cours d'amour est, à mon sens, le plus extraordinaire; jamais les femmes n'ont rien tenté de plus hardi pour assurer leur émancipation sociale; jamais elles n'ont été plus près de reconquérir par la force de l'opinion publique ce que leur a constamment fait perdre la prédominance des hommes dans les affaires de ce monde. Ces tribunaux extrajudiciaires, mais dont l'autorité était si grande dans l'esprit du temps, le code qui les régissait, la jurisprudence consacrée par leurs arrêts, tout cet ensemble de législation sentimentale dévoile bien mieux le cœur des femmes que ne le saurait faire tout l'art des moralistes et des romanciers. Qu'on parcoure, en effet, ce répertoire d'un nouveau genre; qu'on examine attentivement tous les articles de cette charte galante, qui a proclamé, pour la première fois, l'indépendance du sexe le plus faible; qu'y trouve-t-on? Le mari sacrifié à l'amant toujours et partout; l'un possédant la personne et l'autre le cœur; l'amour, la fidélité, l'obéissance posées comme premières bases, comme vertus principales de ce nouvel évangile; en un mot, un essai du despotisme féminin se trahissant à son tour et luttant avec quelque succès contre une tyrannie bien plus manifeste, bien plus puissante, et surtout bien moins transitoire.

O toi qui présidas si souvent les cours d'amour, et qui fus sans doute l'un des plus aimables législateurs de ce code abrogé, mais non pas aboli; toi qu'on vit successivement l'épouse de deux rois, dont l'un ne fut jamais à tes yeux qu'un moine, et l'autre qu'un obstacle à tes vœux les plus chers, tendre amante du plus gracieux de nos troubadours, Eléonore d'Aquitaine, tu n'accordas que trop bien, il est vrai, ta conduite avec la témérité de tes opinions; mais si dans tes erreurs, tu ne craignis pas de prodiguer trop souvent, hélas! le double avantage de la puissance et de la beauté, ce fut du moins pour couronner l'amour et le génie.

L'enthousiasme de l'amour, cet enthousiasme purement instinctif, donne à la poésie languedocienne de cette époque un caractère de force et de vérité qu'il est peut-être impossible de surpasser, non que ce genre de mérite ne soit balancé par des imperfections qui ne sont, il faut l'avouer, que trop frappantes. Le même fond de pensées et de sentimens qui a inspiré les troubadours se retrouve avec une exécution plus savante et plus parfaite dans les littératures traditionnelles dont l'origine remonte à l'antiquité grecque. Le cœur de l'homme étant toujours le même, la forme seule a pu changer, et c'est uniquement sous ce rapport qu'il est essentiel de distinguer les poésies des troubadours des ouvrages du même genre qui appartiennent à des époques de perfectionnement : la vérité, l'énergie du sentiment, le luxe des images, la spontanéité du trait, l'incorrection du dessin, je ne sais quoi d'incomplet, de heurté et presque de sauvage, tels sont les signes caractéristiques auxquels il est facile de reconnaître la muse moderne ou romantique; tandis que la justesse et l'élégance des proportions, la perfection des détails, la richesse et l'à-propos des développemens, le choix des termes et des figures, une témérité prudente, une sorte de symétrie jusque dans le désordre même, tous ces attributs du génie dompté par la raison, et soumis au frein des règles, sont également ceux de la muse classique. Un air de jeunesse et de fraîcheur embellit la première; la seconde se fait admirer par l'éclat et par la régularité de ses traits : celle-là s'abandonne sans réserve à toute l'indépendance de la pensée; l'essor de celle-ci n'est que trop souvent comprimé par l'esprit d'imitation; et, pour tout dire en un mot, l'une semble obéir aux seules inspirations de la nature, et l'autre se montre plus docile aux exigences de l'art.

A une littérature à part, comme l'est celle des troubadours, à une littérature sans modèle, sans tradition,



LA COUR D'AMOUR.

et qui semble ne tenir par aucun lien au passé ni à l'avenir, à une littérature qui apparaît au milieu du moyen-âge, dont elle est la fidèle expression, comme l'obélisque du désert élégamment élancé vers les cieux, mais dont la beauté majestueuse et solitaire n'excite plus que l'admiration et les regrets du voyageur, à une littérature originale il fallait une spécialité dans son application, il fallait des genres créés pour elle et par elle, des formes, des combinaisons artistiques, nouvelles, inattendues; c'était *le Tenson*, espèce de dialogue où l'on agitait des questions de controverse amoureuse, conformément aux usages de l'époque; c'était le *Sirvente*, pièce satirique divisée d'ordinaire en couplets; c'était le *lai* plaintif et le gai *Fabliau;* c'était enfin la *Nouvelle* et la *Ballade*, qui fleurissent encore de nos jours aussi bien que le *Roman*, cette épopée, ce tableau sans cesse renaissant de la société moderne, ce nouveau monde ajouté au monde de la littérature et des arts, ce rival du théâtre, ce délassement de tous les âges, et de toutes les conditions, le triomphe surtout et les délices des femmes, le commentaire ingénieux, le flambeau de l'histoire, et qui, naguères, vient de ressusciter sous la plume de Walter-Scott le moyen-âge, avec ses créneaux et ses cathédrales, avec ses tournois et ses carrousels, avec ses mœurs si naïves et si fortement tranchées, en un mot avec toute sa pompe chevaleresque.

Le temps, qui perfectionne les institutions politiques et les monumens des arts, ne saurait guères leur rendre toutefois cet éclat, cette fraîcheur de jeunesse qui entoure le berceau des peuples. Quoi de plus touchant et de plus auguste à la fois que les assises du bon roi Saint-Louis dans le bois de Vincennes! Quoi de plus gracieux que les luttes littéraires sur des tapis de fleurs et de verdure! Gardons-nous de rabaisser jamais la justice et la poésie improvisées sous un chêne et sous un ormeau, car c'est la vraie poésie et la bonne justice.

Du moment où l'académie des jeux floraux, la société du Gai Savoir, bannit de son sein la langue maternelle pour adopter la langue française; du moment où elle répudia l'héritage de gloire que lui avait transmis la première, dans les poésies des troubadours et de Clémence Isaure elle-même, cette société célèbre consentit à descendre au second rang, au lieu de se maintenir au premier, dont la possession lui était pleinement assurée, soit par l'antiquité de son origine, soit par l'avantage incontestable d'avoir à diriger une littérature, qui entrait déja dans la voie du perfectionnement, d'une littérature qui avait traversé avec éclat la première période de son existence, l'âge d'or de la poésie lyrique; tandis que sa rivale, dans le timide essor d'une tardive aurore, luttait encore avec assez peu de succès contre la rudesse de la langue d'Oil, si fortement empreinte d'un caractère de barbarie.

L'académie des jeux floraux, en s'opposant avec persévérance à la puissance monarchique, pour défendre, pour consacrer la nationalité de la langue d'Oc, aurait travaillé plus efficacement qu'on ne le croit à assurer l'indépendance de nos provinces méridionales.

Que d'autres se bornent à considérer l'Académie française comme une institution purement littéraire; pour moi, je la regarde comme le trait le plus caractéristique du despotisme du cardinal de Richelieu, comme l'acte de son ministère qui a eu la plus grande portée politique. Certes, il faudrait être homme de peu de sens pour ne voir dans le dictionnaire de l'Académie française, ce grand niveleur du langage, cet autre code civil des Français, qu'une œuvre d'érudition et de critique littéraire.

L'universalité de la langue est une chaîne de fer dont se sert la centralisation pour garroter la France entière au profit de la capitale.

De grands souvenirs semblaient toutefois devoir nous défendre de cette invasion de l'idiôme septentrional. Deux puissantes reines, qui avaient reçu la naissance sous notre beau ciel, Constance, épouse de Robert, et Eléonore, qui s'unit à Louis-le-Jeune, parurent à la cour de France environnées d'un brillant cortège de troubadours, qui firent naître le goût de la poésie sur cette terre, depuis si féconde en grands poètes, mémorable époque d'initiation littéraire, où l'avantage appartient encore tout entier à la muse languedocienne, et qui nous montre dans l'éclat de ses premiers essais l'origine de la civilisation française. Quelles sont les vicissitudes des choses humaines! L'Europe nous payait alors un juste tribut d'admiration; à notre exemple, l'Italie avait des troubadours, le nord de la France des trouvères; tout suivait l'impulsion que nous avions donnée aux arts de l'esprit. De cette glorieuse influence que nous reste-il aujourd'hui? rien qu'un souvenir immortel. L'anéantissement de la féodalité fut l'extinction de la littérature méridionale; l'unité monarchique fut mortelle à l'essor de la pensée créatrice dans nos contrées. La centralisation a commencé par le despotisme royal et a été définitivement organisée par la camaraderie.

L'histoire l'a suffisamment démontré : monarchie et centralisation sont deux choses intimément unies entre elles; république et uniforme répartition de tous les avantages sociaux, sont deux choses également inséparables. Un roi puissant, une cour brillante, forment un centre d'attraction qui appelle dans son sein, avec une force irrésistible, tous les talens, toutes les richesses, toute la substance de l'état; et pour accumuler tous les prodiges des arts et de l'industrie sur un point du territoire, dépouille et appauvrit tout le reste. Dans la France monarchique, un homme de génie appartient avant tout à la capitale, qui l'adopte, qui s'en empare, et qui l'enchaîne pour jamais dans ses murs : c'est à peine si l'on daigne se souvenir, à sa mort, de sa véritable patrie, et consigner dans son article nécrologique le nom de la province ou du département où il reçut le jour. De là un préjugé aussi ridicule qu'injuste, un préjugé que le monopole parisien exploite tous les jours à son profit, avec un dédain superbe pour toutes les productions qui n'ont pas eu le bonheur d'éclore sur les bords de la Seine. La centralisation politique est moins exclusive, moins partiale, moins tyrannique, il s'en faut bien, que la centralisation littéraire : en matière de légalité, un provincial est un citoyen français; en matière de goût, il n'est qu'un barbare. Dans les républiques et les états confédérés, au contraire, chaque cité un peu importante brille d'un éclat qui lui est propre, et qu'on voudrait en vain lui ravir ou partager avec elle, et il n'en est aucune qui ait sur toutes les autres le privilége de la gloire des arts; le mérite y reçoit par tout d'utiles encouragemens, et ce qu'on doit regarder comme préférable, y est l'objet de l'estime et de l'admiration publiques; inappréciables avantages qui le dispensent habituellement de chercher ailleurs les récompenses dues à ses heureux efforts. Qu'ai-je besoin de rappeler ici la rivalité des sept villes de l'ancienne Grèce, qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère, de signaler ensuite Thèbes si fière d'avoir été la patrie de Pindare, et Lesbos qui ne craignait pas d'opposer les grands noms d'Alcée et de Sapho à ceux des plus beaux génies d'Athènes? Qu'ai-je besoin d'évoquer les souvenirs de l'histoire littéraire de l'Italie moderne et de montrer la gloire de l'Arioste, se réfléchissant tout entière sur la cour de Ferrare, que ses beaux vers rendirent à jamais célèbre, tandis que, pour consoler le Tasse des horribles persécutions qui abrégèrent ses jours, Rome, si long-temps l'arbitre du bon goût, ne sut lui réserver que la déception d'un triomphe posthume?

Il me serait facile d'étendre cette nomenclature à la confédération germanique, cet imposant débris des institutions politiques du moyen-âge, aux Etats-Unis d'Amérique et à la Suisse; je me borne à une seule observation qui renferme, selon moi, l'argument le plus décisif contre la centralisation, soit littéraire, soit gouvernementale : la Grèce libre a plusieurs dialectes, le monde soumis aux Romains parle la même langue, celle de ses maîtres.

Le régime féodal, tyrannique dans l'ordre politique, fut vraiment républicain sous le rapport littéraire; ces mille petits despotes qui torturaient leurs vassaux, honoraient les lettres, en protégeant les troubadours. Ils réparaient à leur égard les torts de la fortune; ils les attachaient à leur personne et les admettaient dans leur intimité; ils faisaient plus encore, ils attribuaient uniquement à leur exaltation poétique des aveux souvent téméraires, qui offensaient la chasteté de leurs épouses ou la pudeur de leurs filles; et, plus indulgens dans leur puissance bornée et à demi barbare que ne le fut Auguste lui-même, arbitre du monde civilisé, ils couvraient d'un pardon généreux les mêmes fautes qui coûtèrent tant de pleurs à Ovide, et le firent exiler chez les Sarmates des bords de l'Euxin.

Parmi cette famille brillante de troubadours, de poètes ingénieux, qui ont su immortaliser la langue romane, apparaissent des célébrités rivales des plus rares génies de l'école classique : *Bertrand de Born* peut être proclamé le *Tyrthée* féodal; *Rambaud d'Orange* rappelle quelquefois l'élégante précision et l'épicuréisme *d'Horace; Bernard de Ventadour* est le *Tibulle* de notre Occitanie; *Pierre Vital* en est le *Properce*, et *Clara d'Anduze* ne me semble pas indigne d'être comparée à la tendre amante de Phaon.

La différence des époques et des écoles une fois ad

mise, ce rapprochement ne doit pas être considéré comme une vaine recherche, un artifice du style, mais comme l'expression de la vérité. Qu'on me dise si, en parcourant les poésies de *Bertrand de Born*, on ne croit pas entendre retentir la trompette guerrière dont les sons se mêlent confusément aux cris des combattans et aux hennissemens des chevaux; qu'on me dise si la délicatesse, la grâce ou le délire de l'amour le plus tendre, ne respirent pas dans les vers de ce *Rambaud d'Orange*, qui maniait le luth des troubadours avec autant d'habileté que la lance des preux; de ce *Bernard de Ventadour*, amant aimé *d'Eléonore d'Aquitaine*; de ce *Pierre Vidal*, que son imagination romanesque précipitait quelquefois dans des entreprises aussi brillantes qu'insensées; qu'on me dise, enfin, si les accords brûlans de *Clara d'Anduze* n'éveillent pas dans les cœurs la même sympathie que les accens passionnés de la muse de Lesbos.

Quoi de plus animé, de plus héroïque, de plus éclatant que les chansons guerrières de *Bertrand de Born*, vicomte de Hautefort!....

Si la poésie languedocienne était aussi connue qu'elle mérite de l'être, j'aurais considérablement abrégé l'appréciation de ses beautés; mais elle a besoin de produire ses titres de gloire pour recouvrer sa popularité, car elle fut souvent contrariée ou même arrêtée dans son essor; telle qu'une eau bienfaisante et limpide, qui rencontre, non loin de sa source, un abîme où elle s'engloutit, ou plutôt semblable à un arbre vigoureux et plein de sève qu'un art ennemi condamne à ramper en espalier, quand la nature l'avait destiné à élever majestueusement sa tête verdoyante dans les airs.

Le tableau que je viens de retracer suffira peut-être pour faire apprécier le génie méridional dans l'éclat de ses premiers essais : ce qui distingue surtout ce génie de celui de l'antiquité, c'est une tendance aujourd'hui généralement reconnue vers un ordre d'idées plus nobles, plus élevées, plus épurées, moins asservies à l'empire des sens et de la matière; c'est la source inépuisable du sublime, la gloire éternelle de la religion chrétienne, je veux parler du spiritualisme. Ce principe, autrefois renfermé dans la philosophie de Platon et devenu de nos jours une vérité pratique, a changé la face du monde et des arts. *Le Génie du Christianisme de M. de Chateaubriand*, ce monument immortel, aussi admirable dans le genre auquel il appartient, dans la haute critique, que l'*Esprit des lois*, dans la législation, que l'*Emile* dans la philosophie, a proclamé, a consacré l'influence de la croyance évangélique dans le domaine de la pensée créatrice. S'il est vrai, comme il l'a soutenu, que les écrivains du siècle de Louis XIV, instinctivement soumis à cette influence, lui aient dû souvent les plus beaux traits de leurs chefs-d'œuvre, lors même qu'ils adoptaient par un esprit de système le merveilleux du paganisme, combien cette observation n'a-t-elle pas plus de force et de justesse, si l'on en fait l'application aux chants des troubadours, de ces poètes musiciens, les Orphées et les Linus de la France, de ces véritables maîtres de gai savoir, qui, dédaigneux ou ignorans du passé, se livraient sans étude et sans art à l'inspiration de la muse chrétienne, et qui s'honorant d'être tour-à-tour les chantres ou les émules des preux chevaliers, avaient pris la même devise : *Dieu, le Roi, les Dames!*

La critique contemporaine a rendu d'éclatans hommages à cette littérature primitive de l'Europe, interrompue, mais non pas anéantie par l'imitation exclusive de l'antiquité, et qui, depuis quelques années, a semblé renaître pour rajeunir la littérature française et pour lui rendre, avec ses grâces naïves, son enthousiasme chevaleresque et son idéalisme chrétien, ce caractère de vérité, de nationalité, dont la gloire n'est pas toujours le dédommagement, et dont il eût été à désirer sans doute qu'elle ne se fût jamais dépouillée.

Théodore Abadie.

ARNAULD DE MARVIELL.

HISTOIRE DU XIIe SIÈCLE.

A peu de distance de la ville de Castres, sur la rivière d'Agoût, dans les gorges formées par les montagnes, qui vont se réunir aux premières terrasses de la Montagne-Noire, s'élevait, dans le douzième siècle, un antique château, situé dans les domaines de la maison de Trencavel. Cette maison, la plus puissante de la province après la maison de Toulouse, possédait les vicomtés de Béziers, de Carcassonne, d'Alby et de Razès. Nous voyons par les actes et les chartes qui nous ont été conservés, que les seigneurs de Trencavel t possesseurs d'un immense territoire, qui renfermai, dans ses limites un grand nombre de cités populeuses, conservèrent toujours une tendre prédilection pour la ville ou plutôt pour le petit bourg de Burlats, qui existe encore et qui est renommé pour l'excellence des fraises que l'on cultive dans ses vallons, qu'arrosent les eaux limpides de l'Agoût. Dans leurs testamens, les seigneurs de Trencavel disposaient ordinairement du bourg



et du territoire de Burlats, en faveur d'une épouse chérie, d'un fils bien-aimé, d'une fille objet de leur vive tendresse. C'est au plus cher de leurs enfans qu'ils léguaient le champêtre manoir. Placé dans un lieu solitaire, ses vieilles tourelles s'élevaient sur la crête des rochers, dont les cimes étaient ombragées par des forêts que la cognée ne mutila jamais ; à ses pieds, l'Agoût en serpentant, mêlait son murmure aux accens de l'oiseau du printemps, et formait de petites îles dont la verdure contrastait avec les rochers et les flancs noircis de la montagne. Telle est encore cette solitude dont les sites agrestes et l'aspect enchanteur rappellent à certains égards les vallées et les montagnes de la Suisse.

C'est dans ce lieu charmant, mais sauvage, que vivait dans les dernières années du XIIe siècle, la vicomtesse Adelaïde, fille de Raymond V, comte de Toulouse, femme de Roger Ier, vicomte de Béziers, de Carcassonne, d'Alby et de Razès, et petite-fille du roi de France Louis-le-Gros. Sa mère, Constance de France, avait été mariée en premières noces à Eustache de Blois, fils d'Etienne, roi d'Angleterre. Après avoir été couronnée dans Londres en 1152 avec son époux, du vivant du roi Etienne, conformément aux usages pratiqués dans ce siècle, Constance eut le malheur de perdre son mari, qui mourut dans un temps où les révolutions qui agitaient l'Angleterre, allaient lui ravir une couronne, que l'heureux chef de la race des Plantagenet enleva pour jamais à la maison des ducs de Normandie. Veuve couronnée d'un prince qui ne s'était pas assis sur le trône, Constance revint à la cour de France. Elle était alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Vingt princes se montrèrent jaloux d'obtenir sa main. Les grands vassaux de la couronne, rebelles à l'autorité royale, et qui, les armes à la main, combattaient pour faire de l'empire français une république de princes feudataires, en résistant aux armées du monarque qui assiégeait leurs redoutables forteresses, semblaient réclamer un vasselage plus doux : les seigneurs de Montfort, de Nesle, de Couci, portèrent souvent dans leurs tournois les couleurs de la dame dont le père leur faisait redouter sa valeur sur les champs de bataille. Enfin, après avoir été sollicité par tout ce que la France avait de plus nobles princes et de plus vaillans chevaliers, Constance épousa en secondes noces Raymond V, comte de Toulouse.

Les Toulousains célébrèrent le mariage de leur seigneur, par des joûtes et des tournois, qui attirèrent une affluence considérable de nationaux et d'étrangers, et qui durent inspirer à la princesse qui était l'objet de ces fêtes magnifiques une haute idée de l'amour et du dévouement qu'éprouvaient pour leurs souverains les peuples sur lesquels elle venait régner. Si de funestes pressentimens pouvaient s'offrir à la pensée, lorsque le cœur est ému par l'image du bonheur et par la vue d'un peuple empressé d'en faire jouir les êtres chers à sa reconnaissance, la fille infortunée de Louis-le-Gros aurait sans doute laissé échapper quelques larmes au milieu de ces fêtes brillantes. Mais quelle triste et fatale connaissance de l'avenir aurait pu lui annoncer les infortunes de sa vie dans ces jours d'allégresse, et lorsque les arts, les plaisirs et la galanterie s'empressaient de réunir tous les moyens de lui plaire? quelle voix prophétique et cruelle eût osé annoncer à la sensible Constance, qu'à la fleur de son âge, délaissée par son époux, elle irait dans une solitude profonde, consumer les belles années de sa vie dans les ennuis d'un amour malheureux !

Les premières années de leur mariage furent heureuses, mais le comte de Toulouse s'abandonna bientôt à son goût pour les plaisirs, que son âge et les séductions dont il était environné ne lui permettaient guère de vaincre. On passerait sous silence des désordres qui s'allient souvent dans une jeunesse ardente et fougueuse à des qualités honorables, et même aux plus nobles inspirations du cœur, si ces désordres n'avaient compromis le bonheur d'une auguste princesse, que ses vertus et le souvenir du diadème qu'elle avait porté rendaient si digne des égards et des respects de son époux. La cour de Rome retentit des plaintes d'une reine dont des courtisanes avaient profané le lit; la cour de France fit craindre les armes et la colère d'un roi qui ressentait vivement les injures faites à une sœur tendrement chérie; mais ni les menaces du roi Louis-le-Jeune, ni les censures du pontife romain, ne purent rétablir la bonne intelligence entre les deux époux. Tandis que la fille de Louis-le-Gros cachait ses infortunes dans la solitude de Burlats, et qu'elle allait même jusque dans la Palestine chercher dans les consolations religieuses un adoucissement aux amertumes dont elle était abreuvée, Raymond se livrait à de nouvelles amours.

Une fille était née de leur mariage; les malheurs de sa mère semblèrent présager les siens. Tendrement chérie du roi de France, Louis-le-Jeune, son oncle, elle fut mariée, en 1171 à Roger Ier, vicomte de Béziers, d'Alby, de Carcassonne et de Razès. C'est en considération de ce mariage, que Louis-le-Jeune écrivait à Roger les lettres les plus affectueuses, et qu'il lui fit don du château de Minerve. Mais cette union, formée sous d'heureux auspices, ne fut pas plus fortunée que le mariage de Constance. Pendant les cruels momens de sa séparation avec Raymond, Constance avait habité le château de Burlats; c'est au milieu des rochers de cette solitude, qu'une fille des rois de France nourrissait ses ennuis. Adelaïde, née dans ces lieux sauvages, conserva toute sa vie une tendre prédilection pour l'antique manoir où elle avait reçu les premières caresses maternelles. Dans la suite, lorsqu'une conformité de malheurs lui rappelait la destinée de sa mère, elle aimait à pleurer dans les mêmes lieux où Constance avait pleuré. Dans les âmes tendres, la tristesse fait fermenter l'amour. Adelaïde l'éprouva ; belle, la réputation de sa beauté attira auprès d'elle, une foule d'adorateurs qui briguèrent à l'envi le bonheur de lui plaire. On était alors dans les beaux jours de la poésie provençale; c'était le siècle des troubadours et des chevaliers, qui parcouraient les cours et les châteaux en chantant l'amour et les dames. Nulle part ils n'étaient accueillis avec plus de distinction qu'à la cour de Raymond V, père d'Adelaïde. C'est à cette cour que se rendaient des diverses provinces d'Espagne, de France et d'Italie, tous ces chevaliers, modèles de grâces et de courtoisie, qui ont fourni l'idée de ces caractères chevaleresques que les poètes et les romanciers ont tant célébré depuis, et que les contemporains des preux avaient admiré au milieu des fêtes galantes et magni-

tiques que ce bon prince donnait dans le château Narbonnais, cette antique habitation des comtes de Toulouse, dont il ne reste que de vieux débris et quelques tours délabrées. Celui qui saurait nous représenter avec leurs vives couleurs, avec la variété et la magnificence de leurs costumes, avec la grâce et la franchise de leurs manières ces essaims de belles et de chevaliers qui embellissaient ces demeures féodales; celui-là seul serait capable de peindre avec fidélité, cette cour guerrière, aimable et voluptueuse. Aussi célèbre dans les temps féodaux, que la cour de Louis XIV le fut dans le siècle le plus renommé par la politesse et le bon goût, la cour de Raymond V devint le modèle sur lequel se formèrent les cours des rois d'Aragon, des comtes de Poitiers, des seigneurs de Montpellier, et de ce Thibault, comte de Champagne, si connu dans le siècle suivant par son amour romanesque et les inconstances de sa vie. Là brillaient dans leurs beaux jours les seigneurs de Sauve et d'Anduze; les seigneurs de la maison de Baux; les Guillaume de Sabran, les Bermond de Posquières, les Simiane, les Roquemaure, les Villeneuve, les Castellane; Sicard, vicomte de Lautrec, Isarn, de Dourgne; Jourdain, de l'Ille; Arnaud de Durfort. Les plaisirs et le goût de la poésie provençale, étaient les liens de ces brillantes réunions. Au milieu de cette jeunesse, vive et passionnée, venaient prendre place ces chantres joyeux et galans qui marchaient à la suite des princes en chantant les louanges des belles et des chevaliers; ils chantaient en s'accompagnant de la viole, de la mandore, de la citole, de la guitare ou de la lyre. A peine avaient-ils paru sur le seuil de ces brillantes demeures, qu'un murmure flatteur les annonçait à l'assemblée, impatiente de les entendre. Les distinctions les plus délicates étaient la récompense de ceux qui excellaient dans l'art de *trouver;* car il faut convenir, que si l'antiquité considérait les poètes comme des hommes divins, nos bons aïeux ne furent pas éloignés de partager cette espèce d'idolâtrie. Les seigneurs, les princes et les rois eux-mêmes se montrèrent jaloux d'entrer en partage de cette gloire poétique, souvent préférée aux avantages de la naissance.

On pense bien que les femmes, ces objets presque continuels des vers et des hommages des troubadours, ne restèrent pas indifférentes pour un art qui célébrait l'empire qu'elles exerçaient. Parmi celles qui cultivèrent la poésie provençale avec le plus de succès, il faut placer au premier rang la comtesse de Die, qui épousa Guillaume de Poitiers, fils naturel de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Éprise de Raimbaud, prince d'Orange, elle déplora les infidélités de son amant dans des vers qui auraient dû ramener à ses pieds l'ingrat dont elle avait à se plaindre, puisque troubadour lui-même, Raimbaud ne pouvait être insensible aux accens passionnés de l'amour et de la poésie. C'est encore aux inspirations de l'amour, que Clara d'Anduze et Adelaïde de Porcairagues furent redevables des poésies charmantes qui firent les délices de la cour des seigneurs de Montpellier. Ces nobles et grandes dames dédaignaient quelquefois l'amour des plus puissans seigneurs pour écouter les vœux d'un simple troubadour. Les rois eux-mêmes, moins fiers de la couronne royale que du laurier poétique, oubliaient les pompes du trône et leur préféraient la gloire des lettres. Tel fut Richard Cœur-de-Lion; Richard, le plus vaillant des guerriers, et le plus héroïque des rois, mais dont les muses, objets de ses prédilections, ne purent ni calmer les fougueux désirs, ni tempérer l'ardent et irascible caractère; tels furent Alphonse et Pierre, rois d'Aragon, dont la cour fut l'asile des poètes provençaux, et qui firent eux-mêmes des vers qui ont fait inscrire leurs noms parmi ceux des troubadours les plus célèbres. Les grands faits-d'armes et la vie aventureuse de ces poètes couronnés, étaient le plus souvent les sujets de leurs chants. Abandonnant le soin de leurs états, on les voyait courir *par monts et par vaux*, pour aller dans les cours étrangères, dans de simples châteaux, et jusque dans les plus humbles gentilhommières, visiter la beauté dont la renommée était venue jusqu'à eux. Confondus dans la foule des chevaliers, qui tous briguaient à l'envi le bonheur d'être préférés par la châtelaine, ils s'efforçaient de mériter son amour par mille soins délicats et galans, et, assis autour du foyer antique, ils égayaient les longues soirées d'hiver par des ballades et des fabliaux. Après avoir fait le charme de ces demeures féodales par leurs chansons et leurs récits d'amours, ces chantres joyeux ne craignaient point de s'exposer dans les entreprises les plus périlleuses pour aller chercher des aventures merveilleuses et de nouveaux sujets pour leurs chansons. Les pélerinages lointains avaient surtout un singulier attrait pour nos troubadours. L'un (1), éperdûment amoureux de la veuve de Gautier, prince de Galilée, mariée en secondes noces à Raymond XI, comte de Tripoli, passait la mer pour avoir la satisfaction de contempler des charmes qu'il avait entendu célébrer par des pélerins revenus de la Palestine; arrivait malade auprès de cette princesse qu'il n'avait jamais vue, et mourait de saisissement à son aspect. Un autre (2) accompagnait l'empereur Frédéric I[er] dans la croisade, et, comme un nouveau Tyrtée, marchait une lyre à la main à la tête des phalanges guerrières. Raymond de Miraval, épris tour à tour de la dame de Pénautier, femme d'un seigneur de Carcassonne; de la vicomtesse de Minerve, et de la belle Adelaïde de Boissezon, les célébra dans des vers qui obtinrent de si grands applaudissemens, que, sur ses seules louanges, le comte de Toulouse, le comte de Foix, et le roi d'Aragon, se déclarèrent leurs amans et leurs admirateurs.

Un sentiment plus profond, un amour plus discret et peut-être plus heureux, inspira Arnaud de Marviell, dont la solitude de Burlats garde encore le souvenir. De doux loisirs, de belles eaux, l'aspect d'une nature sauvage et pourtant riante, le délire des vers, la présence de l'objet aimé, tout semblait concourir au bonheur de Marviell. Adelaïde, cette fille des rois, sensible au langage enchanteur des enfans des muses, et oubliant la fierté du sang dont elle était issue, abandonna son cœur aux séductions de l'amour! Marviell fut auprès de cette princesse ce que le Tasse fut, plusieurs siècles après, auprès d'Éléonore de Ferrare. Épris des charmes d'Adélaïde, Marviell ressentit comme le Tasse le bonheur d'être aimé; mais, comme le Tasse, il éprouva aussi combien est cruelle l'infortune causée

(1) Geoffroi Rudel.
(2) Pierre Vidal.





MARVIELL CHANTANT SES VERS AUPRÈS D'ADÉLAÏDE DE BURLATS.

par les tourmens de l'amour! Couvrant d'abord d'un voile poétique l'expression de ses sentimens, il s'aperçut bientôt qu'Adelaïde n'était pas insensible à son amour. Enhardi par l'heureux succès qu'obtinrent ses vers, Marviell laissa échapper de son cœur ces accens passionnés que l'amant inspire au poète, et que le poète seul n'eût jamais su trouver. *La vicomtesse ne le désapprouva pas*, nous dit l'auteur de la vie de Marviell, *et elle le combla de bienfaits; ce qui l'encouragea à faire de nouvelles chansons, qui témoignent qu'il avait de grandes qualités et de grands défauts.* Marviell jouissait d'une félicité parfaite, lorsqu'un rival parut; ce rival était Alphonse II, roi d'Aragon. Les princes de la maison d'Aragon, célèbres par leurs exploits contre les Maures, qui dans le XIIe siècle possédaient encore une partie considérable de l'Espagne, passaient souvent les Pyrénées pour visiter des princes leurs alliés, et pour chercher du secours contre les Musulmans. Unis par des alliances ou par des traités à la plupart des maisons souveraines du Midi de la France, ils acquirent plus tard la seigneurie de Montpellier, qu'ils conservèrent jusqu'à la fin du règne de saint Louis. Alphonse était magnifique, généreux, mais enclin à la jalousie; il laissa lire sur son front les ombrages que lui causait Marviell. Eloigné de la cour de sa bien-aimée par la jalousie du roi d'Aragon, Marviell se retira d'abord à la cour de Guillaume de Montpellier. Son infortune toucha le cœur de Guillaume; mais ni les soins de l'amitié la plus délicate, ni le commerce des muses, ne purent dissiper les ennuis du poète. Triste et solitaire au milieu des plaisirs d'une cour galante et empressée à lui plaire, Marviell regrettait les bois et les rochers de Burlats; ces lieux inspirateurs étaient sans cesse présens à sa mémoire. Le souvenir de ses plaisirs

passés se retraçait continuellement à sa pensée; ce souvenir cruel, attaché à son cœur comme un trait empoisonné, irritait sa douleur. Dans son délire il formait des projets qu'il abandonnait aussitôt : tantôt il prenait la résolution de s'ensevelir dans un cloître, et tantôt il jurait d'aller chercher au milieu des périls de la guerre une mort qu'il semblait ardemment désirer. Il était dans cette disposition d'esprit, lorsqu'une fatale nouvelle arrivée d'Orient, annonça à la France les désastres que les chrétiens venaient d'éprouver en Palestine.

Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, et Raymond de Toulouse, comte de Tripoli, venaient de perdre contre Saladin, la bataille de Tibériade. (1) La perte de cette bataille entraîna la perte du royaume de Jérusalem, qui, pendant quatre-vingt-huit ans, avait été gouverné par neuf rois tous français d'origine. Il serait difficile de peindre la consternation qui se répandit chez les nations chrétiennes à la nouvelle de ce lamentable événement. Le pape mourut de la douleur qu'il en ressentit; les rois de France et d'Angleterre suspendirent leurs querelles pour ne s'occuper que des moyens de secourir les chrétiens d'Orient. Guillaume, archevêque de Tyr, passa les mers et vint solliciter les monarques de l'Europe. La troisième croisade fut résolue. L'empereur Frédéric Barberousse, qui devait trouver la mort dans le Cydnus, dans ce même fleuve de Cilicie d'où Alexandre fut retiré mourant; l'empereur Frédéric, à la tête de cent cinquante mille combattans, se mit en marche et traversa l'Allemagne, la Hongrie, la Trace, l'Asie-Mineure. Les rois de France et d'Angleterre, instruits par l'expérience des précédentes croisades, résolurent de faire le trajet par mer; ils allèrent s'embarquer, Philippe à Gênes, et Richard à Marseille. Enrichis par les expéditions maritimes auxquelles ils s'étaient livrés depuis que les croisades avaient mis en communication l'Europe et l'Asie, les Génois et les Marseillais avaient équipé des flottes qui couvraient la Méditerranée. Marseille fut la seule ville de la France méridionale où il régnât un esprit assez entreprenant, et où il y eût assez de moyens pour rivaliser avec les villes d'Italie, et tirer parti des croisades pour le commerce et la navigation; elle eut des factoreries dans toutes les villes de la Palestine. Marseille eut assez de vaisseaux pour transporter à la Terre-Sainte toute l'armée anglaise de Richard Cœur-de-Lyon. La nation qui devait être un jour la dominatrice des mers vint demander aux descendans des antiques Phocéens, de conduire ses guerriers sur la trace effacée de ces mêmes flots qui avaient porté autrefois les flottes de la Grèce et de Tyr.

Les armées de France et d'Angleterre rassemblées dans la plaine de Vézelai en Bourgogne, marchèrent de concert jusqu'à Lyon, où elles se séparèrent. L'armée française prit la route de Gênes et l'armée anglaise celle de Marseille. On distingua les croisés par des couleurs différentes; on donna une croix rouge (2) aux Français, une blanche aux Anglais et une verte aux Flamands, car les Flamands formaient une nation à part, commandée par Philippe, comte de Flandre. Les brillans Aquitains et les ardens Provençaux accoururent en foule et vinrent grossir les rangs de deux armées qui marchaient sous mille bannières différentes. Les Aquitains, sujets du roi d'Angleterre, descendirent vers les côtes de la Provence pour s'embarquer à Marseille, tandis que les Provençaux allèrent à Gênes joindre les drapeaux de Philippe-Auguste.

Au bruit de ces formidables armemens, Marviell, s'arrachant à sa mélancolie, annonça à Guillaume sa résolution de s'enrôler pour la croisade. Plusieurs seigneurs croisés venaient d'arriver à la cour de Montpellier; on distinguait parmi eux les comtes d'Avenne et de Clermont, et les sires de Vendôme et de Montmorency; ils allaient à Marseille s'embarquer sur une galère qui devait les conduire à Gênes. A la vue de ces vaillans guerriers, revêtus de leurs brillantes armures, et portant les couleurs de leurs dames, Marviell s'abandonne à l'enthousiasme chevaleresque que la présence et les discours de ces preux excitent dans son âme; il jure de les suivre et de partager leurs dangers. Peu de jours suffirent aux apprêts de son départ; il fit ses adieux à Guillaume, et, l'image d'Adelaïde dans le cœur, il se résolut à livrer sa vie aux caprices d'une mer orageuse, dont les tempêtes étaient moins à craindre pour lui que les tempêtes qui s'élevaient dans son cœur, plus profond et plus orageux que les abîmes de l'Océan.

Le lendemain du jour de Pâques de l'année 1190, il partit de Montpellier avec les sires de Vendôme et de Montmorency; trois jours après ils arrivèrent à Marseille. En arrivant, ils virent les campagnes voisines couvertes de l'armée anglaise; ils descendirent à Marseille chez les religieux de l'abbaye de Saint-Victor. Ces pieux solitaires accueillirent les illustres voyageurs avec cette hospitalité pleine de franchise et de candeur qui distinguait les hommes des anciens jours. A la veille de son départ pour son grand vayage d'outre-mer, Marviell alla aux pieds des autels adresser sa prière à Dieu. En pénétrant dans le sanctuaire, il éprouva cet *apaisement* des troubles du cœur, que les chrétiens ont souvent éprouvé sous les voûtes de nos vieilles basiliques. Prosterné devant l'image de la Vierge, il invoqua les saints patrons de la France; il pria pour son roi, pour le succès de nos armes et pour celle qui le forçait d'abandonner sa vie aux tribulations et à la fortune inconstante et orageuse du croisé.

L'armée mit à la voile. La mer était unie comme une glace, et la flotte s'éloignant lentement des côtes de la Provence, permettait à Marviell de prolonger une délicieuse rêverie. Silencieux et les yeux fixés sur le rivage, il contemplait ces caps et ces promontoires lointains qui portaient sur leurs sommets quelques chapelles rustiques et des donjons délabrés. En les voyant se perdre et s'effacer dans l'horizon, à mesure que le navire avançait dans la haute mer, Marviell éprouvait je ne sais quel sentiment triste et délicieux à la fois : si l'effort qu'il venait de faire pour vaincre sa passion lui causait une satisfaction intérieure, l'image de la patrie absente commençait à jeter dans son

(1) 4 Juillet 1187.

(2) Les Français et les Anglais changèrent les couleurs pendant les grandes guerres des XIVe et XVe siècles. Les rois d'Angleterre ayant arboré la couleur rouge, comme prétendant au trône de France, les Français prirent la couleur blanche, qu'ils ont toujours conservée depuis.

âme un trouble mêlé d'amertume. Il apercevait déjà les îles d'Hyères, ou les îles d'Or, séjour enchanté, où les orangers et les citroniers exhalent des parfums que la brise des mers répand au loin sur la surface des eaux, et dont il devait bientôt faire une triste comparaison avec les plages inhospitalières et les déserts brûlans de la Syrie. Il salua en passant les îles de l'Erins : là vivaient ces doctes et modestes bénédictins, qui, blanchis dans les travaux de la science comme dans les exercices de la piété, avaient défriché nos terres avant de défricher notre littérature. Presque indifférens pour les événemens du siècle, ils ne vivaient en quelque sorte que dans les siècles passés; ils cultivaient sans faste, à l'ombre des cloîtres, les lettres dépouillées pour eux des prestiges de la gloire. Marviell fut frappé de ce calme de la vie monastique, de ce silence profond qui n'était interrompu que par le bruit des vagues qui venaient se briser aux pieds des rochers sur lesquels étaient bâtis les murs du monastère : image de l'âme du sage qui oppose une digue aux débordemens des passions. L'île de Corse s'élevait à sa droite et présentait l'aspect d'une énorme pyramide formée par les montagnes, qui, à la faveur de l'éloignement, se groupaient comme si elles avaient été adossées les unes contre les autres. Dans ce moment on signala la flotte génoise qui portait l'armée française; Marviell tressaillit en voyant le pavillon de France et les nobles couleurs qui brillaient suspendues aux mâts des navires; d'Avenne, Clermont, Vendôme et Montmorency se montrèrent impatiens de saluer la galère royale que montait Philippe-Auguste. Les flottes anglaises et française firent leur jonction près de l'île de Capraja et non loin de cette île d'Elbe où la plus grande renommée des temps modernes, devait un jour ressentir toute la haine de la jalouse Albion. Les flottes réunies suivirent les côtes de la Ligurie, des états de l'église; et quelques jours d'une navigation qui fut plusieurs fois contrariée par les tempêtes, les portèrent sur les côtes de la Sicile.

Le sang français régnait en Sicile, comme il avait régné à Jérusalem, comme il régnait encore à Antioche, à Tripoli, à Edesse, et comme il régna dans le siècle suivant, dans l'île de Chypre, à Constantinople, à Athènes, à Thèbes, à Corinthe, à Argos. Tancrède, de cette race de chevaliers normands qui fit pâlir les prodiges de la fable devant les faits avérés de l'histoire, Tancrède, fils du vaillant Roger, gouvernait la Sicile. Les flottes réunies abordèrent au port de Messine, un des plus vastes et des plus beaux de la Méditerranée, et qui peut contenir plus de mille vaisseaux. Les armées débarquèrent, et les deux monarques séjournèrent plus de six mois à la cour de Sicile. Durand ce séjour, pendant lequel les rivalités sans cesse renaissantes de Philippe et de Richard firent plusieurs fois courir aux armes des guerriers que les intérêts de la guerre sainte avaient pu seuls réunir sous les mêmes bannières, Marviell, déplorant les désordres des croisés, et fuyant les intrigues et les plaisirs de la cour de Sicile, entreprit un voyage dans l'intérieur du pays, et, Pline nouveau, il voulut contempler de près le terrible phénomène dont la nature épouvantait les habitans de ces contrées.

En parcourant les belles campagnes de la Sicile, dans la plus belle saison de l'année, Marviell sentit se réveiller au fond de son cœur des idées et des sentimens qui n'étaient plus en harmonie avec la situation de son âme. Le tableau d'une nature riante, qui a tant d'attraits pour l'homme livré aux délices d'un amour heureux et paisible, fait ordinairement éprouver une douloureuse impression à celui dont le cœur est agité par des passions violentes. Le spectacle de la mer soulevée par les tempêtes et celui de la terre bouleversée par les volcans, voilà quels étaient les tableaux qui plaisaient à Marviell! Assis sur le rivage, au milieu des ruines d'un vieux temple et au pied de colonnes brisées, il écoutait le bruit des vagues qui venaient se briser sur la grève, où il suivait de l'œil la course du navire qui, battu par l'orage, lui offrait une triste image de la destinée de l'homme ici-bas.

En suivant la route de Messine à Catane, Marviell fut frappé des innombrables débris qui se présentaient sans cesse aux regards du voyageur : les débris de l'architecture grecque et romaine contrastaient partout avec la fraîcheur des paysages et la richesse des moissons. Le clocher gothique et l'obélisque de l'arabe s'élevaient ensemble mêlés aux grands arbres des forêts. Que de peuples divers avaient passé sur ces mêmes rivages maintenant visités par les croisés! Les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes, les Normands, avaient tour-à-tour civilisé et dévasté la belle Sicile! Que restait-il pour attester le passage de tant de peuples fameux? des ruines, qui, entassées par les siècles, gisaient confondues dans les champs de la Sicile, comme la poussière de tous ces peuples reste à jamais confondue dans la terre commune!

En approchant de Catane, Marviell marchait lentement, contemplant d'un œil effrayé cette terre profondément crevassée, et encore toute ébranlée par les secousses qui avaient mis à nu ses vieux fondemens. La lave, semblable au torrent enflammé, s'était répandue dans les campagnes et dans plusieurs parties de la ville. Il voyait à sa droite l'Etna dont le sommet était couvert de nuages et d'une épaisse fumée; à sa gauche, ses yeux erraient sur l'immensité des flots qui baignaient la côte. Dans l'intérieur de Catane, il s'arrêta devant plusieurs beaux édifices, reste de la grandeur romaine; il admira les ruines d'un grand théâtre, et les débris de plusieurs temples, jadis élevés en l'honneur du paganisme, et qui avaient été changés en églises chrétiennes. L'habit et l'armure du croisé dont Marviell était revêtu, et la langue provençale qu'il parlait et qui était si agréable aux oreilles des Siciliens, lui méritèrent une bienveillante hospitalité dans une ville où vivaient des familles françaises venues à la suite du vaillant Roger.

Après quelques jours de séjour à Catane, Marviell se remit en route, et, dirigeant sa course au nord-ouest, il traversa des campagnes que la lave avait inondées, les yeux fixés sur cette montagne isolée et énorme dont le sommet est souvent couvert de neige, pendant que le feu brûle dans ses flancs. Des collines verdoyantes et entourées de lave, élevaient leurs pyramides couvertes d'arbustes, au milieu de cette matière informe, hideuse; et dont l'écume blanchâtre, durcie par le temps, formait mille figures bizarres.

Arrivé au pied de l'Etna, Marviell remarqua quelques chapelles chrétiennes, et, plus loin, la cellule d'un vieux ermite qui depuis quarante ans priait et jeûnait dans ce lieu de désolation. Sa longue barbe descendait jusqu'à sa ceinture; sa tête chauve était blanchie par les tribulations et le malheur; ses yeux caves annonçaient toute l'austérité de sa pénitence. Vêtu d'un sac, et les reins ceints d'une corde, il marchait nu-pieds, appuyé sur un bâton blanc, semblable au bourdon des pélerins. En voyant l'homme de Dieu, Marviell tomba aux genoux du saint, et lui demanda sa bénédiction. Le vieillard conduisit le croisé dans sa cellule; il lui offrit des fruits cueillis sur les arbres voisins, et l'engagea à prendre quelque repos sur la natte qui était étendue devant eux. Le soleil africain, alors au milieu de sa course, lançait des rayons brûlans sur les flancs de la montagne aride, pendant que les cris aigus de la cigale retentissaient autour de la demeure de l'ermite.

Lorsque Marviell, après un court sommeil, se leva de sur sa natte, il vit le saint agenouillé au pied d'un crucifix. L'ermite adressait à Dieu une fervente prière pour le voyageur qui était venu le visiter dans sa solitude. A peine l'eut-il terminée, qu'allant s'asseoir auprès de Marviell : O mon fils, lui dit-il, quelle triste curiosité a pu vous conduire aux pieds du mont Gibel (1), car votre accent m'annonce que vous n'êtes point né dans les champs de la Sicile, mais vers les rives du Rhône ou de la Durance? Pourquoi avez-vous renoncé aux douceurs de la patrie, aux saintes affectations de la famille, aux attraits des champs paternels, pour venir contempler ces convulsions de la nature, qui font le malheur des habitans de ces contrées? — Mon père, répondit Marviell, l'étranger que vous voyez devant vous n'a point entrepris par un vain motif de curiosité un voyage au mont Etna. Je suis un soldat de Jésus-Christ; enrôlé sous les bannières de la croisade, je vais en Palestine offrir le secours de mon bras aux guerriers qui ont juré d'affranchir le saint sépulcre. Les rois de France et d'Angleterre, armés pour une si juste cause, après s'être embarqués pour la Syrie, ont été forcés par la tempête de relâcher sur les côtes de la Sicile; ils ont abordé à Messine, et je profite du séjour qu'ils doivent faire à la cour de Tancrède pour visiter des lieux qui seront désormais moins fameux par les terribles phénomènes de la nature, que par les austérités inouies de votre pénitence. — Que me dites-vous donc, ô généreux croisé! s'écria l'ermite saisi d'une vive douleur. Le saint sépulcre ne serait-il plus au pouvoir des chrétiens? l'épée de Godefroy de Bouillon ne serait-elle plus suspendue aux voûtes du temple dépositaire du tombeau du Sauveur du monde? Quels événemens inattendus, quels désastres soudains ont donc affligé l'Eglise de Jésus-Christ?

Marviell raconta alors à l'ermite les derniers événemens dont la Syrie avait été le théâtre, la défaite des armées chrétiennes à Tibériade, les succès de Saladin et la perte du royaume de Jérusalem. Le vieillard ne put s'empêcher de verser des larmes en écoutant ce lamentable récit; il voulut parler, mais les sanglots vinrent étouffer sa voix. Après quelques momens de silence, il s'écria : Vos jugemens sont justes, ô mon Dieu, et nos larmes n'ont pas encore désarmé votre colère. Si les restes d'une vie consacrée à la pénitence pouvaient vous être offerts en expiation des iniquités dont vous poursuivez la vengeance, frappez, ô mon Dieu, et que votre indigne serviteur puisse mériter de mourir avec l'espoir d'obtenir en mourant le pardon de ses frères! Marviell soutint le vieillard dans ce rude combat qu'une foi si vive livrait à une nature si affaiblie et à une existence si débile; il s'efforça de calmer cette imagination épouvantée; il comprit que l'ermite avait besoin de chercher dans la prière les secours que lui refusaient les stériles consolations humaines; il sortit, et alla chercher le guide qui lui avait été désigné pour le conduire au sommet de la montagne et au cratère du volcan.

Bientôt ils se mirent en marche et s'avancèrent sur un sol ébranlé et retentissant, recouvert d'une cendre encore fumante. D'énormes quartiers de roche, lancés par le volcan, s'offraient à leurs regards avec l'empreinte du feu dévorant qui les avaient noircis et dispersés en éclats. De hauts sapins couvraient de leurs tristes ombres quelques parties de cette terre désolée. Ils gravirent la montagne sans entendre le chant d'aucun oiseau; et, après trois heures de marche, ils arrivèrent au sommet. Marviell s'assit au bord du cratère, et ses intrépides regards mesurèrent l'énorme profondeur du gouffre. Le cratère, dominé par un rocher pyramidal, a plus d'une lieue de circuit et sept cents pieds de profondeur. La couleur générale du gouffre était celle d'un charbon éteint. De ses abîmes sortaient par intervalles des flammes mêlées d'une épaisse fumée chargée de matières sulphureuses, pendant que le sommet de la montagne, exposé à un froid excessif, offrait le tableau d'un hiver semblable à un hiver des Alpes. Ce spectacle, d'une nature si extraordinaire, fit éprouver à Marviell cette surprise mêlée d'une joie inquiète et confuse, qui, en modifiant les dispositions de son âme, permit quelque distraction à sa douleur taciturne. Mais la préoccupation causée par une affectation profonde, un instant dissipée par un accident imprévu, par un spectacle soudain, revient bientôt à ses habitudes tristes et rêveuses. La tête penchée sur le gouffre, Marviell, après un court relâche à ses mornes ennuis, s'abandonna à ces douloureuses impressions qui rendent l'image de la mort agréable et chère au malheureux qui souffre. Un instinct de douleur semblait lui dire qu'il y aurait un affreux plaisir à plonger dans ce gouffre. Tel l'amant de Julie, au milieu des rochers de la Meilleraye, les yeux fixés sur la profondeur des abîmes que les Alpes formaient à ses pieds, invoquait cette mort désirable, *mais il nommait Julie et ne voulait plus mourir.*

Détournant enfin les yeux du gouffre, et les portant autour de lui, Marviell les laissa reposer sur le magnifique spectacle qui s'offrait à sa vue : à sa droite, il voyait se dérouler et se perdre dans un lointain confus les riches campagnes de la Sicile; à sa gauche, il suivait les mouvemens onduleux de cette mer fameuse qui baigne les côtes de la Grèce et de l'Italie, et qui vit passer sur ses flots les plus grands personnages de l'antiquité; devant lui, les régions et les montagnes de l'Afrique se confondaient avec les derniers nuages qu'il

(1) Nom de l'Etna.

apercevait à l'horizon. Cette scène imposante où la nature imprimait toute sa majesté, arracha Marviell à sa noire mélancolie. Les faits de l'histoire accomplis sur les lieux présens à ses regards, vinrent se présenter en foule à sa mémoire. Insensé que je suis! s'écriait-il, les mêmes mers que je vais traverser pour échapper aux souffrances et aux égaremens du cœur, les sages, les législateurs de l'antiquité les traversaient jadis pour aller s'instruire des mœurs, des lois et des coutumes des peuples, pour régler le sort des nations, ou pour accomplir d'illustres destinées! Régulus les traversait pour aller, esclave de ses sermens, chercher une mort affreuse dans les cachots de Carthage; Caton, pour déchirer ses entrailles dans les murs d'Utique, et descendre au tombeau avec la liberté de Rome; César, pour conquérir le monde; Germanicus, pour recueillir les bénédictions des peuples!

En rappelant à sa pensée ces grands faits de l'histoire, Marviell se sentit humilié; il était honteux de n'éprouver que des infortunes vulgaires et des faiblesses communes; il descendit précipitamment de la montagne. Le soleil couchant dorant alors de ses feux les collines de la Sicile, plongeait dans les flots azurés de l'occident; un calme délicieux régnait dans les airs. En descendant de l'Etna, Marviell crut ressentir la température de trois régions différentes : la région la plus élevée, celle qu'il venait de quitter, lui avait offert le tableau d'un hiver rigoureux; la seconde région, celle du milieu, occupée en grande partie par une forêt, était d'une température admirable; l'air y était embaumé de mille parfums qu'exhalaient les plantes aromatiques dont elle était couverte; enfin, la troisième région, qui s'étendait au pied de la montagne, lui fit éprouver les chaleurs étouffantes de la zone torride. L'ermite attendait le voyageur sur un plateau qui formait une des premières terrasses de l'Etna; il avait préparé un régal champêtre et un lit de repos pour le pélerin. Les étoiles brillaient dans le firmament, et la lune éclairait de sa pâle lumière les lieux d'alentour. Le solitaire conduisit le croisé dans sa cellule; ils s'assirent autour d'un quartier de roche qui servait de table, et sur laquelle brûlait une lampe qui répandait une faible clarté sur la figure vénérable du serviteur de Jésus-Christ. Marviell et son hôte observèrent long-temps ce silence profond que la solitude et des pensées austères inspirent naturellement à des hommes graves.

L'ermite, prenant enfin la parole : Eh bien! mon fils, lui dit-il, vous venez de visiter des lieux que les hommes ne parcourent jamais sans élever leur pensée vers cette puissance cachée qui a placé des foudres au sein de la terre comme elle en a suspendu au-dessus de nos têtes. Ces convulsions et ces ébranlemens de la terre qui ont frappé nos regards ne sont que de faibles marques de cette main invisible qui lança les globes dans l'immensité des cieux. Qu'a voulu la sagesse divine, en nous donnant le spectacle de ces éruptions affreuses, de ces catastrophes terribles? Elle a voulu, ô mon fils, nous montrer une faible image des ravages qu'exercent les passions dans les âmes chrétiennes. Que sont les désordres des élémens, si on les compare aux désordres et aux tempêtes qui s'élèvent dans le cœur de l'homme? Jeune homme, votre front, couvert de nuages comme le cratère du volcan, m'annonce assez que votre âme cache un mystère qui ne peut échapper à la pénétration que me donne une longue expérience des choses de la vie : j'ai ressenti comme vous les troubles du cœur, comme vous, j'ai été en butte aux orages des passions humaines. Sous mes cheveux blanchis, et malgré les larmes de componction et de repentir que je ne cesse de verser, le souvenir de mes égaremens me fait encore éprouver ces amertumes affreuses, qui seraient intolérables si la sagesse infinie du Dieu que je sers ne m'avait depuis long-temps inspiré la résolution de les expier dans les pratiques de la pénitence chrétienne. Croyez-moi, mon fils, ces passions heureusement inconstantes, mais qui, dans des âmes d'une certaine trempe, prennent quelquefois possession de l'homme pour toute la durée de la vie, ces passions dégradent la créature lorsqu'elles n'ont pas la force de la ramener vers le Créateur.

Le vieillard cessa de parler, et Marviell, portant ses mains à son visage comme pour cacher la rougeur qui le couvrait, et poussant un profond soupir : Il n'est que trop vrai, mon père, dit-il : vos yeux ont pénétré dans les profondes et mystérieuses pensées que ma bouche n'avait point révélées. Ma résolution est prise : je vais chercher dans les agitations des camps, dans les fatigues et les dangers qui environnent la vie du croisé, un remède aux tourmens d'un amour désormais sans espoir. Déja les préparatifs de la guerre sainte ont suspendu les souffrances les plus amères dans un cœur dont les blessures saignent encore : j'ai la vive espérance que vos ferventes prières et la protection des saints patrons de la France, que je ne cesse d'invoquer, achèveront de guérir ce cœur malade et brisé. En achevant ces mots, sa tête, comme affaissée par le poids de sa douleur, se pencha sur sa poitrine, et ses mornes et tristes regards attachés à la terre vinrent expirer aux pieds de l'ermite.—Jeune guerrier, s'écria le vieillard, ne vous laissez point abattre par l'excès de la douleur : l'excès de la douleur morale produit sur l'homme les mêmes effets que les passions criminelles; il le rend insensé, il éteint dans son âme le feu sacré qui annonce dans la créature l'ouvrage de Dieu, et qui fait d'un être infirme et souffrant de sa nature, ce roi de la création qui ne doit jamais oublier la noblesse de son origine et sa sublime destination!

Ces paroles inspirées furent comme un baume salutaire qu'une main habile verse sur une plaie douloureuse : elles portèrent le calme dans l'âme de Marviell. L'ermite profita de cet heureux moment pour l'engager à faire prendre un peu de repos à son corps fatigué; il lui avait préparé une couche formée de feuilles de platane. Avant de se livrer au sommeil, ils s'agenouillèrent ensemble aux pieds du crucifix placé dans une niche taillée dans le roc qui formait une des parois de la cellule, et, confondant leurs tribulations et leurs espérances, ils portèrent jusqu'au trône du Tout-Puissant ces prières du chrétien qui mettent la fragilité humaine sous la sauve-garde du Très-Haut.

Le lendemain, lorsque les premiers rayons du jour frappèrent les sommets du mont Etna, la voix de l'ermite réveilla le voyageur. Le saint avait passé une partie de la nuit en prières. Lorsqu'il fallut se sépa-

rer de Marviell, il le pressa long-temps dans ses bras et lui donna sa dernière bénédiction. Le croisé reprit la route qu'il avait suivie pour se rendre au pied de la montagne, et revint à Catane. En entrant dans la ville, il remarqua des groupes nombreux qui s'étaient formés dans les rues et sur les places; on s'y entretenait des nouvelles arrivées du camp des croisés : les dissensions avaient éclaté entre les chefs de la croisade; les Français et les Anglais, campés autour de Messine, avaient plusieurs fois couru aux armes pour vider des querelles sans cesse renaissantes. L'impétueux Richard, bravant l'autorité du roi de France, son suzerain, avait voulu arborer son étendard sur une des tours de la ville; Philippe l'avait fait arracher. Marviell arriva à Messine au moment où les deux fiers monarques, entourés de l'élite de leurs guerriers, allaient s'élancer pour commencer le combat. Ardent, irascible, plein d'une fierté insulaire, le monarque anglais semblait menacer en cédant, et sa fougue venait mourir aux pieds du monarque français, dont le calme, l'intrépide fermeté et la dignité imposante imprimaient le respect et la crainte : telle une vague écumante vient pendant l'orage se briser contre un roc sourcilleux qui oppose sa barrière aux mugissemens de la mer. Enfin, quelques sages guerriers, dont la prudence sut opposer un frein aux passions déchaînées, parvinrent à rétablir la concorde, et l'intérêt de la cause commune imposa silence aux rivalités nationales.

On prépara les voiles, et l'armée se disposa à quitter la Sicile : l'embarquement dura plusieurs jours. Marviell eut le bonheur de se retrouver sur la même galère avec les comtes d'Avennes et de Clermont, avec les sires de Vendôme et de Montmorency, qu'à son départ de France il avait rencontrés à la cour du seigneur de Montpellier. Ces nobles rejetons de nos familles historiques éprouvaient pour le poète provençal cet attachement mêlé de tendresse que le guerrier ressent pour ces hommes divins, dont la lyre a des cordes pour toutes les émotions de l'âme; pour ces hommes divins qui chantent tour à tour les plaisirs de l'amour et ceux de la victoire, et dont l'art merveilleux sait doubler les joies de la terre et tempérer les amertumes de la vie.

Les galères génoises qui portaient l'armée française sortirent les premières du port; la flotte de Richard mit à la voile peu de jours après. La navigation ne fut pas heureuse : le peu de connaissance qu'on avait alors de l'art nautique rendit la traversée lente, pénible, périlleuse; le pavillon de France sillonna tristement ces mers de la Grèce, aujourd'hui si fréquentées et si connues de nos marins. Les pilotes inexpérimentés ne connaissant point l'usage de la boussole, qui ne fut découverte que dans le siècle suivant, n'osaient s'écarter des côtes et perdre la terre de vue. Si le temps était nébuleux, on jetait l'ancre et on attendait que le soleil ou les vents eussent dissipé les brouillards pour continuer la route. La flotte traversa ainsi les mers qui séparent la Sicile du Péloponnèse. En sortant du détroit de Messine, elle remonta au nord, côtoya les rivages de l'Italie. Arrivée à l'extrémité de la terre d'Otrante, elle dirigea ses voiles vers les côtes d'Epire, salua en passant les îles célèbres de Corfou, d'Ithaque, de Sainte-Maure, de Céphalonie, de Zante, admira les côteaux fleuris de la Messénie, lieux environnés de poétiques illusions, et qui n'oublieront jamais les noms d'Homère, de Nestor et de Ménélas! Elle se trouva presque arrêtée sur ces mêmes rivages de Navarin, qui fument encore du sang chrétien, mais qui brillent de tout l'éclat d'une récente victoire (1) qui assure à jamais la liberté des Grecs et le triomphe de la croix.

Richard, qui ne s'était mis en mer qu'après le départ de Philippe-Auguste, confiant sa fortune aux voiles marseillaises, n'avait point suivi la route tracée par la flotte française. Impatient de se signaler par une conquête, il avait dirigé ses navires vers l'île de Chypre : il s'empara de cette île, et la donna à Guy de Lusignan, qui avait perdu le royaume de Jérusalem après la funeste bataille de Tibériade. Chypre, cette île fameuse dans l'antiquité par ses sages lois, et qui forma long-temps un royaume particulier gouverné par des princes de la dynastie de Ptolémée, rois d'Égypte; Chypre devint alors un fief de la couronne d'Angleterre.

Philippe arrivait en Syrie pendant que Richard préludait par un grand fait d'armes à la conquête que, nouvel Alexandre, il se proposait de faire de l'Asie. Bientôt les deux monarques se trouvèrent réunis pour agir de concert sous les murs de Saint-Jean d'Acre. Des plumes plus éloquentes que la mienne ont raconté dans ces derniers temps les événemens de ce siége mémorable qui dura trois années entières. Vous les avez racontés avec l'austère simplicité des anciens, grave historien (2) des croisades, qui, pour rendre votre récit plus digne de la majesté du sujet, êtes allé à la fin de vos jours chercher des inspirations sur la terre des prodiges, et abreuver votre muse dans les eaux du Jourdain! Vous les avez racontés avec la grâce de votre sexe et la touchante mélancolie d'une âme préoccupée d'une funeste destinée, ingénieuse et modeste Cottin, qui sûtes nous distraire des horreurs de la guerre et de la fatigante monotonie d'un long siége par le tableau de l'amour chaste de Mathilde, de l'amour orageux de Malek-Adel! Pourrai-je t'oublier, chantre écossais (3), toi qui joignis l'enthousiasme du Barde à l'harmonie du vieil Homère! Pourrai-je t'oublier, lorsque l'Europe éplorée porte aux pieds de ton cercueil le tribut de son admiration et de ses regrets! L'âme héroïque de Richard a tressailli au fond de son mausolée, en admirant les peintures que tu as tracées de sa valeur chevaleresque! Nouvel Achille, il a dû s'applaudir d'avoir trouvé un nouvel Homère!

Saint-Jean d'Acre, l'antique Ptolémaïs, cette ville dont les remparts à la fin du dernier siècle arrêtèrent la fortune du conquérant de l'Egypte, prête à s'élancer sur les trônes de l'Asie, et qui, dans les derniers événemens de la guerre de Syrie, en tombant au pouvoir d'Ibrahim-Pacha, a ouvert à l'armée égyptienne le chemin de Constantinople; Saint-Jean-d'Acre, lorsque les croisés se présentèrent sous ses murs, était d'un tiers plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui. Les Sarrasins enfermés dans la place avaient juré de *défen-*

(1) Victoire navale de Navarin, gagnée par les Français, sous les ordres de M. de Rigny, en Octobre 1827.
(2) M. Michaud, de l'Académie Française.
(3) Walter-Scott, dans son *Richard en Palestine*.

ire la ville comme le lion défend son antre ensanglanté. Depuis deux ans ils soutenaient les assauts les plus meurtriers; mais les dissensions qui affaiblissaient les chrétiens d'Orient, avaient retardé la chute de Saint-Jean-d'Acre. L'arrivée des rois de France et d'Angleterre allait accroître les dangers de la cité musulmane. Outre les troupes françaises, anglaises et flamandes, une armée d'allemands conduite par Conrad, duc de Souabe, qui avait pris le commandement après la mort de l'empereur Frédéric son père, s'avançait du côté de la Cilicie, et venait d'arriver sous les murs d'Antioche. Les différens corps de l'armée chrétienne se réunirent, et marchèrent contre Saladin qui s'approchait des remparts de Saint-Jean-d'Acre pour secourir cette ville.

Les chrétiens et les musulmans furent bientôt en présence. Marviell, placé dans un des corps qui combattaient à l'aile droite, et presque sous les yeux de Philippe-Auguste, contribua par sa valeur à s'emparer de la colline sur laquelle était la tente de Saladin. *Que Dieu reste neutre, et la victoire est à nous!* s'écriaient les preux de la France. Vous combattiez à leur tête, gardiens du saint Sépulcre, valeureux chevaliers du Temple, et vous leurs dignes émules, chevaliers de Saint-Jean (1), qui pleins de foi et d'héroïsme ne saviez que prier, combattre et mourir! Marviell, bravant les cimeterres musulmans, et se jetant au plus fort de la mêlée, chercha long-temps une mort glorieuse; mais la mort, qui atteint le lâche fuyant dans les combats, respecte le brave qui affronte les traits de l'ennemi. Vingt fois sa lance renvoya dans les rangs musulmans les éclats de ce brillant soleil d'Orient, qui répandait les flots de sa lumière embrasée sur cette scène de carnage et d'horreur! vingt fois, couvert de sang et de poussière, il s'élança au milieu des redoutables escadrons, qui faisaient jaillir le sable et le feu sous leurs pas! Déja l'élite de nos braves et la fleur de la chevalerie française avaient jonché de leurs cadavres ce champ de bataille si ardemment disputé! Tant de constance et d'héroïsme l'emportèrent enfin. Saladin ordonna la retraite, et l'armée chrétienne alla investir Saint-Jean-d'Acre.

Les troupes des différentes nations se rangèrent autour de l'enceinte de la ville; elles formèrent autant de camps séparés. De tous côtés on se livra avec ardeur aux travaux du siége; on contruisit des machines de guerre, des béliers, des catapultes, de hautes tours roulantes qu'on faisait mouvoir avec une peine infinie. Ces tours étaient en bois, revêtues d'argile et couvertes d'un cuir trempé dans le vinaigre. Au moyen de ces tours, des guerriers d'élite placés dans les galeries qui régnaient tout autour de ces masses mobiles, combattaient de près les Sarrasins placés sur les remparts, tandis que les assiégés prévenaient les assauts par l'audace des sorties, renversaient les ouvrages et incendiaient avec le feu grégeois les machines construites par les ingénieurs chrétiens.

Mais les dissensions qui avaient tant de fois éclaté entre les chefs de la croisade, se renouvelèrent sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Le marquis de Montferrat et Guy de Lusignan se disputaient le trône de Jérusalem. Richard appuyait les prétentions de Lusignan, et Philippe celles de Montferrat. Toute l'armée se partagea entre les deux compétiteurs. Des provocations continuelles et des combats singuliers étaient tous les jours les résultats de ces funestes divisions. Saint-Jean-d'Acre respira à la faveur de cette guerre intestine qui troublait le camp ennemi. Mais la joie que les musulmans firent éclater, fit enfin comprendre aux chrétiens combien étaient fatales ces dissensions qui compromettaient le salut de l'armée. Les assauts recommencèrent avec plus d'ardeur; de leur côté, les Sarrasins firent des sorties plus vives, plus impétueuses. Ce fut dans une de ces sorties, que le roi de France enveloppé et cerné de toutes parts, était au moment de tomber au pouvoir des Sarrasins, lorsque l'élite des preux, de Nesle, Sargines, Châtillon, Vendôme, Montmorency, s'élancent au milieu des ennemis, et font un rempart de leurs corps au monarque français, qui voyait déja les glaives musulmans suspendus sur sa tête. Marviell était sous sa tente, lorsque le cri d'alarme vint retentir à ses oreilles; il vole, et sa hache d'armes à la main, il se fraie un passage à travers les rangs ennemis. Il arrive auprès du roi; de Nesle et Chatillon venaient d'expirer à ses pieds, en repoussant le fer des Sarrasins. Beaux jours de la chevalerie, où l'amour pour leurs rois avait chez les Français toute la ferveur d'un culte! qui saura célébrer dignement cette ardeur héroïque qui consumait les guerriers de la France! Sargines, Vendôme, Montmorency sont fiers de mourir comme de Nesle et Chatillon! Marviell combat à côté d'eux; leur sang versé pour sauver les jours du roi, se mêle et rougit cette arène, où ils combattent comme des lions. Tout cède à l'excès de leur courage; ils délivrent le monarque, et le cri de *Montjoie et Saint Denis*, qui passe de bouche en bouche, annonce à l'armée que ce jour vient de sauver la fortune de la France.

Quand le combat eut cessé, Marviell se dérobant aux éloges que le monarque distribuait à ses libérateurs, se retira sous sa tente. Là, pendant que tout reposait dans le camp, solitaire et pensif, il méditait les écrits des Sages, où il répétait les chants d'Homère et de Tyrtée. Ce passage subit des agitations de la guerre, au repos d'une vie studieuse, plaisait à cette âme ardente et passionnée, et le son de la trompette guerrière n'exaltait jamais plus vivement son âme, que lorsqu'il venait l'arracher à sa rêverie profonde; il s'élançait alors, ivre de périls et de gloire et le premier à l'assaut, il frayait un passage aux guerriers qui le suivaient.

Cependant les assauts tant de fois renouvelés n'avaient pas encore épuisé la constance des assiégés; mais les ingénieurs français étaient parvenus par des travaux souterrains à miner une tour qu'on nommait *la tour maudite;* bientôt, elle s'écroula avec fracas, et ouvrit en tombant une large brêche. Une capitulation fut signée, et Saint-Jean-d'Acre fut remis au pouvoir des chrétiens. Philippe et Richard firent leur entrée dans la ville, et s'en partagèrent le commandement. Tels furent donc les faibles résultats de la troisième croisade. Une armée de cent mille combattans qui pouvait prétendre à la conquête de l'Asie, et qui pouvait

(1) Les chevaliers de Saint-Jean ou les Hospitaliers, qui furent dans la suite les chevaliers de Rhodes, et plus tard les chevaliers de Malte.

renverser la puissance de l'islamisme, en fut réduite à se contenter de la possession d'une ville musulmane. Jérusalem, dont la délivrance avait été l'objet des armemens de la chrétienté, Jérusalem resta au pouvoir de Saladin, et l'Europe consternée apprit avec douleur que les immenses sacrifices qu'elle avait faits n'avaient servi qu'à faire verser inutilement des flots de sang chrétien dans les plaines de la Syrie.

Mais l'ardeur belliqueuse de Richard était loin d'être satisfaite. Ce prince dont le nom seul répandait l'épouvante dans les campagnes de l'Asie, parut indigné qu'on voulût borner le cours de ses conquêtes; il se résolut à rester en Syrie. On connaît ses exploits, son retour, son naufrage, ses aventures, sa captivité dans une forteresse de l'Autriche et l'avide et cruelle vengeance de l'empereur Henri VI, qui le retint prisonnier pendant plusieurs années afin d'obtenir une forte rançon. Mais les muses, ces divines consolations, que Richard avait souvent invoquées dans les palais, comme au milieu du tumulte des armes; les muses n'oublièrent point leur nourrisson (1) dans les jours de l'adversité; elles versèrent des consolations inespérées sur tant d'héroïques infortunes. L'Europe ignorait la destinée de Richard : un ménestrel français, pinçant un jour de la harpe près de la forteresse où était enfermé le roi, fut entendu par l'infortuné monarque qui ayant reconnu un air qu'il aimait, prit sa harpe à son tour, et répondit au ménestrel sur le même ton. Tous les cœurs généreux intercédèrent en faveur de l'illustre captif. Sa mère Eléonore d'Aquitaine fit un appel à tous les rois de l'Europe, contre le barbare oppresseur qui avait fait charger de chaînes le vainqueur de l'Asie, et Richard fut enfin rendu à la liberté.

Philippe, moins animé de passions héroïques que son imprudent rival, s'était montré impatient de revenir en France après la prise de Saint-Jean-d'Acre. Il ramena la plus grande partie de ses troupes, ne laissant en Syrie qu'un corps de dix mille hommes, sous les ordres du duc de Bourgogne. Marviell, par son courage et son dévouement, s'était acquis des droits à la bienveillance de son souverain. Philippe voulut se l'attacher par des honneurs et des emplois; le poète accepta comme un bienfait l'amitié d'un grand homme, mais il conserva son indépendance. Durant la traversée, admis dans l'intimité du monarque, il dissipa les ennuis du voyage par ces chants de guerre et ces récits d'amour qui se mêlent si naturellement aux aventures merveilleuses. Il revit avec transport cette terre de France, que l'homme revenu des régions lointaines ne revoit jamais sans émotion, et fidèle à la gloire et au malheur, il osa déplorer les infortunes de Richard, à la cour même de Philippe-Auguste.

Mais de plus tragiques douleurs et des malheurs plus lamentables étaient à la veille de peser sur sa destinée. Le ciel du midi de la France se couvrait de noirs orages : une guerre d'extermination, que l'histoire a désigné sous le nom de *Croisade contre les Albigeois*, allait étendre ses ravages sur les campagnes du Languedoc. Quelle fut la cause de cette guerre atroce, où ses hommes indignes du titre de chrétiens, prétendirent venger la cause du ciel? L'ambition qui dénaturant une religion divine, en fit un instrument de colère, de vengeance et d'oppression. Le christianisme, si essentiellement humain et charitable; le christianisme, cette religion du cœur fondée par le plus doux, le plus aimant, le plus pacifique des législateurs, inspira cependant les plus épouvantables fureurs. Mais ces guerres, où l'homme égorge l'homme avec un fer sacré, mais cette ardeur d'imposer ses opinions, et de les faire triompher par le glaive, n'ont jamais été commandées par le divin fondateur du christianisme! Jésus sur le calvaire, et les martyrs au milieu des tourmens et des supplices, avaient assez hautement annoncé aux hommes que le chrétien peut mourir, mais qu'il ne doit point egorger ses frères pour l'honneur de la foi!

Le crime d'hérésie, que Rome moderne imagina sans doute pour surpasser l'horreur que le crime de lèse-majesté avait produit dans Rome antique, le crime d'hérésie venait d'être imputé par le pape Innocent III aux principaux seigneurs du midi de la France. A leur tête étaient Raymond VI, comte de Toulouse, et Roger II, vicomte de Béziers, d'Alby, de Carcassonne et de Razès. La bulle d'excommunication, lancée par le pontife, était allée soulever dans la chrétienté tous ces hommes nourris dans le trouble et les désordres, et qui étaient impatiens de faire tourner à leur profit les événemens d'une guerre qui devait être féconde en désastres. La bulle leur promettait des indulgences pour les engager à se croiser contre les hérétiques. Ils se présentèrent en foule, car ils savaient qu'il y avait aussi des terres et des seigneuries à gagner en s'enrôlant sous les bannières de la croisade. Leur armée, grossie par la foule des aventuriers, des malfaiteurs, des gens sans aveu, et qui avaient couvert la tache d'ignominie que le crime et la débauche leur avaient laissée par cette large croix de drap rouge qu'ils portaient cousue a leurs habits; leur armée marchait sous les étendards du farouche Simon de Montfort; elle inonda les campagnes du Languedoc et vint mettre le siége devant Béziers. La ville succomba après une vive résistance : des milliers de femmes, d'enfans, de vieillards, qui avaient cherché un refuge aux pieds des autels, furent les premières victimes immolées à la fureur des croisés. Béziers fut mis à feu et à sang, et l'incendie allumé par des mains forcenées éclaira la marche des horribles satellites de Montfort, qui s'avancèrent vers Carcassonne. Le vicomte Roger s'était jeté dans la place pour la défendre; il était jeune, brave, magnanime; il avait résolu de s'ensevelir sous les ruines de cette ville fidèle...Infortuné jeune homme! il tomba dans un piége que lui dressa le barbare Monfort, et mourut empoisonné dans une des tours de Carcassonne.

Au bruit de tous ces désastres, lorsque Béziers fumait encore et que Carcassonne épouvantait les villes voisines par le spectacle de ses malheurs, la vicomtesse Adélaïde était partie de Burlats pour aller partager les périls de son fils. Lorsqu'elle arriva à Carcassonne, elle ignorait le destin du dernier rejeton de la maison de Trancavel; elle avait espéré que ses supplications lui obtiendraient de Montfort un sauf-conduit pour entrer dans la ville. Mais Montfort était déja en possession des tours de Carcassonne. Lorsque la mère de

(1) Richard cultiva la poésie provençale, à l'exemple de plusieurs princes de son temps.

sa victime se présenta devant lui, le barbare lui montra le cercueil dans lequel reposait le corps de Trencavel. Sans larmes, sans proférer un soupir, en proie à ces douleurs maternelles qui n'ont point d'expressions, l'infortunée eut à peine la force de se traîner jusqu'à ce corps inanimé, que la terre allait bientôt engloutir; elle se laissa tomber sur la couche funèbre d'où elle ne devait plus se relever, et une lente et cruelle agonie vint éprouver la résignation de cette femme chrétienne.

La renommée, qui se plaît à raconter les événemens sinistres et les catastrophes tragiques, n'oublia point de les annoncer à l'infortuné Marviell, retiré à la cour de Philippe-Auguste, et livré à de noirs pressentimens. Il accourut, se présenta aux portes de Carcassonne, et n'obtint d'entrer dans la ville qu'en se revêtant de l'habit du croisé. Adélaïde touchait à sa dernière heure; la foule se pressait dans les églises pour assister aux prières des agonisans. Le lendemain, un long cri de douleur retentit dans l'enceinte dévastée de la cité des Trencavel : Adélaïde venait d'expirer. On fit les apprêts des funérailles. Marviell suivit le convoi confondu avec les pauvres et les serviteurs de la grande dame dont la dépouille mortelle était arrosée des larmes des malheureux. Parvenu sur le bord de la fosse, lorsque le bruit sourd, lugubre et déchirant que font les premières pellées de terre que le fossoyeur jette sur le cercueil vint retentir au fond de son âme brisée, il lui sembla que cette fosse *était une porte qui donnait sur l'éternité.*

Inconcevable instinct de la douleur qui porte sans cesse l'homme à accroître des idées et des impressions que la sensibilité heureusement bornée de notre cœur tend au contraire à affaiblir et à diminuer! L'aspect de cette tombe, qui renfermait tout ce qu'il avait aimé, ne parlait pas assez énergiquement encore à cette âme livrée à des émotions déchirantes! Le malheureux voulut éprouver si la présence des lieux qu'avait habités la femme qui n'était plus, pourrait donner une dernière secousse à cette existence déplorable qu'il traînait ici-bas: il revint sur les bords de l'Agoût. Lorsqu'il arriva à Burlats, les montagnes projetaient dans les vallons de longues ombres, et la cloche de l'église Saint-Pierre appelait les paroissiens à la prière du soir. La triste nouvelle de la mort de la vicomtesse Adélaïde s'était répandue la veille et avait produit l'effet d'un coup de foudre. Les bons villageois accouraient de toutes parts autour de leur pasteur pour s'enquérir des derniers instans de leur dame bien-aimée. Le vieux curé ne savait leur répondre que par des larmes. Maintenant, ils allaient ensemble implorer le Dieu dont les miséricordes sont infinies. Marviell se glissa dans la foule qui s'avançait vers l'église, et dont les gémissemens et les cris plaintifs se mêlaient au lugubre tintement de la cloche qui résonnait sous les voûtes de l'église gothique; il tressaillit en revoyant ces vieux murs, ces vitraux colorés qui retraçaient les faits des anciens jours, ces pierres usées par la prière, et qui couvraient la cendre des trépassés. Mais à l'aspect du banc seigneurial, où dans les grandes solemnités il avait vu la vicomtesse Adélaïde environnée des hommages de ses vassaux, et qui, vide maintenant, était couvert d'un long crêpe, sa douleur devint déchirante; étouffant ses sanglots, et prosternant son front dans la poussière, il se laissa tomber sur la pierre froide, qui couvrait des dépouilles plus froides encore. Le prêtre entonnait alors le cantique de la mort. Marviell crut assister aux épreuves de ce jour terrible et solennel, où la trompette qui sonnera l'heure du jugement dernier retentira dans les demeures souterraines qui voient lever du cercueil ronger une chair et des ossemens qui doivent pourtant se ranimer. En sortant de l'Eglise, il s'avança vers le château : la cour était déserte, les murailles délabrées, une des tours s'était écroulée, et la toiture du donjon féodal couvrait de ses débris les ronces qui croissaient aux pieds de ces murailles solitaires. Un vieux serviteur était resté seul avec son chien fidèle dans la demeure de ses anciens maîtres. L'ami de l'homme, le modèle de la fidélité, le chien reconnut aussitôt l'ancien habitué du château; il vint, en bondissant de joie et de tendresse, lécher les pieds de celui dont les mains caressantes avaient autrefois laissé tomber de sa table quelques parcelles des mets qu'on lui servait. Ainsi le croisé, de retour des terres étrangères, retrouvait dans les lieux témoins de ses anciennes félicités tout ce qui remue vivement des entrailles humaines, la solitude, les ruines, le malheur et la fidélité! Mais quel silence, quel abandon dans ces lieux jadis animés par des rêves charmans et de brillantes illusions! Semblable à une homme dont la raison est égarée, Marviell marchait à grands pas dans ces salles spacieuses et retentissantes. Pour calmer l'agitation qu'il éprouvait, sa main s'était portée sur sa poitrine, comme pour arracher de son sein le trait dont la blessure lui donnait la mort. Une sueur froide coulait de son front, et le sang ruisselait sous ses doigts. Un profond accablement succéda bientôt à ce sombre désespoir. Ses forces anéanties par le combat intérieur que se livraient des passions orageuses et concentrées, le plongèrent dans ce calme léthargique, image du sommeil éternel; des pleurs coulèrent de ses yeux, et il ne sentit plus que cette mort de l'âme pire cent fois que les orages du cœur.... O vous, êtres infortunés qui, après une perte irréparable et cruelle, êtes allés visiter des lieux qu'embellissait le présence d'un objet aimé, vous les avez connus ce dégoût de la vie, cet ennui du cœur, ce vide affreux, qui répandent leurs amertumes sur une existence flétrie!

Cependant l'absence de Marviell avait été remarquée par ses amis; sa disparution dans la nuit qui suivit la cérémonie des funérailles avait excité leurs alarmes. Le comte de Provence qui était à Carcassonne le jour de la mort d'Adélaïde, et qui avait été témoin de la douleur convulsive de Marviell, lorsque le cercueil fut descendu dans la fosse, ne perdit pas un instant pour découvrir les lieux où il pouvait avoir porté ses pas. Il fit tous ses efforts pour l'arracher à sa mélancolie. Ses pressantes invitations le ramenèrent enfin; il le conduisit en Provence : mais il s'aperçut bientôt que rien ne pouvait dissiper la douleur profonde d'un malheureux résolu à fuir la société des hommes. Il le laissait errer à son gré sur les rochers et dans les bois d'alentour. Le pâtre des montagnes le rencontra souvent dans les lieux solitaires, où il allait s'asseyant au bord des eaux pour écouter la chute des torrens. Il languit encore quelques années, et s'éteignit comme



TOMBEAU DE MARVIELL.

on voit s'éteindre une lampe qui a long-temps brûlé près des tombeaux. Plus de deux siècles après, du temps du roi René, on voyait encore sa tombe au milieu des hautes herbes d'un cimetière abandonné, situé sur le penchant des premières collines qui dominent la ville d'Aix. On dit qu'une main amie avait gravé sur la pierre tumulaire des vers que le cœur avait dictés, et que les muses firent croître le laurier du poète à côté de l'if funéraire qui protége la cendre des morts.

MARTURÉ.

NOTRE-DAME DE BETHARRAM.

La pieuse coutume des saints pélerinages se perd de jour en jour; on ne trouve plus dans des sentiers détournés de vieux et jeunes pélerins, armés du bourdon, la ceinture aux reins, se dirigeant vers une chapelle dédiée à la bonne Vierge. La foi s'est presque éteinte au milieu du tourbillon de notre civilisation dont nous sommes si fiers; le paysan est devenu philosophe; il ne croit plus, il discute, et il sourit de pitié quand on lui dépeint les mœurs si simples, si candides de nos aïeux. Néanmoins il est encore quelques provinces où les usages du vieux temps ont résisté aux bouleversemens des révolutions; dans notre Midi on

trouve encore quelques vestiges de foi primitive : mais c'est principalement dans les vallées qui s'étendent aux pieds du versant septentrional de la chaîne des monts Pyrénéens qu'il faut chercher les dernières lueurs du flambeau qui vacille et semble près de s'éteindre pour se ranimer peut-être et briller d'un éclat nouveau. Les populations du Béarn ont conservé leur type, leur caractère distinctif : dans les villages, on voit aujourd'hui, comme au xvie siècle, les images de la Vierge ou des Saints suspendues aux murs enfumés des chaumières.

Oui ! j'aime ce Béarn avec ses mœurs antiques
Et sa simplicité (1);
Ses chants en vieux patois, pareils à des cantiques,
Ses hommes pleins d'honneur, d'âme et de vérité !

J'aime à revoir encor la chaumière du pâtre,
Où l'on prie avec foi,
Où l'aïeul pour ses fils suspend auprès de l'âtre
Une image du Christ, un portrait du bon roi.

D'un côté, ce magique aspect des Pyrénées,
De l'autre, le château
Où le bon roi passa ses premières années,
La rivière du Gave et la ville de Pau.

Et puis, de toutes parts, aux flancs de la montagne,
Des troupeaux, des bergers ;
Des bois de chêne vert, des maisons de campagne,
Et des jardins de fleurs, et de riants vergers !

Plusieurs monumens consacrés par les chrétiens du moyen-âge au culte de la Vierge Marie sont encore debout ; le marteau des révolutions les a mutilés ; mais la piété des bons paysans s'est empressée de réparer les dégâts ; les chapelles votives, les oratoires, les vieilles croix plantées aux angles des quatre chemins sont maintenant des points de réunion pour les pélerins. Il n'est pas de province, je dirai même pas de village, qui ne montre aux étrangers quelque endroit consacré par de pieuses croyances, sorte de *palladium*, autour duquel se groupent les hommes de piété et de foi. Le Béarn, ce pays si pittoresque, aux traditions à la fois chevaleresques et religieuses, possède plusieurs chapelles vénérées depuis longues années par les habitans de la Navarre. La plus célèbre est la chapelle de Betharram. On ne sait rien de bien certain sur son origine, mais on ne peut douter qu'elle existât déja vers le commencement du xie siècle. Les chroniques de nos vieux paladins vainqueurs des Maures, les légendes des saints anachorètes, font mention de cet hermitage.

« C'est une miraculeuse légende à raconter, dit » M. Dugenne (2), que la fondation de cette chapelle » dédiée à Notre-Dame. Ecoutons ce que dit une vieille » chronique :

» Es mentiou dens un libre, que une neyt d'hyber » un nauler puya suber la montanhe grise, ab un » homme que eigt no conexe ; et homme by apparexec » tot l'hyber ; mes l'hyber lo engloti tot vivent, encore » que habosse suber eigt la imatge de Notre-Dame ; » perço que eigt ère impie et maladit, et lo nauler » menx pecador que eigt, fo saub, et fé édificar au » pée de quere montanhe la egleisy de Betharram. »

« Il est dit dans un livre, que, pendant une nuit » d'hiver, un marin monta sur la montagne grise avec » un homme qu'il ne connaissait pas ; et cet homme lui » apparut tout l'hiver ; mais l'hiver l'engloutit tout » vivant, quoiqu'il eut sur lui l'image de Notre-Dame ; » parce qu'il était impie et maudit, et le marin, moins » pécheur que lui, fut sauvé, et fit bâtir, au pied de » cette montagne, l'église de Betharram. »

M. Bataille de Pontacq a expliqué d'une autre manière l'origine de Bétharram, dans un poème béarnais couronné par la société archéologique de Béziers.

I.

Quoan lou Gabe, en braman, dits adiû à las pennes,
Y s'abance, à pinnets, à trabé boys et prats,
Qué diséren qué craing dé rencontra cadénas
Sûs bords de mille flous oundrats. . . .

Aû bou temps deûs Gastous, ue béroye Capère
Counsacrade peû poplé à la May deû boun Diû,
La qui touts ans dé loueing lous *Beûrraimès* (1) appère,
Qu'ère déyà ségude aû bord deû grand Arriû.

Més n'ère pas labets coum adare noummade,
N'ère pas *Betharram* : queb'bouy dounc racounta,
Lous més amics, quin bou la Capère estréade
Deû noum qui tien despuch-ença.

II.

Drin aû dessus dé la Capère,
Ue hilhotte deûs embirous
Houléyabe, bibe y leûyère,
Y qu'empléabe sa tistère
Dé las mey fresques de las flous.

Moun-Diû ! la béroye flourette
Quis'miralhe hens lou cristaû,
Hens lou cristaû d'aquère ayguette,
Y tà bribente, y tà clarette
Qui ba bagna lous près de Paû.

Per la coueilhe ère s'esdébure ;
Lou pè qué l'aslengue y qué cat.....
Gouyats ! la terrible abenture !
Lou Gabe à l'arrouyouse allure
Qué la s'emboulégue au capbat.

La praûbotte eslhéba soun âmo
A la qui sab noustes doulous :
Dé tire cadou bère arrame
D'aûprès deû loc oùn Nouste-Damo
Adyude lous sous serbidous.

Y, chens s'ahusa, la maynade
Séseich, en l'entreignen pla hort,
La branque peû Ceû embiade :
Per aquet mouyen ey saûbade
Y douçamen miade aû bord.

. . . . : . . . .

(1) X. Marmier.

(2) *Panorama historique et descriptif de Pau et de ses environs*, p. 418.

(1) Nom que l'on donne à ceux qui vont en pélerinage à Betharram.

Diû de you! puin es marfandide!
Quin trembles dé reth y dé poû!
Dé ta raû blangue gouhide,
Y dé touns peûs l'ounde limpide,
En goutéyan, muilhe lou soû.

« Chens boste ayde, qu'èri pergude, —
» Ça dits-ère, — Reyne deû Ceû!
» Arrés n'a bist quoan souy cadude;
» Més bous, qui m'abet entenude,
» M'abet adyudade aûtâ-leû.

» Boune May, pertout quens'démoure
» La tendresse dé boste amou,
» Quoan roullabi capbat l'escourre,
» Qu'abet dat ourdi à la cassourre
» Qu'embiesse ue arrame entà you.

» Youb'offri dounc ma bère arrame;
» Qué lab'dépaûsi sùs l'aûta;
» Y-mey que ey bot en moun ame
» Qu'aci daban bous, Nouste-Dame,
» Gnaût *beth arram* qué lusira.

. . . .

III.

La Capère despuch estou fort renoumade.
Aû miey deûs *ex-voto* dé soun riche trésor,
Qué byn enter las mas d'un imatye sacrade
L'ouffrande *dù beth arram d'or*.

D'aquiû, lou noum deû loc. Souben, loueing deû hourbari,
Oun què s'y ba guari dé toute passiou,
En retrempan soun ame aû pensa salutari
Deûs turmens qui per nous patì lou saûbadou.

Courret tà Betharram, hilhots de la Nabarre,
Poplés de la Gascougne y deûs bords dé l'Adou:
La Bierye à Betharram non hou yamey abare
Deûs trésors deû dibin amou.

Voici, en vers élégans, la traduction que M. G. Azaïs a faite de cette naïve et grâcieuse poésie:

I.

Quand le Gave, quittant les rochers pour les plaines,
S'élance, en bondissant, dans les bois, dans les prés,
On dirait qu'il a peur de rencontrer des chaînes
Dans les touffes de fleurs dont ses bords sont parés.

Au bon temps des Gaston, une chapelle sainte
Qu'à la Mère de Dieu, bâtirent nos aïeux,
Ouvrait déja, non loin du Gave, son enceinte
Aux nombreux pélerins accourus en ces lieux.

Il n'avait point alors ce modeste ermitage
Le nom de *Betharram* inscrit sur son fronton.
Fils du Béarn, je vais dans votre vieux langage
Vous conter d'où lui vient ce nom.

II.

Près du toit où la Vierge veille,
Une fille des lieux voisins,
Vive, leste comme une abeille,
Allait, remplissant sa corbeille
Des fleurs que moissonnaient ses mains.

Oh ciel! quelle fleur séduisante
Là, se mire au cristal de l'eau,
De cette eau pure et transparente
Qui, suivant sa rapide pente,
Baigne en passant les pieds de Pau!

Pour la cueillir, elle se presse.....
Son pied glisse.... Jeunes garçons,
Ombragez vos fronts de tristesse?....
Le Gave, qui bondit sans cesse,
L'emporte dans ses tourbillons....

La pauvrette élève son âme
Vers celle qu'émeut le malheur....
D'auprès des murs où Notre-Dame
Vient en aide à qui la réclame,
Soudain tombe un rameau sauveur.

La jeune fille, qui se noie,
Saisit, en l'étreignant bien fort,
Ce rameau que le ciel envoie,
Qui sous son étreinte se ploie,
Et la soutient jusques au bord.

Oh ciel! que te voilà tremblante!
Tes dents craquent sous le frisson!
De ta robe blanche collante
L'eau goutte à goutte ruisselante
A tes pieds mouille le gazon.

« Sans votre aide j'étais perdue,
» Dit-elle alors, Reine du ciel;
» Ma chute, nul ne l'avait vue;
» Mais vous, qui m'avez entendue,
» Etes venue à mon appel.

» Votre amour, ô douce patronne,
» Pour nous toujours veille d'en haut:
» Quand l'eau m'entraîne et m'environne,
» Au chêne, votre voix ordonne
» De m'envoyer vite un rameau.

» O vierge, je vous fais hommage
» De ce rameau qui séchera;
» Mais, sur mon âme, je m'engage
» A mettre aux pieds de votre image,
» Un *rameau* qui toujours luira.

III.

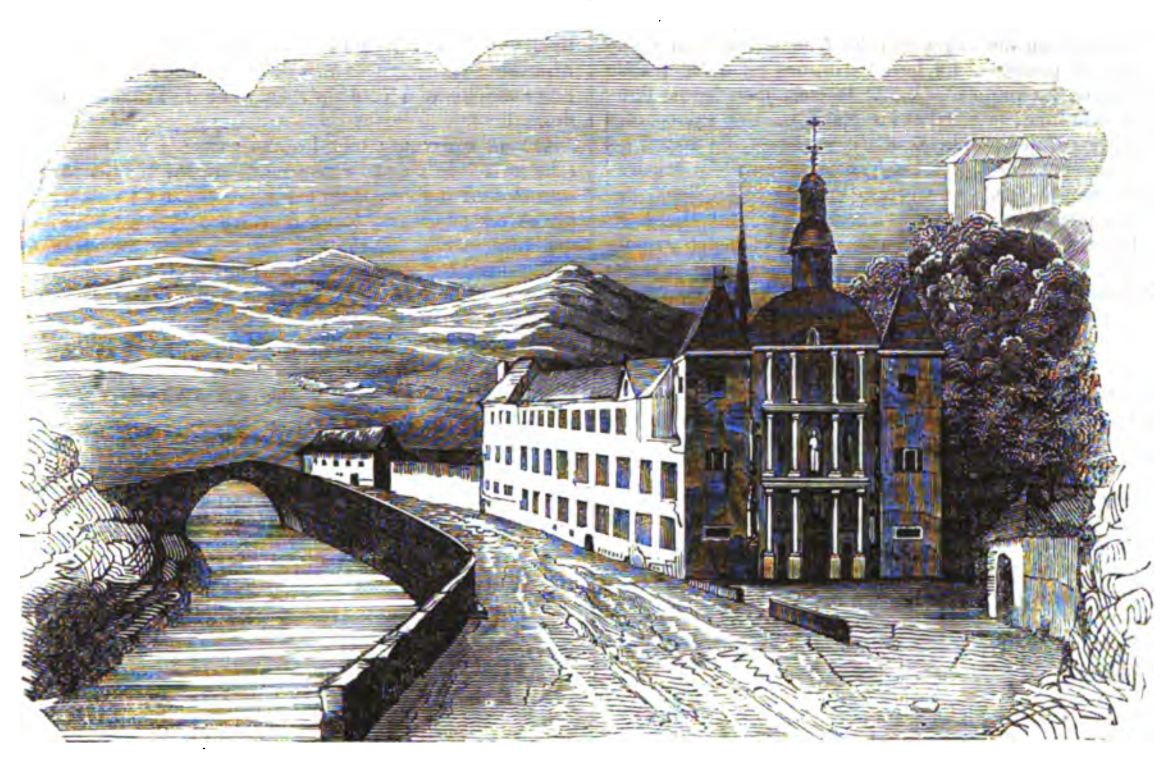
La Chapelle depuis fut de tous vénérée.
Parmi les *ex-voto* de son riche trésor,
On voit briller aux mains de l'image sacrée
L'offrande du *beau rameau* d'or.

De là le nom du lieu.... Loin du bruit de la ville,
Là de ses passions se guérit plus d'un cœur!
Et l'âme s'y retrempe à la pensée utile
Des tourmens que pour nous endura le Sauveur.

Courez à Betharram, enfans de la Navarre,
Peuples de la Gascogne et des bords de l'Adour;
A Betharram jamais la Vierge n'est avare
Des trésors du divin amour.

« La chapelle de Betharram, ajoute M. Dugenne (1), fut livrée aux flammes en 1569 pendant les guerres

(1) L'ouvrage de M. Dugenne est empreint d'une originalité remarquable: c'est un recueil d'anecdotes curieuses, formant une statistique historique et topographique du Béarn.



CHAPELLE DE BETHARRAM.

de religion. Reconstruite 60 ans après, par M. de Salestes, évêque de Lescar, lors du rétablissement de la religion catholique, le culte de la Vierge y fut réintégré par un prêtre, le même qui fonda à Paris le Calvaire du Mont-Valérien. La première procession qui s'y rendit, se composait de 5,000 personnes; elle était conduite par le curé de Nay, et six de ses prêtres marchaient accompagnés de la *musique* de leur église. Après les désastres des calvinistes, vinrent pour la chapelle de Betharram ceux de 93. A cette époque, on renversa toutes les images, on brisa toutes les statues, on dispersa, on détruisit le Calvaire. Depuis ont enfin cessé les mauvais jours, et la chapelle est encore sortie de ses décombres. C'est une chose fort curieuse qu'un pélerinage à Betharram. Lorsqu'arrive le jour ou quelque grande solennité appelle un concours plus empressé de fidèles, vous voyez toutes les routes de Saint-Pé, de Pontacq, de Bizanos, encombrées d'une foule de paysans vêtus de leurs habits de fête; qui chantent tout le long du chemin des psalmodies et des cantiques. Hommes et femmes qui composent ces caravanes de pélerins, portent à la main leur chaussure, qu'ils ne remettent que toutes les fois qu'il s'agit d'entrer dans une ville. Les hommes ont leurs vestes et un petit paquet accrochés au bout d'un bâton noueux; les femmes ont leurs robes relevées par devant pour faciliter leur marche : tout ce peuple naïf chemine d'un air joyeux et couche quelquefois pêle mêle, à la belle étoile. On assure que cette dernière particularité, quoique patriarchale, donne souvent prise plus tard aux propos médisans de la veillée. L'église de Betharram s'aperçoit d'une assez grande distance. Son portique a pour gardiens les quatre statues des évangélistes, surmontées par l'image gracieuse de la Vierge Marie. A droite, vous apercevez le Calvaire, où Pierre coupe paisiblement une oreille à Malchus, où Judas fait une grimace horrible, où les flagellateurs dont l'un est poussé par Satan, tirent la langue au Christ après l'avoir battu de verges. Toutes ces stations qui contournent autour d'un monticule rapide et sont espacées, au milieu, de verts bosquets, forment une promenade délicieuse, terminée par un plateau, où, auprès de la grande chapelle du Calvaire, est adossée une maisonnette d'ermite. Ce religieux est le surveillant du lieu saint. Il est vêtu d'une robe de bure; il couche sur un lit de fougère, et. comme nos anciens anachorètes, auprès de la cruche remplie à l'eau du torrent, il contemple cette inscription peu épicurienne; *il faut faire pénitence.* L'intérieur de l'église est d'une richesse éblouissante; mais le chœur, la nef et les bas côtés

sont décorés dans le goût tout-à-fait espagnol et forment un mélange bizarre de dorures et de couleurs. Les murailles sont entièrement tapissées de tableaux, de cariatides gigantesques et d'*ex-voto* plus ou moins naïfs; des deux côtés du maître autel, sont quatre colonnes où des anges grimpent au milieu d'un feuillage de pampres. Le buffet d'orgues est d'une grande beauté. La voûte représente le ciel, dans lequel figurent la lune, le soleil et les planètes. Des saints, des martyrs, des prophètes et des madones, de toutes les grandeurs, de toutes les formes, complètent le paradis moyen-âge. Les jours de grands pélerinages, des échoppes disparates s'élèvent à la hâte aux abords de l'église, et là sont étalés pêle-mêle, chapelets, rosaires, joujoux, comestibles et agnus. De pauvres mendians, tout couverts de plaies et de haillons, cherchent d'une voix lamentable à attirer sur eux la commisération publique. Ailleurs, ce sont des ophtalmiques qui, appuyés sur le bras d'un guide, se dirigent en tâtonnant vers la fontaine *des Aveugles*, placée malheureusement sur une pente glissante, où une excellente vue serait chose fort utile pour ne pas se laisser choir dans le Gave. De grandes dames toutes parées, des élégans du jour et de jolies grisettes, se promènent au milieu de ce bazar, du sein duquel s'élève un murmure confus de cantiques, d'éclats joyeux, de cris de douleur. Tandis que les pélerins parcourent les sentiers tortueux du Calvaire, on entend retentir sur la pelouse le violon et le galoubet des ménetriers. Tout cela forme un mélange fort singulier de choses religieuses et profanes. »

En visitant la chapelle de Betharram (1), située dans la région la plus pittoresque du monde, la plus féconde en beautés, en richesses de tous les genres, on se sent dominé par un sentiment religieux; l'esprit se reporte aux temps ou l'ardente foi des aïeux éleva près des montagnes un oratoire où les paladins couverts de leurs armures, les évêques vêtus de leurs riches chasubles, s'agenouillaient à côté du manant et de la jeune fille des vallées.

O vous qui venez tous les ans passer la belle saison sous le ciel de notre France méridionale! si vous parcourez dans toute sa longueur la chaîne des Pyrénées, ne partez pas sans visiter la Navarre : arrêtez-vous quelques instans au château de Coarraze, où s'écoulèrent les premières années d'Henri de Béarn : puis, suivez la route qui va droit aux montagnes, traversez le village d'Igon, et qu'un pélerinage artistique, si non religieux, vous conduise jusqu'au Calvaire de Betharram : si vous portez le berret national, si vous avez la physionomie tant soit peu méridionnale, vous entendrez peut-être quelque jeune fille, rieuse, folâtre, et jolie, vous répéter dans son idiôme, ces vers de M. Bataille de Pontacq :

Courret t'a Betharram, hilhots dé la Nabarre,
Poplés de la Gascougno y deüs bords de l'Adou;
La Bierge à Betharram nou hou yamey abare
Deüs trésors deü dibin *amou*.

Théodore Delpy.

(1) L'historien Marca, dit qu'en langue hébraïque, Betharram signifie *maison du Souverain, du Très-Haut. maison d'éminence et de grandeur.*

LA CHAISE DE MOLIÈRE A PÉZÉNAS.

On ne se doute pas aujourd'hui, que les gouverneurs des grandes provinces, ne partaient jamais de Paris sans emmener avec eux des artistes, des poètes, dont ils se déclaraient les Mécènes. Le prince de Conti, gouverneur de Languedoc, comptait parmi les gens de sa suite un nommé Poquelin de Molière, alors personnage inconnu, et qui devait plus tard remplir du bruit de son nom l'Europe littéraire. Le jeune poète préludait aux chefs-d'œuvre de la comédie moderne; il obtint, du prince de Conti, l'autorisation de les jouer sur un théâtre, construit à la hâte à Pézénas. On lit encore dans les archives de la mairie, l'ordre donné par le prince au conseil municipal, pour qu'ils fournissent au « sieur Poquelin de Molière des charrettes à l'effet de transporter lui, sa troupe, et les » décorations de son théâtre dans les communes voisines, où il allait donner des représentations de ses pièces. »

A Pézénas, vivait alors un barbier nommé Gély, grand conteur de nouvelles et que les malins de l'endroit comparaient au barbier dont parle le satyrique Juvénal. Poquelin de Molière avait choisi sa boutique pour son rendez-vous habituel : chaque jour, après son dîner, il se dirigeait vers la modeste demeure de maître Gély, pour se distraire et apprendre les nouvelles de la province : maître Gély n'ignorait rien, et racontait avec une aimable loquacité qui charmait les loisirs de l'Aristophane français. Le barbier professait une vénération profonde pour Molière : il avait dans sa boutique une chaise réservée, sur laquelle personne n'osait s'asseoir en l'absence de M. Poquelin. Cette tradition n'est pas assez avérée pour qu'on y ajoute foi; cependant, elle nous a été transmise sans contestation aucune, et on montre encore à Pézénas *la chaise de Molière* : elle appartient aujourd'hui à M. Brun, un des descendans d'Astruc, qui se fait un plaisir de livrer aux curieux cette relique artistique... Vraie ou fausse, la tradition de Pézénas prouve incontestablement que les grands hommes laissent des souvenirs ineffaçables dans les pays qu'ils ont habités.

Henri Nicole.



MADAME DE POMPADOUR.

I.

JEANNE POISSON.

Je vais esquisser les principales scènes de la vie d'une femme qui résuma à elle seule le siècle de Louis XV, siècle infâme, âge de feu pour les mœurs, pour les gens de bien, âge d'or pour les courtisannes, les maîtresses royales et les roués de Versailles. Nommer la célèbre marquise de Pompadour, c'est rappeler ler aventures galantes que les Narcisse de l'*OEil-de-Bœuf* savaient si bien varier pour charmer les ennuis, les dégoûts du monarque le plus débauché qui ait jamais occupé un trône. Et pourtant cette femme qui règna pendant quelques années sous le nom de son royal amant, qui fut toute-puissante comme la Maintenon sur la fin du règne de Louis XIV, partit de bien bas pour arriver au faîte des grandeurs.

Vers l'an 1720, l'administration des vivres des armées comptait au nombre de ses commis, un petit homme, grêle, timide, presque ridicule, qui servait souvent de jouet à ses nombreux collègues. Plus d'une fois, les hauts employés avaient voulu congédier le grotesque personnage; mais une fée invisible déjouait leurs projets, et François Poisson conserva toujours son modeste emploi. Le pauvre commis avait eu le bonheur d'épouser une des plus jolies femmes de Pa-Paris, et sous le règne de Louis XV, on n'avait rien à craindre quand on pouvait produire à la cour une jolie protectrice. La haute finance se fesait surtout remarquer par sa ponctualité à imiter les débauches du roi. Les deniers de l'état qu'ils détournaient à leur gré, servaient à séduire les femmes des honnêtes bourgeois qui n'osaient se plaindre et trouvaient des consolations dans l'espoir de quelques emplois lucratifs. Madame Poisson peu habituée à la rigidité des mœurs, ne résista pas long-temps aux sollicitations de M. de Tourneheim, fermier-général. Ce gentilhomme normand vécut presque publiquement avec la jeune dame dont il protégeait le mari; cette scandaleuse union venait d'être conclue, lorsque l'épouse du commis Poisson accoucha d'une fille qui reçut le nom de Jeanne-Antoinette. Le fermier-général, de plus en plus épris de la jolie bourgeoise, poussa l'imprudence jusqu'à s'arroger une paternité fort équivoque. Poisson fut assez complaisant, ou plutôt assez lâche pour supporter cet affront.

—M. le commis, lui dit le fermier-général, je suis dans l'intention de demander pour vous un emploi plus élevé; je n'y mets qu'une seule condition : je ferai élever la petite Jeanne comme ma propre fille.

Poisson depuis long-temps avili par ses honteuses obséquiosités, n'eut garde de refuser une si scandaleuse proposition. Jeanne fut transportée à l'hôtel de M. de Tourneheim. Son père putatif ne négligea rien pour son éducation. Dès son plus bas âge, la petite Jeanne montra les plus heureuses dispositions; des maîtres habiles furent appelés pour achever ce que la nature avait si heureusement commencé. Leur jeune élève fit de rapides progrès dans les belles-lettres, la musique, la déclamation, le dessin, la gravure sur cuivre et sur les pierres fines. Le fermier-général était enchanté; dans les réunions les plus brillantes, il ne manquait jamais de produire sa protégée qu'il appelait sa fille. Jeanne Poisson se fesait déja remarquer par une figure charmante, une tournure parfaite, et surtout par l'art de se mettre avec un goût exquis. Ces dons de la nature, plutôt que ses rares talens, lui valurent en peu de temps les adorations des gentilshommes qu'elle voyait chaque jour dans les salons du riche financier, son père adoptif. Jeune, légère, frivole, elle fesait à peine attention aux soupirs de ses nombreux adorateurs. Cette fille, née dans la mansarde d'un pauvre commis, élevée, par le plus grand des hasards, dans le palais d'un fermier-général ne connut jamais la médiocre fortune sous les auspices de laquelle Mme Poisson l'avait mise au monde. Son berceau fut environné des pompes du luxe le plus raffiné; elle fit ses premiers pas sur de moëlleux tapis. Aussi, se montra-t-elle plus tard très circonspecte, très difficile quand il fallut faire un choix parmi ses prétendans.

—Jeanne, ma jolie, ma petite Jeanne, lui disait souvent le fermier-général, je veux te marier.

—Me marier! répondait la jolie pupille, je suis si jeune encore!

—Réponds-moi avec sincérité; parmi les gentilshommes que je vois dans mes sallons, ne s'en trouve-t-il aucun qui ait fait battre ton cœur?

Jeanne Poisson se prit à rire comme une folle, embrassa le fermier qu'elle n'appelait plus que son cher, son bon papa; puis, fesant la moue de la manière la plus agaçante, la plus grâcieuse, elle lui répondit :

—Aucun; tous vos gentilshommes sont des fats qui aiment les jolies femmes, comme j'aime les fleurs si fraîches, si belles que vous avez la bonté de m'offrir quelquefois.

—Tu changeras d'avis, ma bonne petite Jeanne, dit le fermier-général... Connais-tu mon neveu?

—M. d'Étioles.

—Un des plus riches gentilshommes de Normandie.

—Je l'ai à peine remarqué!

—Tant pis : ce soir je lui ordonnerai de te saluer, et demain tu me diras s'il te plaît.

—Oui, mon papa, et je vous jure d'avance que je donnerai à M. votre neveu la préférence sur tous les gentilshommes de France et de Navarre.

Le soir, la réunion fut des plus brillantes; le jeune d'Étioles, prévenu par son oncle, fit ses complimens à la belle Jeanne Poisson et obtint l'insigne faveur de danser avec elle. Les habitués soupçonnèrent dès-lors les projets du fermier-général, et, le lendemain, il

HUYOT. SC.

MADAME DE POMPADOUR.

n'était bruit dans Paris que du mariage de la fille adoptive de M. de Tourneheim avec M. d'Étioles. Cependant, rien n'était encore plus incertain; le fermier-général osait à peine s'informer de l'impression que la première entrevue avait produite sur Jeanne Poisson.

— Tu connais maintenant mon neveu, lui dit-il d'une voix émue, tant il craignait un refus.

— Mon bon papa, répondit Jeanne, M. d'Étioles est un gentilhomme charmant; vos grandes dames disaient tout bas qu'il est gauche, timide comme un paysan de Basse-Normandie; mais je n'ai pas eu de peine à me convaincre que M. votre neveu est un homme d'esprit, d'un extérieur agréable, ce qui vaut mieux que les manières prétentieuses des gens de cour.

— Il te plaît donc?

— Je l'aime déjà.

— Et tu l'épouseras?..

— Quand vous voudrez, bon papa; il ne tient qu'à vous qu'on m'appelle demain Mme d'Étioles.

II.

MADAME D'ÉTIOLES.

M. d'Étioles sortait de sa province lorsqu'à son ar-

rivée à Paris, le fermier-général son oncle lui jeta pour ainsi dire dans les bras, la plus jolie, la plus aimable femme de la Capitale. Le jeune époux fesait profession d'une régularité de mœurs inconnue à la cour depuis que Louis XIV et son petit fils Louis XV avaient mis les maîtresses en honneur. Il aima sa femme de l'amour le plus passionné; prévenances, soins, petits égards, tout fut poussé jusqu'au dévouement, jusqu'à l'abnégation de soi-même. Une pareille conduite captivait le cœur de la jeune dame qui se voyait, comme par enchantement, en possession d'une fortune brillante, de titres honorables, du droit d'entrée à la cour. Pendant la première année de leur mariage, les deux époux vécurent en parfaite intelligence; Mme d'Étioles aima quelque temps son mari; elle lui devait tout, et la reconnaissance lui fesait un devoir de mener une conduite irréprochable. Malheureusement, persévérer dans le bien était alors chose presque impossible. Environnée d'hommages, de séductions, Mme d'Étioles cessa bientôt de se contraindre, et se livra à la frivolité de son caractère: elle était mère, elle était épouse; cette double qualité lui imposait les plus saints devoirs: la bonne fortune lui tourna la tête; elle finit par se persuader qu'elle était destinée aux plus grandes choses, et suivant la première impulsion de la vanité, elle franchit la barrière qui la séparait encore de la corruption de Versailles. Néanmoins, son mari ne se désista pas du tendre attachement qu'il lui avait voué; il supportait ses caprices, se pliait à ses fantaisies, allait au devant de ses moindres désirs: Mme d'Étioles ne s'y montra plus sensible, et elle osa dire à son époux:

—M. d'Étioles, vous m'aimez trop; vos prévenances nous exposeront à la risée de la cour; vous oubliez que vous n'êtes plus en province, et qu'à Paris les personnes qui fréquentent le beau monde ne s'amusent plus à roucouler comme d'innocentes tourterelles.

—Puis-je trop aimer une femme aussi jolie que toi....

—Jolie, oui très jolie; je me souviens que ma mère me disait souvent: « Ma fille tu seras un jour un morceau de roi (1). »

Ces dernières paroles durent convaincre M. d'Étioles des malheurs qui étaient à la veille de troubler sa vie conjugale. Mais il dissimula, et résolut d'attendre avant de condamner sa femme. D'ailleurs Mme d'Étioles n'était pas encore criminelle; les fêtes, les plaisirs, le luxe, les soins de la parure absorbaient tous ses instans. Artiste par caractère, elle réunit dans ses salons les illustrations de la cour et de l'académie. Voltaire, le plus fécond génie de son siècle lui dédia, des vers; plusieurs auteurs mirent leurs livres sous sa pretection; les hommes les plus éminens dans la robe et l'épée ployèrent leurs genoux devant la reine du jour qui, une année auparavant, n'était que Mlle Poisson, fille d'un pauvre commis, adoptée par M. de Tourneheim. Mme d'Étioles se mit bientôt à la hauteur de sa nouvelle position; son instruction variée, son aptitude aux beaux-arts la mettaient à même d'apprécier les philosophes, les poètes et les artistes qui formaient sa petite cour. Vantée, adorée, comblée d'honneurs, elle berçait son imagination exhaltée des rêves d'un avenir plus brillant; elle devint inquiète, soucieuse; quand elle pouvait se soustraire à ses admirateurs, elle restait long-temps seule à méditer; l'ambition la rongeait au cœur, et elle répétait souvent l'infâme prédiction de sa mère:

« —Ma fille, tu seras un morceau de roi! »

Cependant, ce dernier cri de la vertu prête à succomber, se fit entendre encore au milieu du tumulte des passions. Elle hésitait; elle rougissait d'elle-même, elle tremblait à la seule idée d'avouer sa faiblesse. Elle feignait d'ignorer qu'une femme est perdue dès qu'elle est indécise, et se surprenait très souvent à désirer la royauté *in partibus*, qui avait clôturé d'une manière si brillante la vie romanesque de Mme de Maintenon. Les choses en étaient là, lorsque, dans une de ses réunions, quelques gentilshommes de la cour annoncèrent la mort de Mme de Châteauroux.

—Mme de Châteauroux est morte, s'écria Mme d'Étioles...

—Oui, Madame, répondit un cadet de Bretagne; la dernière des trois sœurs Mailly a laissé vacante la couche royale du roi Louis XV.

—La place sera bientôt prise...

—Binet, le premier valet de chambre du roi, est un habile pourvoyeur, ajouta le cadet de Bretagne....

—Binet est mon parent, s'écria Mme d'Étioles avec colère... et vous êtes bien insolent d'oser calomnier un homme que le roi honore de son affection.

Mme d'Étioles était rouge d'indignation; elle sortit brusquement du salon, et les convives si étrangement congédiés, se retirèrent presqu'en même temps sans mot dire.

III.

LE PREMIER VALET DE CHAMBRE DU ROI.

Un écrivain a dit qu'il n'y a pas de grand homme aux yeux d'un valet de chambre; devant lui chaque soir, chaque matin,

> Le masque tombe; l'homme reste
> Et le héros s'évanouit.

Si cet axiôme est d'une vérité peu contestable en parlant des princes en général, il l'était surtout dans les appartemens secrets de Louis XV. Que devait penser son premier valet, lorsque la majesté royale, déposant le manteau de pourpre qui voilait sa hideuse nudité, laissait voir un cadavre usé par la débauche, courbé sous une vieillesse précoce. Ah! maître Binet, si, comme les valets de chambre de nos grands seigneurs, vous aviez été possédé de la manie d'écrire des mémoires, vous nous auriez révélé de scandaleuses aventures. Qui pourrait dire par combien de bienfaits votre maître acheta votre silence!...

Ce Binet, proche parent de la famille Poisson, était très puissant dans le palais. Mme Châteauroux le redoutait plus qu'un ministre. Ce fut à ce personnage que Mme d'Étioles s'adressa pour l'exécution d'un projet qu'elle méditait depuis long-temps.

—Mon cher parent, lui dit-elle, je sais que vous avez de longues conversations avec le roi.

(1) Historique.

— Tous les soirs, avant de s'endormir, il me parle d'affaires, comme si j'étais son premier ministre.

— Savez-vous s'il est dans l'intention de choisir une autre femme qui succède à Mme de Châteauroux.

— Louis XV est si blasé, ma chère parente, qu'il n'a pu être fixé par aucune des beautés que lui ont fournies la cour et la haute magistrature.

— C'est bien... je croyais, répondit Mme d'Étioles, un peu embarrassée et presque honteuse, d'avoir ainsi dévoilé ses desseins.

— Je comprends, s'écria Binet, après quelques instans de silence, vous voulez voir le roi... Je ne vous cacherai pas que je suis l'agent secret de ses plaisirs... Comptez sur mon dévouement. Je vous indiquerai les jours, les heures et les lieux de chasse de sa majesté, ses promenades; je vous introduirai au château les jours de *grand couvert*.

Le valet de chambre tint parole; Mme d'Étioles fut de toutes les fêtes de la cour. Elle ne négligea rien pour fixer l'attention du monarque par l'élégance recherchée de sa mise et de son équipage. Quelques mois s'écoulèrent ainsi, et elle n'avait pas encore obtenu un regard; elle s'en plaignit amèrement à Binet.

— Ma chère et jolie parente, lui répondit le valet de chambre, vous en serez pour vos frais de coquetterie et pour vos courses, si je ne me mêle de cette affaire: vos agaceries n'obtendraient aucun résultat; laissez-moi agir; je vous rappellerai au souvenir de sa majesté.

Binet voulait à quelque prix que ce fût obtenir pour Mme d'Étioles les faveurs de la couche royale; il espérait ainsi augmenter son crédit: aussi ne laissa-t-il pas échapper la première occasion.

— Binet, lui dit le roi avant de se mettre au lit, je suis bien fatigué de voir tous les jours de nouveaux visages, sans trouver une seule femme à laquelle je puisse m'attacher. Il n'est pas de mince bourgeois dans ma bonne ville de Paris, qui soit plus contrarié que moi en amour.

— Sire, s'écria le valet de chambre, je connais une belle dame que je croirais digne de votre affection royale, si elle n'était pas ma parente et mariée; elle vous aime éperdûment, mais elle tient aussi à ses devoirs.

— Je n'ai jamais vu cette belle dame.

— Vous l'avez rencontrée très souvent, sire, dans vos chasses au bois de Sénart.

— En effet, je me rappelle l'avoir vue... Binet, je t'ordonne de me procurer un entretien secret avec ta parente.

Aussitôt que le roi se fut endormi, le valet de chambre courut annoncer cette heureuse nouvelle à Mme d'Étioles. Le lendemain, il la conduisit au palais par une porte dérobée; le roi passa la nuit avec elle, et la congédia dès qu'il fut jour. La parente de Binet attendit impatiemment pendant un mois un nouveau rendez-vous; allarmée de l'indifférence du roi, elle fit part de ses craintes à Binet.

— Patientez, ma jolie parente, lui répondit le valet de chambre, le roi vous rappellera.

— A-t-il rappelé Mme de Lauraguis, la présidente Duportail et tant d'autres dames qu'il n'a plus revues? s'écria Mme d'Étioles...

— Tout espoir n'est pas perdu; je parlerai de vous au roi, sitôt qu'une occasion favorable se présentera, dit Binet.

Le moment tant désiré ne se fit pas attendre long-temps; Louis XV avait pris l'habitude de se livrer avec son premier valet de chambre à des causeries intimes, mais toujours vagues; dans un de ces entretiens, il lui demanda par hasard des nouvelles de sa parente.

« — Ah Sire! s'écria le valet, Mme d'Étioles ne » fait que pleurer : elle n'aime sa majesté que pour » elle-même, et nullement par ambition, ni par inté» rêt; sa position est brillante, sa fortune considéra» ble. Sans son amour pour sa majesté elle serait heu» reuse.

» — Eh! bien, si cela est, je serai charmé de la re» voir. »

Ce second rendez-vous était décisif : dès ce jour, Mme d'Étioles se rendit plus fréquemment au palais, et son mari connut bientôt son déshonneur. Il mit tout en œuvre pour ramener sa femme qu'il aimait tendrement, à ses devoirs d'épouse : elle résista aux prières, aux menaces, et Mme d'Étioles, pour se soustraire à ses reproches, courut à Versailles où on avait déja préparé pour elle de riches appartemens. M. d'Étioles commit l'imprudence de se plaindre hautement de la conduite du roi : un matin, à son lever, un gentilhomme du palais lui annonça:

« Que le roi l'exilait à Avignon, et lui défendait d'en » sortir. »

— On m'exile, s'écria d'Étioles, parce que j'ai condamné la conduite d'un roi qui se fait un jeu d'enlever les jolies femmes à leurs maris!

Forcé d'obéir, il prit la route du Comtat Vénaissain où il ne resta pas long-temps; il obtint la permission de retourner à Paris; le roi le combla de faveurs, lui donna des sommes considérables et appaisa ainsi sa colère conjugale.

— Vous obtiendrez ce que vous voudrez pour vous et pour vos amis, lui dit-on de la part du roi; on vous défend seulement de fréquenter les lieux ou vous pourriez rencontrer votre femme.

D'Étioles méprisait son épouse; du mépris à l'indifférence, il n'y a qu'un pas; aussi supporta-t-il avec assez de résignation ce qu'il appelait sa *catastrophe conjugale*. Il n'exista plus entre lui et la maîtresse de Louis XV que des relations épistolaires; mais la favorite s'appelait toujours Mme d'Étioles, et le roi exigea qu'elle abjurât jusqu'au nom de son mari. Jamais monarque ne trouva femme plus prompte à lui obéir. La fille du commis Poisson avait vu plusieurs de ses rêves se réaliser; elle enviait des titres, elle ne mettait plus de bornes à son ambition.

IV.

LA MARQUISE DE POMPADOUR.

« Les historiens contemporains, dit M. Dufey, (de l'Yonne), ne sont pas d'accord sur le portrait qu'ils ont fait de Mme de Pompadour, que l'on ne peut comparer à celle qui lui succéda que sous le rapport des sommes énormes qu'elle a coûtées à l'état. Il y a de la Pompadour



à la Dubarry toute la distance qui sépare une bourgeoise spirituelle et de bonne compagnie, d'une grisette parvenue et du plus mauvais ton. M. de Lévis refuse à Mme de Pompadour une figure expressive ; il est démenti sur ce point par tous les auteurs contemporains. L'abbé Soulavie que l'on accusera peu de flatterie, et qui a tracé d'une manière sévère le tableau de sa vie politique et privée, la peinte ainsi, dans ses belles années :

« Outre les agrémens d'une belle figure pleine de vivacité, Mme de Pompadour possédait encore au suprême degré, l'art de se donner un autre genre de figure; et cette nouvelle composition également savante était un autre résultat des études qu'elle avait faites des rapports de son âme et de sa physionomie. Ce ton langoureux et sentimental qui plaît à tant d'individus, ou qui plaît au moins dans beaucoup de circonstances, à tous les hommes sans exception, Mme de Pompadour savait le créer, le manier et le reproduire au besoin, au point qu'elle avait ce qu'on a le moins à la cour, et que l'écriture appelle le *don des larmes :* mais, ce don, la dame ne l'avait que comme les comédiens habiles en présence d'un public observateur de l'impression qu'ils éprouvent. Louis XV à cet égard était le public de Mme de Pompadour.

Comment donc pouvait résister à l'empire d'une telle comédienne un roi nul et apathique, quand cette femme était, suivant les circonstances, ou même à son gré, belle et jolie tout à la fois. Ces différens caractères étaient, au besoin, des variétés de son visage : elle était à sa volonté, superbe, impérieuse, calme, friponne, lutine, sensée, curieuse, attentive, suivant qu'elle imprimait à ses regards, sur ses lèvres, sur son front, telle inflexion ou tel mouvement; si bien que sans déranger (1) l'attitude de son corps, son visage était un parfait Protée. Elle se multipliait pour plaire à son royal amant : elle se travestissait, suivant les circonstances, en jardinière, en sœur grise, en fermière, en princesse. Ses lèvres étaient pâles et flétries, suite de la triste habitude qu'elle avait contractée de les pincer et de les mordre. Ses yeux étaient châtains et brillans, ses dents très belles, ses mains parfaites : elle avait inventé les *négligés* que la mode avait adoptés, et qu'on appelait les *Robes à la Pompadour*, dont les formes semblables aux vestes turques, pressaient le cou ; elles étaient boutonnées au dessus du poignet, adaptées à l'élévation de la gorge et collantes sur les hanches (2).

Louis XV ne pouvait rien refuser à l'adroite Syrène qui trouvait chaque jour de nouveaux moyens pour l'enchanter; il allait même au devant de ses désirs. Dans un moment d'expansion, le roi lui dit avec cette bienveillance, cet abandon qu'il savait si bien affecter.

—Mon amie, n'êtes-vous pas fatiguée de vous entendre toujours appeler Mme d'Étioles.

—Sire, je voudrais oublier jusqu'au nom de mon mari pour ne plus penser qu'à votre majesté!

(1) L'abbé Soulavie, Vie Politique et Privée de Mme de Pompadour.

(2) Les Robes à la Pompadour ont été reproduites par Mlle Mars dans la pièce intitulée : *la Suite d'un Bal ;* presque toutes les actrices ont suivi l'exemple de l'habile comédienne du théâtre français.

—Si on vous accordait un beau titre, des terres....

—Ce serait un nouveau bienfait ajouté à ceux que j'ai déja reçus de votre munificence royale.

—Eh bien, ma bonne amie, demain vous aurez un nom dont les grandes dames de la cour seront jalouses.

En effet, le roi s'informa de ses ministres s'il n'y avait pas en France quelque terre sans héritier mâle.

—Sire, lui fut-il répondu, il est dans le Bas-Limousin un marquisat dont le dernier héritier mâle est mort en 1710. C'est la terre de Pompadour.

— Pompadour, répondit le roi... C'est un beau nom ; Mme d'Étioles, demain à votre petit lever on vous saluera marquise de Pompadour.

La volonté de Louis XV fut promptement exécutée, et, quelques jours après, on ne parlait plus dans les sallons de Paris que de la marquise improvisée. Son royal amant lui donna des sommes énormes pour faire bâtir, dans le Limousin, le beau château de Pompadour, qui est encore regardé comme une des premières constructions du XVIIIe siècles.

V.

LES PETITS SOUPERS.

Ces éclatantes faveurs irritèrent la jalousie des grandes dames de la cour, qui ne purent voir sans dépit une femme de basse finance, une petite bourgeoise, préférée aux demoiselles des plus nobles familles de France. La Pompadour trembla un instant devant cette coalition féminine; mais douée de cette présence d'esprit qui fait prévoir les dangers et donne les moyens d'y échapper elle prit adroitement son parti.

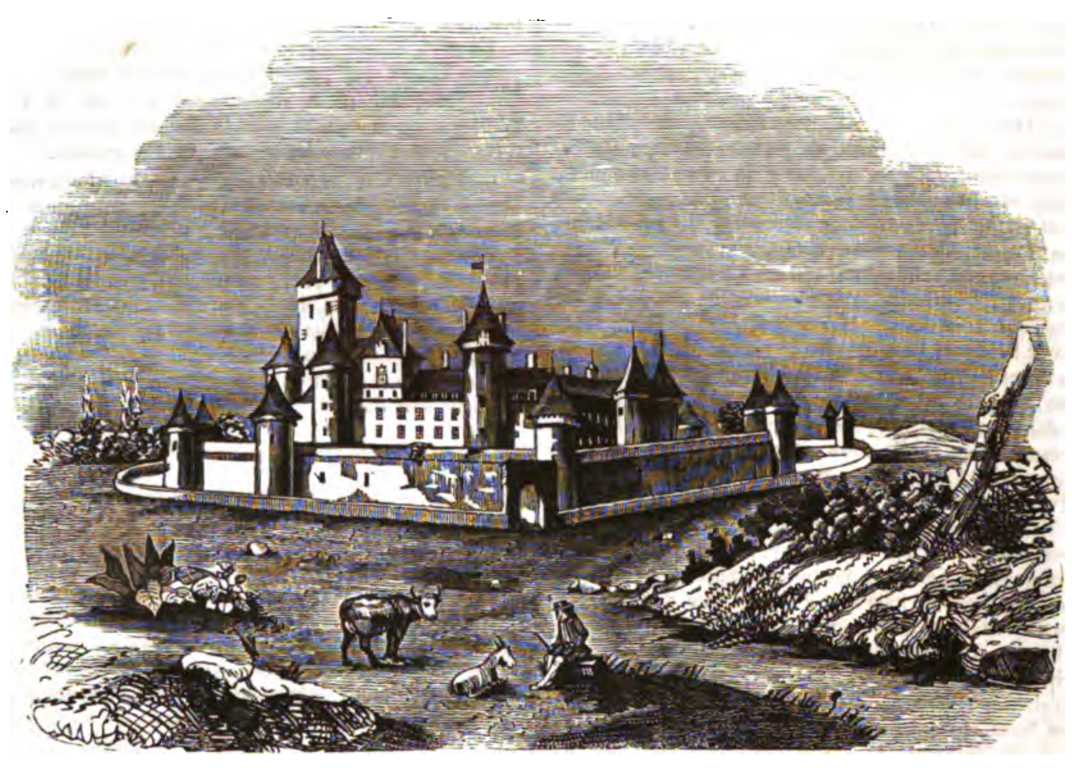
—Les grandes dames me jalousent, se dit-elle; il n'est qu'un seul moyen de les appaiser : fesons leur partager nos faveurs, et notre crédit; ouvrons leur nos salons, et, si je ne me trompe, les plus irritées s'empresseront de grossir ma cour.

Le moyen réussit au-delà de ses espérances; elle se vit fêtée, adorée; en un mot elle devint presque reine de France. Mais de nouvelles craintes ne tardèrent pas à troubler son bonheur. Elle connaissait l'inconstance de Louis XV; elle tremblait à la seule idée d'une disgrâce. Dans cette difficile circonstance, elle eut recours au valet de chambre Binet qu'elle avait choisi pour son conseiller intime.

—Mon cher parent, lui dit-elle, il me semble que le roi n'est plus si empressé : s'il cessait de m'aimer, je mourrais de douleur et de regret.

—Il est un moyen d'enchaîner l'humeur capricieuse de Louis XV, répondit Binet : il faut le distraire, l'arracher à ses préoccupations. Je sais que l'étiquette de la cour le gêne, qu'il aime les réunions intimes. Que chaque soir soit marqué par un petit souper, chaque jour par un concert, par une partie de chasse.

Mme de Pompadour trouva le conseil bon. Alors, dit M. Dufey (de l'Yonne), commencèrent les spectacles des petits cabinets. La maîtresse de Louis XV choisit les acteurs, les actrices, les premiers danseurs et chanteurs parmi les notabilités de la cour. Des théâtres s'élevèrent dans les châteaux de Versailles et de Belle-Vue. Mme de



CHATEAU DE POMPADOUR.

Pompadour jouait les principaux rôles dans la comédie et l'opéra. La *troupe*, dont elle était directrice, fit l'ouverture le 20 décembre 1747, par le *Mariage fait et rompu*, comédie en trois actes de M. Dufresny, et par le *ballet d'Ismène*. La favorite débuta le 30 du même mois, par le rôle de *Lise*, dans la comédie de l'*Enfant Prodigue*, et celui de *Zénéïde* dans la petite pièce de ce nom. Ces spectacles se continuèrent sans interruption, les hivers suivans jusques vers le milieu de l'année 1753.

Une grave indisposition de Mme de Pompadour suspendit les représentations qui ne furent plus reprises, parce que Louis XV avait dit à un noble duc...

— Mon cher cousin, ces fêtes, ces spectacles, ces petits soupers, ces concerts, ces voyages, ces revues, ces plaisirs me fatiguent et ne peuvent me distraire.

— Je suis perdue, s'écria la Pompadour, quand on on lui répéta ce propos confidentiel.

Mais comme elle n'était pas femme à perdre courage, elle résolut de tenter de nouveaux moyens. Elle s'adressa comme par le passé, à son parent Binet; mais cette fois le valet de chambre se trouva pris au dépourvu.

— Vous n'avez pas un conseil à me donner, s'écria la favorite!

— Tous les genres de séduction ont été épuisés.

— Il me reste encore un puissant moyen qui, je l'espère, déjouera les intrigues de mes rivales.

— Je ne devine pas, dit Binet.

— Je le crois bien, ajouta la Pompadour; il faut être femme pour cela; ce moyen dont vous ne révoquerez pas en doute l'efficacité, c'est l'habitude (1).

— Je sais pourtant que le roi aime le changement; comptez vous même celles qui vous ont devancée.

— Je ne ferai pas comme elles, répondit la marquise. Elles étaient assez folles pour s'inquiéter des infidélités du roi; je n'y ferai pas seulement attention, je me résignerai au rôle modeste, mais plus sûr, d'*Amie nécessaire*.

— Si vous persistez à suivre la ligne de conduite

(1) La maréchale de Mirepoix, disait à la Pompadour: « C'est votre escalier que le roi aime; il est habitué à le monter, à le descendre; mais s'il trouvait un autre femme à qui il parlerait de sa chasse, de ses affaires, cela lui serait égal au bout de trois jours.

que vous vous êtes tracée, dit Binet, votre trône est inébranlable.

— J'ai déja mis ma résignation à l'épreuve; n'ai-je pas vu sans jalousie, Mlle de Romain obtenir du prince un rendez-vous nocturne? et Mme de Coissir qui m'aurait peut-être supplantée, si elle avait eu l'adresse de ne pas se livrer si facilement.... Mon parti est pris; je suis bien déterminée à jouer mon rôle jusqu'à la fin.

VI.

LA PAIX DE 1756.

Changeant tout-à-coup de tactique et de genre de vie, Mme de Pompadour résolut de ne plus s'occuper que des affaires de l'état; la science politique ne lui était pas absolument inconnue; douée d'une heureuse mémoire, d'une perspicacité peu ordinaire, elle avait retenu quelques mots des hommes d'état avec lesquels elle avait été long-temps en relation. Louis XV se laissa tromper par ce prestige; la favorite lui persuada facilement qu'elle était très versée dans la diplomatie, et, à la suite d'un long entretien, le roi dit en riant, à un ambassadeur :

— Il s'est opéré un miracle; de favorite, Mme de Pompadour a été transformée en ministre.

Il ne prenait pas encore la chose au sérieux; mais la Pompadour l'habitua si bien à sa nouvelle influence, qu'on choisit son boudoir pour y délibérer sur les affaires les plus importantes de l'état et de l'Europe. La favorite fit entrer au conseil l'abbé de Bernis qu'elle appelait son *Pigeon pattu* (1). Elle choisit les ambassadeurs, les généraux, les ministres. Louis XV finit par se persuader qu'elle était très habile. Les guerres d'Allemagne agitaient alors tous les cabinets européens. L'impératrice Marie-Thérèse désirait beaucoup conclure un traité de paix avec la France; mais le conseil des ministres s'opposait avec fermeté à une transaction peu honorable pour la gloire nationale. Le premier ministre de l'impératrice voyant que tout espoir était perdu de ce côté, eut recours à un expédient qu'il jugea beaucoup plus sûr; il connaissait la fierté, les prétentions de Mme de Pompadour; convaincu qu'en flattant sa vanité, on obtiendrait d'elle tout ce qu'on voudrait, il détermina l'impératrice reine à sacrifier sa dignité royale aux exigences de sa position; Marie-Thérèse entra parfaitement dans les vues de son premier ministre, et dans une lettre qu'elle écrivit à la favorite de Louis XV, elle l'appela *sa chère et bien-aimée cousine*.

Mme de Pompadour lut et relut cette lettre; la montra à toute la cour, et employa son influence à faire changer le système politique de la France. L'ambassadeur de Marie-Thérèse reçut ordre de son auguste maîtresse de flatter en toute circonstance l'orgueil de Mme de Pompadour. Ces flagorneries officielles eurent pour résultat le honteux traité de 1756; le cardinal de Bernis, quoique dévoué corps et âme à sa protectrice n'osa pas accepter la solidarité de ces transactions qui mettaient les trésors et les armées de la France à la disposition de l'Autriche, son éternelle ennemie.

— Vous êtes un ingrat, s'écria Mme de Pompadour; j'ai travaillé pour vous avec trop de zèle, et maintenant vous vous révoltez contre votre bienfaitrice.

Ces paroles sorties de la bouche d'une femme accoutumée à se venger ne laissèrent plus au cardinal aucun doute sur sa disgrâce. Elle ne tarda pas à éclater; le duc de Choiseul, dévoué à la maison d'Autriche dont il était né sujet, remplaça au ministère l'archevêque d'Albi. Le traité de 1756 porta bientôt ses déplorables fruits; on choisit pour commander nos armées, des généraux inhabiles; les troupes furent mises en déroute à la bataille de Rosbach; les ministres dilapidèrent le trésor; la France se trouva tout-à-coup couverte de honte, ruinée et presque tremblante devant l'étranger. Tels furent les résultats de l'influence de Mme de Pompadour.

VII.

LE CONVOI DE LA MARQUISE.

Cependant la favorite conserva pendant quelques années son empire sur son royal amant. Louis XV ne pouvait plus vivre sans son amie; il avait besoin de ses conseils, de sa gaîté pour faire diversion à sa tristesse habituelle. De temps, en temps de nouvelles maîtresses étaient introduites au château et congédiées de même; la Pompadour, fidèle à son plan de conduite, feignait d'ignorer les amours clandestines du roi. D'ailleurs elle était trop habile pour ignorer que le pouvoir de ses charmes était usé. Atteinte d'une maladie qui fut longue et douloureuse, elle sut régner dans s n boudoir; on fit bien courir le bruit que Louis XV, pour se délivrer d'une maîtresse dont il n'osait se défaire ouvertement, la fit empoisonner; mais il est certain que si le monarque eut recours à ce moyen, le poison fut bien lent. Tout porte à croire que les jours de la marquise de Pompadour ne furent point abrégés par un si lâche attentat. Sa beauté n'eut qu'un éclat passager; elle vieillit avant le temps; la mort de sa fille Alexandrine qu'elle voulait marier avec le duc de de Fronsac, lui porta un coup funeste : néanmoins, elle assista, selon son habitude, aux délibérations des ministres, jusqu'au commencement du mois d'avril 1764. Mais alors elle s'alita, et ne pressentant que trop sa fin prochaine, elle se fit transporter de Choisy à Versailles. Elle légua la plus grande partie de ses biens à son frère Marigni qu'elle avait fait nommer surintendant des finances; dans son testament, se trouve aussi un codicille ainsi conçu :

« Je supplie le roi d'accepter le don que je lui fais » de mon hôtel de Paris, étant susceptible de faire » le palais d'un de ses petits fils. Je désire que ce soit » pour monseigneur le comte de Provence. »

Cette femme qui avait présidé pendant plusieurs années aux orgies de Versailles, demanda les secours de la religion quand elle comprit que sa dernière heure était venue. Elle se confessa au curé de la Magdelaine, paroisse de son hôtel à Paris, et reçut les derniers

(1) La Pompadour s'amusait à donner des sobriquets à ceux qu'elle affectionnait. Elle appelait Moras *son gros cochon*. Paulmy-d'Argenson *sa petite horreur*, et le cardinal de Berni, *son pigeon pattu*.

sacremens avec les sentimens de dévotion d'une sainte fille qui aurait passé sa vie dans un cloître.

—Que Dieu vous reçoive dans son paradis, Mme la marquise, s'écria le curé de la Magdelaine en s'éloignant du lit de mort.

—Ne partez pas encore, M. le curé, répondit la marquise avec sang-froid; un moment, nous nous en irons ensemble.

En prononçant ces paroles, la favorite de Louis XV rendit le dernier soupir le 15 avril 1764 (1). Elle eut le privilége réservé aux seules personnes de la famille royale, de mourir dans le palais. Le jour même elle fut transportée sans bruit, sans pompe, à son hôtel de Paris, et Louis XV vit passer d'un œil sec le convoi de sa favorite : il se contenta, dit-on de s'écrier : « *Sic transit gloria mundi;* ainsi passe la gloire du » monde. »

Telle fut l'oraison funèbre que l'amant prononça sur le convoi de sa favorite qui venait de mourir les rênes de l'état à la main.

La plupart des historiens se sont montrés ou trop sévères ou trop indulgens envers Mme de Pompadour; les uns en ont fait une Poppée compagne assidue des débauches d'un autre Néron. Les autres n'ont vu dans la favorite de Louis XV, qu'une noble et fière Aspasie qui encouragea les arts, les lettres, les sciences, protégea les philosophes, et soutint de son patronage l'œuvre des encyclopédistes, qui mirent au rang de ses plus belles actions l'expulsion des Jésuites. Les louanges des philosophes lui attirèrent les plus sanglans reproches des vieillards qui avaient assisté aux cérémonies religieuses par lesquelles Mme de Maintenon avait clôturé le règne de Louis XV. Le plus grand crime

(1) Le mois d'avril, dit un Biographe, fut toujours fatal aux maîtresses des rois de France. Diane de Poitiers, maîtresse de François Ier et de Henri II mourut le 26 avril.; Gabrielle d'Estrées, maîtresse d'Henri IV, le 9; Mme de Maintenon le 15 du même mois.

qu'on puisse imputer à la mémoire de la Pompadour, sont ses prodigalités qui vidèrent si souvent les trésors de l'état.

« Les registres secrets de Louis XV, qui ont été découverts depuis, et publiés à l'occasion du procès de Louis XVI, et dont l'authenticité n'est point contestée, énoncent les sommes payées par le trésor à Mme de Pompadour, et à son frère le marquis de Marigni, en 1762 et 1763. Elles s'élèvent pour les deux années à 3,456,000 livres. Elle avait reçu du roi en 1749, un hôtel à Fontainebleau, la terre de Créci, le château d'Aulnai, *Brinborion* sur Bellevue, bâti pour elle à grands frais : les seigneuries de Marigni et de Saint-Rémi; en 1762, un hôtel à Compiègne, un hôtel à Versailles, l'hermitage qu'elle céda ensuite à Louis XV, qui y établit le fameux *parc aux cerfs*, la terre de Ménars, l'hôtel d'Évreux à Paris : cet immeuble coûta 800,000 francs. Louis XV fit en outre compter au frère de Mme de Pompadour le 7 mars 1773, 150,000 francs pour rente viagère, le 11 juillet de la même année, aussi pour rente viagère, 400,000 francs, et le même jour pour l'aider à payer les dettes de Mme de Pompadour, 230,000 francs (1).

Que de millions sacrifiés aux caprices, à l'insatiable avidité d'une femme! Quand on lit le récit de ces prodigalités, on sent la plume s'échapper de la main; on n'a plus la force d'écrire, et on ne peut s'empêcher de maudire la mémoire de la coupable favorite, qui, semblable à une avide sangsue, s'efforça d'enlever à la France jusqu'à son dernier lambeau de prospérité.

La tombe de la Pompadour a été foulée aux pieds des passans; mais les lauriers que les poètes du XVIIIe siècle déposèrent sur le cercueil de leur protectrice ont reverdi, et leur ombre tutélaire protégera peut-être un jour le dernier asile de la royale concubine, contre la juste colère de la postérité indignée!

J.-M. CAYLA.

(1) Dufey (de l'Yonne).

LE PAS DU SOUCI.

L'ancienne province de Rouergue est encore hérissée des châteaux de la féodalité; les ruines de ces manoirs attestent les richesses immenses et la puissance des seigneurs qui les habitèrent. Le castel de *Caumont* ou Calmon près d'Espalion, présente surtout à l'admiration des étrangers des débris majestueux. Les sires de Calmon étaient de hauts et puissans suzerains. Les chroniques parlent sans cesse de leurs exploits en guerre, de leurs larcins en amour. Une vieille tradition a conservé une naïve ballade intitulée *le Pas du Souci*. L'endroit où se passa la scène est peu éloigné d'Espalion. Le poète a choisi pour héros un seigneur de Calmon, et pour héroïne une jeune fille nommée Adélaïs.

BALLADE.

Aquel pas es lou pas dal Soucy;
Sapios o jouinos filhetos;
A la biergés digués mercy,
Et jamay n'y passalt souletos :

Un jour lou comte de Calmoun
Diguec à la jouin' Adalisso;
« En tres jours vendray d'Espalioun;
» Garda t'en bien la souvouniusso;
» Siras al pas des amous,
» Lay te faray milo poutous.
» Un carcan d'or mettray sur ta coulette;
» Rappelo t'en amourousetto. »

Fouguet al pas de las amous
Aquela tan jouln' Adalisso;
Mes res non venguet d'Espalioun,
Si nou qui la vieillo courredisso.
Que diguec : « Lou mous de Calmoun,
« Ara n'es pas plus d'aquets moun;
» Ten podes plo torna soulctto. »
Et mouris nosté amourousetto.

Aquel pas es lou Pas del Soucy,
Sapias o joulnos filhetos;
A la biergés digués mercy
Et jamay ny passats soulettos.

Le baron Taylor dans son *voyage pittoresque et romantique* dans l'ancienne France, a traduit heureusement cette jolie et délicieuse ballade (1).

Ce pas est le Pas du Souci
Sachez cela, jeunes fillettes;
A la Vierge dites merci,
Et n'y passez jamais seulettes.

Un jour le comte de Calmon
Dit à la jeune Adélaïs;
« En trois jours viendrai d'Espalion;
» Gardes en bien la souvenance;
» Tu seras *au Pas des Amours*,
» Là te ferai mille baisers
» Un collier d'or mettrai sur ta collerette
» Rappelle-t'en amoureusette. »

Cette tant jeune Adélaïs
Elle fut *au Pas des Amours;*
Mais rien n'arriva d'Espalion,
Sinon la vieille messagère
Qui disait : « Ce monsieur de Calmon
» N'est maintenant plus de ce monde,
» Tu peux t'en retourner seulette. »
Et mourut notre amoureusette.

Ce pas est le Pas du Souci
Sachez cela, jeunes fillettes;
A la Vierge dites merci,
Et n'y passez jamais seulettes.

Ces strophes si simples, si gracieuses ne sont pas le seul souvenir qui nous reste des sires de Calmon qui furent puissans seigneurs et guerroyèrent en Palestine; l'histoire de leur famille est consignée dans les annales du Rouergue; mais le peuple ne la connaît pas; il ignore peut-être le nom des châtelains qui firent bâtir le manoir dont il admire les ruines; mais aucun paysan ne s'arrête au *Pas du Souci* sans réciter la naïve ballade sur les amours du sire de Calmon et de la belle Adélaïs; ce petit poème a toute la grâce, toute la fraîcheur des *tensons* et des *fabliaux* du moyen-âge.

Théodore Du..y.

(1) Voyage du baron Taylor; province de Rouergue.

ZOOLOGIE.

MOEURS DES LÉZARDS.

Les anciens naturalistes, égarés par les changemens que l'âge fait subir aux couleurs des lézards, avaient multiplié, bien au-delà de la vérité, les espèces indigènes de ce genre de reptiles. M. Dugès, dans un travail présenté à l'Académie des Sciences, et inséré dans les Annales des sciences naturelles (1829), a montré qu'il n'existait réellement en France que les espèces suivantes : L'Ocellé (L. Ocellata), le Vert (L. Viridis), le Véloce (L. Velox), l'Edwarsien (L. Edwarsiana), le L. des murailles (L. Muralis), et celui des souches (L. Stirpium). Ayant eu occasion de suivre de près les mœurs de ces animaux sur un individu que j'ai eu huit mois en ma possession, j'ai pensé que mes observations personnelles, jointes aux détails donnés par le naturaliste de Montpellier, et ceux qui avant lui ont traité le même sujet, pourraient présenter un ensemble complet et capable de mériter l'intérêt.

Virgile a dit quelque part :

Nunc cantu crebro rumpunt arbusta cicadæ,
Nunc etiam in gelidâ sede lacerta latet.

Ce dernier vers du poète romain ne saurait s'appliquer indistinctement à toutes les espèces du genre Lacerta. L'Ocellé, par exemple, non-seulement supporte très-bien les plus vives chaleurs de nos climats méridionaux, mais paraît même les rechercher; elles seules semblent pouvoir donner à ses mouvemens cette rapidité qui les caractérise. Au moindre abaissement de température il devient paresseux, ses membres, comme engourdis, semblent jouer avec difficulté. M. Brongniart rapporte, qu'étant en Espagne il en trouva plusieurs engourdis dans un vieux tronc d'olivier; les ayant emportés pour les observer, il remarqua que ceux qui étaient restés exposés au froid de la nuit périrent, bien que la température se fût à peine abaissée au-dessous de zéro; tandis que ceux qu'il avait placés dans sa chambre ne tardèrent pas à sortir de leur assoupissement hyemnal. Aussi, dès que les premiers froids se font sentir, ce lézard s'enfonce dans un terrier pour ne reparaître qu'avec la belle saison. M. Dugès fait remarquer que les jeunes sont les premiers à se dégourdir, et qu'on les voit au printemps

venir au bord de leur trou, pour achever de reprendre au soleil toute leur vivacité. Le Véloce, l'Edwarsien, redoutent également le froid; aussi ces trois espèces appartiennent-elles presqu'exclusivement aux contrées méridionales de l'Europe. Le Muralis, au contraire, paraît redouter une chaleur trop forte. Dans nos climats il paraît pour ainsi dire tout l'hiver, et on le voit dans cette saison, par un beau jour, mais sur le bord de son trou, s'étendre aux rayons du soleil. Dans les climats plus froids, il est des premiers à paraître au printemps; mais dès que l'été commence à brûler les campagnes, il disparaît presqu'entièrement. M. Dugès pense qu'à cette époque, il pourrait bien tomber dans un engourdissement comparable à celui que la chaleur fait éprouver à certains animaux. Cette espèce se trouve également au midi et au nord de l'Europe. Le lézard des souches paraît fuir la chaleur encore davantage. Très-commun dans les environs de Paris, sur les glacis de Strasbourg, j'ai souvent remarqué qu'il disparaît pendant les grandes chaleurs; mais alors on le retrouve assez souvent le soir ou le matin. Cette espèce est rare dans le midi de la France.

Le lézard vert semble tenir le milieu entre les espèces que nous venons de nommer, sous le rapport de la température dont il a besoin. Rare à Paris, dans le nord de la France où je n'ai eu occasion de le voir qu'une seule fois, il commence à se montrer fréquemment à partir de Lyon, et habite toutes les contrées méridionales de l'Europe. C'est un individu de cette espèce que je capturai, lorsque je faisais mes études au collége de Tournon. C'était vers la fin de l'automne, et je pense que l'attention que j'avais chaque matin de le mettre dans mon sein, ne fut pas un des moyens les moins utiles parmi ceux que j'employai pour l'apprivoiser. Bien qu'il demeurât pendant la nuit dans une chambre fortement chauffée 16 heures par jour, malgré le coton en rame dans lequel je l'emmaillotais, pour ainsi dire, tous les soirs, je le retrouvais le lendemain dans un état presque complet d'engourdissement; mais au bout de quelques instans, il ne tardait pas à recouvrer son agilité.

Tous les lézards en général, se creusent une retraite, sous la forme d'un boyau de un à deux pieds de profondeur, à voûte légèrement surbaissée, dévié latéralement ou de bas en haut vers le milieu de sa longueur. Mais l'âge et l'espèce des individus influent sur le choix de la localité qu'ils préfèrent. Ainsi le Muralis semble prendre plaisir à se rapprocher des hommes : il se loge près de nos habitations, dans les lieux les plus fréquentés, pourvu qu'une muraille en pierre sèche, tapissée de quelques touffes d'herbe, lui présente des retraites nombreuses et une proie abondante et facile. L'Edwarsien au contraire habite de préférence les lieux montagneux et stériles, ou une plage sablonneuse et présentant quelques touffes de plantes marines. Le Vert fréquente les haies, les buissons, les herbes touffues qui avoisinent les ruisseaux. Il aime, dans son jeune âge surtout, à se percher; on le trouve souvent sur les saules qui bordent une rivière. Par contre l'Ocellé choisit les lieux secs. Il creuse son terrier dans une terre sablonneuse, lorsqu'il est jeune; plus tard, il s'établira dans un sable dur, entre deux couches de roche calcaire, et sur une pente rapide fortement réchauffée par les rayons du soleil du Midi.

C'est dans cet asile péniblement préparé à l'aide de leurs griffes et de leur museau, que les lézards passent l'hiver dans un engourdissement complet. Souvent on les trouve réunis et serrés les uns contre les autres, état passager de société qui se retrouve chez beaucoup d'animaux qui hivernent, entr'autres les serpens à sonnette. Quelquefois, on les a vus ainsi réunis avec des crapauds, et ce fait peut expliquer peut-être ces histoires qui ont cours dans plusieurs endroits sur l'amitié qui unit ces deux reptiles. C'est aussi vers ce terrier que le lézard se précipite au moindre péril. On sait combien est grande la rapidité de la course de ces animaux, lorsque les rayons du soleil qu'ils semblent recevoir sur leur corps avec tant de plaisir, leur ont donné toute l'agilité dont ils sont susceptibles. L'Edwarsien, en particulier, s'élance au moindre bruit avec tant de vitesse, que l'œil peut à peine le suivre. Selon M. Dugès, à qui nous devons la connaissance de cette espèce, on dirait un gros insecte volant ras de terre. Dans cette course rapide, surtout lorsqu'elle a lieu sur un terrain couvert d'herbes épaisses ou de broussailles, la longue queue de nos sauriens est bien loin d'être embarrassante. Ils s'en servent comme d'un cinquième membre en lui faisant exécuter des ondulations latérales Dans le saut, c'est encore elle qui, en se courbant et s'étendant brusquement à la manière d'un ressort qui se débande, leur permet de faire des bonds assez étendus. Malgré la brièveté de leurs membres, j'en ai vu s'élancer ainsi à plusieurs pouces au-dessus du sol; mais aussi la queue se rompt quelquefois dans l'effort violent qu'il font dans ces occasions.

C'est encore à l'aide de la queue que les animaux dont nous parlons se meuvent à la surface d'un liquide. Ce mode de progression, refusé naguère aux lézards, bien qu'observé depuis long-temps chez l'Iguane, nécessite de leur part des mouvemens très pénibles; aussi sont-ils bientôt fatigués, et ils ne tardent pas à se noyer si la terre n'est pas à portée. Au reste, on dirait qu'ils sentent le danger au point de ne pouvoir se diriger; car j'en ai vu souvent qui, placés dans l'eau à un pied du rivage, se dirigeaient dans un sens tout opposé. Voici comment, chez eux, s'exécute la natation: ils ramènent les membres vers le corps, les doigts allongés, et impriment des mouvemens d'ondulation à la queue et au tronc lui-même, en même temps qu'ils se penchent alternativement à droite et à gauche, sans doute afin d'avoir plus de prise sur le liquide. M. Moquin, qui un des premiers a signalé ce singulier mouvement, remarque avec raison qu'il ressemble entièrement à celui qu'exécutent les sangsues dans les mêmes circonstances.

La nourriture des lézards est assez variée. Les insectes, les lombrics, les mollusques terrestres en font la base. On a long-temps douté qu'ils aimassent le fruit. Mais M. Brongniart assure avoir rencontré des Muralis suçant des raisins. Ils boivent en plongeant leur langue dans le liquide et la retirant brusquement. Gessner avait fait cette remarque, en voyant un de ces animaux s'abreuver de l'urine d'un enfant. Au reste, bien que capables de prendre une assez grande quantité de nourriture à la fois, ils peuvent, comme la plupart des rep-



LÉZARD AUX PRISES AVEC UN CHIEN.

tiles, rester fort long-temps sans manger. Valmont de Baumare assure qu'ils supportent fort bien un jeûne de 18 mois.

M. Dugès s'est assuré qu'ils avaient un goût très-prononcé pour les œufs, même pour ceux de leur propre espèce. Il a vu plusieurs lézards Ocellés qu'il conservait chez lui, se nourrir avidement des œufs pondus par une femelle. Leur ayant jeté des œufs de couleuvre déja altérés par un commencement de putréfaction, ils furent également dévorés; les lézards les avalaient tout entiers, et quand ils venaient à se rompre, leur substance était léchée ou lapée à la manière d'un liquide.

Le Viridis que j'ai nourri pendant long-temps en captivité, mangeait presque tout ce qu'on lui offrait, à moins que ce ne fût un mets salé; il aimait particulièrement le miel, les confitures et le lait, qu'il lapait avec beaucoup de rapidité. Les fruits bien mûrs étaient aussi pour lui une véritable friandise. Lorsqu'on lui donnait une grosse cerise ou une prune, il commençait par l'examiner dans tous les sens, la flairant ou la tâtant avec son museau, puis il la saisissait entre ses machoires. Alors, élevant fortement le cou, il pressait le fruit contre le sol, en même temps qu'il serait de manière à y faire une ouverture. C'était par là qu'il introduisait sa langue, et, en très peu de temps le parenchyme avait disparu. Quand on lui donnait des morceaux petits et sans noyau, il les avalait : il en faisait de même de petits lézards de muraille que je lui donnais; je lui en ai vu avaler qui avaient près du tiers de sa longueur. Mais ce qu'il préférait à tout, c'étaient les mouches. En apercevait-il une à quelque distance de lui, il se mettait doucement en marche, élevant du temps à autre la tête, comme pour voir si elle n'était pas envolée : arrivé à la distance d'un pied environ, il s'élançait comme un trait et manquait rarement son coup. Après ses repas, que j'avais soin de rendre toujours abondans, il devenait lourd et paresseux, et buvait alors volontiers de l'eau pure ou de la salive qu'il paraissait aimer beaucoup.

Ses digestions étaient assez promptes, et il rendait ses excrémens au moins deux fois par 24 heures. Dans l'acte de la défécation, il relevait sa queue en arceau, la pointe appuyant toujours sur le sol, écartait les jambes de derrière et faisait sortir le rectum, de manière à ce qu'il formât une saillie d'une à deux lignes. Les excrémens une fois rendus, il jetait sa queue de côté et se mettait à marcher lentement en

frottant son ouverture anale contre le sol comme pour l'essuyer; ce n'était qu'après avoir pris cette précaution qu'il faisait rentrer l'intestin. Du reste, il était fort propre; il ne salissait son gîte qu'à la dernière extrémité. Dès que le besoin se faisait sentir, il m'était presque impossible de le retenir dans mon sein où il demeurait volontiers habituellement. L'expérience des premiers jours, faite aux dépens de ma chemise, m'eut bientôt mis au courant de ce que signifiait cette agitation.

L'amour est pour nos sauriens, comme pour tant d'autres animaux, une affaire sérieuse, un sentiment impérieux qui les fait sortir de leur caractère. Selon Valmont de Baumare, les mâles se battent souvent pour une femelle. Le combattant resté maître du champ de bataille, demeure fidèle à celle qu'il a conquise souvent aux dépens de sa queue. Dès ce moment, ils vivent ensemble, et ils ne s'éloignent guère l'un de l'autre. Pendant les caresses qu'ils se font vers le mois d'avril, ils s'entrelacent à la manière des serpens, et semblent ne former qu'un corps à deux têtes. Les œufs sont déposés dans les fentes d'un rocher, dans un terrain sablonneux et exposé aux rayons du soleil dont la chaleur doit les faire éclore. Souvent plusieurs femelles se réunissent pour pondre dans un même lieu. M. Dugès rapporte qu'un témoin digne de foi, trouva dans un creux de rocher une trentaine d'œufs de lézard des murailles, dont la portée est tout au plus de 7 ou 9. Ces œufs, dont la longueur égale environ un douzième de celle de la mère, sont revêtus d'un enveloppe semblable à du parchemin mouillé, et présentent une particularité fort remarquable; c'est qu'ils augmentent graduellement de volume, au fur et à mesure que le petit lézard qu'ils renferment se développe. Cet accroissement peut aller jusqu'au double de leur diamètre primitif.

Bien que, parfaitement formé et présentant déja tous les caractères principaux qui ont servi à caractériser les espèces, le petit lézard, au sortir de l'œuf, est bien loin d'offrir ces couleurs vives et si brillantes chez l'Ocellé, le Viridis, le Stirpium, dont il se couvrira plus tard. En général, elles sont ternes, ou du moins pâles, souvent traversées par des raies diversement disposées. Ces différences qui s'effacent successivement avec l'âge, persistent beaucoup plus long-temps chez les femelles que chez les mâles, et ont induit en erreur bon nombre de naturalistes, entr'autres Daudin, qui a porté à 14 le nombre des espèces qui vivent en France, tandis que M. Dugès n'en a reconnu réellement que 7, auxquelles il a rapporté tous les individus décrits par Daudin, Edward, Bonnaterre, Latreille, etc. Si je ne craignais d'être justement taxé de présomption en opposant mes souvenirs d'enfance aux recherches de ce célèbre naturaliste, je dirais qu'il doit en exister une 8ᵉ sur les bords du Rhône; du moins, un des individus que je pris dans le parc du collége de Tournon, présentait des caractères tellement tranchés, qu'ils me frappèrent vivement. C'était indépendamment de sa couleur d'un brun rougeâtre semée de taches lie de vin, la forme déprimée de la tête, la longueur du museau et la gracilité de la queue. On sent du reste combien je me méfie de ces observations faites sur les bancs du collége.

C'est entre les écailles et l'épiderme, que se trouve le pigmentum, auquel les lézards doivent ces couleurs, qui, dans quelques espèces, brillent d'un si riche éclat. Aussi quand l'épiderme se détache, peut-on y apercevoir des traces des élégantes broderies qui décorent ces animaux. Cette mue a lieu deux fois par an chez les lézards en liberté, au printemps et en automne. L'abondance de nourriture, une température toujours chaude, peuvent les multiplier, au point d'avoir lieu presque tous les mois. C'est, du moins, ce que j'ai observé sur celui que j'ai eu si long-temps sous les yeux.

C'est à l'aide de la langue et du museau que les lézards paraissent explorer les corps voisins qui attirent leur attention. Mais indépendamment de cette sensation qui paraît être un véritable toucher, leur peau, bien que couverte d'épaisses écailles, est sensible au moindre contact. Une mouche, une fourmi, qui vient à se poser sur leur queue, est aussitôt chassée par un brusque mouvement. Mon Viridis était très-sensible au chatouillement exercé le long du ventre, et surtout vers le plis de l'aine, avec les barbes d'une plume. On le voyait alors avancer par petits bonds brusques et saccadés, comme pour échapper à une sensation à la fois agréable et pénible.

L'ouïe est développée chez ces reptiles; ils entendent, à plusieurs pieds de distance, le bruit d'une feuille agitée par le vent, le bourdonnement d'une mouche. Bien plus, leur oreille, quoique dépourvue d'appareil propre à réunir et renforcer les sons, paraît susceptible de les distinguer. On a dit depuis long-temps que ces animaux aiment la musique. Les Iguanes qui se rapprochent si fort des lézards y sont, à ce qu'on prétend, tellement sensibles, que le chasseur n'a qu'à siffler un air gai et mélodieux pour pouvoir l'approcher, sans crainte de le mettre en fuite. Ce fait, que je connaissais, me fit faire plusieurs expériences assez curieuses.

Lorsque ayant mon Viridis dans mon sein, j'entrais dans une salle où on jouait de quelqu'instrument, il s'agitait sur-le-champ, et venait montrer sa jolie tête au-dessus de ma cravate. Si je le posais à terre, il se dirigeait vers le point d'où venaient les sons. Parmi les divers instrumens, la flûte et le flageolet paraissaient surtout lui plaire. Le bruissement des cimbales, le tintement du chapeau chinois le faisaient tressaillir, tandis qu'il demeurait insensible au bruit sourd de la grosse caisse. On voit que, si quelques voyageurs ont exagéré le dilettantisme de nos reptiles, ils n'ont du moins pas tout inventé.

La portée de leur vue s'étend assez loin. Avertis de l'approche d'un ennemi, on les voit relever la tête et le devant du corps, fixer leurs yeux sur lui, prêts à s'enfuir s'il s'approche, et ne les détourner qu'en le voyant s'éloigner tout-à-fait. Ils le distinguent souvent à plus d'une portée de fusil. Cette faculté de vision tient, chez eux, au grand développement de l'appareil oculaire, qui présente en quelque sorte réunis, les caractères des yeux des poissons et des oiseaux.

L'odorat paraît peu prononcé chez eux, bien qu'ils semblent quelquefois flairer un objet avec le bout du museau. Néanmoins on les voit souvent creuser la

terre pour atteindre des lombrics dont l'olfaction leur a probablement indiqué la présence. Pour mettre les fosses nasales à l'abri de la terre qui pourrait y pénétrer dans cette opération, les narines sont garnies de deux valvules semblables à celles des ophidiens, s'ouvrant de dehors en dedans et pouvant intercepter toute communication avec l'intérieur.

D'après ce que nous avons dit, en parlant de la nourriture des lézards, nul doute que le goût ne se trouve chez eux à un assez haut degré de délicatesse. Nous avons fait observer qu'ils ont des préférences; souvent lorsque mon lézard rassasié de fruit ne voulait plus y toucher, il prenait avec avidité le miel ou toute autre matière sucrée. Il quittait tout pour une mouche, et jamais je ne l'ai vu refuser ce mets si délicat pour lui. D'un autre côté, M. Dugès, ayant mis dans la gueule de quelques-uns de ces reptiles une substance amère ou acre, les vit sur-le-champ faire effort pour la rejeter et se débarrasser ainsi d'une sensation pénible ou désagréable. On peut donc dire qu'il y a chez eux distinction de saveurs, préférence et par suite gourmandise.

Les lézards ont la vie très-dure; on les voit souvent à demi écrasés se mouvoir encore pendant long-temps, et pour les achever il faut leur casser la colonne vertébrale. Personne n'ignore que la queue, séparée du tronc, continue pendant plusieurs minutes à se courber en tout sens; qu'elle semble se reposer quelques instans, comme si elle était fatiguée, pour reprendre ensuite ses mouvemens, soit spontanément, soit au moindre contact. Les tronçons du corps lui-même semblent, lorsqu'on les sépare, jouir d'une vitalité entièrement indépendante. Enfin l'animal décapité continue à vivre pendant plusieurs jours. Il conserve le sentiment, et ce qui est fort remarquable, l'harmonie des mouvemens. Si on le tourmente, il retire ses membres et s'éloigne de plusieurs pas par des mouvemens de locomotion très bien coordonnés. Cependant l'énergie vitale paraît très-faible chez les lézards. La tête séparée du tronc, meurt au bout de quelques instans, bien que renfermant un cerveau assez développé. Les poisons les plus faibles les tuent d'une manière aussi sûre que rapide. C'est ainsi qu'un lézard adulte et plein de vigueur perd la vie, peu d'instans après avoir mordu les parotides d'un crapaud, quoique l'humeur secretée par les glandes de cet animal soit à peine venimeuse, comme l'ont prouvé les expériences de Laurentie. M. Dugés explique ces faits contradictoires au premier aspect, en attribuant l'apparence d'énergie vitale que l'on observe chez les lézards à une particularité d'organisation, plutôt qu'à une activité surabondante du système nerveux. Il a remarqué que les nerfs de la cinquième paire naissaient d'un faisceau fibreux et d'un blanc pur, parfaitement distinct des cordons antérieurs et postérieurs de la moëlle épinière. Ce faisceau, suivi par le naturaliste de Montpellier dans toute la portion cervicale, règne probablement tout le long de la moëlle, et sert à communiquer, à cet organe tout entier, les propriétés de ce nerf éminemment sensitif.

Lorsque, par suite de quelqu'accident, la queue d'un lézard vient à se rompre et à se détacher, on voit se former sur la plaie une croute épaisse qui ne tombe qu'au bout d'un temps assez long; à sa chute, on remarque un bouton conique, dont l'axe coïncide avec celui de la queue, et dont la base, en augmentant chaque jour, égale la largeur du tronçon. Ce bouton, composé d'abord d'une matière homogène, dense, grisâtre, recouvert d'un épiderme noirâtre et à peine distinct, ne tarde pas à s'organiser d'une manière plus complète. La peau se prononce et se couvre de petits verticilles d'écailles; au centre se forme un cartilage d'abord peu distinct de la masse charnue qui l'environne, mais qui s'en distingue de plus en plus, s'allonge et se creuse d'un canal rempli par une expension du rachis. Les muscles nouvellement formés n'adhèrent que faiblement à ce cartilage; ils sont aussi moins réguliers, quoique tout aussi forts que les primitifs. Du reste, dans cette seconde queue, on ne retrouve jamais de vertèbres osseuses. La peau en est en général plus terne que celle du reste du corps, et le cône qu'elle forme, est moins allongé que celui de la véritable.

L'on rencontre souvent des lézards à deux ou plusieurs queues. M. Dugès, bien qu'il ne les ait pas disséquées, a pensé, d'après leur apparence extérieure, qu'elles étaient de formation toute récente. Telle est aussi l'opinion émise par Marchand, dans une communication faite à l'Académie des sciences. Cependant Lacépède parle des vertèbres renfermées dans l'une des deux queues, vertèbres qui ne pouvaient appartenir qu'à la queue primitive, laquelle aurait permis par une rupture incomplète le développement d'un appendice caudal accessoire. M. Moquin-Tandon a d'ailleurs été témoin d'un fait semblable. Il paraîtrait donc que, dans certains cas, les nouvelles queues pourraient coexister avec l'ancienne. Mais M. Dugès n'a pu, malgré plusieurs tentatives, réussir à déterminer les circonstances dans lesquelles les choses se passent ainsi; toujours les lézards, dont il avait à demi rompu la queue, en ont achevé la séparation, au bout de plus ou moins de temps, par leurs mouvemens.

Le lézard est en butte aux attaques et aux embûches d'une foule d'ennemis. Les oiseaux de proie et les serpens surtout leur font une guerre acharnée. A l'aspect de ces derniers, ils sont frappés d'une terreur si grande qu'ils oublient leurs moyens de défense ordinaires, leurs griffes et leurs dents, armes qui dans les grandes espèces ne laissent pas que d'être redoutables. Ils ne songent même pas à fuir et attendent leur ennemi les yeux fermés, comme si, sentant qu'il leur est impossible d'éviter le danger, ils voulaient du moins s'en épargner la vuè. C'est au moins ce que M. Dugès a vu plusieurs fois; quelques auteurs, au contraire, prétendent qu'ils se défendent courageusement et triomphent souvent de leur adversaire. Quand ils échappent aux périls qui les environnent, leur vie se prolonge assez long-temps, bien que Pline, les voyant disparaître tous les ans avec la chaleur, ait cru qu'ils ne vivaient que six mois. L'abbé Bonnaterre parle d'un lézard vert, qu'on vit, pendant plus de vingt ans, sortir tous les jours du même trou pour venir se chauffer aux rayons du soleil.

Malgré ce que nous venons de voir, le lézard est loin d'être toujours timide. Les grandes espèces et

surtout l'Ocellé attendent bravement un chien de chasse, le poursuivent même, et lui font de profondes blessures avec leurs dents disposées en scie et leurs grands ongles recourbés. Le Viridis, le Stirpium, fuyent à la première vue d'un ennemi; mais s'ils se sentent poursuivis et au moment d'être atteints, ils se retournent, se redressent sur les jambes de devant, et s'élancent sur lui à un ou deux pieds de distance, en faisant entendre une sorte de soufflement. Une fois qu'ils ont saisi un chien par le museau ou la jambe, ils ne lâchent prise que très-difficilement; j'en ai vu à qui il fallait casser les reins pour dégager un caniche qui m'accompagnait souvent dans mes promenades; aussi ce dernier se garda-t-il bien, après quelques expériences, de chercher à les saisir quand il les avait forcés à la course; il se contentait de tourner autour d'eux en aboyant, dès qu'il les voyait s'arrêter et se mettre en défense, en ouvrant vers lui une gueule qu'il avait reconnue être vraiment à redouter. Au reste, ils ne sont nullement venimeux, et toutes les histoires, débitées sur le danger de la morsure du lézard ne sont que des fables inventées par une espèce de terreur superstitieuse.

Malgré sa timidité, le lézard peut être facilement apprivoisé. Mon Viridis, au bout de quinze jours, était parfaitement habitué à sa nouvelle existence, et ne témoignait pas la moindre envie de recommencer sa vie sauvage. Il était extrêmement docile, ne cherchait pas à s'éloigner, et souvent il m'est arrivé pendant l'étude de le parquer entre quelques livres sur le bureau où je travaillais. Il s'y tenait tranquille, occupé à faire la chasse aux mouches qui venaient se poser dans cette enceinte. Souvent aussi je m'asseyais dans un carré de gazon qui faisait partie du parc du collége; mon lézard, placé entre mes jambes croisées, ne cherchait pas à s'évader, bien que le grand air et l'herbe dans laquelle il se trouvait, dussent réveiller en lui l'instinct de la liberté. Pourtant je n'ai pas remarqué chez lui un haut degré d'éducabilité. Je n'ai jamais pu lui apprendre à reconnaître mon coup de sifflet ou mon appel. Seulement lorsqu'il était placé à l'extrémité d'une table, et que je frappais légèrement à l'autre bout, il s'approchait sur-le-champ, mais c'était chez lui pure curiosité. Ce sentiment paraissait très développé chez lui. Lorsqu'il était étendu au soleil, dans cet état de demi-sommeil auquel ces animaux semblent se plaire beaucoup, il suffisait de remuer près de lui une feuille sèche ou un morceau de papier, pour qu'il vînt de suite savoir ce que c'était; puis il regagnait gravement sa première place.

La chair du lézard est blanche, et c'est, dit-on, un mets assez délicat. Quelques personnes mangent les grosses espèces en Provence. M. Brongniart rapporte avoir vu, dans un temps de disette, les Andalous s'en nourrir presqu'uniquement et s'en trouver fort bien. Toutes les parties de son corps étaient autrefois employées en médecine, et de nos jours encore, un médecin américain, M. Florez et le comte de Ségur, lui ont attribué des propriétés merveilleuses. Selon ce dernier, l'usage de sa chair aurait délivré l'Amérique espagnole d'un fléau terrible, la peste de Carthagène. C'est une nouvelle qualité à joindre à la longue liste des propriétés dépuratives, excitantes, analeptiques, aphodrisiaques, anticancereuses, qué lui ont prêtées les savans des siècles passés. Au reste, son emploi en médecine paraît fort ancien, et l'on voit dans la collection de Stoch une agate onyx, représentant un lézard, avec ces mots : Lumina restituta. La ressemblance bien éloignée qu'il a avec le serpent, l'a de tout temps fait mettre au rang des ingrédiens nécessaires à la confection des philtres et maléfices. Et de nos jours encore, les Kamtschadales le regardent comme un espion des puissances infernales. Dès qu'ils en aperçoivent un, il s'efforcent de l'atteindre et de le hâcher en morceaux, persuadés que s'il vient à leur échapper ils mourront infailliblement dans l'année.

A. de Quatrefages.

ESQUISSES D'UN VOYAGE DANS LES PYRÉNÉES.

...... Nous avions perdu de vue le rocher de Foix, flanqué de ses trois tours inégales ; l'Ariége, cachée parmi les arbres qui recouvrent le sol de la vallée profonde qu'au-dessous de la route la rivière s'est creusée à travers les dépôts de cailloux roulés par ses eaux primitives, faisait entendre de loin en loin quelques murmures, image d'une âme accusée par le remords au milieu des pompes du monde. Il y avait sans doute dans le ton brumeux de l'atmosphère quelque chose qui disposait aux rêveries ; car nous marchions depuis plus d'une heure sans hasarder une parole. Notre intimité, avec nous-mêmes, n'avait été interrompue que par les sarcasmes des passans, que provoquait la bizarrerie de notre costume. Bientôt, nous prîmes la route de Lavelanet : c'était vers Saint-Paul que nous dirigions nos pas.

C'est un joli village que Saint-Paul, avec sa double rangée de maisons à un étage qui bordent le grand chemin, avec sa petite église bien propre, et son cimetière que l'on traverse pour entrer dans le temple, comme pour rappeler que Dieu est placé entre le monde et l'éternité.

Quel était le but des deux étrangers, qui demandaient un guide pour les diriger vers la montagne de Tabe? c'est ce que chacun se demandait. Étions-nous des géographes ? on pouvait le penser, car, munis de bonnes cartes, nous nommions les moindres lieux, et, comme



les chasseurs de chamois, nous connaissions les passages difficiles. D'autres nous prenaient pour des médecins ambulans, venant faire nos provisions de racines salutaires; une pioche que je portais en guise de bâton, et nos boîtes de fer-blanc autorisant cette supposition. Mais bientôt nous fûmes déclarés *chercheurs d'or*, et il ne fut bruit dans le village que de la hardiesse, ou mieux encore, de la témérité de deux imprudens qui allaient visiter le petit étang de Saint-Paul (1) et les lacs placés sur les pentes du Saint-Barthélemy. L'ouvrage de Charpentier, sur la géognosie pyrénéenne, relié en maroquin rouge, qu'on nous avait vu feuilleter, fut pris par plusieurs curieux, qui, sous divers prétextes, s'étaient introduits dans l'auberge, pour un livre de sorcellerie. Les commérages allaient bon train; et qui, à Saint-Paul, oserait hanter les devins et les sorciers? Aussi, malgré l'offre d'un fort salaire, nul guide ne se présentait. Un homme dans l'âge s'offrit à la fin; il voulait nous accompagner jusques auprès du petit étang; mais il ne consentait pas à aller jusque-là. — Il y a donc de grands périls à risquer pour atteindre ce lieu? lui dis-je. Aucun cours d'eau considérable ne s'offre sur le passage; à peine si en quittant la coume du val (2) de Belmont, aurons-nous à reprendre quelquefois haleine en gravissant la crête qui sépare ces deux beaux sites. Les ours sont rares dans vos montagnes, et, vieux pâtre, vous ne craignez pas les attaques des loups. — Oh! ce n'est pas cela qui me retient, me fit-il: je sais qu'en n'employant que les moyens naturels vous arriverez sans dangers, après sept heures de marche, au petit étang; mais écoutez: chacun tient à sauver son âme, et rien ne me dit que vous n'iriez pas me vouer au diable; car en fesant un prix avec vous je vous appartiendrai jusqu'à notre retour ici: on ne trompe pas un vieillard!

Etions-nous éveillés? — Veuillez vous expliquer, brave homme; que craignez-vous? — Mais il n'eut pas le temps de nous répondre: sa femme l'entraîna, soutenant que, pour tout l'or du monde, elle ne voudrait pas voir partir son mari avec des gens qui savaient lire dans le grand *Agrippa*.

Eh bien! que vous en semble? me dit mon compagnon de voyage: nous voilà sorciers, des âmes perdues. Voyez-vous deux pauvres naturalistes, à une autre époque, accusés de sorcellerie, brûlés vifs comme deux bêtes féroces, sur la place de Saint-Paul, à la grande joie et satisfaction des habitans. Eclaircissons cette aventure; voyons un des notables du lieu.

Chaque village, quelque petit que vous le supposiez, a son homme à part, archiviste vivant, qui, au besoin, vous dirait l'histoire de tout le pays. Saint-Paul avait le sien; nous ne l'avions pas deviné, lui venait à nous. Nos questions ne le surprirent point, il les devançait; il nous dit l'effet que notre présence avait fait naître: nous étions de vrais damnés, allant au petit étang remplir nos boîtes de fin or dûment monétisé à telle date que nous choisirions. Nous apprîmes alors que ce point géographique était regardé dans le pays comme le rendez-vous de tous les diables de la contrée; que l'un d'eux y avait fixé sa résidence, et qu'en prononçant telle formule satanique, inscrite, avec tant d'autres, dans le livre d'Albert-le-Grand, on pouvait se donner le plaisir de voir apparaître la divinité du lieu.

— Parbleu, l'aventure est bizarre! des histoires de démons, des sorciers en 1833! Mais quel est donc l'esprit des peuplades pyrénéennes? — Elles se composent de gens qui ont de la poésie dans l'âme, mon ami, dis-je au docteur D.; mais une poésie que ni vous ni moi ne comprenons plus; c'est toute la mythologie du moyen-âge. Ici c'est la fée du vieux donjon, qui fait mourir la jeune fille poitrinaire, le démon familier qui enrichit le paysan parvenu. Vous expliquez le météore lumineux qui passe dans l'air, tandis qu'il trouble le cœur de l'amant qui l'aperçoit le soir, en revenant de visiter sa prétendue; le chant nocturne de l'orfraie vous fatigue par sa monotonie, il empêche de dormir toute la famille dont le vieux père est malade; vous faites rosser votre chien qui, la nuit, hurle d'amour; il mettrait en émoi tout le village qui croirait trouver dans ces cris, si tristement prolongés, des présages de mort. — Oh! vous ne feriez pas ainsi l'éloge de toutes les capricieuses rêveries des montagnards, s'empressa d'ajouter l'honnête marchand, qui venait de nous donner les premiers détails, et tenez, voici justement qui me vient à propos, vous pourrez en faire votre profit: une croyance populaire répandue dans nos montagnes, c'est que si l'on vient à jeter un bloc de pierre dans le petit étang, des nuages épais, répandant une odeur suffocante de soufre s'en élèvent tout à coup au milieu des éclairs et des éclats de tonnerre; c'est un orage qui parcourt la contrée en la ravageant.

Il y a peu d'années que deux étrangers montèrent aux lacs de Tabe; on les prit pour des *chercheurs d'or*; le lendemain, ils descendirent; mais les prairies que la veille ils avaient laissées riches de leur verdure étaient flétries, les récoltes avaient été détruites, une grêle affreuse était venue s'abîmer sur nos riches vallées. On ne manqua pas d'attribuer aux manœuvres de ces curieux paisibles, ces terribles événemens, et si quelques personnes moins crédules, n'eussent pris soin de les prévenir à temps, ils auraient certainement succombé sous la fureur du peuple superstitieux.

Ce récit ne nous effraya point; nous persistâmes dans notre projet et nous demandâmes s'il ne se trouverait personne dans Saint-Paul qui osât se lier à des médecins-botanistes qui voyageaient dépensant de l'or, ne songeant guère à en recueillir. Quelques plantes, ramassées sur la route et conservées dans nos boîtes, vinrent appuyer notre dire, et tandis qu'on essayait de notre savoir médical, en nous consultant sur la propriété de quelques herbes des montagnes, deux jeunes gens se présentèrent pour nous accompagner.

Voyez l'habitant des montagnes gravissant les sentiers les plus rapides, se balançant sans efforts sur ses jambes musculaires qui semblent plier sous lui, tandis que nous, gens de la plaine, nous nous raidissons comme sur nos promenades publiques, me disait mon ami, que son embonpoint forçait de temps en temps à prendre haleine, satisfait qu'une occasion de discourir s'offrît à lui et d'avoir un prétexte pour se reposer. Puis, c'était une plante inconnue à recueillir, la chute

(1) Dans les Pyrénées on nomme quelquefois improprement *étangs* les lacs placés sur les monts. Celui-ci est désigné sous le nom d'*Estagnou* (petit étang).

(2) Tête de vallée: c'est l'endroit où elle prend naissance.

d'une cascade à admirer, un effet de paysage à observer, plus souvent un appel fait à la gourde spiritueuse. En allant ainsi, nous arrivâmes au sommet de la ligne habitée, de celle que les travaux de l'homme ont sillonnée, et qui porte le cachet de sa domination. Le dernier champ était semé de seigle, encore un peu vert. Un paysan robuste que nous rencontrâmes en chemin, portant une faucille dont la lame était cachée dans une gaîne de bois qui prenait le contour de son tranchant allait en faire la moisson. Vieux soldat de l'empire, il disait les merveilles de la grande époque et comptait les édifices de plusieurs villes, en nous désignant du doigt, perdue au loin sur le penchant de la montagne, sa maison au faîte incliné, entourée de rochers nus, s ns voisinage. Là, il avait retrouvé sa vieille mère, et depuis, deux beaux enfans y avaient reçu le jour; il était lié par le passé et l'avenir.

Nous avions dépassé la zone de sapins qui, sur les pentes des monts, tracent de loin une écharpe noire semblable à la ceinture dont on entourait les domaines féodaux et les églises de village à la mort des anciens seigneurs. Quelques pins isolés se montraient de loin, comme pour égayer ce triste paysage de leur vert jaunâtre. Un sentier, à peine tracé, indiquait que l'homme régnait encore en ces lieux; il conduisait, en effet, à la cabane des vachers, espèce de petit châlet appuyé contre un rocher exposé au midi, dont le toit recouvert de gazons venait se confondre avec la pelouse qui l'entourait. On dirait un nid de troglodyte dans le creux d'un vieux chêne, avec ses mousses que l'on ne sait point distinguer de celles qui croissent au pied de l'arbre séculaire.

Au milieu de ces immenses solitudes, l'homme sent-il le besoin de se cacher, de retrécir son horizon? On le croirait, en présence de la cabane des vachers de Saint-Paul, qui n'a vue que sur un bois de hêtres, tandis qu'à quelques pas se déroule le plus magnifique paysage.

Si dans vos courses, sur les hautes montagnes, vous avez rencontré le rosage avec ses feuilles rouillées en dessous, vous avez dû caresser d'un bien doux regard ses jolis bouquets de fleurs d'un rose si tendre. Oh! n'arrachez pas l'arbuste à son pays natal, il languirait dans vos jardins; car il veut les grandes élévations, lui enfant des rochers. Son aspect nous fit apercevoir que nous étions placés à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous gravîmes quelques pics escarpés et une heure après, nous nous reposions sur le bord d'un ruisseau qui naît à quelques toises plus haut et dont les sinuosités se dessinent sans bruit sur un fonds de verdure. Là, notre herborisation devint plus productive: sur un tertre, recouvert de mousses dont chaque feuille retenait une goutte de rosée, croissaient pêle-mêle, comme pour se faire valoir mutuellement, la grassette aux fleurs bleues capuchonnées, la saxifrage étoilée, la blanche parnassie, et, plus rapproché du courant, le rosolis avec ses feuilles rondes couvertes de poils glanduleux distillant une liqueur visqueuse et sucrée, appât perfide à l'insecte qui vient s'en abreuver: car, ainsi que la dionée d'Amérique, il retient captif, sous ses doigts mobiles, l'imprudent qui les irrite.

Une montagne parée d'une riche végétation nous séparait encore du petit étang. Des nuages qui, en se glissant le long des rochers, s'avançaient vers nous, nous décidèrent à atteindre le plus tôt possible le but de notre course. Nous devions y trouver d'ailleurs un asile pour la nuit. — Nous saluâmes le lac de Saint-Paul, espèce de mare aux eaux limpides, placé au milieu d'une vallée qui, non loin de ce lieu fameux, se termine en s'arrondissant. Au levant, des masses de roches nues, que les avalanches ont sillonnées, s'élèvent perpendiculaires; l'entrée était barrée par des vapeurs épaisses qui, se repliant sur elles-mêmes, semblaient devoir s'arrêter là.

Cet espace ainsi limité, où croissaient rares, quelques touffes d'arbustes, était d'une majesté imposante, rehaussée d'ailleurs par les croyances populaires qui s'y rattachent. Chacun de nous éprouva de l'inquiétude pour notre imprudence à risquer de passer une nuit sans armes et en habit d'été au milieu d'une atmosphère glaciale, dans un lieu que nos guides connaissaient à peine. Nous leur laissâmes le soin de découvrir la cabane qu'ils nous avaient annoncée. Plus d'un quart-d heure se passa en vaines recherches. La nuit ne semblait pas devoir arriver de sitôt, mais nous savions que sur les hautes régions, le jour tombe tout-à-coup. Nous nous dispersâmes, et bientôt l'un de nous cria: cabane! cabane! comme les matelots crient: terre! à l'aspect du rivage impatiemment attendu.

Notre surprise fut grande à la vue du gîte qui nous était offert. Depuis long-temps abandonnée, la cabane était sans toit; un rocher qui s'élevait incliné du milieu d'une pelouse, formait une de ses parois; des quartiers de roche jetés sans ciment figuraient un second mur qui se réunissait à angle aigu au premier. Le devant de cette enceinte, d'ailleurs très-étroite, était bâti de la même manière. Des rochers enfumés, un tronc d'arbre à demi brûlé, annonçaient qu'autrefois elle avait servi d'asile. Le sol était recouvert d'une couche de rameaux de rosages, dépouillés de leurs feuilles. Il fallut donc songer à s'abriter pour la nuit, à faire nos provisions de bois, en empruntant aux arbustes qui nous environnaient leurs branches desséchées. Le sorbier des oiseaux, qui, après avoir paré de ses grappes de fleurs blanches les allées de nos jardins, les orne en automne de ses fruits d'un jaune orangé, ce compagnon de l'homme jusque dans les régions les plus voisines des pôles, vint à notre secours: grâce à un de ces arbres que la foudre ou les vents avaient abattu, nous refîmes le toit de notre cabane, que nous recouvrîmes de mottes de gazon, à la manière des bergers.

Puis, lorsque tout fut noir autour de nous, que le torrent du Val seul murmura ses brisemens monotones, que le vent se tut à travers le feuillage, il me fut doux de penser au désert, de rêver, en tisonnant notre foyer agreste, à la liberté primitive, de comparer le luxe de la vie sociale à la pauvreté de la hutte du sauvage. Durement assis, brûlé d'un côté, gelé de l'autre, sans provisions, je me dégageai bientôt de tout le poids de mes souvenirs, pour livrer, à un avenir imaginaire, ma vie du lendemain.... Vinrent ensuite les causeries amenées par notre position. Nous fîmes raconter au plus âgé de nos guides toute la longue histoire du petit étang placé à quelques pas de nous: le jeune monta-

gnard, en nous en disant les prodiges, se soulevait à demi, de temps en temps, pour jeter un regard sur le lieu de la scène, perdu au milieu de l'obscurité qui nous embrassait.

Il arriva enfin au dénouement. (Il parlait d'un homme que les anciens du pays avaient connu, qui avait fait un pacte avec le diable.) Ce dernier, forcé de céder à une puissance supérieure, avait témoigné de sa présence; mais pour le dominer entièrement, il fallait se saisir de lui et le vaincre à la lutte. Vapeur légère, il avait échappé aux mains de celui qui se dévouait; flamme bleuâtre, trois fois il avait parcouru les bords du lac; revêtant des formes plus matérielles, il venait de s'offrir sous la figure d'un jeune taureau noir, marqué au front d'une étoile argentée qu'armèrent bientôt des cornes menaçantes. Plusieurs fois l'intrépide montagnard a entendu autour de lui des bruits effrayans, rien ne l'épouvante; jusqu'à ce qu'enfin, après des efforts inouis, il force l'esprit infernal à lui demander quartier. L'homme exigea que les trésors de la montagne lui fussent livrés; le démon, lui, obtint son âme. Marché horrible! ajouta le guide, et il était debout, qui fut conclu comme minuit sonnait à l'horloge du village. Je tirai ma montre, j'accusai la même heure: le conteur se signa.

Ce récit venait de jeter de l'inquiétude dans l'esprit des deux jeunes gens. Pour moi, retrouvant dans le fonds de la fable du berger une origine antique, je récitai, à défaut des vers de Virgile, ce passage de son immortel traducteur:

« A l'heure où les troupeaux goûtent le frais de l'ombre,
» Je guiderai tes pas vers une grotte sombre,
» Où sommeille ce Dieu sorti du sein des flots.
» Là, tu le surprendras dans les bras du repos.
» Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme
» D'un tigre furieux, d'un sanglier énorme;
» Serpent, il s'entrelace, et l'animal rugit:
» C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit. »

Un quart-d'heure plus tard, le sommeil exerçait sur nous tous son heureuse influence. A notre réveil, l'horizon était en feu. Déja, un premier rayon avait franchi la barrière que les nuages formaient au-dessous du soleil. Ils furent rapides ces quelques instans qui nous permirent de suivre le développement de cette pompe matinale. Après quelques minutes, la scène était devenue triviale; c'était celle de la vieille. Nous levâmes notre camp pour gravir d'autres monts. Mais avant de quitter la colline hospitalière, nous voulûmes, à titre de souvenir, recueillir quelques-unes des productions qui nous entouraient. Le rocher qui avait servi à nous abriter, nous fournit la joubarbe des montagnes et un petit orpin à fleurs blanches, dont les rosettes entrelacées semblaient se prêter un mutuel secours sur ce sol aride. Dans un fente croissait la potentille alpine, avec ses feuilles si joliment découpées et si gracieusement soyeuses en dessous; la potentille dorée opposait ses fleurs jaunes et luisantes à un phyteuma nain qui élevait ses têtes bleues au-dessus des gazons fleuris du gaillet de Villars. Puis les arbustes laissaient vide un grand espace arrondi : là venaient se reposer, la nuit, les troupeaux. Cet espace, si resserré sur ces masses gigantesques, portait le cachet de la présence de l'homme. C'est qu'il en est des plantes comme des animaux: quelques-unes semblent rechercher la servitude et le voisinage des lieux habités. Les végétaux qui croissaient là formaient un groupe à part, une spécialité au milieu de la végétation qui caractérise les hautes régions. La patience des Alpes y étalait ses larges feuilles, le bonhenri y croissait vigoureux; l'ortie dioïque, potagère pour les Italiens, et dont l'écorce peut être convertie en fil, comme celle du chanvre, s'élevait à côté du chardon à grosses têtes, si commun dans les vallées, le long des chemins : telle une tribu de plantes exotiques que le hasard aurait portée dans ce lieu.

Ce que j'avais attribué à un simple accident sur la montagne de Saint-Paul, est un phénomène général, dû au passage des troupeaux, qui s'offre partout à l'œil de l'observateur : toutes les fois que vous rencontrez une cabane, la pelouse qui l'environne est marquée par cette population. Les alentours de ces huttes bâties à la hâte, ont donc leur *florule* spéciale. Le soir, le botaniste instruit de cette particularité, épuisé de fatigue et craignant de ne pouvoir gagner un asile avant la fin du jour, sent son cœur renaître à l'espérance en apercevant de loin ces plantes, si peu intéressantes ailleurs, car il est assuré d'avoir un gîte pour la nuit.

Adieu, vallée aux poétiques souvenirs, disions-nous en saluant d'un dernier regard ces lieux que nous quittions pour arriver au sommet de Tabe. Mais déja un spectable nouveau retenait notre admiration muette. Ces nuages que nous avions vus se lever, qui, semblables à des flots silencieux, s'étaient roulés à notre suite, nous apparurent comme une mer immense, s'étendant sans bornes par-delà les monts qui s'inclinent vers la plaine; au midi seulement les pics déchiquetés de la chaîne centrale figuraient un littoral et donnaient des bornes à cet océan de vapeur. La tête du Mont-Vallier apparaissait isolée, au loin, ainsi qu'une île autour de laquelle seraient venus s'abattre des flots éblouissans, pour mieux faire ressortir les teintes sombres de ses contours escarpés.

Nous marchions sur une crête à double inclinaison dont le faîte recouvert de gispet, graminée dure et luisante, devenait un passage difficile. A l'endroit le plus élevé, se montrait une croix grossièrement faite a l'aide de quelques quartiers de roche. L'aspect de ce monument, dont les aspérités disparaissaient de loin était imposant; il semblait dire que le christianisme avait pris possession même des déserts. Aux lieux où les anciennes peuplades pyrénéennes avaient taillé des autels à leurs divinités païennes, les pâtres de nos jours ont placé la figure du Christ; eux aussi, redoutant les influences funestes des élémens qui là règnent en maîtres, trouvent des consolations en s'agenouillant devant la croix, que les orages ne respectent pas toujours.

Quoique les nuages fussent très-près de nous et rendissent la course dangereuse, nous voulions arriver au Saint-Barthélemy, gigantesque masse de granit, surgissant au-dessus des terrains de transitions; visiter ses pentes rapides à demi couvertes de neige, et recueillir de nouvelles chroniques sur les lacs qui fournissent les sources du grand Lhers; mais nos guides s'é-

tant refusés à aller plus loin, nous ne pûmes point admirer toutes les beautés naturelles de Tabe, qui signifie *Tabor* dit Olhogaray, à cause des merveilles qu'elle renferme.

Nos habits furent mouillés lorsque, en descendant, nous traversâmes les vapeurs qui nous séparaient de ce monde qui venait de nous être révélé pour la première fois. Au-dessous, le jour était sombre; le soleil que nous quittions radieux ne s'était point levé pour les habitans des vallées.

J.-B. Noulet.

CLÉMENT MAROT, A CAHORS.

I.

L'HÔTELLERIE DU GRAND OURS.

De luthériste ils m'ont donné le nom,
Qu'à droit ce soit, je leur réponds que non.
Luther pour moi des cieux n'est descendu;
Luther en croix n'a point été pendu
Pour mes péchés; et tout bien advisé,
Au nom de lui ne suis point baptisé;
Baptisé suis au nom qui tant bien sonne,
Qu'au son de lui le Père Éternel donne
Ce qu on requiert; le nom tant tout-puissant
Qu'il a rendu tout genou fléchissant.

(Clément Marot; *Épître*.)

Quatre gentilshommes, par une froide matinée du mois de novembre, parcouraient à pas précipités les sinuosités d'une ancienne route, tracée, dit-on, par les Romains sur la pente escarpée des collines qui avoisinent la ville de Cahors; un brouillard épais couvrait le soleil d'un voile impénétrable, et les nobles voyageurs, confiant à leurs écuyers le soin de leurs palefrois, devisaient sur les affaires du temps, sur les nouvelles du jour.

— J'aperçois la tour de la cathédrale, s'écria tout-à-coup Gaspard de Thémines; nous arriverons à Cahors à midi précis, heure solennelle du dîner.

— Thémines est toujours affamé comme un soldat allemand, dit Guillaume de Vassal.... Foi de gentilhomme, je n'ai jamais connu de sergent d'armes plus glouton que lui.

— Trêve à ces beaux discours, sire de Vassal, répliqua Thémines; votre parole n'est pas assez puissante pour me convertir; ne connaissez-vous pas le vieux proverbe : *ventre affamé n'a point d'oreilles*.

— Il s'agit bien de dîners et de festins, mes cousins, ajouta Saint-Alvaire du Vigan; écoutez-moi donc un instant; j'ai joyeuse nouvelle à vous apprendre; François Ier de nom, notre seigneur, est de retour de sa prison de Madrid; il a séjourné à Toulouse où il a vénéré les reliques de l'église Saint-Saturnin; à l'heure qu'il est, le roi de France se réjouit et fait *chère lie* dans son château de Cognac.

Les gentilshommes s'étaient arrêtés pour écouter le discours de Saint-Alvaire; quand il cessa de parler, ils partirent tous par un éclat de rire et se moquèrent du maladroit conteur de nouvelles.

— Pauvre Saint-Alvaire! s'écria le baron de Saint-Clair.... dame Renommée ne s'est pas fatiguée pour lui....

— Saint-Alvaire nous raconte des nouvelles que nous connaissons depuis quinze jours, ajouta Gaspard de Thémines; c'est comme s'il nous disait que Pharaon, roi d'Égypte, s'est noyé dans la mer rouge avec son infanterie et sa cavalerie.

— Ne riez pas tant, beaux sires, répliqua Saint-Alvaire; il est bien permis à un gentilhomme qui n'est pas sorti depuis dix mois de son castel, d'ignorer ce qui se passe dans la chrétienté. Je croyais que la délivrance de notre sire n'était pas connue de vous; j'étais fier de vous l'annoncer; car, par le blason de mes pères, il n'est pas de châtelain en France qui désire plus ardemment que moi, le triomphe de la noble fleur-de-lys.

— Si Saint-Alvaire n'est pas un heureux conteur de nouvelles, dit Guillaume de Vassal, j'atteste qu'il est bon français.

— Oui, oui, firent les gentilshommes.

En ce moment ils arrivaient dans la plaine; ils s'élancèrent sur leurs palefrois, et, un quart-d'heure après, ils entrèrent dans la vieille cité de Cahors. L'hôtellerie du *Grand Ours* était alors le rendez-vous de toute la noblesse du Quercy; la cave et le gibier de Marc Lavaysse étaient renommés vingt lieues à la ronde, et l'hôtellier, qui avait fait les campagnes d'Italie, sous le roi Louis XII, savait égayer ses nobles convives par des récits de prouesses et faits d'armes. Guillaume la Truffe, son palefrenier, petit homme difforme et joyeux comme un bossu, servait de jouet aux écuyers, et pendant que les maîtres riaient à table, les valets s'amusaient aussi dans l'écurie. Les quatre gentilshommes dont je viens de parler, furent accueillis avec les égards et les prévenances qu'on devait à de nobles et généreux habitués.

— Guillaume la Truffe, dit Saint-Alvaire au vieux palefrenier, les convives seront-ils nombreux à dîner?

— Non, seigneur, répondit Guillaume; nous n'avons dans l'hôtellerie qu'un ciseleur italien, nommé Ganfanelli.

— Des peintres, des ciseleurs, des architectes et des poètes, fit Gaspard de Thémines.... On ne voit que ça en France, depuis que François d'Angoulême notre sire, dépense ses plus chers deniers à payer au poids de l'or les chefs-d'œuvre de ces italiens.



— Je ne vous ai pas parlé d'un autre étranger, ajouta Guillaume la Truffe... On l'appelle maître Clément; il a la barbe longue et très noire; il porte un pourpoint serré comme une côte de maille.

— C'est un gentilhomme languedocien ou navarrais, dit Guillaume de Vassal.

— Vous avez deviné, beau sire de Vassal : il arrive de la cour de la reine Marguerite, sœur de notre roi: maître Lavaysse m'a dit qu'il est très expert en poésie...

— Hâtons-nous donc, mes cousins, s'écria le baron de St-Clair: nous rirons, je vous le jure, car nous allons dîner avec la fleur des beaux esprits de France, avec maître Clément Marot.

Les gentilshommes répétèrent à voix basse le nom du poète, et suivirent le baron; en entrant dans la salle à manger ils demandèrent à l'hôtellier où était maître Clément.

— Dans la chambre voisine, mes seigneurs, dit Marc Lavaysse; il devise avec Ganfanelli le ciseleur; si vous voulez attendre un quart-d'heure, vous dînerez avec ce cher nourrisson des doctes sœurs.

— Nous attendrons, répondit Gaspard de Thémines.

Les seigneurs prirent place autour d'un grand feu, et s'entretinrent à voix basse sur le rappel inattendu du poète exilé.

Pendant qu'ils s'efforçaient de découvrir la cause qui avait déterminé la justice royale à pardonner à maître Clément, condamné par les docteurs de Sorbonne, le poète, seul avec Ganfanelli, écrivait une lettre dont il relisait toutes les phrases avec un soin qui approchait de l'inquiétude; il plia tout-à-coup le parchemin, et y apposa son sceau.

— Mon cher Ganfanelli, dit-il au ciseleur, vous entrerez dans la maison que je vous ai montrée ce matin...

— Dans la rue qui avoisine la cathédrale?

— Oui, mon cher ciseleur; vous demanderez à parler à une jeune fille qui porte le nom de Marguerite; vous lui remettrez cette lettre que vous cacherez dans ce livre d'heures.

— Si je ne me trompe, voici les armes et le blason de la reine de Navarre, dit le ciseleur, après avoir examiné la couverture du riche vélin.

— Soyez discret, Ganfanelli; vous savez que Mercure, le messager des dieux, tenait secrètes les aventures des immortels; revenez bientôt, et vous me direz si Marguerite a pleuré en lisant ma lettre.

Maître Clément ouvrit la porte qui le séparait de la salle à manger, et salua respectueusement les gentilshommes qui se levèrent en présence du poète. On se mit à table sans proférer une parole. Le poète fut le premier à rompre le silence.

— Messeigneurs, dit-il, vous êtes tous gentilshommes de la province du Querci; vous connaissez sans doute la ville de Cahors?

— La ville de Cahors qui vous élevera un jour des statues, maître Clément, répondit Guillaume de Vassal; vous êtes notre Homère, notre Tyrthée et notre Anacréon: Nous tenons tous à grand honneur de dîner avec le poète honoré de la royale faveur de François Ier.

— Qui s'est battu à la journée de Pavie comme un intrépide chevalier, à côté de Galiot de Genouillac.

— L'Achille de l'armée française fit Marot...

— Et maintenant sénéchal du Querci, répliqua le baron de St-Clair.

Maître Clément, presque honteux des éloges que lui prodiguaient ses nobles commensaux, resta quelque temps interdit; mais recouvrant bientôt son sang-froid habituel, il détourna habilement le sujet de la conversation, raconta sa vie aventureuse pendant qu'il était page du seigneur de Villeroi, et puis valet de chambre de Marguerite de France, duchesse d'Alençon; les dangers qu'il avait courus dans les guerres d'Italie; les persécutions de la Sorbonne qui l'accusait d'hérésie, et l'avait exilé.

— Soyez plus prudent à l'avenir, maître Clément, dit Gaspard de Thémines, et vous trouverez en François Ier un puissant protecteur.

— Je me méfie de messieurs de Sorbonne, répliqua le poète; quand je songe aux sombres prisons du Châtelet, mes cheveux se dressent; je tremble qu'il ne m'arrive encore quelque malheur.... Mes beaux seigneurs, ne trouvez-vous pas que je sens le brûlé?

— Rassurez-vous, maître Clément; on ne doute plus aujourd'hui de votre catholicité, et dans tous les cas, le roi s'interposerait entre vous et les sévères docteurs de la Sorbonne.

— Séjournerez-vous long-temps à Cahors, maître Clément, dit Guillaume de Vassal? n'irez-vous pas voir messire Galiot de Genouillac, votre compagnon d'armes et votre ami?

— Je verrai le sénéchal du Querci.

— Ce soir il donne une fête aux demoiselles de Cahors; vous y verrez la plus accorte jouvencelle du royaume de France; elle a nom Marguerite.

— Marguerite! fit Clément Marot, qui ne put comprimer sa première émotion...

— La demoiselle est orpheline, ajouta Guillaume de Vassal; elle n'a jamais connu son père ni sa mère; on dit qu'elle est fille d'une princesse; et mille bruits divers courent sur sa naissance mystérieuse. Une main invisible lui prodigue l'or et les bijoux; elle vit avec la magnificence d'une puissante châtelaine; elle est d'une admirable beauté, et le jeune Hébrard de Saint-Sulpice, aspire au bonheur de devenir son époux.

— Ce malheureux Hébrard de Saint-Sulpice, s'écria Gaspard de Thémines. La fortune le contrarie toujours; il aime la belle Marguerite, et la jouvencelle ne veut pas de lui; elle lui préfère un peintre, un poète nommé Jehan de Gourdon.

— Préférer un peintre à un gentilhomme issu d'une des plus nobles familles du Querci! dit Saint-Alvaire... Quelle folie! qu'en pensez-vous maître Clément?

— Si le peintre est habile, et le gentilhomme inconnu parmi les chevaliers français, la jeune fille a fait un bon choix, en préférant l'artiste au châtelain.

— Ah! ah! maître Clément, firent tous les gentilshommes, un pareil langage ne convient pas à un poète qui a passé la plus grande partie de sa vie à la cour du roi de France.

Les nobles convives chuchotèrent entr'eux; le poète pour couper court aux épigrammes qu'on lui lançait à voix basse, proposa de passer quelques heures à jouer.

— Messeigneurs, s'écria-t-il, j'arrive d'Italie; j'apporte une bourse pleine de pièces d'or qui n'ont pas vu le soleil, depuis mon départ de Ferrare; j'ai résolu de les exposer au grand air; si vous voulez, messeigneurs, je les livrerai au hasard de quelques coups de dés.

— Nous acceptons le défi, maître Clément, répondit Gaspard de Thémines.

Chacun prit place autour d'une table ronde, et la salle à manger fut métamorphosée en un brelan improvisé.

II.

LE PORTRAIT.

A bref parler; c'est Cahors en Quercy,
Que je laissai pour venir querre icy
Mille malheurs; auxquels ma destinée
M'avait submis; car une matinée
N'ayant dix ans, en France fus mené
Là où depuis me suis tant pourmené,
Que j'oubliai ma langue maternelle
Et grossement apprins la paternelle,
Langue françoise est grands cours estimée
Laquelle enfin quelque peu s'est limée;
Suivant le roi François premier de nom,
Dont le savoir excède le renom.
C'est le seul bien que j'ai acquis en France,
Depuis vingt ans en labeur et souffrance.

(Clément Marot; *Poème de l'Enfer.*)

— Avouez, maître Clément, que si vous êtes heureux au jeu, vous avez été bien malheureux à la cour, dit Gaspard de Thémines en vidant son escarcelle sur la table.

— Je voudrais perdre avec vous, autant d'or qu'en possède la république de Venise, et n'avoir jamais quitté la noble cité de Cahors.

— Vous gagnez encore, s'écria Thémines... à un autre plus heureux que moi.

— Je prends ta place, dit Guillaume de Vassal; il ne sera pas dit qu'un poète a vaincu un gentilhomme, soit au jeu, soit en amour, soit en champ clos.

— Des joueurs plus rusés, des céladons plus entreprenans, des combattans aussi intrépides que vous, ont demandé grâce à maître Clément, répondit le poète.

La chance, d'abord si heureuse pour maître Clément, tourna enfin contre lui; Guillaume de Vassal, plus hardi que Gaspard de Thémines, hasarda cent pièces d'or, qui lui restaient encore, et parvint à vider l'escarcelle de Clément Marot. Heureusement pour le poète, Ganfanelli, parut sur la porte de la salle; Marot comprit que son message était rempli.

— Dans quelques instans je reviendrai, messeigneurs, dit-il aux gentilshommes; j'ai à parler d'une importante affaire avec le ciseleur italien.

— Assez pour aujourd'hui, maître Clément, répondit Guillaume de Vassal; demain, si vous voulez, nous recommencerons le combat à outrance.

— A demain, beaux seigneurs, fit le poète.

Il ferma la porte derrière lui, et se dirigea vers la cheminée, près de laquelle Ganfanelli avait déja pris place.

— Ganfanelli, dit le poète, as-tu vu Marguerite?

— J'ai vu un ange, une madone, une divinité, répondit le ciseleur.

— Enthousiaste! fit maître Clément impatienté, je ne te demande pas si Marguerite est jolie... je veux savoir seulement, si tu as rempli mon message.

— Doutez-vous de mon exactitude, maître Clément?... J'ai remis votre lettre à la demoiselle; j'ai vu ses beaux yeux se mouiller de larmes; j'ai entendu les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine oppressée par la douleur, ou par la joie.

— Elle a donc pleuré?

— Et moi aussi, maître Clément; il faudrait avoir un cœur d'airain, pour ne pas être ému par une voix si touchante! — Il est à Cahors, s'est-elle écriée... « Je » le verrai! je pourrai l'embrasser, il serrera contre » son sein sa pauvre Marguerite. J'irai me jeter à » ses pieds; je le conjurerai de me soustraire aux per» sécutions d'Hébrard de Saint-Sulpice; je lui dirai que » depuis ma plus tendre enfance, j'aime Jéhan de » Gourdon. «

— Jéhan de Gourdon, s'écria, maître Clément...

— Un peintre, un poète renommé dans le pays, ajouta Ganfanelli. Je l'ai vu chez Marguerite; il veut vous parler, il a suivi mes pas, et il ne tardera pas à arriver.

— Que veut-il de moi?

— Obtenir la main de Marguerite.

— Puis-je en disposer?

— Vous voulez me cacher un secret que j'ai su découvrir, maître Clément, dit le ciseleur. La belle Marguerite, après avoir lu votre lettre, l'a montrée à Jéhan de Gourdon, en lui disant: regardez, mon bien-aimé, cette lettre est de mon père.

— Silence, Ganfanelli!...

La porte venait de s'ouvrir, et le peintre tremblant, la tête baissée, se jeta aux pieds du poète.

— Ganfanelli, dit Clément Marot, laissez-nous seuls pendant quelques instans; veillez à ce que personne n'entre ici.

Le ciseleur s'éloigna, et se posta en sentinelle à la porte.

— Relevez-vous, jeune homme, dit Clément Marot, en fesant signe au peintre de s'asseoir sur un fauteuil à côté de lui. Que demandez-vous? je suis étranger, vous ne me connaissez pas.

— Vous êtes le père de Marguerite.

— Qui vous l'a dit?

— J'ai lu votre lettre; j'ai pressé sur mes lèvres le nom glorieux de l'immortel poète de la France; je suis venu joyeux, plein d'espoir, vous demander la main de votre fille.

— De ma fille.... Marguerite vous aime-t-elle?

— Sa bouche a prononcé des sermens qui ne seront jamais violés.

— Ne savez-vous pas que messire Hébrard de Saint-Sulpice doit être son époux?

— Vous consentiriez à cette union, grand Dieu! je suis bien malheureux, s'écria Jéhan de Gourdon.

— Vous n'êtes pas gentilhomme... Quels sont vos titres?

— L'amour des beaux-arts et la gloire que j'espère acquérir.

— Bien, jeune homme! s'écria Clément Marot, en

serrant le peintre dans ses bras; allez chercher vos pinceaux, et une toile; vous peindrez devant moi, et si je reconnais en vous l'inspiration d'un artiste, Marguerite sera votre fiancée.

Jéhan de Gourdon, ne se possédant plus de joie, courut à son logis, et revint quelques instans après, armé de pied en cap; il prépara ses couleurs, disposa ses pinceaux, et suspendit une toile.

— A l'œuvre, mon ami, lui dit Clément Marot.

— J'ai choisi pour sujet du premier tableau que je compose sous vos yeux, l'image chérie de celui qui peut seul assurer mon bonheur : je vais peindre le poète de la France, le père de Marguerite.

Une demi-heure suffit à Jéhan de Gourdon pour esquisser la tête de Clément Marot; en peu de temps les traits devinrent plus distincts, et le poète apparut sur la toile, le front ceint du laurier immortel, les yeux enflammés par l'inspiration, les lèvres légèrement contractées, la barbe noire et touffue, les épaules à peine couvertes d'une toge romaine.

— Admirable! admirable! s'écria maître Clément... par Apollon et les neuf sœurs, vous êtes un grand artiste, Jéhan de Gourdon.

Ganfanelli, fatigué du rôle passif qu'il jouait à la porte, rentra au moment où le poète s'extasiait devant son portrait.



CLÉMENT MAROT.

— Dites-moi, Ganfanelli, s'écria maître Clément; si ce portrait ne ferait pas honneur à vos fameux peintres d'Italie.

— C'est la nature prise sur le fait, rendue avec une expression admirable.

— Jéhan de Gourdon, peut-il prétendre à la main de Marguerite?

— Il pourrait épouser une princesse, répondit le ciseleur.

Profitant du moment où Ganfanelli examinait le portrait de plus près, le poète, dit à voix basse à Jéhan de Gourdon.

— Maître Jéhan, ce soir je serai au logis de Marguerite à la neuvième heure; soyez fidèle au rendez-vous, et surtout gardez-vous de dévoiler le secret que le hasard vous a fait connaître.

Le peintre et le ciseleur sortirent ensemble, et maître Clément passa le reste de la journée à écrire plusieurs lettres qu'il devait envoyer au roi François Ier, à la reine de Navarre, à la duchesse de Ferrare.

II.

CINQ FLEURS DE LYS.

J'abandonnai sans avoir commis crime,
L'ingrate France, ingrate, ingratissime,
A son poète; et en la délaissant,
Fort grand regret ne vint mon cœur blessant;
Tu mens, Marot; grand regret tu sentis,
Quand tu pensas à tes enfants petits.

(Clément MAROT; *Épître à François Ier.*)

Marguerite lut et relut en pleurant de joie, la lettre qui lui révélait enfin une partie du secret de sa naissance; elle la cacha soigneusement à dame Bérengère sa gouvernante; mais aussitôt que Blanchefleur, fille d'un homme de loi de Cahors, et sa compagne chérie, vint lui rendre visite sur le soir, elle s'enferma avec elle dans son oratoire, et lui fit connaître son bonheur.

— O Blanchefleur, ma tant douce amie, la bonne Vierge a eu pitié de moi, s'écria-t-elle : je connais maintenant le nom de mon père; je le verrai avant la dixième heure; on ne m'appellera plus Marguerite l'orpheline.

— Je te disais bien qu'un jour viendrait où ce mystère te serait dévoilé, répondit Blanchefleur. Connais-tu aussi le nom de ta mère?

— Non, s'écria Marguerite en poussant un profond soupir.

— Puisque tu as retrouvé ton père, le ciel te rendra aussi aux caresses de celle qui la première te pressa sur son sein.

— Que la bonne Vierge t'entende, Blanchefleur, et que tous les saints du paradis intercèdent pour moi.

La bonne, la naïve, la fidèle Blanchefleur prit part aux transports de joie de son amie : Les deux filles, au cœur ardent comme deux chérubins, belles comme les vierges que le pinceau de Raphaël fixa sur la toile, s'agenouillèrent ensemble dans l'oratoire de Marguerite, et récitèrent leurs oraisons à notre Dame-des-Rochers, de tout temps vénérée par les habitans du Querci. Leur prière était à peine terminée, lorsque

Marguerite entendit du bruit à la porte extérieure ; au même instant, dame Bérengère entra dans l'oratoire.

— Damoiselle Marguerite, dit-elle à voix basse, il y a ici deux étrangers qui veulent vous parler : j'ai tout fait pour les congédier ; je n'ai pu réussir.

— Malheureuse, fit Marguerite en s'élançant hors de l'oratoire, vous refusiez l'hospitalité à mon père !

— A votre père? s'écria dame Bérengère. Qu'entends-je ! sommes-nous encore au temps des miracles !

Pendant que Bérengère manifestait sa surprise par les exclamations les plus incohérentes et les plus bizarres, l'impatiente Marguerite parcourait à pas précipités une grande salle à l'extrémité de laquelle se trouvait une petite chambre, sorte de parloir où de nobles *servans d'amour*, avaient obtenu quelquefois le rare bonheur d'un court entretien avec la belle orpheline.

Marguerite, aussitôt qu'elle eût ouvert la dernière porte, s'arrêta un instant, jeta un regard sur les deux étrangers ; pour la première fois elle voyait son père, et pourtant elle n'hésita pas : Elle courut vers le poète qui la reçut dans ses bras, la serra à plusieurs reprises contre son sein, et mêla ses larmes aux larmes de sa fille. Lorsque ce premier transport fut un peu calmé, maître Clément s'assit dans un large fauteuil, et prit Marguerite sur ses genoux.

— Ma fille chérie! douce amie de mon âme, dit le poète en glissant ses doigts sous la toque de velours qui cachait la noire chevelure de Marguerite! tu n'espérais pas voir ton père aujourd'hui.

— Le ciel nous envoie le bonheur au moment où nous ne l'attendons pas, répondit la damoiselle :

— Tu viendras avec moi à la cour de France?

—Oui, mon père, mais vous emmenerez aussi Jéhan de Gourdon que j'aime...

— Plus tard, tu sauras si j'ai pour toi une tendresse vraiment paternelle ; maintenant, laisse-moi goûter le bonheur de te voir, de t'entendre, de t'embrasser.

— Et ma mère... Serais-je assez heureuse pour la connaître, pour lui dire que mon enfance et les premières années de ma jeunesse ont été bien tristes, parce que sa voix chérie ne retentissait pas à mes oreilles, pour me consoler.

—Ta mère, fit maître Clément... Tu sauras plus tard... Je ne puis te dire.

—Vous ne voulez pas! dit Marguerite, en passant ses deux petits bras autour du cou du poète...

— Dis-moi, Marguerite, répondit Clément Marot... Ne portes-tu pas suspendu à ton cou un sachet mystérieux ?

— Long-temps j'ai gardé cette précieuse relique : Dame Bérengère, ma gouvernante, me disait que le sachet serait ouvert lorsque j'aurais atteint ma dix-huitième année; les ordres de ma mère ont été fidèlement accomplis, le sachet n'a été ouvert que l'an dernier, la veille de *Pâques fleuries*.

— Tu l'as ouvert !

— Mon père, j'avais atteint ma dix-huitième année.

— Qu'as-tu trouvé dans le sachet?

— Une croix formée de cinq fleurs-de-lys en or.

Dame Bérengère me dit que c'était un témoignage certain d'une noble et haute origine.

— Oui, Marguerite, celle qui t'a portée dans son sein, est puissante parmi les plus grandes dames, reine des ris, des grâces et des jeux dans toutes les cours qu'elle veut embellir de sa présence.

— Dame Bérengère m'a parlé souvent de Diane de Poitiers, la douce amie de François Ier de nom, notre sire, et de Marguerite de France, duchesse d'Alençon.

— Que te disait-elle ?

— Que ces puissantes dames me combleraient un jour de bienfaits.

— Dame Bérengère te trompait, ma chère Marguerite.

— Je n'ai pas ajouté foi à ses paroles.

Clément Marot craignant de trahir un secret qu'il avait promis de garder inviolablement, entraîna sa fille dans la grande salle et lui parla du tendre amour que Jéhan de Gourdon lui avait voué comme à la seule et unique *dame de ses pensées*. Le souvenir du jeune peintre fit sourire l'heureuse Marguerite qui ne songea plus à questionner le poète sur le nom de sa mère.

— Tu épouseras Jéhan de Gourdon, s'écria maître Clément; tu es ma fille, seul j'ai le droit de t'imposer ma volonté.

— Jéhan m'aime depuis trois ans ; pour me plaire, il est devenu peintre et poète : voyez ces tableaux, mon père ; celui-ci représente messire Galiot de Genouillac, aujourd'hui sénéchal du Quercy, commandant les artilleurs à la bataille de Pavie; celui-là représente François d'Angoulême dans sa prison de Madrid.

— Et cette petite toile que je distingue à peine dans l'ombre?

— C'est mon portrait.

Maître Clément s'approcha avec un flambeau et examina attentivement ce petit chef-d'œuvre, créé sous la double inspiration de l'art et de l'amour.

— Jéhan de Gourdon mérite d'obtenir ta main, Marguerite, ma fille, si tendrement chérie et adorée, s'écria le poète.

— Monseigneur le sénéchal veut que j'épouse messire Hébrard de Saint-Sulpice, son parent.

— Rassure-toi, je connais Galiot de Genouillac, je combattis sous sa bannière à la journée de Pavie ; il se souviendra de Clément Marot que François d'Angoulême a comblé de ses faveurs royales, qui sait à la fois, chanter les exploits du plus grand roi du monde, et *occire* ses ennemis dans un jour de bataille. Le sénéchal du Querci donne ce soir une fête aux damoiselles de Cahors, tu y viendras avec moi; Jéhan de Gourdon y sera aussi ; va, ma douce Marguerite, va te parer de tes plus riches atours ; il faut que la fille du poète de François 1er soit belle parmi les belles.

— Que de bonheur en un jour, mon père ! s'écria Marguerite. Vous me faites espérer que monseigneur le sénéchal du Querci consentira à mon mariage avec Jéhan de Gourdon ! Courons à la fête, mon père ; une nouvelle vie commence déja pour moi !

IV.

DEUX STATUETTES.

Or, adieu donc, noble dame, qui uses
D'honnesteté toujours avec les muses.
Adieu, par qui les muses désolées,
Souventes fois ont été consolées,
Adieu, qui voir ne les peult en souffrance.
Adieu, la main qui de Flandres en France,
Tira jadis Jean le Maire Lelgeois
Qui l'âme avait d'Homère le grégois!

(Clément MAROT; *Épître à Mme de Soubise.*)

Cependant le bruit courait dans la paisible cité de Cahors, que maître Clément Marot, le poète du roi de France, était descendu à l'hôtellerie du *Grand Ours*, et qu'il assisterait à la fête du sénéchal du Querci. Galiot de Genouillac, qui ne s'attendait guère au bonheur de posséder un si illustre convive, n'en fut pas plutôt instruit qu'il se transporta au logis habité par dame Bérengère et damoiselle Marguerite. Suivi de cinquante hommes d'armes, il voulut honorer publiquement le favori de François 1er, qui plusieurs fois dans les guerres d'Italie, avait joué le double rôle d'Homère et de Tyrthée.

— Soyez le bien venu, maître Clément, s'écria le vieux guerrier en donnant au poète l'accolade fraternelle.... Vous arrivez enfin, cher nourrisson des neuf sœurs! j'avais prévu que François 1er, notre sire, vous rappelerait de l'exil.

— Je viens des pays de Navarre, seigneur sénéchal, et dans quelques jours je partirai pour Paris.

— Marguerite de France est toujours belle comme madame Vénus, la mère des grâces?

— Toujours digne des adorations des plus galans et intrépides chevaliers de France et de la Langue-d'Oc.

— Elle vous a acceuilli comme un frère?

— Elle a été ma divinité protectrice.

— Et les Muses.... vous sont-elles toujours fidèles?

— Les chastes sœurs m'ont consolé dans tous mes malheurs.

— Où est votre fille Marguerite?

— Elle vient vers nous, seigneur sénéchal; vous seul connaissez le mystère de sa naissance : je vous conjure, par tout ce que vous avez de plus cher, de garder ce secret.

— Ne doutez pas un seul instant de ma discrétion, maître Clément : par le temps qui court, il est tant de choses que nous devons couvrir d'un voile impénétrable aux regards du vulgaire.

Marguerite, parée de ses plus beaux habits, resplendissante d'or et de pierreries, s'inclina respectueusement vers le sénéchal, sitôt qu'elle fut assez près pour être entendue; puis elle livra à son père une de ses blanches mains, et partit avec lui pour se rendre à la fête de monseigneur Galiot de Genouillac. La fleur de la noblesse du Querci, s'y trouvait déja réunie; les gentilhommes étaient vêtus de petits just-aucorps de velours, enrichis d'or, d'argent et de pierreries; chacun voulait surpasser ses rivaux en magnificence : mais le plus beau, le plus jeune, le plus noble de tous ces chevaliers, était Hébrard de Saint-Sulpice; plus d'une *gente* damoiselle, au long corsage, soupirait secrètement pour lui; les plus riches, les plus puissans châtelains, eussent voulu lui donner leurs filles en mariage. Mais le jeune Hébrard se montrait insensible à toute courtoisie; il ne voyait, il n'aimait que Marguerite l'orpheline; étonné de ne pas l'apercevoir dans la salle du bal, il s'approcha de Blanchefleur, sa compagne bien-aimée, et lui dit à voix basse :

— Damoiselle Blanchefleur, savez-vous si Marguerite viendra à la fête de monseigneur le sénéchal?

— Elle y sera, messire, répondit Blanchefleur..... Mais la voici, s'écria-t-elle en se dirigeant vers la porte.

Marguerite entrait dans la salle, s'appuyant légèrement sur un des bras de son père; elle marchait avec une grâce, à la fois si simple, si naïve et si voluptueuse, qu'il n'y eut qu'un cri d'admiration pour la saluer et l'accueillir. Hébrard de Saint-Sulpice ne fut pas des derniers à lui offrir ses hommages; mais quel ne fut pas son étonnement quand il se vit presque repoussé par la damoiselle; long-temps il la poursuivit de ses regards courroucés; puis, pour cacher sa douleur et son indignation, il s'assit à une table de jeu; la fortune ne lui fut pas plus favorable que l'amour. Un accident inattendu vint mettre le comble à son désespoir. Ganfanelli, le ciseleur italien, avait été invité à la fête par le sénéchal; pour lui témoigner sa reconnaissance, il lui offrit deux statuettes, si bien modelées, exécutées avec tant d'art, que maître Clément lui-même, si sévère quand il s'agissait de prononcer sur un chef-d'œuvre, embrassa Ganfanelli :

— Monseigneur, dit le ciseleur au sénéchal, je vous offre ces deux statuettes; l'une représente le grand-maître d'artillerie de François 1er, assis sur un canon : il est vêtu à l'antique, comme le dieu Mars, et défie les ennemis de la France.

— Je vous sais gré de votre courtoisie, maître Ganfanelli, s'écria Galiot de Genouillac, ému jusqu'aux larmes : je garderai cette statuette, qui sera transmise de père en fils à mes derniers descendans; et celle-ci, ajouta le sénéchal, après avoir examiné la seconde statuette : Qui représente-t-elle? Est-ce Vénus, Pallas, Junon, ou quelque autre divinité de la fable?

— Non, monseigneur; c'est Marguerite, fille de maître Clément Marot, mon glorieux ami, et le cher enfant des Muses françaises.

Le sénéchal chercha des yeux la belle Marguerite; il l'aperçut enfin au milieu d'un groupe de damoiselles; il l'appela et lui remit la statuette :

—Ce petit chef-d'œuvre vous appartient, damoiselle Marguerite; vous devez le garder soigneusement.

— Non, seigneur sénéchal, répliqua maître Clément; je veux que Marguerite donne sa statuette au chevalier, gentilhomme ou bourgeois qui a su conquérir son cœur.

— Ceci me rappelle l'histoire du berger Pâris, dit le sénéchal.

— Les rôles sont intervertis, seigneur, répondit Clément Marot; ici c'est la femme qui va donner la pomme de la discorde.

Marguerite presque tremblante, les yeux baissés, hésita long-temps; Hébrard de Saint-Sulpice était à

PÉDRO DE LAS BARCAS ASSASSINANT JÉHAN DE GOURDON.

ses côtés, il attendait son arrêt de vie ou de mort.

— Jéhan de Gourdon, cria Marguerite, approchez : vous m'avez donné mon portrait, je vous donne ma statuette ; que ceci soit le gage de notre éternelle union.

Les assitans restèrent muets de surprise; Hébrard de Saint-Sulpice disparut dans la foule.

— Mon cousin, dit-il à Gaspard de Thémines, j'avais un peintre pour rival, et je suis vaincu.... Vous seconderez mes projets de vengeance.

V.

DANS L'ORATOIRE.

Là fut percé tout outre rudement
Le bras de cil qui t'aime loyaument ;
Non par le bras dont il ha de coutume
De manier ou la lance ou la plume,
Amour encor te le garde et réserve,
Et par escrisit veult que de loing te serve.

(Clément Marot ; *Première Élégie.*)

N'écoutant plus que son dépit et sa colère, Hébrard de Saint-Sulpice réunit tous ses compagnons d'armes et de plaisirs, pour les consulter, sur les moyens qu'il devait employer pour tirer une terrible vengeance du mépris de Marguerite. Les uns disaient, que la jolie orpheline ne valait pas la peine qu'un gentilhomme, mît son esprit à la torture et son épée hors du fourreau; les autres affirmaient que Gaspard de Thémines avait été outragé, qu'il fallait venger l'honneur de la noblesse du Querci. Gaspard suivit ce dernier conseil : il emmena Guillaume de Vassal, le baron de Saint-Clair, et quelques autres de ses amis à son logis, situé près de la tour du pape Jean. On délibéra long-temps, et au lever du soleil, le sénat occulte n'avait encore pris aucune détermination. Cependant, Gaspard de Thémines n'avait pas renoncé à ses funestes projets, et voyant que ses compagnons tergiversaient, il les congédia sous prétexte qu'il avait besoin de dormir. Dès qu'il se vit seul, il s'enveloppa de la tête aux pieds de sa casaque militaire, et se dirigea à pas précipités vers les *Badernes*, espèce de faubourg, infect alors comme aujourd'hui, habité par la populace. Dans une des rues les plus tortueuses, les plus boueuses, les plus obscures, s'élevait une maison d'assez belle ap-



parence, maison maudite, maison devant laquelle les vieilles femmes ne passaient jamais, sans se signer dévotement; elle servait d'asile à un espagnol, nommé Pédro de Las Barcas, marchand aragonais ruiné, qui remplissait à Cahors, les ignobles fonctions de valet du bourreau. Rarement on frappait à la porte de Pédro de Las Barcas; aussi fut-il très étonné, quand il vit entrer un gentilhomme.

— Que la Sainte Vierge et les anges du paradis, vous soient en aide, monseigneur, lui dit-il, en s'inclinant presque jusqu'à terre... Le valet du bourreau peut-il quelque chose pour vous?

— On m'a dit, que pour une forte somme d'argent, tu ne craindrais pas d'assassiner un homme...

— Monseigneur n'a qu'à m'acheter, je jure, par les plaies du Christ, que je lui appartiendrai corps et âme.

— Tu frapperas sans crainte...

— Monseigneur veut rire sans doute... Il peut être tranquille; ce n'est pas pour la première, ni pour la dernière fois, que Pedro de Las Barcas aiguise son stylet.

— Cinq cents écus *au soleil*, et tu me suivras.

— Marché conclu, monseigneur.

— Connais-tu la maison de maître Clément Marot?

— Elle est habitée aujourd'hui par Marguerite l'orpheline, et la jeune fille aime un peintre nommé Jéhan de Gourdon.

— C'est le peintre qu'il faut immoler à ma vengeance.

—Un peintre! le combat sera bien inégal: partons, monseigneur.

—Je te donnerai une armure de chevalier pour qu'on ne te reconnaisse pas.

—Peu m'importe, monseigneur; le valet du bourreau est au-dessus de la calomnie.

Gaspard de Thémines et Pedro de Las Barcas se dirigèrent vers le palais du pape Jean, et le gentilhomme donna au valet du bourreau de quoi s'armer de pied en cap. Pendant que le malheureux Gaspard hâtait ces funestes préparatifs, la belle Marguerite, seule dans son oratoire, rendait grâces au ciel de son bonheur inespéré. Sa robe nuptiale, son voile blanc comme la neige, sa jolie tête encadrée dans un bonnet de soie verte, tout contribuait à lui donner l'aspect d'une de ces beautés que nous rêvons dans les premières années de notre jeunesse, et que nous ne retrouvons jamais sur cette terre. Elle avait prié long-temps; elle laissa son livre d'heures ouvert sur son prie-Dieu, et s'assit sur un petit tabouret.

—Jéhan m'a promis qu'il viendrait prier avec moi, se dit-elle à voix basse... Je l'attends encore... Aurait-il oublié son serment.

Le jeune peintre frappait à la porte de l'oratoire au moment où Marguerite prononçait ces dernières paroles. La jeune fille se hâta d'ouvrir, et Jéhan de Gourdon ne put maîtriser un premier mouvement de crainte religieuse en entrant dans ce petit sanctuaire éclairé par une lampe d'argent.

—Je commençais à désespérer, lui dit Marguerite... Je croyais que tu ne viendrais pas.

—Ne t'ai-je pas promis que je viendrais prier...

—J'ai douté de la sincérité de ton amour; pardonne moi, Jéhan, mon doux ami, et prions ensemble la Vierge pour que notre mariage soit heureux.

Les deux fiancés s'agenouillèrent, et jamais *vœux* plus purs, plus ardens ne s'élevèrent vers le trône de la Reine des anges.

—Je suis sans crainte maintenant, dit Marguerite... tu sais, Jéhan mon doux ami, que mon père nous marie demain.

— J'en ai reçu la promesse, répondit Jéhan; maître Clément a déja donné des ordres pour les préparatifs de la fête nuptiale; j'entrevois le bonheur, et une voix secrète me dit à chaque instant que je n'en jouirai pas. La nuit dernière, j'ai fait un rêve affreux. Un spectre couvert de fer se précipitait entre toi et moi, et j'ai senti le fer d'un poignard pénétrer dans mon cœur.

—Tu te laisses effrayer par un vain songe, dit Marguerite en plongeant les deux mains dans les noirs cheveux de son fiancé...

—Je n'y pense plus maintenant que je suis avec toi, ma douce et tendre amie. Recommençons la prière, que nous avons coutume de réciter tous les jours, car il me semble que je suis au moment d'un très grand péril.

Pendant qu'ils récitaient dévotement leur oraison, la porte de l'oratoire s'ouvrit avec grand bruit : un homme apparut couvert d'une lourde armure, le visage caché sous la visière d'un casque. Jéhan de Gourdon se leva saisi de frayeur :

—Marguerite! s'écria-t-il, voilà le fantôme que j'ai vu la nuit dernière.

—Achève ta prière, eune homme, dit l'homme aux armes noires; demande pardon à Dieu, car tu vas mourir.

Un large poignard étincela dans sa main.

—Qui es-tu, cria Jean de Gourdon, en reculant d'effroi?

—Pedro de Las Barcas.

—Le valet du bourreau...

—Qui a reçu cinq cents écus *au soleil* pour t'assassiner!

Au même instant une lutte acharnée s'établit entre Pedro de Las Barcas et sa victime. Jéhan résista d'abord à son terrible adversaire, qui parvint enfin à lui porter un coup mortel, et le renversa expirant à ses pieds.

Marguerite immobile et debout près de son prie-Dieu, contemplait en frémissant cette scène épouvantable : elle n'avait pas la force de proférer un seul cri; pas une larme ne coulait de ses yeux : ses regards fixés sur la victime et sur l'assassin, exprimaient à la fois l'horreur et la démence : lorsqu'elle vit le bourreau prêt à franchir le seuil de l'oratoire, elle fit un dernier effort d'énergie et lui cria :

— Lâche assassin de Jéhan de Gourdon, qui es-tu? Dis-moi ton nom pour que je le livre à l'opprobre et à la malédiction?

—Pedro de Las Barcas, répondit froidement le valet du bourreau.

—Qui t'a envoyé ici?

—Un noble et puissant seigneur, qui m'a bien payé.



— Hébrard de Saint Sulpice ? s'écria Marguerite... Malheur à lui ! malheur à moi... Paix éternelle à Jéhan de Gourdon !

VI.

LE DÉPART.

Si qu'à Dieu rends grâces un million,
Donc j'ai atteint la ville de Lyon,
Où j'espérais à l'arriver transmettre
Au roy François humble salut en mètre.
Conclud estait ; mais puisqu'il en est hors,
A qui le puis-je ? et dois-je adresser fors ?
A toy qui tiens par prudence loyale,
Icy le lieu de sa hauteur royale.

(Clément Marot ; *Poème au cardinal de Tournon.*)

Aussitôt que l'assassinat de Jéhan de Gourdon fut connu dans la ville de Cahors, le sénéchal se mit lui-même à la tête de ses hommes d'armes et fit les plus exactes perquisitions. Ses efforts et son zèle n'aboutirent à rien ; Pedro de Las Barcas était déja hors des frontières du Querci, et le valet du bourreau seul aurait pu révéler les moindres circonstances du crime ; Galiot désespéré, se rendit à l'hôtellerie du *Grand Ours* où il trouva Clément Marot plongé dans la plus profonde douleur.

— Maître Clément, lui dit-il, je n'ai pu découvrir l'assassin de Jéhan de Gourdon ; avez-vous vu Marguerite votre fille ?

— La pauvrette ! elle ne m'a pas reconnu : en proie à un délire effrayant, elle appelle à grands cris son malheureux fiancé.

— Vous n'avez aucun soupçon, maître Clément ?

— Aucun, seigneur sénéchal.

— Et le crime restera-t-il impuni ?

— Celui qui *frappe de l'épée périra par l'épée*, a dit le Seigneur : puisse la colère céleste poursuivre le meurtrier et ses descendans jusqu'à la dernière postérité.

— Demain nous célèbrerons les funérailles de ce pauvre Jéhan de Gourdon ; vous y assisterez ?

— Avec Marguerite, ma fille.

En effet, le lendemain il y avait affluence de gentilshommes et de bourgeois dans la cathédrale de Cahors ; les uns y étaient venus dans le dessein de prier pour le repos de l'âme du défunt ; les autres, pour être témoins de la cérémonie ; mais le plus grand nombre avait cédé au désir de voir le poète Clément Marot. Quand il entra dans le sanctuaire, suivi de sa fille, enveloppée de la tête aux pieds d'un large voile noir, tous les regards se tournèrent de ce côté. Marguerite eut assez de force d'âme pour prier jusqu'à la fin de la cérémonie funèbre ; mais au moment où les fossoyeurs enlevèrent le cadavre de Jéhan de Gourdon, elle s'évanouit entre les bras de Blanchefleur, sa compagne inséparable....

Quelques heures s'écoulèrent pour elle dans la tristesse et le désespoir ; sa douleur se calma enfin, et se changea insensiblement en résignation : son père voulait l'emmener à la cour ; elle s'y refusa.

— Aucun lieu ne m'attache au monde, fit la jeune fille ; je veux consacrer le reste de ma vie à prier pour Jéhan de Gourdon, mon fiancé.

Marguerite se fit religieuse de l'ordre de Malthe, qui venait d'être fondé par dame Galiote de Genouillac, sœur du sénéchal du Querci. Le poète Clément Marot se hâta de quitter Cahors, pour poursuivre le cours de sa vie aventureuse, qu'il devait terminer misérablement à Turin, en 1544, à l'âge de soixante ans.

J.-M. Cayla.

COSTUMES DES PEUPLES DE PROVENCE.

Faire des recherches sur les costumes d'un peuple, dépeindre les diverses modifications que les vêtemens ont subies pendant plusieurs siècles, c'est étudier l'histoire de cette même nation, entrer dans sa vie privée pour qu'aucune nuance n'échappe à l'observation. La saye des Gaulois, la toge Romaine, les soutanelles du moyen-âge, les justaucorps de la renaissance, les perruques poudrées du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, ne sont-ils pas autant de signes représentatifs qui nous rappellent la transition d'une époque à une autre, d'une civilisation vieillie à une civilisation plus jeune. Assurément celui qui chercherait aujourd'hui la variété des costumes ailleurs que dans la classe ouvrière, chez le peuple, ne tarderait pas à renoncer à des explorations qu'il verrait sans fruit. Les révolutions, ou pour mieux dire la civilisation a tout nivelé ; de nos jours, les costumes sont à peu-près les mêmes dans toute l'Europe. Le peuple seul, fidèle aux vieilles traditions, n'a pas encore renoncé aux insignes de sa nationalité ; d'une province à une autre province, d'un village à un autre, le costume, le langage, les mœurs, ne sont plus les mêmes. Mais c'est surtout dans la Provence qu'on trouve cette diversité d'habillement, modifiée de mille manières ; à Marseille, on distingue au costume un homme du deuxième, troisième, ou quatrième arrondissement. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'imagination provençale ne se trouvera pas encore en défaut.

Remontons à l'origine de la civilisation méridionnale.

Les monumens de l'antiquité gauloise deviennent de jour en jour si rares, qu'il est presque impossible d'avoir des notions sur le costume des Liguriens



qui habitaient la Provence avant l'invasion de la colonie phocéenne; mais tout porte à croire qu'il ne différait pas de celui des autres nations de la Gaule. Nous savons par Diodore de Sicile, que les Liguriens portaient les *brayes* et la *saye;* que les vêtemens étaient de peau de mouton ou de bête fauve; ils les fixaient sur leurs épaules avec un os ou une cheville de bois. En hiver on mettait le poil en dedans, et en dehors, durant la belle saison. Les chefs ne portaient d'autres marques distinctives que des anneaux et des hausse-cols d'une sorte de pierre ollaire qui est encore très commune sur la côte du Var. Bientôt les Phocéens, fondateurs de Marseille, modifièrent les usages du pays et firent adopter aux Liguriens le costume grec. Les Romains arrivèrent ensuite et imposèrent aux vaincus leurs lois, leurs usages, leurs vêtemens. Les Marseillais obéirent à regret; et en prenant la toge romaine, ils conservèrent obstinément leur allure grecque, type d'élégance et de bon ton. Les barbares vinrent à leur tour pour renverser et détruire; pendant plusieurs années de guerres désastreuses, de misère, de calamités, chacun se vêtit de ce qu'il trouva sous la main; le clergé seul conserva la toge romaine, et les gentilshommes ne donnèrent plus aucun soin à leurs vêtemens. Ils se couvrirent de fer de la tête aux pieds: ils adoptèrent les habits courts, et en poussèrent l'exiguité jusqu'au point de paraître ridicules dans les cours étrangères. En 998, dit M. le comte de Villeneuve, Constance, fille de Guillaume Ier comte de Provence, partit d'Arles pour aller épouser Robert, roi de France. Les seigneurs de sa suite avaient des habits si courts et si serrés, que toutes les formes étaient parfaitement dessinées. Leurs bottines semblaient collées aux jambes. Ils avaient rasé non-seulement la barbe, mais encore la moitié de la tête. En un mot, ils excitèrent la gaîté des seigneurs français qui les prirent pour des baladins. Les comtes de Barcelonne firent disparaître ce costume ridicule, et y substituèrent celui de leur pays. Les lois somptuaires des XIIe et XIIIe siècles, les statuts des républiques d'Arles et de Marseille renferment de longues descriptions de costumes d'hommes et de femmes. Mais nous avons hâte d'arriver à notre but qui est de faire connaître les vêtemens actuels des peuples habitans de la Provence; nous ne voulons pas nous égarer dans le dédale du moyen-âge; qu'il nous suffise de dire que sous les princes de la maison d'Anjou, les modes françaises et italiennes changèrent le costume catalan. On adopta les chemises de toile, la culotte à jarretière, le pourpoint, la toque au lieu du bonnet, les bas tricotés, les collerettes et les manchettes (1). La soie qui se tirait d'Italie, et qui avait été fort rare, devint si commune sous François Ier, que le parlement d'Aix rendit un arrêt en 1544, pour en restreindre l'usage aux classes les plus élevées. Quant aux classes moyennes, quoiqu'elles fussent plus ou moins influencées par les mode, françaises, elles n'en conservèrent pas moins jusqu'à la révolution des traces du costume national. Ces traces effacées aujourd'hui dans les classes aisées et dans la population des villes, se remarquent encore chez le bas peuple et dans la campagne. Ce costume diffère non seulement de celui des autres provinces, mais encore il n'est pas le même dans tout le département.

« Le costume ordinaire du peuple à Marseille, et dans le premier arrondissement, est le pantalon large, le gilet court, une veste ronde avec le collet droit et bas, une cravate de soie pendante et nouée par devant, le col de la chemise rabattu sur le collet de la veste, chapeau rond, et souliers de peau blanche. Ce costume leste et gracieux est celui des abbats, des joueurs de tambourin et de la jeunesse marseillaise. Les femmes du bas peuple ont adopté depuis quelques années un costume qui leur sied très-mal; la taille des robes est si haute qu'elles semblent voûtées. Une particularité du costume des femmes de cette classe, est une robe piquée, qui se compose de petits carrés d'indienne de toutes couleurs et de dessins variés, assemblés et ajustés sans ordre ni symétrie. Cette singulière robe se met dans le grand négligé; elle fait toujours partie du trousseau, et toutes les jeunes filles la font avant de se marier. Les artisannes et les couturières ont en général une jolie tournure, sans avoir rien de particulier dans leur costume. Les femmes, à Marseille et dans les environs, se font remarquer par la justesse et la propreté de leur chaussure, ainsi que par la blancheur et la régularité de leurs dents. Les femmes du quartier de Saint-Jean ont conservé le busque, le *courton* ou casaquin à longue et large taille, la robe courte, en indienne à grand ramage; les pantoufles, la coiffe haute et plissée, et la *Coquette* qui est une espèce de pluchon. Ce costume, qui date du



POISSONNIÈRE A LA PROCESSION DE S. LAURENT.

(1) Statistique des Bouches-du-Rhône, p. 265.

xvie siècle, est presque abandonné aujourd'hui; cependant on le voit reparaître toutes les années aux processions de la paroisse Saint-Laurent.

» Les femmes du *terradou*, ou du territoire de Marseille, se fesaient naguère remarquer par un chapeau de feutre noir, à coiffe ronde, en forme de champignon, bordé d'un large galon d'or, avec des crépines pendantes sur les bords; ce chapeau mis un peu de côté et attaché sous le menton, se plaçait sur un bonnet de mousseline, avec un double rang de dentelles : c'est une mode venue d'Italie; les paysannes du *Terradou* ont quelque ressemblance avec les *Contandines* de Florence. Aujourd'hui ce costume est moins commun qu'avant la révolution; mais il s'est encore conservé dans plusieurs familles, et ce serait un juste sujet de regret s'il venait à être abandonné; il est presque exclusivement dévolu aux jardinières et et autres femmes de la campagne.



JARDINIÈRE DES ENVIRONS DE MARSEILLE.

» Le costume des hommes n'a rien de particulier dans le deuxième et le troisième arrondissemens de Marseille. Les fermiers des *Mas* portent, comme ceux des environs d'Aix, la culotte courte; les guêtres de peau remontent sur la culotte. La veste est longue, mais ronde, le gilet est croisé sous la cravate; on en voit encore quelques-uns avec le chapeau tricorne, mais la plupart ont le chapeau rond à large bord. Les artisans se font remarquer par un surtout croisé, qui descend jusqu'aux genoux, et par un chapeau blanc d'une forme particulière. »



PAYSAN DU 2e ARRONDISSEMENT.

Les environs de Marseille sont peuplés de pêcheurs et de mariniers; c'est dans cette classe principalement que le costume frappe les étrangers par son originalité, et par sa ressemblance avec les costumes italiens. Les pêcheurs de Mazargues sont beaux à voir lorsque, immobiles sur la grève, la tête couverte du bonnet napolitain, les pieds enfermés dans de larges et lourds sabots, les jambes recouvertes de bottines en étoffe à larges raies, ils fument gravement leurs pipes en attendant l'heure de la pêche. La veste ronde, la cravate négligemment nouée, la ceinture aux reins; on dirait à les voir qu'ils sont encore au temps de Mazaniello rêvant la délivrance de leur patrie Cependant les pêcheurs de Marseille s'occupent peu d'affaires politiques, et si parfois ils s'arment du poignard ce n'est pas pour opérer une révolution.

Nous terminerons cet aperçu par une dernière citation de M. le comte de Villeneuve.

« On donne le nom de costumes, *proprement dits Provençaux*, à tous les vêtemens en usage en Provence, dont la ville d'Aix était la capitale. L'habillement du paysan provençal diffère de celui du peuple marseillais. Il consiste en une culotte courte de gros drap ou de





PÊCHEUR DE MAZARGUES ET DU QUARTIER SAINT-JEAN.

velours de coton : cette culotte qui s'appelle encore *leis brayos* tient par une boucle à la ceinture : elle est ouverte sur le genou et ne s'attache point; de gros souliers ferrés, des guêtres de peau, sans bas, attachées sur le genou avec une jarretière rouge; un gilet fort long et ample, une veste qui boutonne juste et serrée sur la poitrine, une cravatte serrée autour du cou, un bonnet rouge et par dessus un chapeau bordé de velours noir. Ce costume est en général celui de tous les paysans provençaux du vieux temps; dans les environs des villes, il commence à être rare : la jeunesse a adopté de préférence le pantalon et la veste ronde, mais elle a conservé la ceinture, qui a été introduite en Provence par les Catalans. Le costume des femmes n'offre rien de particulier : l'hiver, elles portent une robe de demi-drap, couleur de la laine brute. Le chapeau est de feutre l'hiver, et de paille, l'été; elles ont le manteau d'indienne avec la capuche fort large; il ne reste presque plus rien de caractéristique. Mais sur les frontières du 4me arrondissement, du côté de l'Ouest, à Saint-Chamas, à Istres, Pélissanne, Salon, on remarque un changement de costume, qui se rapproche, de plus en plus, de celui d'Arles; ce changement a lieu principalement chez les femmes. Elles portent, l'hiver, la robe de drap brune et fort haute, et l'été une robe d'indienne. La robe est toujours un peu courte : des bas de filoselle, et des souliers attachés autour de la jambe avec des rubans; un justaucorps de soie noire, ouvert sur le devant; une collerette de mousseline plissée, et fixée tout autour de l'ouverture de la chemise, se rabat sur le justaucorps; un mouchoir des Indes très clair, un bonnet de mousseline, serré autour de la tête par un ruban très large, qui se termine au devant par une espèce de grande cocarde, dont les bouts sont relevés et forment comme une aigrette. Ce costume flatte beaucoup, mais il est un peu maniéré, surtout depuis qu'il a subi l'influence des modes nouvelles; car autrefois il était plus simple et moins recherché : encore cette recherche est-elle bien moins sensible à Salon qu'à Arles.



FEMME DE SALON ET DES ENVIRONS.

» On peut observer que dans le 2e arrondissement, comme dans le premier, la plupart des pièces du vêtement sont d'origine catalane; mais là, le costume retient cette teinte patriarchale qui est inséparable de la vie agricole, tandis qu'ici, il a pris les formes plus lestes et plus élégantes qui annoncent l'influence du commerce et de l'industrie. On dirait que le costume catalan, devenu national en Provence, comme le langage, a repris, à Marseille, quelque chose de cette Grèce qui fut son berceau, et qu'au contraire, à Aix, le même costume s'est rapproché des Saliens, qui avaient été les premiers habitans du pays. Si vous assistez à un bal champêtre

du territoire de Marseille, ou de la vallée de l'Huveanne, vous vous croirez transporté aux îles de l'Archipel; tandis que dans les pays compris entre l'Arc et la Durance, on semble reporté aux mœurs simples et agrestes des premiers habitans de la Provence. Aussi ces dernières perdent de jour en jour et finiront bientôt par disparaître, tandis que les autres se répandent de plus en plus et finiront par envahir toute la Provence. »

Maintenant suivons jusqu'à à Arles l'auteur de la savante *Statistique des Bouches-du-Rhône;* il ne nous sera pas difficile de glaner dans cette intéressante excursion.

« Les femmes d'Arles portaient dans un temps un costume particulier qui avait quelque analogie avec celui des dames romaines. Ce costume qui, pour la richesse, variait selon les conditions, avait toujours à peu près les mêmes formes. Une robe d'indienne fond-blanc, avec des branchages et des fleurs imitant la nature, serrait le corps sans aucun pli, s'élargissait aux hanches et descendait tout droit sans se draper, jusqu'à mi-jambe. Le corsage de cette robe, coupé carrément à la naissance du sein était sans manches et ressemblait assez à la tunique que les dames portaient à Constantinople dans les derniers temps de l'empire d Orient. Un tour de gorge de mousseline ou de dentelle sortait de l'ouverture de la robe; une pointe de mousseline bordée de dentelle, découpée en rond sur le derrière, connue dans un temps sous le nom de *modeste*, venait se nouer sur le sein avec une large rosace de rubans, et les bouts étaient fixés à la ceinture de la robe, qui étaient attachés sur les reins avec une agrafe, comme la *zona (ceinture)* des dames romaines. Sur la robe était une espèce de pelisse appelée *drolet* ou *droulet*, sans collet, ouverte de devant, coupée droit le long des aisselles et tombant sur les hanches. Ce drolet, était de la même longueur que la robe, avait des manches terminées au-dessus du coude et ornées de manchettes semblables autour de la gorge. La taille, dans les premiers temps, était formée par des plis fixés à la ceinture. Au-dessous, le drolet se prolongeait presque jusqu'au bas de la robe, et finissait par une coupe en demi-cercle. Le drolet était bordé dans tout son contour par une bande d'étoffe couleur de pourpre, ou par une fourrure. La chevelure relevée en toupet, retombait derrière en chignon. Une espèce de voile, le *pluchon*, entourait la tête en passant sous le menton, et formait un nœud sur l'oreille gauche. Le pluchon était bordé de dentelles qui pendaient sur le front et les joues. Des bijoux très riches achevaient la parure et lui donnaient beaucoup d'éclat. Ces bijoux consistaient en une croix d'or, surmontée d'un papillon, le tout garni de diamans ou de pierres fines, et suspendu au cou par une chaîne; des pendans d'oreille fort grands et assortis; des bracelets d'une forme antique très-remarquable et des bagues à tous les doigts. Avec ce costume, les arlésiennes portaient des bas de soie blancs, et des souliers d'étoffe emboîtant le pied jusqu'à la cheville, avec des talons fort hauts et des boucles d'argent ou d'or.

» Tel était le costume ancien; il a subi depuis de nombreuses altérations. La robe devint de la même étoffe que le drolet. On mettait par devant un tablier



FEMME D'ARLES. (Costume ancien.)

remplaçant la partie visible de l'ancienne robe, et montant jusqu'à la gorge. Le drolet eut la taille formée par trois coutures et deux petites basques flottantes. Au lieu de pluchon, on mit une pointe de mousseline en couleur, nouée sous le menton. Plus tard, les femmes de la campagne y ajoutèrent un chapeau à peu près semblable à celui des paysannes de Marseille; enfin le drolet a été totalement abandonné par la génération actuelle, et les femmes ont adopté un costume à peu près semblable à celui de Salon, qui se rapproche de celui des femmes de Catalogne, et qui a été imité par les Languedociennes ».

« Un fait historique et assez important surgit naturellement de l'étude des divers costumes des habitans de la Provence. En comparant entr'elles, les trois villes de Marseille, d'Aix et d'Arles, il est aisé de voir que la première décèle son origine grecque par son langage, ses coutumes et ses mœurs; que la seconde plus directement soumise à toutes les dominations qui ont pesé sur la Provence, se ressent de ce mélange apporté dans ses usages par tant de peuples différens, sans avoir perdu pourtant un certain caractère national qui remonte aux premiers âges, et qui a résisté à toutes les révolutions; enfin que la troisième, est celle qui s'est le plus identifiée avec Rome, et que seule peut-être dans l'époque actuelle, elle peut encore reproduire quelques lambeaux de l'ancien costume des dames romaines. »

Lorsque nous décrirons les mœurs des Provençaux, il nous sera facile de démontrer la vérité de ces rapprochemens historiques. La terre de Provence est une des plus belles provinces du royaume de France; ses villes ont joué un rôle bien glorieux dans la civilisation ancienne; Marseille avec sa colonie de Phocéens, Arles avec ses proconsuls romains, Aix avec ses troubadours, groupés autour du trône du bon roi Réné, ne connaissent pas de rivales en gloire. Leur ciel est presque toujours pur; leurs habitans ont conservé un type particulier, et qu'on chercherait vainement ailleurs; leur costume est original, poétique, comme leur histoire. La Provence est la terre classique des plaisirs, des jeux, des divertissemens. L'étranger qui assiste pour la première fois à une fête publique, qui voit danser les jeunes filles d'Aix ou de Marseille, croit entendre les pas cadencés des vierges napolitaines qui dansent le voluptueux *fandango* aux pieds du Vésuve.

Hippolyte VIVIER.

FÊTES POPULAIRES A MARSEILLE.

LA TARGUE.

Les habitans de Marseille conservent encore certains usages transmis aux peuples de Provence par les Phocéens, et plus tard par la civilisation romaine. Sur les bords de la Méditerrannée on retrouve des types frappans d'origine grecque. Le langage, le costume, les mœurs, les fêtes publiques, tout rappelle une civilisation primitive qui a disparu au milieu du cahos du moyen-âge; quelques coutumes transmises plus ou moins fidèlement de siècle en siècle, sont les seuls vestiges d'une splendeur, d'une puissance qui fut éclipsée, depuis long-temps, pour faire place aux constitutions d'une génération nouvelle. Les jeux, et les divertissemens publics portent une empreinte d'antiquité d'autant plus originale qu'on la retrouve rarement même dans nos provinces méridionnales. Le jeu de la *Targue* se célèbre encore annuellement à Marseille. Nous empruntons à M. le comte de Villeneuve, auteur de la statistique des Bouches-du-Rhône, la description de la *Targue*, telle qu'on la célébrait autrefois.

« La *Targue* est le nom qu'on donne en Provence à la joute de mer. C'est de tous les jeux qui se font dans le pays, le plus magnifique et le plus imposant. —La *Targo* est usitée à la Ciotat, Cassis, Marseille, Martiques, Arles et Tarascon, soit dans les fêtes patronnales, soit dans les occasions solennelles. Marseille étant le lieu du département où cet exercice se fait avec le plus d'éclat, nous nous y plaçons pour la description que nous avons à faire et qui servira de type à celle des autres pays. On forme dans le port une vaste enceinte avec des barques et des pontons, sur lesquels on construit un pavillon pour les autorités et les personnes de distinction. De chaque côté du pavillon, sont des gradins formant un amphithéâtre destiné aux dames et aux personnes qui reçoivent des billets. L'enceinte est sous la surveillance du capitaine du port qui n'y admet que le vaisseau des prud'hommes, ceux des jouteurs et quelques autres destinés à recueillir les vaincus, ou à porter secours en cas de besoin. Les bateaux jouteurs sont des bateaux de pêche dits *Eyssagos*: ils sont en nombre pair, équipés chacun de huit rameurs, d'un patron et d'un brigadier. Ils sont divisés en deux flotilles, distinguées par des couleurs. Les bateaux sont peints en blanc avec des bandes de la couleur qui leur est attribuée. Les rameurs sont aussi en blanc, avec des rubans de la couleur et des chapeaux de paille. A l'arrivée des bateaux jouteurs sont placées des espèces d'échelles appelées *Tintainos*, qui saillent en dehors d'environ trois mètres par l'extrémité supérieure. Le sommet de l'échelle est terminé par une planche fort étroite sur laquelle le jouteur se tient debout. Il porte à la main gauche un bouclier de bois, et il tient de la droite une lance terminée pour un bouton ou une plaque. Tous les ports de mer sont admis à fournir les candidats pour *la Targo;* ils se font inscrire au bureau des prud'hommes, et joutent d'après les rôles d'inscription. Les tambourins sont placés dans les bateaux et exécutent des airs nationaux propres à exciter les combattans. Indépendamment de cette musique nationale, il y a dans l'amphithéâtre la musique militaire, qui joue chaque fois qu'il y a joute, comme pour proclamer le triomphe du vainqueur. Les prud'hommes sont les juges du combat; ils sont dans leur bateau, revêtus du costume de cérémonie, qui est l'habit noir, avec le manteau de soie, et le chapeau à *la Henri IV*.

« Tout étant disposé, deux bateaux se détachent et rament avec le plus de vitesse possible l'un contre l'autre: les patrons ont soin d'éviter l'abordage, mais ils se rapprochent assez pour que les deux jouteurs puissent se porter mutuellement un coup de lance. Le plus faible est précipité dans la mer et gagne, tout honteux à la nage, le premier bateau qu'il rencontre. Quelquefois le jouteur perd sa lance ou son bouclier; dans

ce cas il est également forcé de céder sa place à un autre. Tous les jouteurs qui sont parvenus à faire tomber trois fois de suite leurs rivaux, sans tomber eux-mêmes, sont proclamés *fraïrés*, c'est-à-dire candidats. Au coucher du soleil aucun nouveau jouteur ne peut entrer en lice. Les *fraïrés* ont seuls droit de paraître et de jouter entre eux. Alors seulement le prix est disputé. Celui qui a renversé tous ses concurrens est proclamé vainqueur. Conduit par les prud'hommes, il est présenté aux magistrats, ou, dans les circonstances extraordinaires, à la personne en l'honneur de qui se donne *la Targo*. Les mariniers improvisent une chanson en l'honneur du vainqueur, et ils le promènent en triomphe dans toute la ville. On répète encore à Marseille, le premier couplet d'une de ces chansons improvisées à la *Targo* qui fut donnée au comte de Provence en 1777.

Qu'a gagna la Targo?
N'es patroun Cayoou;
De vin de la Marego
Bughen tous un coou;
A-n aque ou targaïré,
Dur coum'un peyrar,
Qu'a munda leï fraïré
Buouré din la mar.

Qui gagne la Targue?
C'est patron Caillou;
De vin de la Malgue
Buvons tous un coup:
Pour lui vidons nos verres,
Lui qui d'un bras de fer,
Envoya les frères,
Boire dans la mer.

La pompe qui accompagne cette joute, la multitude prodigieuse des spectateurs qui entoure l'enceinte, les fanfares et les tambourins qui excitent au combat, ou qui célèbrent le triomphe, tout concourt à rendre magnifique et imposant ce spectacle, qui rappelle les *naumachies* des anciens. La *Targo* n'est pas une naumachie romaine, mais une naumachie grecque. Tout concourt à faire présumer qu'elle a été apportée par les Phocéens, et que Marseille, qui n'avait pas d'amphithéâtre comme les colonies romaines, suppléait aux exercices des arènes par le spectacle non moins imposant des joutes sur mer. »

L'opinion émise par M. le comte de Villeneuve nous paraît d'autant plus probable, que Marseille a été dans tous les temps une ville à physionomie grecque; les peuples qui habitent les bords de la Méditerranée eurent pour aïeux les hardis aventuriers de la Phocide; ils ne pourront jamais oublier leur glorieuse origine; dans leurs jeux, dans leurs fêtes revivra éternellement le souvenir de leur mère patrie!

L. Mounié.

LA FÊTE DU SOLEIL, DANS LES HAUTES-ALPES.

Les récits des premiers navigateurs qui visitèrent le Nouveau-Monde, sont pleins de description, consacrées aux fêtes que les Péruviens célébraient en l'honneur du soleil. Sous le ciel de notre France méridionale, le flambeau du jour ne sourit pas à la terre avec cet amour qu'il semble vouer aux riantes vallées de Cusco. Dans les gorges des Pyrénées et des Alpes, plusieurs villages sont privés pendant plusieurs jours de la vue du soleil; aussi les habitans attendent-ils impatiemment le retour du printemps. A cette époque si désirée, dans plusieurs localités on se livre à des réjouissances, qui tiennent à la fois des fêtes religieuses du paganisme et des cérémonies péruviennes.

« Il existe dans la commune de Guillaume-Pérouse, dans les Hautes-Alpes, dit un voyageur (1), un village nommé *Les Andrieux*, dont les habitans sont privés pendant cent jours de la vue du soleil, qui reparaît le 10 février. Ce jour est marqué par une fête singulière. Dès l'aube, quatre bergers l'annoncent au son des fifres et des trompettes; chacun des habitans prépare une omelette. Le plus âgé, qui prend en cette occasion le titre de *vénérable*, les réunit sur la même place où, leur plat d'omelette à la main, ils forment une chaîne et exécutent autour de lui une farandole; ensuite, précédés des bergers qui continuent à jouer de leurs instrumens, tous se rendent en cortége sur un pont de pierre, situé à l'entrée du village. Là, chacun dépose son omelette sur les parapets du pont, et se rend dans un pré voisin, où les farandoles recommencent, jusqu'au moment où arrivent dans la prairie les premiers rayons du soleil. Alors les danses cessent, chacun reprend son omelette et l'offre à l'astre du jour. Le *vénérable*, tête nue, tient la sienne baissée entre ses deux mains. Dès que la clarté du soleil a brillé sur tout le village, on retourne en cortége sur la place, on reconduit le *vénérable* chez lui, et chacun rentre dans sa maison, pour manger l'omelette en famille. La fête se continue, dure le reste du jour et se prolonge même dans la nuit. »

Cette réjouissance patriarchale qui rappelle la simplicité des mœurs primitives, se termine toujours sans bruit, sans querelle; on y danse la *bacchurer*, espèce de danse pyrrhique, qui s'est conservée surtout dans l'arrondissement de Briançon.

Frédéric Nicole.

(1) *Almanach des Hautes-Alpes*. 1822. — *Statistique des Hautes-Alpes*, par M. Peulet.

L'ILE BARBE.

Quand on parcourt pour la première fois les quais qui retiennent dans leur lit les eaux de la Saône et du Rhône, l'imagination et la vue sont subitement frappées du magnifique panorama qui se déploie dans toute l'étendue de l'horizon. D'un autre côté le Rhône roule ses flots bleus, comme le ciel sous lequel le fleuve prit naissance. Son cours majestueux et précipité, participe du caractère des monts, sommets culminans de l'Europe, où mille torrens se réunissent pour le former. La Saône, modeste comme une épouse qui va bientôt se jeter dans les bras de son fiancé, laisse couler paisiblement une eau verte, comme les campagnes qu'elle arrose, comme les collines qui s'y réfléchissent, tiède comme les belles vallées qu'elle parcourt. Il est difficile de trouver un plus beau point de vue que la jonction de ces deux vastes cours d'eau. Le voyageur s'arrête longtemps à le contempler; puis, poursuivant le cours de ses riantes investigations, il s'éloigne à petit pas de la ville, remonte à une demis heure au-dessus de Lyon pour voir l'île Barbe, si célèbre dans les chronique méridionales, et se dirige vers le port de la *Feuillée*.

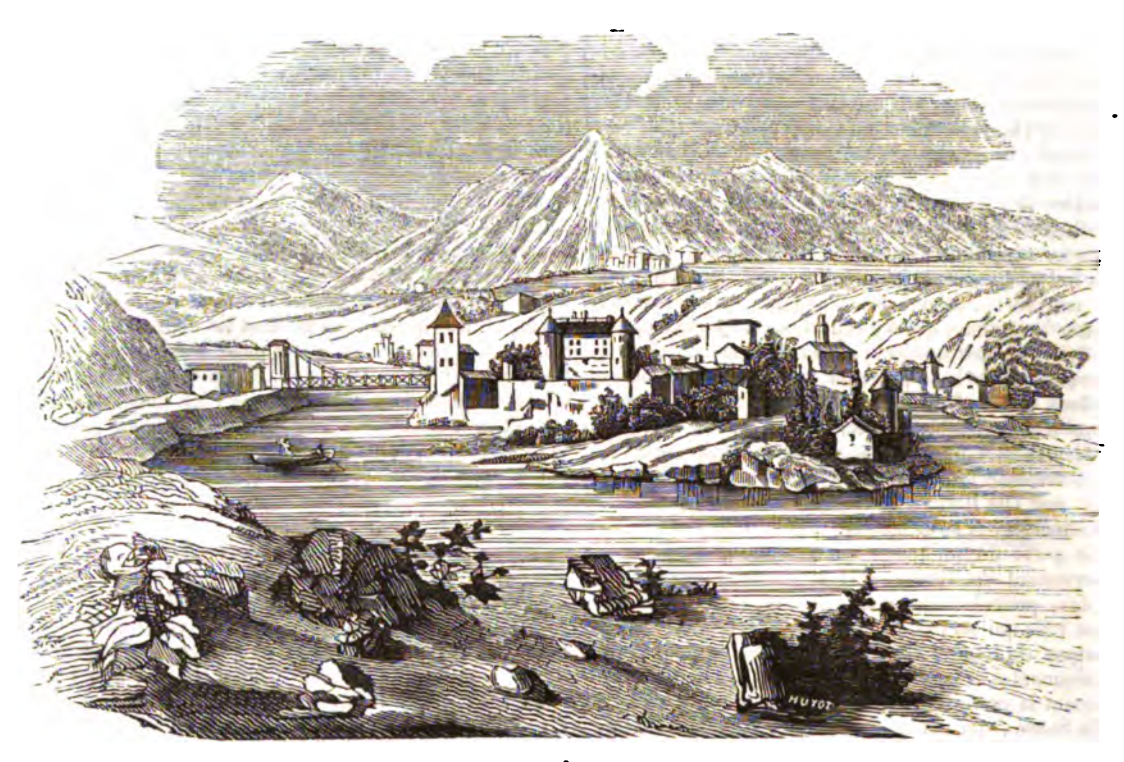
Ce port, dit un auteur qui a beaucoup écrit sur le département du Rhône, est la station ordinaire des *Bèches*, petits bateaux munis de cerceaux, recouverts d'une toile qui servent à conduire les voyageurs ou les habitans de Lyon à l'île Barbe et dans les campagnes environnantes. Ce sont ordinairement des femmes qui exercent la profession de batelières dans toute la partie de la Saône, qui s'étend depuis le port de la *Feuillée*, jusqu'à l'île Barbe. Ces batelières sont des femmes de tout âge, ou des jeunes filles souvent remarquables par leur beauté, qui aident à leurs mères, et qui même, quelquefois, conduisent seules à deux rames; leur habillement est blanc, d'une propreté recherchée, et ressemble à peu près, à celui des paysannes du Lyonnais, à l'exception de la coiffure, qui est un grand chapeau de paille, orné d'un ruban, noué sous le menton. Les jours de dimanche et de fête, toutes les batelières sont assises sur le parapet du quai, à la file les unes des autres, cherchant à deviner au costume et à la démarche des passans, s'ils arrivent pour faire une promenade sur la Saône; elles les engagent, les pressent par des phrases caressantes et sonores, et leur vantent les agrémens d'un voyage par eau. Des familles entières ou des sociétés d'amis se placent dans ces bateaux, les uns pour se promener sur la Saône, d'autres pour se rendre à leurs campagnes. Souvent des amateurs s'y embarquent pour faire de la musique, et parcourent ordinairement, avec des bateaux éclairés où l'on place des pupîtres, toute cette belle partie de la rivière qui s'étend de l'île Barbe à Lyon. Le mouvement de toutes ces *Bèches* illuminées, d'où partent des sons agréables, produit un effet délicieux.

Depuis quelques années, un beau pont suspendu, joignant les deux rives de la Saône, ajoute aux agrémens de l'île Barbe et facilite les pélerinages artistiques et les parties de plaisir.

Car, à deux époques de l'année, dit M. Perin (1), à Pâques et à la Pentecôte, l'île Barbe est un but de promenade vers lequel se dirige une partie de la population de la ville de Lyon, et des campagnes environnantes. On élève alors sous les arbres qui ombragent la pointe de l'île, un grand nombre de tentes où s'établissent, comme dans les fêtes foraines, des marchands de comestibles, des orchestres, des jeux, des danses: l'affluence y est prodigieuse; la rivière peut à peine contenir l'immense quantité de barques qui la traversent, la montent et la descendent continuellement. Les quais des *Augustins*, de *Saint-Benoît*, de *Serin*, et les chemins qui bordent les deux rives de la Saône, sont couverts de gens à pied, à cheval, de carrioles et de brillans équipages. On ne peut voir sans intérêt cette foule d'habitans, de tout rang, de tout sexe et de tout âge, se dirigeant sur un même point, et s'y livrant à la plus franche gaîté.

L'histoire de l'île Barbe est célèbre dans les chroniques et légendes lyonnaises. Sous la domination gauloise, lorsque les Druides arrosaient de sang humain les autels de leurs dieux, l'île Barbe fut, dit-on, un lieu consacré à la retraite des prêtres de Teutatès. Là, s'élevaient sous de verts ombrages, des écoles renommées dans la Gaule orientale; dans des grottes inaccessibles aux rayons du soleil, de jeunes sacrificateurs s'exerçaient à immoler sans frémir des victimes humaines. Pendant les belles nuits d'été, les Druidesses, vêtues de blanc comme les Velléda de la vieille Armorique, remontaient, dans des barques légères, les ondes tranquilles de la Saône, en répétant en chœur leurs chants mystiques. Plus tard, lorsque la ville de Lyon prit part aux bienfaits du christianisme, l'île Barbe abandonnée par les prêtres des faux dieux, servit d'asile aux disciples des premiers apôtres de l'Evangile. Lorsque Septime-Sévère alluma dans toute la Gaule le feu de la persécution, les chrétiens de Lyon qui eurent le bonheur d'échapper aux massacres ordonnés à l'occasion des fêtes décennales, se réfugièrent dans l'île où gisaient épars les débris des temples païens. Etienne et Péregrin, si célèbres dans l'histoire de la primitive église y appelèrent leurs frères, et le nombre de leurs prosélytes augmenta de jour en jour. L'île Barbe fut bientôt peuplée de ces malheureux proscrits; on y fonda une abbaye qui fut richement dotée par le roi Dagobert et son fils. Le monastère prospérait à l'ombre de la protection royale que les Mérovingiens ne cessèrent de lui accorder. Mais l'invasion des Sarrasins fut pour les chrétiens de l'île Barbe une époque bien funeste. Les barbares pillèrent l'abbaye, incendièrent les habitations et mirent tout à feu et à sang. Le savant Leyderade fit reconstruire le monastère et y ajouta de nombreux et vastes édifices. Charlemagne, pendant ses expéditions dans le midi de la France, voulut voir l'abbaye de l'île Barbe et fit exprès un voyage à Lyon:

(1) *Notice géographique de l'île Barbe;* in-8°. Paris 1820.



VUE DE L'ILE BARBE.

ce puissant monarque fut enchanté d'une habitation située dans une île si tranquille et si agréable.

« Mon père, dit-il au célèbre moine Alcuin, cette » île est un lieu de paix et de délices ; ici, on peut vivre » loin du tumulte du monde; père, je viendrai sou- » vent dans cette riante solitude, me reposer des fati- » gues du trône et oublier les embarras de la souve- » raine puissance. »

L'empereur déterminé à accomplir ce projet aussitôt que les affaires de ses vastes états le lui permettraient, donna des ordres pour qu'on lui préparât une habitation particulière ; il chargea Alcuin de rassembler une belle bibliothèque. Ce précieux trésor resta intact dans l'abbaye jusqu'en l'année 1562. Les calvinistes s'emparèrent de l'île Barbe, pillèrent et brûlèrent la bibliothèque qui renfermait sans doute les chartes des rois mérovingiens et des premiers carlovingiens. Depuis cette époque, le monastère n'a pas recouvré son ancienne splendeur; néanmoins, plusieurs rois de France ont visité ces antiques constructions qui datent des premiers siècles du christianisme.

De nos jours, l'île Barbe a douze cents pas environ de longueur, et trois cents dans sa plus grande largeur ; la nature et l'art se sont plu à embellir ce fortuné séjour. Environnée de collines qui forment un vaste et riant amphitéâtre, l'île paraît, au premier aspect, placée au fond d'un vallon arrosé par des eaux paisibles comme celles d'un lac. La Saône serpente avec amour autour de de l'île Barbe; ses flots semblent la caresser, et lui ramener les beaux jours du printemps, lorsque l'hiver règne encore sur les bords du Rhône. Au milieu, s'élève l'antique abbaye ; une partie de ses vastes bâtimens se cache mystérieusement sous des arbres ; l'autre se montre au-dessus de belles masses de verdure, et offre un point de vue très-pittoresque. Tant de souvenirs historiques et religieux se rattachent à ce petit coin de terre, qu'aucun voyageur ne quitte Lyon sans avoir visité l'île Barbe. Pour l'étranger, ce court trajet est une sorte de pélerinage ; pour les lyonnais c'est une partie de plaisir, surtout aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte. A cette époque de l'année, l'île Barbe réalise la poétique et riante description de l'île de Calypso!

Théodore DELPY.

FRAGMENS HISTORIQUES.

DES ÉTATS GÉNÉRAUX DU LANGUEDOC AVANT LA RÉVOLUTION DE 1789.

Quand le désordre des finances, l'épuisement de l'état et la multitude des abus rendirent nécessaire et légitime la révolution de 1789, l'ancien régime dut disparaître tout entier, car ses moindres parties étaient solidaires du tout et responsables de la souffrance universelle. Sans doute, on rencontrait encore dans la société d'alors quelques débris imposans de la grande liberté du moyen-âge; mais avilies, défigurées par les attouchemens du pouvoir absolu, ces institutions n'étaient plus que des noms vides, des souvenirs impuissans. Ce qu'il y a de mieux dans mon royaume, disait le faible mais bon Louis XVI, c'est l'administration des intendans et celle des pays d'Etat, et il avait raison. Cependant, ces formes mêmes ne purent trouver grace devant l'Assemblé Nationale, inflexible instrument des nécessités révolutionnaires. C'est qu'en effet elles s'étaient souillées dans la corruption générale des mœurs et des lois; c'est que les intendances n'étaient plus que le prix de l'intrigue, le jouet de la faveur, le marche-pied des jeunes maîtres des requêtes qui prétendaient à de plus hautes dignités; c'est que les Etats, dans toutes les provinces qui en avaient conservé, étaient devenus une représentation inutile et fastueuse, une sorte de comédie dérisoire où l'on se moquait du peuple en lui prenant son argent; c'est que le sol social, inégal et mouvant, avait besoin d'être bouleversé de fond en comble pour se niveler, s'affermir, et supporter l'édifice nouveau de la constitution publique. La Constituante s'est malheureusement trompée sur quelques questions, et ses erreurs ont amené les excès de 1793; mais à coup sûr, quand elle a brisé les pompeux mensonges qui cachaient de bien tristes réalités, elle n'a mérité que la reconnaissance et les applaudissemens de la postérité.

Aujourd'hui que l'œuvre de destruction est finie, et que quarante ans de révolutions ont assez fouillé la société française, pour en extirper jusqu'à la racine des anciens abus, nous pouvons sans crainte jeter un regard en arrière, et nous demander si dans toutes ces ruines qu'on nous a faites, il n'y aurait pas quelques matériaux encore sains pour des constructions à venir. Tout n'était pas mauvais, bien s'en faut, dans cette œuvre des siècles qu'on appelait du beau nom de monarchie française; œuvre informe, mais grandiose, où le travail des temps et je ne sais quelle force de cohésion avaient tout rattaché, tout confondu, sans ordre, sans liaison, mais non pas sans puissance. Ce qu'on appelait alors des priviléges, nous le nommons aujourd'hui des droits; et la seule différence de ces deux mots explique assez la différence des deux systèmes. Mais en modifiant le principe, l'essence et le but de certaines formes constitutionnelles du passé, il serait peut-être facile de les adapter avec succès à l'ordre actuel des choses, et parmi ces institutions à rajeunir figurent sans contredit au premier rang les États-Généraux du Languedoc.

Car les libertés publiques ne sont pas neuves sur notre sol méridional; elles y ont même précédé les Francs, dont le nom pourtant signifie libre, et qui n'ont dû qu'à cet heureux privilége l'honneur de donner leur nom à la nation tout entière. Tacite nous apprend, il est vrai, que les guerriers germains formaient dans leurs forêts des assemblées nationales; mais d'autres assemblées plus régulières avaient lieu en même temps dans les villes du midi de la Gaule sous la domination des Romains. Quand ces provinces furent cédées aux Visigoths, ces barbares y trouvèrent un ordre public, un code, des lois, des municipalités, des conseils provinciaux, une liberté organisée. Les souvenirs d'Arles et de Narbonne font foi de ces réunions annuelles, où les députés des villes venaient délibérer sur les affaires publiques. Les Visigots respectèrent les lois établies dans la Narbonnaise, et leur plus grand roi, Alaric, fit faire une interprétation ou *bréviaire* du code théodosien qui régissait la contrée.

Quand les armes de Clovis eurent triomphé des Visigoths de Toulouse, le droit germanique des vainqueurs vint encore une fois se briser contre le droit romain des vaincus. A l'indépendance sauvage et inquiète du Sicambre, le Gaulois du Midi opposa la législation écrite et savante qu'il avait reçue de ses premiers conquérans. Les rois de la première race reconnurent instinctivement cette distinction; ils se qualifiaient de chefs des Francs et du peuple romain : *Francorum et populi romani principes;* et en effet, les Francs n'étaient guère encore qu'une horde campée; les Gallo-Romains formaient un peuple. Le droit romain survécut parmi eux à toutes les invasions, à la conquête des Sarrasins comme aux guerres sanglantes de Charles Martel et de Pépin : tant une société assise et constituée a en elle d'élémens de force, de résistance et de vie! De là cette différence essentielle entre le nord et le midi de la France, qui s'est prolongée jusqu'à la révolution de 1789 : dans le nord, le droit coutumier, traditionnel, la loi personnelle du barbare; dans le midi, le droit écrit, philosophique, la loi réelle ou territoriale de Théodose et de Justinien.

Cependant, à côté du pouvoir civil il s'était formé un

autre pouvoir, celui de l'Eglise, car la société chrétienne était alors puissamment organisée. Elle se défendit par la seule influence de sa supériorité morale contre les conquêtes de la force, et parvint bientôt à exercer dans l'état l'autorité de la discipline sur le désordre et de l'esprit sur la barbarie. Les évêques, dans ces temps primitifs, étaient ordinairement élus par le corps des prêtres, et les abbés par les moines : les chefs du clergé étaient donc les représentans légitimes de cet ordre nombreux et respecté. Dès le temps des Visigoths, on voit les prélats composer presque à eux seuls les assemblées générales de la nation, et ce privilége était dû à leur rang, à leur importance dans l'opinion, à l'éclat de leurs lumières et à la signification sociale de l'élection ecclésiastique.

Du sixième au dixième siècle, l'Aquitaine et la France furent tantôt réunies sous la même domination, tantôt séparées. Les deux nations se mêlèrent par leurs luttes mêmes : un peu de la féodalité du Nord parvint à s'implanter dans le Midi, pendant qu'un souvenir des villes municipales de la province romaine allait déposer dans la France proprement dite le germe fécond des communes. L'indépendance de la race méridionale se releva enfin par les rois d'Arles, les comtes de Toulouse, les vicomtes de Narbonne et de Béziers; mais l'organisation militaire que Charles Martel avait imposée à toutes les parties de son vaste empire se perpétua en Aquitaine comme ailleurs par l'hérédité des fiefs, et l'on vit figurer un nouvel ordre, celui des seigneurs, dans les assemblées publiques, ou *plaids*, du pays. Ces assemblées ne furent jamais interrompues, quelle que fût l'intensité de la barbarie; seulement, du sixième au dixième siècle, la liberté des villes subit quelques obscurcissement, et il ne paraît pas qu'elles aient été représentées durant cette période.

Mais l'histoire nous a conservé le souvenir d'une assemblée tenue à Narbonne en 1080, où assistèrent des évêques, des seigneurs, avec *tous les citoyens de Narbonne, beaucoup d'autres citoyens de la province et un nombre infini de peuple*. Depuis ce moment nous retrouvons toujours les bourgeois des villes au nombre des ordres ou *états* de la contrée. Quand une horrible extermination, masquée du nom pieux de croisade contre les Albigeois, vint détruire pour jamais la nationalité méridionale, Toulouse, Montpellier, Narbonne, et les autres villes du Midi, jouissaient à la fois d'une grande puissance et d'une glorieuse liberté. Les négociations achevèrent ce que les armes avaient commencé : le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France; mais sa représentation nationale lui fut conservée comme une compensation de ce qui lui était ravi. Son dernier comte, Raymond, reconnut dans son testament, par une clause spéciale, ces précieuses libertés; mais le premier législateur qui régularisa sur ce point l'antique usage fut saint Louis, dans des ordonnances datées de Saint-Gilles en juillet et août 1254, et dont tous les historiens du temps ont soigneusement reproduit le texte. Ce fut alors que la nouvelle province annexée au royaume reçut le nom de Langue d'Oc, par opposition à la langue d'Ouy ou du Nord, car la différence des idiomes avait surtout frappé les conquérans.

Telle fut l'origine des Etats-Généraux du Languedoc, ainsi nommés parce que les trois ordres ou états du pays, le clergé la noblesse et la bourgeoisie, y étaient représentés. Etablis par les Romains, conservée par les Visigoths, modifiée par les progrès de l'Eglise et de la féodalité, cette institution ne reçut une forme stable et définitive que de la législation de saint Louis. Elle servit, sans contredit, de modèle aux Etats que Philippe-le-Bel convoqua pour toute la nation au commencement du quatorzième siècle. Ainsi, après avoir probablement déterminé par l'exemple de ses franchises municipales le grand mouvement de l'émancipation des communes, le Midi dota encore la France entière de ces grandes assemblées nationales qui ont été l'origine de nos libertés actuelles.

Le Languedoc était divisé en trois sénéchaussées, celle de Beaucaire, celle de Carcassonne, et celle de Toulouse; les trois sénéchaux étaient les représentans de l'autorité royale auprès des Etats. Le roi ne pouvait imposer sur la province aucune rente, taille, subside, ou autres charges, sans l'exprès consentement des Etats; les Etats devaient aussi être consultés pour toutes les questions commerciales, comme par exemple l'importation ou l'exportation des grains; enfin, leurs attributions étaient essentiellement financières : et, en effet, qu'est-ce que les droits, sinon la sauve-garde des intérêts ?

Tous les rois de France confirmèrent les priviléges reconnus par saint Louis; il en vint même plusieurs en Languedoc pour ouvrir eux-mêmes les Etats-Généraux. La malheureuse prison du roi Jean, et la paix encore plus déplorable de Bretigny, fournirent à cette assemblée l'occasion de montrer par de grands sacrifices son attachement à la royauté. Mais l'usage d'envoyer des gouverneurs généraux dans la province s'étant plus tard établi, et cette charge ayant été successivement donnée au duc d'Anjou, frère de Charles V, et au duc de Berry, oncle de Charles VI, ces princes s'y arrogèrent un pouvoir presqu'absolu, et leurs horribles exactions exaspérèrent le peuple qui se révolta plusieurs fois et ne put être contenu que par la force.

La constitution des Etats fut même altérée durant le règne désastreux de Charles VI : la noblesse et le clergé s'en étaient retirés, et le tiers-état seul y figurait le plus souvent, sans doute pour que l'avidité du gouverneur pût s'exercer sans obstacle sur le plus faible et le plus méprisé des trois ordres. Mais en rétablissant son royaume, Charles VII rétablit aussi les Etats du Languedoc sur l'ancien pied; seulement, comme pour se racheter d'avance des déprédations à venir, on adopta le scandaleux usage d'accorder des gratifications considérables aux gouverneurs, aux commissaires du roi, aux princes du sang et aux grands officiers de la couronne, essayant ainsi de prévenir par une concession honteuse le plus criant des abus. Mais le voisinage de la corruption est contagieux : les principaux membres des Etats imitèrent bientôt l'exemple des officiers de la couronne, et ce fut à qui se ferait la meilleure part dans la dilapidation des deniers de la province.

Le système de finances publiques se transformait à à cette époque. Parmi les commissaires de Charles VII aux Etats, on remarque souvent le nom de ce fameux Jacques Cœur, dont l'immense fortune attesta l'habileté dans la nouvelle science économique. Malgré l'accroissement constant des impôts sous Louis XI, le

quinzième siècle fut une époque de prospérité pour le Languedoc, grace à la bonne organisation de Charles VII et aux immunités accordées par Charles VIII. L'importance des Etats s'accroissait de plus en plus; ils s'habituaient à porter dans toutes les affaires la plus grande vigilance, à défendre les droits et les intérêts du pays; les traités de paix leur étaient soumis pour être ratifiés. En 1522, ils adressèrent au roi François Ier des griefs et remontrances qui furent très-bien reçus par ce prince, et qui déterminerent en leur faveur un édit perpétuel qu'on appela depuis la grande Charte du Languedoc. Le désastre de François Ier à Pavie excita un deuil général dans la province, les Etats s'imposèrent volontairement de grands sacrifices, et le roi, reconnaissant, les récompensa par de nouvelles faveurs.

Mais le temps était venu où le fléau des guerres civiles et religieuses devait s'abattre sur la France entière et particulièrement sur le Languedoc. L'hérésie fesait de rapides progrès dans la province, et tout en multipliant leur doléance sur la vénalité des charges, la non-résidence des évêques et la pesanteur des impôts, les Etats supplièrent souvent le roi de sévir contre les religionnaires. Ces imprudentes demandes ne furent que trop exaucées. La persécution commença sous Charles IX; ceux de la religion prirent les armes pour se défendre; la guerre fut sanglante, et la paix fut plus sanglante encore : c'est pendant la paix qu'eut lieu le massacre de la Saint-Berthélemi. Sous Henri III, le désordre fut porté à son comble: il y eut à la fois deux gouvernemens et deux assemblées d'Etats dans la province, les uns pour la ligue, les autre pour le roi; le Languedoc se déchira de ses propres mains, et tous les fléaux à la fois, la guerre, la famine et la peste désolèrent ce malheureux pays. Enfin, à l'avènement d'Henri IV, l'épuisement des partis ramena l'ordre et la tranquillité.

Ce ne fut pas pour long-temps. Au commencement du règne de Louis XIII, de nouveaux troubles religieux amenèrent le roi dans la province : il y parut les armes à la main, s'empara de plusieurs villes, et repartit en laissant après lui le cardinal de Richelieu. Ce ministre, dit un historien, augmenta par sa présence le nombre des fléaux dont Dieu voulait affliger le Languedoc. Il avait fait rendre par le roi un édit qui établissait dans chacun des vingt-deux diocèses de la province un bureau ou siége d'élection : on appelait ainsi dans les pays sans Etats les offices établis pour la répartition et le recouvrement des impôts. C'était bouleverser d'un seul coup tous les usages établis en Languedoc pour la levée des deniers royaux, et détruire au profit du pouvoir absolu l'antique liberté. A cette violation inouie de leurs priviléges, les Etats assemblés à Pézenas, répondirent par une protestation vigoureuse. Le cardinal leur fit enjoindre de se séparer incontinent; ils obéirent, après avoir reçu, dit le procès-verbal, la bénédiction de l'archevéque de Narbonne, mais sans céder un seul de leurs droits. Cette généreuse soumission, au milieu même d'une invincible résistance, ouvrit les yeux au roi : il révoqua, deux ans après, l'édit des élus et rétablit les Etats du Languedoc. Mais l'implacable Richelieu eut soin d'y mettre des restrictions qui rendaient cette concession à peu près illusoire.

Depuis François I.er, le gouvernement de Languedoc était dans la maison de Montmorency. Henri de Montmorency, fils du grand connétable de ce nom, fut irrité des nouvelles entraves que le cardinal opposait tous les jours à l'exercice des libertés de la province. Les Etats avaient pris le 22 Juillet 1632 une seconde délibération qui déclarait insupportable la servitude des élus, et vexatoires les conditions qu'on avait mises à leur suppression. Montmorency souscrivit à cette délibération fameuse, et prit les armes pour la soutenir. Lâchement abandonné par le frère du roi, qui était venu le trouver en Languedoc, au premier bruit de sa révolte, il fut pris au combat de Castelnaudary, jugé et décapité à Toulouse. Le roi fit en personne l'ouverture des Etats à Béziers. Le garde-des-sceaux Châteauneuf, prononça un long discours en l'honneur de Richelieu, et sans prendre l'avis des Etats, le roi fit lire et publier en leur présence un édit qui exigeait pour la suppression des élus, une somme de 5 millions, et qui augmentait démésurément pour l'avenir les charges de la province. Dès ce moment, le projet de l'ambitieux ministre fut accompli, les franchises du Languedoc avaient été abattues avec la tête de Montmorency.

L'édit despotique de Béziers ne fut pas même exécuté dans ses dispositions principales. Tous les ans, c'étaient des exactions nouvelles: en 1633, une imposition extraordinaire de 100,000 livres, levée de la pleine autorité du roi pour la fortification de Narbonne; en 1635, la création arbitraire de nouveaux offices, dont les Etats ne purent se racheter qu'au moyen de grosses sommes d'argent; en 1638, 1639, 1640, 1641, des impositions exorbitantes pour la subsistance des gens de guerre; en 1642, des dépenses pour la continuation du port d'Agde, *afin de faire plaisir au cardinal de Richelieu;* et tous les ans, les gouverneurs avaient soin de déclarer que c'était là leur dernière infraction aux priviléges de la province, et les Etats adressaient au roi des remontrances inutiles contre la levée de toute imposition non consentie ainsi que sur l'énormité des charges dont on les accablait. Enfin, dit le baron Trouvé, historien des Etats de Languedoc, la province se trouvait tellement épuisée de dettes et de subsides, que des communes entières désertaient le pays après avoir fait abandon de leurs biens.

Heureusement, les liens du pouvoir se relâchèrent pendant la minorité de Louis XIV. Il y eut des séditions dans le Languedoc; les Etats enhardis refusèrent les nouveaux sacrifices qu'on leur demandait; le sang coula dans une émeute à Montpellier. Le gouvernement de la régente céda, comme tous les gouvernemens faibles, et, en 1649, l'édit de Béziers fut révoqué : les Etats reconnaissans accordèrent au roi un million. La province fut si heureuse de se retrouver en possession de ses priviléges, que les troubles de la Fronde n'y eurent aucun retentissement. Les Etats luttèrent avec énergie contre les ambitieuses prétentions du parlement de Toulouse, qui voulaient s'arroger la souveraineté en matière de finances, car c'était alors l'époque des plus grandes prétentions des parlemens ; mais ces dissensions pacifiques furent les seules qui agitèrent momentanément le Languedoc. Au milieu de la France en feu, ce pays demeura toujours fidèle à

l'autorité royale. Aussi, en 1659, Louis XIV majeur confirma-t-il par une déclaration célèbre la révocation de l'édit de Béziers.

La plus parfaite harmonie régna dès-lors entre ce grand monarque et les Etats du Languedoc. Ce qui caractérise entre toutes les dominations, la domination absolue de Louis XIV, c'est qu'elle fut consentie par l'amour et l'admiration de la France. La nation était si fière de son roi, si profondément convaincue de la supériorité de son gouvernement, qu'elle trouvait à la fois bonheur et gloire à s'identifier avec lui. Chez les hommes de génie du temps, ce sentiment devint un culte. Les Etats de la province cédèrent à toutes les volontés de Louis, et leur obéissance n'avait rien que de libre et de spontané : comment résister à un prince qui savait donner à la fois à son peuple tant de puissance et de prospérité? Le Languedoc prit sa part, comme toute la France, des bienfaits inouis qui marquèrent le commencement de ce règne; mais l'excellence de l'administration des Etats y donna un plus grand essor aux travaux publics que partout ailleurs; la grande province et le grand roi s'entendirent dans tous leurs projets de bien public, et le canal des Deux-Mers ne fut pas le seul produit de cette heureuse intelligence.

Des revers et des fautes remplirent les dernières années de Louis XIV. Le Languedoc fit des efforts extraordinaires pour soutenir la monarchie, et ces efforts l'épuisèrent de nouveau. Lorsqu'en 1749, Louis XV rendit un édit portant établissement dans tout le royaume d'un nouvel impôt appelé vingtième, le contrôleur-général des finances donna directement des ordres pour en assurer la levée dans le Languedoc. L'archevêque de Narbonne s'opposa au recouvrement, déclarant que les priviléges des Etats avaient été violés. Ceux-ci s'assemblèrent à Montpellier, au mois de janvier 1750, et une députation présidée par l'archevêque de Toulouse fut envoyée au roi pour lui présenter les réclamations de la province. Le roi, mécontent, suspendit les Etats, et ordonna la perception du vingtième d'après les rôles qui seraient dressés par l'intendant. Cette suspension dura deux ans, et ne cessa que lorsque les Etats eurent consenti à l'établissement du nouvel impôt sous la condition néanmoins qu'ils en dirigeraient la répartition.

De 1750 à 1789, rien ne marque dans l'histoire des Etats du Languedoc, sinon les grands ouvrages commencés et quelquefois achevés par eux. L'ouverture de nouvelles routes et le perfectionnement des anciennes; la construction des ponts de Lavaur et Gignac; les canaux de Beaucaire, de Cette et de Narbonne, le canal dit de Brienne et tout un système pour améliorer la navigation de la Garonne; les ouvrages des ports de Cette, Agde et la Nouvelle; et, dans un autre ordre de travaux, les quais de Toulouse, l'entrée de cette ville du côté de la Guienne et la place du Peyrou de Montpellier : tels sont les grandes entreprises que les Etats poursuivaient avec ardeur, quand la révolution vint changer les destinées de la France.

Le Languedoc offrait à cette époque, dans sa composition même, une image du désordre général de la monarchie. Formée de deux mille huit cents communes et de près de deux millions d'habitans, cette province était en disproportion avec la plupart des autres gouvernemens de France. Elle n'avait pas d'ailleurs entre toutes ses parties cette puissance de cohésion, qui a fait et qui fait encore la vivace unité de quelques autres provinces. Bornée au Midi par les petits pays de Foix et de Nébousan, qui avaient leurs Etats particuliers, elle s'étendait démésurément vers le nord-est, aux bords du Rhône et jusqu'aux portes de Lyon. Des montagnes du Puy aux plages de Narbonne, ce nom collectif de Languedoc n'était en réalité qu'une création administrative, une circonscription purement gouvernementale, assez semblable à celle de la Prusse d'aujourd'hui, où, sans tenir nul compte du génie des populations et des divisions naturelles du territoire, la conquête et la politique avaient seules formé de plusieurs pays différens un tout sans ensemble et sans harmonie. Aussi, quand l'Assemblée Constituante vint briser le lien factice qui réunissait toutes ces unités en une seule, chaque fraction suivit librement son attraction particulière, et la décomposition fut prompte et décisive. Il y a encore une Bretagne, une Normandie, une Champagne, une Bourgogne, une Alsace, une Lorraine, un Dauphiné, une Provence : il n'y a plus de Languedoc.

Toulouse était la première ville de la province, et Montpellier la seconde. Les universités des deux villes étaient également célèbres, mais l'une pour la jurisprudence et l'autre pour la médecine. A Toulouse résidaient le parlement et le gouvernement militaire; à Montpellier, l'administration financière et la Cour des Comptes. Narbonne était le principal archevêché. Dans l'origine, les Etats se réunissaient indifféremment dans toutes les villes de la province, et principalement à Toulouse, Montpellier, Carcassonne, Béziers et Pézenas; mais dans les derniers temps de leur existence, il se tenaient habituellement à Montpellier, dans la grand'salle de l'Hôtel-de-Ville. La province portait pour armes de gueule, avec une croix vidée, clechée et alésée d'or, que l'on nommait aussi *croix de Toulouse;* pour ornemens extérieurs de l'écu une couronne de comte : cet écu était accolé de deux palmes de sinople attachées avec un lien de gueule.

La division de la province en trois sénéchaussées s'était conservée depuis le treizième siècle, mais elle avait perdu de son importance. Les sénéchaussées se subdivisaient elles-mêmes en diocèses, et les diocèses en communes ou municipalités.

La commune était formée par l'association des propriétaires taillables d'une localité, c'est-à-dire des habitans possédant des biens ruraux compris au cadastre, sans distinction d'ordres : les impositions étant réelles et non personnelles en Languedoc, tout possesseur d'un bien rural, qu'il appartînt à la noblesse, au clergé, ou au tiers-état, était assujetti à la taille.

Les communes étaient administrées par un conseil politique et des consuls. Le conseil politique se renouvelait lui-même, et par moitié, tous les deux ans. C'était à lui qu'appartenait le choix des consuls, sauf certaines conditions de taillabilité. Dans les grandes villes, le conseil politique était lui-même électif.

La circonscription des diocèses était tout économique : ils n'avaient de commun que le nom avec les circonscriptions ecclésiastiques. Ils étaient administrés par des assemblées diocésaines, autrement appelées *As-*

siettes, et des syndics. La distinction des trois ordres reparaissait dans ces assemblées : le clergé y était représenté par l'évêque, la noblesse par des barons, et le tiers-état par les députés des municipalités qui avaient le droit d'envoyer à l'Assiette. La constitution des diocèses de Mende, du Vivarais et du Puy était différente de toutes les autres : ces diocèses avaient leurs Etats particuliers. Dans quelques autres, il n'y avait point de baronnies; tout dépendait des coutumes locales. Les syndics étaient choisis par les assemblées diocésaines. Leur mission était de surveiller l'exécution des délibérations de l'assemblée.

La réunion des vingt-quatre diocèses formait la province. Elle était administrée par les Etats-Généraux et les syndics-généraux. Ces syndics étaient au nombre de trois, un pour chaque sénéchaussée ; institués par les Etats, leur charge était à vie; ils ne pouvaient la perdre que par mort, démission volontaire, forfaiture ou incompatibilité. Ces officiers représentaient la province en l'absence des Etats, veillaient à la conservation de ses priviléges, préparaient les matières dont l'assemblée avait à s'occuper, etc. Cette institution des syndics est fort remarquable; c'était sans contredit l'établissement le plus libéral de l'ancien régime.

Voici maintenant quelle était la composition des Etats-Généraux :

Pour le clergé, les archevêques de Narbonne, de Toulouse et d'Albi ; les évêques de Lodève , Agde, Montauban, Alet, Comminges, Montpellier, Castres, Mende, Mirepoix, Saint-Pons, Lavaur, Rieux, Béziers, Carcassonne, le Puy, Nîmes, Saint-Papoul, Viviers, Uzès et Alais : en tout trois archevêques et vingt évêques;

Pour la noblesse, le comte d'Alais, le vicomte de Polignac, un baron du Vivarais, un baron du Gévaudan, les barons d'Avéjan, d'Ambres, d'Hautpoul, de Barjac, de Bram, de Cailus, de Calvisson, de Pierre-Bourg, de Castelnau-d'Estrétefonds, de Castries, de Florensac, de Ganges, de Lanta, de Mérinville, de Mirepoix, de Murviel, de Saint-Félix, de Tornac, de Villeneuve : en tout un comte, un vicomte et vingt et un barons;

Pour le tiers-état, soixante-huit votans et quarante-six voix, ainsi qu'il suit : 1° Les capitouls, premiers consuls, maires, seconds consuls, lieutenans de maires, et députés des villes épiscopales ; 2° les députés des diocèses; 3° les syndics des diocèses de Toulouse, Narbonne, Vélay, Albi, Gévaudan et Saint-Papoul.

Le clergé tenait le premier rang, la noblesse le second, et le tiers-état le troisième. L'archevêque de Narbonne était le président-né des Etats; en son absence, l'archevêque de Toulouse; en l'absence de celui-ci, l'archevêque d'Albi, et en l'absence de tous deux, le plus ancien des évêques.

Pour les prélats et les barons, le droit d'entrée aux Etats formait un privilége attaché à leurs titres et à leurs terres. Pour les prélats, ce droit était considéré comme provenant en quelque sorte de Dieu ; pour les barons, c'était une émanation de la puissance royale qui l'affectait par lettres spéciales scellées du grand sceau, à une seigneurie située dans la province. La dignité de baron des Etats faisait partie de la propriété du sol: elle était susceptible comme lui de vente, donation ou legs, et constituait une valeur particulière de 80 à 100 mille livres.

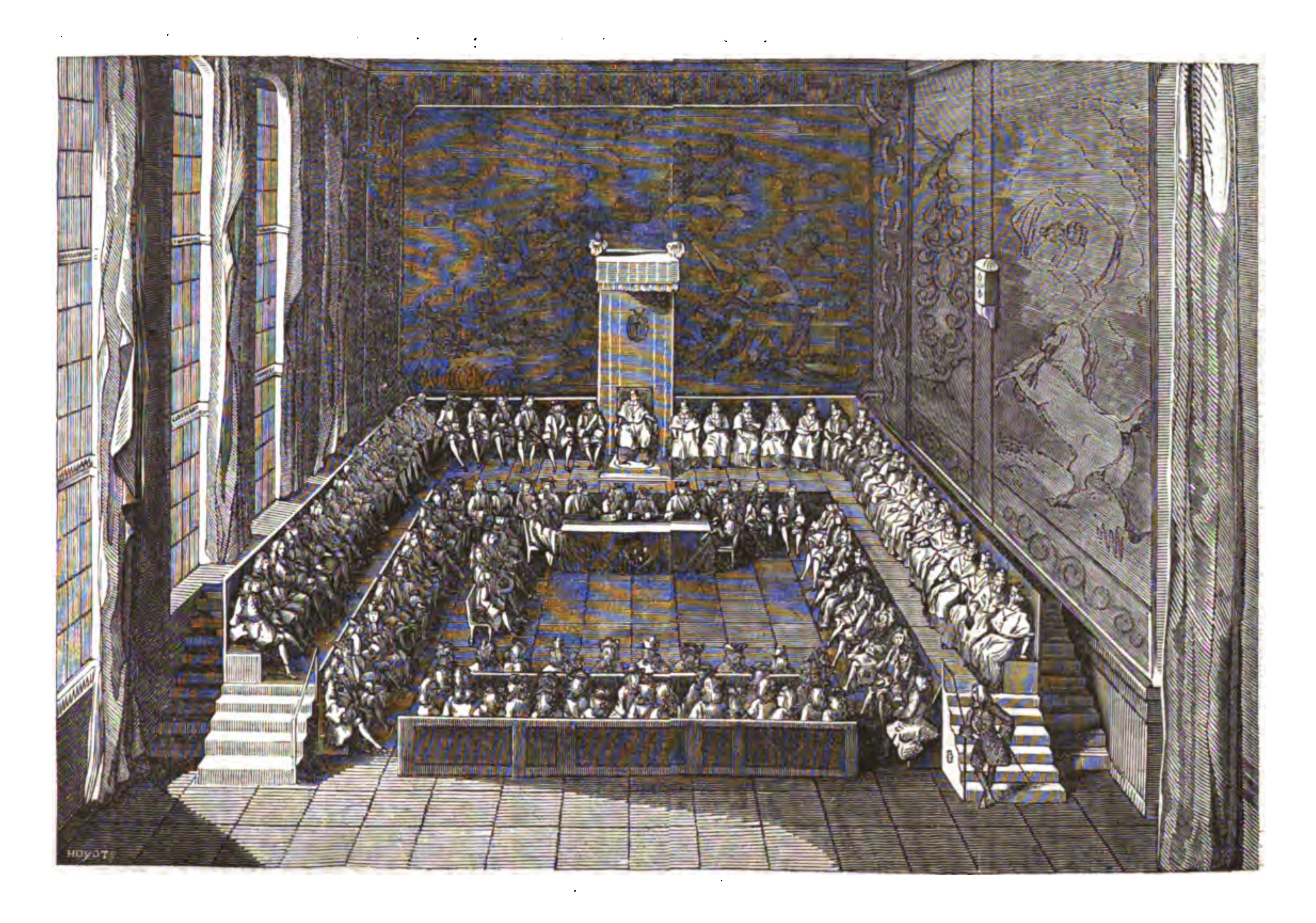
Les évêques et les barons, comme personnellement appelés, pouvaient se faire représenter, les uns par leurs vicaires-généraux, les autres par des gentilshommes prouvant six degrés de noblesse. Mais les membres du tiers, représentans eux-mêmes, ne pouvaient pas être représentés.

Dans le Vivarais douze baronnies, et dans le Gévaudan huit, entraient aux Etats chacune à leur tour. Il en était de même des villes du second ordre dans les diocèses ; elles envoyaient chacune un député par tour, à l'exception de Gignac, Pézenas, Clermont, Marvéjols, Castelnaudary, Valentine et Fanjeaux, qui nommaient tous les ans les députés des diocèses de Béziers, Agde, Lodève, Mende, Saint-Papoul, Comminges et Mirepoix. Le diocèse du Puy n'envoyait pas de députés; les villes de Comminges et de Montauban n'en envoyaient pas non plus.

Ce gothique édifice ne put pas résister en 1789 à l'examen sévère porté par la nation sur toutes les formes de son gouvernement. Même en admettant la distinction féodale des trois ordres, aucun de ces ordres n'était réellement représenté. Les vingt-trois évêques formaient bien le corps épiscopal de la province; mais tout le clergé n'était pas dans le corps épiscopal, et d'ailleurs, si l'on voulait faire représenter cet ordre par ses chefs, il aurait fallu, comme dans l'origine, admettre les abbés et les prieurs des principaux monastères. Le clergé séculier l'avait emporté, il est vrai, dans le développement de la société française du moyen-âge, sur le clergé régulier; mais les ordres religieux n'étaient pas encore détruits.

Les vingt-trois baronnies ne formaient pas non plus toute la noblesse; les barons titulaires n'étaient même pas les chefs réels de l'ordre. Ils se disaient les héritiers des premiers feudataires de la province, mais depuis huit siècles tout avait bien changé, et leur importance relative avait nécessairement subi de grandes révolutions. Il y avait d'ailleurs quelque chose qui choquait la raison dans cette dignité déterminée qui se transmettait, non plus par le sang, mais par le sol, c'est-à-dire, par ce qu'il y a de plus étranger à la personne. Sans doute la propriété en général est un grand élément d'influence sociale; mais non telle ou telle propriété.

Quant au tiers-état, c'était bien pis : les maires et consuls des villes épiscopales entraient aux Etats par le seul fait de leur charge, et cette disposition eût été certes fort louable si les charges elles-mêmes avaient été conférées par les citoyens; mais dans la plupart des villes, les évêques et les seigneurs nommaient aux offices municipaux, et dans les autres le système d'élection était combiné de manière à ne produire que des nobles ou des créatures des nobles. Ensuite la plus grande inégalité régnait dans des droits qui auraient dû être égaux, ou du moins distribués suivant le nombre et l'importance des populations. Telle ville qui députait aux Etats était beaucoup moins considérable que telle autre qui n'y députait pas. Les unes envoyaient deux représentans, les autres un seul, sans que rien, sinon l'antique usage, vînt justifier cette différence. La très-grande partie des localités était sans repré-



ASSEMBLÉE DES ÉTATS GÉNÉRAUX DU LANGUEDOC.

sentation directe, et partant sans influence immédiate.

Qu'était-ce donc qu'une assemblée qui ne représentait ni le clergé, ni la noblesse, ni le tiers-état? Et, si nous pénétrons plus au fond des choses, qu'était-ce qu'une assemblée où le tiers-état n'avait pas plus de voix que le clergé et la noblesse réunis? Cela était bon quand les prêtres et les seigneurs possédaient à peu près seuls la science et la richesse; mais depuis que de nouvelles lumières et de nouveaux intérêts avaient créé de nouveaux droits, il s'était formé quelque chose qui n'était ni le clergé, ni la noblesse, ni le tiers-état, mais la nation, c'est-à-dire la réunion de tous les hommes éclairés et directement associés à la chose publique.

La discipline intérieure des Etats n'était pas moins surannée que leur composition. Le président prenait place dans un fauteuil richement orné, sur une estrade élevée de trois degrés, et sous un dais de velours bleu garni de galons et de franges d'or. Les évêques étaient assis à sa droite et les barons à sa gauche : les évêques prenaient rang selon la date de leur sacre. Parmi la noblesse il y avait quatre places fixes, la première pour le comte d'Alais, la seconde pour le vicomte de Polignac, la troisième pour le baron de tour du Vivarais, la quatrième pour le baron de tour du Gévaudan; le reste de la noblesse prenait rang selon la date des réceptions. La maison de Lévis-Mirepoix, dont le chef portait le titre de maréchal héréditaire de la foi, protestait tous les ans contre cette disposition qui la confondait parmi les autres baronnies : formalité d'autant plus puérile, que celui qui l'accomplissait savait d'avance qu'elle demeurerait sans résultat.

Au pied du fauteuil du président, autour d'une grande table couverte d'un tapis de velours bleu brodé en or, siégeaient les trois syndics généraux, deux greffiers et un trésorier, officiers de la province; dans le plain-pied de la salle, et au-dessous des bancs supérieurs occupés par la noblesse et le clergé, régnait un autre banc élevé de deux pieds, formant le tour des trois côtés du carré : là se plaçaient les députés des villes épiscopales, à l'exception des cinq premières, dont les députés avaient un banc à dossier qui fermait le carré. Un capitoul de Toulouse et un ancien capitoul que la ville députait avec lui occupaient le milieu du banc, vis-à-vis le président des Etats, et, de part et d'autre, sur le même banc, les députés de Montpellier, de Carcassonne, de Nîmes et de Narbonne. Derrière ce banc en étaient cinq sans dossier pour les députés diocésains qui prenaient place chacun selon le rang du diocèse qu'il représentait : le tout offrait un aspect assez imposant, et ce qu'il y avait de mieux ordonné dans les Etats, c'était la salle de leurs délibérations.

Les plus minutieux détails de l'étiquette étaient réglés d'avance avec un soin scrupuleux. Le goût pour la représentation hiérarchique, qu'une sorte de fureur d'égalité nous fait trop négliger de nos jours, était poussé dans l'ancien régime jusqu'au ridicule. Ce n'était pas tout d'assigner à chaque ordre et à chaque membre sa place dans les Etats, d'élever de quelques pieds le siége du clergé et de la noblesse, de distinguer entre les bancs à dossier et ceux qui n'en avaient pas, on savait encore combien de marches il fallait descendre pour aller au-devant des commissaires du roi, où devait s'arrêter le clergé, où la noblesse, où le tiers, où les syndics généraux; et toutes ces misères étaient discutées avec plus d'importance que les plus hautes questions de l'administration.

L'ouverture des Etats avait lieu d'ordinaire vers la fin de Novembre : la session durait quarante jours; mais les commissaires du roi avaient le droit de la prolonger. Le premier jour, qui devait être un jeudi, discours des commissaires du roi et du président des États; le vendredi, vérification des pouvoirs; le samedi, prestation du serment; le dimanche, messe solennelle du Saint-Esprit et procession du Saint-Sacrement, auxquelles toute l'assemblée assistait; le lundi, rapport sur le cérémonial : là finissaient les opérations préliminaires des Etats. Le mardi, les commissaires du roi exprimaient les demandes de la couronne et se retiraient; puis l'assemblée délibérait, se divisait en commissions, examinait les affaires des sénéchaussées sur le rapport des syndics généraux, discutait le cahier à présenter au roi, etc. Le plus ancien évêque de l'ordre du clergé prenait la parole le premier, et ainsi de suite. Le vote avait lieu par tête, et les décisions étaient prises à la pluralité des suffrages.

La session commençait par le vote du don gratuit, et se terminait par celui de la taille, du taillon, et des autres impositions de la province. On appelait don gratuit la somme accordée au roi par les États à titre de présent, ou pour mieux dire, comme prix annuel de leurs priviléges. Les Etats y mettaient pour condition principale que nulles impositions ne pourraient être levées sur la province sans leur consentement, et les commissaires acquiesaient au nom du roi à cette condition; de sorte que ce prétendu don n'était en réalité qu'un marché entre le roi et la province. Depuis 1690, le don gratuit était de trois millions. De nos jours ce ne serait pas acheter la liberté fort cher; mais trois millions valaient alors beaucoup plus qu'aujourd'hui. Le total des deniers royaux, taille, taillon, vingtièmes, droits abonnés, capitation, etc., ne s'élevait en 1789 qu'à près de treize millions.

Les deniers provinciaux n'étaient cette même année que de 1,624,720 livres ; pour frais d'administration des Etats 272,420 liv.; pour encouragement aux sciences, aux arts et à l'industrie, 128,330 liv.; pour travaux publics, 1,071,216 liv., pour rentes et intérêts d'emprunts, 152,755 liv. On conçoit peu au premier abord comment, avec des ressources si restreintes, la province a pu exécuter de grands travaux et se distinguer même par sa magnificence ; mais quand on songe à la misère du peuple avant la révolution, et conséquemment au bas prix de la main-d'œuvre, ces résultats paraissent à la fois moins étonnans et moins admirables. Quant aux 272,000 liv. affectées aux frais des Etats, leur distribution donnait lieu tous les ans aux plus honteux gaspillages. Il y avait des gratifications pour chaque membre, des honoraires pour le président, des épices pour toutes les commissions, des indemnités pour le gentilhomme qui portait à la cour la délibération du don gratuit, pour la grande ambassade qui présentait au roi le cahier des doléances de la province : enfin, les membres des Etats s'étaient habitués à considérer leur titre comme une bonne affaire,

dont ils tiraient sans scrupule tout l'argent qu'ils pouvaient.

Immédiatement après la tenue des Etats, les assemblées diocésaines étaient convoquées pour faire l'assiette ou la répartition des impositions du diocèse. Cette opération avait lieu sous les yeux d'un délégué des commissaires qui avaient présidé pour le roi aux Etats de la province. Ces assemblées diocésaines n'étaient rien par elles-mêmes : on ne les considérait en quelque sorte que comme des sous-commissions des Etats.

Tout cela ne se pratiquait que pour les contributions directes; les Etats n'exerçaient aucune action sur les autres. Le total des impôts directs payés par la province en 1789 était de 44,415,731 liv., deniers royaux et provinciaux réunis; mais l'ensemble des contributions du Languedoc, tant directes qu'indirectes, s'élevait, selon MM. Necker et de Calonne, à trente-sept millions.

Cette organisation politique et économique du Languedoc, où nous avons pu remarquer tant d'abus, était pourtant supérieure à tout ce qui existait en France avant 1789. C'était là du moins une constitution incontestable et réelle, tandis que dans l'oubli général des traditions et le cahos des prétentions contradictoires, on doutait alors qu'il y eût même jamais eu en France une constitution nationale. L'institution des Etats-Généraux du Languedoc ne tirait pas seulement son origine des Romains, elle avait encore été perfectionnée par les plus grands rois de la monarchie française, saint Louis, Charles VII, François Ier et Louis XIV. L'œuvre de ces législateurs d'une province avait servi de modèle aux assemblées provinciales que Necker voulait établir dans tout le royaume, et l'on en trouve encore des traces sensibles dans l'organisation actuelle des conseils-généraux et d'arrondissement.

Pourquoi donc les Etats-Généraux du Languedoc ont-ils disparu de la société française? Parce que d'abord leur constitution était fondée sur le privilége, et qu'ensuite le premier besoin de la révolution était de créer une France compacte, une nation. En détruisant tout ce qui s'opposait à l'irrésistible progrès des idées et des faits, l'Assemblée Constituante a fait son devoir; en essayant de reconstruire sur un nouveau plan l'édifice écroulé, nous ferions peut-être le nôtre; et quoique d'autres provinces, telles que la Bretagne, la Provence et la Bourgogne, aient eu aussi des simulacres d'Etats, ceux du Languedoc, comme les mieux constitués, devraient être particulièrement étudiés et reproduits.

Quand les préjugés et les abus sont profondément enracinés, ils se refusent à admettre de simples réformes, et rendent nécessaires ces convulsions sociales qu'on appelle des révolutions. Ainsi, quand la noblesse du Languedoc demanda à être représentée dans les assemblées de la province par des mandataires de son choix, et non par vingt-trois barons héréditaires, cette sage et naturelle prétention fut repoussée par les Etats comme une atteinte criminelle à leur constitution. Ainsi encore, quand il fut question pour la première fois dans les conseils de la couronne de donner à l'administration française plus d'harmonie et d'uniformité par une nouvelle division du territoire, l'esprit étroit de localité protesta contre une amélioration qui était devenue inévitable. Plus la résistance est opiniâtre, plus l'effort et puissant pour la briser. L'assemblée qui n'avait pas voulu admettre la représentation réelle a été dissoute; les provinces qui avaient refusé de se fondre sans secousse dans la grande unité, ont été violemment fractionnées en départemens. Deux forces éminemment révolutionnaires, l'égalité civique et la centralisation administrative, ont déblayé la société française de tous les débris que quatorze siècles y avaient accumulés.

Il n'y a plus, Dieu merci, ni séparation des ordres, ni distinction entre les biens nobles et les biens ruraux, ni baronies d'Etats, ni évêchés privilégiés, pas plus que de provincialisme exclusif et de vieilles haines féodales. Il a fallu bien du temps et du mal pour en venir là; mais enfin toute vie est devenue la vie commune, et l'on ne trouve plus que des Français en France et des citoyens dans l'état. Il n'est pas à craindre que des abus si bien effacés se reproduisent d'eux-mêmes. Or le régime administratif que la révolution a imposé à la France, régime en quelque sorte tout militaire, n'était bon que pour une époque de guerre et de vengeance : qu'il disparaisse donc avec elle, et que les vieilles franchises reviennent au jour, puisqu'elles sont enfin en harmonie avec l'ordre universel. Toute leur rouille s'en est allée dans le frottement terrible de ces derniers temps; il ne leur restera plus, si vous les renouvelez, que l'énergie primitive de leurs origines, tempérée par l'action bienfaisante et pacifique de la civilisation.

Les départemens sont de trop petites fractions, relativement à l'étendue totale du sol national. Les anciennes circonscriptions sont également vicieuses; mais il serait facile de corriger le présent par le passé, et réciproquement. On a proposé de diviser la France en douze provinces parfaitement égales d'importance ou d'étendue, ayant chacune leurs Etats particuliers, sous l'autorité d'une assemblée supérieure, formée des députés de toute la nation; et cette division serait en effet la meilleure pour asseoir solidement les libertés locales, sans nuire à la sainte unité que la révolution nous a léguée. Il faudrait soigneusement consulter sur ce point les vœux des populations et les configurations du territoire; c r il est vrai en fait que la communauté des intérêts a déja créé plusieurs de ces provinces en dehors des combinaisons politiques. Il suffirait en quelque sorte de constater et de nommer. Toute la ligne des Pyrénées, par exemple, forme naturellement la base d'un triangle dont la pointe vient tomber au-dessus de Toulouse : ce serait là le nouveau Languedoc. L'unité territoriale de ce beau pays n'a pas besoin d'être démontrée. Les anciens Etats y avaient préparé des travaux publics qui seraient probablement repris ou remplacés par les nouveaux : les ports de Bayonne et de Port-Vendres, les canaux des étangs et des Pyrénées, les travaux pour la navigation de l'Ariége, de la Garonne et de l'Adour, les grandes voies que le génie de l'Empereur voulait ouvrir dans les montagnes qui nous séparent de la Péninsule, tout cela ne dépendrait plus d'une volonté négligente et lointaine. Le pays s'administrerait lui-même, et il en serait de même de toutes les autres provinces.

Car la représentation nationale aurait gagné en importance et en réalité : plus le mandataire est rappro-

ché du commettant, plus la volonté du commettant est comprise et exprimée par le mandataire; plus le nombre des représentans est considérable, plus il y a de chances pour que tous les intérêts et tous les besoins soient représentés; plus enfin le territoire à administrer est circonscrit et limité, plus l'intelligence complète des localités est exigible de l'administrateur. Or, si au lieu de se concentrer à Paris entre les mains de trois ou quatre cents votans, les attributions actuelles de la chambre des députés s'exerçaient par douze assemblées locales composées chacune d'une centaine de députés, le tout sauf révision d'une chambre unique, représentative de l'unité nationale, tous les avantages de l'ordre actuel seraient conservés et de plus agrandis. Ce ne serait pas changer le principe, ce serait l'appliquer plus rigoureusement. En effet le nombre des électeurs s'étendant toujours, le nombre des élus doit s'étendre aussi, car toute représentation cesse dès qu'un trop grand nombre est appelé au choix d'un seul, et l'expérience a prouvé que l'élection indirecte ou à plusieurs degrés n'est pas une véritable élection. La bonne politique dans un pays libre est d'associer à la chose publique le plus grand nombre possible de citoyens. Si toutes les nécessités avaient une expression légale dans l'état, les révolutions, qui ne sont que l'expression d'une nécessité hors de l'ordre établi, cesseraient naturellement.

Le Languedoc a déja doté la France entière de son régime municipal et de ses Etats-Généraux du quatorzième siècle; il nous a conservé, au travers des siècles et des bouleversemens, le droit romain, cette raison écrite qui fait maintenant la base de notre législation, et dont la révolution a substitué les sages principes aux coutumes barbares du droit féodal. Il serait étrange que cette même province, poursuivant son apostolat d'ordre et de liberté, renouvelât encore aujourd'hui par ses antiques exemples le système chancelant de la représentation publique; elle prendrait là une belle revanche de la guerre d'extermination que le Nord lui a toujours faite : tomber par la force et se relever par l'esprit, ce serait une glorieuse destinée. Et ces résultats n'ont heureusement rien de commun avec aucun des partis qui divisent aujourd'hui la France : l'établissement des assemblées provinciales peut avoir lieu sous quel gouvernement que ce soit.

Léonce de LAVERGNE.

VOYAGE DANS LA HAUTE-AUVERGNE.

FRAGMENT.

La contrée qui forme aujourd'hui le département du Cantal, fesait autrefois partie de la province d'Auvergne; ses habitans subirent pendant plusieurs siècles l'influence de la métropole, et l'histoire de la Haute-Auvergne se trouva liée à toutes les vicissitudes de la grande province. Nous avons déja esquissé dans la *Mosaïque du Midi* (1), les principaux faits, les principales époques de ses annales. Aussi, nous bornerons-nous maintenant à parcourir plutôt en voyageur qu'en historien, les villes, les villages, les châteaux, les manoirs de la Haute-Auvergne. En visitant rapidement le département du Cantal, nous entraînerons avec nous le lecteur d'événemens en événemens, et la curiosité ne sera pas émoussée par la monotonie, compagne inséparable des essais historiques.

D'ailleurs, le pays que nous allons parcourir est si riche en sites pittoresques, en beautés de toute espèce que la nature a jetées à pleines mains dans ses profondes vallées, sur les sommets escarpés des plus hautes montagnes! Quand on a vu les plaines brûlantes de la Provence, les bords si accidentés du Rhône, les rives toujours fleuries de la Garonne, on trouve une admirable diversion dans le spectacle que présente dans le département du Cantal, la nature tantôt sauvage, tantôt parée de toute sa grace, de toute sa magnificence. Aux pieds des montagnes volcaniques s'étendent de riantes vallées : près des roches arides, s'élèvent d'épaisses forêts : à côté des vieilles tours du manoir crenelé, la flèche d'une vieille église soutient dans les airs la modeste croix de fer que le montagnard salue de loin en récitant dévotement sa prière : l'œil attristé par des ruines, est tout-à-coup réjoui par l'aspect riant d'un village, dont les maisonnettes sont suspendues comme autant de Chalets aux flancs de la montagne!

« Le département du Cantal, dit un voyageur dont nous avons analysé le récit, est hérissé de montagnes qui composent la majeure partie de son sol. La principale est le Cantal, connue des anciens sous le nom de *mons Celtorum*. Le mont, dont l'énorme base s'étend du Nord au Sud dans une longueur de trois lieues, est environné d'audacieux rivaux d'une étonnante élévation, quoique subordonnée à la sienne. Ces énormes aspérités réunies dans un rayon de moins de trois lieues de diamètre, sont autant de cônes aigus qui s'élèvent avec audace au-dessus des hautes montagnes dont elles sont environnées, et qui ne sont peut-être que leurs débris.

(1) *Mosaïque*, tome 2.

L'escarpement de ces cônes rend leur accès presque impraticable. Quand on considère du village des *Chares* le *Puy-de-Griou*, entièrement coupé à pic de ce côté, tandis qu'en face le plomb du Cantal s'élance jusqu'au nues avec une égale raideur, l'aspect menaçant de ces formidables escarpes répand dans l'âme une involontaire terreur : on est tenté de fuir; on oublie presque que le globe les supporte. Mais après ce premier mouvement, si la curiosité innée dans l'homme, réveille sa témérité, et qu'il parvienne, par exemple, au sommet du *Puy-de-Griou*, c'est alors, qu'avec plus de raison, il est permis de trembler. A peine le plateau que l'on trouve à la cîme, a-t-il six pied de large. Le moindre étourdissement, l'espèce d'ivresse où plonge l'immensité qui se développe sous vos yeux, cette vibration qu'éprouvent les jambes à la suite d'une longue et pénible montée, la moindre distraction, le plus léger faux pas, peuvent vous précipiter au fond des abîmes ouverts à vos pieds. On est vraiment suspendu entre la vie et la mort.

« La nature semble communément traiter en marâtre les hautes montagnes, et ne composer leur draperie que des attributs lugubres et majestueux de sa sévérité et de son courroux. C'est ce qu'elle a fait à l'égard du groupe le plus élevé du Cantal. Mais les montagnes inférieures, et les plateaux qui lui servent d'appendices, ont été plus favorisés. Quoique couvertes de neige, pendant cinq mois de l'année, elles se parent de verdure à la belle saison, et offrent d'excellens pâturages. L'herbe la plus riche, le gazon le plus touffu les tapissent : les violettes, les hyacinthes, les muguets sauvages, les marguerites de tout genre, les princerolles, les œuillets champêtres, émaillent et parfument, à l'envi, cette verdure délicieuse dont la délicate saveur appelle, au printemps, les troupeaux avides d'en jouir. Mais ce n'était pas assez de ces dons, et, plus généreuse encore, c'est là qu'elle a caché ces plantes, ces *simples* salutaires dont le baume a plus d'une fois rappelé à la vie le montagnard mourant. Cette région est semée de petites maisons appelées *Burons*, servant de demeure, après la fonte des neiges, aux bergers chargés de la garde des vacheries et de la manipulation des fromages célèbres, connus sous le nom de *fromage du Cantal*.

« La plupart des vallées offrent l'aspect le plus agréable; vivifiée par des rivières et des sources qui jaillissent de toutes parts, la végétation s'y développe avec une étonnante vigueur : des bosquets, des haies vives, des clôtures de toute espèce, et des chemins, divisent et subdivisent, à l'infini, cette terre couverte de riches moissons, de prairies verdoyantes et émaillées de fleurs : des jardins et des vergers entourent les habitations modestes, mais propres, et dominées par le clocher du village, par les ruines d'anciens châteaux forts, souvent aussi par des rochers énormes, à la cîme desquels est une chapelle ou un hermitage. Tous ces objets sont, par les souvenirs qui s'y rattachent, autant de dieux Pénates qui ramènent sans cesse l'Auvergnat voyageur au sein de sa patrie, et qui le console dans son exil momentané (1).

(1) *Voyage dans la Haute-Auvergne ;* par une Société de gens de lettres et de géographes.

Cette courte et rapide description de l'aspect général qu'offre à l'attention du voyageur la région comprise autrefois dans la Haute-Auvergne, description faite à vol-d'oiseau, n'est qu'une faible esquisse, qu'un croquis informe de ce magnifique panorama. Parcourons nous-mêmes cette belle partie de l'ancien royaume des Bituitus, arrêtons-nous sous les remparts de chaque ville pour en étudier l'histoire; reposons-nous à la porte de tous les châteaux pour connaître les noms des fiers paladins qui les habitaient; asseyons-nous sur le seuil des antiques monastères, nous découvrirons peut-être sur les dalles les noms de quelques célèbres cénobites, et les filles du village nous répèteront, dans leur langage naïf, la légende d'une jeune religieuse qui s'ensevelit dans le cloître par dépit d'amour, et y mourut en odeur de sainteté : puis, nous demanderons aux villes les noms des grands hommes qui ont vu le jour dans leurs enceintes....

Voyez-vous quelques maisons agglomérées à l'horizon sur ce plateau basaltique? c'est Saint-Flour, c'est la *ville noire*, la vieille cité construite comme un phare sur le roc escarpé et coupé à pic. Les matériaux dont se compose le sol décèlent une terrible histoire; tout porte à croire qu'un torrent de matières enflammées, sorti des flancs volcaniques des monts du Cantal, parcourut une espace de cinq lieues, s'arrêta où il trouva une obstacle à son cours, s'y refroidit, et laissa une énorme masse de basalte, curieux monument de l'une des plus grandes convulsions du globe. Bientôt les eaux courantes dégarnirent le terrain qui avait servi de digue au torrent volcanique; la masse basaltique résista et se maintint à peu près telle qu'on la voit aujourd'hui : sa hauteur au-dessus du sol est d'environ soixante-seize pieds; pour monter du faubourg à la ville, on a pratiqué dans le roc, autour de la montagne un fort beau chemin ou rampe. On ignore l'époque des premiers établissemens faits sur ce rocher; on sait seulement que dans les temps anciens, il était désigné comme un lieu de rendez-vous ou un signal pour les voyageurs égarés. Saint-Flour (1) ne s'accrut guère avant l'époque ou le pape Jean XXII érigea la ville en évêché. Le nombre de ses habitans augmenta par la suite; mais la triste cité, pavée de laves, construite avec les débris vomis par les volcans, a été longtemps appelée par les montagnards la *ville triste*, la *ville noire*. Elle eut beaucoup à souffrir en 1793; il s'y opéra des changemens qui ont tourné à l'avantage de la localité. Saint-Flour possède aujourd'hui plusieurs édifices publics remarquables et sa position est à la fois majestueuse et pittoresque; mais hâtons-nous de quitter la ville épiscopale, après avoir salué les mânes de ses nobles enfans: Pierre Contel qui fut président du grand Conseil sous François Ier, Buirette du Belloy l'auteur du *Siége de Calais*. Partons; la *ville noire* nous servira de phare dans notre excursion.

Laissons le village d'Alleuse avec les ruines de son vieux manoir qui servit long-temps d'asile au fameux Mérigol Marcel, capitaine de routiers. Auriac et son beau château, Brezous et sa voie romaine, Chaliers et son antique seigneurie, ne doivent pas nous arrêter; nous avons hâte d'arriver à *Chaudes-Aigues* dont les

(1) *Voyage dans la Haute-Auvergne;* par Legrand.



eaux minérales appelées *Calentes aquæ* par Sidoine Apollinaire, étaient déja fameuses au v[e] siécle; la ville est petite; elle renferme trois cents maisons et pourrait au besoin recevoir cinq à six cents étrangers.

L'arrondissement de Mauriac présentera peut-être à notre imagination des points de vue moins tristes que les cônes basaltiques de Saint-Flour. Déja nous apercevons sur la rive droite de la Dordogne les ruines de l'antique château de MIREMONT, où Madelaine de Saint-Nectaire, Veuve de Guy de Saint-Exupéris, soutint un long siége en 1574; plus loin est le joli bourg de FONTANGES, situé dans la plus belle des vallées du Cantal. Sur une petite éminence on aperçoit les ruines du château ou nâquit la belle duchesse de Fontanges une des maîtresse de Louis XIV; en moins de deux heures nous arriverons à Mauriac, petite ville connue dès l'an 377, époque à laquelle l'empereur Gratien y fit construire un palais pour s'y délasser des fatigues de l'empire et y jouir des plaisirs de la chasse. Avant de partir, entrons dans l'église gothique de Notre-Dame-des-Miracles, fondée, dit-on, par Théodéchilde, fille de Clovis, et (1) reconstruite vers le commencement du XIII[e] siècle. Sur une des collines qui avoisinent la ville, se voient encore les restes de l'antique chapelle de Saint-Mary ou Marins apôtre de la Haute-Auvergne. Le village de Meallet avec sa grotte où vécut Saint-Calupard; Riom-es-Montagnes avec ses urnes cinéraires, ses médailles romaines; Scorailles avec sa forteresse, connue dans l'histoire sous le nom de *Castrum Scorallum*, qui résista long-temps aux armes de Pépin-le-Bref; Sartiges, d'où l'œil embrasse la chaîne des montagnes qui s'étend du cantal au Mont-Dore, sont les sites les plus pittoresques de l'arrondissement de Mauriac, et les lieux les plus célèbres dans l'histoire de la province d'Auvergne.

La ville de Murat bâtie au pied du mont Cantal sur la rive droite de l'Alagnon, ne doit pas rester inaperçue aux yeux du voyageur, quelque pressé qu'il soit d'arriver à Aurillac le chef-lieu du département.

« Murat, disent les géographes que j'ai déja cités, est la ville la plus mal-propre du Cantal. Elle est défendue des vents du nord et du nord-ouest par des roches basaltiques composées de colonnes prismatiques qui ont depuis quatre jusqu'à quarante pieds de longueur, et qui, vues de loin, offrent l'aspect d'un jeu d'orgue. Son château fort qui avait titre de vicomté fut confisqué par Charles VI, sur Renaud II, vicomte de Murat, au profit de Jean, Seigneur de l'Isle: le comte d'Armagnac la posséda jusqu'à sa mort, arrivée en 1477. Louis XI s'empara alors de la forteresse de Murat et la fit raser de fond en comble. Reconstruite vers la fin du XVI[e] siècle, elle fut démolie en 1633, pendant les guerres contre les protestans. Cette opération fut longue et dispendieuse; la ville fut souvent exposée par le jeu de la mine qu'il fallut employer pour faire sauter les fortifications.

» A une lieue de Murat le petit village de Moissac offrira à notre curiosité artistique l'énorme rocher de Laval presqu'entièrement taillé à pic : mais suivons la route d'Aurillac à travers les monts du Cantal.

(1) Mauriac a vu naître plusieurs hommes célèbres; Saint Odilon, abbé de Cluny; l'astronome Chappe; Vacher de Tourne mine membre de plusieurs assemblées législatives.

» On marche d'abord entre deux chaînes de rochers; on s'élève ensuite vers les hautes régions, à travers la forêt de Liorant, dont les sombres sapins attirent la vue de ce côté, tandis que le bruit des cascades retentit sur tous les points. On doit parcourir cette route à cheval, pour bien jouir du spectacle imposant qu'elle présente. C'est une allée tortueuse tracée au milieu de gorges effrayantes, et qui suivant toujours le pied des montagnes, en fait parcourir toutes les sinuosités et offre aux yeux mille contrastes. Après avoir franchi le pas de *Compain*, passage fameux dans le pays; après avoir cent fois mesuré de l'œil, tantôt avec frémissement, tantôt avec admiration, les crêtes chenues d'énormes aspérités, et les abîmes profonds qui sont à leurs pieds, on arrive sous la douce influence de l'air du midi, dans des vallons rians, frais, couverts de bois verdoyans, arrosés par la Cére, dont le bruissement n'est plus celui d'un torrent, mais le cours d'une onde pure, qui va caressant les fraîches prairies qu'elle fertilise. Arrivé dans cette belle vallée, l'esprit se repose des volcans, des enfers, des orages, des eaux furieuses, et de la triste verdure des sapins (1). »

L'agréable position d'Aurillac, les eaux de la Jourdanne, la vallée pittoresque qu'elle arrose, l'aspect riant de la ville dissiperont entièrement les idées tristes qui nous ont assaillis pendant tout le temps qu'a duré notre voyage. Un peu au-dessous de la ville, la vallée de la Jourdanne s'élargit insensiblement et s'unit au vallon de la Cére; l'œil est enchanté, tout lui sourit, et les extrémités des chaînes du Cantal qui apparaissent au nord et à l'ouest, rendent le tableau plus riant, plus pittoresque : la ville s'élève sur une côte à pente douce et dont la Jourdanne baigne le pied. Les historiens n'ont pu jusqu'à ce jour préciser l'époque de son origine; quelques auteurs la font remonter à Marcus-Aurélius-Antonius; mais l'opinion la plus vraisemblable est celle des chroniqueurs qui disent que la fondation d'Aurillac ne remonte pas au-delà du IX[e] siècle. L'ermite Saint-Géraud, issu de la noble maison d'Auvergne, fit dit-on, construire, sur la colline, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Après la béatification du Saint, plusieurs maisons s'élevèrent en peu d'années autour du monastère, et les abbés successeurs de Géraud prirent le nom de comtes d'*Aurillac*. Quelques auteurs affirment que la ville comptait déja de nombreux habitans lorsque saint Géraud s'y établit avec ses religieux; saint Odilon, abbé de Cluny, contemporain de saint Géraud et qui a écrit sa vie, assure que ce prince était né à Aurillac. La ville existait donc déja, et cela paraît si vrai qu'à l'époque de la fondation de l'abbaye on comptait à Aurillac quatre églises; Saint-Benoît, Saint-Lazare, Sainte-Marie-Madelaine et Saint-Clément, où fut inhumé le comte. Géraud, père de Saint-Géraud, mort long-temps avant ladite fondation.

Si enfin l'on remonte au principe des grandes habitations, on trouvera aussi que la position d'Aurillac est la plus avantageuse de la Haute-Auvergne, et que par conséquent les colons s'établirent de préférence dans cet endroit. Quoi qu'il en soit de l'antiquité de cette ville, il est certain que l'abbaye fondée par saint Géraud, était une des plus célèbres et des plus riches du

(1) *Relation de la Haute-Auvergne*; par Reynaquet.





VUE D'AURILLAC ET DU CHATEAU SAINT-ÉTIENNE.

royaume. Elle fut sécularisée par le pape Pie IV, en 1561, et on y avait établi primitivement une école qui fut une des plus renommées de France (1).

Plus tard la ville fut affranchie; elle nomma ses magistrats municipaux qui prirent le titre de consuls et qui eurent pour successeurs des magistrats royaux. Les guerres civiles et religieuses ont nui long-temps à l'accroissement d'Aurillac. Pendant le XIVe et le XVe siècles, l'Auvergne eut beaucoup à souffrir des bandes de routiers que les rois d'Angleterre avaient disséminées dans toute la France. Après quelques années de paix, Aurillac devint le théâtre des cruelles dissentions des catholiques et des protestans; la ligue fut une époque de calamités pour la capitale de la Haute-Auvergne qui fut prise et reprise huit fois. Aussi, de tous ses anciens monumens, il ne reste que l'église de Saint-Géraud qui faisait partie de l'ancien monastère, et le château Saint-Etienne qui domine la ville à l'ouest; encore ne reste-t-il des temps anciens qu'une tour carrée; les autres parties sont plus modernes. Cette grosse tour forme sa masse principale qui est irrégulière et décrépite. Ce château, ancienne habitation des comtes d'Auvergne, a soutenu plusieurs siéges, et a été saccagé à diverses époques.

La forteresse est aujourd'hui divisée en deux parties, les bâtimens qui les unissaient, ayant été démolis : du faîte de la tour, on voit toute la vallée de la Jourdanne, à l'extrémité de laquelle s'élèvent les cimes neigeuses du Cantal. Quand on a visité ces beaux restes de l'antique demeure des comtes d'Auvergne, on connaît à proprement parler toute la ville ancienne; il faut excepter néanmoins quelques églises; l'abbaye des bénédictins située dans le faubourg de Bouis, l'église de Notre-Dame-des-Neiges, édifice du XIIIe siècle, orné de beaucoup de tableaux et dont la voûte est très belle (1).

La ville moderne est petite pour sa population; mais elle est généralement bien bâtie, quoique mal percée, mal pavée, sombre et désagréable à parcourir : heureusement, la plupart de ses rues étroites et tortueuses,

(1) *Statistique du Cantal* — 1817.

(1) *Guide pittoresque du voyageur en France.*

sont arrosées par des ruisseaux qui entretiennent la propreté et assainissent l'air.

Le plus grand des édifices d'Aurillac est le collége, formé de quatre corps de logis et d'un beau pavillon. L'hôtel de la préfecture est petit mais élégant. L'hôtel-de-Ville, avantageusement situé sur la place du même nom, est spacieux, et la façade est décorée des bustes de douze de nos principaux écrivains. On remarque aussi la halle au blé, précédée d'une place où l'on voit un beau bassin de serpentine de deux pieds de diamètre; la salle de spectacle; le pont sur la Jordanne; la colonne élevée pour perpétuer la mémoire de M. de Montyon, dont le nom est justement révéré dans la contrée; la grande place du marché; l'hyppodrome, situé à un quart de lieue de la ville, destiné aux courses de chevaux, auxquelles concourent tous les départemens du Midi (1).

Le commerce, l'industrie, les fabriques prospèrent depuis plusieurs années à Aurillac, et préparent un brillant avenir au chef-lieu du département du Cantal: dans quelques années, cette ville n'aura rien à envier aux autres métropoles de nos contrées méridionales, et son histoire confondue avec les annales de la province est féconde en beaux souvenirs (2).

Avant de terminer notre excursion, visitons l'antique château du Carlat, qui passait pour un des plus anciens manoirs de France, et la plus forte place d'Aquitaine. Sous Charlemagne, il était le chef-lieu héréditaire d'une comté, et on assure que long-temps avant, sous la domination romaine, il fut possédé par la famille prétorienne de Farréol. Les historiens en ont laissé de longues et pompeuses descriptions, et le petit bourg a été à différentes époques le théâtre de grands drames historiques. Clovis, Louis-le-Débonnaire, les Anglais, les Armagnacs, Nemours et Louis XI, assiégèrent tour-à-tour, prirent et saccagèrent le château de Carlat. Plus tard les catholiques et les religionnaires se disputèrent ce magnifique manoir dont ils firent une place de guerre. Mais écartons ces souvenirs de guerre pour ne voir dans le château de Carlat qu'un lieu d'exil, où Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV, expia les scandales de sa mauvaise conduite. Les ruines gothiques rappellent encore l'héroïsme de madame de Morera qui s'empara de la forteresse, et ne la rendit qu'en échange de la liberté de son mari, arrêté par ordre du roi.

Le beau ciel du vallon d'Arcambie, le doux Climat de Maurs retiennent long-temps les étrangers dans cette petite ville qui fut long-temps le chef-lieu d'une des quatre prévôtés de la Haute-Auvergne. Vic-sur-Cère, avec ses cascades, ses plateaux couronnés de verdure, ses eaux minérales, est aussi un charmant séjour; mais notre voyage est trop rapide pour entrer dans les détails que nécessite ce genre d'exploration; les mines immenses du Cantal sont déja bien loin d'arriver à nous; la nature grandiose et pittoresque disparaît, nous ne voyons que les montagnes boisées du Rouergue et les collines grisâtres du Haut-Querci.

Ernest Briançon.

(1) *Dictionnaire statistique du Cantal*; par Déribier du Châtelet. — *France Pittoresque.* — *Guide du Voyageur.*

(2) Aurillac compte parmi ses célébrités: Saint Géraud, le pape Sylvestre II, le professeur d'hébreu Jean-de-cinq-Arbres, Piganiol de la Force, auteur d'une *Description de la France*, le général Destaing, qui s'illustra en Egypte, en Italie; le général de division Belzons, mort en Russie.

LE BAGNE DE ROCHEFORT.

Per me si va tra la perduta gente;
Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!
Le Dante. (*Divina Comedia.*)

Au commencement du XVIIe siècle, un vieux château que le roi Henri III avait donné à un de ses officiers, une chétive bourgade qui s'était formée dans les marais autour du manoir féodal, occupait l'emplacement où on a construit depuis la ville de Rochefort. En 1664, Louis XIV, pressé par les instances de ses ministres qui comprenaient de quelle grande utilité serait un fort militaire sur cette partie des côtes de la France, en ordonna la construction. On resta long-temps indécis sur le choix du lieu. Soubise attira d'abord l'attention des commissaires royaux; mais le duc ne voulut céder à aucun prix ce terrain qui lui appartenait. Les ingénieurs remontèrent le cours de la rivière, cherchant un autre endroit propre à l'exécution des projets du roi; la petite ville de Tonnay-Charente, son agréable position, la profondeur de la rivière, son port déja commode et très-fréquenté, plusieurs autres avantages réunis furent regardés par les ingénieurs comme autant d'élémens de succès pour l'entreprise dont ils avaient été chargés. On se mit à l'ouvrage: les travaux étaient déja avancés, lorsque le duc de Montmartre refusa de vendre Tonnay-Charente; les établissemens qui avaient été commencés furent transférés à Rochefort.

En moins d'une année, le vieux château, le petit village, disparurent; les marais furent desséchés, et quelques édifices s'élevèrent sur les bords de la Charente. On commença à creuser le port: les travaux que nécessita la création de la ville projetée furent prodi-



gieux, et les dépenses immenses. Le génie militaire ne s'était pas encore créé, sous Louis XIV, les innombrables ressources dont il se sert aujourd'hui pour triompher de tous les obstacles, et pour vaincre la nature elle-même. Néanmoins, les ingénieurs et les commissaires royaux, surmontèrent heureusement les difficultés du sol, et un an plus tard, les capitaines des navires étrangers qui vinrent prendre leur chargement de cognac à Tonnay-Charente, ne virent pas sans surprise, sans admiration, la ville qui s'était élevée, comme par enchantement, sur la rive droite de la rivière. On travaillait sans relâche, et Vauban entoura de fortifications l'enceinte de la nouvelle cité.

Fille de Louis XIV, la ville de Rochefort jouit encore de toute la grace, de toute la fraîcheur de la jeunesse : c'est une des villes de France, les plus propres, les plus jolies; c'est la plus moderne, la plus régulièrement bâtie et la mieux percée : les rues sont droites, larges et bien pavées, et presque toutes se coupent en angle droit; une d'elles qui sert de marché, et conduit à l'arsenal, est bordée de peupliers. Les maisons sont toutes bâties avec une élégante simplicité, mais elles sont en général peu élevées, ce qui les rend peu imposantes; peu de constructions particulières attirent l'attention des étrangers; les édifices publics sont grands et beaux. Au centre de la ville, est la *Place d'Armes* régulièrement carrée, bordée de chaque côté d'une double rangée d'ormes, dont la longueur est de deux cents pieds : on y remarque une belle fontaine, décorée d'un frontispice qui porte deux statues gigantesques dont le travail est médiocre. Elles représentent la *Charente* donnant la main à l'*Océan*. Plusieurs autres fontaines publiques reçoivent les eaux de la rivière, qui y sont conduites par une pompe à feu; elles servent à l'arrosement journalier de la ville, et y entretiennent la propreté, sans laquelle Rochefort serait inhabitable.

Hors de la ville, et sur un terrain élevé où on arrive par une belle avenue, se trouve l'*hôpital de la Marine*, formé de neuf bâtimens isolés qui s'alignent autour d'une vaste cour; placée au centre, cette cour est fermée par une grille en fer reposant sur un parapet, bordé d'un large fossé, dont l'eau se renouvelle à volonté. Les principaux bâtimens contiennent 1,200 lits, distribués dans de belles salles parfaitement aérées. On remarque encore la belle rotonde de l'amphithéâtre de chirurgie, le cabinet d'anatomie, la pharmacie et le jardin de botanique; l'*hôpital de la Marine* est le plus beau bâtiment de Rochefort. La *promenade* des remparts est très agréable; quoiqu'on n'y jouisse pas d'un vaste horizon, ni de la vue de la mer qu'on n'aperçoit pas, malgré sa proximité. L'*Ecole de la Marine* renferme tous les grands établissemens, ateliers et magasins destinés à la construction, à l'équipement et à l'armement des plus gros vaisseaux de ligne. Les hangars ou chantiers couverts sous lesquels on construit les vaisseaux à trois ponts, étonnent par leur grandeur, leur élévation et leur légèreté; les bassins de construction, par l'heureuse idée de forcer la mer à venir y chercher les vaisseaux. Le *bâtiment de la Corderie* est vaste, imposant par son étendue, et étonnant par la sévérité de son architecture : sa longueur est de 1,200 pieds, et sa largeur de 24. Le port de Rochefort est le troisième port militaire de France; peu de ports ont une aussi grande profondeur; elle est de vingt pieds à marée basse, et de près du double à marée haute; les plus gros vaisseaux de ligne y sont à flot en tout temps. Plusieurs forts défendent l'embouchure de la Charente et en protègent les arrivages. De grands sacrifices ont été faits pour assainir Rochefort; mais on n'y a réussi qu'imparfaitement; malgré le desséchement des marais, la stricte propreté de la ville, et l'abondance des eaux dont elle est pourvue, les mois d'été y sont encore insalubres. En 1834, et pour essayer de diminuer la mortalité parmi les troupes, on a fait camper, pendant les grandes chaleurs, la garnison de Rochefort, sous des tentes, à une demi-heure de la ville; le camp était placé sur la colline de Pijarre (1).

La ville de Rochefort dans son ensemble, surtout lorsqu'on l'aperçoit du bâteau à vapeur, en arrivant de Saintes, offre l'aspect le plus riant et le plus varié; les beaux arbres du jardin public, la tour du télégraphe marin, les mats des vaisseaux de ligne qui stationnent dans la Charente, les vastes chantiers de construction, charment la vue des étrangers : la propreté des rues, de longues files de maisons neuves, de jolies places, augmentent encore l'illusion. Mais tout-à-coup le regard est offusqué par des hommes coiffé du hideux bonnet rouge; on frémit en entendant le bruit lugubre et presque cadencé des longues chaînes que les condamnés traînent dans leur marche pénible. Leurs traits sont livides, leur regard est sombre et presque menaçant; leurs corps paraissent tombés sous le poids d'une précoce vieillesse; ils inspirent à la fois l'horreur et la pitié : ces hommes, ce sont les *galériens* ou forçats.

Des gardiens connus sous la triste dénomination de gardes *chiourmes*, autrefois *argousins*, sont préposés à la garde de l'infâme troupeau, toutes les fois que la chaîne sort pour le travail; ils ont pour vêtement une informe capote de drap gris, et pour arme un briquet ou un bâton.

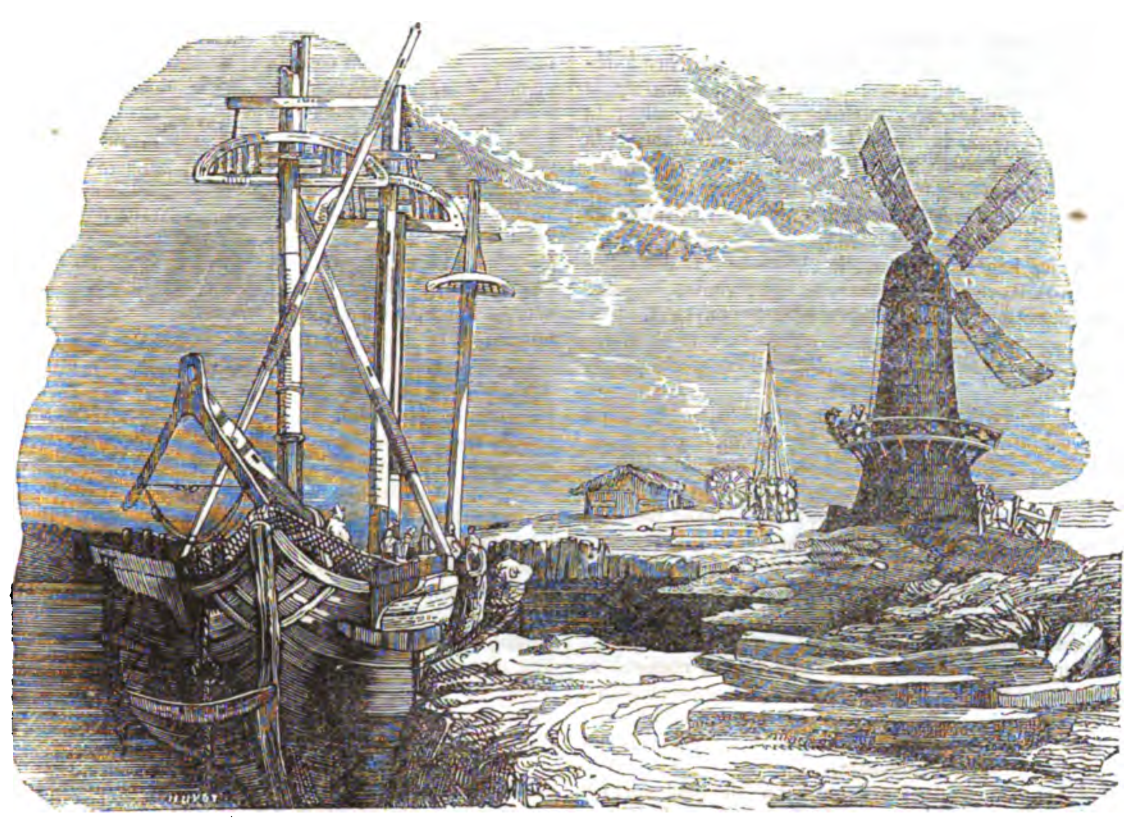
Lorsque, pour la première fois, on voit passer des forçats dans les rues de Rochefort, on se hâte de s'informer où est la sombre demeure de ces infortunés qui ont tout perdu, même l'espérance : allez au *bagne*, vous répondent les personnes que vous questionnez, allez au *bagne;* vous y verrez la prison et le lieu de repos des forçats.

Poussé par le vif instinct de la curiosité, vous parcourez dans toute sa longueur la plus belle rue de Rochefort, pour vous arrêter devant un magnifique portail décoré d'emblèmes maritimes, sur la frise duquel vous lisez en grosses lettres : ARSENAL.

Vous vous attendez à voir le redoutable guichet s'ouvrir au premier signal; mais la consigne est plus sévère à la porte de l'arsenal de Rochefort que sur les remparts d'une ville assiégée; avant d'entrer, il faut obtenir une permission du capitaine-commandant. Muni de ce laissez-passer, vous franchissez enfin la barrière; un garde-chiourme se présente à vous, et, dans l'espoir d'une modique rétribution, il s'offre à vous servir de guide.

Devant vous s'élève un moulin à planches dont les

(1) *Guide du voyageur — France Pittoresque — Mémoire pour servir à l'Histoire de Rochefort ;* par M. Thomas.



VUE DU PORT ET DU BAGNE DE ROCHEFORT.

larges ailes sont presque toujours en mouvement; à quelques pas plus loin, coule la Charente, sillonnée, d'heure en heure, par des bâtimens marchands, et couverte très souvent de vaisseaux de guerre dont les hauts mâts dominent tous les édifices de la ville. La vaste étendue du port est occupée par divers bâtimens, par les chantiers, par les divers ateliers, par les navires en construction; de distance en distance on aperçoit les forçats, les uns, occupés à divers travaux, les autres, allant et venant sous la conduite des gardes-chiourmes, sortes de démons, compagnons inséparables de ces damnés : à droite, est le *bagne* proprement dit; il se compose de deux corps de bâtimens alignés et très spacieux; ils peuvent contenir 2,400 condamnés; mais le nombre des forçats est presque toujours moindre.

L'intérieur du bagne de Rochefort, dit M. Appert, est à peu de chose près comme celui de Toulon, excepté toute fois les localités flottantes, qui n'y existent pas. Le bâtiment est assez beau, mais on retrouve le vice principal des établissemens de ce genre, qui confond beaucoup trop de criminels dans une même salle : dans l'arsenal, les travaux sont moins compliqués qu'à Toulon.

Les récompenses journalières produisent un bon effet sur les condamnés, lorsqu'elles sont distribuées avec justice; elles consistent dans la cessation de l'accouplement, dans l'emploi de fers plus légers, dans la distribution de postes plus doux, qui procurent quelque argent, en gratifications semestrielles, accordées par le conseil d'administration de la marine, aux détenus qui ont réuni à une bonne conduite le plus de zèle et d'aptitude pendant les travaux.

Les punitions de simple police autres que celles prévues par les lois sont :

1° Le retranchement du vin pour un jour seulement, excepté dans la saison caniculaire.

2° Le ramas, les menottes, le cachot, la souche et la garcette :

3° La privation des douceurs accordées;

4° La remise en couple pour un temps plus ou moins long.

Les fautes les plus ordinaires au bagne, sont : les vols, l'insubordination, les tentatives d'évasion, les voies de fait envers les camarades, les déguisemens, l'altération des effets d'habillement, les trafics d'objets défendus, la confection d'outils propres à faciliter les évasions, les jeux de hasard, les lettres qu'ils appel-

lent *Circassiennes de Jérusalem* ou pseudonymes, tendant à escroquer de l'argent à des individus crédules.

Le mouvement journalier de la chiourme est ainsi réglé au bagne de Rochefort.

Au coup de canon de la Diane, on commence à déferrer la *fatigue* et ensuite la *consigne;* au son de la cloche de l'*embauchée*, la chiourme sort des salles; la visite des fers et la fouille se font avec attention, et la chiourme est envoyée sur les travaux :

Le 1er mars, la chiourme rentre dans les salles à 11 heures et demie; chaque homme reçoit sa ration de vivres.

A une heure un quart, la chiourme sort des salles et est renvoyée sur les travaux : elle rentre toujours une demi-heure avant la *débauchée* des ouvriers.

Chaque homme reçoit à la rentrée du soir 48 centilitres de vin (la ration sans travail ne comporte pas de vin.)

Du 1er avril au 1er novembre, la chiourme sort des salles à une heure trois quarts après-midi; du 1er novembre, au 31 mars, la chiourme sort des salles à sept heures un quart, et rentre à trois heures du soir; toujours une demi-heure avant la débauchée des ouvriers. La rentrée totale de la chiourme est annoncée par le son de la cloche; alors, chaque sous-adjudant de garde fait compter les hommes de la salle; cette mesure est nécessaire, et se fait à la rentrée du matin comme à celle du soir.

Au coup de canon de retraite, l'appel nominal se fait dans les salles; une heure après, les sous-adjudans, chacun dans sa salle donnent un coup de sifflet pour annoncer le silence, qui a lieu peu de temps après, et qui dure jusqu'au lendemain.

L'habillement des forçats du bagne de Rochefort est déterminé par l'ordonnance du 5 février 1823, et le réglement ministériel de la même date. Pendant les 4 mois d'hiver, le condamné porte un pantalon de drap rouge, une casaque de la même étoffe; pendant l'été, on lui donne deux pantalons de toile à la place de son pantalon d'étoffe; il a deux chemises, une paire de guêtres, un bonnet et une vareuse pour l'hiver.

Lorsque les forçats sont mis en liberté, ils reçoivent un chapeau ciré, une chemise neuve, un pantalon, un gilet rond en drap brun, une paire de guêtres, une paire de souliers; l'été, le pantalon est de toile au lieu d'être en drap. Après cette statistique si exacte et si fidèle de la vie du bagne, on ne lira pas sans éprouver quelque émotion le tableau de ses tristes habitans, vigoureusement tracé par M. Théodore, Page qui reçut mission spéciale de visiter les bagnes de France en 1827 et en 1828.

« — Un peuple hideux est sorti et s'est formé de toutes pièces de l'écume de nos sociétés; il s'attache comme une lèpre, à la civilisation moderne; on en trouve des dépôts sur plusieurs points de nos frontières maritimes, où nos lois l'enchaînent et l'ont réduit à la condition d'un troupeau de bètes de servitude. L'infamie est le lien social des individus qui le composent; elle a brisé en eux la fraternité qui les liait à leurs premiers concitoyens, et leur a donné de nouveaux frères, une nouvelle religion, une nouvelle patrie; car, au degré de l'échelle sociale où ils sont tombés, l'infamie de tous n'est plus l'infamie de personne; l'ame qui les inspire est la haine des lois existantes, le désir de nuire à ceux qui s'y soumettent. Ces hommes (puisque, malgré la flétrissure que leur imprime la société, ils sont hommes encore aux yeux de la nature), ont un nom commun; on les appelle *forçats* ou *galériens;* le *bagne* est leur patrie adoptive. Quand un voyageur vient visiter nos grands arsenaux maritimes, son oreille est tout d'abord frappée d'un bruit de chaînes lentement traînées sur le pavé; ce bruit sinistre l'accompagne partout : sur les quais, sous les voûtes des édifices où s'exécutent les travaux du port, le cliquetis de la chaîne tombe en cadence avec le bruit du marteau qui brise la pierre ou de la rame qui fend l'eau; puis, à chaque pas, il rencontre des hommes vêtus d'une manière étrange et accouplés deux à deux; un lien de fer les unit, rivé par chacune de ses extrémités à la cheville de leurs pieds : des souliers informes, un pantalon en laine jaune, une chemise rouge bigarrée de jaune et marquée de numéros divers, un sale bonnet avec une plaque de plomb numérotée, tel est leur accoutrement; et l'étranger qui s'arrête devant le passage de ces bandes d'hommes enchaînés ne demande pas même leur nom à son guide; il a reconnu les galériens, il a lu leur condamnation, *travaux forcés*, dans les deux lettres T. F., imprimées sur le dos de de leur chemise. Un premier sentiment de pitié ou de douleur s'éveille au fond de son ame, quand il voit le garde, chargé de ramener au parc ces êtres, accélérer leur marche avec le bâton, et, semblable au chien du berger qui rôde en grognant autour du troupeau, rallier par d'effroyables menaces ou par des coups le traînard qui s'écarte des rangs; mais, s'il fixe un instant son œil sur toutes ces figure hâlées et bronzées, il frémit involontairement sous leur regard oblique et fauve; sa pitié s'efface et fait place à la crainte ou au dégoût; c'est que tous portent sur le front un stigmate de réprobation et de haine invétérée : c'est qu'il pressent instinctivement que cette horde de brigands, au milieu même du châtiment qu'ils subissent, ne cherche dans la nature entière que de nouveaux moyens, de nouvelles occasions de crime.

« — Une fatale destinée préside à la vie du *galérien:* au sortir de la cour d'assises, on le pousse vers nos ports, emprisonné dans une chaîne de fer qui lui serre le cou et la cheville du pied, et, par un embranchement latéral, lie le poignet opposé à tout le système; arrivé au point de sa destination, ce premier et sévère lien est brisé; on lui arrache ses vêtemens, dernier souvenir de la société qui le répudie; il endosse l'uniforme dégradant du forçat. On lui jette au hasard un compagnon, qui doit partager sa chaîne, son sommeil, ses travaux, sa nourriture, son repos, son existence de tous les instans; on le *marie*... épousailles étranges! une chaîne de fer, rivée sous le marteau de l'exécuteur, est la bandelette sacrée du *mariage* du forçat, un garde-chiourme est son dieu d'hyménée!... et alors, s'ouvrent devant lui les grilles du *bagne*. Savez-vous ce qu'est le bagne? un vaste édifice, dont l'intérieur est divisé en longues salles, au milieu desquelles s'élève un double lit de camp : là, chaque couple trouve un anneau qui l'arrête comme un animal pris au piége, une boîte pour renfermer sa couverture, un espace de deux mètres carrés pour s'étendre et dormir;





SCÈNE DE FORÇATS JOUANT AUX CARTES.

à la suite de ces galeries, une chapelle, un hôpital, puis, par dessous, d'autres galeries souterraines, des cachots humides et impénétrables. D'épais barreaux de fer en ferment toutes les ouvertures, de nombreuses baïonnettes en défendent l'approche, et, sur toutes les avenues de ce repaire redoutable, la société a braqué des obusiers chargés à mitraille pour y maintenir la paix. Le roi de cet empire est le *commissaire du bagne;* son sceptre est un fouet ou un bâton, son armée le corps des gardes-chiourmes, organisé en compagnies; ses sujets, au nombre de plusieurs milliers, sont le rebut de toutes les classes. C'est dans ce séjour maudit que vient se naturaliser le forçat. Si cette terre ne lui est point étrangère, ou, pour me servir du langage consacré des habitans, s'il est *vieux fagot*, il se voit à l'instant entouré, serré, embrassé, porté en triomphe par ses anciens compagnons; il raconte ses courses vagabondes, ses hauts faits, sa gloire et sa chute; il termine par une nouvelle méthode de tromper l'*argousin*. Mais si le condamné apparaît pour la première fois dans cette enceinte de bannis, si son nom n'y a pas encore été apporté par la renommée, s'il est *bois verd*, en un mot, ou *jeune fagot*, il subit un interrogatoire, et on l'initie à la morale du lieu, morale brûlante comme un fer rouge, et dont l'horrible langage trouve le moyen d'éveiller un dernier rayon de pudeur au front même de l'homme qui a laissé toute honte sur la sellette des assises. Dans les enseignemens qu'il reçoit, tout remords s'efface; il prend confiance en lui-même; la réprobation universelle cesse de peser sur son ame; il trouve des amis, des frères, car, je le répète, l'infamie n'a pas de nom au bagne, et son ame se façonne et se trempe complètement dans cette atmosphère du crime. L'existence ne lui est point un fardeau : il a toujours une pierre pour reposer sa tête, un toit qui l'abrite contre l'injure des nuits pénibles de l'hiver; une providence infaillible lui apprête chaque jour une nourriture simple, mais suffisante; son travail, comme celui de l'esclave, est moins une fatigue qu'une distraction; est-il malade? la charité chrétienne lui ménage tous les adoucissemens de l'humanité; une réunion d'hommes de son choix remplace pour lui l'intimité de la famille. Combien de paysans sont condamnés à une destinée plus âpre! Que lui manque-t-il? la considération publique? mais la flétrissure a muré son cœur contre le regret de cette perte : la liberté? c'est un trésor inestimable, mais l'imagination en rehausse le prix; tous les hommes habitués à la vie claustrale di-

ront qu'il est bien facile de s'en passer. Le soir, quand il est rentré, il soupe, cause et badine, puis, au coup de sifflet d'un adjudant de chiourmes, il se tait et s'endort. C'est au milieu de ses ébats du soir qu'il faut étudier le forçat; ses causeries sont des cours complets de vol et d'assassinat, le récit de forfaits inouïs, et tout cela fait d'une voix rauque et sauvage, car il faut qu'elle traverse les aigres vibrations de la chaîne; il n'y a que là qu'on entend des sons ou plutôt des cris de cette nature; son badinage fait peur; on craint toujours que du poids de ses fers il ne broie la tête qu'il semble caresser; mais le lourd bâton du garde de service plane sans cesse sur lui et prévient tout dénouement tragique. Parfois, ces scélérats fameux s'apostrophent et engagent une conversation à tue-tête: ce sont les héros. La tourbe idolâtre se lève attentive; l'assassin, le faussaire, le voleur de grands chemins, le suborneur atroce, se chargent tour à tour de peindre la société, sa justice et ses lois: l'affreux tableau que celui de notre monde pris du point de vue du bagne! Si quelque grande image saisit l'auditoire, si quelque inspiration a éclaté capable de dissoudre tous les liens sociaux d'une nation, un murmure profond et flatteur, des rires tels que nulle part ailleurs oreille humaine n'en entendit, un hosannah de l'enfer, emplissent l'air; le bagne devient une serre-chaude dont le souffle dévore le dernier germe de vertu.

« — La langue qu'on parle là a son dictionnaire et sa grammaire, argot dégoûtant, plein de comparaisons fangeuses, où étincellent aussi d'effrayantes métaphores, des onomatopées terribles.

« — Si le bagne était peuplé de crimes de courage, si tous ces démons se vouaient au désordre par un pacte sacré, le génie du mal qui s'appuierait sur eux aurait un pouvoir irrésistible : mais là tout est ignominie et lâcheté; le fanatisme, la vanité, l'énergie abandonnent bien vite l'homme dans les chaînes; la trahison mine tout, c'est le grand levier du gouvernement de leur chef. A l'aide de quelques primes offertes à la délation, il se tient au courant des plus sourds complots. L'esclave abruti que l'on nomme un forçat se borne à une existence retrécie : il cherche à résister à l'action continuelle de longues privations. L'honnête homme, qui juge des mots du galérien par son imagination et sa propre sensibilité, ne voit pas tout ce que ces âmes émoussées savent se créer de ressources dans leur dégradation; il résume d'un seul coup-d'œil les souffrances de toute une vie, les grandit, et son cœur se tort devant la réflexion : « Ah! si j'étais réduit à cette misérable condition! » Le forçat sent autrement; l'abrutissement brise en lui la vivacité du désir; le cercle de ses plaisirs et de ses douleurs est très petit; pour lui, la pudeur et l'honneur ne sont plus une barrière ou un aiguillon; les coups de bâton ne réveillent pas son orgueil, il ne les mesure qu'au taux de la douleur physique. Mais toute son apathie disparaît au flair d'une mauvaise action; ses yeux sont des crimes; il va quêtant sans cesse le conscrit ou le voyageur badaud, pour lui escamoter sa montre et son argent; il s'agit de *plumer l'oison*, et alors il déploie une adresse et une activité prodigieuses : cependant, il ne résiste pas à la menace des coups de corde quand il est découvert; le vol, au bagne, n'est qu'un délit de discipline. Quand un navire désarme, il faut les voir rôder par bandes aux environs, se précipiter comme des corbeaux sur les immondices que les matelots jettent en dehors : ils y déterrent des morceaux de cuivre ou d'acier. Si quelque malheureux chat tombe au milieu de la horde : « Tayau sur le griffon! » et, en un clin d'œil, la pauvre bête est assommée, écorchée, mise en civet. Survient-il une grande catastrophe, l'âme du forçat, avide d'émotions fortes, s'élève et semble se purifier : on n'oubliera pas que quand Sidney Smith vint incendier nos vaisseaux à Toulon, ce furent les forçats qui sauvèrent l'arsenal. Pendant le choléra, au moment où la peur fesait oublier les devoirs les plus chers, c'était eux qui ramassaient et enterraient les cadavres; ils jouaient avec la mort, et comme alors ils étaient l'objet de soins particuliers, dans leur reconnaissance diabolique, ils criaient: « Vive le choléra! » Dernièrement, quand l'incendie du vaisseau à trois ponts le *Trocadero*, éclata à la porte de leur bagne et l'enveloppa d'un tourbillon de flammes, ils brisaient leurs chaînes comme du verre, couraient au danger, et mille témoins oculaires l'attesteront, laissaient bien loin derrière eux, pour le zèle et l'intrépidité, tous les ouvriers du port et les soldats. Nul d'eux ne s'est enfui, et, en général, l'évasion des forçats est assez rare : il ne leur suffit pas d'avoir franchi l'enceinte de l'arsenal, il leur faut de l'argent pour gagner un asile. Parfois, nos lois pénales leur donnent le spectacle d'un drame sanglant exercé sur eux-mêmes; elles élèvent une guillotine dans l'intérieur du bagne, et tranchent la tête de quelque galérien au milieu de ses silencieux compagnons : c'est ainsi que l'on leur inculque le principe de l'inviolabilité du garde-chiourme.

— A l'expiration de leur châtiment, l'autorité leur donne 12 fr. pour se procurer un vêtement; le pécule qu'ils ont amassé dans leurs années de captivité leur est payé à domicile. Mais le bagne est un tourbillon qui absorbe tout ce qui a mis une fois le pied dans sa sphère d'activité. Que fera le forçat libéré? objet des craintes ou des dégoûts de tout le monde, il ne peut que rarement trouver du travail pour exister; la société le force à la guerre, et il va de nouveau, entraîné par une force invincible, peupler le bagne, qui ne lâche que rarement sa proie pour long-temps.

» — Le *mariage du bagne* n'est point indissoluble: souvent, deux existences antipathiques se trouvent fixées à la même chaîne; de là, d'effroyables haines, des querelles, des luttes qui aboutiraient à de sanglantes conclusions; alors le divorce est prononcé; d'autres unions se cimentent, le même lien étreint le vieux scélérat relaps et retors, et l'adolescent, novice encore au crime, dont les traits sont à peine dénaturés par l'atmosphère du bagne. Ces combinaisons sont les plus favorables: le contact de la faiblesse et de la force, de la fraîcheur de la jeunesse et des rides du crime vieilli, forme souvent un heureux couple.

» — Nulle femme n'entre au bagne : nulle, excepté la religieuse hospitalière qui s'est dévouée à toutes les agonies de l'humanité; là, il y a des passions dont le nom seul tuerait la pudeur.

» — Quand une grave maladie saisit le forçat, un prêtre, l'aumonier de l'établissement, l'assiste dans ses derniers momens : s'il meurt, on l'enveloppe d'un

linceul, mais la tombe ne recueille pas sa dépouille mortelle. La terre serait trop légère au banni de la société: son cadavre, étendu sur la pierre d'une salle d'anatomie, exerce le scalpel d'un étudiant en médecine.

» — Ainsi vit, ainsi meurt le galérien. »

Quel tableau effrayant! quelles couleurs! quelle énergie! et pourtant le bagne est plus affreux encore qu'il n'est possible de le dire. Lorsqu'on entre dans ses longues salles, infectes par les mauvaises odeurs de la nuit, mal éclairées; lorsqu'on a compté les grabats avec leurs chaînes, on a la poitrine péniblement oppressée. Mais c'est surtout pendant la nuit que le bagne est hideux. Figurez-vous deux salles très longues, chacune avec deux rangées de grabats; 1,500 condamnés, le rebut, la honte de la société, couchés sur leurs lits de douleurs, ne pouvant faire le moindre mouvement sans être au même instant éveillés par le bruit de leurs chaînes; quelques lampes suspendues de loin en loin, comme des torches funèbres; deux portes de fer près desquelles veillent sans cesse les gardes-chiourmes, cerbères placés par la justice humaine, sur le seuil de cet enfer, et vous aurez une faible idée du bagne (1) de Rochefort.

Hippolyte Vivier.

(1) Le bagne, s'il faut en croire quelques chercheurs d'origine, vient de l'italien *bagno*, parce qu'à Constantinople il y avait des bains dans les prisons d'esclaves, auxquels ont succédé les galériens.

LE CLUB DE L'ORMÉE.

TROUBLES DE LA FRONDE A BORDEAUX.

Les grandes villes furent dans tous les temps jalouses de leurs droits municipaux; pour défendre les priviléges consacrés par des siècles, priviléges de famille, de foyer, elles ont bravé la colère des rois, et de ces tristes débats ont surgi des guerres civiles, guerres toujours sanglantes, toujours criminelles, toujours fécondes en déplorables représailles.

Une agglomération d'hommes qui a joui pendant long-temps des larges immunités que les Suzerains du moyen-âge accordaient quelquefois aux grandes cités, contracte des habitudes de liberté, et ce qui ne fut d'abord qu'une faveur, devient une propriété, par une sorte de droit de prescription. Dans les vieilles annales de nos provinces, il n'est pas rare de trouver de longs récits de séditions, de troubles, d'assauts, de massacres, de catastrophes qui eurent pour cause première le désir, la ferme volonté de conserver les franchises municipales. L'histoire de ces insurrections est devenue depuis quelques années le principal objet des études auxquelles se livrent certains hommes qui cherchent à découvrir les faits partiels de l'histoire des provinces, pour en former plus tard le grand faisceau des annales françaises; assurément, le champ sera large et la moisson abondante, si les ouvriers ne manquent pas pour les recueillir: sous le ciel du midi où l'amour de l'indépendance s'est toujours développé avec plus d'intensité que dans le nord. Les grandes cités du Languedoc et de l'Aquitaine jouirent, plusieurs siècles après l'invasion des Romains, de nombreux et glorieux priviléges que les rois de France respectèrent de gré ou de force. Parmi les fières municipalités qui déployèrent en diverses circonstances une grande fermeté pour le maintien et la conservation de leurs prérogatives, la ville de Bordeaux occupera toujours le premier rang. *Municipe* sous la domination romaine, la capitale de la deuxième Aquitaine sut défendre plus tard sa liberté contre les barbares qui se disputèrent la Gaule méridionale: les rois francs ne purent y affermir leur puissance et, avant la chute de la première race, on vit se développer le germe des franchises municipales. La suzeraineté des ducs de Guienne, ne fut point un fardeau pour les Bordelais, et la domination anglaise, si funeste aux autres provinces, fut pour les habitans des bords de la Gironde une époque de prospérité. Les rois d'Angleterre ne se fixèrent jamais à Bordeaux, et la vieille municipalité, n'ayant pas à craindre la surveillance de ses maîtres, devint presque indépendante comme les grandes *communes* de Flandres. Les choses subsistèrent en cet état jusqu'au jour ou le léopard d'Angleterre fut repoussé de la Guienne et prit la fuite en rugissant de fureur. Charles VII envoya à Bordeaux le comte Dunois son lieutenant, qui, au nom du roi de France: jura sur les Evangiles de conserver les priviléges, libertés, lois, coutumes, observances de Bordeaux; mais le serment fut bientôt violé. On établit un parlement dans la province de Guienne, et cette cour royale eut mission de lutter contre le pouvoir municipal. En moins d'un demi-siècle elle accapara les suffrages de la haute bourgeoisie qui se sépara du peuple, et prépara ainsi la ruine de la *commune*.

Cependant, la municipalité bordelaise, semblable à



TOUR DE L'ANCIEN HÔTEL-DE-VILLE.

un arbre qui a pris de fortes racines, qui croît sur un sol fertile, et brave pendant plusieurs siècles la fureur des ouragans, luttera plusieurs années encore contre les envahissemens du pouvoir royal, et l'ascendant tout-puissant de l'unité nationale : en vain, les guerres civiles et religieuses se liguent pour saper sa constitution; en vain, le maréchal d'Albret, éxécuteur d'une sentence de mort contre la commune de Bordeaux, fait abattre les murailles de la capitale de Guienne; les Bordelais, héritiers de la noble fierté de leurs ancêtres prendront les armes, lorsque sonnera l'heure du péril; ils s'arrêteront devant la vieille tour de leur hôtel-de-ville, et, en contemplant ce monument où demeure encore suspendue la cloche municipale, ils se souviendront que leurs pères ne craignirent pas de verser leur sang pour conserver leurs franchises municipales; ils marcheront sous la bannière de l'insurrection, devenue pour eux un devoir, et Louis XIV, Louis XIV le *grand roi*, dont la volonté fait tout plier, se verra contraint à renvoyer le cardinal Mazarin son fourbe ministre, à pardonner aux rebelles et à promettre, avec serment, de conserver les priviléges dont ils ont joui sous tous les rois de France.

Entendez-vous les longs tintemens de la cloche de

l'hôtel-de-ville (1)? c'est le tocsin qui appelle le peuple aux armes. Le canon de la *fronde* a déja retenti dans la province de Guienne et le duc d'Epernon créature de Marie de Médicis est devenu l'objet de l'exécration publique.

Avant de décrire les principales scènes du drame connu dans l'histoire de Bordeaux sous le nom de *club de l'Ormée*, il faut prendre les choses de plus haut, et remonter à l'origine de l'exaspération qui pendant plus de deux ans fit couler le sang à grands flots dans une des plus importantes villes de France.

Les Bordelais eurent beaucoup à souffrir de la sévérité des édits royaux pendant les guerres de la Ligue: plusieurs séditions qu'on aurait pu calmer en employant de simples mesures de haute police attirèrent sur la capitale de la province de Guienne, la vengeance de la cour. Le cardinal de Richelieu, non content d'exiger des Bordelais de nombreux renforts pour les travaux du siége de la Rochelle, inonda la ville de ses espions, et les principaux habitans ne purent se soustraire que par une soumission aveugle à la politique soupçonneuse du cardinal-ministre : plus tard le duc d'Epernon fut investi du gouvernement de la province; ses exactions, ses discussions avec le premier président et les autres membres du parlement laissèrent bientôt entrevoir les malheurs qu'entraînerait la rapide promotion du favori de la reine-mère.

La province était depuis long-temps accablée d'impôts; les esprits se disposaient insensiblement à la révolte qui éclata enfin à l'occasion d'un nouvel impôt sur les hôteliers et cabaretiers, qui refusèrent de payer la taxe imposée, et se rassemblèrent en armes dans le cimetière de Sainte-Eulalie. Le vieux duc d'Epernon parvint à calmer cette première révolte, se retira en Angleterre, et revint quelque temps après en France où il mourut dans un âge très avancé. Le duc de Lavalette prit le nom de son père, et lui succéda dans le gouvernement de la province de Guienne; de nouveaux démêlés ne tardèrent pas à s'élever entre le jeune gouverneur et les Bordelais. Le duc d'Epernon fit construire une citadelle à Libourne. Les jurats s'assemblèrent à l'hôtel-de-ville, et les hostilités commencèrent de part et d'autre; la municipalité bordelaise leva des troupes, Vaires fut assiégé et Camblanes tomba au pouvoir des insurgés.

Pendant que les deux armées étaient presque en présence, le marquis d'Argenson arriva à Bordeaux pour négocier la paix : On discuta sur les propositions qui ne furent pas acceptées, parce que les Bordelais déclarèrent qu'ils ne consentiraient à aucun traité de pacification tant que le duc d'Epernon serait gouverneur de la province. Néanmoins, les négociations furent reprises quelque temps après, et le conseil de ville, désespérant d'obtenir ce qu'il demandait, ordonna de continuer les préparatifs de guerre. Le peuple dont l'impatience ne pouvait se plier à de si longues tergiversations, se révolta de nouveau et, dans le tumulte do l'émeute, le premier président du parlement fut maltraité.

— Nous voulons qu'on démolisse la citadelle de Libourne, criait la foule, qui se pressait sous les fenêtres de l'hôtel où était logé le marquis d'Argenson.

L'envoyé du roi publia plusieurs ordonnances qui furent toutes infructueuses. Les Bordelais marchèrent en armes sur Libourne et résolurent de prendre cette ville d'assaut. Les troupes que le duc d'Epernon avait réunies sur ce point, livrèrent bataille aux insurgés et les taillèrent en pièces. La nouvelle de cette défaite répandit une terreur panique parmi les habitans de Bordeaux et les partisans du duc d'Epernon se livrèrent aux transports de la joie la plus frénétique. Le parlement ne prit point part à la frayeur générale; il se réunit en séance solennelle, et ordonna qu'on fit des levées pour remettre au complet le régiment dont le commandement fut confié au marquis de Lusignan. L'archevêque fut en même temps chargé de négocier la paix, et se rendit à Castres où il eut une entrevue avec le duc d'Epernon : il ne put rien obtenir; le gouverneur devenu plus insolent depuis l'affaire de Libourne, accueillit si mal les députés bordelais que le conseil de ville résolut de résister jusqu'à la dernière extrémité. Le duc ne craignit pas d'entrer dans Bordeaux; mais les craintes que lui inspirèrent les murmures, les cris des habitans, le forcèrent à sortir en toute hâte, et, pour se venger de cet affront, il fit publier une ordonnance par laquelle il imposait une taxe sur les paroisses et sénéchaussées du ressort, pour la subsistance de ses troupes. Ces vexations augmentèrent l'exaspération des Bordelais, et le peuple commença à se réunir en assemblées tumultueuses. Pendant que les orateurs de rues discouraient sur les places publiques, appelant les Bordelais aux armes, le parlement fit partir pour Paris le jurat Ardant avec ordre de négocier la paix auprès du roi.

Le député bordelais avait été devancé par les émissaires du duc d'Epernon, qui était alors en grande faveur auprès du cardinal Mazarin. Le roi ne voulut pas même accorder une audience au jurat Ardant et à ses collègues, qui furent relégués à Senlis. Le duc obtint gain de cause contre le parlement qui fut mis en interdit. D'Epernon, qui ne doutait plus de sa toute-puissance, se rendit à Bordeaux, avec le comte de Comminges, délégué pour faire exécuter l'ordonnance royale. Chose extraordinaire, et qui se voit rarement dans le temps des guerres civiles, le favori de Mazarin, le gouverneur, ne fut pas insulté par le peuple qui se contenta de crier :

— Vive le roi et le parlement!

Il ne fut pas long-temps à se convaincre qu'il lui serait impossible de mettre à exécution l'interdit lancé contre le parlement. Le peuple, instruit des projets de la cour contre ses magistrats, courut aux armes; de nombreux rassemblemens s'effectuèrent dans toutes les rues, sur toutes les places publiques, et le duc effrayé,

(1) Cet édifice fut construit à l'époque de la domination anglaise et porta d'abord le nom de *Tour Saint-James*. Cette dénomination et cette origine ne doivent pas réveiller un sentiment pénible; la Guienne était échue par droit d'héritage à la maison des Plantagenet, et les Bordelais ne se laissèrent jamais traiter en vaincus par des Suzerains étrangers. La commune de Bordeaux ne fut jamais plus puissante qu'à cette époque. Ce monument qu'elle éleva se composait d'abord de quatre tours : il était surmonté d'un lion doré. La cloche municipale dit encore aux Bordelais leurs joies et leurs alarmes, et annonce aux jours d'élection qu'ils ont des devoirs à remplir.

(*Album du voyageur à Bordeaux*, n. 72).

prit secrètement la fuite avec quelques cavaliers. Furieux du peu de succès de son voyage, le duc s'en prit aux jurats qui eurent la faiblesse de le calmer. Les milices bourgeoises conçurent bientôt des soupçons; les postes furent doublés à l'Hôtel-de-Ville, et le jurat La Barrière, accusé d'entretenir des relations secrètes avec les épernonnistes, fut tué d'un coup de fusil, au moment où il montait à cheval pour se rendre à sa maison de campagne. On nomma trois nouveaux jurats, et pour mettre la ville à l'abri de toute surprise, on mit des gardes à toutes les portes : on se saisit du château du Hâ; on fit des barricades et des retranchemens, surtout du côté du Château-Trompette : on arma des vaisseaux et des chaloupes; en un mot, on ne négligea aucun des préparatifs que nécessite la crainte d'un siège. Le peuple qui brûlait d'en venir aux mains avec les épernonnistes, éclata bientôt en murmures contre l'inertie du marquis de Lusignan. Ce général sortit enfin de sa léthargie, et il remporta plusieurs avantages sur le gouverneur de la province de Guienne. Vers le même temps, le marquis de Sauvebœuf arriva du Limousin avec quatre cent recrues qu'il emmenait au secours des Bordelais. Le duc d'Epernon, persuadé que les Bordelais ne tarderaient pas à mettre à l'épreuve le courage et l'ardeur des troupes auxiliaires, ordonna à du Haumont, commandant du Château-Trompette, de faire à la ville tout le mal possible. Le 22 août, de grand matin, du Haumont fit pointer ses canons, ruina plusieurs édifices publics, entr'autres l'église des Augustins, et le couvent de Sainte-Catherine.

Les bourgeois, furieux de se voir exposés nuit et jour au feu de l'artillerie du Château-Trompette, résolurent d'emporter d'assaut cette forteresse. Le marquis de Sauvebœuf et le conseiller Despagnel examinèrent la place, et le siége commença des deux côtés : Sauvebœuf attaqua le bastion qui commandait la rivière, et Despagnel s'attacha à une tour carrée qui dominait la ville et la campagne. L'attaque fut poussée avec la plus grande activité, et la cour, craignant de perdre ce dernier boulevard de la puissance royale, chargea le maréchal du Plessis-Pralin, de renouer les négociations avec les Bordelais. Ce nouveau négociateur ne fut pas plus heureux que le comte de Comminges; la guerre continua de part et d'autre, et les milices bordelaises firent payer chèrement aux épernonnistes leur victoire de Libourne. Le péril devint si imminent, que le parlement envoya quatre députés au maréchal du Plessis-Pralin. Le bruit courut, vers le même temps, que les affaires de Bordeaux avaient été accommodées en cour, et le duc d'Epernon, étonné d'un changement si subit, résolut de faire un dernier effort pour soumettre les rebelles; il projeta d'attaquer, le même jour, les postes de la Bastide, de Saint-Seurin et de Bacalan : il se chargea lui-même de la première attaque, le marquis de Navaille devait faire la seconde, et le comte de Dognon la troisième. Les bourgeois en vinrent aux mains le lendemain avec les troupes royales, et le duc se posta sur la montagne de Cypressat, pour être spectateur du combat. Les Bordelais déployèrent une si grande intrépidité sur tous les points, que les troupes royales furent repoussées, après plusieurs heures d'un feu très vif. En vain, le comte de Dognon, ne pouvant plus espérer de secourir le duc, tourna toutes ses forces contre Bacalan; il ne put résister à la fusillade des milices bourgeoises, perdit quatre cents hommes, et la division qui attaquait la Bastide, sous les ordres du duc d'Epernon, perdit courage. Le duc frémit en voyant son armée en déroute, et arrêtant un des fuyards, gentilhomme réputé intrépide, il lui dit avec colère :

« — Eh! monsieur de Marin, où est donc l'honneur ?

« — Monsieur, répondit l'officier, l'honneur est à la » Bastide, où les généraux Bordelais combattent en » personne. »

Le duc assembla son conseil de guerre sur les hauteurs de Cypressat : pendant qu'il excitait ses officiers harassés de fatigue ou blessés à recommencer le combat le lendemain, d'Alvimar, maréchal de bataille des armées du roi, apporta la nouvelle que la paix avait été accordée aux Bordelais, à la sollicitation du prince de Condé. Le parlement s'assembla pour entendre la lecture des ordres du Roi, qui fut faite en présence des marquis du Sauvebœuf, Théobon, Lusignan et d'Aubeterre (1). Les frondeurs et les royalistes regardèrent cette paix comme un grand bienfait, et les Bordelais envoyèrent en ôtage, à Blaye, pour gage de leur soumission et de leur obéissance, les conseillers Boucaut, Dussault, Mosnier et trois jurats. Le duc d'Epernon voyait avec regret se terminer ainsi une guerre dans laquelle il avait espéré jouer un rôle beaucoup plus honorable que par le passé. D'Alvimar, cédant à ses instances, procéda lentement à l'exécution du traité.

Sur ces entrefaites, le baron de Vatteville, envoyé du roi d'Espagne, arriva à Bordeaux; le parlement refusa d'abord de lui ouvrir les portes de la ville, mais il avait tant à craindre des nouvelles émeutes, que l'envoyé espagnol entra presque avec les honneurs du triomphe dans Bordeaux. Cette réception parut à Duplessis-Pralin un prétexte suffisant pour différer le désarmement du duc d'Epernon et l'éloignement des troupes royales. Les Bordelais étaient en alarmes; on se refusait à commencer la démolition de la citadelle de Libourne, et le duc d'Epernon parcourait toujours la campagne à la tête de ses régimens. On apprit en même-temps la détention du prince de Condé que la ville de Bordeaux regardait avec raison comme son plus zélé protecteur, et le nom du cardinal Mazarin ne fut prononcé qu'avec exécration. Aussitôt que les bourgeois et le peuple eurent entendu la lecture d'une lettre de la princesse de Condé qui leur demandait une retraite pour elle et pour son fils, ils répondirent qu'ils la recevraient à bras ouvert; l'avocat-général Pavie, que le parlement avait député dès le commencement des troubles, s'était laissé gagner par les offres de Mazarin et de la reine mère : il voulut retarder et empêcher l'entrée de la princesse; les jurats firent fermer les portes; mais le peuple s'attroupa le vingt-neuf mai, sur les neuf heures du matin, brisa les portes à coups de hâches, et jura d'exterminer ceux qui s'opposeraient à l'entrée de la princesse. Quand les magistrats parurent pour empêcher cette violence, on les força de crier : — Vive le roi et les princes! point de Mazarin!

La princesse informée de ce mouvement populaire,

(1) *Histoire des mouvemens de Bordeaux* Liv. 4, chap. 7.

au lieu de coucher à Lormon, prit un léger repas, traversa la rivière, et parut devant Bordeaux à trois heures après-midi. Les vaisseaux de la rade étaient tous pavoisés, et la princesse mit pied à terre aux acclamations redoublées d'une multitude innombrable et enthousiasmée. Elle eut beaucoup de peine à traverser la foule pour monter dans un carrosse qui devait la conduire à l'hôtel du président Lalanne. Des cris de joie retentissaient encore dans toutes les rues lorsque d'Alvimar entra aussi dans Bordeaux, porteur des ordres de la cour contre la princesse de Condé. Le peuple entra en fureur à cette nouvelle, et d'Alvimar eût été massacré si le marquis de Lusignan ne lui eût donné asile dans son hôtel.

Le lendemain de son arrivée, la princesse de Condé se rendit au palais avec le duc d'Enghien son fils: elle entra dans la grand'chambre, tenant son fils par la main; son premier mouvement fut de se jeter à genoux; on l'en empêcha.

Le président Daffis répondit à la princesse que la cour prenait part à ses malheurs, et la pria de se retirer pour laisser la liberté de délibérer sur sa requête. Les votes des magistrats furent souvent interrompus par les vociférations du peuple qui environnait le palais, et ne cessait de crier:

— Vive le roi et les princes! à bas Mazarin!.. Vivent messieurs du parlement!

La délibération fut favorable à la princesse; le parlement lui accorda protection et sûreté dans Bordeaux, à la seule condition qu'elle vivrait en bonne et fidèle sujette du roi de France.

La princesse se retira chez elle après avoir obtenu expédition de l'arrêt, et le lendemain, suivie du jeune duc d'Enghien, elle alla remercier ses juges. Elle écrivit en même-temps aux ducs de Bouillon et de Larochefoucauld qui l'avaient accompagnée jusqu'à Lormon, qu'ils pouvaient venir à Bordeaux. Ces deux seigneurs fortement compromis dans les troubles de la Fronde, se rendirent aux Chartrons où ils furent accueillis par la foule qui s'écria qu'elle égorgerait les membres du parlement et les jurats, s'ils s'opposaient à leur entrée dans la ville. La princesse sollicita les magistrats en leur faveur, et après de longues délibérations, il fut arrêté que les ducs entreraient dans la ville avec toute la noblesse qui les accompagnait, et prendraient logement dans un des quartiers.

L'alarme fut grande le 25 juin; le bruit courait que le chevalier de la Valette voulait assiéger le faubourg Saint-Seurin: on sonna le tocsin, et les membres du parlement furent si effrayés qu'ils sortirent du palais avec précipitation. Le président Daffis fut insulté par le peuple qui criait:

— Mort à Daffis! c'est un mazarin; qu'il retourne à Toulouse sa patrie!

Le président fut sauvé par l'avocat-général Dussault, et pour appaiser la haine des bourgeois, il signa, quelques jours après, l'arrêt qui fut rendu par le parlement contre le duc d'Epernon et ses adhérens. On forma un conseil de guerre dont les membres furent choisis parmi les chefs de la grande et de la petite Fronde (1). On s'occupa d'abord de l'île de Saint-Georges qui était au pouvoir des royalistes; elle fut prise après un siége de quelques jours par Goubineau et Descoms capitaines dans les régimens de Sauvebœuf et de Lusignan; les poètes, les orateurs et surtout Bonnet, curé de Sainte-Eulalie, célébrèrent cette expédition avec une emphase ridicule. Le duc d'Epernon se mit en mouvement pour réparer cet échec; mais accusé à la cour par le maréchal de La Meilleraye, il fut relégué à Loches, et les Bordelais se trouvèrent momentanément délivrés d'un ennemi qui avait hérité de la vieille haine de son père. Ces succès ranimèrent le courage des frondeurs; mais la princesse ne pouvait plus suffire à l'entretien des gens de sa maison, elle attendait impatiemment des nouvelles d'Espagne. Grande fut sa joie quand elle apprit que le baron de Baas avait fait charger quatre cent cinquante mille francs sur trois frégates qui étaient déja à l'embouchure de la rivière. Dom Joseph Ozorio, envoyé du baron de Vatteville, fut reçu dans Bordeaux aux acclamations de la multitude. La princesse ne put dissimuler son mécontentement, lorsqu'elle apprit, le lendemain, que Dom Ozorio n'avait apporté que quarante mille écus; le parlement et les jurats conçurent des soupçons sur les intentions de l'envoyé espagnol; on tint plusieurs assemblées qui n'aboutirent qu'à exaspérer les frondeurs. La princesse, mécontente du parlement, fesait courir le bruit qu'on l'empêchait de distribuer les sommes dont elle était dépositaire. Ces insinuations furent bientôt répandues dans toute la ville par les exaltés du parti; le peuple s'attroupa, et le 11 juillet, les mécontens se portèrent vers le palais; les magistrats étaient en délibération; le procureur-général, entendant les cris la multitude, mit la tête à une fenêtre, et vit que le peuple assiégeait le palais.

Quelques officiers sortirent et ordonnèrent aux turbulens de se retirer, sous peine de la vie: le rassemblement se dissipa; mais les frondeurs revinrent bientôt à la charge, et les magistrats firent fermer les portes du palais, en attendant que la jurade leur envoyât des secours pour les soustraire à la fureur du peuple. Pendant qu'ils étaient en proie à de terribles perplexités, de grands cris se firent entendre hors de la salle;

— Vive le roi! vive la princesse! vive le prince de Condé et le duc d'Enghien! répétait la foule.

La princesse entra quelques instans après:

Le président Daffis la remercia au nom du parlement et lui donna à comprendre que la cause de tous les troubles était la protection qu'on lui avait accordée.

— « Messieurs, dit-elle aux magistrats, je vois » bien ce qui vous tient. Vous ne seriez pas fâchés » que je fisse retirer la populace, et que je vous sau- » vasse du péril qui vous menace tous: mais la petite » vanité gasconne vous empêche de m'en prier. Je vous » entends, ajouta-t-elle, en voyant plusieurs membres » sourire en signe d'approbation; hé bien! je vais » faire mon possible pour vous tirer d'embarras. »

Elle sortit à l'instant, dit l'historien Don de Vienne (1). Le peuple ne voulait point la laisser passer; ce ne fut qu'à force de prières, qu'elle se fit faire place: elle traversa la grande salle, en passant au milieu de plus de

(1) On appelait *grande Fronde* le parti des exaltés et *petite Fronde*, les frondeurs modérés.

(1) *Histoire de Bordeaux*, p 393.

deux mille épées. Quand elle fut sur le perron, elle aperçut le jurat Pontac qui ordonnait de faire une décharge; alors, elle se mit à crier :

« — Vivent le roi et les princes ! »

Prenant un ton d'autorité, elle défendit aux deux partis de tirer, et dit :

« — Qui m'aime me suive. »

Les jurats entrèrent ensuite pour assurer le parlement que tout était tranquille : chaque officier se retira dans sa maison à huit heures du soir : ainsi se termina la journée du 11 juillet, dans laquelle, le parlement de Bordeaux, montra une grandeur d'âme et une fermeté romaine. Mais la résistance qu'il avait d'abord opposée aux exaltés de la Fronde, lassa bientôt l'énergie des magistrats; le 13 juillet, le président Daffis fut circonvenu, et le parlement signa l'arrêt d'union avec les princes. Le cardinal Mazarin, déclaré perturbateur du repos public, forcé de quitter la frontière, conseilla au roi de faire un voyage en Guienne, pour y rétablir son autorité.

La princesse de Condé apprit cette nouvelle avec d'autant plus de plaisir, qu'elle désirait depuis long-temps voir le parlement contraint à se déclarer plus ouvertement pour la cour ou pour la Fronde. Elle fit courir le bruit que Mazarin arrivait à la tête d'une armée pour châtier les Bordelais, célébrer, à Saint-André, le mariage d'une de ses nièces, avec le duc de Candale, et maintenir le duc d'Epernon dans son gouvernement. Elle supplia le parlement de lui permettre d'armer ses partisans, et de repousser la force par la force. Une assemblée générale fut convoquée, le 20 juillet, à l'Hôtel-de-Ville. Les héros de la grande Fronde parlèrent avec leur exaltation accoutumée, et chaque orateur accabla des injures les plus grossières le cardinal Mazarin et ses adhérens. Le parlement lui-même, rendit un nouvel arrêt favorable à la princesse. On reçut vers le même temps deux lettres du roi, par l'intermédiaire du maréchal de la Meilleraye, et on procéda à l'élection des nouveaux jurats. Les troupes qui avaient devancé le roi ne restèrent pas inactives. La Meilleraye s'empara de Vaires, et emmena prisonnier le commandant Richon. Les Bordelais, sincèrement dévoués au parti des princes, ne purent résister à l'ascendant de la majesté royale, et le parlement, dès qu'il apprit que Louis XIV était arrivé à Libourne, lui envoya des députés pour le complimenter; le président Pichon fut chargé de porter la parole. La reine leur fit un accueil gracieux; Mazarin qui, pendant tout le temps de l'audience, se tint constamment derrière le fauteuil du roi, ne fut pas même salué par les députés bordelais : le nom du cardinal était en exécration dans toute la province de Guienne. La réponse du roi fesait espérer aux frondeurs des conditions de paix honorables pour les deux partis : malheureusement, l'illusion ne fut pas de longue durée; au moment où on délibérait, à l'Hôtel-de-Ville, un courrier qui arrivait de Limoges dit qu'en passant à Libourne, il avait vu Richon, commandant du château de Vaires, pendu sous la halle de la ville. Cette nouvelle changea subitement les dispositions des esprits; on parla de représailles, et le sort tomba sur un gentilhomme nommé Canot, capitaine dans le régiment de Navailles. Le parlement, qui n'avait plus à transiger, déclara de nouveau le cardinal Mazarin ennemi de l'état. L'éminence n'avait pas à redouter l'arrêt de proscription lancé contre lui; mais les nouvelles qu'on recevait de Paris, devenaient de jour en jour plus alarmantes, et le rusé italien s'occupa, dès ce jour, à trouver une occasion favorable pour sortir de la Guienne : on employa de part et d'autre la voie des négociations; mais ce moyen était impuissant entre deux partis qui se défiaient l'un de l'autre.

Les Bordelais se tenaient sur leurs gardes, fesaient des préparatifs de défense, dont ils eurent bientôt besoin; en effet, le 23 août 1650, on vit paraître plusieurs régimens sur les hauteurs de Senon et de Cypressal.

— Les troupes royales viennent assiéger Bordeaux, criaient les bourgeois et le peuple.

On tint un conseil de guerre; on délibéra si on irait à la rencontre de l'ennemi, au lieu de l'attendre; mais on se contenta de renforcer le poste de la Bastide, et d'y envoyer du canon, pour éloigner les troupes royales. Le lendemain, le maréchal de La Meilleraye reçut ordre de livrer bataille aux Bordelais, qui remportèrent une victoire complète, et poursuivirent les royalistes jusqu'au pied de la colline de Cypressal. Délivrés de ce péril, les Bordelais redoublèrent de vigilance; les jurats publièrent une ordonnance qui portait, qu'à dater du 28 août, chaque maison de la ville fournirait un homme, paur travailler aux fortifications.

Jamais, dit l'historien Don de Vienne, ordonnance ne fut exécutée avec plus de promptitude et d'allégresse. La princesse elle-même et une troupe de dames qui l'accompagnaient, allèrent chacune avec un petit panier, porter de la terre afin d'encourager les travailleurs. Les ducs de Bouillon et de Larochefoucauld qui dirigeaient eux-mêmes les travaux, avaient soin de procurer des rafraîchissemens. Le jeune duc d'Enghien était monté sur un petit cheval, et allait sans cesse d'un endroit à l'autre. Partout où il passait, c'étaient des cris de joie et des acclamations continuelles. Le premier soir, la princesse fit promener les dames sur la rivière, dans une galère, où elles trouvèrent une collation magnifique. Elles furent saluées par tous les vaisseaux qui étaient dans le port, auxquels les acclamations du peuple qui couvrait le rivage servaient d'écho.

L'enthousiasme des frondeurs s'était changé en fanatisme; on travailla jour et nuit; on éleva un retranchement depuis l'extrémité du faubourg Saint-Seurin jusqu'à la porte Dijaux; on fortifia aussi les faubourgs de Sainte-Croix, de Saint-Julien et les Chartrons jusqu'à Bacalan. On s'attendait à être assiégé par l'armée royale. Les accommodemens proposés par le cardinal Mazarin n'étaient pas de nature à rassurer les partisans de la princesse de Condé : il voulait jeter la discorde parmi les frondeurs, il ne put y réussir; et, dans son dépit, il fit rendre un arrêt du conseil contre le parlement, qui répondit par de nobles et énergiques remontrances.

L'apologie des Bordelais produisit un grand effet dans le conseil royal; cependant le cardinal Mazarin toujours fidèle à sa tactique, ordonna au maréchal de la Meilleraye d'attaquer le faubourg Saint-Seurin. Le premier choc ne fut pas favorable aux royalistes; les bourgeois les taillèrent en pièces, et le régiment du duc de Bouillon les poursuivit loin de la ville. Le cardinal, témoin de ce premier échec, changea le plan d'at-

taque; l'armée marcha sur une seule colonne, avec ordre de forcer toutes les barricades. Les vétérans s'avancèrent presque jusqu'à la demi-lune. L'alarme devint générale dans Bordeaux; on sonna le tocsin à tous les clochers, et, à ce funèbre rappel, le peuple accourut en armes. Six mille femmes, disent les mémoires du temps, entre lesquelles étaient des personnes de qualité, armées de broches, de haches, et de tout ce qui leur tomba sous la main, voulurent partager le danger. Les ducs mirent les compagnies en ordre de bataille sur la place qui est devant la grande porte Saint-Seurin. Le combat s'engagea avec un égal acharnement de part et d'autre, et la victoire resta incertaine. Les Bordelais opposaient sur tous les points une héroïque résistance, et Monstri ne put réussir dans une première tentative contre les Chartrons. Tous les bourgeois furent enrégimentés, et les crieurs de l'Hôtel-de-Ville publièrent à son de trompe que tout habitant de Bordeaux eût à se rendre aux places d'armes dès qu'il entendrait le tocsin.

Les assiégeans excités par le cardinal Mazarin pressaient vivement les travaux du siége; on attaqua la demi-lune de la porte Dijaux. Le siége dura jusqu'au 10 octobre, et les Bordelais n'avaient encore perdu aucune de leurs positions. Ils résolurent enfin de détruire en plein midi les travaux des royalistes. La princesse de Condé, informée de cette détermination, se rendit au quartier où les troupes devaient défiler, pour les encourager par sa présence et par ses discours gracieux.

« — Allez, disait-elle aux officiers et aux soldats,
» allez, intrépides défenseurs de vos priviléges, d'une
» pauvre femme et de son fils; repoussez les soldats
» de Mazarin.

Le combat fut rude et opiniâtre; parmi les officiers qui périrent sur la tranchée, les historiens du temps vantent beaucoup le jeune Vigier qui reçut à la tête un coup de feu. Les poètes célébrèrent ce jeune héros de la Fronde.

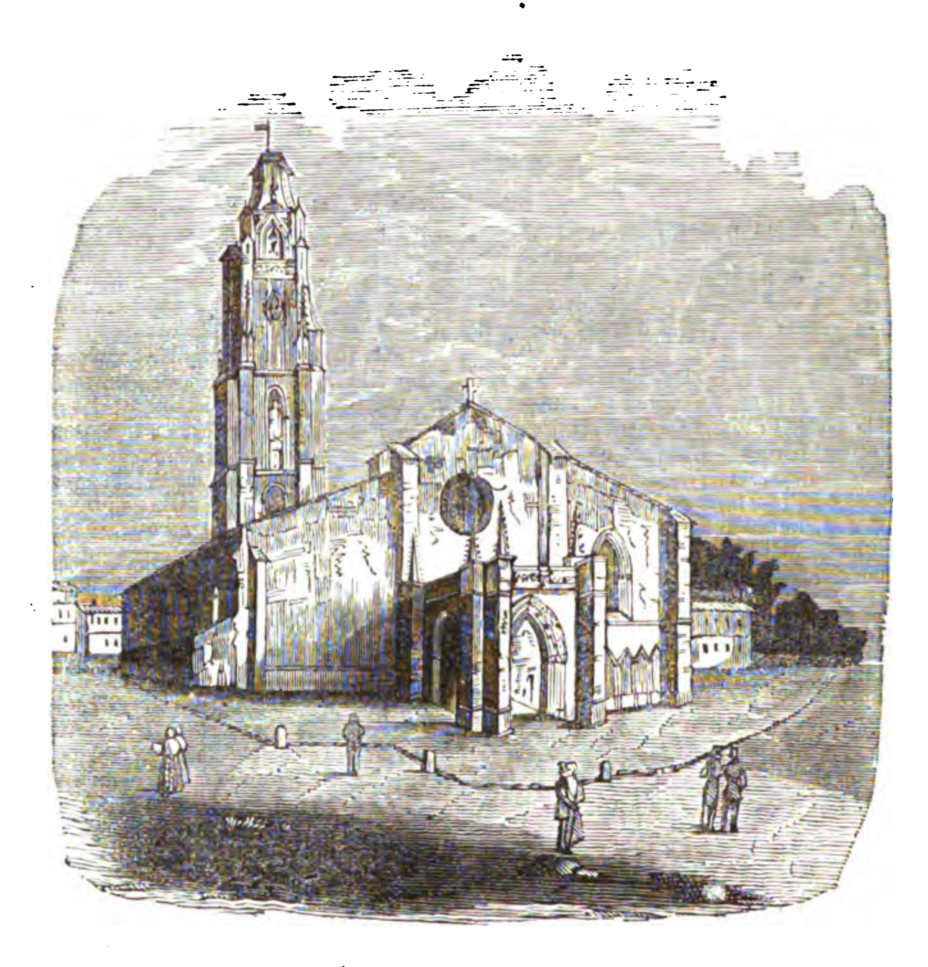
De nombreux échecs portèrent le découragement parmi les troupes royales; Mazarin voulut faire encore une dernière tentative du côté du jardin de l'archevêché; mais les assaillans furent encore repoussés, et le cardinal, désespérant de réduire Bordeaux, engagea le parlement à envoyer des députés au roi. Six magistrats et six bourgeois se rendirent à Bourg où la cour séjournait depuis son arrivée en Guienne. On convint d'abord d'une trève de dix-huit jours, qui fut renouvelée à son expiration. Les dames du parlement de Bordeaux écrivirent aux dames du parlement de Paris une lettre où brille tout le feu de l'imagination gasconne; dans les guerres civiles les femmes veulent toujours jouer un rôle quelconque.

Cependant les conférences ne discontinuèrent pas; le plus grand obstacle était la mise en liberté des princes, et le renvoi du duc d'Epernon. Ce dernier article fut enfin ajouté à la déclaration, et le président Latrène, chef de l'ambassade, s'empressa d'annoncer cette heureuse nouvelle à ses concitoyens; la princesse de Condé reçut un passeport pour se retirer en Anjou, et deux jours après, voyant qu'elle ne pouvait plus rester à Bordeaux, elle partit accompagnée des vœux, des adieux, des larmes des Bordelais.

Le roi fit publier qu'il viendrait à Bordeaux, le 5 octobre, et le conseil de ville ordonna de magnifiques et brillans préparatifs pour sa réception; au jour marqué, les canons qui était placés en batterie le long de la rivière saluèrent la galère qui portait le roi, la reine, et le cardinal Mazarin. Louis XIV entra dans la ville aux cris mille fois répétés de : vive le roi! et le jeune monarque fut surpris de trouver un si sincère enthousiasme parmi ces mêmes bourgeois que le cardinal Mazarin lui avait dépeints comme des rebelles incorrigibles. Le 13 octobre, les jurats donnèrent un bal dans la grand'salle de l'archevêché; toutes les dames de la ville y assistèrent, et le roi dansa un menuet avec la présidente Latrène. Le séjour de Bordeaux lui plaisait, il n'y resta pourtant que dix jours; le duc d'Orléans lui écrivit que sa présence était nécessaire à Paris, et le cortége royal se rendit à Blaye sur une galère magnifique, équipée et pavoisée aux frais de la municipalité bordelaise.

Tout paraissait tranquille après le départ de Louis XIV, et Bordeaux jouit d'un mois de calme et de paix. Vers la fin de décembre, les gardes du duc d'Epernon qui vivait relégué à Loches firent quelques dégats : les gens sensés s'en occupèrent peu; mais les exaltés de la Fronde commencèrent à sonner l'alarme, et le parlement, pour prévenir de nouveaux troubles, se crut obligé de rendre un arrêt par lequel il fut défendu aux maires, aux jurats et consuls des villes du ressort du parlement de Guienne, de reconnaître le duc d'Epernon pour gouverneur de la province. Cet arrêt calma les mécontens qui ne tardèrent pas à se livrer aux transports de la joie la plus vive, en apprenant que le prince de Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville étaient sortis du Hâvre-de-Grace, tandis que Mazarin, ne pouvant plus tenir tête à ses nombreux et puissans ennemis, quittait le royaume. Le peuple bordelais reçut ces nouvelles avec un enthousiasme qu'il serait difficile de décrire; il fit des folies sans nombre, et préluda aux mascarades du carnaval; on publia des *mazarinades* et des *archimazarinades*; on fit des Mazarins de paille et de toile peinte, qu'on habillait de la façon la plus grotesque, et qui, après avoir servi de divertissement, étaient brûlés par le peuple sur les quais et les places publiques.

Sous l'inspiration de ces saturnales politiques, les Bordelais écrivirent aux princes une longue lettre pour les féliciter de ce qu'ils avaient enfin recouvré leur liberté. Le parlement ne s'opposait pas à ces démonstrations qui n'avaient en elles-mêmes rien de dangereux; mais il eut bientôt à défendre son honneur attaqué par les auteurs de libelles et de pamphlets. Un historien a dit que la guerre de la Fronde fut une guerre d'épigrammes et de chansons. Les Bordelais, plus exaltés que les Parisiens ne se contentèrent pas de chanter, et l'intrépidité des milices bourgeoises repoussa souvent les régimens de l'armée royale; ils avaient aussi leurs chansonniers dont la verve intarissable accabla de sarcasmes le duc d'Epernon, le cardinal Mazarin, et les magistrats qui n'osaient pas prendre ouvertement parti pour les princes. Les libelles, les pamphlets se transmettaient de main en main, et le peuple les lisait avec d'autant plus de plaisir, qu'il y trouvait de virulentes satires contre les personnages



ÉGLISE SAINTE-EULALIE.

qu'il abhorrait; un de ces Pamphlets intitulé le *Curé bordelais*, eut surtout un succès de vogue; c'était la biographie du fameux Bonnet, curé de Sainte-Eulalie (1). Vif et intriguant, dit l'historien Don de Vienne, Louis Bonnet, originaire de Poitiers, entra d'abord dans la congrégation de l'Oratoire; plus tard il offrit ses services au cardinal de Sourdis archevêque de Bordeaux; il entra dans ses démêlés avec le parlement et publia divers écrits dans lesquels il avançait des propositions contraires à l'autorité royale et qui furent jugées scandaleuses et séditieuses.

Cependant Henri de Béthune successeur du cardinal de Sourdis, n'hésita pas à donner à l'ex-oratorien la cure de Sainte-Eulalie, alors une des plus importantes de Bordeaux, parce que cette paroisse et celle de Saint-Michel, étaient de temps immémorial le centre de tous les rassemblemens populaires. Le nouvel archevêque, naturellement porté à la paix, ne témoigna pas grande estime au curé Bonnet qui en fut vivement piqué; il se tourna du côté du parlement et s'efforça de mériter le titre de chef de parti; il prêcha dans le jour où les habitans de Bordeaux firent serment sur les autels de Saint-André et des autres paroisses, de s'unir contre le duc d'Epernon et le cardinal Mazarin. « Son église, dit un mémoire du temps, était une halle

(1) Il est souvent fait mention de l'église Saint-Eulalie dans l'histoire des troubles de la Fronde à Bordeaux. Nous verrons bientôt les frondeurs tenir leurs assemblées sur une plate-forme qui était du côté de Sainte-Eulalie et qu'on appelait *l'Ormée* ou *l'Ormière*, à cause des ormeaux dont elle était plantée. Ces assemblées prirent de là le nom de *Club de l'Ormée*.

» pour assembler les factieux; son confessionnal, une » mine; sa chaire une machine contre l'autorité royale; » sa langue un glaive pour mettre en pièces le gouver- » nement, et son presbytère un magasin de toutes » sortes d'armes. » Son zèle lui fit donner une place dans le conseil de guerre, et, il se décidait toujours pour les partis les plus violens; il prêchait jusques dans les rues et dans les maisons; il parut, les armes à la main, au siége de Libourne où il fut fait prisonnier; on le vit plus tard à l'attaque de la Bastide; il prononça l'oraison funèbre du marquis de Chambarck. L'archevêque n'ayant jamais voulu excommunier le duc d'Epernon et le cardinal Mazarin, fut obligé de sortir de la ville, et le père Bonnet se trouva à la tête des factieux; quelque ennemi du parlement fit son apologie, et les pamphlétaires de la Fronde se réunirent pour composer le *Curé bordelais*.

Ces satires populaires eurent beaucoup de vogue, parce qu'elles attaquaient des hommes haut placés, bien connus; d'ailleurs les auteurs ne ménageaient ni les insultes, ni les quolibets, ni les plaisanteries, ni les jeux de mots, et la Fronde de Bordeaux n'a rien à envier sur ce point aux *factums*, aux *faridondaines* des frondeurs parisiens. Quant au curé Bonnet, que, les écrivains dévoués au cardinal, ont dépeint comme un dangereux agitateur de la multitude, on doit le considérer seulement comme un homme d'une imagination exaltée, qui prit la défense du peuple qu'il croyait outragé : Sous une monarchie absolue, son rôle fut trop restreint pour être grand et noble; sous un gouvernement monarchique, le curé de Sainte-Eulalie eût été un tribun dangereux par l'ascendant qu'il exerçait sur la foule.

Pendant que le parlement perdait un temps précieux à frapper d'anathème des pamphlets dont il exagérait l'importance, les frondeurs convoquaient des assemblées secrètes. Le duc d'Epernon, de son côté, intriguait pour rentrer dans son gouvernement. Ces bruits donnèrent occasion à une nouvelle émeute, et le parlement, pour prévenir des désordres plus graves, députa au roi le président Gourgues, pour obtenir des explications sur la conduite de l'ex-gouverneur. La cour, qui avait aussi à craindre les frondeurs bordelais, nomma le prince de Condé gouverneur de la province de Guienne. On exigea pourtant du prince qu'il renoncerait à ses liaisons avec mademoiselle de Chevreuse; et lorsque les conditions furent stipulées, le nouveau gouverneur partit pour Bordeaux. Il y arriva le 22 de septembre 1651, et ne voulut point qu'on lui fit d'entrée : il se donna à peine le temps de se reposer dans l'hôtel qu'on lui avait préparé dans la rue du Mirail, et se rendit au palais pour remercier le parlement.

Le président Daffis répondit au prince au nom du parlement, et quelques-uns des magistrats, qui avaient hésité jusqu'alors à se jeter à la fronde, se déclarèrent hautement contre Mazarin, dont on annonçait le prochain retour. Les députés qu'on avait envoyés à Paris, arrivèrent le lendemain de l'entrée du prince dans Bordeaux; ils annonçaient que la cour était mal intentionnée à l'égard du nouveau gouverneur, et qu'ils n'avaient pu obtenir la faveur de saluer le roi. Le parlement, séance tenante, déclara, que les intérêts de la compagnie demeuraient unis à ceux des princes, et qu'on enverrait une seconde ambassade au roi, pour lui faire de très *humbles remontrances*. Les députés partirent quinze jours après, et les magistrats, pour ne laisser aucun doute sur leurs intentions, pour justifier leur conduite, écrivirent une lettre à tous les parlemens du royaume.

Cette circulaire, dont on fit lecture au peuple, excita le plus vif enthousiasme : pour les frondeurs bordelais, patrie, religion, roi, gloire, honneur, tout s'était personnifié en monseigneur le prince de Condé : chaque jour, la foule, presque idolâtre, se portait vers son logement de la rue du Mirail, et ne se retirait qu'après avoir vu le prince, qu'elle regardait comme son unique sauveur. Les chansonniers, les auteurs de libelles, s'évertuèrent à chanter ses hauts faits ; les feseurs d'anagrammes se mirent aussi à l'œuvre, et en décomposant le nom de Louis de Bourbon, ils trouvèrent qu'il signifiait, *bon bourdelois*. Le prince ne doutant plus de son influence, ne garda aucune mesure ; il ameuta les frondeurs contre le parlement, dont il croyait avoir à se plaindre, depuis son arrivée. Le roi, instruit de ces menées, résolut de marcher en personne contre Louis de Bourbon; il partit de Paris, mais un événement imprévu l'obligea à retourner sur ses pas. Les menaces royales n'effrayèrent pas les Bordelais, dont le dévouement, au prince de Condé, dépassait toutes les bornes. Aussi, firent-ils éclater leur vive douleur, lorsque le prince leur annonça que les ducs de Beaufortet de Nemours, le rappelaient à Paris, où sa présence était nécessaire. Il partit, en effet, d'Agen avec le prince de Conti, le jour des Rameaux 1652. Suivi de quelques gentilshommes, il prit la route de l'Auvergne, espérant trouver dans province, asile et protection contre la vengeance de la cour. Quelques jours après son départ, la princesse, son épouse, accoucha, à Bordeaux, d'un enfant, dont le chevalier de Todias, premier jurat, fut parrain, et la duchesse de Longueville marraine. Il reçut, sur les fonds baptismaux, le nom de *Louis de Bordeaux* (1).

Cependant, le prince de Conti, peu satisfait de jouer le second rôle dans les troubles de la fronde bordelaise, depuis le départ du prince de Condé, chercha à se faire un parti. Actif, adroit, caressant le peuple, il n'eut pas de peine à y réussir : ses émissaires allaient de rue en rue, de maison en maison, disant aux frondeurs, que le parlement n'agissait pas de bonne foi, et que parmi les membres de cette compagnie, plusieurs étaient disposés à favoriser le retour du cardinal. Ces bruits se répandirent rapidement; la multitude se montra d'autant plus disposée à y ajouter foi, qu'elle détestait l'influence des magistrats. Les principaux agitateurs de la Fronde, proposèrent alors d'élever une barrière aux prétentions, aux mauvais desseins du parlement; de lutter de puissance à puissance; de tenir aussi des assemblées. Ce projet fut adopté avec acclamations, et on choisit, pour lieu de séances, la plate-forme de l'Ormée, près de l'église de Sainte-Eulalie. Dès ce jour, les assemblées populaires, dans lesquelles on n'avait jusqu'alors observé aucun ordre, devinrent régulières; et ce tribunal, érigé par la démocratie, com-

(1) Cet enfant ne vécut pas.

mença à prononcer des sentences, qui furent toujours exécutées sans délai.

Cette assemblée, dit Don de Vienne, fut composée d'abord de cinq cent membres; ils établirent une juridiction qui fut appelée la *chambre de l'Ormière*, qui prononçait sur les objets les plus intéressans, et dont les sentences étaient sans appel : quoiqu'ils ne reconnussent point de chef, ils témoignaient plus de déffèrence à ceux qui se signalaient par la hardiesse de leurs projets, et la témérité de leurs entreprises; ce fut ce qui fit donner à Villars, l'un d'entr'eux, une compagnie de quatre-vingt gardes. Mais celui qui, par ses excès, s'acquit la plus grande considération dans le parti des Ormistes, fut Dutéreste, qui de boucher était devenu solliciteur de procès, digne chef d'une faction si exaltée : il commanda pendant plus de deux ans dans Bordeaux, avec une autorité souveraine. Le prince de Conti, lui-même, était obligé d'exécuter ses ordres.

Les Ormistes ne mirent bientôt aucune borne à leurs exigences, à leur audace; ils bravèrent les arrêts du parlement, dont l'influence diminuait chaque jour. Les magistrats se repentirent, mais trop tard, d'avoir embrassé de gré ou de force la cause des frondeurs; ils furent les premières victimes des collègues de Dutéreste, qui les menaçaient, chaque jour, du dernier supplice, s'ils refusaient de prêter la main à leurs projets de rébellion. Le parlement, par la faiblesse de ces décisions, s'aliéna les deux partis; les royalistes l'accusèrent de fomenter les troubles de la Fronde, les Ormistes lui fesaient un crime de sa modération. Le 10 décembre 1651, le roi lança contre cette compagnie un arrêt d'interdiction; mais les lettres furent interceptées par les espions de l'Ormée et brûlées devant l'Hôtel-de-Ville. On publia à Blaye une seconde déclaration, dont la copie fut remise à l'avocat-général Dussaut. Ce magistrat parvint à calmer les alarmes, les scrupules de ses collègues; on se contenta de faire de *très humbles remontrances* au roi; les officiers de la ville et du ressort de la cour continuèrent l'exercice de leurs charges, et, pour mettre le comble à ce premier acte de désobéissance, on déclara le cardinal Mazarin et ses adhérens, criminels de lèze-majesté, et perturbateurs du repos public. Le parlement espéra calmer par ces concessions la fureur des Ormistes; Dutéreste et ses collègues crurent, pendant quelque temps, à ces démonstrations patriotiques; leurs assemblées devinrent moins fréquentes, et la ville jouit d'un calme momentané. Dutéreste craignit de perdre l'influence qu'il ne pouvait exercer que pendant les troubles; il convoqua de nouveau l'Ormée. Le parlement ordonna aux jurats de s'y opposer, mais Dutéreste harangua les séditieux, qui se réunirent en très grand nombre sur la plate-forme de Sainte-Eulalie, armés d'épées et de pistolets. Les jurats envoyèrent un des officiers municipaux, et le procureur-syndic, pour connaître le motif de cette réunion :

— Dites à messieurs du parlement, s'écria le boucher Dutéreste, que les bons bourgeois et le menu peuple de Bordeaux, se sont réunis à l'Ormière, pour délibérer sur les dangers qui menacent la ville : nous voulons chasser quelques personnes suspectes, entre lesquelles sont plusieurs membres de la cour.

Ce jour-là, l'Ormée tint sa séance qui dura jusqu'à la nuit; le lendemain, les jurats revinrent à la charge : ils furent plus heureux que la veille; à la première sommation, l'Ormée se sépara, et Dutéreste se contenta de remettre au procureur-syndic un papier cacheté. On opina d'abord pour savoir si ce billet serait reçu; il ne fut ouvert que deux jours après par le conseiller Lestonnac; c'était une liste de proscription lancée par les Ormistes contre plusieurs membres du parlement : elle fut regardée comme non avenue.

Les chefs de l'Ormée ne cessaient de fomenter l'irritation des mécontens. Le président Pichon étant allé un jour chez la duchesse de Longueville, y trouva un grand nombre des factieux de l'Ormière. Il les salua gracieusement; mais les émissaires de Dutéreste le menacèrent en criant :

— Pichon est un hypocrite, Pichon est un Epernoniste, un Mazarin.

Des vociférations, ils en vinrent bientôt aux voies de fait; le 1er mai, ils employèrent la violence pour forcer les conseillers Salomon, du Bernet et Montesquieu à sortir de la ville; il se tint plusieurs assemblées à ce sujet chez le prince de Conti et au palais : l'Ormée se montra implacable.

— Je ne comprends rien à la constance du parlement, disait Dutéreste; cette compagnie nous a fait connaître, dans plusieurs circonstances, qu'elle partegeait nos idées; elle a signé le traité d'union avec les princes, nous n'avons plus aucun ménagement à garder avec ces magistrats.

Ces paroles de l'orateur de l'Ormée ameutaient le peuple. Il secoua insensiblement le joug des magistrats qui avaient favorisé ses premiers mouvemens. Le palais resta fermé depuis le 15 mai jusqu'au 25; cet interrègne effraya les Ormistes, qui promirent de rendre au parlement le respect et la soumission qui lui étaient dus. Ils ne furent pas fidèles à leur promesse, car, le jour même, ils chassèrent de la ville neuf officiers du parlement; aussi les vacations du palais durèrent jusqu'au 7 juin, et le 13, il y eut à l'Hôtel-de-Ville une assemblée des Cent trente, pour aviser aux moyens de rétablir le calme. Toutes les mesures étaient insuffisantes; la sédition gagnait de quartier en quartier, et les factieux tournèrent les armes contre leurs frères. Le 24 juin, les milices du faubourg Saint-Michel attaquèrent celles du Chapeau-Rouge, de Saint-Rémy, et brûlèrent une maison près de la porte de Médoc. Le prince de Conti lui-même, *ne fut* pas à l'abri des insultes des chefs de l'Ormée; *Dutéreste* lui donnait souvent les qualifications les plus insultantes, et le prince subissait patiemment les conséquences des troubles populaires. L'emprisonnement d'un des factieux, nommé Dinouard, donna lieu à de nouvelles scènes de désordre, et, le 22 octobre, on jeta dans les prisons de l'Hôtel-de-Ville un pauvre serrurier, qui n'avait pas voulu inscrire son nom sur le grand livre de l'Ormée. Les propositions d'amnistie, faites par le comte d'Harcourt, général des troupes du roi dans la province de Guienne, furent refusées à l'unanimité, et le parlement, qui depuis plus d'un an cédait à la force des circonstances, rendit un arrêt concernant l'administration de l'état : le retour du cardinal Mazarin avait soulevé toute la France, et les imprécations des Bordelais contre l'éminence furent





PORTE DU PALAIS, DITE DU CAILLAU.

unanimes. Le roi et ses ministres parurent très mécontens du nouvel arrêté; Louis XIV avait vaincu la fronde à la bataille du faubourg Saint-Antoine; le prince de Condé s'était retiré à l'étranger. Ces nouvelles si alarmantes n'effrayèrent pas les Ormistes; ils se réunirent au nombre de mille, et jurèrent de mourir plutôt que de recevoir dans leurs murs le cardinal Mazarin. Le parlement partageait leur haine contre le premier ministre; mais le moment était venu où ceux de ses membres qui n'avaient pas quitté Bordeaux se verraient contraints à obéir aux ordres du roi. Le 8 octobre parut une déclaration qui transférait le parlement à Agen, en laissant néanmoins dans l'interdiction plusieurs magistrats, plus spécialement dévoués au parti des princes.

Les Ormistes étaient au comble de leurs vœux; ils n'avaient plus à craindre l'influence du parlement, qui, souvent, les avait contrecarrés dans leurs projets. Depuis long-temps, ils entretenaient des intelligences avec l'Espagne : non contens de cet appui, ils envoyèrent deux députés à Cromwel, pour implorer le secours de l'Angleterre; mais cette démarche fut désapprouvée par le plus grand nombre des chefs de l'Ormière, et les deux députés furent honteusement chassés de la ville.

Pendant que les frondeurs usaient de toutes sortes

de moyens pour mettre Bordeaux en état de soutenir un long siége, le cardinal Mazarin résolut de s'emparer de la place par ruse. Il fut servi dans son projet par un cordelier nommé Faure, qui parvint à établir des intelligences dans la ville, par l'intermédiaire des religieux de son ordre. Le père Ithier, gardien du couvent de Bordeaux, lui promit de coopérer au succès de l'entreprise. Il parvint à s'attacher quelques chefs de l'Ormée; il apprit de la mère Angélique, supérieure des religieuses Carmélites, et sœur de Villars, que son frère leur offrait d'introduire les troupes royales dans Bordeaux, si on voulait lui assurer la place de procureur-syndic de l'hôtel-de-ville, quarante mille écus, et une amnistie générale. Le cordelier, investi de plusieurs pouvoirs, promit au nom du roi; le succès paraissait assuré, lorsque Villars, tourmenté par le remords, effrayé peut-être par les bruits qui couraient sur un complot, découvrit tout au prince de Conti. Le père Ithier fut arrêté, et comparut devant le tribunal de l'Ormée, qui le condamna à une amende honorable, et à une prison perpétuelle. On le promena dans les rues et les carrefours de la ville, la corde au cou; le bourreau se tenait derrière lui, et on lui avait mis sur le front un écriteau avec ces mots, en gros caractères:

— TRAITRE A SA PATRIE.

L'humiliation du père Ithier produisit un mauvais effet sur le peuple, déja mécontent des excès des Ormistes; quelques personnes ne craignirent pas de parler de soumission au Roi; on arbora un drapeau blanc sur la porte du Caillau (1), et un autre de la même couleur sur le clocher de Saint-Michel où flottait depuis deux ans l'étendard rouge des Ormistes. Le fougueux Dutéreste se livra aux transports de la fureur la plus violente; mais il n'était plus en son pouvoir de maîtriser l'élan du peuple qui commençait à éprouver les horreurs de la famine et demandait la paix à grands cris. Un des parens du père Ithier fut mis à la question; on chassa de la ville la mère Angélique; le président Daffis, les conseillers Desbordes et Castelnau furent conduits au fort du Hâ.

Cependant l'armée royale, commandée par le duc de Vendôme, fesait de rapides progrès : le duc de Candale s'était déja emparé de Bergerac, de Bazas, de La Réole, de Langon, de Cadillac, et campait à une demi-lieue de Bègle. Ces succès n'empêchèrent pas la cour d'offrir une seconde fois aux habitans de Bordeaux amnistie pleine et entière : les Ormistes refusèrent, et chassèrent de la ville les curés de Saint-Pierre, de Saint-Rémy, de Saint-Siméon, le prieur des Jacobins, le gardien des Capucins qui exhortaient les bourgeois à ouvrir leurs portes aux royalistes. Le duc de Vendôme outré de l'obstination des Ormistes, assiégea Lormon, qu'il emporta presque d'assaut, et fit des préparatifs pour cerner Bordeaux sur tous les points. Il se tramait en même-temps une nouvelle conspiration contre l'Ormier, mais elle fut découverte par le vigilant Dutéreste ; et Filhot, trésorier de France à Montauban, qui en avait été le principal instigateur, subit les plus cruels traitemens. Pour ranimer le courage de leurs partisans, les principaux meneurs de l'Ormée eurent recours aux pompes de la religion, et, par leur ordre, on fit une procession solennelle; ils voulaient, disaient-ils, rendre grâces à Dieu de la délivrance de la ville.

Les généraux des troupes du roi ne perdaient pas un seul instant; la citadelle de Bourg et la ville de Libourne tombèrent en leur pouvoir, et après la reddition de ces deux places, Bordeaux se trouva bloqué de tous côtés : la famine commença bientôt à se faire sentir, et le peuple murmura hautement. L'arrivée du comte de Fiesque, envoyé du roi d'Espagne, les exhortations du prince de Conti ne purent détourner les bourgeois bien intentionnés de leur détermination à accepter l'amnistie royale : soixante-treize députés se réunirent à l'archevêché, le 20 juillet, pour demander la paix au prince de Conti, à la princesse de Condé et à la duchesse de Longueville. A trois heures de l'après-midi, le drapeau blanc flottait sur les clochers de la ville. On demanda trois jours de trève, et le prince de Conti, intimidé par ces démonstrations, se rendit à la Bourse, pour déclarer qu'il renonçait à l'alliance espagnole. Le traité de paix fut enfin conclu à l'Ormon, le 30 juillet, et, trois jours après, les généraux des troupes du roi entrèrent dans Bordeaux. Ils publièrent l'édit d'amnistie: Dutéreste fut seul excepté. On lui trancha la tête, qui fut mise au bout d'un pieu, et attachée au haut d'une tour qui était à l'extrémité de l'Ormée. Ainsi périt ce fougueux agitateur, qui, de boucher, s'était élevé au rôle de tribun. Ses complices, Traucars, Blaru et Desert, se sauvèrent en Angleterre: le prince de Conti obtint la grâce de Villars. La princesse de Condé et le duc d'Enghien partirent le 2 août, et se retirèrent à Castillon, en Médoc.

L'Ormée n'était plus; ce grand drame populaire, sublime et effrayant essai d'émancipation communale, se termina par un *Te Deum* chanté à Saint-André, par un sermon du père Ithier, et par un brillant souper que les bourgeois donnèrent au duc de Vendôme. Néanmoins un drapeau restait encore aux ennemis de la centralisation du pouvoir royal; c'était la tête de Dutéreste, clouée au pilori. Les tribuns de l'Ormée se réunirent souvent pendant la nuit près de Sainte-Eulalie; ils promirent vengeance à leur complice : mais l'heure du grand bouleversement, l'heure du peuple n'avait pas encore sonné!

J.-M. CAYLA.

(1) La porte du Caillau fut construite en l'honneur de Charles VIII, quelque temps après la bataille de Fornoue en 1494. On y voyait la statue du jeune Roi, qui ne fut renversée qu'en 1789.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TABLE DES MATIÈRES PAR ORDRE DE DÉPARTEMENS.

TABLE ANALYTIQUE.

